


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

REVUE

PITTORESQUE

MUSÉE LITTÉRAIRE

RÉDIGÉ PAR LES PREMIERS ROMANCIERS

ET ILLUSTRÉ PAR LES PREMIERS ARTISTES

— ANNÉE 1850 —



PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE PITTORESQUE

5, QUAI VOLTAIRE



Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue de la Monnaie, 11.



L'AMANTE DE LA MORT.

C'était au 15 décembre 1847, par un de ces temps gris qui répandent jusque sur les âmes leurs teintes funèbres.

Non loin de la mer, en Bretagne, dans un village qui garde encore de nobles vestiges de son ancienneté, les paysans étaient venus pieusement au cimetière faire un cortége à la douleur d'Adolphe de Chennevière; la scène était pleine de grandeur et d'émotion, car elle était dominée par un de ces malheurs qui viennent apprendre aux hommes pourquoi Dieu leur a mis des larmes dans le cœur. Le vent d'hiver chantait son air lugubre sur les herbes chargées de givre, dans l'ogive aux vitres brisées de la vieille église, dans la forêt lointaine qui ne jetait plus qu'un cri, celui du corbeau; cette fois la nature était en harmonie avec le tableau dont elle formait le cadre, la nature qui s'amuse souvent par ses fêtes de fleurs et de soleil à contraster avec la douleur qu'elle porte sans cesse.

Adolphe de Chennevière était à peine connu dans ce pays; la veille encore on ne prononçait son nom que pour le maudire; maintenant il est là déchiré par toutes les angoisses de la passion

ou du repentir; ces braves gens qui l'accompagnent n'ont plus que la force de pleurer avec lui; c'est un drame désolé que cette histoire. Il y a trois mois, Adolphe de Chennevière venait de prendre les bains de mer; c'était un de ces jeunes coureurs d'aventures qui s'imaginent que le monde est fait pour leurs passions qui vont toujours en avant, comme la cavale indomptée, parce que la jeunesse est une cavale indomptée. Aux bains de mer il n'avait rien trouvé, tous les cœurs étaient pris; il avait perdu son temps. Comme il s'était laissé aller à la mode de l'archéologie, le petit village de Perneck l'avait arrêté par l'aspect de son église gothique, que les anciens seigneurs avaient bâtie au plus beau temps de la foi chrétienne; mais il n'avait pas eu le loisir d'admirer toutes les délicatesses de cette merveilleuse architecture. Dans le cimetière, une jeune fille de seize ans, blanche comme la statue de marbre du tombeau de la châtelaine, cueillait dans l'herbe épaisse des violettes et des marguerites. Adolphe de Chennevière crut voir l'Ophélia de Shakspeare, car déjà elle avait mis des fleurs dans ses cheveux.

— Ma belle enfant, dit le voyageur, ce n'est pas là qu'il faut cueillir les fleurs de la vie. Elle le regarda avec ses grands yeux bleus taillés dans un ciel d'automne, ou plutôt détachés de deux tiges de pervenche; il s'agenouilla près d'elle et promena ses mains dans l'herbe amère; la paysanne se trouvant si près de lui devint toute rouge et détourna la tête.

— Pourquoi détourner la tête, vous êtes si jolie!

— Jolie! murmura-t-elle en effeuillant une violette.

— Oui, jolie! et comme cette violette qui tombe de vos doigts vous fleurissez ici pour l'oubli.

— Dites pour la mort, monsieur, car je le sens bien, je ne suis née que pour mourir et j'aime la tombe comme d'autres aiment le pays où elles sont nées.

Adolphe de Chennevière regarda la paysanne avec surprise, car il ne s'attendait pas à entendre de telles paroles.

— Vous m'avez l'air, lui dit-il, d'être plus savante que ne le sont les jeunes filles dans un pays perdu. Pourquoi n'êtes-vous pas franchement une paysanne comme les autres, toujours amies des rires et des chansons?

— Pourquoi? pourquoi? Est-ce que je le sais. Ma mère est morte folle; j'ai peur de la folie; voilà pourquoi j'aime la mort.

Et après un silence.

— N'aime-t-on pas toujours ceux qui vous aiment?

— Eh bien, moi je vous aime! dit Adolphe d'un air décidé. Je vous aime et vous m'aimerez, je ne veux pas vous laisser ici en lutte avec la mort. Vous n'avez point de famille?

— Non, mon père est mort soldat, ma mère est dans une maison de fous, mon frère me bat parce que je ne travaille pas. Mais je veux rester ici...

Elle partit, cependant. La pauvre fille ne put résister à toutes ces séductions d'un homme plus aventureux que passionné, mais qui avait à son service toutes les éloquences de la passion. Elle partit, mais elle revint bientôt; elle s'était laissée aller à l'amour, parce que l'amour dans ces premiers enthousiasmes lui cacha toutes les angoisses du repentir; mais quand elle vit ce qu'elle avait fait, quand elle comprit que le seul héritage qui lui restât, son honneur, avait été sacrifié aux folies de la jeunesse, elle n'eut plus qu'une pensée, celle de refroidir son cœur coupable sous la pierre du tombeau. Elle dit à Adolphe, au milieu des agitations de la vie parisienne, qu'elle voulait respirer loin du pays. Il ne comprit pas. Elle voulait si impérieusement qu'il se laissa conduire comme par la fatalité. Hélas! à peine furent ils de retour à Perneck qu'il vit bien qu'il conduisait une morte au cimetière. En effet, elle lui avait caché jusque-là tous les ravages du mal; mais une fois qu'elle se sentit le pied sur la terre aimée du cimetière, elle se jeta dans les bras de son amant, éclata en sanglots et tomba agenouillée priant sa mère et Dieu de lui pardonner ses égarements. Adolphe crut d'abord qu'elle était devenue folle, mais il s'aperçut bientôt que c'était le délire qui l'avait saisie. Elle mourut le lendemain dans une chambre d'auberge, après avoir fait traîner son lit devant une fenêtre d'où l'on voyait flotter les saules du cimetière. Son enterrement fut tout un chant de douleur pour Perneck, où depuis la folie de sa mère tout le monde l'appelait : Mon enfant ou ma sœur. Mais ne la plaignons pas cette belle fille amante de la mort. C'est au-delà du tombeau qu'est le pays radieux qui la conviait à ses fêtes éternelles.

Adolphe de Chennevière ne courut plus les aventures.

LORD PILGRIM.

SYLVIA

CHRONIQUE NAPOLITAINE DU XVIe SIÈCLE.

Certes, s'il est un pays que les touristes aient sali de leurs points d'exclamation, c'est bien cette terre ardente qu'on nomme l'Italie. Et pourtant, malgré tant de faux enthousiasmes, malgré tout ce fatras de phrases creuses, quel est ce charme invincible qui entraîne tous les jeunes cœurs vers ce ciel toujours bleu ? Pourquoi dans nos rêves voyons-nous toujours passer ces campagnes chaudement éclairées avec leurs passions tout à la fois efféminées et terribles? Écoutez cette naïve histoire d'amour, possible seulement dans ces belles contrées, et laissez-vous bercer longtemps par vos pensées les plus douces et les plus mélancoliques.

Quand on a le soleil, l'air pur, la liberté et vingt ans, il semble que le cœur ne soit pas assez fort pour supporter les mille émotions diverses qui l'assiégent : on étend les bras, on livre son front à la brise, on sourit à tout; puis, peu à peu, on se fatigue d'espérer, de ne vivre que pour les rêves; on fouille les plus intimes replis de son cœur et on y trouve toujours une image de femme dont le pur regard illumine les plus sombres profondeurs de l'avenir.

De tous les beaux paysans qui dansaient la tarentelle sous le ciel de Naples, aucun n'avait plus de gaieté sur le front et d'amour dans les yeux que Pietro, le pêcheur. Il vivait avec sa mère et sa cousine dans une pauvre cabane, à une lieue de Naples environ, près de la chapelle de Sainte-Cécile : confiant en Dieu et en la madone, il partait gaiement le matin et promenait sa gondole sur les flots en chantant quelque folle canzone. Pourtant, depuis quelque temps, Pietro ne chantait plus en ramant, son œil errait sans but et ses lèvres s'ouvraient souvent pour murmurer un nom. En rentrant le soir il oubliait quelquefois d'embrasser sa cousine, la belle Rosette aux cheveux bruns, qui regardait sa tante avec des larmes dans les yeux : Il ne m'aime pas, disait-elle, et pourtant...

Non, il ne l'aimait pas; car, lorsque le vent était mauvais, au lieu de rester près d'elle à parler d'amour et d'avenir il errait sur la plage, près de la chapelle, il regardait si personne ne venait sur le chemin de Naples et se couchait sur l'herbe en face du parvis de la chapelle. Qu'attendait-il et quel était ce nom qui passait entre ses lèvres plus doux pour lui que la musique que chante le vent dans les arbres?

Un soir qu'il se promenait ainsi, seul avec ce monde tumultueux de pensées que tout cœur de vingt ans porte en soi, il vit venir à lui une forme blanche qui semblait à peine toucher la terre; Pietro avait un cœur véritablement italien : toute robe de femme, qu'elle fût de bure ou de soie, le faisait trembler; il s'arrêta; la robe blanche s'avançait toujours vers lui et bientôt il put distinguer une ravissante figure de jeune fille à demi-voilée. Il la regarda sans pouvoir parler, la jeune fille ne le regarda pas.

— Êtes-vous pêcheur ? demanda-t-elle.

Pietro s'inclina et eut à peine la force de murmurer : Oui, signora. — Je voudrais me promener...

Le pêcheur ne la laissa pas achever; il courut détacher la gondole et revint :

— Je suis à vous, signora.

Alors seulement la jeune fille le regarda. Pietro avait une tête tout à la fois douce, énergique et fière; ses cheveux, rejetés par derrière laissaient à découvert un front intelligent; son œil bleu enveloppait la jeune fille tout entière; mais quand elle leva les yeux sur lui il détourna la tête pour ne pas laisser lire dans son âme et ils restèrent ainsi tous deux interdits, elle hésitant et n'osant pas renouveler sa demande, lui craignant par une parole de rompre cette harmonie qui unissait leurs cœurs. Elle fit un signe et il obéit sans répondre.

Sylvia Fieramosca avait quinze ans. Elle habitait une petite villa avec une vieille tante romanesque qui lui laissait toute sa liberté, et comme on ne lui défendait pas de parler aux beaux cavaliers qu'elle rencontrait au bal ou à la promenade, il ne lui était jamais venu à l'idée de recevoir des billets en cachette ou de les faire sauter par dessus les murailles. A quinze ans son cœur avait beaucoup rêvé; mais n'avait encore rien dit.

La mer était unie comme un lac; elle se soulevait à peine un peu sous les caresses de la brise qui apportait aux jeunes gens les parfums de l'oranger. Ils étaient tous deux silencieux, se regardant à la dérobée timides, tremblants, heureux. Quiconque les eût vus ainsi les eût certainement pris pour deux amants, tant la nature semblait avoir fait l'une pour l'autre ces deux têtes resplendissantes de beauté, de jeunesse et d'amour. Sylvia se sentait transportée dans un monde nouveau; elle avait oublié la terre, les élégants et m-

signifiants cavaliers qui papillonnaient autour d'elle; elle regardait le pêcheur. Pietro chanta.

Ce qui lui vint sur les lèvres ce ne fut pas une folle chanson bachique comme on en entend le soir sous les treilles; non, ce furent des paroles d'amour bien naïves et bien tendres, un chant mélancolique où il mit toute son âme. Sylvia buvait ses paroles avec le regard et lorsqu'il cessa de chanter il sembla à la jeune fille que quelque chose se détachait de son cœur.

Une heure se passa ainsi. Pietro ramena Sylvia au rivage sans qu'ils se fussent dit un mot. Avant de se quitter leurs regards se rencontrèrent et restèrent longtemps unis sans pouvoir se détacher; enfin le pêcheur ferma les yeux pour y renfermer tout l'amour que ceux de la jeune fille y avaient versé; lorsqu'il les rouvrit, la jeune fille n'était plus là.

Voilà pourquoi le pauvre jeune homme plongeait son regard sur la route de Naples; car souvent depuis, Sylvia était revenue. Parfois elle entrait à la chapelle de Sainte-Cécile, et Pietro couché sur l'herbe en face de la porte attendait sa sortie pour échanger avec elle un regard qui lui donnait du bonheur pour toute une journée.

L'amour entrait peu à peu dans les deux jeunes cœurs sans qu'ils songeassent à se demander où les conduirait cet amour... S'aimer, sans doute! O sainte ignorance de deux âmes qui se marient l'une à l'autre sans qu'un mot ait été prononcé, perle tombée du ciel que les jeunes seuls peuvent ramasser, larme divine qui n'arrose que les cœurs purs, quels que soient la corruption et le prosaïsme du monde, on te retrouve toujours, belle et immaculée, dans quelque coin ignoré et heureux!

Pourtant Sylvia s'effrayait de cet amour étrange qu'elle sentait en elle pour un pauvre paysan; elle essayait à force de plaisir, de fatigue et de lecture, d'oublier le souvenir de cette soirée passée entre le ciel et la mer, avec lui seulement, tous deux vivant par les mêmes pensées, unis dans une même extase. La liberté dont elle jouissait, l'immense fortune de sa tante, toujours à sa disposition, lui permettaient de satisfaire toutes ses fantaisies: elle voulut donner un bal, non pas un bal dont on sortit grelottant, encapuchonné comme de nos tristes soirées d'hiver, mais un bal sur l'herbe humide de la rosée de la nuit, un bal à la tremblotante lueur des étoiles, sous un ciel bleu, un bal où l'on peut se promener sous les allées ombreuses sans craindre les morsures du froid, un bal de nuit pendant l'été! La tante applaudit des deux mains: c'était une bonne vieille marquise qui avait quelques péchés mignons sur la conscience et qui ne jalousait pas les plaisirs des jeunes.

Des invitations furent envoyées aux plus nobles familles de Naples; toute l'aristocratie y vint par *curiosité*. Le bal fut magnifique. Toutes les fenêtres des salons étaient ouvertes, une brise pleine des plus chaudes senteurs venait rafraîchir le front des danseuses; dans le jardin les orangers se courbaient pour entendre les paroles d'amour dites à voix basse; l'orchestre versait des torrents d'harmonie qui allaient se mêler au bruit des vagues sur la rive; tout chantait dans le ciel et sur la terre. Sylvia était triste! un jeune homme s'approcha d'elle.

— Pourquoi cette larme dans ces beaux yeux, signora, pourquoi ce nuage sur ce front si pur et si blanc?

Il lui prit le bras et ils descendirent ensemble dans le jardin. En passant près d'un oranger il sembla à Sylvia voir luire dans l'ombre deux yeux ardents, et son nom fut répété à voix basse. Elle tressaillit et pria le jeune seigneur qui l'accompagnait de la reconduire dans le salon. Quelques minutes après elle revint seule.

— Sylvia, fit une voix timide.

Le cœur de la jeune fille murmura: Pietro! mais ses lèvres restèrent muettes. Le pêcheur était devant elle.

— J'ai voulu vous voir, dit-il, j'ai voulu respirer le même air que vous; mais par pitié, signora, ne venez pas dans le jardin accompagnée d'un homme, car, je vous le jure par mon patron, je tuerais cet homme.

Le cœur de la jeune fille bondit d'orgueil. Il faut qu'il m'aime bien, pensa-t-elle; car il sent qu'il risque sa vie si on l'aperçoit... Sainte madone, protégez-le!

Elle le chercha des yeux, il avait disparu; Sylvia rentra pensive dans le salon.

Huit jours se passèrent. Un soir, le ciel avait pris des teintes orangées, de grands nuages fauves restaient immobiles dans l'espace, le vent lourd, au lieu de rafraîchir, étouffait, la mer était agitée et se brisait avec fureur contre les rochers.

Pietro était nonchalamment accoudé, — plutôt couché qu'assis, — sur un tas d'herbes sèches qui se trouvaient au pied du perron de la chapelle, et, ainsi posé, vous l'eussiez pris, — sans la vie qui éclairait sa tête noble et intelligente, — pour quelque statue antique oubliée. Ses jambes, découvertes jusqu'au genou, quoique finement coupées, accusaient une grande force physique; il était vêtu d'une simple casaque serrée à la taille, ses bras étaient nus, son visage, baigné d'une joie mélancolique, était doré par les derniers rayons du soleil couchant. Un léger bruit se fit à la porte de la chapelle, et Sylvia parut. Jamais les grands maîtres italiens, dans leurs plus saintes extases, n'ont

rien rêvé de plus complétement beau que cette jeune fille. Ses cheveux noirs, doux et épais, nattés en bandeaux sur le front, se retordaient derrière la tête; son œil bleu, humide, plein de passion contenue, était à demi-voilé par une frange de longs cils; son cou, d'une pureté d'ondulation inouïe, était laissé à découvert par son fichu négligemment rejeté sur l'épaule; elle n'avait pas cette taille étranglée qui fait ressembler les jeunes filles à des statuettes de Nüremberg; dans sa poitrine large et souple la vie abondait. D'une main elle retenait sa robe, la main droite était nonchalamment appuyée sur le bras gauche. Elle inclinait un peu la tête et regardait Pietro qui avait soulevé le bras sans oser se lever tout à fait. Elle descendait lentement les marches du parvis, afin de bien regarder le pêcheur, d'être bien vue par lui. Elle venait de prier la madone de protéger les gens en mer.

Deux jeunes seigneurs, élégamment vêtus, sortirent de l'église derrière elle, et, après s'être jeté un coup d'œil de défi, regardèrent Sylvia descendre et la suivirent à quelque distance. Elle passa près de Pietro et murmura bas, bien bas :

— Sur le rivage !

Un rayon d'ivresse passa sur le visage du pêcheur; mais il vit les yeux des deux seigneurs fixés sur lui, et il se recoucha nonchalamment; Sylvia s'était éloignée.

Pendant que ceci se passait, Rosette avait quitté



la cabane et cherchait son cousin; elle se dirigeait vers la chapelle. Un soldat à cheval l'arrêta :

— Eh! la jolie fille! un baiser au cavalier qui passe.

— Oh! non, dit-elle presque folle, j'aime Pietro, mon cousin, Pietro le pêcheur... Ne l'avez-vous pas vu? Je le cherche depuis le matin.

— J'ai vu un pêcheur couché en face le parvis de la chapelle et qui regardait bien fort une belle dame; c'est peut-être lui.

— Hélas! dit Rosette en courant vers la chapelle.

Le soldat fouetta son cheval.

— Oh! la folle, dit-il, qui croit que l'amour est autre chose qu'un caprice d'une demi-heure.

Quand Rosette arriva près de la chapelle, Pietro n'y était plus.

Il se promenait sur le rivage, le cœur plein d'un bonheur tellement grand qu'il n'osait y croire. Il chanta ce doux poëme de l'attente que tous les cœurs ont murmuré à un premier rendez-vous. Il semble alors que l'oreille jouisse d'une seconde *vue*; les sons les plus légers sont perceptibles, tout alors prend une voix dans la nature. *Elle* vint enfin. D'abord Pietro n'eut pas la force de faire un pas; il resta à la regarder; puis, se reprochant le temps qu'il perdait, il courut à Sylvia qui lui tendit la main. Ils se promenèrent longtemps silencieusement, les bras entrelacés, leurs regards noyés l'un dans l'autre, ivres de bonheur et d'amour. La

nuit était tombée; ils allèrent s'asseoir au pied d'un rocher, et ils égrénèrent les jours d'avenir, se dirent toute leur vie, ne pensant pas à s'effrayer des obstacles : — ils s'aimaient!

Il avait semblé plusieurs fois à Pietro qu'une ombre s'avançait au-dessus d'eux; mais quand il détournait la tête, l'ombre disparaissait; cependant il avait deviné un rival.

— Pietro, disait Sylvia, pourquoi suis-je ici? Pourquoi, loin de toi, ma vie me semble-t-elle suspendue? Pourquoi t'ai-je aimé dès que mon premier regard a rencontré le tien? J'ai vu bien des seigneurs élégants, parfumés, spirituels, pourquoi aucune de leurs paroles ne m'a-t-elle remué le cœur? Pourquoi, quand tes lèvres s'entr'ouvrent, tremblé-je de bonheur et d'amour?

— Chère adorée, c'est que l'amour est plus fort que tout, plus puissant que le hasard lui-même, et pourtant, Sylvia, je suis effrayé de mon bonheur! Comment peux-tu m'aimer, moi, pauvre pêcheur?... Pietro! pas d'autre nom à t'offrir!...

— Oh! les vilaines paroles, dit-elle avec une adorable moue; allons! un baiser, — le premier!

Elle avança ses lèvres vers celles du pêcheur qui d'abord rejeta la tête en arrière, puis la rapprocha vivement : leurs lèvres se touchèrent dans un long et chaste baiser; leurs mains se cherchaient, leurs cœurs battaient au même rêve, quand tout à coup Pietro poussa un cri, se souleva et retomba sans force dans les bras de son amante : il avait un stylet enfoncé dans la poitrine.

Sylvia se leva pâle, les yeux fixes, les cheveux épars; elle regardait son amant : il souriait comme ceux qui meurent en croyant au bonheur.

— Je t'aimais, murmura-t-il, je ne pouvais vivre sans toi : j'ai voulu mourir heureux..... Adieu, Sylvia!

Il lui jeta un dernier regard, et sa tête pâle retomba sur le rocher.

Quand le voyageur se promène sur la belle rive de Castellamare, on lui montre le rocher où mourut Pietro le pêcheur, ce cœur ardent qui croyait au bonheur, mais au bonheur qui commence sur la terre et se continue dans le ciel.

ADOLPHE DESTROYES.

PARADOXE ET VÉRITÉ.

Les philosophes sont ceux qui se plaignent le plus de l'ingratitude, parce qu'ils ne font pas le bien pour lui-même ou pour être agréables à Dieu, mais le considèrent comme un prêt qu'il faut leur rendre et dont ils sont portés à s'exagérer la valeur.

Je suis persuadé que si l'on ne changeait pas, les amours seraient éternelles; mais chacun se transforme de son côté; on n'a plus ni les habitudes, ni l'humeur, ni la figure même d'un autre temps : comment donc conserverait-on les mêmes affections?

Je ne demande pas à Dieu de rien changer aux événements, mais de me changer relativement aux choses; de me laisser le pouvoir de créer autour de moi un univers qui m'appartienne, de diriger mon rêve éternel au lieu de le subir. Alors, il est vrai, je serais Dieu.

Ne mettez jamais en lutte les sentiments avec l'intérêt : la délicatesse est si délicate! C'est un pot de fer contre une bulle de savon.

En vérité, le monde où nous vivons est un tripot et un mauvais lieu, et je suis honteux en songeant que Dieu m'y voit.

Le Christ, dont la parole fut *égalité*, ne choisit ses apôtres ni parmi les puissants, ni parmi les riches, ni parmi les forts; il les prit même simples d'esprit et les illumina de son souffle, pour montrer que si l'intelligence est maîtresse du monde, c'est comme provenant du ciel.

Aujourd'hui l'on mettrait Jésus à Bicêtre, on guillotinerait Mutius Scévola, et l'on condamnerait Brutus aux travaux forcés.

Il n'y a plus de solennel que l'enterrement, et voyez comme les hommes se rapetissent de plus en plus devant cette grande chose, la mort!

Le frottement continuel et persévérant des esprits étroits finit par user les âmes les mieux trempées... Ne se consument-elles pas d'ailleurs de leur feu concentré, comme ces machines qui s'enflamment quand elles n'ont rien à broyer?

La vertu chez les uns, c'est peur de la justice; chez beaucoup, c'est faiblesse; chez d'autres, c'est calcul.

Qu'est-ce que vous appelez le monde? une centaine de gens dont vous êtes connu un peu; cercle où vous tournez: il y en a des millions de pareils; sortez-en, et vous êtes pour eux comme si vous n'existiez pas.

Le dernier mot de la liberté, c'est l'égoïsme.

Les systèmes les plus contraires viennent aboutir souvent à un même résultat; l'extrême chaleur fait éprouver la même sensation que le froid excessif.

Qui pourrait dire quel abîme il y a déjà dans le cœur d'une femme de vingt ans? Que de passions silencieuses y ont déjà vécu, et y sont mortes ou endormies! Que de fantaisies étranges! que de désirs à moitié développés, de trahisons presque écloses, de mauvaises pensées se mouvant comme un nid de reptiles! « Perfide comme l'onde! » Oh! oui; l'onde calme et dorée, l'onde bleue et profonde qui recouvre tant d'écueils cachés, de poissons hideux, de vaisseaux perdus.

En faisant la somme de ce qu'une honnête femme dépense pour la société, toilette, sourires, conversation, valses, baisers et pensées secrètes, on peut se demander qui a plus d'elle, son mari ou tout le monde.

Il serait plus aisé de faire observer les lois et de maintenir l'ordre dans un peuple de scélérats que dans un peuple d'hommes vertueux; plus la race humaine ira se détériorant, plus l'ordre s'y établira d'une manière satisfaisante. Botany-Bay est un modèle de civilisation.

Le privilége a été brisé en mille morceaux, dont aucun ne s'est perdu. La patente a succédé aux parchemins, le fait au droit, les écus à l'écusson.

Voyez le métal bouillant; il ne se fond pas par degrés; un instant le voilà solide, un instant après tout s'écoule.

Il est clair que dès que vous établissez l'argent comme base de la société, du pouvoir et des honneurs, dès que vous en faites un honneur et une vertu, il n'y a plus d'honneur et de vertu qui ne se compensent par lui. L'or sera le représentant des choses morales, comme il l'est déjà des choses matérielles; on aura dans la poche la représentation d'une vertu, d'un bienfait, d'un mérite, comme on a celle d'un champ ou d'une maison.

Philosophie! dont la lumière, comme celle des enfers de Milton, ne sert qu'à rendre les ténèbres visibles.

Il n'y a rien de si grand que l'homme ne puisse trouver petit dès qu'il l'a mesuré; rien de si sublime qu'il ne puisse railler dès qu'il l'a compris; mais il ne peut mesurer l'infini, et Dieu ne se laisse pas comprendre.

Aujourd'hui les sots ont beaucoup d'esprit sans être moins sots, les ignorants savent beaucoup sans être moins ignorants. C'est que l'esprit ne peut donner le génie, ni le savoir l'intelligence.

Les causes matérielles ne sont que des effets; l'homme n'arrivera jamais à la vraie science des causes.

Dieu crée les êtres comme nous les idées; qu'une idée sorte de notre cerveau, nous ne pouvons faire qu'elle ne soit pas. Les âmes sont les idées de Dieu.

La religion n'abolit pas la matière, mais la soumet par l'esprit; les anges ont des ailes.

Je ne vois pas de raisons pour que la race humaine aille s'améliorant, au contraire; mais que les caractères se perfectionnent, c'est possible. Plus d'esprit, moins de cœur. Où vous voyez les lois mieux observées, croyez qu'elles sont mieux éludées, et que moins il y a de fripons aux galères, plus il y en a dehors.

Je ne dis pas qu'une femme ne puisse pas avoir un caprice pour son mari, car, après tout, c'est un homme.

Il n'y a qu'un seul vice dont on ne voie personne se vanter, c'est l'ingratitude.

L'intérêt est un milieu plus dense qui fausse ou brise le rayon visuel. C'est physique. Les opinions sont des manières de voir.

GÉRARD DE NERVAL.



La bohème à l'atelier.

DE LA BOHÈME LITTÉRAIRE.

Ah! la Bohême littéraire, quelle corde grave et mélancolique vous avez touchée là! Ces deux mots semblent pleins de jeunesse, de soleil et d'insouciance; ils cachent une vieillesse terrible, des jours de brouillard continuel — et l'hôpital.

« Il y a à Paris une réunion de jeunes esprits hardis et insolents, nourris de bonnes lettres, qui *vivent de soleil et de poésie*. C'est la tradition des trouvères continuée jusqu'à nous. De tous temps cette *Bohême littéraire* a existé. Piron en fut et Lesage aussi, et bien d'autres dont les noms ne mourront jamais. C'est chose délicieuse, je vous assure, que le gazouillement de cette nichée de poëtes. Rien n'égale l'abandon de ces gais Bohémiens récitant *tensons* et *syrventes*, et dédaignant d'écrire les folles rimes qu'ils jettent au vent. Ils n'ont nul souci du présent, *nulle inquiétude de l'avenir*, et sont en cela comme en tout fidèles à la tradition. »

Voulez-vous me permettre de discuter avec vous quelques mots de cette citation. En 1840, il arriva qu'une douzaine de jeunes gens se trouvèrent réunis dans un petit journal qui s'appelait le *Satan*, fondu très vite avec le *Corsaire*. Ces douze jeunes gens ne se connaissaient pas, ils n'avaient entre eux que peu d'amitié, pas de camaraderie; il n'y en avait pas deux qui s'entendissent en politique; un faible lien de *romantisme* les faisait se réunir contre un vieillard, leur maître et rédacteur en chef, qui leur conseillait d'étudier Rivarol et Chamfort.

Après trois ans de chercheries, les douze jeunes gens se séparèrent et ne se revirent jamais que sur le boulevard. Tous nous avions pris en horreur, en haine le *petit journal* où nous étions entrés avec tant d'ardeur. Nous avions reconnu le vide et le triste de cet esprit de mots si agréable à ceux qui lisent le matin en déjeunant ces malices.

Nous sommes sortis du *petit journal* parce que nous étions honnêtes. Qu'on ne croie pas que le peu que nous gagnions soit entré pour quelque chosedans cette résolution. Pour moi, j'écris *pour rien* toutes les fois que je crois dire la vérité. J'ai toujours refusé d'écrire contre mes opinions, quand même l'argent éborgnerait mes yeux.

Jamais de concessions à personne! Pas d'école littéraire ou politique! De grandes haines et de grandes admirations! De grandes douleurs, mais de grandes joies!

Avec de tels principes, on ne fait pas fortune. Les quelques-uns des nôtres qui sont restés fidèles à ces principes tout particuliers, ceux-là vivent de peu, mais tranquilles et indépendants. Ils ne vont pas dans les salons littéraires ou politiques, parce qu'on y ment et qu'il faut mettre des *sourdines* à ses opinions.

Mais quand ils se rencontrent par hasard, c'est une fête. Quelques peintres mêlés là-dedans empêchent le *littérarisme* d'être trop fréquent dans les conversations.

Rien de moins bohémien, rien de moins accidenté en apparence. Cependant comme nous parlons *vrai*, un bourgeois, un homme habitué aux fréquentations du monde, perdrait la tête en nous

entendant causer. De longs rapports nous permettent de sauter les prologues et épilogues d'une discussion et d'arriver tout de suite à des formules brèves et impérieuses. Aussi finirons-nous un jour par ne plus parler, qu'entre cinq.

La Bohême, je vais vous dire ce que c'est. Elle se compose d'une bande d'individus, étranges littérateurs, vantards et menteurs, qu'on voit partout, qu'on rencontre partout, mais qui n'écrivent pas cent lignes par an. Ceux-là affichent hautement leurs titres de *littérateurs* et de *bohêmes*; roulant sur le pavé de Paris depuis douze ans, ils forcent les relations d'hommes et de journaux et ne sont pas incapables de faire insérer des bouts d'articles et de réclames quelque part. Mais leur vie est pénible.



La bohême pastorale.

Vous comprendrez, monsieur, pourquoi je n'accepte pas la *royauté* ou la *présidence* d'un tel groupe; tout homme qui vit entièrement de sa plume, n'est pas un *bohême*. Ce mot si glorieux quand il s'applique à tous les poètes pauvres des siècles passés et dont on a cité un fragment si curieux d'un manuscrit du dixième siècle, ce mot de *bohême*, accepté et reçu dans la nouvelle langue, est forgé de paresse, d'ignorance et de mœurs douteuses.

CHAMPFLEURY.

LOMPROZ ET MARGUERITE.

On m'a remis tout à l'heure, aux archives de la petite ville de Bruyères, les pièces d'un jugement horrible dont Walter Scott, avec sa merveilleuse poésie, eût fait un beau roman. Pour moi, je me contente de raconter cette cause, digne d'être célèbre, en pur et simple historien qui écrit sur pièces authentiques. N'est-il pas curieux d'assister scène par scène à un procès criminel du seizième siècle, jugé sans appel par le maire d'une petite ville qui avait droit de haute justice ? La première pièce est un procès-verbal d'enquête scellé aux armes de Bruyères, signé et paraphé par tous les ayants droit, pour me servir du terme consacré. Par cette enquête, nous voyons un paisible intérieur de paysans vivant sans peine de sa moisson et de sa vendange. Pas un seul meuble de luxe; c'est la simplicité patriarcale; mais au moins la sombre misère n'est jamais entrée là.

C'est le soir du 25 novembre 1676; le couvre-feu vient de sonner; le vent d'automne bat les contre-vents; dans une grande cheminée qui semble élevée par des géants se consument quelques racines de hêtre; une lampe de fer, pendue à un clou dans la cheminée, éclaire faiblement la chambre où se dessinent les ombres des maîtres du logis. L'homme tisonne le feu, la femme file à la quenouille; ils devisent presque tout bas. Que disent-ils ? Ils n'ont qu'une fille; sans doute ils parlent de leur fille. Elle est belle, elle a vingt-deux ans, elle aura une belle vigne en dot; il est bientôt temps de la marier; mais, hélas ! les vendanges sont faites.

Après quelques mots sans suite, le père Jehan Meurice et la mère Cyrille de Vesne se regardent en silence, un triste silence. A chaque coup de vent, à chaque bouffée de fumée, à chaque bruit du dehors, ils tressaillent et soupirent. La voix du pressentiment parle tristement à leur âme.

Cet homme a cinquante ans ; il a passé sa jeunesse à un travail sans merci. L'heure est venue pour lui de se reposer un peu, de respirer au haut de la montée, de voir le soleil couchant ; il a planté, il a bâti, il a agrandi le petit héritage de son père ; ses vignes sont les plus belles du coteau ; sa maison élève hardiment un beau pignon sur la grand'rue ; son jardin produit des pêches dignes de la table d'un grand seigneur, du chanvre pour le vêtir lui et les siens, des roses pour parer sa fille les jours de fête. Mais, hélas ! toutes ces richesses, cette vigne dorée, cette maison égayée par ce jardin, cette belle fille qui se pare de roses, toutes ces richesses qui sont le poëme de cet homme, le livre qu'il feuillette chaque jour, la poésie qui va rayonner sur sa vieillesse, sont-elles à lui pour longtemps ? les bénédictions du ciel le suivront-elles jusqu'à la tombe ?

Cependant la femme file toujours, toujours l'homme tisonne le feu qui s'éteint. Un bruit de pas se fait entendre.

— Qui vient là ? dit Jean Meurice,

— Je tremble, dit Cyrille de Vesne.

— C'est peut-être Marguerite, qui revient de la veillée avec notre cousin Pierre du Sounoy.

— Hélas ! murmure la mère en laissant tomber sa quenouille.

A cet instant la porte s'ouvrit bruyamment. Un homme entra d'un air triste et grave : c'était le maire et justicier de Bruyères, Jacques Buvry, vieillard encore vert, quoique un peu penché en avant, comme ces édifices anciens qui menacent ruine. Il fut suivi de Claude Lerminier, son lieutenant, notaire et garde-scel du roi, de Jehan Vieillard, avant-juré, de Charles Royez, procureur fiscal de la ville, d'Antoine Clément, greffier, enfin d'une sage-femme et d'un sergent.

Jehan Meurice se leva et s'inclina devant cette suite d'hommes noirs, comme on disait alors. Il joua la surprise le mieux qu'il put, les regardant l'un après l'autre avec de grands yeux étonnés. Les visiteurs nocturnes ne se hâtèrent pas de parler. Le sergent et la sage-femme placèrent des chaises de paille en demi-cercle au milieu de la chambre. Chacun s'assit en silence, observant les physionomies de Jehan Meurice et de sa femme.

— Que voulez-vous ? demanda le vigneron avec un peu d'impatience.

— Une table, dit le procureur.

La femme du vigneron se leva lentement, plus morte que vive, déposa sa quenouille sur un bahut où brillaient aux reflets de la lampe une douzaine de plats d'étain, s'avança de l'autre côté de la cheminée et prit une petite table de noyer sous une horloge de bois.

— Voilà, messieurs, dit-elle en dressant la table.

— Faut-il vous servir à souper ? dit Jehan Meurice, voulant montrer sans doute qu'il n'avait pas de frayeur.

— Ouais ! dit le sergent à la sage-femme, nous allons lui servir, à lui, à sa femme et à sa fille, un plat de notre métier.

Dès que la table fut dressée, le greffier y déposa un encrier, une plume et six feuilles de papier timbré à un sol. Ce papier que j'interroge est orné d'une couronne de roi, d'un cœur enflammé et d'une fleur de lys ; de chaque côté de la fleur de lys s'échappe une gerbe ; le tout est supporté par une banderole où sont écrits ces mots : *Bailliage du Vermandois*.

Enfin le maire et justicier prit la parole.

— Le procureur de notre justice de Bruyères nous a requis de nous transporter ici à l'effet de connaître la vérité sur l'accouchement de Marguerite Meurice. Obtempérant à cette réquisition, nous sommes venus savoir ce qui s'est passé.

— Rien, dit la mère en pâlissant. Il a couru de mauvais bruits sur notre fille, mais vous savez ce qu'il faut croire de la méchanceté des commères. Ma fille est à la veillée, filant avec ses compagnes ; voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Faites comparoir votre fille, dit le procureur ; elle nous en apprendra sans doute davantage.

— Non, dit Jehan Meurice avec force ; je suis le maître dans ma maison ; je ne veux pas que ma fille comparaisse devant vous comme une criminelle. Jamais notre famille n'a subi une pareille humiliation.

— Ne faites pas tant de bruit, Jehan Meurice, dit le maire en frappant du pied sur la dalle. La justice est chez elle partout où elle va. Laissez faire la justice. Si vous vous refusez à nous amener votre fille, je vais ordonner au capitaine des gardes de la chercher et de nous la livrer en la salle de justice. Sachez bien que l'innocence ne se cache jamais.

— Eh ! mon Dieu, la pauvre enfant ne cherche pas à se cacher, murmura la mère. Je vous l'ai dit, elle est à la veillée avec les autres à chanter et à rire. C'est bien la peine, sur de mauvais bruits, de la troubler à cette heure-ci.

— Que notre sergent, reprit le maire, aille la prendre à la veillée.

Jehan Meurice mit son chapeau et marcha vers la porte.

— Pour ne pas faire de scandale et ne pas effrayer ma fille, j'y vais moi-même.

— Allez, nous vous tiendrons compte de la bonne volonté. Le père sortit sans ajouter un mot. En son absence, les justiciers devisèrent entre eux. Cyrille de Vesne, craignant sans doute d'être interrogée, se donna beaucoup de mouvement pour rallumer le feu qui s'était éteint. Elle jeta sur les cendres un panier de racines, approcha de la lampe des écorces de bouleau et les porta tout enflammées dans l'âtre. Quoique le feu prît gaiement, elle saisit un soufflet de fer et y mit ses lèvres avec ardeur pour se dispenser de répondre.

Au bout de dix minutes le père revint; les justiciers virent entrer après lui une grande fille brune d'une beauté presque majestueuse. Quoique un peu pâlie soit par le vent aigu de la soirée, soit par la vue des hommes noirs, soit pour une autre raison, elle avait un éclat frappant; ses grands yeux noirs jetaient du feu. Les portraits de Charlotte Corday peuvent vous donner une idée de sa coiffure. Son visage, d'un parfait ovale, respirait je ne sais quelle fierté sauvage tempérée par la douceur des lignes. Jamais fleur de jeunesse ne s'était montrée mieux épanouie. Sa bouche, d'habitude fraîche et jolie, mais un peu moins éclatante ce soir-là, laissait voir en souriant des dents blanches comme le lait; mais les justiciers ne virent pas les dents de Marguerite.

Cependant tous les regards se portèrent à son corsage. Elle avança fièrement vers la cheminée dans l'attitude d'une fille qui n'a rien à craindre ou d'un criminel qui brave son crime et ses juges. Sa taille et sa gorge emprisonnée dans une brassière bleue à ramages n'indiquaient nullement qu'elle fût coupable du crime dont on l'accusait. Elle eût lutté avec une vierge de quinze ans pour la souplesse et la grâce. Pourtant, en y regardant d'un peu près, le procureur fiscal découvrit bien qu'il y avait en elle un peu de contrainte.

Après avoir regardé à la dérobée les sombres visiteurs, elle dit à son père :

— Vous avez bien de la patience d'écouter tous ces corbeaux-là et de répondre à leur croassement. Ils n'ont rien à faire ici.

— Silence, dit le maire d'un ton bref. Madeleine-Marguerite Meurice, vous êtes accusée par notre procureur, sur des bruits divers à lui venus, d'être accouchée avant-hier et d'avoir étouffé votre enfant.

— Quel conte! dit Marguerite s'enhardissant de plus en plus. Voyez si j'ai la mine d'une femme qui vient d'accoucher. J'ai longtemps été souffrante depuis que je suis descendue dans le vieux lavoir pour y rouir du chanvre; l'eau m'a glacée et j'ai manqué en mourir.

— Dame Marie Avril, reprit le maire sans tenir compte des paroles de Marguerite, nous vous ordonnons, en votre qualité de sage-femme, de dégrafer la brassière de cette fille et de lui découvrir les seins

La sage-femme se leva.

— Jamais! s'écria Marguerite en croisant les bras et en pâlissant.

Et comme la sage-femme voulait la toucher :

— Non, non! reprit-elle d'une voix émue; écrivez, si vous voulez, que je suis coupable, comme vous le dites; condamnez-moi et ne me touchez pas.

Jehan Meurice vint près de sa fille et se tourna vers les justiciers d'un air menaçant.

— Ce que nous voulons, dit le maire sans s'émouvoir, nous le voulons bien, car nous sommes guidés par un devoir sacré. La justice des hommes avant la justice de Dieu. Ainsi ne perdons pas de temps en vaine simagrée.

— Eh bien! que la justice se fasse, dit le père; je ne sais rien, mais je réponds de ma fille.

— Sainte Vierge! murmura la mère en faisant le signe de la croix.

Voyant bien qu'il fallait obéir, Marguerite dégrafa sa brassière et découvrit son sein en se détournant; mais il lui fut enjoint de se retourner devant les justiciers (entre parenthèse, ne vous semble-t-il pas que la justice de Bruyères avait un peu de cette curiosité chatouilleuse dont parle Rabelais ?). Je reproduis ici le passage de l'enquête :

« Avons enjoint à la sage-femme de visiter sur-le-champ et en notre présence les seins de ladite Marguerite. Laquelle sage-femme, pressant lesdits seins, nous a fait voir qu'il en sortait abondamment du lait, lequel ayant jailli jusque sur le papier tenu par notre greffier. »

En effet, sur la marge de l'enquête, une ou deux gouttes de lait ont laissé un témoignage pour les races futures. O Marguerite, que n'avez-vous donné ce lait à votre enfant!

Le maire reprit la parole.

— Marguerite, à cette heure, il est hors de doute que vous êtes accouchée avant-hier. Il faut nous dire ce que vous avez fait de votre enfant ?

Marguerite, qui était devenue immobile et silencieuse comme une statue, se laissa tomber sur une chaise en sanglotant.

— Si votre fille ne veut répondre, reprit le maire en s'adressant au père et à la mère, répondez donc pour elle.

— Nous ne savons rien, répondit Jehan Meurice; elle a passé l'autre nuit à se plaindre, et, comme je ne suis pas médecin, je n'ai pu y rien faire, je me suis contenté de prier Dieu pour elle.

— Marguerite, encore une fois, qu'avez-vous fait de votre enfant ?

Après un silence de mort :

— Venez, dit-elle en se levant.

Elle alluma un fallot, et ouvrit la porte du jardin qui touchait à la maison. Le procureur, le sergent et la sage-femme la suivirent dans le jardin. Le maire, son lieutenant et l'avant-juré demeurèrent pour observer les gestes desdits Jehan Meurice et Cyrille de Vesne.

Arrivée dans un coin du jardin, Marguerite murmura d'une voix mourante tout en s'appuyant contre le tronc d'un arbre.

— Voyez, là, sous cette pierre.

A la lueur du fallot, le sergent souleva la pierre et découvrit dans le sable un petit enfant tout nu ne portant aucun signe de mort violente. La sage-femme le prit dans son tablier.

— Vous l'avez donc tué? demanda le procureur à Marguerite.

— Tué ! oh ! non, car voilà comment il est venu au monde. Je souffrais comme une martyre, j'étais agenouillée devant mon lit, me croyant à ma dernière heure; il est venu, je l'ai pris dans mes mains, ne sachant ce que j'avais là. Il était comme vous le voyez.

On rapporta l'enfant à la maison; on procéda à un long interrogatoire. « Pendant lequel ladite Marguerite se jetait de côté et d'autre avec désespoir, comme pareillement ledit père et ladite mère. Ensuite de quoi, sur la requête dudit procureur fiscal, nous avons ordonné que les trois accusés demeureraient arrêtés et gardés dans leur maison comme prisonniers jusqu'à ce que les prisons de notre justice fussent en état, pour les y conduire. Nous les avons commis à Nicolas Prud'hom, l'un de nos sergents, à lui enjoint d'en faire bonne et fidèle garde et, à cette fin, se faire assister d'un autre sergent. » Ici se clôt l'enquête.

« Ladite Marguerite a fait sa marque après avoir déclaré ne savoir écrire ni signer, dont interpellée. » Cette marque de la pauvre fille est une croix faite d'une main tremblante, croix de sinistre présage. Sous cette croix, il y a la trace d'une larme.

La seconde pièce est un rapport du sergent Nicolas Prud'hom sur ce qui s'est passé la nuit dans la maison des accusés commis à sa garde. Jusqu'à minuit la mère et la fille sanglotèrent et se désespérèrent, se parlant bas et à mots coupés; le père fit assez bonne figure; il se coucha le premier, disant aux deux femmes, pour les consoler, que les justiciers de Bruyères ne voulaient pas la mort du pécheur. La fille ayant voulu descendre dans le jardin pour respirer au grand air, le sergent ne la laissa pas aller seule, il la suivit après s'être assuré de la clef des portes de la rue. Marguerite fit deux fois le tour du jardin en murmurant: *Lomproz ! Lomproz !*

Elle rentra par l'étable, demandant au sergent la grâce de faire une caresse à sa vache. Cette bête, l'ayant reconnue malgré la nuit, mugit joyeusement.

— Oh! mon Dieu! dit Marguerite, j'ai oublié de la traire ce soir; — preuve qu'elle est criminelle, dit le sergent dans son rapport; car, sans cela, comment eût-elle oublié de traire sa vache?

Elle alla chercher la lampe, l'accrocha à la crèche, prit un escabeau d'une main, un seau de fer blanc de l'autre, et se mit à l'œuvre en parlant à la vache avec toute sorte de douceurs; ce qui prouve, dit le sergent, qu'elle n'a pas un mauvais naturel.

Le tableau de Marguerite et de sa vache s'est peint dans ma mémoire pour longtemps avec des couleurs fraîches et charmantes. Je crois entendre le lait qui résonne dans le seau en jaillissant des mains de la pauvre fille. Je crois voir les grands yeux mélancoliques de la vache tournée vers Marguerite d'un air qui semble dire: Pourquoi viens-tu si tard? O Paul Potter, que n'étiez-vous sergent de Bruyères ce soir-là ! Une belle fille qui se souvient de sa vache à son dernier jour de liberté, une belle vache qui donne son lait avec l'héroïque patience d'une mère, une lampe qui vacille pendue à la crèche, du sainfoin qui passe à travers les solives, une botte d'herbe à demi-fanée dans un coin de l'étable, une faux et une faucille accrochées au mur; quel tableau digne de vous, ô Paul Potter ! Rien qu'à voir ce tableau, on eût respiré la saine odeur de l'étable.

Le croirez-vous? le sergent, qui n'était ni peintre ni poëte, a rapporté la scène d'adieu de Marguerite à sa vache. Elle la flatta vingt fois sur le col. — Adieu, la Rousse; qui donc aura soin de toi si je vais en prison? qui donc prendra ma faucille pour te faire de l'herbe? Je sais si bien où l'herbe est haute et bonne! Qui donc prendra tes beaux pis dans ses mains sans t'impatienter? Pauvre Rousse! tu me regardais avec tant d'amitié quand je te chantais le *Vartingué*.. Va, je ne chanterai plus jamais, jamais, jamais! — Preuve qu'elle est criminelle, observe encore l'impitoyable sergent, à qui sans doute on avait oublié d'offrir une de ces bonnes bouteilles de vin clairet que récoltait Jehan Meurice dans ses vignes du mont de Parmailles.

Les pièces 3, 4, 5 et 6 sont des rapports de médecins nommés pour éclairer la justice sur le crime de Marguerite. Selon ces rapports l'enfant est venu au monde vivant. « Soit par mauvaise volonté, soit par inexpérience, ladite Marguerite Meurice est coupable de la mort de son enfant. » Ces mots mauvaise volonté et surtout inexpérience ne vous semblent-ils pas d'un effet bien étrange? Vous verrez que Marguerite sera condamnée pour inexpérience.

La 7ᵉ pièce, écrite sur du papier timbré à 6 deniers le quart, est le voyage des accusés à la prison. En partant, Marguerite tomba agenouillée sur le seuil, priant sans doute le ciel de l'y ramener bientôt. Deux haies de curieux s'étaient formées sur son passage. On remarqua qu'elle avait pris le temps de s'habiller avec quelque recherche; on augura de là qu'elle aimait la coquetterie. Quoique l'accusée fût belle, on la jugerait coupable par toutes ses actions.

La 8ᵉ pièce est l'interrogatoire de Marguerite. Je reproduis mot à mot certain passage: « L'interrogatoire fait par nous, Jacques Buvry, maire de la haute, moyenne et basse justice de la ville et commune de Bruyères, à la requête du procureur fiscal de ladite justice, à Madeleine-Marguerite Meurice, que nous avons fait extraire des prisons de cette ville pour comparoir devant nous. Du vingt-sixième jour de novembre seize cent soixante-seize, onze heures du matin, interrogée, ladite Marguerite de ses noms, surnoms, âge, condition et qualité, après serment par elle fait de dire la vérité, a dit qu'elle se nomme Madeleine-Marguerite Meurice, fille de Jehan Meurice et de Cyrille de Vesne, âgée de vingt-deux ans depuis les vendanges, qu'elle travaille aux vignes ou file au rouet. Interrogée si elle sait pourquoi elle est prisonnière avec ses père et mère, a dit qu'elle croit que c'est au sujet d'un enfant dont elle est accouchée, et qui était mort en naissant. Enquise si ses père et mère ont eu soin de l'instruire à la crainte de Dieu durant sa jeunesse, de l'obliger à ses devoirs de chrétienne et à la garde de son honneur, a dit que oui. Enquise si elle ne s'est pas abandonnée au péché, a dit qu'elle avait gardé son honneur jusqu'au quartier d'hiver de l'année 1675; qu'elle a été sollicitée par le nommé Lomproz, cavalier dans la compagnie de M. de Puys-Robert, qui était logé pour lors en leur maison; qu'il la suivait partout, qu'il ne la laissait jamais revenir seule de la veillée, qu'elle l'avait aimé à son corps défendant; enfin que, sur sa promesse de mariage, elle avait écouté ses sornettes, et qu'au lieu de l'épouser, il était parti; qu'elle espérait toujours le voir revenir, mais qu'il reviendrait trop tard. »

Le reste de l'interrogatoire prouve que les justiciers de Bruyères étaient passablement curieux. Puisque l'enfant était là et que Marguerite avouait en être la mère, la justice n'avait à s'inquiéter que du crime et non du roman; mais ici le roman affriolait dame justice; elle le voulait lire chapitre par chapitre, sans en passer une page. Marguerite, par sa beauté, par ses larmes, et surtout par son silence, irritait encore cette curiosité coupable.

L'interrogatoire du père n'offre rien d'intéressant. Jehan Meurice se contenta de dire qu'il ne savait rien et qu'il n'avait rien vu; aussi la justice ne le tint pas longtemps sur la sellette.

En sa qualité de femme, Cyrille de Vesne fut moins brève; elle raconta entre autres anecdotes, qu'elle avait brisé deux quenouilles sur l'épaule de Lomproz qui avait la fureur de tirer les verrous quand il était avec sa fille. Mais Lomproz se moquait d'elle et de ses quenouilles, il filait le parfait amour sans s'inquiéter des colères maternelles. Il avait si bien pris l'habitude de suivre sa fille, qu'il ne la laissait pas même seule à l'étable à l'heure de traire la vache.

« A ce propos, interrompit le procureur, selon les bruits du voisinage, vous auriez un jour trouvé ledit Lomproz et ladite Marguerite enfermés dans l'étable; vous auriez crié et frappé à la porte sans obtenir de réponse. Enfin, après plus d'une demi-heure d'attente, vous les auriez vus sortir en silence, l'un par ci, l'autre par là; vous étant approchée de votre fille, vous auriez vu de la paille à son dos. » La mère répondit au procureur qu'en effet elle avait un jour vu que l'étable était fermée en dedans, qu'elle avait attendu à la porte, croyant surprendre bientôt Lomproz et sa fille, mais qu'elle s'était lassée d'attendre, que sa fille était revenue à la maison disant qu'elle sortait de la messe, que pour de la paille au dos, il n'y en avait pas un brin.

Après ces trois interrogatoires viennent les *informations* des témoins : la justice ne les réunissait pas comme aujourd'hui; elle les appelait à sa barre l'un après l'autre; chaque témoin faisait serment de dire la vérité, et déclarait n'être ni parent, ni allié, ni domestique du procureur non plus que des accusés. Le premier témoin entendu dans l'information s'appelle Jehanne Bloyart, laquelle se souvient qu'un jour de dimanche, étant à la messe de sa paroisse, elle entendit un bruit d'éperons résonner dans la nef, qu'ayant tourné la tête malgré sa dévotion, elle vit le cavalier Lomproz, autrefois en garnison à Bruyères; que bientôt après, dans un banc voisin, elle vit Marguerite Meurice tomber faible; qu'on la releva fort blême et pâline, après quoi elle sortit de l'église avant l'élévation du saint sacrement, ce qui fut un grand scandale. Pour prix de cette déposition, Jehanne Bloyart reçut cinq sous, selon la taxe.

Le second témoin, la veuve Goyenvalle, déposa que, durant les vendanges, Marguerite Meurice, qui vendangeait auprès d'elle, ne voulut pas, à l'heure du goûter, venir danser la ronde avec les autres; sur quoi elle répondit avec émotion que, si Lomproz était là, elle n'irait pas danser davantage.

Le troisième témoin, c'est la sage-femme : passons vite.

Le quatrième, Marguerite Vignard, couturière de l'accusée, a déclaré que depuis huit mois elle a chez elle l'étoffe d'une brassière pour Marguerite; qu'à diverses reprises elle avait voulu la tailler et la coudre, mais que, sollicitée de prendre mesure, Marguerite avait toujours voulu attendre.

Le cinquième, la veuve Tabouret, a dit qu'ayant ouï mal parler de Marguerite touchant sa galanterie avec Lomproz, elle l'avait un jour arrêtée par le bras, au pied d'une vigne, pour lui tenir ce petit discours maternel : « Ma pauvre fille, à tous péchés miséricorde. Il n'y a ici personne de trop; nous sommes bien aise de vous avertir qu'on n'est pas pendue pour avoir fait un enfant, mais bien pour les défaire. A cet avis, Marguerite avait tourné le dos avec sa fierté accoutumée. »

Le sixième témoin, Elisabeth Vieillard, déposa qu'étant à broyer du chanvre près de la maison de l'accusée, elle avait plus d'une fois entendu disputer la mère et la fille au sujet de Lomproz; le témoin se souvient aussi que le jour du départ de la compagnie de M. de Puys-Robert, quand les trompettes donnèrent le signal, Marguerite, qui était sur le pas de sa porte, devint fort pale, mit ses mains sur ses yeux pour cacher ses larmes, et tomba faible en rentrant dans la maison. Un autre jour, le témoin vit Lomproz et Marguerite à la fenêtre; Lomproz cueillait du raisin à la treille pour faire jaillir les plus beaux grains sur le cou de Marguerite.

Enfin le septième témoin est un nommé Antoine Estave, voiturier. Voici le résumé de sa déposition, qui est fort longue :

Un jour de l'automne 1676, qu'il était retenu par le mauvais temps à la Fère, où il avait conduit du vin, il entra dans un cabaret, le cabaret de *la Pomme rouge*, où grand nombre de soldats buvaient et chantaient. Il reconnut l'un d'eux pour l'avoir vu six mois auparavant à Bruyères. Il présidait ce soir-là une table de cavaliers de bonne mine qui avaient l'air de s'amuser pour leur argent. Ils étaient tous ivres plus ou moins, ce qui ne les empêchait pas de boire, Lomproz plus encore que les autres. On parlait galanterie; c'était à qui mettrait en avant la plus belle prouesse. Entre autres folles aventures, Lomproz raconta celle-ci : « Depuis que je suis à la guerre, les plus belles brèches que j'aie faites à une place forte, c'a été à Bruyères. La place forte, vigoureusement défendue, s'appelait Marguerite, bien nommée, sacrebleu! une vraie fleur des champs. Quel minois enchanteur! à voir ses yeux, vous eussiez dit deux pistolets armés par les amours, pétillants comme le petit vin blanc que nous avons bu ce matin. Et rose, et bien troussée! Mon cheval gris n'a pas une plus belle encolure. Et comme elle chantait bien! et quelle gaieté! Un vrai soleil levant! Elle a pourtant pleuré une fois, oui, sacrebleu! au point que je ne riais pas moi-même. Une larme par-ci par-là ne gâte pas une femme, au contraire. Par malheur il y avait une mère dans la maison : aussi que de temps de perdu et que de coups de quenouilles! Je dis par malheur, je me trompe, car j'aime à enjamber des montagnes. L'amour a des bottes de sept lieues, il arrive toujours; fermez-lui la porte au nez, il passera par la fenêtre. » Un des buveurs demanda à Lomproz s'il avait battu en retraite longtemps après le siége. « Six semaine après, à mon grand chagrin; si la compagnie était restée plus longtemps à Bruyères, je crois que j'aurais fini par planter la vigne avec Marguerite. Sacrebleu, la belle fille! Je suis allé pour la voir un jour de fête. Quand j'ai mis pied à terre, elle était à la messe; ne pouvant entrer au cabaret pour l'attendre, je suis entré dans l'église. J'ai fait là une belle équipée. Quand elle m'a vu passer dans le nef, elle est tombée sur son banc, et on l'a emportée évanouie comme une princesse. J'ai eu beau rôder autour du jardin et l'attendre le soir à la salle où l'on danse, elle n'est pas venue. J'ai appris qu'elle était retenue au lit par ordonnance de médecin. Ah! si j'avais été le médecin, moi! Je n'ai pas perdu l'idée de la voir; voilà les veillées qui reviennent, j'irai la surprendre un soir. On peut bien faire six lieues pour embrasser une aussi belle fille, et six lieues pour s'en souvenir. » Disant ces mots, le cavalier Lomproz releva sa moustache, se versa à boire et prit son verre; mais, tout préoccupé sans doute de Marguerite, il oublia de boire.

— Du reste, ajoute le témoin en se retirant, il avait bien assez bu comme cela.

Les autres témoins ne disent plus rien qui vaille la peine d'être reproduit. Il y a d'ailleurs des mémoires de médecin et des mémoires d'apothicaire que j'ai grande hâte de mettre de côté, non pas qu'ils n'offrent un côté piquant à la curiosité; mais aujourd'hui on les entendrait à huis clos.

A la suite des interrogatoires et des informations, le procureur ordonna que les accusés et les témoins fussent confrontés. Cette confrontation n'offre rien de très curieux. Seulement chaque fois qu'un témoin ose dire à Marguerite un mot insultant pour son honneur, elle se cabre dans sa fierté comme un beau cheval tourmenté par l'éperon.

Il n'avait fallu que dix jours à la justice de Bruyères pour amener le procès à ce point. Le 5 décembre, le procureur d'office déposa au greffe ses conclusions sur une feuille de papier cachetée et scellée aux armes de Bruyères. Je copie mot à mot la fin de cette pièce.

« Le procureur conclut à ce que, pour les cas

résultants dudit procès, ladite Marguerite Meurice soit condamnée nu-tête et à genoux, et la corde au cou, faire amende honorable au devant de la grand'porte de l'église de Bruyères; elle sera conduite par l'exécuteur de la haute justice, où, ayant une torche ardente à la main, au pied un lieu d'osier, elle demandera pardon à Dieu, à la commune de Bruyères et à sa justice, du fait énorme et exécrable par elle commis, pour ensuite être menée et conduite aux lieu et place publique dudit Bruyères, en une potence qui y sera plantée, pour y être pendue et étranglée par le même exécuteur tant que mort s'ensuive, et aux regards desdits Meurice, ses père et mère, lesquels seront bannis à perpétuité des terres de la commune, aux injonctions de garder leur ban sous la peine de la hart, et qu'en outre ils seront condamnés solidairement en l'amende de mille livres envers la commune dudit Bruyères, et leurs biens acquis et confisqués au profit de qui il appartiendra, sur iceux préalablement pris ladite amende. »

Certes, le procureur fiscal de la commune de Bruyères ne s'était pas laissé attendrir par les beaux yeux de Marguerite; celui-là était un vrai procureur de la tête au cœur, ayant étudié la loi à la lettre sans s'inquiéter de l'esprit de la loi. Quelqu'un osera-t-il défendre Marguerite contre une sévérité pareille ? Il n'y a pas d'avocat à Bruyères, ce qui prouve en faveur de la ville. Mais un homme se présenta, je dis un homme, car il sentait son cœur battre dans sa poitrine. « Cejourd'hui, septième jour de décembre 1676, neuf heures du matin, par-devant nous Jacques Buvry, maire de la justice de la ville et commune de Bruyères, étant en l'auditoire dudit lieu assisté de Mr Claude Lerminier, notre lieutenant, M. Daniel B ffroy, Jehan Houssaye, Claude de Labre, Jehan d'Estrées, Bonaventure de la Campaigne, qui se sont rendus audit auditoire à notre prière pour être présents et conseillers au prononcé du jugement du procès extraordinaire pendant par-devant nous. Pour procéder à un dernier interrogatoire, nous avions fait extraire par nos huissiers des prisons de cette ville Madeleine-Marguerite Meurice. Comme nous étions sur le point de faire cet interrogatoire final, nous avons été avertis que M. Claude Cauroy, prêtre, doyen et curé de ladite ville de Bruyères, souhaitait d'entrer dans l'auditoire pour nous faire quelque requête et remontrance; sur quoi, ayant pris avis des conseillers, nous avons enjoint à l'huissier d'introduire le sieur Cauroy dans l'auditoire, lequel, étant comparu, nous a dit qu'il avait connaissance desdits accusés; qu'il les tenait pour gens de bonne foi et fiers de leur honneur; que la seule crainte d'être déshonorée avait empêché Marguerite de révéler sa grossesse à la justice: que, puisqu'elle disait être accouchée d'un enfant mort, il la fallait croire et ne point admettre le crime d'infanticide; que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui jugeait dans l'esprit de Dieu, ayant pardonné à la pécheresse et à la femme adultère, pardonnerait à Marguerite, la laissant ici-bas pleurer son malheur et invoquer la miséricorde divine, ajoutant, ledit sieur Cauroy, que son ministère l'obligeait à nous faire cette remontrance à l'heure où nous allions procéder au jugement, afin qu'en jugeant nous y puissions avoir égard De laquelle remontrance et de l'avis des conseillers nous avons donné acte audit sieur Cauroy et ordonné qu'il demeurera joint au procès. »

Sans doute, la plaidoirie de cet avocat improvisé était plus touchante que ne l'a rapporté le greffier de la justice de Bruyères. Il paraît du reste qu'elle ne fut pas d'un grand succès sur l'esprit du juge et des conseillers.

Au dernier interrogatoire, qui n'apprit rien de nouveau, on demanda à Marguerite si elle n'avait rien à alléguer contre le maire qui allait la juger sans appel Elle répondit que non. On lui demanda encore si elle n'aimait mieux être jugée au siége présidial de Laon. Elle répondit que c'était bien assez de subir une fois les lenteurs et les angoisses de la justice; que, quel que fût le jugement, elle s'y soumettrait. On fit venir sur la sellette son père et sa mère, qui répétèrent aussi ce qu'ils avaient déjà dit. D'après toutes leurs réponses, il n'est guère facile, à celui qui lit aujourd'hui les pièces du procès, de connaître la vérité sur la mort de l'enfant. Le maire était sans doute plus éclairé sur la cause, car il condamna Marguerite à être pendue; il suivit, pour son jugement, les terribles conclusions du procureur.

Sur le jugement on voit encore la marque de Marguerite. Cette fois, soit que l'espoir en Dieu, soit que la rigueur des juges l'ait exaltée, elle traça la croix d'une main ferme. Pauvre fille, n'était ce point assez de la condamner? fallait-il encore la forcer de signer cet horrible jugement ?

La tradition plutôt que les pièces authentiques nous apprend la mort de cette pauvre Marguerite Elle montra un courage héroïque Seulement, au portail de l'église, pendant qu'elle faisait amende honorable, ayant entendu le nom de Lomproz courir dans la foule, la torche ardente lui échappa des mains; elle la ressaisit, se releva sur-le-champ et se remit en route sur le chemin du supplice. Son père et sa mère jetaient les hauts cris: en vain ils suppliaient le bourreau et les sergents de les dispenser de ce déchirant spectacle; en vain ils prenaient le ciel à témoin de l'innocence de leur fille; en vain ils demandaient la grace de l'embrasser encore; leurs cris, leurs prières,

leurs supplications, se perdaient dans les rumeurs de la foule.

Marguerite gardait le silence, levant les yeux au ciel ou jetant un triste sourire d'adieu à quelques-unes de ses compagnes, même à celles qui avaient déposé contre elle. Quoique fort pâle, elle était belle encore, belle de cette beauté qui s'approche du ciel. Elle n'avait demandé qu'une grâce au bourreau, celle de garder ses cheveux ; ce fut là sa dernière parure. Arrivée devant la potence, elle fit le signe de la croix. Le bourreau voulut la saisir pour la monter, elle leva la tête avec dédain et repoussa cet homme d'une main fière. Elle voulut monter toute seule, mais pourtant elle n'en eut point la force. Au moment fatal elle dénoua sa longue chevelure et s'en fit un voile noir, ne voulant pas sans doute que les spectateurs présents à cette tragédie pussent surprendre une contorsion sur sa belle figure.

Le soir de ce jour néfaste, grâce à la sollicitude du prêtre Claude Cauroy, on daigna enterrer la criminelle dans un coin du cimetière. Le jugement fut exécuté dans toute sa rigueur contre Jehan Meurice et Cyrille de Vesne. Après avoir pendu la fille, le bourreau, assisté de quatre sergents, conduisit le père et la mère au delà du territoire. On voit encore aujourd'hui une grande pierre nommée la pierre bannissoire entre Bruyères et Laon. Là les bannis se reposaient, jetaient un dernier regard sur leur pays et priaient Dieu de les suivre dans le monde inconnu où ils allaient.

Lomproz oublia-t-il Marguerite dans d'autres aventures ? Revint-il à Bruyères pour la voir ? Apprit-il son horrible supplice ? Passa-t-il, le cœur palpitant, devant cette maison égayée de deux ceps de vigne se rejoignant sur le pignon et mêlant leur feuillage touffu au-dessus de la fenêtre de Marguerite, cette fenêtre où lui-même avait cueilli du raisin noir pour faire jaillir les grains d'une main lutine sur les dents blanches de sa maîtresse qui se débattait en vain ? La tradition rapporte que la belle vache rousse pleura depuis le départ de Marguerite pour la prison jusqu'à l'heure de son supplice, et que Lomproz devient fou de chagrin.

La maison de Jehan Meurice, longtemps inhabitée, a disparu tout à fait ; sur ses ruines, la maison du notaire s'élève aujourd'hui. Les armes *d'icelui*, c'est-à-dire le blason de cuivre doré, remplacent les deux ceps de vigne qui avaient formé une fraîche guirlande d'amour pour la pauvre Marguerite, quand elle se penchait à sa fenêtre à l'heure de la manœuvre, pour voir partir Lomproz ou pour l'attendre.

ARSÈNE HOUSSAYE.



La folie et les larmes de Lomproz.



DEUX CONTES ROCOCO.

I.

OMPHALE.

Mon oncle le chevalier de*** habitait une petite maison donnant, d'un côté, sur la triste rue des Tournelles, de l'autre sur le triste boulevard Saint-Antoine. Entre le boulevard et le corps-de-logis, quelques vieilles charmilles, dévorées d'insectes et de mousse, étiraient piteusement leurs bras décharnés au fond d'une espèce de cloaque encaissé par de noires et hautes murailles. Quelques pauvres fleurs étiolées penchaient languissamment la tête comme de jeunes filles poitrinaires, attendant qu'un rayon de soleil vînt sécher leurs feuilles à moitié pourries. Les herbes avaient fait irruption dans les allées, qu'on avait peine à reconnaître, tant il y avait longtemps que le râteau ne s'y était promené. Un ou deux poissons rouges flottaient plutôt qu'ils ne nageaient dans un bassin couvert de lentilles d'eau et de plantes de marais.

Mon oncle appelait cela son jardin.

Dans le jardin de mon oncle, outre toutes les belles choses que nous venons de décrire, il y avait un pavillon passablement maussade, auquel, sans doute par antiphrase, il avait donné le nom de *Délices*. Il était dans un état de dégradation complète. Les murs faisaient ventre; de larges plaques de crépi s'étaient détachées et gisaient à terre entre les orties et la folle avoine; une moisissure putride verdissait les assises inférieures; les bois des volets et des portes avaient joué, elles ne fermaient plus ou fort mal. Une espèce de gros pot-à-feu avec des effluves rayonnantes formait la décoration de l'entrée principale; car, au temps de Louis XV, temps de la construction des *Délices*, il y avait toujours, par précaution, deux entrées. Des oves, des chicorées et des volutes surchargeaient la corniche toute démantelée par l'infiltration des eaux pluviales. Bref, c'était une fabrique assez lamentable à voir que les *Délices* de mon oncle le chevalier de***

Cette pauvre ruine d'hier, aussi délabrée que si elle eût eu mille ans, ruine de plâtre et non de pierre, toute ridée, toute gercée, couverte de lèpre, rongée de mousse et de salpêtre, avait l'air d'un de ces vieillards précoces, usés par de sales débauches; elle n'inspirait aucun respect; car il n'y a rien de si laid et de si misérable au monde qu'une vieille robe de gaze et un vieux mur de plâtre, deux choses qui ne doivent pas durer et qui durent.

C'était dans ce pavillon que mon oncle m'avait logé.

L'intérieur n'en était pas moins *rococo* que l'extérieur, quoique un peu mieux conservé. Le lit était de lampas jaune à grandes fleurs blanches. Une pendule de rocaille posait sur un piédouche, incrusté de nacre et d'ivoire. Une guirlande de roses pompons circulait coquettement autour d'une glace de Venise; au-dessus des portes, les quatre saisons étaient peintes en camaïeu. Une belle dame, poudrée à frimas, avec un corset bleu de ciel et une échelle de rubans de la même couleur, un arc dans la main droite, une perdrix dans la main gauche, un croissant sur le front, un lévrier à ses pieds, se prélassait et souriait le plus gracieusement du monde dans un large cadre ovale. C'était une des anciennes maîtresses de mon oncle, qu'il avait fait peindre en Diane. L'ameublement, comme on voit, n'était pas des plus modernes. Rien n'empêchait que l'on ne se crût au temps de la Régence, et la tapisserie mythologique qui tendait les murs complétait l'illusion on ne peut mieux.

La tapisserie représentait Hercule filant aux pieds d'Omphale. Le dessin était tourmenté à la façon de Vanloo et dans le style le plus *pompadour* qu'il soit possible d'imaginer. Hercule avait une quenouille entourée d'une faveur couleur de rose;

il relevait son petit doigt avec une grâce toute particulière, comme un marquis qui prend une prise de tabac, en faisant tourner, entre son pouce et son index, une blanche flammèche de filasse; son cou nerveux était chargé de nœuds de rubans, de rosettes, de rangs de perles et de mille affiquets féminins; une large jupe gorge de pigeon, avec deux immenses paniers, achevait de donner un air tout à fait galant au héros vainqueur de monstres.

Omphale avait ses blanches épaules à moitié couvertes par la peau du lion de Némée; sa main frêle s'appuyait sur la noueuse massue de son amant; ses beaux cheveux blonds cendrés, avec un œil de poudre, descendaient nonchalamment au long de son cou, souple et onduleux comme un cou de colombe; ses petits pieds, vrais pieds d'Espagnole ou de Chinoise, et qui eussent été au large dans la pantoufle de verre de Cendrillon, étaient chaussés de cothurnes demi-antiques, lilas tendre, avec un semis de perles. Vraiment elle était charmante! Sa tête se rejetait en arrière d'un air de crânerie adorable; sa bouche se plissait et faisait une délicieuse petite moue; sa narine était légèrement gonflée, ses joues un peu allumées; un *assassin*, savamment placé, en rehaussait l'éclat d'une façon merveilleuse; il ne lui manquait qu'une petite moustache pour faire un mousquetaire accompli.

Il y avait encore bien d'autres personnages dans la tapisserie, la suivante obligée, le petit Amour de rigueur; mais ils n'ont pas laissé dans mon souvenir une silhouette assez distincte pour que je les puisse décrire.

En ce temps-là j'étais fort jeune, ce qui ne veut pas dire que je sois très vieux aujourd'hui; mais je venais de sortir du collége, et je restais chez mon oncle en attendant que j'eusse fait choix d'une profession. Si le bonhomme avait pu prévoir que j'embrasserais celle de conteur fantastique, nul doute qu'il ne m'eût mis à la porte et déshérité irrévocablement; car il professait pour la littérature en général, et les auteurs en particulier, le dédain le plus aristocratique; en vrai gentilhomme qu'il était, il voulait faire pendre ou rouer de coups de bâton, par ses gens, tous ces petits grimauds qui se mêlent de noircir du papier et parlent irrévérencieusement des personnes de qualité. Dieu fasse paix à mon pauvre oncle! Mais il n'estimait réellement au monde que l'épître à Zétulbé.

Donc je venais de sortir du collége. J'étais plein de rêves et d'illusions. J'étais naïf autant et peut-être plus qu'une rosière de Salency. Tout heureux de ne plus avoir de *pensum* à faire, je trouvais que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Je croyais à une infinité de choses; je croyais à la bergère de M. de Florian, aux moutons peignés et poudrés à blanc; je ne doutais pas un instant du troupeau de madame Deshoulières. Je pensais qu'il y avait effectivement neuf muses, comme l'affirmait l'*Appendix* de *Diis et Heroïbus* du père Jouvency. Mes souvenirs de Berquin et de Gessner me créaient un petit monde où tout était rose, bleu de ciel et vert-pomme. O sainte innocence! *Sancta simplicitas!* comme dit Méphistophélès.

Quand je me trouvai dans cette belle chambre, chambre à moi, à moi tout seul, je ressentis une joie à nulle autre seconde. J'inventoriai soigneusement jusqu'au moindre meuble; je furetai dans tous les coins et je l'explorai dans tous les sens. J'étais au quatrième ciel, heureux comme un roi ou deux. Après le souper (car on soupait chez mon oncle), charmante coutume qui s'est perdue avec tant d'autres non moins charmantes que je regrette de tout ce que j'ai de cœur, je pris mon bougeoir et je me retirai, tant j'étais impatient de jouir de ma nouvelle demeure.

En me déshabillant il me sembla que les yeux d'Omphale avaient remué; je regardai plus attentivement, non sans un léger sentiment de frayeur; car la chambre était grande, et la faible pénombre lumineuse qui flottait autour de la bougie ne servait qu'à rendre les ténèbres plus visibles. Je crus voir qu'elle avait la tête tournée en sens inverse. La peur commençait à me travailler sérieusement: je soufflai la lumière. Je me tournai du côté du mur; je mis mon drap par-dessus ma tête; je tirai mon bonnet jusqu'à mon menton, et je finis par m'endormir.

Je fus plusieurs jours sans oser jeter les yeux sur la maudite tapisserie.

Il ne serait peut-être pas inutile, pour rendre plus vraisemblable l'invraisemblable histoire que je vais raconter, d'apprendre à mes belles lectrices qu'à cette époque j'étais en vérité un assez joli garçon. J'avais les yeux les plus beaux du monde: je le dis parce qu'on me l'a dit; un teint un peu plus frais que celui que j'ai maintenant, un vrai teint d'œillet; une chevelure brune et bouclée que j'ai encore, et dix-sept ans que je n'ai plus. Il ne me manquait qu'une jolie marraine pour faire un très passable Chérubin; malheureusement la mienne avait cinquante-sept ans et trois dents, ce qui était trop d'un côté et pas assez de l'autre.

Un soir, pourtant, je m'aguerris au point de jeter un coup d'œil sur la belle maîtresse d'Hercule; elle me regardait de l'air le plus triste et le plus langoureux du monde. Cette fois-là j'enfonçai mon bonnet jusque sur mes épaules et je fourrai la tête sous mon traversin.

Je fis cette nuit-là un rêve singulier, si toutefois c'était un rêve.

J'entendis les anneaux des rideaux de mon lit glisser en criant sur leurs tringles, comme si l'on eût tiré précipitamment les courtines. Je m'éveillai; du moins dans mon rêve il me sembla que je m'éveillais. Je ne vis personne.

La lune donnait sur les carreaux et projetait dans la chambre sa lueur bleue et blafarde. De grandes ombres, des formes bizarres, se dessinaient sur le plancher et sur les murailles. La pendule sonna un quart; la vibration fut longue à s'éteindre; on aurait dit un souper. Les pulsations du balancier, qu'on entendait parfaitement, ressemblaient à s'y méprendre au cœur d'une personne émue.

Je n'étais rien moins qu'à mon aise et je ne savais trop que penser.

Un furieux coup de vent fit battre les volets et ployer le vitrage de la fenêtre. Les boiseries craquèrent, la tapisserie ondula. Je me hasardai à regarder du côté d'Omphale, soupçonnant confusément qu'elle était pour quelque chose dans tout cela. Je ne m'étais pas trompé.

La tapisserie s'agita violemment, Omphale se détacha du mur et sauta légèrement sur le parquet; elle vint à mon lit en ayant soin de se tourner du côté de l'endroit. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de raconter ma stupéfaction. Le vieux militaire le plus intrépide n'aurait pas été trop rassuré dans une pareille circonstance, et je n'étais ni vieux ni militaire. J'attendis en silence la fin de l'aventure.

Une petite voix flûtée et perlée résonna doucement à mon oreille, avec ce grasseyement mignard affecté sous la Régence par les marquises et les gens de bon ton.

— Est-ce que je te fais peur, mon enfant? Il est vrai que tu n'es qu'un enfant; mais cela n'est pas joli d'avoir peur des dames, surtout de celles qui sont jeunes et te veulent du bien; cela n'est ni honnête ni français; il faut te corriger de ces craintes-là. Allons, petit sauvage, quitte cette mine et ne te cache pas la tête sous les couvertures. Il y aura beaucoup à faire à ton éducation, et tu n'es guère avancé, mon beau page; de mon temps les Chérubins étaient plus délibérés que tu ne l'es.

— Mais, dame, c'est que...

— C'est que cela te semble étrange de me voir ici et non là, dit-elle en pinçant légèrement sa lèvre rouge avec ses dents blanches, et en étendant vers la muraille son doigt long et effilé; mais quand je te l'expliquerais tu ne la comprendrais guère mieux; qu'il te suffise donc de savoir que tu ne cours aucun danger.

— Je crains que vous ne soyez le... le...

— Le diable, tranchons le mot, n'est-ce pas? c'est cela que tu voulais dire; au moins tu conviendras que je ne suis pas trop noire pour un diable, et que si l'enfer était peuplé de diables faits comme moi on y passerait son temps aussi agréablement qu'en paradis.

Pour montrer qu'elle ne se vantait pas, Omphale rejeta en arrière sa peau de lion et me fit voir des épaules et un sein d'une forme parfaite et d'une blancheur éblouissante.

— Eh bien! qu'en dis-tu? fit-elle d'un petit air de coquetterie satisfaite.

— Je dis que, quand vous seriez le diable en personne, je n'aurais plus peur, madame Omphale.

— Voilà qui est parler; mais ne m'appelez plus ni madame ni Omphale. Je ne veux pas être madame pour toi, et je ne suis pas plus Omphale que je ne suis le diable.

— Qu'êtes-vous donc, alors?

— Je suis la marquise de T***. Quelque temps après mon mariage le marquis fit exécuter cette tapisserie pour mon appartement, et m'y fit représenter sous le costume d'Omphale; lui-même y figure sous les traits d'Hercule. C'est une singulière idée qu'il a eue là; car, Dieu le sait, personne au monde ne ressemblait moins à Hercule que le pauvre marquis. Il y a bien longtemps que cette chambre n'a été habitée. Moi, qui aime naturellement la compagnie, je m'ennuyais à périr, et j'en avais la migraine. Être avec son mari, c'est être seule. Tu es venu, cela m'a réjouie; cette chambre morte s'est ranimée; j'ai eu à m'occuper de quelqu'un. Je te regardais aller et venir, je t'écoutais dormir et rêver; je suivais tes lectures. Je te trouvais bonne grâce, un air avenant, quelque chose qui me plaisait; je t'aimais enfin. Je tâchai de te le faire comprendre; je poussais des soupirs, tu les prenais pour ceux du vent; je te faisais des signes, je te lançais des œillades langoureuses, je ne réussissais qu'à te causer des frayeurs horribles. En désespoir de cause, je me suis décidée à la démarche inconvenante que je fais, et à te dire franchement ce que tu ne pouvais entendre à demi-mot. Maintenant que tu sais que je t'aime, j'espère que...

La conversation en était là lorsqu'un bruit de clef se fit entendre dans la serrure.

Omphale tressaillit et rougit jusque dans le blanc des yeux.

— Adieu! dit-elle, à demain. Et elle retourna à sa muraille à reculons, de peur sans doute de me laisser voir son envers.

C'était Baptiste qui venait chercher mes habits pour les brosser.

— Vous avez tort, monsieur, dit-il, de dormir

les rideaux ouverts. Vous pourriez vous enrhumer du cerveau ; cette chambre est si froide!

En effet, les rideaux étaient ouverts; moi, qui croyais n'avoir fait qu'un rêve, je fus très étonné, car j'étais sûr qu'on les avait fermés le soir.

Aussitôt que Baptiste fut parti je courus à la tapisserie. Je la palpai dans tous les sens; c'était bien une vraie tapisserie de laine, raboteuse au toucher comme toutes les tapisseries possibles. Omphale ressemblait au charmant fantôme de la nuit comme un mort ressemble à un vivant. Je relevai le pan; le mur était plein; il n'y avait ni panneau masqué ni porte dérobée. Je fis seulement cette remarque, que plusieurs fils étaient rompus dans le morceau de terrain où portaient les pieds d'Omphale. Cela me donna à penser.

Je fus toute la journée d'une distraction sans pareille; j'attendais le soir avec inquiétude et impatience tout ensemble. Je me retirai de bonne heure, décidé à voir comment tout cela finirait. Je me couchai; la marquise ne se fit pas attendre; elle sauta à bas du trumeau et vint tomber droit à mon lit; elle s'assit à mon chevet, et la conversation commença.

Comme la veille, je lui fis des questions, je lui demandai des explications. Elle éludait les unes, répondait aux autres d'une manière évasive, mais avec tant d'esprit, qu'au bout d'une heure je n'avais pas le moindre scrupule sur ma liaison avec elle.

Tout en parlant elle passait ses doigts dans mes cheveux, me donnait de petits coups sur les joues et de légers baisers sur le front.

Elle babillait, elle babillait d'une manière moqueuse et mignarde, dans un style à la fois élégant et familier, et tout à fait grande dame, que je n'ai jamais retrouvé depuis dans personne.

Elle était assise d'abord sur la bergère, à côté du lit; bientôt elle passa un de ses bras autour de mon cou; je sentais son cœur battre avec force contre moi. C'était bien une belle et charmante femme réelle; une véritable marquise qui se trouvait à côté de moi. Pauvre écolier de dix-sept ans! il y avait de quoi en perdre la tête : aussi je la perdis. Je ne savais pas trop ce qui s'allait passer, mais je pressentais vaguement que cela ne pouvait plaire au marquis.

— Et monsieur le marquis, que va-t-il dire là-bas sur son mur?

La peau du lion était tombée à terre, et les cothurnes lilas tendre glacé d'argent gisaient à côté de mes pantoufles.

— Il ne dira rien, reprit la marquise en riant de tout son cœur. Est-ce qu'il voit quelque chose? d'ailleurs, quand il verrait, c'est le mari le plus philosophe et le plus inoffensif du monde; il est habitué à cela. M'aimes-tu, enfant?

— Oui, beaucoup, beaucoup....

Le jour vint; ma maîtresse s'esquiva.

La journée me parut d'une longueur effroyable. Le soir arriva enfin. Les choses se passèrent comme la veille, et la seconde nuit n'eut rien à envier à la première. La marquise était de plus en plus adorable. Ce manége se répéta pendant assez longtemps encore. Comme je ne dormais pas la nuit, j'avais tout le jour une espèce de somnolence qui ne parut pas de bon augure à mon oncle. Il se douta de quelque chose; il écouta probablement à la porte et entendit tout; car un beau matin il entra dans ma chambre si brusquement, qu'Antoinette eut à peine le temps de remonter à sa place.

Il était suivi d'un ouvrier tapissier avec des tenailles et une échelle.

Il me regarda d'un air rogue et sévère qui me fit voir qu'il savait tout.

— Cette marquise de T*** est vraiment folle; où diable avait-elle la tête de s'éprendre d'un morveux de cette espèce, fit mon oncle entre ses dents; elle avait pourtant promis d'être sage!

— Jean, décrochez cette tapisserie, roulez-la, et portez-la au grenier.

Chaque mot de mon oncle était un coup de poignard.

Jean roula mon amante Omphale, ou la marquise Antoinette de T***, avec Hercule, ou le marquis de T***, et porta le tout au grenier. Je ne pus retenir mes larmes.

Le lendemain, mon oncle me renvoya par la diligence de B*** chez mes respectables parents, auxquels, comme on pense bien, je ne soufflai pas mot de mon aventure.

Mon oncle mourut; on vendit sa maison et les meubles; la tapisserie fut probablement vendue avec le reste.

Toujours est-il qu'il y a quelque temps, en furetant chez un marchand de bric-à-brac pour trouver des momeries, je heurtai du pied un gros rouleau tout poudreux et couvert de toiles d'araignée.

— Qu'est cela? dis-je à l'Auvergnat.

— C'est une tapisserie rococo qui représente les amours de madame Omphale et de monsieur Hercule; c'est du Beauvais, tout en soie et joliment conservé. Achetez-moi donc cela pour votre cabinet; je ne vous le vendrai pas cher, parce que c'est vous.

Au nom d'Omphale, tout mon sang reflua sur mon cœur.

— Déroulez cette tapisserie, fis-je au marchand d'un ton bref et entrecoupé, comme si j'avais la fièvre.

C'était bien elle. Il me sembla que sa bouche me fit un gracieux sourire, et que son œil s'alluma en rencontrant le mien.

— Combien en voulez-vous ?

— Mais, je ne puis vous céder cela à moins de quatre cents francs, tout au juste.

— Je ne les ai pas sur moi. Je m'en vais les chercher; avant une heure, je suis ici.

Je revins avec l'argent; la tapisserie n'y était plus. Un Anglais l'avait marchandée pendant mon absence, en avait donné six cents francs et l'avait emportée.

Au fond, peut-être vaut-il mieux que cela se soit passé ainsi, et que j'aie gardé intact ce délicieux souvenir. On dit qu'il ne faut pas revenir sur ses premières amours, ni aller voir la rose qu'on a admirée la veille.

Et puis je ne suis plus assez jeune ni assez joli garçon pour que les tapisseries descendent du mur en mon honneur.

II.

LE NID DE ROSSIGNOLS.

Autour du château il y avait un beau parc.

Dans le parc il y avait des oiseaux de toutes sortes : rossignols, merles, fauvettes ; tous les oiseaux de la terre s'étaient donné rendez-vous dans le parc.

Au printemps c'était un ramage à ne pas s'entendre ; chaque feuille cachait un nid, chaque arbre était un orchestre. Tous les petits musiciens emplumés faisaient assaut à qui mieux mieux. Les uns pépiaient, les autres roucoulaient; ceux-ci faisaient des trilles et des cadences perlées, ceux-là découpaient des fioritures ou brodaient des points d'orgue : de véritables musiciens n'auraient pas si bien fait.

Mais dans le château il y avait deux belles cousines qui chantaient mieux à elles deux que tous les oiseaux du parc; l'une s'appelait Fleurette et l'autre Isabeau. Toutes deux étaient belles, désirables et bien en point, et les dimanches, quand elles avaient leurs belles robes, si leurs blanches épaules n'eussent pas montré qu'elles étaient de véritables filles, on les aurait prises pour des anges; il n'y manquait que les plumes. Quand elles chantaient, le vieux sire de Maulevrier, leur oncle, les tenait quelquefois par la main, de peur qu'il ne leur prît la fantaisie de s'envoler.

Je vous laisse à penser les beaux coups de lance qui se faisaient aux carrousels et aux tournois en l'honneur de Fleurette et d'Isabeau. Leur réputation de beauté et de talent avait fait le tour de l'Europe, et cependant elles n'en étaient pas plus fières; elles vivaient dans la retraite, ne voyant guère d'autres personnes que le petit page Valentin, bel enfant aux cheveux blonds, et le sire de Maulevrier, vieillard tout chenu, tout hâlé et tout cassé d'avoir porté soixante ans son harnais de guerre.

Elles passaient leur temps à jeter de la graine aux petits oiseaux, à dire leurs prières, et principalement à étudier les œuvres des maîtres, et à répéter ensemble quelque motet, madrigal, villanelle, ou telle autre musique; elles avaient aussi des fleurs qu'elles arrosaient et soignaient elles-mêmes. Leur vie s'écoulait dans ces douces et poétiques occupations de jeune fille; elles se tenaient dans l'ombre et loin des regards du monde, et cependant le monde s'occupait d'elles. Ni le rossignol ni la rose ne se peuvent cacher ; leur chant et leur odeur les trahissent toujours. Nos deux cousines étaient à la fois deux rossignols et deux roses.

Il vint des ducs, des princes, pour les demander en mariage; l'empereur de Trébizonde et le soudan d'Égypte envoyèrent des ambassadeurs pour proposer leur alliance au sire de Maulevrier; les deux cousines ne se lassaient pas d'être filles et ne voulurent pas en entendre parler. Peut-être avaient-elles senti par un secret instinct que leur mission ici-bas était d'être filles et de chanter, et qu'elles y dérogeraient en faisant autre chose.

Elles étaient venues toutes petites dans ce manoir. La fenêtre de leur chambre donnait sur le parc, et elles avaient été bercées par le chant des oiseaux. A peine se tenaient-elles debout que le vieux Blondiau, ménétrier du sire, avait posé leurs petites mains sur les touches d'ivoire du virginal; elles n'avaient pas eu d'autre hochet et avaient su chanter avant de parler; elles chantaient comme les autres respirent : cela leur était naturel.

Cette éducation avait singulièrement influé sur leur caractère. Leur enfance harmonieuse les avait séparées de l'enfance turbulente et bavarde. Elles n'avaient jamais poussé un cri aigu ni une plainte discordante : elles pleuraient en mesure et gémissaient d'accord. Le sens musical, développé chez elles aux dépens des autres, les rendait peu sensibles à ce qui n'était pas musique. Elles flottaient dans un vague mélodieux, et ne percevaient presque le monde réel que par les sons. Elles comprenaient admirablement bien le bruissement du feuillage, le murmure des eaux, le tintement de l'horloge, le soupir du vent dans la cheminée, le bourdonnement du rouet, la goutte de pluie tombant sur la vitre frémissante, toutes les harmonies extérieures ou intérieures; mais elles n'éprouvaient pas, je dois le dire, un grand enthousiasme à la vue d'un soleil couchant, et elles étaient aussi peu en état d'apprécier une peinture que si leurs beaux yeux. bleus et noirs eussent été couverts

d'une taie épaisse. Elles avaient la maladie de la musique : elles en rêvaient, elles en perdaient le boire et le manger ; elles n'aimaient rien autre chose au monde. Si fait, elles aimaient encore autre chose ; c'était Valentin et leurs fleurs ; Valentin, parce qu'il ressemblait aux roses; les roses, parce qu'elles ressemblaient à Valentin. Mais cet amour était tout à fait sur le second plan. Il est vrai que Valentin n'avait que treize ans. Leur plus grand plaisir était de chanter le soir à leur fenêtre la musique qu'elles avaient composée dans la journée.

Les maîtres les plus célèbres venaient de très loin pour les entendre et lutter avec elles. Ils n'avaient pas plutôt écouté une mesure qu'ils brisaient leurs instruments et déchiraient leurs partitions en s'avouant vaincus. En effet, c'était une musique si agréable et si mélodieuse que les chérubins du ciel venaient à la croisée avec les autres musiciens et l'apprenaient par cœur pour la chanter au bon Dieu.

Un soir de mai les deux cousines chantaient un motet à deux voix ; jamais motif plus heureux n'avait été plus heureusement travaillé et rendu. Un rossignol du parc, tapi sur un rosier, les avait écoutées attentivement. Quand elles eurent fini, il s'approcha de la fenêtre et leur dit en son langage de rossignol : « Je voudrais faire un combat de chant avec vous. »

Les deux cousines répondirent qu'elles le voulaient bien et qu'il eût à commencer.

Le rossignol commença. C'était un maître rossignol. Sa petite gorge s'enflait, ses ailes battaient, tout son corps frémissait ; c'était des roulades à n'en plus finir, des fusées, des arpéges, des gammes chromatiques; il montait et descendait, il filait les sons, il perlait les cadences avec une pureté désespérante ; on eût dit que sa voix avait des ailes comme son corps. Il s'arrêta, certain d'avoir remporté la victoire.

Les deux cousines se firent entendre à leur tour; elles se surpassèrent. Le chant du rossignol semblait, auprès du leur, le gazouillement d'un passereau.

Le virtuose ailé tenta un dernier effort; il chanta une romance d'amour, puis il exécuta une fanfare brillante, qu'il couronna par une aigrette de notes hautes, vibrantes et aiguës, hors de la portée de toute voix humaine.

Les deux cousines, sans se laisser effrayer par ce tour de force, tournèrent le feuillet de leur livre de musique, et répliquèrent au rossignol de telle sorte que sainte Cécile, qui les écoutait du haut du ciel, en devint pâle de jalousie et laissa tomber sa contre-basse sur la terre.

Le rossignol essaya bien encore de chanter, mais cette lutte l'avait totalement épuisé : l'haleine lui manquait, ses plumes étaient hérissées, ses yeux se fermaient malgré lui; il allait mourir.

« Vous chantez mieux que moi, dit-il aux deux cousines, et l'orgueil de vouloir vous surpasser me coûte la vie. Je vous demande une chose : j'ai un nid ; dans ce nid il y a trois petits ; c'est le troisième églantier, dans la grande allée du côté de la pièce d'eau ; envoyez-les prendre, élevez-les et apprenez-leur à chanter comme vous, puisque je vais mourir. »

Ayant dit cela, le rossignol mourut. Les deux cousines le pleurèrent fort, car il avait bien chanté. Elles appelèrent Valentin, le petit page aux cheveux blonds, et lui dirent où était le nid. Valentin, qui était un malin petit drôle, trouva facilement la place ; il mit le nid dans sa poitrine et l'apporta sans encombre. Fleurette et Isabeau, accoudées au balcon, l'attendaient avec impatience. Valentin arriva bientôt, tenant le nid dans ses deux mains. Les trois petits passaient la tête et ouvraient le bec tout grand. Les jeunes filles s'apitoyèrent sur ces petits orphelins, et leur donnèrent la becquée chacune à son tour. Quand ils furent un peu plus grands, elles commencèrent leur éducation musicale, comme elles l'avaient promis au rossignol vaincu.

C'était merveille de voir comme ils étaient privés, comme ils chantaient bien ; ils s'en allaient voletant par la chambre, et se perchaient tantôt sur la tête d'Isabeau, tantôt sur l'épaule de Fleurette. Ils se posaient devant le livre de musique, et l'on eût dit, en vérité, qu'ils savaient déchiffrer les notes, tant ils regardaient les blanches et les noires d'un air d'intelligence. Ils avaient appris tous les airs de Fleurette et d'Isabeau, et ils commençaient à en improviser eux-mêmes de fort jolis.

Les deux cousines vivaient de plus en plus dans la solitude, et le soir on entendait s'échapper de leur chambre des sons d'une mélodie surnaturelle. Les rossignols, parfaitement instruits, faisaient leur partie dans le concert, et ils chantaient presque aussi bien que leurs maîtresses, qui, elles-mêmes, avaient fait de grands progrès.

Leurs voix prenaient chaque jour un éclat extraordinaire, et vibraient d'une façon métallique et cristalline au-dessus des registres de la voix naturelle. Les jeunes filles maigrissaient à vue d'œil ; leurs belles couleurs se fanaient ; elles étaient devenues pâles comme des agates et presque aussi transparentes. Le sire de Maulevrier voulait les empêcher de chanter, mais il ne put gagner cela sur elles.

Aussitôt qu'elles avaient prononcé quelques mesures, une petite tache rouge se dessinait sur leurs

pommettes, et s'élargissait jusqu'à ce qu'elles eussent fini ; alors la tache disparaissait, mais une sueur froide coulait de leur peau, leurs lèvres tremblaient comme si elles eussent eu la fièvre.

Au reste, leur chant était plus beau que jamais ; il avait quelque chose qui n'était pas de ce monde, et à entendre cette voix sonore et puissante sortir de ces deux frêles jeunes filles, il n'était pas difficile de prévoir ce qui arriverait, que la musique briserait l'instrument.

Elles le comprirent elles-mêmes, et se mirent à toucher leur virginal, qu'elles avaient abandonné pour la vocalisation. Mais une nuit, la fenêtre était ouverte, les oiseaux gazouillaient dans le parc, la brise soupirait harmonieusement ; il y avait tant de musique dans l'air qu'elles ne purent résister à la tentation d'exécuter un duo qu'elles avaient composé la veille.

Ce fut le chant du cygne, un chant merveilleux tout trempé de pleurs, montant jusqu'aux sommités les plus inaccessibles de la gamme, et redescendant l'échelle des notes jusqu'au dernier degré ; quelque chose d'étincelant et d'inouï, un déluge de trilles, une pluie embrasée de traits chromatiques, un feu d'artifice musical impossible à décrire ; mais cependant la petite tache rouge s'agrandissait singulièrement et leur couvrait presque toutes les joues. Les trois rossignols les regardaient et les écoutaient avec une singulière anxiété ; ils palpitaient des ailes, ils allaient et venaient, et ne se pouvaient tenir en place. Enfin, elles arrivèrent à la dernière phrase du morceau ; leur voix prit un caractère de sonorité si étrange qu'il était facile de comprendre que ce n'était plus des créatures vivantes qui chantaient. Les rossignols avaient pris la volée. Les deux cousines étaient mortes ; leurs âmes étaient parties avec la dernière note. Les rossignols montèrent droit au ciel pour porter ce chant suprême au bon Dieu, qui les garda tous dans son paradis pour lui exécuter la musique des deux cousines.

Le bon Dieu fit plus tard, avec ces trois rossignols, les âmes de Palestrina, de Cimarosa et du chevalier Gluck.

THÉOPHILE GAUTIER.





COMMENT ON SE FAIT AIMER DE SA FEMME.

I.

Il n'y a de réellement émouvant au monde que les romans de cours d'assises, écrits par les forçats avec un instrument contondant ou signés avec une dose d'arsenic par une femme contrariée dans son amour. Voici un de ces romans auquel il n'a manqué que fort peu de formalités pour figurer sous la rubrique *Tribunaux*, au lieu de se dérouler sous le manteau du feuilleton. Je le tiens d'un vieux paysan de la Marche, qui me l'a donné *pour rien* aux vacances dernières.

On ne savait pas, me disait-il, dans toute la province, un plus adroit et plus courageux braconnier que le père Talon. Le son de sa carabine était connu à plus de dix lieues à la ronde, et de mémoire de garde-chasse il n'avait pas quatre fois manqué son coup dans sa vie.

Le père Talon s'était bâti dans les broussailles du hameau de Veldez une espèce de tanière, audessus de laquelle il avait accroché un brandon, sans doute dans le but de faire croire à la présence d'une auberge. Mais je vous eusse bien défié d'y rencontrer l'ombre d'une marmite ou le soupçon d'une casserole. C'était une manière de concession faite par lui aux exigences de la justice, qui, du reste, se souciait médiocrement d'avoir des démêlés avec un si habile tireur.

Le vieux braconnier ne se mettait jamais en campagne sans être escorté de son chien et de sa fille. Son chien était un animal fort laid, fort sale et fort intelligent, auquel il avait donné le nom ironique de *Gendarme*. Quant à sa fille, elle s'appelait Jeanne. Vous avez vu de ces belles et fortes natures chez les Arlésiennes et chez les Basquaises. Elle portait fièrement ses dix-sept ans écrits en flammes noires dans ses yeux curieux et grands, et dans ses cheveux tordus en câble, débordant par derrière sur le cou. *Un beau brin de fille*, disaient les paysans en parlant d'elle, et cet éloge robuste, Jeanne ne l'avait pas volé. Seulement, trop de dédain peut-être éclatait sur sa lèvre d'un rouge sombre cerise écrasée, aux parfums enivrants; ce front, traversé dans son sommet par un pli grave et baigné d'ombre vers les tempes, accusait peut-être une énergie trop virile; mais en revanche, dans le duvet rose de ses joues, et surtout dans la fossette de son menton, il y avait suffisamment de quoi faire oublier le sérieux de certaines lignes, l'aspect de certains contours. Sa gorge aurait brisé trois corsets de marquise. Jeanne était grande et la mieux faite de toutes les paysannes qui dansaient le dimanche la *sabotière* sous les chênes.

Les liens du sang étaient à peu près les seuls qui existassent entre Jeanne et le braconnier; protection d'une part et respect de l'autre, là se bornait l'échange. En fait de tendresse, ils n'en savaient ni n'en pouvaient davantage. Les devoirs de Jeanne se réduisaient à peu de chose. Pieds nus, la robe retroussée et attachée derrière la jupe, elle portait la carnassière de son père, en se suspendant de temps en temps aux branches d'arbre rencontrées sur son passage.

A force de battre les buissons et les étangs, Jeanne finit par demander à son tour un fusil et de la poudre. Le jour où elle tira sa première poule d'eau fut pour elle un jour de fête. A partir de ce moment, hardie, mais docile écolière, l'œil brillant, le geste certain, elle ne tarda pas à devenir l'orgueil du vieux Talon, dont elle balança plus tard la terrible renommée.

Ces deux êtres de nature primitive et presque sauvage, le père et la fille allaient à la chasse comme ils auraient été à la guerre. Ils y apportaient tous deux le même calme, la même conviction; tous deux faisaient quelquefois des lieues entières, côte à côte, sans s'adresser un seul mot, sans échanger un seul regard. Leur pensée ne se rencontrait alors que dans un même appel à *Gendarme*, ce trait d'union vivant posé entre eux deux.

Mais en même temps que Jeanne faisait la chasse aux pauvrets de l'air et des champs, l'amour faisait la chasse au cœur de la braconnière et la couchait en joue au tournant de chaque sentier. *Gibier des bois, gibier d'amour*, comme dit une vieille chanson. Plus d'une fois elle laissa partir l'oiseau dans les blés, pour s'arrêter, rêveuse, devant les ailes d'un moulin, où demeurait un beau garçon de vingt ans, qui avait les plus charmants cheveux blonds ébouriffés qui se puissent trouver sous un bonnet de coton blanc. Plus d'une fois, elle rentra au logis, à la nuit tombante, les mains vides et le regard singulièrement ému.

On se doute bien que le père Talon ne manqua pas à s'apercevoir de ce changement. Un jour qu'elle avait laissé échapper devant lui une caille à cinquante pas, il fit entendre un juron d'impatience, et se mit à siffler entre ses dents, ainsi qu'il avait habitude de le faire lorsqu'il se trouvait sous l'empire d'une contrariété. Jeanne marchait auprès de lui en baissant la tête.

Tout à coup, après quelques minutes de silence, il se tourna vers elle et lui dit brusquement :

— A propos, Jeanne, j'ai songé à te marier.

— Moi, mon père?

— Pierre Lachaux m'a demandé ta main; c'est un brave homme et un de mes amis; je la lui ai accordée.

La jeune fille, qui avait d'abord beaucoup rougi, releva la tête d'un air étonné; puis, souriant avec indifférence :

— Je n'aime pas Pierre, répondit-elle.

— C'est possible, mais je l'aime, moi.

Jeanne regarda son père, comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement.

— Je ne veux pas me marier, dit-elle avec tranquillité.

Mais son père ne l'écoutait plus. Il venait de lancer son chien sur une pièce magnifique à laquelle il préparait un coup triomphal. Ce ne fut que lorsque le canon de son fusil se fut relevé qu'il reprit l'entretien en ces termes :

— Pierre Lachaux viendra demain. Voilà trois ans qu'il a ma parole. Il sera ton mari dans huit jours.

C'était précis et concluant. Il n'y avait rien à répondre à cela. Jeanne garda ses réflexions pour elle.

II.

Après tout, c'était un assez bon parti que Pierre Lachaux, surtout pour la fille d'un quasi-brigand comme le vieux braconnier. Il avait fait les guerres d'Afrique et s'était vaillamment battu dans les buissons contre les chouans noirs de l'émir. On citait de lui beaucoup de traits de courage et de force. C'était surtout un homme d'entêtement et qui aurait mérité de naître en Bretagne, là où on trempe les hommes dans la mer et où on les met à sécher sous les chênes. Il était froid et parlait rarement; mais ce qu'il disait était toujours bien dit. Après avoir fait son service de sept ans, il était rentré au pays avec le grade de sergent-major, et il vivait en repos du produit d'une métairie que lui avait laissée sa mère. Ses traits, énergiques mais calmes, attestaient la double et salutaire fierté du soldat et du paysan.

Pierre Lachaux arriva le lendemain à l'auberge de Veldez, ainsi que l'avait annoncé le père Talon. Il écouta sans sourciller les observations de la jeune fille et l'aveu qu'elle lui fit de son amour pour un autre; quand elle eut fini, il lui prit cordialement les deux mains, et lui répondit en les serrant entre les siennes :

— Vous êtes une honnête fille. Merci.

Puis il lui tourna le dos.

— A quand la noce? dit le vieux braconnier, qui vint à passer dans la chambre.

— Toujours pour la huitaine, répondit Lachaux.

— Qu'est-ce que vous dites donc? fit Jeanne.

— Je dis que nous nous marions dans huit jours.

— Mais vous savez bien que je ne vous aime pas.

— Je le sais.

— Mais vous savez bien que j'aime Basile!

— Bon! cela se passera. Ce n'est pour moi qu'une affaire de patience.

A ces mots, qui annonçaient une sérieuse résolution, Jeanne vit bien que sa dernière chance d'espoir était perdue. Elle n'aimait déjà pas le sergent, elle comprit qu'elle allait le détester. Un profond et premier sentiment de haine se glissa au fond de ce jeune caractère, obligé de ployer pour la première fois devant la volonté de deux hommes.

Basile, le beau garde-moulin, reçut le soir même ses confidences et n'eut pas le courage de chercher à la consoler. Tous les deux, assis sur la mousse de la clairière, renouvelèrent à la face du ciel leurs serments d'amour éternel. Il y a des dandys au village comme à la ville, à Veldez comme à Paris, dans les moulins comme dans les salons, Basile était de ceux-là. Une blouse a ses coquetteries de même qu'un habit noir, et des sabots de bois blanc donnaient à Basile une grâce nonchalante, qu'il n'eût pas sans doute obtenue d'une paire de souliers vernis. Comment Jeanne s'était laissé prendre d'abord à cette rustique statue enfarinée, nous n'avons pas la prétention de l'expliquer; c'est par cette même raison inconnue qui fait que les femmes les plus fortes s'éprennent des hommes les plus niais. Toutefois est-il qu'elle ne lui avait donné rien que son cœur; mais rien là était encore trop. Basile commençait à s'effrayer sérieusement de l'amour qu'il avait allumé par imprudence, éclair chez lui, incendie chez elle; et, dans sa lâche pensée, il cherchait déjà les moyens de s'y soustraire. Jeanne se trompait sur ses sentiments; mais quand elle releva son pâle visage de dessus l'épaule de son amant, celui-ci vit briller à travers ses larmes l'éclair d'un regard étrange, qui le remplit d'effroi malgré lui.

Depuis cette entrevue, Jeanne sembla résignée à son sort. Le vieux Talon poursuivait avec activité les formalités nécessaires à la célébration du mariage, et paraissait retrouver dans cette vie nouvelle toute la verdeur joyeuse de ses premières années.

La veille de la cérémonie nuptiale, il était parti de grand matin pour la ville, laissant sa fille seule à la maison. — Il faisait beau temps, le soleil était à son midi. — Jeanne, le front songeur, le pied posé sur un escabeau, fourbissait avec soin une vieille carabine, lorsqu'un coup de marteau retentit à la porte de l'auberge.

C'était Pierre Lachaux.

Il sortit respectueusement son feutre gris, s'informa du père Talon, et, en attendant son retour, alla s'asseoir auprès de la fenêtre ouverte, — en bourrant sa pipe.

Jeanne n'avait pas quitté sa carabine.

C'était un tableau d'une simplicité à donner froid à l'âme. Au dehors il y avait un ciel pur, de grands frémissements d'arbres, de l'herbe haute et mouillée, des oiseaux qui passaient à tire-d'aile. Pierre, plongé dans une extase silencieuse, regardait tout cela, et regardait aussi sa fiancée à travers le nuage de tabac dont il s'environnait.

Jeanne eut un mouvement d'impatience à la vue de cette tranquillité si parfaite. Elle suspendit son travail, et après l'avoir longtemps fixé d'un air singulier ? — Est-ce que vous avez toujours envie de m'épouser? lui demanda-t-elle.

— Demandez-moi si j'ai toujours l'envie de vivre, répondit Pierre. Je n'ai jamais aimé que trois personnes au monde : ma mère, la France et vous.

— Mais, moi, je vous ai dit que je ne vous aime pas, fit-elle avec amertume.

— Cela viendra.

Jeanne tressaillit et se mit à marcher dans la chambre. Au deuxième tour elle s'arrêta, et vint de nouveau se poser devant Pierre Lachaux, qui fumait toujours.

— Écoutez-moi, lui dit-elle d'une voix brève, et réfléchissez bien à ce que je vais vous dire. Sur mon honneur, je vous l'affirme, si vous m'épousez, — je vous tue!

— C'est bien, fit-il avec calme; je vous épouserai.

III.

Une semaine environ s'était écoulée depuis les noces de Jeanne Talon et de Pierre Lachaux. La jeune femme, sombre et triste, dévorait ses larmes en silence; souvent elle restait des heures entières, penchée sur l'appui de sa croisée, l'œil fixe, les lèvres pâles, sa pensée montant et descendant tour à tour dans l'abîme de sa douleur. Dans ces instants, Pierre avait la discrétion de s'éloigner sans souffler un mot, une plainte.

Un vendredi, il la prévint qu'il avait besoin de se rendre au village de Chauny, en n'annonçant son retour que pour le soir. Jeanne lui répondit par un signe de tête; et le sergent-major sortit en étouffant un soupir.

Ce jour-là, le père Talon et sa fille braconnèrent de compagnie; c'était la première fois depuis trois semaines que cela leur arrivait, et le bonhomme ne se sentait pas d'aise. Comme à l'époque de son enfance, Jeanne avait retroussé sa robe autour de sa jupe, et les sentiers les plus âpres n'étaient que gazon à son pied nerveux; une animation extraordinaire enflammait sa figure; jamais son coup d'œil n'avait été aussi heureux; jamais ses balles n'avaient porté aussi juste. Le père Talon en pleurait de joie et de vanité. *Gendarme* courait devant eux, et manifestait son allégresse par les bonds les plus extravagants.

Le temps passe vite en chassant, et il ne fallut rien moins que le coucher du soleil pour venir mettre un terme à cette ardeur guerroyante. Au carrefour d'un bois, le père et la fille se séparèrent pour suivre chacun un chemin opposé. Jeanne rentrait au logis conjugal.

Elle marchait dans un sentier élevé en saillie au

bord de la route et masqué par un rideau de chênes. Les ombres de la douleur descendaient dans son cœur avec les ombres de la nuit. Son sang battait plus vite dans ses artères, échauffé par les violents exercices de la journée. De temps en temps elle se retournait pour regarder aux alentours, et elle respirait péniblement.

Tout à coup elle s'arrêta.

Un homme passait sur la route en chantant un refrain de garnison.

Jeanne serra convulsivement sa carabine, — cette carabine que vous savez,—et elle s'agenouilla entre deux arbres.

— C'est un assassinat! lui murmura sa conscience; c'est un serment! lui répliqua son orgueil.

Un nuage sanglant descendit sur ses yeux, et un coup de feu se fit entendre. Pierre Lachaux tomba sans pousser un cri.

— Touché! dit-il; je sais ce que c'est.

Jeanne demeura quelque temps étourdie sous le poids du crime qu'elle venait de commettre; mais s'arrachant à son épouvante, elle jeta aussitôt son arme dans les broussailles et s'enfuit comme une folle dans la direction du moulin de Veldez.

— Basile! Basile! cria-t-elle, en battant éperdument le seuil de ses deux mains...

Mais Basile ne répondit point, et par une bonne raison, c'est que depuis trois jours Basile avait quitté le pays.

Le soir retrouva Jeanne en pleurs au pied du lit de son époux. Des paysans l'avaient ramassé dans la poussière et transporté chez lui sur un brancard; sa blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle.

Jeanne, émue et immobile, épiait son moindre souffle et se penchait à chacun de ses mouvements; lorsque, — en voulant donner de l'air à la poitrine du blessé,—sa main rencontra un papier cacheté adressé au *procureur du roi*. Elle l'ouvrit avec vivacité, et lut à la lueur d'une chandelle, les mots suivants : « Qu'on n'accuse personne de ma mort, c'est volontairement que je me tue. »

Une larme chaude roula le long de sa joue, — et ses lèvres s'appuyèrent pieusement sur le front de son mari.

La convalescence de Pierre dura quinze jours, pendant lesquels Jeanne ne cessa de montrer un dévouement sans exemple. Elle ne voulut céder à aucun autre le soin de le veiller, et ses nuits tout entières s'écoulèrent auprès de son chevet.

Aujourd'hui Pierre a une jambe cassée, mais il est adoré de sa femme. Aussi lui dit-il parfois :

— Je savais bien que tu finirais par m'aimer.

CHARLES MONSELET.

LE PORTRAIT DE MADAME ***.

Voici ce qui arrive à un peintre qui fait un portrait, sauf les nuances qu'apportent nécessairement la position sociale et l'éducation du modèle.

— Monsieur, suis-je bien ainsi?

— Madame, je ne saurais trop vous recommander de prendre une pose naturelle.

— Mais, monsieur, je ne crois pas me maniérer.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, madame; je veux simplement vous engager à prendre la pose qui vous est la plus habituelle; je ne puis peindre que ce que je vois, et il faut avant tout que la personne que l'on peint tâche de se ressembler à elle-même.

La femme considère cette observation comme non avenue; elle garde une pose prétentieuse et maniérée; elle lève les yeux au ciel, ou les ferme languissamment; elle serre les lèvres pour se rapetisser la bouche; elle est naturellement enjouée, elle prend un air majestueux.

Le peintre fait son esquisse.

— Dites-moi, monsieur, ne serai-je pas mieux ainsi?

— Je ne pense pas.

— Cependant, je pense que cela fera mieux.

Elle prend une pose toute différente de la première, sans être pour cela moins affectée.

Le peintre efface son esquisse. Comme il va en commencer une autre :

— Décidément, vous aviez raison, la première pose valait mieux.

Et le malheureux artiste recommence ce qu'il avait effacé.

— Je vous recommanderai la couleur de mes yeux; j'ai la faiblesse d'y tenir. Cela est excusable quand on a si peu de chose de bien.

— Madame est trop modeste; car au contraire...

Pendant ce temps, elle a encore changé de position.

— Voudriez-vous avoir la bonté, madame, de

reprendre la position où vous étiez tout à l'heure.

— C'est qu'elle me gêne un peu.

— Alors, madame, prenez-en une que vous puissiez garder, car il me faut recommencer mon ouvrage chaque fois que vous remuez.

— Alors, je vais reprendre celle de tout à l'heure. Suis-je bien comme cela ?

— Très bien, si vous y restez.

— Bérénice !

Entre la femme de chambre, laquelle est aussi la cuisinière.

— Bérénice, apportez-moi mon écrin.

Écrin est un mot qui n'est pas d'un usage habituel entre la maîtresse et la domestique, et dont on ne se sert que pour le peintre et pour lui donner une brillante idée de sa distinction.

— Comment dit madame ?

— Ma boîte à bijoux, imbécile.

Bérénice apporte une boîte.

— Dites-moi, monsieur, quel collier et quels pendants d'oreilles me conseillez-vous de mettre ?

— Ceux qui vous plairont le mieux, madame.

— Mais il me semble qu'un peintre doit avoir là-dessus des idées ?

— J'aimerais assez le corail.

— Cependant, ce sont ordinairement les femmes brunes qui affectionnent le corail, et si j'ai quelque chose de passable, c'est la blancheur de la peau.

— Je n'en ai jamais vu de plus belle.

— Je vais mettre des diamants.

— Bérénice !

— Madame ?

— Avez-vous pensé à prévenir le coiffeur pour ce soir.

— Non, madame.

— A quoi sert-il alors que je vous parle ? allez-y tout de suite.

— Ah ! monsieur, on est bien malheureux d'avoir des domestiques ; je me surprends quelquefois à envier la position d'un artiste ; au moins vous êtes indépendant, vous faites vos affaires vous-même.

— Hélas ! madame, je suis forcé de vous ôter cette illusion ; je ne suis pas assez heureux pour cirer mes bottes moi-même ; — mais je vous supplierai de tourner la tête un peu plus à droite, comme vous étiez tout à l'heure.

— Mon Dieu ! monsieur, je ne sais pourquoi on n'a jamais pu me faire ressemblante ; j'ai deux portraits de moi, ce sont deux horreurs. Sur le dernier j'ai une bouche qui n'en finit pas ; je vous recommanderai la bouche ; ce n'est pas que j'y tienne ; quand on a une grande fille de six ans... (La fille en a neuf.) — Quand on a une grande fille



Madame *** dans les insomnies que lui causent les ombres de son portrait.

de six ans, il faut renoncer à toutes les prétentions ; mon mari aime beaucoup ma bouche, et il serait désolé de la voir trop grande sur le portrait.

— Je vous la ferai aussi petite que vous voudrez, madame.

— Surtout, monsieur, je ne veux pas être flattée ; je ne suis pas comme ces femmes qui exigent qu'on donne à leurs portraits tous les charmes qui leur manquent. — Je fais demander le coiffeur pour une soirée, pour un bal où je vais ce soir. Je n'aime guère le monde, mais on ne peut se dérober aux exigences et aux devoirs de la société. Et puis mon mari veut que je sorte un peu de la solitude, qui me plaît infiniment. Je ne sais comment m'habiller ce soir, car il ne faut pas faire peur.

— Certainement, madame....

— Pensez-vous que je ferai bien de mettre du bleu ?

— Le bleu doit vous aller à ravir.

— Cependant toutes réflexions faites, je mettrai une robe de crêpe rose. — Remarquez, s'il vous plaît, que j'ai le nez assez délicat ; c'est même tout ce que j'ai de remarquable dans la figure.

— Ah ! madame !

— Permettez que je voie.

— Il n'y a presque rien de fait.

— C'est égal, c'est très joli, très joli ; mais pourquoi ai-je ainsi le cou noir et bleu ?

— Ce sont des ombres indiquées.

— Mais c'est que je passe, au contraire, pour avoir le cou très blanc; je vous avouerai même que c'est ma prétention.

— Je vois mieux que personne, madame, que vous avez le cou d'une blancheur éblouissante; mais j'ai eu l'honneur de vous dire que ce sont des ombres que j'indique; d'ailleurs, cela ne restera pas ainsi.

— A la bonne heure.

— Voulez-vous, madame, vous remettre en place?

— Très volontiers : suis-je bien ainsi?

— Vous êtes charmante de toutes manières, madame; mais si vous préférez maintenant cette pose, il va falloir que j'efface tout pour recommencer. — La tête un peu à droite, — baissez les yeux un peu plus.

— Est-ce que je n'avais pas les yeux au ciel?

— Non, madame.

— C'est singulier! c'est que c'est un mouvement qui m'est très familier.

— Il est alors facile de changer le mouvement des yeux.

Entre un monsieur : ce monsieur est un courtier marron que madame décore du titre d'agent de change.

— Tenez, monsieur T***, mon mari veut que je me fasse peindre encore une fois.

— On ne saurait trop reproduire un aussi charmant visage.

— Voyons, T***, vous savez que j'ai horreur des compliments; trouvez-vous que je sois ressemblante?

— Certainement, la peinture de monsieur est fort bien; je dirai plus.... elle est.... fort bien; mais vous êtes plus jolie que cela.

Le peintre se retourne avec l'intention de faire observer au connaisseur que le portrait n'est qu'ébauché; mais il s'arrête, et sa pensée se dessine sur ses lèvres en un sourire ironique. Le connaisseur continue :

— Il y a, ou plutôt il n'y a pas.... un je ne sais quoi; enfin, monsieur, je voudrais voir ici dans les yeux plus de.... vous comprenez; et aussi quelque chose dans le front.

— Et, dit la femme, ne trouvez-vous pas aussi que le cou est un peu noir?

— J'ai eu l'honneur, dit le peintre, un peu impatienté, de dire à madame que, si je ne marque pas d'ombres, elle aura la figure plate comme une silhouette; avec plus d'attention, madame apercevrait ces ombres sur la nature.

— Ah! pour cela, dit le connaisseur, monsieur a raison, ce sont les ombres; — on ne peut chicaner les peintres là-dessus; c'est une imperfection; mais ils ne peuvent faire autrement; l'art a ses limites; les madones de Raphaël ont peut-être un peu moins d'ombre que le portrait que fait monsieur, mais elles en ont cependant.

Le peintre, pour cette fois, se lève et annonce qu'il reviendra le lendemain. Le lendemain, on le fait attendre une heure; on ne veut plus mettre de diamants, et la coiffure a été changée...

Toujours préoccupée des ombres de son cou, la dame a clandestinement enlevé et jeté ce que le peintre avait mis de bleu sur la palette.

Alphonse KARR.

MARAT ET SES AMIS.

D'après ces préséances de hideur, passait successivement, mêlée aux fantômes des Seize, une série de têtes de gorgones. L'ancien médecin des gardes-du-corps du comte d'Artois, l'embryon suisse Marat, les pieds nus dans des sabots ou souliers ferrés, pérorait le premier, en vertu de ses incontestables droits. Nanti de l'office de *fou* à la cour du peuple, il s'écriait, avec une physionomie plate et ce demi-sourire d'une banalité de politesse que l'ancienne éducation mettait sur toutes les faces : « Peuple, il te faut couper deux cent » soixante-dix mille têtes! » A ce Caligula de carrefour, succédait le cordonnier athée Chaumette. Celui-ci était suivi du *procureur général de la lanterne*, Camille Desmoulins, Cicéron bègue, conseiller public de meurtres, épuisé de débauches, léger républicain à calembours et à bons mots, diseur de gaudrioles de cimetière, lequel déclara qu'aux massacres de septembres, *tout s'était passé avec ordre*. Il consentait à devenir Spartiate, pourvu qu'on laissât la façon du brouet noir au restaurateur Méot.

Fouché, accouru de Juilly et de Nantes, étudiait le désastre sous ces docteurs : dans le cercle des bêtes féroces attentives au bas de la chaire, il avait l'air d'une hyène habillée. Il haleinait les futures effluves du sang; il humait déjà l'encens des processions à ânes et à bourreaux, en attendant le jour où, chassé du club des Jacobins, comme voleur, athée, assassin, il serait choisi pour minis-

tre. Quand Marat était descendu de sa planche, ce Triboulet politique devenait le jouet de ses maîtres : ils lui donnaient des nasardes, lui marchaient sur les pieds, le bousculaient avec des huées, ce qui ne l'empêcha pas de devenir le chef de la multitude, de monter à l'horloge de l'hôtel de ville, de sonner le tocsin d'un massacre général, et de triompher au tribunal révolutionnaire.

Marat, comme le péché de Milton, fut violé par la mort : Chénier fit son apothéose, David le peignit dans le bain rougi, on le compara au divin auteur de l'Evangile. On lui dédia cette prière: « Cœur de Jésus, cœur de Marat ; ô sacré cœur de » Jésus, ô sacré cœur de Marat ! » Ce cœur de Marat eut pour ciboire une pyxide précieuse du garde-meuble. On visitait dans un cénotaphe de gazon élevé sur la place du Carrousel, le buste, la baignoire, la lampe et l'écritoire de la divinité. Puis le vent tourna : l'immondice, versée de l'urne d'agate dans un autre vase, fut vidée à l'égout.

DANTON. — CAMILLE DESMOULINS. — FABRE D'ÉGLANTINE.

Les scènes des Cordeliers, dont je fus trois ou quatre fois le témoin, étaient dominées et présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés, à face de gendarme mélangé de procureur lubrique et cruel. Dans la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton, avec ses trois furies mâles, Camille Desmoulins, Marat, Fabre d'Eglantine, organisa les assassinats de septembre. Billaud de Varennes proposa de mettre le feu aux prisons et de brûler tout ce qui était dedans ; un autre conventionnel opina pour qu'on noyât tous les détenus ; Marat se déclara pour un massacre général. On implorait Danton pour les victimes : « Je me f.... des prisonniers, » répondit-il.

Auteur de la circulaire de la Commune, il invita les hommes libres à répéter dans les départements l'énormité perpétrée aux Carmes et à l'Abbaye.

Prenons garde à l'histoire : Sixte-Quint égala pour le salut des hommes le dévoûment de Jacques Clément au mystère de l'Incarnation, comme on compara Marat au Sauveur du monde ; Charles IX écrivit aux gouverneurs des provinces d'imiter les massacres de la Saint-Barthélemy, comme Danton manda aux patriotes de copier les massacres de septembre. Les Jacobins étaient des plagiaires : ils le furent encore en immolant Louis XVI à l'instar de Charles Ier. Comme des crimes se sont trouvés mêlés à un grand mouvement social, on s'est très mal à propos figuré que ces crimes avaient produit les grandeurs de la Révolution, dont ils n'étaient que les affreux pastiches : d'une belle nature souffrante, des esprits passionnés ou systématiques n'ont admiré que la convulsion.

Danton, plus franc que les Anglais, disait : « Nous ne jugerons pas le roi, nous le tuerons. » Il disait aussi : « Ces prêtres, ces nobles, ne sont « point coupables, mais il faut qu'ils meurent, « parce qu'ils sont hors de place, entravent le « mouvement des choses qui gênent l'avenir. » Ces paroles, sous un semblant d'horrible profondeur, n'ont aucune étendue de génie : car elles supposent que l'innocence n'est rien, et que l'ordre moral peut être retranché de l'ordre politique sans le faire périr ; ce qui est faux.

Danton n'avait pas la conviction des principes qu'il soutenait ; il ne s'était affublé du manteau révolutionnaire que pour arriver à la fortune. « Venez *brailler* avec nous, conseillait-il à un « jeune homme ; quand vous vous serez enrichi, « vous ferez ce que vous voudrez. » Il confessa que s'il ne s'était pas livré à la cour, c'est qu'elle n'avait pas voulu l'acheter assez cher : effronterie d'une intelligence qui se connaît et d'une corruption qui s'avoue à *gueule bée*.

Inférieur, même en laideur, à Mirabeau dont il avait été l'agent, Danton fut supérieur à Robespierre, sans avoir, ainsi que lui, donné son nom à ses crimes. Il conservait le sens religieux : « Nous « n'avons pas, disait-il, détruit la superstition « pour rétablir l'athéisme. » Ses passions auraient pu être bonnes par cela seul qu'elles étaient des passions. On doit faire la part du caractère dans les actions des hommes ; les coupables à imagination comme Danton semblent, en raison même de l'exagération de leurs dits et déportements, plus pervers que les coupables de sang-froid, et dans le fait, ils le sont moins. Cette remarque s'applique encore au peuple : pris collectivement, le peuple est un poëte, auteur et acteur ardent de la pièce qu'il joue ou qu'on lui fait jouer. Ses excès ne sont pas tant l'instinct d'une cruauté native que le délire d'une foule enivrée de spectacles, surtout quand ils sont tragiques ; chose si vraie que, dans les horreurs populaires, il y a toujours quelque chose de superflu donné au tableau et à l'émotion.

Danton fut attrapé au traquenard qu'il avait tendu. Il ne lui servit de rien de lancer des boulettes de pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter le tribunal, de mettre en péril et en frayeur la Convention, de raisonner logiquement sur des forfaits par qui la puissance même de ses ennemis avait été créée, de s'écrier, saisi d'un stérile repentir : « C'est moi qui ai fait instituer ce tribunal infâme ;

« j'en demande pardon à Dieu et aux hommes! » phrase qui plus d'une fois a été pillée. C'était avant d'être traduit au tribunal qu'il fallait en déclarer l'infamie.

Il ne restait à Danton qu'à se montrer aussi impitoyable à sa propre mort qu'il l'avait été à celle de ses victimes, qu'à dresser son front plus haut que le coutelas suspendu : c'est ce qu'il fit. Du théâtre de la Terreur, où ses pieds se collaient dans le sang épaissi de la veille, après avoir promené un regard de mépris et de domination sur la foule, il dit au bourreau : « Tu montreras ma » tête au peuple, elle en vaut la peine. » Le chef de Danton demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'était encore de l'égalité.

Le diacre et le sous-diacre de Danton, Camille Desmoulins et Fabre d'Églantine, périrent de la même manière que leur prêtre.

A l'époque où l'on faisait des pensions à la guillotine, où l'on portait alternativement à la boutonnière de sa carmagnole, en guise de fleur, une petite guillotine en or, ou un petit morceau de cœur de guillotiné; à l'époque où l'on vociférait : *Vive l'enfer!* où l'on célébrait les joyeuses orgies du sang, de l'acier et de la rage, où l'on trinquait au néant, où l'on dansait tout nu la danse des trépassés, pour n'avoir pas la peine de se déshabiller en allant les rejoindre; à cette époque, il fallait, en fin de compte, arriver au dernier banquet, à la dernière facétie de la douleur. Desmoulins fut convié au tribunal de Fouquier-Tinville : Quel âge as-tu? lui demanda le président. — L'âge du sans-culotte Jésus, répondit Camille bouffonnant. Une obsession vengeresse forçait ces égorgeurs de chrétiens à confesser incessamment le nom de Jésus.

Il serait injuste d'oublier que Camille Desmoulins osa braver Robespierre, et racheter par son courage ses égarements. Il donna le signal de la réaction contre la Terreur. Une jeune et charmante femme, pleine d'énergie, en le rendant capable d'amour, le rendit capable de vertu et de sacrifice. L'indignation inspira l'éloquence à l'intrépide et grivoise ironie du tribun; il assaillit d'un grand air les échafauds qu'il avait aidé à élever. Conformant sa conduite à ses paroles, il ne consentit point à son supplice; il se colleta avec l'exécuteur dans le tombereau, et n'arriva au bord du dernier gouffre qu'à moitié déchiré.

Fabre d'Églantine, auteur d'une pièce qui restera, montra, tout au rebours de Desmoulins, une insigne faiblesse. Jean Roseau, bourreau de Paris sous la Ligue, pendu pour avoir prêté son ministère aux assassins du président Brisson, ne se pouvait résoudre à la corde. Il paraît qu'on n'apprend pas à mourir en tuant les autres.

Les débats, aux Cordeliers, me constatèrent le fait d'une société dans le moment le plus rapide de sa transformation. J'avais vu l'Assemblée constituante commencer le meurtre de la royauté, en 1789 et 1790; je trouvai le cadavre encore tout chaud de la vieille monarchie livré, en 1792, aux boyaudiers législateurs : ils l'éventraient et le disséquaient dans les salles basses de leurs clubs, comme les hallebardiers dépecèrent et brûlèrent le corps du Balafré dans les combles du château de Blois.

De tous les hommes que je rappelle, Danton, Marat, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, Robespierre, pas un ne vit. Je les rencontrai un moment sur mon passage, entre une société naissante en Amérique et une société mourante en Europe, entre les forêts du Nouveau-Monde et les solitudes de l'exil : je n'avais pas compté quelques mois sur le sol étranger, que ces amants de la mort s'étaient déjà épuisés avec elle. A la distance où je suis maintenant de leur apparition, il me semble que, descendu aux enfers dans ma jeunesse, j'ai un souvenir confus des larves que j'entrevis errantes au bord du Cocyte : elles complètent les songes variés de ma vie, et viennent se faire inscrire sur mes tablettes d'Outre-Tombe.

CHATEAUBRIAND.



REVUE DU MOIS.

Une année sans révolutions ! Enfin nous finissons bien le demi-siècle. Le monde parisien s'est fort réjoui en ce bon mois de décembre qui n'est pas si hivernal qu'il en a l'air. En France on fait toujours la belle saison de la mauvaise. En effet, le vrai printemps c'est l'amour, c'est le festin, c'est la beauté, c'est la danse. On a plutôt donné des festins que des bals en cette fin d'année. On a beaucoup dîné — dîné à la présidence, dîné à la préfecture, dîné chez les ministres et même chez les poëtes. Arsène Houssaye avait réuni l'autre jour, dans une salle à manger gaiement revêtue de tapisserie des Gobelins, Mlle Rachel, Hugo, Dumas, A. de Musset, T. Gautier, Ponsard, Pradier, Eugène Delacroix, presque tous les grands écrivains et tous les grands artistes. Dumas y a été éblouissant. Il avait écrit la veille une comédie pour le Gymnase; il avait écrit ce jour-là deux feuilletons pour *la Presse* et pour *le Siècle*, ce qui ne l'a pas empêché de raconter de ces folles, vives, charmantes et impossibles histoires qu'il conte si bien. En voulez-vous savoir? Ecoutez : M. Hérisson de la Maltotière (c'est de l'histoire et non du roman) est un futur homme d'Etat. En attendant il court les aventures. Un enfant lui est tombé des nues. Ne voulant pas l'enregistrer sous son nom, il trouva tout simple, sachant qu'il y a déjà deux Alexandre Dumas, d'en créer un troisième, voire même un quatrième. Il donna au nouveau venu le nom d'Alexandre Dumas et l'envoya en nourrice à Montfermeil. Pendant le choléra il trouva tout simple de fuir le fléau à Montfermeil où il se donna, à lui-même, le nom d'Alexandre Dumas, pour éviter des suppositions malveillantes chez la nourrice de son fils. Le choléra dévasta le pays, le maire, le curé, le garde champêtre, tout fut emporté par le mauvais vent. Notre Alexandre Dumas tint bon, secourut les malades, et excita par son courage et son dévouement l'admiration de tout le terroir. Il fut nommé par acclamation maire provisoire. Or, à ce titre, sur le rapport du sous-préfet, il vient d'obtenir la croix de la Légion-d'Honneur. Seulement la croix s'égara en chemin et alla trouver le fils du vrai Alexandre Dumas. Réclamation du faux Alexandre Dumas. — Monsieur, c'est à moi qu'elle est due... une erreur de nom... — Monsieur, je ne suis pas de votre avis : je suis convaincu que le rouge se détache très heureusement sur le bleu. Je vais acheter un habit bleu et porter la croix en question. Si vous y tenez, monsieur, vous me suivrez par derrière, vous passerez vos bras dans mes manches et vous ferez les gestes.

Voilà l'histoire, mais racontée par Alexandre Dumas c'est une charmante comédie.

A propos de comédie, le Théâtre-Français devient le théâtre à la mode. Le beau monde y a retenu presque toutes les loges pour l'hiver. On joue avec éclat une nouvelle comédie d'Emile Augier, *Gabrielle*, drame du cœur où le rire est toujours près des larmes. On y joue *la Coupe enchantée* de La Fontaine, une reprise très gaie et très heureuse. On y prépare une grande fête pour l'anniversaire de la mort de Molière. Je ne parle pas des représentations de Rachel qui toutes sont des fêtes et des triomphes. Je ne parle pas des comédies de la coulisse, car les comédiens habitués à représenter des empereurs romains ne veulent pas de roi, — et de son côté le directeur ne veut pas devenir sociétaire. A. D.



ENFANCE DE PAUL VÉRONÈSE.



Quand un homme a fait rayonner son nom sur son siècle et que ce siècle l'a transmis à la postérité, cet homme est de toutes les familles, et l'on parle de lui comme d'un ami mort depuis longtemps. Tout ce qu'on peut savoir de son enfance, de sa jeunesse, de sa vie est écouté avec une curiosité jamais lasse, commenté par des esprits toujours sympathiques. Voici l'histoire d'un de ces hommes privilégiés, d'un des rois de la couleur, de Paul Cagliari, connu sous le nom de Paul Véronèse.

Par les fenêtres entr'ouvertes, un vent chaud et plein d'enivrantes senteurs pénétrait dans un appartement richement meublé d'une des plus belles maisons de Vérone. Une femme, encore jeune et dont le visage rayonnait de bonté et de noblesse, était assise au milieu de l'appartement et entourée de trois beaux enfants frais et roses comme des fleurs de Hollande! L'aîné était debout derrière elle, une palette à la main, un pinceau de l'autre, et suivait avec anxiété le regard de sa mère qui regardait un tableau qu'elle avait entre les mains; un enfant, de quelques années plus jeune, était assis au pied du fauteuil et dessinait; une jeune fille, — trait d'union entre les deux frères,— souriait à tout et s'accoudait gracieusement sur les genoux de sa mère qui regardait toujours le tableau.

Courage, Paul, dit-elle à l'enfant qui se tenait debout derrière elle, peut-être Dieu veut-il que tu sois un grand peintre: quelque chose de ton cœur a passé là; il y a de la vie dans cette peinture: courage et espoir!

Elle leva vers lui ses yeux baignés de douces larmes, et l'enfant l'embrassa avec effusion, mais tout en cherchant à détourner son attention du tableau.

Regarde, mère, dit-il en lui montrant le dessin de son frère, regarde les progrès qu'a faits Benoît depuis quelques jours; mais aussi quel courage dans ce jeune cœur! quelle persévérance dans cette jeune tête!

L'enfant à qui s'adressaient ces éloges paraissait avoir douze ans; il écouta ces paroles en rougissant un peu, et son regard était tour à tour joyeux ou triste; il semblait qu'il fût en proie à un grand combat intérieur. Enfin il se leva et alla se placer entre sa mère et son frère dont il prit la main.

— Mère, dit-il d'un visage enfantin et grave tout à la fois, il faut que je te fasse un aveu, c'est humiliant pour moi, mais ce sera ma punition. Il y a trois jours encore j'étais jaloux de Paul... Oh! pardonne-moi, dit-il en se tournant vers son frère, c'est fini maintenant... Tu le sais, maman, tu nous donnas, il y a quelques jours, le même dessin à faire: Paul eut fini le sien en quelques jours; c'était un petit chef-d'œuvre. Moi, je cherchai longtemps, je n'avançais pas et je crois que je haïssais mon frère.

Le pauvre enfant se cacha la figure dans ses mains et sanglota. Tous les cœurs étaient émus, personne ne parla; seulement Paul serra plus fortement la main de Benoît.

Une nuit, je sentis mon frère se lever; je le suivis et le vis se diriger vers mes cartons; il prit mon dessin, corrigea ce qu'il y avait de mauvais et crayonna légèrement ce qui restait à faire. J'eus besoin de toutes mes forces pour ne pas embrasser Paul et lui demander pardon. J'allai me recoucher sans bruit; mais aujourd'hui je te dis: voilà mon dessin; ce qu'il vaut, c'est à Paul que je le dois; aussi, ajouta naïvement l'enfant, j'ai pris une résolution : je ne me marierai jamais et je ferai pour les enfants de mon bon frère ce qu'il a fait pour moi.

La mère sourit à cette dernière et ingénue promesse, et attira ses deux fils dans ses bras; leur sœur les embrassait tour à tour, en frappant l'une contre l'autre ses mains mignonnes et potelées.

L'enfant qui s'était levé la nuit pour corriger le travail de son frère afin d'éviter un chagrin à celui-ci, devait s'appeler plus tard Paul Véronèse.

Il était né en 1530, à Vérone. Son père, qui était un riche sculpteur, voulait lui faire apprendre son état; mais l'enfant rêvait autre chose. Toutes les impressions diverses se confondaient pour lui dans la symphonie des couleurs; — il voulait être peintre. Son père, reconnaissant en lui des dispositions exceptionnelles, lui permit de fréquenter l'atelier de son oncle Bordilo, célèbre pour avoir le premier présenté des tableaux *réguliers* où il s'était affranchi du vieux style connu sous le nom d'*ancienne manière*. L'enfant prédestiné fit des progrès incroyables; un bon génie semblait le guider dans les routes les plus inconnues et les plus tortueuses de l'art; il avait déjà du talent et restait obscur. Sa renommée était écrasée par celle d'illustres maîtres qui, déjà à cette époque, avaient paru à Vérone : Forbicini, Giolferio, Ligozzi, Brusasorci et Farinato dominaient souverainement, et personne ne pensait au jeune homme modeste et inconnu qui devait un jour illustrer Vérone. Chose singulière et qui se reproduit à toutes les époques! ses compatriotes niaient son talent ou s'en occupaient peu au moment même où une ville rivale — Mantoue — lui décernait un prix de peinture.

Découragé par tant d'indifférence, Paul quitta Vérone et partit pour Vicence où il séjourna très peu de temps; de là il se rendit à Venise. Enfin il était dans un centre digne de lui, on le comprenait! Aussi avec quelle ardeur il se mit à l'étude! que d'heures passées devant les tableaux de Tintoret et de Titien! Il chercha d'abord à marcher sur les traces de ces maîtres tout en s'étudiant à les surpasser par une élégance plus recherchée et une variété d'ornements plus abondants. Ses premiers tableaux furent exposés dans l'église Saint-Sébastien à Venise. Là son pinceau est encore timide : le peintre se sent toujours écolier et cherche; mais quelque temps après vint l'*histoire d'Esther*. Quelle couleur! quelle entente de l'ensemble! quel esprit de détails!... Ce tableau excita un enthousiasme incroyable. Le sénat confia à l'artiste d'importants travaux : l'Italie avait un grand peintre de plus.

Ayant témoigné le désir d'aller à Rome, Véronèse y fut conduit par l'ambassadeur de Venise, Grimarci. Le véritable ambassadeur c'était l'artiste. A son retour, il peignit sa belle *Apothéose de Venise*, œuvre splendide et rayonnante qui ne fut comprise que des esprits d'élite, et qui lui fit moins d'honneur que les différentes *Cènes* qu'on doit à son pinceau, et qu'il a reproduites plus de dix fois. Là, comme partout, Paul Véronèse est un des premiers coloristes et l'un des plus grands poëtes qui aient paru; mais on lui reproche avec raison différents anachronismes de costumes et de personnes. L'intérieur de ces *Cènes* est trop riche; les costumes sont tout à fait de fantaisie. Quelque temps après parut *le Repas de Jésus-Christ chez Simon*, qui fut apporté en France sous le règne de Louis XIV.

Nous devons parler du tableau de Véronèse qui souleva le plus de discussions : *les Pelerins d'Emmaüs*. On reproche à l'artiste d'avoir foulé aux pieds les premiers principes de la peinture, d'avoir blessé les unités de lieux, de temps et d'action. Ces reproches étaient fondés, mais en revanche quelle poésie! quelle noblesse dans les portraits! quel esprit dans les physionomies! que de justesse dans les couleurs!

Nous n'essayerons pas d'analyser l'œuvre de ce génie gigantesque, il faudrait une autre plume que la nôtre; nous avons seulement voulu vous parler quelque temps d'un de ces hommes dont tout le monde sait le nom. Vous pouvez voir quelques-uns de ses ouvrages au Louvre; mais c'est à Vérone que se trouvent ses tableaux les mieux conservés.

Les amateurs estiment beaucoup les dessins de Véronèse, qui sont en général arrêtés à la plume et lavés au bistre. Ils sont souvent sur papier très fin, collé sur papier plus épais et d'une nuance différente, et quelquefois signés d'un P et d'un V.

Doux et libéral, Véronèse était adoré de tous ceux qui l'entouraient; ses élèves avaient pour lui une admiration et une amitié qui allaient jusqu'à l'enthousiasme; les plus célèbres sont Charles et Gabriel, ses fils; Benoît, son frère; Michel Parroisio, Naudi, Maffeï, Verona et François Montemazzano.

Véronèse avait une imagination d'une fécondité admirable, des idées neuves, piquantes, un sentiment exquis de la couleur. On lui a reproché avec raison de ne pas assez respecter certaines convenances auxquelles on ne peut toucher sans offenser l'art. Paul Véronèse mourut en 1588, à l'âge de 58 ans.

On se rappelle le serment de Benoît, encore enfant : « Je ne me marierai jamais, avait-il dit, et je ferai pour les enfants de mon frère ce qu'il a fait pour moi. » Il tint sa promesse, et ses deux neveux, Charles et Gabriel, purent toujours compter sur ses conseils et sur son dévouement. Jusqu'à la mort de son frère, il conserva pour lui la plus sincère amitié et l'aida même en ce qui concerne les ornements, la perspective et l'architecture.

Il avait peu de talent, ou plutôt peu d'invention; il imitait servilement son frère. Cependant, les biographes Ridolfi et Boschini estiment beaucoup les sujets d'histoire romaine et les sujets mythologiques peints à fresque par Benoît dans la cour des Moncenighi. Il avait voulu s'occuper de sculpture, mais sans succès.

Il mourut en 1598, deux ans après son neveu Charles.[1] A. D'HELLEMEZ.

[1] Charles mourut à 24 ans, en 1596; Gabriel, en 1631. Ils ont peu produit.

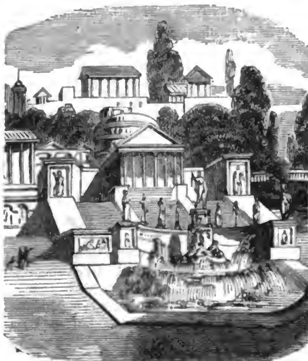
LE NID DE LORIOTS.

HISTOIRE CHINOISE.

La ville de Sing-Po, dans la province de Lo-Ang, n'est qu'une ville de sept à huitième ordre; elle n'a guère que deux cent mille habitants; son importance commerciale est des plus médiocres, et c'est tout un événement lorsque dans sa rade, où se carrent superbement quelques jonques aux voiles de bambous, un bâtiment de commerce européen ou quelque brick de guerre en station dans les mers du céleste empire vient y chercher un abri momentané. Chinoise depuis le haut jusqu'en bas, la ville se divise en deux parties; l'une, située au bord de la mer qui baigne ses pieds de granit, s'étend en demi-cercle et suit les accidents et les sinuosités de la rade : c'est la ville commerciale ; l'autre partie, et c'est la plus considérable, s'étale à l'aise dans une large vallée que forme une double rangée de collines parallèles qui la défendent des vents du nord et de ceux du midi ; à droite on aperçoit de loin, en entrant dans la rade, un monticule assez élevé, des murailles blanches qui dominent une espèce de pigeonnier coiffé de cet éternel parasol que les gens du pays appliquent indistinctement au sommet de leurs maisons ou de leur nuque rasée. Les murs blancs appartiennent à un simulacre de citadelle dont le pigeonnier en question est, je crois, le donjon.

Le gouverneur de Sing-Po, le seigneur Pong-Hoo, était un honorable mandarin qui portait, avec infiniment de dignité, un ventre dont la respectable circonférence avait toutes les peines du monde à tenir dans les larges plis chamarrés de sa robe de soie violette. Du reste, le gouverneur était un homme juste, et nonobstant quelques coups de bâton qu'il faisait distribuer de temps à autre, son administration était toute paternelle. Le seigneur Pong-Hoo était veuf; une de ses plus grandes joies et en même temps un de ses plus grands soucis, c'était sa fille, Fan-Tou-Lé, qui à l'âge de quinze ans était peut-être la plus indisciplinée jeune fille du céleste empire. Ce qui faisait sa joie, c'est qu'elle avait les plus longues paupières et les plus petits pieds de Sing-Po, c'est qu'elle maniait le pinceau[1] comme un vieux lettré, et qu'elle composait en *wen-tchang* (style élégant) ou en vers des morceaux que le digne gouverneur ne pouvait se lasser d'admirer. Mais de ces coutumes bizarres qui enlacent l'existence dans un inextricable réseau de génuflexions et autres pratiques puériles, et qui sous le nom de rites sont en Chine toute une religion, elle n'en savait l'ABC, ou si elle les connaissait c'était pour les tourner en ridicule et les transgresser au besoin, et cela était une cruelle douleur pour le cœur tout chinois du seigneur Pong-Hoo. Aussi vive et aussi pétulante que la plus pétulante fille d'Europe, elle ne pouvait rester confinée tout le jour dans l'obscurité de l'appartement intérieur. Dès le matin elle courait aussi vite que ses petits pieds pouvaient le lui permettre par le jardin de son père, elle écoutait chanter les oiseaux et regardait jaillir les eaux d'un beau bassin orné de groupes et de statues. Un large escalier de plusieurs marches, que surmontait un élégant pavillon orné de colonnes, servait à y descendre; au-dessus et à l'entour on voyait s'élever de grands arbres ainsi que les bâtiments de l'hôtel du gouverneur. C'était donc au jardin que Fon-Tou-Lé passait la meilleure partie de son temps, écrivant, lisant, chantant, et, comme nous venons de le dire, écoutant chanter les oiseaux et aussi je ne sais quelle voix mystérieuse qui commençait à gazouiller au fond de son cœur. Un loriot, dont le nid s'élevait sur un arbre planté de l'autre côté du mur de clôture qu'il dépassait de toute sa tête feuillue, avait surtout attiré son attention; elle

[1] En Chine, on écrit avec un pinceau.



l'écoutait avec plus de plaisir qu'aucun autre oiseau, il lui semblait que sa chanson était pour elle seule, et elle allait le plus souvent s'asseoir à l'ombre de quelques poiriers nains qui lui formaient un abri contre le soleil en face de l'arbre du loriot. Un jour qu'elle était assise à sa place favorite, lisant çà et là quelques pages du *livre des vers* [1], elle entendit sur l'arbre un bruit inaccoutumé; elle leva la tête et aperçut un jeune homme qui déjà étendait la main pour saisir le nid de son cher loriot; elle poussa un petit cri, le jeune homme se retourna et l'aperçut à son tour, les mains jointes et les regards levés vers lui d'un air suppliant. Il resta un moment immobile et le bras étendu dans l'attitude de l'extase ; c'est que Fan-Tou-Lé était si belle, il y avait tant de douceur et de prière dans ses yeux noirs, que de ce moment le dénicheur d'oiseaux sentit qu'il ne s'appartenait plus. De son côté Fan-Tou-Lé n'avait pas été sans remarquer la taille svelte et élégante du jeune homme, sa belle figure souriante et ses regards qui n'avaient pu garder un moment le secret de ce qui se passait dans son cœur. Elle comprit d'instinct qu'on la trouvait charmante, et comme elle était du même avis à ce sujet, elle ne jugea pas à propos de s'indigner contre celui qui partageait si bien la bonne opinion qu'elle avait de sa beauté, au contraire et comme l'admirateur était un fort beau garçon, elle lui sut infiniment gré de son suffrage. Le jeune homme avait oublié le but de son ascension pour regarder cette apparition ravissante, pourtant à la fin il se dit qu'il avait un but en grimpant sur l'arbre, et son regard ayant rencontré le nid il étendit de nouveau la main pour s'en emparer. Mais Fan-Tou-Lé fit une petite moue si jolie et si expressive qu'il comprit tout de suite qu'elle ne voulait pas qu'on troublât le ménage de l'oiseau en lui emportant sa couvée, et comme dès ce moment rien ne lui eut coûté pour mériter un sourire de la belle jeune fille, il fit signe qu'il ne toucherait pas au nid, s'estimant bien heureux de pouvoir lui être agréable à si bon marché, et puis s'il y perdait un nid il avait trouvé quelque chose de bien plus précieux qu'il emporterait avec lui sans que personne pût s'y opposer. Savoir : le trésor d'amour qui remplissait son âme. Fan-Tou-Lé le remercia de son plus doux sourire; cela n'était pas le moins du monde conforme aux rites ; elle en fit sans doute la réflexion, car tout pendant qu'il descendit de l'arbre, ce qu'il fit lestement, bien lestement, elle ne cessa de lui sourire encore plus agréablement : tant le fruit défendu a de charme pour les filles d'Ève, même en Chine!

Fan-Tou-Lé fut ce jour-là plus rêveuse que de coutume, elle ne chanta presque pas, et, à chaque instant, elle levait les yeux vers l'arbre d'où le jeune homme était descendu, comme si elle s'attendait à l'y voir reparaître de nouveau. En revanche, si elle chanta peu, il faut croire que le loriot chanta mieux, et plus tard que d'habitude, car elle resta au jardin, sans doute pour l'écouter, jusque bien avant dans la soirée. Si dans la nuit elle rêva de l'oiseau ou d'autre chose, nous ne pourrions le dire au juste, seulement le matin elle fut bien doucement surprise lorsqu'en s'éveillant elle aperçut, dans sa chambre, une belle cage où les loriots et leur nid étaient installés; elle appela sa caméristе et lui demanda qui les avait apportés. Celle-là répondit sans hésiter que c'était un jeune homme, qui lui avait dit que M. le gouverneur, ayant remarqué que sa fille affectionnait particulièrement le chant du loriot, l'avait chargé de lui en apporter un nid pour elle, et que, de son côté, elle avait pensé que, puisqu'il en était ainsi, elle ne ferait pas médiocrement plaisir à sa jeune maîtresse de ne pas attendre le lever du seigneur Pong-Hoo et de les porter tout de suite, et sans bruit, dans sa chambre, afin qu'elle eût la satisfaction de les apercevoir dès son réveil. Fan-Tou-Lé la remercia de son aimable attention, et tout pendant le temps que sa caméristе employa à l'habiller elle fut d'une humeur charmante, ce qui n'était toujours dans ses habitudes.

Quand sa toilette fut terminée, la jeune fille renvoya sa femme-de-chambre et ferma sa porte de manière à ne pas être dérangée, puis elle alla tirer un tout petit rouleau de papier qui était passé le plus innocemment du monde dans les barreaux

[1] Un des cinq livres sacrés de la Chine.

de la cage, elle le déroula avec un certain frissonnement, et elle lut ces simples mots : « A mademoiselle Fan-Tou-Lé, son serviteur respectueux et dévoué à tout jamais, Lao-Tsin. » Il n'y avait que cela, et nous l'avouerons en toute humilité, l'écriture était loin d'être d'une régularité irréprochable, les caractères n'avaient pas cette souplesse de désinvolture, cette facture hardie et pittoresque qui font comparer en Chine une belle écriture, aux capricieuses ondulations des serpents. Lao-Tsin était un bien médiocre lettré; en toute autre circonstance, Fan-Tou-Lé n'eût pas manqué d'en faire la remarque, peut-être même se serait-elle un peu moquée de lui; mais ce jour-là M. de Cupidon, qui comme on sait est citoyen de tous les pays, lui avait mis son bandeau sur les yeux, et elle ne s'aperçut pas des imperfections de l'écriture de Lao-Tsin. Pourtant elle relut le billet deux fois de suite, puis elle le retourna pour voir s'il n'y avait pas quelque autre chose sur le revers, et n'y trouvant rien, elle le relut encore comme si elle eût voulu se dédommager de son laconisme par une troisième lecture.

Cependant, si court qu'il fût, il ne parut point lui déplaire, et, après quelques instants donnés à la rêverie, elle ouvrit doucement sa porte et appela sa camériste, et s'étant fait broyer de l'encre et apporter le plus mignon de ses pinceaux, elle tira d'un magnifique coffret de laque, où elle serrait ses bijoux, un riche éventail de nacre et de soie, et elle écrivit dessus, avec une admirable dextérité : « Au seigneur Lao-Tsin, Fan-Tou-Lé, reconnaissante. » Et elle le donna à sa camériste pour le remettre, de la part du *gouverneur*, au jeune homme qui avait apporté les loriots. Et la jeune fille descendit au jardin où elle eut soin de faire porter la cage de ses chers oiseaux. Le jour même elle donna des ordres pour leur faire construire une volière assez vaste pour qu'ils pussent se croire encore en liberté : elle contenait deux ou trois arbres nains, un bassin d'eau claire et une petite pelouse d'un beau gazon tout constellé de violettes et de marguerites.

Lao-Tsin n'était pas sans quelque appréhension sur la manière dont son présent serait reçu; l'envoi de l'éventail le tira de son anxiété et le mit au comble de la béatitude, et l'ayant déployé, il aperçut l'écriture fraîchement tracée par la main de la jeune fille : — Elle a trouvé mon billet, se dit-il en la lisant, et elle sait mon nom; puis, remarquant la pureté des caractères, et les comparant, intérieurement, aux siens, il se sentit pris d'une grande honte. Que va-t-elle penser de moi ? que je suis, sans doute, quelque rustre illettré ? Hélas ! il est bien vrai que jusqu'à ce jour, à peu de chose près, j'ai pu passer pour tel; mais, à dater de ce moment, il faut que cela change. Si mon bisaïeul,



La Sorcière.

mon aïeul et mon père ont été des hommes éminents, je n'en dois être que plus honteux de mon ignorance, et ayant fait cet acte d'humilité, Lao-Tsin releva la tête et se dit que, pour mériter la faveur d'être distingué de la belle Fan-Tou-Lé, il fallait être quelque chose par le talent, et il se jura de tout faire pour arriver à ce but. Un mot sur les antécédents de ce jeune Chinois.

Au moment où nous l'avons vu grimpant sur un arbre, Lao-Tsin avait seize ans, c'était un beau garçon, à figure expressive et intelligente. Mais son intelligence, il ne l'avait guère employée jusque-là qu'à enlever des cerfs-volants, avec une lanterne à la queue, et à dénicher des oiseaux : il est vrai qu'il excellait dans ces deux genres de talents, mais ce n'était pas précisément sur eux qu'il comptait pour mériter l'amour de la fille du gouverneur. Il était passablement pauvre, quoique son bisaïeul eût été président du conseil des rites, une des premières charges de l'empire. Son aïeul avait gouverné une riche province, mais il était tombé dans la disgrâce du fils du ciel [1], et il avait vu la presque totalité de ses biens confisquée.

[1] C'est ainsi qu'on désigne l'empereur en Chine.

L'empereur prétendait avoir usé d'une souveraine clémence envers un magistrat qui s'était engraissé de la substance des peuples, en se contentant de l'exiler au fond d'une province reculée de l'empire, et de lui faire restituer, avec de convenables intérêts, ce qu'il avait injustement extorqué. De son côté, l'aïeul de Lao-Tsin soutenait qu'on l'avait calomnié, et qu'il était une victime de l'arbitraire et du despotisme. Nous ne nous permettrons pas de décider lequel des deux avait tort ou raison. Toujours est-il que ces restitutions forcées avaient absorbé les dix-neuf vingtièmes de son bien, et il était mort pauvre, laissant un fils aussi pauvre que lui. Une partialité systématique avait constamment relégué ce fils à la fin des listes des concours publics, et sentant la vengeance impériale, qui avait frappé son père, peser encore sur lui et lui fermer toute carrière, il était mort de désespoir. Lao-Tsin, qui était alors au berceau, avait été élevé et avait grandi dans une médiocrité souvent besoigneuse. Craignant, après ce qui était arrivé à son père, d'affronter l'injustice des concours, il ne se livrait à l'étude, qui seule pouvait relever sa fortune écroulée, qu'avec insouciance ou découragement. Aussi avons-nous vu qu'il n'était pas un bien grand clerc. Mais à partir de ce jour il tira une raie de craie blanche dans son existence, entre le passé et l'avenir, et rompit entièrement avec les amusements indignes d'un homme qui avait une position à reconquérir à la pointe du talent. Il fit tout à fait divorce avec les cerfs-volants, et s'il monta encore sur les arbres, ce ne fut pas pour dénicher des oiseaux.

Il y avait à Sing-Po un lycée provincial qui n'était pas sans célébrité; Lao-Tsin se mit à en suivre les cours avec une ponctuelle exactitude; il étudia avec une ardeur qui tenait du prodige, et bientôt on le vit, lui le dernier venu, enjamber pardessus les élèves les plus anciens avec une étonnante rapidité et, comme un coureur parti après les autres, gagner du terrain dans la lice du savoir, puis rattraper et enfin laisser loin derrière lui ceux qui étaient partis les premiers; c'est que s'il ne dénichait plus d'oiseaux, il ne laissait pas que de grimper fort souvent sur l'arbre où nous l'avons déjà surpris une fois, et de là, comme d'un observatoire, il voyait Fan-Tou-Lé se promener; il entendait sa voix lorsqu'elle parlait à ses fleurs ou à ses loriots, dont la volière n'était pas bien loin, et malgré sa modestie il fut souvent tenté de prendre pour lui les douces paroles qu'elle leur adressait. Bien souvent encore il eut l'envie de lui envoyer quelque jolie pièce de vers de sa façon, où il lui disait délicatement tout ce qu'il avait d'amour dans le cœur; cette pièce de vers il la faisait et refaisait chaque jour sans en être jamais assez content pour se décider à l'envoyer. Pourtant Fan-Tou-Lé tournait d'une manière bien encourageante ses yeux fendus en amande vers l'arbre sur lequel il se croyait caché; mais à chaque fois que cela arrivait, Lao-Tsin revenait en même temps plus amoureux et plus timide, et cette adoration silencieuse, qui n'osait se traduire ni en actes ni même en paroles, n'était guère propre à avancer ses affaires. Il le sentait bien, mais il craignait qu'une fausse démarche n'effarouchât la jeune fille et ne lui fît perdre tous les petits bonheurs journaliers qu'il devait à sa vue et qui lui donnaient seuls le courage et la force de poursuivre sa lutte acharnée avec le savoir, ce sphinx qui dévore ceux mêmes qui le devinent. Cependant il espérait sans se demander pourquoi; il avait foi en quelque chose, en un hasard providentiel pour amener un dénouement favorable à cette innocente intrigue qui était son bonheur dans le présent et son espérance dans l'avenir. Il attendit ainsi près de trois ans.

A cette époque vint à Sing-Po une femme extraordinaire, dont le regard savait lire dans l'avenir comme dans un livre ouvert. On la disait en relation avec les esprits supérieurs. L'accent étrange de sa voix et son costume riche autant que bizarre, semblaient annoncer qu'elle était venue de quelque contrée de par delà l'Océan. On en contait des choses étonnantes, et ceux qui avaient été la consulter en étaient revenus remplis d'admiration et d'effroi, tant elle avait fouillé avant dans des secrets qui, pensaient-ils, n'avaient que le ciel pour confident. Lao-Tsin aussi voulut savoir ce que lui réservait l'avenir. Quand il se présenta chez elle il la trouva debout, elle dansait en faisant tourner en l'air, dans sa main gauche, un petit bâton d'ébène légèrement recourbé à son extrémité supérieure, et qui lui servait sans doute pour ses enchantements. Elle lui semblait vêtue d'une manière aussi splendide que singulière; ses cheveux n'étaient pas relevés vers le sommet de la tête, comme ceux des femmes chinoises; ils s'échappaient en grappes bruyantes de chaque côté de son front, de dessous son petit bonnet de forme légèrement conique semé de broderies, et d'où pendait une épaisse et longue houppe soyeuse. Un manteau blanc du plus fin tissu de cachemire flottait sur ses épaules et venait se nouer à son cou par deux glands de la même laine; une large chaîne d'or jetée par dessus le manteau lui retombait jusqu'au bas de la poitrine; sa taille fine et élancée était à peine emprisonnée dans une sorte de courte veste ouverte inférieurement pour laisser les hanches s'arrondir en liberté, et par le haut pour ne point comprimer les riches contours d'une gorge qu'on sentait palpiter sous l'or qui

chamarrait son corsage; un large pantalon de velours aux plis ondoyants lui prenait au milieu des hanches qu'il dessinait sans serrer, et retombait au-dessous des genoux comme une ample jupe froncée, en laissant voir une jambe qu'on eût dite taillée dans le marbre, et que serrait au-dessus d'une cheville divinement arrondie un anneau d'argent large de trois doigts. Ses pieds d'une admirable cambrure et qu'aucune pression n'avait jamais déformés, se dessinaient harmonieusement sous de légers brodequins d'une étoffe claire, et pour compléter ce costume, une riche écharpe de gaze, roulée autour d'elle comme une ceinture lâche, laissait flotter presque jusqu'à terre les longues franges qui la terminaient: ses bras étaient nus presque jusqu'aux épaules; en revanche ses mains s'abritaient sous de longs gants de peau blanche qui lui recouvraient tout le poignet. La femme inspirée était jeune; elle avait de grands yeux noirs hardiment fendus; son nez droit n'avait pas, il est vrai, cette courbe rentrante si gracieuse et d'une expression si piquante; sa bouche peut-être était trop petite pour une Chinoise. Cependant Lao-Tsin se sentit troubler devant elle; il la contempla un moment avec une admiration mêlée de frayeur: cette beauté n'était pas celle dont les caractères l'avaient frappé jusque là. Il comprit que c'était une fille d'un autre monde; il pouvait la trouver belle, mais elle n'avait rien qui pût émouvoir son cœur autant qu'un souvenir de Fan-Tou-Lé.

Quand il eut exposé à la magicienne le but de sa visite, elle le regarda un instant en face comme si elle eût cherché sa destinée future sur les traits de son visage; puis elle lui prit la main gauche dont elle examina les lignes avec attention. — Jeune homme, lui dit-elle enfin, le ciel a été avare envers toi; jusqu'à ce jour tu es plus riche de savoir que de biens, mais le temps n'est pas loin où l'équilibre sera rétabli, ou plutôt il sera rompu encore, mais en sens contraire; quelque savant que tu puisses être, tu seras encore plus riche. Je vois le but que tu as proposé à ton amour et peut-être aussi à ton ambition; marche sans crainte et tout droit vers lui, car tu l'atteindras; les plus ambitieux ne pourront qu'envier la fortune de celui qui aura retiré de son liquide tombeau la fleur de Lo-Ang tombée par mégarde dans le lac jaillissant. — Et la magicienne se tut. Tout cela était bien vague et bien embrouillé. Lao-Tsin comprit cependant qu'on lui prédisait pour un avenir prochain et la réalisation de ses vœux et une grande fortune. Comme une prédiction si honnête valait néanmoins quelque chose, il voulut laisser à la prophétesse des marques de sa générosité, mais elle refusa de rien accepter, en lui disant: « Tu n'es pas assez riche maintenant pour me payer ma prédiction selon sa valeur: plus tard je te la rappellerai, et si tu n'es pas un ingrat, tu me la payeras non plus comme un pauvre écolier du lycée, mais comme un homme sur lequel le fils du ciel aura répandu la pluie de ses bienfaits. » Lao-Tsin se retira donc la tête pleine des magnifiques promesses que le sort venait de lui faire par la bouche de son interprète. Cela lui donna de l'assurance et quand du haut de son arbre il aperçut Fan-Tou-Lé, il poussa l'audace jusqu'à tousser légèrement pour attirer son attention. Il aurait pu s'en dispenser, car la jeune fille le voyait d'autant mieux qu'elle n'avait pas l'air de le regarder. Cependant au bruit qu'il fit en toussant, elle leva la tête vers lui, et à travers les longues paupières de la jeune fille il put voir ses yeux brillants comme deux diamants noirs s'arrêter sur les siens comme s'ils eussent voulu lui dire: Je vous écoute, que voulez-vous? Et les yeux de Fan-Tou-Lé le disaient sans colère et même avec prière. Mais Lao-Tsin, épouvanté de son bonheur et de son audace, n'osa pas en dire davantage, et pour se dérober à ces regards tout pleins de brûlantes interrogations auxquelles il ne savait que répondre, il se laissa tomber plutôt qu'il ne descendit de son observatoire journalier. Pourtant quand il fut rentré chez lui et qu'il repassa en lui-même les grands événements de cette journée, il se rappela les paroles de la femme inspirée: « Marche sans crainte et tout droit à ton but. » Il s'avoua qu'il n'avait pas suivi ce conseil, et pour en finir avec ces hésitations puériles, il résolut de frapper un coup qui marquât et après lequel il lui fût impossible de reculer. Sa pièce de vers, toujours refaite et toujours à refaire, lui revint à l'idée; il la refit encore une fois qu'il se jura bien devoir être la dernière et se promit de la faire parvenir à Fan-Tou-Lé à la première occasion favorable. Le lendemain il prit son courage à deux mains et grimpa sur son arbre avec sa poésie illustrée de son écriture la plus triomphante, sur un vélin tout parsemé d'étoiles d'or. Dès qu'il aperçut Fan-Tou-Lé il fit entendre une petite toux discrète qui ne pouvait manquer de lui faire lever la tête. Fan-Tou-Lé ne fit pas un mouvement de plus, elle continua sa promenade avec une parfaite insouciance. Elle ne m'a pas entendu, se dit Lao-Tsin, un moment déconcerté, et il se mit à tousser, mais cette fois un peu plus fort; la jeune fille n'entendit pas davantage. Cela devient trop grave, pensa-t-il, et pour le coup il toussa à se démancher le gosier. Rien n'y fit, elle ne s'aperçut pas ce jour-là de la présence de Lao-Tsin. Il descendit désespéré de son arbre. Elle me prend pour un sot, se dit-il avec rage, et elle n'a pas tort. J'ai



La ville de Sing-Po.

manqué hier la plus belle occasion du monde; qui sait! Mon Dieu! si elle se représentera jamais?

Le lendemain, Fan-Tou-Lé ne parut pas au jardin, et il en fut de même le jour suivant. Pour le coup le jeune homme n'y tint plus : il alla rôder autour de l'hôtel du gouverneur dans l'espoir de rencontrer quelque suivante qui pût l'informer de ce qui était arrivé à sa jeune maîtresse. Il ne fut pas longtemps à attendre ; il vit sortir la jeune fille qui s'était si bien acquittée de la commission dont il l'avait chargée quand il avait voulu faire arriver le nid de loriots jusqu'à Fan-Tou-Lé.



Pong-Hoo remercie le ciel de ce que Lao-Tsin a sauvé sa fille.

Après l'avoir saluée en homme qui sait ce que vaut une pareille auxiliaire, il lui demanda des nouvelles de ses oiseaux. — Ah! seigneur Lao-Tsin, ne m'en parlez pas, répondit la jeune fille, j'en perdrai la tête. Depuis deux jours je ne sais ce que mademoiselle peut avoir, mais elle est changée du blanc au noir. Elle qui jusqu'ici n'avait permis à personne de s'occuper de ses oiseaux, vous figurez-vous qu'hier les pauvres petites bêtes n'avaient pas eu à manger depuis deux jours, et si par hasard je ne m'en étais avisée, ils seraient aujourd'hui morts de faim. Depuis deux jours mademoiselle n'est plus reconnaissable, elle qui riait et chantait sans cesse. Je ne le dis qu'à vous, seigneur Lao-Tsin, je crois maintenant qu'elle ne fait que pleurer. A cette soudaine révélation, le jeune homme faillit perdre contenance ; pourtant il se remit assez vite pour dire à la caméristе du ton du simple intérêt : —Ce que vous m'apprenez là m'afflige profondément. La faveur singulière dont le seigneur Pong-Hoo a daigné m'honorer en m'envoyant l'éventail que vous m'avez remis de sa part, me fait prendre une part bien vive à ce qui peut lui arriver d'heureux ou de malheureux, et vraiment si je ne craignais d'être indiscret, peut-être oserais-je vous prier (car j'ai entendu parler avec infiniment d'éloges du goût de mademoiselle Fan-Tou-Lé pour la poésie) de lui offrir, de ma part, une pièce de vers que vient de composer un jeune lettré de mes amis. Si cela pouvait faire un instant diversion à ses ennuis, je me trouverais bien heureux de vous avoir rencontrée, et ce serait le plus grand honneur qui puisse arriver à la poésie de mon ami. — Donnez toujours, seigneur Lao-Tsin, dit la caméristе. Si mademoiselle Fan-Tou-Lé s'en fâche, elle est aujourd'hui d'une humeur si maussade! je le prendrai pour moi, et vous en rendrai tout l'honneur si cela lui fait quelque plaisir. — Et Lao-Tsin glissa à la complaisante caméristе le vélin semé d'étoiles d'or, sur lequel il avait épanché toutes les tendresses de son cœur au milieu des plus subtiles délicatesses de sa poésie. Après cet acte de courage, notre héros alla grimper sur son arbre pour en attendre le résultat, et heureux comme un homme qui a bien employé sa journée, il se livra à toute la sentimentale rêverie que comportait la situation.

En rentrant, la caméristе trouva sa maîtresse dans l'état où elle l'avait laissée, c'est-à-dire pleurant la perte de ses illusions. La fuite précipitée de Lao-Tsin lui avait semblé une sottise et une injure, et elle se désolait d'avoir si mal placé son amour. — Si mademoiselle voulait un peu se distraire, lui dit la caméristе de sa voix la plus insinuante, peut-être pourrais-je lui en faciliter le moyen. Je viens de rencontrer le jeune homme aux loriots, je lui ai dit combien vous étiez triste. Vous ne pouvez vous figurer à quel point il en a paru affligé. Dans le but de vous amuser un moment, il m'a offert pour vous une poésie nouvelle d'un jeune lettré de ses amis, et moi je l'ai prise, pensant que si cela vous ennuyait vous seriez toujours libre de ne pas la lire. Assurément non, je ne la lirai pas, dit Fan-Tou-Lé. J'ai bien autre chose à faire qu'à m'occuper des poésies de ce monsieur ou de celles de ses amis.—Mademoiselle en fera ce qu'elle voudra, dit la caméristе ; cependant si par hasard mademoiselle changeait d'idée et qu'elle voulût y jeter un simple coup d'œil, je vais toujours la lui laisser. — Fan-Tou-Lé ne répondit pas, et la caméristе posa le vélin sur un des

coins de la table à laquelle sa maîtresse était accoudée, et sur l'annonce qu'on n'avait pas besoin de ses services pour le moment, la jeune fille se retira. Quand elle fut sortie, Fan-Tou-Lé, qui jusque-là n'avait pas fait attention à l'endroit où elle avait déposé le rouleau de vélin, le regarda un moment du coin de l'œil sans tourner la tête, puis elle allongea doucement vers lui sa toute mignonne petite main, comme si elle eût craint qu'on ne l'entendît, et l'ayant saisi, le déroula sans faire plus de bruit qu'un papillon qui s'introduit furtivement dans le calice d'une fleur, et elle lut ce qui suit :

« A mademoiselle Fan-Tou-Lé, le plus humble et le plus soumis de ses serviteurs, Lao-Tsin :

« Les loriots chantent, au printemps, le retour du soleil qui chasse les nuages de l'hiver et leur fait, dans les arbres, refleurir de verdoyants palais pour abriter leurs amours. Le cœur de Lao-Tsin chante aussi quand les yeux de la jeune fille, brillants comme deux astres printaniers, se lèvent vers lui; alors ils dissipent les brouillards, que leur absence a répandus autour de son âme, et font fleurir l'arbre où va s'abriter l'essaim chanteur de ses jeunes espérances.

« Les roses ouvrent leurs calices aux caresses parfumées de la brise, et se penchent amoureusement sur leur tige pour recevoir les baisers du vent. Ainsi l'âme de Lao-Tsin s'ouvre tout entière pour aspirer les douces paroles qui sortent de la bouche de la jeune fille comme une musique délicieuse, et se penche doucement vers elles comme vers une promesse de bonheur.

« Comme le tournesol regarde toujours vers l'astre, qui répand sur le monde la vie et la lumière, ainsi Lao-Tsin se tourne toujours vers la jeune fille comme vers un soleil bienfaisant qu'il adore de loin, car Lao-Tsin est humble et petit devant elle, et elle est élevée au dessus de lui comme le ciel l'est au dessus du tournesol. »

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur la poésie du jeune Lao-Tsin, il apprendra sans doute avec plaisir que Fan-Tou-Lé, qui avait la prétention de s'y entendre, en fut enchantée; elle les relut plusieurs fois avec une satisfaction toujours croissante, savourant, en connaisseuse, la richesse des rimes, l'harmonie nombreuse des vers et toutes les autres délicatesses de la forme qui se trouvent ou totalement perdues ou considérablement affaiblies dans une traduction quelque littérale qu'elle puisse être. Quand la jeune fille se fut délectée à loisir de la lecture de ces trois strophes, elle ne se souvint plus qu'elle avait d'impardonnables griefs contre celui qui les lui avait envoyées; ses yeux, il n'y a qu'un instant, gros de larmes, s'étaient séchés comme par enchantement, et après avoir serré les vers, auxquels elle devait sa guérison, dans le coffret de laque dont nous avons déjà parlé, elle descendit au jardin avec une vivacité enjouée du meilleur augure. Pourquoi descendait-elle au jardin? sans doute parce qu'il faisait beau temps au ciel et dans son cœur, et qu'elle voulait chanter avec ses oiseaux, et peut-être aussi dans l'espoir de revoir quelqu'un qu'elle n'avait pas aperçu depuis trois jours. Nous avons laissé Lao-Tsin se livrant, au haut de son observatoire, à de sentimentales rêveries; quand il la vit de loin descendre les degrés de l'escalier qui menait au jardin, son cœur battit à tout rompre dans sa poitrine, et, comme le jour où il s'était enfui, il crut qu'il allait encore commettre quelque lâcheté envers lui-même; mais il tint bon néanmoins, et pendant que Fan-Tou-Lé arrivait, il se prépara à soutenir bravement l'attaque, et même à la commencer au besoin.

Quand elle fût presque en face de lui, elle le regarda en souriant, et lui dit, sans s'arrêter : — *La jeune fille* a lu avec plaisir les vers que le seigneur Lao-Tsin a bien voulu lui prêter. S'il veut aller attendre vers la porte de l'hôtel, la jeune fille les lui fera remettre. Et elle passa outre sans que Lao-Tsin, qui avait préparé ses plus belles phrases, eût le temps de lui dire une parole. — Elle a lu mes vers *avec plaisir*, se dit le jeune homme, et elle va me les renvoyer; il y a quelque chose là-dessous, il ne faut pas la faire attendre, et il descendit de l'arbre d'une façon si précipitée qu'il faillit se casser le cou; il ne s'en dirigea pas moins vite vers le palais du gouverneur. Il ne faisait que d'arriver, lorsque la camériste de Fan-Tou-Lé sortit et lui fit un signe imperceptible, et continua de marcher devant elle, tandis que Lao-Tsin se mit à la suivre de loin. Quand elle eut fait quelques centaines de pas, elle s'arrêta pour lui donner le temps de la rejoindre. — Voici les vers que vous m'avez donnés pour mademoiselle, lui dit cette jeune fille. Combien je suis aise de vous avoir rencontré ce matin! elle les a lus avec tant de satisfaction, qu'il n'en a pas fallu davantage pour dissiper l'affreuse migraine qui la tourmentait depuis trois jours. Mademoiselle m'a chargée de vous en témoigner sa reconnaissance; si par hasard vous en aviez encore du même auteur, elle les verrait avec non moins de plaisir. Je sors tous les jours à peu près à cette heure de la journée, vous pourrez profiter de l'occasion pour me les remettre et pour venir les reprendre le lendemain. Lao-Tsin ne comprenait pas bien pourquoi Fan-Tou-Lé lui renvoyait son manuscrit; il le prit cependant, et dit à la camériste que, demain à la même heure, il lui remettrait une nouvelle pièce de vers pour sa maîtresse.

De retour chez lui, il déploya le rouleau de papier, qu'à la simple vue il eût pu croire le sien, tant il était semblable; mais ayant remarqué un changement dans les caractères, il les examina avec un peu plus d'attention, et s'aperçut avec des transports de joie que c'était tout bonnement d'autres vers que Fan-Tou-Lé lui envoyait en réponse aux siens. Le lecteur voudra bien nous dispenser de lui faire part *in extenso* de ce second échantillon de poésie chinoise; il lui suffira, pour l'intelligence du récit, de savoir que, pour le mérite, il égalait au moins le premier, et que l'enthousiasme qu'il excita chez Lao-Tsin dépassa toutes les bornes. Il ne faut pas demander si, le lendemain, il fut exact au rendez-vous. La camériste reçut une nouvelle pièce de vers à laquelle Fan-Tou-Lé répondit le jour suivant, toujours sous le prétexte de la renvoyer à celui qui l'avait prêtée; et cette correspondance, chaque jour plus tendre, continua ainsi avec un secret qui n'en était pas le moindre charme. Cependant Lao-Tsin ne négligeait pas pour cela l'arbre des loriots; il y allait de temps en temps, et, outre le plaisir de se voir, nos amoureux avaient celui d'échanger quelques phrases du sentimentalisme le plus éthéré. Malgré ces nombreuses occupations, Lao-Tsin n'en continuait pas moins ses études avec ardeur et succès; il laissait ses concurrents les plus distingués bien loin derrière lui, et le jour du concours fut pour lui l'occasion du triomphe le plus signalé. Toutes ses compositions étaient tellement supérieures que l'idée qu'on pût les comparer avec celles d'aucun autre ne vint à personne; cela fit du bruit dans la province et même plus loin encore. L'empereur, qui aimait les hommes de talent, avait ordonné que dès qu'un individu se distinguerait par un mérite quelconque, on le lui fît connaître, afin qu'il employât chacun selon ses capacités. Le directeur de l'académie de Lo-Ang ne manqua pas d'envoyer à l'empereur un rapport qui signalait Lao-Tsin comme un homme qui était appelé à faire honneur non seulement à la province, mais encore à l'empire tout entier. Fan-Tou-Lé aussi était bien fière de celui que son amour avait deviné avant que rien ne le signalât encore aux regards du vulgaire. Quant à Lao-Tsin, il attendait impatiemment le résultat du rapport envoyé au fils du ciel; il en espérait quelque place honorable et lucrative qui rapprocherait la distance qui existait encore entre lui, simple lettré, et la fille du riche gouverneur de Sing-Po. Mais pour abréger les ennuis de l'attente, il avait fait deux parts bien douces de son temps : il employait la première à écrire à Fan-Tou-Lé et à lire ses réponses; la seconde était toute au bonheur de l'apercevoir et de lui parler du haut de son arbre, lorsqu'elle se promenait dans le jardin de son père.

Un soir Fan-Tou-Lé passait sur le bord du bassin dont il a été question au commencement de ce récit; le vent avait poussé la pluie du jet d'eau sur le marbre du réservoir et l'avait rendu glissant; le pied manqua à la jeune fille, et Lao-Tsin la vit de loin tomber et disparaître dans l'eau qui avait plusieurs pieds de profondeur; avant même d'avoir réfléchi, Lao-Tsin, au risque de se tuer, avait sauté de son arbre dans le jardin par-dessus le mur; il se débarrasse en courant des vêtements les plus gênants et se jette dans le bassin à l'endroit où il a vu disparaître la jeune fille; un instant elle remonte en se débattant à la surface de l'eau; le jeune homme profite de cette circonstance pour la saisir et l'entraîner vers le bord, et après une lutte de quelques moments, le cœur plein d'orgueil et de bonheur, il déposait sur le sable humide la belle et chère proie qu'il venait de conquérir sur la mort. Un petit pavillon était ouvert à quelques pas, il y transporta Fan-Tou-Lé toujours évanouie, et l'étendit sur un canapé de jonc qu'il y trouva, tout en lui donnant les soins qu'il croyait les plus propres à lui faire reprendre ses sens. Lao-Tsin n'en appelait pas moins au secours de toute la force de ses poumons. Mais l'immersion avait si peu duré, qu'avant qu'on ne fût venu aux cris de son sauveur, Fan-Tou-Lé avait repris connaissance. Son premier regard avait rencontré celui de Lao-Tsin et lui tendant la main : ma vie vous appartient, lui dit-elle, puisque c'est à vous que je la dois; je serai heureuse de vous la consacrer tout entière. — Cependant le seigneur Pong-Hoo, attiré par les cris, était accouru des premiers. La vue de sa fille pâle encore et toute ruisselante d'eau lui apprit à peu près ce qui était arrivé, deux mots le mirent au courant du reste. Le mandarin était un homme religieux : Remercions le ciel d'où nous vient tout secours, dit-il, en s'agenouillant, et le sage Pong-Hoo, les bras croisés sur la poitrine et le front courbé jusqu'à terre, remerciait du plus profond de son cœur *Xan-Ti* [1] qui lui avait conservé sa fille. Fan-Tou-Lé, les yeux levés au ciel, priait aussi; mais sa prière était un élan d'amour; elle était bien heureuse de cet accident qui la rapprochait de celui qu'elle aimait. Quant à Lao-Tsin, qui s'était aussi mis à genoux pour ne point gâter le tableau, il lorgnait discrètement la jeune fille que son amoureuse extase rendait encore plus belle. Ce devoir pieux une fois accompli, le seigneur Pong-Hoo s'occupa de celui qui avait sauvé Fan-Tou-Lé, et il lui de-

[1] Xan-Ti, la vertu du ciel, nom sous lequel les lettrés adorent Dieu.

manda affectueusement son nom, qu'il ne voulait plus oublier de sa vie, disait-il. — Je suis, répondit celui-ci, un pauvre lettré; j'ai été assez heureux au dernier concours pour mériter l'indulgente attention des examinateurs qui ont bien voulu me trouver quelque talent; je me nomme Lao-Tsin.— Quoi! dit Pong-Hoo, vous seriez le seigneur Lao-Tsin qui s'est si fort distingué au dernier concours. — C'est moi-même, seigneur Pong-Hoo, répondit modestement le jeune homme. — Alors, lui dit le gouverneur, je suis bien aise d'être le premier à vous annoncer une heureuse nouvelle. Un décret impérial vous concernant est arrivé de Pékin aujourd'hui même; je veux que votre joie égale la mienne; et l'honorable gouverneur sortit en courant de toute la vitesse que lui permettaient ses jambes surchargées par le poids de son formidable abdomen. Il revint un moment après avec un rouleau de vélin revêtu des sceaux de l'empire. Le décret contenait en substance que l'empereur, juste pour tous, voulait récompenser l'homme de talent, comme il avait su punir le coupable, et qu'en considération du mérite extraordinaire dont Lao-Tsin avait fait preuve, l'empereur lui restituait tous les biens confisqués sur son aïeul, en attendant qu'il l'employât selon ses rares capacités. — Après avoir lu ce décret, Lao-Tsin se sentit un autre homme; il n'était plus un pauvre lettré sans fortune; la faveur impériale était descendue sur lui comme une pluie bienfaisante sur un champ longtemps aride, et du premier coup il se voyait au niveau des premiers personnages de l'empire. — Seigneur Lao-Tsin, lui dit de sa plus douce voix le gouverneur, je voudrais bien qu'il fût en mon pouvoir de faire quelque chose qui puisse vous être agréable; mais autant le fils du ciel qui a rendu justice à votre mérite, est au-dessus d'un pauvre gouverneur de province, autant vous êtes au-dessus de tout ce que je puis faire pour vous. Cependant si je puis vous obliger en quoi que ce soit, veuillez parler et votre désir sera une loi pour moi. — Puisque vous poussez si loin, seigneur Pong-Hoo, dit Lao-Tsin, la reconnaissance pour un service que tout autre à ma place se serait estimé heureux de vous rendre, j'oserai vous demander pour femme la perle de Lo-Ang, l'illustre Fan-Tou-Lé, votre adorable fille. — Qu'il soit fait comme vous le voulez, seigneur Lao-Tsin, répondit avec joie Pong-Hoo; après avoir été sauvée par vous, le plus grand bonheur qui pouvait arriver à ma fille, c'était de devenir l'épouse d'un homme dont le mérite a pénétré jusqu'à celui qui habite le palais aux Neuf-Enceintes [1].

Quelque temps après, Lao-Tsin, rétabli dans les biens de ses ancêtres et époux heureux de la belle Fan-Tou-Lé, traversait la ville dans une riche litière; une femme voilée s'approcha et lui dit: La rose du jardin de Lo-Ang est tombée dans le lac jaillissant et le seigneur Lao-Tsin a eu le bonheur de l'en retirer. Et cette femme ayant relevé son voile, Lao-Tsin reconnut la belle prophétesse et se rappela sa prédiction; et comme alors il était assez riche pour la lui payer, il lui envoya vingt onces d'or à vingt-trois carats et demi et plusieurs belles étoffes de soie, et la devineresse découvrit alors que le seigneur Lao-Tsin était le plus magnifique et le plus généreux mandarin de tout l'empire du Milieu [2], et prédit que la splendeur de sa fortune dépasserait celle de Wang-Sié [3].

A. DE VAUCELLES.

[1] Périphrase par laquelle, en Chine, on désigne l'empereur.

[2] L'empire du Milieu, périphrase par laquelle les Chinois désignent la Chine.

[3] Wang-Sié, personne célèbre dans l'antiquité chinoise par ses immenses richesses.





LA JEUNESSE DORÉE.

Quatre heures sonnaient à Notre-Dame; la place Maubert était déserte; un vent sec faisait tourbillonner une neige légère; le soleil terne, froid et sans rayons se cachait tout honteux derrière les nuages; la lune montait calme et sereine à l'horizon. Une femme tourna l'angle de la rue des Noyers, et fit quelques pas sur la place. Jamais les terribles caricaturistes modernes, dans leurs plus effrayantes fantaisies, n'ont rien imaginé de plus inouï que la mise de cette femme. Un foulard jaune, troué, vernissé, plein de teintes grises, enveloppait sa tête, en laissant passer quelques mèches de cheveux de différentes nuances; une espèce de couverture à larges carreaux lui servait de châles; sa robe, — étrange composé de toutes les étoffes, — n'avait pas de couleur, et était frangée par le bas comme le pantalon d'un pauvre; ses pieds nus, gercés, rouges comme des homards cuits, se jouaient à l'aise dans d'énormes brodequins dépourvus de leurs lacets. Elle tenait au bras un cabas, dont la gueule béante donnait passage à quelques bouteilles. Cette femme paraissait avoir quarante ans. Elle glissa ses deux mains sous un lambeau de laine qui affectait des formes de tablier; elle continua à marcher vers la rue Sainte-Geneviève. Arrivée à l'extrémité de la place Maubert, elle coudoya un homme qui la regarda avec une grande attention.

— Olympe! dit-il à voix haute quand il l'eut dépassée de quelques pas. La femme se retourna, étonnée. L'homme revint vers elle.

— Je ne me suis pas trompé, dit-il; c'est bien Olympe.

Elle tourna vers lui ce regard sans chaleur et sans pensées, particulier aux gens qui n'ont jamais pleuré; l'homme sourit.

— Le vicomte d'Yvernes, dit-il.

— Toi, Félix, dit-elle en frappant les mains l'une contre l'autre en signe de surprise. Je ne suis donc pas seule malheureuse!

Elle lui jeta un regard qui le détailla tout entier. Quelle misère! Son chapeau, bossué, recroquevillé, sans forme précise, montrait le papier qui lui servait de doublure; son gilet et sa veste, négligemment boutonnés, laissaient à découvert une chemise grasse, trouée, ignoble; ses souliers

> . . . . . . vainqueurs du pantalon
> Laissant à chaque pas un morceau de talon,
> Poussaient de grands éclats de rire!

Cet homme avait un regard noir, tout chargé de misère et de vices; sa barbe inculte était vieille d'un mois; il avait enfoncé les deux mains dans les plus intimes profondeurs de ses poches, et dans l'angle formé par le bras il soutenait un paquet étiqueté.

Ces deux personnages se regardèrent longtemps en silence, le cœur plein de souvenirs, la tête pleine de pensées qu'ils ne pouvaient traduire.

— Vous êtes Félix d'Yvernes, l'élégant vicomte qui brillait en 1827?...

— Comme vous êtes Olympia, la belle danseuse, qui faisait tourner toutes les têtes à la même époque.

— Que de choses depuis vingt ans!... dit-elle avec un soupir de componction. L'ex-vicomte fit un geste de dédain, comme pour dire que depuis longtemps il avait jeté son avenir au vent, et fit sonner quelques sous dans sa poche.

— Entrons là, dit-il en montrant les barreaux rouges d'un marchand de vin, nous causerons.

A la porte de ce bouge un homme était assis près d'une femme à qui il parlait vivement tout en fumant sa pipe. L'ex-danseuse et son vicomte demandèrent de l'eau-de-vie et s'attablèrent.

— La dernière fois que nous nous vîmes, dit-elle en regardant le fond de son verre, ce fut au souper donné par Floreska. Qu'as-tu fait depuis ?

Le vicomte se croisa les jambes, s'appuya sur les coudes et commença :

— Ce souper fut peut-être la cause de ma perte, dit-il. Tu sais avec quelle profusion les vins furent servis. Floreska faisait grandement les choses. Il y avait toutes sortes de gens chez elle : des banquiers, des députés, des pairs de France, des artistes. J'étais à côté d'un jeune peintre, et, en tombant l'un près de l'autre, nous nous confiâmes tous nos chagrins, tous nos désirs, toutes nos espérances. Le lendemain nous étions intimes. J'allai lui rendre visite; il me parla longtemps de sa maîtresse.

— Toutes ces actrices sont ennuyeuses à mourir, dit-il ; elles se croient toujours sur le théâtre ; elles semblent faire de leur esprit métier et marchandise. Je ne voudrais d'aucune d'elles pour maîtresse. Ah! vicomte, si vous connaissiez nos modèles; quelles formes ! quelle couleur ! et surtout quelles bonnes filles !

L'ex-vicomte vida son verre et se retourna vers la danseuse.

— Ici, Olympe, je m'arrête, pour placer une observation. Je voudrais pouvoir me faire entendre de tous les jeunes gens amoureux qui battent le pavé de Paris. Méfiez-vous, leur dirai-je, de ce mot : *bonne fille!* il est plus trompeur que les *Petites-Affiches*; une bonne fille est souvent aussi dangereuse que l'être masculin désigné sous le nom de bon enfant; — une bonne fille vous mangerait le cœur en riant. Écoutez plutôt :

« Quelques jours après je vis la maîtresse du peintre ; c'était une superbe fille, ayant toute l'insolence de sa beauté, et que mon ami menait assez cavalièrement ; elle s'appelait Florine. Elle me promit de venir le lendemain avec une de ses amies,—une bonne fille, dit-elle, me prendre pour une partie de campagne. Le peintre y consentit.

« Le lendemain ils vinrent tous trois me réveiller, et nous partîmes. L'amie de Florine, Eugénie, — la bonne fille, — se donnait dix-sept ans. Son œil gris avait une expression de méchanceté qui me fit frémir ; elle avait les lèvres luxurieuses, le nez droit, le menton fuyant ; tous ses mouvements étaient onduleux et hypocrites comme ceux d'une chatte; elle me regarda quelque temps en clignant les yeux avec un air moqueur, et moi, qui pourtant n'étais pas timide, je me sentis rougir et trembler. Le soir même j'étais son amant.

« Je croyais entamer avec elle une de ces liaisons éphémères qui se nouent et se dénouent entre deux parties de plaisir ; mais à force de paroles adroites, de calineries perfides, elle sut me rendre sa présence indispensable, et elle vint habiter chez moi. Je vivais alors au milieu de ce monde étrange, de ces bohémiens élégants dont les ressources sont inconnues. J'avais fait comme eux. J'avais pris un nom sonore : je voulais le soutenir. »

— Ah ! bah ! interrompit la danseuse en se reculant un peu, tu n'es pas vicomte ?

— Je m'appelle Félix Noiraud : ce nom me paraissait trop vulgaire; j'avais pris celui de mon village, et je mangeais le pauvre héritage que m'avait laissé mon père. J'étais au bout. Un de mes oncles mourut en me laissant quarante mille francs. En deux ans ils furent dévorés par Eugénie, la bonne fille, que je haïssais sans avoir la force de la chasser. Quand nous fûmes sans ressources, elle me dit qu'elle avait peur de la misère, qu'il lui fallait de l'argent ; elle usa de l'infernal empire qu'elle avait pris sur mon esprit pour me pousser au crime : je volais pour elle et je fus jeté en prison. Grâce à la protection d'un ami de mon père, je ne fus pas condamné aux galères. J'appris depuis qu'Eugénie était la maîtresse de l'avocat général qui avait soutenu l'accusation. Les trois années que j'avais passées avec elle avaient usé toute ma jeunesse, toute mon énergie : mes dix ans de prison achevèrent de me tuer. Je sortis de là sans but, sans avenir, sans désir de vivre, sans désir de mourir, et, depuis ce jour, j'ai mené l'existence la plus misérable ; et si je la voyais maintenant, elle qui m'a perdu, je doute fort que j'aie assez d'énergie pour me venger. Je ne travaille que pour avoir quelques sous— pour boire, et me voilà à quarante-cinq ans commissionnaire par occasion. Voilà où conduit la jeunesse lorsqu'elle n'a pas un désir sérieux, la jeunesse sans aucune croyance, ni à Dieu, ni à l'art, — ce dieu qui remplace tous les dieux qui s'en vont ; — voilà où conduit la bonne fille. Buvons !

L'ex-vicomte avait prononcé ces mots d'un ton moitié cynique, moitié sérieux ; il eût été difficile de dire s'il raillait ou s'il parlait raison. Les verres s'entrechoquèrent, et l'ex-danseuse se prépara à son tour à narrer ses infortunes. En ce moment, l'homme et la femme qui étaient assis près de la porte du cabaret entrèrent ; l'ex-vicomte tressaillit, et regarda fixement cette femme qui lui tourna le dos en s'asseyant.

— Ah ! vicomte ! vicomte ! dit la danseuse, depuis dix ans je regarde le cachemire comme un mythe et les chapeaux comme un symbole ! Je n'ai plus d'esprit ; je n'en avais qu'au champagne, tu sais, et depuis dix ans le champagne et moi... nous nous boudons.

Elle vida son verre, et tira un mouchoir en lambeaux pour s'essuyer la bouche ou une larme.

— Ah bah! reprit-elle, les regrets, c'est la monnaie de cœur des imbéciles; soyons succincts.

« Tu sais, jeune Félix, que j'avais annoncé au commencement du souper l'obligation où j'étais de me retirer à dix heures pour aller au théâtre danser un pas nouveau; mais, bast! le champagne ne fut servi qu'à neuf heures, et j'en voulais ma part. A deux heures j'étais encore chez Floreska! je dormais! Le bien vient en dormant, dit-on; à preuve, voici ce qui se passait au théâtre : on me cherchait, on me maudissait, on m'éreintait; le pas sur lequel on comptait allait manquer, alors... »

— Buvons, vicomte, pour faire passer l'absinthe de ces souvenirs.

« Alors une jeune ingénue qui avait famille, — une danseuse, quoi! — s'avança timidement, dit qu'elle savait ce pas, et que si on voulait elle pourrait me remplacer pour ce soir seulement. Dans les grands périls on se raccroche à toutes les branches; le directeur, qui sentait ses cheveux blanchir, accepta. Que te dirai-je? Elle dansa chastement! Elle fut applaudie! Le lendemain j'étais oubliée. Je n'avais pas d'engagement; le directeur me remercia le plus poliment du monde, et je me trouvai sur le pavé avec vingt louis en poche, sans compter les dettes. J'en tombai malade. Je restai trois mois à l'hôpital, et quand je fus guérie... Eh bien! quand je fus guérie, je n'étais plus danseuse : — j'étais trop maigre!

« Je partis pour la province en qualité de coquette. Je menai pendant quatre ans une existence émaillée de sifflets et de déclarations pauvres, mais honnêtes; — pauvres surtout! — Ruinant çà et là quelques chérubins de famille : une triste vie, Félix! Jusqu'au jour où je rencontrai dans les coulisses du théâtre de Valenciennes un jeune-premier, beau comme Antinoüs, insolent comme un page, bête comme un graveur sur cuivre. J'en tombai amoureuse comme une folle, ou plutôt comme une coquette dont le cœur n'a jamais battu. Le freluquet accepta mon amour dédaigneusement et comme par-dessus l'épaule. Je le suivis, pardonnant ses infidélités et ses insolences. Je ne sais comment il avait appris mon aventure chez Floreska; mais il s'en moquait souvent, et me plaisantait sur mon faible pour le champagne et sur mes appointements de jeune coquette, comparés à ceux de danseuse. Pour le surprendre, je voulus faire des économies; je devins avare. Le drôle souriait de temps à autre : il avait deviné. Un soir il prit ses airs les plus doucereux, et m'invita à souper; un tête-à-tête! J'acceptai toute joyeuse; et, voulant lui faire la surprise au dessert, je me munis de mon argent.

« Le soir vint; nous n'étions que nous deux dans un cabinet d'un ces restaurants de province où l'on dîne si bien. J'avais juré de ne pas toucher au champagne; mais Anatole me reprocha câlinement de le laisser boire seul. *Pour lui faire plaisir*, je trempai mes lèvres dans un verre : — je fus perdue; mon amant aurait grisé deux sonneurs. Je fis comme chez Floreska, je m'endormis, et je rêvai qu'un ambassadeur chinois venait me proposer un engagement de 100,000 francs pour le grand théâtre de Pékin. Quand je m'éveillai, le premier objet qui frappa ma vue fut une carte de restaurant, dont le total s'élevait à 145 francs. Au bas étaient écrits ces mots : *Madame Olympia s'entendra avec le restaurateur*. — Je bouleversai l'hôtel par mes cris; Anatole était parti. Une actrice vint charitablement m'apprendre qu'il avait rompu son engagement depuis deux jours, et je n'en avais rien su! Dans mes grands chagrins je n'ai jamais pu pleurer; ordinairement je tombe malade. Cette fois-là ma maladie fut terrible : le dépit d'avoir été jouée, le chagrin d'avoir perdu mon seul amour, la colère d'avoir payé 145 francs pour me griser; toutes ces choses réunies me montèrent à la tête, et je devins presque folle. On me transporta à l'hôpital. Je sortis de là méconnaissable : à vingt-six ans j'en paraissais trente-cinq. Que faire? Où aller? Tu sais, beau vicomte, quand on a mis le pied dans ce monde étrange des coulisses, il est bien difficile d'en sortir, et on ne voulait plus de moi, pas même pour les duègnes! Ma voix était cassée comme maintenant. Je me fis ouvreuse de loge; j'avais besoin de distraction. Je ne pouvais pas devenir dévote, je devins *ivrogne*; je n'avais plus de champagne, je bus de l'eau-de-vie : on me chassa. Misère! Je dégringolai de degrés en degrés, jusqu'à l'emploi de cuisinière dans un sérail de ces pauvres pécheresses, que je regardais jadis du haut de ma grandeur. Ah! vicomte! c'est le champagne qui m'a perdue... aussi, n'en bois-je plus jamais!!! »

Deux verres furent encore vidés; les yeux brillaient d'un feu sombre, les lèvres étaient grasses, les langues épaisses; le vicomte et la danseuse se donnèrent la main pour se lever.

En passant près de l'homme et de la femme qu'il avait vus en entrant, le vicomte regarda encore cette dernière, qui se leva et lui sauta au cou.

— Eh! mon pigeon, dit-elle, mon Félix Noiraud d'Yvernes! Qu'est-ce que tu deviens? Je t'ai reconnu à ton œil!

— Eugénie, balbutia le vicomte. C'est ma *bonne fille*, ajouta-t-il en se tournant vers Olympe; mais cette dernière n'écoutait pas. Elle embrassait le camarade d'Eugénie.

— Anatole!

— Olympe!

— Qu'est-ce que tu fais?

— Cuisinière.

— Aboyeur d'un petit théâtre! — C'est relâche aujourd'hui.

La reconnaissance générale se fit, — sans rancune, — et un nouveau litre d'eau-de-vie fut apporté.

— Cette taverne est mal famée, dit l'aboyeur avec un dédain sublime. Je sais un bon coin; allons-y, nous dînerons.

Ils se levèrent en chancelant et sortirent; la nuit était tombée, les rues désertes. Bientôt on entendit les quatre voix réunies, chantant des paroles obscènes, se perdre dans le lointain.

A. DESTROYES.



LE CONCERT DE FLEURS.



En 1829, j'avais fait avec quelques amis le voyage de Bretagne. Nous nous étions arrêtés à Saint-Servan, pour passer quelques jours dans ma famille. Nous le passâmes d'une manière assez gaie et fort variée, ce qui me convenait surtout. C'étaient tour à tour des chasses, des promenades, des parties de pêche.

Un jour nous prîmes un bateau pour aller faire un tour au large, et visiter quelques-unes des îles qui se dessinent sur la mer comme des broderies vertes sur une gaze bleue. Étant tous quatre bons nageurs et quelque peu marins, nous ne voulûmes point prendre avec nous de bateliers, gens fort utiles assurément, mais dont le flegme et l'entêtement refroidissent singulièrement la joie remuante des jeunes gens.

Nous partîmes. La mer calme et azurée se brisait mollement sur le sable du rivage, et les nuages, doucement poussés par la brise, traversaient avec une harmonieuse lenteur les espaces sans bornes du ciel, comme une troupe d'oiseaux voyageurs qui traversent un lac. Leur ombre venait parfois se jouer sur nos têtes, devançant tantôt la barque, tantôt devancée par elle, se promenant sur la mer comme de grandes taches mobiles. Quelquefois on eût dit qu'un énorme poisson ou bien un banc de sable donnait à l'eau ces couleurs sombres et ternes. Quand nous nous fûmes un peu éloignés de la terre, la brise, ne rencontrant plus d'obstacle, se fit sentir plus forte et plus fraîche. La voile s'arrondit comme l'aile d'un cygne, et le bateau glissa sur l'eau avec la légèreté d'une fée.

Nous visitâmes tour à tour plusieurs îles, nous éloignant toujours davantage de la terre. Vers trois heures de l'après-midi, la mer devint houleuse, et le vent se leva plus fort. Mais, comme les nuages étaient peu nombreux, nous ne nous en inquiétâmes pas davantage, et nous avançâmes toujours.

Cependant le vent augmentait peu à peu de violence, et des nuages que nous avions à peine aperçus au bord de l'horizon, qu'ils entouraient comme une ceinture noire, se développaient et s'agrandissaient avec une prodigieuse rapidité. Bientôt ils formèrent au-dessus de nos têtes un dais sombre et pesant; et quelques grosses gouttes de pluie, accompagnées d'un grondement de tonnerre lointain, tombèrent sur la barque.

Nous hésitâmes un instant, nous regardant en silence pour nous interroger l'un l'autre.

— Il faut nous en retourner, dit alors l'un de nous.

— Nous sommes trop loin de terre, nous n'aurons pas le temps, dit un second.

— Mais au moins il faut rejoindre la dernière île que nous avons quittée.

— Nous en sommes d'un tiers plus loin que de celle sur laquelle nous gouvernons, dis-je à mon tour. Allons vite et droit.

Nous serrâmes le vent, et nous partîmes avec la rapidité d'un cheval au galop. La mer était devenue verte et livide, les vagues se déroulaient en écume blanchâtre, et rendaient un son funèbre en clapotant contre la barque qui frissonnait. Nous montions sur le sommet des lames, nous descendions dans leur lit avec une effrayante mobilité. Le vent, qui soufflait par secousses violentes, faisait crier le mât et tanguer le bateau avec tant de force, que l'avant finit par se remplir d'eau.

Aussitôt la voile fut amenée, le mât enlevé, et les rames jouèrent vigoureusement. La tempête augmentait toujours, et, malgré nos efforts, nous ne savions pas si nous arriverions à temps. Alors nous redoublâmes de vitesse et d'énergie, et au bout de quelques minutes nous touchâmes la terre.

Il était temps. A peine avions-nous tiré notre barque sur le rivage, que l'ouragan devint horrible. L'épais rideau de nuages noirs qui dérobait le ciel à la terre ne s'entr'ouvrait que pour laisser passer de pâles éclairs qui venaient nous annoncer la foudre ; et la foudre, se précipitant à la suite de son messager, se promenait en bondissant sur nos têtes avec d'horribles mugissements. Les vagues, comme des géants déchaînés, s'élançaient en flots d'écume vers le ciel, et retombaient en broyant dans leurs replis le sable et les pierres du rivage.

Nous restâmes quelque temps à considérer l'orage. Mais bientôt la pluie se mit à tomber par torrents. Il fallut songer à trouver un abri. Nous cherchâmes des yeux autour de nous, et nous ne vîmes rien que quelques arbres fort maigres. Faute de mieux, nous allâmes nous blottir sous le mieux fourré des trois, pour attendre que l'orage diminuât.

Mais cela tombait si bien qu'en moins d'un quart d'heure nous fûmes complétement inondés. On résolut de se mettre en marche pour trouver, à quelque prix que ce fût, un endroit où se réfugier.

Enfin, après bien des peines et des fatigues, nous aperçûmes, à peu de distance devant nous, une cabane d'une forme assez étrange, qui était appuyée de tous côtés contre des arbres qui semblaient même en faire partie. Sans nous arrêter à en considérer l'architecture, nous fondîmes sur la porte comme des chiens affamés sur un os, et nous entrâmes sans frapper.

Il n'y avait qu'une chambre, si l'on peut donner le nom de chambre à une pièce de huit ou dix pieds carrés qui n'avait d'autre parquet que la terre, d'autre muraille que des pierres cimentées par de la terre glaise. Sur une espèce de foyer fait avec des cailloux plats posés les uns auprès des autres, brûlait un feu de branches sèches dont la fumée s'échappait à moitié par un trou pratiqué dans le haut du mur.

Près du feu, sur un fagot mal attaché, était assis un homme ayant la barbe et les cheveux fort longs, la figure hâve et maigre, le regard incertain. Ses habits, ou plutôt son habit était un composé informe de peaux de lapins et d'écorces tressées qui lui descendait jusqu'aux talons. Il se dandinait d'une manière étrange sur son fagot, chantant une ballade bretonne sur un air monotone et lent. Aux lueurs de la flamme qui oscillait, cet homme, avec son accoutrement bizarre et sa chanson de sorcière, semblait l'ombre de Robinson Crusoé évoquée durant une nuit d'orage par quelque invincible magicien.

A cette vue, nous nous arrêtâmes, saisis d'étonnement. Au bout de quelques secondes, lorsque, après l'avoir bien considéré, nous nous regardâmes les uns les autres, nous partîmes tous ensemble d'un vaste éclat de rire qui retentit énergiquement sous la hutte. L'homme, qui ne s'était pas jusqu'alors aperçu de notre présence, fit un mouvement nerveux plein de surprise et de terreur, cessa brusquement sa chanson, et se leva droit devant nous pour nous considérer à son tour. Plus il nous regardait, plus sa terreur et sa surprise paraissaient augmenter. Nous crûmes qu'il était temps de l'apostropher.

— Hé ! brave homme, pouvez-vous nous donner asile pour cette nuit?

Quand il m'entendit lui adresser cette question simple, il se mit à trembler de plus belle, si bien que ses jambes flageolaient sous lui. Croyant alors qu'il augurait mal de nous sur notre mine, qui cependant valait bien la sienne, je me hâtai de le rassurer.

— N'ayez pas peur, lui dis-je, mon brave homme, nous sommes d'honnêtes gens, et nous ne serions pas venus vous déranger si la pluie ne nous avait pas forcés d'entrer chez vous. Mais il fait un temps du diable, et si vous ne voulez pas nous recevoir cette nuit, il est probable que chacun de nous va fondre à la pluie comme un bonhomme de sel.

Je lui disais cela pour le prendre d'abord par les sentiments; car j'étais bien résolu, ainsi que mes compagnons, à rester où nous étions, malgré le maître du logis lui-même, plutôt que de recommencer nos courses à travers les champs, par

une nuit où l'on n'aurait pas mis un gendarme dehors.

Il resta dans la même position sans nous répondre; puis nous vîmes ses lèvres décolorées s'ouvrir pour un sourire, et sa tête se pencher sur sa poitrine. Enfin il la releva, et nous dit d'une voix mal articulée :

— Nentenquette berzounec.

Deux grosses larmes lui roulaient le long des joues.

— Cet homme n'entend pas le français, dis-je en me retournant vers mes camarades.

— Il n'y a pas besoin de pleurer pour cela, me répondit l'un d'eux.

Ce fut mon tour de baisser silencieusement la tête. Je pensais que les hommes ont toujours des paroles de dédain et de sarcasme pour toutes les douleurs qu'ils ne comprennent pas, et que cet homme avait au fond du cœur quelque chagrin que mes paroles avaient réveillé. Je fus touché jusqu'au fond de l'âme de cette tristesse muette, et je pris dans mes mains celles du Breton, que je serrai avec sympathie. Une indicible joie brilla dans les regards de cet homme, qui se pencha sur mes mains et les baisa fervemment.

— Ah çà ! il est décidément fou, dirent les autres.

Cette parole me rappela à moi et à ma situation. Je demandai en patois celtique l'hospitalité à mon ermite breton, et il me répondit dans le même langage que tout ce qu'il y avait dans sa pauvre maison était à notre service, surtout au mien. Aussitôt chacun s'empara d'un fagot, s'assit dessus autour du feu qui fut activé, et s'efforça de sécher ses vêtements. Le maître du logis nous regardait faire avec une admiration bienheureuse dont nous ne cherchâmes pas à nous rendre compte, trop occupés que nous étions de nous-mêmes pour prendre garde à lui. Lorsque nous commençâmes à nous réchauffer, un autre souci vint nous assaillir. A mesure que le froid s'en allait, la faim venait. Notre estomac se ressentait du rude exercice de nos bras. Mais nous ne savions trop comment remédier au mal. La cabane était si chétive, et le propriétaire en paraissait si pauvre, que nous craignions fort de commettre une indiscrétion en lui demandant à manger. Pourtant, après avoir bien consulté les regards voraces de la compagnie, je me décidai à adresser la parole à notre hôte. C'était à moi qu'était concédé, vu ma connaissance de la langue locale, le privilége d'orateur, ordinairement si disputé.

Je lui demandai en conséquence s'il n'avait pas quelque chose à nous donner. Sans rien me répondre, il sortit, en dépit de la pluie, qui continuait de plus en plus fort. Alors la conversation s'engagea entre nous.

— Ma foi, malgré la rusticité et la petitesse de la cabane, nous sommes fort heureux d'avoir trouvé un abri ici. Autrement, Dieu sait si l'on ne nous aurait pas trouvés gelés demain matin.

— Ou bien si le vent ne nous aurait pas tous emportés.

— Il faut avouer, messieurs, que notre hôte a une singulière mine, un singulier habit et une singulière maison.

— C'est peut-être la mode en Bretagne.

— Que croyez-vous que soit cet homme ?

— C'est un brave homme, dis-je avec gravité.

— Ce n'est pas là la question. Je pense pour ma part que ce pourrait bien être un contrebandier.

— Un contrebandier ! Ah bien, oui ! Ce serait bien la peine d'être contrebandier pour être logé comme une huître et habillé comme un ramoneur.

— Et puis le brave homme a l'air trop bête pour un contrebandier. C'est plutôt un pauvre imbécile qui sera venu habiter ce trou parce qu'on ne voulait plus de lui dans son village.

— Ou bien un fanatique qui sera venu se caserner ici par pénitence.

— Peut-être, messieurs, dis-je à mon tour, est-ce un homme qu'un chagrin de cœur a éloigné du monde.

A ce mot, ils partirent tous trois d'un éclat de rire.

— Le fait est que ce jeune homme a l'air d'un amant malheureux, comme moi j'ai l'air de Caton-le-Censeur.

— Si nous le faisions engager comme jeune premier au théâtre de Saint-Malo ?

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée de celui qui en était l'objet. Il apportait dans un plat de terre carré, qu'il avait recouvert d'un pan de sa robe, les trois quarts à peu près d'un lapin qui n'avait, ma foi ! pas mauvaise mine. Il le posa près du feu et repartit en me disant :

— Attendez.

Puis il revint, apportant de la même manière un autre plat où il y avait sur des feuilles deux poissons bouillis, et un pot de terre assez mal bâti qui contenait je ne sais quelles herbes cuites dans leur bouillon. Il posa le tout à côté du premier plat, s'assit à côté de moi par terre en croisant les jambes, et me dit, avec une orgueilleuse satisfaction :

— Mangez, cela vient de la grotte.

En ma qualité de truchement, je redis en bon français ces paroles à mes compagnons, qui se jetèrent brutalement sur les mets, qui sur le poisson, qui sur la viande, qui sur les légumes.

— Que cela vienne de la grotte ou non, cela est détestable, dit un de nous, qui était d'une humeur massacrante depuis notre aventure.

— Possible pour les légumes, mais la viande est très passable.

— Et le poisson excellent.

Je triomphais, j'avais la majorité pour moi. Mais je pensai que le repas n'était pas complet, je me hasardai à demander du pain.

— Je n'en ai pas.

— Avez-vous des pommes de terre ?

— Non.

— Ou des galettes de sarrasin ?

— Non.

— Qu'est-ce donc que vous mangez avec votre viande ?

— Des légumes.

— Et avec votre poisson ?

— Des légumes.

— Mais avec vos légumes ?

— De la viande et du poisson.

Voyant que je n'en pourrais tirer autre chose, j'annonçai aux autres convives qu'ils eussent à se contenter de ce qu'ils avaient, parce que notre hôte n'avait pas de pain à nous donner.

— Le barbare !... dit le grondeur de la troupe.

Cependant ils se contentèrent si bien de leur souper, qu'un quart d'heure après il ne restait plus que des arêtes et des os sur les plats. Puis on remua des tas de feuilles sèches qui étaient à l'autre bout de la cabane, on se coucha, et l'on s'endormit, comme je pus m'en convaincre aux ronflements sonores qui se déployaient sous la hutte.

Moi seul je ne m'étais pas couché, parce que la curiosité me tourmentait plus que le sommeil. Je voulais à toute force savoir l'histoire de cet homme bizarre qui était devant moi.

Je rapprochai donc mon fagot du feu, je tirai de ma poche deux cigares qui avaient séché en même temps que moi, j'en offris un au Breton, qui le refusa; j'allumai le mien, et je me mis à préparer un interrogatoire. Après avoir bien cherché un préambule, je ne pus rien trouver de mieux que ce qui va suivre.

— Y a-t-il longtemps, lui dis-je entre deux bouffées de fumée, que vous habitez cette île ?

— Trois ans et quelque chose.

— Et vous y trouvez-vous bien ?

— Aussi bien qu'un chrétien peut le faire sous l'œil de Dieu, loin de ses frères.

— Vous êtes donc tout seul ici ?

Il me regarda avec un sourire de défiance qui voulait dire : — Vous vous moquez de moi. Puis il ajouta : — Comment voulez-vous que quelqu'un puisse demeurer ici ?

— Vous y demeurez bien, vous.

— Oh ! moi, c'est différent.

— Ainsi vous êtes le seul habitant de votre île ?

— Depuis trois ans que je suis ici, votre voix est la première voix humaine que j'aie entendue.

— Comment ! m'écriai-je... et je laissai tomber d'étonnement mon cigare dans le feu.

Il prit à sa ceinture un couteau dont la lame était longue et mince comme une alène, piqua adroitement mon cigare par le milieu et me le rendit intact.

— C'est pour cela, repris-je en poursuivant mon idée, que vous avez pleuré quand je vous ai parlé.

— Je ne sais pas : cela m'a fait un effet si singulier, que je ne sais si c'était de la joie ou de la tristesse. J'ai pleuré comme ça, parce que j'avais besoin de pleurer; mais ensuite j'ai été bien heureux.

Nous nous regardâmes quelque temps en silence.

— Ah ça ! comment et pourquoi êtes-vous venu vous établir ici ? — J'ai fait naufrage.

J'eus envie de rire à cette singulière assertion, et je crus le pauvre homme fou; mais quand je vis le calme et la gravité avec lesquels il me parlait, je redevins sérieux et attentif.

— J'étais un pauvre paysan d'un pauvre village près de Saint-Brieuc. Mon père et ma mère étaient morts pendant que j'étais tout petit enfant. Je vécus jusqu'à l'âge de huit ans des charités des uns et des autres. A cet âge-là, on me mit à garder les vaches. Le champ où elles allaient était parsemé de grandes pierres noires qui se tenaient droit en l'air comme des cathédrales et qui me rendaient triste, je ne sais pas pourquoi, quand je les regardais. Il y en avait une surtout plus grande et plus noire que les autres, au pied de laquelle passait une petite rivière très profonde, toute bordée de coudriers gris. J'allais souvent m'asseoir là, parce que j'aimais à être triste. Quelquefois je restais là des heures entières, pensant à je ne sais quoi, ne faisant pas attention à ce qui se passait autour de moi. Aussi, souvent, les vaches s'en allaient par-ci et par-là, sans que je m'en aperçusse, et j'étais obligé de passer une partie de la nuit à courir après elles pour les rattraper. Quand je rentrais, après ces affaires-là, mon maître me disait : « Mériadec, tu finiras par me perdre mes vaches; prends-y garde. Si tu retournes encore t'asseoir auprès de la grande pierre noire, je ne te donnerai pas à souper. » Moi, j'y allais tout de même, parce que j'aimais mieux me passer de souper que de ne pas entendre la rivière couler sous les coudriers gris, dont le vent faisait frissonner les branches. Les jours de pluie surtout, cela faisait un bruit comme si cela avait voulu pleurer. Il me semblait que je comprenais ce qu'ils disaient, et je me mettais à pleurer aussi. J'étais content quand j'avais pleuré. J'aimais mieux le champ que la maison; j'y restais toute la journée avec mes va-

ches, quelque temps qu'il fît. Cependant l'on m'avait bien recommandé de rentrer quand il ferait mauvais. — Un jour il fit un orage très violent, qui ne m'empêcha pas de rester comme à l'ordinaire. La foudre tomba dans le champ et tua deux vaches. Quand j'allai dire cela à mon maître, il se mit dans une colère terrible, me battit et me renvoya. — Je passai quelque temps en liberté, me promenant dans la campagne, me nourrissant de fruits sauvages, parce qu'il est défendu de prendre une pomme à ceux qui en ont mille fois trop pour eux; buvant l'eau des sources, dormant sous les arbres. La nuit, j'écoutais chanter le rossignol, et le matin l'alouette. Je regardais lever le soleil, qui rosait les nuages et buvait la rosée suspendue aux arbres des champs et aux pétales des fleurs; je le regardais se coucher derrière les collines, empourprant de ses derniers rayons le lit où il allait se reposer. Le jour, je m'enfonçais dans les bois, où je cherchais à tracer de nouvelles routes; j'allais m'asseoir derrière une roche, près de l'étang où les cerfs et les chevreuils avaient coutume de boire, et je les voyais courir, se jouer et se repaître à l'aise, jusqu'à ce que la voix d'un chien vînt les faire sauver; car tout ce qui veut être libre sur la terre semble avoir derrière soi quelque persécuteur. Je ne sais pas précisément comment s'écoulaient mes heures; mais je sais bien que ce temps fut le plus heureux de ma vie.

Hélas! il paraît que les lois défendent ce bonheur-là; car un jour que, couché dans un champ, je respirais, aux rayons du soleil, le parfum des foins que l'on coupait, un garde m'arrêta comme vagabond, et me mena au maire, qui me fit mettre en prison pour quinze jours.

Quand je sortis de là, le curé du village, qui avait besoin d'un gars pour lui faire ses commissions et lui servir la messe, me prit à son service. Je crois que je ne m'acquittai guère mieux de mon second emploi que de mon premier. Lorsque j'étais envoyé quelque part, si dans mon chemin je rencontrais un bois ou une prairie bien verte, je ne revenais que le soir, bien tard. Souvent, de bon matin, quand je voyais le ciel blanchir, je sortais pour respirer l'air frais et piquant du printemps, ou bien pour m'égarer dans les brouillards de l'automne, et j'oubliais de revenir. Aussi étais-je réprimandé. — Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu encenser à l'église? — Monsieur le curé, j'étais à respirer l'odeur des fleurs. — Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu chanter à la grand'messe? — Monsieur le curé, j'écoutais chanter les oiseaux.

M. le curé avait bien de la patience, et il supportait tout cela; mais cela ne pouvait pas toujours durer ainsi.

Une fois M. le curé m'envoya faire une course plus longue qu'à l'ordinaire pour inviter à dîner un curé de ses amis, qui demeurait à quelques lieues de chez nous, sur le bord de la mer. Je me mis en route comme d'habitude, m'arrêtant sans m'en apercevoir, reprenant mon chemin quand je repensais à mon affaire. Le village où je me rendais était assis précisément sur le rivage, au pied d'une montagne assez rude, qui n'avait pour communication avec la plaine qu'une gorge âpre et profonde. Je m'engageai dans ce passage étroit, où je ne voyais ni à dix pieds devant moi ni à dix pieds derrière. L'aspect sauvage et triste de ce lieu, l'air humide qui y circulait, le ciel gris et brumeux qui pesait sur ma tête, un certain bruit mystérieux que je n'avais jamais entendu et qui semblait venir à la fois des hauteurs du ciel, des immensités de l'espace et des entrailles de la terre, — tout cela me plongea dans une émotion vague et triste, où je m'abîmais comme dans un lac sans fond. J'avançais machinalement, sans m'inquiéter où j'allais, suivant au hasard la route qui se présentait à moi. Plus je marchais en avant, plus je sentais mon émotion augmenter. Quand j'arrivai au bout du passage, je ne me connaissais plus : j'étais absorbé. Enfin je débouchai brusquement sur le rivage, et je me trouvai face à face avec la mer! Je tombai à genoux sur le sable, le cœur plein de terreur et d'admiration. Je frissonnais en silence. La mer, qui se déroulait immense dans un horizon sans bornes, montait et descendait tour à tour sur la plage houleuse, et menaçante, et plaintive. Je ressentais cette agitation, j'avais peur de ces menaces, je comprenais ces plaintes. Il me semblait qu'il y avait dans mon âme un océan sans bornes aussi, plein de houles et de tempêtes cachées, qui pouvaient déborder sur ma vie, comme l'autre débordait sur la terre. J'entendis au dedans de moi un hymne de lamentation qui répondait à l'hymne lamentable des flots.

Je restai là jusqu'au soir. La nuit étant venue, j'allai me coucher dans une grotte qui était près de là, suspendue au flanc de la montagne. Le lendemain, après avoir vu lever le soleil et dit adieu à la mer, je partis pour retourner chez mon maître. Je ne sais comment cela se fit; mais je n'y arrivai que le soir, quoiqu'il n'y eût guère que quatre lieues. Quand je fus rentré, M. le curé me dit : — Mériadec, tu es resté deux jours pour faire ma commission. — Ah! lui répondis-je, assez étonné. — Mais il faut au moins espérer que tu l'as bien faite? — Quoi? — Ma commission? — Quelle commission? — Comment! petit malheureux, tu n'es pas allé inviter mon ami le curé de***? — Non, monsieur le curé. — Mais qu'est-ce donc que tu as fait depuis deux jours? — Monsieur le curé, j'ai regardé la mer.

M. le curé déclara que j'étais un effronté mauvais sujet et me mit à la porte. Dès que je fus dehors, je me remis en route pour l'endroit d'où je venais, et j'y recommençai ce qu'ils appellent la vie de vagabond, admirant la nature, et adorant, dans mon cœur, le Dieu qui l'a faite. Cependant j'étais mal vu dans le village, quoique je n'eusse fait de mal à personne. Les hommes m'appelaient Mériadec le fainéant, et les enfants, Mériadec l'imbécile. Je ne me rappelle pas comment je fis pour vivre en ce temps-là.

Aux approches de l'hiver, comme je ne pouvais plus coucher dehors, ni trouver ma nourriture en plein air, je fus obligé de demander du service aux paysans de l'endroit. Ils me reçurent tous très mal et se moquèrent de moi. Enfin il y en eut un qui me dit que si je voulais lui faire une belle chanson bretonne, il me prendrait pour faire les gros ouvrages de sa maison. Tout le monde se mit à rire. Moi je dis que je voulais bien, et que je reviendrais le lendemain, à pareille heure, apporter ma chanson. J'avais entendu souvent des ballades récitées par des ménétriers ou chantées en chœur par les villageois, et je voyais à peu près comment cela devait se faire. Le lendemain, en effet, je revins, et je leur chantai l'histoire d'un esprit des fleurs qui passait sa vie au milieu d'elles, se cachant sous les pieds des violettes qu'il embaumait de son souffle, se balançant aux tiges des roses qu'il colorait en les caressant de ses ailes, changeant sans cesse d'asile et de bonheur. Un jour d'orage, le vent emporta l'esprit des fleurs qui ne revint plus sur la terre : les fleurs pleuraient et se flétrissaient en pensant à leur esprit qui était mort et qu'elles ne reverraient plus. Mais l'esprit, qui vit leur peine du haut du ciel qu'il habitait maintenant, leur fit dire par une goutte de rosée qu'elles eussent à se consoler, parce qu'il vivait encore, mais d'une vie plus aérienne et plus douce, et que celles qui mourraient sur la terre viendraient habiter avec lui une lumineuse étoile, où ils se retrouveraient tous ensemble, plus heureux et plus vivaces que jamais. Et je dis aux femmes qui étaient là rassemblées que quand leurs petits enfants mouraient, leur âme allait au ciel attendre celle de leurs mères pour y être heureuses ensemble d'un bonheur éternel.

Les femmes pleuraient au moment où je finis ma chanson; les hommes m'applaudirent, et le maître de la maison m'accorda la faveur qu'il m'avait promise. Je fus chargé du soin de traire les vaches, de nettoyer la basse-cour et de garder les cochons.

— Oh ! m'écriai-je avec douleur, oh ! destinée ! destinée des poëtes!

Mon hôte me regarda d'un air étonné, se tut quelque temps, et sur mon invitation reprit son récit :

— Je restai dans cette maison pendant plusieurs années, ne me trouvant ni heureux ni malheureux. D'un côté je n'étais plus tourmenté par les hommes ni les enfants du pays; l'on ne me jetait plus de pierres quand je passais dans la rue. Mais de l'autre, il me manquait la liberté, et mes journées sur le bord de la mer, et mes demi-sommeils sur l'herbe des prés aux rayons du soleil, et mes délicieuses nuits d'été dormies au milieu des bois parfumés. Cette vie commençait à me lasser. Mais il se présenta un incident qui m'empêcha de la quitter et vint changer complétement le cours de mes idées.

La fille du maître, qui avait été élevée à quelque distance du village, chez une vieille parente, revint se fixer dans sa famille. Elle était à peu près de mon âge, mais belle comme la vierge Marie. La première fois que je la vis, c'était à table chez son père; je m'arrêtai tout d'un coup et je laissai tomber un plat que je tenais. « Quel imbécile ! » s'écria-t-elle. Ce fut le premier mot qu'elle prononça devant moi. Les larmes m'en vinrent aux yeux, et j'en fus plus affligé que des cris de la maîtresse ou des coups du maître. Je ne dormis pas de toute la nuit.

Je finis par aimer cette jeune fille passionnément. Comme elle était orgueilleuse et insolente, je n'osai pas d'abord lui exprimer les sentiments que j'éprouvais pour elle. Mais bientôt je m'enhardis; et, sans lui parler de moi directement, je lui chantais souvent des chansons où je peignais sous un autre nom mes chagrins, mon amour et mes désirs. Elle paraissait m'écouter avec plaisir. Un jour elle dit tout haut devant ses parents : « Ce porcher fait vraiment de jolies chansons ! » Je fus heureux de cela pendant huit jours. Au bout de quelque temps, elle comprit que c'était d'elle et de moi que je lui parlais dans mes chansons. Il me sembla qu'elle me traitait avec plus d'égards depuis ce temps-là, et je ne perdais pas l'espoir qu'elle pourrait bien m'aimer à son tour. Une fois que je lui disais cela, elle me répondit : — « Bah! Mériadec, regarde comme tu es vilain et mal habillé ! » Je m'aperçus alors, pour la première fois de ma vie, que je prenais trop peu soin de ma personne. Aussi, pour réparer cela, je passai mes nuits à faire des chapeaux de paille, des sabots, des cuillers de bois, que j'allais vendre le dimanche à Saint-Brieuc. Avec leur produit, je m'achetai un beau surtout gris, avec de gros boutons de cuivre qui reluisaient comme des miroirs, et un ruban bleu que j'attachai à mon chapeau. Je voulais lui faire une surprise. Le premier dimanche qui suivit, je m'arrangeai et m'habillai de mon mieux; puis j'allai à la messe. Quand j'entrai,

tout le monde fut étonné et me regarda à deux fois, pour voir si j'étais bien le même homme. En sortant de l'église, je passai à côté d'elle, fier comme un bedeau, et je lui lançai un regard qui voulait dire : « Eh bien ! suis-je mieux comme cela ? » Elle me répondit par un sourire de contentement et d'approbation. J'étais ivre de joie. Tous les jours, quand mon ouvrage était fini, je prenais mon beau costume et j'allais faire cercle dans la maison du maître. Les enfants du village ne m'appelèrent plus que Mériadec le beau, comme ils m'avaient appelé Mériadec-l'imbécile.

Je continuais à lui parler de mon amour ; elle me répondit : « Bah ! Mériadec, regarde comme tu es faible et peu vaillant ! » Je ne dis rien ; mais je résolus de détruire aussi cette accusation. Il y eut une fête aux environs, et, à cette fête, des jeux de toutes sortes. Je ne voulus pas me mêler aux courses qui eurent lieu, parce que j'étais sûr d'arriver le dernier ; mais quand le moment des luttes arriva, espérant que l'amour doublerait mes forces et me ferait obtenir la victoire, je me présentai hardiment devant le plus rude champion de l'assemblée. Du premier coup de tête, il m'envoya rouler à quinze pas. On me rapporta évanoui au logis : là j'appris que ma jeune maîtresse avait ri à gorge déployée au moment de ma chute, et qu'elle ne parlait à tout le monde que de la drôle de mine que je fis en recevant le coup de tête.

Le chagrin me rendit malade. On me soigna pendant quelque temps, et je guéris à moitié ; mais comme, toujours faible et souffrant, je ne pouvais suffire à mon ouvrage, on me mit dehors en me disant que je n'étais bon à rien.

Je repris la vie errante que j'avais déjà menée en pareille occasion. Un jour que, couché sur la mousse, j'écoutais les piverts qui creusaient à coups de bec les grands arbres de la forêt, je fus interrompu dans ma rêverie par un bruit de voix et de pas qui s'approchaient : c'était elle qui se promenait avec deux de ses compagnes. — « Pourquoi l'as-tu laissé renvoyer ? disait l'une. — Bah ! répondit-elle, qu'est-ce que j'en aurais fait ? — Tu ne l'aimais donc pas, ce pauvre garçon ? — Par exemple ! tu te moques. — Mais alors pourquoi te laisser courtiser par lui ? dit l'autre. — Tiens ! c'est toujours flatteur d'avoir apprivoisé un original comme ça. »

— Les femmes sont donc partout les mêmes ! me dis-je à demi-voix.

— Ces paroles me firent tant de mal, que je restai là jusqu'au soir à me désespérer, ne pouvant ni pleurer ni changer de place. Toute la nuit je rêvai de cela, et le lendemain matin j'étais si fatigué, que je fus plus d'une heure avant de pouvoir me mettre en route. Je me rendis à un village éloigné du nôtre, par devers Saint-Malo : là, après avoir cherché inutilement de l'ouvrage, je m'établis chez une vieille femme qui demeurait toute seule, et qu'on appelait la Sorcière. On disait que c'était une méchante vieille qui composait des poisons, jetait des sorts sur les bestiaux, et s'en allait la nuit, sur un balai, danser sur les grandes pierres noires qui sont dans les plaines de Loch-Mariacher. C'était une bonne femme qui vivait dans une pauvre cabane, assez éloignée des autres, parce qu'elle n'aimait pas le bruit. Elle tressait des joncs pour en faire des nattes, elle cultivait des légumes et des fleurs dans un petit jardin, et sortait quelquefois la nuit pour aller chercher des simples et des fleurs sauvages au clair de la lune, parce qu'elle croyait qu'ils avaient plus de vertu cueillis en ce moment, ou bien pour aller se promener sur le bord de la mer, parce qu'elle trouvait cela beau. Elle employait tous ces simples à faire des remèdes qu'elle donnait aux paysans quand ils étaient malades. Comme nous étions tous les deux malheureux et isolés, nous nous entendîmes bien vite. Nous nous mîmes à demeurer ensemble, comme je vous l'ai dit, et nous vécûmes tranquilles. Elle s'occupait de la cabane ; moi j'allais à la chasse aux lapins que je prenais dans des piéges, et à la pêche, car nous avions acheté une petite barque avec nos économies. J'allais plus souvent à la pêche qu'à la chasse, parce que j'aimais la mer de cœur. J'étais heureux quand je me voyais glisser sur le dos de l'eau qui écumait frappée par mes avirons, ou que, laissant la barque errer à son gré, je me sentais mollement balancé par les flots qui semblaient me bercer comme une nourrice son enfant. Puis, quand, la nuit, le vent chassait au-dessus de ma tête les nuages qui fuyaient comme de grandes ombres, et venait siffler dans mes vêtements humides, je me sentais saisi d'une sainte frayeur ; je tombais à genoux au fond de ma barque, et je priais Dieu. Oh ! que j'ai souvent regretté ces heures de danger et d'extase où ma poitrine se dilatait au souffle de la brise, où mon cœur se remplissait des vagues et tristes mélodies de l'Océan, où je vivais en quelques heures une vie d'un siècle !

La bonne femme était toujours inquiète de moi quand je ne rentrais pas le soir, et elle me faisait des reproches amicaux de mes longues absences. Je lui promettais toujours de ne plus recommencer, et toujours je recommençais.

Un soir j'étais parti pour la pêche. La mer houlait fortement ; le vent gémissait en passant sur les flots qu'il avait soulevés. Je me laissai aller à mes pensées ordinaires. Comme je n'aimais pas troubler mes solennelles et douces mélancolies

par la fatigue d'un travail corporel, cette nuit-là, comme de coutume, je me couchai au fond de la barque et je la laissai voguer à la dérive. Le vent augmenta de force; la mer houla davantage. Tout présageait une tempête affreuse. Elle ne se fit pas attendre. Le tonnerre gronda, les vagues grossirent, et le vent mugit. Je me levai rapidement, et je me mis aux rames; mais ce fut en vain. Le courant m'entraîna avec une violence irrésistible, et je fus obligé de m'abandonner à son caprice. Au bout d'un quart d'heure d'angoisses, j'aperçus la terre à quelques brasses; au bout d'une minute, la barque heurta un rocher, se brisa, et je tombai dans l'eau. Heureusement j'avais pied, et je n'étais qu'à deux pas du bord. J'y arrivai. Au lieu de me trouver, comme je l'espérais, sur la terre ferme, j'étais sur cette île que je n'ai pas quittée depuis. —

Je ferais volontiers comme les héros bavards d'Homère qui passaient jusqu'à deux jours et deux nuits



à écouter et à conter des histoires. Quoique la nuit fût déjà avancée, je priai Mériadec de continuer son histoire. Privé depuis trois ans du plaisir de converser avec des hommes, il était aussi désireux de parler que moi d'écouter. Aussi ne fit-il pas de difficulté. Nous ranimâmes le feu qui s'éteignait; j'allumai un nouveau cigare, et Mériadec reprit en ces termes :

— Quand le matin arriva, j'étais mouillé des pieds à la tête, je grelottais de froid et de fièvre; mais le soleil levant sécha bien vite mes vêtements et réchauffa mon sang. Je m'assis sur le rivage, en pensant à ma barque que j'avais perdue, et à la bonne femme qui devait me croire mort. J'attendais qu'un bateau pêcheur passât pour me tirer de mon île; il n'en passa pas un seul pendant toute la journée. Je couchai encore à la belle étoile. Le lendemain je mourais de faim. J'attendis

plusieurs heures encore l'arrivée de quelque bateau; mais n'en apercevant pas, je me mis en quête d'un peu de nourriture. Pour cela il fallut parcourir l'île qui n'est pas très grande. Je ne vis que des peupliers, des bouleaux, et quelques autres arbres sauvages dont je ne sais pas le nom. Aucun ne portait de fruit. J'apercevais de temps en temps des lapins qui s'arrêtaient à me regarder, et qui se sauvaient quand j'approchais trop d'eux. Enfin je fus obligé de retourner sur le bord de la mer, pour voir si j'y serais plus heureux. La marée était haute; il me fallait attendre qu'elle descendît. Alors je ramassai des moules et des huîtres qui, par bonheur, étaient assez nombreuses dans cet endroit. Ce fut là mon premier repas. La nuit, comme il ne faisait pas trop chaud pour coucher à la belle étoile, je résolus d'allumer du feu. Je rassemblai un gros tas de feuilles sèches, je pris deux silex sur le rivage, et je me mis à les frapper fortement l'un contre l'autre. Je fis cet exercice pendant plus d'une heure, sans pouvoir obtenir autre chose que des étincelles; enfin le feu prit légèrement à une feuille et se propagea peu à peu. Je l'activai de mon souffle; puis j'allai chercher de petites branches que je jetai dessus. Alors j'eus un bon feu que je pris soin d'entretenir, et je m'endormis à côté, espérant que quelque pêcheur de nuit l'apercevrait de loin et qu'il viendrait me chercher dans sa barque. Je fus réveillé par un bruit singulier qui m'effraya. En ouvrant les yeux, j'aperçus des arbres qui brûlaient à cinquante pas de moi. Le vent avait emporté quelque branche enflammée qui les avait incendiés; comme il était très fort, je n'avais pas l'espoir de voir le feu s'éteindre. Heureusement l'atmosphère, qui est dans notre pays d'une excessive mobilité, changea tout à coup. Le vent cessa et la pluie tomba à flots, de sorte que le lendemain il y avait par terre des arbres dépouillés de leurs branches, des branches à moitié consumées, les restes d'un bouquet de bois qui était là debout la veille.

Je menai quelque temps la même vie, espérant tous les jours être tiré de cette île, voyant chaque jour mon espoir s'évanouir. Comme l'hiver approchait, je sentis que je pourrais bien être exposé à le passer dans cette île, et qu'il me fallait un asile pour m'abriter. A force de recherches, je découvris une grotte obstruée d'épines, mais qui paraissait devoir être assez spacieuse. Je mis le feu aux ronces et j'entrai. La grotte était en effet passablement grande; elle descendait de quelques pieds dans la terre et formait, à son extrémité apparente, un coude qui conduisait à une autre grotte aussi grande que la première, où n'arrivaient ni le vent ni la lumière. Je fus obligé de prendre une torche pour y pénétrer. Elle me parut en tous points convenable pour en faire mon séjour. Je fis devant l'entrée un petit mur en silex, que je cimentai avec de la terre glaise. Je me mis à tendre des piéges aux lapins, comme jadis; je tressai des joncs dont je fis des cordes. Les peaux de lapins et les tresses de joncs servirent à m'habiller. Je fis des provisions pour mon hiver, et je le passai là d'une manière assez commode. J'avais pris mon parti sur mon exil. L'été suivant, je me bâtis cette hutte avec les débris de l'incendie, des silex et de la terre glaise. Je m'y trouve encore mieux que dans la grotte.

Quoique j'eusse pris mon parti, comme je vous l'ai dit, j'avais souvent de grandes tristesses en me voyant si près de la terre ferme et si loin de mes semblables; car, — je ne sais si c'est une bizarrerie de mon caractère, — moi qui avais fini par prendre les hommes en aversion et par ne plus aimer que la solitude, maintenant que j'étais confiné dans une solitude forcée, j'aurais donné dix ans de ma vie pour me retrouver au milieu de ces mêmes hommes que j'avais presque haïs.

— Oui, lui dis-je, le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il déteste ce qu'il a et regrette ce qu'il n'a pas.

— Quelquefois je voyais dans le lointain les frégates neuves qu'on lançait à la mer et les drapeaux déployés sur le faîte des maisons de Saint-Servan et de Saint-Malo. Il me semblait entendre les cris de joie de la foule rassemblée sur le rivage et les applaudissements des femmes, dans les barques pavoisées, et les retentissements des cloches qui sonnaient à triple volée dans les clochers des deux villes. « Pourquoi, me disais-je, pourquoi donc suis-je si près et si loin de toute cette joie et de toute cette vie humaine? pourquoi suis-je placé trop loin des hommes pour partager leur bonheur et assez près pour l'envier? » Et je m'en retournais, pleurant, dans ma grotte solitaire.

Un jour, — un jour d'orage, — des pêcheurs passaient rapidement près de ce coin de terre où je vivais oublié de tous, excepté de Dieu, peut-être. Je m'avançai sur le rivage et je leur criai de me prendre à leur bord. A ma vue, ils poussèrent tous un cri d'horreur : « L'ombre de Mériadec! s'écrièrent-ils, l'ombre du sorcier! » et ils me tirèrent un coup de fusil qui ne m'atteignit pas. Je continuai de leur parler. Alors, saisis d'une terreur panique, ils se sauvèrent à force de rames, en chantant cette prière :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.
Veillez à ma défense,
Prenez soin de mes jours.

Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Depuis ce temps-là je n'ai revu personne. —

L'histoire de Mériadec étant finie, je me couchai de mon côté, et lui se coucha du sien, chacun sur une bonne litière de feuilles sèches. Je dormis comme un bienheureux. Je fus réveillé au point du jour, le temps était magnifique. On se leva : je ne dirai pas qu'on s'habilla ; et après s'être un peu secoué, on se prépara à partir.

Mériadec, assis sur son fagot, nous regardait faire, les larmes aux yeux.

— Allons, en route! m'écriai-je.

Tout le monde s'ébranla.

— Et moi ? dit Mériadec d'une voix profondément triste.

Je lui dis que nous allions l'emmener avec nous. Il paraît que cette idée si naturelle ne lui était pas entrée dans la tête; car il fut saisi d'une étrange émotion de joie en m'entendant lui dire cela. Le bonheur fit couler de ses yeux les larmes qu'y avait fait venir le chagrin. Ses mains tremblaient. Il voulut parler, et ne put que bégayer quelques sons inarticulés. Enfin il me baisa la main avec transport et s'écria :

— Comment! je vais partir !

— Oui, partir dans un instant.

— Je vais revoir le village, et le clocher, et la bonne femme! Je vais revoir le grand chêne sous lequel j'allais m'asseoir au clair de la lune! et la bonne femme que je n'ai pas vue depuis trois ans, la pauvre bonne femme! et la petite chaumière, et le petit jardin! O mon Dieu, mon Dieu, que je suis heureux !

La joie de ce pauvre homme me faisait peine et plaisir à la fois. Je lui dis de se préparer à nous suivre, parce qu'il était temps de partir. Il me demanda la permission de dire adieu à sa grotte et à son jardin. Nous le suivîmes. Il entra dans sa grotte, qui était en effet très commode et assez jolie. Il toucha tout ce qui s'y trouvait, les provisions de feuilles et de peaux, les parois, la terre. Il eût voulu tenir la grotte dans ses bras et l'embrasser. Puis nous allâmes à son jardin, où il n'y avait absolument que des fleurs. Encore les espèces en étaient-elles rares. C'étaient des races sauvages qu'il avait trouvées dans l'île. Il les respira, les caressa, les embrassa toutes les unes après les autres, comme un père qui va quitter ses enfants.

— Oh ! dit-il, que je vous aime, mes pauvres fleurs! C'est vous qui m'avez consolé dans mon chagrin, qui m'avez tenu compagnie dans ma solitude, qui m'avez aimé et caressé dans mon dénûment. O mes bonnes et belles fleurs, que je vous aime !

Nous riions un peu de ses apostrophes. Il se retourna vers moi d'un air très grave :

— Elles me comprennent, ces fleurs-là. Pendant les trois ans que j'ai passés ici, j'ai appris leur langage, et je comprends parfaitement ce qu'elles me disent. J'ai causé bien des fois avec elles au clair de la lune, et elles m'ont dit de bien belles chansons. Je vous les redirai à vous, parce que je vous aime. Vous verrez?

Et il se redressa en me lançant un regard plein d'orgueil qui contrastait singulièrement avec l'expression grave et douce de sa physionomie. Je m'étonnai peu qu'un homme qui avait tant souffert déraisonnât un peu sur un sujet si indifférent.

Nous mîmes à la voile. Le ciel était bleu, l'air frais et embaumé, le temps magnifique. Notre traversée se fit vite et gaiement; nous causions de notre aventure si heureusement terminée. J'aperçus à la ceinture de Mériadec son couteau si mince avec lequel il m'avait repêché mon cigare; et, désireux de posséder un instrument témoin et compagnon de ses malheurs, je lui offris de l'échanger contre un excellent couteau anglais que je lui montrai. Il refusa.

— Cependant, lui dis-je, le mien est bien meilleur.

— Oui, mais il ne m'a pas servi pendant trois ans d'exil, le vôtre.

Quand nous eûmes débarqué, nous lui donnâmes l'argent que nous avions sur nous, et nous lui souhaitâmes un bon voyage.

. . . .

Dernièrement je l'ai rencontré à Paris. Il était misérablement vêtu, et portait pendue à un large ruban de fil une petite boîte de verre carrée, dans laquelle on distinguait des fleurs de différentes espèces. Cela était fermé avec beaucoup de soin. Sa physionomie était triste et découragée. Quoiqu'il n'eût plus sa grande barbe et ses grands cheveux, il me sembla maigri et vieilli.

— Bonjour, Mériadec, lui dis-je en patois.

— Bonjour..... me répondit-il d'un air incertain. Puis il parut se rappeler quelque chose, et répéta avec cordialité : — Bonjour, monsieur. — Il m'avait reconnu.

— Eh bien ! que faites-vous à Paris ?

— Je donne des concerts de fleurs.

— Des concerts de fleurs?

— Oui, n'est-ce pas que c'est beau ? Venez chez moi, je vais vous en donner un pour vous tout seul.

Il demeurait dans un infâme grenier où la pluie et le soleil devaient entrer comme dehors. C'était

au huitième étage ou au neuvième, je ne sais. Il me fit asseoir sur une paillasse qui composait à elle seule tout son ameublement. Là il me conta la seconde partie de son histoire.

Quand il revint à son village, la bonne femme était morte depuis longtemps, et sa maison avait été vendue avec son petit jardin. Et comme il y entra la nuit pour y aller rêver, le nouveau propriétaire le prit pour un voleur, lui tira un coup de fusil qui le blessa au bras, et le fit mettre en prison. Il en sortit, et, après bien des peines et des souffrances, il trouva de l'ouvrage, et travailla pendant quatre ans, plus malheureux qu'autrefois, parce qu'il était encore plus isolé. Il ne put jamais se faire un ami parmi les pêcheurs bretons; il était trop tranquille et trop aimant.

Il allait quelquefois en bateau visiter sa petite île, où il passait un jour ou une semaine, selon l'époque. Puis il revenait travailler, parce qu'il avait besoin d'argent pour accomplir une idée qui lui était venue Au bout de quatre ans, il avait ramassé une petite somme d'argent. Alors il vint à Paris, dont il avait entendu parler comme d'une merveille. Il y fit faire cette petite boîte de verre que j'avais vue, y mit des fleurs, et se présenta en différents endroits pour donner des concerts de fleurs. Tout le monde se moqua de lui. Il y avait un mois que cela durait lorsqu'il m'avait rencontré.

— Oui, me dit-il, ils m'ont tous ri au nez quand je leur ai parlé de mon concert de fleurs; ils m'ont dit que j'étais un fou... Comme si ce n'était pas eux qui sont des fous de ne vouloir pas entendre un concert de fleurs. — Ecoutez, vous!

Il ouvrit la boîte, qui était divisée en une quinzaine de compartiments. Au fond de chaque compartiment il y avait des fleurs, et au-dessus de petites couvertures de bois blanc qui obéissaient à je ne sais quel mécanisme. Il se mit à les soulever les unes après les autres lentement, avec une sorte d'harmonie dans le jeu, allant, venant et revenant comme s'il eût fait jouer un piano. A mesure qu'il avançait dans son concert, ses yeux s'animaient, sa poitrine s'agitait, un enthousiasme brûlant s'emparait de lui. D'abord je ne compris rien, ne vis rien, n'entendis rien; et je le crus complétement fou. Mais peu à peu le parfum des fleurs enfermées dans la boîte se répandit dans l'air, imprégna mes habits, et commença de m'enivrer. Alors je sentis à mon tour mon cœur battre, ma poitrine s'agiter, tous mes sens se dissoudre dans je ne sais quelle sensation d'ivresse et de volupté. Une odeur succédait à une autre odeur; un parfum se combinait avec un autre parfum. Je commençais à comprendre, l'harmonie me gagnait. Mes yeux se fermèrent, ma tête se pencha; j'entendis une musique céleste, je vis des jardins orientaux pleins de verdure et de fraîcheur, des bains de marbre qui laissaient voir au milieu de leurs eaux diaphanes le corps rosé des jeunes filles demi-nues; mon oreille s'ouvrit à des paroles d'amour, ma bouche frissonna sous des baisers... Je poussai un cri et je me réveillai.

— Et voilà ce qu'ils ont refusé d'entendre! me dit Mériadec.

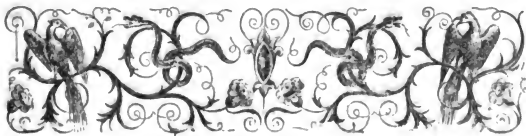
En ce moment cet homme était admirable de beauté, de grandeur et de dédain. Je lui pris la main, et nous pleurâmes en silence. . . . . .

Depuis on l'a mis dans une maison de fous, où je suis allé le voir plusieurs fois. La perte de sa liberté d'abord, et ensuite celle de sa boîte, qu'un gardien maladroit lui brisa, l'affectèrent tellement qu'il est mort de chagrin.

Que la terre soit légère aux cendres du pauvre poëte inconnu!

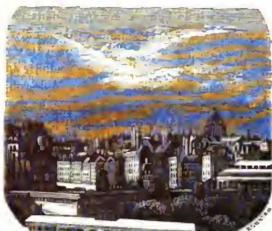
Il est des âmes qui, au milieu de la société, vivent dans une profonde solitude, parce que personne ne comprend leurs joies ni leurs douleurs, et qui meurent souvent sans qu'une autre âme les ait comprises.

FÉLICIEN MALLEFILLE.

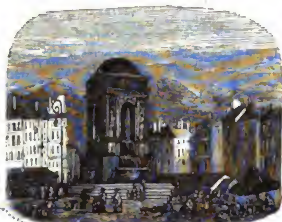


VOYAGE A PARIS.

Pourquoi s'embarquer pour la Californie ou pour la Chine, quand on peut passer sur le Pont-Neuf, cette grande route où avec un peu de patience on voit venir à soi les naturels de tous les pays du monde plus ou moins civilisé ? quand on peut aller s'abreuver à cette belle fontaine des Innocents et des Innocentes, ce chef-d'œuvre qui vaut bien les puits de Venise et les sources vives du Mississipi ? quand on peut aller s'encanailler au Château-d'Eau ou devant la Colonne de Juillet qui remplace avec tant de désavantage le fameux éléphant, symbole de la force populaire qui a renversé la Bastille, mais que les rats ont mangé un beau matin, ce qui prouve une fois, — sur cent — que les petits peuvent manger les grands — par représailles.









I.

LA RUE SAINT-DENIS.

Je vais voyager. — Où irai-je? — Ailleurs, je ne sais pas où, en vérité; ô mon Dieu, faites que je n'arrive jamais! — Pourquoi voyager? — Le lointain a des prismes sans nombre; je veux voir un peu mes amis dans le lointain. — Ni mes amis, ni moi n'y perdrons: *Les absents ont tort*, dit le proverbe. — Les absents ont tort? moi je dis: les absents ont tort — de revenir.

Avant de prendre la poste, — ou le chemin de fer, si je veux aller un peu vite, — ou mon bâton, si je veux voyager, il faut y réfléchir un peu. — Un moyen de faire un beau voyage, voyage d'esprit et de cœur, de souvenir et d'espérance; — voyage autour du monde, voyage autour de moi-même, ce serait d'ouvrir encore ma fenêtre; c'est la vraie route de l'esprit: c'est par là qu'il s'envole pour aller partout, dans le monde où l'on va à pied ou à cheval; dans le monde où on ne s'élève que sur cette locomotive toute de flamme qui s'appelle *l'imagination*. En route et bon voyage. Insensé, est-ce que mon médecin ne m'a pas dit de voyager, d'aller au loin, au bout du monde; pourquoi ai-je un médecin? Est-ce que vous n'en avez pas plusieurs, madame? Aujourd'hui qu'il y a plus de médecins que de malades, le moyen de les fuir, ces messagers de la mort? J'avais juré de vivre et

de mourir sans le secours de la Faculté; mais j'ai dans ma famille un pauvre garçon qui d'avocat s'est fait médecin, en désespoir de causes: selon les plus strictes convenances, je dois me faire tuer par lui, sous peine de passer pour un homme sans entrailles.

En route donc; mais où aller? à Vichy, à Spa, aux Pyrénées, à Baden? c'est là et ailleurs encore que coule l'ambroisie du dix-neuvième siècle; demandez plutôt aux belles dames qui vont prendre les eaux par ennui; Cupidon s'est mis au régime. C'est aller un peu loin pour boire de l'eau, même pour boire à la coupe enchantée.

Le dirai-je, oserai-je le dire? depuis longtemps je suis inquiété par une fantaisie bizarre; pendant que d'autres, plus aventureux, me parlent d'aller à Rome, à Alexandrie, à Constantinople, au Mogol, dans les Iles Marquises, je me promets de saisir la première échappée pour faire un voyage dans la rue Saint-Denis. Pourquoi vous étonner tant? Je n'ai jamais vu la rue Saint-Denis, mais j'en ai beaucoup entendu parler, comme disait une femme d'esprit à qui on parlait de la mer. Ce voyage n'est pas trop long, on peut en revenir. Je vais donc, ne vous déplaise, me hasarder dans ces peuplades inconnues.

S'il faut en croire une vieille histoire de Sauval, la rue Saint-Denis aurait été, même après le déluge, la rue par excellence de la bonne ville de Paris; mais peut-on ajouter foi à un historien? Si la rue Saint-Denis avait jamais sillonné le vrai Paris, est-ce que, depuis plus de dix ans que j'habite cette ville, je n'aurais point traversé cette rue, «inabordable à pied, à cheval ou en carrosse?» disait Voltaire. Voltaire avait bien ses raisons pour avancer un pareil paradoxe.

Un jour qu'il avait touché cent louis de madame la duchesse de Richelieu, pour avoir corrigé ou loué ses vers, il s'arrêta tout enivré d'avoir une pareille somme, car il n'était alors âgé que de dix-sept ans; il s'arrêta dans la rue Saint-Denis pour assister à une vente à l'encan après décès: «Quoi qu'on vende, fût-ce des vers non corrigés, je veux acheter!» s'écria-t-il gaiement. On vendait un carrosse, des chevaux et des habits de livrée; il y avait même là un laquais sans place, le laquais du défunt, qui demandait à aller où iraient ses habits. Voltaire achète le carrosse et les chevaux; il ordonne au laquais de reprendre sa place sur le siége; lui-même se jette dans le carrosse et déclare qu'il veut aller bon train pour son argent. Il y avait un si grand embarras de voitures dans la rue Saint-Denis qu'il fut plus d'une demi-heure sans avancer. A la première échappée, le laquais fouette les chevaux de toutes ses forces, mais l'équipage du poëte accroche une lourde voiture et Voltaire verse comme un grand seigneur habitué à cela.

Je me suis mis en route par une belle matinée de printemps, c'est-à-dire entre une giboulée et un orage; j'ai suivi les quais, très surpris de voir des gens de mon âge et de ma tournure se diriger vers le même point. J'ai commencé dès lors à m'apprivoiser avec la rue Saint-Denis, espérant ne pas m'y trouver tout à fait étranger; mais où ne se rencontre-t-on pas, aujourd'hui que le monde est sillonné de chemins de fer et de bateaux à vapeur? J'avançais donc avec plus de confiance; peu à peu cependant je voyais disparaître mes compagnons de voyage: celui-ci, c'était un étudiant, s'éclipsa par le Pont-Neuf; celui-là, c'était un beau du boulevard de Gand, alla fumer son cigare sur le quai aux Fleurs; ainsi des autres. Je traversai bravement la place du Châtelet, déterminé à tout, comme Lapérouse. Je me trouvai bientôt au milieu d'un autre monde, qui n'a de commun avec le nôtre que les Omnibus. J'avais trop compté sur mes fines semelles; pour marcher dans la rue Saint-Denis, quel que soit le temps et la saison, il faut armer ses pieds de bottes de province. Je fis quelques pas sans pouvoir respirer, tant j'étais ému par les clameurs des indigènes: l'un poursuivait un provincial qui montait une boutique d'épicerie à Noyon; l'autre insultait un charretier qui avait renversé au passage une pyramide de sucre ou accroché avec son fouet une guirlande de calicot. Le charretier me prit à témoin; pour me délivrer de ce mauvais pas, je lui répondis en allemand: je parvins à passer outre. Parmi toutes les femmes qui semaient la rue, j'en voyais à peine une digne par sa chaussure et sa physionomie du beau nom de Parisienne; toutes les autres étaient des provinciales sans grâce et sans style, mal peignées, mal coiffées, vêtues au hasard, traînant dans la boue des souliers sans forme. Pour les hommes, c'étaient des portefaix, des commis de première année et des gamins. Je fis une halte chez un épicier pour savoir quelle était la langue des naturels du pays. Il y avait une femme trônant au comptoir. « Monsieur, me dit-elle en français douteux, nous ne vendons rien au détail. — Je le sais, madame, aussi je viens vous demander mille kilos de thé Pekoa: j'en prends tous les soirs, je voudrais profiter de l'escompte. — Très-bien, monsieur, asseyez-vous; mais je ne connais pas le Pekoa, est-ce du sucre de betterave ou du sucre colonial? — C'est du sucre de pomme, madame. Mais dites-moi, êtes-vous contente du commerce? — Non, monsieur, le commerce ne va pas.» A ce mot, je reconnus que j'étais en plein Paris.

Quoique le commerce n'aille pas, j'appris pour-

tant de l'épicière, qu'elle possédait pour cent mille écus d'herbages en Normandie, une maison à la Madeleine, et de quoi marier sa fille *Héloïsa*, qui devait épouser un notaire de Beaugency. La dame du comptoir me reconta sans se faire prier comment se faisaient et se défaisaient les fortunes dans la rue Saint-Denis. Voilà toute l'histoire : Ceux qui veulent s'enrichir en dix ans se ruinent presque toujours ; ceux qui ne demandent la richesse qu'après vingt ans de travail achètent un domaine sur leurs vieux jours. Le secret est dans ce mot *patience* ; mais, surtout aujourd'hui, le siècle de la vapeur n'est plus le siècle de la patience. Ce n'est d'ailleurs point l'épicerie, mais la bonneterie qui abonde dans la rue Saint-Denis. C'est surtout la rue des bonnets de coton.

Je me remis en route, déjà passablement ennuyé de ne rien découvrir de plus pittoresque. Des maisons, encore des maisons, toujours des maisons, et quelles maisons ! pas d'air, pas de soleil, pas même de fleurs sur les fenêtres. A quoi bon des roses ou des pervenches dans une rue où l'on ne prend pas le temps de dormir ? D'ailleurs les fleurs sont des choses de luxe ; or jamais le luxe n'a osé se montrer dans la rue Saint-Denis ; jamais la marchande de violettes, cette pauvre créature d'heureux présage qui vend pour un sou le sourire du printemps, n'a mis le pied dans la rue Saint-Denis. On vend des violettes partout, jusque dans le faubourg Saint-Jacques ; le peuple achète des fleurs et recherche le soleil ; mais dans la rue Saint-Denis on ne veut de fleurs et de soleil que pour les terres qu'on a achetées ou qu'on achètera.

L'origine de la rue Saint-Denis est comme celle des Chinois : elle se perd dans la nuit des temps. C'était d'abord une chaussée, une bourgade s'éparpilla sur la chaussée, la chaussée devint une rue, cette rue prit le nom de l'abbaye Saint-Denis, d'autres disent de saint Denis lui-même, qui avait souvent passé par ce chemin.

A peine le hasard l'eut-elle tracée, qu'elle fut surnommée la rue par excellence ; en effet, pendant bien des siècles, la rue Saint-Denis fut la première rue de la capitale de France. Les rois et les reines y passaient en triomphe, soit au retour du sacre, soit au retour de la guerre. C'était encore par cette rue qu'ils allaient au tombeau. Le grand et le petit commerce de Paris y ouvrirent des boutiques et y élevèrent des entrepôts ; pendant cinq ou six siècles, la Bourse, la rue Vivienne et Tortoni se trouvaient tout simplement rue Saint-Denis.

La suite au prochain numéro.

VERS INÉDITS D'ANDRÉ CHÉNIER.

Près des bords où Venise est reine de la mer,
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,
Chante Renaud, Tancrède et la belle Herminie.
Il aime ses chansons ; il chante sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir ;
Il chante ; et, plein du dieu qui doucement l'anime,
Sait égayer du moins sa route sur l'abîme.
Comme lui, sans échos je me plais à chanter ;
Et les vers inconnus que j'aime à méditer,
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Où de tant d'aquilons ma voile est poursuivie.

VERS INSCRITS SUR L'ALBUM DE M[lle] NODIER.

Que pour toi, belle enfant, au printemps de ton âge,
Du livre du destin ce livre soit l'image,
L'amitié par mes mains à tes yeux va l'ouvrir ;
De ses aveux plus tard l'amour va le couvrir ;
Puissent-ils de tes jours, écartant tout nuage,
Confondre encor leurs pleurs à la dernière page.

A. DE LAMARTINE.

ODE.

Quand la demoiselle dorée
S'envole au départ des hivers,
Parfois sa robe diaprée,
Parfois son aile déchirée
Aux mille dards des buissons verts.

Ainsi, jeunesse vive et frêle,
Qui t'égarant de tous côtés,
Voles où ton plaisir t'appelle,
Souvent on déchire ton aile
Aux épines des voluptés.

VICTOR HUGO.

LE ROI DES EAUX.

La marée montait avec un doux murmure, tandis que sur la rive bordée de pivoines et de lys humides, une charmante fille, en répétant de joyeux noëls, poursuivait son chemin vers la chapelle de Marie.

Le regard malin de l'Esprit des eaux suivit le long du rivage sa marche empressée ; il courut aussitôt vers l'enchanteresse sa mère, et s'écria d'une voix suppliante :

« O ma mère ! ma mère ! venez me dire comment je pourrai là-bas surprendre une fille. O ma mère ! ma mère ! venez m'enseigner comment je pourrai l'obtenir. »

L'enchanteresse lui donna une armure blanche et lui fit prendre la forme d'un galant chevalier; et du cristal de l'onde, sa main fit naître un coursier dont le harnais était de sable.

Le roi des eaux partit rapidement et dirigea ses pas vers la chapelle de Marie : il attacha son coursier à la porte et parcourut douze fois le parvis; ensuite il s'empressa d'entrer dans l'aile de l'édifice où tout le monde affluait, grands et petits.

Le prêtre dit, comme le chevalier s'avançait : « Que vient faire ici le chef blanc? » La charmante fille sourit à l'écart... « Oh! je voudrais que le chef blanc me prît pour épouse! »

Il franchit trois bancs. « O charmante fille, je meurs d'amour pour vous! O charmante fille, venez avec moi! »

La jeune fille sourit et lui dit, en lui abandonnant sa main : « Qu'il m'arrive joie ou malheur, je veux aller avec vous sur la colline et dans la vallée. »

Le prêtre joignit leurs mains : ils dansèrent sur l'herbe menue, tandis que rayonnait la douce clarté de la lune, et la brillante fille était bien loin de penser que son danseur fût le démon des eaux!

Oh! si quelque Esprit eût daigné chanter : « Votre époux est le roi des eaux! » la vierge eût alors montré sa frayeur et maudit la main qu'elle pressait.

Mais rien ne lui donnait à penser qu'elle s'égarait au bord d'un abîme; elle partit tranquille, et les amants se tenant par la main gagnèrent les sables du rivage.

« Monte avec moi ce palefroi, mon amie! Il nous faut ici traverser ce ruisseau : avance hardiment, il n'est point profond; les vents se taisent, les flots dorment. »

Ainsi parla le roi des eaux; la vierge obéit au vœu de son perfide époux, et bientôt elle vit le coursier hennissant se plonger avec délices au sein de la vague maternelle.

— « Arrête, arrête, mon amour! Les flots bleuâtres baignent déjà mes pieds qui se retirent. — Oh! mettez de côté vos craintes, ma douce amie! nous aurons bientôt gagné l'endroit le plus profond. »

— « Arrête, arrête, mon amour! car je vois maintenant les flots s'élever au-dessus de mon genou. — Oh! mettez de côté vos craintes, ma douce amie! nous avons atteint maintenant l'endroit le plus profond. »

— « Arrête, oh! pour l'amour du ciel, arrête! car, hélas! les flots roulent au-dessus de mon sein. » Cette parole était à peine prononcée que chevalier et palefroi s'évanouirent à sa vue.

Elle jeta des cris, mais ce fut en vain; car les vents fougueux, s'élevant en furie, étouffèrent sa voix. Le démon tressaillit de joie; les vagues ennemies bondirent au-dessus de leur victime infortunée.

Trois fois, tandis qu'elle luttait contre le courant, on entendit crier la charmante fille; mais lorsque la tempête eut apaisé sa rage, on ne la revit plus... Jeunes filles, ne dansez pas avec l'Esprit des eaux.

LOÈVE VEIMARS.

REVUE DU MOIS.

Pour le coup, nous pouvons espérer un calme plat et long : le premier mois de cette bienheureuse année s'est passé bien doucement, bien tranquillement, sans trop s'inquiéter des neiges qui se changeaient en boue, des vaudevilles qui s'en allaient mourant, des tragédies mortes inédites et des premiers-Paris plus ou moins français. Il a fait bien froid. Paris a pris son manteau blanc. Il y avait assez de neige pour élever des statues à tous nos grands hommes; les gamins n'y ont pas songé!

Malgré les cris des envieux et des impuissants, la Comédie-Française est en pleine prospérité, quoiqu'elle vienne d'éprouver un de ces glorieux échecs qui n'arrivent qu'aux hommes d'esprit. Voici comme : Alexandre Dumas avait préparé, pour l'anniversaire de la naissance de Molière, une très spirituelle chose en trois entr'actes; cela a été joué froidement et sifflé sans courage. Les spectateurs ne savaient pas au juste s'ils sifflaient Molière ou Dumas. Avec la meilleure volonté du monde, il est quelquefois difficile, même à des spectateurs français, de faire des bêtises. A la deuxième représentation, le public, ayant bien

voulu comprendre, a daigné applaudir. Alexandre Dumas a assez d'esprit et de talent pour réparer les torts du public, et au moment où nous écrivons ceci, on va jouer un de ses chefs-d'œuvre dramatiques, *Mademoiselle de Belle-Isle*, avec mademoiselle Rachel. Dumas et Rachel! ces deux noms écrits sur le même drapeau, voilà de quoi soulever tout un parterre et l'enivrer de passion. Nous ne parlons pas des *Romains* qui, pour cette solennelle soirée, n'auront qu'à ne pas sortir de leur antique impassibilité. Toute la jeunesse amoureuse n'a que faire de leur aide.

C'était bien la peine, vraiment, de faire une révolte réussie et deux révolutions manquées pour arriver à voir M. Guizot candidat de la Charente! Quelle spirituelle et récréante chose que la politique! j'aime presque autant la tragédie!

Dans une sphère moins bruyante, une autre révolution s'est opérée : M. A. Nieuwerkerke a remplacé M. Jeanron à la direction du Musée du Louvre. C'est une lourde tâche, surtout quand on succède à M. Jeanron qui, avec une ardeur infatigable, avait fait en deux ans plus de changements utiles qu'il ne s'en était opéré dans les années précédentes.

Les feuilletonnistes qui s'occupent d'art et de poésie ont maintenant le droit de réclamer leurs colonnes dans les journaux ; l'art a repris sa place au soleil et dans tous les cœurs : les tableaux s'achètent.

Dernièrement a eu lieu la vente de ce qui reste de Dominique Papety, l'artiste studieux et érudit, à qui il ne manquait qu'un peu de force et de poétique originalité pour être un grand peintre; mais a-t-on le droit d'être sévère pour ceux qui meurent si jeunes ?

Quelques jours avant s'étaient vendues les œuvres d'une des organisations les plus complètes de ce temps-ci, Antonin Moine, mort vous savez comment, hélas !...

A une autre vente (celle de M. Mosselmann), un Diaz grand comme la main s'est vendu 6,000 f. A la bonne heure! il y a encore des gens riches qui ont de l'esprit, ou plutôt des gens d'esprit qui ont de l'argent.

Comme le mois passé, on a dîné, on a dansé ici, là-bas, partout. Les théâtres ont joué différentes nouveautés qui, au bout de huit jours, sont retombées en enfance. On espère mieux bientôt.

A. D.







Van Dyck à la cour d'Angleterre — d'après un tableau du peintre.

VAN DYCK ET LA MEUNIÈRE.

Le temps, qui dévore tout, n'a pas atteint l'œuvre de Van Dyck; ses portraits ont conservé toute leur lumière et toute leur fraîcheur; peut-être même le temps a-t-il répandu sur ces toiles immortelles cette harmonieuse poussière, cette magique trame qui donne aux vieilles peintures l'aspect mystérieux d'œuvres consacrées où l'on ne reconnaîtrait pas la main des hommes.

L'école flamande s'était condamnée, par son principe, à descendre toujours de l'idéal au réel, de la poésie à la vérité. Si cette tendance fut fatale aux grandes pages produites à Bruges, à Anvers et à Bruxelles, ne peut-on pas affirmer qu'elle fut favorable à l'œuvre de Van Dyck? En effet, si le naturalisme doit régner en toute force et en toute liberté, n'est-ce pas dans le portrait, pourvu que le peintre sache, comme Van Dyck, y répandre la lumière du ciel et la lumière de l'intelligence?

Les portraits sont la plus fidèle page de l'histoire; pour étudier les caractères et les passions d'une époque, je conseillerais plutôt une galerie de portraits qu'une bibliothèque; depuis trois à quatre siècles, il s'est créé peu à peu avec la lenteur du génie une galerie de portraits où l'on retrouve toutes les grandes physionomies qui ont dominé le monde chrétien. Le peintre a pu se tromper, mais il est plus fidèle encore que le plus fidèle historien. Si cette tête qu'il vous montre est celle d'un roi quelconque, roi par la bravoure, le génie, la naissance ou l'esprit, vous verrez peu à peu briller sur son front ou dans son regard l'auréole de cette royauté. L'âme de tout homme fort passe sans cesse sur sa figure; il a beau faire pour la masquer, elle se fait jour çà et là à son insu. Mais, pour saisir cette âme au passage, pour la fixer sur la toile par la magie de la couleur, il ne faut rien moins qu'un peintre de premier ordre, Titien, Van Dyck ou Rembrandt, qui ait dans sa touche le don de la création. Pour un pareil créateur de l'école de Dieu, que de portraitistes inintelligents qui copient l'enveloppe matérielle sans souci de la pensée qui habite le front!

Antoine Van Dyck, originaire de Bois-le-Duc, naquit à Anvers en la dernière année du XVIe siècle. Selon Houbraeken, son père était peintre sur verre et sa mère excellait à broder au petit point. Déjà la peinture sur verre était en pleine décadence, on n'élevait plus de cathédrales, le protestantisme ruinait l'art gothique; sans doute l'art de broder au petit point contribua plus à élever Van Dyck que l'art déjà perdu du peintre-verrier. Van Dyck eut d'abord son père pour maître; mais celui-ci, reconnaissant bientôt qu'on ne pouvait faire un peintre sur toile avec les principes de la peinture sur verre, conduisit son fils chez Van Balen, qui était son ami.

Van Balen avait fait le voyage de Rome et de Venise; il avait étudié toutes les traditions; il était savant artiste autant que bon peintre. Un disciple intelligent comme Van Dyck pouvait sortir de son atelier avec un talent achevé. Mais Van Dyck avait vu des tableaux de Rubens; à ses yeux, Van Balen était un peintre digne de renommée, mais Rubens était le roi de la peinture. Il alla frapper à sa porte : — Qui va là? — Un enfant qui comprend votre génie. Rubens reconnut le même jour que

c'était un enfant de génie. Il ne tarda pas à le faire peindre dans ses tableaux. Il arriva même que Van Dyck peignit de grandes pages signées Rubens, quoique le maître y eût à peine donné quelques touches. Dans l'illustre *Descente de croix*, la joue et le menton de la Vierge sont de la main de Van Dyck : mais ici Rubens n'avait pas songé à se servir du talent de son élève. Voici l'anecdote, qui appartient à l'histoire de l'art. Rubens sortait tous les jours vers quatre heures pour se promener à pied ou à cheval. Son domestique le trahissait, comme cela arrive toujours, c'est-à-dire que, moyennant un tribut annuel, il ouvrait la porte du cabinet de Rubens à tous ses disciples, qui étudiaient dans un atelier du voisinage. Ils allaient ainsi prendre une bonne leçon, car ils voyaient, par les ébauches, comment ce fier génie se mettait à l'œuvre. Depuis longtemps ils n'avaient pas pénétré dans le cabinet ; cependant ils savaient que Rubens avait promis un chef-d'œuvre pour Notre-Dame d'Anvers. Un soir, la curiosité fut plus vive et plus bruyante que de coutume. Jordaens et Diepenbecke se précipitèrent en avant, poussés par les autres, dès que la porte du cabinet fut ouverte. On voit par là que les écoles de peinture avaient, comme aujourd'hui, toutes les folies de la jeunesse. Diepenbecke ne put s'arrêter à temps : il tomba sur la Vierge, lui enlevant le bras, la joue et le menton. Tout le monde se regarda avec terreur. On voulait fuir, car Rubens avait la colère d'un Jupiter olympien. Van Hoeck prit la parole : — Mes chers camarades, il faut, sans perdre de temps, risquer le tout pour le tout ; nous avons encore environ trois heures de jour, que le plus digne entre nous (ce n'est pas moi) prenne la palette et essaie de réparer ce qui est effacé. Je donne ma voix à Van Dyck. Ainsi parla Van Hoeck. Van Dyck eut toutes les voix, moins la sienne.

Cependant, soit pour obéir à ses amis, soit par pressentiment du triomphe, il se mit héroïquement à l'œuvre. Le lendemain, Rubens convia tout l'atelier au spectacle de sa *Descente de croix*. Pas un de ses élèves ne le suivit sans pâlir ; Van Dyck était tout défaillant. Rubens parlait de son génie avec un naïf orgueil ; il expliqua à ses disciples toutes les beautés de l'œuvre nouvelle. Arrivé à la Vierge : — Voilà, dit-il tout à coup, un bras et une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins bien. Rubens apprit, on ne dit pas comment, ce qui s'était passé. Il y a ici deux versions : selon les uns, il effaça tout et ordonna à Van Dyck de voyager ; selon les autres, il respecta les coups de pinceau de Van Dyck, et lui dit qu'il était le vice-roi de la peinture flamande. On peut bien admettre, pour l'amour de la vérité, que Rubens fut jaloux de Van Dyck ; tous les dominateurs dans les arts ont été jaloux ; mais on n'admettra jamais qu'un homme d'esprit comme Rubens, un diplomate achevé, ait laissé percer sa jalousie par la vengeance.

S'il faut en croire les conteurs d'anecdotes, Rubens était jaloux de Van Dyck pour une autre raison. Ils assurent que le jeune peintre était aimé d'Isabelle Brandt. Van Dyck, sans avoir la beauté adorée par les Grecs, avait peut-être, avec sa physionomie fière et tendre, chevaleresque et amoureuse, la beauté idéale de son pays et de son siècle ; car, il faut le dire, la beauté change de caractère selon les siècles ou les pays[1]. Comme ces passions-là ne sont écrites que sur le vent ou peintes sur les flots, on ne peut rien affirmer ici, mais on ne peut pas nier non plus. Ce qui est hors de doute, c'est que Van Dyck quitta son maître vers ce temps-là ; leurs adieux furent ceux de deux frères d'armes, et non de deux ennemis. Van Dyck offrit à Rubens, comme marque de haute et profonde reconnaissance, ses tableaux qu'il aimait le plus, un *Ecce Homo*, un *Christ au jardin des Oliviers* et un portrait d'Isabelle Brandt. Peut-être ce portrait fut-il fait avec passion, mais ce qui donna peu de créance au bruit déjà répandu que Van Dyck adorait Isabelle, c'est que Rubens plaça lui-même ce portrait dans son salon, et le montra comme un chef-d'œuvre à tous les visiteurs comme à tous ses amis. — Si vous n'alliez pas voyager, dit Rubens à Van Dyck, je vous conduirais dans mon cabinet et je vous dirais : Choisissez. Mais à quoi bon vous donner des tableaux, puisque vous allez en Italie, le pays des chefs-d'œuvre ; j'aime mieux vous offrir le meilleur cheval de mon écurie. Van Dyck partit ; son père, sa mère et cent amis le conduisirent sur la route. Quoique son cheval fût impatient de dévorer l'espace, il se retournait à toute seconde pour voir les derniers signes d'adieu de sa mère, qui avait voulu aller plus loin que ses amis. Enfin il ne vit plus que la flèche de la cathédrale d'Anvers. — Moi aussi, dit-il avec un saint enthousiasme, je ferai un jour ma *Descente de croix*.

Il s'arrêta à peine à Bruxelles ; il quitta un matin la cité des archiducs, par un beau soleil de juillet. A peine eut-il fait deux lieues que, voyant un village, il y fit halte pour boire une pinte de bière. Il remonta à cheval, mais la destinée l'attendait là. Une jeune fille, une paysanne, plus

[1] En France, le beau idéal des raffinés ne ressemblait guère au beau idéal de la cour de Louis XIV. Quelle distance entre Rotrou et Racine, qui tous deux ont été jugés beaux ! Quel rapport existe-t-il entre les jolis coureurs de ruelles de 1740 et les pâles rêveurs de 1840 ? Le masque se modifie selon les passions d'une époque ; aussi, au XVIIIe siècle, on avait Vanloo et La Tour ; aujourd'hui nous avons Delacroix et Scheffer.

fraîche, plus blanche et plus rose que toutes ses visions de vingt ans, apparaît sur le seuil du cabaret, et lui dit, avec un sourire qui montrait des dents blanches comme celles d'un jeune loup: — Et le coup de l'étrier, monseigneur? Van Dyck retient la bride de son fougueux compagnon de voyage. — Le coup de l'étrier? dit-il; je ne partirai pas. Il mit pied à terre pour admirer de plus près cette naïve beauté, si éclatante et si inattendue, qui devait être son troisième maître. Elle était presque vêtue de l'air du temps; elle allait pieds nus, jupe courte, brassière mal agrafée, cheveux au vent, gorge au soleil. Van Dyck rentra au cabaret. — Où alliez-vous, monseigneur? — En Italie; mais, si vous voulez, je n'irai pas si loin. En effet, qu'allait-il faire en Italie? Voir les femmes de Raphaël et de Titien. Sont-elles donc plus belles que ne l'était cette meunière de Saventhem? Dans la vie et dans le talent de Van Dyck, le cœur devait jouer un plus grand rôle que la tête. Toute paysanne qu'elle fût, cette meunière de Saventhem réalisait l'idéal de Van Dyck. Puisqu'il avait trouvé son idéal, il ne voulait pas quitter le pays. Il s'installa bravement dans la famille de sa maîtresse. Ainsi Van Dyck, déjà célèbre, habitué aux belles manières, né avec l'instinct des grandeurs, se contenta pour atelier de quelque hangar rustique à l'ombre d'un moulin, comme plus tard Rembrandt.

Sa maîtresse, voulant se faire pardonner là-haut leurs joies amoureuses, le pria de peindre pour l'église paroissiale deux tableaux religieux. Sans doute le passion de Van Dyck était sérieuse, puisqu'il obéit à sa maîtresse. Tout autre à sa place se fût contenté de peindre deux fois la belle meunière, une fois pour elle et une fois pour lui, après quoi il eût continué sa route en riant de l'aventure; mais Van Dyck était aussi fervent amoureux que fervent artiste. Il peignit les deux tableaux pour l'église de Saventhem. Le premier représentait *Saint Martin donnant la moitié de son manteau aux pauvres*. Le saint Martin était Van Dyck. Comme il s'était représenté à cheval, il avait peint son compagnon de voyage, qui, quoique pâturant comme un vrai cheval de meunier, n'avait rien perdu de ses allures héroïques. Dans le second tableau, *la Famille de la Vierge*, il représenta le vieux meunier, la vieille meunière et leur fille. « Tous ceux qui ont vu ce tableau assurent que la paysanne y justifie assez, par sa beauté, les attentions du jeune peintre. » C'est Descamps qui parle ainsi.

Cependant le bruit s'était répandu de Saventhem jusqu'à Bruxelles, de Bruxelles jusqu'à Anvers, qu'un jeune peintre partant pour Rome s'était arrêté en route pour les beaux yeux d'une meunière de vingt ans qui lui inspirait des chefs-d'œuvre. Rubens crut reconnaître Van Dyck; il se mit en route pour Saventhem. A son arrivée, il entendit hennir le cheval qu'il avait donné à son disciple. Il surprit Van Dyck sur les marches du moulin, nonchalamment couché aux pieds de sa maîtresse. — Je croyais, lui dit-il en souriant, que vous vous seriez désormais passé de maître? Van Dyck s'était déjà jeté au cou de Rubens. — Et Rome, et Venise, et Raphaël, et Titien, et Michel-Ange, et Véronèse? — Je partirai demain, répondit Van Dyck avec un soudain enthousiasme. Il partit. Ce roman de sa vie se dénoue à cette page. Ses historiens ne disent pas s'il se consola bientôt. Que devint la jolie meunière, sa plus fraîche inspiration? Un autre vint-il essuyer ses larmes? Elle était faite pour aimer beaucoup: elle se consola.

Van Dyck alla droit à Venise; il étudia avec passion les tons lumineux, les airs de tête et les draperies de Titien et de Véronèse, mais sans perdre de vue la nature; il corrigeait la vérité par l'art, sans jamais étouffer la vérité sous les ornements. De Venise il alla à Gênes, où il s'arrêta longtemps. De Gênes il alla à Rome, où le cardinal de Bentivoglio l'avait appelé pour son portrait. Il y avait alors à Rome une colonie de peintres flamands qui avaient abdiqué leur génie primitif, c'est-à-dire la sève, l'éclat et l'exubérance, pour copier servilement les maîtres italiens. Van Dyck croyait d'abord trouver des amis parmi ses compatriotes; mais tous le décrièrent avec violence, quand ils reconnurent dans ses portraits la touche hardie et lumineuse de Rubens. Ils ne voulaient pas admettre, ces Flamands italianisés qui avaient renié le génie national pour l'imitation servile, qu'un peintre flamand nourri aux principes robustes de l'école flamande arrivât à Rome avec un talent qui pût faire ombre au leur. Peut-être Van Dyck se fût-il fait pardonner, s'il eût consenti à mener en leur compagnie la vie folle et désordonnée des cabarets et des lupanars; mais il avait pris à l'école de Rubens de plus nobles habitudes. La colonie flamande organisa contre lui une cabale si puissante, qu'il abandonna presque à son arrivée la cité éternelle. Il passa en Sicile, où il fit, entre autres portraits, celui de Philibert de Savoie; de Palerme il retourna à Gênes; enfin, de Gênes il revint à Anvers, où il retrouva des Flamands plus Flamands que ceux de Rome. Seul, après Rubens, il vit inscrire son nom en majestueux caractères sur les tables de la corporation de Saint-Luc.

Cependant, malgré les témoignages de Rubens, il lui fallut longtemps encore lutter avec passion pour faire connaître son génie. Les chanoines de

Courtray lui demandèrent un tableau d'autel. Van Dyck peignit un *Christ en croix* d'un grand style et d'un beau caractère. Il appela les chanoines quand son tableau fut dans l'église, comptant sur leur admiration. Quelle ne fut pas sa surprise, quand il vit le chapitre tout entier regarder le tableau et le peintre avec mépris : — Quel barbouillage! quel barbouilleur! Van Dyck voulut défendre son tableau; mais les chanoines prirent tous en même temps la parole. Il résulta de toute leur éloquence que *le Christ en croix* n'était qu'une ignoble mascarade. « Van Dyck resta seul avec un menuisier et quelques sacristains; ces hommes crurent le consoler, en lui conseillant d'emporter son tableau et en l'assurant que tout ne serait pas perdu, que sa toile pouvait être employée à faire des paravents. » Van Dyck, qui connaissait sa force, ne se rebuta point; il ordonna fièrement au menuisier de placer son tableau. Le lendemain, il retourna chez les chanoines et leur dit qu'ils avaient mal vu son Christ. Tous lui répondirent qu'ils ne voulaient pas le voir une seconde fois; ils le payèrent pour éviter le scandale, mais ce fut avec tant de mauvaise grâce, que l'artiste en fut



Van Dyck à ses derniers jours.

profondément indigné. Cependant quelques connaisseurs, passant par Courtray, dirent hautement que *le Christ en croix* de Van Dyck était un chef-d'œuvre. Le bruit s'en répandit de proche en proche; on vint en foule l'admirer : alors Van Dyck publia l'aventure. On traita d'ignorants les chanoines, « épithète trop modérée, » dit le naïf Descamps entre parenthèse. Les chanoines convoquèrent un chapitre, dans le dessein de réparer leur tort. Séance tenante, ils écrivirent à Van Dyck pour le prier de leur peindre d'autres tableaux. Van Dyck leur répondit : « Vous avez assez de barbouilleurs dans Courtray et aux environs; pour moi, j'ai pris la résolution de ne peindre désormais que pour des hommes, et non pour des ânes. » On prétend, ajoute le naïf Descamps, que ce dernier mot « formalisa un peu le chapitre. » Du reste, Van Dyck n'eut jamais à se louer des communautés religieuses. Il avait peint un *Saint Augustin* pour les augustins d'Anvers; quand il s'agit de le payer, ils lui déclarèrent qu'il avait mal habillé leur saint, qu'ils le voulaient vêtu de noir et non vêtu de blanc. Van Dyck, dans l'espoir d'être payé, changea l'habit du saint; mais les religieux lui dirent alors qu'ils n'avaient pas d'argent. — Cependant, hasarda timidement l'un d'eux, si vous nous donniez un Christ de votre main, nous trouverions de quoi vous payer le *Saint Augustin*.

Quoique indigné de tant de mauvaise foi, Van Dyck leur donna le Christ pour être payé du saint.

Selon Houbraeken, Rubens offrit alors sa fille aînée à Van Dyck. Van Dick refusa la fille, parce qu'il aimait encore passionnément la mère. L'imagination des conteurs d'anecdotes est sans doute pour beaucoup dans cette histoire. Van Dyck ne fit guère qu'une halte à Anvers : Rubens y prenait trop de place au soleil des autres. Il partit pour La Haye, où le prince d'Orange, Frédéric de Nassau, ne le paya pas en monnaie de religieux. Il fut logé à la cour et y peignit plus de vingt portraits de princes, de ducs, d'ambassadeurs. De La Haye il passa en Angleterre et d'Angleterre en France, plus tourmenté alors par l'amour du gain que par l'amour de l'art. Mais il était écrit que mille obstacles se jetteraient d'abord sous la roue de sa fortune; à Londres et à Paris, il passa comme un inconnu, sans rencontrer personne qui se souciât de son talent. Il fut forcé, le croirait-on ? de revenir à Anvers peindre encore pour les religieux. Heureusement que l'ordre des Capucins lui fut plus hospitalier que l'ordre des Augustins.

Les mauvais jours allaient cependant finir pour lui. A peine avait-il quitté l'Angleterre que plusieurs des portraits qu'il avait peints à la cour du prince d'Orange passèrent à la cour de Londres. Charles Ier s'enthousiasma du beau caractère des



La pudeur de Louis XIII — dessin de Van Dyck.

portraits de Van Dyck; il voulut l'attirer à sa cour. Mais Van Dyck, n'oubliant pas que la Grande-Bretagne lui avait été inhospitalière à son premier voyage, jura de n'y jamais retourner. Cependant le chevalier Digby l'emmena malgré lui à Londres et le présenta au roi. Charles Ier l'accueillit avec autant de bonne grâce et de déférence que si c'eût été Rubens. Il lui donna son portrait, garni de diamants, suspendu à une chaîne d'or. Van Dyck passa respectueusement la chaîne à son cou. Charles Ier le créa ensuite chevalier du Bain; et, voulant que l'Angleterre fût sa seconde patrie, il lui assura une pension considérable et lui donna deux logements, un d'hiver et un d'été. Il lui dit que toute sa cour se ferait peindre par lui et taxa lui-même le prix des portraits : cent livres sterling pour les portraits en pied et cinquante livres sterling pour les portraits à mi-corps.

Ce fut le bon temps de sa vie. Comme Rubens, il eut une royauté, la plus haute et la plus douce, celle de perpétuer l'œuvre de Dieu. Les plus belles femmes de la Grande-Bretagne venaient, comme à une fête, poser devant sa palette, toute chargée pour elles de roses immortelles. Les blondes chevelures se répandaient pour lui en gerbes ruisselantes; les fraîches épaules, plus blanches que la cîme des Alpes, se découvraient devant son pinceau. Comme le maréchal de Richelieu, il pouvait se dire un peu le mari de toutes les femmes. Quand la belle princesse de Brignolles, à moitié nue, posait si complaisamment dans son atelier, quand

Van Dyck peignait d'une main toute agitée cette gorge éblouissante, qui était le chef-d'œuvre de la nature, ne pensait-il pas que le grand maître avait créé cette gorge pour lui ?

Van Dyck vécut en familiarité intime avec Charles Ier. Il était insatiable ; il coûtait au roi plus cher qu'un premier ministre. Un jour que Charles Ier posait devant le peintre (peut-être pour cet admirable portrait que la gravure a immortalisé), le roi, qui venait de parler au duc de Norfolk du mauvais état de ses finances, se tourna vers Van Dyck et lui dit en riant : « Et vous, chevalier, savez-vous ce que c'est que d'avoir besoin de cinq ou six mille guinées ? — Oui, oui, sire ; un artiste qui tient table ouverte à ses amis et bourse ouverte à ses maîtresses ne sent que trop souvent le vide de son coffre-fort. » Van Dyck s'était jeté dans d'effroyables dépenses ; il enrichissait ses maîtresses et ses domestiques, mais il ruinait peu à peu son talent et sa santé. Dans ses fureurs de luxe, il ne fit point bâtir un palais comme Rubens, il fit bâtir un laboratoire, car il était tombé dans le prestige des alchimistes : tout l'or qu'il avait créé comme par magie avec son pinceau, il le vit s'évaporer par le creuset.

C'est son ami, le duc de Buckingham, qui l'avait entraîné à la folie du grand-œuvre. L'orgueilleux favori de Charles Ier, voyant qu'il avait presque ruiné Van Dyck, voulut réparer ses torts, d'ailleurs involontaires. Il l'arracha à ses maîtresses et le maria à la fille de lord Ruthven, seigneur écossais. C'était une des plus belles femmes de l'Angleterre, mais elle ne lui apporta en dot que son nom illustre et sa beauté déjà célèbre. Van Dyck, à peine marié, ramassa les débris de sa fortune et partit pour Anvers, espérant enfin y être accueilli avec enthousiasme. Mais décidément sa gloire n'était pas là. Une seconde fois il fit le voyage de Paris ; on lui avait qu'il y rétablirait sa fortune en peignant la galerie du Louvre, mais le Poussin était arrivé avant lui. Une seconde fois il quitta la France inhospitalière ; il retourna en Angleterre, mais c'en était fait de lui ; il avait abusé de ses forces : jeune encore, il n'avait plus ni sève ni courage. Il tomba malade et ne se releva point. Sa femme lui avait donné une fille ; cette fille étant morte à deux ou trois ans, ce fut un dernier coup pour son cœur.

Il mourut, sans trop de regrets, à quarante-deux ans, avec la funèbre et sainte espérance d'aller reposer où déjà reposait sa fille, dans l'église Saint-Paul. Marie Ruthven se remaria, mais ne lui survécut guère.

Van Dyck n'a été que le Virgile de Rubens : moins de génie et plus de charme, moins de grandiosité et plus de noblesse, moins enthousiaste et plus parfait. Il faut dire qu'il est mort jeune et qu'il a jeté sa vie à l'aventure, toujours amoureux, partant toujours fou. Du reste, n'était le parti pris de toujours mettre l'élève à l'ombre du maître, on aurait souvent pour Van Dyck, devant ses grandes compositions, la même ferveur que pour Rubens. A ceux qui lui refusent le génie, on peut répondre par son fameux tableau de *saint Martin*, exécuté à vingt ans dans le pauvre village de Saventhem, où il était seul, sans maître et sans tradition. Il a laissé en Italie des pages admirables qui ne pâlissent pas devant celles de Rubens, ni même devant celles de Titien.

Il avait, comme Rubens, la poésie de la couleur ; son accent est moins vif, mais il est plus harmonieux encore ; son clair-obscur est le triomphe de l'art, puisque l'art ne s'y montre pas. Ce qu'il faut surtout admirer en Van Dyck, c'est sa touche ferme, large et fondue, qui n'exclut pas un fini merveilleux. On comprend d'autant moins cette perfection, qu'il peignait une tête du premier coup et de la même palette. La plupart du temps, il commençait un portrait le matin, il retenait le modèle à dîner et terminait dans la soirée. On voit que ceux qui posaient ne s'ennuyaient pas chez lui. En effet, Van Dyck avait à sa disposition des comédiens, des jongleurs, des musiciens, des danseuses, tout ce qui fait du bruit, tout ce qui jette de l'éclat. En exagérant avec intelligence les ombres et les lumières, Van Dyck arrivait toujours à un effet grand et simple. Il ne prenait à la nature que ce que demande la vérité ; il y ajoutait la pompe de l'art. Ses têtes ont un tel relief, un tel degré de vie, qu'on oublie presque, en les voyant, que ce sont des portraits.

Van Dyck, comme portraitiste, est à la hauteur de Raphaël, d'Holbein, de Vélasquez et de Rembrandt. La vie éclate dans tous ses portraits ; il saisissait la vérité au moment où l'âme rayonnait sur la figure ; de là cette fleur d'idéal, même dans la précision. Du reste, quand l'âme ne parlait pas sur la figure, Van Dyck faisait courir la sienne au bout de son pinceau.

Van Dyck est peut-être le peintre qui a le plus naïvement compris le beau idéal de son siècle ; ses portraits lumineux, frappés du reflet de cette aube nouvelle qui se levait sur le monde, ont tous, avec leur fierté chevaleresque et intelligente, un accent de poésie espagnole et romanesque. On peut dire aussi qu'ils rappellent les héros du Tasse, qui sont plus amoureux que sanguinaires ; tous sont marqués d'un certain accent chevaleresque. On sent que le roman de leur vie a traversé leur cœur. Aussi les portraits de Van Dyck, outre qu'ils sont des chefs-d'œuvre, sont encore animés par leur air de tête. Ceux-là ont toujours une famille.

Que de fois même un portrait d'aïeul a été décroché de la place d'honneur pour un portrait peint par Van Dyck!

Titien seul est peut-être supérieur à Van Dyck comme portraitiste; il est plus sévère et plus imposant. Il faut dire que Van Dyck ne peignait que des Flamands et des Anglais, tandis que Titien peignait des Italiens : si le peintre d'Anvers trouvait plus de motifs pour sa palette, le peintre de Venise trouvait naturellement plus de vigueur et plus de caractère.

Van Dyck, mieux inspiré que Rigaud, a eu le bon esprit de tout sacrifier à la tête. Cependant ses fonds, ses draperies, ses accessoires ne paraissent pas négligés. Quoique peintes avec beaucoup de sollicitude, les mains ne jouent que le second rôle. Van Dyck, il faut bien le dire, est venu dans un meilleur temps que Rigaud : au commencement du XVIIe siècle, le costume était dans toute sa richesse sévère; moins de cent ans après, la perruque de Louis XIV avait tout gâté; bien plus, le costume devenait si criard, que la figure n'était plus guère qu'un accessoire.

Si Van Dyck a eu beaucoup d'imitateurs, il a eu peu d'élèves. On ne cite guère, parmi ceux qui ont étudié dans son atelier, que Fouchier, de Berg-op-Zoom, qui imita tour à tour Van Dyck, Tintoret et Brauwer; Hanneman, de La Haye, qui avait saisi la touche de son maître après quatre ou cinq leçons seulement; Reyn, de Dunkerque, qui aidait le grand portraitiste dans les ajustements; Boek, de Delft, qui fut recherché dans toutes les cours d'Europe. Il avait une telle rapidité de pinceau, que Charles Ier, se faisant peindre par lui, s'écria : « Parbleu, Boek, je crois que vous peindriez à cheval et en courant la poste. »

Quoique Gonzalez Coques fût élève de David Rikaert, on peut dire que son vrai maître fut Van Dyck. Dans ses portraits, c'est la même élévation, le même goût et presque la même touche.

Lély (Pierre Van der Faes), né en 1618, mort en 1680, fut un des successeurs de Van Dyck dans les bonnes grâces de la cour d'Angleterre. Il avait, comme Van Dyck, une table de douze couverts et un concert de douze musiciens pendant ses repas. Mais il ne se ruina pas comme Van Dyck, « parce qu'il eut moins de maîtresses et qu'il ne donna pas dans les folies de l'alchimie. » Il est beaucoup moins riche dans la postérité; cependant Lély est un portraitiste d'un grand mérite, plein de tournure et d'éclat. Il a été tour à tour peintre ordinaire de Charles Ier, de Cromwell et de Charles II. Il mourut subitement, empoisonné, dit un de ses historiens, par les succès de Kneller à la cour de Londres; empoisonné, dit un autre, avec plus de raison, par une méprise de son médecin.

Van Dyck ferme le cycle des grands peintres de son pays. La nature des Flandres s'est épuisée en enfants sublimes. Le génie, comme les épis d'or, ne s'élève du sol qu'après les jachères qui reposent et la rosée qui féconde. Le génie du Nord va s'exiler plus loin dans les brumes; il va fleurir à Leyde, à Harlem, à Amsterdam. L'école de Rubens se disperse et s'éteint peu à peu. Après cette moisson splendide, nous retrouvons çà et là quelques vertes pousses; après cette lumière éclatante, nous apercevons, sous la nuit qui tombe, les traces du soleil qui disparaît : le couchant conserve ses teintes de pourpre et de flamme, mais peu à peu on ne voit plus que des étoiles au ciel de l'art.

ARSÈNE HOUSSAYE.





LUCILE.

Un soir du mois d'août 1816, un jeune homme sortit d'une petite maison de la rue du Bac et jeta une lettre à la poste; puis il rentra précipitamment et monta dans un petit appartement meublé d'un style sévère. Voici ce que contenait cette lettre :

I.

Gaston Rouville à Charles Louvard.

Paris, 20 août 1816.

Ce que tu me dis de la pauvre Julie m'a attristé quelque temps; mais bientôt je n'y ai plus songé. Que mon silence l'attriste, que mon indifférence la tue, je veux te croire; mais j'ai beau faire, je ne puis penser à elle, je ne puis même avoir la force de lui écrire. Et pourtant, je l'ai aimée : tous les serments que je lui ai faits étaient vrais,... comme est vraie maintenant mon indifférence. Qu'elle tâche de m'oublier, qu'elle épouse quelque brave garçon de notre province, car moi... Tu le sais, Charles, à toi seul je l'ai dit, moi j'en aime une autre. Auras-tu compris quelque chose au désordre de ma dernière lettre? D'*elle*, je ne t'ai rien dit, — ni son nom, ni sa position, ni sa beauté, — je ne t'ai rien dit, sinon que je l'aimais. Je suis si heureux de te parler d'elle que je divague; voici comment je l'ai connue :

Le désordre de l'hôtel garni et les parties fines des étudiants ne pouvant convenir à ma nature sérieuse et ennemie du tumulte, je quittai le quartier latin. J'achetai quelques meubles et je louai un petit appartement rue du Bac, dans une maison d'une tranquillité monacale.

Pendant huit jours j'allai à mon cours sans parler à personne, les locataires m'étant inconnus. Un soir, la portière me pria de remettre une lettre au locataire du troisième, le colonel Martas.

— Je suis fatiguée, me dit-elle, et ce sont des services qu'on se rend ici entre locataires.

Je souris du sans façon de la bonne femme et je sonnai au troisième. Un homme de cinquante ans à peu près vint m'ouvrir; je lui expliquai ma visite en lui montrant la lettre; sa figure s'éclaircit :

— Soyez le bienvenu, me dit-il avec bonhomie cordiale, cette lettre était impatiemment attendue.

Je voulais saluer et m'éloigner; il me prit la main.

— Entrez donc, ajouta-t-il, que ma femme vous remercie.

Une jeune femme était dans le salon et vint à notre rencontre Mon ami, je ne te ferai pas son portrait; mais cette femme, je l'avais vue vingt fois dans mes rêves : elle avait des cheveux blonds et un grand œil noir humide et velouté... Ce qui se passa ce soir-là, je ne saurais te le dire, je ne me souviens de rien; mais depuis, tous les soirs j'y suis retourné, et je l'aime, je l'aime...

Gaston Rouville.

Cette lettre explique la situation d'un jeune homme, étudiant de deuxième année. Gaston de Rouville était venu du Finistère pour faire son droit à Paris. Il laissait là-bas une jeune fille aimante et pure qu'il devait épouser; mais une passion terrible lui fit oublier ce candide amour de province que tout jeune homme apporte à Paris pour le profaner si vite, hélas!

Un mois après avoir écrit cette lettre, il en envoya une autre à son ami et confident.

II.

Gaston Rouville à Charles Louvard.

25 septembre 1816.

Je ne sais pas si j'aurai le temps d'achever cette

lettre; mais il faut que je t'écrive; mon bonheur est tellement grand que je n'ose y croire et j'ai besoin d'en parler à quelqu'un. Dans une demi-heure, mon ami, je serai seul avec elle. Nous deux! Elle et moi, comprends-tu? Depuis si longtemps je l'aimais sans pouvoir le lui dire, et il y a dix minutes elle a laissé tomber ces mots en passant près de moi : — Ici, dans une demi-heure!

Depuis que je t'ai écrit je n'ai pas passé une seule soirée sans la voir; le colonel m'aime beaucoup et ne veut plus pour son piquet d'autre adversaire que moi. Quand la partie est finie, nous nous réunissons dans une causerie pleine pour moi d'un charme douloureux. Être toujours ainsi près d'elle sans pouvoir lui parler d'amour autrement que par des regards voilés! Refouler dans son cœur ses pensées les plus chères pour les empêcher de venir sur les lèvres! Ah! Charles, puisses-tu ne jamais connaître ces terribles joies! Et pourtant, je crois qu'elle m'aime!

Hier j'écrivis à Lucile tout ce que la passion la plus folle peut inspirer et je jetai ma lettre dans sa boîte à ouvrage; cette lettre ne pouvait compromettre que moi. Si le colonel l'eût trouvée, je ne sais pas ce qui serait advenu; mais j'aimais mieux tout risquer que de vivre dans un doute éternel. A partir de ce moment je fus plus tranquille.

Quand j'entrai ce soir, Lucile était pâle; elle me regarda avec amour et tristesse. Le colonel me tendit la main; j'y mis la mienne en rougissant.

— Vous restez toute la soirée, n'est-ce pas? me dit-il; je dois sortir dans une heure, Lucile est triste, vous lui tiendrez compagnie.

Je sentis mon cœur bondir sous les élans d'une joie folle, et un regard furtif fut échangé entre Lucile et moi.

— Il n'y a pas de piquet ce soir, continua le colonel; voulez-vous être notre lecteur, Gaston?

J'allai à la bibliothèque et je pris *la Nouvelle Héloïse*. Le colonel s'assit et attira près de lui Lucile dont il prit la main. Elle resta droite derrière lui, le bras légèrement appuyé sur son épaule. Je m'accoudai à la cheminée et je lus.

Tous les cris de ce style fiévreux et coloré résonnaient et m'exaltaient extraordinairement; peu à peu le colonel disparut à mes yeux, et je lus les lettres de Saint-Preux, comme j'aurais parlé à Lucile.

Cela dura une heure. Le colonel se leva.

— J'ai presque envie de rester, dit-il, tant vous savez mettre d'âme dans votre lecture, Gaston; mais, tous mes vieux camarades m'attendent; je vais m'habiller.

C'est alors que Lucile passa près de moi, et me dit ces mots que je recueillis dans mon cœur : — Dans une heure, ici!

Le colonel sortit et je montai à ma chambre pour t'écrire à la hâte ces quelques lignes : « La demi-heure est écoulée, je descends; adieu, Charles. »

GASTON.

III.

Lucile était au salon; le son des pas de Gaston la fit tressaillir, elle voulut fermer la porte; mais le jeune homme entra et vint à elle.

Ils restèrent un moment interdit, les yeux baissés.

— Lucile! dit Gaston d'une voix étranglée.

— J'étais folle tout à l'heure, dit-elle, partez, Gaston, vous ne pouvez rester ici, seul avec moi... Au nom du ciel, sortez!

Il s'approcha et lui prit la main.

— Que je parte, Lucile; mais voilà un mois que j'attends ce moment? Oh! croyez-moi, j'ai assez souffert par l'attente et le doute; laissez-moi de-



meurer près de vous une heure seulement; laissez-moi vous dire que je vous aime.

La jeune femme tremblait.

— Eh bien! écoute, Gaston, dit-elle, promets-moi de partir et je serai franche : Moi aussi je t'aime!... Oh! tu ne sais pas tout ce qu'il y a de douleur sous ma feinte résignation! Je hais le colonel d'avoir étouffé ma jeunesse, et quand tou

regard se tourna vers moi avec amour, je me donnai à toi toute entière.

— Chère Lucile !

— Oui, je t'aime ; mais va-t-en ; le colonel peut rentrer, je le sais ; je te fixerai un autre rendez-vous, va-t-en.

— Un baiser, dit-il, un seul avant de partir.

Il se jeta à ses genoux ; elle entoura le cou du jeune homme de ses deux bras et l'embrassa longtemps sur le front ; elle releva la tête et poussa un cri terrible : le colonel était à la porte du salon ; elle le montra du doigt et tomba les yeux effroyablement ouverts ; Gaston tourna ses regards vers la porte, le colonel était là debout, immobile et pâle ; le jeune homme se baissa ensuite sur le corps de Lucile : elle était morte ; l'amour et la peur l'avaient tuée.

Le colonel s'approcha lentement et vint frapper sur l'épaule du jeune homme toujours agenouillé sur le corps de Lucile.

— Vous avez tué ma femme, dit-il, voulez-vous essayer de me tuer demain ?

Malgré l'horreur de Gaston pour ce combat avec le mari de celle qu'il avait tant aimée, le duel eût lieu.

Le colonel fût tué.

Gaston partit pour l'Amérique, indifférent à tout, bourrelé de remords et voyant sans cesse dans son sommeil Lucile et le colonel tels qu'il les avait vus le jour de leur mort. Il vécut ainsi dix ans, le cœur torturé par d'immenses regrets ; au bout de ce temps il entra dans un séminaire et se fit sacrer prêtre.

IV.

En 1848, dans une pauvre maison de la rue de Beaurepaire, je vis au chevet d'une femme mourante un vieux prêtre qui portait la consolation partout où se montrait sa figure vénérable : c'était Gaston Rouville.

Ce fut lui qui me conta ce terrible drame, et je compris en voyant cet homme si grand après une faute que, si quelque chose peut autant que la vertu distinguer un homme et le rendre bon, — c'est le repentir.

ADOLPHE D'HELLEMMES.

CLARIMONDE.

Vous me demandez, frère, si j'ai aimé ; oui. C'est une histoire singulière et terrible, et quoique j'aie soixante-six ans, j'ose à peine remuer la cendre de ce souvenir. Je ne veux rien vous refuser, mais je ne ferais pas à une âme moins éprouvée un pareil récit. Ce sont des événements si étranges, que je ne puis croire qu'ils me soient arrivés. J'ai été pendant plus de trois ans le jouet d'une illusion singulière et diabolique. Moi, pauvre prêtre de campagne, j'ai mené en rêve toutes les nuits (Dieu veuille que ce soit un rêve) une vie de damné, une vie de mondain et de Sardanapale. Un seul regard trop plein de complaisance jeté sur une femme pensa causer la perte de mon âme ; mais enfin, avec l'aide de Dieu et de mon saint patron, je suis parvenu à chasser l'esprit malin qui s'était emparé de moi. Mon existence s'était compliquée d'une existence nocturne entièrement différente ; le jour, j'étais un prêtre du Seigneur, chaste, occupé de la prière et des choses saintes ; la nuit, dès que j'avais fermé les yeux, je devenais un jeune seigneur, fin connaisseur en femmes, en chiens et en chevaux, jouant aux dés, buvant et blasphémant ; et lorsqu'au lever de l'aube je me réveillais, il me semblait au contraire que je m'endormais et que je rêvais que j'étais prêtre. De cette vie somnambulique il m'est resté des souvenirs d'objets et de mots dont je ne puis pas me défendre, et, quoique je ne sois jamais sorti des murs de mon presbytère, on dirait plutôt, à m'entendre, un homme ayant usé de tout et revenu du monde, qui est entré en religion et qui veut finir dans le sein de Dieu des jours trop agités, que d'un humble séminariste qui a vieilli dans une cure ignorée, au fond d'un bois et sans aucun rapport avec les choses du siècle.

Oui, j'ai aimé comme personne au monde n'a aimé, d'un amour insensé et furieux, si violent que je suis étonné qu'il n'ait pas fait éclater mon cœur. Ah ! quelles nuits ! quelles nuits !

Dès ma plus tendre enfance je m'étais senti de la vocation pour l'état de prêtre ; aussi toutes mes études furent-elles dirigées dans ce sens-là, et ma vie, jusqu'à vingt-quatre ans, ne fut-elle qu'un long noviciat. Ma théologie achevée, je passai successivement par tous les petits ordres, et mes supérieurs me jugèrent digne, malgré ma grande jeunesse, de franchir le dernier et redoutable degré. Le jour de mon ordination fut fixé à la semaine de Pâques.

Je n'avais jamais été dans le monde ; le monde, c'était pour moi l'enclos du collége et du séminaire. Je savais vaguement qu'il y avait quelque chose

que l'on appelait femme, mais je n'y arrêtais pas ma pensée; j'étais d'une innocence parfaite. Je ne voyais ma mère vieille et infirme que deux fois l'an. C'étaient là toutes mes relations avec le dehors.

Je ne regrettais rien, je n'éprouvais pas la moindre hésitation devant cet engagement irrévocable; j'étais plein de joie et d'impatience. Jamais jeune fiancé n'a compté les heures avec une ardeur plus fiévreuse; je n'en dormais pas, je rêvais que je disais la messe; être prêtre, je ne voyais rien de plus beau au monde! j'aurais refusé d'être roi ou poëte. Mon ambition ne concevait pas au delà.

Ce que je dis là est pour vous montrer combien ce qui m'est arrivé ne devait pas m'arriver, et de quelle fascination inexplicable j'ai été la victime.

Le grand jour venu, je marchai à l'église d'un pas si léger qu'il me semblait que je fusse soutenu en l'air ou que j'eusse des ailes aux épaules. Je me croyais un ange et je m'étonnais de la physionomie sombre et préoccupée de mes compagnons; car nous étions plusieurs. J'avais passé la nuit en prière, j'étais dans un état qui touchait presque à l'extase. L'évêque, vieillard vénérable, me paraissait Dieu le Père penché sur son éternité, et je voyais le ciel à travers les voûtes du temple.

Vous savez les détails de cette cérémonie : la bénédiction, la communion sous les deux espèces, l'onction de la paume des mains avec l'huile des catéchumènes, et enfin le saint sacrifice offert de concert avec l'évêque. Je ne m'appesantirai pas sur cela. Oh! que Job a raison, et que celui-là est imprudent qui ne conclut pas un pacte avec ses yeux! Je levai par hasard ma tête, que j'avais jusque-là tenue inclinée, et j'aperçus devant moi, si près que j'aurais pu la toucher, quoique en réalité elle fût à une assez grande distance et de l'autre côté de la balustrade, une jeune femme d'une beauté rare et vêtue avec une magnificence royale. Ce fut comme si des écailles me tombaient des prunelles. J'éprouvai la sensation d'un aveugle qui recouvrerait subitement la vue. L'évêque, si rayonnant tout à l'heure, s'éteignit tout à coup, les cierges pâlirent sur leurs chandeliers d'or comme les étoiles au matin, et il se fit par toute l'église une complète obscurité. La charmante créature se détachait sur ce fond d'ombre comme une révélation angélique; elle semblait éclairée d'elle-même et donner le jour plutôt que de le recevoir.

Je baissai la paupière, bien résolu à ne plus la relever pour me soustraire à l'influence des objets extérieurs; car la distraction m'envahissait de plus en plus, et je savais à peine ce que je faisais.

Une minute après je rouvris les yeux, car à travers mes cils je la voyais étincelante des couleurs du prisme, et dans une pénombre pourprée comme lorsqu'on regarde le soleil.

Oh! comme elle était belle! Les plus grands peintres, lorsque, poursuivant dans le ciel la beauté idéale, ils ont rapporté sur la terre le divin portrait de la madone, n'approchent même pas de cette fabuleuse réalité. Ni les vers du poëte, ni la palette du peintre n'en peuvent donner une idée. Elle était assez grande, avec une taille et un port de déesse; ses cheveux, d'un blond doux, se séparaient sur le haut de sa tête et coulaient sur ses tempes comme deux fleuves d'or; on aurait dit une reine avec son diadème; son front, d'une blancheur bleuâtre et transparente, s'étendait large et serein sur les arcs de deux cils presque bruns; singularité qui ajoutait encore à l'effet de prunelles vert de mer d'une vivacité et d'un éclat insoutenables. Quels yeux! avec un éclair ils décidaient de la destinée d'un homme; ils avaient une vie, une limpidité, une ardeur, une humidité brillante que je n'ai jamais vues à un œil humain; il s'en échappait des rayons pareils à des flèches et que je voyais distinctement aboutir à mon cœur. Je ne sais si la flamme qui les illuminait venait du ciel ou de l'enfer, mais à coup sûr elle venait de l'un ou de l'autre. Cette femme était un ange ou un démon, et peut être tous les deux; elle ne sortait certainement pas du flanc d'Ève, la mère commune. Des dents de la plus belle eau scintillaient dans son rouge sourire, et de petites fossettes se creusaient à chaque inflexion de sa bouche dans le satin rose de ses adorables joues. Pour son nez, il était d'une finesse et d'une fierté toute royale, et décelait la plus noble origine. Des luisants d'agate jouaient sur la peau unie et lustrée de ses épaules à demi découvertes, et des rangs de grosses perles blondes, d'un ton presque semblable à son cou, lui descendaient sur la poitrine. De temps en temps elle redressait sa tête avec un mouvement onduleux de couleuvre ou de paon qui se rengorge, et imprimait un léger frisson à la haute fraise brodée à jour qui l'entourait comme un treillis d'argent.

Elle portait une robe de velours nacarat, et de ses larges manches doublées d'hermine sortaient des mains patriciennes d'une délicatesse infinie, aux doigts longs et potelés, et d'une si idéale transparence qu'ils laissaient passer le jour comme ceux de l'aurore.

Tous ces détails me sont encore aussi présents que s'ils dataient d'hier, et, quoique je fusse dans un trouble extrême, rien ne m'échappait; la plus légère nuance, le petit point noir au coin du menton, l'imperceptible duvet aux commissures des lèvres, le velouté du front, l'ombre tremblante des cils sur les joues; je saisissais tout avec une lucidité étonnante.

A mesure que je la regardais je sentais s'ouvrir dans moi des portes qui jusqu'alors avaient été fer-

mées; des soupiraux obstrués se débouchaient dans tous les sens et laissaient entrevoir des perspectives inconnues; la vie m'apparaissait sous un aspect tout autre : je venais de naître à un nouvel ordre d'idées. Une angoisse effroyable me tenaillait le cœur; chaque minute qui s'écoulait me semblait une seconde et un siècle. La cérémonie avançait cependant, et j'étais emporté bien loin du monde dont mes désirs naissants assiégeaient furieusement l'entrée. Je dis oui cependant lorsque je voulais dire non, lorsque tout en moi se révoltait et protestait contre la violence que ma langue faisait à mon âme : une force occulte m'arrachait malgré moi les mots du gosier. C'est là peut-être ce qui fait que tant de jeunes filles marchent à l'autel avec la ferme résolution de refuser d'une manière éclatante l'époux qu'on leur impose, et que pas une seule n'exécute son projet. C'est là sans doute ce qui fait que tant de pauvres novices prennent le voile, quoique bien décidées à le déchirer en pièces au moment de prononcer leurs vœux. On n'ose causer un tel scandale devant tout le monde ni tromper l'attente de tant de personnes; toutes ces volontés, tous ces regards semblent peser sur vous comme une chappe de plomb; et puis les mesures sont si bien prises, tout est si bien réglé à l'avance, d'une façon si évidemment irrévocable, que la pensée cède au poids de la chose et s'affaisse complétement.

Le regard de la belle inconnue changeait d'expression selon le progrès de la cérémonie. De tendre et caressant qu'il était d'abord il prit un air de dédain et de mécontentement comme de ne pas avoir été compris.

Je fis un effort suffisant pour arracher une montagne, pour m'écrier que je ne voulais pas être prêtre; mais je ne pus en venir à bout ; ma langue resta clouée à mon palais, et il me fut impossible de traduire ma volonté par le plus léger mouvement négatif. J'étais, tout éveillé, dans un état pareil à celui du cauchemar, où l'on veut crier un mot dont votre vie dépend, sans en pouvoir venir à bout.

Elle parut sensible au martyre que j'éprouvais, et, comme pour m'encourager, elle me lança une œillade pleine de divines promesses. Ses yeux étaient un poëme dont chaque regard formait un chant.

Elle me disait :

« Si tu veux être à moi, je te ferai plus heureux que Dieu lui-même dans son paradis; les anges te jalouseront. Déchire ce funèbre linceul où tu vas t'envelopper; je suis la beauté, je suis la jeunesse, je suis la vie; viens à moi, nous serons l'amour. Que pourrait t'offrir Jéhovah pour compensation? Notre existence coulera comme un rêve et ne sera qu'un baiser éternel.

« Répands le vin de ce calice et tu es libre. Je t'emmènerai vers les Iles inconnues; tu dormiras sur mon sein, dans un lit d'or massif et sous un pavillon d'argent; car je t'aime et je veux te prendre à ton Dieu, devant qui tant de nobles cœurs répandent des flots d'amour qui n'arrivent pas jusqu'à lui. »

Il me semblait entendre ces paroles sur un rhythme d'une douceur infinie, car son regard avait presque de la sonorité, et les phrases que ses yeux m'envoyaient retentissaient au fond de mon cœur comme si une bouche invisible les eût soufflées dans mon âme. Je me sentais prêt à renoncer à Dieu, et cependant mon cœur accomplissait machinalement les formalités de la cérémonie. La belle me jeta un second coup d'œil si suppliant, si désespéré, que des lames acérées me traversèrent le cœur, que je me sentis plus de glaives dans la poitrine que la mère de douleurs.

C'en était fait, j'étais prêtre.

Jamais physionomie humaine ne peignit une angoisse aussi poignante; la jeune fille qui voit tomber son fiancé mort subitement à côté d'elle, la mère auprès du berçeau vide de son enfant, Ève assise sur le seuil de la porte du paradis, l'avare qui trouve une pierre à la place de son trésor, le poëte qui a laissé rouler dans le feu le manuscrit unique de son plus bel ouvrage, n'ont point un air plus atterré et plus inconsolable. Le sang abandonna complétement sa charmante figure, et elle devint d'une blancheur de marbre; ses beaux bras tombèrent le long de son corps comme si les muscles en avaient été dénoués, et elle s'appuya contre un pilier, car ses jambes fléchissaient et se dérobaient sous elle. Pour moi, livide, le front inondé d'une sueur plus sanglante que celle du Calvaire, je me dirigeai en chancelant vers la porte de l'église; j'étouffais; les voûtes s'aplatissaient sur mes épaules, et il me semblait que ma tête soutenait seule tout le poids de la coupole.

Comme j'allais franchir le seuil, une main s'empara brusquement de la mienne; une main de femme! Je n'en avais jamais touché. Elle était froide comme la peau d'un serpent, et l'empreinte m'en resta brûlante comme la marque d'un fer rouge. C'était elle. — Malheureux! malheureux! qu'as-tu fait? me dit-elle à voix basse; puis elle disparut dans la foule.

Le vieil évêque passa; il me regarda d'un air sévère. Je faisais la plus étrange contenance du monde; je pâlissais, je rougissais, j'avais des éblouissements. Un de mes camarades eut pitié de moi, il me prit et m'emmena; j'aurais été incapable de retrouver tout seul le chemin du séminaire. Au détour d'une rue, pendant que le jeune prêtre tournait la tête d'un autre côté, un page nègre,

bizarrement vêtu, s'approcha de moi, et me remit, sans s'arrêter dans sa course, un petit portefeuille à coins d'or ciselés, en me faisant signe de le cacher; je le fis glisser dans ma manche et l'y tins jusqu'à ce que je fusse seul dans ma cellule. Je fis sauter le fermoir, il n'y avait que deux feuilles avec ces mots : « Clarimonde, au palais Concini » J'étais alors si peu au courant des choses de la vie que je ne connaissais pas Clarimonde, malgré sa célébrité, et que j'ignorais complétement où était situé le palais Concini. Je fis mille conjectures, plus extravagantes les unes que les autres; mais à la vérité, pourvu que je pusse la revoir, j'étais fort peu inquiet de ce qu'elle pouvait être, grande dame ou courtisane.

Cet amour, né tout à l'heure, s'était indestructiblement enraciné; je ne songeai même pas à essayer de l'arracher, tant je sentais que c'était là chose impossible. Cette femme s'était complétement emparée de moi, un seul regard avait suffi pour me changer; elle m'avait soufflé sa volonté; je ne vivais plus dans moi, mais dans elle et par elle. Je faisais mille extravagances, je baisais sur ma main la place qu'elle avait touchée, et je répétais son nom des heures entières. Je n'avais qu'à fermer les yeux pour la voir aussi distinctement que si elle eût été présente en réalité, et je me redisais ces mots, qu'elle m'avait dits sous le portail de l'église : « Malheureux! malheureux! qu'as-tu fait? » Je comprenais toute l'horreur de ma situation, et les côtés funèbres et terribles de l'état que je venais d'embrasser se révélaient clairement à moi. Être prêtre ! c'est-à-dire chaste, ne pas aimer, ne distinguer ni le sexe ni l'âge; se détourner de toute beauté, se crever les yeux! ramper sous l'ombre glaciale d'un cloître ou d'une église, ne voir que des mourants, veiller auprès de cadavres inconnus et porter soi-même son deuil sur sa soutane noire, de sorte que l'on peut faire de votre habit un drap pour votre cercueil!

Et je sentais la vie monter en moi comme un lac intérieur qui s'enfle et qui déborde; mon sang battait avec force dans mes artères; ma jeunesse, si longtemps comprimée, éclatait tout d'un coup comme l'aloès qui met cent ans à fleurir et qui éclot avec un coup de tonnerre.

Comment faire pour revoir Clarimonde? Je n'avais aucun prétexte pour sortir du séminaire, ne connaissant personne dans la ville; je n'y devais même pas rester, et j'y attendais seulement que l'on me désignât la cure que je devais occuper. J'essayai de desceller les barreaux de la fenêtre; mais elle était à une hauteur effrayante, et n'ayant pas d'échelle il n'y fallait pas penser. Et d'ailleurs, je ne pouvais descendre que de nuit; et comment me serais-je conduit dans l'inextricable dédale des rues? Toutes ces difficultés, qui n'eussent rien été pour d'autres, étaient immenses pour moi, pauvre séminariste, amoureux d'hier, sans expérience, sans argent et sans habits.

Ah! si je n'eusse pas été prêtre, j'aurais pu la voir tous les jours; j'aurais été son amant, son époux, me disais-je dans mon aveuglement; au lieu d'être enveloppé dans ce triste suaire, j'aurais des habits de soie et de velours, des chaînes d'or, une épée et des plumes comme les beaux jeunes cavaliers. Mes cheveux, au lieu d'être déshonorés par une large tonsure, se joueraient autour de mon cou en boucles ondoyantes. J'aurais une belle moustache cirée, je serais un vaillant. Mais une heure passée devant un autel, quelques paroles à peine articulées, me retranchaient à tout jamais du nombre des vivants; et j'avais scellé moi-même la pierre de mon tombeau, j'avais poussé de ma main le verrou de ma prison!

Je me mis à la fenêtre. Le ciel était admirablement bleu; les arbres avaient mis leur robe de printemps; la nature faisait parade d'une joie ironique. La place était pleine de monde; les uns allaient, les autres venaient; de jeunes muguets et de jeunes beautés, couple par couple, se dirigeaient du côté du jardin et des tonnelles. Des compagnons passaient en chantant des refrains à boire; c'était un mouvement, une vie, un entrain, une gaieté qui faisaient péniblement ressortir mon deuil et ma solitude. Une jeune mère, sur le pas de la porte, jouait avec son enfant; elle baisait sa petite bouche rose, encore emperlée de gouttes de lait, et lui faisait, en l'agaçant, mille de ces divines puérilités que les mères seules savent trouver. Le père, qui se tenait debout à quelque distance, souriait doucement à ce charmant groupe, et ses bras croisés pressaient sa joie sur son cœur. Je ne pus supporter ce spectacle; je fermai la fenêtre et je me jetai sur mon lit avec une haine et une jalousie effroyables dans le cœur, mordant mes doigts et ma couverture comme un tigre à jeun depuis trois jours.

Je ne sais pas combien de jours je restai ainsi; mais en me retournant dans un mouvement de spasme furieux, j'aperçus l'abbé Sérapion qui se tenait debout au milieu de la chambre et qui me considérait attentivement. J'eus honte de moi-même, et, laissant tomber ma tête sur ma poitrine, je voilai mes yeux avec mes mains.

— Romuald, mon ami, il se passe quelque chose d'extraordinaire en vous, me dit Sérapion au bout de quelques minutes de silence; votre conduite est vraiment inexplicable! Vous, si pieux, si calme et si doux, vous vous agitez dans votre cellule comme une bête fauve. Prenez garde, mon frère, et n'écoutez pas les suggestions du diable; l'esprit ma-

lin, irrité de ce que vous vous êtes à tout jamais consacré au Seigneur, rôde autour de vous comme un loup ravissant, et fait un dernier effort pour vous attirer à lui. Au lieu de vous laisser abattre, mon cher Romuald, faites-vous une cuirasse de prières, un bouclier de mortifications, et combattez vaillamment l'ennemi; vous le vaincrez. L'épreuve est nécessaire à la vertu, et l'or sort plus fin de la coupelle. Ne vous effrayez ni ne vous découragez; les âmes les mieux gardées et les plus affermies ont eu de ces moments. Priez, jeûnez, méditez, et le mauvais esprit se retirera.

Le discours de l'abbé Sérapion me fit rentrer en moi-même, et je devins un peu plus calme. — Je venais vous annoncer votre nomination à la cure de C***; le prêtre qui la possédait vient de mourir, et monseigneur l'évêque m'a chargé d'aller vous y installer; soyez prêt pour demain. — Je répondis d'un signe de tête que je le serais, et l'abbé se retira. J'ouvris mon Missel et je commençai à lire des prières; mais ces lignes se confondirent bientôt sous mes yeux; le fil des idées s'enchevêtra dans mon cerveau, et le volume me glissa des mains sans que j'y prisse garde.

Partir demain sans l'avoir revue! ajouter encore une impossibilité à toutes celles qui étaient déjà entre nous! Perdre à tout jamais l'espérance de la rencontrer, à moins d'un miracle! Lui écrire! par qui ferai-je parvenir ma lettre? Avec le sacré caractère dont j'étais revêtu, à qui s'ouvrir, se fier? J'éprouvais une anxiété terrible. Puis, ce que l'abbé Sérapion m'avait dit des artifices du diable me revenait en mémoire; l'étrangeté de l'aventure, la beauté surnaturelle de Clarimonde, l'éclat phosphorique de ses yeux, l'impression brûlante de sa main, le trouble où elle m'avait jeté, le changement subit qui s'était opéré en moi, ma piété évanouie en un instant, tout cela prouvait clairement la présence du diable, et cette main satinée n'était peut-être que le gant dont il avait recouvert sa griffe. Ces idées me jetèrent dans une grande frayeur, et je ramassai le Missel qui de mes genoux était roulé à terre, et je me remis en prières.

Le lendemain Sérapion me vint prendre; deux mules nous attendaient à la porte, chargées de nos maigres valises; il monta l'une et moi l'autre, tant bien que mal. Tout en parcourant les rues de la ville, je regardais à toutes les fenêtres et à tous les balcons si je ne verrais pas Clarimonde; mais il était trop matin, et la ville n'avait pas encore ouvert les yeux. Mon regard tâchait de plonger derrière les stores et à travers les rideaux de tous les palais devant qui nous passions. Sérapion attribuait sans doute cette curiosité à l'admiration que me causait la beauté de l'architecture, car il ralentissait le pas de sa monture pour me donner le temps de voir. Enfin nous arrivâmes à la porte de la ville et nous commençâmes à gravir la colline. Quand je fus tout en haut, je me retournai pour regarder une fois encore les lieux où vivait Clarimonde. L'ombre d'un nuage couvrait entièrement la ville; ses toits bleus et rouges étaient confondus dans une demi-teinte générale où surnageaient çà et là, comme de blancs flocons d'écume, les fumées du matin. Par un singulier effet d'optique, se dessinait, blond et doré sous un rayon unique de lumière, un édifice qui surpassait en hauteur les constructions voisines, complétement noyées dans la vapeur; quoiqu'il fût à plus d'une lieue, il paraissait tout proche. On en distinguait les moindres détails; les tourelles, les plates-formes, les croisées, et jusqu'aux girouettes en queue d'aronde.

— Quel est donc ce palais que je vois tout là-bas éclairé d'un rayon du soleil? demandai-je à Sérapion. Il mit sa main au-dessus de ses yeux, et, ayant regardé, il me répondit : — C'est l'ancien palais que le prince Concini a donné à la courtisane Clarimonde; il s'y passe d'épouvantables choses.

En ce moment, je ne sais encore si c'est une réalité ou une illusion, je crus voir y glisser sur la terrasse une forme svelte et blanche qui étincela une seconde et s'éteignit. C'était Clarimonde.

Oh! savait-elle qu'à cette heure, du haut de cet âpre chemin qui m'éloignait d'elle, et que je ne devais plus redescendre, ardent et inquiet, je couvais de l'œil le palais qu'elle habitait, et qu'un jeu dérisoire de lumière semblait rapprocher de moi, comme pour m'inviter à y entrer en maître. Sans doute elle le savait, car son âme était trop sympathiquement liée à la mienne pour n'en point ressentir les moindres ébranlements, et c'était ce sentiment qui l'avait poussée, encore enveloppée de ses voiles de nuit, à monter sur le haut de la terrasse, dans la glaciale rosée du matin.

L'ombre gagna le palais, et ce ne fut plus qu'un océan immobile de toits et de combles où l'on ne distinguait rien qu'une ondulation montueuse. Sérapion toucha sa mule, dont la mienne prit aussitôt l'allure, et un coude du chemin me déroba pour toujours la ville de S..., car je n'y devais pas revenir. Au bout de trois journées de route par des campagnes assez tristes, nous vîmes poindre à travers les arbres le coq du clocher de l'église que je devais desservir; et, après avoir suivi quelques rues tortueuses bordées de chaumières et des courtils, nous nous trouvâmes devant la façade, qui n'était pas d'une grande magnificence. Un porche orné de quelques nervures et de deux

ou trois piliers de grès grossièrement taillés, un toit en tuile et des contreforts du même grès que les piliers, c'était tout; à gauche le cimetière tout plein de hautes herbes, avec une grande croix de fer au milieu; à droite et dans l'ombre de l'église le presbytère. C'était une maison d'une simplicité extrême et d'une propreté aride. Nous entrâmes; quelques poules picotaient sur la terre de rares grains d'avoine; accoutumées apparemment à l'habit noir des ecclésiastiques, elles ne s'effarouchèrent point de notre présence et se dérangèrent à peine pour nous laisser passer. Un aboi éraillé et enroué se fit entendre, et nous vîmes accourir un vieux chien.

C'était le chien de mon prédécesseur. Il avait l'œil terne, le poil gris et tous les symptômes de la plus haute vieillesse où puisse atteindre un chien. Je le flattai doucement de la main, et il se mit aussitôt à marcher à côté de moi avec un air de satisfaction inexprimable. Une femme assez âgée, et qui avait été la gouvernante de l'ancien curé, vint aussi à notre rencontre, et, après m'avoir fait entrer dans une salle basse, me demanda si mon intention était de la garder. Je lui répondis que je la garderais, elle et le chien, et aussi les poules, et tout le mobilier que son maître lui avait laissé à sa mort; ce qui la fit entrer dans un transport de joie, l'abbé Sérapion lui ayant donné sur-le-champ le prix qu'elle en voulait.

Mon installation faite, l'abbé Sérapion retourna au séminaire. Je demeurai donc seul et sans autre appui que moi-même. La pensée de Clarimonde recommença à m'obséder, et quelques efforts que je fisse pour la chasser, je n'y parvenais pas toujours. Un soir, en me promenant dans les allées bordées de buis de mon petit jardin, il me sembla voir à travers la charmille une forme de femme qui suivait tous mes mouvements, et entre les feuilles étinceler les deux prunelles vert de mer; mais ce n'était qu'une illusion, et, ayant passé de l'autre côté de l'allée, je n'y trouvai rien qu'une trace de pied sur le sable, si petit qu'on eût dit un pied d'enfant. Le jardin était entouré de murailles très hautes, j'en visitai tous les coins et recoins, il n'y avait personne. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette circonstance qui, du reste, n'était rien à côté des étranges choses qui me devaient arriver. Je vivais ainsi depuis un an, remplissant avec exactitude les devoirs de mon état, priant, jeûnant, exhortant et secourant les malades, faisant l'aumône jusqu'à me retrancher les nécessités les plus indispensables. Mais je sentais au-dedans de moi une aridité extrême, et les sources de la grâce m'étaient fermées. Je ne jouissais pas de ce bonheur que donne l'accomplissement d'une sainte mission; mon idée était ailleurs, et les paroles de Clarimonde me revenaient souvent sur les lèvres comme une espèce de refrain involontaire. O frère, méditez bien ceci! Pour avoir levé une seule fois le regard sur une femme, pour une faute en apparence si légère, j'ai éprouvé pendant plusieurs années les plus misérables agitations; ma vie a été troublée à tout jamais.

Je ne vous retiendrai pas plus longtemps sur ces défaites et sur ces victoires intérieures toujours suivies de rechutes plus profondes, et je passerai sur-le-champ à une circonstance décisive. Une nuit l'on sonna violemment à ma porte. La vieille gouvernante fut ouvrir, et un homme au teint cuivré et richement vêtu, mais selon une mode étrangère, avec un long poignard, se dessina sous les rayons de la lanterne de Barbara. Son premier mouvement fut la frayeur; mais l'homme la rassura et lui dit qu'il avait besoin de me voir sur-le-champ pour quelque chose qui concernait mon ministère. Barbara le fit monter. J'allais me mettre au lit. L'homme me dit que sa maîtresse, une très grande dame, était à l'article de la mort et désirait un prêtre. Je répondis que j'étais prêt à le suivre; je pris avec moi ce qu'il fallait pour l'extrême-onction et je descendis en toute hâte. A la porte piaffaient d'impatience deux chevaux noirs comme la nuit, et soufflant sur leur poitrail deux longs flots de fumée. Il me tint l'étrier et m'aida à monter sur l'un, puis il sauta sur l'autre en appuyant seulement une main sur le pommeau de la selle. Il serra les genoux et lâcha les guides à son cheval qui partit comme la flèche. Le mien, dont il tenait la bride, prit aussi le galop et se maintint dans une égalité parfaite. Nous dévorions le chemin; la terre filait sous nous grise et rayée, et les silhouettes noires des arbres s'enfuyaient comme une armée en déroute. Nous traversâmes une forêt d'un sombre si opaque et si glacial que je me sentis courir sur la peau un frisson de superstitieuse terreur. Les aigrettes d'étincelles que les fers de nos chevaux arrachaient aux cailloux laissaient sur notre passage comme une traînée de feu, et si quelqu'un, à cette heure de nuit, nous eût vus, mon conducteur et moi, il nous eût pris pour deux spectres à cheval sur le cauchemar. Des feux-follets traversaient de temps en temps le chemin, et les choucas piaulaient piteusement dans l'épaisseur du bois où brillaient de loin en loin les yeux phosphoriques de quelques chats sauvages. La crinière des chevaux s'échevelait de plus en plus, la sueur ruisselait sur leurs flancs, et leur haleine sortait bruyante et pressée de leurs narines. Mais quand il les voyait faiblir, l'écuyer pour les ranimer poussait un cri guttural qui n'avait rien d'humain, et la course recommençait avec furie. Enfin le tourbillon s'arrêta; une masse

noire piquée de quelques points brillants se dressa subitement devant nous; les pas de nos montures sonnèrent plus bruyants sur un plancher ferré, et nous entrâmes sous une voûte qui ouvrait sa gueule sombre entre deux énormes tours. Une grande agitation régnait dans le château; des domestiques avec des torches à la main traversaient les cours en tous sens, et des lumières montaient et descendaient de palier en palier. J'entrevis confusément d'immenses architectures, des colonnes, des arcades, des perrons et des rampes, un luxe de construction tout à fait royal et féerique. Un page nègre, le même qui m'avait donné les tablettes de Clarimonde et que je reconnus à l'instant, me vint aider à descendre, et un majordome, vêtu de velours noir avec une chaîne d'or au col et une canne d'ivoire à la main, s'avança au-devant de moi. De grosses larmes débordaient de ses yeux et coulaient le long de ses joues sur sa barbe blanche. — Trop tard! fit-il en hochant la tête, trop tard! seigneur prêtre; mais si vous n'avez pu sauver l'âme, venez veiller le pauvre corps. — Il me prit par le bras et me conduisit à la salle funèbre; je pleurais aussi fort que lui, car j'avais compris que la morte n'était autre que cette Clarimonde tant et si follement aimée. Un prie-Dieu était disposé à côté du lit; une flamme bleuâtre voltigeant sur une patère de bronze jetait par toute la chambre un jour faible et douteux, et çà et là faisait papilloter dans l'ombre quelque arête saillante de meubles ou de corniches. Sur la table, dans une urne ciselée, trempait une rose blanche fanée dont les feuilles, à l'exception d'une seule qui tenait encore, étaient toutes tombées au pied du vase comme des larmes odorantes; un masque noir brisé, un éventail, des déguisements de toute espèce, traînaient sur les fauteuils et faisaient voir que la mort était arrivée dans cette somptueuse demeure à l'improviste et sans se faire annoncer. Je m'agenouillai sans oser jeter les yeux sur le lit, et je me mis à réciter les psaumes avec une grande ferveur, remerciant Dieu qu'il eût mis la tombe entre l'idée de cette femme et moi, pour que je pusse ajouter à mes prières son nom désormais sanctifié. Mais peu à peu cet élan se ralentit, et je tombai en rêverie. Cette chambre n'avait rien d'une chambre de mort. Au lieu de l'air fétide et cadavéreux que j'étais accoutumé à respirer en ces veilles funèbres, une langoureuse fumée d'essences orientales, je ne sais quelle amoureuse odeur de femme, nageait doucement dans l'air attiédi. Cette pâle lueur avait plutôt l'air d'un demi-jour ménagé pour la volupté que de la veilleuse au reflet jaune qui tremblotte près des cadavres. Je songeais au singulier hasard qui m'avait fait retrouver Clarimonde au moment où je la perdais pour toujours, et un soupir de regret s'échappa de ma poitrine. Il me sembla qu'on avait soupiré aussi derrière moi, et je me retournai involontairement. C'était l'écho. Dans ce mouvement mes yeux tombèrent sur le lit de parade qu'ils avaient jusqu'alors évité. Les rideaux de damas rouge à grandes fleurs, relevés par des torsades d'or, laissaient voir la morte couchée tout de son long et les mains jointes sur la poitrine. Elle était couverte d'un voile de lin d'une blancheur éblouissante que le pourpre sombre de la tenture faisait encore mieux ressortir, et d'une telle finesse qu'il ne dérobait en rien la forme charmante de son corps et permettait de suivre ces belles lignes onduleuses comme le cou d'un cygne que la mort même n'avait pu raidir. On eût dit une statue d'albâtre faite par quelque sculpteur habile pour mettre sur un tombeau de reine, ou encore une jeune fille endormie sur qui il aurait neigé.

Je ne pouvais plus y tenir; cet air d'alcôve m'enivrait, cette fébrile senteur de rose à demi fanée me montait au cerveau, et je marchais à grands pas dans la chambre, m'arrêtant à chaque tour devant l'estrade pour considérer la gracieuse trépassée sous la transparence de son linceul. D'étranges pensées me traversaient l'esprit; je me figurais qu'elle n'était point morte réellement, et que ce n'était qu'une feinte qu'elle avait employée pour m'attirer dans son château et me conter son amour. Un instant même je crus avoir vu bouger son pied dans la blancheur des voiles, et se déranger les plis droits du suaire.

Et puis je me disais : « Est-ce bien Clarimonde? quelle preuve en ai-je? Ce page noir ne peut-il être passé au service d'une autre femme? Je suis bien fou de me désoler et de m'agiter ainsi. » Mais mon cœur me répondit avec un battement : « C'est bien elle, c'est bien elle. » Je me rapprochai du lit et je regardai avec un redoublement d'attention l'objet de mon incertitude. Vous l'avouerai-je? cette perfection de formes, quoique purifiée et sanctifiée par l'ombre de la mort, me troublait plus voluptueusement qu'il n'aurait fallu, et ce repos ressemblait tant à un sommeil, que l'on s'y serait trompé. J'oubliais que j'étais venu là pour un service funèbre, et je m'imaginais que j'étais un époux entrant dans la chambre de la fiancée qui cache sa figure par pudeur et qui ne se veut point laisser voir. Navré de douleur, éperdu de joie, frissonnant de crainte et de plaisir, je me penchai vers elle et je pris le coin du drap; je le soulevai lentement en retenant mon souffle de peur de l'éveiller; mes artères palpitaient avec une telle force que je les sentais siffler dans mes tempes, et mon front ruisselait de sueur comme si j'eusse

remué une dalle de marbre. C'était en effet la Clarimonde telle que je l'avais vue à l'église lors de mon ordination; elle était aussi charmante, et la mort chez elle semblait une coquetterie de plus. La pâleur de ses joues, le rose moins vif de ses lèvres, ses longs cils baissés et découpant leur frange brune sur cette blancheur, lui donnaient une expression de chasteté mélancolique et de souffrance pensive d'une puissance de séduction inexprimable; ses longs cheveux dénoués, où se trouvaient encore mêlées quelques petites fleurs bleues, faisaient un oreiller à sa tête et protégeaient de leurs boucles la nudité de ses épaules; ses belles mains, plus pures, plus diaphanes que des hosties, étaient croisées dans une attitude de pieux repos et de tacite prière, qui corrigeait ce qu'auraient pu avoir de trop séduisant, même dans la mort, l'exquise rondeur et le poli d'ivoire de ses bras nus dont on n'avait pas ôté les bracelets de perles. Je restai longtemps absorbé dans une muette contemplation, et plus je la regardais, moins je pouvais croire que la vie avait pour toujours abandonné ce beau corps. Je ne sais si cela était une illusion ou un reflet de la lampe, mais on eût dit que le sang recommençait à circuler sous cette mate pâleur; cependant elle était toujours de la plus parfaite immobilité. Je touchai légèrement son bras; il était froid, mais pas plus froid pourtant que sa main le jour qu'elle avait effleuré la mienne sous le portail de l'église. Je repris ma position, penchant ma figure sur la sienne et laissant pleuvoir sur ses joues la tiède rosée de mes larmes. Ah! quel sentiment amer de désespoir et d'impuissance! quelle agonie que cette veille! J'aurais voulu pouvoir ramasser ma vie en un monceau pour la lui donner et souffler sur sa dépouille glacée la flamme qui me dévorait. La nuit s'avançait, et, sentant approcher le moment de la séparation éternelle, je ne pus me refuser cette triste et suprême douceur de déposer un baiser sur les lèvres mortes de celle qui avait eu tout mon amour. O prodige! un léger souffle se mêla à mon souffle, et la bouche de Clarimonde répondit à la passion de la mienne; ses yeux s'ouvrirent et reprirent un peu d'éclat, elle fit un soupir, et, décroisant ses bras, elle les passa derrière mon cou avec un air de ravissement ineffable. « Ah! c'est toi, Romuald, dit-elle d'une voix languissante et douce comme les dernières vibrations d'une harpe; que fais-tu donc? Je t'ai attendu si longtemps que je suis morte; mais maintenant nous sommes fiancés, je pourrai te voir et aller chez toi. Adieu! Romuald, adieu, je t'aime; c'est tout ce que je voulais te dire, et je te rends la vie que tu as rappelée sur moi une minute avec ton baiser; à bientôt. »

Sa tête retomba en arrière, mais elle m'entourait toujours de ses bras comme pour me retenir. Un tourbillon de vent furieux défonça la fenêtre et entra dans la chambre; la dernière feuille de la rose blanche palpita quelque temps comme une aile au bout de la tige; puis elle se détacha et s'envola par la croisée ouverte, emportant avec elle l'âme de Clarimonde. La lampe s'éteignit, et je tombai évanoui sur le sein de la belle morte.

Quant je revins à moi j'étais couché sur mon lit, dans ma petite chambre du presbytère, et le vieux chien de l'ancien curé léchait ma main allongée hors de la couverture. Barbara s'agitait dans la chambre avec un tremblement sénile, ouvrant et fermant des tiroirs, ou remuant des poudres dans des verres. En me voyant ouvrir les yeux, la vieille poussa un cri de joie, le chien jappa et frétilla de la queue; mais j'étais si faible que je ne pus prononcer une seule parole ni faire aucun mouvement. J'ai su depuis que j'étais resté trois jours ainsi, ne donnant d'autre signe d'existence qu'une respiration presque insensible. Ces trois jours ne comptent pas dans ma vie, et je ne sais où mon esprit était allé pendant tout ce temps; je n'en ai gardé aucun souvenir. Barbara m'a conté que le même homme au teint cuivré, qui m'était venu chercher pendant la nuit, m'avait ramené le matin dans une litière fermée et s'en était retourné aussitôt. Dès que je pus rappeler mes idées, je repassai en moi-même toutes les circonstances de cette nuit fatale. D'abord je pensai que j'avais été le jouet d'une illusion magique; mais des circonstances réelles et palpables détruisirent bientôt cette supposition. Je ne pouvais croire que j'avais rêvé, puisque Barbara avait vu comme moi l'homme aux deux chevaux noirs et qu'elle en décrivait l'ajustement et la tournure avec exactitude. Cependant personne ne connaissait dans les environs un château à qui s'appliquât la description du château où j'avais retrouvé Clarimonde.

Un matin je vis entrer l'abbé Sérapion. Barbara lui avait mandé que j'étais malade, et il était accouru en toute hâte. Quoique cet empressement démontrât de l'affection et de l'intérêt pour ma personne, sa visite ne me fit pas le plaisir qu'elle m'aurait dû faire. L'abbé Sérapion avait dans le regard quelque chose de pénétrant et d'inquisiteur qui me gênait. Je me sentais embarrassé et coupable devant lui. Le premier il avait découvert mon trouble intérieur, et je lui en voulais de sa clairvoyance.

Tout en me demandant des nouvelles de ma santé d'un ton hypocritement mielleux, il fixait sur moi ses deux jaunes prunelles de lion et plongeait comme une sonde ses regards dans mon âme. Puis il me fit quelques questions sur la manière dont je dirigeais ma cure, si je m'y plaisais, à quoi je pas-

sais le temps que mon ministère me laissait libre, si j'avais fait quelques connaissances parmi les habitants du lieu, quelles étaient mes lectures favorites, et mille autres détails semblables. Je répondais à tout cela le plus brièvement possible, et lui-même, sans attendre que j'eusse achevé, passait à autre chose. Cette conversation n'avait évidemment aucun rapport avec ce qu'il voulait dire. Puis, sans préparation aucune, et comme une nouvelle dont il se souvenait à l'instant et qu'il eût craint d'oublier ensuite, il me dit d'une voix claire et vibrante qui résonna à mon oreille comme les trompettes du jugement dernier :

« La grande courtisane Clarimonde est morte dernièrement à la suite d'une orgie qui a duré huit jours et huit nuits. Ç'a été quelque chose d'infernalement splendide. On a renouvelé là les abominations des festins de Balthazar et de Cléopâtre. Dans quel siècle vivons-nous, bon Dieu ! Les convives étaient servis par des esclaves basanés parlant un langage inconnu, et qui m'ont tout l'air de vrais démons ; la livrée du moindre d'entre eux eût pu servir d'habit de gala à un empereur. Il a couru de tous temps sur cette Clarimonde de bien étranges histoires, et tous ses amants ont fini d'une manière misérable ou violente. On a dit que c'était une goule, un vampire femelle ; mais je crois que c'était Béelzébuth en personne. »

Il se tut et m'observa plus attentivement que jamais, pour voir l'effet que ses paroles avaient produit sur moi. Je n'avais pu me défendre d'un mouvement en entendant nommer Clarimonde, et cette nouvelle de sa mort, outre la douleur qu'elle me causait par son étrange coïncidence avec la scène nocturne dont j'avais été témoin, me jeta dans un trouble et un effroi qui parurent sur ma figure, quoi que je fisse pour m'en rendre maître. Sérapion me jeta un coup d'œil inquiet et sévère ; puis il me dit : « Mon fils, je dois vous en avertir, vous avez le pied levé sur un abîme ; prenez garde d'y tomber. Satan a la griffe longue, et les tombeaux ne sont pas toujours fidèles. La pierre de Clarimonde devrait être scellée d'un triple sceau ; car ce n'est pas, à ce qu'on dit, la première fois qu'elle est morte. Que Dieu veille sur vous, Romuald ! »

Après avoir dit ces mots, Sérapion regagna la porte à pas lents, et je ne le revis plus, car il partit pour S*** presque aussitôt.

J'étais entièrement rétabli et j'avais repris mes fonctions habituelles. Le souvenir de Clarimonde et les paroles du vieil abbé étaient toujours présentes à mon esprit ; cependant aucun événement extraordinaire n'était venu confirmer les prévisions funèbres de Sérapion, et je commençais à croire que ses craintes et mes terreurs étaient trop exagérées ; mais une nuit je fis un rêve. J'avais à peine bu les premières gorgées du sommeil que j'entendis ouvrir les rideaux de mon lit et glisser les anneaux sur les tringles avec un bruit éclatant ; je me soulevai brusquement sur le coude et je vis une ombre de femme qui se tenait debout devant moi. Je reconnus sur-le-champ Clarimonde. Elle portait à la main une petite lampe de la forme de celles qu'on met dans les tombeaux, dont la lueur donnait à ses doigts effilés une transparence rose qui se prolongeait par une dégradation insensible jusque dans la blancheur opaque et laiteuse de son bras nu. Elle avait pour tout vêtement le suaire de lin qui la recouvrait sur son lit de parade, dont elle retenait les plis sur sa poitrine, comme honteuse d'être si peu vêtue, mais sa petite main n'y suffisait pas ; elle était si blanche que la couleur de la draperie se confondait avec celle des chairs sous le pâle rayon de la lampe. Enveloppée de ce fin tissu qui trahissait tous les contours de son corps, elle ressemblait à une statue de marbre de baigneuse antique plutôt qu'à une femme douée de vie. Morte ou vivante, statue ou femme, ombre ou corps, sa beauté était toujours la même ; seulement l'éclat vert de ses prunelles était un peu amorti, et sa bouche, si vermeille autrefois, n'était plus teintée que d'un rose faible et tendre presque semblable à celui de ses joues. Les petites fleurs bleues que j'avais remarquées dans ses cheveux étaient tout à fait sèches et avaient presque perdu toutes leurs feuilles ; ce qui ne l'empêchait pas d'être charmante, si charmante, que, malgré la singularité de l'aventure et la façon inexplicable dont elle était entrée dans la chambre, je n'eus pas un instant de frayeur.

Elle posa la lampe sur la table et s'assit sur le pied de mon lit ; puis elle me dit en se penchant vers moi avec cette voix argentine et veloutée à la fois que je n'ai connu qu'à elle :

— Je me suis bien fait attendre, mon cher Romuald, et tu as dû croire que je t'avais oublié. Mais je viens de bien loin, et d'un endroit dont personne n'est encore revenu ; il n'y a ni lune ni soleil au pays d'où j'arrive ; ce n'est que de l'espace et de l'ombre ; ni chemin, ni sentier ; point de terre pour le pied, point d'air pour l'aile ; et pourtant me voici, car l'amour est plus fort que la mort, et il finira par la vaincre. Ah ! que de faces mornes et de choses terribles j'ai vues dans mon voyage ! Que de peine mon âme, rentrée dans ce monde par la puissance de la volonté, a eue pour retrouver son corps, et s'y réinstaller ! Que d'efforts il m'a fallu faire avant de lever la dalle dont on m'avait couverte. Tiens ! le dedans de mes pauvres mains en est tout meurtri. Baise-les pour les guérir, cher amour ! Elle m'appliqua l'une

après l'autre les paumes froides de ses mains sur ma bouche; je les baisai en effet plusieurs fois, et elle me regardait faire avec un sourire d'ineffable complaisance.

Je l'avoue à ma honte, j'avais totalement oublié les avis de l'abbé Sérapion et le caractère dont j'étais revêtu. J'étais tombé sans résistance et au premier assaut. Je n'avais pas même essayé de repousser le tentateur; la fraîcheur de la peau de Clarimonde pénétrait la mienne, et je me sentais courir sur le corps de voluptueux frissons. La pauvre enfant! malgré tout ce que j'en ai vu, j'ai peine à croire encore que ce fût un démon; du moins elle n'en avait pas l'air, et jamais Satan n'a mieux caché ses griffes et ses cornes. Elle avait reployé ses talons sous elle et se tenait accroupie sur le bord de la couchette dans une position pleine de coquetterie nonchalante. De temps en temps elle passait sa petite main à travers mes cheveux et les roulait en boucles comme pour essayer à mon visage de nouvelles coiffures. Je me laissais faire avec la plus coupable complaisance, et elle accompagnait tout cela du plus charmant babil. Une chose remarquable, c'est que je n'éprouvais aucun étonnement d'une aventure aussi extraordinaire, et, avec cette facilité que l'on a dans la vision d'admettre comme fort simples les événements les plus bizarres, je ne voyais rien là que de parfaitement naturel.

— Je t'aimais bien longtemps avant de t'avoir vu, mon cher Romuald, et je te cherchais partout. Tu étais mon rêve, et je t'ai aperçu dans l'église au fatal moment; j'ai dit tout de suite: « C'est lui! » Je te jetai un regard où je mis tout l'amour que j'avais eu, que j'avais, et que je devais avoir pour toi; un regard à damner un cardinal, à faire agenouiller un roi à mes pieds devant toute sa cour. Tu restas impassible et tu me préféras ton Dieu.

Ah! que je suis jalouse de Dieu, que tu as aimé et que tu aimes encore plus que moi.

Malheureuse! malheureuse que je suis! je n'aurai jamais ton cœur à moi toute seule, moi que tu as ressuscitée d'un baiser! Clarimonde la morte, qui force à cause de toi les portes du tombeau, et qui vient te consacrer une vie qu'elle n'a reprise que pour te rendre heureux!

Toutes ces paroles étaient entrecoupées de caresses délirantes qui étourdirent mes sens et ma raison au point que je ne craignis point, pour la consoler, de proférer un effroyable blasphème, et de lui dire que je l'aimais autant que Dieu.

Ses prunelles se ravivèrent et brillèrent comme des chrysoprases. — Vrai! bien vrai! autant que Dieu! dit-elle en m'enlaçant dans ses beaux bras. Puisque c'est ainsi, tu viendras avec moi, tu me suivras où je voudrai. Tu laisseras tes vilains habits noirs. Tu seras le plus fier et le plus envié des cavaliers, tu seras mon amant. Être l'amant avoué de Clarimonde, qui a refusé un pape, c'est beau, cela! Ah! la bonne vie, bienheureuse, la belle existence dorée que nous mènerons! Quand partons-nous, mon gentilhomme?

— Demain! demain! m'écriai-je dans mon délire.

— Demain, soit! reprit-elle. J'aurai le temps de changer de toilette, car celle-ci est un peu succincte et ne vaut rien pour le voyage. Il faut aussi que j'aille avertir mes gens, qui me croient sérieusement morte et qui se désolent tant qu'ils peuvent. L'argent, les habits, les voitures, tout sera prêt; je te viendrai prendre à cette heure-ci. Adieu! cher cœur. Et elle effleura mon front du bout de ses lèvres. La lampe s'éteignit, les rideaux se refermèrent, et je ne vis plus rien; un sommeil de plomb, un sommeil sans rêve s'appesantit sur moi et me tint engourdi jusqu'au lendemain matin. Je me réveillai plus tard que de coutume, et le souvenir de cette singulière vision m'agita toute la journée; je finis par me persuader que c'était une pure vapeur de mon imagination échauffée. Cependant les sensations avaient été si vives qu'il était difficile de croire qu'elles n'étaient pas réelles, et ce ne fut pas sans quelque appréhension de ce qui allait arriver que je me mis au lit après avoir prié Dieu d'éloigner de moi les mauvaises pensées et de protéger la chasteté de mon sommeil.

Je m'endormis bientôt profondément, et mon rêve se continua. Les rideaux s'écartèrent et je vis Clarimonde, non pas, comme la première fois, pâle dans son pâle suaire et les violettes de la mort sur les joues, mais gaie, leste et pimpante, avec un superbe habit de voyage en velours vert orné de ganses d'or et retroussé sur le côté pour laisser voir une jupe de satin. Ses cheveux blonds s'échappaient en grosses boucles de dessous un large chapeau de feutre noir chargé de plumes blanches capricieusement contournées; elle tenait à la main une petite cravache terminée par un sifflet d'or. Elle m'en toucha légèrement et me dit: — Eh bien! beau dormeur, est-ce ainsi que vous faites vos préparatifs? Je comptais vous trouver debout. Levez-vous bien vite; nous n'avons pas de temps à perdre. Je sautai à bas du lit.

— Allons, habillez-vous et partons, dit-elle en me montrant du doigt un petit paquet qu'elle avait apporté; les chevaux s'ennuient et rongent leur frein à la porte. Nous devrions déjà être à dix lieues d'ici.

Je m'habillai en hâte, et elle me tendait elle-même les pièces du vêtement, en riant aux éclats de ma gaucherie, et en m'indiquant leur usage

quand je me trompais. Elle donna du tour à mes cheveux, et, quand ce fut fait, elle me tendit un petit miroir de poche en cristal de Venise, bordé d'un filigrane d'argent, et me dit : — Comment te trouves-tu; et veux-tu me prendre à ton service comme valet de chambre ?

Je n'étais plus le même, et je ne me reconnus pas. Je ne me ressemblais pas plus qu'une statue achevée ne ressemble à un bloc de pierre. Mon ancienne figure avait l'air de n'être que l'ébauche grossière de celle que réfléchissait le miroir. J'étais beau, et ma vanité fut sensiblement chatouillée de cette métamorphose. Ces élégants habits, cette riche veste brodée faisaient de moi un tout autre personnage, et j'admirai la puissance de quelques aunes d'étoffes taillées d'une certaine manière. L'esprit de mon costume me pénétrait la peau, et au bout de dix minutes j'étais passablement fat.

Je fis quelques tours par la chambre pour me donner de l'aisance. Clarimonde me regardait d'un air de complaisance maternelle, et paraissait très contente de son œuvre. — Voilà bien assez d'enfantillage; en route, mon cher Romuald! nous allons loin, et nous n'arriverons pas. Et elle me prit la main et m'entraîna. Toutes les portes s'ouvraient devant elle aussitôt qu'elle les touchait, et nous passâmes devant le chien sans l'éveiller.

A la porte, nous trouvâmes Margheritone; c'était l'écuyer qui m'avait déjà conduit; il tenait en bride trois chevaux noirs comme les premiers, un pour moi, un pour lui, un pour Clarimonde. Il fallait que ces chevaux fussent des genets d'Espagne, nés de juments fécondées par le zéphyr; car ils allaient aussi vite que le vent, et la lune, qui s'était levée à notre départ pour nous éclairer, roulait dans le ciel comme une roue détachée de son char; nous la voyions à notre droite sauter d'arbre en arbre et s'essouffler à courir après nous. Nous arrivâmes bientôt dans une plaine où, auprès d'un bouquet d'arbres, nous attendait une voiture attelée de quatre vigoureuses bêtes; nous y montâmes, et les postillons leur firent prendre un galop insensé. J'avais un bras passé derrière la taille de Clarimonde et une de ses mains ployée dans la mienne; elle appuyait sa tête à mon épaule, et je sentais sa gorge demi-nue frôler mon bras. Jamais je n'avais éprouvé un bonheur aussi vif. J'avais oublié tout en ce moment-là, et je ne me souvenais pas plus d'avoir été prêtre que de ce que j'avais fait dans le sein de ma mère, tant était grande la fascination que l'esprit malin exerçait sur moi. A dater de cette nuit ma nature s'est en quelque sorte dédoublée, et il y eut en moi deux hommes dont l'un ne connaissait pas l'autre. Tantôt je me croyais un prêtre qui rêvait chaque soir qu'il était gentilhomme, tantôt un gentilhomme qui rêvait qu'il était prêtre. Je ne pouvais plus distinguer le songe de la veille, et je ne savais pas où commençait la réalité et où finissait l'illusion. Le jeune seigneur fat et libertin se raillait du prêtre, le prêtre détestait les dissolutions du jeune seigneur. Deux spirales enchevêtrées l'une dans l'autre et confondues sans se toucher jamais représentent très bien cette vie bicéphale qui fut la mienne. Malgré l'étrangeté de cette position, je ne crois pas avoir un seul instant touché à la folie. J'ai toujours conservé très nettes les perceptions de mes deux existences. Seulement, il y avait un fait absurde que je ne pouvais m'expliquer : c'est que le sentiment du même moi existât dans deux hommes si différents. C'était une anomalie dont je ne me rendais pas compte, soit que je crusse être le curé du petit village de ***, ou *il signor Romualdo*, amant en titre de la Clarimonde.

Toujours est-il que j'étais ou du moins que je croyais être à Venise, je n'ai pu encore bien démêler ce qu'il y avait d'illusion et de réel dans cette bizarre aventure. Nous habitions un grand palais de marbre sur le Canaleïo, plein de fresques et de statues, avec deux Titiens du meilleur temps dans la chambre à coucher de la Clarimonde, un palais digne d'un roi. Nous avions chacun notre gondole et nos barcarols à notre livrée, notre chambre de musique et notre poëte. Clarimonde entendait la vie d'une grande manière, et elle avait un peu de Cléopâtre dans sa nature. Quant à moi, je menais un train de fils de prince, et je faisais une poussière comme si j'eusse été de la famille de l'un des douze apôtres ou des quatre évangélistes de la sérénissime république; je ne me serais pas détourné de mon chemin pour laisser passer le doge, et je ne crois pas que, depuis Satan, qui tomba du ciel, personne ait été plus orgueilleux et plus insolent que moi. J'allais au Ridotto, et je jouais un jeu d'enfer. Je voyais la meilleure société du monde, des fils de famille ruinés, des femmes de théâtre, des escrocs, des parasites et des spadassins. Cependant, malgré la dissipation de cette vie, je restai fidèle à la Clarimonde. Je l'aimais éperdument. Elle eût réveillé la satiété même et fixé l'inconstance. Avoir Clarimonde, c'était avoir vingt maîtresses, c'était avoir toutes les femmes, tant elle était mobile, changeante et dissemblable d'elle-même; un vrai caméléon! Elle vous faisait commettre avec elle l'infidélité que vous eussiez commise avec d'autres, en prenant complétement le caractère, l'allure et le genre de beauté de la femme qui paraissait vous plaire. Elle me rendait mon amour au centuple, et c'est en vain que les jeunes patriciens, et même les vieux du conseil des Dix, lui firent les

plus magnifiques propositions. Un Foscari alla même jusqu'à lui proposer de l'épouser; elle refusa tout. Elle avait assez d'or; elle ne voulait plus que de l'amour, un amour jeune, pur, éveillé par elle, et qui devait être le premier et le dernier. J'aurais été parfaitement heureux sans un maudit cauchemar qui revenait toutes les nuits, et où je me croyais un curé de village se macérant et faisant pénitence de mes excès du jour. Rassuré par l'habitude d'être avec elle, je ne songeais presque plus à la façon étrange dont j'avais fait connaissance avec Clarimonde. Cependant, ce qu'en avait dit l'abbé Sérapion me revenait quelquefois en mémoire, et ne laissait pas que de me donner de l'inquiétude.

Depuis quelque temps la santé de Clarimonde n'était pas aussi bonne; son teint s'amortissait de jour en jour. Les médecins qu'on fit venir n'entendaient rien à sa maladie, et ils ne savaient qu'y faire. Ils prescrivirent quelques remèdes insignifiants et ne revinrent plus. Cependant elle pâlissait à vue d'œil et devenait de plus en plus froide. Elle était presque aussi blanche et aussi morte que la fameuse nuit dans le château inconnu. Je me désolais de la voir ainsi lentement dépérir. Elle, touchée de ma douleur, me souriait doucement et tristement avec le sourire fatal des gens qui savent qu'ils vont mourir.

Un matin, j'étais assis auprès de son lit et je déjeunais sur une petite table pour ne pas la quitter d'une minute. En coupant un fruit je me fis par hasard au doigt une entaille assez profonde. Le sang partit aussitôt en filets pourpres, et quelques gouttes rejaillirent sur Clarimonde. Ses yeux s'éclairèrent, sa physionomie prit une expression de joie féroce et sauvage que je ne lui avais jamais vue. Elle sauta à bas du lit avec une agilité animale, une agilité de singe ou de chat, et se précipita sur ma blessure, qu'elle se mit à sucer avec un air d'indicible volupté. Elle avalait le sang par petites gorgées, lentement et précieusement, comme un gourmet qui savoure un vin de Xérès ou de Syracuse; elle clignait les yeux à demi, et la pupille de ses prunelles vertes était devenue oblongue au lieu de ronde. De temps à autre elle s'interrompait pour me baiser la main; puis elle recommençait à presser de ses lèvres les lèvres de la plaie pour en faire sortir encore quelques gouttes rouges. Quand elle vit que le sang ne venait plus, elle se releva l'œil humide et brillant, plus rose qu'une aurore de mai, la figure pleine, la main tiède et moite, enfin plus belle que jamais et dans un état parfait de santé.

« Je ne mourrai pas! je ne mourrai pas! dit-elle à moitié folle de joie et en se pendant à mon cou; je pourrai t'aimer encore longtemps. Ma vie est dans la tienne, et tout ce qui est moi vient de toi. Quelques gouttes de ton riche et noble sang, plus précieux et plus efficace que tous les élixirs du monde, m'ont rendu l'existence. »

Cette scène me préoccupa longtemps et m'inspira d'étranges doutes à l'endroit de Clarimonde, et le soir même, lorsque le sommeil m'eut ramené à mon presbytère, je vis l'abbé Sérapion plus grave et plus soucieux que jamais. Il me regarda attentivement et me dit : « Non content de perdre votre âme, vous voulez aussi perdre votre corps. Infortuné jeune homme, dans quel piége êtes-vous tombé! » Le ton dont il me dit ce peu de mots me frappa vivement; mais malgré sa vivacité cette impression fut bientôt dissipée, et mille autres soins l'effacèrent de mon esprit. Cependant, un soir, je vis dans ma glace, dont elle n'avait pas calculé la perfide position, Clarimonde qui versait une poudre dans la coupe de vin épicé qu'elle avait la coutume de préparer après le repas. Je pris la coupe, je feignis d'y porter mes lèvres, et je la posai sur quelque meuble comme pour l'achever plus tard à mon loisir; et, profitant d'un instant où la belle avait le dos tourné, j'en jetai le contenu sous la table; après quoi je me retirai dans ma chambre et je me couchai, bien déterminé à ne pas dormir et à voir ce que tout cela deviendrait. Je n'attendis pas longtemps; Clarimonde entra en robe de nuit, et, s'étant débarrassée de ses voiles, s'allongea dans le lit auprès de moi. Quand elle se fût bien assurée que je dormais, elle découvrit mon bras et tira une épingle d'or de sa tête; puis elle se mit à murmurer à voix basse :

« Une goutte, rien qu'une petite goutte rouge, un rubis au bout de mon aiguille!... Puisque tu m'aimes encore, il ne faut pas que je meure... Ah! pauvre amour! son beau sang d'une couleur pourpre si éclatante, je vais le boire. Dors, mon seul bien; dors, mon dieu, mon enfant; je ne te ferai pas de mal, je ne prendrai de ta vie que ce qu'il faudra pour ne pas laisser éteindre la mienne. Si je ne t'aimais pas tant, je pourrais me résoudre à avoir d'autres amants dont je tarirais les veines; mais depuis que je te connais j'ai tout le monde en horreur... Ah! le beau bras! comme il est rond! comme il est blanc! je n'oserai jamais piquer cette jolie veine bleue. » Et, tout en disant cela, elle pleurait, et je sentais pleuvoir ses larmes sur mon bras qu'elle tenait entre ses mains. Enfin elle se décida et me fit une petite piqûre avec son aiguille et se mit à pomper le sang qui en coulait. Quoiqu'elle en eût bu à peine quelques gouttes, la crainte de m'épuiser la prenant, elle m'entoura avec soin le bras d'une petite bandelette après avoir frotté la plaie d'un onguent qui la cicatrisa sur-le-champ.

Je ne pouvais plus avoir de doutes; l'abbé Sérapion avait raison. Cependant, malgré cette certitude, je ne pouvais m'empêcher d'aimer Clarimonde, et je lui aurais volontiers donné tout le sang dont elle avait besoin pour soutenir son existence factice. D'ailleurs, je n'avais pas grand'peur; la femme me répondait du vampire, et ce que j'avais entendu et vu me rassurait complétement; j'avais alors des veines plantureuses qui ne se seraient pas de sitôt épuisées, et je ne marchandais pas ma vie goutte à goutte. Je me serais ouvert le bras moi-même et je lui aurais dit : « Bois, et que mon amour s'infiltre dans ton corps avec mon sang! » J'évitais de faire la moindre allusion au narcotique qu'elle m'avait versé et à la scène de l'aiguille, et nous vivions dans le plus parfait accord. Pourtant mes scrupules de prêtre me tourmentaient plus que jamais, et je ne savais quelle macération nouvelle inventer pour mater et mortifier ma chair. Quoique toutes ces visions fussent involontaires et que je n'y participasse en rien, je n'osais pas toucher le Christ avec des mains aussi impures et un esprit souillé par de pareilles débauches réelles ou rêvées. Pour éviter de tomber dans ces fatigantes hallucinations, j'essayais de m'empêcher de dormir, je tenais mes paupières ouvertes avec les doigts et je restais debout au long des murs, luttant contre le sommeil de toutes mes forces; mais le sable de l'assoupissement me roulait bientôt dans les yeux, et, voyant que toute lutte était inutile, je laissais tomber les bras de découragement et de lassitude, et le courant me rentraînait vers les rives perfides. Sérapion me faisait les plus véhémentes exhortations et me reprochait durement ma mollesse et mon peu de ferveur. Un jour que j'avais été plus agité qu'à l'ordinaire, il me dit : « Pour vous débarrasser de cette obsession, il n'y a qu'un moyen, et, quoiqu'il soit extrême, il le faut employer : aux grands maux les grands remèdes. Je sais où Clarimonde a été enterrée; il faut que nous la déterrions et que vous voyiez dans quel état pitoyable est l'objet de votre amour; vous ne serez plus tenté de perdre votre âme pour un cadavre immonde dévoré des vers et prêt à tomber en poudre; cela vous fera assurément rentrer en vous-même. » Pour moi, j'étais si fatigué de cette double vie que j'acceptai, voulant savoir, une fois pour toutes, qui du prêtre ou du gentilhomme était dupe d'une illusion; j'étais décidé à tuer au profit de l'un ou de l'autre un des deux hommes qui étaient en moi ou à les tuer tous deux, car une pareille vie ne pouvait durer. L'abbé Sérapion se munit d'une pioche, d'un levrier et d'une lanterne, et à minuit nous nous dirigeâmes vers le cimetière de ***, dont il connaissait parfaitement le gisement et la disposition. Après avoir porté la lumière de la lanterne sourde sur les inscriptions de plusieurs tombeaux, nous arrivâmes enfin à une pierre à moitié cachée par les grandes herbes et dévorée de mousses et de plantes parasites, où nous déchiffrâmes ce commencement d'inscription :

Ici gît Clarimonde
Qui fut de son vivant
La plus belle du monde.
. . . .

« C'est bien ici, » dit Sérapion, et, posant à terre sa lanterne, il glissa la pince dans l'interstice de la pierre et commença à la soulever. La pierre céda et il se mit à l'ouvrage avec la pioche. Moi, je le regardais faire, plus noir et plus silencieux que la nuit elle-même; quant à lui, courbé sur son œuvre funèbre, il ruisselait de sueur, il haletait, et son souffle pressé avait l'air du râle d'un agonisant. C'était un spectacle étrange, et qui nous eût vus du dehors nous eût plutôt pris pour des profanateurs et des voleurs de linceuls que pour des prêtres de Dieu. Le zèle de Sérapion avait quelque chose de dur et de sauvage qui le faisait ressembler à un démon plutôt qu'à un apôtre ou à un ange, et sa figure aux grands traits austères et profondément découpés par le reflet de la lanterne n'avait rien de très rassurant. Je me sentais perler sur les membres une sueur glaciale, et mes cheveux se redressaient douloureusement sur ma tête; je regardais au fond de moi-même l'action du sévère Sérapion comme un abominable sacrilége, et j'aurais voulu que du flanc des sombres nuages qui roulaient pesamment au-dessus de nous sortît un triangle de feu qui le réduisît en poudre. Les hiboux perchés sur les cyprès, inquiétés par l'éclat de la lanterne, en venaient fouetter lourdement la vitre avec leurs ailes poussiéreuses, en jetant des gémissements plaintifs; les renards glapissaient dans le lointain et mille bruits sinistres se dégageaient du silence. Enfin la pioche de Sérapion heurta le cercueil, dont les planches retentirent avec un bruit sourd et sonore, avec ce terrible bruit que rend le néant quand on y touche; il en renversa le couvercle, et j'aperçus Clarimonde pâle comme un marbre, les mains jointes, et son blanc suaire ne faisait qu'un seul pli de sa tête à ses pieds. Une petite goutte de sang brillait comme une rose au coin de sa bouche décolorée. Sérapion, à cette vue, entra en fureur : « Ah! te voilà, démon, courtisane impudique, buveuse de sang et d'or! » et il aspergea d'eau bénite le corps et le cercueil, sur lequel il traça la forme d'une croix avec son goupillon. La pauvre Clarimonde n'eut pas été plutôt touchée par la sainte rosée que son beau corps tomba en

poussière; ce ne fut plus qu'un mélange affreusement informe de cendres et d'os à demi calcinés. « Voilà votre maîtresse, seigneur Romuald, dit l'inexorable prêtre, en me montrant ces tristes dépouilles; serez-vous encore tenté d'aller vous promener au Lido et à Fusine avec votre beauté? » Je baissai la tête; une grande ruine venait de se faire au dedans de moi. Je retournai à mon presbytère, et le seigneur Romuald, amant de Clarimonde, se sépara du pauvre prêtre, à qui il avait tenu pendant si longtemps une si étrange compagnie. Seulement, la nuit suivante, je vis Clarimonde; elle me dit, comme la première fois sous le portail de l'église : « Malheureux! malheureux! qu'as-tu fais? Pourquoi as-tu écouté ce prêtre imbécile? n'étais-tu pas heureux? et que t'avais-je fait pour violer ma pauvre tombe et mettre à nu les misères de mon néant? Toute communication entre nos âmes et nos corps est rompue désormais. Adieu, tu me regretteras. » Elle se dissipa dans l'air comme une fumée et je ne la revis plus.

Hélas! elle a dit vrai; je l'ai regrettée plus d'une fois et je la regrette encore. La paix de mon âme a été bien chèrement achetée; l'amour de Dieu n'était pas de trop pour remplacer le sien. Voilà, frère, l'histoire de ma jeunesse. Ne regardez jamais une femme, et marchez toujours les yeux fixés en terre, car si chaste et si calme que vous soyez, il suffit d'une minute pour vous faire perdre l'éternité.

VOYAGE A PARIS.

II.

Enfin, voilà un monument qui m'apparaît : la Fontaine des Innocents. Mais par quel chemin vais-je aller jusque-là? comment traverser cette haie de femmes qui font des bouquets de cerises tout en parlant la langue de Vadé? Cette fontaine est l'œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon; que dire de plus à sa louange, si ce n'est qu'elle est infatigable à désaltérer les indigènes qui l'entourent! Un cimetière a fait place à un marché; cependant le cimetière était plus gai que le marché. En effet, le cimetière des Innocents a été le Palais-Royal de nos aïeux. Ce lieu choisi s'appelait les Charniers. Nicolas Flamel et le maréchal de Boucicaut l'avaient fait bâtir à leurs frais. Les morts étaient abrités par les vivants; sur chaque tombe une marchande de rubans, de dentelles, de colifichets, de fanfreluches étalait gaiement sa marchandise en souriant au chaland. Jamais on ne s'était si bien familiarisé avec la mort; ces comptoirs d'un nouveau genre étaient sans cesse assiégés par les beaux oisifs du temps. On faisait l'amour aux Charniers comme dans un bazar; on s'y donnait rendez-vous comme aux Tuileries. En 1424 les Anglais, maîtres de Paris, choisirent ce lieu pour y donner une fête; il y dansèrent avec fureur la danse macabre : il y a un siècle on y faisait des miracles.

Enfin, en 1785, les idées de Voltaire sur les cimetières hors les villes ayant prévalu, on exhuma douze mille squelettes qui servirent au grand ossuaire des catacombes; on détruisit l'église, et, pour ne pas perdre de place, on fit un marché. A Paris, la vie et la mort se touchent toujours; n'y a-t-il pas un marché à la porte de la Morgue.

Le plus grand poëte comique du monde est né à deux pas de la Fontaine des Innocents; c'est là, dans ce coin enfumé de Paris, qu'il a poursuivi ses premiers rêves. Patience! je croyais voyager dans un monde inconnu, voilà déjà que j'ai salué Pierre Lescot, Jean Goujon, Arouet et Poquelin! Je vous défie de faire un pas dans cette ville grandiose sans fouler du pied un grand souvenir. Paris, c'est le cœur de la France qui vous bat sous la main,

J'ai vu une église, j'y suis entré pendant une averse. J'aime les églises, d'abord parce que Dieu s'y trouve comme ailleurs, ensuite parce que la plus pauvre église renferme une précieuse œuvre d'art. L'église de la rue Saint-Denis s'appelle Saint-Leu Saint-Gilles; elle date du règne de saint Louis. Elle est simple et belle, d'un bon style et d'un gracieux aspect. Le maître-autel est élevé sur une chapelle souterraine; il est dominé par huit statues d'apôtres et de patriarches. La chapelle souterraine se nomme *Chapelle du Tombeau*; elle n'est éclairée que par un demi-jour, qui inspire le recueillement. Elle fut construite par les chevaliers du Saint-Sépulcre. Georges Cadoudal s'y cacha durant quelques jours, sous le tombeau du Christ. L'église de Saint-Leu Saint-Gilles est la plus riche en reliques; elle possède celles de sainte Clotilde, reine de France, et de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin; en outre, elle possède, comme toutes les églises de la chrétienté, des morceaux de la vraie croix, ce qui me fait tristement songer que Jésus-Christ a porté une croix bien lourde. Saint-Leu Saint-Gilles est la seule église de Paris où l'on osa faire un service

pour le repos de l'âme de la princesse de Lamballe, au temps même de son horrible mort. Peu de jours après l'église fut mise à l'encan : deux juifs, Ottevairi et Stevens, pourquoi ne pas dire leurs noms, l'achetèrent moyennant quelques pièces d'or. Ils en firent un magasin à salpêtre. En 1802, quand les églises furent rouvertes au culte catholique, les deux juifs la louèrent trois mille francs pour l'amour de Dieu. Après un an de bail, voyant que les prêtres y replantaient l'étendard de la foi, ils demandèrent dix mille francs, toujours pour l'amour de Dieu, disant qu'ils ne la voulaient louer à d'autres qu'à Dieu même. Jusqu'en 1811, ils se firent un très bon revenu aux frais des pécheurs de la paroisse.

Avant la révolution, l'église de Saint-Leu possédait plus d'un tableau signé d'un grand-maître : au-dessus du maître-autel il y avait une Cène de Porbus, qui passait pour son chef-d'œuvre. A l'entrée du chœur, un grand tableau représentait



La tour de Nesle.

d'après nature Louis XV enfant, sa gouvernante, les ducs d'Orléans et de Bourbon priant saint Leu pour la conservation du prince. Aujourd'hui, hormis un saint François de Sales sur son lit de mort, de Philippe de Champagne, un Christ de Mignard et une Visitation de Boucher, l'église ne renferme que de mauvaises copies et de pauvres originaux.

Le plus curieux tableau de l'église Saint-Leu est une Vierge encadrée de cinq médaillons. Cette œuvre n'est pas d'une date fort ancienne, mais elle est précieuse par ce qu'elle représente : c'est l'histoire au pinceau d'un événement, qui arriva en 1428 dans la rue aux Ours ; c'est plus qu'un événement, c'est un miracle, un miracle rapporté par les graves historiens du temps. Les cinq médaillons encadrant la rayonnante image de la Vierge représentent les diverses scènes de cette histoire. Dans le premier, on voit le soldat au cabaret qui perd avec désespoir ; dans le deuxième, il frappe la statue en blasphémant ; dans le troisième, il est conduit en prison ; dans le quatrième, on le juge solennellement, dans le cinquième, il apparaît sur un bûcher enflammé en face de la statue.

La suite au prochain numéro.

UN DRAME EN 1792[1].

I.

LA GIROUETTE ET LES ROSES DE MAI.

Dans l'ancienne province du Vermandois, au fond d'une des plus belles vallées, au milieu d'un sombre bois d'ormes et de chênes, on découvre encore aujourd'hui les vénérables débris du gothique château de Meseray. Le portail et les deux tours ont surtout résisté aux ravages des hivers et des révolutions; mais à la place de la glorieuse bannière qui flottait si majestueusement on voit à cette heure les panaches mouvants des grandes herbes. A la porte de l'ancien parc se retrouve aussi une petite chapelle dont le style austère éveille la piété de tous les passants. Depuis un demi-siècle on n'a franchi le seuil religieux de cette chapelle qu'avec le frisson de la mort; en dépassant la porte les plus hardis ont peur : les lamentables souvenirs de cette sainte solitude s'éveillent sous leurs pas et les poursuivent lugubrement.

Les murs d'enceinte sont partout abattus : la bande noire a trouvé là des pierres admirables pour la route qui traverse le pays. Par un de ces miracles si chers à l'antiquaire, la façade du donjon, qui est un chef-d'œuvre, a échappé aux démolisseurs; nulle main marchande n'a profané les riches arabesques qui encadrent les fenêtres; un chaste vêtement de lierre se déploie d'année en année sur les pierres rouillées; çà et là dans les niches désertes, sur le bord des murs, un coquelicot s'épanouit au soleil, une touffe de ravenelles est battue par le vent.

A travers les fenêtres désolées, par une échappée du bois, on voit, au penchant de la montagne, bondir une source écumante sur des roches brunes, qui la rejettent bruyamment dans un ravin profond où le soleil n'arrive jamais.

Cette sombre solitude, aimée des corbeaux et des chouettes, serait digne du pinceau d'un autre Salvator Rosa; Ruysdaël, un jour de mélancolie, y aurait pleuré comme un poëte ou comme un amant. Pour la douleur qui se cache, ou plutôt pour la tristesse qui se souvient, ce serait la thébaïde la plus voluptueuse.

[1] La Direction de la REVUE PITTORESQUE est heureuse d'avoir acquis le droit exclusif de publier ce roman plein de passion et de terreur qui est de l'histoire écrite par la fatalité. C'est un tableau, comme l'a dit un critique, où l'on trouve à la fois le sentiment de Lawrence et la touche sombre et mélancolique de Salvator Rosa.

Rien n'est désolant et poétique comme la vue de ces ruines féodales perdues au fond d'un bois, surtout pour ceux qui se rappellent l'histoire étrange que je vais raconter. Cette histoire a toute l'apparence fantasque et bizarre d'un roman fait exprès : cependant c'est une histoire qui s'est faite toute seule. Un demi-siècle à peine nous sépare du temps où elle s'est passée, et quelques-uns des acteurs secondaires sont encore de ce monde.

Autrefois la petite ville d'Origny dépendait de la seigneurie de Meseray; mais dès le XVIIe siècle, grâce à Richelieu, le grand pourfendeur de la féodalité, la souveraine justice du pays, si longtemps enfermée dans le donjon des ducs, comtes et barons de Meseray, fut transférée à Origny.

Cette ancienne ville, dont l'histoire ne dit pas grand'chose, est çà et là éparpillée sur le sommet de la montagne, à une demi-lieue du château; les façades grisâtres et les toits rouges des maisons s'y dessinent vivement sur la verdure flottante des jardins et des vergers. Sur le versant de la montagne se déploient quelques arpents de vignes coupées par les mille détours des sentiers et clair-semées de ces vieux cerisiers qui, en automne, animent si doucement le paysage par leur feuillage rougi. Au nord d'Origny, de l'autre côté du château, le versant de la montagne offre un aspect triste et sauvage : de grandes roches où pendent des églantiers, des liserons et des ronces, quelques bancs de sable, quelques draperies de verdure, quelques bouquets de chênes, en voilà le sévère et morne tableau. Au bas de la vallée s'étend une vaste prairie bordée par des champs de seigle et de sainfoin; trois ou quatre fermes, à peu près autant de maisons rustiques, se perdent dans le lointain; la petite rivière de Parmailles y serpente nonchalamment à l'ombre des saules, des sureaux et des aunes; au sortir du bois de Meseray, la rivière se précipite sous la feuillée et se brise comme un flot d'argent sur la roue d'un vieux moulin dont le battement monotone avertit les passants du silence agreste.

Cette verdoyante vallée, cette rivière qui l'arrose, ce château dans les bois, ce moulin dans les prés, cette petite ville penchée d'un côté, ces roches pendantes de l'autre, tous ces contrastes de la nature forment aujourd'hui le paysage du sentiment et de la vérité.

II.

A Origny, en 1792, il y avait un sculpteur sur bois célèbre, qui vendait du vin, — Jacques Taillefer, — dont toute la noblesse du pays parlait avec effroi : suivant le langage du temps c'était un jacobin, un furoriste, un vampire... que dis-je ? un philosophe! Cet homme formidable avait au reste d'illustres amis de sa trempe encyclopédique qui le consolaient de la haine des nobles : le premier de ces illustres amis était le peuple, les autres s'appelaient Camille Desmoulins, Condorcet et Saint-Just.

Jacques Taillefer avait une belle et mélancolique figure, couronnée de cheveux noirs retombant en boucles sur ses oreilles; son front découvert était légèrement ridé, ses yeux verts semblaient soumis à toutes les variations de l'âme, tantôt jetant des éclairs de joie, tantôt se voilant d'une sombre tristesse ; cette âme ardente était sans cesse animée pour le ciel, pour la patrie et pour Marguerite, une jeune fille qui était sa fille. Avant d'être simple marchand de vin il avait failli être marchand d'indulgences : il avait étudié les lois du Seigneur à la petite abbaye de Saint-Pierre, espérant attraper un vicariat à la ville voisine; mais, un beau jour de printemps, en moralisant la Bible, au bruit voltairien qui se faisait du côté de Paris, il s'était avisé de rêver la liberté : alors adieu le monastère et le vicariat! il était redevenu Gros-Jean, comme son père, en songeant que la liberté c'est la gloire et la richesse des hommes de cœur. Quelques années après son mariage, ayant perdu une femme aimée, son cœur, dans l'amertume des regrets, s'était ouvert à toutes les orageuses espérances d'une révolution; il avait passé son temps à prêcher l'amour de la liberté, à s'égarer en de brûlantes rêveries, à lire les philosophes du siècle. Il était sorti fort ignorant de l'abbaye, mais pourtant avec l'instinct des grandes choses; et le seul flambeau de Jean-Jacques avait éclairé son âme. En gravissant la montagne escarpée de la vie il s'était affermi dans le courage et dans la vertu, et peu à peu toutes les nobles passions avaient soulevé dans son cœur ce généreux amour de la patrie qui a compté déjà depuis un demi-siècle tant d'illustres martyrs.

Les premières rumeurs de la grande révolte du peuple se répandaient alors jusqu'au fond des provinces; la discorde soufflait partout, le vent semait dans tous les coins de la France ces idées de délivrance et de liberté qui nous ont couverts d'une gloire fatale; la trompette de l'Apocalypse ne sonnera pas plus haut au jour du jugement! Les idées sont des oiseaux voyageurs qui parcourent le globe avec la rapidité de l'éclair, soit qu'elles viennent de Dieu ou des hommes, soit que la destinée les porte sur ses ailes, soit que le vent les chasse au hasard comme la paille après la moisson. En 1788, les oppresseurs et les opprimés, avertis par ces messagères mystérieuses plutôt que par les gazettes, avaient le pressentiment d'une lutte acharnée, sanglante, infinie : les oppresseurs, passant par dessus les petites inimitiés de voisinage, se donnaient la main en tremblant; quelques-uns des opprimés levaient superbement une tête qui allait tomber.

A Origny, Jacques Taillefer fut le premier qui eut l'audace de parler d'esclavage et de liberté. L'idée de délivrance qui parcourait le monde avait frappé aux portes de son cœur, et il l'avait accueillie en hôte hospitalier. Bientôt animé de ce dévouement plébéien qui a improvisé tant de grands hommes, il avait osé prêcher dès 1788, à voix haute et sur le pas de sa porte, la révolte contre les privilèges ? en 1789 il avait fait de son tonneau une tribune, de son bouchon une torche, et de son cabaret une assemblée constituante où on déclamait autant de discours qu'on y avait bu de bouteilles; — et l'ancienne ivresse ne valait pas celle-là.

Ce fut vers ce temps-là qu'il fut dignement encouragé dans sa noble et périlleuse mission par des républicains célèbres de sa province : l'ardent et généreux Camille Desmoulins courut l'embrasser, le marquis de Condorcet lui écrivit une lettre glorieuse, et le fanatique Saint-Just, qui sortait à peine des écoles, fit à diverses reprises vingt lieues pour le voir..

En dépit du cabaret, qui porte à la soif et aux passions adjacentes, Jacques Taillefer était d'une austérité patriarcale. Il prêchait la sagesse à tout venant, aux ivrognes d'Origny, à sa fille, et même à sa servante. Il affichait un grand dédain pour les plaisirs corporels : s'il lui arrivait de boire, c'était pour divertir les buveurs; s'il lui arrivait d'être amoureux, c'était pour amuser les femmes. Dans ses bonnes heures il devenait un charmant philosophe versant l'esprit et la gaieté avec son vin, chansonnant les rois et les reines, les courtisans et les cagots avec une verve intarissable; on chantait encore à Origny, dans les veillées du dernier hiver, certain couplet malin du cabaretier à propos de deux reines de France, Cotillon I et Cotillon II, les deux perles de la dynastie des Cotillons.

Mais, triste ou joyeux, Jacques Taillefer avait toujours le cœur ouvert, et les pauvres étaient bien venus au seuil de sa bouteille : — Tenez, brave homme, buvez. — Et quand l'homme avait bu il avalait un coup de philosophie par dessus le marché.

Taillefer n'aimait pas trop les riches; ayant l'âme compatissante, il ne pouvait voir sans souffrir les souffrances des pauvres. Il faut tout dire : les riches ne venaient point en son cabaret, qui était le plus beau de la ville, et presque tous ses petits revenus passaient en leurs mains : il payait des impôts à monsieur le comte de Meseray, à madame la marquise de Longpré, à l'église et au presbytère d'Origny. C'était bien la peine de cultiver ses vignes quand d'autres recueillaient la vendange!

Il touchait à l'âge mûr, mais il avait encore toute la verdeur de la jeunesse, et, comme à vingt ans, il était plein d'ardeur et d'enthousiasme. Par une des bizarreries de la nature humaine, il gardait toujours au fond de son cœur, comme le plus cher trésor, l'insouciance et la candeur des enfants; aussi Camille Desmoulins lui disait un jour : — Quand le bon Dieu nous a faits, vous et moi, il s'est souvenu de Jean La Fontaine.

On retrouve encore le cabaret de Jacques Taillefer : le clocher paroissial l'ombrage durant la matinée; le pignon, dont les briques rouges s'écaillent tous les hivers, est orné d'un bouquet de gui, d'une couronne de pommes, d'une niche qui abrite une grotesque statue de saint Jacques, de quatre pots bleus à fleurs noires où les moineaux font leurs nids, d'une porte qui fut verte, et de deux fenêtres surmontées de sculptures légères. Ces fenêtres servirent longtemps de cadres aux figures enluminées des buveurs. Oh! que Marguerite était belle dans ces cadres grossiers! comme elle rayonnait sur le fond enfumé des salles; comme on sentait, en voyant ce charmant portrait, que Dieu est au-dessus de Van Dick lui-même! Hélas! du temps de Marguerite le bord des fenêtres était couvert de pots de jacinthes et de roses de mai dont le généreux parfum enivrait les passants. Qu'il était doux d'y voir la brune Marguerite, en blanc corset, en jupe bleue, plus jeune encore qu'elle n'était belle, et cependant aussi belle qu'elle était jeune, arrosant ses fleurs, détournant les boucles de cheveux qui l'aveuglaient, s'accoudant indolemment pour espérer! Le temps de Marguerite c'était le beau temps : aujourd'hui le bord des fenêtres est désert; adieu jacinthes, adieu roses de mai! on y voit à peine un vieux chat quand le soleil y luit; adieu, charmant portrait qui souriais avec tant d'amour et de mélancolie! il ne reste plus que le vieux cadre.— Mais, Dieu soit loué! notre histoire se passe du temps de Marguerite.

En ce temps-là, tout en face du glorieux cabaret, une maison élégamment parée d'un toit d'ardoises, de deux cheminées rouges, de quatre volets verts et d'une girouette allégorique représentant Éole, attirait les regards entre ses humbles compagnes par ses airs de grande dame : c'était en cette maison que demeurait la veuve du marquis de Longpré. La nuit, le jour, à toute heure la bruyante girouette agaçait les dents de Jacques Taillefer et irritait ses haines contre les priviléges. Quand il sermonnait les clubistes, quand il criait avec passion que l'heure était venue de se délivrer du joug des rois, de la servitude des grands, du cilice de l'Église, de toutes les chaînes de l'esclavage, la girouette opposante semblait le braver par ses grincements; sans la fanatique girouette peut-être eût-il prêché avec moins d'enthousiasme le culte de la liberté.

Marguerite aimait la girouette : elle en écoutait les cris plaintifs avec une joie tendre et mélancolique durant les orages de juillet, durant les tempêtes nocturnes de novembre : la girouette l'avait tant de fois éveillée pour l'amour! — Mais n'étaient-ce pas les bruits sauvages de la tempête qui charmaient son pauvre cœur?

III

Dans l'adolescence, Marguerite était la plus brune, la plus jolie, la plus enjouée, la plus agaçante des filles d'Origny, un petit démon folâtre ayant toujours sur les lèvres un sourire ou une moue souriante; mais à vingt ans elle avait subi une éclatante métamorphose : l'amour, en passant par là, avait chassé loin de l'enfant le cortége charmant des folâtreries; ses joues pleines de roses s'étaient fanées sous les larmes.

Pour vous peindre les aurores de cet amour, plein de joies éphémères et d'éternelles tristesses, il me faut retourner en 1788, au dernier dimanche du mois de mai.

C'était la fête du village le plus proche d'Origny.— Au soleil couchant, Marguerite pleurait sur le bord d'un petit chemin de traverse, en regardant au-dessus des arbres un clocher aigu comme les clochers du Brabant. — Arnould vint à passer.

Arnould, le seul fils du marquis de Longpré, était un grand et pâle adolescent qui étudiait alors dans un presbytère voisin la théologie et l'histoire. Marquis sans marquisat, il voulait servir Dieu, et déjà la vie austère arrêtait les élans de son cœur. Loin de son maître, loin de sa prison depuis toute une semaine, il respirait pour la première fois : à la vue du ciel, au parfum des brises, il pressentait enfin la vie et l'amour, et il tendait les bras pour secouer les chaînes du presbytère et la poussière des livres. En dépit des réprimandes maternelles et des craintes du purgatoire, il allait à la fête, joyeux, alerte, insouciant comme un écolier qui fait l'école buissonnière.

— Pauvre Marguerite ! dit-il en voyant sa belle voisine.

Un regard douloureux et suppliant l'arrêta.

— Pauvre Marguerite ! dit-il encore : elle est belle, et elle pleure !

Jusqu'à ce jour Arnould ne s'était point avisé de la trouver belle. Il la voyait souvent sur le seuil du cabaret faisant patte de velours avec le chat, il la voyait aux fenêtres lutinant les buveurs, qui s'amusaient de ses jeux ; mais il ne voyait encore qu'une enfant donnant des promesses blondes et lointaines pour l'amour et pour la beauté : un voile tomba de ses yeux ; il sentit au fond du cœur que la jeune fille qui pleure n'est plus un enfant, et il voulut pleurer avec elle.

— Ah ! dit-elle en soupirant, quelle fête là-bas !

Et Arnould, pour commencer, s'assit aux pieds de Marguerite.

— Pourquoi n'êtes-vous pas à la fête ? lui demanda-t-il.

Marguerite se contenta de regarder sa robe. Que la robe eût été pauvre, si celle qui la portait n'eût pas été si belle !

Et quelques secondes après, comme elle gardait le silence :

— Ne restons pas sur ce chemin où passe tant de monde, dit Arnould d'une voix émue : allons cueillir des bleuets dans le seigle. — Les belles fleurs jaunes là-bas ! le beau soleil au-dessus des bois ! la belle verdure ! le beau ciel ! Oh ! que vous êtes belle, Marguerite !

On était au mois de mai : la nature, dans toute sa jeunesse, déployait un luxe éblouissant ; le vent détachait les premières fleurs des pruniers, et chassait vers la vallée les derniers parfums des primevères ; les aubépines neigeaient sur la verdure des chemins et des sentiers ; les églantines s'épanouissaient aux rayons pâlis du soleil ; les papillons se cherchaient amoureusement ; les abeilles bourdonnaient sur les sainfoins, dont les fleurs rouges avaient un voluptueux attrait pour les yeux ; dans les bocages la peuplade ailée chantait les romances les plus sentimentales, les élégies les plus langoureuses : c'était un beau soir d'amour.

Cependant Marguerite ne voulut point aller cueillir des bleuets avec Arnould, et Arnould, se lassant de la prier, se remit en route vers la fête.

Marguerite, plus triste encore, reprit le chemin du cabaret.

Ils se retournèrent vingt fois ; ils se regardèrent mille fois, et ils ne pouvaient plus se voir qu'ils se regardaient encore.

Arnould s'ennuya à la fête ; il en revint avec dépit, et s'endormit en songeant à Marguerite.

Marguerite, qui ne dormit guère, regrettait dans son insomnie de ne pas avoir été cueillir des bleuets ; — puis elle se disait en souriant que monseigneur Arnould de Longpré était un sot, tout marquis qu'il fut.

IV.

Le lendemain l'aube blanchissait l'orient quand Marguerite se glissa hors de son lit, tout endormie encore par ses songes. En agrafant sa robe elle sentit que son jeune cœur débordait.

Quand elle eut lissé ses cheveux elle descendit au jardin en se disant tout bas que les roses de son corsage allaient fleurir bientôt. Le vieux bourg dormait encore : on n'entendait que le mugissement des vaches, le chant du coq, les rumeurs naissantes de la vallée, à demi cachée sous les blanches vapeurs de la nuit ; le ciel était d'une sérénité divine ; les brises répandaient l'amer parfum des aubépines qui encadraient les vergers d'Origny. Marguerite traînait languissamment ses pieds dans l'herbe humide des allées. Au bout du jardin, entre deux bouquets de persil, elle déracina à grand'peine un mignard rosier de mai tout emperlé de rosée, et elle l'emporta au cabaret dans un vieux pot de porcelaine d'une ravissante structure.

En vous décrivant le cabaret j'ai oublié de vous dire que devant l'une des fenêtres de la façade un tilleul, planté par le trisaïeul de Jacques Taillefer, déployait une forêt de verdure : Marguerite déposa le rosier sur cette fenêtre. L'amour le plus chaste est sournois ; il aime l'ombre, il aime les masques : Marguerite songeait qu'il lui serait doux d'entrevoir Arnould, dont la fenêtre était en face, au travers de ce beau voile verdoyant qui la cacherait à ses yeux.

Elle se mit à arroser le rosier en regardant la fenêtre d'Arnould par une échappée de la forêt qui les séparait : Arnould était à sa fenêtre, regardant la fenêtre où n'était pas Marguerite. Une seconde fois l'ingénue pensa que le marquis était un sot. Elle arrosait toujours le malheureux rosier ; du moins elle penchait toujours son arrosoir au-dessus du pot. Tout à coup elle éclata de rire : Arnould entendit cette petite voix brisée et tressaillit comme à une parole d'amour. Après bien des peines il parvint à entrevoir la belle par un œil du feuillage : elle riait encore, et du rire le plus fou. A cet instant Jacques Taillefer survint, l'œil à demi clos, la bouche maussade. Marguerite se jeta à son cou et lui demanda du regard son baiser de tous les matins. Le cabaretier appuya paternellement ses lèvres sur le front de sa fille, et mit la tête à la fenêtre.

Plus que jamais Jacques Taillefer entendit les grincements qui l'éveillaient toutes les nuits :

comme il était dans sa lune noire, il jeta au dieu des vents un regard terrible où il y avait un vœu de vengeance qui fit peur à Marguerite, la pauvre amoureuse s'imaginant que son père avait vu Arnould.

— Girouette maudite! maudite noblesse! murmura Jacques Taillefer.

La famille d'Arnould était d'une noblesse ancienne et renommée; on se souvenait encore dans le pays de sa grandeur passée et du mal qu'elle avait fait. La noble famille avait fait plus de bien que de mal, mais le souvenir des bonnes œuvres est banni de ce monde.

Le marquis de Longpré s'était rendu célèbre à la cour charmante de madame de Pompadour par son esprit, ses duels et ses maîtresses. Cette célébrité bouffonne ruina la famille : le marquis poudré, l'enfant gâté des belles, le courtisan folâtre dépensa toute sa fortune en habits gris de perle, en culottes de soie, en fines épées, en perfides séductions et surtout en petits soupers, oubliant sa femme et ses enfants, plus soucieux de mourir dans le luxe et dans la joie que de se faire bénir et regretter par ses héritiers. Il mourut après une pirouette, sans avoir la peine d'écrire son testament.

On s'apitoya dans le pays sur la veuve, on maudit la mémoire du petit marquis folâtre qui ne laissait à ses enfants qu'un souvenir ridicule. Le château de Longpré avait été vendu pour payer les dettes, et, sans un héritage que recueillit la mère d'Arnould, la misère la plus désolante s'étendait sur la petite caste. La maison d'Origny, dont la girouette agaçait les dents du cabaretier, faisait partie de cet héritage, et la pauvre famille déchue y passait sa vie au sein des vertus paisibles, regrettant la fortune, mais regrettant aussi le marquis.

Taillefer devait à madame de Longpré une rente viagère de douze écus, de vingt bouteilles de vin blanc, d'une dinde et d'une oie : madame de Longpré le dispensait toujours de l'oie et de la dinde; mais cette dispense ne touchait guère le cabaretier, qui contestait dans sa pensée la légitimité de la redevance, s'imaginant que ce n'était rien autre chose qu'un droit féodal.

Cependant l'affabilité de madame de Longpré, sa sollicitude pour les pauvres, sa dignité silencieuse auraient fini par attendrir le voisin si la girouette l'eût laissé dormir en paix; mais la maudite grinceuse se moquait de lui à toute heure et l'irritait à tout propos. Une fois, une seule fois, en donnant ses douze écus à madame de Longpré, il lui avait dit que sa girouette était superflue puisque le coq du clocher tournait à tous les vents; mais, ne voulant point avouer qu'elle faisait son supplice éternel dans la crainte d'avoir l'air de demander une grâce, madame de Longpré ne prit point garde à son avis.

Or, dans la première matinée des amours d'Arnould et de Marguerite, Jacques Taillefer, plus irrité que de coutume, fut poursuivi d'un sanguinaire dessein qu'il finit par accomplir : il s'arma d'une hache, descendit dans sa cour, attrapa une oie et une dinde, leur coupa le cou, et pria sa fille de porter à madame de Longpré ces deux victimes de sa fureur, disant qu'il ne voulait rien devoir à une famille noble, et surtout à une famille qui avait une pareille girouette.

Marguerite prit les oiseaux par les pattes et s'avança toute confuse vers la maison de madame de Longpré. Arnould l'arrêta au bas du perron et lui demanda pourquoi elle riait si follement le matin : la mutine lui tourna le dos. Arrivée devant madame de Longpré, elle déposa les sanglantes victimes, fit une petite révérence pleine de grâce, une petite grimace pleine de moquerie, et disparut aussitôt. Au bas du perron elle retrouva Arnould.

— Pourquoi riais-tu donc ainsi ce matin? reprit-il.

— Vous aviez votre bonnet de nuit.

— Mon bonnet de nuit? je l'avais hier, dit Arnould en rougissant.

— Oui, mais hier je n'y prenais pas garde.

Marguerite retourna lentement au cabaret, abattue par les premières secousses de l'amour, inclinant le front sous une adorable mélancolie. Mais son joyeux caractère prit bientôt le dessus : une heure après elle gambadait comme de coutume et imaginait mille narquoiseries contre les buveurs. Cependant de temps en temps elle s'arrêtait toute pensive, laissait retomber ses deux bras, et regardait le ciel et la verdure en écoutant les battements de son cœur.

V.

A la brune, le cabaret étant désert, Marguerite se remit à arroser les roses, que le soleil avait baisées à son couchant. Arnould n'était plus à sa petite fenêtre : pourtant l'amoureuse n'en détachait pas le regard. Arnould y reparut enfin, comme si ce regard l'eût appelé; il lança à la belle fille de vives œillades, et, détachant au mur quelques écailles, il les jeta le plus doucement du monde au travers du tilleul.

Cet enfantillage plut à Marguerite; mais il déplut à Jacques Taillefer, qui vint tout exprès à la fenêtre, besicles sur le nez, gazette à la main, pour recevoir une pierrette sur l'œil.

— C'était bien la peine de mettre des lunettes! dit Marguerite qui, malgré son trouble, n'avait pu s'empêcher de rire.

Le cabaretier essuya son œil offensé, détacha ses besicles, et murmura en s'assurant qu'elles n'étaient point cassées :

— Voyez-vous ce viédase qui a failli briser mes lunettes !

Une autre pierrette vint tomber sur sa main.

— Ce petit gentillâtre se moque de moi !... Enfant de marquis, finiras-tu bien vite ?

A cette terrible voix Arnould ferma doucement sa croisée.

— Pourquoi étiez-vous à cette fenêtre ? reprit Jacques Taillefer en s'adressant à sa fille.

— J'arrosais le rosier.

Le cabaretier ne s'avisa pas de demander pourquoi le rosier était sur la fenêtre.

Pendant toute la semaine Marguerite arrosa en regardant Arnould. La semaine suivante elle eut pitié des pauvres roses à demi noyées : elle apporta sur sa fenêtre un pot de tulipes, et bientôt après un pot de jacinthes.

Le mois de mai se passa : il fut plein de charmes pour les amoureux, il fut le plus beau mois de la vie de Marguerite.

Arnould la rencontra un soir dans la vallée : elle allait voir si les fèves de son père étaient bien fleuries.

Enflammé aux premières ardeurs de la volupté, il pensait que l'amour avait d'autres joies que les joies pures dont s'enivrait Marguerite.

Il lui prit la main et la pressa. La belle le regarda du coin de l'œil et lui dit sournoisement :

— Vous me faites mal.

Elle détacha sa main. Pour cacher sa rougeur elle se pencha sur l'herbe comme par distraction et cueillit des fleurettes.

Arnould, dans sa démence amoureuse, s'agenouilla auprès d'elle et la renversa sur les fleurettes.

Mais, plus alerte qu'un jeune faon, Marguerite, la mutine et la folâtre, bondit et s'échappa de ses bras défaillants.

Il la poursuivit à travers un champ de sainfoin. Les abeilles, qui s'enivraient dans l'arome des fleurs, jetaient à leur passage un doux bourdonnement.

Aux pieds de Marguerite une volée de perdrix prit bruyamment son vol : la tremblante amoureuse en fut si effrayée qu'elle oublia ses dangers et se jeta sur le cœur palpitant d'Arnould en demandant grâce. Arnould, qui s'attendait à une vive résistance, n'eut plus le courage de l'attaquer : il joignit les mains sur son col et la contempla avec passion. Elle s'était réfugiée dans ses bras comme une colombe effarée sous les ailes de son ramier : trop amoureux pour rire de sa peur, Arnould s'abandonnait à mille desseins perfides inspirés par la vue d'une gorge en émoi et par le feu d'une bouche haletante. Marguerite penchait languissamment la tête sur l'épaule de son amant ; elle songeait que l'amour avait des délices sans pareilles, ou plutôt elle ne songeait à rien.

Au bout de quelques minutes ses dangers lui revinrent à l'esprit : elle se détacha mollement de ces chaînes adorées, abandonna ses petites joues fleuries aux baisers orageux d'Arnould pour récompenser sa sagesse, et s'en retourna seule à Origny en priant le ciel de protéger leurs amours.

Aux premières maisons de la ville elle s'arrêta, et chercha vainement Arnould dans la vallée : les derniers feux de l'horizon s'éteignaient dans la nuit. Peu à peu sa mélancolie se changea en tristesse ; elle vit la fin du jour avec des regrets déchirants : la pauvre amoureuse voyait finir le plus beau jour de sa jeunesse, et elle n'était qu'à son aurore.

Une lumière attira longtemps ses regards : c'était une lampe du château de Meseray. Alors elle se prit à penser que la plus belle fille du pays était en ce vieux donjon ; elle fut jalouse par pressentiment.

VI.

A peine Arnould fut-il seul dans le champ de sainfoin qu'il regretta d'avoir agi comme un enfant de chœur avec une petite sournoise qui devait se moquer de lui. Comme la rosée tombait, il sortit des grandes touffes de sainfoin et suivit nonchalamment la petite rivière en songeant aux regards allanguis de Marguerite, qui déjà n'était plus un petit diable mutin, mais presque un petit ange attristé. Comme il arrivait à l'oseraie servant de limite aux prés de la commune, il vit passer sur le chemin la berline du château, et en traversant cette limite il entrevit Emmeline de Meseray qui regardait avec mélancolie le fond bruni de la vallée : Marguerite, le bord du chemin, le tilleul, le rosier, le champ de sainfoin, toutes ces choses où se dessinaient son amour s'effacèrent soudainement de sa mémoire, et l'image d'Emmeline s'y grava un traits de feu.

La berline, qui fuyait rapidement, disparut bientôt dans les arbres. La douce mélancolie de mademoiselle de Meseray vint jusqu'à l'âme d'Arnould, et durant plus d'une heure il se promena, dans le monde des fées, au sein de toutes les magies de l'amour. — Marguerite pleurait alors.

A son retour dans sa chambre Arnould allait fermer sa fenêtre lorsqu'il vit à travers le tilleul scintiller au vent la lampe de Marguerite. Cette lumière ranima ses désirs mal apaisés : il se souvint que la belle avait des yeux enivrants, des

joues pleines de roses, une bouche agaçante, un corsage plein d'avenir; il sentit que si mademoiselle de Meseray était devenue la reine de son âme, Marguerite demeurait la reine de son corps; et ses mains s'ouvraient pour la caresser, ses bras pour l'étreindre, sa bouche pour la baiser.

Ce soir-là, en s'approchant de la fenêtre, l'arrosoir à la main, la pauvre Marguerite vit que son rosier n'avait plus de roses et que ses jacinthes allaient mourir.

Elle pensa que c'était d'un mauvais augure pour son amour, et elle se mit à pleurer.

La nuit elle eut encore des songes charmants, mais traversés de tristes pensées.

Le lendemain Arnould fut plus moqueur que sentimental, et la pauvre fille essaya vainement de sourire et de folâtrer comme aux premiers jours du printemps : il y eut de l'amertume dans son sourire, des larmes dans sa joie.

Une semaine se passa. Marguerite avait retrouvé d'autres fleurs qu'elle arrosait encore, mais elle ne voyait plus guère Arnould : Arnould, entraîné par le souvenir d'Emmeline, allait s'égarer durant les après-midi dans le bois de Meseray, heureux de la seule vue du château, suivant de ses regards et de ses rêves les blondes fumées qui nuageaient le ciel, adorant dans son âme la douce et pure image de mademoiselle de Meseray. Quelquefois il détachait ses yeux du ciel et du château, abattu par les parfums de la jeune nature, enivré par les rumeurs amoureuses du bois : il regardait en frémissant les draperies verdoyantes étendues à ses pieds, les rideaux frissonnants déployés à l'entour; il pensait aux agaceries de Marguerite, à ses paupières baignées de langueur, et il s'irritait qu'elle fût si loin de ce beau nid qui lui semblait fait exprès pour leurs amours.

Il retourna bientôt à quelques lieues d'Origny, chez le vénérable prêtre qui lui enseignait la théologie et l'histoire. Le prêtre s'étonna de voir une métamorphose en son écolier : l'hiver passé Arnould était ardent à l'étude, il y revenait avec dégoût; l'histoire, qu'il aimait par dessus tout, le fatigua comme la théologie. — Il n'étudiait pas, mais il apprenait une autre histoire plus attrayante, l'histoire de la vie humaine, qui n'est pas l'histoire des rois et des guerres, mais de la jeunesse et de l'amour, de tous les âges et de toutes les passions.

Le prêtre s'étonna surtout de voir Arnould distrait pendant ses sermons, qui n'étaient pas des plus petits; il s'en affligea profondément et désespéra de l'avenir de son disciple. Ces distractions n'empêchaient point Arnould d'avoir toujours l'âme religieuse : il adorait encore le ciel; mais il arrivait parfois que l'image de mademoiselle de Meseray s'élevait toute rayonnante sur l'autel et lui cachait l'image de Dieu; son culte changeait d'idole.

Et pendant qu'il était distrait à l'étude, à la messe, et même aux sermons de son maître, Marguerite arrosait ses fleurs bien-aimées. — Dans ses tristesses, quelques larmes tombaient avec les dernières gouttes de l'arrosoir.

(La suite au prochain numéro).

ARSÈNE HOUSSAYE.

REVUE DU MOIS.

Le vent est aux autographes et aux Russes : des premiers, on en a vendu de toutes les formes et de toutes les mains; le plus curieux est d'un pauvre poete, appelé Le Tasse; il est ainsi conçu :

« Je soussigné, déclare avoir reçu de M. Abraham Levy, vingt-cinq livres, pour lesquelles il retient en gage une épée de mon père, six chemises, quatre draps de lit, et deux nappes.

« Ce jour, 2 mars 1570.

« Le Tasse. »

Misère! L'auteur de *la Jérusalem délivrée* dans les griffes d'un juif, et cela pour vingt-cinq livres! Et comme on ne met pas ses habits en gage pour en acheter d'autres, il est permis de croire que ces vingt-cinq livres étaient destinées à l'empêcher de mourir de faim!... O Bohême de 1850! prenez courage en présence de cette sublime infortune? Seulement, en est-il beaucoup parmi vous qui pourraient mettre des nappes en gage?

L'effet qu'on devait en attendre n'a pas tardé de suivre la promulgation de l'ukase impérial qui permet le voyage de Paris aux sujets de Sa Majesté le czar, — avec de certaines restrictions pourtant, car il n'y a guère que l'aristocratie qui obtienne cette licence, — et à de certaines conditions, entre autres le prix du passeport, qui revient à mille francs environ. Mais qu'importe la dépense! l'aristocratie moscovite est riche, et elle ne saurait payer trop cher le bonheur d'aborder le pays de ses rêves, ce Paris dont le nom est pour elle une abréviation du mot Paradis.

Plusieurs Russes de distinction, nouvellement arrivés, assistaient au bal donné mercredi dernier à la préfecture de la Seine. Le président de l'Assemblée nationale était là aussi, mais en petite tenue, mis comme un simple particulier et comme un simple contemporain, avec le costume de notre époque. M. Dupin ne revêt que dans ses salons, et réserve pour ses soirées d'apparat, la culotte de satin noir et les souliers à boucles d'or qu'il porte avec une rare dignité. Il ne montre ses mollets que chez lui. C'est de l'égoïsme, si vous le voulez, mais nul n'est parfait en ce monde, et les plus beaux caractères ont de ces petits travers.

Ces solliciteurs d'invitations de bals, solliciteurs d'un nouveau genre et qui se sont produits en très grand nombre cet hiver, ont surtout assiégé la fête donnée dernièrement par le président de l'Assemblée, et nous ont valu un bon mot de M. Dupin, mot qui court et que nous saisissons au passage pour le transmettre à ceux qui ne le connaissent pas encore.

Les pétitionnaires invoquaient tous dans leur requête un titre à peu près pareil.

— « Monsieur, écrivaient-ils, je suis invité aux bals de l'Élysée; cela me donne, je crois, le droit d'être admis dans les salons du président de l'Assemblée. »

—«Invité chez tous les ministres et chez le préfet de la Seine, je crois devoir être pareillement reçu chez le président de la représentation nationale.»

— « J'ai de tout temps et sous tous les régimes été invité par les présidents de l'ancienne Chambre des députés et de l'Assemblée constituante; il me semble que c'est un droit acquis dont je puis réclamer la continuation. »

Après avoir lu ces requêtes, M. Dupin a dit :

— Nous aurons un nouvel article à introduire dans la Constitution : — Le droit au bal.

Les Russes nous sont arrivés avec beaucoup d'argent et beaucoup de prétention : on ne parle de rien moins que d'enlèvements de jeunes premières pour le théâtre de Saint-Pétersbourg; M. le comte de Strogonoff est l'ambassadeur que nous envoie le czar Nicolas — pour enlever les plus jolies actrices et nous offrir peut-être en revanche — une présidente! Y a-t-il quelque chose de vrai dans tous ces bruits? La police n'y verra que ce qui peut lui être agréable.

L'activité qu'on déploie à la Comédie-Française est chose fabuleuse : Le succès de *Mademoiselle de Belle-Isle* et de *Gabrielle* retarde seul la mise en scène de *Charlotte Corday*, *d'Angelo* (avec mademoiselle Rachel) et du *Chandelier*; après ces trois pièces, viendra un des chefs-d'œuvre du théâtre de Clara Gazul et *les Caprices de Marianne*, ce petit chef-d'œuvre d'Alfred de Musset.

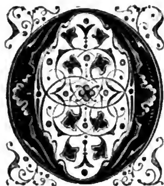
Depuis qu'on y fait de l'argent, — ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps, — tout le monde veut être directeur du Théâtre-Français. C'est une vraie course au clocher. M. Mazères, par exemple, ne pouvant forcer M. Arsène Houssaye à jouer ses pièces, demande la direction pour se jouer lui-même. M. Arsène Houssaye dit qu'il aime mieux cela, et il a raison.

La reprise de *Jocko* a rappelé les écarts incroyables de Mazurier, mort si jeune et après quelques années d'un mariage conclu dans des circonstances qui méritent d'être racontées. Voici l'histoire :

Une jeune lionne de la rue du Helder se fit un jour accompagner de sa mère, monta dans un coupé et se dirigea vers la Seine; arrivée là, elle voulut se précipiter dans l'eau : — un désespoir d'amour! Sa mère, à force d'éloquence, parvint à l'arracher à ses *funestes projets*. Le soir même, la belle désolée assistait à la première représentation de *Jocko*. Les applaudissements que recueillit Mazurier, qui paraissait pour la première fois, lui firent lever la tête; elle fut étonnée de l'intelligence qui brillait dans cette tête d'homme-singe, et quand Mazurier, faisant le tour de la salle, passa dans sa loge, elle lui offrit des bonbons et le caressa, sans trop penser qu'il y avait un homme sous cette peau de singe. Le lendemain elle y retourna et le surlendemain encore; bref, elle se prit de passion pour cet homme sans l'avoir jamais vu autrement que sous sa peau de singe, et lui fit offrir sa main. Le mariage se fit; les époux ne furent pas heureux longtemps; mais, enfin, ils le furent. En fait de bonheur, il ne faut pas être exigeant. A. T.



L'ALLIANCE DES FEMMES.



On méprise trop aujourd'hui les jolies aventures de paravent si lestement contées par nos aïeux; aujourd'hui on tourne tout en vaudeville; — que diraient les *nouvellistes* du seizième siècle s'ils entendaient nos anecdotiers traduire en flonflons les nouvelles des coulisses des ruelles? Voici une petite histoire trouvée dans un recueil du temps et que, bien malgré nous, nous ne pouvons reproduire littéralement. Quoi qu'il en soit, écoutez :

Au plus beau moment du règne de Louis XIV, un jeune cadet de Bretagne arriva à Paris, la bourse gonflée par l'espérance, légère d'écus; il avait bonne mine, un pourpoint presque neuf et un regard noir, hardi et insolent comme celui d'un homme qui veut faire croire aux femmes et se persuader à lui-même qu'il n'a peur de rien ; il fut remarqué par une jeune marquise qui entrait de plain-pied dans toutes les folles joies qui étaient à cette époque la préface du couvent. Leurs amours furent longues, — six semaines au moins ; puis un beau matin la marquise s'éveilla en accolant au beau nom de Gaston l'épithète d'ingrat !

Eh ! oui, le jeune Breton était bien Parisien, et il avait oublié un soir que la marquise l'attendait pour se rappeler que la duchesse de *** lui avait demandé un madrigal.

La marquise et la duchesse étaient deux *amies intimes* ; cette aventure acheva de les brouiller tout à fait. Or, un jour que la marquise, toute rêveuse, songeait au passé, — à ces beaux jours toujours si près et si loin de nous! — elle entendit un roulement de voiture à la porte de l'hôtel.

— Serait-ce lui? dit-elle déjà tout heureuse et pardonnant d'avance du fond du cœur afin d'avoir le droit de bien le bouder ensuite.

Jugez de sa surprise en voyant descendre de carrosse la duchesse, son amie intime, sa rivale; celle-ci ne paraissait pas embarrassée le moins du monde ; elle arriva dans le boudoir de la marquise et l'embrassa sur les deux joues en l'appelant : « Chère belle ! » Comme l'étonnement et aussi un peu de colère se lisaient sur le visage de la marquise, la duchesse partit d'un franc éclat de rire.

— Allons, dit-elle en la forçant à s'asseoir près d'elle, je vois que vous m'en voulez et pourtant je ne suis pas coupable ; tenez, en voici la preuve.

Et la duchesse prit dans son corsage une lettre parfumée qu'elle remit à son amie.

— Lisez ! dit-elle.

La marquise décacheta la lettre et lut :

Chère cruelle,

« Si vos rigueurs continuent à vouloir éteindre les feux dont je brûle pour vous, ce sera bientôt sur un tombeau que vous viendrez verser des larmes de regret. Inhumaine ! fermez donc les yeux quand je vous vois afin d'empêcher mon cœur d'aller s'y noyer et s'y perdre tout à fait, ou priez le dieu des amours de me rendre aveugle; car si je vous vois encore deux fois et si vos beaux yeux ne me disent pas : Oui ! je ne sais où mon désespoir me poussera... »

— Eh bien! dit la duchesse, croyez-vous que ce soit là une lettre d'amant ?

— Oh ! non, dit la marquise avec effusion, je vous aime et vous remercie, pardonnez-moi !

Après une pause :

— Croyez-vous qu'il m'aime encore ? ajouta-t-elle.

— Enfant ! dit la duchesse en haussant les épaules, tenez, lisez cette autre lettre et vous verrez comment ces petits messieurs parlent de nous entre eux.

« Mon cher chevalier,

« J'aurais voulu t'écrire plus tôt et te conter toutes mes aventures; mais les soupers, les promenades et les choses galantes m'ont pris tout mon temps; il faut cependant que je te dise quelques mots de ma vie; je tâcherai que ma lettre soit courte.

« J'avais pour maîtresse une marquise assez jolie et un peu sotte, et cependant, malgré cette dernière qualité, au bout de six semaines la belle paraissait un peu lasse de mon amour; pour n'être pas quitté je la quittai le premier et je fis semblant de courtiser une duchesse de ses amies, pensant bien que la jalousie de la marquise se changerait en amour; j'avais bien pensé; mais il arriva qu'en feignant d'aimer la duchesse j'en suis arrivé, je crois, à l'aimer tout de bon, et que d'un autre côté j'ai un grand désir de revoir cette petite marquise. Ce sont donc deux intrigues à mener de front. Bah ! une duchesse et une marquise parisienne, ce n'est pas trop pour un baron breton... »

— Voilà ! dit la duchesse; cette lettre de monsieur Gaston m'est tombée entre les mains par un grand hasard que je bénirais de tout mon cœur si vous pouvez penser comme moi que nous devons

punir, au moins par l'indifférence, cette outrecuidance d'un petit baron.

— Oui, dit la marquise, il est déjà oublié.

La duchesse avait été flattée de l'amour de Gaston, et ce n'avait été que dans un premier mouvement de dépit qu'elle s'était résolue à montrer ces deux lettres à la marquise et à lui proposer une alliance offensive.

Par un hasard, dont nous ne prenons pas la responsabilité, au moment où la duchesse entrait chez la marquise, Gaston passait en face de l'hôtel ; il devina tout, écrivit deux billets à la hâte, appela son page et les lui fit porter à leur adresse respective : l'une était pour la duchesse et l'autre pour la marquise ; le page avait ses instructions ; il arriva au moment où les deux femmes finissaient de lire les lettres, et il remit un de ses billets à la duchesse sans vouloir dire d'où il lui venait, et l'autre à la marquise en disant qu'il lui avait été remis par la femme de chambre ; puis il s'enfuit sans attendre la réponse.

Après avoir lu le billet, la duchesse feignit une indisposition et voulut se retirer ; la marquise, qui avait hâte de la voir partir, n'insista pas.

Ces deux billets étaient une demande de rendez-vous où le chevalier promettait à chacune d'elles d'expliquer sa conduite.

Une heure après, Gaston se promenait au lieu indiqué avec une femme au bras au moment où la duchesse débouchait par une allée de gauche et la marquise par une allée de droite. Les deux rivales le reconnurent et voulurent se retirer, mais Gaston les arrêta.

— Je savais bien, dit-il, avec un peu de fatuité, que vous viendriez toutes deux et j'ai voulu vous donner un conseil : En amour, ne faites jamais entre vous autres femmes d'alliance ni de traité, car votre alliée est votre ennemie ; je vous aime de tout mon cœur et j'ai voulu vous dire cela.

Les deux rivales s'enfuirent dans des directions opposées, et le chevalier reprit tranquillement le bras de la danseuse qui l'accompagnait.

Son impertinence fit grand bruit à la cour et le fit tenir en grande estime par les élégants seigneurs et les beaux esprits du temps.

JULES DE ROSNY.



UN DRAME EN 1792.

II.

LE SEPTEMBRISEUR.

I

Je demande pardon au lecteur pour ces agrestes peintures, pour le paysage calme et doux qui ouvre ce roman. Ce roman n'est guère idyllique; mais la vie la plus agitée ne commence-t-elle pas comme ce roman ? Quel est celui qui n'a pas vu s'éveiller sa jeunesse et son amour dans la solitude et le silence d'un paysage? Quel est l'amant qui voit de la verdure ou des fleurs sans se ressouvenir de ses premiers péchés ?

Il s'est passé quatre années depuis ce beau jour où Marguerite pleurait sur le bord d'un chemin au passage d'Arnould. L'amour de Marguerite, loin de s'apaiser aux obstacles, s'est allumé de plus en plus comme ces incendies que battent les mauvais vents. Ce n'est plus la folle et mutine Marguerite : au lieu de sourire, elle rêve; au lieu de chanter, elle soupire; la mélancolie est venue dans son cœur, et la gaieté s'en est envolée! Elle passe sa jeunesse à aimer, comme font les sages et les belles filles. Hélas! elle aime; elle arrose encore ses fleurs; dans ses extases, elle regarde toujours le tilleul, la girouette, le ciel, la fenêtre d'Arnould ; le ciel lui sourit comme autrefois, la girouette crie; par ses frémissements le tilleul éveille en elle la volupté; mais la fenêtre est vide. Elle a revu Arnould à de longs intervalles, mais Arnould refroidi pour elle, Arnould amoureux de mademoiselle de Meseray. En vain elle l'a agacé de son regard et de sa voix et de tous ses charmes, l'ingrat s'est amusé de ses peines. Cependant, s'il oublie la Marguerite d'aujourd'hui, il se souvient de la Marguerite qu'il n'a pu séduire dans le champ de sainfoin, de l'adolescente qui entrait avec tant d'illusions dans la jeunesse et dans l'amour; il se souvient des premières roses de sa vie; il se souvient bien de ce beau mois de mai si amoureux et si fleuri où il s'est enivré au bord de la coupe; et ce beau mois de mai forme un oasis dans le désert de son passé.

II

Dans la soirée du 17 novembre 1792, un homme, effroyable par sa mine et par ses vêtements, s'arrêta devant le cabaret de Jacques Taillefer, à la vue de la statue de saint Jacques, ou plutôt à la vue d'une enseigne attrayante que le vent battait alors.

— Les chenapans! murmura-t-il en levant la main vers le pauvre saint de pierre.

Ce bandit était d'une stature superbe; sa figure, ravagée par la débauche, gardait encore quelques traces d'une beauté évanouie dans la fleur de la jeunesse. Avec son teint bruni, ses traits durs, son regard d'aigle, sa crinière de lion, sa tête avait une sauvage énergie, une audacieuse férocité, qui jetaient l'épouvante par tous les cœurs.

C'était un de ces farouches septembriseurs que Marat avait dispersés dans les provinces avec son hideux journal pour sauvegarde.

Il voulut entrer dans le cabaret : Marguerite, qui était seule, fut si effrayée de ses sales guenilles, qu'elle lui ferma la porte au nez. Le représentant de Marat, irrité de cette sauvagerie, se mit à rugir, à parler de sang et de mort : plus effrayée encore, mais devenue courageuse dans le danger, Marguerite ouvrit la porte, et demanda à ce furieux ce qu'il voulait. Le septembriseur se jeta dans la première salle, et répondit qu'il voulait une bouteille du meilleur vin et la tête de tous les brigands. Marguerite, s'imaginant voir un fou dangereux, s'empressa de lui servir du vin.

Comme elle franchissait le seuil de la porte pour aller avertir les voisins, le septembriseur l'arrêta par la robe, et lui dit d'une voix de tonnerre : — Citoyenne, je t'absous en vertu de mes droits; mais viens t'asseoir à ma table, et dis-moi ce qui se passe en ce pays.

— Rien, répondit Marguerite.

— Voyez-vous, reprit-il en se versant à boire, comme ces chiens de paysans sont rebelles à la sainte cause! Il y aura de l'ouvrage ici. — Citoyenne, dites-moi quelles sont les familles nobles de ce pays? — Eh bien! répondez-moi donc! je vous parle avec ma langue des dimanches.

Marguerite répondit involontairement : — La famille de Meseray, la famille de Long...

La pauvre fille devint pâle comme la mort.

— Oh! mon Dieu! qu'ai-je dit? murmura-t-elle.

— Sais-tu écrire? poursuivit le septembriseur.

— Non, non, je ne sais pas écrire!

— Citoyenne, reprit le brigand d'une voix sombre, je vois bien à ta mine que tu sais écrire. Prends garde! je tiens entre mes mains toutes les têtes de cette commune; et si tu fais la revêche, j'enverrai ta tête au diable. Cela serait fâcheux, mais la pitié est la vertu des lâches.

Tout à coup le serviteur de Marat fit un bond sauvage en voyant sur la cheminée un numéro de *L'Ami du Peuple*; et, tout hideux d'une horrible joie, il saisit Marguerite et l'embrassa avec frénésie.

Arnould entrait alors dans le cabaret. Les dangers politiques de sa famille l'avaient rappelé du presbytère. Sachant que Jacques Taillefer était au cours des nouvelles, il se décidait, après beaucoup d'hésitations, à lui demander une de ses gazettes. A la vue du septembriseur qui embrassait Marguerite, il fut saisi de surprise et d'indignation. D'abord il s'arrêta à la pensée que cet homme était un de ces brigands impunis qui ravageaient certaines provinces; dans son dégoût, il voulut sortir; mais, naturellement aventureux, il s'avança dans la salle.

— Arnould! s'écria Marguerite.

Et, tout égarée, elle se jeta dans les bras du jeune marquis comme pour échapper au septembriseur.

Arnould pressa doucement Marguerite sur son cœur, et sembla défier du regard cet homme horrible, qui lui dit, en se versant à boire: — Citoyen, je n'ai pas voulu te ravir la belle. — Vive l'amour et vive la nation!

Marguerite, se souvenant qu'elle aimait Arnould, s'échappa de ses bras toute rouge et tout émue.

— Citoyen, poursuivit le septembriseur, tu sais écrire sans doute? assieds-toi à cette table.

Arnould sembla ne pas entendre: il alla s'appuyer contre la cheminée, et se tourna vers Marguerite, qui ranimait le feu.

— Tu ne m'écoutes pas, citoyen! — Prends garde à ta tête: je viens dans cette bourgade avec la mission d'envoyer tous les aristocrates dans le royaume des taupes.

— Eh bien! dit Arnould, j'aime mieux ce royaume-là que votre république.

— Royaliste! s'écria le serviteur de Marat; mais à demain les débats: aujourd'hui, en vertu de mes droits, je t'ordonne d'écrire sans retard la liste de tous les nobles, de tous les cagots, de tous les chiens de ton pays. Un détachement de gendarmerie va venir à mon aide. — Il me faut la tête de tous les brigands.

— Tu devrais commencer par prendre la tienne, dit Arnould.

Le septembriseur, qui écoutait avec ivresse le glouglou de sa bouteille, n'entendit pas ce compliment.

Espérant sauver sa mère et ses sœurs, M. de Meseray et sa fille, Arnould s'attabla devant le septembriseur et chercha des noms imaginaires pour la liste sanglante.

A cet instant Jacques Taillefer, suivi des clubistes, parut à la porte du cabaret: ses amis venaient, selon la coutume, écouter la lecture des journaux.

Le septembriseur s'avança vers eux et leur demanda s'ils étaient des hommes ou des chenapans; et, comme ces gens le regardaient en silence, il se mit à crier: — Vive la nation!

Jacques Taillefer et ses prosélytes crièrent:

— Vive la nation!

Arnould, indigné de voir des hommes de son pays unir leurs voix à celle d'un brigand, cria: — Vive le Roi!

Une rumeur sourde s'éleva dans la salle; tous les regards, hormis le regard de Marguerite, tombèrent avec courroux sur l'imprudent, qui demeura froid et calme, les yeux fixes, la bouche dédaigneuse. Le septembriseur saisit sa bouteille et leva le bras d'un air menaçant; mais Marguerite s'élança devant lui et dit en le désarmant: — N'allez-vous pas casser les bouteilles?

Le septembriseur voulut d'abord se jeter sur le rebelle; mais il aima mieux noyer sa colère dans un verre de vin.

— Citoyens, dit-il aux clubistes, je devine que vous êtes les représentants du peuple de ce pays: fraternisons en buvant ensemble à la mort des tyrans et à la gloire de la nation. Je suis l'ami de Marat, qui est l'ami du peuple; je viens ici pour le triomphe de la liberté et des sans-culottes. — J'ai vu avec peine, citoyens, que dans le pignon de ce cabaret il existe encore une trace des temps de la barbarie et de la superstition: j'ai vu un saint dans sa niche, un saint couronné de feuilles comme les représentants du peuple et revêtu d'une tunique blanche comme les diseurs de messes. — A-t-on voulu se f— de la nation?

Jacques Taillefer demanda la parole:

— Je suis du peuple comme Jésus-Christ; je vis pour le peuple, et je voudrais mourir pour le peuple...

Dans son enthousiasme pour ce début, le septembriseur embrassa Jacques Taillefer, et Jacques Taillefer poursuivit: — Je ne pensais pas que saint Jacques, qui est bien le meilleur des saints, pût offenser la nation, et je le laissais saintement dans sa niche.

— Pour un sans-culotte, dit le septembriseur, tu parles avec bien de la sainteté!

— C'est dans l'Évangile que j'ai puisé mes sentiments républicains: Dieu avant le peuple, mais le peuple après Dieu. — Or donc, si saint Jacques t'offusque...

— A la lanterne! à la lanterne! murmura le serviteur de Marat.

Puis, se ravisant tout à coup: — Une belle

idée, citoyens! nous peindrons en rouge la tunique de Jacques, et nous écrirons à ses pieds : *Le sans-culotte Jacques*.

On applaudit à outrance.

— Citoyens, reprit le septembriseur d'une voix altière racontez-moi les événements de ce pays depuis 89.

— Hélas! répondit Jacques Taillefer, j'ai vainement prêché la révolte envers les oppresseurs : il y a des esclaves indolents qui aiment leurs chaînes, il y a des lâches qui n'osent lever la tête pour la liberté. Tu vois à ma suite les seuls hommes courageux d'Origny, les seuls amis de la nation. Pouvons-nous lutter à dix contre mille?

— Je lutterais seul contre tous les lâches et contre tous les esclaves; mais moi je me suis baigné dans le sang des nobles, j'ai abattu cent têtes superbes; je sens encore sur mon front la brûlante rosée qui tombait de la tête de Lamballe quand je la promenais au bout d'une pique devant les fenêtres du Temple pour épouvanter l'Autrichienne.

Le septembriseur essuya son front et regarda sa main.

— Ah! reprit-il avec abattement, c'était une belle tête!

Tout le monde l'écoutait avec effroi; il se fit autour de lui un silence de mort.

Marguerite se jeta au cou de son père et lui dit en sanglotant : — O mon père! cet homme nous a embrassés!

— Poursuivez, reprit le septembriseur en chassant les mauvais souvenirs qui l'obsédaient.

— Pour la liberté, dit Jacques Taillefer, il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus. D'autres, avec moins d'ardeur, ont été plus heureux que nous : cette province s'effraie des grandes choses; elle maudit le joug qui l'opprime, mais elle n'ose encore briser ce joug. Cependant nous commençons à résister aux droits illégitimes des prêtres et des nobles. Il est fâcheux que dans cette petite ville nous soyons les plus faibles, nous autres les patriotes.

— Demain vous serez les plus forts, dit le septembriseur, car demain nous enverrons à la sainte guillotine tous les brigands qui ne font rien pour la patrie. Il me faut une longue liste.

S'adressant à Arnould : — Citoyen, écris-moi tout de suite les noms des rebelles à la république.

Arnould écrivit un seul nom, et dit en le présentant au septembriseur : — Je n'en connais pas d'autres.

— Un seul! s'écria d'un ton lamentable le serviteur de Marat; un seul! quel vol impie! Citoyen, je te dénonce pour avoir voulu dérober à la nation les têtes de ses ennemis : tu es un voleur!

— Un sublime voleur! dit Marguerite.

— Ton nom? reprit le septembriseur d'une voix sonore.

— Vous l'avez, répondit Arnould d'un air insouciant.

— Voilà qui est digne d'un enfant du peuple! un noble n'aurait pas ce courage.

— Je suis noble.

— Tu es noble! reprit le septembriseur en relevant la tête : eh bien, je veux te prouver que le peuple est plus grand que toi : je te fais grâce.

En ce moment l'horrible septembriseur s'embellit aux yeux de Marguerite.

Arnould s'inclina froidement et voulut sortir.

— Un instant! la liste n'est point finie. Je me souviens que tout à l'heure cette jolie citoyenne qui te regarde trop souvent m'a dit le nom d'une famille royaliste de ce pays : la famille de Mes... de Meseray. J'ai bonne mémoire à propos de ces brigands-là.

Arnould jeta un regard amer à Marguerite. Jamais regard ne fit tant de mal à la pauvre fille.

— S'il pouvait lire en mon cœur, pensa-t-elle.

— Monsieur de Meseray est maire de la ville, dit un des assistants. — C'est un homme courageux : en 89 il ne s'est point enfui comme les autres; il a le premier flétri les lâches qui se sont armés contre leur pays; il nous a souvent dit qu'il aimerait mieux la mort en France que la vie ailleurs. Cependant il demeure fidèle à son roi, et je pense qu'il ne changera pas.

— Il n'en aura pas le temps, dit le représentant de Marat, car dès demain nous l'enverrons prier Dieu au ciel pour sa majesté le Roi, notre sujet. — Mais, à propos de Dieu, de ciel et de prières, qu'est devenu votre curé, citoyens?

— C'est un digne vieillard de quatre-vingts ans qui mourrait si nous le chassions, dit Jacques Taillefer. Il ne voit que deux choses en ce monde : l'église et le cimetière; il demeure étranger aux grands événements de ce temps; pourvu qu'on ne renverse pas Dieu, il s'effraie peu de tous les renversements; il sait que sur la terre tout est périssable, il se résigne à tout; il dit en ses sermons que les rois et les peuples sont pareillement les enfants de Dieu; cependant il prêche la fidélité et la soumission.

— Nous l'enverrons prêcher sur la guillotine. Citoyen, commence la liste par le seigneur et son curé. M. Meseray a sans doute des enfants?

— Une fille, poursuivit Jacques Taillefer, un ange de vertu et de beauté.

Marguerite courut embrasser son père.

— Je me défie beaucoup des anges, dit le septembriseur.

— Il faut avoir pitié de mademoiselle de Mese-

ray, reprit Jacques Taillefer : elle aime les pauvres, elle fait beaucoup d'aumônes.

— C'est par hypocrisie, dit le plus fanatique des clubistes : elle espère que les pauvres la serviront contre nous.

— Puisque c'est un ange, murmura en souriant le septembriseur, nous l'enverrons voir les anges.

— Mais il y a sans doute d'autres familles nobles en ce pays ?

— Il y a la famille de Longpré, dit le plus fanatique.

En ce moment la malencontreuse girouette grinça avec plus d'acharnement que jamais.

— Je me garderai bien, dit un voisin de Jacques Taillefer charmé de faire sa cour au marchand de vin, de dénoncer à la vengeance du peuple madame de Longpré, qui est bien la meilleure des femmes, mais je dénonce sa girouette, qui damne tous les gens de ce pays ; vous ne trouverez pas un seul pauvre diable qui n'ait une dent contre cette maudite grinceuse. — On ne m'accusera pas de plaider pour moi, poursuivit-il avec un sourire, car je n'ai plus de dents.

Le septembriseur, se tournant vers Arnould :

— Citoyen, inscris la girouette de madame de Longpré.

— Pour quel crime ? demanda Arnould, qui ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Pour le crime d'avoir agacé les dents de tous les voisins, d'avoir troublé le sommeil de tous les patriotes d'alentour; enfin pour le crime d'avoir été tyrannique et féodale envers le peuple. — Vous êtes sûrs, citoyens, que madame de Longpré n'a pas planté la girouette dans le dessein perfide de se venger des sans-culottes ou de les insulter ?

— Je ne puis croire à une pareille perfidie, dit Jacques Taillefer en souriant.

Comme il achevait ces paroles la porte s'ouvrit, et les six gendarmes attendus par le septembriseur entrèrent bruyamment. Durant quelques minutes tout le cabaret retentit de cris frénétiques.

Arnould sortit avec dégoût. Il songeait que mademoiselle de Meseray serait victime de tous ces insensés, quand Marguerite, qui le suivait, l'atteignit sous le tilleul.

— O Marguerite ! lui dit-il avec pitié, vous avez voulu vous venger lâchement, vous avez averti ce buveur de sang qu'il y a des nobles en ce pays !

— Arnould !...

— Je ne m'étonne pas, reprit Arnould en s'éloignant, je ne m'étonne pas que cet homme vous ait embrassée. Marguerite regarda le ciel.

III

Il y avait quelques semaines qu'Arnould était revenu du presbytère. Il passait solitairement ses journées dans les charmes de la promenade et dans les loisirs de l'étude, fuyant le souvenir importun de Marguerite et poursuivant de ses rêves le fantôme adoré d'Emmeline. Comme on était en octobre, il chassait quelquefois, mais c'était plutôt la chasse aux songes d'or que la chasse au gibier. Il partait, le fusil sur l'épaule, et s'en revenait sans avoir versé de sang, le cœur plein et la gibecière vide, heureux d'être resté plusieurs heures en face du donjon de Meseray. Pendant qu'il rôdait aux abords du château, si Emmeline venait à passer dans l'avenue, il se jetait tout tremblant sous une touffe de chêne ou sous une charmille et la suivait des yeux avec enchantement. A peine si deux fois ses regards l'avaient avertie de son adoration. Il la voyait souvent, à certaine fenêtre du donjon, à demi cachée dans les grands plis du rideau, regardant toute pensive le ciel et les arbres, écoutant avec mélancolie les bruits sauvages du torrent qui bondissait dans la montagne.

Il était aimé de M. de Meseray, qui l'accueillait en son château avec la meilleure grâce du monde : une fois le comte avait chassé avec lui, une autre fois il l'avait emmené chez un de ses amis où les nobles du pays conspiraient contre la révolution. Arnould augurait bien pour son amour de toutes ces avances; déjà dans son imagination, qui allait vite comme toutes les jeunes imaginations, il voyait son mariage avec Emmeline ; mais pour cette nature ardente et romanesque ce tableau n'était pas le plus attrayant : il aimait mieux le tableau de son amour.

Il était trop doucement enchaîné dans sa passion pour se jeter dans la grande lutte du peuple et de la noblesse. Ayant hérité d'un beau nom, il jurait sur l'ombre de ses aïeux que ce nom sortirait sans tache de la Révolution ; mais se confiant à Dieu, espérant que l'orage passerait sans l'atteindre, il attendait en paix, bien résolu d'ailleurs de braver le premier danger.

Parfois, en revenant de ses promenades il s'arrêtait tout ému comme au bruit mélancolique d'un écho de la vallée : c'était au bruit d'un écho de son cœur. Alors il voyait apparaître et s'évanouir Marguerite, et il se disait en soupirant : — Je l'ai donc aimée !

IV.

Voici en quelques traits la physionomie d'Origny à l'arrivée du septembriseur.

M. le comte de Meseray était demeuré maire de la petite ville, ayant son fermier pour adjoint et ses amis pour conseillers ; de sorte qu'en dépit de

Jacques Taillefer et de ses prosélytes il gardait en ses mains le sceptre du pays. Ce sceptre n'était dur à personne, car le comte avait un noble cœur, et on ne se plaignait de lui que pour le plaisir de dire du mal. Il souffrait beaucoup des progrès de la Révolution; mais, loin de l'abattre, les succès du peuple ranimaient son orgueil; à chaque défaite de la noblesse il relevait la tête avec une sombre fierté. Arnould, qui eût été humble dans la puissance, était comme lui fier dans le danger; mais il était le seul de ses amis qui eût du caractère : tous les autres, faibles ou lâches, auraient volontiers abandonné les titres de noblesse inscrits sur leurs parchemins plutôt que sur eux-mêmes, si on leur eût laissé leurs châteaux, leurs terres, leurs prés et leurs bois.

Les richards et surtout les fermiers du pays s'étaient adjoints aux nobles, non pour laver des offenses ou pour défendre des parchemins, mais poûr repousser les violences du peuple : ils craignaient le pillage, ils avaient peur des pauvres; des bruits confus les avertissaient que tous les biens de ce monde seraient partagés, et ils aimaient mieux mourir pour le règne du Roi que de vivre sous l'empire du peuple.

Après les nobles, les fermiers et quelques richards craintifs, tous les hommes du pays étaient républicains, les uns sans savoir pourquoi, les autres par irritation, ceux-ci par entraînement, enfin ceux-là par instinct pour les grandes choses, par sympathie et par dévouement pour les opprimés. A la tête de ces derniers étaient Jacques Taillefer et ses amis.

Je vous ai dit que le cabaretier avait formé un club dans la grande salle de sa maison : tous les soirs on y lisait les journaux, on y discutait les intérêts de la nation; les jours de fête on y chantait des hymnes patriotiques. Les clubistes étaient les gens les plus sages et les plus doux; ils devaient devenir un jour les girondins d'Origny. Jacques Taillefer, aimé de tous pour son cœur d'or et ses élans de génie, demeurait le Mirabeau du club, en dépit d'un ancien notaire qui recherchait la gloire de conduire les hommes les plus courageux et les plus dévoués de son pays.

Les républicains par irritation suivaient la bannière jacobine arborée par un jeune maître d'école qui avait à venger des humiliations sans nombre : téméraire, audacieux, frénétique, il était presque aussi redoutable que Jacques Taillefer. Il avait sans peine ramassé dans la fange une troupe de mauvais drôles qu'il haranguait tous les soirs le plus grotesquement du monde; son meilleur ami était un valet du château de Meseray que le comte avait chassé pour vol de jambons.

Au renouvellement des prêtres, Jean De Bry, présidant l'assemblée électorale du district de Vervins, envoya à Origny un prêtre constitutionnel; mais on eut pitié du vénérable vieillard qui desservait l'autel d'Origny depuis un demi-siècle; on accueillit mal le prêtre constitutionnel, qui, voyant la douleur causée par le renvoi du vieux curé, disparut du pays à la grande joie des vieilles dévotes.

Dans les choses rien n'était donc changé à Origny; mais il ne fallait qu'un orage pour tout bouleverser; et cet orage, qui se formait depuis si longtemps, n'attendait qu'un signal pour éclater avec violence. Le septembriseur fut ce signal, un signal sanglant.

V.

Vers minuit le septembriseur, tombant sous l'ivresse et sous la fatigue, s'était endormi dans un coin du cabaret.

Le lendemain, tout en repoussant les vapeurs du vin et du sommeil, il déclara aux fanatiques de la commune qu'en vertu de ses pouvoirs il transformait l'église en tribunal, où chacun irait défendre les droits du peuple et combattre les privilèges de la noblesse. C'était un dimanche : les femmes passaient aux fenêtres leurs têtes effarées; les hommes s'assemblaient autour du cabaret constitutionnel, d'où s'échappaient mille clameurs.

Ce jour-là Marguerite n'arrosait pas ses fleurs.

La messe était sonnée depuis près d'une heure quand le représentant de Marat, ayant pour ceinture une écharpe rouge, à la tête des patriotes et des vagabonds, s'avança solennellement vers l'église en chantant *La Lanterne*. A la vue de ces fanatiques et de ces forcenés qui venaient profaner la maison de Dieu, les fidèles du pays oublièrent qu'ils étaient là pour prier; les desservants eux-mêmes abandonnèrent le chœur ou l'autel; le vieux prêtre seul demeura devant Dieu, tout à sa sainte mission.

Le septembriseur gravit d'un bond les escaliers de la chaire, et cria d'une voix de tonnerre :

— Citoyens! il y a assez longtemps que les cloches sonnent pour la Vierge et les saints; il est temps que les cloches sonnent pour la liberté.

Un des fanatiques applaudit à outrance, et courut dans une chapelle où pendaient des cordes attachées aux cloches.

— Citoyens! reprit le septembriseur, il y a assez longtemps qu'on dit la messe pour les rois; il est temps qu'on dise la messe pour les peuples.

Le septembriseur se frappa le front et chercha vainement la suite. Après un silence de quelques minutes il accorda la parole à Jacques Taillefer, qui ne la demandait pas.

Quand Jacques Taillefer se trouva dans la chaire



en face d'une foule immense il se troubla, perdit ses idées et désespéra de lui ; mais tout à coup il se ranima comme un soldat en face du danger; un rayon de lumière passa dans son âme, il ressaisit toutes ses idées, ou plutôt il s'abandonna à l'inspiration, et, la bouche ardente, l'œil animé, le front radieux, parla ainsi :

— Mes frères, nous sommes coupables d'avoir troublé le culte sacré; Dieu nous pardonne! c'est pour la liberté. Le grand peuple de Paris a le premier secoué son joug; serons-nous les derniers à nous délivrer du nôtre ? Enfants de Dieu, nous sommes tous frères! Dieu seul est au-dessus de nous, Dieu seul est notre maître et seigneur. Il nous a donné à tous l'usufruit de ce monde, Dieu soit béni par tous! En ce monde les mauvais frères ont opprimé, dépouillé, tyrannisé les autres; les mauvais frères sont les rois et les nobles, les puissants et les riches : vengeons le peuple, vengeons les pauvres, vengeons-nous, mes frères! Le bras du peuple est le bras de Dieu.

Jacques Taillefer était rayonnant, sa bouche soufflait le feu de la révolte, ses yeux jetaient des éclairs.

Une rumeur sourde s'éleva sous lui; la foule, enflammée à ses paroles, dominée par ses regards, semblait n'attendre qu'un mot pour commencer sa vengeance.

Dans une petite chapelle, en face de la chaire, un groupe de quelques hommes demeurait froid à l'énergique sermon du cabaretier : c'étaient Arnould, le comte de Meseray et ses amis. Près d'eux mademoiselle de Meseray, blanche comme un lis dans ses vêtements de deuil, à demi agenouillée sur la dalle, à demi renversée sur un banc désert, semblait effrayée des paroles terribles de Jacques Taillefer. Arnould, qui voyait à la dérobée l'égarement de ses beaux yeux, le soulèvement de sa gorge, la pâleur de ses lèvres, voulait et n'osait la secourir; il écoutait le sermon de Jacques Taillefer, les clameurs du peuple, les paroles de résignation de M. de Meseray; il n'entendait que la respiration haletante d'Emmeline.

Le tocsin jetait sa voix lugubre dans cet orage : tous les paysans accouraient à l'église, qui, trop grande pour les serviteurs de Dieu, devint trop petite pour ceux de la liberté. Le peuple, de plus en plus irrité, fut de plus en plus menaçant; il sembla se souvenir tout d'un coup de ses souffrances et de celles de ses pères; il leva son bras redoutable et attendit avec ardeur l'instant de frapper ses ennemis.

L'horrible septembriseur reparut en chaire :

— Citoyens, en vertu de mes pouvoirs, j'ordonne l'arrestation du sieur de Meseray, maire de cette commune.

Un murmure d'applaudissements retentit dans l'église.

— Je nomme le citoyen Taillefer représentant du peuple d'Origny et des villages voisins.

Un murmure plus bruyant suivit le premier.

— Le cabaret de Jacques Taillefer sera à l'avenir la salle du conseil : c'est là que le peuple ira se plaindre des tyrans et demander sa part de leur héritage. Aujourd'hui, citoyens, nous allons brûler sous l'arbre de la liberté tous les titres des nobles et des prêtres; nous allons faire de ces parchemins sacriléges un beau feu de joie pour échauffer les sans-culottes. J'ordonne en outre le pillage des châteaux et des presbytères. — En avant, citoyens! du sang et du feu! tout ce qui est rouge réjouit la nation.

Jacques Taillefer s'élança à la tribune :

— Mes frères, si je suis votre représentant, je vous défends l'incendie et le meurtre. Ne soyons pas esclaves, mais soyons maîtres des événements; résistons à nos tyrannies comme à celles des autres; vengeons-nous du mal par le bien, n'imitons pas nos mauvais frères : la clémence n'a pu être la vertu des rois, elle sera la vertu du peuple. Ne nous épuisons point contre le passé, gardons nos forces pour l'avenir; l'avenir est à nous : qu'il soit glorieux et sans tache!

Mademoiselle de Meseray, soudainement ranimée, s'élança vers la chaire, tendit ses bras à Jacques Taillefer, et tomba évanouie dans la foule.

VI.

Arnould courut vers Emmeline, entraîné par un sentiment où il y avait plus de fraternité que d'amour. En passant près d'un pilier il faillit renverser Marguerite, qui priait Dieu pour lui, Marguerite, morne et désolée, tremblante comme la feuille, sombre comme la mort! Elle ne se plaignit point, et il passa sans la voir. En arrivant à mademoiselle de Meseray il tomba agenouillé, il repoussa les curieux du bras et du regard, il la saisit avidement, et, fort de son amour pour elle et de sa haine pour le peuple en révolte, il traversa la foule, renversant toutes les barrières qui se formaient à son passage, et revint à la petite chapelle du comte de Meseray. Emmeline, se réveillant à la vie, s'attacha à lui d'une main mourante et lui dit qu'elle avait peur. Ému de cette confiance naïve, il demeura devant elle comme pour la protéger. M. de Meseray, qui voulait apaiser l'orage ou lutter contre les rebelles, avait oublié sa fille.

Cependant le septembriseur était remonté à la tribune.

— Citoyens! criait-il en jetant un regard féroce,

Taillefer est un fade républicain qui me rappelle la soupe au lait. Il faut des sacrifices à la liberté, et rien n'est plus agréable à cette divinité que le sang des nobles.

Tous les fanatiques trépignèrent d'admiration. Jacques Taillefer, pressentant que la tempête allait éclater, courut vers M. de Meseray pour le prier de partir au plus vite. Le comte lui glissa dans la main une bourse pleine d'or : Jacques Taillefer réprima un mouvement de colère et de dégoût, et, se rappelant que le tronc des pauvres était dans la chapelle des Meseray, il y fut en silence et y versa tout l'or de la bourse ; puis il revint près du comte et lui remit dans la main la bourse vide.

- Nous sommes perdus! dit M. de Meseray.

— Citoyens! poursuivait le septembriseur, marchons contre les brigands, marchons au presbytère, marchons au château! C'est là que sont enfouis tous les trésors de la France; marchons, marchons! le jour de gloire est arrivé!

En ce moment le vieux prêtre, qui avait fini de dire la messe, descendait de l'autel, rayonnant d'une religieuse extase. Il s'avança vers la nef, et la foule soulevée s'apaisa à la vue de cette majesté de l'âge, de cette tête qui avait blanchi en s'inclinant devant Dieu. Tout le monde était ému de vénération; les plus exaltés se dérangeaient avec respect; le septembriseur lui-même se sentit faible en le voyant passer. Toujours recueilli, le vieux prêtre arriva au portail, et disparut après s'être incliné une dernière fois. Un morne silence régna durant quelques minutes. Le septembriseur, craignant un refroidissement dans la haine du peuple, s'empressa de poursuivre ses hideuses déclamations.

Quand il vit le peuple ranimé par sa voix tonnante et par sa féroce énergie, il dénoua son écharpe rouge, l'agita au-dessus de la foule et s'écria : — Au presbytère! au presbytère!



Les plus exaltés s'élancèrent au portail en répétant ses cris. Il descendit, ou plutôt il se jeta au bas de la chaire, dépassa bientôt les plus exaltés, et se mit à chanter ce jovial refrain :

Nous les mettrons à la lanterne
Pour éclairer la liberté.

On vit alors Marguerite, pâle, chancelante, éperdue, s'avancer en s'appuyant contre les piliers, sur les bancs, contre les murs, sur la foule, vers une porte de l'église. Elle en franchit le seuil et se trouva dans le cimetière, qui formait le jardin du vieux prêtre. Dans le cimetière elle se reposa sur une fosse couverte d'une belle draperie de verdure.

— O ma mère, dit-elle, protégez-nous.

Elle arriva devant une petite porte s'ouvrant dans la cour du presbytère. Dans la cour du presbytère elle rencontra le vieux curé qui s'en revenait paisiblement appuyé sur la pensée du Seigneur.

—Fuyez, fuyez! lui dit-elle : ces insensés viennent vers vous avec la soif du sang. — Fuyons! venez!

— Rassurez-vous, mon enfant; ils trouveront que ce n'est pas la peine de me tuer, car je ne suis déjà plus de ce monde; mon âme est toute au ciel. Qu'ils renversent mon corps sur la terre, et Dieu soit loué!

Des cris confus retentirent.

— Les voilà ! sauvez-vous ! s'écria Marguerite d'un air suppliant.

Le prêtre s'avança vers la grande porte de la cour et l'ouvrit à deux battants ; puis il revint sur ses pas et rentra dans le presbytère.

Marguerite demeura sur le perron, pétrifiée par la peur.

Les fanatiques apparurent à la porte en hurlant comme des bêtes féroces.

— A bas les prêtres ! à bas les nobles ! à bas les dîmeurs ! criaient-ils avec rage.

— Le vieux cagot s'est caché, dit le septembriseur en arrivant auprès de Marguerite ; il a peur de la justice, les coupables seuls ont peur : au pillage ! au pillage !

Alors le vieillard revint sur le perron, ayant en ses mains une bourse et une épée rouillée.

— Que voulez-vous, mes enfants ? dit-il avec calme en promenant sur la foule un regard attristé ; est-ce ma vie ? je vous l'offre sans regret.

Le prêtre présenta son épée.

— Avant d'être soldat de Dieu j'ai été soldat de la France, et sur cette épée il y a encore du sang des ennemis de la patrie ; vous pouvez y joindre le mien.

Et découvrant sa poitrine : — Vous y trouverez de l'amour pour Dieu et de la charité pour vous.

— Nous y trouverons de la haine pour le peuple, dit le septembriseur en saisissant l'épée.

— Vous y trouverez du sang ! que vous faut-il de plus ? dit Marguerite avec indignation.

La foule redevint silencieuse.

— Est-ce mon argent ? reprit le vieux curé en secouant sa bourse : voilà ce qui me reste. Si les pauvres étaient venus la semaine passée, ou si j'avais eu la force d'aller à eux, cette bourse serait vide.

Il sema l'argent sur l'assistance.

— Ne nous abaissons point à ramasser ces misères, dit le septembriseur ; repoussons le mépris par le mépris. — Pasteur du diable, reprit-il aussitôt, tu vas sans plus tarder comparaître devant le tribunal du peuple. — Dignes citoyens d'Origny, entourez-moi de vos lumières.

— En attendant le jugement de Dieu, je me soumets au jugement des hommes, dit le vieillard en faisant le signe de la croix. Souvenez-vous, mes frères, que les hommes ont condamné notre divin Sauveur Jésus-Christ.

— Souvenez-vous, citoyens, que Jeanne d'Arc, la fille du peuple, a été condamnée par un prêtre.

— Quels sont mes crimes ? de quoi suis-je coupable ?

— Quelles sont tes vertus ? qu'as-tu fait pour le peuple ?

Le vieillard garda le silence.

— Le silence des accusés en face des juges est l'aveu de leurs fautes : en vertu de mes pouvoirs, je condamne le prêtre d'Origny au bannissement ; j'ordonne que le presbytère soit transformé en hospice pour les malades et pour les pauvres. Toutes les richesses en seront partagées entre les citoyens du pays ; l'église sera desservie par un prêtre national qui prêchera la liberté et l'amour de la patrie. Si ce prêtre-là n'a pas le génie oratoire, il lira en chaire les meilleures gazettes de Paris : *l'Ami du peuple* et encore *l'Ami du peuple*. Tous ces décrets seront sanctionnés par Marat, mon Dieu ! — Ainsi soit-il.

— Hélas ! dit le prêtre avec abattement, me détacher de mon église, c'est détacher l'époux de l'épouse, l'âme du corps, l'amour du cœur, l'enfant de la mère, l'oiseau du nid. Ayez pitié de moi, mes enfants : laissez-moi vivre, ou faites-moi mourir dans mon église ; je ne veux pas d'autre patrie, je ne veux pas d'autre tombeau.

Jacques Taillefer, qui avait refusé de marcher au presbytère, y vint en ce moment dans l'espérance de servir le vieillard, qu'il n'aimait pas, mais qu'il plaignait.

— O mes frères ! bannir un vieillard ! s'écria-t-il tout indigné ; cette mauvaise œuvre vous portera malheur : Dieu vous frappera au jour de sa vengeance pour vous punir d'avoir banni un vieillard dont la vie était sans tache, un prêtre qui avait prié pour tous. — Républicains, Jésus, le premier des républicains, a prêché...

— Va-t'en au diable avec ton Christ et ta candeur ! dit un des fanatiques.

— A bas les noirs ! dit un autre en levant sa main vers le prêtre.

— A bas les blancs ! dit une femme, par amour des contrastes.

— Vivent les rouges ! dit le septembriseur ; vive Marat ! vive Robespierre ! vivent les montagnards !

— Mes enfants, je pardonne à vos erreurs, et je prie Dieu de vous pardonner, reprit le vieillard en faisant encore le signe de la croix.

— C'est un cagot :
Vite un fagot !

dit en riant le septembriseur.

Alors Marguerite monta péniblement sur le perron, prit la main du vieux curé, et descendit avec lui : la foule se dérangea soudainement, comme si elle eût obéi à la main du Seigneur.

Et quand le prêtre et la jeune fille dépassèrent la porte de la cour, cette foule insensée se jeta dans le presbytère avec une sauvage avidité.

Jacques Taillefer, déjà las des révoltes et des

sermons, retourna à son cabaret, en se glorifiant du cœur de sa fille.

Il trouva sa servante qui batifolait avec un ivrogne.

— Vive la liberté! criait l'ivrogne. — Citoyen Taillefer, on dit que tous les biens seront partagés; en attendant, je prends les appas de ta servante.

Jacques Taillefer allait se fâcher; mais, par aventure, il vit, en ouvrant la fenêtre dans un dessein de vengeance, ou dans le seul désir de respirer au grand air, il vit l'insolente girouette gisant dans la boue.

Un servile courtisan de Jacques Taillefer, c'est-à-dire du marchand de vin, avait détrôné la girouette pendant la messe.

— Alors vive la liberté! s'écria le cabaretier.

III.

LES DEUX AMANTES.

I.

Les fanatiques d'Origny, loin de trouver un amas de richesses dans l'humble demeure du vieux curé, ne trouvèrent, à leur grand dépit, que misère et délabrement. Les seules choses qui firent murmurer contre l'opulence du prêtre étaient un prie-Dieu des plus modestes, un crucifix d'ivoire, un bénitier de chêne, deux chandeliers argentés, un rosaire d'ébène orné d'une croix d'or, un tableau représentant l'adoration des mages, un autre représentant Jésus dans le désert.

— Au château! au château! cria le septembriseur: c'est là que sont les richesses, toutes les richesses du pays.

Les révoltés, ranimés à cette voix de tonnerre, se précipitèrent tempêtueusement sur le revers de la montagne; en quelques minutes ils furent aux abords du grand bois de Meseray. On eût dit des bêtes fauves répandues dans les campagnes: c'étaient des cris barbares, des rugissements forcenés. Cette foule, tour à tour ardente au bien et au mal, suivant la passion du moment, offrait dans sa course le plus désolant des spectacles: on ne voyait que ses haillons, on ne voyait que son délire; il n'y avait plus rien d'humain dans ces hommes égarés qui croyaient se dévouer au peuple et à la France, dans ces insensés capables de tous les crimes comme de toutes les vertus.

Ils suivaient leur chef avec une ardeur aveugle. Le peuple est toujours esclave: quand ce n'est plus de Louis XVI, c'est de Marat.

A l'entrée du bois, le septembriseur, qui avait en main la vieille épée du prêtre, rassembla cette troupe vagabonde, prêcha la discorde et la vengeance avec plus de feu que jamais, et ordonna de couper au plus vite des touffes de cornouiller pour armer les amis du peuple contre ses tyrans. Les plus fougueux de la troupe s'étaient armés de piques et de fourches.

A quelques pas devant cette horde impure, dans l'avenue de Meseray, le vieux prêtre d'Origny, appuyé sur Marguerite, se hâtait d'arriver en ce dernier refuge. C'était une heure avant le coucher du soleil: la nature, joyeusement éveillée le matin, s'attristait peu à peu; le ciel, rougeâtre à l'occident, s'embrunissait des autres côtés; le vent chassait les feuilles et pleurait dans la chênaie; quelques familles de mésanges jetaient dans les airs leurs chansons mélancoliques; par intervalles, le cri monotone du coucou retentissait dans le vallon; les oiseaux, fort insoucieux des révolutions de ce monde, chantaient plus que de coutume, mais leur voix se perdait dans les cris des fanatiques. Marguerite écoutait avec une tristesse infinie la chanson des mésanges: en écoutant elle rêvait, et dans ses rêves elle voyait passer la belle et noble figure d'Arnould; puis bientôt, sur cette figure adorée, elle voyait la douce et tendre image d'Emmeline. Toutes ces apparitions réveillaient en son âme des sentiments confus d'amour et de jalousie: elle espérait encore, elle retournait à ses beaux jours de quinze ans, elle s'aveuglait sur les derniers mois; de riantes perspectives se rouvraient en son imagination: ce n'était que paysages verdoyants et fleuris. A ces tableaux fugitifs elle souriait de l'âme, elle ralentissait le pas; sans le vieillard qu'elle conduisait à l'abri, elle se fût arrêtée pour achever son rêve. Un poëte a dit: « Les rêves commencent « dans le ciel et finissent sur la terre. » Hélas! il fallait dire: Les rêves commencent sur la terre et finissent dans le ciel, s'ils finissent.

Aux rugissements des bêtes féroces qui couraient au carnage les doux rêves de Marguerite s'évanouirent, ses charmantes visions s'effacèrent; elle ne vit plus que les arbres dépouillés et le portail gigantesque du château. En contemplant ces hautes murailles et ces tours gothiques, qui surtout dans les guerres de religion avaient protégé la demeure seigneuriale, elle pensa que M. de Meseray et sa fille et son curé seraient là pour longtemps à l'abri de la horde vengeresse. Arrivée au portail, elle sonna la cloche d'appel le plus doucement possible afin de ne pas éveiller la crainte au château. On ne voulait pas ouvrir; cependant un valet ayant reconnu le prêtre d'Origny, M. de Meseray dit qu'il fallait recueillir cette première victime des outrages du peuple. On ouvrit. Marguerite se jeta au cou du vieillard, lui dit adieu d'une voix tremblante et voulut partir; mais le valet la saisit par la robe en se souvenant

que Jacques Taillefer était le premier des clubistes d'Origny.

— Je tiens le lionceau, dit-il avec un laid sourire : le lion viendra lécher mes pieds.

— Prenez garde qu'il ne vous dévore! dit le prêtre.

Marguerite voulut se débattre, mais en vain. Pendant qu'elle se laissait entraîner dans la cour un autre valet referma la porte; elle se résigna. L'immense cour du château était plus animée que de coutume : sous les marronniers centenaires qui la parsemaient, des chevaux harnachés frappaient le sol du pied et levaient superbement la tête; d'autres penchaient le cou avec une mine somnolente. Les premiers étaient les chevaux de M. de Meseray et de ses amis; les chevaux somnolents étaient ceux des fermiers du pays. Divers groupes de paysans et de valets s'agitaient bruyamment sous le perron ; les chiens, détachés de leur chenil, jappaient et bondissaient de toutes parts; l'un d'eux, un grand lévrier gris, lécha en passant les mains de Marguerite, qui le regarda avec un profond sentiment de reconnaissance : c'était le premier hôte qui lui fût hospitalier dans le château. M. de Meseray vint au-devant du prêtre; à son approche elle s'inclina froidement. Il la regarda avec mépris, et se tourna vers le vieillard; — la pauvre fille était résignée à tout.

Les clameurs des fanatiques devenaient de plus en plus bruyantes et distinctes — Vivent les rouges! vivent les jacobins! à bas les blancs! à bas les nobles! vive le septembriseur! à bas Meseray! — Tous ces cris terribles éveillaient les échos de la sombre solitude, et les vieux murs féodaux tremblaient aux rugissements du peuple.

II.

En 1792 le donjon de Meseray avait pour naturelles défenses d'antiques murailles à peine ébréchées et de larges fossés serpentant à l'entour. Avant de baigner la vallée d'Origny, la petite rivière de Parmailles, qui prend sa source parmi les roches de la montagne, coulait dans ses fossés au sud, au levant et au nord. De ces côtés le château semblait inattaquable pour des assiégeants sans artillerie; au couchant le fossé avait à peine quelques mares d'eau croupissante cachée sous une magnifique végétation; mais pour y arriver, quand on était dans l'avenue du château, il fallait traverser la petite rivière; et le comte de Meseray en avait abattu le pont à son retour de la messe.

Le soleil se couchait quand les révoltés s'arrêtèrent devant le château : les derniers rayons blanchissaient à peine les grands arbres, et déjà la brune voilait le fond de la vallée. A la vue de ce vieux donjon défendu de toutes parts le septembriseur se sentit moins courageux. Il voulut faire le tour des murs; mais la petite rivière l'arrêta bientôt. Il revint sur ses pas avec abattement, et demanda des conseils pour l'attaque à ceux qui avaient pénétré dans le château. Parmi les fanatiques se trouvait à propos l'ancien serviteur de M. de Meseray chassé du château pour vol de jambons; il donna au septembriseur quelques sages avis : il conseilla d'abandonner le portail, de jeter à la hâte un autre pont sur le ruisseau et de franchir la muraille du couchant, assurant qu'une fois dans le parc, quelques-uns d'entre eux pourraient pendant la nuit se glisser sans trop de dangers par le soupirail d'une voûte ayant plusieurs issues. Le septembriseur, un peu ranimé, décida que huit des plus robustes iraient à la découverte de bûches ou de fagots pour former un passage sur l'eau, au lieu le plus touffu afin de ne pas être vus des assiégés; que huit autres iraient bruyamment du côté opposé dans le seul dessein d'y attirer les défenseurs; que le reste de la troupe demeurerait en face du portail en attendant l'heure de l'attaque.

Le camp fut donc formé dans l'avenue du château devant le redoutable portail, dont les deux tours gothiques semblaient deux gardes menaçantes. Depuis plus d'un siècle le pont-levis avait disparu par un ordre royal; mais la grande porte bardée de fer eût vaincu Samson; et, malgré sa confiance en toutes ses actions, le septembriseur n'espérait point abattre cette porte colossale.

La soirée était froide : une femme ramassa des branches mortes, des feuilles rouillées, des herbes jaunies, et demanda du feu au seul fumeur d'Origny en déposant son butin contre le tronc pourri d'un chêne. Le fumeur vint à son aide; en moins d'une minute une épaisse fumée se dispersa dans les arbres; et bientôt la fumée fut suivie d'une flamme transparente qui réjouit toute l'assistance.

Le septembriseur avait détaché deux hommes vers les six gendarmes avec l'ordre de les amener à lui sans retard : ne voyant arriver ni les gendarmes ni les envoyés, il confia la même mission à deux paysans des plus alertes. Comme ils s'éloignaient il leur cria de rapporter quelques bouteilles de vin; et comme la troupe, enhardie par cette demande, criait de joindre au vin un peu de pain : — Vous êtes des lâches! hurla-t-il : l'arme est le pain du brave; d'ailleurs nous irons souper au château.

Il achevait de parler lorsque le valet qui avait saisi Marguerite parut sur le portail et pria les rebelles de l'écouter. Après quelques huées il se fit un silence douteux, et le valet prit ainsi la parole :

— La fille de Jacques Taillefer est notre prisonnière : vous êtes avertis que, si vous vous avisez de guerroyer contre nous ou notre château, nous nous vengerons sur elle.

Le septembriseur s'alluma d'une noble colère :

— Valet, s'écria-t-il, va-t'en dire à ton seigneur que j'enverrai demain ses deux oreilles aux jacobins s'il s'avise de toucher à Marguerite. A toi, valet, je te laisserai tes oreilles, car qui voudrait de tes oreilles ?

— O mon Dieu ! murmura le valet, que ne puis-je renverser ce portail sur tous ces brigands!

A peine l'eut-on entendu qu'une volée de pierres siffla à ses oreilles. Il descendit à la hâte et s'enfuit au château.

Les plus acharnés jetaient encore des pierres quand le septembriseur, qui veillait à tout, entrevit à travers les arbres un jeune homme rôdant aux abords de son camp : c'était Arnould, qui avait passé toute l'après-midi près de sa mère. Il était sorti de l'église avec le comte de Meseray, il avait conduit Emmeline jusqu'à la berline du château, et, se souvenant alors de sa mère, il était rentré pour la consoler et pour la préserver ; mais le soir, horriblement tourmenté du sort de mademoiselle de Meseray, il revenait à elle. A la vue de ces hideux révoltés commandés par un septembriseur, il trembla pour la noble famille, et s'avança du côté du parc, priant le ciel de le conduire au secours du château. Il rencontra bientôt les huit hommes chargés de former un passage pour traverser la petite rivière : ils s'épuisaient alors à traîner le tronc ébranché d'un orme tortueux qui devait leur servir merveilleusement. Arnould se détourna d'eux et voulut passer l'eau. Après avoir vainement cherché l'ancien pont il prit un élan et tomba sur l'autre bord du ruisseau, mais dans un sable humide et mouvant.

— Citoyen, lui cria l'un des paysans, si tu avais attendu quelques minutes de plus tu ne serais pas ainsi ensablé comme une bouteille de vin de Champagne.

— En attendant que nous allions à ton secours, dit un autre qui reconnaissait Arnould, amuse-toi à cueillir de la racine de patience : il y en a autour de toi.

— Si vous attendez pour passer que votre pont soit achevé, je vous conseille d'en cueillir, murmura Arnould en levant la tête.

Les paysans dressèrent l'orme et le renversèrent en travers du ruisseau. Le pied de l'arbre, lancé avec violence, effleura la main d'Arnould.

— Prends garde à toi! crièrent-ils en se moquant de sa frayeur soudaine.

Arnould prit le pied de l'arbre avec toute sa force, avec toute sa colère, et, pendant que ses ennemis riaient de voir ses mains blanches se déchirer aux racines, il parvint à soulever l'orme et à le rouler dans le courant. Les huit hommes trépignèrent de dépit; Arnould se croisa les bras avec un calme apparent.

Le septembriseur, qui l'avait suivi, survint à cet instant et se mit à l'insulter.

— Monseigneur d'autrefois, lui dit-il en essayant d'attirer la tête de l'arbre, n'approche plus la patte de cet orme, ou je te blasonne la figure !

Arnould s'avança dans les roseaux, et repoussa plus loin le pied de l'arbre.

— Beau damoiseau, reprit le septembriseur, regarde une dernière fois couler la rivière : dans un instant tu n'y verras goutte.

Le septembriseur se mit à califourchon sur l'arbre et descendit avec une agile assurance. Les flots qui noyèrent bientôt ses pieds ne l'arrêtant point, en quelques secondes il se trouva presque au bout. Cinq pieds d'eau à peine le séparaient alors d'Arnould, mais cet espace liquide était difficile à franchir pour un homme qui ne pouvait poser ses pieds. Cependant le septembriseur, qui avait confiance en sa fortune, monta sur l'orme, non sans toutes les peines du monde, et fit mine de se jeter vers Arnould au risque de tomber dans l'eau. Il attendit un peu, se maintint en équilibre, prit un élan et s'abattit sur la rive comme un cheval indompté.

Arnould, qui ne s'effarouchait guère, déploya toute sa vigueur et le renversa dans les roseaux ; et, pendant que le septembriseur se débattait comme un démoniaque, il disparut dans l'ombre et dans les arbres, soit qu'il eût peur ou qu'il dédaignât de lutter avec un pareil homme. Tout en écoutant les rugissements du septembriseur il entendait les bruits divers du donjon. Redevenu plus calme, il oublia les événements du jour : le farouche brigand s'effaça de sa pensée; le peuple en révolte, fier de ses guenilles comme de sa colère, se perdit peu à peu dans l'ombre de sa mémoire; et sur ce fond confus il vit se détacher comme par enchantement l'angélique figure d'Emmeline.

M. de Meseray avait mis quelques gardes fidèles à la porte du parc : Arnould, les ayant entendus parler en passant là, leur demanda entrée au château pour le plus dévoué des amis du comte. Les gardes reconnurent Arnould et lui ouvrirent avec joie. Il leur raconta son aventure avec le septembriseur, les encouragea par ses discours chevaleresques, leur promit de revenir à eux au moment du danger, et traversa rapidement le parc, ardent de revoir mademoiselle de Meseray, ardent d'aller braver le seul corps redoutable des assiégeants. Il rencontra devant le donjon le comte de

Meseray, qui lui tendit la main avec reconnaissance et qui le conduisit dans une grande salle où étaient réunis des nobles, des fermiers et des valets. D'abord Arnould ne vit point ces hommes, il vit deux femmes : Emmeline et Marguerite; du moins il vit Emmeline, qui, à demi-morte de frayeur dans une bergère de forme ancienne, avait la tête renversée et les bras pendants. La pauvre enfant semblait aussi oubliée au château qu'à l'église; nul n'était là pour veiller sur elle. Les femmes de service avaient bien d'autres soins : elles passaient le temps à cacher leurs nippes, à chercher un refuge ou une sortie pour le mauvais moment. M. de Meseray craignait plus pour sa déchéance que pour sa fille; il y avait alors en lui plus de haine que d'amour.

Après avoir tendrement regardé Emmeline, Arnould regarda Marguerite, qui, assise sur un vieux sofa à l'autre coin de la salle, était calme et résignée comme toujours. Il reposa avec mélancolie la vüe sur les raies rouges de sa robe et sur les touffes enrubanées de ses souliers : il se souvenait de l'avoir offensée, et il n'osait la regarder en face. Depuis son entrée dans la salle elle suivait de l'œil tous ses mouvements. Pendant qu'il regardait sa robe et ses souliers elle devina qu'il songeait à elle, et, comme il y avait dans ses traits quelque chose de tendre et de triste à la fois, elle pencha la tête, et mit sa main sur son cœur pour en comprimer les battements.

III.

Retournons au cabaret. Quoique Marguerite n'y soit plus c'est encore un théâtre intéressant, où se déroulent quelques scènes du drame.

Durant toute la soirée il regorgea d'ivrognes et de curieux : ceux qui avaient craint d'aller au château, les arrivants des pays voisins qui, alléchés par le vagabondage, n'osaient s'aventurer la nuit dans le grand bois de Meseray, s'arrêtaient chez Jacques Taillefer et buvaient à plein verre en attendant mieux. La cave du cabaret était ouverte à tout venant : on buvait, on chantait, on criait, on se battait; jamais au cabaret soirée ne fut mieux remplie, jamais la servante de Jacques Taillefer ne dispersa tant de bouteilles en si peu de temps. Les buveurs qui n'avaient pas d'argent la payaient avec des galanteries; — le diable sait quelles garanties! l'un lui formait une ceinture de ses bras, l'autre apprivoisait des seins effarés, celui-ci donnait un baiser qui eût désespéré Teniers, celui-là faisait une caresse qu'eût enviée la Vénus Callipige. — Et je ne m'avise pas de redire les propos plus que sentimentals s'échappant des bouches avinées : la langue me fourcherait; et l'amour m'en garde!

Les six gendarmes venus de Saint-Quentin à la suite du septembriseur étaient dans l'ivresse la plus embrumée. Ils avaient répondu aux premiers ambassadeurs, après avoir entendu l'ordre d'aller au château sans plus tarder, que le cabaret de Jacques Taillefer était la prison provisoire du pays suivant un décret du septembriseur; qu'étant en cette prison, ils se regardaient comme prisonniers et qu'ils n'avaient garde de briser leurs chaînes. Là-dessus ils s'étaient remis à boire, à chanter, à se battre et à cajoler la servante; et les envoyés, séduits par leur joyeuse mine, buvaient, chantaient, se battaient et cajolaient la servante.

Selon sa digne coutume Jacques Taillefer prêchait la sagesse aux buveurs; mais, comme tous les apôtres de la sagesse, il prêchait dans le désert. Il se désolait de l'absence de Marguerite, et en même temps il en bénissait le ciel; car il rougissait à la seule pensée que sa fille eût pu voir l'orgie qui se passait en sa maison; d'ailleurs il savait que Marguerite était avec le prêtre, et que, tout en servant de sauvegarde au vieillard, elle avait en lui une sauvegarde.

Quelque peu dégoûté de défendre les droits du peuple depuis que le peuple buvait son vin et s'ébattait avec sa servante, le cabaretier se promettait de demeurer coi à propos de la république, et d'étouffer en lui ses beaux rêves de liberté, lorsque les derniers ambassadeurs des rebelles entrèrent bruyamment au cabaret.

— Piliers de cabaret, gendarmes d'enfer, vous avez donc le diable au corps? dit l'un d'eux en saisissant un verre : on vous attend depuis trois heures, et vous buvez comme des lessives!

Le paysan se versa à boire et parodia fort joliment les ivrognes.

— Et le château? où est le château? demanda un des gendarmes en trébuchant.

— Le château est toujours sur ses jambes, répondit le second envoyé, le château se porte mieux que vous, intrépides buveurs de vin.

— J'aime mieux être un buveur de vin qu'un buveur de sang, dit sentencieusement le plus ivre des gendarmes.

— Si nous sommes intrépides à l'attaque de la bouteille, dit le plus éloquent, vous ne l'êtes guère à l'attaque du manoir.

— Votre chef est un goujat, dit le plus fanfaron : si j'avais été comme lui à la tête des sans-culottes du terroir, j'aurais déjà jeté le château par les fenêtres.

— Les grandes tours renversées, dit le plus burlesque, ne seraient à présent que de grands puits, où j'aurais enseveli le seigneur avec toute sa valetaille.

— Ah! dit en soupirant le plus amoureux, j'aurais déjà épousé sa fille.

— Je m'en lave les mains, dit le plus candide qui dormait sous une table, ayant pour oreiller une bouteille vide.

Les derniers ambassadeurs trinquaient et buvaient sans nul souci pour la veille, le jour et le lendemain.

Tout d'un coup l'un d'eux tomba dans une rêverie profonde.

— Hélas! dit-il, le plus fâcheux de tout cela, c'est que Marguerite soit prisonnière au château.

— Ma fille! s'écria Jacques Taillefer, pâlissant de colère et d'angoisses, Marguerite dans les griffes du lion!

— Et monsieur de Meseray, reprit l'envoyé, monsieur de Meseray menace de la sacrifier si les sans-culottes touchent à son château.

Le cabaretier pencha la tête avec désespoir; mais bientôt, ayant honte de se laisser abattre dans un pareil moment, il la releva avec courage et s'écria :

— O mes amis, sauvons ma fille! ô mes frères, sauvons Marguerite! — Mangez mon pain, buvez mon vin; sauvez mon sang!

Tous les ivrognes sortirent de leur ivresse comme par miracle : les bras furent levés en signe de bravade, un cri de guerre retentit de tous côtés; emportés par un généreux élan, les buveurs demandèrent des armes, les plus fougueux s'armèrent de leurs bouteilles. Le cabaretier ouvrit une armoire de chêne grossièrement sculptée : dans cette armoire étaient suspendus un sabre rouillé, une épée du maréchal de Villeroi que le hasard avait jetée entre ses mains, deux mauvais fusils venant de la campagne de Flandre où avait combattu son aïeul, enfin un grand nombre de flèches destinées au jeu de la ville. Le cabaretier garda l'épée, donna le sabre à un de ses amis, les fusils aux derniers envoyés du septembriseur et les flèches aux paysans; puis il marcha en tête des buveurs, devenus soldats, qui criaient avec une ardeur farouche : — Vive Marguerite! vive la liberté!

La servante demeura seule dans la tabagie, surprise que les ivrognes eussent laissé leurs verres pleins.

IV.

Malgré les ténèbres profondes, le cabaretier, les gendarmes et les paysans descendirent la montagne avec assurance, sans tomber et sans trébucher; il semblait qu'ils fussent éclairés par leur soudaine et belliqueuse ardeur. Ils criaient sans cesse, et du fond du bois de Meseray les assiégés répondaient par des clameurs de joie et de colère. Quand ils furent tous réunis, l'ardeur se changea en délire : c'étaient de fraternelles accolades, de féroces trépignements, de hideux serments de vengeance. Le feu allumé devant le portail n'était point consumé : par intervalles, quand le vent éveillait la flamme et chassait la fumée, tout le camp s'illuminait comme par enchantement; et alors on voyait la fureur, la folie, le délire de ce ramas de fanatiques. Par une de ces soudaines et fugitives illuminations, au moment de l'arrivée de la seconde troupe, Arnould apparut sur le portail, ayant à la main une antique bannière. Tous les regards s'élevèrent à lui, toutes les bouches s'ouvrirent pour l'insulter. Il agita sa bannière au-dessus de la foule en signe de défi. Les flammes blanchissantes répandaient plus de lumière : il était superbe, au-dessus des assiégés, en balançant son drapeau, dont les lis semblaient plus éclatants que jamais; sa jeune tête avait un caractère héroïque et chevaleresque. Un paysan, qui tout en cheminant dans le bois était parvenu à faire un arc avec un rameau de châtaignier et un frêle jet d'osier, lui décocha une flèche : il l'entendit siffler à son oreille, et, loin de s'en émouvoir, il en devint plus altier encore. Le paysan allait recommencer, mais l'osier, déjà écornifié, se détacha du rameau : en vain il essaya de l'y renouer, le jet glissait dans ses doigts.

— Ma commère, donne-moi ta jarretière, dit-il à une femme qui le regardait.

La commère lui rit au nez; mais le septembriseur, qui était partout et qui ne riait guère, ordonna à cette femme, en vertu de ses pouvoirs, de remettre au plus tôt sa jarretière entre les mains du tireur d'arc pour servir à la défense des sans-culottes. La commère résista et se moqua de l'ordonnance grotesque du septembriseur; mais le paysan, alléché par l'idée de dénouer lui-même la jarretière, saisit amoureusement la commère par le corsage, la renversa sur l'herbe, fit voltiger sa jupe au gré de ses mains et de ses yeux; et, quoique la commère se défendît en femme qui a de vilaines jarretières, il remporta la victoire aux applaudissements des voisins, et surtout des voisines. Dès qu'il eut lesdites jarretières, il en fit une corde à son arc; mais pendant ses ébats Arnould avait remis la bannière dans ses anciens crochets d'argent, et était redescendu dans la cour du donjon sans répondre aux demandes paternelles de Jacques Taillefer.

— Les ingrats! c'est ainsi qu'ils se vengent de ma sollicitude! dit le cabaretier avec désespoir quand Arnould eut disparu.

La bannière, que le vent agitait, réveilla sa colère contre les nobles.

— Mes amis, s'écriait-il en se tournant vers les paysans, nos ennemis ont voulu nous insulter jusqu'à l'heure de leur chute par de vaines bravades. C'est aujourd'hui le jour de la vengeance : vengeons-nous ; marchons à la gloire, marchons à la liberté! Voyez notre misère et voyez ce palais : Dieu combattra pour nous, Dieu est l'appui des pauvres. — En avant!

— Calme ton ardeur insensée, dit le septembriseur à Taillefer : attends qu'on s'endorme un peu au château, attends que la nuit devienne plus sombre. Tu m'as l'air d'un pourfendeur de moulins à vent. La belle avance d'aller te mesurer avec ces terribles murailles, de t'épuiser en vaines estocades contre ces portes de fer! N'allons pas comme des fous nous f..... dans la cage de cet oiseleur qui nous guette sans cesse. Puisque le brigand a osé fermer sa caverne, c'est qu'il peut la défendre contre nous; il a des armes : où sont les nôtres? Si nous avons des amis dévoués, il a des esclaves qui seront fiers de mourir pour lui. Patience, patience, Taillefer; nous ne pouvons attaquer le château par ce côté. Prends soin de la troupe ; je cours au ruisseau voir si le pont s'achève. J'ai des desseins inspirés par la victoire. Il est bien regrettable que mon habit et ma culotte soient dans le déluge : une ardeur aussi folle que la tienne m'a entraîné au milieu de l'eau. Grâce à ce beau feu, mon rhume à venir sera supportable. Mais voilà un bavardage de pie indigne de gens comme nous. Avant que je m'éloigne, crions *vive Marat!* de tout notre cœur et de toutes nos forces. Il faut que les brigands du château sachent que nous sommes toujours là.

Le septembriseur cria : Vive Marat! et tous les révoltés furent ses échos, hormis Jacques Taillefer, qui murmurait entre ses dents : « Malheur à vous « qui joignez maisons à maisons et qui ajoutez « terres à terres sans qu'il reste de place pour les « pauvres! Êtes-vous donc les seuls habitants de « ce monde? »

Comme il contemplait la forme imposante du donjon, il se souvint de ces paroles du Christ qui achevaient sa pensée : « Je jure que cette multitude « de châteaux seront tous déserts et démolis! »

V.

Tous les nobles et tous les fermiers d'alentour étaient venus dans l'après-midi au secours du comte de Meseray avec des fourches et des fusils de chasse : les nobles, parce qu'ils étaient perdus dans le pays si le peuple en révolte sacrifiait M. de Meseray à sa colère; les fermiers, parce qu'ils craignaient le pillage des paysans et qu'ils croyaient encore au règne des nobles ; et d'ailleurs les uns et les autres étaient saisis de cette ardeur de combattre qui avait envoyé tant de soldats à la patrie en danger.

Quand Arnould rentra dans la salle du donjon, le vieux curé prêchait la paix, et regrettait que M. de Meseray se fût enfermé dans son château. Suivant lui, les rebelles, irrités par la défense, seraient, dans leur triomphe, méchants comme des tigres : ils incendieraient le donjon, ils égorgeraient tous les défenseurs.

— O mes frères! dit-il en finissant de parler, ouvrons les portes et prions Dieu.

— Avec des hommes, dit M. de Meseray, il faudrait suivre vos conseils ; mais avec des bêtes féroces il faut se défendre jusqu'à la mort. Un vieux proverbe champenois dit qu'il ne faut pas tendre les bras à son ennemi; car, au lieu d'embrasser, il mord. D'ailleurs, ces manants ne sont point à craindre. Ils ont voulu nous effrayer ; ils effraieraient à peine des lâches ! L'ennui, la fatigue, le sommeil ou la peur va les prendre; avant l'aube, tous auront déserté. Si par hasard ils triomphent, n'est-il pas beau de mourir fidèles au Roi et à nous-mêmes ?

M. de Meseray avait quelque chose de chevaleresque dans la mine et dans l'esprit : le mot de guerre l'enivrait, à la seule vue d'une épée il s'allumait d'une ardeur héroïque. Par malheur pour lui la fortune, qui passe son temps à contrarier nos desseins, n'avait point souri à cet amour des combats. Une seule fois, dans sa jeunesse, la guerre l'avait appelé : c'était la guerre de sept ans ; alors il venait de se marier, et le fil d'or de l'hymen, comme disent les chansons du temps, l'avait enchaîné jusqu'à la fin de la guerre.

Peu à peu le fil d'or se changea en fil de fer. Dans l'ennui du mariage il regretta la guerre, et il lut pour se consoler de ces mauvaises imitations des romans de la chevalerie qui pleuvaient alors pour l'ébattement des courtisans et des courtisanes de madame de Pompadour, — j'ai failli dire de Louis XV. Ces lectures romanesques ranimèrent son ardeur belliqueuse jusqu'aux premiers jours de sa vieillesse. Quand les armées étrangères passèrent le Rhin pour arrêter les premiers troubles révolutionnaires, il pensa encore à prendre les armes; mais il fallait combattre contre le Roi ou contre la France ; il fallait d'ailleurs abandonner sa fille à l'heure du danger : en loyal chevalier il demeura en son château, décidé à se défendre jusqu'à la mort.

Le temps en était venu, et M. de Meseray sentait reverdir son vieux courage en face des assiégeants ; loin de l'effrayer, leurs cris sauvages irritaient sa bravoure ; il se voyait transporté comme par enchantement dans ces glorieux jours où ses

aïeux commandaient à des milliers de vassaux; il oubliait que le temps avait tout changé; dans son ivresse, il s'aveuglait sur cette guerre d'enfants et se croyait sur un plus grand théâtre; sous ses yeux ses amis et ses valets se changeaient en milliers de soldats; aux clameurs menaçantes des assiégeants il se voyait en face d'une véritable armée. Tout avait grandi pour lui, la gloire comme le danger; il s'imaginait que la France entière le regardait, et déjà il lisait les mémorables événements du château de Meseray dans la gazette du Roi.

Il veillait sans cesse à la défense; il allait, il venait, encourageant tout le monde par des promesses. Il avait mis ses valets en sentinelle aux crénelures des murailles, dans les tourelles, aux portes de sortie, avec l'ordre d'observer ou d'écouter les assiégeants; à leur moindre signal le corps de réserve, c'est-à-dire les vingt hommes qui attendaient dans la grande salle tout en préparant leurs armes, devaient sortir pour le combat. M. de Meseray, impatient d'engager la lutte, étonné de la lenteur des assiégeants, allait voir à chaque instant si les sentinelles ne dormaient pas. Il avait applaudi Arnould dans son noble dessein de relever sur le portail la bannière des lis, qui en était tombée le jour de la prise de la Bastille; à son retour il l'avait embrassé avec enthousiasme en lui prédisant une belle vie ou une belle mort.

Arnould était exalté par une idée et par un sentiment : plus que jamais il avait la guerre en tête et l'amour au cœur; il vivait de toutes ses forces, et le monde lui paraissait à peine assez grand pour lui. Il veillait à la défense comme M. de Meseray, il avait l'œil et l'oreille au guet; mais souvent il n'entendait que les battements de son cœur, il ne voyait qu'Emmeline.

Quand il rentrait dans la grande salle ce n'était nullement pour les beaux discours des nobles et des fermiers, mais pour les beaux yeux noyés de larmes de mademoiselle de Meseray. Malgré son oubli de Marguerite, il ressentait toujours en passant devant elle un douloureux émoi; Il avait appris qu'elle était en otage au château, et il s'apitoyait sur cette jeune infortune; il ne l'aimait plus, mais l'ombre de son premier amour glissait çà et là sur le second, comme au printemps les nuages sur le ciel.

Marguerite s'était rapprochée de la cheminée, et, la tête appuyée sur le marbre, elle songeait au beau temps de ses amours. Étrangère à tout ce qui se passait au château, elle évoquait ses plus doux souvenirs. En retournant dans le passé elle se revoyait dans le champ de sainfoin; elle écoutait encore bourdonner les abeilles au-dessus des fleurs rouges; elle se retrouvait à la fenêtre du tilleul, arrosant ses jacinthes et ses roses de mai, regardant le ciel et Arnould du même regard; elle se revoyait sur le bord du chemin, le soir d'une fête, pleurant au passage d'Arnould; longtemps elle s'arrêtait là; longtemps elle essayait de ressaisir cette heure d'enchantement; — car c'était là, à cette heure, que l'amour l'avait surprise.

VI

Pendant qu'elle rêvait ainsi, Emmeline, dont le cœur s'oppressait devant le danger, ou peut-être devant Arnould, se détacha lentement de la bergère et s'en fut respirer à la fenêtre voisine. Par intervalles le vent chassait dans la salle au nez des défenseurs du château d'importuns nuages de fumée, et pour s'en délivrer M. de Meseray venait d'ouvrir cette fenêtre. Le grand rideau de damas vert était relevé vers le milieu par une torsade à franges d'or. Les clartés obscurcies des candélabres se jouaient sur le damas, mais n'atteignaient point Emmeline, et du premier regard l'œil ébloui ne pouvait la découvrir. Arnould, qui l'avait vue se glisser sous le rideau, passa près d'elle avec un violent battement de cœur; et tout à coup, emporté par sa passion, il s'avança vivement dans l'embrasure. Emmeline tressaillit et se jeta contre la boiserie. Alors son cœur dut battre comme le cœur d'Arnould. Le pauvre amoureux, redevenu plus timide que dans l'adolescence, se pencha sottement sur la balustrade et regarda dans l'ombre les charmilles du jardin; mais, à un mouvement de mademoiselle de Meseray, il lui saisit le bras comme s'il eût craint de la perdre. Par une légère résistance Emmeline détacha son bras, mais sa main ne put échapper à celle d'Arnould.

— Oh! je puis mourir! murmura-t-il en levant sur elle un regard plein d'amour.

Emmeline, séduite, pencha la tête sous ce regard comme sous un rayon de soleil.

— Mourir! dit-elle d'une voix émue.

— Les dieux ont soif! entendez-vous les clameurs des brigands? J'ai peur de ne plus revoir le soleil, Emmeline; j'ai des pressentiments sinistres: ce soir je ne pouvais me détacher des bras de ma mère. Au moins ma mort sera glorieuse, car je veux mourir en vous défendant.

— Nous mourrons tous cette nuit, dit Emmeline.

— Non, vous ne mourrez pas : le septembriseur lui-même aurait pitié de vous.

Les cris des révoltés arrivaient au cœur des amants comme de sinistres présages.

— Voilà notre dernière heure! murmura Emmeline.

fois Arnould entendit les gémissements de Marguerite. Jamais plaintes ne furent plus tristes et plus déchirantes que ces plaintes qui se brisaient contre les murs, jamais sanglots n'exprimèrent si bien l'amour et la douleur. Arnould en fut si violemment ému qu'il oublia son mal, et pour un moment le souvenir de Marguerite lui cacha Emmeline.

— Où est Marguerite? dit-il involontairement.

Mademoiselle de Meseray tressaillit et sembla chercher des yeux; le vieux curé promena son morne regard autour de lui.

Un grand bruit se fit à la porte, et tout à coup Marguerite apparut à l'entrée de la salle. Sur sa belle figure la joie, l'amour, la douleur éclataient à la fois. Elle courut à Arnould et se pencha au-dessus de lui, toute haletante et tout éperdue. A la vue du sang elle pâlit, elle chancela, elle fut abattue; mais au même instant elle se ranima à un regard de celui qui l'avait aimée.

— Détachez mes mains! s'écria-t-elle avec feu, coupez cette horrible corde qui m'empêche de le secourir.

Elle se tourna vers le vieillard. Il lui tendit les bras et tomba inanimé devant la fenêtre.

— Détachez mes mains! dit-elle encore en se tournant vers mademoiselle de Meseray.

— Marguerite! murmura Arnould, qui vit seulement alors l'horrible corde qui déchirait les mains de la pauvre fille.

A cette voix aimée, à cette exclamation partie du cœur elle se sentit défaillir, elle roula sur les dalles. Mais, ressaisissant ses dernières forces, elle se traîna aux pieds d'Emmeline.

— Vos amis sont des lâches, dit-elle en sanglotant; vous êtes loyale, vous êtes généreuse : détachez mes mains! détachez mes mains!

Mademoiselle de Meseray regardait Marguerite d'un œil effaré.

— Ayez pitié de ma douleur! reprit la pauvre fille. Je suis à vos genoux, je vous prie comme je prierais Dieu, car c'est la vie que je vous demande; si vous ne coupez cette corde, si je ne puis lui donner des secours, je sens que je vais mourir... O madame, souvenez-vous que mon père a sauvé le vôtre, ayez pitié de moi!

Emmeline demeurait toujours immobile.

— Si vous n'avez pitié de moi, ayez donc pitié de lui... Qu'attendez-vous? vous avez les mains libres; vous ne serez pas jalouse de mes soins... Je vous croyais noble : qu'êtes-vous donc? Je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, mais j'ai du cœur, madame : quoique je ne sois l'esclave de personne, on ne m'a jamais demandé deux fois un service; et voilà une heure, et voilà un siècle que je vous supplie!

Marguerite se leva et retourna vers Arnould.

— Suppliez-la! lui dit-elle en le regardant avec une tendresse angélique.

Arnould avait une plaie dans le cœur comme dans la poitrine, il souffrait à la vue de cette scène comme aux aiguillons de sa blessure. A l'approche de Marguerite il leva la main et voulut saisir la corde, mais sa main retomba; il perdait toujours du sang, il s'affaiblissait de plus en plus.

— Oh! mon Dieu! il va mourir! dit involontairement Marguerite.

Mademoiselle de Meseray sembla secouer le manteau de plomb qui l'ensevelissait; elle vint avec une lenteur de spectre jusqu'au fauteuil où reposait Arnould.

— Enfin vous ne dormez plus! dit Marguerite; vous étiez dans l'horrible sommeil de la douleur, et vous ne m'entendiez pas. Vous êtes charitable comme toutes les femmes : ayez pitié de moi, détachez mes mains! Les soins de l'amour sauvent les malades : sauvons donc Arnould, madame!

Emmeline se rapprocha de Marguerite, et regarda avec compassion ses mains meurtries par la corde.

A cet instant les fenêtres de la façade furent tout d'un coup illuminées; Emmeline recula en jetant un cri d'effroi. Cette clarté soudaine venait du portail, où la bannière des lis n'était plus qu'une flamme blanche serpentant dans les airs.

IX

Quand Arnould fut atteint d'une flèche, le septembriseur vit la douleur et le trouble des assiégés. La nuit était profonde; il jugea que le temps était venu d'aller surprendre le donjon. Ayant appelé à lui les plus intelligents de la troupe, Jacques Taillefer et quelques-uns des clubistes les plus frénétiques, le jeune maître d'école et ses plus ardents séides, il leur confia son dessein et leur ordonna de s'agiter sans cesse.

— Bondissez comme des possédés, rugissez comme des lions, leur dit-il; ayez souvent l'air de vous préparer à l'attaque; parlez d'armes et d'échelles attendues d'Origny, et retournez-vous quelquefois tous ensemble vers la montagne comme si on venait à votre secours; épouvantez ces lâches par vos manœuvres, par vos cris de vengeance et de liberté; menacez-les sans relâche; dites-leur que l'incendie de leurs châteaux réjouira le ciel; dites-leur que le sang de leurs veines arrosera la terre. Les grands mots et les grands cris sont les meilleurs soldats d'une armée.

Le septembriseur fit signe à l'ancien serviteur du château, qui était sans cesse à son côté; ils partirent ensemble et disparurent bientôt dans les arbres.

Jacques Taillefer, se voyant le chef des révoltés, demanda un peu de silence.

— Comte! cria-t-il à M. de Meseray, tu as ma fille en otage; tu as juré de venger sur elle les brèches faites à ton château : si tu as un cœur de père, tu ne seras point assez lâche pour cette vengeance; si tu n'as point de cœur, si tu te venges sur ma fille, garde bien la tienne! je t'avertis que ton corps ne pourra la préserver de ma colère... Écoute : il est temps encore d'arrêter cette lutte impie...

— Va-t'en avec ton infâme troupe! dit M. de Meseray; je jure devant Dieu de te renvoyer ta fille.

— Tu veux nous chasser comme tes valets! dit Jacques Taillefer indigné; nous mourrons ici plutôt que de partir; car ce n'est pas seulement pour ma fille que nous sommes venus, nous sommes venus surtout pour fouler aux pieds ta noblesse.

— Vous êtes venus pour m'assassiner et me dépouiller, assassins et brigands! s'écria M. de Meseray.

Taillefer voulut garder le silence; mais, ne pouvant se contraindre, il dit en levant la tête :

— Le monde est une grande famille; nous sommes tous les enfants de Dieu, et la terre est notre héritage. Les mauvais frères ont jeté la discorde autour d'eux : ils ont opprimé les justes; ils se sont enrichis de sanglantes dépouilles; ils ont épouvanté le monde par leurs brigandages; ils sont devenus puissants, leurs enfants sont devenus seigneurs, leurs petits-enfants sont devenus rois; ces rois, tout sales encore des crimes de leurs pères, ont asservi les peuples en abattant toutes les têtes qui refusaient de se courber devant eux. Pendant bien des siècles les rois ont été la terreur des peuples : les peuples deviendront la terreur des rois. Quand les rois ont pressenti leur chute, ils ont appelé à leur secours les plus fidèles de leurs sujets; ils ont affaibli le peuple, ils l'ont égaré, ils l'ont accablé sous le travail : le peuple ne s'est reposé que dans la mort, et, pour prix de leurs services, les plus fidèles sujets des rois ont eu des titres de noblesse. La belle noblesse! on a créé des duchés, des marquisats, des comtés, des baronnies : au lieu d'un roi, on en a subi mille. La noblesse s'est répandue dans toutes les provinces comme une mauvaise épidémie; elle a bâti des châteaux avec les bras du peuple; elle a recueilli les moissons du peuple; elle a déshonoré les femmes et les filles du peuple; et le peuple a souffert avec une sainte résignation : il a fait le bien pour le mal, il s'est dévoué...

Jacques Taillefer se tourna vers la foule, qui l'écoutait avec enthousiasme : — Voilà le peuple! s'écria-t-il.

Puis, se retournant vers le portail : — Voilà la noblesse! Or, nous sommes au jour de la justice : le peuple, las de souffrir, le peuple, fortifié par l'esprit de Dieu, s'est armé pour la conquête de ses droits et pour l'abolition de la noblesse. — Voilà pourquoi nous sommes venus, comte de Meseray. Les brigands et les assassins sont dans ton repaire. — « Le lion qui brise sa cage, a « dit le prophète, déchire ceux qui le gardaient. » Le peuple, c'est le lion : tremble!

Une pierre détachée du portail vint tomber avec fracas aux pieds du tribun; toute la troupe s'alluma d'une horrible colère. On avait ramassé des cailloux dans l'avenue : on se jeta dessus avec une avidité farouche; et au même instant un cliquetis d'armes s'éleva dans l'air avec des cris sauvages.

— Vive Jacques Taillefer! crièrent les révoltés.

— Vivent les Meseray! crièrent les défenseurs du château.

Ainsi s'engagea, durant une nuit sombre, aux tremblantes clartés d'un feu de fagots, aux clameurs infinies d'un millier de fanatiques, cette lutte pleine de colère et d'aveuglement, cette guerre d'enfants, d'insensés, de héros, qui a jeté l'épouvante dans tout le pays, et dont Custine parlait avec admiration, ce terrible combat enfin où le peuple d'Origny consacra ses guenilles par le baptême sanglant de la liberté.

X.

Le septembriseur s'acheminait avec son guide vers une petite porte s'ouvrant dans le lieu le plus solitaire du parc. Ils traversèrent le ruisseau sur des fagots, mais ce ne fut pas sans danger, car le passage était mouvant comme le sable du désert.

Après quelques minutes de marche pénible à travers une chênaie touffue, ils arrivèrent devant la petite porte.

— Cette porte n'est pas gardée, dit l'ancien serviteur du château; M. de Meseray l'a vue à peine deux fois en sa vie. Elle servait aux aventures galantes de son grand-père; voilà pourquoi elle est cachée comme un nid de fauvettes dans cette feuillée si sombre. Elle doit tomber en pourriture, car il y a plus de cinquante ans que la pluie s'acharne après sans que le soleil lui vienne en aide.

Le septembriseur leva son pied et en frappa la porte avec une vigueur surhumaine : le mur en fut ébranlé, mais la porte résista.

— Si jamais on nous entend nous sommes perdus! dit son guide.

Irrité de la résistance de la porte comme de toutes les résistances, le septembriseur recom-

mença à frapper; au second coup la porte tomba avec fracas. Il s'ouvrit un passage parmi les mûriers et les épines qui s'étendaient devant l'amoureuse sortie et s'avança rapidement vers le gothique donjon, qu'il voyait confusément sur le fond noir du ciel. Son guide, que la peur rendait merveilleusement agile, le dépassa bientôt.

— Silence! dit-il, car il y a sans doute des sentinelles à la grille.

Ils suivirent une sombre allée de tilleuls. Comme ils arrivaient aux derniers arbres :

— Silence! reprit le guide : il y a des gardes à deux pas.

Le septembriseur entendit des voix confuses. La frayeur avait réuni quelques sentinelles qui croyaient à un horrible carnage et qui avisaient au moyen de sauver leurs os.

— Ils conspirent dans l'ombre, loin du danger, dit le septembriseur; ce sont des lâches; allons plus loin, allons toujours.

Le guide rencontra le premier le mur servant de limite au jardin; il s'empressa de chercher le grand soupirail des voûtes. Durant quelques secondes il fit de vaines recherches; enfin, ayant trébuché à un tas de fumier, il lui vint en l'idée que les défenseurs du château avaient caché le soupirail. Aussitôt il se mit à l'œuvre; le septembriseur arriva à son aide. Sous le fumier ils trouvèrent des planches à demi enterrées; sous les planches ils découvrirent le grand soupirail.

— Cela m'a bien la mine d'une fosse d'où nous ne sortirons pas, dit le septembriseur. A toi les honneurs, citoyen; passe en avant. Si d'aventure les brigands ont eu l'imagination de nous faire au fond de cette tombe un lit d'armes tranchantes, tu m'en diras des nouvelles, et tu mourras content d'avoir sauvé la vie de ton capitaine.

Le guide sembla peu soucieux de se dévouer ainsi.

— Nous n'avons pas le temps de regarder les choses par les deux faces, reprit le septembriseur.

Il saisit l'ancien valet, qui n'osa résister et qui se laissa glisser dans les voûtes à la grâce de Dieu.

— La route est-elle mauvaise? lui demanda le septembriseur en se penchant au soupirail.

— Elle est un peu longue, dit le guide.

L'ami de Marat jeta son épée et se laissa glisser aussi.

—Voilà donc le pas le plus malaisé, murmura-t-il en ramassant sa flamberge. Tâchons de sortir au plus vite de ces voûtes lugubres.

Son guide lui prit la main et le conduisit sans détours, grâce à sa mémoire de valet, au bas d'un escalier en pierres faiblement éclairé par une porte à jour.

— Voilà la porte de fer, dit le guide; en dehors elle résisterait au diable et même à toi, mais en dedans un enfant l'ouvrirait.

Le septembriseur grimpa à l'escalier, leva l'arcboutant et détacha sans peine les deux battants de la porte. Sur le seuil il respira avec délices une bouffée d'air. Ayant vu la lumière de la grande salle, il oublia son guide, se ressouvint du hideux carnage de septembre, et se précipita vers le donjon en trépignant de rage.

XI.

Le septembriseur entra dans la grande salle au moment où se consumait la bannière des lis. Il était terrible, plus terrible que jamais avec ses yeux foudroyants, sa crinière hérissée, sa bouche écumante; il rugissait, il agitait son épée, il cherchait le carnage. A sa vue mademoiselle de Meseray tomba évanouie sur les dalles, Marguerite ressentit le froid de la mort, Arnould gémit et maudit Dieu de sa blessure. Le septembriseur s'arrêta un instant, regarda tour à tour les deux amantes éplorées; et tout à coup, ayant vu son téméraire ennemi, il sourit comme un démon et se jeta vers lui. Mais Marguerite, redevenue forte pour préserver Arnould, repoussa le septembriseur, et pour un instant le maîtrisa du regard.

— Vous l'avez déjà assassiné! lui dit-elle avec mépris.

Le septembriseur leva son épée pour frapper Marguerite.

— Quelle lâcheté! s'écria-t-elle; je suis une femme et j'ai les mains liées!

Ayant reconnu Marguerite, le septembriseur voulut passer outre, mais elle demeura sur son passage.

— Au moins détachez mes mains! donnez-moi le pouvoir de le défendre! faites-moi mourir sans regret!

Voyant qu'elle priait en vain, la pauvre fille fit tous ses efforts pour saisir des dents la corde sanglante qui lui ceignait les mains.

Quand elle eut saisi la corde sa belle figure prit un caractère sauvage. Ce fut un triste spectacle que la vue de cette bouche, faite pour embrasser Arnould, s'ouvrant alors toute frémissante pour déchirer une corde; — le septembriseur en fut ému.

Il prit les mains de Marguerite et coupa la corde du bout de son épée.

Elle le regarda avec reconnaissance.

— N'allez pas effacer cette bonne œuvre par des crimes! lui dit-elle.

Elle jeta la corde aux pieds de mademoiselle de Meseray; et, s'attendrissant à la vue de sa rivale évanouie : — Épargnez cette pauvre fille! ne la réveillez pas pour mourir!

Le septembriseur leva son épée et fit un pas vers le prêtre.

— Grâce, grâce pour un vieillard!

Le féroce brigand se retourna du côté d'Arnould.

— Je ne vous demande pas sa grâce : je sens que je puis le défendre!

Le septembriseur s'affaiblissait devant la puissance de Marguerite,

— Et sur qui veux-tu donc que je venge le peuple? lui demanda-t-il.

— Sur moi! répondit-elle avec fermeté.

— Il me faut du sang d'aristocrate, tu es une fille du peuple : je ne veux pas de ton sang.

Arnould arracha le rideau rougi qui couvrait sa plaie et le jeta à la face du septembriseur.

Le monstre rugit, retomba dans sa démence, renversa Marguerite sur Emmeline, et se précipita sur Arnould avec la fureur d'un tigre.

Soudainement ranimé, Arnould se jeta à sa rencontre, et détourna ainsi l'épée qui allait le frapper. Le septembriseur irrité le saisit et le ploya à ses pieds. Le mourant essayait de lutter quand Marguerite accourut à sa défense : elle prit en ses mains la chevelure du misérable, qui ne put arrêter un cri de douleur et qui lâcha son ennemi en se retournant vers elle.

— Je suis là pour le défendre! dit-elle avec une sainte colère.

— Je croyais que le diable m'enlevait par les cheveux! murmura le septembriseur en regardant Marguerite. Il paraît, ma mie, que tu es coiffée jusqu'aux oreilles de ce petit gentillâtre; tu as l'enfer dans le cœur!... F — quel orage! quelle tempête!

Les clameurs, qui s'étaient un peu apaisées, se réveillèrent tout à coup; de hideux cris de mort retentirent par tout le château. Emmeline rouvrit les yeux; et comme par magie la grande salle fut encore illuminée, mais plus splendidement que la première fois.

— Tous les repaires d'aristocrates seront pareillement éclairés, reprit le septembriseur; car nous sommes dans le siècle des lumières, comme a dit Camille Desmoulins, le plus gai des montagnards.

Les rugissements s'approchèrent. Le septembriseur s'élança hors de la grande salle avec sa fureur et son délire.

— Enfin! dit Marguerite en respirant.

Elle était retournée auprès d'Arnould.

— Marguerite, lui dit-il, vous êtes une noble fille! Je vous bénis de vos soins; mais ce n'est plus la peine de songer à moi : je pressens que le peuple sera le vainqueur, il immolera mademoiselle de Meseray. Vous qui êtes du peuple, sauvez-la!

— Je la sauverai! dit Marguerite.

XII

Le guide du septembriseur, se voyant seul à la grande porte des voûtes, eut presque envie d'y redescendre pour se soustraire aux griffes des assiégés; mais, après avoir un peu réfléchi aux événements, il se décida à se venger de toutes ses forces de M. de Meseray, et il s'aventura du côté du portail par le chemin le plus désert et le plus sombre, ayant l'œil et l'oreille au guet. Il ne fit aucune rencontre; seulement, en passant près de la tour du nord, il en vit sortir une sentinelle qui fuyait tout effarée; et tout à coup, à la lumière éclatante des flammes qui dévoraient le bois, il découvrit sur le portail les plus braves des assiégés qui se démenaient comme les tragédiens au dénoûment de la tragédie. Il profita de leur trouble pour se glisser à la porte.

Ce fut alors que Jacques Taillefer, le maître d'école d'Origny et quelques paysans des plus braves arrivèrent sur le portail par le secours d'une grande échelle d'oseraie, et surtout d'une pyramide de branchages. Le fermier de M. de Meseray faillit renverser Taillefer d'un coup de fourche. La fourche, détournée comme par miracle, effleura la main du cabaretier, qui eut le temps d'arriver sur le dangereux champ de bataille en dépit du comte et de ses plus courageux défenseurs.

Le maître d'école fut aussi heureux, mais deux des paysans qui suivirent furent jetés au bas du portail. Le pauvre maître d'école, effrayé de son rôle dangereux, se battit en désespéré : il jeta un valet dans la cour et renversa à ses pieds d'un coup de pique le plus superbe des assiégés, le marquis de Bez, — qui s'en souvient encore à cette heure. Taillefer, pressé de toutes parts, se défendit avec héroïsme. Il avait à combattre M. de Meseray, deux de ses valets, et un bravache de province qui s'imaginait descendre de Bayard : Taillefer fit des prodiges.

C'était un infernal spectacle que la vue de ces combattants acharnés que les flammes du bois éclairaient d'un rouge reflet.

Il n'y avait plus qu'une sentinelle quand l'ancien valet de M. de Meseray arriva sous le portail : il la désarma violemment et lui asséna un grand coup d'arquebuse sur le front. La sentinelle fit quelques pas en arrière comme un homme ivre, et tomba lourdement dans le royaume des trépassés. Le valet victorieux s'empressa de déverrouiller la porte. Les assiégeants s'élancèrent sur le pont et se précipitèrent tempêtueusement dans l'immense cour du donjon. Jamais bêtes affamées n'allèrent au carnage avec plus d'acharnement; jamais sous le ciel des hommes attroupés ne jetèrent plus de désolation par leurs cris.

Sur le portail le combat cessa tout d'un coup: M. de Meseray, effrayé de voir ses ennemis dans la cour du château, s'élança au milieu d'eux; Jacques Taillefer le suivit, non pour le combattre encore, mais pour arrêter le torrent populaire. Le torrent allait, allait, débordant de plus en plus, s'irritant de l'obstacle et le surmontant avec une rapidité effrayante.

M. de Meseray, tout égaré par son désespoir, parvint à jeter le désordre parmi tous ces hommes en démence. Vingt combattants pareillement braves eussent peut-être chassé cette horde mal armée; mais seul, M. de Meseray trouva la mort pour prix de sa bravoure. Ayant été reconnu par les plus fanatiques, il fut renversé, déchiré, foulé aux pieds; il souffrit mille morts, il souffrit sans se plaindre, en priant pour son roi et pour sa fille; à son heure dernière Dieu l'avait armé de résignation.

Ainsi mourut le dernier comte de Meseray. Ce fut une mort glorieuse: comme tant d'autres plus célèbres, il n'est pas mort sur le sol étranger, il est mort en France, en son château, mort en défendant la noblesse que lui avait léguée son père. La noblesse est quelquefois un mauvais héritage.

Si le dernier des Meseray eut une belle mort, il n'eut pas une belle tombe. Le lendemain du carnage ses sanglantes dépouilles furent traînées sur une claie vers Origny. Avant la sortie du bois ses ennemis se lassèrent de ces lâches vengeances qui ne s'arrêtent point à la mort: ils laissèrent le cadavre déchiré sur le bord du chemin; et la nuit suivante le cadavre disparut à jamais. On a dit qu'un ami du comte avait voulu lui donner une digne sépulture: nul des amis de M. de Meseray n'était si dévoué. Il en faut plutôt croire Jacques Taillefer, qui dans une lettre à Jean De Bry assure avoir vu aux alentours d'un nid de louveteaux des ossements et quelques lambeaux des habits du comte. Comme deux Girondins illustres, M. de Meseray eut pour sépulture les entrailles affamées d'un loup.

Dès que le comte de Meseray succomba tous les défenseurs succombèrent; le comte succomba sous la mort, ils succombèrent sous la terreur. Quelques-uns restèrent sur le champ de bataille; deux blessés allèrent mourir dans les bois; les autres regagnèrent péniblement leur logis, clopin-clopant du cœur et de l'âme.

Cependant le désordre régnait parmi les assiégeants, qui croyaient leurs ennemis au milieu d'eux et qui s'entre-déchiraient à belles dents. Le septembriseur lui-même faillit devenir victime de ces méprises: à sa descente du perron il était perdu s'il n'eût arrêté les coups par sa voix puissante, qu'on ne pouvait méconnaître.

Jacques Taillefer courut à lui.

— Arrêtez-les! arrêtez-les! lui cria-t-il; n'allons pas nous tacher de sang après la victoire!

— N'écoutez pas ce buveur d'eau! dit le septembriseur.

— Si vous écoutez vos mauvaises passions, adieu, reprit Jacques Taillefer; je m'en lave les mains.

Il s'élança vers le perron pour courir à sa fille; mais on le saisit comme un traître, et vingt bras armés se levèrent soudainement sur lui.

— Tuez-moi! leur cria-t-il. La vie est une prison, la mort est une patrie!

Alors Marguerite, agenouillée devant Arnould, le secourait avec la compassion d'une femme et l'ardeur d'une amante.

Et, tout en secourant Arnould, elle priait Dieu pour son père.

Elle priait; et tout à coup ces horribles paroles vinrent la glacer d'épouvante:

— Jetons-lui la tête de son père!

Elle regarda autour d'elle d'un œil effaré: tout était calme dans la grande salle; au-dehors l'orage éclatait avec une violence infernale.

Elle écouta avec angoisse: — elle entendit des cris confus, des cris de bêtes féroces qui se déchirent; — puis elle entendit battre la porte du vestibule; — et elle écoutait encore quand une tête sanglante vint rouler à ses pieds. Elle sentit un frisson mortel et pencha son front sur sa main.

Alors on vit mademoiselle de Meseray se réveiller et se traîner vers la sanglante tête. A la voir si pâle et si défaillante on eût dit une morte sortant de sa tombe; ses grands yeux s'animaient douloureusement, sa voix se brisait en sanglots.

— Mon père! murmura-t-elle.

Marguerite regarda Emmeline.

— Votre père? c'est votre père! dit-elle d'une voix éclatante.

En ce moment Jacques Taillefer, que son courage avait délivré, vint se jeter dans les bras de sa fille.

La suite au prochain numéro.





LA ROSE BLANCHE.

Je la vis six mois avant sa mort, si belle encore, que je ne sache cœur de rocher qui ne s'en fût ému. C'est dommage que la terre couvre un si beau corps. Elle était fort debonnaire, charitable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante. BRANTÔME.

I.

Est-ce une utopie que ce rêve ou certains poëtes qui veulent faire arriver le peuple au bien par l'admiration du beau ? Pour les imaginations artistes, pour ceux qui savent découvrir dans la forme les idées qu'elle semble cacher, ce rêve est tout prêt de devenir une réalité ; pour ceux-là tout s'efface dans une femme, même ses crimes, si l'on peut se rappeler qu'elle a ébloui son siècle par sa beauté, et si le souvenir peut faire d'elle un type toujours vivant et animé. Cléopâtre n'est pas la reine capricieuse, sanguinaire et impudique, c'est le type le plus complet de la beauté humaine : c'est un rêve de statuaire réalisé. Elles sont rares, ces femmes étranges, et chaque siècle n'a pas la sienne. Au milieu de toutes ces charmantes créations de l'histoire, brille Diane de Poitiers, la royale maîtresse de Henri II. C'est pour elle que ce roi sans volonté politique avait fait bâtir ce beau poëme de pierre appelé le château d'Anet, ce chef-d'œuvre de Philibert Delorme. Le coin le plus charmant de ce château était le boudoir de la belle favorite. L'architecte et le sculpteur ont dépensé là leurs plus étincelantes fantaisies, et la nature a voulu

contribuer pour sa part à en faire un lieu enchanté, car elle déploye aux pieds de cette fenêtre un luxe de végétation inouï : l'Eure serpente gracieusement à travers les chutes d'eau, les prairies et les chaumières. C'est tout un poëme et plus encore.

Un soir de printemps, à l'heure où les nuages sont encore chaudement colorés par les derniers baisers du soleil, à l'heure où le silence et l'ombre tombent peu à peu dans la plaine, Diane de Poitiers était nonchalamment accoudée sur un lit de repos posé près de la fenêtre ; près d'elle, Henri II assis la regardait avec amour ; mais la belle nonchalante n'y prenait garde, elle s'ennuyait, — on s'ennuyait presque autant alors qu'aujourd'hui ; — d'une main distraite elle égrenait les perles d'un collier et répondait à peine aux questions de son royal amant. Henri II eut ce jour-là de l'esprit par hasard ; il comprit que pour l'amoureux en pied il n'y a rien à gagner près d'une femme qui s'ennuye ; il baisa la main qu'on lui tendit nonchalamment et se retira en poussant un soupir.

Diane répondit à ce soupir par un bâillement et souleva le rideau qui ne laissait pénétrer dans le boudoir qu'un jour douteux ; les vents du soir, pleins de parfums enivrants, vinrent soulever ses cheveux bruns et caresser sa gorge nue ; tout était calme ; on voyait au couchant comme une traînée de feu ; de légers nuages se poursuivaient dans l'air ; les fleurs se courbaient amoureusement sous le souffle de la brise, les feuilles des grands arbres s'emplissaient de chansons ; tout était parfum, joie et amour ; le cœur de Diane s'imprégnait peu à peu de toutes ces harmonies indistinctes qui tombaient du ciel ; tout à coup au milieu de ce silence s'éleva une voix fraîche et jeune qui chantait ce beau sonnet de Ronsard :

> Levez-vous, Marion, vous êtes paresseuse,
> Jà la gaie allouette au ciel a fredonné
> Et jà le rossignol doucement jargonné,
> Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Diane regarda ; un page, presque enfant, se promenait dans le jardin, sans prendre garde à rien, tout entier au bonheur de vivre et de chanter. Il regarda vers la fenêtre et ayant aperçu Diane, il rougit et abandonna sa chanson ; la belle capricieuse s'ennuyait, elle lui fit un signe, — un signe imperceptible pour tout autre qu'un page amoureux. Il accourut heureux et tremblant.

— Votre chanson est jolie, dit-elle, pourrez-vous me la donner ? Le page ne répondit que par un regard humble et reconnaissant et baissa la tête. Diane le regarda ; l'enfant avait une tête pleine de fierté et de douceur ; ses cheveux blonds retombant sur ses épaules encadraient sa figure d'un ovale parfait. Ils restaient tous deux ne sachant que dire ; le page n'osant rester et ne voulant pas partir et Diane n'osant prononcer ces mots toujours si cruels : Allez-vous-en !

Un léger bruit se fit à la porte ; Diane regarda encore une fois le page, cueillit une rose blanche et la laissa tomber aux pieds du jeune homme en disant tout bas :

— Ici, demain.....

II.

— Un caprice de favorite, une duperie, peut-être ? pense-t-elle encore à moi aujourd'hui ?... Pauvre fou d'avoir cru à la tendresse de Diane de Poitiers !... Pourtant, elle est si belle ! Pourquoi voudrait-elle me tromper ? Allons, allons toujours, et que l'amour me protége !

Ainsi songeait Valentin le page en allant au rendez-vous que lui avait assigné Diane. Comme son cœur battait à chaque détour du sentier ! Quelle foule de pensées diverses lui venaient au cœur en songeant à ce qui lui arrivait depuis la veille ! Quelle joie de voir la tête adorée se pencher à l'embrasure de la fenêtre !

Diane de Poitiers attendait. Son œil rayonna lorsqu'elle aperçut la blonde tête du page à travers les feuilles des charmilles, et au signe qu'elle fit le jeune homme oublia toute prudence et fut bientôt dans le boudoir.

Diane ferma la fenêtre, cacha le jour en tirant le rideau de velours et prit la main du page.

— Je ne sais pas pourquoi je t'aime, dit-elle, je ne t'aimerai peut-être pas huit jours ; mais, soit caprice, soit amour, tu es dans mon cœur ; — m'aimerez-vous ? dit-elle avec un sourire.

Il ne sut pas répondre et tomba à genoux (c'était assez bien répondu pour un page) ; il lui baisa la main qu'elle passait souvent dans ses blonds cheveux, et comme il levait sur elle un regard plein d'amour et de désir elle l'embrassa sur le front. Il se leva l'œil rayonnant et de ses faibles bras voulut lui entourer la taille ; elle leva le doigt et lui demanda une fois encore avec une confiance naïve :

— M'aimerez-vous ?

— Oh ! dit-il en pleurant de bonheur, je vous aime ! Je suis si heureux qu'il me semble que je voudrais mourir...

Elle lui prit la main lorsque tout à coup des pas retentirent dans le corridor. Diane pâlit.

— Vous parlez de mourir, dit-elle, voilà peut-être la mort ! Valentin sourit, regarda une dernière fois Diane et tomba encore à ses genoux ; la porte s'ouvrit et la favorite se leva, repoussa le

page et jeta un cri qui ressemblait à un appel au secours. Henri II était sur le seuil de la porte.

— Mettez à mort ce félon serviteur, dit-elle au roi en désignant le page, il a osé m'insulter!

Henri II pâlit et appela les hommes d'armes à qui il fit un signe; ils allèrent à Valentin qui s'était levé et regardait Diane. Au moment où les soldats le touchaient, le page prit une rose blanche dans son sein et la jeta aux pieds de Diane; c'était la rose qu'elle lui avait donnée la veille. Les soldats emmenèrent Valentin et la porte se referma.

Diane regarda la rose et se détourna pour essuyer une larme;

— Comme il m'aimait! pensa-t-elle.

Puis se tournant vers Henri II :

— Vous plaît-il, cher sire, que nous allions nous promener ensemble sur le bord de la rivière?...

ADOLPHE D'HELLEMMES.

MARIANNIC.

C'était en 1842. J'allais de Saint-Malo au village de Ploer-neck, qui n'en est guère éloigné que de quatre lieues. C'était au mois de mai; il faisait un temps magnifique, et, autant pour me délasser d'une longue route faite dans un de ces pesants véhicules appelés, sans doute par antiphrase, du nom insidieux de *diligences*, que pour jouir à mon aise de la vue des sites plus ou moins pittoresques que la nature pourrait avoir déroulés le long de mon chemin, je m'étais décidé à faire ce petit voyage à pied. Parti dès le point du jour, j'étais arrivé sans trop me presser, vers les dix heures du matin, en vue du modeste clocher de Ploer-neck. Ce n'est pas à dire pour cela que j'étais au terme de ma course, trois bons quarts de lieue m'en séparaient encore, et avant de l'atteindre il me fallait passer sous une vieille tour en ruine qu'on eût pu croire toujours au moment de s'écrouler sur les passants, tant elle semblait sérieusement attaquée par l'action destructive du temps et des éléments combinés. Et pourtant, cette tour si vieille, si chancelante en apparence, il y avait nombre d'années qu'elle durait ainsi; personne n'aurait pu dire à quel château, à quelle noble famille elle avait appartenu. Les chroniques les plus anciennes se taisaient à cet égard. Tout ce qu'on en savait, c'est qu'on l'avait toujours vue aussi vieille et aussi délabrée, sans qu'un siècle de plus ou de moins parût rien changer à sa décrépitude. Elle était connue de temps immémorial sous le nom de la Tour du Diable. Pourquoi? Personne ne le savait. En attendant, elle servait de refuge aux chauves-souris, aux hiboux et aux oiseaux de proie. Tel était le respect mêlé de crainte superstitieuse qu'elle inspirait aux paysans bretons, que pas un n'aurait osé en arracher une pierre ou même ramasser une de celles que le temps avait déracinées et précipitées du faîte pour les amonceler à sa base. Les antiquaires qui, comme on sait, ne se trompent jamais, s'accordaient généralement à reconnaître que ce devait être une construction romaine, à moins pourtant que ce ne fût une construction celtique, si toutefois elle n'avait pas réellement eu le diable pour architecte, comme son nom semblait l'indiquer.

Ces détails, que j'appris plus tard, je les ignorais complétement alors, et je hâtai le pas pour contempler de plus près ce curieux débris d'un passé si ancien qu'il n'a pas laissé de trace dans le souvenir des hommes. Quand je fus à quelque distance, j'aperçus, dans une espèce de niche formée par l'agglomération des débris, une femme qui berçait un enfant au bruit d'une chanson plaintive et monotone; elle était vêtue bizarrement d'oripeaux usés et flétris, et ses cheveux étaient entremêlés d'une infinité de plumes de coq de différentes couleurs. Elle était jeune encore, et son visage, hâlé par le soleil et sillonné de rides précoces, laissait apercevoir les traces d'une grande beauté, et elle chantait toujours en berçant son enfant avec le même air plaintif et monotone. Cette singulière créature piqua vivement ma curiosité. Un instant je m'imaginai que c'était quelque bohémienne momentanément séparée du reste de sa bande. Un examen plus sérieux me convainquit que je m'étais trompé. Ses traits fins et délicats portaient l'empreinte du type breton à un degré si évident, qu'il était impossible de s'y méprendre, et elle continuait de bercer son enfant avec le même refrain monotone et triste. Elle semblait chanter comme une horloge va, par le jeu régulier d'un ressort, sans que sa volonté parût y être pour rien; ses yeux erraient dans le vague sans se fixer à aucun objet; évidemment l'intelligence n'était plus là pour les éclairer de son rayon lumineux. Cette femme était folle. J'étais encore à faire ces réflexions, quand je fus rejoint par un vieux paysan, qui, me voyant occupé à considérer la pauvre insensée, s'arrêta près de moi en me saluant avec courtoisie. — Pauvre Mariannic, dit-il,

comme en se parlant à lui-même, c'était voilà dix ans la plus belle fille qu'on pût voir à dix lieues à la ronde, et maintenant!.... et le vieux Breton essuya furtivement une larme égarée dans les plis de sa joue ridée. — Mariannic, dit-il en s'adressant à la folle, ma pauvre Mariannic, ne reconnaissez-vous plus votre voisin Mériadec? — Sans répondre à la question : — Ma fille, ma fille, dit Mariannic, je l'ai retrouvée, et de peur de la perdre encore, je ne la quitte plus. Si vous saviez comme elle est belle! mais vous me la prendriez, vous ne la verrez pas; et, serrant avec frénésie ce qu'elle tenait dans ses bras, elle reprit sa chanson un moment interrompue. — Pauvre femme! dit Mériadec, je ne puis la voir sans qu'elle me fende le cœur. Et le vieux Breton se remit en route, et je marchai à côté de lui. Après quelques moments d'un silence donné sans doute aux souvenirs que cette rencontre avait ravivés chez lui : — Ah! monsieur, me dit-il, c'est une histoire bien triste, que celle de l'événement qui a causé la folie de Mariannic. Nous avons vingt minutes de marche avant d'arriver au village; si je ne craignais de vous ennuyer de mon bavardage, je vous la raconterais. Le vieux Mériadec grillait de me conter cette histoire, je n'étais pas fâché de l'entendre; il commença ainsi :

Voilà dix ans, Mariannic était la plus belle fille de Ploer-neck et des environs, comme je crois avoir déjà eu l'honneur de vous le dire. Bien qu'elle passât pour aimer un peu les beaux ajustements, il n'y avait pas le plus petit mot à reprendre à sa conduite, et comme elle était la fille du magister du village, son père lui avait enseigné tout ce qu'il savait, ce n'est peut-être pas beaucoup dire; mais enfin, Mariannic n'en laissait pas que d'être un peu fiérote. Quand elle fut en âge d'être mariée, il lui vint des amoureux de quatre ou cinq lieues à la ronde; car, outre les beaux yeux de la jeune fille, il y avait encore les écus de son père, qui, sans doute, étaient aussi pour quelque chose dans l'empressement des épouseurs, car le magister était un homme fort à son aise. Ne pouvant les épouser tous, Mariannic se fit un peu désirer, comme si elle était embarrassée de faire un choix; mais le fait est qu'elle aimait un gars de chez nous, Simon Clémadeuc, un beau et brave garçon travaillant à lui seul comme quatre, et aimant Mariannic pour elle bien plus que pour l'héritage que son père devait lui laisser. Ce n'était pas le plus riche, mais même parmi les plus riches elle eût difficilement fait un meilleur choix. Le magister se fit un peu tirer l'oreille pour donner son consentement; mais comme il n'avait qu'elle d'enfant, il finit par céder, et fit même la chose d'assez bonne grâce.

Les jeunes gens allèrent demeurer dans une petite maison que possédait le marié à l'entrée du village et que vous pourrez voir en arrivant : ce n'est pas un palais, mais un vieil orme l'ombrage et la rivière coule à quelques pas de la porte, et de temps en temps le paysage s'accidente de quelque brave pêcheur à la ligne. C'était autant qu'il en fallait pour être heureux à des gens simples, naïfs et surtout amoureux, et, ma foi! je crois qu'ils le furent autant qu'il est possible de l'être en ce bas monde avec une bonne conscience et la satisfaction du cœur. Ils travaillaient tous les deux du matin au soir à exploiter de leur mieux les quelques champs dont Simon avait hérité de ses parents, ainsi que ceux que Mariannic lui avait apportés en dot. C'était plaisir à la voir, avec son petit bonnet sur le coin de l'oreille, au milieu d'une basse-cour convenablement peuplée de poules, de canards et même de dindons, distribuant à pleines mains l'orge à ses pensionnaires emplumés, tandis qu'un



maître porc se régalait gravement de quelques plantes marécageuses qui croissaient près d'une mare à fumier. Elle était si vive, si fraîche, si rieuse que moi, qui étais son voisin, je ne pouvais la regarder sans me croire tout d'un coup rajeuni de dix ans. Ce bonheur ne laissait pas que de leur faire des envieux. Il y a des gens qui ne peuvent pardonner aux autres d'être jeunes, beaux et heureux, comme si la prospérité de leurs voisins leur ôtait quelque chose de la leur. Enfin, que voulez-

vous? il faut prendre les hommes comme ils sont et le temps comme il vient, dit un vieux proverbe. C'est ce que Simon et sa femme faisaient gaiement, tâchant de s'arranger de tout le moins mal possible.

Au bout d'un an de mariage, Mariannic accoucha d'une fille. De mémoire de sage-femme on n'avait vu si gentille petite créature; le père et la mère en raffolèrent tout de suite et leur bonheur s'en accrut encore, quoique cela semblât bien difficile. Les envieux faillirent en crever de jalousie. Quand Mariannic fut relevée de ses couches, elle se mit à habiller sa fille d'une façon si merveilleuse qu'on disait dans le pays que, quand c'eût été l'enfant d'une marquise, elle n'eût pas eu de plus beaux affiquets, et cela fit jaser. C'était comme une procession de commères chez Simon, rien que pour voir sa fille; car à peine étaient-elles sorties qu'elles laissaient trotter leur langue d'une façon peu charitable. Mariannic, aux oreilles de qui les mauvais propos revinrent, riposta peut-être un peu durement. Elle avait la langue bien pendue, notre Mariannic; elle ne se fit pas faute d'user de représailles envers ses bonnes amies les jeunes femmes dont les enfants étaient moins beaux et moins bien attifés que le sien. Il fallait la voir le dimanche quand elle se promenait avec sa fille sur les bras. On eût, ma foi! dit, tant elle avait l'air fier et tant elle marchait gravement, qu'elle portait un saint sacrement ou au moins l'enfant d'une princesse. Les petits grands airs de Mariannic frappèrent jusqu'à notre curé, un bon vieux prêtre qui l'avait baptisée, et cela vint au point qu'un jour il crut devoir lui donner un avertissement paternel. — Mariannic, lui dit-il, c'est bien d'aimer son enfant, mais il n'en faut faire ni son idole ni son dieu. Celui qui vous l'a donné pourrait également vous le reprendre; n'en soyez donc pas si fière, ma fille, nous ne sommes tous que cendre et que poussière; il n'y a rien là dont nous puissions nous enorgueillir. Que cette poussière, qui sert d'enveloppe à notre âme, soit arrangée d'une manière plus ou moins agréable à l'œil, n'en soyons pas trop fiers non plus, ma fille; Dieu, d'un mot, peut rappeler notre âme à lui et dissiper d'un souffle cette poussière qui vous rend si vaine. — Mariannic reçut la leçon en femme que l'amour maternel pouvait bien aveugler un moment, mais à laquelle il n'avait pas fait perdre la raison. Elle comprit tout ce qu'il y avait de ridicule ostentation dans sa manière d'agir. Elle n'en aima pas moins sa fille, mais elle n'affecta plus de l'habiller avec une recherche qui n'était pas en rapport avec la médiocrité de sa fortune. Cependant, quoi qu'elle fît pour réparer la faute où l'avait entraînée un léger accès de vanité, on s'en souvint dans le village et on lui en garda une sourde rancune, comme il apparut plus tard. Pardonnez-moi, me dit le vieux Breton, ces détails préliminaires; ils ne sont pas entièrement inutiles à l'intelligence complète de ce qui me reste à vous raconter.

Tous ces bruits de village avaient cessé. Mariannic commençait à s'enivrer des premiers sourires de sa fille; elle était bien heureuse et Simon aussi, quand un affreux événement vint jeter le désespoir dans cette maison si gaie qu'on eût dit un nid qui chantait au bord de la rivière. C'était un dimanche. Le magister, Simon et moi, nous étions partis dès le matin pour Saint-Malo où nous avions quelques affaires, et nous ne devions rentrer que dans la soirée. Il faisait un temps superbe, et Mariannic s'était mise auprès de sa porte à l'ombre du grand orme, et elle se préparait à habiller sa fille, quand elle s'aperçut qu'il lui manquait quelque chose. Comme il faisait un beau soleil, elle déposa l'enfant et ses langes sur le gazon et rentra chez elle pour y prendre ce qu'elle avait oublié. Elle s'en revenait, quand un cri aigu se fit entendre; elle se hâta d'accourir; son premier coup d'œil fut pour la place où elle avait laissé l'enfant : elle était vide, l'enfant avait disparu. Mariannic sentit un coup la frapper au cœur; elle leva instinctivement les yeux au ciel, et elle aperçut un aigle de mer qui s'envolait en emportant son enfant dans ses serres. C'était quelques moments avant la messe : le curé et un certain nombre de ses paroissiens causaient devant la porte de l'église. L'aigle passa au-dessus d'eux avec sa proie et jeta le trouble et l'effroi dans la paisible assemblée. Un moment chaque mère craignit pour son enfant; mais presqu'en même temps on vit accourir Mariannic, pâle, égarée, et criant comme une folle : Mon enfant! sauvez mon enfant! et se jetant à genoux devant le curé et les hommes qui étaient là, elle leur répétait en se tordant de désespoir : Ma fille! sauvez ma fille! C'était un spectacle à fendre le cœur; mais, hélas! que faire en pareille circonstance? Les plus raisonnables y perdraient la tête. Quelques-uns parlèrent de tirer un coup de fusil à l'oiseau ravisseur; mais on pouvait aussi bien tuer l'enfant que l'aigle; dans le cas même où l'on eût été sûr d'atteindre l'oiseau seul, l'enfant n'eût-il pas été brisé dans la chute? L'aigle plana un instant sur le village, où tout le monde put le voir avec l'enfant de Mariannic dans ses serres robustes et acérées; puis il prit la direction de la Tour du Diable, sur le sommet de laquelle on le vit de loin s'arrêter.

Peut-être si nous eussions été là, Simon et moi, le malheur n'eût-il pas été sans remède; peut-être qu'avec de la résolution et de la promptitude on eût pu atteindre le faîte de la tour assez à temps pour arracher l'enfant encore vivant des ongles de

l'aigle. Malheureusement, nous n'y étions pas; les habitants du village, indécis et incertains, parlaient beaucoup et n'agissaient pas. La tour n'était pas facile à escalader et aucun d'eux n'était frappé d'assez près pour prendre une généreuse initiative. Quelques vieilles femmes allaient même jusqu'à insinuer tout bas que Mariannic aimait trop sa fille et que c'était une punition de Dieu. Les jeunes femmes, celles dont les maris auraient pu monter sur la tour, faisaient semblant de pleurer et ne voulaient pas qu'ils s'exposassent. Bref, on perdit un temps précieux. Il fallut que notre vieux curé menaçât d'y aller monter lui-même si personne ne voulait le faire. Enfin, on se mit à l'œuvre, mais avec lenteur et indifférence; on se munit de cordes et d'échelles et l'on partit. Après un temps considérable perdu encore sur les lieux à organiser l'escalade de la tour, un de nos gars parvient enfin à se hisser sur le sommet. Mais, hélas! il était trop tard, de l'enfant de Mariannic il ne restait plus qu'une chose informe et ensanglantée. L'aigle et une nichée d'aiglons en avaient horriblement déchiré les membres et fouillé les entrailles. Ce fut pour tous les habitants un objet



d'épouvante et de pitié. On remporta ses tristes débris pour les déposer en terre sainte; l'aigle et ses petits furent tués à coups de fusil, mais un irréparable malheur avait eu lieu et ce ne devait pas être le seul. Quand Mariannic, que l'espérance avait soutenue jusque-là, vit les restes de son enfant, elle eut une crise nerveuse, effrayante, quatre hommes vigoureux avaient toutes les peines du monde à la contenir; elle voulait se briser la tête contre les murs de la tour; on la remporta chez elle, dans le même état, et le soir, quand nous arrivâmes de Saint-Malo où l'on avait envoyé un exprès pour hâter le retour de Simon, la crise continuait encore. Elle dura trois jours et trois nuits sans discontinuer; il fallut que tout ce que la nature avait mis en elle de force et de jeunesse fût épuisé, alors la crise nerveuse cessa, et Mariannic tomba dans une torpeur léthargique à laquelle on crut que la mort allait succéder. Pourtant, il n'en fut pas ainsi; peu à peu la vie se ranima en elle, mais non la raison; la secousse avait été trop violente; elle avait sans doute rompu les voies invisibles qui font communiquer l'âme avec le corps. Simon faillit mourir du chagrin que lui causa le double malheur qui le frappait ainsi coup sur coup. Il voulut abandonner son pays, où l'égoïsme public lui avait pour ainsi dire marchandé une aide sympathique dans une circonstance où avec un peu de cœur et de résolution on eût pu prévenir bien des maux. Le curé et le vieux

magister qui ne voulait pas se séparer de sa fille, ainsi que moi qui l'aime presque comme mon enfant, nous avons tant fait auprès de lui qu'il consentit à rester. Depuis ce temps, la pauvre Mariannic, sur laquelle on a essayé une infinité de remèdes qui n'ont pas réussi, ne vit plus que de la vie du corps. Un seul sentiment a survécu en elle, c'est l'amour de son enfant; elle a enveloppé un paquet de linge avec les vêtements de sa fille et elle vient tous les jours au lieu où vous l'avez vue. Depuis bientôt dix ans elle berce cet enfant imaginaire, au bruit de la même chanson. Pauvre Mariannic! sa folie a cela de bon, qu'elle la rend presque heureuse; mais son mari..... mais son père qui est mort de douleur! — Nous entrions dans le village : tenez, me dit Mériadec, voici la maison de Mériannic, ce n'est plus un nid d'amour et de chansons comme autrefois, c'est une tombe qui n'abrite plus que deux cadavres, l'un est mort par le cœur et l'autre par l'intelligence. — Comme nous passions devant la porte, je vis sortir une espèce de spectre vivant. — C'est Simon, me dit tout bas mon compagnon de route. — Et quoiqu'il ne me vît pas, je me découvris devant lui, comme on le fait devant un mort qui passe; et le cœur oppressé du récit douloureux que je venais d'entendre, je gagnai tristement la maison où j'étais attendu.

AUGUSTE DE VAUCELLE.

REVUE DU MOIS.

Ce bienheureux mois de mars ressemble à tous les autres : des mariages, des décès, des discours politiques, des vaudevilles; toute la vie du XIXe siècle est là.

Lundi 18 a été célébré le mariage de M. de Witt avec mademoiselle Henriette Guizot, fille du dernier ministre de Louis-Philippe. M. de Broglie père, M. de Broglie fils, madame de Liéven et une foule d'autres noms aristocratiques, se murmuraient tout bas à la porte du temple de l'Oratoire, où a eu lieu la bénédiction nuptiale. C'était la première fois que l'ancien président du conseil de Louis-Philippe apparaissait officiellement en public depuis la révolution de février; une grande affluence de curieux encombrait les rues de l'Oratoire-du-Louvre et Saint-Honoré; tout s'est passé dans le calme le plus parfait.

L'hôtel Castellane, si célèbre autrefois par ses représentations dramatiques, a fêté dignement sa réouverture par un concert au profit d'un jeune Italien, M. de Montemerli, exilé politique.

Ce qu'on appelle *tout Paris* y était, et madame Sontag, toujours charmante et toujours dévouée, a prêté à cette œuvre charitable le concours de son merveilleux talent. — On parle beaucoup de reprendre à cet hôtel les représentations de vaudevilles et d'opéras comiques.

S'il était, en 1850, une province où ne pénétrât pas un journal politique, je noterais dans la *Revue Pittoresque* le changement de ministère *opéré* cette semaine : le *démissionnaire* est M. Ferdinand Barrot, le successeur, M. Baroche, l'ex-procureur général. Tout cela a passé inaperçu; on n'a pas toujours le temps de s'étonner des gracieuses culbutes des choses politiques.

La véritable nouveauté du mois, c'est le cabriolet d'origine anglaise que les philologues parisiens ont baptisé du nom de *cab;* les bohêmes ne sont pour rien dans cette soustraction des trois dernières syllabes du mot cabriolet. Voici les principales qualités de ce nouveau véhicule : élégant de tournure et confortable à l'intérieur, penchant le dossier de sa caisse comme un fauteuil à la Voltaire, le cab a surtout ceci de particulier que le cocher est placé derrière l'équipage, sur un petit siége élevé, et qu'il conduit de là, en faisant passer les guides par-dessus la capote de la voiture.

Il est possible que suivant l'éternelle expression de M. de Jouy, *nous dansions sur un volcan*, mais on y danse de bon cœur; c'est quelque chose de fabuleux que l'activité chorégraphique qui se déploie dans les salons parisiens : on a vu des savants et des philosophes figurer dans les quadrilles, et quelques députés modérés des plus farouches emporter une jeune femme dans le tourbillon de nos valses joyeuses, comme dit Alfred de Musset.

A propos de M. Alfred de Musset, on espère que M. de Montalembert sera nommé de l'Académie. L'auteur de *Rolla* n'a que faire dans cette boutique des impuissants où se sont fourvoyés les deux plus grands poëtes de ce siècle.

Il vient de mourir un gracieux musicien à qui il n'a manqué qu'un bon poëme à son début pour devenir plus célèbre que M. Auber; nous voulons parler de M. Guénée, le chef d'orchestre du théâtre Montansier, homme d'une grande modestie et que tout le monde aimait. Le vaudeville lui doit de charmants airs de couplets qui vivront plus longtemps que bien des opéras qui ne sont tout simplement que de la *musique en prose*.

Un autre artiste, M. Mainvielle, de la Comédie-Française, est mort subitement mardi dernier, dans le cabinet de M. Leroy, à l'Opéra, où il attendait mademoiselle Mainvielle-Fodor, sa fille, qui promet de soutenir dignement le nom de sa tante, cantatrice d'un grand talent et d'une exquise distinction.

M. Mainvielle était un homme excellent, aimé de tous ses camarades, et tout dévoué à l'art dramatique, qu'il honorait par son caractère. Ses funérailles ont eu lieu jeudi, 21 courant, à trois heures.

L'événement littéraire du mois est la première représentation du *Carrosse*, un de ces petits chefs-d'œuvre de style et d'esprit, signé Mérimée, dans le théâtre apocryphe de Clara Gazul. Les voltairiens de l'orchestre et des balcons ont sifflé sans trop de courage certaines scènes très vraies qui complétaient la comédie; depuis, on a retranché ces quelques scènes, et les gens qui ont l'hypocrisie de l'athéisme ont bien voulu se déclarer satisfaits. Brindeau a prouvé que quand il ne pourra plus être un élégant amoureux, il sera un vieillard parfait; Got a été d'un naturel exquis dans l'unique scène où il paraît; mademoiselle Brohan... mais que vous dire, que vous n'ayez lu vingt fois déjà, sur ce sourire spirituel comme une page de Molière, sur ces yeux étincelants comme un collier de perles, sur tout cet ensemble de vivacité, d'enjouement, de poésie moqueuse et de grâce ironique? Il est fâcheux, pour un auteur, de voir entrer une actrice comme mademoiselle Brohan dans une de ses comédies; car lorsqu'elle quitte la scène, — malgré le mérite réel de la pièce, — il semble que tout l'esprit s'en aille avec elle. Ce soir-là, elle avait une robe chatoyante et douce à l'œil d'un coloriste comme une aile d'oiseau-mouche, et ses mouvements étaient aussi aisés, aussi gracieux et aussi vrais dans cet élégant chef-d'œuvre que sous le casaquin de Dorine. Quelques critiques, aussi ignorants que jaloux, ont voulu blâmer la couleur de cette robe; on le leur a pardonné : un critique n'est pas obligé de savoir que cette robe est tout simplement de la *couleur locale*, et qu'il est d'heureux pays où une femme n'est pas toujours obligée de mettre un châle vert sur une robe de soie bleue.

On a joué aux Variétés un joli vaudeville : *Nisus et Euryale*; à l'Ambigu, *Notre-Dame de Paris*, d'après le chef-d'œuvre du plus grand poëte du XIXe siècle, et à différents autres théâtres de ces nouveautés qui volent leurs titres.

Au moment où nous écrivons ces lignes, *Charlotte Corday* est un vrai succès. C'est mademoiselle Judith qui joue le rôle de Charlotte; avec une artiste de cette beauté et de ce talent, on sait qu'on n'a qu'à battre des mains et crier : Bravo!

A. D.



AU CLAIR DE LA LUNE.

I.

OU L'ON CHANTE.

Les autres instruments. . . . . . .
Accompagnent le chœur où leur voix compte aussi.
Auguste VACQUERIE.

Olga! O là!
SEGUIDILLE.

Vers le ciel montait, dolent, incertain, le son d'une clarinette mêlé à celui d'une voix affaiblie. — Vive, scintillante, entraînante était la chanson; le refrain s'éparpillait dans l'air sonore en mélodies harmonieuses à rendre folle d'amour Pénélope, reine d'Ithaque. — Mais souffleur et chanteur n'en étaient manifestement plus à une première exécution, car tous ces charmants bruits se traînaient méconnaissables, boiteux et défigurés à travers les piaulements langoureusement exécutés de l'instrument de bois et la voix éraillée de l'instrument humain. La clarinette jeta encore quelques faibles cris, puis s'éteignit.

— Décidément, seigneur, — murmura d'une voix profondément mélancolique la source tarie de ces sons perçants, — ce sera ce soir comme hier, la déesse du balcon ne daignera pas donner signe de vie! — Les nuits que nous passons ici ont encore cette différence de plus avec les jours, qu'elles se suivent et qu'elles se ressemblent.

Ce discours partait d'un grand, gros, fort individu ayant l'aspect naïf et féroce d'un confident de tragédie doublé d'un traître de mélodrame. Son ton de déférence et son costume indiquait un serviteur. L'auditeur, un cavalier de la plus belle venue, habillé de soie et de satin parfilés d'or et pailletés de verreries, n'était rien moins que le marquis Ernestus, fils du duc de Grenade; — par fatigue, il s'était étendu de son long sur la pierre, la tête contre le mur.

Le jeune gentilhomme continuait machinalement, et d'une voix douce, sa chanson d'amour, en l'accompagnant d'une guitare; mais les notes stridentes et le cri des cordes brisées du pauvre instrument rendant l'âme sous de frénétiques pincements, trahissait l'intensité de sa fureur et l'étendue de son désappointement.

Remplaçant sa mélopée langoureuse par la parole :

— Dureté singulière et désespérante, gémit-il, pour la première fois que je tombe amoureux! Hélas! Minotoro, pourquoi Dieu, quand il nous donne de l'amour, n'en coupe-t-il si souvent que pour un?...

Emporté par le courant de mélancoliques pensées, il resta silencieux. — Minotoro s'endormit.

Le vent, jouant de l'orgue dans les citronniers, berçait de son bruit Grenade assoupie aux rayons de la lune. — Dans l'air bleu foncé où s'entrecroisaient les étincellements diamantins des étoiles, bruissaient mille murmures atténués. On eût pu croire, aux suaves parfums qui s'émanaient cette nuit là, que la rosée avait emperlé les fleurs d'essence de rose ou d'eau de mousseline.

— C'est clair! j'ai trouvé! cria le marquis Ernestus en se réveillant en sursaut de sa rêverie, — elle est sourde! — Minotoro! hé! Minotoro! elle est sourde! Recommençons la sérénade, mais forte, pour qu'elle entende.

Avec résignation, Minotoro emboucha son instrument, stridènt comme l'air fuyant le soufflet de forge, retentissant comme le mugissement du taureau, clarinette et voix détonnèrent dans l'espace. En ce moment, une ombre passa sur les musiciens, et...

II.

OU L'ON SE BAT.

Ce qui vient du mousquet, retourne à la dague.
— X. AUBRYET —

...... Une forme masculine, jeune, ébouriffée, s'ébattit sur les épaules de Minotoro, qui s'affaissa en poussant des beuglements d'effroi.

Cette manière de se présenter extraordinaire ne parut pas trop déconcerter l'individu qui la mettait en usage. Il se releva pour saluer avec un sourire badin, mais sa physionomie devint perplexe, lorsqu'il vit la figure crispée et rageuse du marquis, l'épée au poing.

Minotoro, réintégré sur ses pieds, contournait dans la grimace la plus douloureuse et la plus furibonde ses traits énormes.

— C'est de cette fenêtre que tu as sauté, misérable? vociférait Ernestus.

— Mais oui.

— C'est pour toi que je m'époumonne depuis huit jours à chanter des ballades?

— Hélas! sans doute.

— Traître, malheureux gredin, en garde!

— Soyez calme.

— Je veux boire ton sang!

— Écoutez...

— Non. En garde! en garde!

— Quel furieux est ceci? Allons, m'y voilà.

Le cliquetis des fers durait depuis cinq minutes, quand l'adversaire du marquis poussa un léger cri.

— Seriez-vous blessé?

— Moins que rien.

— Voyons cependant.

C'était peu de chose, en effet, un trait de carmin tracé par l'épée. Le combat pourtant fut suspendu.

— Vous plairait-il de m'écouter maintenant? dit le blessé.

— Avec plaisir, joie et intérêt, répondit le marquis, auquel sa courtoisie était revenue à mesure que sa fureur l'avait abandonné.

— Depuis peu de jours, donc, j'étais à Grenade, lorsqu'un soir, me promenant sous les lauriers roses du Généralif, je vis saillir sous les noirs plis d'une mantille le corps le plus chastement impudique qu'ait jamais rêvé Praxitèle, sculpteur grec. Je me hâtais de tomber éperdument amoureux. — Comme il fait froid, et que je n'ai qu'un pourpoint, je ne vous détaillerai pas les qualités nombreuses de cette blanche reine de beauté, ces paupières arquées, ces tempes roses sur lesquelles glisse, piquée de rouges grenades, la chevelure la plus splendide, couleur de nuit sans lune; toujours est-il que corps, yeux, tempes, chevelure, tout cela disparut, escorté d'une duègne, derrière une maudite porte. Huit ou dix fois ceci s'est renouvelé, à ma légitime indignation, lorsqu'une fois, vers minuit, au moment où je faisais la faction de l'amour, une échelle glissa d'une fenêtre. Je compris et je grimpai.

Cette préface pourra vous faire comprendre, seigneur, comment cette nuit la dame dont je parle est là-haut, dans cette chambre, qui est la mienne.

— La vôtre! exclama le marquis; alors vous êtes donc le prince Théodore de Hongrie, si injustement exilé par son oncle l'empereur d'Allemagne?

— Précisément.

— Je suis ravi d'avoir fait votre connaissance; mais continuez votre récit, il me semble curieux.

— Cette dame, dont j'avais l'honneur de vous parler, en outre d'un chien très désagréable, gardien de sa maison, et contre lequel j'ai soutenu plus d'une lutte singulière, mais que j'ai réussi à exterminer par le fer, cette dame, vous disais-je, a un mari, mais non un mari ordinaire. Celui-ci jouit de toutes les complications nécessaires pour en faire le plus hideux, le plus détestable, le plus agaçant des maris.

A un amour désordonné pour sa femme, il joint une force de Turc et des instincts guerriers. C'est un tigre dans le corps d'un éléphant, doué d'une cervelle de renard. Aussi, jugez, seigneur, jugez de ma perplexité, lorsque tout à l'heure, comme j'étais couché aux pieds de sa femme, j'ai entendu cogner d'une façon grossière à ma porte. — Ouvrez, me cria une trompette de Jéricho que je reconnus immédiatement pour la voix de mon jaloux. Je n'en fis rien, mais la porte tomba. Et dans l'ombre ensanglantée par la lueur de quatre torches, il apparut tenant une hache à la main. Huit nègres aux yeux luisants, pareils dans leurs visages ténébreux à des lucioles dans l'herbe, me pétrifièrent.

Quant à la dame, elle fit ce qu'elle put, elle s'évanouit.

L'amour vint à mon aide en cette extrémité, seigneur, pour me tirer d'embarras, et réveilla dans le cœur de mon jaloux une subite compassion pour sa femme; il se précipita à ses pieds, la croyant à la dernière extrémité.

Profitant de ce retour de tendresse, et peu rassuré par l'aspect des Africains, qui, de leurs poings énormes, tourmentaient leurs poignards dans les fourreaux, j'ai ouvert une porte secrète, laquelle donne sur un cabinet, lequel cabinet est percé par la fenêtre que vous voyez là, et de laquelle je suis tombé sur votre dos, mon brave garçon, ajouta le prince Théodore en se tournant vers Minotoro, très attentif à son récit. Tenez, voici pour vous acheter de l'onguent.

Et une bourse gonflée d'or tomba dans les mains du domestique ébahi et ravi.

— Mais vous, seigneur, qui êtes maintenant au courant de mon aventure, pourriez-vous m'apprendre qui je dois remercier...

— De la belle musique que vous entendez depuis huit nuits? Elle n'était pas pour vous.

— Et pour qui donc?

— Pour la ravissante princesse Élisa.

— Ma sœur?

— Sans doute.

— Et vous l'avouez?

— Pourquoi non?

— Savez-vous que je trouve l'insolence extrême?

— Hé!...

— Tenter de porter le déshonneur dans ma famille et d'entacher mon nom! vous êtes un vil intrigant. Flamberge au vent tout de suite, ou je te transperce. — Au comble de l'exaltation, le prince Théodore de Hongrie se précipita l'épée nue sur Ernestus, qui se décida à parer.

— Seigneur Théodore, dit avec un sang-froid vraiment remarquable le marquis de Grenade, tout en s'escrimant, mes intentions sont honorables. Je suis de maison noble... Le duc de Grenade est mon père.

A peine eut-il prononcé ces mots que le prince Théodore jeta son épée par dessus sa tête, et se jetant au cou d'Ernestus :

— Comment, Ernestus! mais Élisa se meurt d'amour pour vous.

— Se peut-il!

Et ces deux seigneurs, sans respecter autrement leur dignité héraldique, se mirent à danser une sarabande désordonnée au clair de lune.

Minotoro, avec un empressement auquel était peu habitué cet instrument, saisit sa clarinette et joua une gavotte grenadine.

— Silence! dit tout bas Théodore, voici mon jaloux.

Suivi de son escorte d'ébène, paraissant se confondre en excuses vis-à-vis d'une femme légèrement appuyée sur son bras, parut une espèce de géant à moustaches.

— Mais c'est Nollisouro, le sénéchal de mon père, dit Ernestus; bon! je lui ferai frotter les oreilles.

III.

OU L'ON SE MARIE.

> Le mariage est un contrat civil ordinairement béni par l'Église (*Dict. de l'Académie française*).

Le mariage d'Ernestus, marquis de Grenade, et d'Élisa de Hongrie, passa par toutes les phases qu'indique la docte définition qui sert d'épigraphe à ce chapitre. Le prince Théodore et le sénéchal Nollisouro, devenus amis intimes, et madame la sénéchale, signèrent au contrat.

Pour que rien ne manquât à la fête, un courrier arriva d'Allemagne après avoir crevé vingt-deux chevaux; pour annoncer au prince et à la princesse qu'ils rentraient en grâce ; l'empereur envoyait, en outre, ses félicitations à son neveu Ernestus. — Bien que toute la noce fût assise autour d'un festin splendide servi dans l'Allambrha, on n'hésita pas à l'introduire, et on lui offrit même un verre de vin.

Adolphe d'HELLEMMES.

UN DRAME EN 1792.

XIII.

Dans la grande salle Jacques Taillefer fut suivi du septembriseur.

— Nous n'en sommes pas encore au bouquet! dit-il en reparaissant à la porte : nous avons commencé par le fer, nous finirons par le feu ; après avoir dispersé les lionceaux il faut en brûler le repaire. L'incendie de ce donjon féodal sera le dernier éclair de la noblesse française en ce pays. Mais, avant ce feu de joie, soupons en sans-culottes qui ont bien mérité de la patrie. — Holà! les valets! reconnaissez la voix de votre nouveau maître, accourez tous pour me servir!

Un silence de mort lui répondit.

— Il n'y a plus de valets en France à cette heure, reprit-il en souriant avec ironie. — Holà! fille des Meseray, lève-toi pour le peuple.

Emmeline tourna vers le septembriseur ses yeux hagards.

— Si tu veux sauver tes jours, ne te lamente pas ainsi devant une mauvaise tête qui a rêvé l'asservissement du peuple.

Marguerite se détacha des bras de son père et courut au septembriseur.

— N'êtes-vous pas trop vengé? lui dit-elle avec dégoût. Pourquoi la tourmenter dans sa douleur?

— Cette douleur fait ma joie : c'est la douleur de la noblesse, et je suis un représentant du peuple.

Jacques Taillefer ordonna à un paysan, qui s'amusait du hideux spectacle de la grande salle, d'enlever au plus vite la tête du comte de Meseray. Le paysan saisit la tête et la jeta par la porte.

— Un instant! dit le septembriseur; n'allons pas perdre ce trophée de notre victoire! J'ai juré d'ailleurs d'envoyer à Marat les oreilles de Meseray. — Mais à demain les choses sérieuses; en attendant faisons ripaille!

Comme le septembriseur disait ces choses, les gendarmes amenèrent devant lui deux femmes du château arrêtées dans leur fuite.

— Voilà, dit un des gendarmes, deux citoyennes rebelles que nous déposons à tes pieds.

Les deux femmes tombèrent à genoux en pleurant.

— Citoyennes, leur demanda le septembriseur, avez-vous conspiré contre le peuple? est-ce par amour pour les nobles que vous avez servi au château?

Après un instant de silence les deux femmes dirent en même temps : — Nous aimons tout le monde.

— Voilà bien une réponse de femmes! dit le

septembriseur. — Avant votre jugement il faut nous servir à souper. Nous verrons bien à votre zèle si vous aimez tout le monde.

Jamais les deux servantes ne furent plus alertes : — en moins d'une demi-heure un souper abondant, destiné aux défenseurs du château, fut servi pour le peuple.

Les plus affamés se jetèrent autour de la table en dévorant des yeux les pains de froment, les jambons enfumés, les volailles et les bouteilles.

— Voilà donc le vin des nobles ! dit un paysan en se versant du vin de Champagne, dont le fumet l'enivrait déjà.

— Pendant que les brigands buvaient ce nectar, dit un autre, nous allions nous abreuver à la fontaine comme des bœufs de fermier.

— Tu oublies tes longs séjours au cabaret de Taillefer, observa le maître d'école.

— Voilà, dit un petit homme à face rubiconde, voilà du pain de froment venu dans la terre de mon voisin. Savez-vous comment mon voisin a été récompensé de son travail ? Écoutez-moi. — Mon voisin avait d'un héritage paternel un arpent de terre sur la montagne : il en recueillit à la moisson cinquante cartels de blé. Le chapitre de Saint-Quentin en réclama quinze pour une rente de six livres tournois ; le couvent de Sainte-Geneviève en réclama quinze pour une seconde rente ; l'État en voulut dix pour affermir le pouvoir des grands ; le curé d'Origny en demanda cinq pour ses prières contre les mauvais temps ; enfin le comte de Meseray, s'armant d'un droit de retenue seigneuriale aboli le 24 février de l'an 90, s'est emparé des cinq derniers ; de sorte que mon pauvre voisin a eu à peine le glanage de son champ ; et encore a-t-il failli être lapidé par les pauvres. Dans son dépit il a abandonné son héritage.

— J'écrirai cette histoire à Marat, qui en ornera sa gazette, dit le septembriseur.

La grande salle se remplissait de plus en plus. Par bonheur pour les affamés un grand nombre d'assiégeants, moins soucieux du souper que du pillage, ressortaient aussitôt et se répandaient de tous côtés, s'éclairant avec des bûches ardentes. Les uns s'enfuyaient avec leur butin, les autres venaient avec respect déposer les richesses du château aux pieds du septembriseur.

Jacques Taillefer, Marguerite, Arnould et Emmeline étaient groupés autour du curé d'Origny, qui venait de se ranimer. Ces cinq acteurs du drame étaient mornes comme des agonisants ; ils se détachaient lugubrement des joyeux amis du septembriseur. Mademoiselle de Meseray se voyait à sa dernière heure, Arnould n'espérait plus en la vie, Marguerite n'avait plus foi en l'amour, Jacques Taillefer ne croyait plus en sa république française, le vieux prêtre était exilé de son église : — n'avaient-ils pas tous la mort dans le cœur ?

Ils ne se disaient rien, ils priaient en silence. Emmeline avait les paupières à demi closes : elle n'osait regarder, dans l'horrible crainte de voir la tête de son père ; Marguerite, qui était la plus courageuse, avait le regard partout ; elle cherchait à deviner les événements du lendemain ; elle pensait à prévenir le mal, à sauver ses amis.

Vers le milieu du souper la mère d'Arnould vint demander son fils. Le septembriseur, ennuyé des prières et des larmes de cette pauvre femme, fit grâce à Arnould, bien convaincu d'ailleurs que la blessure était mortelle. Arnould, épuisé de douleur, de colère et d'amour, supplia sa mère de le laisser auprès d'Emmeline ; mais, voyant qu'elle ne pouvait le secourir au milieu du carnage, madame de Longpré l'arracha de force du château. Quatre paysans séduits pas des promesses, et d'ailleurs commandés par le septembriseur, transportèrent Arnould à Origny sur un mauvais fauteuil.

Au dessert, pendant que les plus animés chantaient les diverses chansons carmagnolades et sans-culottides, le septembriseur se renversa nonchalamment sur la table, et se demanda quelle route il fallait suivre pour avoir les bonnes grâces de Marat. Il réfléchit durant quelques minutes, et se décida à envoyer à Paris mademoiselle de Meseray : cela ferait du bruit ; les cordeliers et les jacobins ouvriraient les yeux, et le récompenseraient à son retour de leur puissante protection ; il serait accueilli comme un sauveur par tous les patriotes des clubs. Il décida donc qu'il enverrait à Marat la dernière des Meseray ; et, dans cette résolution, il appela près de lui le maître d'école d'Origny qui pérorait au bout de la table, et lui ordonna d'écrire sous sa dictée un curieux procès-verbal, dont on va voir un fragment.

Le maître d'école, qui était légèrement lettré, enjoliva, à mon grand regret, la parole inculte et sauvage du sans-culotte.

Au pilier de la République.

« Citoyen Marat,

« Dépêché par toi, infatigable tribun, pour éclairer et servir le peuple des districts du nord, je m'empresse, à ma première halte, de t'écrire mes actions. Le hasard, ou plutôt la destinée, m'a conduit dans un pays de Cocagne d'où on entend le canon de Kellermann, de Dumouriez et de Custine. Je m'étais d'abord arrêté à Saint-Quentin, mais fort mal à propos, car déjà la république a passé par là. J'ai cependant vu que la justice de cette ville est en retard : ces messieurs en sont encore à pendre les aristocrates. Eh ! que diable ! la guillotine n'est pas faite pour les chiens.

« A quelques lieues de Saint-Quentin, ayant à ma suite six gendarmes, que je recommande à Dieu et à toi, j'ai abordé une petite ville du Vermandois coupable de rébellion envers la république. Il y avait là un comte de Meseray qui gouvernait le pays à sa guise : le chenapan n'y est plus, et je t'envoie ses oreilles.

« Il y avait là un pauvre diable de prêtre qui s'est soumis sans résistance. S'il n'est pas républicain, il n'est pas non plus royaliste; car Dieu est pour lui le roi du ciel et de la terre. Je l'ai mis à la porte de son église, et j'ai monté en chaire à sa place pour prêcher la liberté, qui est le dieu du peuple.

« En arrivant à Origny j'ai trouvé un clubiste qui a le nom superbe de Jacques Taillefer. La république lui doit des remerciements : depuis deux ans, ayant réuni les plus audacieux de la ville, il luttait de toutes ses forces contre l'oppression du ci-devant comte de Meseray. Jacques Taillefer est tout simplement le plus sage des cabaretiers et le plus hardi des sans-culottes. A mon départ je lui laisserai la présidence du district d'Origny.

« Un vieux tilleul est devenu, grâce à mon baptême républicain, l'arbre de la liberté.

« Un saint Jacques était niché dans le mur de Jacques Taillefer : ayant égard aux services du cabaretier, j'ai laissé le saint dans sa niche ; mais je l'ai coiffé d'un bonnet de sans-culotte, je l'ai armé d'un drapeau national, je l'ai orné d'une cocarde et j'ai fait peindre en rouge sa tunique.

« Mais je m'empresse d'arriver au moment solennel où j'ai renversé à jamais la noblesse du pays.

« J'étais à la tête d'un régiment d'opprimés qui voulaient de la liberté ou de la mort. La liberté n'est-elle pas aussi dans la mort? En descendant au château de Meseray nous n'étions armés que de notre droit et de notre courage. Nous trouvâmes le château de Meseray armé jusqu'aux dents; le comte avait appelé à sa défense ses serviles amis, ses vassaux, ses valets.

« Les chenapans avaient des armes en veux-tu en voilà, des fourches, des fusils de chasse, des piques de toutes formes, à trèfle, à feuille de laurier, à cœur, à fleur de lys, à langue de serpent, à stylet, à lance, à cornes tranchantes ; mais toutes ces piques se sont émoussées au bouclier de la liberté.

« Le ci-devant comte de Meseray s'est défendu jusqu'à la mort. A la prise du château il fut renversé par un des nôtres, et mourut en criant *vive le Roi*. Le Roi ira sans doute le remercier bientôt. C'était la nuit, ô Marat : quel beau jour pour la nation que cette nuit-là !

« Dans la grande salle du donjon j'ai rencontré la fille du noble défunt ; je te l'envoie en hommage, ô magnanime Marat. C'est la fleur de l'aristocratie, je te la jette au nez.

« Dans la grande salle j'ai trouvé le plus téméraire de nos ennemis atteint d'un coup mortel. Les pleurs de sa mère m'ont touché : j'ai apaisé les ressentiments de nos amis et je lui ai fait grâce, il est vrai qu'il va mourir. Il s'appelle Arnould de Longpré. Je t'écris son nom afin que, si par miracle il ne meurt pas de sa blessure, il te soit loisible de l'appeler à ton tribunal.

« J'ai aussi trouvé dans la grande salle le curé d'Origny, qui s'était réfugié au château : j'ai permis au vieillard d'en faire son ermitage en attendant que le domaine soit vendu au profit de la nation comme venant d'un émigré. Le seigneur de Meseray n'est-il pas émigré à cette heure?

« Dans la confusion du combat nous n'avons pas songé à faire des prisonniers; les amis du comte se sont enfuis : quelques-uns sont allés dans le royaume des taupes, les autres iront prendre les eaux à Gand ou ailleurs.

« Nous avons fait des recherches dans les souterrains du château : nous avons d'abord trouvé vingt bouteilles noires. Connaissant la suspicion du lieu, nous n'avons osé en faire la dégustation et l'avons transvasé dans un vaisseau à ce destiné. »

Arrêtons-nous là; ne suivons pas plus loin le septembriseur dans le curieux inventaire du château. Le maître d'école d'Origny, qui est mort l'an passé, racontait à tout propos, d'une voix coupée d'éclats de rire, que les vingt bouteilles noires étaient pleines de vin d'Espagne ; que, malgré la suspicion du lieu, ils avaient osé en faire la dégustation, si bien que le vaisseau destiné à la transvasion était tout simplement leur estomac.

Un extrait de ce procès-verbal, célèbre dans tout le Vermandois, est déposé aujourd'hui aux archives de Saint-Quentin.

Aux premières clartés de l'aurore le septembriseur sortit de son assoupissement, et regarda autour de lui en se dessillant les yeux. Les fumées de vin d'Espagne l'aveuglaient encore; cependant il entrevit sa captive entourée de gardes. Auprès d'Emmeline était Marguerite, qui essayait de la consoler et de l'aguerrir ; le vieux prêtre gémissait dans un coin; Jacques Taillefer employait toutes ses forces à calmer la fièvre des paysans : il caressait les uns, il menaçait les autres ; il accomplissait toujours son œuvre de dévouement

Le septembriseur ressaisit peu à peu dans sa mémoire confuse les événements de la nuit ; mais il se souvint surtout du vin d'Espagne, et, afin de ne pas se tromper, il dit à ses soldats de suivre au plus vite les ordres de la nuit. Les paysans cher-

chèrent un peu ; les gendarmes, qui avaient plus d'instinct, s'emparèrent de mademoiselle de Meseray en annonçant qu'ils allaient la conduire au citoyen Marat. Le septembriseur fut charmé de leur mémoire et se promit de les récompenser.

Un des gendarmes avait pris les deux mains d'Emmeline.

— Oh! dit-elle en tournant la tête vers Marguerite, oh! donnez-leur votre corde! qu'ils m'enchaînent et qu'ils ne me touchent plus!

— T'enchaîner! dit le septembriseur d'un air dédaigneux; à quoi bon? Enchaîne-t-on le lionceau qui n'a pas de dents?

Les gendarmes entraînèrent Emmeline hors de la grande salle.

— En avant, citoyenne! lui dirent-ils.

La pauvre fille descendit le perron sur le bout des pieds.

— As-tu peur de marcher sur des épines? lui demanda le septembriseur, qui s'était penché à la fenêtre pour la voir sortir.

— Non, répondit-elle en sanglotant, mais j'ai peur de marcher sur le sang de mon père.

IV.

LES DEUX PRISONNIÈRES.

I.

Le soleil déchirait la gaze orientale quand mademoiselle de Meseray arriva aux premières maisons d'Origny. Marguerite, qui la suivait, avait demandé en vain la grâce de marcher avec elle. Jacques Taillefer, touché jusqu'au larmes des malheurs de la noble captive, essayait à force de prières de la défendre des outrages d'un peuple en délire. Elle marchait courageusement en tête des gendarmes, qui avaient l'impudeur de gloser sur sa vertu. Tous les paysans des campagnes voisines accouraient avidemment; la petite ville regorgeait de curieux et d'aventuriers, qui semèrent d'insultes le chemin d'Emmeline. Que de fois ils avaient jonché de fleurs ce même chemin! Les gendarmes entrèrent au cabaret de Jacques Taillefer, où ils devaient attendre le septembriseur. Déjà ils se mouraient de soif : ils enfermèrent Emmeline dans une petite chambre, et, sûrs que leur prisonnière ne pouvait s'échapper, ils se remirent à boire.

Marguerite les servit, dans l'espérance de leur prendre la clef de la petite chambre; et sans doute elle y fût parvenue sans le septembriseur, qui survint au moment où les gendarmes commençaient à battre la campagne.

Le septembriseur arriva sur le plus beau cheval du château, le cheval de M. de Meseray, ayant à sa suite une vieille berline traînée par deux juments anglaises dont tout le monde admirait le pied et l'encolure; dans la berline il avait jeté toutes les choses précieuses échappées au pillage, un Christ d'argent que les plus avides avaient dédaigné, des armures, des tableaux, des candélabres. Tous les curieux applaudissaient à son passage, tous les aventuriers se jetaient devant lui avec enthousiasme. En descendant au cabaret il déclara qu'il allait présider une assemblée de représentants du peuple destinée à juger sans appel les nobles, les prêtres et les riches du pays.

En ce moment un rustre herculéen entra dans le cabaret avec le curé d'un village voisin; c'était un petit homme joufflu dont la face rubiconde faisait songer à Rabelais. Le paysan fit pirouetter le drôle devant le septembriseur le plus pittoresquement du monde.

— Voilà, dit-il, un mignon qui voudrait bien aller vendre des indulgences chez le roi de Prusse en attendant le retour de la monarchie.

— Nous l'enverrons au diable par le chemin de la guillotine, dit le septembriseur d'une voix formidable.

Le petit curé joufflu était en proie à la plus grande terreur.

— Ou plutôt, reprit le septembriseur, nous l'enverrons aux jacobins pour les distraire un peu; il formera un digne pendant à la descendante des Meseray. Les jacobins n'ont jamais vu de minois plus singulier, de figure plus grotesque! Ah! comme ils riront! Le bon Dieu lui-même devait bien rire en voyant un pareil soldat desservir ses autels! Je ne doute pas, citoyen, de ton adoration pour le divin calice.

Le septembriseur prit par distraction la calotte du pauvre curé et la jeta au feu :

— Nous voilà quasi pareils : tu es un sans-calotte, et moi un sans-culotte.

Le petit curé suivait d'un regard mélancolique les progrès du feu sur sa calotte.

— Ma tête, à la bonne heure, dit-il piteusement, mais vous pouviez bien me laisser ma calotte.

Pour le récompenser de cette saillie le septembriseur ordonna aux gendarmes de l'enfermer avec mademoiselle de Meseray.

Le rustre fit encore pirouetter sa victime pour l'ébattement des buveurs. Après deux ou trois pirouettes le pauvre diable de prêtre disparut dans la chambre servant de prison.

— Oh! oh! voilà ma compagne de route, murmura-t-il en voyant dans un coin mademoiselle de Meseray. Il est fâcheux que la guillotine soit au bout de notre voyage.

— Hélas, pensa Emmeline, seule, j'étais avec Arnould.

II.

Je ne te raconterai pas citoyen lecteur, tous les mémorables événements qui se passèrent ce jour-là dans le vieux bourg du Vermandois : l'église fut profanée et dévastée, on renversa l'autel, on jeta les bannières au vent, la chaire fut transformée en tribunal, quelques fermiers enthousiastes y prêchèrent la liberté, le septembriseur y lut le journal de Marat et le catéchisme des sans-culottes.

Jacques Taillefer, qui voulait désormais demeurer étranger au gouvernement du pays, fut porté malgré lui en triomphe jusque dans la nef; pour son apothéose un des clubistes lui mit sur le front une couronne de raisins entremêlés d'épis.

Le septembriseur avait ordonné que tous les saints fussent dénichés : avant le soir vingt sculptures informes gisaient dans Origny. Dans leur aveugle fureur les paysans brisèrent, à la porte d'une ancienne ladrerie, deux blocs colossals en pierre rocailleuse, représentant deux divinités druidiques que les archéologues et les archéographes regretteront toujours.

Dans les rues on promenoit des haillons rouges, on chantait des chansons patriotiques, et on jurait de mourir pour la nation en se donnant l'accolade fraternelle.

Dans le cabaret de Jacques Taillefer les gendarmes buvaient, la servante riait avec eux, Marguerite se lamentait dans un coin.

Quand vint la nuit, les rumeurs s'apaisèrent; les moins acharnés d'entre les révoltés succombèrent au sommeil, les plus craintifs verrouillèrent leurs portes, les étrangers se dispersèrent dans la campagne.

— Il faut partir avec vos prisonniers, dit le septembriseur aux gendarmes en reparaissant au seuil du cabaret.

Marguerite devint pâle comme la mort.

Elle se leva, pencha le front dans sa main, et demeura pensive un instant.

Et tout à coup elle sortit à la hâte par la porte du verger.

Mademoiselle de Meseray se désolait dans sa prison en face du jovial curé, qui égrainait son rosaire en songeant aux chagrins de la vie humaine.

La nuit avait encore rembruni l'imagination d'Emmeline; plus elle allait, plus elle descendait dans sa peine.

Le petit curé rabelaisien avait essayé de la distraire par quelques facéties de mauvais goût; mais bientôt, ému de vénération devant cette majesté de la douleur, il était redevenu silencieux.

Il se fit du bruit à la fenêtre; les vitres furent cassées, la croisée s'ouvrit à deux battants, et Marguerite pénétra dans la chambre.

— Madame, dit-elle d'une voix altérée en cherchant dans l'ombre mademoiselle de Meseray, madame, sauvez-vous par cette fenêtre!

Et comme Emmeline ne répondait pas : — Je vous en supplie madame, ne perdez pas de temps! on vient pour vous saisir.

Emmeline tendit sa main à Marguerite.

— Je vous remercie, lui dit-elle; vous êtes une noble fille pleine de dévouement; je vous remercie à genoux, mais souffrez que je ne vous écoute pas. — Me sauver, Marguerite? Où donc voulez-vous que j'aille? Il n'y a plus qu'un refuge pour moi, c'est la mort. Je suis seule, toute seule en ce monde; je ne veux plus y demeurer. — Adieu, Marguerite.

A ce simple adieu Marguerite eut le cœur brisé.

— Non, vous n'êtes pas seule, dit-elle d'une voix plus émue.

— Je ne suis pas seule! reprit mademoiselle de Meseray avec amertume.

Et, se souvenant d'Arnould, elle murmura : — Il est mort peut-être.

Elle croyait n'être point entendue de Marguerite; mais Marguerite dit aussitôt : — Si vous vivez il vivra, si vous mourrez il mourra; et s'il meurt...

— Et s'il meurt vous mourez, n'est-ce pas? — Rassurez-vous, Marguerite, il vivra pour vous aimer.

On entendit un bruit de pas dans le corridor.

— Ils viennent, je les entends; de grâce passez par cette fenêtre!

— Non; mon père est mort, je veux mourir.

— Ayez pitié de moi, madame! Vous ne savez donc pas que j'ai promis à Arnould de vous sauver? Si je vous sauve il sera reconnaissant, si je ne vous sauve pas il me méprisera. — Ayez pitié de moi, madame! En vous sauvant je me sauve moi-même: le dévouement sera de votre côté.

Un rire bruyant éclata à la porte.

— Oh! oh! dit un gendarme, ils s'entendent ensemble, ils forment des complots pour le renversement de la république!

La porte s'ouvrit.

Marguerite se jeta devant Emmeline, et éteignit de la main une lampe qui dépassait la porte.

Le gendarme prit la parole :

— Déclarons le diseur de messes coupable d'avoir éteint notre lumière en soupirant pour une aristocrate.

— Oh! madame, dit Marguerite en se penchant vers Emmeline, laissez-vous donc toucher à ma prière!

— Ça, mes amours, reprit le gendarme, nous ne sommes pas ici pour grivoiser; nous allons déguerpir. Valet de Dieu et du diable, dépêche-toi

d'arriver; et toi, mademoiselle de Meseray, ne te fais point attendre. Voyez cette coquette-là !

— Silence! dit Marguerite à Emmeline.

Elle la repoussa dans le fond de la chambre, elle lui prit de force sa mantille et son chapeau; puis elle courut au curé, l'entraîna violemment vers la porte, et dit au gendarme : — Nous voilà !

A peine eut-elle dit ces mots que mademoiselle de Meseray, toute haletante, arriva contre elle et voulut la dépasser. La pauvre fille, au désespoir, ferma la porte en priant le gendarme d'attendre encore; puis elle saisit Emmeline, l'emporta à la fenêtre, et la descendit par violence dans le verger. Et revenant d'un bond à la porte, elle dit au gendarme en la rouvrant : — Maintenant je suis prête; partons.

— Tu marmottais une oraison par là ? lui dit le gendarme. Nous verrons bien si la Vierge et les saints te tireront de nos griffes.

— De grâce, hâtons-nous de sortir de ce cabaret! reprit Marguerite à son entrée dans la première salle des buveurs.

Jacques Taillefer venait de sortir pour apaiser le reste des révoltés; le septembriseur était à souper chez un des clubistes.

— La berline vous attend à la porte, dit aux gendarmes la servante, qui descendait à la cave avec la seule lumière de la première salle.

— Dieu soit loué! pensa Marguerite.

Elle courut à la berline, l'ouvrit et s'y jeta avec avidité; le petit abbé la suivit et se mit à côté d'elle; deux des gendarmes vinrent s'asseoir en face; un paysan prit le rôle du cocher, et bientôt la berline roula au travers de la petite ville.

Devant l'église, les chevaux furent arrêtés par quelques vagabonds.

— Voilà la fille de Meseray qui porte sa tête sur ses épaules jusqu'à la guillotine.

— Voilà la dernière des aristocrates qui part pour un long voyage.

— Si Dieu lui prête vie, elle finira ses jours sur l'échafaud.

C'était par ces ignobles plaisanteries que ces vagabonds saluaient le passage de Marguerite. Les uns lui jetaient de la boue; les autres, et c'étaient les plus infâmes, lui jetaient leurs sales outrages. Marguerite était fière de souffrir pour Emmeline. Et qu'importent les outrages et la boue quand on s'appelle Marguerite Taillefer ?

Le cabaretier, qui arrivait parmi ces furieux, parvint à les réprimer et à les détacher de la berline.

— Laissez en paix cette pauvre fille, leur dit-il d'une voix émue. Si vous aviez du cœur vous n'insulteriez pas ainsi une orpheline, dont le seul crime fut de pleurer son père.

Marguerite fondit en larmes.

— O mon père! je vous remercie, murmura-t-elle en sanglotant.

Une rumeur sourde se répandit dans la foule; les plus mutins, las d'obéir à Jacques Taillefer, le menacèrent du regard. Le pauvre cabaretier voulait rendre la liberté à la prisonnière, mais il pressentit qu'elle serait immolée par les brigands. Il abandonna la berline et dit à Marguerite : — Fille des Meseray, que Dieu vous conduise!

La berline repartit au bruit des huées. La nuit était profonde; le ciel, couvert d'épais nuages, éclairait à peine le sommet des montagnes; cependant au couchant les derniers feux du jour sillonnaient encore la trame brune. Le silence de la nuit n'était coupé que par les cris féroces des révoltés. Marguerite écoutait ces cris, et croyait voir dans l'ombre les pâles images d'Arnould et d'Emmeline. Les chevaux allaient lentement, et elle bénissait leur lenteur : il lui semblait qu'en dépassant la belle vallée de son pays son cœur serait plus triste encore. Enfin il fallut sortir de cette vallée tant aimée. La noble fille se tourna vers Origny, et, laissant tomber ses bras et son front : — Adieu, Arnould, dit-elle.

III.

Une heure avant le jour un fougueux alezan emportait Arnould à travers les plaines onduleuses du Vermandois. Arnould avait la pâleur de la mort, ses cheveux bruns flottaient au vent, ses yeux éteints jetaient encore des éclairs; de temps en temps il appuyait une main sur sa plaie pour en apaiser les douleurs. Alors plus que jamais ses regards dévoraient l'espace, son cœur battait avec violence, ses éperons déchiraient les flancs de l'alezan. Et peu à peu il devenait plus calme, sa tête agitée penchait en avant; son cœur se reposait, mais toujours sur un lit d'épines.

A la sortie d'un hameau abrité au coin d'un bois il s'arrêta devant un groupe de vendangeurs, et leur demanda s'ils n'avaient pas vus une berline traînée par deux chevaux gris. Une petite femme s'empressa de répondre. — Il se trouve toujours des femmes pour répondre à tout propos. — Donc la commère répondit en branlant sa serpette que la berline aux chevaux gris venait de passer devant sa porte. Arnould reprit sa course, et en moins d'une demi-heure il rejoignit la voiture.

— Vive le Roi! s'écria-t-il en levant un front superbe.

Marguerite tressaillit.

— C'est un songe, dit-elle.

— Vive le Roi! vive Louis XVI! reprit Arnould en faisant caracoler l'alezan autour de la berline.

Le paysan qui avait l'office de cocher arrêta soudainement les chevaux et dit à Arnould en se tournant vers lui : — Mon mignon, les Français qui chante à cette heure cette chanson-là chantent leur mort. Si j'étais armé tu ne chanterais plus.

Arnould, qui s'imaginait déjà voir mademoiselle de Meseray, se mit à crier de plus belle : — Vive le Roi !

Un des gendarmes ouvrit la portière et fit résonner son sabre,

— Maître goujat, passe ton chemin en silence ou je t'arrache la langue !

— Vous êtes tous des lâches!

L'autre gendarme, allumé d'une grande fureur, descendit de la berline, et, s'avançant vers Arnould:

— Je te jette dans cette prison si tu t'avises de dire un mot!

— Eh bien donc, vive le Roi! s'écria encore Arnould.

Le gendarme lui saisit la main, le renversa vio lemment sur l'herbe et le traîna devant la portière.

— Il nous servira de marche-pied, dit-il en le soulevant.

Arnould était défaillant, sa course l'avait épuisé. En entrant dans la voiture il n'osa regarder Marguerite. S'étant laissé tomber dans un coin en face d'elle, il fit sembant de s'évanouir; mais presque aussitôt il souleva ses paupières pâlies. Il croyait si bien avoir retrouvé Emmeline qu'au premier coup d'œil il ne reconnut pas Marguerite. La pauvre fille, qui épiait tous ses mouvements avec angoisses, tremblait de voir s'envoler cette illusion. Et en effet tout à coup le désenchantement passa sur sa figure : en levant son regard il avait vu le corsage arrondi de Marguerite, il était tombé du ciel sur la terre.

— Marguerite ! dit-il involontairement.

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée en se penchant vers lui, c'est moi. Ne m'en veuillez pas : j'espérais la sauver; et vous voilà perdu !

— Marguerite, dit Arnould, vous êtes la meilleure des femmes! car je devine que vous avez pris la place d'une victime.

— Et vous, murmura Marguerite, vous avez voulu suivre partout la victime, vous avez voulu vivre ou mourir avec elle!

Les chevaux reprirent leur course; l'un des gendarmes suivit la berline sur le cheval d'Arnould.

— Il en est temps encore, poursuivit Marguerite; vous n'avez insulté ces gens-là que pour être enchaîné avec mademoiselle de Meseray...

— Silence! dit Arnould d'un ton impérieux.

— Monsieur, dit Marguerite en se tournant vers le gendarme de la berline, cet homme est mon amant : il n'a crié *vive le Roi* que pour être emprisonné avec moi. Ayez pitié de sa démence! il a une vieille mère et de jeunes sœurs, rendez lui la liberté !

Arnould ne put arrêter ses larmes.

— Vous ne voyez donc pas qu'elle vous trompe? dit-il avec feu; vous croyez emmener mademoiselle de Meseray, et vous emmenez Marguerite Taillefer!

— Nous n'y regardons pas de si près, dit froidement le gendarme. Ne croyez vous pas que nous allons retourner? Nenni, nenni; autant l'une que l'autre. Je me doutais bien de l'erreur, mais j'attendais pour m'éclairer. — Mille lanternes! voilà que je reconnais la citoyenne du cabaret! Ma foi! tant pis pour elle. Vous entendez bien que je ne m'aviserai pas d'aller à Origny chercher une rodomontade entrecoupée de coups de bâton; car le septembriseur ne me pardonnerait pas ma légère ribotte d'hier. D'ailleurs la demoiselle Marguerite m'a l'air de dédaigner les sans-culottes comme la demoiselle de Meseray; les deux font la paire : *à la sainte guillotinette!*

Le gendarme, qui était en verve, poursuivit ainsi durant plus d'une heure.

A force de beaux raisonnements il finit par se prouver que la prisonnière était Emmeline ou Marguerite. — Cependant, disait-il en se frappant le front, ce ne peut être que la fille de Meseray, puisque c'est elle que nous devions emmener.

Arnould, qui dès le début avait tourné le dos au raisonneur, suppliait vainement Marguerite de lui dire comment elle était parvenue à tromper les gardes d'Emmeline. Enfin Marguerite lui raconta tout ce qui s'était passé, sans omettre le moindre détail, à propos de mademoiselle de Meseray. A son tour Arnould apprit à Marguerite qu'un pressentiment l'ayant averti de l'enlèvement d'Emmeline, il s'était traîné à sa fenêtre malgré les prières de sa mère; qu'à la fenêtre des cris confus l'avaient affermi dans son pressentiment et avaient éveillé en lui le désir de suivre l'orpheline; qu'après bien des obstacles, oubliant sa blessure et sa famille, il s'était mis en route, allant à l'aventure, sachant que la prisonnière était dans la voiture du château, n'osant demander par quel chemin fuyait la berline, mais se souvenant vaguement que la veille le septembriseur avait décidé que mademoiselle de Meseray irait à Paris; — qu'enfin, à la vue de la berline, se trouvant trop faible pour lutter contre les gardes de la prisonnière, il s'était décidé à se faire arrêter par eux comme rebelle à la république afin de partager la captivité d'Emmeline.

Dans son récit Marguerite fut simple et froide; elle semblait ne point se douter de sa bonne œuvre: en écoutant les aveux pénibles d'Arnould elle s'attendri jusqu'aux larmes.—Quand il cessa de parler elle lui pressa doucement la main, et murmura :

— C'est votre mauvais ange qui vous a conduit ici.

— C'est la destinée, Marguerite. Dans notre enfance nous nous chauffions au même rayon de soleil, nous nous reposions sous le même ombrage..

Marguerite soupira tristement. — Nous aimions du même amour, pensa-t-elle.

— Et nous mourrons de la même mort, reprit Arnould.

Les premières clartés du matin blanchissaient les montagnes; le soleil, s'échappant de l'horizon, déchirait peu à peu son voile brumeux; le vent chassait les nues vers le sud. La nuit avait été pluvieuse et sombre, le jour annonçait de la lumière et de la gaieté.

Marguerite rajusta sa coiffure et lissa ses cheveux.

— Si nous mourons ensemble, pensait-elle, le jour de ma mort sera le jour de mes noces; l'échafaud sera notre autel, le bourreau notre prêtre, la tombe notre lit.

L'infortunée se consolait dans cette horrible pensée; elle y trouvait même une volupté indéfinissable qui la jetait dans le délire; elle voyait déjà l'échafaud, elle frémissait au dernier baiser d'Arnould; à l'heure suprême elle songeait que leurs âmes s'envoleraient au ciel par le même chemin et qu'elles arriveraient enchaînées devant Dieu.

V.

LE LION AMOUREUX.

I.

Dans le verger de Jacques Taillefer, mademoiselle de Meseray, toujours égarée par la douleur, demeura immobile durant quelques minutes, l'œil hagard, les bras tendus vers la fenêtre d'où l'avait descendue Marguerite. Enfin, s'étant ressouvenue du château, où la dépouille de son père gisait sans sépulture, il lui vint tout à coup le désir d'y retourner.

— C'est mon berceau, dit-elle, je ne veux pas d'autre tombe.

Le verger de Jacques Taillefer était défendu par des haies gigantesques formées de sureaux, de framboisiers et d'épines blanches : ce ne fut pas sans peine que mademoiselle de Meseray franchit cette enceinte; elle y déchira ses pieds et ses mains. Quand elle fut dehors, elle demeura encore immobile, cherchant dans sa mémoire plutôt que par ses yeux le chemin du château. Je l'ai dit, la nuit était profonde; et d'ailleurs Emmeline était éblouie par une lumière du cabaret. Après de vaines recherches l'égarement la ressaisit, et elle se mit à suivre le premier chemin venu, oubliant qu'elle voulait aller au château. Dieu la conduisit par la main. Depuis les pluies de septembre les routes étaient mauvaises, mais grâce à Dieu, la route fut bonne pour l'orpheline. Après une demi-heure de marche, elle fut surprise de se trouver au bord du bois de Meseray. A la vue des grands ormes, dont le feuillage noir murmurait lugubrement, aux plaintes funèbres de la bise elle eut peur et s'imagina que l'âme de son père voltigeait autour d'elle. Ce fut avec cette idée qu'elle arriva au château, dont toutes les portes étaient ouvertes à deux battants.

— Il semble, dit-elle, que je suis attendue dans ce cimetière.

Elle franchit d'un pied chancelant le seuil du portail, elle traversa la cour, elle pénétra dans le donjon jusqu'à l'oratoire, et se laissa tomber dans un coin sur une tapisserie que les paysans avaient détachée du mur. Là, à demi morte de douleur et d'effroi, le cœur las de souffrir, la tête lasse de rêver, elle demanda la mort à Dieu; mais bientôt elle se ressouvint d'Arnould, et elle eut peur de mourir.

Elle aimait Arnould, elle avait pour lui le sentiment évangélique des rêveurs; c'était l'aurore de l'amour, cette aurore aux doigts de roses tant aimée du vieil Homère, qui vient après l'enfance et qui déchire peu à peu le voile embrumé de la jeunesse, qui égaie le cœur et qui répand de si douces lumières sur les ténèbres de l'âme.

Marguerite n'en était plus à l'aurore, le soleil de l'amour avait rayonné pour elle.

Mademoiselle de Meseray s'était éprise d'Arnould en le voyant errer un soir aux alentours du château. La nuit elle l'avait revu dans son sommeil; le lendemain elle s'était longtemps accoudée sur sa fenêtre; et au bout de quelques jours cette fenêtre devenait son paradis sur la terre. Durant une semaine, elle ne revit pas son chevalier errant; mais les songes, les espérances, les visions, les chimères, mais toute la troupe enchantée de l'amour vint folâtrer autour d'elle pour lui rappeler son image. Le dimanche qui suivit, elle s'en fut à la messe à Origny avec son père. En passant au bénitier, elle rencontra Arnould. Il était ému, elle devint tremblante; il était rouge, elle pâlit; et depuis cet instant, elle s'était doucement abandonnée à ses chastes tendresses, confiante en l'avenir comme en Dieu.

Mademoiselle de Meseray était une de ces blondes filles chantées par les poëtes du Nord. En Italie on l'eût trouvée trop nuageuse et trop archangélique; on l'eût désirée plus terrestre et plus vivante. Cependant sa candeur d'enfant et sa blancheur de vierge ne l'empêchaient pas d'être la plus belle et la plus adorable des blondes. C'était

un ravissant tableau que la vue de son corps svelte et fragile se détachant sur la verdure du bois ou sur les sombres tapisseries des grandes salles; le regard s'arrêtait religieusement sur sa chaste et douce figure, et partout ses lignes pures et ondoyantes auraient fait envie aux vieux maîtres allemands; sa bouche était faite pour Dieu plutôt que pour l'amour, et il semblait que ses yeux étaient devenus bleus en contemplant le ciel.

Là-dessus n'allez pas vous imaginer que c'était une sainte prédestinée à la virginité et au martyre : elle allait souvent à confesse; comme tant d'autres, elle avait sur la conscience une foule de ces péchés mignons qui font sourire le diable.

Durant près d'une heure, Emmeline se reposa de la vie dans la pensée d'Arnould. Elle finit par s'assoupir; elle pencha sa tête sur ses genoux, et le sommeil vint l'ensevelir.

Dans le sommeil, elle eut des songes étranges. L'horrible jour et l'horrible nuit du dimanche s'étaient effacés de sa vie. Tantôt elle se trouvait dans sa mélancolique solitude de Meseray, elle s'accoudait encore à sa fenêtre pour voir Arnould au travers des arbres; tantôt elle entrait dans l'église d'Origny; elle passait devant Arnould, elle mouillait son doigt dans le bénitier, elle se signait, et sur sa blanche robe elle voyait avec horreur une croix de sang. Puis la scène changeait : elle assistait encore au carnage du peuple, elle se sentait entraînée au fond d'un cachot, elle marchait au supplice entre deux haies de gens armés; puis elle se croyait morte au monde, elle habitait le ciel, et demandait à Dieu la grâce de revoir son pays. — Et toutes ces scènes étaient suivies de scènes d'amour; mille comédies sentimentales se déroulaient autour d'elle; Arnould en était le héros, elle en était l'héroïne; Marguerite arrivait toujours mal à propos au milieu d'eux.

Pendant que mademoiselle de Meseray s'abusait ainsi dans toutes ces rêveries mensongères, le septembriseur, toujours ardent de carnage, fuyait Origny, fier et glorieux d'avoir soumis tout le territoire aux lois sévères de la république. Vers cinq heures du matin, s'étant réveillé sur une table du cabaret et augurant, d'après le silence qui régnait alors, que le jour du repos arrivait pour le peuple d'Origny, il avait demandé son cheval et s'était mis en route, se promettant de nouvelles distractions dans le premier pays venu; car il allait à l'aventure.

Son cheval était tout simplement celui du comte Meseray; aussi la noble bête, libre dans sa course, prit avidement le chemin du château. Le jour s'allumait quand elle arriva dans l'avenue. En revoyant les tours gothiques, dont les clochetons se dégageaient de l'ombre et du brouillard, elle hennit joyeusement, releva sa tête superbe et bondit comme une folle.

A la vue du château qu'il avait dépeuplé le septembriseur eut un frémissement d'orgueil. Il repassa dans sa mémoire toutes les phases de son triomphe; il retomba dans sa sanglante démence, et fut assez sacrilége pour bénir le ciel de l'avoir protégé dans ses crimes.

Le septembriseur eut la curiosité de descendre au château; il voulut profaner encore cette antique demeure des Meseray, et voir au grand jour les ravages d'un peuple en révolte. Le cheval, qui avançait d'un pas rapide, s'arrêta tout d'un coup au milieu de la cour, pencha tristement la tête, et regarda d'un œil abattu un chapeau à cornes gisant sur une grande tache de sang : c'était le chapeau de son ancien maître. Le septembriseur s'amusa de la sensibilité du cheval. Ce ne fut pas sans peine qu'il le détourna du lit de mort de M. de Meseray. La pauvre bête alla lentement jusqu'au perron, l'œil éteint, l'oreille morne, le pied chancelant. Après l'avoir attachée à un arbre, le septembriseur, encore tout réjoui de la vue du chapeau à cornes, monta l'escalier et entra dans le donjon. Comme il s'avançait vers l'oratoire, la première chose qui saisit son regard fut mademoiselle de Meseray, à demi couchée sur les lambeaux de tapisserie. Elle dormait d'un sommeil toujours agité par les songes. Il s'approcha d'elle avec une grande surprise, s'imaginant trouver une des servantes du château; mais à la vue des vêtements et des parures d'Emmeline, à la vue de sa figure pâle et de ses mains blanches, il la reconnut et s'alluma d'une horrible fureur.

— Ces brigands de gendarmes, murmura-t-il en grinçant des dents, voilà donc comme ils gardent mes prisonniers! — Les lâches! Ils ne garderont pas longtemps leurs têtes! J'étais en si beau chemin pour arriver à la puissance! J'envoyais à Marat le fruit de ma victoire, la dernière fleur de la noblesse du pays; pour cet hommage une grande récompense m'attendait, et voilà que tout est perdu!

Sa colère, ne pouvant atteindre les gendarmes, retomba sur Emmeline.

— Race maudite! reprit-il en agitant son épée; il faut que j'en délivre le monde.

Sa fureur l'avait égaré, les mauvaises passions se déchaînaient en lui, ses grands yeux demandaient du sang. — Il allait plonger avec l'horrible volupté du crime son épée dans le sein de mademoiselle de Meseray quand le premier rayon du soleil éclaira la pauvre orpheline.

Il laissa tomber son épée, recula avec respect, et dit d'une voix émue : — O mon Dieu! qu'elle est belle!

II.

Quand Emmeline s'éveilla, le septembriseur était humblement agenouillé devant elle.

Pleine d'épouvante, elle se cacha la tête dans ses mains.

— N'ayez pas peur de moi, dit le septembriseur, à qui son cœur donnait une soudaine inspiration ; je n'ai plus d'arme, je n'ai plus de colère; pour pour vous, je n'ai plus que de l'amour.

— De l'amour ! s'écria Emmeline. O mon Dieu, n'ai-je point assez de maux sans l'amour de cet homme ?

— Hélas ! madame, j'étais un monstre au-dessous de votre mépris; mais je vous aime, et je ne suis plus un monstre. Comme disent les poëtes, l'amour est un feu qui purifie l'âme; déjà mon âme n'est plus si noire, et si j'osais, je prierais Dieu. Priez Dieu pour moi, madame, et je passerai le reste de ma vie dans le repentir et dans l'amour. Que ne puis-je effacer mes crimes avec mes larmes et avec mon sang!

Mademoiselle de Meseray regarda le septembriseur à diverses reprises, pour s'assurer que ce n'était point un rêve.

— Des larmes ! du sang! que j'en ai fait répandre ! reprit-il d'une voix brisée. Quand je ferme les yeux, je vois une mer rouge autour de moi. Avant mes crimes, je voyais les montagnes de mon pays, le théâtre de ma jeunesse. Plaignez-moi, madame, car je suis plus à plaindre que vous : vos malheurs s'effaceront avec le temps, moi j'ai des remords pour l'éternité. Mon Dieu ! je n'étais pas né pour le rôle hideux que j'ai rempli ; ma vie devait se passer là bas, dans l'Auvergne, sous l'œil de ma mère et de mes enfants. Ah ! c'est un beau pays ! mais de fatals désirs m'en ont chassé. Une fois dehors, toutes les mauvaises passions m'ont assailli, j'ai perdu mon cœur. O madame, je le retrouve près de vous.

Emmeline recula contre la boiserie; elle avait le cœur oppressé, les yeux hagards, les mains tremblantes.

— Suis-je en enfer? se demanda-t-elle.

— Il n'y a point d'enfer pour les anges, dit le septembriseur avec enthousiasme; pour les anges, il n'y a que de l'amour.

— De l'amour ! dit Emmeline tout égarée.

Et, saisissant dans ses doigts la croix d'Arnould : — Votre amour est pour moi l'enfer le plus noir. Arnould ! Arnould ! délivrez-moi de ce monstre qui me jetait hier la tête de mon père! délivrez-moi de ce démon qui me jette aujourd'hui son cœur !

— Tu appelles ton amant, dit le septembriseur en sortant de son humble attitude. Oh! garde-toi bien de réveiller ma fureur par la jalousie, car ma fureur ne s'apaise que dans le sang. — Pardonnez-moi, madame; l'amour m'égare, je suis ivre, je suis fou. — Il y a toujours eu de la démence dans ma vie. Je me souviens qu'aux lamentables journées de septembre le sang que je vis répandre me jeta dans une horrible ivresse. J'étais allé à la Force pour voir le théâtre rouge où se débattaient tant de belles victimes : je fus saisi tout à la fois par la fièvre, par le délire; je pris une hache. .

Le septembriseur leva ses mains tremblantes et recula avec angoisses, comme s'il revoyait le sanglant spectacle de la Force.

Il reprit d'une voix haletante :

— Celle-ci demandait ses enfants, mais j'avais oublié ma mère; celle-là, qui n'avait pas vingt ans, demandait la vie, mais je ne donnais que la mort. Ce récit vous épouvante; c'est la page la plus dégoûtante de ma vie ; cette page, écrite avec du sang, couvre tous mes autres souvenirs. Je me confesse devant vous; car, si vous voulez m'absoudre, je sens que j'aurai la force d'effacer le passé par l'avenir. Soyez compatissante, soyez charitable. Avant de vous voir, j'étais un tigre; mes dents et mes griffes sont tombées à vos pieds; achevez l'œuvre, faites que je redevienne un homme.

Emmeline tressaillit.

— Vous êtes émue, ma douleur vous touche, je suis sauvé !

Les yeux ardents du septembriseur se noyèrent de larmes. Il voulut parler encore, mais sa voix se brisa en sanglots. Il se traîna aux pieds d'Emmeline et pencha humblement son front sur la tapisserie.

Mademoiselle de Meseray détourna ses cheveux qui l'aveuglaient et regarda en frémissant d'horreur le monstre prosterné devant elle.

— O mon Dieu ! murmura-t-elle, délivrez-le du crime, mais délivrez-moi de son amour !

III.

Le septembriseur releva la tête et regarda mademoiselle de Meseray.

— Oh ! que vous êtes belle, dit-il en voulant lui saisir la main.

— Ne me touchez pas, s'écria-t-elle avec dégoût.

L'irritable septembriseur ne put cacher son dépit.

— Songe, dit-il d'une voix plus sûre, que je suis ton souverain maître. L'amour m'a courbé devant toi, mais ma puissance peut te jeter à mes pieds.

Le misérable se radoucit et redevint suppliant.

— De grâce, dit Emmeline, ne vous contraignez

pas : j'aime mieux vos fureurs que vos prières.

— Prends garde à mes fureurs, je te le dis encore ; prends garde que je n'aille chercher ton amant pour le déchirer sous tes yeux.

Le septembriseur se leva et ramassa son épée.

— Vous frémissez, vous avez peur; eh bien donc, un sacrifice pour votre amant. Tout à l'heure, je me croyais de l'âme, je me trompais : je suis la proie d'une infernale passion ; ce n'est plus mon âme qui demande de l'amour, c'est ma bouche.

Le septembriseur se tut, rejeta son épée et dévora Emmeline du regard.

Et, s'abandonnant à sa passion, il courut à elle les yeux errants, les bras tendus.

— Tuez-moi, dit l'orpheline.

A ces mots, le misérable s'arrêta comme devant un fleuve de sang; il pâlit et détourna avec effroi sa tête hérissée.

Le soleil, qui s'était caché, reparut à la fenêtre de la salle et rayonna doucement aux pieds de mademoiselle de Meseray. Ce fut pour elle d'un bon augure ; elle pensa que Dieu venait à son secours.

Le septembriseur, ébloui par le soleil, fit encore un pas vers elle. Alors l'infortunée entendit un plaintif hennissement; dans son imagination romanesque, elle vit déjà un cavalier armé accourant pour la défendre. Elle écouta avec avidité; mais nul bruit nouveau ne troubla l'immense solitude; c'était un silence de mort.

Le septembriseur, qui s'était soudainement apaisé, se ralluma peu à peu à la vue de l'orpheline. Il suivait d'un œil ardent les secousses de sa gorge, les frémissements de son épaule ; il admirait la blancheur mate de son cou, la forme adorable de ses yeux et de sa bouche, la mignardise de ses pieds et de ses mains : il songeait avec frénésie aux délices ineffables qu'il trouverait dans l'amour d'un ange pareil. Égaré par la violence de ses désirs, il voulait s'élancer pour saisir sa proie; mais la jeunesse et la candeur de la pauvre fille arrêtaient son élan.

Emmeline écoutait toujours; le morne silence du château n'était coupé que par le vent, qui battait légèrement les vitres. Elle désespéra d'un secours étranger; elle s'arma de sa vertu et jura de se défendre jusqu'à la mort.

— Je ne suis pas un écolier, je suis un septembriseur, dit tout à coup le misérable en repoussant la main céleste qui le retenait.

Et il se jeta avec une rage amoureuse sur mademoiselle de Meseray.

Saisie d'un spasme nerveux, Emmeline se débattit d'abord; mais bientôt elle fléchit et tomba inanimée. Sa pâle figure se parsema de teintes bleuâtres, sa bouche vermeille se décolora, son cœur cessa de battre, sa bouche de respirer.

Le septembriseur, ému, revint comme par miracle à ses premiers sentiments pour Emmeline; il ne voulut pas profaner cet ange du ciel qui venait de se réfugier dans la mort; il prit avec respect une des mains de l'orpheline et la toucha du bout des lèvres. Sa bouche s'était ouverte pour tous les calices de la volupté, sa bouche se referma sur une main refroidie. Ce baiser de mort fut la seule joie de son infernal amour.

Après avoir longtemps contemplé mademoiselle de Meseray, après avoir vu avec douleur tous les signes de la mort sur sa pâle figure, le misérable sortit lentement du donjon. — Il était plus morne et plus désolé que le cheval de M. de Meseray.

En dépassant le portail la pauvre bête s'arrêta, et sembla demander du regard à son nouveau maître quel chemin il fallait suivre.

— Hélas ! dit le tigre en pleurant, où vais-je?

IV

Le septembriseur était né, sur le penchant d'une colline, en la plus humble et la plus tranquille métairie de l'Auvergne. Dans son enfance ses regards ne se reposaient que sur sa mère, sur sa sœur, sur le ciel, sur la nature. Comme Danton à ses derniers jours, le septembriseur, à ses premiers jours, s'était épris de l'amour des champs. Les villes de l'Auvergne lui semblaient des cages de pierres; il en franchissait le seuil avec d'horribles étouffements. Comme le lion de la Montagne il aimait la liberté, la liberté aventureuse et sauvage qui ne s'arrête jamais. Aussi il devenait braconnier dans les bois et pêcheur dans les étangs du seigneur de son pays. Les gardes ne s'avisaient guère de l'arrêter; car il était d'une stature herculéenne, d'un courage héroïque; il se fût défendu jusqu'à la mort avant d'être enchaîné, la prison et la tombe étant pour lui pareille chose. Si les gardes lui demandaient de quel droit il chassait dans les bois de monseigneur, il répondait en levant une tête superbe toute hérissée par la colère : — Allez dire à votre seigneur que j'ai le droit de chasser partout comme il a partout le droit de se chauffer au soleil. Dieu seul est le maître du monde, et je suis un de ses enfants comme votre seigneur. Les gardes, plus surpris que le braconnier, s'en allaient en silence et se résignaient à fermer les yeux sur les délits à venir. En ce temps-là le septembriseur n'était pourtant pas un de ces vagabonds qui désolent les campagnes; il aimait le travail, et, quand il n'avait plus faim du gibier de son seigneur, il labourait les terres de son père avec une ardeur sans pareille. Le soir, après une laborieuse journée, il s'en revenait à la métairie tout en flattant ses chevaux de la main et de la voix; et

à son retour il se délassait en jouant avec sa sœur, ou son chien, ou son chat, à la clarté d'un feu de fagots, aux bruits alléchants d'une marmite et d'une cafetière qui semblaient jaser ensemble des délices du souper.

Ce fut ainsi que se passa la jeunesse du septembriseur.

Mais cette vie qui s'en allait doucement à la mort se détourna tout d'un coup à jamais de son cours.

Un jour monseigneur le rencontra à la chasse dans les bois avoisinant le parc. Et monseigneur lui dit, tout rouge de colère : — Vilain, je te ferai pendre si je te retrouve ici. Va-t'en!

Pour toute réponse le vilain lâcha un coup de fusil sur un lapin de garenne, qui alla tomber aux pieds de monseigneur. — C'est pour ma mère, monseigneur. — C'est pour mes chiens, goujat! Prépare ton âme à la mort, car demain tu seras pendu; nous enverrons ce soir la maréchaussée à tes trousses. Chasser sur mes terres! As-tu donc perdu la tête? — J'ai toujours ma tête sur mes épaules, monseigneur, et je pense qu'avant sa chute on fera la chasse aux nobles. Le vilain alla ramasser le lapin aux pieds du seigneur, et sortit du bois en chantant avec insouciance cette chanson d'amour des montagnes :

Baysso te mountagno
Lèvo te valloun!
Per me layssa veyre
Lo mio Zanetoun!

Le soir, pendant que la marmite racontait à la cafetière comment elle ressentait en elle les frémissements du lapin, la maréchaussée de la ville prochaine survint comme par miracle à la métairie. Le braconnier était alors à la chasse aux amours au bas de la montagne. Sa pauvre mère, tout éplorée, courut l'avertir. Il tempêta contre les seigneurs; et, la tempête passée, il eut peur de la prison, et dit à sa mère qu'il allait s'éloigner un peu du pays et qu'il reviendrait aussitôt que la colère seigneuriale serait apaisée. Sa Jeanneton pleura, sa mère sanglota; ce furent des accolades à n'en plus finir. — Adieu, ma mère; adieu, Jeanneton. — La mère partit, mais Jeanneton dit tant de fois adieu à son amant qu'elle le suivit dans sa fuite.

En attendant le retour du braconnier la maréchaussée dévora le lapin malencontreux qui jetait la désolation dans une famille.

Les amoureux allèrent à Paris. — A Paris leur amour se changea en débauche. Jeanneton fut infidèle; le braconnier regretta son pays, mais il n'était plus temps. Il n'eut point la force de se détourner des mauvais chemins qu'il suivait avec égarement, — Vous savez la suite de son histoire. Quand vint le jour solennel et terrible où le peuple se vengea des nobles, il se souvint du lapin de garenne et du seigneur de son pays : la fièvre de la révolte le saisit; son âme se teignit de sang, il fut fanatique, jacobin, furoriste; il devint septembriseur.

A la porte du château de Meseray toute sa vie repassa ainsi devant lui.

Cependant le pauvre cheval frappait du pied, et regardait tour à tour le portail et les deux chemins ouverts dans le bois.

— Où vais-je? dit encore le septembriseur.

Emmeline revint en sa pensée; une douleur infinie traversa son âme, il songea à mourir.

Il eut peur de la mort, il eut peur du jugement de Dieu; il étouffa ses remords et il éperonna son cheval.

VI.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

I.

Le château de Meseray n'était pas encore une solitude déserte; le septembriseur y avait laissé le prêtre d'Origny en lui disant : — Voilà ton ermitage. Et le vieillard n'était pas le seul habitant du donjon : durant le carnage une vieille servante s'était cachée dans un grenier, résolue de mourir si elle était découverte plutôt que de se laisser emmener du château. La pauvre vieille avait quatre-vingts ans, et depuis son enfance elle avait servi les seigneurs de Meseray. Le château était sa patrie, elle l'aimait comme le prêtre d'Origny aimait son église; d'ailleurs elle s'imaginait qu'elle mourrait le jour où elle en sortirait. C'était une tête extravagante croyant aux contes les plus extravagants. Dans sa jeunesse elle avait eu par hasard un enfant, l'enfant était mort sur son sein, et toutes les nuits elle le revoyait flottant autour d'elle, se penchant sur son lit. Elle disait que son enfant mort au château ne revenait qu'au château; en s'en exilant elle craignait de ne plus revoir son enfant.

Depuis le départ des révoltés le curé d'Origny était la proie d'un demi-sommeil qui ne le reposait pas. La vieille servante, l'ayant reconnu, s'était mise à le veiller avec la plus tendre sollicitude, heureuse d'avoir encore un être à servir.

Le second jour, dans la matinée, elle s'endormit en veillant le vénérable prêtre, qui, las d'un sommeil tourmenté de songes affreux, se leva péniblement et promena sa douleur dans le donjon. Le septembriseur venait d'en sortir. Tout à coup, en s'agenouillant devant le prie-Dieu de l'oratoire, le vieillard entrevit Emmeline. Il s'avança vers elle

avec un saisissement de joie, mais sa joie s'évanouit bientôt devant la pâleur mortelle de mademoiselle de Meseray. Il l'appela d'une voix émue, il la toucha d'une main tremblante : Emmeline fut sourde à sa voix, insensible au toucher de sa main. Ses paupières livides semblaient abaissées pour l'éternité; on eût dit que sa bouche flétrie venait d'être fermée par un baiser de la mort. Au désespoir, le prêtre courut éveiller la servante; il revint avec elle devant mademoiselle de Meseray. Après de bruyantes lamentations la pauvre vieille essaya de ranimer sa jeune amie; elle lui jeta de l'eau à la face, elle lui arrosa le front de vinaigre, elle la prit dans ses bras, elle la berça comme son enfant, espérant la réchauffer sur son cœur éteint. — Enfin, après une heure d'angoisses elle tomba dans une morne désolation, dans un désespoir infini; et, se tournant vers le prêtre qui priait, ou plutôt qui pleurait, elle murmura à diverses reprises : — Morte, quand je suis vivante, moi si vieille!

Elle avait déposé Emmeline sur un lit où la lumière du jour n'arrivait qu'à travers la blanche mousseline des rideaux. Le vieux curé contemplait la trépassée en sanglotant; il voyait avec d'amers regrets cette fille angélique enlevée au monde, qu'elle eût embelli de ses grâces et de ses vertus.

Emmeline était belle dans la mort comme dans la vie; elle semblait se reposer dans l'extase archangélique. On avait ouvert la fenêtre, et la brise rafraîchissante du matin agitait doucement les rideaux; jamais lit funéraire n'eut un aspect si doux, jamais trépassée ne fut plus belle à voir.

II.

Le lendemain l'église d'Origny, profanée par mille sacriléges, s'ouvrit encore pour les chants sacrés et pour la prière. Dans un simple cercueil en chêne recouvert d'un voile blanc mademoiselle de Meseray fut déposée au milieu de la nef. L'église était déserte. Quelques jours avant tout le peuple d'Origny eût assisté à l'enterrement d'Emmeline, les jeunes filles eussent été fières de la porter en son dernier refuge; mais aujourd'hui elles se cachent à la vue du cercueil après avoir jeté un regard insolent à la couronne de vierge de la trépassée; aujourd'hui il n'y a dans l'église qu'un prêtre, des desservants et des fossoyeurs.

C'est le vieux prêtre. Touché de sa douleur, Jacques Taillefer lui a permis de revenir en son église, mais seulement pour le service funèbre de la dernière des Meseray.

Le mauvais peuple d'Origny s'irrite de voir l'église tout en émoi en l'honneur de la noble défunte, il va criant partout au sacrilége national; mais les fidèles pleurent de joie en écoutant encore le divin langage des cloches.

Durant la messe un homme triste et morne vint religieusement s'agenouiller au chœur de l'église.

Il pria pour le repos de l'âme d'Emmeline avec autant de ferveur que le vieux prêtre.

C'était Jacques Taillefer.

Il pria en même temps pour sa fille.

Tout le monde s'étonnait dans le pays de la mort de mademoiselle de Meseray; on se demandait comment la prisonnière avait échappé à ses gardes pour aller mourir au château. Nul ne se doutait du dévouement de Marguerite; le cabaretier ne s'imaginait pas que sa fille eût pris courageusement les chaînes et le danger de mademoiselle de Meseray. Dans ces tourments sur le sort de Marguerite, il espérait qu'effrayée des sanglantes orgies des fanatiques, elle s'était enfuie à quelques lieues de là dans le pays de sa mère, où elle avait encore un grand nombre de tantes et de cousines.

Après la messe des morts, Jacques Taillefer osa traverser la petite ville à la suite du cercueil. Les rues étaient désertes; çà et là de vieilles femmes faisaient, au passage, le signe de la croix en pressentant que la mort allait venir pour elles.

A quelques portes on entendait les murmures des mécontents; les uns offensaient le lugubre convoi par des rires impies, les autres menaçaient le cabaretier par des regards colères. Le généreux Taillefer n'entendait que les chants des psaumes, et ne voyait que le simple cercueil qui dérobait au monde une jeune fille.

Le temps était calme et serein; le soleil, légèrement voilé, ne répandait qu'une triste lumière; le vent n'agitait les arbres que pour en détacher les feuilles. C'était pourtant un beau jour, mais un beau jour d'automne; le ciel en deuil semblait pleurer la mort de la nature.

Jacques Taillefer, qui souffrait de voir le délaissement de l'orpheline, voulut venger sa mémoire en suivant son cercueil jusqu'au château.

Au milieu du chemin, le prêtre épuisé vint s'appuyer sur son bras pour lui prouver son estime.

Le prêtre et le tribun allèrent en silence. De temps en temps leurs yeux baissés s'élevaient tristement au ciel. Des nuées d'hirondelles cherchant ailleurs le printemps passaient au-dessus d'eux et remplissaient les airs de cris aigus.

Les feuilles tombaient et fuyaient bruyamment dans les sillons; quelques notes plaintives répondaient du fond de la vallée aux cris aigus des hirondelles.

— Voilà bien un jour de mort, murmura le prêtre. — O mon Dieu! que ne suis-je à cette heure dans le cimetière, à l'ombre de mon église!

Jacques Taillefer n'essaya pas de consoler le vieillard. — La consolation, pensait-il, serait une douleur de plus.

On arriva à l'ancienne chapelle du château en chantant le sombre *miserere*.

On descendit en silence sous les voûtes silencieuses où repose encore la famille des Meseray.

Quand la noble défunte eut été déposée auprès de sa mère, sous la pâle lumière de deux lampes sépulcrales;

Quand le prêtre et les desservants, Jacques Taillefer et les fossoyeurs eurent arrosé le cercueil d'eau bénite;

Le vieillard s'agenouilla, appuya sa bouche glacée sur le chêne béni, et dit d'une voix solennelle : — Dernière fille des Meseray, dormez en paix jusqu'au grand jour du jugement!

Le funèbre écho des voûtes sépulcrales répéta ces saintes paroles : — Dernière fille des Meseray, dormez en paix jusqu'au grand jour du jugement!

Et on n'entendit plus qu'un lugubre silence.

Le prêtre se leva, les assistants sortirent, et on referma la lourde porte des voûtes.

VII.

ARNOULD ET MARGUERITE.

I.

Ne troublons pas le repos des morts; retournons à nos jeunes prisonniers. Les chevaux de la berline, depuis longtemps oisifs au château, fuyaient comme le vent vers Paris. Dès la première soirée on s'arrêta à Compiègne pour s'y reposer la nuit. Dans cette ville toute royale la Révolution était mal venue, et au passage des prisonniers un morne silence régna partout.

Pour charmer les ennuis de la route les gendarmes avaient forcé leurs victimes de suivre la berline à pied dès la première maison de Compiègne. Ils espéraient recueillir de cette belle œuvre les applaudissements du peuple; mais partout le peuple s'intéressa à la jeunesse et à la beauté d'Arnould et de Marguerite : les femmes pleuraient, les enfants se cachaient dans les bras de leurs mères; c'était une désolation sans pareille. Les deux amants, qui tant de fois en un seul jour avaient été poursuivis par les cris ignobles de la populace, bénirent cet accueil silencieux et triste. Le petit curé, s'imaginant que les larmes tombaient pour lui, disait ses patenôtres avec reconnaissance. — O mon Dieu! s'écria-t-il en voyant une église, étends ta main sur ce pays de Cocagne! — Et vous, poursuivit-il en voyant un gendarme qui s'avançait vers lui, daignez nous conduire dans la meilleure hôtellerie de cette ville.

Malgré ses prières il fut jeté avec ses deux amis de voyage dans un cachot humide, où ils eurent en communauté une cruche d'eau, un pain de soldat et un lit de paille d'avoine. Le petit curé se coucha le premier. Arnould et Marguerite se consolèrent où se désolèrent longtemps ensemble; enfin Arnould, plus faible à cause de sa blessure à peine cicatrisée, tomba épuisé à côté du prêtre. Marguerite pria une dernière fois s'enveloppa dans sa vertu et s'endormit paisiblement auprès d'Arnould.

Le lendemain, avant de partir, les gendarmes eurent l'infamie de vouloir ajouter des fers aux tortures des prisonniers. Ils les amenèrent à la porte de la prison afin que tous les passants et tous les voisins fussent spectateurs de leurs grimaces.

— Nous enchaîner! dit Marguerite en pensant à mademoiselle de Meseray, nous enchaîner! Mais, si vous partiez sans nous, nous irions à Paris nous livrer aux bourreaux.

— C'est par charité qu'on vous enchaîne, dit un des gendarmes : est-il rien de plus charitable que d'enchaîner deux amants? Le petit curé joufflu, qui vous regarde en se lamentant, ne vous enchaînerait pas mieux avec le secours d'une oraison.

Arnould, indigné, ne put résister à sa colère. C'était au moment où l'autre gendarme lui saisissait les mains pour les présenter aux fers : il se jeta violemment contre lui et le renversa sur la muraille en dégageant ses mains.

Le premier gendarme voulut réprimer cette noble colère; mais Arnould, plus irrité, l'envoya mordre la poussière aux pieds de son pareil.

Les assistants applaudirent du fond de leurs cœurs. Le peuple applaudit toujours à la force et au courage. L'un des spectateurs de cette scène fut même assez téméraire pour aller au secours d'Arnould.

— Gendarmes du diable! dit cet homme d'une voix tonnante, je ne vous conseille pas d'enchaîner vos prisonniers!

— Je veux bien qu'ils m'enchaînent, dit Arnould d'un ton superbe; mais je leur défends de toucher à cette jeune fille.

Les gendarmes, qui étaient deux lâches, craignirent l'issue de cette scène, et ils firent avancer la berline en disant qu'ils dédaignaient de lutter avec des brigands destinés à la sainte guillotine.

— Sainte guillotine, ayez pitié de moi! dit le prêtre en commençant un sourire qui finit par une grimace.

Arnould tendit la main à celui qui était venu pour le défendre et monta dans la berline, où déjà l'attendait Marguerite.

— Pourquoi m'avez-vous préservé de leurs fers?

dit-elle avec un triste sourire; j'eusse été si heureuse de les porter!

Au prèmier village la pauvre fille demanda un verre d'eau; les gendarmes firent semblant de ne pas entendre. — Tant mieux, pensa-t-elle; ils se vengent sur moi du courage d'Arnould.

Ils se vengèrent en vrais gendarmes durant toute la route. Je ne raconterai pas tous les petits supplices dont ils accablèrent les prisonniers; ce serait un désolant chapitre qui ne finirait pas.

La berline entra dans Paris vers onze heures du soir. Les gendarmes remirent au lendemain leur visite à Marat; ils passèrent la nuit à s'enivrer dans une mauvaise auberge du faubourg Saint-Denis avec quelques sans-culottes d'alentour venus à leur aide pour veiller les trois aristocrates destinés, suivant leur métaphore un peu hasardée, à la grande gueule de la guillotine.

III.

En ce temps-là vivait à Paris un homme étrange, qui n'avait point de famille, mais qui avait une patrie;

Un médecin ayant pour scalpel une guillotine, qu'il promenait par toute la France pour en trancher les mauvaises plaies;

Un journaliste, qui demandait du sang humain pour écrire;

Un tigre, qui avait attendu l'heure du carnage dans un souterrain;

Un insensé, qui voulait élever le peuple en abattant toutes les têtes qui dépassaient la foule;

Un malheureux n'ayant au cœur que de la haine, ou plutôt n'ayant pas de cœur.

Quand s'évanouit le règne de Louis XVI, le martyr de la royauté, on vit le règne de la terreur, et cet homme devint roi à son tour, le roi des terroristes! ou plutôt il devint dieu, le dieu sanglant des démagogues!

Le misérable n'avait pas eu de mère; car quelle mère a eu de pareils enfants?

Il s'appelait Marat.

Or donc ce fut devant Marat que comparurent Arnould et Marguerite.

C'était un matin; le ciel était sombre; les rumeurs apaisées dans la nuit se réveillaient de toutes parts devant la maison de Marat. A la porte du tribun des vagabonds demandaient des distractions : le supplice des aristocrates, le pillage des hôtels; les uns prêchaient la révolte, les autres lisaient aux passants *L'Ami du Peuple;* ceux-ci racontaient les fabuleuses amours de la reine, ceux-là chantaient d'ignobles chansons où *lanterne* rimait avec *guillotine.*

— Passons vite, dit Marguerite aux gendarmes. Mais la hideuse populace qui s'abattait là arrêta les gendarmes et leurs prisonniers.

Avant de passer, il fallut que les pauvres amants subissent tous les outrages de cette foule insensée.

Ils trouvèrent Marat dans une chambre obscure tapissée de pamphlets et de gazettes. Là étaient amassés *La Chronique scandaleuse*, *La France libre*, *La Madeleine convertie*, *La Démence et l'Agonie de Mirabeau*, *Le Christ dévoilé*, *Les Métamorphoses*, *Les grandes Colères du père Duchêne*, *Les Fastes scandaleux*, *La Litanie des Rois*, *Les Crimes des reines de France*, et mille autres écrits pareillement furibonds.

Le tribun, qui ne dormait jamais, irritait alors ses fureurs contre les rois et les nobles par la lecture d'un libelle anonyme ayant pour titre *La Grandeur du Peuple.* Il était assis devant un feu noir et morne; les bûches pleuraient et semblaient ne s'allumer qu'à regret. Sur les bords d'une cheminée en pierre étaient éparpillés les derniers numéros de *L'Ami du Peuple* et de *L'Ami du Roi.* Outre le libelle anonyme, Marat avait entre les mains *Le Lever de l'Aurore*, petite satire d'ancienne date dont presque toute l'édition avait passé à un auto-da-fé de la cour pendant que l'auteur passait à la Bastille. Cet écrit était devenu singulièrement rare, et Marat le pressait dans sa main comme une chose précieuse.

Le tribun représentait dignement la populace par le cynisme de son costume : il était à peine vêtu d'une houpelande en lambeaux, d'une vieille culotte de soie noire à demi débraillée; il avait sur la tête une guenille en turban où s'épanouissait une cocarde, aux pieds des souliers sans boucles à demi perdus dans les cendres de l'âtre.

A la vue de cet homme si laid, Marguerite eut un mouvement de dégoût. Elle se souvint avec surprise de l'enthousiasme que son père montrait souvent pour Marat : suivant Jacques Taillefer, c'était un républicain plein d'extravagantes vertus, un fou sublime, capable de sauver comme de perdre la nation. Elle espérait trouver en Marat un autre Jacques Taillefer, c'est-à-dire un homme ayant plus de cœur que de tête; mais en voyant la face livide, la grande bouche convulsive, l'œil colère du tribun, elle devina Marat, le colosse de haine, le géant d'horreur autour de qui se groupaient toutes les mauvaises passions du temps. Elle souffrit de cette triste découverte, car elle aimait le peuple et les défenseurs du peuple. Elle avait nourri son âme de la morale de l'Évangile et des sermons de son père, elle avait suivi de tous ses vœux son illustre compatriote Camille Desmoulins; mais dans son cœur Arnould s'agitait sans cesse; et elle aimait tout à la fois les nobles et le peuple.

Arnould ne s'étonna point de la laideur de Marat : dans son imagination les grandes figures républicaines se dessinaient plus horribles encore. S'il avait vu Robespierre le tribun coquet et mignon qui passait la plus belle moitié de son temps à s'enjoliver et qui écrivait ses mauvais discours en manchettes, il lui eût dit à coup sûr : — Tu n'es pas Robespierre, tu es plus monstrueux que Marat, car la nature ne t'avait pas destiné au rôle odieux que tu joues.

Marat avait vivement tourné la tête vers les gendarmes et les prisonniers. Son regard, toujours courroucé, s'était arrêté sur Marguerite sans s'adoucir : il se souciait bien de la douleur et de la beauté de la jeune fille! Un des gendarmes lui remit le procès-verbal du septembriseur. Il le lut avec avidité, en traçant de petites croix à divers passages avec un crayon rouge.

Tout à coup il bondit sur son fauteuil et s'élança vers Marguerite.

— Tu es la fille de Meseray? s'écria-t-il avec un éclat de voix.

— Oui, je suis la fille du comte de Meseray, dit Marguerite avec dignité.

— J'en suis bien aise! reprit le tribun en la contemplant d'un œil avide.

Et il se remit à lire le procès-verbal, tantôt souriant, tantôt grimaçant, l'œil plein d'éclairs, la narine mouvante. Quand il eut fini, il regarda Arnould et le petit curé, qui eût autant aimé, malgré ses péchés, comparaître devant Dieu que devant Marat.

— D'où viennent ces faquins-là? demanda le tribun aux gendarmes; cette lettre ne me parle pas d'eux.

— Voilà l'histoire, citoyen, dit un des gendarmes. D'abord ce petit chérubin bouffi est un curé qui nous fut amené à Origny par les patriotes d'Avenelles, le pays des calotins; il y en a autant que de c—; et ce grand muscadin, tout pâle d'une petite égratignure, qui semble porter le deuil de sa mort prochaine, est tout simplement l'amoureux de la fille de défunt Meseray.

— Les belles mœurs de la noblesse! murmura Marat avec mépris.

En ce moment sa gouvernante, c'est-à-dire sa maîtresse, c'est-à-dire sa femme puisqu'il l'avait épousée un beau jour de printemps à la face du soleil, survint dans la chambre et déposa sur la cheminée un numéro de *La Feuille villageoise* et une satire toute fraîche sur *M. Marat*, *le grand médecin de la vie*.

— Donc, poursuivit le gendarme, l'amoureux, voyant partir sa belle, imagina de partir avec elle pour partager ses malheurs. Nous cheminions en paix quand il vint caracoler autour de nous en criant *vive le Roi*. C'était ingénieux. Nous avons réuni au plus tôt ces deux modèles d'amour.

Marguerite rougit et regarda Arnould avec amertume.

— Vous êtes de braves citoyens, dit Marat; la nation n'oubliera point vos services; j'écrirai à la commune de Saint-Quentin de vous délivrer à chacun vingt-quatre livres pour première récompense. Vous allez, avant de retourner, conduire ces aristocrates à l'Abbaye.

Marguerite fit un pas vers Marat.

— J'espérais, dit-elle d'une voix étouffée, j'espérais...

— Les aristocrates n'espèrent point devant moi, dit Marat avec humeur.

— Je n'espérais pas pour moi, mais pour lui, reprit Marguerite en regardant Arnould : son seul crime est de m'avoir suivie...

La pauvre fille rougit encore et dévora ses larmes : — Son seul crime est de m'aimer.

En disant ce dernier mot, elle était toute défaillante.

— Et tu crois, dit Marat, qu'on n'est pas coupable en aimant une aristocrate?

Marguerite baissa la tête avec résignation.

Arnould à son tour s'avança vers Marat.

— Il n'y a ici qu'un seul aristocrate, et c'est moi! dit-il à haute voix. Je me nomme Arnould de Longpré; mon père était marquis, et je suis marquis en dépit de la bande rouge. Je dois dire toute la vérité à monsieur Marat : cette noble fille, qui allait s'abaisser en vaines prières, n'est point Emmeline de Meseray, c'est Marguerite Taillefer; ce procès-verbal doit parler de son père. Marguerite a eu pitié d'Emmeline, elle a voulu mourir pour elle.

— Ne l'écoutez pas, dit Marguerite avec un triste sourire : il s'égare, il devient fou, il veut me sauver; ne l'écoutez pas! Je suis Emmeline de Meseray; il se nomme Arnould de Longpré; sa famille est noble, mais sa famille a toujours été la providence des pauvres. N'allez pas l'arracher à sa mère, qui en mourrait! Vous avez une mère, monsieur : eh bien donc, pensez à votre mère!

— Ma mère? dit Marat en passant sa main sur son front; je n'ai pas de mère.

A cette horrible réponse tout le monde pâlit.

—Ma mère, reprit-il, c'est la nation. Les nobles l'ont déchirée, il faut que je la venge par le sacrifice des nobles!

— N'est-ce point assez d'un sacrifice? murmura Marguerite. Je vous demande en grâce cette mort glorieuse, qui expiera les fautes des nobles. Je suis la dernière de ma famille, je ne regretterai rien en ce monde. Faites-moi mourir, mais laissez vivre Arnould!

— Arnould, Arnould, dit Marat avec distraction... Il me semble avoir vu ce nom-là dans le procès-verbal du septembriseur.

Il relut la lettre d'un regard rapide :

« A Origny j'ai trouvé un digne clubiste...
« Jacques Taillefer... Un vieux tilleul... un saint
« Jacques... le château armé jusqu'aux dents...
« Quel beau jour que cette nuit-là !... Je t'envoie
« la fille du défunt... Arnould de Longpré... »

— Ah ! ah ! voilà ce que je cherchais ! Voyons donc tout le paragraphe :

« Dans la grande salle j'ai trouvé le plus auda-
« cieux de nos ennemis atteint d'un coup mortel.
« Il s'appelle Arnould de Longpré. Je t'écris son
« nom afin que, si par miracle il ne meurt pas de
« ses blessures, il te soit loisible de l'appeler à ton
« tribunal. »

S'adressant à Arnould :

— Ah ! tu n'es pas mort !

— Et, si je n'avais les mains liées, monsieur Marat le serait avant moi, dit Arnould avec mépris.

Marat trépigna de rage; il saisit son crayon rouge et fit une petite croix sur le nom d'Arnould.

— Voilà ton épitaphe, marquis.

— C'est une glorieuse épitaphe ! On n'en verra point de pareille sur la tombe de monsieur Marat.

— Sur ma fosse on verra un monument ! dit le tribun avec orgueil.

— Oui, reprit Arnould, un monument colossal si les os de toutes les victimes y sont rassemblés.

Marguerite, jusque-là retenue par Arnould, se jeta aux pieds de Marat. Sa douleur, sa beauté, ses larmes auraient touché des tigres : il vit tout cela sans s'émouvoir, il détourna la tête avec ennui.

— Les républicains sont généreux, dit Marguerite : soyez donc généreux, vous qui êtes le plus puissant des républicains ! Je ne veux pas mourir; il est encore si matin pour moi ! je ne veux pas qu'il meure, car c'est mon amant. Ayez pitié de la jeunesse et de l'amour ! Vous avez aimé, monsieur ; vous avez été jeune : souvenez-vous de ce temps-là !

— Je ne suis pas votre juge, dit Marat avec impatience ; vous comparaîtrez devant le tribunal du peuple.

— Oui ! dit Marguerite, cet odieux tribunal qui condamne toujours ! S'il nous faut y comparaître nous sommes perdus ! Vous pouvez nous sauver de cet abîme : déchirez ce procès-verbal, faites-nous grâce de la prison, oubliez-nous. — Oh ! monsieur, la prison c'est la mort dans la vie ! Vous le savez : on m'a dit que vous aviez passé deux ans sans voir le soleil. Ne plus voir, ne plus respirer, ne plus entendre, voilà la prison. Le soleil est si doux ! le ciel est si beau ! Oh ! monsieur, vous qui vous dévouez pour la liberté, laissez-nous la liberté.

Marat, qui demeurait insensible, répondit avec calme, après avoir cherché une métaphore suivant la coutume des orateurs du peuple :

— Quand le chasseur surprend un tigre qui a failli le dévorer il ne s'avise pas de le lâcher : ainsi font les républicains qui saisissent les nobles au péril de leur vie. Il fallait vous défendre jusqu'à la mort comme le ci-devant comte de Meseray.

— Qu'on m'emmène tout de suite ! s'écria Arnould. Le Roi est en prison : il est glorieux à ses fidèles sujets de partager sa captivité. Mais, avant de partir, je jure à la face de Dieu que cette jeune fille n'est pas Emmeline de Meseray. Monsieur Marat, l'ogre affamé d'aristocrates, devrait sentir que c'est une fille du peuple.

— Oh ! Arnould, dit Marguerite, vous êtes bien cruel !

Elle voulut saisir la main de Marat.

— Ne parlez donc plus à cette bête féroce, murmura Arnould. Ses juges, fussent-ils des tigres, seront plus compatissants.

Marat, dont la bouche écumait, jeta sur Arnould un regard sanglant.

Marguerite sembla d'abord écouter la voix aimée d'Arnould ; mais la femme qui veut sauver son amant n'a jamais dit son dernier mot.

— Monsieur, dit-elle en se traînant vers Marat, ayez quelque patience, c'est ma dernière prière. Songez que dans quelques minutes vous aurez perdu un beau moment d'accorder une grâce. — Soyez charitable, au nom de la France et de la liberté, ces grandes choses qui sont vos dieux ; laissez-nous la vie ! Quel mal ferons-nous à la république? Nous irons nous ensevelir au fond de la province; et ne sera-t-il pas doux à votre cœur de penser que deux enfants sauvés par vous de l'échafaud ?...

Marat, devenu rêveur, semblait s'attendrir. Tout à coup il interrompit la suppliante.

— Je suis ennuyé de toutes ces lamentations. — Emmenez-les à l'Abbaye, dit-il aux gendarmes.

— Mais moi ! dit le petit curé en s'inclinant devant Marat.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda le démagogue.

— Leroy, reprit-il doucereusement.

— Il n'y a plus de roi; ton nom est un outrage au peuple, ton nom conspire contre la république. — A l'Abbaye !

Marat retourna au coin du feu et se mit à feuilleter *Le Lever de l'Aurore*. Bientôt il tourna la tête pour s'assurer que les gendarmes suivaient ses ordres. Arnould et Marguerite sortaient de sa chambre. Sur le seuil la jeune fille regarda Marat

pour la dernière fois : il y avait dans ce regard tant de tristesse et d'amertume que le tribun en fut ému et regretta d'avoir été si dur.

— Il est encore temps de les sauver! lui cria une voix du fond de ses entrailles.

— Nous verrons demain, murmura-t-il.

Le lendemain Marat se souvenait de ceux qu'il fallait sacrifier au peuple, mais jamais de ceux qui attendaient sa miséricorde.

III

Quand Arnould arriva devant l'Abbaye, il pria un des gendarmes de dire au geôlier de cette prison que Marguerite était sa sœur, afin que le geôlier ne songeât point à les séparer. Marguerite, qui entendait Arnould, essuya une larme de joie. Cette horrible prison, tout émue encore du massacre des septembriseurs, devenait pour elle un palais; enchaînée dans les mêmes fers avec son amant, n'est-ce pas le plus beau rêve d'une captive qui n'ose plus rêver de la liberté?

Les gendarmes, en confiant les prisonniers au geôlier, accomplirent le vœu d'Arnould; ils assurèrent que c'étaient le frère et la sœur, et que les gardiens ne seraient pas coupables envers la nation en les laissant ensemble.

— Nous n'y regardons pas tant, dit le geôlier en essayant de sourire; nous laisserions ensemble Dieu et diable. La sainte liberté règne jusqu'au fond des cachots; les prisonniers sont égaux devant la mort.

Il y avait dans toutes les prisons, grâce aux changements des guichetiers, un désordre étrange qui permettait à tous les prisonniers de se voir, de se consoler.

L'Abbaye était un petit hospice où s'agitaient alors un grand nombre de malheureux plus ou moins malades d'aristocratie. Les révolutionnaires ne trouvaient qu'un remède à cette maladie, la guillotine.

A l'Abbaye, Arnould vit partout inscrites les hideuses maximes des terroristes. Au-dessus de son grabat ses yeux s'arrêtaient souvent sur cette sentence ironique charbonnée par la main tremblante d'une victime :

Sous ce règne de l'égalité
on rapetisse les grands
en leur coupant
la tête.

Durant deux heures de la journée, Arnould et Marguerite demeuraient ensemble. Les guichetiers, plus humains depuis la septembrisation, permettaient aux prisonniers, moyennant une redevance inouïe, de lire les gazettes, du moins les gazettes républicaines: les deux amants accueillaient avec joie l'histoire journalière des événements, même quand cette histoire était écrite par Marat. La république française s'élevait sur des triomphes sans nombre; Montesquiou s'emparait de la Savoie, Dumouriez de la Belgique. Arnould souffrait de ces triomphes; comme tous les francs gentilshommes du temps, il ne voulait que la gloire de son Dieu et de son roi. Marguerite souffrait d'abord devant la douleur d'Arnould; mais bientôt, revenue dans sa nature, elle s'enorgueillissait des victoires du peuple. Elle pensait à son père, qui verrait avant de mourir l'accomplissement du rêve de toute sa vie; elle pensait à ces grands républicains qu'elle suivait de ses vœux, Camille Desmoulins, Saint-Just, Condorcet, Jean de Bry, qui représentaient si dignement son pays à la Convention. Arnould les poursuivait avec acharnement de sa haine et de son mépris; à ses yeux c'étaient les dignes représentants de la canaille; et il s'irritait des généreuses apologies de Marguerite. — Plus vous les défendez et plus je les trouve hideux, disait-il à son amie.

Le 2 novembre, il accourut à la chambre de Marguerite, et lui dit avec aigreur :

— Je suis charmé de vous apprendre que votre Jean de Bry a dit hier ces belles paroles à la Convention : « Il faut juger à la fois Marat et « Louis XVI. Marat a mérité le titre de mangeur « d'hommes : il serait digne d'être roi. »

Marguerite garda le silence.

— Oh! mon Dieu! reprit Arnould, accoupler ainsi un monstre à un roi!

— Louis n'est pas un roi, dit Marguerite. Arnould s'irrita. Elle reprit avec calme :

— Un roi ne laisse pas renverser son trône.

Arnould se promenait avec agitation; son œil étincelait de courroux, il se frappait le front avec colère.

— Hélas! dit Marguerite en pleurant, si vous étiez avec mademoiselle de Meseray vous ne parleriez pas de toutes ces choses; vous ne songeriez qu'à vous aimer; vous vous réfugieriez au fond de vos cœurs, et vous arriveriez à la mort par un chemin charmant. Pourquoi ai-je voulu sauver Emmeline!

Arnould prit les mains de Marguerite, et sécha les larmes qu'elle versait sous des baisers de feu.

IV

Le lendemain, Arnould s'éveilla moins désolé que les autres matins; le ciel de son âme s'animait d'une douce lumière. Ses songes avaient été charmants; et durant plus d'une heure, le front penché au bord de son grabat, le regard perdu

dans le grillage de sa fenêtre, il poursuivait leurs fugitives images.

Dans le roman de la vie, il est un chapitre qu'on relit tous les jours avec délices, le chapitre des souvenirs. Les prisonniers surtout s'arrêtent à tous les mots magiques de ce chapitre avec une joie infinie; ils oublient qu'ils sont enchaînés en se réfugiant dans ce beau temps de jeunesse et de liberté qu'ils ont perdu. Depuis plus d'une semaine, Arnould, distrait par les événements de la république, ne songeait plus au passé, ce grand consolateur du présent; il avait à peine, le matin et le soir, une prière pour sa mère, pour ses sœurs, pour Emmeline. — Dans ce temps-là on priait encore Dieu. — Durant la nuit des rêves charmants avaient réveillé ses jeunes années; tous ses souvenirs s'étaient déroulés devant lui comme une guirlande de chastes élégies. A son réveil, il vit avec horreur sa noire prison, et son âme retourna dans la vallée d'Origny. Ce matin-là le temps était morne, le ciel pâle, l'air glacial; il se souvint avec délices de la voûte éclatante, du soleil en feu, des beaux paysages de son pays. La hideuse fenêtre de sa prison lui rappela celle de sa chambre, où il s'appuyait tout tremblant d'amour pour entrevoir Marguerite à travers le feuillage du tilleul. Dès qu'il eut touché ce premier souvenir, tous les autres s'égrenèrent comme un chapelet dans les mains d'une dévote; il revit Marguerite s'ébattant avec les chats et les chiens devant la porte du cabaret, gambadant avec les buveurs, jetant des pierres dans le bouquet de gui servant d'enseigne, Marguerite devenue amoureuse, s'appuyant languissamment sur la fenêtre ombragée par le tilleul, arrosant ses jacinthes et ses roses de mai, écoutant les battements de son cœur, enfin Marguerite dans le champ de sainfoin, la chevelure éparse, le corsage en désordre. Et tout en revoyant ces scènes charmantes, Arnould croyait respirer encore le parfum du seigle, des roses et du sainfoin.

Ses yeux s'étaient détachés du grillage de fer; tout à coup, à la vue d'une cruche cassée qui meublait son gîte, il se souvint qu'il était en prison.

— Le soleil luit pour tout le monde! dit-il avec colère. O mon Dieu! que ne puis-je abîmer tous ceux qui m'ont pris ma place au soleil!

Deux tableaux à la fois s'éclairaient sous ses yeux : le passé, gracieux et souriant comme une image de Boucher, le présent, plus noir et plus lugubre que l'imagination du Dante. Involontairement il se détacha du premier tableau; il pensa encore à Marguerite, son cœur se ranima à ses premiers feux, et pour un instant mademoiselle de Meseray fut renversée de l'autel. Les attraits de Marguerite lui revenaient en la mémoire; il revoyait sa chevelure d'ébène, ses joues pleines de roses, ses yeux ardents que l'amour voilait avec tant de langueur, sa gorge émue, sa jambe arrondie, et par-dessus tout cette mine enjouée qui charmait tout le monde.

C'est ainsi que Marguerite était dessinée dans le cœur d'Arnould, mais elle ne ressemblait plus guère à ce portrait; l'oubli de l'inconstant était tombé sur sa jeunesse comme un linceul glacé; et les yeux ardents s'étaient voilés par la douleur, et les roses des joues, effeuillées par le chagrin, ne devaient plus refleurir. — Arnould, que n'avez-vous cueilli ces roses!

Pourtant Marguerite était toujours belle; sa tête, d'une forme charmante, couronnée de cheveux noirs, triste, mais d'une tristesse souriante et sentimentale, aurait séduit les plus rebelles.

Arnould repoussa sans pitié l'image d'Emmeline, qui se glissait devant lui quand il voulait regarder une autre femme; et, s'étant levé, il s'en fut attendre Marguerite dans une salle commune à tous les prisonniers. Elle vint bientôt ayant en ses mains un petit chat qu'elle avait pris au guichetier. Arnould était tremblant comme dans le champ de sainfoin. Il voulait confier à Marguerite qu'elle redevenait la reine de son cœur, mais cette confidence s'arrêtait à ses lèvres : il craignait qu'elle n'en fût alarmée ou qu'elle n'y eût point foi. Enfin, saisissant le petit chat qu'elle tourmentait par ses caresses, il lui reparla de ce beau temps où elle jouait ainsi à la porte du cabaret, à l'ombre du vieux tilleul.

A ce souvenir, qui lui venait d'Arnould, elle se mit à pleurer.

La salle était presque déserte; Arnould essuya rapidement les larmes de Marguerite par deux baisers.

— Les larmes étaient douces, murmura-t-elle, mais les baisers sont amers.

— Vous pleurez, Marguerite!

— Je pleure ce temps-là.

— N'êtes-vous pas belle comme alors?

— Ah! si je n'avais perdu que la beauté!

— Je vous aime, Marguerite.

— Vous m'aimez, Arnould! Si ce n'est pas un mensonge, c'est pis, car c'est une ironie.

— Je vous aime! reprit Arnould avec tout l'accent de la vérité.

Marguerite sourit avec amertume.

— Vous m'aimez! Eh bien, je ne vous aime plus, car je méprise votre cœur. Jusqu'ici j'admirais votre loyal caractère, votre fidélité au roi et à Emmeline...

— Mais je vous aimais avant d'aimer mademoiselle de Meseray.

— Non, Arnould, vous ne m'aimiez pas : l'amour est plus constant, mon pauvre cœur me le dit sans cesse ; vous ne m'aimiez pas ; et, si je pleurais un beau temps tout à l'heure, je ne pleurais pas le temps où je croyais être aimée. Ne vous abusez pas, Arnould : tout l'encens que l'amour a brûlé dans votre âme l'a été pour Emmeline. Nous allons mourir bientôt : gardez-vous de changer d'amour, ce serait changer de religion; restez fidèle à mademoiselle de Meseray comme à votre roi; point d'apostasie à l'heure de la mort.

— Marguerite, je vous ai aimée, je vous aime encore. J'avoue que durant quelques années Emmeline est venue dans mon cœur lutter contre vous, mais je vous jure devant Dieu !...

— Arnould, ne jurez pas! il n'y a pas de prêtre ici, et vous mourrez sans confession. Songez plutôt à Emmeline, qui vous appelle en pleurant au fond du bois de Meseray.

Arnould pencha tristement la tête.

— Ce serait une barbarie de l'oublier quand elle n'a plus que vous en ce monde. Aimez-la toujours, son âme en sera consolée; aimez-la toujours, et laissez-moi dans mon veuvage.

Marguerite sourit avec mélancolie.

— Je souffre, reprit-elle, mais ne me plaignez pas, la douleur est devenue mon plus cher refuge ; je ne suis bien que dans la douleur, et tous les jours je m'y enfonce plus avant. J'éprouve souvent cette sombre volupté des trappistes qui creusent leurs fosses; je m'imagine follement que je souffre pour Emmeline et pour vous, que je suis martyre de l'amour comme tant d'autres furent martyrs de la religion; ma douleur me grandit à mes yeux et j'en suis toute glorieuse. Aimez Emmeline, Arnould; j'aime mieux ma douleur que votre amour.

V.

En vain Arnould essaya de changer les sentiments de Marguerite : aussitôt qu'il lui parlait d'amour, elle lui parlait d'Emmeline.

Quand il regrettait le beau paysage d'Origny, elle l'écoutait avec d'ineffables délices.

—Je crois entendre de la musique, lui disait-elle.

Leurs journées se passaient dans une morne lenteur; ils demeuraient isolés des autres prisonniers, hormis seulement à l'heure solennelle de l'arrivée des journaux. Alors toutes les victimes, animées par un commun intérêt, semblaient se liguer contre le gouvernement de la fureur; on tremblait, on se désolait, on espérait ensemble; une amitié passagère régnait dans la salle, tous les regards étaient compatissants; mais, après ce fugitif élan de sympathie, le premier groupe se dispersait en vingt autres qui débordaient dans les corridors. C'était en ce moment que Marguerite venait à la rencontre d'Arnould. Il la baisait fraternellement au front, et l'emmenait dans le coin le plus obscur et le plus désert, souvent dans la cour, malgré la mauvaise saison, sur un petit banc de pierre où étaient tombées des pluies de sang et de larmes. Il lui racontait d'abord les événements de la veille; quelquefois il lui donnait l'espoir d'une prochaine délivrance; mais Marguerite n'y croyait pas et lui disait que la mort seule les délivrerait.

— La mort n'a pas voulu de moi, pensait Arnould en appuyant la main sur sa poitrine.

Il souffrait toujours de sa blessure ; mais il cachait si bien son mal que, malgré son amour, Marguerite ne s'en doutait pas.

Le temps où ils pouvaient se voir fuyait bien vite : ils ne se voyaient que le matin et le soir ; le reste du temps était un supplice infini. Arnould le passait en rêveries oisives, Marguerite à prier et à pleurer.

Souvent Arnould se sentait saisi d'une belliqueuse ardeur ; il tempêtait contre sa destinée, qui l'avait conduit dans une prison quand il pouvait se couvrir de gloire en défendant son roi. Marguerite parvenait à grand'peine à l'apaiser dans ces moments de fièvre et d'exaltation.

— Ah ! disait-elle avec regret, si cette ardeur qui vous emporte était dépensée pour le peuple ! — Je vous plains, Arnould, je vous plains d'être venu au monde trop tard; vous étiez né pour illustrer la chevalerie. Ce fut un beau temps pour la gloire des nobles; mais il n'y a plus de tournois, et aujourd'hui il n'y a plus de gloire pour les nobles, soit qu'ils combattent contre le roi ou contre le peuple. Du reste, les nobles ne se soucient guère de batailles : au lieu de veiller leur roi à l'heure du danger, les uns vont se pavaner à Coblentz, les autres se barricadent dans leurs greniers. On juge en ce moment Louis XVI : s'il est condamné, ils le laisseront mourir sans s'émouvoir; et pourtant le roi est leur dernière espérance.

— Oui, disait Arnould en soupirant, la noblesse tombera avec le roi aux pieds du peuple. Adieu toutes mes glorieuses espérances ! adieu mon titre de marquis, mon chapeau à plumes, mon manteau de drap d'or ! adieu, galante épée de mon père, qui n'as servi que dans les guerres d'amour ! adieu, vénérable épée de mon aïeul, qui pourchassais si bien les ennemis du grand roi ! — O Marguerite, les nobles n'ont plus qu'à mourir.

Le lendemain Arnould se ranimait à l'espérance.

— Nous sortirons victorieux de la lutte ! disait-

il avec feu. Ouvrez-moi ces portes de fer, et j'irai délivrer la France de Marat et de Robespierre, les hideux rois de la canaille! Des armes! et j'irai combattre jusqu'à la mort tous ces montagnards, qui n'ont jamais assez de notre sang pour teindre leurs bonnets et leurs drapeaux!

Mais les portes de fer ne s'ouvraient que pour saisir d'autres proies; il fallait demeurer enfermé jusqu'au jour de la mort.

J'oubliais : les portes s'ouvraient pour lâcher des prisonniers, mais pour les lâcher à la guillotine.

Arnould et Marguerite s'étonnaient de demeurer si longtemps à l'Abbaye. Tous les jours le sanglant tribunal appelait des victimes autour d'eux; il semblait qu'ils fussent oubliés. Cependant Marat s'était empressé de remettre à ses jugeurs le procès-verbal de son frère d'armes de septembre, et afin de hâter le jugement, il avait parlé des deux amants à une séance des jacobins, il avait fait un cynique roman de leurs amours, il avait dit que mademoiselle de Meseray *était la perle de l'aristocratie de province, et que son amant en était le fil*. Durant presque une heure la curiosité parisienne s'était tournée vers eux; mais ils s'étaient évanouis dans les mille événements de la journée. Il y avait alors tant de distractions pour les esprits oisifs!

Le temps se passait cependant. Louis XVI était jugé; après la mort de la royauté était venue la mort du roi. L'hiver allait finir; le printemps arrivait avec son soleil et ses fleurs; le soleil se levait après une nuit sanglante pour éclairer le triomphe de Marat et la chute des girondins; les fleurs brillaient sur la fosse des morts, car la France n'était plus qu'un cimetière. Avant le règne de la liberté, il fallait subir le règne de la mort.

Un jour, au-dessus du lit de Marguerite, dans une niche masquée par une image de la Liberté, le hasard fit découvrir à la pauvre fille un petit flacon d'opium, destiné sans doute à préserver une prisonnière de l'échafaud.

— Hélas! dit Marguerite, celle-là a été malheureuse jusqu'à la mort; elle n'a pas pu accomplir son dernier rêve; les bourreaux ne lui en ont pas laissé le temps.

Elle porta le flacon à Arnould.

— Si vous voulez, lui dit-elle, nous n'irons pas jusqu'à la guillotine.

Et comme Arnould semblait réfléchir :

— Ce serait une faiblesse, dit-elle; il nous faut noblement mourir. Elle voulut jeter le flacon.

— Pourtant je le garde, reprit-elle avec un triste sourire. Qui sait si je n'en aurai pas besoin?... C'est Dieu qui me l'a découvert.

Le printemps passa; juillet vint avec tout son éclat resplendir autour de Charlotte Corday, qui fit une tragédie digne du grand Corneille, son aïeul.

Marguerite tomba agenouillée devant le nom de cette noble fille.

— O mon Dieu! que n'a-t-elle une sœur pour délivrer la France de Robespierre! dit-elle en apprenant le dévouement de Charlotte; — la république serait sauvée.

Marguerite, qui avait plus d'instinct que de raisonnement, disait peut-être la vérité. Robespierre fut le lâche assassin de Danton et de Camille Desmoulins. Sans Robespierre, la Convention n'eût jamais osé condamner ces deux audacieux républicains qui avaient tant fait pour la Révolution, Danton, le génie du peuple, Camille Desmoulins, qui avait le courage d'un lion et qui pleurait comme une femme, le premier et le seul écrivain de la Révolution, qui était grand et généreux comme un héros, qui gardait l'insouciance et la naïveté d'un enfant, qui avait la tête pleine d'esprit et le cœur plein d'amour. — Ah! c'étaient Camille et Danton qu'il fallait laisser au terrible gouvernail : le navire n'eût point échoué; tout Paris aimait Danton, toute la province aimait Camille; on savait que le dévouement seul était leur guide, on se fût dévoué pour eux.

Arnould et Marguerite, las d'attendre leur jugement, finissaient par se croire oubliés du tribunal révolutionnaire.

Un soir enfin, suivi de deux gendarmes, le guichetier vint les demander.

— Bon voyage, leur dit-il en leur liant les mains; vous allez de ce pas à la Conciergerie, et de là, Dieu sait où!

— Voilà donc l'heure de notre délivrance, dit en chemin Arnould, qui n'avait plus d'espoir qu'en la mort. Marguerite, Marguerite, prions Dieu! car les barbares ne nous laisseront pas un quart d'heure de grâce pour nous préparer à la mort.

VI.

Le lendemain, Arnould et Marguerite comparurent devant le sanglant tribunal. Arnould était jeune, Marguerite était belle, et la salle s'emplissait de curieux. Midi venait de sonner, et le soleil rayonnait ardemment; le jury fit ouvrir les fenêtres, les juges demandèrent à boire. Quand le président fut rafraîchi, il agita sa sonnette, et l'accusateur prit la parole aux applaudissements de l'assemblée :

« Sont coupables d'aristocratie Charles-Arnould
« de Longpré et Marie-Emmeline de Meseray, ainsi
« qu'il appert d'un procès-verbal déposé ès-mains
« de la justice par Marat. »

A ce beau nom le président se découvrit.

« Sont en outre coupables les susdits d'insur-
« rection contre le peuple allant à la conquête de
« ses droits, en novembre dernier. Voulons et or-
« donnons qu'ils soient sans délai jugés par le
« tribunal extraordinaire. »

— Ainsi soit-il, dit le président.

Il agita sa sonnette pour dissiper les rumeurs des curieux et demanda à la barre les deux coupables.

— De grâce, dit Marguerite à Arnould, laissez-moi mourir avec vous.

Arnould le premier s'avança avec calme.

— Ton nom? demanda le président.

— Charles Arnould, marquis de Longpré, répondit Arnould d'un air d'insouciance.

— Ton nom? demanda le président à Marguerite.

— Marie-Emmeline de Meseray.

— Un noble dévouement l'entraîne! s'écria Arnould, qui semblait sortir d'un songe; cette jeune fille n'est point Emmeline de Meseray...

Arnould pâlit : il se souvint tout à coup qu'il allait perdre l'orpheline; il hésita, il lutta de toutes ses forces; enfin la vérité l'emporta.

— Non, reprit-il, cette noble fille n'est point mademoiselle de Meseray, c'est Marguerite Taillefer.

A ce nom de Taillefer, déjà célèbre parmi les républicains, les juges et les jurés se regardèrent avec défiance.

— Je suis Emmeline de Meseray, dit d'une voix sonore Marguerite; il veut me sauver par un mensonge, il veut me sauver parce qu'il m'aime.

En disant ces mots, elle regardait Arnould avec orgueil.

Les curieux, tout à l'heure si bruyants, demeuraient silencieux et suivaient des yeux les amants avec compassion.

— Je suis Emmeline de Meseray, reprit Marguerite, et je suis plus coupable que ne le dit l'acte d'accusation, car si j'étais libre j'irais tout de suite poignarder Robespierre. Vous voyez bien que je suis une aristocrate.

Arnould voulut en vain reprendre la parole, le tribunal s'était allumé d'une belle colère : — Assassiner Robespierre! le poignard sacrilége d'une aristocrate dans le cœur de ce grand plébéien! renverser ainsi le plus hardi et le plus sage pilote du vaisseau de l'État! récompenser lâchement le superbe tribun qui a abattu l'arbre du despotisme et qui a planté celui de la liberté! — Tout le monde fut révolté.

— Les accusés ont-ils des défenseurs? demanda le président au milieu des cris.

— Des défenseurs! dit un des juges avec mépris; il ne se trouverait pas un homme en France qui voulût les défendre.

Sans désemparer, le jury, après quelques minutes de délibération, condamna Arnould et Marguerite à la peine de mort; ce fut d'une voix unanime.

Marguerite se jeta dans les bras de son ami, qui l'embrassa avec effusion.

— Le jour de ma mort, dit-elle avec enthousiasme, sera le plus beau jour de ma vie!

VIII.

LA PROMESSE DE MARIAGE.

I.

Jacques Taillefer, demeuré le premier des représentants de la commune en dépit de quelques esprits ardents qui le trouvaient trop sage, avait fini par apaiser les ressentiments des fanatiques contre les nobles et les fermiers du pays. Grâce à son généreux courage, la puissance de l'aristocratie était renversée et les exaltés n'osaient se livrer à leurs mauvaises passions. Il avait toujours en tête cette maxime de Jules César : « Le peuple « s'égare quand il n'a plus de maître. » Il voulait conduire le peuple, trop pur pour croire que le peuple se défiât de lui.

Il était toujours la providence des pauvres, la consolation des malheureux, l'appui de tous. Infatigable dans son dévouement à la liberté, il voyageait dans tout le district d'Origny, accueillant les plaintes, fermant souvent les yeux, encourageant le travail, calmant les haines, séchant les larmes. Deux fois par semaine il assemblait son conseil, dont il était presque toujours le guide malgré les jalousies de quelques notables, qui riaient de son éloquence emphatique. Le dimanche, à l'issue de la messe, il montait en chaire, et, l'Évangile d'une main, un journal de l'autre, il glorifiait le peuple, il déifiait la liberté. L'église, souvent déserte durant la messe, se remplissait pour l'entendre prêcher; de frénétiques applaudissements accueillaient toujours ses généreuses paroles; et quand il descendait de la sainte tribune les enthousiastes se pressaient au bas de l'escalier pour lui donner cette fraternelle accolade qui rapprochait tous les cœurs.

Mais, au milieu de ces joies républicaines, Jacques Taillefer était déchiré par une douleur de plus en plus aiguë : il n'avait plus d'enfant; qu'était devenue Marguerite? Il avait écrit au pays de sa femme, il s'était épuisé en vaines recherches. Ses amis lui disaient tout bas que sa fille avait pris la fuite avec Arnould; ses ennemis disaient partout que Marguerite n'était pas si loin, qu'elle veillait dans une cave ou dans un grenier le jeune Arnould de Longpré, son amant, que Jacques

Taillefer voulait soustraire à la vengeance, à la justice du peuple.

Le malheureux père, qui était comme tous les représentants des provinces en correspondance avec les jacobins, les pria un jour dans une de ses lettres de lui dire s'ils savaient le sort d'un sieur Arnould de Longpré, disparu d'Origny le lendemain de la prise du château de Meseray. Il espérait apprendre où était sa fille en apprenant où était son amant; mais les jacobins ne répondirent pas à cette lettre, et Jacques Taillefer ne songea plus qu'à se résigner.

Ce fut vers ce temps-là que lui vint de Saint-Quentin l'ordre de vendre le domaine de Meseray. On voulait ainsi venger la nation française de la rébellion du comte. Après les rapides formalités du temps, la vente se fit un dimanche, en l'ancienne salle de justice d'Origny, en présence de Jacques Taillefer, de son conseil et de deux juges du district. La mise à prix était de sept mille livres. Quelques nobles soumis à la république s'agitaient dans la salle : Jacques Taillefer, qui connaissait toutes les fortunes d'alentour, prévit que l'antique donjon retournerait à la noblesse s'il ne s'y opposait. Un élan d'orgueil le saisit, lui qui était si humble et si fier; il résolut d'avoir le domaine, excusant son élan d'orgueil par l'idée qu'il ferait du donjon un hospice pour les vieillards, et des dépendances un champ pour les pauvres. Il avait trois milliers d'écus venant d'un héritage de sa femme, déposés chez un notaire d'Origny en attendant le mariage de Marguerite; il avait en outre, grâce à ses économies, quinze cents livres au fond de son armoire : il confia son dessein à son notaire, qui assistait à la vente, et qui, n'osant contrarier un homme aussi puissant, s'empressa de l'encourager. Le notaire alla plus loin : il déclara à l'assemblée que Jacques Taillefer voulait acheter le domaine de Meseray pour en abandonner les revenus aux habitants d'Origny.

— Et nous verrons s'il se trouve ici un aristocrate pour empêcher cette bonne œuvre, dit d'un air menaçant un des enthousiastes de Taillefer.

La noblesse qui était là n'osa se plaindre de cet abus; elle demeura silencieuse et vit avec un profond dépit l'héritage des Meseray passer à un représentant du peuple moyennant sept mille cinq cents livres. La noblesse s'imaginait déjà voir Taillefer régner au château; mais le lendemain elle fut encore forcée d'admirer le tribun, qui avait abandonné toutes les terres labourables du domaine aux habitants d'Origny.

Cependant la renommée de Taillefer en souffrit parmi le peuple : l'abandon fut fait avec trop de hâte. Il y eut des mécontents et des jaloux qui, loin de lui savoir gré de son dévouement pour sa commune, l'accusèrent de vouloir s'élever au-dessus d'eux. Les plus mutins, ces vagabonds avides qui s'étaient formés à l'image du septembriseur et qui se désolaient que le beau temps du pillage ne revînt pas, répandirent partout que leur représentant devenait l'ami des nobles et des riches, qu'il accueillait de l'argent des uns et des compliments des autres. La noblesse, loin d'étouffer ce bruit, en était souvent l'écho; la noblesse, toute confuse encore de sa chute, tout effrayée de sa faiblesse, n'avait plus à son secours que la perfidie. Elle méconnaissait la générosité du cabaretier envers elle; et cependant que de fois Jacques Taillefer avait été son refuge dans les jours d'orage! Une famille surtout, — la grande famille de Rez, — semblait ne se souvenir de ses services que pour l'en punir. — M. de Rez s'était enfui en 1790, laissant à la merci du peuple un domaine immense. Dans la crainte de perdre toute sa fortune, il était revenu en 1793, après la mort du roi, résolu de se soumettre à la république. Mais il avait émigré, nul ne l'ignorait; les lois étaient sévères, la justice insensible. Tremblant pour sa vie comme il avait tremblé pour sa fortune, il s'était mis à genoux devant Taillefer; il l'avait supplié de le sauver en certifiant sa présence au pays depuis 90. Par cet acte, le représentant pouvait se perdre; mais il n'avait songé qu'à sauver une famille dont il admirait les vertus privées. — Hors de danger, M. de Rez méprisa Taillefer; loin de récompenser ses services par une noble amitié, il ne songea qu'à l'en punir par de lâches vengeances. Les nobles ne pardonnaient pas à la grandeur du peuple.

Ainsi, par sa générosité, Jacques Taillefer avait affaibli sa puissance. Il avait eu de la pitié pour toute la noblesse, et la noblesse commençait à ne plus craindre son gouvernement. Cette pitié avait en même temps irrité le peuple, qui n'oubliait pas si tôt les fanfaronnades des nobles. Quelques mutins formèrent une jacobinière où on étudiait l'éloquence du journal *le Père Duchêne*. Ces forcenés, sourdement encouragés par quelques nobles imprudents qui voyaient avec joie les dissensions infinies des républicains, ramenèrent bientôt à Origny d'épouvantables désordres.

Pendant la nuit les jacobins se promenaient dans la ville en chantant ou plutôt en beuglant des sans-culottides; ils dessinaient des gibets sur les maisons de tous les suspects, jetaient des pierres dans les vitres, et menaçaient de la lanterne tous ceux qui ne se rangeaient pas sous leur hideuse bannière. Ils avaient commencé par sortir sans armes; peu à peu ils s'étaient armés de piques hérissées d'épines de fer et ornées de banderolles rouges ayant cette devise : *La liberté ou la mort.*

Taillefer ressaisit toute son énergie et s'élança seul au-devant des furieux.

— Vos armes! dit-il d'un ton impérieux; donnez-moi vos armes ou je vous mène tous en prison!

Cette véhémente apostrophe abattit les révoltés.

Cependant quelques-uns d'entre eux relevèrent aussitôt la tête.

— A bas l'aristocrate! s'écrièrent-ils.

Et au même instant une couronne de piques ceignit la tête de Taillefer.

— Frappez, mes amis, dit-il avec calme.

Cette fois les révoltés se sentirent vaincus; ils jetèrent au loin leurs piques au cri de *vive Jacques Taillefer*.

Le peuple est toujours dominé par son cœur; le peuple n'a point de pensée, il a de l'amour ou de la haine; il se laisse aller à tous ses sentiments bons ou mauvais; il fait le bien et le mal avec la même ardeur, ne sachant pas s'il fait le bien ou le mal. Éveillez ses nobles instincts, il sera héroïque: flattez ses mauvais penchants, il deviendra infâme. Dans les moments suprêmes un grand mot l'élève à toutes les vertus, la parole d'un lâche l'abaisse dans la fange. Le peuple change comme le vent, car pour le peuple le jour est le présent; la veille, le passé; le lendemain, l'avenir. N'ayant pas de plus vaste horizon, il ne prévoyait pas; voilà pourquoi il s'arme le matin contre ses ennemis, et le soir contre ses amis. Envers les rois c'est un chat hypocrite ayant une patte pour caresser, une patte pour égratigner. Il est vrai que les rois se fient au peuple comme les matelots à la mer.

Jacques Taillefer, qui connaissait le peuple, avait tout d'un coup désarmé les révoltés, non-seulement de leurs piques, mais aussi de leurs fureurs; un seul mot venait de changer tous ces forcenés, car ce mot les touchait au cœur.

— Oui, vos amis, disaient-ils avec enthousiasme, vos amis pour toujours!

Quand le peuple dit *toujours*, il veut dire *jusqu'à demain*.

Le cabaretier, plus ému par ce débordement d'amitié que par les clameurs des furibonds, dit qu'il allait réunir son conseil pour entendre les griefs du peuple.

— Nous n'avons plus rien à dire. On nous avait égarés et nous voulions te renverser; à cette heure nous ne voulons plus que t'embrasser.

Ainsi finit cette émeute si menaçante qui désolait déjà toute la ville. Elle avertit Taillefer que dans le pays sa générosité, qu'il puisait dans sa force, était prise pour de la faiblesse: il se mit en garde contre son cœur; et, dès qu'il résista aux prières des nobles, il vit les nobles redevenir humbles devant son nom.

Un morne silence environnait le château de Meseray; nul n'allait troubler la pieuse solitude du vieillard qui passait en prières ses derniers jours. A peine si durant l'hiver les pauvres d'Origny qui fagotaient dans le grand bois dépassaient le seuil désolé du portail antique, dont la vue réveillait en eux un ancien sentiment de crainte et respect.

La nuit quelques passants attardés avaient vu luire une lampe dans l'oratoire et dans une aile depuis longtemps délaissée; et, comme la superstition régnait encore dans les campagnes, on imaginait mille histoires lugubres à propos des lumières du donjon: les uns disaient que le comte de Meseray revenait à certaines heures de la nuit pour pleurer sa défaite, les autres qu'Arnould et Marguerite s'étaient cachés au château, et qu'à minuit Emmeline sortait de la tombe pour les tourmenter.

II.

Vers les derniers jours de juillet, Jacques Taillefer fut envoyé à Paris par l'assemblée primaire du district d'Origny pour célébrer l'anniversaire du dix août.

Je ne raconterai pas sa mission politique à Paris; il avait une autre mission plus belle et plus grande, celle de sauver sa fille. La première lui venait des hommes, la seconde lui était confiée par Dieu.

A Paris le cabaretier d'Origny fut reçu à bras ouverts par Jean de Bry, et surtout par Camille Desmoulins; c'était tous les jours de nouvelles fêtes pour le tribun. Mais, au milieu de ces joies républicaines, le père était la proie d'une douleur infinie. Le matin il appelait Marguerite, et le soir il s'endormait dans les larmes en songeant qu'il ne reverrait plus sa fille. En vain il avait demandé Arnould de Longpré aux cordeliers, aux jacobins, au tribunal révolutionnaire: partout on lui répondait que les prisons étaient pleines d'anciens nobles, mais qu'à peine on savait leurs noms le jour du jugement. Cependant un juge lui dit qu'il croyait vaguement se souvenir que vers la fin de la dernière semaine un ci-devant marquis se nommant Arnould avait comparu devant le saint tribunal du peuple; — mais, reprit le juge avec insouciance, il y a au bois tant de feuilles pareilles! il y a tant d'aristocrates du même nom!

Taillefer voulut voir les registres du greffe. On les lui refusa d'abord, mais heureusement Camille Desmoulins, son étoile dans la nuit de Paris, survint en ce moment pour assister au procès d'un personnage célèbre qu'il avait étourdiment attaqué dans son journal et qu'il voulait défendre devant les juges. Il tendit la main à Taillefer, et le malheureux père le pria d'une voix étouffée de lui ouvrir les sanglantes annales du greffe.

— J'ai perdu ma fille, je te l'ai dit; l'amant de ma fille est noble, c'est le jeune Arnould de Longpré; et je viens d'apprendre par un juge qu'un pareil nom...

Camille pencha tristement la tête, et, la relevant aussitôt : — O mon Dieu! s'écria-t-il, qu'elle horrible lumière! On m'a raconté une touchante scène de dévouement qui s'est passé l'autre semaine au tribunal extraordinaire : c'étaient deux jeunes amants, un marquis, une comtesse; le marquis voulait que sa jeune compagne fût une fille du peuple et non de la noblesse. Hélas! c'était un marquis de Longpré.

Jacques Taillefer pâlit et chancela.

— Le nom de la jeune fille? demanda-t-il avec angoisses.

Le nom d'un grand historien français, mademoiselle de Meseray.

— C'est ma fille, c'est Marguerite! Elle aura voulu mourir avec Arnould, elle aura voulu sauver mademoiselle de Meseray, qui est morte de sa belle mort en son château. — Où est ma fille? Marguerite, où es-tu? — De grâce, ne me dis pas qu'elle est morte! — Non, point de mystère, je veux tout savoir.

— Rassure-toi : je crois que le jugement a été suspendu jusqu'à l'heure où il paraîtra un témoin qui constate l'identité. Les deux amants doivent être à la Conciergerie : courons-y, voyons-les! Si tu reconnais ta fille dans la prisonnière, nous sauverons ta fille.

A la porte de la Conciergerie une de ces hideuses charrettes qui allaient sans halte de cette prison à la guillotine les arrêta tout d'un coup. Camille Desmoulins détourna la tête en pâlissant; Jacques Taillefer, qui ne voyait pas bien le désolant spectacle, ouvrait des yeux avides sur les gendarmes, sur la foule qui se pressait à l'entour, et surtout sur les infortunés qui s'en allaient si funèbrement à la mort.

Des cris ignobles l'avertirent que les prisonniers ne sortaient de la Conciergerie que pour l'échafaud :

— A bas la tête! criait la populace chaque fois qu'un condamné était jeté sur la charrette.

— Quoi! s'écria Taillefer, des vieillards et des enfants de vingt ans!

— Le torrent nous emporte, dit Camille avec désespoir. Les girondins ont voulu l'arrêter, ils se sont perdus; Danton, qui a fait éclater l'orage, essaie aujourd'hui de l'apaiser : malgré sa force, Danton sera renversé par l'orage.

Taillefer regardait toujours d'un œil avide la fatale charrette. Sur le devant, une jeune femme, chastement vêtue de blanc pour les épousailles de la mort, penchait avec abattement la tête sur son épaule...

Le cabaretier tressaillit tout à coup et s'écria :

— Ma fille! ma fille!

A cette voix, qui dominait les clameurs de la foule, la condamnée tourna la tête avec une étrange émotion. Ce n'était point Marguerite, c'était une pauvre femme, belle et jeune comme elle, une dame d'honneur de la reine, pensant à son vieux père à l'heure de la mort, et croyant que le cri de Taillefer était pour elle.

La charrette partit avec la populace, qui en formait toujours sa suite. Les deux amis, émus jusqu'aux larmes, entrèrent dans la plus affreuse des prisons : une fois à la Conciergerie, les prisonniers n'avaient plus qu'un jour à vivre. Dans une petite chambre humide et noire comme une cave les deux amis trouvèrent Marguerite mourante. Elle était à demi vêtue d'un corsage blanc et d'une jupe de laine noire. Agenouillée sur les dalles, les regards perdus dans un coin de ciel qu'elle entrevoyait à travers une petite fenêtre grillée, elle priait; mais en priant Dieu pour son père, elle était distraite par la pensée d'Arnould. A l'Abbaye Marguerite se trouvait souvent seule auprès d'Arnould, mais à la Conciergerie Marguerite était seule loin d'Arnould; depuis leur jugement on les avait séparés. Elle attendait ardemment le jour de la mort, espérant que du moins ce jour-là ils seraient réunis.

A la vue de sa fille, Jacques Taillefer, tout éperdu, ouvrit ses bras; Marguerite vint tomber évanouie à ses pieds. Il la releva avec amour, la regarda avec délices et dit encore : — Ma fille! ma fille!

Marguerite revint à elle. — O mon père, pardonnez-moi, dit-elle d'une voix éteinte.

La figure de Taillefer s'attrista soudainement : il pensa que Marguerite s'était enfuie avec Arnould.

— Vous pouvez me pardonner, mon père, reprit Marguerite avec dignité.

A ces dernières paroles, Taillefer, rassuré sur la vertu de sa fille, remercia le ciel avec joie. Puis, se penchant vers Marguerite, il l'embrassa.

— Hélas! c'est ma mort qu'il faut me pardonner, car je vais mourir, reprit Marguerite.

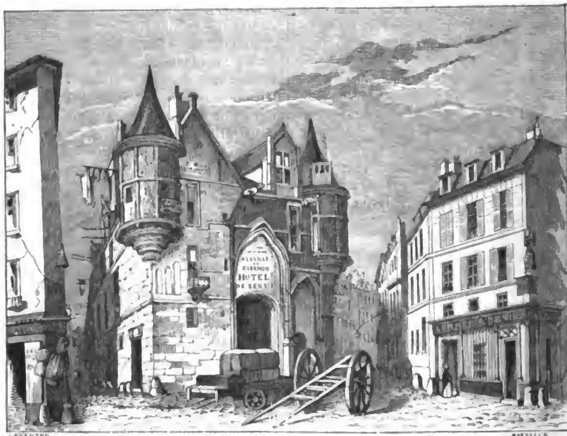
— Mourir! s'écria Taillefer, mourir!

— Oui, mon père; j'en ai fait le serment.

— Un serment!... Mais quelle est donc cette triste histoire? Dis-moi ce qui s'est passé depuis ce fatal automne où tu m'as laissé tout seul.

Marguerite pencha la tête, et d'une voix plus faible : — Appelez Arnould, mon père; Arnould vous dira pourquoi nous sommes si près de la mort. — Mais avant qu'il vienne, de grâce, apprenez-moi où est mademoiselle de Meseray.

La suite au prochain numéro.



VOYAGE A PARIS.

III.

Le tableau est, en outre, parsemé d'inscriptions. Je reproduis la plus curieuse : « Cette image a été faite en 1775 en l'honneur du signalé miracle arrivé à Paris, rue aux Ours, paroisse Saint-Leu Saint-Gilles, le 3 juillet 1428, en mémoire de quoi les bourgeois de ladite rue, tous les ans à pareil jour, brûlent l'effigie du malfaiteur, qui *malheureusement* frappa l'image de la sainte Vierge de laquelle sortit du sang, et fut puni par arrêt de la cour du parlement, comme il est représenté ci-dessus. »

Au-dessous de ce tableau est un bas-relief des plus précieux, qui montre bien tout le génie de la sépulture du moyen âge. C'est un poëme en marbre divisé en trois chants : le premier représente la cène; le deuxième, la trahison de Judas; le troisième, la flagellation. C'est un chef-d'œuvre de sculpture naïve dû à un artiste qui avait la foi.

En face on voit encore les traces d'un beau monument funéraire de Girardon, élevé à la mémoire de madame de Lamoignon, de son fils et de son petit-fils. Les deux premières épitaphes étaient d'une noble simplicité. Pour la mère : « Elle vint au monde le 28 décembre 1576; elle mourut le 31 décembre 1651. Le lieu de sa sépulture avait été désigné ailleurs; mais les pauvres s'emparèrent de son corps et le déposèrent en ce lieu. » Pour celle du fils, qui fut chanté par Boileau: « Le cœur de Guillaume de Lamoignon, par acte de ses dernières volontés, repose en ce lieu, aux pieds de sa mère; 10 décembre 1677. » Voilà bien le dix-septième siècle, tout y respirait la grandeur, même les épitaphes. Patience, nous touchons au dix-huitième siècle; voyez plutôt l'épitaphe du petit-fils : « Chrétien-François de Lamoignon, fils de Guillaume, marquis de Basville, baron de Saint-Yon, avocat-général du parlement de Paris durant l'espace de vingt-cinq ans, nommé président à mortier; il continua encore pendant huit ans à employer ses loisirs de chaque jour à terminer les procès des grands. (Pourquoi pas des petits?) Il fut habile jurisconsulte, célèbre par son éloquence, par la maturité de ses conseils, par l'affabilité de ses manières et par sa piété envers Dieu. Il cessa de vivre le 7 août 1709, âgé de 65 ans. Il ordonna que son corps fût transporté ici par les pauvres. » Que dire de cette épitaphe? Il y aurait là toute une belle page à écrire; mais, en disant que c'est l'épitaphe d'un avocat faite par lui-même, n'est-ce pas tout dire ? O Marie de Lamoi-

gnon, sa noble grand'mère, vous n'avez pas ordonné que votre cœur fût transporté ici par les pauvres! Et vous, illustre Guillaume de Lamoignon, qui fûtes l'ami de Racine et de Boileau, qui êtes mort entre une prière de Bourdaloue et une oraison funèbre de Fléchier, vous n'avez ordonné qu'une chose simple et chrétienne: « Que mon cœur repose aux pieds de ma mère! »



N'oublions pas en passant deux églises qui viennent de disparaître; à peine s'il reste, à cette heure où j'écris, un pan de mur et trois fenêtres originales de l'abbaye de Saint-Magloire. L'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins a disparu; mais il n'y a pas quatre ans qu'en fouillant le sol bénit pour les fondations d'un magasin qui a pour enseigne aux Statues de Saint-Jacques, on trouva dix statues gothiques en pierres toutes mutilées et noircies; on reconnut encore saint Jacques à son costume de pèlerin. Quelque bon sacristain les avait pieusement ensevelies pour les préserver de la fureur des sans-culottes.

« En 1317, dit un historien, sous le règne de Philippe V, dit le Long, plusieurs notables et dévotes personnes qui avaient fait le voyage de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Galice, mues de dévotion, délibérèrent entre elles d'édifier une église et un hôpital en la rue Saint-Denis, près la porte aux Peintres, à l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Jacques, apôtre, pour loger et héberger les pèlerins passants, allants et retournants de leur voyage. » Voilà l'origine de l'église. Elle avait la forme d'un parallélogramme sans bas-côtés; la voûte était en ogive avec nervures croisées; la nef était éclairée par six grandes fenêtres à meneaux et de style flamboyant; elle était percée d'une grande fenêtre pareillement à meneaux avec l'assise de nervures à point ogival. Outre les pèlerins, tous les jours la confrérie ouvrait les portes de l'hospice à soixante-dix pauvres et les *hébergeait*. L'abbaye de Saint-Magloire existait dès le dixième siècle sur la chaussée qui conduisait de la Cité à Saint-Denis. En 1572, Marie de Médicis demanda cette abbaye pour en faire une communauté de filles repentantes. Le couvent prit le nom des Filles-Dieu et de Sainte-Marie-Madeleine. Ce couvent fut institué par un religieux de saint François. Ce religieux, « doué d'une éloquence vive et touchante, convertit, en



1491, dit l'abbé Vacher, un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Parmi celles qui étaient filles ou veuves, plus de deux cents se vouèrent à la pénitence et à la clôture. » Cette communauté subsista jusqu'en 1793, mais non pas grâce aux Madeleines repentantes, car dès 1700 il ne s'y présenta plus que des personnes de bonne vie et mœurs. En effet, au dix-huitième siècle on ne se repentait pas, on attendait bravement, dans toutes les joies enivrantes du carnaval, ce solennel mercredi des cendres, qui s'écrit avec quatre chiffres: 1793. — Avant la révolution, on voyait encore près de la porte de l'église un crucifix devant lequel s'agenouillaient les coupeurs de bourses et autres honnêtes gens qu'on menait pendre à Montfaucon. Ils baisaient les pieds du Dieu qui s'est fait homme; ils recevaient l'eau bénite, autre baptême pour la mort, et s'asseyaient un moment à leur dernier banquet. Les Filles-Dieu leur servaient le pain et le vin avec de tendres paroles de charité et d'espérance; c'était, dit Charles Nodier, « le repas libre des anciens, adouci par les mœurs évangéliques. »

J'allais oublier le couvent du Saint-Sépulcre, ou l'hôtel de la Trinité, bâti en 1325 pour les pèlerins qui allaient en Orient ou qui en revenaient. Bientôt le saint Sépulcre étant tombé au pouvoir des infidèles, les pèlerins ne partirent plus. Que devint le couvent? En 1402, les bourgeois de Paris, menuisiers, maîtres maçons, serruriers et autres gens de piété bruyante, après avoir, les

jours de fête, représenté les scènes les plus dramatiques du Nouveau Testament, depuis la conception jusqu'après la résurrection, obtinrent du roi Charles VI, à la suite d'un procès avec la prévôté de Paris, des lettres-patentes érigeant leur société en confrérie de la Passion, et lui concédant le privilége de jouer Dieu le Père, Dieu le Fils, l'autre Dieu, la Vierge, les saints, enfin, tous les habitants du paradis; ils s'installèrent vers la seconde porte Saint-Denis, en l'hôtel de la Trinité. Ces grotesques parodies de la divinité étaient recommandées au prône comme de bonnes œuvres. Les fidèles sortant de vêpres se précipitaient vers la Trinité: l'affluence était grande, les théâtres d'aujourd'hui n'offrent pas souvent à leurs portes une queue aussi respectable. Le saint théâtre était de plusieurs étages: au rez-de-chaussée l'enfer, au premier étage la terre, au deuxième étage le paradis. L'orgue et la prose des églises composaient l'orchestre: c'était là l'Opéra du quinzième siècle. Les décors et les vêtements étaient pareillement empruntés aux églises; la plus belle chasuble était pour Dieu le Père, à tout seigneur tout honneur. Le fond du paradis était peint par Guyon-le-Doux; c'était, disait-on, le plus beau paradis du monde; Guyon-le-Doux disait lui-même, dans sa naive admiration pour son œuvre: « Jamais ne verrez un si beau. » Dans ce théâtre, s'il y avait unité de lieu, il n'y avait pas tout à fait unité de temps. Le même mystère représentait la nativité de Notre-Seigneur et le martyre de Saint-Denis, qui s'en allait *en chantant jusque dans l'église*, quoiqu'il eût la tête coupée. « Dans le mystère de l'Apocalypse, dit un historien du vieux théâtre, les agents de Domitien s'embarquent à Rome pour Éphèse, où saint Jean prêche le peuple, *et pendant qu'ils passeront parlera l'enfer*, c'est-à-dire Lucifer, Astaroth, Satan, Burgibus, que l'approche d'une persécution met en gaieté. Dès qu'ils ont pris l'apôtre, les tyrans se rembarquent avec lui pour Rome. *Ici entrent en la nef et pendant leur navigation parlera paradis*, c'est-à-dire Marie, Jésus et Dieu le Père. »

Durant plus d'un siècle, les confrères de la Passion jouèrent les pieuses farces, les grotesques mystères, en l'hôtel de la Trinité. Ainsi, le premier théâtre français fut ouvert dans la rue Saint-Denis. Plus tard, le berceau de l'opéra comique et du vaudeville se trouvera à la foire Saint-Laurent, dans la rue du faubourg Saint-Denis; là s'épanouira dans toute sa sève la vieille et franche gaieté française: Dufresny, Regnard, Lesage, Fuselier, Dancourt, Piron, les rois immortels de l'esprit qui fait la gaieté. En 1775 ils étaient tous morts; on ne riait plus en France que du bout des lèvres; Arlequin ferma pour jamais son théâtre.

Voulez-vous savoir l'*étymologie* de la place Gastine? Au seizième siècle, Pierre Gastine, riche marchand de la rue Saint-Denis, tenait chez lui une assemblée de huguenots: on le brûla vif et on rasa sa maison. Deux siècles plus tard, on mit sur la place Gastine des catholiques à la lanterne. On changeait de religion et de supplice.

Depuis Louis-le-Jeune jusqu'à Louis XIV la porte Saint-Denis a fait trois haltes; elle n'était qu'une limite, grâce au passage du Rhin et à Blondel elle est devenue un monument. Sous Louis-le-Jeune, elle était à la hauteur de la rue de la Ferronnerie, sous Philippe-Auguste en face du cul-de-sac des Peintres, sous Charles V à la rue des Deux-Portes.

Guyon-le-Doux, un des plus anciens peintres français, ouvrit un atelier rue Saint-Denis; de là, le cul-de-sac des Peintres. L'histoire ne daigne pas consacrer une seule page à Guyon-le-Doux et à ses disciples. Seulement, Froissard parle de leurs peintures communes: « A l'entrée d'Isabeau de Bavière, il y avait à la porte aux Peintres (ainsi la porte illustrait ses peintres), un ciel nué et étoilé très-richement, et Dieu par figure séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et là, dedans le ciel, petits enfants de chœur chantaient moult doucement, en formes d'anges; et ainsi que la royne passa, dans sa litière découverte, sous la porte de paradis; d'en haut, deux anges descendirent, tenant en leurs mains une très-riche couronne, et l'assirent moult doucement sur le chief de la royne en chantant tels vers:

Dame enclose entre fleurs de lys,
Royne êtes-vous de Paradis?

A l'entrée de Louis XI la fête fut des plus solennelles. Il y eut par toute la rue des fontaines de vin, de lait et d'hypocras, et au-dessus de ces fontaines, les plus belles filles de Paris, déguisées en sirènes, c'est-à-dire toutes nues, rappelant bien ces vers du poëte:

L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.

L'historien ne daigne pas dire si le *déguisement* fut du goût de ce bon Louis XI. Aujourd'hui, grâce au gouvernement représentatif, la ville de Paris ne se met plus en si belle humeur pour fêter son roi. Au lieu de ces fontaines de vin, de lait et d'hypocras, surmontées de sirènes vivantes dressant leur sein nu et secouant leurs cheveux flottants, nous avons une haie de gardes nationaux! Ce fut d'une fenêtre ouverte au-dessus de la porte de Charles V, que Henri IV vit défiler la garnison espagnole: « Mes baise-mains à votre

maître, leur cria-t-il ; allez-vous-en, à la bonne heure, mais n'y revenez plus. »

Que dirai-je de la porte de Louis XIV ? elle est trop visible pour en parler. C'est un arc-de-triomphe qui rappelle bien le passage du Rhin ; on ne peut passer dessous sans se mouiller les pieds.

L'histoire de la rue Saint-Denis n'apprend plus rien de bien curieux. En montant dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, on lit encore une belle page d'histoire : Saint-Lazare ! Saint-Ladre, comme disait le peuple. C'était d'abord une léproserie : là, les rois de France recevaient le serment de fidélité des ordres de la ville ; là, étaient déposées à la garde des lépreux, les dépouilles mortelles de nos rois et reines de France, allant à Saint-Denis pour recevoir l'ablution des prêtres du royaume, représentés par l'archevêque de Paris. Cette halte à Saint-Lazare était un curieux spectacle, touchant symbole de l'égalité chrétienne, dit un historien. Cette égalité chrétienne n'est-elle pas une raillerie ? Égalité chrétienne, — après la mort ! — C'est toujours ainsi que cela s'est entendu à la cour. Saint Vincent de Paul fut abbé de Saint-Lazare et y mourut.

Sous le régime de la terreur, on fit de Saint-Lazare une prison au nom de la liberté, comme partout ailleurs. Le peintre Robert y fut sauvé par une erreur de nom, mais André Chénier et Roucher y écrivirent leurs derniers vers. Saint-Lazare est devenu un refuge pour les filles de mauvaise vie. Le pauvre saint n'a jamais assisté qu'aux misères et aux douleurs de l'humanité. Ce n'était donc point assez d'avoir vécu avec les miettes de la table ; après sa mort, il est le patron des lépreux, des rois trépassés et des filles de joie ; mais Roucher et Chénier ont souffert près de lui.

Me voilà à peu près au bout de mon voyage, je reviens sain et sauf tailler ma plume pour écrire sur mes découvertes. Une femme d'esprit disait, après avoir vu Lyon : « Les maisons m'ont empêchée de voir la ville. » Pour moi je puis dire : « Les passants m'ont empêché de voir la rue Saint-Denis. »

Les passants m'ont empêché aussi de m'arrêter devant l'enseigne célèbre qui représente le *Martyre de saint Denis*, — ce même saint Denis qui a ramassé sa tête pour s'en aller au ciel en chantant.

ARSÈNE HOUSSAYE.





UNE SCÈNE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

On n'a pas assez étudié les petits malheurs des grandes révolutions, les vengeances particulières exécutées à l'ombre de la vengeance générale. Voici une des plus terribles pages de cette sombre histoire de la Saint-Barthélemy :

Une famille protestante, — austère, — charitable et pleine de foi, vivait en paix d'une petite fortune qui suffisait à ses modestes besoins. Le père était un vieillard à la physionomie énergique et bonne; la femme était jeune, délicate et belle et toute d'amour et de dévouement. Deux enfants blonds et roses passaient toute la journée des lèvres du père à celles de la mère. Un soldat de la reine vit cette femme à la promenade, s'éprit pour elle d'un amour violent, sauvage et emporté. Ses vœux furent repoussés avec une calme indignation. Le soldat attendit. La nuit de la Saint-Barthélemy, il s'élança, suivi des siens, dans la maison de cette femme. Le père fut tué, les enfants écrasés sous les pieds des soldats; la mère ne fut épargnée que par la protection de son adorateur.

— Je tiens ta vie entre mes mains, lui dit-il, sois à moi et tu es sauvée.

La femme prit les cadavres de ses enfants et les posa entre le soldat et elle.

Regarde, dit-elle, c'est toi qui les a tués; la main tremblerait peut-être pour tuer la mère après les enfants; je vais les rejoindre et sois maudit.

Et d'une main ferme, sans trembler, elle s'enfonça un poignard dans le cœur.

Le soldat s'enfuit épouvanté. — On retrouva, le lendemain, son cadavre dans la Seine.

M. de M.

LES FÊTES GALANTES DE LA RÉGENCE.



Depuis que je vieillis, les longs récits me font peur, les drames intimes m'ennuient, les histoires de bagne et de bourreau me soulèvent le cœur. Je me suis lassé de rêver et de regarder en mon âme pour bien me persuader qu'il y fait nuit : aussi bien l'âme et le cœur sont deux choses tristes; on oublie un peut trop, en ce temps-ci, de faire la part de l'esprit. Dans un conte d'amour, l'esprit doit avoir la plus grande place, le cœur ne doit battre que tout juste pour soulever la fleur du corsage, l'âme ne doit paraître qu'au moment où l'on songe à entrer au couvent pour pleurer ses péchés mignons et obtenir des indulgences... afin d'en commettre d'autres. Ainsi pensaient les beaux esprits du dix-huitième siècle; depuis, nous avons changé tout cela; mais, quoi que nous fassions, « l'amour ne sera toujours que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. »

Ah! le beau temps des fêtes galantes! le beau temps des passions profanes qui se dénouaient entre un regard et un soupir! le beau temps où l'on ne donnait à l'amour que l'esprit du cœur! Toute la vie élégante et facile se passait dans des jardins créés par les plus ingénieuses fantaisies. De belles jeunes femmes, nonchalamment assises au pied des statues, écoutaient le murmure gazouilleur des abbés et des marquis; les lévriers blancs bondissaient sous les arbres découpés avec art; les bichons des duchesses leur montraient les dents, en véritables chiens gâtés qu'ils étaient; puis un couple amoureux se détachait un peu des groupes babillards et moqueurs et s'en allait, tout rêveur, près d'un rocher en miniature, sous un arbre où chantaient les tourterelles. On prenait la mandoline, et ce qui venait alors sur les lèvres était toujours une chanson d'amour, et pendant que se chantait cette chanson, Cupidon décochait une de ses flèches qui perçait deux cœurs du même coup.

Un des meilleurs esprits de ce temps-ci, celui qui peut-être a le mieux deviné et connu le dix-huitième siècle, M. Arsène Houssaye, a, en analysant le talent de Watteau, merveilleusement dépeint les fêtes galantes et l'esprit frivole de la régence.

Watteau fut par excellence le peintre de l'esprit et de l'amour, *le peintre des fêtes galantes*. Il a bien saisi le secret de la nature, mais c'est un enchanteur qui la fait voir par un prisme. Il a été le plus coquet et le plus doux, le plus fin et le plus souriant de tous les peintres du XVIIIe siècle. Son pinceau était pétillant, son dessin avait la légèreté de l'oiseau. Il a dans sa couleur le feu du diamant et la fraîcheur de la rosée. C'est une magie pour le regard qui s'étonne, chante et s'étonne encore. Il y a des horizons sans borne que cacherait une main de femme, du soleil et de l'ombre à s'y tromper.

Watteau a su nous enchanter par ses paysages souriants et ses adorables figures. Avant lui, les poëtes et les conteurs avaient égaré notre imagination sur ces rivages inconnus, çà et là entrevus dans un rêve charmant; avant lui mille oasis et mille Eldorados nous avaient souri par leurs nymphes, leurs roses et leurs chansons. Nous avions dormi dans l'île de Cythère sur les pieds de Vénus

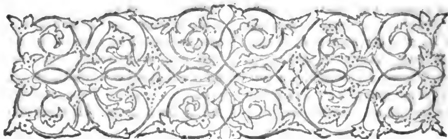
encore tout blancs de l'écume des flots, nous avions traversé la mer sur le chant des syrènes, nous avions soupiré dans l'île de Calypso, nous avions rêvé tous les mystérieux détours de l'Olympe. Un nouvel enchanteur était venu qui s'appelait Le Tasse, un autre qui s'appelait d'Urfé; nous avions adoré Armide dans son palais, nous avions cueilli, sur les bords du Lignon, des couronnes pour les bergères. Il n'est pas jusqu'aux contes de Perrault qui ne nous aient égarés dans leurs enchantements. Watteau fut le dernier enchanteur. Ces Eldorados que nous avions vus dans les vapeurs confuses du songe, nous les vîmes, grâce à lui, les yeux ouverts dans ces parcs somptueux ; ces cabinets de verdure, ces berceaux mollement touffus que dominent des fontaines de marbre peuplées de nymphes et de satyres, c'est encore la nature, mais la nature un jour de fête et de parure. Quel joli roman à faire dans un paysage de Watteau! Mais le roman est tout fait, il n'y a qu'une seule page, c'est tout ce qu'il faut pour le roman du bonheur. Voilà bien les arbres toujours verts où le soleil répand tout son feu. Avancez à l'ombre, où sont éparpillés les plus belles femmes et les plus vifs amoureux. Écoutez, c'est un concert enivrant : le vent secoue les roses et les violettes, la fontaine répand son cristal sur la mousse, la colombe bat des ailes en passant en si beau lieu, la tourterelle roucoule au voisinage. Écoutez encore, ici les lèvres de rose chantent l'amour, cette bouche charmante promet le bonheur. Plus loin, entendez-vous ces doux propos, ce baiser pris avant d'être accordé? L'herbe est fraîche et fleurie, avancez encore pour admirer la parure de ces belles femmes, elles n'ont rien que leur sourire et leur regard. Trouvez-moi un diamant qui vaille cette œillade, une rose fraîche comme cette bouche qui sourit! Un corsage indiscret où il y a quelquefois une main qui plante un bouquet, une jupe chiffonnée, une écharpe qui lutte avec le vent et avec l'amour, plus souvent un domino, des mules de satin et un éventail, voilà tout; c'est bien assez, j'imagine. Mais il arrive souvent que cet habillement est mis de côté pour le bain dans la rivière. Quelles capricieuses naïades! Alors, il n'y a plus d'autre voile que les flots, le feuillage, la brume du soir, l'air du temps. Le paysage est toujours un chef-d'œuvre. Près du vieil orme, y il a une statue : l'art dans la nature. Les lointains vaporeux vous séduisent, la lumière des abords vous éblouit.

Watteau n'avait aimé qu'à l'Opéra; dans son temps l'amour était encore Cupidon, le dieu de la galanterie et du plaisir ; on ne lui demandait qu'un peu d'ivresse, l'oubli de ce monde et de l'autre monde, des jupes de soie, des madrigaux, des bouquets artificiels, enfin le ciel du lit en attendant l'autre. Le coupable, ce n'est pas Watteau, c'est son siècle.

Mais d'ailleurs pourquoi demander à la fraîche vallée, toute pleine de fleurs et de rayons, les plantes robustes de la montagne? Aimons Watteau dans son mensonge charmant. Du reste, il est plus vrai qu'il ne paraît l'être; ses figures ont toujours l'esprit des personnages qu'elles représentent. N'y cherchez pas la bonhomie des bourgeois, l'air noble et fier des penseurs ou des guerriers, la simplicité agreste et naïve des paysans. Ses héros à lui sont toujours des héros galants, ses philosophes cherchent la science de la vie dans l'amour; ce qu'il veut peindre surtout, ce sont des comédiens, comédiens de toute espèce, comédiens sur le théâtre, comédiens dans la vie.

Voyant donc partout des fêtes galantes, où s'épanouissaient des grands seigneurs et des grandes dames sans souci du lendemain, Watteau, sans souci de la raison, peignit des fêtes galantes, où s'épanouissait son génie aimable dans tout le feu et dans la magie de la couleur.

Oh! oui, ce fut une joyeuse et pimpante époque que celle des fêtes galantes, des paniers, des rocailles, et des abbés; ce fut un joyeux temps que celui des financiers, bêtes et sournois, dépensant royalement leur fortune dans des soupers de danseuses. Ce fut une étrange et enivrante mascarade que cette régence, où une déesse d'Opéra, en jetant son cœur et sa bourse par les fenêtres, trouvait des princes du sang pour les lui rapporter avec intérêts! Tout cela est bien loin de nous ; pardonnez-moi d'avoir soulevé la poussière d'un siècle et de trois révolutions, pour venir vous parler de toutes ces frivolités ; mais je m'ennuie souvent de notre positivisme, et comme je ne puis pas aller en Chine, boire du thé, et passer ma vie dans un palais de porcelaine, j'aime à me transporter par le souvenir vers cette folie où je voudrais avoir vécu.



UN RUBAN BLEU ACCROCHÉ A UN BUISSON.

I.

Aimez-vous les hameaux ignorés, à demi cachés par un rideau de grands peupliers, avec une fontaine pour océan, — et pour horizon une colline qui cache aux regards curieux les blanches maisons aux pampres verts et ne laisse entrevoir que la flèche aiguë du clocher montrant du doigt le ciel? Comme il fait bon se reposer le soir sur ce tronc moussu, en regardant le soleil se coucher, en écoutant toutes ces harmonies de la nature, — voix mélodieuses qui vont jusqu'au ciel! Cette chaumière avec son toit de chaume où les oiseaux viennent nicher, qu'il serait doux d'y cacher son amour!... Ce champ de luzerne fleurie, ce sentier qui serpente à l'ombre d'une haie d'aubépine, qu'on serait heureux de s'y promener la tête appuyée sur une blanche épaule et la main dans de doux cheveux blonds!

Dans une de ces solitudes embaumées, à une lieue environ d'Avesnes, se cachait une pauvre petite maison comme celle que je vous montrais tantôt; sur le devant, pêle-mêle, des rosiers, des œillets, des dalhias; par derrière, un gazon bordé de marguerites, avec deux cerisiers en fleur; aux murailles grimpaient, du côté du midi, une vigne échevelée, et au nord, du chèvrefeuille et du liseron, et tout cela se croisait follement avec un luxe de végétation inouï, riant au soleil et au ciel bleu. Sur la fenêtre, un pot de grès aux flancs bruns contenait une tulipe.

Mon Dieu! que ce que je viens d'écrire est pauvre et laid! Je suis honteux vraiment de parler ainsi de tant de belles choses, et de les défigurer en les classant. Poëtes, ne parlez jamais de la nature, regardez-la.

Cette maison appartenait à un jeune homme, un ouvrier, qui passait toutes ses journées assis sur un escabeau, près de la tulipe que vous savez, et ne cessait de frapper sur le cuir que pour prendre un livre posé près de lui, qu'il lisait en fumant. Sa belle figure s'éclairait alors d'un reflet d'intelligence, et son œil noir rayonnait longtemps encore après qu'il avait fermé ce livre. Il restait longtemps à rêver, répétant tout bas quelques-uns de ces vers qui l'avaient tant ému, et souvent sa mère était forcée de l'arracher à ses préoccupations.

— A quoi rêves-tu, Paul? lui disait-elle, tu parais triste.

— Non, mère! répondait-il en secouant la tête pour chasser ces blanches visions, non je ne suis pas triste; mais j'ai envie de pleurer.

Ce livre et ces outils disaient toute la vie de Paul : le travail et la rêverie.

Ne vous étonnez pas de voir un ouvrier lire des vers; il est de nobles intelligences partout, et Dieu veut qu'il y ait des poëtes dans les chaumières et dans les mansardes. Paul était une de ces natures intelligentes, douces et fières tout à la fois, qui considèrent le travail comme la plus sainte de toutes les poésies. Il avait fait pendant deux ans ce que les ouvriers appellent le tour de France, vivant partout de son travail, et il était revenu pour recueillir les derniers soupirs de son père. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis un an, il avait vécu de cette douce vie de famille qui repose si bien le cœur après les voyages. Il avait retrouvé sa mère toujours bonne et aimante, et sa cousine Claire plus jolie de deux ans. La vie s'écoulait pour lui douce et calme, tout entière consacrée, comme nous l'avons dit, au travail et à la rêverie. Quoiqu'il eût vingt-deux ans, il avait le cœur jeune et candide comme un enfant, et un de ses bonheurs de chaque soir était d'écouter les chansons de la brise dans les feuilles. Lorsqu'il pouvait, le dimanche, échapper à ses camarades de plaisir, il errait dans la campagne, heureux du bonheur des oiseaux qui jouaient dans l'espace en poussant des cris joyeux; puis il revenait sur la lisière du bois regarder le soleil se coucher et les nuages se métamorphoser en volant.

Un jour, couché sur l'herbe, il causait avec ses poëtes bien aimés, lorsqu'il entendit les feuilles s'agiter non loin de lui; il se retourna et ne vit plus qu'une forme blanche qui fuyait à travers les sinuosités du bois; il secoua la tête, croyant à un rêve de son imagination, en avançant pourtant de ce côté : tout avait disparu, il allait s'éloigner tristement lorsqu'une folle brise vint remuer les branches et détacher un ruban bleu accroché à un buisson. Il se mit à genoux pour le ramasser et le porta à ses lèvres qui murmurèrent tout bas, bien bas :

— Si c'était elle, mon Dieu!

II.

Cette place du bois fut dès lors le but de toutes ses promenades, il la peupla de tous ses souvenirs les plus chers et de ses rêves les plus caressés. C'était un endroit charmant et tout disposé pour un premier aveu. Le feuillage touffu ne laissait pénétrer qu'un jour doux et tranquille; le gazon,

doux, épais, était tapissé de marguerites et de vergissmeinicht; on voyait, çà et là, au pied des chênes, briller la couleur rouge des fraises; un ruisseau babillard courait tout auprès, c'était poétique et charmant; un notaire n'eût pas osé y dresser un acte de vente. Paul y passait de longues heures. Un soir, comme il s'en retournait chez lui, les yeux au ciel et le cœur bien loin de ce qu'il voyait, il se trouva au détour d'un sentier en présence de Mme Clotilde de Valzennes. Il fit un bond en arrière, et la main à son cœur :

— C'est elle! s'écria-t-il.

Madame de Valzennes rougit; Paul, honteux de son exclamation, s'inclina en rougissant encore davantage et s'éloigna en flageollant comme un homme ivre. Madame de Valzennes s'appuya contre un arbre et le suivit longtemps des yeux; tout à coup elle tressaillit et secoua la tête.

— Seigneur, dit-elle naïvement, faites que je ne l'aime pas!

III.

Mademoiselle Clotilde de Sulanges avait, à seize ans, quitté sa pension pour épouser M. de Valzennes, colonel en retraite, ami de son père. Elle



avait vécu trois ans avec lui dans un vieux château du Nivernais, l'aimant comme elle avait aimé son père, n'ayant aucun regret du passé, mais sentant parfois son cœur se gonfler sans qu'elle eût pu dire quelles pensées l'agitaient. Lorsque son mari mourut, elle revint habiter seule la petite maison de campagne où elle était née et où était mort son père. Elle y demeurait depuis un an, n'ayant d'autres distractions que son piano et les promenades qu'elle faisait à travers les prairies et dans les vallées, accompagnée d'un grand levrier blanc. Elle n'avait pas même pour perdre une ou deux heures chaque jour quelques-uns de ces enivrants souvenirs de bal, avec leurs cavaliers élégants. Non! elle ne les avait jamais connus. Sa vie tout entière s'était passée près de deux

vieillards : son père et son mari. Lorsqu'elle avait raconté au piano tous les mystérieux poëmes de son cœur, elle se penchait quelquefois sur l'instrument sonore pour écouter si rien ne lui répondait; rien!... Elle reportait les yeux sur la campagne ruisselante de soleil et de bonheur; elle regardait les oiseaux se cacher dans les haies fleuries, et tant de pensées venaient alors agiter son cœur qu'elle eût voulu pouvoir pleurer. Qu'elle était belle ainsi, le corps ployé par la tristesse et vêtue d'une robe blanche qui cachait presque entièrement son pied d'enfant! Qu'elle était belle avec son regard doux et brun, ses cheveux flottant en boucles blondes et soyeuses autour de son visage un peu pâle! Ah! madame, vous avez vingt ans, le printemps sourit et vous demandez le nom de ces émotions qui vous brisent le cœur!... Vous vous sentez bien seule, n'est ce pas, dans cette petite maison, sans un souvenir chéri? Le vent passe dans vos rosiers et murmure une chanson, les abeilles bourdonnent et donnent des baisers aux fleurs... Quel est ce mot qui revient sans cesse dans les chants de la nature?... L'amour, n'est-ce pas, ma pauvre blonde?



IV.

Clotilde restait parfois une journée entière dans un état de prostration et d'affaissement qui l'effrayait; le lendemain, un grand besoin d'activité la dominait; elle courait dans la vallée déserte; elle gravissait la colline; puis les premiers moments d'exaltation passés, elle continuait lentement sa promenade, la tête penchée sur la poitrine, ne s'arrêtant que pour effeuiller une blanche marguerite. C'est dans une de ces promenades qu'elle avait vu Paul et que, dans la crainte d'être reconnue par lui, elle avait fui en laissant un ruban à un buisson. Depuis, le jeune homme avait passé plusieurs fois sous ses fenêtres et Clotilde s'était sentie rougir au bruit de ses pas. Ce n'était plus le vide de son cœur qui l'effrayait maintenant; elle avait peur d'une mélancolique figure qu'elle voyait souvent passer dans ses rêves,

Un jour encore, les feuilles des arbres s'agitaient sous les caresses du vent, le soleil avait mis l'horizon tout en feu; Clotilde, sans bien s'en rendre

compte, traversa son jardin et le verger y attenant, et se trouva bientôt dans le bois. Machinalement elle prit le sentier qui menait à la clairière où elle avait vu Paul. Y pensait-elle ? Je ne sais; mais tout à coup elle s'arrêta et poussa un léger cri. Le jeune homme était là comme elle l'avait vu la première fois; seulement il levait parfois les yeux au ciel et semblait causer avec les arbres: elle approcha pour mieux entendre; une branche sèche se brisa sous son pied et Paul se retourna. Leur embarras fut extrême à tous les deux; la fierté de Clotilde vint à son secours. Elle se dit qu'elle ne devait pas paraître effrayée de rencontrer un ouvrier, et lui demanda d'un air à peu près moqueur ce qu'il racontait aux chênes et aux marronniers; Paul balbutia; elle insista ironiquement, et le jeune homme, d'une voix émue, se mit alors à déclamer sans oser lever les yeux:

Quand sous l'ombre des bois la brise chante ou pleure,
Quand chaque fleur frémit sous un baiser d'oiseau
Et que l'insecte d'or, sur l'onde qu'il effleure,
Brille comme un flambeau;

Quand une nuit d'amour règne sur la nature,
Quand la terre se tait pour écouter le ciel
Et que l'on n'entend plus, ainsi qu'un doux murmure,
Le cantique éternel,

J'appelle tout joyeux le rêve de mon âme,
Je cause avec mon cœur,
Et ma lèvre tout bas murmure un nom de femme,
Un nom... tout mon bonheur!...

. . . .

Paul avait peu à peu relevé son regard; il osa l'attacher sur Clotilde, qui, à son tour, baissa la tête en rougissant. Lorsqu'il eut fini, ils restèrent un instant silencieux; puis leurs regards se rencontrèrent, et Clotilde frissonna.

— Vous êtes poëte, monsieur, dit-elle, voulant échapper à son émotion.

— Oh! s'écria Paul avec exaltation, j'avais rêvé une céleste image; elle m'est apparue, et depuis ce jour un nouvel horizon m'a été ouvert. J'aime...

Il s'arrêta, effrayé lui-même de ses paroles, il laissa retomber son bras, et un ruban bleu s'échappa de sa main.

— Ah! mon ruban, dit étourdiment Clotilde en avançant la main pour le saisir, Paul s'était baissé aussi pour le ramasser, et leurs mains et leurs cheveux se touchèrent. Ils tenaient chacun un bout du ruban, le jeune homme attacha sur Clotilde un regard si suppliant qu'elle lâcha le ruban que Paul porta à ses lèvres. Leurs regards se rencontrèrent encore et d'un commun accord leurs mains se rapprochèrent.

— Cherche, Black, il y a quelqu'un! dit une voix.

C'était le garde-chasse, suivi de son chien.

Clotilde s'enfuit presque folle de honte et de bonheur, et Paul tomba sans force sur le gazon en serrant le ruban bleu sur son cœur. Il retourna chez lui, et monta dans sa chambre sans dire bonsoir à sa mère, craignant que le moindre choc ne vînt briser tous ses beaux rêves.

V.

Un voyageur égaré la nuit dans un chemin bourbeux, accablé par la fatigue et la faim, marchant à la sinistre lueur des éclairs et se trouvant tout à coup transporté dans ses foyers au sein de sa famille, pourrait à peine concevoir une idée de ce bonheur immense qui inonda le cœur de Paul, lorsqu'aux mille pensées diverses qui l'agitaient succéda le calme qui lui permit de se rappeler les moindres circonstances de cette heure fortunée. Il resta longtemps plongé dans une extase enivrante, pressurant son cœur pour bien jouir de tout ce bonheur si grand qu'il n'osait à peine y croire.

Le lendemain, quand vint le soir, il traversa le bois et alla se cacher dans le jardin de madame de Valzennes. Il fut frappé de l'animation extraordinaire qui régnait dans la maison; les femmes de chambre allaient, venaient avec des paquets sous le bras; mais tout disparut bientôt pour lui: il aperçut Clotilde qui traversait le salon et se mettait au piano; elle joua d'abord quelques airs doux et mélancoliques comme le bonheur; puis elle changea subitement, et sans transition se mit à jouer la *dernière pensée de Weber*. Paul écoutait, sans oser respirer, cet air qui lui broyait le cœur. Il lui sembla que, un à un, s'évanouissaient tous ses rêves dorés, et longtemps encore après que la musique eut cessé, il en écouta les sons qui s'en allaient mourants, ne sachant à quoi attribuer cette tristesse qu'il ne pouvait vaincre. Le lendemain il retourna près de la maison; les fenêtres étaient fermées, nul bruit ne se faisait entendre au dedans.

— Ah! s'écria-t-il, elle est partie!...

Dès lors commença pour lui une vie morte, monotone, sans lendemain et sans rêveries. Les promenades n'avaient plus aucun charme, le bois plus d'harmonies, le coucher du soleil plus de poésie. Il regarda bien avant dans son cœur, le palpa et n'y trouva que le désespoir : la vie lui apparut froide, décolorée sans but, et la mort comme un bienfait.

C'est un grand malheur lorsque l'idée de la mort s'est glissée dans un cœur de vingt ans et qu'elle

ne l'effraie plus; c'est un grand malheur d'avoir à cet âge, et quelquefois avant, examiné froidement la vie et de n'éprouver que le désir de la quitter comme on quitte un vêtement incommode; dans une orgie ou dans la solitude, cette idée est toujours là, présente, lancinant le cerveau sans relâche, et, en regardant les yeux bleus de sa maîtresse, on se détourne parfois croyant y voir la mort grimacer son sourire. Paul n'avait plus aucun désir de vivre et se sentait pourtant trop malheureux pour se tuer. — Qu'on ne crie pas au paradoxe; sur dix suicides, huit au moins sont causés par l'ennui de n'avoir pas même un regret du passé, ni une espérance ou un désir à former pour l'avenir. Le spleen a armé plus de pistolets que le désespoir. — Paul se mettait au travail sans parler à sa mère qui le regardait avec des larmes aux yeux et sans oser l'interroger, et Claire venait quelquefois triste et toute tremblante s'appuyer sur l'épaule de son cousin et lui demandait souvent s'il souffrait. Paul la repoussait brusquement et elle courait dans le jardin pour essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues, de belles joues, ma foi! roses et blanches.

Puisque j'ai commencé, je vous dirai que Claire était une jolie fille, à la taille ronde et souple, avec un pied pas trop petit et une main assez blanche; puis de beaux yeux qui ne demandaient pas mieux que de dire : Je vous aime! et une épaisse chevelure noire, douce et luisante comme une aile de corbeau. Attentive à prévenir les moindres désirs de son cousin, elle s'éloignait parfois toute rougissante lorsqu'il l'embrassait en riant; mais depuis qu'il ne lui parlait plus, toute sa timidité s'était évanouie, et elle essayait souvent à son tour d'amener un sourire sur les lèvres de Paul. Vainement! Il s'écartait aussitôt que le jour tombait pour aller rôder autour de la demeure de Clotilde. Il restait les yeux fixés sur cette fenêtre où il l'avait vue se mettre au piano, et il se rappelait cet air qui lui avait donné un pressentiment de son malheur.

Quoi! dira-t-on, tant de désespoir pour le départ d'une femme à qui il n'a parlé qu'une fois? tant de phrases pour un ruban bleu?... Hélas! oui, madame, mon pauvre Paul était ainsi fait! Il portait depuis longtemps un type de femme dans son cœur, et il avait rêvé de douces nuits d'été passées avec elle à parler d'amour; il l'avait rencontrée, il était aimé, et tout cela disparaissait tout à coup, et la réalité était venue abattre ces beaux rêves comme le vent abat les feuilles d'automne. Cet amour perdu, c'était sa jeunesse fanée.

VI.

Quinze jours se passèrent ainsi. Un soir, il s'achemina vers sa place favorite, si pleine pour lui de doux souvenirs; il marchait la tête baissée, coupant les feuilles avec une baguette de coudrier qu'il tenait à la main. Tout à coup, vous l'eussiez vu pâlir et s'arrêter : elle était là! Il s'avança en tremblant jusqu'à ce tertre moussu où il s'était assis tant de fois.

— Vous voilà revenue, Clotilde, dit-il en pleurant; j'ai bien souffert! Tenez, voilà la place où vous m'avez laissé ce ruban bleu qui me parlait de vous... Je vous aime! Ah! ne partez plus!

Clotilde, à ces paroles de Paul, avait senti revenir tout ce bonheur qui l'avait tant effrayée; toute cette heure d'amour si douce et si naïve se représenta à son esprit, et elle resta quelques instants rêveuse. Je ne sais ce qu'elle eût répondu si un jeune homme, mis avec une élégante recherche, ne se fût présenté tout à coup :

— Ce n'est pas bien à vous, ma belle cousine, dit-il, de vous éloigner ainsi sans m'attendre.

Clotilde s'éloigna de Paul qui frémit de rage en la voyant partir au bras de ce jeune homme dont elle écoutait les paroles en rougissant.

— Ah! se dit-il, en se déchirant la poitrine avec les ongles, je tuerai cet homme!

VII.

Il essaya plusieurs fois de rencontrer seul ce dandy qu'il haïssait déjà plus qu'il n'avait jamais haï personne; Clotilde l'accompagnait toujours. Paul voyait la jeune femme s'appuyer sur son bras, semblant l'écouter avec bonheur. Il se trouva plusieurs fois sur leur passage et salua Clotilde qui tourna la tête, et Fernand, le beau cousin, le toisa d'un air souverainement impertinent. Paul, timide comme le sont tous les hommes de cœur devant la femme qu'ils aiment, passa outre en comprimant tous ses sentiments de colère et priant le ciel de lui envoyer une occasion de vengeance. Un jour, enfin, il rencontra Fernand, seul, dans le verger qui dépendait du jardin de Clotilde et le regarda avec une telle persistance que Fernand s'avança vers lui et lui demanda qui lui avait permis de s'introduire et de se promener dans ce jardin.

— Je vous répondrai, lui dit Paul, quand vous m'aurez dit de quel droit vous m'interrogez.

— Insolent! s'écria Fernand en levant la main.

Paul devint blême de fureur. Il se jeta sur Fernand qu'il renversa à ses pieds. L'élégant jeune homme se releva en grinçant des dents.

— Oh! si seulement vous aviez jamais touché une épée! s'écria-t-il écumant de rage.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Paul, il est des armes qui rendent les chances plus égales. Si vous voulez vous trouver demain matin ici avec des pistolets, je serai à votre disposition.

— Vrai! s'écria Fernand avec joie; alors ,au revoir!

Et ils se séparèrent.

VIII.

Madame de Valzennes, en sentant son cœur s'ouvrir à l'amour pour un ouvrier, avait été prise d'un grand effroi. Elle avait voulu fuir avant que la fuite ne fût impossible, et elle était allée passer quinze jours à Paris chez une de ses amies de pension où elle avait rencontré M. Fernand de Rivès, son cousin, qui avait pris pour prétexte une visite à faire à un oncle qui habitait un petit château près de la demeure de Clotilde pour l'accompagner en Flandre. Ces quinze jours avaient suffi pour changer le cœur de Madame de Valzennes. Son amour naïf lui paraissait bien ridicule à côté des compliments musqués de son cousin, et elle était revenue la tête pleine de récits de fêtes merveilleuses, et bien disposée à ne pas passer l'hiver dans un village. Fernand venait la voir tous les jours, et le souvenir de Paul ne lui apparaissait que tout juste pour qu'elle s'étonnât d'avoir pu écouter les vers de ce jeune homme.

Elle aimait Fernand. Le lendemain du jour où celui-ci avait rencontré Paul, elle le vit se diriger du côté du bois avec une boîte de pistolets. Elle n'y fit pas d'abord grande attention, mais tout à coup un soupçon passa dans son esprit; elle se leva en poussant un cri perçant et courut vers la clairière.....

Les deux adversaires se placèrent à vingt-cinq pas de distance et marchèrent l'un sur l'autre. Ils tirèrent ensemble; Paul tomba.

Au bruit de la détonation, deux femmes s'élancèrent sur le lieu du combat; l'une de ces femmes courut à Fernand.

— Merci de votre intérêt, belle cousine, dit celui-ci; mais je ne suis pas blessé et je dois mes soins à mon adversaire.

L'autre femme se jeta aux genoux de Paul en sanglotant et se tordant les bras.

IX.

Cinq mois avaient passé sur ces événements. Par une belle soirée du mois de septembre, une jeune femme à cheval suivait tristement le sentier qui longeait le bois où se passa ce que je vous ai raconté; elle prêtait de temps en temps l'oreille aux sons lointains d'un orchestre villageois.

— Père Morin, dit-elle au garde-chasse qui sortait du bois, qu'est-ce que ce violon qu'on entend?

Le vieillard releva la tête.

— Ah! Madame de Valzennes! dit-il en ôtant sa casquette, déjà de retour!... Ce violon, ajouta-t-il, joue aux noces de Paul, vous savez....

— Paul! s'écria Clotilde en pâlissant.

— Oui, madame, il épouse sa cousine: la pauvre Claire l'aimait depuis longtemps, elle se montra si dévouée et si bonne pour lui lorsqu'il fut blessé, qu'il voulut lui payer tous ses soins en amour; ils s'aiment et ils se marient aujourd'hui. Tant mieux: à jolie fille, beau garçon! Pardon, madame, je bavarde, je pars, j'ai promis d'être du souper.

Il salua et s'éloigna.

Clotilde resta longtemps rêveuse, une larme brûlante roula sur ses joues. Elle secoua la tête et porta la main sur son cœur.

— Lui aussi! dit-elle avec un soupir, lui aussi! Mon Dieu, comme on oublie!...

ADOLPHE DESTROYES.



UNE FIN D'AUTOMNE.



ien n'égale en beautés de tous genres la noble et ancienne habitation du vicomte de Lagarde. Le château n'est qu'à huit petites lieues de Paris, dans un village dont nous tairons le nom par égard pour le curé ; maintenons toujours la paix et la concorde entre les autorités d'une même commune ; ne brouillons pas le château et le presbytère.

Il serait difficile de trouver quelque part, même à Meudon, un parc mieux ombragé et plus obscur, des sentiers plus perdus dans les masses de feuillage, des allées plus rêveuses qu'au château de Lagarde. Le portique de la maison est sonore ; l'écurie est chaude, encombrée par le fourrage ; l'écho des voûtes protége le robuste hennissement des chevaux. Dans les cours nettes et spacieuses on entend bouillonner la fontaine. Ici, des griffons au niais sourire, vieux enfants du dix-huitième siècle, contemporains des magots de cheminée, laissent échapper à regret un mince filet d'eau de leur gueule entr'ouverte ; là, des têtes de bronze sourcilleuses et renfrognées, ornements de l'Empire, qui aimait le fer, renvoient l'eau à gros bouillons dans des cuves de marbre. Il y a de l'eau même dans la rivière du jardin ; très honorable rivière pour un particulier : des brochets effilés et des carpes limoneuses y passent de loin en loin en furetant. Du reste, point de gibier dans les fourrés du parc, si ce n'est quelque pigeon échappé de la basse-cour.

Ce n'est donc pas une de ces habitations modernes, construites, haut et bas, au cours de la rente, avec des statues de plâtre, une façade peinte en jaune, un toit à l'italienne, et précédée de quelques pieds de terrain disposés en jardin anglais. Vous retrouverez au château de Lagarde je ne sais quelle bonne odeur de féodalité oubliée à dessein. Le port de la maison a quelque chose d'antique et de seigneurial. Les murs sont couverts d'un épais manteau de lierre ; les pierres de taille grises et cendrées sont encadrées de mousse ; souvent même les pavés des cours ne se refusent pas quelques touffes d'herbes. C'est une maison en vieux costume ; une maison qui a gardé les paniers, et qui met encore du rouge et des mouches. Le château est éloigné de la route, et noblement assis au milieu de son parc qui s'ouvre en quelques endroits sur des chemins écartés, auxquels il communique par des grilles chargées de rouille. J'aime les grilles qui coupent la monotonie d'un chemin ; le mendiant qui passe dans la chaleur du jour va coller son visage à ces barreaux de fer, et il regarde niaisement le domaine ; il sourit de regret en apercevant, lui sans chapeau, une ceinture et un chapeau de paille oubliés sur un banc de mousse, ou sur un siége de bois vert à demi vermoulu, qui borde l'allée fleurie et coquette dont les flancs seuls se laissent voir.

Ce jour-là, vers l'automne, quand l'oiseau chante encore, quand l'arbre en est à sa dernière verdure, quand la rose se tient de toutes ses forces pour rester belle, ce jour-là il y avait un grand déjeuner au château de Lagarde ; déjeuner d'hommes mariés et échappés aux piéges décevants de la jeunesse. Chacun des convives, tout fier de son nouvel état de marié, avait vanté son bonheur à l'envi. Pendant tout le repas, ils criaient tous au choc joyeux des verres, comme un chœur d'opéra qui détonne : « Vive ! trois fois vive le mariage ! Qui oserait soutenir que nous ne sommes pas les heureux de la terre ? Et qu'on ne vienne pas surtout nous parler du célibat, cet infâme purgatoire où l'on risque chaque jour son honneur, sa fortune et sa vie ! Quand le célibataire de trente ans possède la femme la plus coquette de Paris, c'est-à-dire à peu près la plus laide, une jument à tous crins et des cigares des quatre parties du monde, que lui reste-t-il à désirer ? Or, quand nous touchons au terme de nos vœux, quand nous avons dépensé tous nos souhaits, c'est que nous avons aussi dépensé toute notre vie. Ce moment-là, c'est le néant, c'est la mort, c'est le revers déteint et décoloré de toutes les joies et de tous les plaisirs. L'homme le plus heureux est celui qui garde toujours en réserve un raisonnable contingent de désirs à satisfaire. Or, le mariage peut seul nous maintenir dans cette tiède et moyenne température de désirs modérés, et nous payer à échéances convenables la somme de bonheur que cette vie nous promet. »

Puis on buvait et l'on tenait agréablement d'autres propos de la même philosophie. — C'est une triste chose, direz-vous, lorsqu'on en est venu à provoquer les plaisirs, à les faire venir à point nommé, à régler cela comme on règle une pendule qui retarde toujours. Qu'est-ce qu'une orgie ? c'est le triomphe de la satiété, c'est l'apothéose de l'ennui. Tout est prévu, tout est arrangé d'avance dans la débauche : du vin, des femmes, des fleu s t des femmes disposées avec symétrie.

puis le hoquet du vin et la tête qui vacille; voilà tout. L'orgie, c'est une prétention menteuse de réunir en bloc toutes les joies, tous les prestiges du monde, l'esprit, la folie, l'abandon, les grâces. On met en même temps le vin dans la glace, et dans sa tête les bons mots du festin. Le sein demi-voilé, l'œil humide, la bouche qui sourit, tout est prêt; mais qu'importe! il faut boire le vin tiré, il faut subir ces sourires stéréotypés. On demande plus que tout cela ne peut donner; on s'est préparé longtemps d'avance; on s'est battu les flancs au plaisir qui va naître; on a pris de son mieux toutes ses mesures, en sorte que notre sang-froid, aux prises avec l'ivresse, malgré toute sa bonne volonté, ne parvient jamais à succomber. On sort ennuyé, rassasié, plein jusqu'à la gorge, et chacun dit à son voisin, de son voisin : Mon Dieu! qu'il est laid ! Et il se trouve que tout le monde a raison.

Ainsi célébraient leur position nouvelle cinq jeunes mariés; ils maudissaient tout haut et dans ses moindres détails leur vie passée, peut-être pour avoir le droit de la regretter tout bas. C'était un torrent de louanges presque forcées sur la félicité conjugale. Les vins et les liqueurs circulaient lentement et sans enthousiasme; d'ailleurs tous avaient fait effort pour conserver leur dignité maritale, et ils s'étaient arrêtés à cet état de demi-ivresse dans lequel l'esprit est obligé de veiller de près sur ses moindres pas, crainte de tomber dans une embûche. Il y a un moment de raisonnement sans réplique et de logique invulnérable entre deux vins; toutefois, plusieurs de nos maris sentaient déjà leurs cheveux se dresser sur la tête. Le papier de la salle à manger, orné de bacchanales animées et de danses flamandes, entraînait ces cœurs encore peu dégagés du levain de la première jeunesse, et leur faisait prendre mille poses lascives. L'immense pelouse que l'on entrevoyait à travers le vitrage semblait hérissée d'arbres étrangers, de sapins ardus, d'aloès, de plantes rares aux mille dards; champêtre fascination que donne le vin; le vin, ce jovial compagnon, qui se fait paysan, grand seigneur, artiste, tout ce qu'on veut, pourvu qu'il reste, lui, le roi du monde matériel, le vin!

Ils vantaient donc la destinée conjugale avec le fanatisme de nouveaux convertis qui ne croient pas tout à fait à leur dieu nouveau; étalant en quelque sorte le mariage dans son pédantisme, ses scènes banales et ses lieux communs; citant avec attendrissement ces riens mystérieux, ces mignardises élégantes, ces sobriquets amoureux dont s'affublent les jeunes époux dans l'inexpérience de leur tendresse du premier jour.

— Moi, disait l'un, j'apprends à épeler à ma petite fille d'après une nouvelle méthode; je joue tous les jours deux heures de serinette pour endormir notre volière, et je lis à ma femme l'*Amour Maternel* de Millevoye, pour la mettre au fait de ses devoirs.

— Je suis artiste en peinture, s'écriait un autre, Alphonsine me sert de modèle et pose déjà à ravir. Ne me parlez plus de ces indignes prostituées, les modèles de mes premiers ouvrages, qui se mettent toutes nues pour un petit écu à l'heure, bonnes filles du reste, et fort belles quelquefois, mais bonnes tout au plus pour des orgies d'atelier. Alphonsine me tient lieu d'elles toutes; je retrouve tous mes effets de tableaux dans nos extases, dans nos plus délicieux tête-à-tête. Alphonsine est mon idéal, mon rêve, ma Galathée toute faite, tout animée, toute préparée à l'amour! Disant cela, il but un grand verre de vin de Champagne.

— Moi, messieurs, dit un troisième, ma femme est poète et païenne comme Voltaire; Corinne est son nom de baptême, ni plus ni moins; c'est un beau nom! Elle compose des vers jour et nuit sur les premiers sujets venus, sur la pluie, sur le beau temps, sur l'hyménée, sur l'enfance, sur moi-même, moi qui vous parle! Me serais-je douté qu'il y aurait un jour du génie dans mon ménage, et que la sainte poésie dût entrer dans la communauté, et venir, accroupie à mon foyer, écumer mon pot-au-feu, moi, Joseph, qui ai manqué la conquête d'une baronne parce que, l'hiver dernier, en sortant de l'Opéra, je lui glissai furtivement un billet sans orthographe?

—Parbleu! s'écria Prosper de Lagarde, l'amphitryon, impatienté de tous leurs épithalames; moi aussi, je veux me convaincre tout haut de mon bonheur. Certes, messieurs, vos tableaux de bonheur domestique sont d'une séduisante couleur; reste à savoir si vos tableaux ne sont pas flattés, et si le talent de l'artiste n'a rien déguisé. Moi, mes maîtres, je fais mieux que vous; je ne pense pas, j'agis; je ne décris pas un tableau, je le montre; je n'élève pas en l'air le fantôme de mon bonheur, je le fais toucher au doigt. Ma femme est là-bas, au bout de la galerie, dans sa chambre, retirée au milieu de ses fleurs : ma Suzanne, ma chaste et jolie femme, l'orgie lui fait peur, même chez elle; elle fuit le bruit du monde, elle est si frêle! Ma foi! vive la vertu des femmes légitimes! il n'y a que cela de réel dans le bonheur du monde. La mienne, messieurs, ne se nomme pas tout à fait Lucrèce, mais Suzanne, pour vous servir.

Ce qui fut dit fut fait. On voulut voir tout le bonheur que ce mari voulait montrer. On voulut surprendre cet intérieur conjugal. Prosper faisait pour ses amis ce que le roi Candaule avait fait pour son confident Gygès. Les convives accepti-

rent donc avec empressement la proposition de Lagarde.

Ils quittèrent la table tant bien que mal, et Prosper commandant la troupe, ils arrivèrent sur la pointe du pied, par une longue file d'appartemens, à une porte vitrée, à peine protégée par un léger rideau de soie. Prosper souleva le rideau d'une main légère et d'un air satisfait, se rangeant poliment pour que tout le monde pût tout voir; en sorte qu'ils purent tous contempler à loisir la jeune vicomtesse, à peine vêtue d'une robe du matin, lâche et flottante, assise sur un sofa sans prétention auprès d'un jeune homme qui tenait sa tête près de la sienne, une main passée dans ses cheveux, fatiguant capricieusement une boucle tombante...

Leurs lèvres se touchaient !

Madame de Lagarde, pauvre femme ! elle était dans ces heureux moments de passion où la passion s'oublie, où l'amour rêve tout éveillé, où une femme ne voit rien de ce qui l'approche. Cependant, les yeux fixés sur le beau jeune homme qui la regardait, elle vit fort bien à travers la croisée les convives l'œil fixé sur elle. O pitié ! Alors elle poussa un grand cri : le jeune homme s'élança par une croisée et disparut.

Prosper, laissant tomber le coin du rideau, regarda en souriant ses cinq amis, stupéfaits comme lui.

Il les reconduisit en silence jusqu'à la porte de son parc; aucun d'eux n'osa risquer un mot de consolation ou de blâme; ils se séparèrent sans même se donner une poignée de main.

Les voitures parties, le vicomte ferma lui-même la grille du parc, qui fit entendre sa chanson accoutumée en tournant sur ses gonds. Il regagna le château.

Heureusement l'allée qui menait au château était longue et déserte. Le vicomte de Lagarde était fort laid, chauve, grêlé, n'ayant pour lui qu'un œil brillant et des dents *charmantes*; mot qui semble inventé pour les femmes, et qu'elles seules savent prononcer. Dans le monde, il passait pour peu spirituel. Soit qu'il fût réellement dénué d'esprit, soit qu'il aimât mieux le garder pour lui seul, en jouir lui tout seul, au lieu de le dépenser dans les cercles à la mode pour amuser les autres, on lui reprochait d'être trop réservé, peu communicatif, d'être ce qu'on appelle d'un caractère en dedans; en un mot, et enfin, de n'avoir aucune des qualités qui flattent les femmes, première condition pour en être aimé.

Il avait toujours désespéré d'être aimé de sa Suzanne, jeune blonde de seize ans, qu'il avait épousée d'abord pour ses grands yeux bleus, sa bouche rose, et aussi beaucoup pour sa riche dot, qui valait mieux, de l'avis même des gens les plus désintéressés, que tous les grands yeux bleus du monde. Il avait été obligé de passer à la jeune femme bien des folies, bien des caprices d'enfant gâté, qui contrastaient avec le ton grave et sérieux d'un homme mûri par de longues années de plaisirs. Toutefois le vicomte trouvait un peu forte cette dernière étourderie de sa Suzanne; cette fois son honneur était compromis, compromis devant tous, et sur ce point, tout sceptique qu'il était, il entendait raillerie moins que personne. La fidélité de leurs femmes, c'est encore aujourd'hui un préjugé égal à celui du duel pour les honnêtes gens.

C'en était donc fait à tout jamais de ses illusions conjugales ! Et pourtant Prosper, à travers les souvenirs du festin, cherchait encore à douter de la fatale scène : il croyait à une vision, à une chimère inventée par une fièvre d'ivresse; mais cette même ivresse, ce guide si sûr et si fidèle à certaines occasions, lui apportait exactement toute cette histoire qui l'inquiétait, lui retraçant cruellement chaque circonstance, ne lui faisant grâce d'aucun détail. Il revoyait toute cette scène si gracieuse à voir, et que Greuze eût enviée : cette jeune femme à demi renversée entre les bras d'un beau jeune homme, ivre d'amour! scène bien faite pour les yeux d'un artiste qui voit tout en beau, bien triste scène pour un mari !

Mon destin est écrit là-haut, pensait-il : voici enfin ma femme qui me trahit pour un autre, et cet autre vaut sans doute cent fois mieux que moi. Tout est dans l'ordre, hélas! Puis il continuait, pensant tout haut :

« Où en est la journée maintenant ? Il est six heures du soir, car j'entends la cloche du village qui sonne la prière de sa voix grêle et cassée. C'est la fin d'une rêveuse soirée d'automne. Voilà bien le parc de mon père qui est à moi; voilà bien mes jeunes allées d'acacias et de tilleuls, mes bordures de thym qui répandent sur mes pas leur senteur vulgaire, mes roses éplorées qui s'effeuillent sur les pelouses, mes longs peupliers maigres et effilés entrant à peine dans leur puberté, qui semblent se pencher l'un vers l'autre, pour se murmurer à l'oreille un secret d'amour; et cet essaim de moucherons qui voltige là-bas sur l'eau, et ces insectes qui sifflent dans les buissons, et ces voix de ramiers, sourdes et confuses, sous les voûtes épaisses du feuillage, d'un si beau vert aux approches de la nuit! A ces parfums, à ces bruits qui se croisent, à ces murmures confus de la soirée, je reconnais le signal d'adieu, l'heure d'extase d'un beau jour qui va finir.

Au dehors, dans les prairies voisines, c'est le bruit des chèvres qui agitent leurs sonnettes, c'est le trot des vaches que les petites filles chassent

devant elles, leurs souliers à la main; c'est la chanson des jeunes enfants revenant avec de gros paquets d'herbes sur la tête; j'entends mes chevaux qui se couchent à grand bruit au fond de leur écurie; et, dans le lointain, le marteau des forgerons du village, qui semble, comme le bruit d'un balancier, battre la mesure et régler le mouvement de toute cette scène. Hélas! je reconnais la nature qui nous rend plus sensibles à ses touchants spectacles, quand nous avons dans l'âme quelque peine secrète et qu'une tristesse nous serre le cœur. Il semble alors qu'il faille se recueillir et saluer pour la dernière fois les vases pleins de fleurs de sa cour, les marronniers domestiques, et le rideau de vigne qui embaume d'une odeur de feuillage le chaste seuil du logis. »

En entrant dans la salle à manger, il fut désagréablement surpris de retrouver les débris de son déjeuner d'amis. Rien n'avait été dérangé; l'air de l'appartement gardait encore une odeur de vins éventés, de mets évaporés, de poisson, de gibier, de truffes, de citron. Il s'arrêta, il se prit à sourire, en croisant les bras sur ce triste champ de bataille, jonché de bouteilles à demi vidées, de serviettes froissées, de débris de verres à vin de Champagne, frappés à faux par des paumes maladroites. Il crut voir encore ses sots convives vantant leurs femmes en s'abreuvant de ses vins; tandis que la sienne, à lui qui se fiait à elle, la sienne! Suzanne!.... — Allons, se dit-il, je suis fou; et il marcha droit à l'appartement de sa femme.

Tout était si doux avant d'arriver à la chambre à coucher de madame de Lagarde! il y avait dans chaque pièce une telle odeur de fleurs d'automne, dont les parfums portent au cœur, caressantes comme une femme qui est prête à vous trahir; les pendules de bronze doré, les vases de cristal, les lustres où se brisaient les clartés du soleil couchant, tout ce luxe frais et fragile de jeune ménage, semblait au vicomte si calme et si odorant, qu'il ne sentit en lui-même aucune pensée de haine ou de vengeance; il était déjà aguerri contre le crime de sa femme, et par un sentiment d'orgueil bien excusable, il s'estimait heureux de pouvoir braver en face une convention sociale, la plus forte des conventions sociales. Quel héros!

Il trouva sa femme dans une posture demi-tragique, égarée, échevelée, assez disposée à lui donner une scène de désespoir. Elle avait à ses côtés une arme d'Asie, énorme lame recourbée à égorger un Turc, qu'elle avait empruntée à l'armoire des curiosités, dans la bibliothèque; et sur un guéridon, près d'elle, croupissait dans un pot de terre un breuvage de couleur grisâtre, raisonnablement dangereux, espèce de composition de ménage, vrai poison de femme de chambre.

— Tenez! choisissez, du fer ou du poison, monsieur!..... lui dit-elle tout à coup, comme cela se dit à l'Ambigu. Prosper ne put s'empêcher de sourire; il avait lui-même imaginé cette phrase à l'avance : — Mon amie, lui dit-il doucement, voici une lame qui peut fort bien devenir cruelle, et une liqueur que je soupçonne fort d'être du poison; mais que signifient tous ces instruments de désespoir et de mort? Instruisez-moi; je ne saurais saisir à moi seul le sens de tout ceci.

La vicomtesse le regarda d'un air incrédule; c'était la première fois qu'elle s'arrêtait à le contempler, la première fois qu'elle se sentait le besoin d'avoir une opinion arrêtée sur le compte de son mari; tant elle y avait peu songé jusqu'alors!

— Je conçois cela, pensa-t-elle, il fait de l'ironie pour commencer, il joue la surprise pour commencer : tout à l'heure la colère aura son tour.

— Mais enfin, je suis coupable, monsieur!

— Je vous l'accorde, madame, dit le vicomte.

— Dites, monsieur, dites-le tout de suite, quel sera mon châtiment? car, en pareil cas, le mari prévient la loi pour rendre sa vengeance plus terrible et plus vive. Ma faute est irrémissible; je n'ignore pas de quel nom le monde la flétrit!

— Adultère, interrompit Prosper, adultère; cela s'appelle adultère dans les romans et dans le Code pénal. C'est un mot auquel on s'apprivoisera difficilement, Suzanne, ajouta-t-il en se plaçant auprès d'elle sur le canapé; mais non contente de la chose en elle-même, voulez-vous m'en imposer tout le pénible attirail?

Et il tenait dans sa main la main tiède de sa femme. Suzanne avait ôté ses bagues, signe dramatique de malheur et de désespoir. Quand une femme dégarnit ses doigts, et enlève ses bagues une à une, on dirait un soldat condamné à mort qui ôte sa cravate et sa giberne.

— Hélas! dit-elle languissamment, vous voulez me punir à force d'égards et de petits soins, m'accabler de ma faute, et m'assassiner par des galanteries moqueuses et des marques d'amour que je ne mérite plus!

— Que vous êtes injuste, ma femme! répondait Prosper : vous me supposez, bien à tort, les plus noires intentions. Peut-être ne seriez-vous pas très fâchée de me voir lever contre vous ce coutelas de Barbe-Bleue dont vous avez eu soin de vous munir. C'est un enfantillage inexcusable, ma jolie Lucrèce. Vous feriez bien mieux, je vous jure, de me savoir quelque gré de la manière dont je prends tout ceci; car, enfin, je n'ai pas oublié que tout à l'heure, un autre ici, tantôt, mes amis présents devant moi, était assis sur ce canapé, près de

vous, comme moi. Mais où donc est-il le séducteur, l'infâme que je le tue, que je me venge en même temps de vous et de lui!

Et il marchait dans la chambre le couperet en main; puis, quand il eut bien fait la grosse voix et les grands yeux, il revint s'asseoir, en souriant, près de sa femme. Il y avait dans cet acte subit de Prosper un mouvement de plaisanterie forcée qui fit mal à Suzanne. Il lui semblait que son mari voulait lui dire : — Voyez, je veux rire de votre faute; pourtant vous sentez que j'en plaisante mal, et que je ne puis en rire qu'à demi! Elle était attendrie, et comprenait confusément que l'intention de son mari était de tout oublier. Mais comment vivraient-ils ensemble désormais? quel devait être leur sort futur? C'était là ce qu'il s'agissait d'éclaircir.

— Vous me pardonnez donc? dit-elle à tout hasard, en prenant la main de Prosper par un geste d'amour, une de ces avances intempestives que les femmes emploient souvent si gauchement, auxquelles on cède pourtant, et auxquelles on feint de se laisser prendre, car elles s'irriteraient beaucoup si elles vous voyaient résister à ces choses qu'elles regardent comme les plus vives attaques et les derniers coups à porter... Vous me pardonnez donc, monsieur?

— Mon amie, dit Prosper, rien n'est triste comme un pardon, soit qu'un père le prononce sur la tête de son fils, soit qu'un mari le pose sur le front de sa femme. C'est toujours comme un contrat légal formé entre deux personnes qui tendent à se rapprocher. Pardon! c'est un mot trop solennel pour en abuser jamais; un simple mot ne saurait avoir la vertu de rappeler l'amitié ou l'amour évanouis, ces sentiments si prompts à s'effaroucher, mais aussi qui reviennent si vite sans scrupule et sans rancune...... A demain!

Suzanne resta seule dans son appartement, qui communiquait à celui de son mari par une porte d'alcôve. Prosper se garda bien de faire le moindre bruit, de peur de se nuire à lui-même, en intervenant en personne aux vagues rêveries de sa femme, et aux impressions qu'il lui avait laissées.

Cependant elle se sentait profondément agitée; la conduite de son mari l'occupait, et bouleversait sa pauvre tête, si romanesque, comme celle de toutes les femmes. Elle s'était dit dans un moment d'ennui :

— J'aurai aussi, moi, mon jour de faiblesse; et si mon mari surprend mon séducteur, il me tuera!... Alors elle avait bâti son drame sur cette donnée; elle avait conduit le drame au quatrième acte, jusqu'à la scène de l'adultère inclusivement; mais à présent la fin du drame n'arrivait pas; son mari ne l'égorgeait pas sur la place; sa catastrophe lui manquait; comment faire?

Elle eut une heure de distraction et de rêverie, relevant ses cheveux devant sa psyché, effeuillant les roses de ses vases, débouchant ses flacons de cristal : enfin elle se coucha, abandonnée à l'espérance que lui avait permise son mari; et comme elle était pieuse, car elle avait été élevée dans un couvent, elle remercia le ciel, et se mit à faire toutes ses prières, qu'elle n'avait pas dites depuis longtemps. Hélas! le matin même de ce jour fatal, elle avait dit adieu à cette vie innocente, aux souvenirs du couvent; et voilà qu'elle retrouvait, comme dans un songe, toute cette existence qu'elle avait crue perdue. Elle sentait qu'elle avait reçu l'absolution d'un grand péché; elle pleurait, elle tremblait; car si son mari se fût irrité contre elle, il eût fallu partir la nuit même, avec un étranger, traverser les froides allées du parc avec sa pelisse de bal sur ses épaules nues, quitter sa chambre à coucher qu'elle aimait, ses fleurs, ses vases, son lit de duvet, sa couche de dentelle. Bientôt un sommeil léger la berça dans ses bras : elle eut une mauvaise pensée, une vision bizarre... Prosper!... Frédéric!... Sainte Vierge!.. Elle s'endormit.

Heureusement la journée du lendemain fut belle; et tous deux, le mari et la femme, venus dans le parc de grand matin, se rencontrèrent devant une statue d'amour en plâtre, privée d'un index et d'une partie du nez, aux proportions légèrement délayées par la pluie. On eût dit, à les voir, deux jeunes amants qui venaient prononcer des vœux aux pieds de quelque statue de la mythologie d'autrefois, du temps d'Émilie et de M. Demoustier.

Ils parcoururent les allées du parc, l'un à côté de l'autre, bien simplement, marchant à petits pas, sans se regarder ni trop ni trop peu, et comme ils se seraient promenés la veille au matin s'ils s'étaient promenés. Ils s'extasiaient de tout ce qu'ils voyaient, remarquant une première feuille desséchée, un nid abandonné, des plumes d'oiseau, une goutte de rosée scintillante au buisson; ils se souriaient légèrement, lorsqu'au détour d'une allée ils rencontrèrent l'haleine suave de l'amandier. Leur promenade fut une promenade d'amour, d'un amour satisfait, mais qui dit : *Encore!* Leur amour s'arrêtait à chaque objet, à chaque fleur, au moindre insecte; scènes d'amour toutes factices, où il entre bien moins de vrai sentiment de cœur que de plaisir de se voir faire mutuellement de la poésie! Pourtant ils s'y livraient volontiers; car ils étaient tranquilles du côté de la raillerie, et quelqu'un qui les eût entendus n'aurait eu rien à dire, en voyant cet homme au front plissé, au front dépouillé par la débauche,

en contemplation devant la jeune femme qui s'était laissé séduire la veille, et qu'il avait surprise avec son amant : et c'était une faute qui les rapprochait ainsi l'un et l'autre, et qui leur permettait, à force de témérité, dans leur position nouvelle, quelques heures de bonheur, même avec une teinte de fadeur et de niaiserie. Le crime de l'épouse la rendait toute nouvelle à l'époux, et donnait plus de prix à leurs amours : c'était comme un lien tout nouveau entre eux deux, qui les rendait amants, d'époux qu'ils étaient, comme s'ils ne pouvaient s'embrasser qu'à travers un voile. Ah ! dans vos plus vives tendresses, à vos plus belles heures de félicité avec une femme, soyez assez heureux pour trouver qu'il vous manque quelque chose !

Si vous êtes habile, n'arrangez pas trop bien votre bonheur ; dérangez-en la symétrie si elle est trop grande ; laissez-vous toujours un prétexte à désirer quelque chose : une boucle de cheveux, une fleur mal posée ; ou bien, si tout est parfait chez elle, que le désaccord vienne de vous ; un mot discordant jeté maladroitement au moment le plus poétique, un mot de passion violente jeté à froid et avec intention pour déranger toute la scène ; puis revenir un instant sur la terre, s'y reposer, s'y rafraîchir, et puis reprendre son vol, s'élever de nouveau au quatrième ciel, en quelque sorte faire comme l'oiseau : voler, s'abattre, marcher, courir, se perdre au loin, se retrouver sur le bord du chemin, voilà tout le secret des longues amours !

Ainsi, pour nos deux époux, ce qui devait les préserver de la monotonie, mêler du rire aux larmes de leur sentiment, c'étaient les fautes de la femme et les fautes que le monde a cru défendre suffisamment en y attachant sa risée ; châtiment trop faible auquel on devait se faire à la longue, limite fragile qui devait finir par être franchie. — Oui, un autre était hier à mes genoux, je l'écoutais, et c'est à toi que je reviens. L'amour ne peut-il donc pas avoir son jour de faiblesse et son caprice d'une heure ? et n'est-ce pas la froideur qui inspire une éternelle fidélité ? Un autre fut un instant préféré à toi, et maintenant son souvenir seul me fait mal. Quel sacrifice, quel abandon m'a-t-il fait ? Toi, c'est toute ta vie que tu sacrifies, surtout c'est un monde que tu abandonnes en me pardonnant ! Et lui, regardant sa femme avec amour, il lui disait : — Oui, tu m'as trahi, comme dirait le monde ; un autre à ma place te réserverait son mépris, s'en rapportant à la lettre inexorable de la loi, et, pour se venger, te livrerait à ce crime qui t'a tentée une fois, pour qu'il devienne ta dernière ressource et ton pain de chaque jour. Pauvre femme ! Mais loin de moi ces pensées de mort et de déshonneur ! Suzanne, puisque je t'aime encore, puisque tu me sembles plus belle après cette erreur et cet oubli, puisque je trouve en toi plus de grâce et de coquetterie, et un peu de ce caprice qui nous charme dans une femme dont nous ne sommes que l'amant, peut-être (le dirai-je ?) ce qui nous attache par une chaîne d'un moment à ces femmes dont la vie n'est qu'un long amour et un besoin perpétuel de plaire ; donc oublions l'heure fatale d'hier, et que le rideau de ta porte soit tombé pour toujours ! Vois-tu notre petite église dont le clocher, couvert de mousse, se cache derrière les peupliers du curé ? J'irai encore dans la petite chapelle du fond, parée comme pour notre mariage, et je dirai : — Vous aimez les gens heureux, monsieur, et ceux qui peuvent l'être encore : nous nous sommes égarés, mais nous revenons à vous ; nous avons péché, mais pardonnez-nous ; bénissez-nous de nouveau, mariez-nous encore une fois, monsieur le curé.

Ainsi il parlait, la regardant avec un amour tout nouveau ; il prenait son bras avec respect, il se penchait sous son regard penché : plus il pardonnait à Suzanne, et plus il se faisait petit devant Suzanne ! C'eût été un grave spectacle de voir ce jeune homme flétri avant l'âge, ricaneur à propos de tout, sceptique, usé, devenir grave et passionné à propos de cette chose si ridicule et si bouffonne pour lui, l'adultère en public ! Ainsi le crime de sa femme faisait sur l'esprit du vicomte ce que la vertu de sa femme n'avait pu faire. Il l'admirait, il était près de la respecter depuis qu'elle s'était livrée à un autre. Il s'étonnait du courage de cette femme d'un corps si frêle et d'un nom si chaste, qui avait osé lui faire le dernier outrage, à lui, vicomte de Lagarde ! Oui, c'était sa propre femme qui avait osé tout cela ; c'était elle qui avait été infidèle à lui fidèle ! quel héroïsme ! Le vicomte de Lagarde était près d'en pleurer de tendresse, tant la chose l'étonnait.

Et il fallut que Suzanne lui racontât les moindres détails de ses amours avec Frédéric, car il s'appelait Frédéric. — Figurez-vous, disait-elle, la plus plate intrigue de comédie. Un colonel, une femme de chambre et une échelle sous mes fenêtres. Des billets roses qui vous feraient rire de pitié, et qui font mal à la tête rien que de les sentir ; des vers entremêlés de prose, de la prose coupée par des vers. Et elle parla de cette fade intrigue avec le mépris le plus vrai et le mieux senti : elle n'eut pas assez de sarcasmes pour cet homme qui s'en va comme il est venu, par la fenêtre, furtif amant qui se cache ; et son mari fut complétement rassuré. Et c'est en vain qu'il cherche dans le récit de sa femme quelque reste d'amour, un souvenir qu'il aurait eu le mérite de dompter : Suzanne

dans tout son récit ne montra que du dédain.

Ainsi l'été qui avait commencé tristement pour les hôtes du château de Lagarde, finit d'une manière singulièrement heureuse et animée.

L'adultère opéra dans ce ménage une métamorphose complète : le mari gagna par son indulgence la beauté qu'il n'avait pas et le bel âge qu'il avait dépensé avec d'autres femmes que la sienne. C'était un ménage qui manquait d'équilibre; grâce au colonel Frédéric, l'équilibre se rétablit, et le vicomte de Lagarde fut doublement heureux de l'amour qu'il se trouva à lui et qu'il trouva à sa femme. Tout alla pour le mieux jusqu'à l'hiver.

Bientôt vint l'hiver, et il fallut quitter la campagne; et bien que Prosper n'eût pas recommandé à ses amis du déjeuner de garder le silence sur son aventure, tout Paris en était déjà instruit. Les deux époux s'attendaient donc à bien du bruit et du scandale de salon.

Mais il se trouva, au contraire, que les hommes voyant Prosper à côté de sa femme, lui donnant la main en public, heureux de lui parler à cœur ouvert, saluèrent le vicomte comme le plus habile des époux, comme le Talleyrand des ménages; les femmes le proclamèrent unanimement homme d'esprit : en sorte que le vicomte de Lagarde, avec sa laideur, son esprit assez médiocre, suivant toute apparence, trouva le moyen de se rendre intéressant auprès des femmes : à les entendre, celui-là était vraiment un homme à part, il avait connu la finesse et l'originalité du sentiment; il devait penser, sentir, aimer, haïr autrement que tout le monde.

Il y avait déjà longtemps que le colonel Frédéric, pour s'être vanté, dans un cercle de jeunes gens, de la conquête de la petite vicomtesse, s'était vu provoqué par un jeune Anglais, amant respectueux de l'imprévu, qui l'avait blessé pour lui apprendre à vivre.

Et la vicomtesse, jolie et jeune, et compromise qu'elle était par cinq témoins et par un duel, n'eut plus de ce jour-là ni poursuivants d'un âge mûr, ni jeunes poitrinaires attachés à ses pas, ni rivales dangereuses. Les femmes se jugeaient aisément supérieures à elle et gardaient la conscience de leur vertu. Quant aux hommes, ils portèrent leurs soupirs ailleurs, et ils laissèrent le vicomte en repos. Et pourquoi voulez-vous que les hommes se mettent à soupirer quand la plus douce faveur qu'ils puissent obtenir est déjà divulguée, quand il n'y a plus ni secret, ni larcin, ni honneur marital à dérober, quand il n'y a plus rien de ce qui donne du prix et de l'éclat à une conquête de femme? Cette femme était épuisée par l'intrigue, qui en voulait?

Le jeune couple fut donc à la mode tout l'hiver, et se vit recueilli dans les salons les plus sévères sur les bienséances, les plus fidèles à la pruderie de l'étiquette. On les reçut comme deux étrangers qui ignoraient encore nos usages et nos mœurs.

Personne ne se plaignit cette année-là, parce que la conversation ne tarit jamais, et on cita aux nouveaux mariés, comme un modèle de félicité conjugale, un ménage où la femme ne s'était permis qu'une seule erreur. Plusieurs époux voulurent user du même moyen; mais il se trouva que les femmes avaient déjà pris les devants.

Et ceux-là furent les moins malheureux.

JULES JANIN.



CONTES DE LA FAMILLE

TRADUITS DES FRÈRES GRIMM *.

Nous extrayons de cette charmante collection, publiée par Jules Renouard et Cie, deux contes et deux dessins illustrés de Gavarni :

L'AIEUL ET LE PETIT-FILS.

Il y avait une fois un homme vieux, vieux comme les pierres. Ses yeux voyaient à peine, ses oreilles n'entendaient guère et ses genoux chancelaient. Un jour, à table, ne pouvant plus tenir sa cuiller, il répandit de la soupe sur la nappe et même un peu sur sa barbe.

Son fils et sa bru en prirent dégoût, et désormais le vieillard mangea seul, derrière le poêle, dans un petit plat de terre à peine rempli. Aussi regardait-il tristement du côté de la table, et des larmes



roulaient sous ses paupières; si bien qu'un autre jour, échappant à ses mains tremblantes, le plat se brisa sur le parquet.

Les jeunes gens grondèrent, et le vieillard poussa un soupir. Alors ils lui donnèrent pour manger une écuelle de bois.

Or, un soir qu'ils soupaient à table, tandis que le bonhomme était dans son coin, ils virent leur fils, âgé de quatre ans, assembler par terre de petites planches.

— Que fais-tu là ? lui demandèrent-ils.

— Une petite écuelle, répondit le garçon, pour faire manger papa et maman quand je serai marié...

L'homme et la femme se regardèrent en silence; des larmes leur vinrent aux yeux. Ils rappelèrent entre eux l'aïeul, qui ne quitta plus la table de famille.

LE VERRE DE LA MÈRE DE DIEU.

Un roulier, dont le chariot était lourdement chargé de tonneaux de vin, s'embourba un jour si profondément, qu'il eut beau exciter ses chevaux et pousser aux roues, il demeura empêtré.

Au même moment, la mère du divin Jésus arriva de ce côté, et remarquant l'embarras dans lequel se trouvait ce brave homme, elle lui dit :

— Je tombe de fatigue et de soif; soyez assez bon pour me donner un verre de vin; je vous aiderai, en revanche, à sortir de ce mauvais pas.

— Volontiers, répondit le roulier; mais dans quoi vous verserai-je à boire? Je n'ai pas de verre.

La mère de Dieu cueillit une blanche fleur veinée de lignes rouges, fleur qu'en France on nomme liseron, et dont la forme ressemble beaucoup à un verre; puis elle la tendit au roulier, qui en remplit de vin le calice.

La mère de Dieu porta la fleur à ses lèvres pour apaiser sa soif, et au même instant le chariot sortit de son ornière, et le roulier put poursuivre sa route.

Depuis lors, surtout en Allemagne, la petite fleur continue d'être appelée le *Verre de la mère de Dieu*.



Terminons par ces vers placés par M. N. Martin à la fin de sa traduction de la seconde série des *Contes de la Famille* :

ADIEU AUX ENFANTS.

On vous quitte à regret, joyeux enfants qu'on aime,
En qui l'on croit se voir tel qu'on était soi-même
Dans ces jours radieux d'innocence et d'espoir
Où l'âme réfléchit le ciel comme un miroir.
On vous quitte à regret, puis on vous cherche encore,
Comme aux feux de midi l'on regrette l'aurore
Comme au sommet du mont, où l'on arrive las,
L'œil se tourne rêveur vers le vallon d'en-bas,
Le frais vallon rempli d'ombrages et de mousses,
Où dans l'herbe et les fleurs chantent des voix si douces!
Ce mont qu'il faut gravir avec peine et sueurs,
Chers enfants, c'est la vie; et ce vallon de fleurs
Où le regard ému se reporte sans cesse,
C'est l'enfance, aujourd'hui votre frêle richesse.

Hélas! et vous aussi vous devrez le quitter
Pour suivre la montagne ardue et la monter!
O mes jeunes amis! O mes blondes abeilles!
Hâtez-vous : de miel pur emplissez vos corbeilles!
Hâtez-vous; ce beau temps ne doit pas revenir.

Faites-vous un trésor utile à l'avenir,
Un trésor de vertu, d'étude, de sagesse,
Qui ne s'amasse bien qu'aux jours de la jeunesse.
Dans le rude chemin où vous devez marcher,
Cœurs lâches et pieds mous sont sûrs de trébucher.

UN DRAME EN 1792.

II.

Dans la chapelle du château, dit tristement Taillefer.

— Emmeline est morte! s'écria Marguerite. Hélas! pourquoi me l'apprendre à l'heure où je croyais mourir pour la sauver! — Emmeline est morte! O mon père, ne le dites pas à Arnould!

Camille Desmoulins, qui s'était silencieusement avancé jusqu'auprès de Marguerite, sortit avec le guichetier. Il reparut bientôt ayant Arnould à sa suite. Les joues de Marguerite se ranimèrent au regard du prisonnier comme des fleurs aux rayons du soleil.

Comme Jacques Taillefer lui demandait encore pourquoi elle était en prison, Arnould s'empressa de répondre pour elle.

Au récit d'Arnould, Camille Desmoulins ne put arrêter ses larmes. Il tendit les bras à Marguerite et s'écria avec admiration :

— Je suis fier de vous sauver! Vous ne mourrez pas!

— Je suis condamnée, dit Marguerite en regardant Arnould.

— Vous êtes condamnée, mais le jugement est nul puisque vous n'êtes point mademoiselle de Meseray.

— J'ai bravé Robespierre au tribunal, j'ai dit que je regrettais de ne point mourir pour l'avoir poignardé.

Camille Desmoulins demeura pensif.

— On ne brave pas deux fois Robespierre, dit-il avec amertume; Robespierre a de longues mains qui s'étendent par toute la France pour saisir ses ennemis.

Camille releva la tête comme un homme qui se rappelle sa force.

— En dépit de Robespierre, reprit-il en saisissant la main de Marguerite, je veux vous sauver! C'est un sacrilége national de tuer des enfants! — Mourir dans la jeunesse, dans la beauté, dans l'amour! — Vous ne mourrez pas! Et d'ailleurs la vengeance de Robespierre oserait-elle vous saisir, ma jeune et belle fille? — Hélas! rien ne l'arrête.

Camille Desmoulins se tourna vers Arnould.

— Vous ne mourrez pas non plus, *monseigneur de Longpré*. Si vous n'aimez pas le peuple, la gloire du peuple sera votre châtiment.

— Je veux mourir, dit Arnould avec calme.

— Vous voulez mourir, enfant que vous êtes! mourir quand vous êtes dans le jardin de la vie! mourir! Le ciel est donc bien noir pour vous? Songez que la mort ferme à jamais nos yeux. Cette prison est sombre comme la nuit, la tombe est plus sombre encore. — Mourir! Vous avez donc oublié votre pays, votre ciel, vos montagnes, vos vallées? — Encore si c'était pour le peuple et pour la liberté; mais mourir pour la noblesse et pour l'esclavage!

— Je veux mourir, reprit Arnould avec insouciance; aujourd'hui la mort est le seul exil digne de la noblesse.

Camille tendit la main à Arnould.

— Vous avez un grand cœur, lui dit-il, et je croirais encore à la noblesse si tant de hauts et puissants seigneurs ne s'étaient lâchement exilés chez nos ennemis. Puisque vous défendez votre mort comme d'autres défendent leur vie, mourez donc.

— S'il meurt, dit Jacques Taillefer, Marguerite mourra.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la jeune fille. Elle regarda Arnould comme pour lui donner du courage.

— Ils sont partis ensemble d'Origny, reprit Taillefer; ils n'y retourneront pas ou ils y retourneront ensemble. Sans plus tarder il faut choisir : il faut se marier ou mourir.

Arnould pencha tristement la tête. — D'un regard avide Marguerite essayait de lire sa pensée.

Ce sera un glorieux mariage, dit Camille Desmoulins; la fille Taillefer!

— Que mon cabaret n'offusque pas ses yeux de grand seigneur, reprit le tribun d'Origny, car je donne en dot à ma fille le château de Meseray.

— Le château de Meseray! s'écrie Arnould en pâlissant.

Et d'une voix émue : — Et Emmeline? reprit-il.

— Elle est morte, répondit Camille Desmoulins.

Arnould fut abattu.

— Et de sa belle mort, dit Taillefer; ses os reposent en paix au château, et Dieu a recueilli son âme.

— Pauvre Emmeline! pensa Marguerite, elle est morte seule.

Arnould était abîmé sous la douleur.

Après un silence pénible pour tous Jacques Taillefer dit : — Est-ce l'autel ou l'échafaud?

Marguerite s'élança auprès d'Arnould.

— De grâce, n'ayons point d'autre autel que l'échafaud!

— J'épouserai Marguerite, dit Arnould à Jacques Taillefer.

Puis en se détournant il murmura : — Il faut sauver sa vie et sa vertu, mais après Marguerite j'épouserai la mort.

Camille Desmoulins, qui entendit seul ces dernières paroles, pressa silencieusement la main d'Arnould.

III.

Un matin que la grande ville se reposait de ses orgies Camille Desmoulins retourna à la Conciergerie, demanda les prisonniers au geôlier, en répondit sur sa tête, et les conduisit dans un vieil hôtel de la rue Dauphine où était descendu Jacques Taillefer.

— Vous allez partir tout de suite, dit-il au cabaretier d'Origny. Le temps n'est guère favorable aux ennemis de la république; les furoristes lèvent partout la tête, et je crois qu'il serait imprudent à cette heure de se soumettre à un autre jugement. Dites là-bas que ces enfants ont été emprisonnés par mégarde pendant une émeute; j'espère qu'ici ils seront oubliés; la guillotine n'a pas le temps de se ressouvenir.

Camille pâlit et soupira.

— Si les juges ont de la mémoire je leur raconterai l'histoire de ces nobles cœurs, et, à moins que les juges ne soient de ces nouveaux cordeliers, de ces autres docteurs Sangrado du peuple français dont le Père Duchêne prêche les grandes vertus avec tant d'esprit et d'élégance, ils ne parleront plus des prisonniers pour les condamner, mais pour les plaindre. — Adieu, Taillefer. Si nous allons à l'échafaud, que ce soit pour la liberté; et si la mort vient nous prendre, crions en la voyant : Vive la liberté! — Adieu, mes jeunes amis. Ne vous avisez plus de vivre dans le noir; la jeunesse est de la couleur de l'aurore. Soyez jeunes! et songez longtemps encore que l'amour vaut mieux que la liberté. — Chut! reprit Camille avec un demi-sourire en regardant autour de lui.

Jacques Taillefer embrassa son célèbre ami en pleurant. De grandes idées tourmentaient sa tête, mais il avait le cœur trop oppressé pour parler.

Le jour même il se mit en route pour Origny avec Arnould et Marguerite. Le voyage fut silencieux. Arnould pensait à Emmeline : emportée par l'amour, son âme allait profaner le mystère du tombeau de son amante; il éprouvait un triste plaisir à soulever les lambeaux du linceul, à entrevoir les restes de ce beau corps qu'il avait idolâtré. Il ne pouvait s'imaginer que mademoiselle de Meseray eût subi les ravages de la mort; il la voyait couchée au fond d'un cercueil, mais belle encore, pâle, les paupières closes, les bras en croix comme les vierges antiques; il lui semblait impossible qu'une si belle fille devînt un hideux squelette. De temps en temps il pensait à sa mère, à ses sœurs, à l'humble maison où il avait grandi; de temps en temps ses regards se reposaient sur la douce figure de Marguerite. Alors il devenait plus triste que jamais, il craignait que le mariage ne fût pour lui une prison plus sombre que l'Abbaye.

Marguerite pensait sans cesse à Arnould. Elle se promettait de trouver d'éternels obstacles à ce triste mariage que voulait son père. Parfois un riant paysage s'ouvrait dans son âme; çà et là dans le champ de l'avenir se ranimaient de vertes espérances; au ciel les nuages se dissipaient, et déjà l'azur reparaissait à l'horizon; elle croyait encore à ses innocentes séductions : Emmeline était morte, le cœur d'Arnould devait lui revenir; mais bientôt s'effaçaient toutes ces chimères : l'avenir n'était plus qu'un désert infini où ne verdoyait nulle oasis. Elle pressait d'une main convulsive le petit flacon d'opium et elle murmurait : — Le jour du mariage, quand je descendrai de l'autel ce sera pour aller dans le cimetière.

Jacques Taillefer, qui avait dans la mémoire une vaste galerie d'images républicaines, songeait à tous ces fiers tribuns qui péroraient avec tant d'audace; il songeait à ce Paris volcanique jetant au loin, en province, à l'étranger, des échafauds et des armées, à cette ville impie où il n'y avait plus ni Dieu ni diable, à cette terre féconde où Voltaire, Rousseau, Mirabeau, Camille Desmoulins avaient semé la liberté, et qui avait inventé l'échafaud.

IX.

LES VISIONS.

I.

Les deux prisonniers furent mal accueillis en leur petite ville; les meilleurs amis de Jacques Taillefer et de madame de Longpré osaient à peine élever la voix en leur faveur. Arnould, qui avait déployé tant de bravoure, était le but de toutes les bravades; Marguerite, la chaste et généreuse fille, était profanée, du moins poursuivie par les sourires moqueurs, les regards méprisants, les satires amères de ses compagnes; mais Arnould dédaignait les bravades, et Marguerite s'élevait orgueilleusement au-dessus du mépris sur sa croix de douleur, comme Jésus au-dessus des juges qui l'insultaient.

Quelques jours après son retour, au coucher du soleil, Arnould, douloureusement ému par le souvenir d'Emmeline, descendit la montagne d'Ori-

gny par un chemin couvert de givre, et suivit un sentier perdu du bois de Meseray sans savoir où il allait.

L'hiver déployait ses rigueurs depuis quelques jours sur la nature à l'agonie; le soleil se cachait, les champs étaient nus et déserts, le givre garnissait les branches dépouillées d'un feuillage d'argent qui donnait un singulier éclat au paysage. C'était un temps triste et désolant; partout le silence, partout la mort; des volées de corbeaux planaient en jetant leurs croassements lugubres; les oiseaux s'assemblaient par familles et s'en allaient en campagne, pleurant sur les frimas et sur la disette; de toutes parts c'était un horizon embrumé, sans soleil, sans verdure, sans joie, sans espérance; le vent s'arrêtait comme si la nature eût perdu le souffle.

Arnould marchait lentement, en homme qui ne songe qu'à se promener. C'était une étrange promenade que ce bois muet dont les arbres avaient l'air de grands fantômes tendant les bras.

Il s'égarait dans les ténèbres d'un triste souvenir d'amour; le passé lui cachait le présent : il ne voyait ni le sentier blanchi dont l'herbe murmurait sous les pieds, ni le ciel encadré par les grands arbres, ni l'approche de la nuit, qui brunissait déjà les lointaines échappées du bois.

Au cri d'un oiseau de proie niché dans un tronc de saule il sembla sortir de sa rêverie; il s'arrêta, et, levant la tête il vit du premier regard un hibou qui venait de s'éveiller et qui aiguisait son bec à l'écorce du saule. Cette lugubre apparition le fit sourire, mais d'assez mauvaise grâce, car en même temps il ne put réprimer un léger sentiment de frayeur; le jour venait de s'éteindre, et tout d'un coup il avait senti le froid de la nuit, de la solitude et du silence, comme le froid de l'hiver. Arnould était d'ailleurs de ces natures faibles et timides que le danger seul aguerrit; les contes de revenants avaient traversé toutes les idées de son enfance, et, en dépit de son dédain pour les rêveries des aïeules, il ne pouvait repousser certaines bouffées qui lui revenaient de ce temps-là. Ainsi, quand il se vit seul, la nuit, dans le sentier désert d'un bois, il devint pâle et n'eut point la force de résister au courant fantastique qui le saisit. Toute l'aurore de sa jeunesse repassa sous ses yeux; il revit ses amoureuses années entrelacées comme des guirlandes de roses flétries. A ces charmantes visions il s'en mêla d'autres; et peu à peu les riantes couleurs s'effacèrent, les formes perdirent leurs grâces, et de funèbres images s'agitèrent sur le fantastique tableau.

Plus pâle et plus ému, Arnould se remit en route d'un pas rapide, comme pour échapper à ces douloureux échos d'un passé tout palpitant. La nuit était venue; la brume des marais enveloppait le ciel et la terre. Dans son empressement à sortir du bois il s'égara, et durant plus d'une heure il essaya vainement de retrouver son chemin. Il allait comme un fou, se déchirant aux églantiers, s'enchaînant dans les ronces, perdant et reperdant son feutre. Las de lutter en vain, il s'arrêta avec un désir de résignation digne d'un anachorète; mais ce désir s'effaça bientôt. Les pénitents du mont Carmel ne se fussent point résignés à passer la nuit en pareil temps et en pareil lieu.

Il s'était arrêté sur le penchant d'une petite butte semée de rochers, qu'il n'avait jamais rencontrée en traversant le bois. Il regarda de tous côtés, espérant encore découvrir quelque phare salutaire. Longtemps ses regards furent perdus; — enfin une lumière passa comme un feu follet. Il en ressentit tout à la fois de la joie et de la frayeur, car cette lumière lui rendait l'espoir de sortir du bois en même temps qu'elle réveillait toutes ses fantastiques idées.

La lumière reparut, s'effaça, reparut encore; on eût dit qu'elle s'élevait au ciel. Arnould la prit pour guide comme dans les contes de fées; il se remit à lutter contre les branches. En quelques minutes il arriva, tout palpitant d'effroi, devant le portail où tant de fois il était arrivé tout palpitant d'amour.

— Emmeline ! Emmeline ! murmura-t-il en s'appuyant contre les débris de la porte.

Ce nom, parti du fond du cœur, coupa le silence; un chat-huant perché dans les tours répondit par ses cris funèbres.

II.

Arnould regardait le château avec compassion et murmurait tristement : — Te voilà donc, vieille demeure des Meseray, si superbe encore le jour de la chute! Où êtes-vous, bannière des lis, fronton blasonné? où es-tu, porte de fer qui défendais les nobles habitants de cette solitude de toutes les puissances du monde? Il n'y a plus ni portes ni bannières; la force et l'orgueil sont à jamais abattus.

Arnould était tombé dans une douleur infinie; l'horrible nuit du combat se retraçait en sa mémoire sous les plus sanglantes couleurs : il voyait M. de Meseray luttant jusqu'à la mort avec ses ennemis, le septembriseur, avide de carnage, cherchant des victimes d'un regard de tigre, la courageuse Marguerite secourant tout le monde, puis Emmeline, accablée sous la douleur et l'effroi, immobile et pâle comme une morte.

Tout à coup il agita les bras avec colère :

— Hélas! s'écria-t-il, que ne puis-je venger Emmeline!

Et, levant son regard sur le squelette du donjon, il reprit :

— Que ne puis-je te venger aussi, géant désarmé!

Il passa sous la voûte du portail et s'avança rapidement vers le perron. Tout haletant, il s'arrêta au seuil du donjon et regarda la porte délabrée.

Le vent qui passait par les vitres brisées, les aboiements plaintifs du chien d'une ferme voisine, les battements d'ailes des chouettes coupaient le silence par intervalles.

Il demeura quelque temps à la porte; il se sentait défaillir, il n'osait aller plus loin; sa pensée s'égarait dans un douloureux abîme où lui apparaissaient de lugubres images. Enfin, riant de ses frayeurs d'enfant, il franchit le seuil d'un pied alerte et s'avança à l'aventure, résolu de réveiller la vieille gouvernante pour lui demander l'hospitalité, ou de passer la nuit sur le premier fauteuil venu, à l'abri du froid sous un lambeau de tapisserie. Bientôt il ne flotta plus, il fut séduit par la sombre idée de passer solitairement la nuit dans cette grande sépulture où reposait son amante.

En arrivant dans la seconde salle, il fut étrangement surpris à la vue d'un rayon de lumière tremblant sur les dalles. Ce rayon venait de la cheminée, où se consumait lentement une bûche de chêne. Arnould s'en approcha avec un sentiment de joie : depuis plus de deux heures l'hiver s'appuyait sur ses épaules comme un manteau de marbre, et dans cette mauvaise nuit le feu devenait son dieu.

Il réchauffa son âme et son corps ; et ses yeux, las d'errer dans la nuit, se reposèrent sur la lumière.

Quand il eut vingt fois passé ses pieds et ses mains sur le brasier, il ranima la bûche à son souffle, et regarda à cette pâle clarté la salle où il se trouvait. C'était une vaste salle d'un aspect froid et sévère; les murailles étaient simplement revêtues de boiseries de chêne, dont les grossières sculptures offraient encore à l'œil la mutilation des révoltés : quatre colonnettes de marbre blanc soutenaient de colossales solives brunies par le temps et par la fumée ; un cadre immense où restaient encore divers fragments de glace s'abaissait sur la cheminée; aux quatre fenêtres de vieux rideaux de lampas semblaient lutter contre la bise; à chaque instant les anneaux criaient sur les flèches dorées et le lampas balayait les dalles; il restait à peine quelques vitres aux croisées, et la salle n'était défendue de la bise que par les rideaux.

Au fond de la salle, deux vieux portraits de famille gothiquement encadrés semblaient veiller à la garde du château; leur attitude guerrière était digne des héros anciens : ils levaient superbement la tête, et, la main sur leur épée, ils défiaient tous les chevaliers du monde. En face de la cheminée, entre ces deux portraits, une niche déserte attirait encore le regard par ses ornements : un feuillage de pierre s'étendait à l'entour; à travers ce feuillage, on voyait la tête et les cornes d'un cerf fuyant une meute affamée. Cette niche avait abrité durant un siècle une statue en marbre de Diane chasseresse. Le septembriseur, qui n'aimait ni les saints ni les saintes, brisa dans sa colère la statue païenne, et se réjouit d'avoir délivré la terre d'une sainte Cécile ou d'une sainte Élisabeth. Le mal ne fut pas grand, car cette chasseresse était une mauvaise chose, due sans doute au génie méconnu d'un sculpteur de province.

Sous la niche déserte un pastel renversé arrêta longtemps le regard d'Arnould : c'était la pâle et triste image de la mère d'Emmeline à son lit de mort. Elle était négligemment vêtue d'une robe blanche qui ressemblait à un ample linceul; sa longue chevelure s'éparpillait sur ses épaules; comme tous les portraits du temps elle respirait un bouquet de roses.

Ce bouquet, à la main d'une mourante qui le respirait avec amertume, déchirait tous les cœurs.

Arnould était violemment ému; les traits de la mère lui rappelaient ceux de la fille, il revoyait Emmeline dans madame de Meseray. Durant plus d'une heure, il demeura en contemplation devant le pastel, abandonnant son âme aux secousses les plus douloureuses, parfois retrouvant encore des espérances, des illusions, des enchantements, mais souvent enseveli dans ses regrets.

Ce portrait était la seule chose que le septembriseur eût respectée dans la salle : en voyant madame de Meseray, il s'était souvenu de sa mère.

III.

En se relevant Arnould ramassa par mégarde quelques lambeaux de parchemins épars sur les dalles. Comme le feu s'éteignait et que la nuit revenait dans la salle, il retourna devant l'âtre, agita la bûche d'un pied tremblant, et prévit avec douleur qu'elle serait bientôt consumée. Il lui vint la curiosité de lire la vieille écriture des parchemins. Le premier était un acte du seizième siècle renfermant une sentence des terres souveraines de Meseray. Dans cette sentence, où se révélaient l'orgueil nobiliaire et le despotisme féodal, Arnould parvint non sans peine à lire ces lignes superbes :

« Audit seigneur, à cause de la seigneurie souveraine de Meseray, appartient les dignitez, « prééminences, autoritez et puissances, droits et

« domaines, à sçavoir de se pouvoir dire et nommer *sire ou roi* desdites terres, y pouvant porter couronne *d'or ou d'acier*, reconnaissant icelle tenir de Dieu et non d'hommes;

« Ledit seigneur ayant droit de nommer en ses dites terres gouverneur, chancelier, baillif, « juge, sergent, notaire, grand-maître des eaux et « forêts;

« Ayant droit en ses dits païs de faire bastir « villages, châteaux, forteresses; de forger monnoye au coin de ses armes, lever gens de guerre, « décerner priviléges, lettres patentes... »

Arnould en était là de cette sentence pompeuse quand il crut entendre un léger bruit de pas.

Il tourna la tête en retenant son souffle : il ne vit rien que les rideaux toujours agités par la bise. Il pensa que le bruit venait des fenêtres et se remit à la lecture des parchemins.

Le second n'offrait plus à l'œil qu'une griffe royale et un sceau rouge à demi effacé; les autres étaient des chartes des douzième et treizième siècle. Arnould savait trop mal le latin pour s'amuser à les lire à la fantasque et mourante clarté du feu; il aima mieux réfléchir au glorieux passé de la seigneurie des Meseray. Il vit apparaître les braves chevaliers qui ne devaient leur souveraineté qu'à Dieu, ou plutôt à leur courage; le château en ruine redevint pour un instant l'antique et suberbe manoir des sires de Meseray; sous les yeux d'Arnould la salle prit des formes gigantesques, les colonnades grandirent, les solives s'élevèrent, les boiseries se couvrirent d'armes de tous les temps; il vit passer la noble famille tout empanachée dans sa gloire, les uns ayant sur le front une couronne d'or et présidant une cour de justice, les autres s'armant pour aller combattre leurs voisins; peu à peu ces têtes fièrement levées s'inclinaient devant Dieu, puis devant les rois de France, puis devant la robe rouge de Richelieu; peu à peu le château redevenait l'humble demeure d'un humble châtelain; et enfin cette puissante famille de Meseray, comme toutes les familles des grands seigneurs, après avoir bravé le ciel et la terre, finissait par s'agenouiller devant le peuple.

Arnould suivait les seigneurs de Meseray dans leur grandeur et dans leur chute; il évoquait tous les souvenirs de cette race illustre qui venait de tomber sous la faux du peuple; il enviait ces superbes chevaliers armés de pied en cap, s'en allant combattre pour Dieu ou pour l'amour; il plaignait ces gentilshommes déchus perdant chaque jour un peu de cette puissance qu'ils croyaient devoir à Dieu seul jusqu'au jour terrible où le peuple levait la tête au-dessus d'eux.

— Hélas! dit Arnould en regardant tour à tour le squelette du château et les parchemins, hélas! de tant de grandeurs voilà donc tout ce qui reste!

IV.

Arnould s'était assis dans un vieux fauteuil doré, et, la tête penchée sur le marbre de la cheminée, il écoutait les battements des rideaux en songeant à la grande comédie humaine qui s'était passée au château et qui s'était dénouée par la mort d'Emmeline; il voyait se dérouler toutes les étranges scènes de cette comédie au jour fantasque du demi-sommeil. Il espérait s'endormir et ne se réveiller que le matin. Il s'était traîné jusqu'aux cendres de l'âtre, et l'hiver n'atteignait que ses épaules. Il pensait bien de temps en temps à détacher un rideau pour s'en couvrir, mais la paresse du coin du feu l'enchaînait dans son fauteuil.

Il regardait les débris de la bûche d'un œil à demi clos quand un gémissement traversa la salle et ne s'arrêta qu'au fond de son cœur. Il se réveilla tout d'un coup, ému comme une feuille au premier souffle du vent; il tourna la tête avec un sentiment indéfinissable de surprise et d'effroi. Il entrevit d'abord les blanches colonnades se dessinant dans l'ombre, et peu à peu, quand se fut dissipé son éblouissement, il distingua au bout de la salle les cadres dorés des portraits. Il pensa qu'au milieu de cette nuit d'hiver il fallait être insensé comme lui pour venir au donjon. Il savait bien que l'ancien curé d'Origny habitait le château avec la gouvernante de M. de Meseray; mais ces deux vieillards presque centenaires dormaient sans doute à cette heure. Il finit par croire que la bise seule avait gémi dans la salle; et, dans cette croyance, il essaya de se rendormir; mais, tourmenté par sa frayeur, il appela vainement le sommeil; et, las de trembler comme un enfant, il se leva et fit le tour des colonnades pour s'assurer que nul n'était dans la salle.

Il arrivait devant la niche de la chasseresse quand il vit en se retournant glisser une ombre devant la cheminée. La frayeur le ressaisit avec violence; son souffle s'arrêta sur ses lèvres, ses yeux se couvrirent d'un voile, ses bras tombèrent lourdement. Il retourna sur ses pas avec des défaillements sans nombre. Mais en vain il chercha la vision d'un œil égaré, il ne vit plus que les colonnades, les rideaux, les boiseries; il ne vit plus devant la cheminée que le fauteuil délabré où il s'était mis à l'abri du froid. Il crut que la vision n'était qu'un jeu de ses rêveries, et il se remit à marcher dans la salle, agitant ses bras pour repousser l'humidité glaciale qui l'entourait.

Involontairement il s'arrêta encore devant la niche déserte pour revoir le pastel où la mère d'Emmeline souriait avec tant de mélancolie. Ne

le trouvant pas d'abord quoique le feu jetât sous la niche son plus clair reflet, il traîna sa main sur les dalles et contre la boiserie. Ce ne fut pas sans une grande surprise qu'il vit le portrait dérangé. Cette fois il ne douta plus de la vision ; il sortit en toute hâte du château et s'enfuit lâchement au travers du bois, poursuivi par ses frayeurs.

La bise avait peu à peu balayé les nuages ; la lune et les étoiles regardaient les arbres tout panachés de givre; les hiboux, nichés dans les tours solitaires du donjon, jetaient dans les airs leurs cris désolants.

V.

Arnould finit par retrouver le chemin d'Origny ; vers deux heures du matin il arriva devant la maison de sa mère, pâle et haletant encore. Il sonna d'une main tremblante. La servante, qui l'attendait, vint lui ouvrir la porte, et lui demanda quelle étrange aventure l'avait tant attardé. Il ne répondit pas, il saisit la lampe dont elle s'éclairait et gravit l'escalier de sa chambre avec la vitesse d'un chat. En face de son lit il respira enfin, et rit de sa terreur. Cependant son rire avait toute la mine d'une grimace.

Il se promena durant quelques minutes, obsédé par mille visions. Pour les chasser il prit dans sa bibliothèque le premier livre venu, se coucha et se mit à lire en attendant le sommeil.

Le livre était un traité de l'immortalité de l'âme du révérend père Michaud, docteur en théologie, à la date de 1606, imprimé à Troyes en caractères italiques et couvert d'un parchemin déchiqueté par les vers. Durant quelques minutes il le feuilleta sans pouvoir y mordre : les nuageuses pensées de ce livre ne se voyaient guère au travers du style le plus obscur du monde. Il finit pourtant par s'attacher à quelques passages en harmonie avec son imagination. Au second chapitre le révérend père Michaud raconte comment les âmes des défunts que nous aimons viennent voltiger autour de nous, la nuit, quand nous sommes dans le recueillement et la solitude; et, à l'appui de cette idée, il cite une foule d'histoires profanes et sacrées.

Arnould se laissa indolemment convaincre ; plein de foi dans la parole du théologien, il lut toutes les histoires d'âmes errantes sur la terre. Élevé dans les austérités de la religion catholique, il était loin de croire qu'un révérend père osât écrire un mensonge dans un livre fait pour la gloire de Dieu.

Las de lire, il pencha la tête sur l'oreiller, éteignit la lampe et s'endormit, en proie à l'idée que les âmes des morts reviennent en ce monde.

La matinée s'avançait quand il s'éveilla; son corps était apaisé, son âme rafraîchie. Il alla s'appuyer à sa fenêtre. Le ciel éclairci demeurait morne; vêtue d'un manteau de givre, la terre était éclatante; les pauvres maisons d'Origny semblaient couvertes de toits d'argent; le vieux tilleul balançait légèrement sa tête blanchie.

Tout en regardant les grappes brillantes suspendues aux branches il vit Marguerite sur le seuil du cabaret, triste comme de coutume, suivant des yeux à ses pieds quelques moineaux en disette. Elle disparut, revint au même instant et sema des miettes de pain devant la porte. Les oiseaux, apprivoisés par la faim, becquetèrent de plus belle. La pauvre fille prenait un doux plaisir à les voir si gourmands; sa figure s'anima d'un sourire rêveur qui enchanta Arnould et qui dissipa tous les fantômes de la nuit.

Il oublia sa vision et ses lectures et ses songes; il déjeuna le mieux du monde et alla voir Marguerite. Il la trouva attrayante, et crut renaître à ses premières amours. Mais vers le soir son âme s'attrista; le fantôme d'Emmeline repassa sous ses yeux, un douloureux écho traversa son cœur. Il retourna voir Marguerite pour se distraire. Marguerite souffrait : elle le laissa avec son père, qui déplorait en ce moment la mort de la reine et des girondins.

— O Camille, Camille ! disait Jacques Taillefer avec désespoir, tu les as perdus ces martyrs illustres, tu les as perdus, toi qui devais les sauver ! O Camille ! c'est une mauvaise œuvre; cela te portera malheur !

La soirée se passa lentement pour Arnould : il était morne et silencieux, écoutant à peine les admirables divagations de Jacques Taillefer. Le pauvre homme était abattu ce soir-là, il souffrait de tous les maux de la France.

Il dit à Arnould que les représentants du peuple perdraient le peuple par leurs violences, qu'il voulait s'en laver les mains, qu'il enverrait sa démission pour donner un désaveu à toutes les tyrannies du moment, et qu'il irait chercher un refuge au fond du bois de Meseray, dans quelque trou du donjon. Ce n'était pas la première fois que Jacques Taillefer parlait d'habiter le vieux château; il était las d'entendre à tout instant des prières et des menaces; là-bas, dans la solitude, loin des clameurs, il espérait se reposer enfin de ces fatigantes années où il avait tant lutté pour des frères ingrats.

Arnould sortit en l'encourageant dans ce dessein.

Le ciel étincelait d'étoiles : au lieu d'aller se coucher, le visionnaire se promena et poursuivit les spectres de la veille. Involontairement il descen-

dit la montagne du côté du château. En voyant la lisière du bois il pensa à revenir sur ses pas; il s'arrêta, il fut indécis; enfin il franchit la lisière, entraîné par un sentiment indéfinissable où s'agitaient tout à la fois l'amour, la curiosité, l'espérance, l'attrait du mystère.

VI.

Le ciel était moins noir que la veille; la lune levait au sud sa corne d'argent; les frileuses étoiles tremblaient dans leurs lits de nuages; le silence du bois était coupé par les sifflements de la bise, qui abattait des grappes de givre aux grands chênes; par intervalles le cri d'un oiseau de proie traversait les airs en éveillant les échos de la vallée.

Arnould avançait toujours dans un monde lugubre de spectres. Cette fois il suivait sans détour le chemin du château, où il arriva bientôt. En passant sous le portail il vit de la lumière dans une salle du donjon: espérant trouver le curé ou la servante, il s'en fut à cette salle. Un grand fauteuil servait d'appui aux deux battants délabrés de la porte: il dérangea le fauteuil et passa sans obstacle.

Un petit luminaire brûlait sur la cheminée; dans l'âtre un menu fagot couvert par deux grandes bûches n'attendait qu'une étincelle pour s'enflammer. Devant la cheminée, sur une table en chêne à pieds recourbés, un grand plat d'étain à demi caché sous une nappe attira les yeux d'Arnould. En détournant la nappe il découvrit un restant de volaille et une fourchette de fer: il pensa que c'était le souper du prêtre, et il attendit en paix son arrivée. Mais bientôt, las d'attendre, il prit le luminaire et monta à la chambre où était le lit du vieillard.

Il trouva le vieillard dormant d'un sommeil si calme qu'il sortit sans songer à l'éveiller. En revenant dans la salle il voulut allumer le fagot; la bise était glaciale, on l'entendait gémir dans les corridors, et alors rien ne semblait plus doux que le feu.

Les souvenirs de la dernière nuit assaillaient Arnould; son caractère, déjà flottant, s'affaiblissait dans cette antique solitude, qui n'était plus pour lui que le tombeau d'Emmeline. Toutes les histoires d'âmes revenantes du révérend père Michaud repassèrent en son esprit; il s'imagina sans peine qu'en demeurant toute une nuit au château l'âme de mademoiselle de Meseray descendrait le *visiter*, suivant l'expression du saint homme; il résolut, malgré l'effroi dont il se défendait vainement, d'attendre le jour au donjon devant l'éclat et les distractions endormantes d'un grand feu.

Mais la salle où il se trouvait lui déplut: elle était plus nue et plus froide encore que celle où la veille il avait eu des visions. Il prit le luminaire d'une main, les bûches et le fagot de l'autre, et s'en alla vers la première salle. Il y retrouva le vieux fauteuil doré, les rideaux de damas, les lambeaux de tapisseries, les portraits de famille, les débris de la glace; c'était aussi le même bruit confus d'anneaux glissant sur les flèches, de sifflements de bise, d'appels sinistres d'oiseaux de proie.

Arnould était accoutumé à cette salle comme s'il l'eût habitée toute sa vie; il fut heureux d'avoir pensé à y revenir. En moins d'une minute le fagot flamba et les bûches pétillèrent. Il fit le tour des piliers en s'éclairant du luminaire; il s'arrêta encore pour admirer le portrait au pastel de madame de Meseray; il s'arrêta aussi devant une tapisserie où gambadaient des faunes et des satyres; il s'amusa des entrechats et des figures épanouies des danseurs. Il revint tout égayé au foyer, où il espérait braver le sommeil et le froid.

En déposant son luminaire il trouva sur le bord de la cheminée un livre fermé par deux agrafes d'argent; c'était les *Heures de la reine Blanche*. Ce titre peu attrayant rebuta Arnould, et il aima mieux rêver que de lire les oraisons de la sainte de Castille. Il se renversa dans le fauteuil, appuya ses pieds sur les chenets, et, les regards perdus dans la flamme, il s'abandonna nonchalamment au cours des flottantes rêveries. Ses yeux, fatigués de l'éclat du feu, se fermèrent peu à peu, et il devint la proie des mille visions du demi-sommeil; il voyait passer confusément sur un fond obscur Emmeline et Marguerite. De temps en temps il rouvrait les yeux en tressaillant pour s'assurer de ses songes, il regardait dans la salle; et, ne voyant rien, il retombait bientôt dans ses vapeurs somnolentes. Enfin il s'endormit.

Il se réveilla tout égaré par ses rêves. Le feu s'était apaisé, le luminaire allait s'éteindre. Il frissonna, et son premier soin fut de se rapprocher de l'âtre.

La flamme vacillante faisait trembler son ombre par toute la salle; en la voyant il ne put réprimer un mouvement de frayeur.

— Je suis comme Robespierre, dit-il en essayant de sourire, j'ai peur de mon ombre.

Tout à coup il entendit battre une porte. Il se leva vivement et marcha vers un des piliers.

Il distingua dans le fond de la salle une forme blanche qui venait de son côté; il se détourna involontairement. Alors, comme par miracle, le luminaire s'éteignit.

Et Arnould entendit les pas étouffés de la forme blanche, qui s'avançait lentement, lentement vers l'âtre, dont la flamme s'évanouissait.

Bientôt il entrevit la figure du fantôme, la figure d'Emmeline. Plus pâle, plus ému, plus chancelant, il s'appuya contre le pilier.

Le fantôme s'arrêta devant la cheminée, se pencha sur le feu, et murmura d'une voix faible :
— J'ai froid.

VII.

A cette voix adorée, Arnould éperdu voulut s'élancer vers la vision ; mais ses pieds, glacés sur la dalle, ne purent s'en détacher. Il voulut tendre ses bras ; mais ses bras, à peine levés, retombèrent lourdement ; il voulut parler, mais sa bouche était morte.

La vision demeurait devant le feu ; il la contemplait d'un regard avide. Il crut la voir enveloppée d'une ample draperie blanche, n'ayant d'autre coiffure que ses blonds cheveux, qui s'éparpillaient négligemment sur ses épaules.

Il était tourmenté des rêves les plus étranges : il oubliait la mort d'Emmeline, il croyait revoir son ange d'autrefois, il voulait s'élancer à ses pieds ; mais alors une autre idée l'arrêtait : il avait peur de tomber devant un fantôme qui le regarderait sans yeux et qui lui sourirait sans lèvres.

Enfin il ressaisit tout son courage et parvint à se traîner auprès d'Emmeline.

En ce moment la flamme mourante de l'âtre s'éteignit comme le luminaire ; les derniers tisons répandaient à peine devant la cheminée la pâle clarté de la lune.

— Emmeline ! dit Arnould d'une voix étouffée.

La vision se releva soudain.

— Emmeline ! dit encore Arnould en tendant les bras.

— Arnould ! murmura le fantôme, enfin vous voilà venu ! Il y a si longtemps que je vous cherchais !

Arnould égaré voulut saisir l'ombre de son amante.

— Je suis morte, Arnould ; ne me touchez pas.

Arnould recula avec un sentiment de terreur.

— Emmeline ! les morts ne reviennent pas, vous n'êtes pas morte.

Il s'avança encore vers la vision, qui s'évanouit dans l'ombre de la salle.

Il l'appela, il la poursuivit en vain.

Et, le cœur palpitant, la tête perdue, il revint au coin du feu et se laissa tomber dans le fauteuil.

— Est-ce un rêve ? dit-il en passant ses mains dans ses cheveux. — Est-ce un rêve ? se demanda-t-il à diverses reprises.

Ses yeux errants voyaient toujours l'ombre d'Emmeline penchée sur le feu, ses oreilles entendaient toujours ces étranges paroles du fantôme :
— *Je suis morte.*

Ne voulant pas demeurer sans feu, il ramassa sous ses pieds un éclat de chêne, le fit flamber sur le brasier, en ralluma le luminaire et s'en fut à la recherche de quelque bûche ou de quelque fagot.

A peine à la porte, une autre idée lui vint. La clarté du luminaire avait un peu dissipé ses frayeurs : il doutait déjà de l'apparition d'Emmeline, il finissait par se croire le jouet d'un songe.

Pour éclaircir ses doutes, pour s'affermir dans sa croyance, il pensa donc à suivre les traces de la vision. Au fond de la salle la porte dont il avait entendu le battement était ouverte : il dépassa le seuil avec émoi, et se trouva dans l'oratoire du château.

VIII.

Arnould vit d'abord un prie-Dieu d'une sculpture ravissante entre deux saints nichés dans la muraille ; sur le prie-Dieu il vit un missel gothique, d'un côté un grand chandelier de bois noir, de l'autre une pyramide de vieux livres de dévotion.

Au-dessus, près d'un christ d'ébène, la vieille servante avait suspendu l'épée brisée de M. de Meseray, afin, disait-elle, qu'en priant Dieu on se souvînt de son maître.

Cette épée cachait à demi cette inscription, que le septembriseur avait vainement essayé d'effacer : *Contre Dieu nul ne peut.*

L'oratoire avait d'ailleurs été préservé des ravages du peuple ; les saintes images, les divins ornements avaient désarmé les plus mauvais ; le peuple, tout arrosé de sang humain, dans la démence du carnage, le peuple, qui venait de passer par le meurtre, s'était arrêté tout tremblant et tout frémissant à l'aspect vénérable d'un christ d'ébène.

Sur les boiseries, sculptées par un artiste plus catholique que gracieux, étaient encore appendues une armure du douzième siècle, une couronne de fer à fleurons, un gantelet, un écu, un casque, un cor, un capuchon d'acier et diverses armes anciennes.

Le prie-Dieu était en face d'une fenêtre gothique où s'entrelaçaient les mille bras du lierre ; la bise passait par ces vitres naturelles, et Arnould, craignant pour sa lumière, voulut aller plus loin ; mais il ne trouva point d'autre issue que la porte d'entrée ; et il pensait déjà à retourner sur ses pas quand il se souvint confusément que derrière le prie-Dieu la boiserie s'ouvrait sur un petit escalier en spirale descendant dans les voûtes où gisait toute la grande famille de Meseray. Il lui vint un désir ardent de voir le tombeau d'Emmeline. Assailli de mille idées à la fois, il avait presque oublié la vision.

Il passa derrière le prie-Dieu, ouvrit sans peine la boiserie et descendit le petit escalier. Au bas il se trouva devant une grille à demi-brisée durant le pillage du château. Il poussa du pied le seul battant qui eût résisté aux violences du peuple, il descendit un autre escalier, et pénétra dans la grande sépulture.

Les sombres échos répétaient alors le battement de la grille.

Dans le fond il vit briller deux lampes d'argent dont la lumière était obscurcie par l'humidité des voûtes. Ces voûtes, qui étaient immenses, s'appuyaient sur des pilastres d'un style gothique où grimpaient des araignées et des escargots.

Arnould s'avança vers les deux lampes. Il marchait légèrement comme s'il eût craint de fouler la cendre des Meseray. Il respirait à peine; son front s'arrosait de sueur, son cœur battait avec violence.

Ses yeux errants s'arrêtèrent bientôt sur un grand christ d'ivoire qui semblait veiller et défendre les morts. Arrivé au pied de la sainte croix, il s'agenouilla et pria le Sauveur du monde pour le repos de l'âme d'Emmeline.

Il se releva en pensant qu'il avait devant les yeux toute la gloire d'une grande famille. Calmé par la prière, il franchit l'enceinte des tombeaux et se pencha pour voir les épitaphes : là c'était un prince de Meseray qui avait défendu deux fois son château contre les Normands; ici c'était un glorieux croisé qui n'était revenu de la Terre-Sainte qu'après la chute des infidèles; plus loin c'était un vaillant chevalier que Louis XI avait fait pendre pour rébellion; à ses pieds était un duc célèbre dans les guerres de religion. Les épitaphes étaient à demi cachées par des couronnes de lauriers et d'immortelles. Au-dessus des tombeaux étaient suspendues d'anciennes bannières de la famille; la moins dévastée déployait encore son lambeau d'azur où se dessinait une croix d'argent, glorieuse bannière qui avait la couleur du ciel et l'arme de Dieu.

Parmi ces tombeaux Arnould s'avançait lentement et d'un pas mal assuré, retenant son souffle, dans la crainte d'éveiller les morts. Il n'osait s'approcher des deux lampes, pressentant qu'elles brûlaient sur la dépouille d'Emmeline; il les regardait souvent, mais ses yeux éblouis se détournaient bientôt, ayant à peine entrevu une grande draperie noire lamée d'argent.

Son cœur battait avec violence : ce n'était pas la peur, mais une crainte vague, mélancolique, mystérieuse; le voisinage de la mort, les souvenirs des sombres légendes, la profondeur des voûtes ténébreuses, le silence troublé par ces bruits souterrains que font le ver qui ronge, l'araignée qui file, l'escargot qui grimpe et qui tombe, enfin ces apparitions étranges et inexplicables de la grande salle, tout cela imposait à sa vive imagination; et il voyait apparaître dans le fond des voûtes un fantôme éclatant, obscur, gigantesque, indéfini. Durant quelques minutes il demeura immobile, sans courage, sans dessein, sans pensée. Enfin, rappelant ses forces, il s'avança vers le cercueil d'Emmeline. Alors ses pieds devinrent lourds comme des pieds de plomb; il les traîna péniblement en se demandant si la vie allait le laisser là.

Il arriva devant le cercueil la tête penchée, l'œil à demi clos, le cœur défaillant.

Tout à coup il recula avec terreur, et le luminaire lui échappa des mains.

Le cercueil d'Emmeline était ouvert et Emmeline n'y était pas.

IX.

Arnould, un peu revenu de son étrange surprise et n'osant rester plus longtemps devant un cercueil désert, pensa à sortir des voûtes.

Ne pouvant retrouver son luminaire et ne voulant point attendre le matin dans la nuit, il prit une des petites lampes accrochées aux pilastres de chaque côté du cercueil d'Emmeline, et s'en alla plus vite et plus égaré qu'il n'était venu, effrayé des tremblements de son ombre et du bruit étouffé de ses pas.

Il ne respira à son aise qu'en rentrant dans l'oratoire. Il traversa rapidement la grande salle, sortit pour chercher du bois, et revint bientôt avec une énorme brassée de fagot qu'il jeta sur les charbons à demi éteints. Le feu se ranima comme par enchantement. La gaieté rayonnante des flammes chassa pour un instant ses lugubres idées; la vie, qui l'avait presque abandonné, revint en lui peu à peu. Le pétillement du bois lui rappela sa soirée passée avec Jacques Taillefer devant l'humble foyer de l'ancien cabaret, et pour un instant il retrouva dans sa mémoire des tableaux moins fantastiques. Mais bientôt le souvenir de la vision et du cercueil désert effaça encore tous ses autres souvenirs.

Longtemps il chercha à s'éclairer dans ce profond mystère; maintes fois il lui arriva d'appeler Emmeline et de lui tendre les bras : — Emmeline! Emmeline! où êtes-vous? disait-il d'une voix étouffée.

Il écoutait, l'œil errant, la bouche ouverte. Les échos du donjon, les oiseaux de proie, la bise de novembre répondaient tristement en chœur par des sons lugubres comme un chant de mort.

Le sommeil revint à pas lents; sa tête pencha

sur le dossier du fauteuil, il s'endormit une seconde fois; et durant son sommeil des songes lui vinrent, plus étranges que les étranges événements de la nuit.

Il s'éveilla au bruit du rouet de la vieille servante, qui filait à côté de lui devant un feu mourant; il était glacé. Il se leva lentement et secoua ses épaules comme s'il eût neigé sur lui.

Le jour était venu, un jour pâle et morne comme la veille; quelques rayons de soleil arrivaient sur la façade du donjon au travers des branches nues des plus grands arbres du bois.

Tout en s'agitant pour ranimer son corps et son âme il regardait du coin de l'œil la vieille, qui riait sous cape. Elle ressemblait singulièrement alors à une vieille sorcière: aux approches de la mort jamais figure ne fut plus ridée, jamais yeux ne se renfrognèrent pareillement, et, hormis son capuchon de taffetas jaune, tout son costume était noir. Un grand fuseau fiché dans son sein élevait à sa bouche une touffe de chanvre gracieusement ceinte d'un ruban bleu; un de ses pieds sautillait agréablement dans le rouet, l'autre se reposait sur un dévidoir; ses doigts secs préparaient le fil avec une constance digne de tout éloge.

— Eh bien! mon jeune ami, dit-elle en levant la tête vers Arnould, vous avez passé là une mauvaise nuit.

En disant ces mots elle regardait Arnould avec inquiétude

— Oui, une mauvaise nuit, répondit le dormeur en se dessillant les yeux.

— Vous avez pourtant dormi le mieux du monde.

Et, pour cacher sa curiosité, la vieille approcha du feu une petite cafetière de fer-blanc.

Puis, regardant toujours Arnould de travers:

— Des rêves effrayants, n'est-ce pas? dit-elle d'un ton lamentable.

— Des rêves! murmura Arnould en passant la main sur son front.

Il se revoyait, la nuit, dans la grande salle aux pieds d'Emmeline, puis dans les voûtes sépulcrales devant un cercueil ouvert.

— Des rêves! reprit-il en s'agitant; ce ne sont point des rêves.

La vieille pâlit, son pied cessa de sautiller, sa main tomba sur son genou, sa bouche s'ouvrit pour mieux entendre.

Arnould demeurait silencieux.

— Sainte Vierge Marie! dit-elle avec une surprise feinte, comme vous êtes pâle et agité! Que vous est-il donc survenu?

— Mademoiselle de Meseray n'est pas morte, dit Arnould à la vieille.

— Hélas! répondit-elle en sanglotant et en se cachant la tête dans un pan de son capuchon, hélas! monsieur Arnould, morte comme son père et sa mère.

— Morte! reprit Arnould; mais je l'ai vue cette nuit. Je l'ai vue dans cette salle, devant cette cheminée.

— Les morts reviennent donc! s'écria la vieille d'un air effaré.

— Oui, j'ai vu mademoiselle de Meseray; elle m'a parlé; j'ai voulu la saisir dans mes bras, mais elle s'est évanouie comme une ombre.

— C'est un songe.

— Non, non, ce n'est point un songe. J'ai voulu poursuivre Emmeline jusqu'à son cercueil: une draperie était jetée à l'entour, et dans le cercueil ouvert point de morte! point de morte!

La vieille était étrangement agitée.

— Non, non, ce n'est point un songe! poursuivit Arnould tout palpitant. Je vois encore le grand christ d'ivoire veillant sur les tombes des Meseray, je vois encore les deux lampes...

Arnould regarda le cadre où il avait accroché la lampe d'argent.

Ne la trouvant point, et voyant tout à coup le luminaire qu'il avait laissé dans les voûtes, il tomba dans une surprise muette.

Il courut à l'oratoire: le prie-Dieu était contre la boiserie, le grand luminaire d'un côté, les livres de dévotion de l'autre. Il pensa d'abord que tout avait été dérangé; mais, ne voyant nulle trace humaine sur la couche de poussière des livres, du luminaire et du prie-Dieu, il finit par croire que tout ce qu'il avait vu n'était qu'un rêve.

Il revint auprès de la vieille.

— D'où venez-vous donc? lui demanda-t-elle avec un demi-sourire.

— J'ai perdu la tête, répondit-il en se promenant à grands pas.

— Je m'en doutais, dit la servante d'un air victorieux. Une apparition dans votre sommeil, et voilà que vous battez la campagne! Si c'était la nuit je vous pardonnerais; mais, Dieu merci! le soleil luit depuis une heure. Notre vieux curé va venir: asseyez-vous en l'attendant; vous déjeunerez ensemble. Il n'y a pas grand'chose dans le buffet: un débris de volaille, des poires, un peu de raisin, voilà tout; et sans ce charitable Jacques Taillefer nous n'en aurions pas autant, car il ne se passe pas de jour sans qu'il nous envoie quelque chose. Dieu veille sur lui! On dit que vous allez épouser sa fille: j'en suis bien aise; Marguerite est un petit ange qui a sauvé mademoiselle Emmeline de l'échafaud. Épousez-la, épousez-la; cela fera du bien à la mémoire de notre pauvre défunte.

La vieille soupira.

— On dit aussi que Jacques Taillefer donne le

château à sa fille : c'est une belle dot, monsieur Arnould, le château de Meseray ! — Vous ne m'en chasserez point! poursuivit-elle d'un ton suppliant. Vous, m'en chasser! c'est impossible! l'assassin de mon maître a eu pitié de mes larmes. — Mais je radote, je bats la campagne comme vous. — A mon âge la tête tourne si vite! Quand j'étais jeune ma tête tournait déjà; mais c'était aux vents maudits de l'amour. — Ah ! que je suis donc loin de ce temps-là!

Arnould demeurait abîmé dans ses sombres pensées.

Après un silence la vieille reprit :

— Avez-vous des nouvelles de Paris, monsieur Arnould ? — Notre pauvre reine...

— Paris est plein de septembriseurs : elle sera assassinée, dit Arnould d'un air distrait. Comment peut-elle échapper à tous ces faucheurs de têtes!

— Où allons-nous? grand Dieu !

— Hélas! murmura Arnould, il n'y a plus qu'un chemin en France, le chemin de l'échafaud.

— Comme vous dites cela, grand Dieu ! vous n'avez pas l'air d'y penser.

— En effet je ne pense guère à toutes ces choses lamentables; en ce moment je pense à mademoiselle de Meseray, qui m'a apparu cette nuit. — Quel songe!

— Vous battez toujours la campagne, monsieur Arnould. — Ainsi donc à Paris le sang coule de plus belle en plus belle? La guillotine devrait être lasse.

— Il faut que j'aille dans les voûtes.

— Nenni, nenni, mon cher monsieur; c'est le gîte des défunts, les vivants n'y vont pas. — Vous dites donc que la guerre est à deux pas d'ici?

— Je dis que j'ai vu mademoiselle de Meseray.

La vieille regarda fixement Arnould : — Je désespère de vous, sur ma foi! Si vous n'êtes pas somnambule, vous êtes fou.

X.

En ce moment le prêtre parut au seuil de la salle.

Arnould alla à sa rencontre et le salua avec vénération. La vieille se leva en dérangeant son rouet et son dévidoir, s'inclina dévotement devant son vieil ami, et sortit pour préparer le déjeuner.

Le vieillard et Arnould devisèrent d'abord des horribles événements qui ravageaient la France. Peu à peu Arnould vint à parler de la solitude du château et de son effroi nocturne; il demanda au prêtre s'il croyait aux revenants, s'il avait eu des visions, si jamais un mort regretté ne lui était apparu. Le vieillard répondit vaguement : il avait des doutes, il n'osait rien affirmer; dans sa jeunesse cependant il avait vu le fantôme de sa mère, la veille d'un grand malheur :

— J'étais à la petite abbaye de Saint-Pierre, où m'avait recueilli le bon père Thibauld; orphelin depuis l'adolescence, il ne me restait plus de ma famille qu'une jeune sœur, que j'aimais par-dessus toutes les choses de la terre. A la mort de ma mère ma sœur s'était réfugiée dans la Thierrache, chez une vieille amie de la famille. Tous les jours j'allais solitairement en la chapelle de l'abbaye prier pour elle le Seigneur Dieu. Un soir j'étais agenouillé devant l'autel de la sainte Vierge Marie; la nuit venait; je priais avec plus de ferveur que jamais sans savoir pourquoi. En me relevant, je vis tout à coup passer une ombre sous mes yeux : c'était ma mère; je la reconnus à ses vêtements et à sa figure pâle et triste. Je lui tendis les bras en criant et en retombant agenouillé sur les dalles; je ne sais si j'entendis l'écho de mes cris, mais je crus entendre la voix de ma mère. Le lendemain ma sœur mourut! Dieu lui fit la grâce de l'appeler en son sein, où déjà reposaient mon père et ma mère. — Mais, dit le prêtre en finissant, la jeunesse a tant de visions! la jeunesse est si ardente à toutes les croyances ! Un souvenir passe, nos têtes s'égarent, nous croyons voir l'ombre d'une mère ou d'une amante : ce n'est qu'un souvenir. Et d'ailleurs, mon enfant, pourquoi les morts ne reviendraient-ils pas quelquefois parmi nous! le ciel n'est point un exil, et Dieu permet sans doute à ses élus de descendre sur la terre.

Le déjeuner était servi. Arnould se mit à table en face du prêtre, qui se recueillit et fit une prière entre deux signes de croix. La vue des mets ramena Arnould à des idées moins funèbres; il oublia ses visions, il finit même par s'égayer un peu.

Comme la vieille desservait la table, une charrette traînée par deux chevaux de labour parut sous le portail, et au même instant Jacques Taillefer entra dans la salle.

— Monsieur le curé, dit-il en tendant la main à Arnould, on amène une tombe au château. Ne vous effrayez pas : c'est pour mademoiselle de Meseray, dont la dépouille mortelle n'a qu'un cercueil. J'avais dans mon jardin quelques pierres d'une blancheur et d'une dureté de marbre devant me servir pour un escalier : on ne marchera pas sur ces pierres, car Étienne Durand en a fait une tombe, la tombe de mademoiselle de Meseray. Voilà bientôt son anniversaire : le jour du service funèbre vous y déposerez les restes de la malheureuse fille, et ces restes sacrés y demeureront en paix jusqu'à la fin des siècles. J'espère au moins que ni Dieu ni les hommes ne m'accuseront d'avoir poursuivi mes ennemis jusque dans la mort.

— Vos bonnes œuvres effaceront vos fautes, dit sentencieusement le prêtre; comme l'a prêché un révérend père de l'Église : « Les bonnes œuvres « sont des fontaines qui coulent sur la conscience « des pécheurs. »

Arnould, tout agité, sortit sans se demander pourquoi.

A la vue du tombeau, à demi caché dans un lit de paille qui l'avait préservé du choc de la charrette, il pensa encore aux apparitions de la nuit.

Étant monté sur une des roues pour voir la forme du monument, il lut sur la face cette épitaphe si simple :

L'AN IV DE LA LIBERTÉ,
LE 22 NOVEMBRE,
EST MORTE
SAINTE, VIERGE ET MARTYRE,
EMMELINE DE MESERAY,
LA DERNIÈRE DE SA FAMILLE.

Requiescat in pace.

On descendit les pierres du tombeau à l'entrée des voûtes; on passa par l'escalier de la chapelle; Arnould, qui était parvenu à suivre les paysans comme par distraction, voulut vainement aller jusqu'au cercueil d'Emmeline : il fut arrêté en son chemin par une porte massive. Il essaya de voir l'enceinte des morts au travers des interstices de cette porte; mais les lampes étaient éteintes, et ses yeux se perdirent dans l'ombre.

Il sortit avec dépit, ne doutant plus qu'il n'eût été le jouet d'un songe.

XI

Arnould retourna à Origny avec Jacques Taillefer. Dans la sombre avenue du château le cabaretier lui dit qu'il avait de déplorables nouvelles de Paris.

— Ils ont assassiné la reine? dit Arnould par pressentiment.

— Ils ont condamné les girondins, dit Taillefer abattu. Les aveugles! condamner leurs frères! Caïn tuera donc toujours Abel! Ils n'ont épargné ni les femmes ni les vieillards; après les girondins madame Roland et Bailly sont allés à l'échafaud. Que Dieu me garde une mort aussi belle!

— Et la reine? dit Arnould.

— Camille Desmoulins est désespéré; il aimait les girondins, et un de ses pamphlets les a peut-être perdus. — Cet homme-là a trop d'esprit pour vivre dans une révolution française.

La suite au prochain numéro.

LA VÉRITÉ AU FOND D'UN AUTRE PUITS.

— Je le connaissais peu, mais j'étais à la campagne auprès de sa demeure, et un matin, tandis qu'il visitait ses châtaigniers, dont on commençait la récolte, nous jasâmes.

Je me rappelle qu'il me dit : «..... Cette supposition d'un choix à faire dans les diverses façons de mourir, s'est présentée souvent à mon esprit. Chez nos ancêtres, au bon temps, on était sujet à recevoir de quelque puissant châtelain cette injonction : « Voyez s'il vous plaît qu'à la fin du déjeuner on vous précipite de ce roc de huit cents pieds de haut qui touche à mon manoir, ou qu'on vous noie dans mon large vivier, ou que la grande épée du plus robuste de mes varlets vous coupe en deux : décidez-vous sur l'heure. » Il m'arrivait donc quelquefois de songer à de semblables alternatives. Je ne voyais aucun moyen de périr qui me convînt précisément, mais je croyais surtout impossible de me résoudre à être jeté dans un précipice, à me sentir abandonné dans le vide. Je conçois que, dans des circonstances particulières, bien des gens aient pris le parti de quitter la vie; mais certainement, quelque chose qui arrive, le plus vrai besoin de mourir ne me portera pas à m'élancer d'une pointe de roche, en regardant la plaine deux mille pieds au-dessous de moi : mon organisation apparemment ne le comporte pas.

« Ainsi, comme nous différons d'inclinations pour les actes de la vie, nous avons aussi, pour la mort, et des préférences en quelque sorte, et d'invincibles répugnances. Elles expliquent en partie l'horreur d'un songe dont je ne vous parlerais pas s'il avait été provoqué uniquement par elles; mais il tenait aussi à d'autres idées moins directes.

« Je me trouvais, durant le sommeil, sous une voûte semblable à celle d'une glacière ou d'une citerne. La fosse intérieure, autour de laquelle je marchais sans difficulté, n'était autre qu'un large puits d'une obscurité entière et d'une profondeur tout à fait inconnue. Je sus qu'il était de ma destinée d'être poussé peut-être dans cet abîme. J'avais à jeter sur l'espace libre, entre le vide et le mur, une boule de papier. Si elle y restait, je pouvais sortir, j'étais délivré. Si, au contraire, elle tombait dans ces noires profondeurs, presque aus-

sitôt je devais m'y perdre moi-même. Sans être forcé de subir cette singulière épreuve, j'y étais expressément invité. La boule, hasardée presque sans réflexion, partit de ma main. Ayant touché le mur, bien que la place parût très suffisante, elle roula par l'effet de ce choc jusqu'au bord du gouffre : je l'y vis tomber. Ce fut une consternation inexprimable de m'être condamné moi-même à descendre vivant dans ce ténébreux abîme. Néanmoins je me réveillai sans secousses, sans émotion nouvelle, sans trop de joie de ma délivrance. Jamais depuis je ne me suis débarrassé d'un souvenir si sombre; mais ce qui m'arrête surtout, c'est l'idée de ce réveil à peu près tranquille.

« Peut-être est-ce là ce qu'on nomme la mort, pleine d'épouvante lorsqu'elle menace, nulle quand on est frappé, formidable parce qu'elle ouvre l'inconnu, indifférente quand la métamorphose de la pensée est accomplie, quand la pensée se retrouve dans un nouvel ordre de choses, avec un nouveau sentiment de l'existence. Peut-être faut-il tout l'emportement, tout l'aveuglement de la passion pour se précipiter de très haut, pour ne pas craindre de donner ainsi à la mort une sorte de durée. Quand on est calme, on ne doit prévoir qu'avec horreur cet instant où la vie actuelle sera certainement abandonnée, mais où, vivant encore, et même sans précisément souffrir, sans que la douleur absorbe tout, on ne sera pas arrivé soit à la transformation, soit à l'éternel sommeil : cette situation de l'âme n'est dans la nature que par une rare exception.

« C'est ainsi que ce songe, dont peut-être j'ai gardé d'autant plus le souvenir qu'il avait moins de rapport avec les précédentes habitudes de ma pensée, m'a paru appartenir à la grande question des destinées de l'homme. Si un jour Saint-Preux, voulant faire décidément des sommets de Meillerie, au-dessus des eaux du Léman, un nouveau promontoire de Leucade, avait traversé l'air durant quelques secondes, n'eût-il pas eu, avant d'être suffoqué par la rapidité de la chute, un moment plus dénué d'espérance que l'homme qu'on va fusiller, mais qui pourrait recevoir sa grâce? Cesser d'espérer, en pensant encore, ne serait-ce point ce qu'on peut imaginer de plus contraire à la vie? Et si la vie n'est qu'une attente diversement modifiée, si dans tous les actes de notre rôle un peu court nous ne faisons qu'espérer; si une âme forte, une âme presque exempte de regrets personnels, voyant sans trouble s'éteindre chaque lueur des choses, et s'avançant volontiers avec le mouvement général, s'attache plus à ce qui surviendra dans des siècles qu'à des faits actuels qui entrent déjà dans l'oubli; si enfin la supériorité d'esprit est une continuelle aspiration vers l'inconnu promis pour ainsi dire, n'en puis-je conclure qu'à la dernière heure de nos années présentes seulement la scène change, sans qu'ensuite nous en éprouvions même de la surprise? Au théâtre ne regardons-nous pas tranquillement la toile qui vient de tomber après les émotions et les catastrophes d'un drame pathétique, mais qui tout à coup ne signifie plus rien?

« N'en dites-vous pas autant de mes observations? Je l'avoue, les rêves ont perdu de leur valeur. Jadis ils dévoilaient aux sages les choses cachées; le mien, au contraire, ne me laisse que trop en suspens. Néanmoins, n'annonce-t-il rien, ce réveil propice à l'instant le plus difficile de nos songes! Que n'ai-je approché plus encore de la destruction! Que ne suis-je tombé (en dormant) dans ces ténèbres si redoutées! L'impression eût été plus extraordinaire, plus décisive; elle pourrait aujourd'hui susciter de plus fortes conjectures. Mais enfin, puisque tout plaisir n'est en réalité que de l'espoir, le mal extrême n'est qu'une menace : s'il se présente, il réveille, et jusque là sans doute nous n'avons guère, dans notre manière d'être actuelle, que le pressentiment de la vie. »

— En dit-il autant, lui demandai-je, le ver que vous voyez dans cette châtaigne?... Mais assez heureusement, quelqu'un vint alors nous interrompre : ma simple question ouvrait un autre abîme.

DE SENANCOUR.

PRINTEMPS PARISIEN.

Au poète Adolphe Gaiffe.

O le printemps vermeil!
Les rayons du soleil!
Tout cela nous arrive
A la dérive!

Les nonchalants rideaux
Se soulèvent mi-clos,
Laissant passer la brise
— Douce surprise!

Déjà sur les balcons
Grimpent les liserons,
La fenêtre entr'ouverte
Est toute verte.

Les omnibus — *complets*
Pleins de bourgeois replets
Se heurtent dans la rue
Où tout se rue!

Les orgues détraqués
Jouent des airs efflanqués,
Venus de Germanie
Ou d'Italie.

Au pied de chaque mur,
Sous un rayon d'azur,
Se posent les marchandes
Par longues bandes :

Allons! voilà des fleurs!
Pour rien tous les bonheurs,
Pour rien la poésie,
— La fleur choisie!

Pleins de chaudes senteurs
Les jardins sont en fleurs :
C'est la Pâques-fleuries
Aux Tuileries!

Sous les grands marronniers,
Bohêmes et rentiers
S'assient tout à leur aise,
— Un sou la chaise!

Du faubourg Saint-Germain
Parfois dans ce jardin
Se risquent les duchesses
Aux blondes tresses!

Adieu le lourd manchon!
Adieu le capuchon
Qui cachait une tête
Rose et coquette!

Les jeunes amoureux
Se perdent, — deux à deux, —
Sous l'ombre fraîche et douce
Où l'herbe pousse.

Voici le renouveau
Où chacun se fait beau
Et court sous la tonnelle
Avec sa belle.

Au coin des toits brunis
Les oiseaux font leurs nids,
— Chantant la douce peine
Qui les enchaîne!

Tout frémit de bonheur
L'amour se glisse au cœur;
Plein de langueur secrète,
Chacun répète :

O le printemps vermeil!
Les rayons du soleil!
Tout cela nous arrive
A la dérive!

MADELEINE DE MAUPIN.

REVUE DU MOIS.

La tragédie est une superstition du peuple français.
TH. GAUTIER.

Reprise d'Angelo. — Il y a en France, — à Paris surtout, — une foule d'étroits esprits toujours à la traverse de toute idée nouvelle. Ce sont ceux qui ont conseillé pendant dix ans à Victor Hugo de n'écrire que des *Feuilles d'automne*, à Eugène Delacroix de recopier ses premiers chefs-d'œuvre, et qui maintenant voudraient faire tourner dans un cercle toujours le même ce talent si universel et si puissant de mademoiselle Rachel. Ces gens-là ne veulent pas comprendre que la multiplicité d'aspects est précisément ce qui constitue les grands artistes, et qu'il n'appartient qu'aux organisations incomplètes de rester toujours correctes dans un seul genre. De par la routine, ils crient haro sur tout ce qui a un parfum de jeunesse et de poésie : le plus grand crime à leurs yeux est d'être original.

Travaillez, étudiez, cherchez votre forme première, à peine vous le permettront-ils; mais enfin ils finiront peut-être par s'y habituer; qu'alors, vous vouliez vous compléter en vous montrant sous une figure nouvelle ils tremperont leur plume dans votre passé, pour vous en jeter l'encre à la face. Sans doute, la gloire de l'artiste n'a aucunement à souffrir de ces criailleries jalouses, mais il est bon de les montrer : le chemin de la sottise est si large, que quand quelques moutons y sont entrés, tout le troupeau s'y jette en bêlant; l'erreur des premiers constatée, la queue s'arrêterait peut-être.

Certes, s'il est un talent dont la virilité vierge, l'ironie profonde, l'amertume sauvage, l'amour sous toutes ses faces, semblent créés tout exprès pour le drame moderne, c'est celui de mademoiselle Rachel. Qu'on ne s'y trompe pas, là seulement l'art est possible aujourd'hui; les tragédies n'é-

taient écoutées que parce que cette artiste, — par ses poses sculpturales, — en faisait des drames : ce n'est pas là en effet un des caractères les moins distinctifs de ce vigoureux talent que cette entente parfaite de la statuaire et de la plastique; chaque mouvement de l'artiste crée un type nouveau qui semble taillé dans le marbre et du style le plus pur; le récit, l'*action morale* si l'on y tient, de la tragédie, ne lui permettaient pas d'être elle-même; mais comme sa nature indomptable ne peut être vaincue, à force de talent elle galvanisait les morts et la tragédie vivait.

Il semblait tout naturel qu'elle voulût entrer dans la vie moderne et marcher dans une nouvelle carrière : le premier pas a été fait dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, le second, — c'est *Angelo*. La Tisbé! Une des créations les plus éternellement vraies et les plus vivantes de Victor Hugo! La pauvre bohême devenue riche! La courtisane amoureuse! la pécheresse réhabilitée par le dévouement! Un rôle écrit avec les larmes du cœur! Toute cette passion, cette poésie et ce style, mis au service de la plus grande intelligence dramatique de l'époque! Rester à la hauteur du grand maître lyrique! Voilà ce qu'avait à faire mademoiselle Rachel, et elle avait si parfaitement réussi, que cette première représentation a été la plus magnifique soirée de sa carrière.

Quand il s'agit d'un talent hors ligne, j'ai horreur des éloges vulgaires; aussi, n'essayerai-je point de vous écrire vingt lignes froides, et toutes de *poncif*, sur les qualités nouvelles que cette soirée a mises en relief; je vous l'ai dit, mademoiselle Rachel a été digne de Victor Hugo.

Pour moi, amoureux surtout de la forme et de la couleur, une chose entre toutes m'a frappé : c'est le goût exquis de la toilette et l'harmonie des gestes. Pas un cri, pas un mouvement n'a été fait qui ne concourût à l'ensemble général; les plis de la robe obéissaient à toutes les ondulations du corps; le cœur battait quand la main devenait tremblante; l'œil s'humectait, quand la voix était émue.

Quelle joie irait au cœur de la grande artiste, si elle savait tout ce que son entrée dans la poésie vraie et le drame moderne a mis d'espoir au cœur des jeunes gens qui souffrent et qui travaillent! quel bonheur, n'est-ce pas, d'être interprété et rendu plus grand par les efforts de cette intelligence! A vous tous donc, courage!

On a repris *Vautrin* à la Gaîté; M. de Balzac a protesté très énergiquement contre cette reprise, qu'il a qualifié de « tentative de communisme littéraire. » Que devient dans tout ceci l'autorisation donnée à M. Hostein par M. Laurent Jan, mandataire de M. de Balzac? — On attend.

Il s'est vendu beaucoup de petits gâteaux à Nanterre, le jour de la Pentecôte : on y couronnait une rosière! Le Français est essentiellement bucolique, et le feu serait aux quatre coins de l'Europe, qu'il se trouverait encore des mains pour distribuer des prix Montyon dans les villages bénis des dieux. Par le ruro-drame qui court, cette simple et touchante cérémonie était plus que jamais de circonstance. — La rosière s'appelle Marguerite Carthery; elle est âgée de 19 ans.

Voici un mot charmant de mademoiselle Judith, de la Comédie-Française : cette jeune artiste se trouvait en soirée chez une dame où, pour toute distraction, on servait un thé pâle, peu accompagné de petits gâteaux. Tout le monde s'acharnait après la maîtresse de la maison et blâmait son avarice. — Que voulez-vous, dit mademoiselle Judith, toujours indulgente, *pauvre thé* n'est pas vice.

Il vient de mourir un empereur! Il en reste si peu, que le fait vaut la peine d'être signalé. Cet empereur est *Tao-Kwan*, souverain du royaume chinois. Il est mort le 25 février dernier entre 6 à 7 heures du soir. Son successeur est son fils, âgé de 19 ans. Il a pris possession du trône impérial sous le nom de *Se-Hin*.

Au Vaudeville, les gentlemens-riders sont dans la jubilation; les *protégées* sans emploi et les lorettes en disponibilité claquent des mains avec fureur, au risque d'*éreinter* tout-à-fait leurs gants un peu déchirés. Hélas! la République protége si peu les *beaux arts!* La cause de cette grande joie est une nouvelle pièce politique de MM. de Leuven, de Brunswichk et de Beauplan (très fort sur la serinette); cette pièce est intitulée *Suffrage Ier*. On sait que ces messieurs ont toujours eu le courage de leurs opinions, un an après le danger, et depuis ils se battent les flancs chaque semaine pour en tirer de nouvelles insultes et de nouvelles personnalités; le plus curieux de l'affaire, c'est qu'ils se croient les héritiers directs d'Aristophane. Bons Leuven, de Brunswichk! vous ne lisez donc pas vos couplets? Aristophane était cruel, c'est vrai; mais quelle verve et quel lyrisme! Est-ce parce que vous trouviez vos vers mauvais, que vous vous êtes adjoint le fils d'un musicien, M. Arthur Beauplan? (très fort sur la serinette). Courage messieurs, donnez vite le dernier coup de pied des ânes à cette pauvre République, et que cela finisse. N'était mon grand amour pour la vérité, je dirais que la pièce a eu un succès d'*estime* : les chevaliers du lansquenet et les chevaliers du lustre s'en étaient chargés. Evohe for Leuven! Hurrah for Brunswichk! Rataplan pour Beauplan (très fort sur la serinette).

A. D.



Cécile avant son mariage.

LE JOUEUR DE VIOLON.

I.

PAYSAGE.

Landouzy-lès-Bois est un ancien village du Vermandois, tapi au fond d'un petit val paisible, dans les arbres des vergers, au pied d'une montagne pittoresque dominée par des chênes solitaires et des moulins à vent, parsemée sur le versant de vignes, de bancs de sable, de bocages et de rochers. Le matin, sur le versant de cette montagne, on voit passer le moissonneur ou le bûcheron ; à midi, le garde-champêtre s'y repose et le corbeau y croasse ; le soir, le troupeau de la ferme voisine s'y promène lentement au retour de l'*Abreuvoir de Noé*. Quand les chênes frémissent, quand les moulins tournent, la montagne endormie s'anime comme par enchantement et répond aux rumeurs de la vallée. A entendre ce duo de la feuille qui chante et du roc qui mugit, on dirait deux commères qui se rencontrent. Que de propos en l'air jette la montagne! que de paroles confuses élève la vallée! Voilà, certes, une belle langue à étudier; il y a là plus de philosophie à recueillir que dans le livre noir des philosophes. Mais quand le vent s'apaise, la montagne semble un désert infini ; le regard descend au plus vite sur le tableau vivant de Landouzy, si doucement encadré par la verdure flottante des vergers. D'un côté ce sont les écoliers qui battent la campagne, les vieilles femmes qui broient du chanvre, les jardinières qui arrosent leurs salades; de l'autre côté, les lavandières qui jacassent autour du lavoir, qui étendent sur la prairie communale les draps grossiers des paysans, ou sur les buissons fleuris les fanfreluches qui seront fanées et profanées le dimanche.

Un soir, après une chasse plus funeste au chien de mon ami qu'aux bécasses du terroir, je me reposais sur le bord de la montagne de Landouzy, au-dessus du cimetière, qui est petit, mais pro-

fond, suivant le mot du pays. Mon regard allait à l'aventure sur les lavandières qui rédigeaient la gazette de l'endroit à coups de langue et de battoir, sur la svelte église qui m'indiquait le cimetière et le ciel, sur le petit mendiant qui lavait ses pieds dans le ruisseau, sur les chevaux laborieux qui hennissaient au bout du sillon. L'automne avait jauni la terre de la dépouille des bois; cependant la nature était encore attrayante : comme les femmes à leur déclin, elle avait des séductions sans nombre; elle respirait un dernier air de fête dont j'étais ravi. Tout à coup j'entendis un violon qui chantait une vieille chanson du Vermandois : — *O vartingué! la belle au gué!* Les sons étaient doux, lents et tristes; mon âme en fut chastement enivrée comme d'une musique divine. Bientôt je découvris le joueur de violon au travers d'une touffe de chênaie. C'était un jeune homme d'une belle stature; dans ses traits pâlis il y avait un singulier mélange de douleur et de gaieté, de rêverie et d'insouciance. Il avait l'œil ardent et tendre, la bouche souriante et dédaigneuse, une main brunie, mais délicate. Il était singulièrement vêtu : figurez-vous un habit à la Saint-Just venant de son aïeul, un gilet rouge du même temps à peu près, un chapeau à cornes et des guêtres de chasse. Tout cela ne manquait pas de caractère. Dès qu'il me vit sur mon lit de pierres moussues, il cessa de jouer et s'étendit sur l'herbe. Mon chien alla lui dire bonsoir par un jappement et par une caresse; il reprit son violon et accueillit la bête familière par une ouverture de chasse. Franck parut comprendre que la sérénade était en son honneur : il écouta d'un air grave, il applaudit en tendant la patte et en agitant la queue en mesure. Involontairement j'allai aussi vers le joueur, en le priant de m'accueillir tout aussi bien. Il sourit et poursuivit avec nonchalance ses fantaisies musicales. Peu à peu ses doigts capricieux changèrent de notes, la gaieté des sons s'alanguit, bientôt je crus entendre un hymne des morts. Jamais hymne des morts ne me jeta tant de tristesse au cœur. J'écoutais avec angoisse ces gémissements funèbres d'un violon qui tout à l'heure éclatait en folle joie.

« Est-ce donc pour moi que vous chantez ainsi? demandai-je au joueur. — Non, » dit-il sèchement. Et, tournant ses regards attendris sur le cimetière : « Je chante pour les morts qui sont là-bas. Vous ne les voyez pas qui viennent danser à ma musique? Moi, dans ces aubépines, sur cette roche adorée, je vois passer comme des ombres toutes mes illusions du temps passé. »

Après un silence, il joua lentement ce doux air de Lulli :

Si l'amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.

« Ah! reprit-il en s'arrêtant, celle-là qui est dans le cimetière a bien aimé cette douce musique! La mort est aveugle, la mort est sourde : elle coupe le blé vert comme le blé mûr; elle effarouche l'oiseau qui chante comme le hibou; c'est aussi bien la messagère du diable que du bon Dieu. La mauvaise bête passe trop tôt pour les uns; trop tard pour les autres; en vérité, le monde est un assez triste logis. »

Le joueur détourna son regard du cimetière, prit dans sa poche une bouteille et but un coup avec une voluptueuse nonchalance.

« Mon cher philosophe, lui dis-je, celle qui est là-bas a donc emporté votre cœur dans sa fosse? »

Il me regarda du haut de son violon et me demanda, en cherchant au fond de sa poche des débris de gâteau, si j'avais été à la fête d'Origny « Une belle fête! s'écria-t-il; j'en reviens tout enivré. Quel bon vin et quelles belles filles! Comme les cœurs dansaient et comme je dansais moi-même sur mon tonneau chancelant, comme s'il eût été plein, en voyant ces robes de toutes les couleurs que le vent battait et soulevait! Que de doux souvenirs elle a réveillés autour de moi! la belle heure de jeunesse qu'elle m'a rendue! — Cécile! ô Cécile! où étiez-vous? »

Il tendit les bras avec égarement; et, riant bientôt de cette secousse du cœur, il en donna une à sa bouteille. « Le soleil s'en va, reprit-il; suivez-moi donc sur cette roche. Vous n'avez pas l'air d'un mauvais vivant. Vive la joie! Voulez-vous boire un coup? Tendez la main ou buvez au goulot. »

Au bout d'une demi-heure nos cœurs s'entendaient à merveille; nous étions les meilleurs amis du monde. Au choc de nos cœurs avait jailli une de ces amitiés soudaines, aventureuses, irréfléchies, qui répandent tant de charmes dans les premiers moments. J'avais par hasard dans ma gibecière un flacon de vin d'Espagne dont j'arrosai avec succès cette amitié naissante. « Me voilà tout ému de reconnaissance, me dit mon philosophe; si vous voulez descendre dans Landouzy, je prendrai ma revanche. Il y a encore dans la cave du cabaret quelques vieilles bouteilles à déterrer. »

Voyant que je n'étais point du tout séduit : « Eh bien! puisque vous aimez mieux rester là, je vais vous raconter une petite aventure galante qui s'est passée cet automne au château. Je sais par cœur toutes les histoires amoureuses du pays; car les jours de fête et de dimanche, pendant que mon violon grise les danseurs et surtout les danseuses, je promène mon regard par-ci par-là : l'ivresse de

la danse est comme l'ivresse du vin, elle démasque le cœur. Aussi, pour moi, l'amour le plus caché n'a pas de mystère; je déchire tous les voiles, j'apprends peu à peu, mot-à-mot, toutes les histoires sentimentales. Ma mémoire renferme mille romans, et, si je n'avais pas trop d'esprit, j'écrirais un beau livre de tout cela, un livre pareil au *Diable boiteux*, que j'ai lu la semaine passée.

— Mon cher musicien, dis-je, au lieu de me raconter cette aventure galante, racontez-moi l'histoire de Cécile; votre violon m'en a déjà dit quelque chose, moitié riant, moitié pleurant.

— L'histoire de Cécile? dit-il en soupirant; c'est une histoire trop simple pour vous amuser; d'ailleurs, en vous la racontant, je vous raconterais naturellement la mienne; or, je me suis bien promis de ne jamais ouvrir la porte de mon cœur; il y a là un mystère dont on rirait; et malheur à qui en rirait!

Je lui offris une seconde fois mon flacon, il soupira et le vida d'un trait; puis, me tendant la main: « Pourtant, reprit-il, c'est une confession qu'il faut que je fasse à quelqu'un avant de mourir. C'est triste à dire, il est vrai, mais bien triste à garder. Je vais me raconter cela à moi-même, je vous permets de m'écouter. »

Et il commença sa confession. J'ouvris les oreilles, tout en admirant son front superbe, où le génie s'était presque arrêté.

II.

LA PRÉFACE.

« Je suis venu au monde à Landouzy. Je dois cela à un pauvre diable de joueur de violon comme moi et une bonne femme qui est morte en me donnant la vie. Mon père était le plus gai des musiciens, ma mère était la plus triste des lavandières; je tiens un peu de mon père et de ma mère : est-ce un bien? est-ce un mal? En historien fidèle, je dois tout vous raconter, depuis le temps où je faisais des étangs devant notre masure, quand il pleuvait, jusqu'à ce beau soir où je me jette à cœur perdu dans mes souvenirs.

« J'aurai d'ailleurs bientôt fini avec l'enfance : en vous disant que jusqu'à treize ans j'ai passé mon temps à faire l'école buissonnière, je vous dirai tout. Vous avez fait comme moi l'école buissonnière? vous vous êtes egaré au fond des bois pour dénicher des nids de grives ou de verdières, pour cueillir des fraises ou des épines blanches? Eh bien! je passe là-dessus; j'arrive tout de suite à ma première jeunesse. La vie ne commence qu'au jour où on approche ses lèvres du vin et de la femme. Un beau jour, ma foi! le plus beau de la vie! Un baiser sous la treille, quand la grappe jaunit, voilà toute la science humaine; le bon Dieu nous a mis au monde pour cela. Quoi de plus doux? Dieu n'est pas loin qui nous sourit. Pendant que les lèvres s'enivrent en égrenant la grappe, pendant qu'on respire l'odeur pénétrante de la vigne tout en écoutant battre le cœur de sa maîtresse, l'âme monte là-haut, dans le pays des rêves. Il y a partout des vignes et des femmes; Dieu n'en est point avare; ou plutôt les vignes sont prodigues de grappes et les femmes d'amour. — Les belles vendanges qu'on fait! — Ne vous avisez pas d'attendre l'hiver : une fois l'hiver venu, adieu la vendange!

« Il y a bien encore une autre richesse pour les philosophes comme moi : c'est la musique. Je bénis tous les jours mon père de m'avoir laissé son violon pour héritage; j'aime mieux mon violon que la couronne de France. Le musicien est le premier des hommes, c'est le roi du plaisir; il n'est pas de jour qu'il ne donne un peu de joie à ces pauvres créatures que le ciel a semées sur la terre. Il n'y a pas, à coup sûr, un roi de France qui ait fait autant d'heureux que moi. Je suis plus fier de mon violon que d'un sceptre sacré par le pape; c'est un trésor dont je suis prodigue; je joue du violon pour tout le monde, pour les pauvres comme pour les riches. Quand je rencontre un mendiant sur mon chemin, je lui joue un air, et je suis bien sûr qu'il aime autant cette aumône-là qu'une autre. Aussi, en me voyant, les mendiants ne tendent jamais leurs mains, ils ouvrent leurs cœurs.

« Oui, la musique, le vin, les femmes, la liberté! (la liberté comme je l'entends et comme ne l'entendent guère vos gazettes), voilà toutes les joies de la terre. Dieu a dit aux hommes : « Les collines sont couvertes de vignes, les femmes sont pleines de roses, les oiseaux chantent dans les bois : vendangez, moissonnez, écoutez! » Aux femmes Dieu a dit : « Laissez cueillir les roses, elles refleuriront sans cesse. » Et les femmes ont toujours suivi la parole de Dieu. Il y a des hommes qui rêvent de gloire en tête à tête avec leurs maîtresses; il y en a d'autres qui boivent de l'eau pour médire du vin; il y en a beaucoup qui s'enchaînent dans leurs vanités : ce sont des méchants et des fous; plaignons-les! Moi, je ne suis pas si fou ni si méchant : je bois, j'aime et je chante en plein air, libre comme le vent! Pourvu que les femmes soient belles, que le vin soit du terroir, que les chansons soient folles, c'est tout ce qu'il me faut; — du moins, c'est tout ce qu'il me fallait quand je vivais avec les vivants; maintenant que je vis avec les morts, ce n'est plus la même chanson. Enfin, c'est là tout ce que je demande à Dieu dans son paradis.

« Je ne sais pourquoi, mais j'augure mal du paradis. Le notaire du pays a une grande salle dont toutes les murailles sont couvertes de tableaux : d'un côté, ce sont de belles femmes qui s'ébattent sous des arbres avec leurs galants ; tout en face on voit des ivrognes flamands qui boivent comme des puits : — l'ivresse de l'amour et l'ivresse du vin. J'ai bien peur, ma foi, que le paradis ne ressemble à la salle du notaire : on y verra des bouteilles et des femmes, du vin et de l'amour ; mais on ne pourra toucher à rien. Chaque fois que j'entre dans la salle du notaire, il me vient l'envie de jouer une contredanse à ces beaux amoureux et à ces fiers ivrognes : il me semble qu'ils danseraient si bien !

« Mais je divague comme une commère et je n'avance guère dans mon histoire. Un peu de patience, s'il vous plaît ; encore un petit baiser à ma bouteille, ma chère bouteille, et nous voguerons à pleines voiles.

« Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glouglous !
Ah ! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ? »

Après avoir chanté, le joueur de violon jeta sa bouteille dans la montagne. La bouteille bondit et éclata sur une roche. « Pauvre bouteille ! dit-il avec amertume.

— Hélas ! reprit-il tristement, que n'en puis-je faire autant de ma femme, qui est une bouteille vide, ou plutôt qui est une bouteille pleine de mauvais vin ! »

Le philosophe contempla un instant le cimetière, comme pour se consoler de sa femme.

III.

COMMENT JE DEVINS AMOUREUX ET MUSICIEN.

« Mon père avait coutume de m'emmener à toutes les fêtes du pays. Je m'asseyais gaiement sur son tonneau, et, tout enchanté par la musique, je suivais d'un regard curieux les scènes variées qui se déroulaient devant l'orchestre champêtre. J'ai plus d'une fois surpris les premiers aveux du galant et le premier trouble de l'amoureuse ; j'appelais cela lire un roman. Je comprenais à peine : pourtant mon cœur d'écolier battait avec violence, je me perdais dans une rêverie enivrante dont je ne puis vous donner l'idée. Mon père, qui avait la parole fort pittoresque, disait à propos de cette rêverie-là : « *Eh bien ! Richard, te voilà encore au fond des* « *bois !* » Mon père avait bien trouvé l'image. Voyez-vous dans la gorge cette charmille touffue ? Je n'y ai jamais passé sans me souvenir de mes premiers songes ; plus tard, je n'ai jamais rêvé d'amour sans voir cette charmille : il y a de belles draperies de verdure, des fleurs qui vous embaument, un petit ruisseau qui coule dans l'oseraie, des bouvreuils qui chantent gaiement : c'est un vrai nid d'amoureux.

« Un dimanche donc je suivis mon père à la fête d'Origny. Il faisait le plus beau temps du monde. Cependant, à l'horizon le ciel était couvert ; par-ci par-là les éclairs jaillissaient. « Encore « un orage pour ce soir ! dit mon père avec hu- « meur. Le dimanche n'est-il donc pas un jour « de repos et de plaisir pour le ciel comme pour la « terre ? En vérité, le bon Dieu n'est pas raison- « nable. » Et mon père poursuivit tout bas ses lamentations : « Voilà plus d'un écu de six francs « perdu pour moi ! Je ramasserai à peine de quoi « boire la semaine qui vient ! O mon Dieu ! ayez « pitié d'un ivrogne ! »

« En dépit des nuages et des éclairs, la fête fut brillante comme Paris et touffue comme les bois. Les belles robes ! les gais visages ! les folles danses ! Je ne parle pas de ces lourdes paysannes qui dansent en tendant des pattes d'araignées ; j'ai toujours détourné les yeux de leurs ébats grotesques : je parle des fermières et des grisettes de village, ces filles pimpantes et alertes qui sont tour à tour à la fois dames et paysannes, qui ont dans les traits et dans l'esprit de la grâce et de la naïveté. Celles-là étaient, parmi les autres, comme des roses dans un champ de choux. Mon père disait en les voyant : « *Voilà les mignonnettes.* » Il disait des autres : « *LesMargotons.* » Parmi les mignonnettes de Landouzy-lès-Bois, il en était une que j'admirai longtemps sans m'en douter le moins du monde : c'était la fille de M. Bertrand, dont la ferme est au bout du village. Au travers de ces grands châtaigniers, — voyez-vous ? — du côté de l'abreuvoir de Noé, — un colombier pointu comme le clocher : c'est cela. M. Bertrand, qui est Champenois, ne dément pas le proverbe ; mais tout Champenois qu'il est, il a eu l'esprit de faire une fille charmante, dont tous les pays du monde se fussent glorifiés. Cela n'était pas trop champenois. Cécile Bertrand dansait à cette fête avec ses compagnes. Ses compagnes étaient animées d'une folle gaieté ; elles avaient des roses dans leurs cheveux, sur leurs joues, à leur corsage : Cécile était indolente et mélancolique ; elle n'avait d'autre attrait que sa pâleur. Je vois toujours sa douce figure, souriante et pourtant triste, qui semblait éclairée d'une mauvaise étoile... je vois toujours son corps si souple et si fragile que le chagrin devait briser... Je ne veux pas vous faire son portrait : elle avait cet éclat fatal qui vient du ciel.

Si vous pouviez voir dans mon cœur, vous la verriez, elle n'est plus que là. Pour les gens du pays, Cécile était presque laide; pour moi, Cécile était plus belle que la plus belle : son âme rayonnait sur son front.

« Or donc, à cette fête, je devins tout d'un coup amoureux de Cécile, c'est-à-dire je sentis que je l'aimais depuis quatre ans. Cette découverte me donna une joie sans pareille, cette joie me donna un orgueil de tous les diables. Je levai la tête avec fierté, et je regardai avec dédain la troupe éperdue qui bondissait à mes pieds. J'eus pendant un moment une belle illusion : je m'imaginai que j'étais le roi de la fête! « Richard ! allons donc!» me dit mon père en donnant un coup d'archet, « ton violon grince des dents. »

« J'allais répondre à mon père avec la dignité bouffonne d'un enfant que l'amour a fait homme, lorsque Cécile vint de notre côté, plus pâle et plus belle encore. Elle s'arrêta devant nous, appuya ses petites mains blanches sur l'estrade, et, d'une voix adorablement suppliante, elle murmura en regardant mon père : « Monsieur Richard, de grâce, « jouez-nous le joli air de dimanche passé : *Tra la « la la, le ciel n'a plus d'étoiles!* » Je m'empressai de répondre pour mon père que nous étions ravis de servir mademoiselle Cécile. Elle me regarda doucement et retourna vers ses amies en souriant de son divin sourire. Je la regardais encore lorsque mon père me donna un second coup d'archet : « Tu as promis de jouer cet air : tu le joueras, » me dit-il d'un ton moitié comique, moitié sérieux. Jusque-là j'avais joué en dépit de toutes les oreilles, la sentence de mon père me désespéra. Mon violon pendait à ma main tremblante, mon cœur palpitait, je ne savais que devenir. Cependant mon père avait joué la ritournelle, tous les danseurs tendaient la main pour *la chaîne des dames*. Comme je traînais à l'aventure mes regards désolés, je revis Cécile, dont le grand œil bleu tourné vers moi semblait me dire : « Eh bien ! vous m'ou« bliez déjà ! » A cet instant, subitement ranimé, je saisis mon violon, et je me mis à jouer tout seul, à la grâce de Dieu... »

Tout en disant ces mots, Richard avait repris son violon; il acheva sa phrase en jouant admirablement cet air charmant de *Mazaniello : Le ciel n'a plus d'étoiles!*

Il était rayonnant, son cœur battait avec violence, son œil jetait des éclairs. Quand il eut fini de jouer, il me regarda et me dit d'une voix émue : « Voilà comme j'ai joué ce dimanche-là. »

IV.

TABLEAU FLAMAND.

« Comme mon père l'avait prévu, le bon Dieu, qui ne se repose plus le saint jour du dimanche, termina la fête d'Origny par un orage. Cet orage nous surprit à la brune, à l'heure la plus dansante. Le vent souffla quelque temps avant la pluie; les acharnés danseurs voulaient braver l'orage. Mon père, qui lorgnait d'un œil ardent le prochain cabaret, leur conseillait en vain d'aller à tous les diables. Cécile venait de partir avec la servante de la ferme. Elle partie, je me sentis seul au milieu de la foule, et je n'eus plus la force de jouer. Je regardais d'un œil mélancolique les pommiers du chemin de Landouzy; mon âme s'envolait avec Cécile. Cependant le vent faisait un assez beau dégât parmi les vertus restées fidèles à la fête. Il battait et soulevait les jupes les plus rebelles, même des danseuses qui se défendaient pour tout de bon. Les galants profitaient du désordre, les plus sots devenaient spirituels : Jacques embrassait sa blonde, Pierre étreignait sa brune. A la fin, ce spectacle de rustiques amours, qui d'abord m'avait révolté, me sembla un tableau attrayant. J'oubliai la chaste image de Cécile, je ne vis plus que les paysannes joufflues; d'autres amours s'agitèrent en moi; je bus coup sur coup trois ou quatre verres de clairet, et je me mis à jouer avec une ardeur sans pareille des airs grivois comme ceux-ci : *La bonne aventure, ô gué! — Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!* Je donnais de si beaux coups d'archet, que mon père crut que je devenais fou. « Quel est donc le diable qui t'emporte ? » me demanda-t-il. En effet, c'était bien un démon qui m'emportait ainsi, le démon des folles amours. J'eus là une heure d'ivresse en jouant pour les amoureuses joufflues, comme j'avais eu une heure de douce extase en jouant pour Cécile. L'orage éclata avec une violence aveugle; il jeta de la pluie et du feu à pleines mains; il finit par disperser tout le monde. Les uns allèrent au cabaret où pleuvait le vin, mon père fut de ceux-là; les autres s'enfuirent sans savoir où, dans des granges désertes, sous des arbres touffus, vers des meules de foin; je fus de ceux-ci. Il fallait voir nos grotesques ébats, il fallait entendre nos clameurs infinies. Les filles, ne songeant qu'à s'abriter de l'orage à cause de leurs fanfreluches, s'apprivoisaient joliment alors; pourvu que les collerettes fussent préservées de la pluie, elles laissaient paisiblement chiffonner le corsage; aussi criaient-elles par-ci par-là : « Mon bonnet ! ma « collerette ! mon fichu ! ma robe ! » mais elles ne songeaient guère à crier : « Ma main! mon cou ! « ma lèvre! ma vertu ! »

» J'avais fini par me nicher avec les plus alertes dans une masure chancelante qui servait de bergerie l'hiver, qui ne servait plus à rien dès que les moutons couchaient à la belle étoile. Nous la

trouvâmes tapissée d'une certaine paille de colza dont l'odeur me monte encore à la tête; nous nous couchâmes pêle-mêle dans la nuit profonde, sans reconnaître d'abord nos voisins et nos voisines; mais le diable était là, et peu à peu : — C'est toi, Pierre? — C'est vous, Adèle? — Rose? — Leroy? — Lisa? — Jacques? — Quel temps! — Quel orage! — Quelle pluie! » Pendant toutes ces reconnaissances (et il y en avait qui se reconnaissaient sans se parler), je gémissais de ne pouvoir, comme les autres, m'écrier : « Cécile! » Tout à coup j'entendis à mon côté sa voix si douce, qui avait tant d'écho dans mon cœur. Mademoiselle Bertrand disait à la servante de la ferme : — C'était bien la peine de partir avant les autres! — Cécile! m'écriai-je à mon tour. — C'est le petit Richard, dit aussitôt la servante. Je ne sais qui m'empêcha de lui casser les dents : *le petit Richard!* ah! la vieille pie! Je gardai le silence, bénissant la nuit qui cachait mon dépit et ma rougeur. Cécile se taisait aussi; j'entendais son souffle enivrant, elle dut entendre les battements de mon cœur. Je m'agitais sur le colza comme un damné dans les flammes; j'étais tout haletant et tout éperdu. Sans savoir ce que je faisais, je tendis la main vers Cécile et j'atteignis la sienne du bout des doigts et en même temps du bout des lèvres; mais la petite main m'échappa comme un moineau. Je fus tout effrayé de ce que j'avais fait; au fond de mon cœur, je demandai pardon à Cécile, je crois même que je m'agenouillai devant elle, mais alors ce fut autant pour l'adorer que pour lui demander grâce.

« — Puisque Richard est là, qu'il joue un air pour nous désennuyer, dit une fille qui se trouvait sans amant et qui n'était pas fâchée de faire son petit programme. — Oui, oui, de la musique! » s'écria-t-on de toutes parts. Je pris mon violon sans y penser, et je débutai par un air joyeux. Ma musique fut couverte de gros rires discordants qui m'avertirent que je jouais au gré de toute l'assistance. Mais je ne jouais pas au gré de mon cœur, mais je pressentais que mes grands coups d'archet agaçaient les belles dents de Cécile : « Assez de musique comme cela, dis-je en m'arrêtant, assez de foin pour les ânes! un peu de fleurs pour les abeilles! » Et, sans autre prologue, je me mis à jouer de beaux airs mélancoliques de je ne sais plus quel opéra : « A la bonne heure! » murmura Cécile, qui pleurait de joie amoureuse. Bientôt je fus saisi d'une jalouse colère en l'entendant murmurer : « Je dansais avec M. Desprez quand on a joué cela. » Je m'arrêtai subitement; mon violon tomba sur mes genoux; mon cœur s'oppressa : je perdis la tête : « Eh bien! Richard! me dit Cécile d'une voix tremblante, poursuivez donc. — Non! » m'écriai-je avec une fureur comique. Cécile éclata de rire, et acheva doucement, la cruelle, l'air que j'avais commencé.

« Hélas! oui, elle aimait M. Eugène Desprez, un jeune bourgeois en sabots qui chassait tous les soirs autour de la ferme de M. Bertrand, tantôt avec un fusil, tantôt sans fusil. M. Desprez avait vingt-quatre ans; il voulait se marier pour avoir cent arpents de terre de plus : Cécile en avait cent cinquante. Aux yeux de ces paysans imbéciles, il était du rang le plus honorable parce qu'il ne faisait rien. Il avait passé dix ans dans les colléges pour apprendre à ne rien faire. Aussi bien Cécile en était folle. Hélas! hélas! elle a maudit cet amour plus que je ne l'ai maudit moi-même. Eugène Desprez avait une assez belle tête, mais il cachait un mauvais cœur, ou, ce qui est bien pis, il n'avait pas de cœur!

« Quand l'orage fut passé, quand la lune revint montrer son front d'argent à la lucarne de la masure, on songea enfin à retourner au logis. Je demeurai le dernier sur le lit de paille de colza, héroïquement résolu à m'y laisser mourir de jalousie; mais Cécile n'avait pas fait vingt pas que j'abandonnais déjà la masure. Je suivis mon cœur jusqu'à la porte de la ferme; la porte était depuis longtemps refermée que je croyais suivre encore Cécile.

« Enfin, je m'en retournai vers le logis paternel; mais, dans la grande rue de Landouzy, le cabaret de mon cousin Truchet m'allécha par ses lumières et par ses chansons; je trouvai là plusieurs amis qui s'enivraient avec du clairet : « Voyons, Richard, me dis-je, noyons notre jalousie dans un verre. — C'est bien la peine d'en laisser! » repris-je en regardant ma bouteille et mes joyeux amis. Quand le cabaret tourna autour de moi, je perdis de vue Cécile; je contai des contes bleus à la descendante de mon cousin Truchet, à mademoiselle Justine, qui était une petite fille charmante, mais dont j'eus l'an passé la sottise de faire une mauvaise femme qui va me battre ce soir. *Sancte Richarde, ora pro nobis!*

V.

MON CŒUR ET MON VIOLON.

« Une année se passa, une belle année pour moi : j'aimais Cécile. Je ne vous dirai pas les charmes, les délices, les enchantements de cet amour silencieux et solitaire, car j'aimais tout bas et tout seul. C'était un feu que j'attisais au fond de mon bois touffu; nul ne s'en doutait, pas même elle! Et pourtant, que de fois mon violon lui a chanté mes amours! Dès qu'elle paraissait à la salle de danse de Landouzy, un frisson glacial et

brûlant me courait de la tête aux pieds; sans m'en douter je jouais plus doucement et plus tendrement; les airs les plus vifs et les plus gais s'allanguissaient et s'attristaient. Elle n'avait pas l'embarras de suivre ma musique : c'était ma musique qui suivait sa danse. Hélas ! pendant que je l'adorais ainsi, l'ingrate abandonnait sa main et son cœur à M. Desprez. Il recueillait ce regard de feu que mouillait mon violon. Cependant, de temps en temps je recueillais aussi un de ces regards enchanteurs. C'était le prix de mon amour; je n'en rêvais pas d'autre. Quand on commence à vivre on est heureux d'un jouet; bientôt on trouve ses bras trop longs pour étreindre le monde; l'amour n'est pas comme la vie : c'est toujours un enfant.

« Un jour, jour maudit ! Cécile et son amoureux vinrent au logis paternel me prier à leurs noces, c'est-à-dire prier mon violon. Je faillis m'élancer à la gorge de M. Desprez, et, ma foi, mon père survint fort à propos pour arrêter ma colère. Le lendemain les cloches annoncèrent mon malheur par cette grande musique que l'Église joue trois fois pour chacun de nous : à notre naissance, à notre mariage, à notre mort. Je suivis les mariés à l'autel; je priai Dieu pour Cécile. Pour prix de mes prières je reçus, à la porte de l'église, une aune de ruban bleu dont il me fallut, à mon grand dépit, enjoliver mon violon. Malgré ma tristesse, le dîner fut joyeux ; au dessert, tout le monde était gris, tout le monde trinquait et chantait à la fois; moi, je regardais en silence la belle mariée; je voyais avec peine cette blanche vertu qui se débattait avec les mauvaises paroles. Cécile s'ennuyait; elle appelait à grands cris l'heure de la danse; plus de vingt fois elle me regarda de son regard enchanteur. — Était-ce le jouenr de violon qu'elle regardait ?

« Quand tout le monde eut chanté malicieusement un sot couplet à la mariée, qui certes n'y entendait pas malice, mon père, ennuyé, reprit son violon : « Voilà bien des chansons à boire de « l'eau et à dormir debout ! Madame la mariée, « suivez-moi dans la salle : mon violon chante « mieux que tous ces malins-là. Allons ! allons ! « des entrechats, morbleu ! » Une demi-heure après tout le monde dansait; moi j'étais perché sur la tribune et je jouais par souvenir. A me voir si morne et si désolé, on eût dit que j'assistais à un enterrement. Hélas ! n'assistais-je pas au convoi de mon bonheur?

« Bientôt mon père, entraîné par les buveurs, me laissa seul dans la tribune : ce fut alors que ma douleur éclata sur mon violon ; je me mis à jouer l'air le plus triste et le plus désolé que je savais. Et mon violon, ou plutôt mon âme, gémit et sanglota; c'étaient des plaintes et des cris à toucher des cœurs de roche : jamais musique ne fut si déchirante; tous les danseurs s'arrêtèrent comme par miracle; ils se regardèrent tout étonnés; quelques-uns grimpèrent sur la tribune et virent mes larmes qui tombaient abondamment sur mon violon.

« Mais aussitôt ces regards indiscrets séchèrent mes larmes ; je chassai les danseurs avec colère. Cécile, surprise de mes larmes, vint avec sa nonchalance accoutumée me demander pourquoi je pleurais. Je ne répondis point : je me remis à jouer douloureusement.

« Au milieu de la nuit, il me fallut subir un dernier supplice, supplice infernal dont le souvenir seul m'arrache encore le cœur. Quelques minutes après que la mariée eut disparu de la danse, les malins de la noce m'entraînèrent avec mon violon vers la chambre nuptiale. Vous le dirai-je ? je me laissai entraîner sans trop de résistance à cet horrible martyre. Quand on souffre, la douleur est attrayante.

« A la porte, qui n'était point ouverte, hélas ! les gens de la noce me prièrent d'improviser quelque chose pour la circonstance, vous entendez bien ? pour la circonstance ! Involontairement je jouai cet air si connu : *C'est l'amour, l'amour, l'amour !* Pendant que j'improvisais ainsi, les malins improvisaient pareillement une chanson grivoise que chantaient nos grand'mères, mais ils n'achevèrent pas; au milieu du second couplet, je levai mon violon et je le brisai avec une noble colère sur la porte de la chambre nuptiale. — Mon pauvre violon ! mon pauvre cœur !

VI.

LES JOIES DU MARIAGE.

« Le lendemain je demandai la main de ma cousine Truchet; c'était demander mon châtiment. Trois semaines après je m'enchevêtrai dans le mariage, la tête la première. Dès les premiers jours de mes noces, il me fallut subir le caquetage et la jalousie de ma chère femme : « Avise-toi de son- « ger encore à ta belle Cécile, qui a la mine d'une « ressuscitée ! Avise-toi de revenir tard et de t'ar- « rêter au cabaret ! Ton père buvait comme une « fontaine et contait des sornettes à toutes les « filles; que je t'y rencontre un peu ! » — Quel trébuchet ! me disais-je tout bas en tournant le dos à ma femme. Quelques mois se passèrent dans cette gaieté conjugale. Madame Richard, qui n'avait point d'amour, avait des tempêtes plein le cœur; à chaque instant je recevais une bourrasque : « D'où venez-vous, monsieur ? — Je viens de « me promener, disais-je gravement. — Tu viens « du cabaret, chien d'ivrogne ! — Oui, ma femme.

« — Non, cœur de roche! tu ne viens pas du cabaret; tu viens de perdre ton temps avec les « voisines. — Oui, ma femme. — Non, brigand! « tu viens de voir Cécile. » Et madame Richard éclatait par toutes ses extrémités méchantes. Elle s'emportait souvent jusqu'aux morsures. En un mot, cette femme-là m'aimait à la fureur.

« Je vous parle ici du passé; hélas! le présent est comme le passé, l'avenir menace d'être comme le présent. Je ne finirais pas si je vous disais tous mes chagrins domestiques. Les mauvaises femmes ont le cœur hérissé comme le houx; les mauvais mariages sont pareils aux mauvaises femmes; il n'est pas de jour qu'on ne s'y déchire un peu; moi, je suis tout sanglant. Certes, c'est en pensant à une femme comme la mienne, que le grand roi Salomon a dit ces belles paroles : « *La femme est « plus amère que la mort.* » Ces années passées, heureusement, je me réfugiais dans mon amour pour Cécile; je m'abritais des colères de ma femme dans ce beau rêve caché que je vous confie en tremblant; il faut bien vous le dire, il m'arrivait quelquefois de me réfugier au cabaret et de m'abriter derrière une bouteille de bon vin. Mais au cabaret, je n'étais pas tranquille, car madame Richard survenait toujours fort mal à propos : « Que



Cécile après son mariage.

« fais-tu là, ivrogne? « Et pour toute réponse je versais du vin dans mon verre, et, quand elle m'en laissait le temps, je versais doucement mon verre dans ma bouche : « Si tu ne viens pas tout « de suite, je vais me jeter dans le puits. — Allez, « ma femme. » Elle n'avait garde, la coquine!

« Je ne voyais guère Cécile, qui ne paraissait plus à la danse. Son mari indignait tout le monde par sa conduite; il s'abandonnait à toutes les mauvaises passions; il faisait de sa pauvre femme une servante, et de sa servante une maîtresse; le bruit s'en répandait sourdement, comme toutes les tristes vérités.

« Un jour, je voulus enfin savoir tout mon malheur; je résolus d'être le témoin de ce qui se passait chez M. Desprez. Dès qu'il fit un peu nuit, je grimpai comme un chat au mur du jardin, j'arrivai bientôt devant les fenêtres d'une petite salle où restait toujours Cécile. Je la surpris au coin du feu; elle était toute seule. A sa tête penchée au-dessus de l'âtre, je devinai sa tristesse; bientôt elle releva la tête, mais ce fut pour essuyer des larmes. Au bout d'un instant la servante survint; à peine cette fille fut-elle entrée, que je vis apparaître ce M. Desprez. Il alla s'asseoir en chantonnant près de sa femme, mais surtout près de sa

servante, qui s'était mise à l'autre coin de la cheminée, devant un vieux rouet. Le silence dura quelques secondes; enfin M. Desprez pria, de la voix et du regard, sa maîtresse de chanter; et celle-ci, tout en préparant son lin, se mit à braire une chanson digne de sa voix. A la fin du couplet, M. Desprez ordonna à sa femme, d'un ton de maître, d'aller chercher une bûche. La pauvre Cécile obéit comme une servante. Pourtant elle jeta à son mari et à sa servante un regard de mépris, de douleur et de dignité. Aussitôt qu'elle fut sortie, M. Desprez se pencha vers sa maîtresse et l'embrassa. Au retour de Cécile, la servante entonna le second couplet en roulant ses yeux de bœuf avec langueur. Ce second couplet était plein de débauche; Cécile rougit et voulut s'en aller. Comme elle arrivait à la porte, son mari courut à elle et la ramena avec violence à la cheminée. « Restez là, lui dit-il en lui jetant un regard courroucé. — Vous me brisez les mains, murmura « Cécile. » J'étais tout palpitant. « Oh ! que vous « êtes méchant ! » reprit la pauvre femme qui était devenue pâle comme la mort. Le brigand lui brisait toujours les mains dans ses mains de fer. Elle avait d'abord souri avec amertume; enfin, la douleur dépassant la résignation, elle poussa un cri perçant qui me déchira le cœur. Je voulus m'élancer à sa défense, et, d'un seul coup, je cassai toutes les vitres de la croisée qui me séparait d'elle. A ce bruit, M. Desprez fut abattu tout d'un coup comme le sont les lâches surpris dans de mauvaises actions; mais, se ranimant un peu, il vint à la fenêtre et demanda qui est-ce qui était là. « Moi ! » lui dis-je avec fureur. Il retourna vers la cheminée, décrocha son fusil de chasse et me mit en joue sans avoir l'air d'y regarder à deux fois. Je ne suis point du tout un lâche, mais je m'enfuis comme si j'avais eu ma femme à mes trousses.

VII.

LA PRIÈRE DE CÉCILE.

« Le lendemain, M. Desprez partit avec Cécile sans dire où il allait. Ils restèrent deux mois à Rouen, non sans une grande surprise de tout le pays. A leur retour, je me mis en la tête qu'il me fallait punir M. Desprez de sa tyrannie envers Cécile; mais je craignis de faire du bruit et de dévoiler aux yeux de tout le monde l'horrible scène que j'avais vue; d'ailleurs, me dis-je, à moins de le tuer, — je ne me souciais pas d'aller si loin, — je ne délivrerai point Cécile; au contraire, il se vengera sur elle.

« Dans ce temps-là il se fit, fort à propos pour me détourner un peu de mes luttes intérieures, quelques grandes noces aux environs. A force de boire, à force d'entendre ces vieilles chansons que j'aime tant, de voir ces folles danses qui reverdissent les grand'mères, je parvins à m'éloigner de Cécile. Mais la dernière noce finie, mon amour et ma douleur revinrent tout d'un coup avec une violence terrible. Je passais mes journées à battre la campagne de la tête, des pieds et du cœur; j'allais me désoler au fond de la charmille; je venais sur cette montagne, et pendant de longues heures, je restais en contemplation devant la maison de M. Desprez.—Vous la voyez au-dessus des saules, un toit d'ardoise, des volets verts, un jardin anglais, ah ! une belle maison qui n'a été qu'une prison pour Cécile ! La malheureuse femme ne sortait pas. Une fois par semaine on la voyait traverser les prés pour aller voir son père, qui était mal avec le mari. J'essayai vainement de la rencontrer : Dieu ne le voulut pas. Que de fois je suis allé me cacher dans les osiers du Pré aux Oies et dans l'avoine de M. Bertrand, en espérant la voir passer! J'attendais, tout palpitant au moindre bruit; j'attendais encore, la nuit me chassait comme j'étais venu.

« Par d'habiles manœuvres, M. Desprez parvint à faire croire dans le pays que ses discordes avec sa femme étaient passées. Je voulus le croire comme les autres, mais en vain ! Mon pauvre cœur, qui souffrait le martyre, me poussait de plus en plus dans mes tristes pressentiments. Le cœur ne se trompe jamais.

« Un soir du mois de septembre, je revenais de je ne sais où, quand, au coin de ma maison, j'entrevis une forme blanche qui s'agitait. J'avançai en chancelant et je reconnus Cécile. « Cécile ! — Oui, » murmura-t-elle. Je lui pris la main comme dans la bergerie d'Origny : ah ! cette fois elle me laissa sa main. Pendant quelques secondes, nous gardâmes le silence; enfin, me regardant de son triste regard : « Vous êtes mon seul ami, me dit-elle : M. Desprez m'a chassée et je suis venue à vous. Me voici : qu'allons-nous faire? Je n'ose aller à la ferme; il y a eu aujourd'hui une partie de chasse; je ne veux pas troubler le plaisir du souper; et puis, j'ai toujours caché mon malheur à mon père. M. Desprez est ivre-fou; je vais attendre près de vous que sa folie soit passée. J'espère qu'il me laissera rentrer à la maison. Je croyais trouver un abri chez vous, mais votre femme m'a fermé la porte au nez. — Ma femme! m'écriai-je avec indignation. — Eh bien! reprit Cécile de sa douce voix, n'allez-vous pas faire comme M. Desprez, jouer le rôle de la Barbe-Bleue. Je vous défends d'en vouloir à votre femme pour cela. Je m'étais promis de ne pas vous le dire; je ne sais pourquoi je vous l'ai dit. » Il commençait à pleuvoir, et le vent était froid; Cécile n'avait pour tout

vêtement qu'une robe de mousseline et un petit châle de Baréges. Je ne savais où la conduire. « Si nous allions chez votre père ?» me dit-elle. La maison de mon père était à deux pas de là; nous y allâmes en silence. Mon père, qui venait de se coucher, respecta les larmes de Cécile; il s'endormit ou fit semblant de dormir : un vieux bonhomme de père qui comprenait les saintes amours! Je rallumai le feu; Cécile vint s'asseoir devant l'âtre, à côté de moi. Elle regarda la flamme sans rien dire, abîmée dans sa peine. Ayant levé les yeux, elle sembla se ranimer à la vue d'un violon, appendu à la cheminée; son œil brilla d'un doux éclat, sa bouche s'embellit d'un sourire; mais comme ce sourire s'effaça bien vite! « Ah! dit-elle en respirant avec peine, la vue de ce violon m'a fait du bien... Il y a si longtemps!... » Nous reparlâmes des beaux jours passés. Que de souvenirs! que de regrets! Comme nous ressaisissions avidement ce beau temps de la vie qui avait passé comme le vent! Nous restâmes presque toute la nuit sur ce chapitre charmant; du reste, pas une parole d'amour; c'est à peine si j'osais aimer Cécile si près d'elle. Je n'étais sans doute pour rien dans ses regrets; ce qu'elle regrettait, hélas! c'était cette illusion de la jeunesse que le mariage avait détruite; c'était le plaisir d'être belle, de danser follement, de rêver en cueillant des fleurs, de jeter çà et là son doux sourire, son limpide regard, cet éclat charmant qui venait de son âme!

« Un peu après minuit, Cécile s'endormit, mais elle se réveilla presque aussitôt et me surprit à genoux devant elle. « Je prie pour vous, » lui dis-je d'une voix étouffée. Elle me tendit la main; je voulus la baiser, je ne sais comment cela se fit que ma bouche atteignit son front. Ce fut un chaste baiser dont elle n'a pas rougi! « Je rêvais, m'a-t-elle dit, un mauvais rêve... Je mourrai bientôt, Richard... je le sens : on ne survit pas à tant de chagrins. Ne dites à personne la cause de ma mort. Pensez à moi de temps en temps; la tombe me sera moins noire. » Après un silence elle reprit : « Une folle idée me passe par la tête : quoique la douleur m'ait vieillie, je suis une enfant. Ecoutez, Richard; vous savez comme j'aime la musique; il y a surtout des airs joués lorsque j'avais dix-huit ans, des airs qui m'enivrent et qui m'arrachent des larmes. Après ma mort, allez quelquefois, le soir, les jouer sur la petite montagne qui s'avance au-dessus du cimetière... Non, Richard, ne m'écoutez pas : je rêve, je divague, je perds la tête...» J'essayai de la consoler : je lui dis que Dieu aurait pitié d'elle. Je lui offris, comme j'eusse fait pour ma sœur, de l'emmener loin de son mari, au bout du monde. Je parlais à mon ombre : Cécile ne m'entendait pas.

« Au point du jour elle se leva; elle voulut retourner chez son mari. « Il ne vous pardonnera pas d'avoir passé la nuit dehors — Ce n'est pas la première fois, » murmura-t-elle en ouvrant la porte. Elle regarda le ciel et s'enfuit. Elle m'échappa comme un songe. Je la suivis d'abord, mais je m'arrêtai bientôt au passage d'une troupe de moissonneurs qui s'en allaient aux champs. Cécile était déjà loin; en arrivant au verger du médecin, elle me fit un signe d'adieu et disparut dans les arbres. Je ne l'ai pas revue. Maintenant, quand je passe devant ce verger, je pâlis et je chancelle comme si j'allais mourir.

VIII.

LE CHANT DES MORTS.

« Comme Cécile l'avait pressenti tout d'un coup au milieu de cette nuit si douce, si belle et si triste, elle devait mourir bientôt. La vie est le chemin de la mort, dit le proverbe. Cécile a passé plus vite encore qu'une autre sur ce sentier d'épines; elle avait les pieds trop délicats pour marcher longtemps; elle est retournée au ciel parmi les anges: le bon Dieu l'a recueillie avec amour.

« Elle est morte à la mi-octobre de l'an passé, vers quatre heures après midi. Les vendangeurs chantaient dans les vignes, les chiens de chasse aboyaient dans les bois. A l'heure de sa mort j'étais là-bas, dans ce sainfoin couvert de pommiers; je voyais la fenêtre de sa chambre : mon âme allait plus loin que mes yeux. Comme j'étais triste! comme la joie de la chasse et des vendanges me déchirait le cœur! Un peu avant quatre heures on a ouvert la fenêtre : au même instant j'ai vu passer au-dessus de moi une famille d'hirondelles qui s'en allait chercher le printemps ailleurs; son âme s'était envolée avec les hirondelles. Je n'ai appris sa mort que vers le coucher du soleil. Cependant, au passage des hirondelles, j'ai frissonné et je suis devenu plus triste que jamais; j'aurais voulu creuser ma fosse et m'enterrer moi-même!

« Aussitôt que j'ai entendu sonner, je suis rentré dans Landouzy. Devant une porte, quelques femmes parlaient de Cécile. « Elle est donc morte? dis-je en m'arrêtant. — Oui, mon pauvre Richard, m'a répondu l'une de ces femmes; elle est morte en parlant de toi. La garde-malade me l'a dit tout à l'heure. La pauvre enfant aimait tant la musique! « Richard! Richard! s'est-elle écriée en tendant les bras, jouez encore cet air triste... » M. Desprez s'est avancé en pleurant, le monstre! et elle est morte tout d'un coup, comme si elle avait encore peur de lui. »

« J'ai laissé parler ces femmes, et je me suis enfui avec une joie funèbre que ma douleur a bien vite chassée. J'ai passé une nuit horrible, j'ai

prié, j'ai pleuré, je me suis sans cesse débattu avec mes angoisses; je voulais mourir, je voulais suivre Cécile. Quels regrets, mon Dieu! Le lendemain, à l'heure de l'enterrement, je suis venu sur cette montagne. Le ciel était voilé, les feuilles tombaient, le vent gémissait : cette fois la nature était comme mon cœur, — à l'agonie. Quand j'ai vu le cercueil dans le cimetière, quand j'ai entendu le chant du *Miserere*, je me suis agenouillé sur cette roche, dont la vue seule réveille mon cœur, et là, prenant mon violon d'une main tremblante, je me suis mis à jouer cet air qu'elle aimait tant : *Le ciel n'a plus d'étoiles*...

« Pendant que je jouais, un bruit étrange m'a frappé : c'était un bruit presque semblable au battement d'ailes de la colombe. J'ai regardé autour de moi, je n'ai rien vu; bientôt le même bruit m'est revenu à l'oreille. N'était-ce pas l'âme de Cécile! Certes, si elle est descendue du ciel pour voir enterrer son corps, elle a passé au-dessus de cette roche.

« Depuis ce grand jour de tristesse, je me suis peu à peu distrait dans de vulgaires et profanes passions qui m'agacent plus le cœur que les dents; mais toutes (elles me sont venues après Cécile) ont beau faire, elles n'éteignent pas ma belle flamme bleue, mon seul amour, un amour digne des anges; car il s'est allumé là-haut, à côté de la sainte Vierge Marie, dans les splendeurs du ciel. Les feux qui s'allument là-haut sont éternels comme les étoiles; ceux qui s'allument sur la terre s'éteignent tout de suite, comme ces feux follets que nous verrons tout à l'heure voltiger sur les marais de Landouzy.

« Les nuages passent, le soleil reste; le corps tombe, l'âme s'élève. J'aime Cécile aujourd'hui comme je l'aimais hier; la mort, en l'emportant, n'a pu glacer mon cœur : pourtant la cruelle a passé si près de moi! J'aime toujours Cécile; je l'appelle dans mes rêveries, je lui tends mes bras tremblants. Cette pauvre âme, chassée du monde, y redescend pour moi quand je viens ici jouer des airs du beau temps. Cette roche, baignée de mes larmes, est le lieu de notre rendez-vous!... doux et triste rendez-vous!... Ah! mon Dieu! voilà que je pleure encore comme un enfant... »

En achevant de parler, Richard, tout égaré dans ses chères souvenances, pencha la tête sous une mélancolie amère.

Le soleil venait de se coucher dans son lit de nuages; la lune s'avançait au-dessus de la montagne pour veiller sur le pays endormi. La soirée était calme, le bruit était silencieux : on entendait çà et là un son de cloche, une chanson lointaine, un cri d'enfant, un mugissement de vache. Richard poursuivait doucement son rêve d'amour; moi j'écoutais encore, m'imaginant toujours entendre cette triste histoire. Je regardais avec admiration cet homme étrange où j'avais reconnu tour à tour et même tout à la fois un musicien, un ivrogne, un philosophe et un poëte, ce pauvre artiste en plein vent qui adorait si bien sa bouteille en revenant de la fête d'Origny, mais qui à cette heure était si loin de sa bouteille!

Tout à coup une voix criarde fit évanouir les songes de l'amoureux joueur de violon : « Ma femme! ma femme! » dit-il avec terreur.

Et je vis venir une brune et alerte paysanne, une gaillarde qui eût donné du fil à retordre à Sganarelle. Elle gravissait l'escarpement de la montagne en menaçant du regard le pauvre philosophe.

« *Il ne faut pas qu'elle vienne ici!* » reprit-il en saisissant son violon et en me tendant la main.

Et, d'une voix plus émue, le regard perdu dans la nuit comme s'il voyait l'ombre de Cécile, il murmura : « *Adieu, Cécile! A demain!* »

CARAVAGGIO.

LES FLEURS A PARIS.

Mercredi, la veille du 15 août, fête de l'Assomption, Paris, dans ses quartiers les plus fréquentés, ressemble à un vaste marché aux fleurs; les plus humbles régions ont aussi leurs parterres, plus simples et moins éclatants, mais frais, riants et joyeusement épanouis. Toutes ces fleurs sont rassemblées pour honorer et saluer le nom de Marie, sous la protection duquel les mères aiment tant à placer les jeunes filles.

L'horticulture, que ses doctes travaux et ses heureux efforts ont, depuis quelques années, élevée au rang d'une science, a beaucoup fait pour le progrès des fleurs; nos expositions attestent ces résultats que l'on ne songe plus à nous contester. Les botanistes, qui font profession d'étudier la nature sans prétendre se mêler à ses opérations, peuvent dédaigner les succès de l'horticulture auxquels ils jettent le nom de *tours de force*; nous ne pensons pas que le goût des bonnes gens doive s'associer à ces dépits, et nous aimons mieux remercier franchement l'horticulture des délices nouvelles qu'elle nous a apportées en nous apprenant à aimer les fleurs.

Longtemps on a eu, en France, la manie des fleurs; nous en avons maintenant le goût et surtout l'intelligence; c'est une des plus charmantes

conquêtes que puisse faire l'élégance des mœurs polies. Dès que revient avec le printemps la saison du renouveau dont la présence cause toujours tant de joie, les fleurs sont visitées avec empressement par le monde; on n'accourt pas seulement aux exhibitions solennelles, mais on se rend aux serres les plus renommées pour s'enquérir des prodiges de l'hiver. Les cactus du Jardin des Plantes, sous leurs voûtes de verre, les jacinthes, les tulipes, les œillets, les anémones, les renoncules ont aussi leurs réceptions; les roses, les dahlias, les géraniums, les camélias et toutes les illustres familles ouvrent leurs salons, ont leur jour, leur cour ou leurs *raouts;* il y a des plantes et des fleurs qui font leur entrée dans le monde avec éclat et avec retentissement; la vogue les adopte, les élève et les abaisse à son gré. Dans la faveur publique, les fleurs, comme tous les courtisans et tous les favoris, ont leurs vicissitudes. La popularité a, pour les fleurs, des bonnes grâces et des préférences, et aussi la disgrâce et l'abandon.

L'observation qui aurait la curiosité de remonter à la cause de la fortune que les fleurs ont faite dans nos habitudes récentes serait bien étonnée de trouver la philosophie à leur tige. La pervenche de Rousseau mit les fleurs à la mode; on rendit à cette plante de tels honneurs, qu'avec elle les fleurs pénétrèrent partout et furent traitées avec distinction; on les vit prendre possession des vases les plus précieux et trôner au milieu des bronzes, des marbres, des cristaux, des porcelaines et de toutes les fastueuses bagatelles dont le luxe remplissait les logis.

Sous l'empire, et sous le patronage de l'impératrice Joséphine, qui régnait à la Malmaison sur une nation de fleurs rares, le goût des fleurs fut vif et presque général; mais il y avait dans cette tendresse plus d'affectation que de vérité; les fleurs étaient une affaire de recherche et de délicatesse bien plus qu'un objet d'affection; on avait pour elles plus d'engouement que d'amour sincère. Dans les hôtels et dans les palais, les perrons, les péristyles, les vestibules, les escaliers, les antichambres et les salons étaient peuplés de fleurs, de plantes et d'arbustes; les richesses exotiques s'y faisaient fièrement admirer; dans le boudoir le pâle rosier du Bengale et l'hortensia au feuillage rose tendre vivaient comme des plantes frileuses, mollement chauffés et doucement éclairés; mais un caprice les oubliait, un caprice les laissait tomber et se flétrir; pour une promenade, pour un bal, pour un livre nouveau, pour une parure, une visite, un rendez-vous, un billet, le cri d'un petit chien, les pauvres fleurs manquaient d'eau et se courbaient sur leurs tiges. Ce n'était pas dans ces somptueux logis qu'il fallait chercher le culte des fleurs.

Voyez cette demeure basse et obscure, cette chambre étroite dans laquelle toute une famille occupée de rudes travaux respire un air lourd et fétide, mêlé de senteurs âcres et pénétrantes: quelques pots de fleurs, les parfums vigoureux du romarin et du basilic, dissipent et purifient cette atmosphère funeste, et par leur odeur balsamique réjouissent la pauvre habitation qu'ils rendent plus saine et plus agréable. Aussi de quelle tendre sollicitude sont entourées ces plantes qui font partie de la famille et auxquelles tout le monde accorde des soins constants et de perpétuelles affections! C'est là qu'on sait aimer les fleurs et se montrer reconnaissant de ce qu'elles font pour le bonheur de leurs hôtes.

Dans cette mansarde, sur l'espace si resserré de la petite fenêtre, à travers ces fils tendus et pressés comme pour recevoir une trame, n'apercevez-vous pas cette petite main blanche qui court, ainsi que la navette d'un tisserand, entrelaçant les tiges grimpantes, les vrilles, les spirales vertes et le feuillage nouveau? A travers cette jalousie de fleurs, s'il se montre un jeune et joli visage dont les yeux regardent avec intérêt les capucines de la fenêtre en face, pour s'assurer de leurs progrès, soyez sûr qu'il y a là quelque amour bien pur et bien vrai blotti et caché sous ces fleurs. Un *volubilis* qui pendra ses clochettes d'une maison à l'autre, en se glissant le long d'une ficelle jetée entre les deux toits, sera le messager des amours. Ces fleurs qui forment un lien entre deux cœurs, combien ne sont-elles pas chères à ces affections qu'elles unissent et qu'elles protégent! — Depuis la jeune fille qui n'a pour toute fortune qu'un rosier, jusqu'au vieux soldat qui cultive avec tant de zèle l'œillet rouge et le laurier rose, que de consolations et que de joies les fleurs n'ont-elles pas pour ceux qui les aiment!

Les fleurs se mêlent à nos plus douces émotions; elles nous accompagnent dans tout le cours de la vie; elles partagent nos plaisirs et nos peines; elles sont nos confidents les plus intimes, nos interprètes les plus gracieux, nos serviteurs les plus dévoués et les plus discrets. Dire les ravissements qu'elles apportent et les plaisirs qu'elles donnent, ce serait traiter un texte inépuisable et toujours fécond. C'est l'éternelle églogue de la création. Dans ces mérites si nombreux et si constants, ne trouve-t-on pas de quoi excuser les bizarreries de quelques amateurs de jardins?

LA MARQUISE D'O.

UN DRAME EN 1792.

XI.

— Mais la reine, la reine? dit encore Arnould.

— Si Camille Desmoulins n'avait un cœur d'or il serait plus terrible que Robespierre; l'esprit est une arme sanglante en ce temps-ci; tu verras qu'il en sera frappé. — La reine, dis-tu ? Elle a suivi le roi par le même chemin. Les montagnards, dont j'admirais l'audace, commencent à me faire peur; ces démons-là renversent tout; après la chute du roi ils veulent la chute de Dieu; ce sont des géants, ou plutôt des fous; et Dieu doit bien rire de la guerre qu'ils lui font. Sur tous les autels on a élevé la déesse de la Raison; les vierges et les saints sont chassés de leurs niches pour le buste de Marat. C'était bien la peine! Encore si ce dieu-là n'était pas si laid! Par-ci par-là ils ont vraiment de belles idées: ils veulent que les cimetières soient couverts de fleurs, afin qu'on aille y respirer l'âme des défunts.

— La France sera donc couverte de fleurs? dit Arnould avec amertume.

— On profane indignement cette pauvre religion catholique. Des vagabonds revêtent des surplis, des chasubles, des chapes, et se promènent partout en chantant *La Lanterne* ou *La Carmagnole*; s'ils s'arrêtent, c'est pour encenser la grotesque image de Marat; des femmes vêtues de blanc, couronnées de fleurs et d'épis, représentant la Liberté, l'Égalité, la Raison, la Vérité, la Fraternité, marchent gravement sous un dais magnifique où la veille on promenait l'image de Dieu. La république est arrivée à son cardinal.

— Elle en mourra, dit Arnould.

— Elle vivra, reprit Jacques Taillefer en s'animant; elle vivra, et la religion aussi. — Les insensés! Combattre la religion c'est jeter des pierres au ciel. — Oh! les mauvais enfants de la république! ceux-là déchireront leur mère. Combattre la religion! Mais ils passeront un siècle pour la renverser, et au bout d'un siècle la religion se relèvera toute seule plus belle et plus grande. — Parmi ces insensés il en est même qui nient l'existence de Dieu. Les misérables! seraient-ils sur la terre s'il n'y avait un Dieu au ciel?

Jacques Taillefer parla avec ardeur jusque devant sa porte. Il était ce jour-là plus animé et plus éloquent que jamais, et Arnould écoutait avec de la surprise et du plaisir sa parole pittoresque; il aimait à saisir les sentiments de ce cœur plébéien qui s'ouvrait à tous. Plus jeune, il avait trouvé Taillefer commun et prosaïque; peu à peu il était revenu de cette erreur, et il finissait par croire au génie républicain du cabaretier.

Du reste, la Révolution avait grandi Jacques Taillefer; et ainsi fit-elle de tous ceux qui avaient de nobles instincts. Une averse féconde les champs altérés, l'orage de 89 avait fécondé toutes les âmes ardentes.

Madame de Longpré vint au devant d'Arnould sous le tilleul, où Jacques Taillefer l'arrêtait à ses discours.

La pauvre mère, qui avait passé la nuit dans de grandes inquiétudes, se mit d'abord à sermonner son fils.

— Embrassez-le, dit Taillefer; vous le gronderez ensuite.

Marguerite arrivait alors au devant de son père, et peut-être au devant d'Arnould.

— Mariez-les, mariez-les, sans plus tarder, dit avec un demi-sourire madame de Longpré. J'ai toujours peur qu'Arnould ne me soit enlevé par les vampires; une fois l'époux de Marguerite, il sera sauvé.

Madame de Longpré, tout à Dieu et à ses enfants, voyait le néant des vanités de ce monde. L'idée de marier son noble fils à la fille du plébéien Taillefer l'avait d'abord offensée; mais bientôt, sacrifiant au repos de sa famille les débris de son orgueil, elle s'était abritée dans cette alliance, qui devait à jamais la protéger contre l'aveugle colère du peuple. D'ailleurs Arnould n'avait pour toute dot que son grand nom: alors un grand nom était une grande infortune; et Marguerite avait en dot le château de Meseray. Cet accessoire n'était pas sans attraits pour madame de Longpré, malgré son dégoût pour les grandeurs mondaines.

— A quand les épousailles, chère enfant? reprit-elle en baisant maternellement Marguerite sur le front.

La pauvre enfant regarda Arnould avec angoisse.

— Le vingt-quatre novembre, dit-il d'une voix émue; c'est l'anniversaire de la naissance de Marguerite.

Marguerite devint pâle comme la mort.

XII

A quelques jours de là Jacques Taillefer s'en fut avec les pauvres d'Origny dans le bois de Meseray.

L'hiver était venu en manteau de neige; la cam-

pagne était couverte d'un vaste linceul à peine déchiré çà et là par les roches, les grands arbres, la petite rivière de Parmailles ; la vieille mère nature n'avait plus rien dans ses mamelles ; le temps du travail venait de passer pour les campagnes ; c'était l'heure de l'ennui, du froid et de la misère pour les pauvres.

— Allez, mes enfants, leur dit le cabaretier. Ces bois vous sont ouverts pour toute la semaine ; je vous abandonne les bûches et les fagots que vous couperez durant huit jours ; les plus laborieux seront les plus récompensés. Vous pourriez au moins braver l'hiver au coin du feu.

Et à peine Jacques Taillefer eut-il parlé que les malheureux se dispersèrent en le bénissant.

Cependant un petit homme frêle et malingre comme un roseau suivait ses compagnons d'un regard jaloux, et demeurait devant le cabaretier en faisant mine de ne pouvoir soulever sa hache.

— Eh bien ! pourquoi tardes-tu ? lui demanda Taillefer.

— Hélas ! dit le petit homme, que veux-tu que je fasse en une semaine, moi qui suis si faible ?

— Le courage vaut mieux que la force, dit le cabaretier ; travaille, travaille sans te plaindre et sans envier la force des autres ; travaille joyeusement, et ta moisson sera la meilleure.

— Tu as beau prêcher l'égalité, dit le rachitique, l'égalité sera toujours un rêve. Comment veux-tu que la même loi soit bonne en même temps pour un athlète et pour un pauvre diable comme moi ?

— Il n'y a point de pauvres diables, ou plutôt nous sommes tous de pauvres diables, reprit Taillefer ; mais nous sommes tous égaux devant Dieu, devant la fortune et l'infortune. Tu es faible et ton voisin est fort, mais en revanche tu as plus d'intelligence que lui ; pendant qu'il a cherché le moyen d'abattre un arbre tu as donné vingt coups de hache, et quand il a trouvé son moyen, ton arbre est par terre.

— Et si je ne puis donner un seul coup de hache ?

— Eh ! maraud, ne va point au bois. Tu es sabotier : fais des sabots.

— Et si je n'ai pas la force de faire des sabots ?

— Alors tu n'es plus un homme, tu es malade ou affligé ; il y a des hospices pour ceux-là.

Le petit homme s'éloigna en murmurant toujours.

Jacques Taillefer prit un sentier qui allait au château, et se dit en hochant la tête :

— Ce petit homme raisonnait peut-être mieux que moi ; l'égalité ne sera jamais qu'un mensonge consolant. Décidément la terre est un passage, ou plutôt un purgatoire d'où nous partons meilleurs pour d'autres pays.

— Sur ma foi, reprit Taillefer, le vieux Charmides ou le vieux Xénophon avait bien raison de dire qu'il fallait être pauvre pour vivre sans soucis dans une république. Depuis, que je possède quelques bribes de fortune je suis l'esclave de tout le monde ; je ressemble à ces pères riches qui ont beaucoup d'enfants : j'ai beau me priver pour ma grande famille, nul n'est content de moi.

Jacques Taillefer arrivait à l'avenue du château. A l'aspect de cette vénérable solitude ensevelie sous la neige, à l'aspect de ce donjon féodal si fier encore, mais si désolé, le cabaretier laissa tomber ses bras et s'attendrit jusqu'aux larmes, comme à la vue d'un ennemi blessé à mort. Il lui sembla que les grandes fenêtres à demi brisées de la façade lui jetaient de tristes regards, et que le portail en ruine lui disait dans son langage mystique : — Que t'avais-je donc fait pour me réduire ainsi ?

Jacques Taillefer avançait en chancelant. — Jamais, se disait-il, jamais je n'habiterai ce château ; et quand le vieux prêtre sera mort nul autre ne profanera ces ruines austères. Comme a dit le prophète : « Ce sera le repaire des dragons et le parvis des chouettes ; là le hibou criera à sa compagne, là l'orfraie trouvera son repos, là l'hirondelle fera son nid. » Je veux que nulle main ne touche ces débris de la féodalité, qui serviront de leçons aux siècles à venir.

Jacques Taillefer s'arrêta devant le portail et regarda les mutilations faites, le lendemain du carnage, aux armoiries des Meseray.

— En écriture naturelle, reprit-il, cela veut dire : *Le peuple a passé ici*. Le peuple reconnaîtra toujours cette écriture-là.

Le cabaretier entra dans le donjon. Il trouva la vieille en sentinelle à la porte de l'oratoire.

— De grâce, monsieur Taillefer, venez là-bas. dans l'autre salle, où il y a un bon feu. Monsieur le curé est dans l'oratoire qui prie Dieu pour le repos de l'âme de mademoiselle Emmeline ; laissons-le prier en paix.

Et la vieille entraîna le cabaretier.

— Je verrai monsieur le curé une autre fois, dit Taillefer avec distraction. — J'étais venu en me promenant pour visiter le château afin de savoir s'il était habitable ; j'aime mieux mon cabaret. Tu diras à monsieur le curé que je lui laisserai tout le temps qu'il voudra pour mourir seul au château.

— Dieu soit loué ! dit la vieille en voyant s'éloigner le cabaretier.

Et elle retourna à la porte de l'oratoire.

X.

LE SCAPULAIRE.

I

Le prochain mariage d'Arnould et de Marguerite n'était point un mystère dans le pays; les amis et les ennemis de Taillefer et de madame de Longpré en parlaient diversement: suivant les uns, c'était une alliance indigne d'Arnould; suivant les autres, c'était une alliance indigne de Marguerite. Mais madame de Longpré, qui voulait sauver son fils des colères du peuple, et Jacques Taillefer, qui voulait sauver la vertu de sa fille des satires de la noblesse, n'avaient nul souci de tous ces commérages.

La veille du jour destiné au mariage, Jacques Taillefer, cédant aux instances des plus fanatiques jacobins d'Origny, ordonna que le lendemain tout le pays célébrerait la fête de la Raison. Les femmes et les filles passèrent la nuit à tresser des couronnes de lierre et d'épis, des couronnes de pampre et de feuilles de chêne. Il n'y avait plus de fleurs; mais durant la nuit le ciel, qui s'amusait de cette fête comme de toutes les fêtes du monde, fit refleurir les arbres et les chemins d'une neige éblouissante.

Dès le jour naissant les cloches sonnèrent à grandes volées; ce fut leur dernier concert. Que ne se brisèrent-elles alors! Tous les jacobins s'assemblèrent dans l'église, se revêtirent d'aubes blanches, emblème de la pureté républicaine de leurs cœurs; les uns s'emparèrent des encensoirs, les autres des crucifix et des bannières; Jacques Taillefer s'affubla d'une chape à franges d'or, et, en dépit de toutes ses résistances, il lui fallut marcher en tête de la procession, un drapeau tricolore à la main, sous le dais bleu qui tant de fois avait couvert les prêtres d'Origny et les images de Dieu.

Jacques Taillefer souffrait du rôle insensé qu'il jouait alors dans la grande mascarade républicaine qui égayait toute la France; mais, comme de coutume, c'était par dévoument: en refusant ce rôle il se perdait dans l'esprit des jacobins, le peuple d'Origny s'en irriterait; et adieu sa puissance qui protégeait tant de monde. Il pressentait tout cela et il se résignait.

La procession sortit de l'église en chantant *l'Hymne à la Raison, la ronde des sans-culottes, la Montagnarde, la Carmagnole des moines, l'Hymne au genre humain*, et beaucoup d'autres cantiques plus ou moins spirituels. Jacques Taillefer agitait son drapeau, et devant cette bannière de la nouvelle religion tous les passants s'agenouillaient humblement.

Sous l'arbre de la liberté, sous le tilleul centenaire de l'ancien cabaret de Taillefer on avait élevé un autel à la Raison; c'était vers cet autel que marchait la procession, sur un chemin semé de neige et de feuilles jaunies.

La déesse de la Raison devait être représentée par la fille de l'ancien maître d'école d'Origny. On avait songé à Marguerite, mais Marguerite s'en était défendue par dignité. La fille du maître d'école eût admirablement parodié la déesse de la Raison: c'était une jeune folle souriant à tout propos et à tout venant, plus soucieuse de garder sa beauté que sa vertu; mais en s'éveillant le jour de la fête, comme sa mère lui criait de se lever et de repasser sa robe au plus vite, elle réfléchit, non pas en déesse, mais en fille de raison. Elle avait péché, son corsage arrondi pouvait l'accuser pendant son ascension sur l'autel: elle imagina une maladie soudaine et dit à sa mère qu'il fallait chercher une autre déesse.

La maîtresse d'école, au lieu d'avertir les jacobins de cette maladie imaginée, sermonna sa fille durant deux heures; et quand la procession arriva devant l'autel les assistants furent indignés de ne point y voir la déesse.

Ce fut alors que sur un cheval magnifiquement harnaché reparut le sombre septembriseur.

Marguerite, qui regardait la fête au travers des vitres obscurcies de la salle, fut saisie d'effroi en voyant le septembriseur; Jacques Taillefer pensa avec douleur que le retour de cet homme était d'un mauvais augure pour le mariage de sa fille; mais le peuple accueillit le septembriseur par mille cris de joie:

— Salut et fraternité! Vive l'ami de Marat! Vive le plus sans-culotte des sans-culottes! A bas les chenapans, les muscadins et les Sardanapales! Voilà le bon temps revenu! Tout n'est point dit encore, nous ne sommes pas au bout! Liberté, égalité, ou la mort!

Et chacun voulait voir et toucher le septembriseur, et chacun aspirait à la gloire de lui parler. Les plus violents l'enlevèrent de son cheval et l'emportèrent en triomphe jusque sur les marches de l'autel, où Jacques Taillefer lui donna tristement l'accolade plébéienne.

Le septembriseur n'était plus ce sale bandit couvert de guenilles rouges, armé de sanglantes colères et de rugissements; il était devenu calme, il avait un costume plein de dignité; l'amour et Saint-Just l'avaient métamorphosé. Au temps où la mort de Marat était une calamité dans toute la France, le septembriseur, désespéré d'avoir perdu cette sanglante étoile, ne savait plus où aller quand il rencontra Saint-Just en mission à Cambrai. Saint-Just devint son dieu; il imita cette attitude aus-



tère et calme que l'échafaud même ne put altérer; il revêtit ce sévère costume qui allait si superbement aux grandes figures républicaines; et, ainsi métamorphosé, il promena sa démence et son amour dans tous les districts du nord. Alors, las de révoltes, il s'en retournait à Paris, poursuivi par le souvenir d'Emmeline. En repassant à quelques lieues d'Origny il avait pris un détour, il avait abandonné les guides à son cheval, — le cheval de M. de Meseray, — et il arrivait en ce pays si triste et si doux où il avait donné la mort par sa colère et par son amour.

Ayant vu que le peuple attendait vainement la déesse de la Raison, c'est-à-dire la fille de l'ancien maître d'école, il demanda à Taillefer où était sa fille.

Taillefer leva les yeux vers la fenêtre de la salle.

— Pourquoi n'est-elle pas sur cet autel? C'est la plus digne de représenter l'auguste déesse; cette gloire lui revient comme à la fille du premier apôtre de la liberté en ce pays.

En disant ces mots il franchit le seuil de l'ancien cabaret à la tête de quelques fanatiques.

Bientôt on le vit reparaître avec Marguerite, qui, après avoir vainement résisté à cette violence, fit tout ce que voulut le peuple. Elle était négligemment vêtue de mousseline blanche; on l'entoura d'une écharpe bleue, on lui mit une ceinture rouge, on la couronna de lierre et on l'éleva sur l'autel; de là il lui fallut semer des épis et des fruits parmi la foule, lire des maximes républicaines, agiter le drapeau de la liberté, et recevoir l'encens destiné à Dieu. Dieu ne s'en offensa point.

Après toutes ces choses on fit devant l'autel un feu de joie des surplis et des bannières; et comme un écho du matin, les cloches sonnèrent un glas sur la défunte religion catholique, qui devait ressusciter trois jours après. Ce fut leur dernier soupir; au même instant les plus exaltés montèrent au clocher et les brisèrent. — Les aveugles et les sourds! dit tristement Taillefer; ils n'avaient qu'une musique, et ils n'en veulent plus! S'ils le pouvaient ils décrocheraient le soleil.

Quand les cloches furent brisées les ravageurs descendirent dans l'église et mirent le feu au confessionnal, qui était au fond d'une chapelle nue et humide. Une épaisse fumée en sortit et se répandit par toute l'église, qui eut bientôt l'air d'une taverne allemande. Le prêtre national ne fut pas le dernier à encourager ces profanations; il apporta lui-même l'ancien missel, la table des commandements de Dieu, les livres du lutrin, et, jetant au feu toutes ces choses: — Ainsi, dit-il sentencieusement, le feu nous délivrera des hochets de la superstition.

Marguerite, retournée dans sa chambre, était plus morne que triste. Elle avait rejeté avec dégoût la couronne, le voile et l'écharpe dont elle venait d'être affublée; elle pensait à Arnould, qui, suivant le conseil paternel de Jacques Taillefer, s'était éloigné d'Origny pendant cette orageuse journée.

— S'il était courageux, dit-elle, il serait déjà revenu.

Et, après un silence:

— Hélas! ce n'est pas le courage qui lui manque, c'est l'amour.

Une lourde tristesse tomba sur son cœur.

— Demain! murmura-t-elle en versant d'abondantes larmes.

II

Taillefer, qui depuis longtemps hébergeait tous les missionnaires républicains passant à Origny, avait prié le septembriseur de s'arrêter un peu en son logis; et tous deux, après avoir réprimé les désordres du peuple, s'étaient réunis dans une petite salle en face d'une bouteille de vin de Champagne. La conversation languit d'abord. Pour se distraire le septembriseur faisait rouler sur la table cette médaille décernée aux gardes-françaises où était inscrit ce beau vers de Lucain:

Ignorantne datos, ne quisquam serviat, enses?

Cette médaille, que Taillefer avait vue maintes fois à Paris, lui fit penser à son voyage, et il raconta comment il avait retrouvé sa fille, qui se sacrifiait à mademoiselle de Meseray; enfin, rouvrant son cœur, qu'il tenait fermé à grand'peine, il apprit au septembriseur le mariage d'Arnould et de Marguerite. Le septembriseur lui demanda avec émotion pourquoi mademoiselle de Meseray était morte soudainement; et, après la réponse incertaine de Taillefer, à son tour il se mit à raconter ses aventures politiques pendant sa longue mission.

— En quittant Origny j'ai erré pendant quelque temps, tourmenté par un fatal amour qui amollissait mon cœur républicain; enfin j'ai pris le dessus, et j'ai poursuivi mon généreux pèlerinage dans les pays rebelles. A diverses reprises j'ai failli devenir victime de mon zèle; la nation elle-même, oubliant mes services, a envoyé des gendarmes pour m'arrêter; ce fut au temps où on osa attaquer Marat! Attaquer Marat! m'arrêter, moi le septembriseur! Marat est sorti en triomphe de la lutte, moi j'ai chassé les gendarmes. A quelque temps de là on m'a adjoint à Saint-Just, un enfant que la république a fait homme; avec lui j'ai traversé

tous les districts du nord, j'ai jeté la terreur dans les armées vendues à Pitt, dans les pays fidèles au fantôme du roi. De ce pas je vais à Paris recueillir le fruit de mes dangers et de mes peines.
—Hélas! Marat est mort!

—Et le ciel en soit loué! dit Jacques Taillefer.

Le septembriseur leva la tête et jeta un regard de colère au cabaretier,

—C'est une lâcheté de se réjouir d'un pareil assassinat!

—Un assassinat qui a permis à la France de respirer.

—Marat a été tout simplement le plus hardi des tribuns; il a franchi le premier, et d'un seul bond, la barrière qui sépare un trône d'une république; il a osé dire au soleil ce que les autres ont fait à l'ombre.

—Quels autres? dit Taillefer avec dégoût. Ah! ne défendez pas la mémoire de ce faucheur de têtes.

—Marat était un grand chirurgien: il coupait un membre pour sauver le corps.

—Oui, reprit Taillefer en souriant avec amertume, au lieu de couper le mauvais bras qui perdra la France, il coupait la tête.

La querelle dura longtemps entre le septembriseur et Jacques Taillefer; la nuit les surprit dans l'arrière-salle, en face d'une bouteille vide. Le septembriseur, qui avait au cœur une chose plus douce que la république, finissait par ne plus contredire l'ancien cabaretier; il l'écoutait sans l'entendre; il pensait à Emmeline, il respirait le parfum amer de ce souvenir, qui refleurissait toujours en lui pour le consoler de ses crimes.

—Avant de partir, dit-il tout à coup en soupirant, il faut que j'aille au château de Meseray.

III

Dès le matin Arnould était retourné au château de Meseray, pensant qu'il ne lui restait que peu de jours à poursuivre dans le silence de cette grande solitude l'ombre adorée d'Emmeline.

En route, tout en songeant à ses visions, il se ressouvint de la scène d'amour passée à la fenêtre de la grande salle pendant l'horrible nuit du combat; il revit Emmeline, toute pâle et tout émue, penchant la tête sous son regard comme une fleur sous le soleil; il entendit encore au fond de son cœur ces solennelles paroles de mademoiselle de Meseray quand elle eut mis sur son sein la petite croix d'argent: « Je la garderai jusque dans le cercueil; mais, si Dieu me fait la grâce de mourir avant vous, et si vous m'oubliez quand je ne serai plus de ce monde, venez sans retard arracher ce scapulaire de mon cœur éteint; car il troublerait mes ossements dès les premiers jours de l'oubli, et ce serait un supplice pour l'éternité. »

Il descendait avec ardeur vers ce beau souvenir que le malheur avait voilé quand un éclair traversa son âme: il pensa au même instant au serment fait à Emmeline et à son mariage avec Marguerite. Il avait lu des romans, il savait des légendes du pays et du château de Meseray où des amantes délaissées reviennent après leur mort tourmenter les vivants infidèles;— il ne douta plus que mademoiselle de Meseray, se croyant oubliée, ne lui apparût pour se plaindre, soit en songe, soit pendant qu'il veillait, par une de ces lois du ciel qui seront toujours des mystères en ce monde.— Aujourd'hui même, dit-il tout ému, j'irai devant son cercueil, j'irai prier Dieu, j'irai prier sa mère d'apaiser son âme et ses os.

Dans l'avenue du château il rencontra la vieille gouvernante, à demi courbée sur le sol blanchi pour ramasser du menu bois. A son approche elle leva son nez pointu, ses yeux clignotants, et murmura en nasillant que monsieur le curé serait charmé de revoir son jeune ami.

Arnould passa la matinée à deviser avec le vieux curé. Il parvint non sans peine à le ramener au chapitre des visions; et çà et là il lui arracha quelques paroles singulières qui semblaient l'avertir qu'un mystère étrange était enseveli au château: tantôt le vieillard, affaibli par les années, perdait la tête et oubliait de s'arrêter à propos; tantôt il gardait le silence avec obstination, comme un homme qui craint d'en trop dire. Vers midi, à un moment où le soleil soulevait les voiles flottants du ciel, pour échapper à Arnould qui l'obsédait sans relâche il sortit tout à coup, et s'en alla prier Dieu sous les arbres dépouillés du parc. Après avoir vainement attendu son retour Arnould en revint à son dessein de descendre aux voûtes sépulcrales, où il espérait éclaircir le mystère qui tourmentait sa tête et son cœur. Mais divers obstacles s'opposaient à son dessein: il n'avait point les clefs des voûtes; et d'ailleurs avec ces clefs il lui fallait de la lumière, et par une fâcheuse mésaventure, il chercha vainement une lampe ou un chandelier.

La vieille survint durant ses recherches.

—Les clefs des voûtes et un flambeau! lui demanda-t-il d'un ton impérieux.

La servante, effarée, recula de trois pas.

—Vous me cachez indignement ce qui se passe ici! reprit-il en la dévisageant.

La vieille prit un air d'ignorance et murmura:
—Sainte Vierge! qu'y a-t-il donc?

—Il y a un mystère, un mystère que je veux découvrir sans plus attendre!—Les clefs! les clefs!

Arnould frappait du pied avec impatience.

La vieille jura sur sa part de paradis qu'elle n'avait jamais vu les clefs, et que depuis la mort de mademoiselle de Meseray nul n'avait ouvert la porte massive des voûtes.

Arnould lui tourna le dos avec dépit, et, croyant alors se ressouvenir que dans l'oratoire il y avait une porte secrète fermée sur un escalier descendant aux tombeaux de la noble famille, il s'empressa d'aller de ce côté. Il renversa la pyramide de vieux livres, il détourna le prie-Dieu, et parvint à découvrir la porte cachée par où il croyait avoir déjà passé.

Avant de descendre il ferma l'oratoire, afin de n'être pas suivi dans son pèlerinage.

A peine au bas de l'escalier, son regard fut saisi par la morne lumière des deux lampes éclairant le sommeil des morts.

— Je n'en doute plus, dit-il en s'arrêtant avec une violente oppression, je suis venu dans cette sépulture : voilà bien les arceaux humides, les pilastres écaillés, les tombes superbes panachées par les bannières et défendues par les armures des illustres défunts ! voilà bien les deux lampes que j'ai vues briller au-dessus d'un cercueil vide ! — à moins pourtant, reprit-il, que, par la puissance des songes, mon esprit ne soit descendu durant mon sommeil dans ces voûtes funèbre.

En disant ces derniers mots il franchit d'un pied chancelant l'enceinte des tombeaux et s'avança vers les deux lampes. Il écoutait les battements de son cœur et croyait entendre mille bruits lugubres : le mouvement de l'horloge du temps, les pas avides de la mort, l'agitation des défunts ne pouvant reposer encore à cause de leurs péchés et voulant sortir un peu de leurs lits étroits.

L'humidité des voûtes voilait les deux lampes, dont les reflets ternes tremblaient sous les arceaux comme des ombres blanches. En arrivant devant le cercueil d'Emmeline, où son cœur l'avait conduit, ses yeux égarés s'arrêtèrent dans les plis du grand linceul qu'il avait vu négligemment étendu à ses pieds en cette nuit étrange où il était venu devant un cercueil vide.

Cette fois le tombeau d'Emmeline n'est plus désert, et du premier regard il entrevoit la blonde chevelure de son amante s'échappant par touffes abondantes de la lugubre draperie.

Il tombe agenouillé, palpitant de trouble et d'amour ; il penche la tête, il avance la main, il agite les lèvres ; mais, glacé par le frisson, il demeure immobile et silencieux comme ces statues de la douleur s'inclinant sur les tombeaux.

Il se ranime et n'ose encore toucher le linceul, comme s'il craignait de violer l'asile sacré d'un mort ; il regarde autour de lui pour s'assurer qu'il est seul et que nul ne verra sa profanation.

Par une hallucination soudaine il lui semble que tous les défunts sortent de leurs tombes en murmurant ce vers de la ballade :

Vivants ! ne troublez pas le silence des morts !

Il se retourne vers Emmeline ; son regard effaré se repose encore sur la forme humaine que dessine le linceul ; enfin, par un mouvement saccadé, il saisit et détourne un pli de la lugubre draperie, et la figure de son amante lui apparaît à demi cachée par sa chevelure.

Tout égaré, il contemple cette figure, belle même dans la pâleur funèbre ; il se demande si c'est la mort ou le sommeil ; il s'incline : est-ce pour l'embrasser ou pour saisir son souffle ? Il est défaillant, son cœur cesse de battre, la vie l'abandonne, il va tomber inanimé auprès d'Emmeline.

Mais tout à coup Emmeline s'agite mollement comme une femme qui s'éveille ; elle repousse le linceul qui la couvre, elle se soulève lentement, elle entr'ouvre ses paupières, et, tendant ses bras vers Arnould, elle s'écrie toute rayonnante : — Je vous attendais !

Arnould ne vit plus alors ni le cercueil ni la morte, il ne vit plus que son amante, et, dans un baiser dont les ossements voisins tressaillirent, il oublia toutes ses douleurs.

IV

— Emmeline ! c'est bien vous que je vois ! c'est bien vous que je touche ! — Vous, vivante dans la tombe ! vous, si belle dans cette noire demeure ! — Oh ! parlez-moi ! mais parlez-moi donc ! — dites-moi que ce n'est point un songe ! — Emmeline ! Emmeline ! répondez-moi, de grâce ! que j'entende encore cette voix adorée qui m'eût réveillé dans le cimetière !

Emmeline prit lentement dans ses doigts la petite croix d'argent qui demeurait toujours suspendue à son col, et la leva à sa bouche en murmurant d'une voix faible : — Je vous aime, Arnould.

Elle était à demi sortie du linceul, et d'un regard ravi Arnould voyait se dessiner les formes délicates de son corps. Elle avait pour tout vêtement une robe de mousseline blanche à peine agrafée à la ceinture ; ses blonds cheveux, enfreignant leurs chaînes d'écaille, descendaient en longs flots sur ses épaules.

Arnould l'admirait en silence, suivant de l'œil avec anxiété ses plus légers mouvements, levant les bras, autant pour la protéger que pour remercier le ciel.

Et tout à coup, comme s'il eût craint que la mort ne vînt pour lui ravir son amante, il saisit Emmeline avec avidité, l'enlaça de ses bras tremblants et l'emporta dans l'oratoire.

— Ah ! je vous revois au soleil ! dit-il en la déposant sur un fauteuil. — Mais apprenez-moi donc quel sombre mystère s'est étendu sur vous.

—Arnould ! Arnould ! dit Emmeline tout effarée, ne me quittez pas, j'ai peur !

— Emmeline, répondez-moi : vous n'êtes pas morte, et vous avez une tombe !

— Arnould, parlons d'amour, parlons de ce beau temps passé où je vous aimais sans le savoir ; parlons de ces soirs enchantés où je vous voyais errer dans l'avenue du château. Je me cachais dans les rideaux d'une fenêtre et je vous suivais longtemps du regard. Souvent, sans me voir, vous tendiez les bras avec ardeur. Oh ! si j'avais eu des ailes alors, comme j'aurais joyeusement franchi l'espace qui nous séparait ! — Parlons de cette heure si vite envolée, de cette heure d'extase passée en serments à la face du ciel. Te souviens-tu de la fenêtre et du rideau ?...

— Oui, et nos lèvres se touchèrent comme par miracle, dit Arnould en baisant les cheveux d'Emmeline.

— Parlons de toutes ces choses, mais ne parlons pas de la mort, reprit Emmeline. — Hélas ! l'heure suivante on vous apporta tout sanglant sous mes yeux effrayés...

— Au milieu de mes souffrances je ne sentais que la joie de vous voir.

— Pourquoi n'êtes-vous pas là avec Marguerite ? La pauvre fille a voulu me sauver... Me sauver ! quand le hideux septembriseur m'environnait de sa colère et de son amour !

— Le septembriseur ! Vous l'avez revu !

— J'étais là, dans ce coin ; je dormais en songeant à vous. Je me suis éveillée... Arnould, racontez-moi plutôt vos souffrances dans les prisons de Paris. A l'Abbaye je vous ai vu souvent dans la cour sur un bloc de pierre ; mon âme allait autour de vous. Quelle pâleur ! quelle tristesse ! Vous pleuriez quelquefois ; je recueillais vos larmes et je les emportais au ciel. — Arnould, ouvrez la fenêtre ; la lumière s'en va, il me semble que la nuit vient : j'ai peur de la nuit.

— Rassurez-vous, mon cher ange, la nuit est encore loin de nous ; les grandes nues cachent le soleil.

— N'est-ce pas, Arnould, qu'il y a dans la cour de l'Abbaye un bloc de pierre servant de banc aux prisonniers ?

— Oui, dit Arnould, plus étonné que jamais.

Emmeline se leva du fauteuil et s'avança vers la fenêtre. Sa démarche était d'une lenteur solennelle ; pourtant elle avait tant de légèreté qu'à chaque pas elle semblait prendre son vol.

Arnould la suivit, et, lui saisissant la main :

— Emmeline ! je vous en supplie, dévoilez-moi donc ce mystère !

— Vous êtes comme les enfants, dit-elle avec un doux sourire : vous voulez briser le miroir où vous me voyez. Prenez garde : le miroir brisé, vous ne me verrez plus.

Emmeline frissonna.

— Ne soyez pas si fou, ne perdez pas en vaines curiosités un temps si précieux que Dieu m'accorde après tant de prières ; hâtons-nous de nous aimer. Le temps passe, il passe, tout à l'heure il sera passé.

Emmeline pencha mollement sa tête sur l'épaule de son amant.

Elle avait un charme funèbre et adorable avec ses yeux allanguis, son abandon, ses cheveux épars ; une de ses mains retombait négligemment ; l'autre se perdait dans celle d'Arnould.

— Ah ! dit-elle en soupirant, il y a bien longtemps que je n'ai si doucement reposé ma pauvre tête !

Elle tressaillit et ferma les yeux.

Arnould avait le délire ; tantôt son cœur cessait de battre, tantôt son cœur battait avec violence. Il chassait de son souvenir la dernière année de sa vie comme on chasse un rêve importun ; il effaçait du tableau de sa jeunesse la figure du septembriseur, les tristes scènes du château, l'odieux Marat, les murs sanglants de sa prison ; il se croyait revenu à ses jours d'autrefois où il aimait Emmeline avec tant d'espérance ; il se revoyait dans sa folle jeunesse, errant aux abords du donjon, se cachant sous les haies pour voir passer Emmeline ; mais bientôt ces images enchantées se couvraient d'un crêpe sanglant : il entendait encore les hurlements des ennemis du comte de Meseray, il voyait le meurtre et l'incendie ; et tout d'un coup il se détachait d'Emmeline en murmurant : — Elle est morte ! Pourtant, en la voyant si belle, il l'enlaçait plus étroitement, et, les yeux égarés, il semblait attendre avec anxiété le dénouement du mystère.

Une vieille horloge du château sonna quatre heures : Emmeline tressaillit, s'échappa des bras d'Arnould et se jeta devant le prie-Dieu.

Elle avait pâli, sa bouche était morne dans son sourire, ses yeux amoureux s'éteignaient.

Arnould voulut lui reprendre la main, il fut épouvanté de la sentir froide.

— Arnould, lui dit-elle d'une voix singulièrement sombre. Arnould, laissez en paix les morts.

Le soleil se couchait, et déjà les premières ombres tombaient dans la vallée avec de légers flo-

cons de neige; sur le ciel pâle le vent chassait lentement les nuages vers le sud. Déjà le fond de l'oratoire se perdait dans la nuit, et Arnould ne voyait plus que la robe d'Emmeline, dont l'éclatante blancheur se détachait des noires sculptures du prie-Dieu. Un morne silence régnait dans le château ; on entendait à peine les mugissements affaiblis de la bise.

Emmeline détacha lentement de son col la croix de Saint-Jacques de Compostelle.

—Arnould, dit-elle en se tournant vers son amant, reprenez ce gage d'amour, qui glace mon cœur depuis que vous ne m'aimez plus.

Arnould tomba agenouillé devant Emmeline.

— Je vous aime! je vous adore ! dit-il d'une voix brisée.

Emmeline poursuivit sans l'entendre :

— Dieu soit loué ! fidèle à votre serment, vous êtes venu à mon cercueil pour reprendre cette croix qui troublait mon sommeil. Maintenant je vais dormir avec calme ; peut-être ne m'éveillerai-je plus.

—Emmeline, chassez ces noires idées ; vous n'êtes pas morte et je vous aime.

— Je suis morte ; mon âme est au ciel, mais Dieu lui permet quelquefois, à cette pauvre âme désolée, de redescendre en mon corps qu'elle ranime pour une heure. Pour mon âme, revenir dans mon corps, c'est la joie mélancolique des voyageurs qui reviennent dans leur pays. — Oui , je suis morte; et c'est du haut du ciel que je vous voyais dans votre prison, c'est du haut du ciel que je vois se préparer votre hymen avec Marguerite, la plus digne et la plus belle fille du monde. — Vous aurez un ange sur la terre. — Adieu, Arnould. Mon âme s'envole, mon cœur défaille; j'ai à peine le temps d'aller me recoucher dans la tombe. Ce n'est plus là que je vous attends, c'est au ciel. Si je reviens encore, priez pour le repos de mon âme et de mon corps.

Arnould, à demi mort de surprise, de frayeur et d'amour, tendit des bras avides pour ressaisir Emmeline.

Un bruit sec retentit dans l'oratoire ; on eût dit un spectre qui s'enfuyait.

Arnould referma ses bras dans le vide.

— Emmeline ! Emmeline !...

Il entendit des gémissements ; et bientôt il n'entendit plus que la voix cassée du vieux curé, qui survenait dans l'oratoire.

XI.

LES ÉPOUSAILLES.

I.

Marguerite passait la soirée chez madame de Longpré. Les jeunes sœurs d'Arnould l'aimaient et l'accueillaient toujours avec joie.

Ce soir-là le salon était dans un charmant désordre : des robes et des parures étaient éparses sur tous les meubles ; à la lumière d'une lampe d'albâtre la femme de chambre travaillait à la robe de la mariée.

— C'est donc bien vrai ! dit Marguerite comme en sortant d'un songe, je me marie !

Madame de Longpré elle-même finissait de broder le voile de la fiancée de son fils. Les sœurs d'Arnould avaient bien assez des soins de leurs parures : l'une faisait un nœud de rubans, l'autre achevait un bouquet artificiel ; toutes deux étaient animées d'une folle gaieté ; elles ne pressentaient que le plaisir. C'était au plus beau temps du règne de la terreur. Dans les prisons, en face de l'échafaud, des femmes rêvaient d'amour et de fêtes, et plus d'une tête adorable tombait toute parfumée et toute parée de roses : n'était-il pas bien naturel à ces deux jeunes filles, qui n'avaient vu qu'un éclair de la révolution, d'être en proie à de joyeuses espérances à la veille des noces de leur frère ?

Madame de Longpré avait enfin sacrifié les débris de son orgueil aristocratique à son cœur de mère. Elle voulait le salut de son fils ; elle connaissait d'ailleurs l'amour, la vertu, la générosité de Marguerite.

Pendant que ses deux folâtres filles arrangeaient leurs parures elle attira Marguerite dans un coin du salon, et lui parla beaucoup du jour néfaste qui allait venir.

— Vous serez heureuse avec Arnould , lui disait-elle en passant avec amour ses mains émues sur les beaux cheveux de la pauvre fille. Vous êtes triste, mon enfant ! D'où vient cela ? est-ce l'ennui ? avez-vous des regrets ? avez-vous des craintes ? Vous êtes triste ; mais Arnould vous aime, et bientôt...

— Arnould m'aime ! dit Marguerite avec amertume.

— Ne croyez-vous pas qu'il aime encore mademoiselle de Meseray ? Rassurez-vous , mon enfant : l'amour s'arrête devant un tombeau. — Ne te chagrine pas à la pensée qu'il va souvent se promener au château : ce n'est point par un ancien culte, ce n'est point par la dévotion des souvenirs ; c'est tout simplement par distraction. — O ma fille ! tâche de le distraire dans ses noirs moments. Il y a en lui une ardeur insensée de lutte et de gloire qui menace de le perdre ; mais cette ardeur s'éteindra dans ton amour.

Marguerite n'entendait point madame de Longpré ; elle murmurait tout bas avec un sourire tristement ironique :

— Arnould m'aime !

Tout à coup la porte s'ouvrit bruyamment, et, pâle comme la mort sous son grand chapeau de feutre, Arnould apparut dans le salon.

Sa plus jeune sœur, effrayée de le voir si sombre, jeta un cri aigu. Il s'avança vers elle, et balaya d'une main convulsive tous les nœuds de rubans dispersés sur la table.

Puis, se tournant vers la femme de chambre, il saisit la robe de sa fiancée et la déchira avec une joie étrange.

Madame de Longpré était atterrée.

— Vous êtes fou ! cria-t-elle à son fils.

Arnould jeta la robe à ses pieds.

— Emmeline n'est pas morte ! dit-il en passant ses mains sur ses yeux.

Il se fit autour de lui un silence solennel ; tout le monde semblait l'écouter encore.

Le silence fut suivi d'une rumeur sourde.

Et tout à coup Marguerite alla se jeter dans ses bras.

— Dieu soit loué ! dit-elle avec un accent du cœur.

— Marguerite ! s'écria Arnould qui n'avait pas vu la pauvre fille.

Et, comme il la regardait avec une tendre pitié en maudissant son délire, Marguerite ramassa la robe de satin et voulut aussi la déchirer ; mais ses mains défaillantes retombèrent sans force.

— Oh ! non ! dit Arnould en la pressant dans ses bras. Pardonnez à mon égarement ! Dieu m'est témoin que je ne voulais point vous offenser. Je n'ai pu voir sans m'irriter ces parures de fête quand Emmeline est vivante au fond d'une tombe.

La mère et les sœurs d'Arnould l'entouraient alors et se regardaient avec terreur.

Il raconta d'une voix haletante comment il avait vu Emmeline au château.

Marguerite regarda encore une fois sa robe de mariée et sortit en silence.

II.

Pâle et brisée, Marguerite alla se jeter aux pieds de son père, qui s'entretenait encore avec le septembriseur.

— Mademoiselle de Meseray n'est pas morte ! dit-elle en levant ses yeux hagards.

Le septembriseur s'anima soudain ; Jacques Taillefer s'imagina que sa fille était folle.

— Elle n'est pas morte ! s'écria le septembriseur tout éperdu.

— Arnould a vu Emmeline, reprit-elle d'une voix étouffée, — elle n'est pas morte !

— Emmeline ! Je l'ai vue mourir, dit le septembriseur.

— J'ai prié Dieu sur son cercueil, dit Jacques Taillefer.

— Elle dormait ; elle est sortie du cercueil ; Arnould l'a vue et l'a touchée.

— Arnould ! Arnould ! murmura le septembriseur en agitant les mains comme pour le renverser à ses pieds.

— Pourquoi t'agenouilles-tu ainsi devant moi ? dit Taillefer à sa fille en voulant la relever.

— J'ai une grâce à vous demander, mon père : puisque mademoiselle de Meseray n'est pas morte, dispensez Arnould de m'épouser.

Marguerite voulait dire : Dispensez-moi d'épouser Arnould.

La figure du cabaretier s'attrista.

Il se fit un silence pénible. Marguerite regardait son père avec angoisse ; sur les traits rembrunis de Taillefer elle cherchait le mot qu'il allait lui répondre. Ce silence de quelques secondes fut un siècle pour sa pensée : elle espérait, elle craignait ; puis elle craignait, puis elle espérait ; ou plutôt ces deux sentiments s'embrassaient dans son sein.

— Dispensez-moi d'épouser Arnould, reprit-elle d'une voix affaiblie.

— Non ! dit Jacques Taillefer avec fermeté.

Cette réponse brisa le cœur de la pauvre fille ; mais en même temps, et comme pour la consoler, une larme paternelle tomba sur sa main.

La douleur de la fille avait saisi le père.

Marguerite embrassa le cabaretier en sanglotant.

— Mon père, ayez pitié d'Arnould, ayez pitié d'Emmeline, ayez pitié de moi !

— Tu seras la femme d'Arnould, dit le tribun, qui essayait de cacher son émotion par le calme de sa voix. — Oh ! comme les nobles seraient joyeux de dire qu'un marquis a perdu la fille de Taillefer, le représentant du peuple ! Il n'en sera point ainsi : la fille du représentant sera la femme du marquis à la face du ciel et de la France !

Le septembriseur applaudit à ces paroles :

— Saint-Just n'eût pas mieux dit ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

— Et d'ailleurs, reprit Taillefer en regardant sa fille, ma famille m'a laissé pour héritage un honneur sans tache ; la dot de ta mère fut sa vertu : vas-tu perdre tout cela en un jour ? Pour ne pas épouser Arnould il fallait ne pas revenir de Paris : l'échafaud eût tout expié ; un mariage sacré sera la même chose.

— Ah ! si l'échafaud était là ! murmura Marguerite d'une voix mourante.

Elle croyait parler à elle seule ; mais son pauvre père l'entendit.

— Malheureuse ! dit-il en lui pressant la main

avec violence, tu regrettes d'être encore avec moi!

Marguerite se jeta sur le sein agité de son père.

— Ma pauvre enfant, ne parle plus ainsi. Si tu veux mourir, attends-moi; tu n'attendras pas longtemps; et puis je te défends de mourir avant d'épouser Arnould; le mariage effacera tout. — Mourir, ma fille! On n'en meurt pas; on souffre, et souffrir c'est vivre. Ne pleure pas, tu me ferais pleurer aussi.

Le pauvre homme pleurait comme un enfant.

Durant une grande heure Marguerite le pria en vain. — Si je n'étais pas représentant du peuple, disait-il en l'embrassant, je m'enfuirais avec toi; mais il faut demeurer; les nobles seuls s'en vont; ils s'en vont à l'heure du danger en accusant les jacobins d'avoir tous les vices. Je ne veux pas que cette accusation puisse m'atteindre: ma fille sera aux yeux du monde la femme de celui qui l'a perdue aux yeux du monde. Il faut vivre sans reproche, il faut mourir dans le regret des hommes et dans la miséricorde de Dieu.

Quand Marguerite n'espéra plus vaincre son père elle l'embrassa plus tendrement que jamais.

On eût dit que c'était pour la dernière fois.

Et elle alla s'enfermer dans sa chambre.

La servante vint alors trouver Jacques Taillefer.

— Où est le septembriseur? lui demanda-t-il en essuyant ses larmes.

— Je viens de harnacher son cheval à l'instant, répondit cette fille; je crois qu'il s'en va au château de Meseray.

III

Quand le septembriseur arriva au château la vieille gouvernante finissait de souper. La pauvre femme, voyant sa mine sauvage et son costume étrange, s'imagina les choses les plus lugubres. Malgré son épouvante elle le pria de s'asseoir.

— Où est Emmeline? demanda le septembriseur d'une voix sombre.

— Emmeline! Hélas! mon cher monsieur, vous ne savez donc pas que nous avons eu le malheur de la perdre?

— Où est Emmeline? reprit le septembriseur en frappant du pied et en jetant à la vieille un regard terrible.

— Dans la tombe, dit la servante avec un calme apparent.

— Où est-elle cette tombe?

La vieille voulut ne pas répondre: mais, le septembriseur ayant saisi sur la cheminée un vieux chandelier de fer comme pour le lui lancer à la face, elle murmura:

— Sous la chapelle... dans les voûtes...

— Prends cette lampe, vieille sorcière, et passe en avant pour m'éclairer.

— Jamais je n'aurai la force, je tomberai dans l'escalier. — D'ailleurs je n'ai pas les clefs

Le septembriseur irrité traîna loin du feu le fauteuil où était la vieille, revint à la cheminée, prit une grande bûche qui flambait bruyamment et sortit du côté du parc en s'éclairant de cette torche redoutable.

Il rencontra la chapelle. Suivant l'ancienne coutume du château, la clef pendait au-dessus de la porte afin que tout le monde pût aller prier sans obstacle, le jour et la nuit, la Notre-Dame-de-Bon-Secours qui dominait l'autel.

Dans la chapelle, en cherchant la porte des voûtes, le septembriseur trébucha aux débris d'un confessionnal. Il s'alluma d'une horrible colère; il maudit Dieu, gravit les marches de l'autel, et d'une main irritée renversa tous les saints ornements.

Après avoir commis cette profanation il tomba agenouillé sur le marbre et demanda pardon au ciel.

Et, comme il levait les yeux, il vit aux lueurs changeantes de sa bûche de chêne deux candélabres de chaque côté de l'autel. Il en alluma les cierges, et, s'avançant vers la porte des voûtes, s'écria: — Morte ou vivante, je vais l'apporter dans cette chapelle; vivante, je l'épouse à la face de ces divines images; morte, je m'attache à sa dépouille et je me laisse mourir sur ses ossements.

Ne pouvant ouvrir la porte des voûtes, il la brisa.

Pareillement il brisa la grille défendant les morts des vivants. D'abord il perdit la tête à la vue de tant de tombeaux, une soudaine terreur le saisit; cet homme plein d'audace, qui se fût lancé sans crainte contre toute une armée, eut peur des morts.

Pour un instant il lui sembla que tous les tombeaux rangés devant ses yeux renfermaient ses illustres victimes; il se détourna, puis se détourna encore, — toujours des tombeaux.

Il lui semblait qu'un linceul de glace tombait et retombait sur lui; il était défaillant, le luminaire tremblait dans ses mains, une sombre pâleur altérait sa figure.

— Suis-je emprisonné parmi ces tombes? se demanda-t-il en repoussant les cheveux qui l'aveuglaient.

Son imagination égarée lui retraça les scènes sanglantes qui avaient souillé sa vie, et il s'agita comme un criminel qui lutte avec ses remords.

Tout à coup il recula de quelques pas.

— Non! non! s'écria-t-il, je ne veux pas mourir!

Il avait vu le cercueil vide de mademoiselle Meseray.

Et, la raison lui revenant:

— Elle n'est donc pas morte ! cria-t-il avec une joie sauvage.

Il détourna le linceul à diverses reprises, il le pressa amoureusement de ses mains et de ses lèvres, et sortit bientôt de la chapelle pour aller à la recherche d'Emmeline. La petite chambre où avait soupé la vieille était déserte à son retour. Il s'arrêta indécis devant la fenêtre, et leva les yeux comme pour demander au ciel où était mademoiselle de Meseray. Il vit alors glisser une lumière dans une aile du château qui, depuis tantôt un siècle, n'avait pour habitants que les oiseaux de proie.

IV

Dans sa chambre Marguerite versa d'abondantes larmes, l'orage de la douleur éclatait en son âme; elle était tombée agenouillée devant une grossière image coloriée représentant Jésus crucifié.

— O mon Dieu! dit-elle en sanglotant, il faut donc que je meure aussi!

Et elle regardait d'un œil désolé l'armoire de chêne qui renfermait ses robes et ses parures, le lit où tant de fois elle s'était endormie et reveillée toute palpitante d'amour, la fenêtre où le matin elle s'appuyait en essayant de ressaisir ses songes envolés.

— Hélas ! reprit-elle dans un moment de désespoir, que ne suis-je morte avec Arnould!

Et elle maudit Camille Desmoulins d'avoir sauvé son amant. Mais bientôt elle eut un éclair de joie en pensant que sa mort serait une délivrance pour Arnould.

— Pauvre folle que j'étais ! comment ai-je pu me bercer un seul instant de l'espoir de devenir sa femme ? Mais le jour du mariage je serais morte de joie ! — Non; il est écrit au ciel que ma vie se passera dans la douleur; j'ai vingt ans, et déjà je suis lasse de souffrir; je vais me reposer dans la mari.

Elle écrivit à Arnould; en écrivant elle pleurait. Les lettres d'adieu sont des lettres semées de larmes et je regrette de ne pouvoir dire : Durant deux heures Marguerite pleura à Arnould.

« Arnould, quand vous lirez cette lettre Marguerite sera morte; la destinée l'a voulu; on se débat vainement contre la destinée. Accordez-moi une larme, mais ne me plaignez pas; j'étais mal à l'aise dans ce monde, je vais ailleurs sans regret. S'il y avait encore des couvents j'irais m'enfermer dans quelque cellule bien sombre, et je passerais le reste de ma vie dans ma douleur qui m'est douce, dans mes souvenirs et dans l'amour de Dieu. Depuis une heure je rêve cette volupté amère d'user mon pauvre corps dans la souffrance, d'apaiser mon cœur par le cilice, d'amortir mon front sur la pierre d'un autel solitaire. Mais il n'y a plus de couvents, et je n'ai de refuge que dans la mort; ce sera plus tôt fini. Hélas ! pourquoi le bon Dieu m'a-t-il envoyée sur la terre ? N'avais-je donc pas d'autre mission que celle de mourir ? Encore si j'étais bien sûre que ma mort fût une délivrance pour vous, si j'étais bien sûre d'emporter dans mon triste voyage un regret, une larme... Ma vie a été mauvaise : quand j'ai commencé à bégayer le nom de ma mère, ma mère est morte; durant mes jeunes années j'ai été toute seule malgré l'amour de mon pauvre père; j'étais gaie, vive, folâtre, je riais, je chantais, je dansais; mais, au fond de moi-même, je ressentais déjà les premières atteintes du malheur; c'était comme un pressentiment. Souvent, après un clair éclat de rire, je soupirais sans savoir pourquoi ; plus d'une fois je me suis enfuie dans un coin pour cacher mes larmes; je trouvais déja un charme étrange à pleurer, et je m'en accusais à confesse comme d'un grand péché. Mon pauvre père ne voyait pas que je souffrais au milieu de ce cabaret, tout retentissant de mauvaises paroles. D'abord j'écoutais avec une grande curiosité; peu à peu mon cœur s'est révolté, et toutes les mauvaises paroles ont été pour moi autant de flèches empoisonnées. Je n'osais en avertir mon père, et je souffrais toute seule. Quand on souffre à deux on ne souffre pas. Enfin un dimanche, c'était un beau jour ! votre amour est venu me consoler; mais à peine étais-je à votre cœur, car j'ai été jusque-là, que mademoiselle de Meseray vous est apparue pour m'en chasser. Elle a pris ma place; je me suis vengée d'elle en prenant sa place dans la prison et dans le tombeau. Pardonnez-moi mon orgueil, Arnould. »

Ces quatre dernières lignes étaient à demi effacées par un trait de plume.

« Je me plains : quelle faiblesse ! Il est donc bien doux de se plaindre ! Je vous dis que ma vie a été mauvaise, Arnould : quel mensonge ! — O mon Dieu, pardonnez-moi ! N'ai-je pas eu sur la terre des joies du ciel ? ne vous ai-je pas aimé, Arnould ? — Ah ! si je pouvais respirer avant de mourir le chaste parfum d'une jacinthe !

« La bise jure sur le toit et siffle dans la cheminée. Que j'aimais et que j'aime encore ces bruits sauvages !

« Je n'ai été vraiment malheureuse que depuis votre promesse de mariage. Je savais bien que cela était impossible, je pressentais que votre sacrifice ne serait point consommé, et pourtant votre sacrifice m'accablait.

« Je me suis préparée pour la mort comme pour un jour de fête. C'est en effet un jour de fête que j'attendais depuis longtemps. D'abord c'était sur la guillotine que je voulais mourir, ensuite c'était le jour de notre mariage en descendant de l'autel; enfin je vais mourir dans un tombeau... Hélas! si vous n'aviez déchiré ma robe de mariée, je l'eusse mise pour la mort... De tristes épousailles!. . Vous m'avez fait bien du mal, Arnould, en déchirant cette robe! Était-ce ma faute? mon père voulait ce fatal mariage, il voulait que la vertu de notre famille fût préservée des mauvaises langues. Ce vœu n'a pu être accompli. Plaignez mon père et consolez-le jusqu'à sa dernière heure.

« Je voulais ne vous écrire que deux lignes, et voilà que j'oublie de m'arrêter. Pardonnez-moi tout ce bavardage: je suis une femme; et puis je vous parle pour la dernière fois. Peut-être nous verrons-nous au ciel.

« Vous vous souvenez de ce petit flacon d'opium que j'ai découvert à l'Abbaye: j'ai bien fait de le garder. Au fond du cœur je pressentais que c'était une bonne trouvaille; c'était l'héritage d'une mourante, c'était un don du malheur: pour moi n'était-ce pas la meilleure chose du monde?

« Adieu, Arnould. Que ne puis-je dire: Au revoir! Emmeline n'a que vous au monde, aimez-la toujours. Dans vos longues soirées d'hiver, parlez quelquefois ensemble de Marguerite.

« Au printemps, quand refleuriront les roses de mai, allez-en cueillir dans le jardin de mon père.

« Adieu, adieu.

« MARGUERITE TAILLEFER. »

Après avoir écrit ainsi Marguerite pria Dieu et se coucha; elle dormit paisiblement jusqu'à l'aurore.

— Je me croyais déjà morte, dit-elle en rouvrant ses beaux yeux; pourquoi me réveiller encore!

Elle mit une robe blanche et se surprit à tresser ses cheveux.

— Cette fois c'est pour la mort, dit-elle avec un triste sourire.

Elle cacha sa tête dans une cape de soie brune, elle couvrit ses frileuses épaules d'un manteau de drap, et s'avança vers la porte de sa chambre.

— Hélas! dit-elle, si le Seigneur daignait me laisser revenir ici par quelque belle nuit d'été, quand le vent apporte par la fenêtre l'enivrant parfum des roses!...

Comme elle descendait l'escalier elle s'arrêta tout d'un coup et revint sur ses pas. Elle avait déposé dans une vieille chiffonnière son petit flacon d'opium:

— J'avais un pressentiment que cela me servirait.

En ouvrant la chiffonnière une douce odeur de fleurs fanées la fit renaître à ses plus beaux jours.

— Ah! fit-elle avec un doux et triste sourire: et les bras lui tombèrent.

Elle retourna à la porte, jeta un dernier regard dans sa chambre, et redescendit l'escalier en soupirant. Jacques Taillefer dormait; malgré sa crainte de l'éveiller, elle alla jusque devant son lit. D'abord la nuit l'empêcha de voir son père; peu à peu la première lueur du matin déchira l'ombre comme par une grâce de Dieu: elle entrevit la tête de Taillefer paisiblement renversée sur l'oreiller.

Elle eut un déchirement de cœur et chancela dans son triste dessein.

— Il va rester seul, pensa-t-elle; Dieu me punira de l'avoir abandonné.

Et en réfléchissant:

— Non, non! Il faut mourir ou épouser Arnould; mon pauvre père l'a dit lui-même: il faut donc mourir.

Elle embrassa doucement le front paternel.

— Vous ne serez pas seul, père; la vertu vous demeurera.

Jacques Taillefer s'agita: une larme brûlante venait de tomber sur son front.

Marguerite s'enfuit. En déverrouillant la porte de la maison elle ne put arrêter un sanglot.

Elle s'enfuit au château de Meseray. Le tilleul fut la dernière chose qu'elle vit sur son chemin: durant toute sa course ses regards poursuivirent dans l'ombre les images confuses d'Arnould et d'Emmeline; elle se croyait déjà dans la nuit éternelle.

Elle arriva au château toute haletante et tout éperdue.

Comme elle allait vers le perron elle vit par la fenêtre de l'oratoire, à la lumière pâlissante d'un candélabre, elle vit Emmeline, et aux pieds d'Emmeline, à demi voilé par l'ombre du prie-Dieu, un homme agenouillé avec amour. C'était le septembriseur, Marguerite crut que c'était Arnould.

— Toujours Arnould et Emmeline! dit-elle douloureusement.

Elle passa dans le parc.

— Elle n'est pas morte! c'est donc bien vrai! la voilà revenue pour me chasser!

La pauvre fille maudit sa rivale.

— La maudire! maudire l'amante d'Arnould! Où avais-je donc le cœur?

Elle arrivait devant la chapelle, dont la porte était ouverte à deux battants.

— Voyez, dit-elle en souriant avec amertume, la mort m'attend: la porte de ma tombe est déjà ouverte.

Avant d'en franchir le seuil elle regarda une dernière fois avec avidité le ciel et la nature.

Le ciel était clair, la nature était morne ; le soleil allumait l'orient, la neige blanchissait la tête des montagnes.

Elle entra dans la chapelle. Tout y était en désordre ; les ornements de l'autel gisaient éparpillés sur les dalles de marbre. Comme elle se demandait d'où venait cette nouvelle profanation, elle s'aperçut avec une triste joie que la porte de l'escalier des voûtes était renversée sur le seuil.

Elle rejeta sa cape et son manteau et descendit avidement. L'humidité la saisit et la glaça; l'obscurité des voûtes lui sembla un ample linceul.

—O mon Dieu! dit-elle en frissonnant, descendre vivante dans le tombeau!

Elle eut peur et voulut remonter; mais à cet instant elle vit en dépassant une arcade la lumière des deux lampes qui brûlaient éternellement dans cette grande sépulture: elle avança avec plus d'ardeur que jamais.

Comme la porte de la chapelle, la porte du mausolée était ouverte à deux battants.

—Dieu permet donc que je meure puisque je ne rencontre aucun obstacle.

Elle s'avança vers les deux lampes. En approchant elle découvrit le cercueil de mademoiselle de Meseray à demi caché sous le linceul larmé d'argent.

—C'est là qu'elle dormait, et c'est là que je vais me coucher. O Seigneur Dieu! faites que mon sommeil soit long! — Une horrible sépulture! reprit-elle en voyant des tombes de tous côtés. Que ne suis-je allée mourir dans le cimetière d'Origny! mes yeux se seraient fermés en voyant le ciel. Ici les morts sont emprisonnés; là-bas ils sont libres, ils sont plus près des vivants, ils entendent le bruit des pas, des orages, du vent et de la pluie; ils sentent l'hiver et l'été; ils ont un jardin au-dessus d'eux, ils se métamorphosent en herbes et en fleurs; ici, au dessus des morts il y a des pierres. — J'étouffe! Il faut que je revoie le soleil.

Marguerite prit une des lampes d'une main émue et retourna vers l'escalier. En marchant son pied rencontra la tombe en pierre destinée par Jacques Taillefer à mademoiselle de Meseray.

—O mon père! dit-elle en passant la lampe sur l'épitaphe et en relisant ces trois mots: *Sainte, vierge et martyre*, c'est mon nom qu'il fallait inscrire là.

Elle tomba plus avant dans sa douleur; et, oubliant son désir de revoir le soleil, elle saisit son flacon, en arracha le couvercle d'une main convulsive, et but l'opium avec de la joie et de la frayeur.

—Tout est fini! dit-elle en chancelant.

L'écho des voûtes, qui ne s'éveillait qu'à de longs intervalles, répéta lugubrement ces dernières paroles des amants et des moribonds: *Tout est fini!*

Elle retourna devant le cercueil. En la voyant si blanche dans cette sombre solitude on eût dit le spectre d'une vierge.

Elle déposa la lampe sur le piédestal et respira comme après une longue course. Hélas! une longue course!

S'étant agenouillée, elle pria. — Alors, l'écho redisant ses prières, elle s'imagina qu'elle assistait à son enterrement. Elle eut horreur de la mort et voulut s'enfuir, mais la mort ne lâche point sa proie; la mort était là devant elle, et déjà sur ses épaules elle sentait ces mains glaciales qui s'étendent partout.

Elle eut à peine le temps de se coucher dans le cercueil.

En vain elle tendit la main pour attirer le linceul sur son corps tout frissonnant.

—Adieu! dit-elle d'une voix éteinte.

Une voix éteinte dit comme elle: — Adieu!

V.

Au château, après avoir reperdu son amante, Arnould avait vainement supplié le vieillard, à son arrivée dans l'oratoire, de lui dévoiler le mystère qui enveloppait lugubrement Emmeline. Après les prières il avait sans plus de succès essayé de la violence. Le vieillard s'était élevé au ciel dans une pieuse extase, et rien ne pouvait alors le ramener sur la terre. La colère, l'effroi, la douleur avaient encore une fois égaré Arnould, et il s'était enfui vers Origny dans le vague dessein d'ouvrir son cœur à Jacques Taillefer et de l'appeler au secours d'Emmeline.

Dans le salon de sa mère, aussitôt que Marguerite en fut sortie, il tomba dans un spasme des plus violents; il fallut le porter dans son lit. Madame de Longpré passa la nuit à le veiller.

Il avait le délire jusque dans son sommeil; il se débattait avec les plus mauvais songes: tantôt il poursuivait le fantôme d'Emmeline, tantôt il se croyait enfermé dans une tombe de pierre; il voyait la mort dans toute sa laideur: les vers venaient le visiter en son dernier gîte; les uns déchiraient son cœur, les autres pendaient à ses yeux comme des cils; dans le morne silence il entendait le bruit sourd de leurs mâchoires infatigables; en vain il voulait chasser ces hôtes importuns, il voulait les arracher de son cœur et de ses yeux: la mort enchaînait ses mains.

Durant toute la nuit il fut en proie à ces terreurs.

Aux premières clartés du matin il s'imagina d'abord qu'il sortait de la nuit du tombeau. Peu à

peu, à la vue de sa mère, qui dormait depuis une demi-heure, il redevint presque raisonnable; il pensa à ses songes, il pensa à Emmeline; et tout à coup, se ressouvenant confusément des choses étranges de la veille, il se jeta hors de son lit, s'habilla en toute hâte et partit pour le château.

En s'éveillant la pauvre mère s'en alla, sur les indices d'une servante, prier Jacques Taillefer de courir au château.

Le cabaretier s'empressa de se lever. Il était désolé, soit qu'il eût un pressentiment des malheurs de ce mauvais jour, soit qu'il se souvînt des peines de Marguerite. Il suivait tristement le chemin du château, en homme compatissant qui va assister à une scène de deuil. Il marchait, sans le savoir, plus vite que de coutume; il était entraîné par les fascinations du malheur, il était chassé par le mauvais souffle du destin.

En descendant la montagne d'Origny il regretta de ne point avoir embrassé sa fille avant de partir. En arrivant au bois de Meseray il lui vint la pensée que Marguerite était au château; et quand il vit dans le brouillard les tours massives du portail, son cœur ému s'oppressa, de sinistres idées traversèrent son âme.

Quand Arnould arriva devant le donjon son regard avide erra partout. D'abord il vit les arbres de la cour, les colonnades du perron, et tout à coup dans un coin désert le cheval blanc du septembriseur, ou plutôt le cheval de l'infortuné comte de Meseray.

Le noble animal, encore tout harnaché, avait vainement henni et frappé du pied durant toute la nuit pour demander son ancien gîte; il arrachait alors d'une dent distraite les herbes fanées encadrant les pavés.

Comme Arnould le regardait avec compassion, il vint à sa rencontre et le salua par un hennissement lugubre. Arnould, touché jusqu'aux larmes, le flatta de la main et lui parla comme à un ami.

Mais au même instant il pensa au septembriseur.

— Le septembriseur! dit-il en grinçant les dents.

Il s'élança vers le perron; dans sa course ses yeux, qui voyaient tout, s'arrêtèrent effarés sur la fenêtre de l'oratoire.

C'était une fenêtre ogivale chargée d'ornements chrétiens, dont les vitres de diverses couleurs représentaient le supplice du Christ. Dans le ravage du donjon l'un des battants du vitrage avait été fort endommagé : ce fut par là qu'Arnould vit passer le septembriseur. Il courut sous la fenêtre, et s'aperçut avec désespoir qu'elle était à douze pieds du sol. Il tendit les bras comme pour voler, il essaya de grimper à la muraille, il voulut jeter des pierres pour attirer le septembriseur; enfin il lui vint le dessein plus sage d'aller à l'oratoire par le véritable chemin. En deux bonds il fut dans le vestibule, dans la grande salle des portraits, à la porte de l'oratoire. Cette porte était fermée en dedans, et il s'épuisa en vaines secousses pour l'ouvrir; il eut beau frapper des pieds, s'arracher les mains, appeler le ciel à son aide, la porte demeura close.

De guerre lasse, il se mit à écouter avec angoisse : il entendit le rire moqueur du brigand, et, au travers des éclats de ce rire qui le jetait dans une démence furieuse, il entendit de faibles gémissements.

Alors, ne se possédant plus, il se remit à frapper.

— Qu'est-ce qui s'amuse à faire tant de tapage? cria le septembriseur.

— Ce n'est point un lâche comme toi, cria Arnould d'une voix brisée; c'est un homme qui veut fouler un brigand à ses pieds!

— Tout beau, mon mignon; prends un peu de patience : dans quelques heures le brigand accueillera mieux tes fanfaronnades. Pour le moment il est retenu dans la chambre du bon Dieu par un devoir suprême. Va te promener plus loin.

Arnould tâchait de saisir parmi ces paroles, qu'il n'écoutait pas, une plainte, un soupir, un souffle d'Emmeline; mais il n'entendait pas, soit que la voix sonore du septembriseur couvrît tous les autres bruits, soit que mademoiselle de Meseray gardât involontairement le silence.

Il s'éloigna comme un fou de la porte fatale de l'oratoire. Il avait les yeux hagards, la figure violette, les cheveux hérissés, les mains sanglantes; la fièvre, la colère, la douleur et l'amour le dévoraient.

— O mon Dieu! s'écria-t-il en se retournant vers l'oratoire, ouvrez-moi cette porte ou abîmez-moi!

Il eut envie de se briser la tête sur une des colonnes de la grande salle; mais avec cette envie le dessein lui vint d'arriver dans l'oratoire par la porte cachée qui s'ouvrait dans les voûtes; et, sans songer au détour qu'il lui fallait prendre, aux obstacles qu'il devait rencontrer, il saisit ardemment ce dessein, comme le naufragé sa dernière planche de salut.

Il s'élança avec une rapidité surhumaine, et ne s'arrêta qu'à la vue du cercueil d'Emmeline. Les lampes y jetaient leurs reflets mourants comme de tristes adieux.

En s'arrêtant Arnould fut effrayé du silence; le manteau glacé de la mort descendit sur son épaule, son cœur éperdu s'apaisa.

Il voulut passer outre, mais il tomba involontairement agenouillé devant le cercueil.

Ayant vu la pâle figure de Marguerite à demi voilée par ses cheveux noirs, il jeta un cri déchirant.

— Où suis-je? ô mon Dieu! dit-il en se frappant le front.

Il détourna les cheveux d'une main convulsive, et sa tête égarée tomba sur le front de Marguerite.

— Emmeline! est-ce donc là que je devais vous retrouver! — Réveillez-vous, Emmeline! réveillez-vous encore, et je ne vous laisserai plus dormir que sur mon cœur. — Emmeline, réveillez-vous!

Arnould releva la tête, et regarda la morte d'un œil hagard.

— Marguerite! s'écria-t-il en éclatant de douleur.

Il souleva le linceul; et, voyant mieux encore les traits altérés de la défunte :

— Marguerite à la place d'Emmeline! — Seigneur, dévoilez-moi tous ces mystères!

A peine eut-il dit ces mots qu'il entrevit dans une des mains de Marguerite la lettre qu'elle lui avait écrite durant sa dernière nuit avec tant de douleur enivrante. Arnould arracha cette lettre et la dévora du regard à la morne clarté des lampes.

Et, se penchant encore au-dessus de Marguerite :

— Hélas! elle a été l'ange gardien d'Emmeline; elle n'est venue en ce monde que pour la protéger; sa pauvre vie s'est usée en sacrifices pour l'orpheline. — O Marguerite, vous êtes la plus généreuse et la plus regrettable des femmes! vous vous êtes dévouée jusque dans la mort. Emmeline avait pris votre place dans mon cœur, et pour vous venger vous avez pris en ce monde toutes les mauvaises places d'Emmeline; elle a pris vos joies, et vous avez pris ses douleurs; elle a pris votre vie, et vous avez pris sa mort. Dieu vous bénisse et vous garde en son sein, comme je garderai votre chère souvenance en mon cœur!

Toutes ces pensées s'agitaient confusément dans l'âme d'Arnould pendant qu'il contemplait en silence la face blanche de la morte.

Malgré les épines déchirantes du poison, malgré les débats de la vie contre la mort, Marguerite s'était doucement endormie dans l'éternel sommeil. Sa bouche décolorée était souriante à demi; il semblait qu'elle entrevît le ciel à travers ses paupières closes.

Le dernier moment de la vie est doux aux agonisants pieux; ils se défont des chaînes terrestres, ils entrevoient déjà la terre promise, ils ont la joie de l'oiseau captif qui s'échappe de sa prison, la joie du naufragé qui touche à l'abordage. C'est un solennel moment; ils rayonnent de la lumière divine, ils s'élèvent de la forêt touffue des mauvaises passions, ils foulent du pied les misérables vanités de ce monde; ils ont enfin la science de la vie, car Dieu a déjà parlé à leurs âmes; ils savent que la vie est une mer agitée qui conduit les hommes à des pays inconnus, ils savent qu'il faut souvent résister au courant de cette mer, sous peine d'échouer sur un mauvais rivage; et ils sont heureux d'avoir bien fait cette traversée difficile.

Marguerite était morte en songeant qu'elle ne serait point exilée de la terre promise : sa vie était sans taches, et elle n'avait qu'un pardon à demander à Dieu, le pardon de sa mort.

— La pauvre fille! dit Arnould en l'embrassant avec enthousiasme; sa route dans ce monde a été semée de larmes!

Un sourd gémissement s'éleva dans les voûtes.

Arnould se retourna, et ces paroles retentirent dans son âme :

« Bienheureux ceux qui passent leur vie dans les larmes! »

Arnould écouta encore, il n'entendit plus que le silence.

Et, se ressouvenant tout à coup d'Emmeline qui était la proie du septembriseur, il s'élança à la porte de l'oratoire; mais, comme la bête affamée qui s'enferme avec sa victime, le septembriseur s'était enfermé de toutes parts avec la pauvre orpheline.

VI

Arnould retourna sur ses pas, plus désolé et plus éperdu. En repassant devant le cercueil il se sentit mourir; sans une confuse espérance, il tombait à côté de Marguerite. Tout à coup il s'arrêta. Son regard errant avait suivi le reflet lointain des lampes sépulcrales : il avait vu le vieux prêtre étendu dans un coin devant la tombe de madame de Meseray.

Il alla vers lui.

— O mon Dieu! c'est vous! dit-il sans savoir ce qu'il disait.

— Oui, mon enfant, c'est votre vieux curé qui est à l'heure de sa mort; encore quelques instants de souffrances, et tout sera fini. Ce matin j'ai pressenti ma fin, j'ai vu la mort à mon lit. J'ai voulu revoir Emmeline, que je croyais ici, et je suis venu tomber dans ce lit mortuaire d'où je ne sortirai point.

Le vieillard reprit son souffle.

— Je n'ai pu revoir Emmeline; j'ai vu Marguerite, qui s'est sacrifiée. En vain j'ai voulu la se-

courir, j'ai voulu l'empêcher d'accomplir son mauvais dessein, l'heure était venue pour elle, car Dieu ne m'a rendu ni force ni parole pour l'en détourner.

Comme le vieillard essayait de relever la tête, Arnould lui tendit les mains.

Et, pensant toujours à délivrer mademoiselle de Meseray du septembriseur, il voulut s'élancer hors des voûtes; mais le vieillard qui se ranimait:

—Écoute-moi, mon enfant; il faut que tu m'écoutes; dans quelques minutes il serait trop tard. — Emmeline n'est point morte. Le lendemain de son enterrement, comme je priais ici pour le repos de son âme, j'ai entendu un gémissement; tout à coup le cercueil s'est ému, les planches ont résonné sous les coups; enfin le couvercle s'est levé, et la ressuscitée, toute pleine d'épouvante, est sortie comme par un divin miracle.

Le vieillard laissa retomber sa tête.

—Mais elle avait perdu son âme, reprit-il d'une voix plus faible; elle était tout à la fois morte et vivante; elle était folle, elle était possédée d'un esprit céleste. Elle gardait toujours ses vêtements funèbres, elle dormait souvent dans son cercueil. Si elle était folle, c'était une belle et sainte folie: la pauvre fille se croyait dans le ciel, elle racontait ses joies parmi les anges, elle s'imaginait qu'elle ne reparaissait sur la terre que comme les revenants. Et je suis coupable de l'avoir laissée dans ces idées superstitieuses... Pourquoi ne t'ai-je pas tout dit à toi...

Le vieillard baissa son front sous le repentir.

—Je suis coupable aussi de plusieurs mensonges: pour la sauver des républicains, la pauvre fille noble, j'ai dit à tous qu'elle était morte. J'espère en l'inépuisable miséricorde de Dieu...

Le prêtre tendit les bras vers Arnould, qui déjà avait dépassé la porte massive des voûtes.

—Arnould, mon enfant, je n'ai point tout dit...

Arnould n'entendait plus; et quand on descendit dans la sépulture le vieillard était mort.

En arrivant dans la cour, traînant une échelle d'une main défaillante, Arnould vit un groupe agité sous la fenêtre de l'oratoire. C'était Jacques Taillefer, c'étaient quelques bûcherons attirés du bois au château par la curiosité.

Alors un grand nombre d'hommes et de femmes d'Origny s'avançaient en désordre dans l'avenue. Le bruit s'était répandu que mademoiselle de Meseray n'était pas morte, et chacun voulait la voir, chacun voulait lever le voile de ce grand mystère; d'ailleurs c'était un souvenir du jour de révolte, et les fanatiques et les vagabonds espéraient revoir le trouble et le carnage.

En entendant leurs sauvages clameurs l'horrible amant d'Emmeline se mit à la fenêtre comme un homme qui vient d'entendre un éclat de tonnerre et qui pressent un orage.

VII

On se souvient peut-être que le septembriseur, allant à la recherche d'Emmeline, avait vu briller une lumière dans une aile délaissée du manoir. Il était minuit, le silence de la mort régnait en cette vaste solitude. Le septembriseur traversa diverses salles désertes, monta un escalier en spirale, et surprit la vieille gouvernante au moment où elle fermait la porte d'une petite chambre. Il repoussa la pauvre vieille dans cette chambre, et à peine eut-il franchi le seuil qu'il vit un lit caduc encapuchonné dans des lambeaux de damas jaune. Il se jeta contre le lit, arracha violemment le rideau, et laissa tomber ses mains à la vue d'Emmeline qui sommeillait.

— La voilà! dit-il en soupirant.

Son regard de tigre s'adoucissait dans l'amour, sa figure irritée se voilait de mélancolie et de tendresse; la vieille n'avait plus peur en face de lui.

—Tu vois bien qu'elle n'est pas morte, vieille harpie! reprit-il en regardant la gouvernante. Tu la dérobais au monde; que l'enfer te possède! — Oh! non, ma bonne vieille; soyez bénie du ciel! vous avez préservé Emmeline des brigands.

Il se pencha au-dessus de l'orpheline:

— Elle dort du sommeil des anges! Aurai-je la barbarie de l'éveiller, moi qui suis son épouvante? Qu'elle est belle ainsi! — O mon Dieu! apaisez mon cœur et ma bouche et mes mains!

Il y avait tant de candeur sur la figure endormie d'Emmeline que cet homme souillé de débauche fut saisi d'une radieuse extase en la contemplant; dans son âme, ravagée par d'orageuses et d'impures amours, il retrouva une verte savane où il se reposa de ses crimes avec l'image d'Emmeline; il retrouva un lac paisible où il vit se réfléchir le beau ciel sans nuages de sa première jeunesse. Il ne ressentait aucune épine de la volupté; en voyant mademoiselle de Meseray il n'avait que le désir de la voir encore et de la voir toujours. Il passa à la contempler le reste de la nuit, debout et immobile, distrait par le jeu fantasque des rêveries, égaré dans les ténèbres infinies de son amour.

La vieille avait allumé du feu et elle priait devant l'âtre. De temps en temps le septembriseur allait se chauffer les pieds et les mains; puis il s'en retournait en silence devant le lit.

Emmeline, ensevelie dans un sommeil profond, ne s'éveilla qu'aux premières clartés de l'aurore; elle murmura deux fois le nom d'Arnould, comme si Arnould s'envolait avec ses songes. Alors le

septembriseur, ranimé à la colère par ses noires jalousies, ne fut plus maître de ses actions; il se jeta avidement sur Emmeline, la saisit, l'enlaça, l'étreignit, et s'enfuit avec elle tout éperdu.

Il courait comme un insensé par les salles désertes du manoir; Emmeline jetait un cri mourant et semblait ignorer qui l'emportait ainsi. Dans l'oratoire elle s'échappa des bras du septembriseur, s'élança sur le prie-Dieu et s'attacha de toutes ses forces à l'un des anges sculptés.

Le septembriseur, calmé par la vue du Christ et des saintes images, tomba agenouillé devant Emmeline et lui demanda grâce d'un regard suppliant.

Elle détourna sa blonde tête avec épouvante.

— N'ayez pas peur, Emmeline; ne craignez ni mon amour ni ma colère.

Emmeline était défaillante.

— Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis un an! j'ai traîné après moi toutes les misères de la vie. Je vous croyais morte, et mille fois j'ai voulu mourir; mais la mort m'effrayait tant! Pour vous la mort est le ciel, pour moi c'est un abîme plein de sang et de feu. Je suis déjà la proie des furies de l'enfer, j'entends leurs cris, je les vois qui m'environnent et qui me menacent; quand je sommeille, la nuit, elles m'arrachent le cœur. Ma vie est un supplice infini, dont la mort ne me délivrera point. Souvent, pour échapper à cette noire ceinture de furies, je m'élance sur mon cheval et je m'enfuis au travers des vertes campagnes; mais je ne vois ni les arbres, ni les moissons, ni les ruisseaux; je vois sans cesse sur mon chemin, sous mes yeux, la hideuse guillotine qui me tend ses bras rouges; je vois mon sang qui coule, je vois ma tête et mon corps qui tombent dans un cercle de feu, et je ne puis détourner mes regards. — Emmeline! Emmeline, ayez pitié de moi! je suis bien misérable!

Emmeline étreignait toujours l'ange sculpté du prie-Dieu; ses lèvres pâles s'agitaient pour prier, mais elle ne priait pas.

— Emmeline! Emmeline! reprit le septembriseur, de grâce, un peu de compassion! N'ayez pas peur devant moi : je vous aime trop pour devenir infâme; un de vos doux regards, un de vos chastes sourires, une seule plainte de votre bouche, et je m'enfuis, la joie dans le cœur pour toute ma vie.

Emmeline se retourna tout à coup et lui jeta un regard méprisant.

— Je ne vous crains pas, lui dit-elle : Dieu veille sur moi, Dieu me préservera de vous.

Le septembriseur bondit comme un tigre; son cœur, apaisé dans les tendres délices de l'amour, se ralluma aux mauvaises passions :

— Je t'ai dit tout ce qu'il y a d'amour en moi, mais tu ne sais pas tout ce qu'il y a de colère!

— C'est votre colère que je veux, dit Emmeline; soyez un tigre pour moi, déchirez mon corps en lambeaux, qu'importe? mon âme est au ciel.

Alors Arnould secouait de toutes ses forces la porte de l'oratoire. Emmeline jeta un cri d'espérance; mais, voyant le septembriseur saisir le sabre appendu à sa ceinture, elle gémit douloureusement. Le cri d'espérance s'était perdu dans les retentissements de la porte, le gémissement se brisa au cœur d'Arnould.

Un morne silence suivit sa fuite dans les voûtes.

— Nul ne vous préservera de mon amour ou de ma colère, dit le septembriseur en lâchant son sabre; votre amant vient de venir, il s'est en allé comme il était venu. Les portes sont bien verrouillées; la fenêtre seule est à claire-voie, mais je suis là, et si votre amant s'avisait d'y grimper je le descendrais bien vite dans le royaume des taupes.

Le brigand était irrité : la colère étouffait l'amour en lui; mais, s'étant remis en contemplation devant Emmeline, sa fureur se calma tout d'un coup dans l'extase de son cœur.

— Oh! que vous êtes belle! reprit-il d'une voix attendrie.

Et durant quelques minutes, le front penché, les bras tombants, le regard adouci dans une larme, il demeura silencieux devant Emmeline.

Emmeline le regardait avec égarement.

— Qui êtes vous donc? lui demanda-t-elle en le voyant pleurer.

Et elle lui tendit sa main en signe de compassion.

Il n'osait toucher cette blanche main.

— Vous pleurez, lui dit-elle d'une voix attristée, vous pleurez! Qu'avez-vous donc?

Le septembriseur tomba agenouillé :

— Je pleure parce que je vous aime.

VIII

Cependant les curieux se répandaient dans la cour et dans les salles du donjon; le plus grand nombre s'attroupait sous la fenêtre de l'oratoire autour d'Arnould et de Jacques Taillefer.

En vain Arnould avait essayé de dresser l'échelle sur la balustrade, le septembriseur était toujours survenu à propos pour repousser l'échelle. Il n'osait parler à Jacques Taillefer, dans la crainte de lui révéler la mort de Marguerite, et d'ailleurs il était si égaré par sa colère et par sa douleur qu'il ne pouvait que gémir.

— Où est Emmeline? dit un des arrivants en secouant sa houpelande neigeuse.

— Il faut la voir, dit un autre d'un air fort décidé.

— La sournoise qui s'est fait enterrer! murmura le jeune maître d'école, qui faisait l'école buissonnière. Il ne faut jamais se fier à ces gens-là; ils vous disent: Je suis mort; et un beau jour les voilà qui reviennent comme midi à quatorze heures, sans tambour ni trompette.

— Je t'avais bien dit, citoyen Jean, qu'il y avait des revenants au château, dit un petit homme joufflu et jovial. Ces ci-devant ont tous les priviléges dans ce monde-ci et dans l'autre.

— Je ne suis pas si bête de croire aux revenants. La demoiselle n'était pas morte, elle n'en avait que la mine, dit le citoyen Jean, qui n'avait guère la mine d'un vivant et qui s'inclinait déjà vers la tombe.

— Est-ce que tu crois à la mort, ma commère? dit le petit homme jovial. C'est une chanson des curés; je veux bien que le diable m'emporte si je meurs jamais.

— Il est clair qu'on ne meurt plus; c'était bon pour nos aïeux, reprit le maître d'école.

— Nous ne sommes pas pour rien dans le siècle des lumières, ajouta un sans-culotte forcené dont la mine n'était guère lumineuse.

— Vous ne voyez guère clair à tout ce que vous dites, reprit d'un air malicieux une femme qui avait eu des cheveux noirs et des dents blanches; la mort ne fait que croître et embellir.

— D'ici quelque temps il y aura tant de défunts qu'il n'y aura plus de vivants, murmura tout bas un modéré.

— Tu as beau dire, sans allumer la lampe il est clair que ceux qui n'ont pas d'héritiers ne meurent jamais, reprit le petit homme joufflu.

— Va-t'en voir si la demoiselle Emmeline serait revenue si elle avait eu des descendants! dit le maître d'école avec pédanterie. Le proverbe a bien raison de dire que les enfants nous chassent.

— Ah! s'il était temps de revenir là-dessus! dit la femme qui n'avait plus de cheveux noirs ni de dents blanches.

Toutes ces diverses paroles s'élevaient confusément à la fenêtre de l'oratoire.

Le septembriseur, ennuyé, se pencha encore sur la balustrade:

— En vertu de mes pouvoirs, je vous ordonne à tous de décamper au plus tôt. Je coupe la mâchoire au premier chenapan qui fera la grimace!

Arnould tendit les bras avec rage.

— Lâche brigand! cria-t-il.

Ce cri fut étouffé dans une sourde rumeur.

— Nous chasser comme des enfants! murmurait la foule avec indignation.

— Jacques Taillefer avait levé la tête pour parler au septembriseur quand tout à coup, à demi morte de terreur, la vieille servante, qui sortait de la chapelle, vint tomber au milieu des curieux.

— Je suis morte! dit-elle d'une voix éteinte; tout le monde est mort, monsieur le curé, Marguerite...

— Marguerite! s'écria Taillefer tout chancelant, morte!

— Oui, reprit la vieille, là-bas... sous les voûtes...

Le cabaretier traversa la foule à la nage et s'élança vers la chapelle.

IX

Le septembriseur avait disparu de la fenêtre.

— O mes amis! dit Arnould en se tournant vers le peuple, ayez pitié d'Emmeline! Ce brigand s'est enfermé avec elle dans l'oratoire; souffrirez-vous qu'il la profane lâchement? Arrachons-la de ses griffes de tigre.

Comme il parlait ainsi, mademoiselle de Meseray, à peine vêtue d'un grand déshabillé de mousseline, à demi voilée par ses cheveux, apparut à la fenêtre et tendit ses bras avec égarement.

Arnould, soulevé par la colère et par l'amour, grimpa sur les épaules d'un bûcheron, saisit d'une main la balustrade et tendit l'autre à Emmeline; mais l'infortunée ne voyait rien, pas même Arnould.

Elle avait voulu se jeter par la fenêtre pour échapper au septembriseur.

— Emmeline! Emmeline! lui criait Arnould avec délire.

Le septembriseur, qui l'avait suivie à la fenêtre, la saisit par la robe et voulut l'entraîner dans la salle; mais alors la main d'Emmeline rencontra celle de son amant.

— Sauvez-moi! lui dit-elle, arrachez-moi de ses bras qui me flétrissent!

Le septembriseur s'agenouilla sur la pierre pour repousser Arnould.

— Au moins, s'écria Emmeline en saisissant la petite croix d'argent, le démon ne profanera point ce scapulaire.

Elle cassa le ruban, et la croix tomba sur la poitrine d'Arnould.

Au même instant le septembriseur asséna sur le bras de son ennemi un violent coup de poing qui le renversa sur le sol.

Emmeline essaya encore, mais vainement, de s'élancer dans la cour; le septembriseur l'emporta jusqu'au fond de l'oratoire.

— Tu as fait de moi une bête féroce! dit-il en la dévorant des yeux; jette-moi un mot, un seul mot de pitié, un seul regard de sœur, et toute ma fureur va tomber.

Emmeline ne lui jeta que du mépris et du dégoût.

Des voix bruyantes retentirent dans la salle voisine de l'oratoire. Un grand nombre de paysans, émus par la vue d'Emmeline se débattant avec le septembriseur, s'étaient précipités dans le donjon à la suite d'Arnould et assiégeaient l'oratoire pour délivrer l'orpheline.

Le monstre, pressentant que la porte ne le défendrait pas longtemps, se mit à rugir comme un lion; il maudit les hommes, il maudit sa mère, il maudit Dieu.

—Tu ne veux donc pas fléchir? dit-il à Emmeline, tu ne veux donc pas jeter un peu de compassion à mon cœur qui demande de l'amour?— Sois maudite!

—Il vient! je l'entends! dit Emmeline qui ne voyait plus le septembriseur.—Voilà Arnould! il va me sauver!—Arnould! je l'aime tant!

Alors un éclat de la porte tomba dans l'oratoire.

—Eh bien! dit le septembriseur en se levant, tu ne seras pas plus à celui que tu aimes qu'à celui que tu méprises!—A genoux! tu vas mourir!

—Arnould! Arnould! s'écria l'orpheline épouvantée.

—A genoux! reprit le monstre en la saisissant par les cheveux et en la renversant sur les dalles.

De grands cris retentirent par tout le château.

—Au secours! il va la tuer! au secours! criaient les assiégeants de la grande salle, qui ne pouvaient abattre la porte de l'oratoire.

Au dehors Arnould trépignait et agitait les bras.

Arnould dépensait en vain le reste de son ardeur; il était au même instant dans la cour et dans la salle, assiégeant l'oratoire par la porte et par la fenêtre. A la fin la douleur, la colère, l'amour l'avaient égaré; il perdait le sentiment des choses présentes; il agitait les bras, et il croyait ainsi préserver Emmeline.

Tout à coup le septembriseur reparut à la fenêtre, la tête d'Emmeline à la main.

Et comme Arnould appelait toujours son amante, il lui cria en rugissant :

—La voilà!

Arnould s'évanouit sur la neige.

Le septembriseur était retombé dans la démence du crime; il écumait, il secouait sa crinière, il riait comme un démon.

Bientôt son œil s'anima d'une joie épouvantable; il leva la tête qu'il venait de couper, et s'épanouit dans une volupté infernale en recevant sur le front une rosée de sang.

Jamais figure humaine ne fut plus hideuse à voir.

La foule restée sous la fenêtre reculait en frémissant d'horreur.

Sa débauche de crime dura plus d'une minute. Quand il eut atteint le délire de la volupté, il jeta à Arnould la tête d'Emmeline, pencha son front avec abattement, laissa tomber ses bras rougis, ferma ses yeux éteints et parut s'endormir.

X.

Dans les voûtes Jacques Taillefer demeura deux heures sans voix et sans larmes.

Il voulait en vain répandre sa douleur par les pleurs et par la parole : ses yeux étaient secs, et à peine si par intervalles quelques sanglots coupaient le morne silence de la sépulture.

Enfin il voulut s'arracher à ce triste et déchirant spectacle d'une fille chérie descendue si jeune au cercueil; il toucha pour la dernière fois de ses lèvres de père le chaste front de Marguerite.

— Oh! Marguerite, Marguerite! dit-il en se relevant, je n'avais que toi, et tu m'as délaissé!

— Tout seul! reprit-il en s'éloignant, tout seul! — Mon Dieu! faites-moi donc mourir!

A la porte de la chapelle, en revoyant le ciel et le soleil, en revoyant les grands arbres du bois et la montagne d'Origny, il murmura : — Non, je ne suis pas seul, et je ne veux pas mourir.

Le soleil se cacha.

— Pourtant, reprit-il, tout est mort.

Et il retomba soudainement au fond de sa peine.

Comme il entendait des bruits confus venant du donjon, il s'enfonça dans le parc pour traîner solitairement sa douleur.

En sortant par une petite poterne en ruine il entendit les rugissements du septembriseur; et bientôt il vit le brigand qui se débattait comme un lion blessé sous la colère vengeresse d'Arnould.

Il s'approcha involontairement. — La neige tombait en larges flocons sur les arbres dépouillés; — un vent amer mugissait dans les branches tremblantes. — Il s'appuya contre un tronc d'arbre à demi renversé et contempla les deux terribles combattants avec une joie farouche qui l'effrayait. Pour toute arme le septembriseur n'avait que la poignée de son sabre, Arnould n'avait que l'os blanchi d'un cheval; mais tous deux étaient allumés par ces fureurs ardentes qui ne s'apaisent que dans le sang. Les yeux mélancoliques d'Arnould lançaient des regards de tigre; le septembriseur avait des yeux de hyène. Arnould pleurait, il était beau dans sa colère; le septembriseur rugissait, il était hideux. Jacques Taillefer, loin d'arrêter le combat, semblait par ses regards encourager ces adversaires échevelés.

Tout à coup Arnould, qui déjà avait cassé le sabre du septembriseur, asséna au front du brigand un violent coup d'os qui le renversa à ses pieds.

Il pensa que sa vengeance était finie, il regarda le septembriseur en respirant.

Mais au même instant le monstre se releva tout couvert d'écume, de sang et de poussière, et il se précipita sur Arnould comme pour le dévorer.

Jacques Taillefer regardait toujours.

— Allez, allez, murmurait-il amèrement. Quand vous vous serez déchirés lambeaux par lambeaux vous n'aurez point tant souffert que moi. — O Marguerite! qu'avez-vous fait!

Cependant Arnould se défendait avec une bravoure surhumaine. Au choc du septembriseur il avait chancelé; mais bientôt, ressaisissant toute sa force, il lutta superbement.

Jacques Taillefer, qui les suivait toujours du regard, vit avec une joie douloureuse tomber sur la neige une rosée de sang.

C'était une chose terrible et solennelle que ce combat au milieu de cette nature morte, au milieu de ces bois déserts ensevelis dans la neige. Les deux redoutables champions luttaient en silence : quelle lutte et quel silence! Par intervalles la bise passait en gémissant.

Le septembriseur avait renversé Arnould, et dans ses bras d'athlète il essayait de le briser; mais Arnould l'ayant saisi par la chevelure, il se détacha tout d'un coup.

Et, s'étant relevé avant son adversaire, il le foula du pied avec une joie d'enfer.

Arnould fit un bond, ramassa son arme funèbre et s'élança à son tour sur le septembriseur, qui bientôt succomba.

— Emmeline! vous êtes vengée! s'écria Arnould victorieusement appuyé sur la poitrine haletante du brigand.

Et il regardait le ciel comme pour remercier Dieu.

Mais tout n'était point fini : de sa main dure comme une main d'acier, de ses ongles aigus comme des griffes de bête sauvage le septembriseur étranglait Arnould et lui déchirait la gorge.

Le malheureux enfant eut peur de succomber sans entraîner le monstre qui avait jeté à la fille la tête de son père et à l'amant la tête de son amante; il asséna avec toute la force du désespoir un nouveau coup au front du septembriseur.

Et après une agonie de quelques secondes le septembriseur poussa son dernier rugissement.

Jacques Taillefer s'approcha enfin de ces deux ennemis acharnés qui avaient fait son malheur.

Arnould était tombé inanimé à côté du septembriseur.

Le septembriseur, qui avait rugi pour la dernière fois, qui était mort comme toutes ses victimes, retenait encore Arnould par ses griffes sanglantes.

— Méchant jusque dans la mort! dit Taillefer.

Il s'arrêta quelques minutes à contempler les deux amants d'Emmeline.

— Je suis plus malheureux que vous, dit-il dédaigneusement.

Arnould rouvrit ses yeux éteints et sourit avec pitié.

— Plus malheureux! murmura-t-il en se dégageant de la dernière étreinte de son ennemi.

En ce moment le bras du septembriseur tomba dans son linceul de neige, et sembla dire à Arnould et à Taillefer : — Le septembriseur a été sur la terre et sera dans l'éternité le plus malheureux des trois!

Le dénouement au prochain numéro.

On vient de publier une jolie édition, format anglais, à 3 f. 50, de *la Mare au Diable*, ce chef-d'œuvre de George Sand.

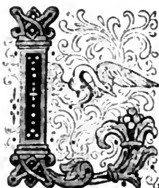
François le Champi, qui fait un digne pendant à ce délicieux tableau, paraîtra dans le même format prochainement. (Lecou, éditeur, rue du Bouloi.)

Un beau portrait de George Sand est en tête de *la Mare au Diable*.



AUTANT EN EMPORTE LE VENT!

I.



Le baron de Courtigis se dirigea sournoisement vers le kiosque qui s'élevait à l'extrémité du parc. Le temps était magnifique ; la lune se jouait à travers les branches nues des tilleuls et les feuilles naissantes des marronniers; la brise lui apportait de fortes senteurs de sève, mêlées au parfum des premières violettes. Le vieillard marchait d'un pas rapide et presque guilleret; au lieu de suivre les grandes allées, il se glissait derrière les massifs d'aubépines et d'églantiers, sans trop se soucier du retard que tous ces détours devaient apporter à sa marche; on eût presque dit un amoureux se rendant, à la brune, à un de ces premiers rendez-vous qui font encore battre le cœur longtemps après, quand on s'y reporte par la pensée.

Arrivé près du kiosque, il s'arrêta un moment pour respirer, regarda sa grosse montre avec un petit air satisfait, et se tapit silencieusement derrière un massif de lilas qui commençait à verdir.

Il y avait bien dix minutes qu'il attendait, et déjà le froid commençait à le gagner, lorsque tout près de lui les feuilles mortes crièrent sous des pas précipités. C'était un charmant jeune homme de dix-huit à vingt ans à peine, qui arrivait presque en courant, le visage ardent et les cheveux en désordre.

Le vieux baron reconnut de suite Albert, son second fils.

Albert passa près de lui sans défiance, et gravit rapidement le petit sentier en spirale qui menait à la terrasse du kiosque.

La terrasse dominait de quelques pieds le mur d'enceinte du parc. Une maison de fort simple apparence, entourée d'espaliers, et encadrée par des vignes, s'élevait à quelques vingt pas au-dessous. C'était une petite habitation honnête, tenant à la fois de la ferme et de la villa, où demeurait un certain M. Durand, ancien receveur aux gabelles, qui s'y reposait de quarante ans de travaux d'économies, et un peu aussi de ses pilleries, s'il fallait en croire les méchants propos de l'endroit.

Albert s'appuya sur la balustrade en pierre qui entourait la terrasse, et se penchant en avant, après avoir jeté un rapide coup d'œil à l'entour, lança adroitement une petite pierre contre la vitre d'une fenêtre, au premier étage, où brillait une lumière pâle et douce.

Une ombre se dessina derrière les rideaux de mousseline blanche, et la fenêtre s'ouvrit discrètement, laissant voir une brune tête de jeune fille de quinze ans à peine!

— Suzanne! Suzanne! — murmura Albert la voix tremblante de peur et de joie. La jeune fille mit vivement le doigt sur ses lèvres, et envoyant au jeune homme un petit signe d'amitié :

— Chut! dit-elle à voix basse; mon père ne dort pas encore.

Alors commença un de ces longs entretiens silencieux, où les yeux et les mains jouent un si grand rôle, mais que l'on désapprend si vite, hélas!

Le vieux baron, transi de froid, se mit à remuer derrière la charmille.

Albert se retourna vivement, l'oreille tendue, l'œil inquiet, écoutant avidement les moindres bruits, et tremblant d'émotion.

Hum! hum! fit le baron, qui ne put étouffer qu'à demi la toux qui le prenait.

Ah! mon Dieu! s'écria Albert, nous sommes perdus! et se penchant vers la maisonnette, il lança une lettre qu'il tenait à la main depuis quelque temps, et se mit à courir à toutes jambes vers le château.

— Autant en emporte le vent! dit le baron en se relevant à son tour... Ouf! je suis raide comme un échalas! Ah! mon cher chevalier, je vous jure que vous allez me payer cette belle équipée!...

Suzanne avait refermé la fenêtre en poussant un cri de fauvette effarouchée.

II

Le lendemain, de fort bonne heure, le baron fit appeler Albert.

— Mon cher chevalier, lui dit-il d'une voix un peu enrouée, tu as bientôt vingt ans, et tu es déjà un homme. — Je t'ai fait apprendre tout ce que doit savoir un homme de race : tu montes à cheval comme Bertrand Duguesclin, et tu tires l'épée comme feu M. d'Artagnan; avec cela, un cadet de maison doit faire son chemin. Tu vas partir dans une heure pour Paris : voici deux lettres de recommandation qui te seront fort utiles : la première pour M. le cardinal, et la deuxième pour M. de Chaulnes, qui te présentera au roi.

Prends aussi cette bourse, que je regrette de ne

pouvoir mieux garnir, et rappelle-toi que le nom que tu portes n'a jamais reçu la moindre tache depuis dix générations.

Albert fut atterré par cette nouvelle si inattendue; deux grosses larmes lui vinrent aux yeux, en pensant à Suzanne. Il prit la main de son père, et le supplia de ne pas le chasser du château. Il affirma n'avoir aucun goût pour les armes, et préférer de beaucoup le séjour de Courtigis à toutes les splendeurs de la cour; le vieux baron fut inflexible, et une heure après, ainsi qu'il avait dit, Albert était sur la route de Paris.

Le soir de ce même jour, M. Durand reçut une lettre du baron, qui lui annonçait le départ de son fils, et les motifs qui avaient déterminé ce départ. — Il la lut à sa fille avec cette solennité que tous les actes de famille prenaient à cette époque.

Suzanne pleura beaucoup, sans vouloir écouter aucune des paroles de son père, qui, pour la consoler, ne trouvait rien de mieux qu'à lui prédire l'oubli d'Albert :

— Ces amours-là, mon enfant, s'en vont avec l'absence; Albert t'oubliera pour quelque belle dame de la cour, et toute l'humiliation sera pour toi; prends dès aujourd'hui la ferme résolution de ne plus songer à lui...

Le digne financier coupa court à la harangue en voyant sa fille pâlir et chanceler :

— Bon! dit-il en la recevant dans ses bras, voilà le plus fort de la crise passé. Ohé! Labrie! Champagne! quelqu'un!

Un valet vint qui emporta Suzanne dans ses bras, et le sieur Durand rentra tranquillement dans sa chambre.

III

Albert s'ennuyait beaucoup à Paris, et écrivait à son père les suppliques les plus larmoyantes. Il lui racontait son amour pour Suzanne, et quel bonheur ce serait pour lui de ne la quitter jamais; enfin toutes ces raisons qui ont été données cent fois, et qui obtiennent toutes le même résultat : le silence ou la malédiction.

Le pauvre chevalier écrivit aussi à Suzanne, et la supplia d'attendre qu'il fût maître de sa destinée. Suzanne promit tout ce que peut promettre une jeune fille après huit jours d'absence, et Albert partit pour rejoindre un régiment de mousquetaires dans les guerres de Flandre.

Il resta trois ans sans recevoir de réponse aux lettres qu'il écrivait à la jeune fille, ce qui l'attristait beaucoup; mais il se donnait à lui-même les meilleures raisons. Le père de Suzanne interceptait leurs lettres. Il était impossible d'éviter cet espionnage continuel. Et puis comment Suzanne aurait-elle pu l'oublier, vivant seule là bas, tandis que lui avait conservé le souvenir de la jeune fille au milieu de la vie la plus agitée.

Au bout de trois années, une action d'éclat le fit nommer capitaine; il demanda un congé, et retourna en toute hâte à Courtigis, le cœur plein de joie au souvenir de Suzanne, de Suzanne qui l'attendait!

Il revit son père qui pleura de joie, — comme tous les pères qui revoient leur fils capitaine ou bachelier.

Après les premiers épanchements, Albert releva la tête : — Mon père, dit-il, je crois avoir prouvé que je suis un homme, et acquis le droit de faire ce que je veux. Suzanne...

— Viens, dit le baron, je vais te conduire près d'elle.

Albert ne savait que penser de la facilité de son père à faire droit à sa demande, et il se livrait le cœur tremblant de crainte et d'espérance.

Ils se dirigèrent vers la maison de M. Durand, guidés par une lumière qui brillait à la fenêtre donnant sur le parc. Ils s'approchèrent tout doucement, le rideau était un peu écarté.

— Regarde! dit le baron.

Et du doigt il montrait à Albert Suzanne, un enfant sur les genoux, auquel elle souriait avec amour. Avant que le jeune capitaine fût revenu de sa stupeur, un jeune homme entra dans le salon, et vint embrasser le front que Suzanne lui tendait

Albert mit la main à la poignée de son épée. — Que veux-tu faire? dit le baron, c'est ainsi que finissent les amours d'enfance : voudrais-tu par hasard que la Providence fit une exception en ta faveur?... Ta jolie cousine, Caroline de Prades, t'aime beaucoup, épouse-la, c'est le seul moyen de punir cette petite roturière coquette.

Albert ne répondit rien, et remonta chez lui sans parler à personne.

IV

Un mois après, M. le baron de Courtigis arrivait tout éploré à Paris, pour recevoir le dernier soupir de son fils, tué en duel par un jeune cadet de Gascogne.

JULES DE ROSNY.



UN DRAME EN 1792.

LES RUINES.

Les os du septembriseur furent dispersés par les loups comme les os du comte de Meseray.

L'insatiable guillotine, privée par Arnould d'un de ses pourvoyeurs les plus actifs, redemandait la tête du jeune marquis : ce fut à grand'peine que Jacques Taillefer la sauva encore une fois.

Arnould passa deux longues années au coin de l'âtre maternel, affaibli par toutes ces secousses de l'âme et du corps. Souvent, quand le soir revenait avec les mélancolies, il s'en allait sans but dans les bois de Meseray, errant comme un fou par tous les sentiers perdus. A la vue du donjon il s'arrêtait tout d'un coup, et contemplait dans un sombre silence les ruines funèbres du château.

Enfin, ses douleurs apaisées, il secoua les chaînes du repos. Le règne des furoristes avait passé pour la France ; Bonaparte se levait sur cette nuit de deuil comme un soleil éblouissant. Ranimé aux éclats de cette jeune gloire, Arnould voulut en suivre la fortune. Bonaparte, qui le vit soldat en Italie, l'emmena capitaine en Égypte, Bonaparte revint en France, mais Arnould ne revint pas.

A la mort des Girondins Taillefer avait pleuré ; à la mort de Camille Desmoulins il lui vint un désespoir affreux : il se vit seul, sans amis sur cette grande mer rouge de la Révolution où il s'était embarqué sur son courage et sur son dévouement ; et, comme il ne voyait point la terre, mais qu'il voyait encore le ciel, où l'attendaient sa femme et sa fille, il voulut mourir.

Il essaya vainement du suicide. Un matin il se jeta dans un étang, mais un paysan parvint à le sauver de la mort.

— Hélas ! dit-il en remerciant cet homme, je voulais me sauver de la vie.

Cependant son grand courage lui revint ; il pensa que le suicide était une lâcheté, il supporta l'existence.

Il mourut à quatre-vingts ans. Jusqu'en 1815 il gouverna sagement son pays. A la chute de Napoléon il fut indignement chassé de l'hôtel-de-ville d'Origny. Quoiqu'il n'aimât pas l'empereur il le regretta amèrement, car il voyait tomber avec lui la gloire de la France, et son premier sentiment fut toujours l'amour de la patrie. Dans Origny quelques vieillards demeurés fidèles au culte de la liberté, quelques jeunes hommes généreux et enthousiastes s'inclinaient en voyant passer Taillefer en cheveux blancs. Le peuple le regardait silencieusement ; et le dimanche, dans l'ivresse, loin des riches qui pouvaient le priver de travail, il osait crier comme au temps passé : Vive Taillefer !

Mais les enrichis, les craintifs, les gens paisibles voyaient avec horreur passer le jacobin. — C'est un homme rouge, se disaient-ils à la sortie de la messe, où Taillefer allait pour prier Dieu, à l'encontre de beaucoup d'entre eux.

— Mes enfants, disaient certaines mères, Dieu vous garde du jacobin ! c'est un ogre qui vous mangerait s'il pouvait ramener la révolution.

Et dans leur prière les enfants disaient : — O Seigneur Dieu ! préservez-nous de l'homme rouge !

Taillefer mourut vers la fin de février 1830 ; Dieu ne lui fit point la grâce de réchauffer son front vénérable au soleil de juillet. Il mourut après avoir légué aux pauvres ce qui lui restait. En vain ses ennemis voulurent priver son corps de la sépulture des chrétiens. Le jour de son enterrement fut un jour néfaste pour Origny. Les royalistes espéraient que, hormis la servante, nul ne suivrait sa dépouille au cimetière ; mais le peuple, soudainement ranimé au feu sacré qui avait soulevé ses aieux pour la gloire (le peuple aussi peut dire maintenant mes aieux), abandonna son travail et forma un glorieux convoi au généreux défunt.

Le cercueil était, suivant la coutume, porté par les fossoyeurs ; mais à la porte de l'église des vieillards sortirent de la foule et se disputèrent l'honneur de porter Jacques Taillefer au cimetière.

Le silence fut profond et solennel. Arrivé à la fosse, nul bel esprit ne s'avisa de discourir sur les vertus du défunt ; mais la terre qui le recevait fut baignée de larmes.

Taillefer est enterré dans un coin du cimetière d'Origny ; rien ne distingue sa fosse, cachée sous les grandes herbes. De temps en temps on y voit encore s'agenouiller un vieillard ou un jeune homme, un républicain de 1789, un républicain de 1830.

L'ancien cabaret est en ruine comme le château de Meseray ; les deux puissances rivales sont abattues par cette autre puissance armée d'une faux, qui s'appelle *le Temps* ou *la Mort*.

A l'aspect du cabaret désert j'ai presque pleuré ; et au même instant j'ai vu avec un charme infini une belle fille d'Origny s'arrêter toute pensive et tout émue devant la fenêtre dévastée où Marguerite arrosait ses fleurs en regardant Arnould.

ARSÈNE HOUSSAYE.



La diligence de Bourges était arrêtée depuis trois minutes seulement sur la grande place de Saint-Faréol-dans-les-Bois, et, selon l'usage immémorial, devant la boutique de M. Leveneur. C'était le relai de sept heures, et, comme on était encore dans l'automne, la nuit commençait à peine à brunir les objets environnants. Quoique la station de la diligence de Bourges ne fût pas un spectacle nouveau pour les habitants, ils n'en étaient pas moins venus flâner autour des voyageurs, qui les regardaient avec une parfaite indifférence. Ce qui attirait plus particulièrement leur attention, c'étaient les caisses, caissons, paniers, ballots, que le conducteur, monté sur le haut de l'impériale, faisait passer à une jeune fille placée au pied de l'échelle.

— En reçoit-il! en reçoit-il! murmurait-on avec un ton d'envie autour de la voiture. Leveneur finira par être le plus riche du département, si cela continue.

Le conducteur cria une dixième ou douzième fois :

— Un ballot de toile écrue pour M. Leveneur!

La jeune fille tendit, raidit ses petits bras, et après avoir chancelé un instant sous le poids du lourd ballot de toile, elle le déposa à terre sur les marches de la boutique.

— Bon! il va maintenant se lancer dans les toiles, avaient dit tout bas les curieux amassés près de la diligence.

— Un sac d'argent pour M. Leveneur! cria une dernière fois le conducteur, en disant à la jeune personne qui recevait le paquet : Pour le coup, c'est trop pesant pour vous, la belle enfant; cinq mille francs.... appelez votre père.

— Me voici! me voici! répondit M. Leveneur, qui, après avoir écarté assez brutalement du coude celle dont les forces n'avaient pas paru suffisantes au conducteur, avait posé un pied sur l'échelle, l'autre sur le moyeu de la roue, et, de ce double point d'appui, s'était élancé presque au niveau de l'impériale.

— C'est pour si peu que tu m'as dérangé, Lanisette?

— Dame! l'enfant ne m'a pas semblé assez forte....

— Elle le deviendra, dit M. Leveneur en faisant faire avec la main gauche deux tours en l'air au sac de cinq mille francs, et en saisissant avec la droite la main du conducteur comme pour l'attirer sur son épaule et le descendre avec lui.

— Inutile, criait en se débattant le conducteur Lanisette; on sait que, malgré vos soixante ans, vous êtes encore solide, père Leveneur.

— Soixante ans! cinquante-huit, s'il vous plaît.

— Vous pourriez tout aussi bien dire trente, avec votre vigueur.

— Ce sera pour une autre fois, dit M. Leveneur en lâchant Lanisette. Va donc lui chercher un verre de vin pour qu'il fasse rafraîchir ses chevaux, ordonna-t-il ensuite à la jeune fille qui attendait toujours la chute de quelque nouveau colis; n'entends-tu pas, Manette?

— Oui, mon père, j'y cours.

— Comme il la traite! se disaient les gens de Saint-Faréol.

— Une si gentille créature!

— Qui aura au moins cent mille francs de dot.

— Dites donc cent mille écus.

— Vous croyez?

— Sans doute. On ne compte plus avec Leveneur. Il marche dans l'or.

— Trouves-tu qu'elle vient bien? demanda Leveneur à Lanisette, qui n'attendait plus que son verre de vin pour partir.

— Il faudrait être difficile pour ne pas le trouver.

— Mais, conducteur, nous allons donc passer la nuit ici?

— Conducteur, partirons-nous?

— Conducteur, ne partirons-nous pas?

— Un peu de patience, mes bourgeois, nous allons fendre l'air.

— Eh bien! reprit Leveneur en donnant un grand coup de poing dans la poitrine de Lanisette, je la garde pour quelqu'un que tu connais....

— Moi? dit Lanisette, sans pénétrer la pensée de M. Leveneur.

— Toi-même, Lanisette. Mais la voici, silence!

— Mademoiselle, dit Lanisette en prenant le verre de vin des mains de Manette, mademoiselle.... je sais quelque chose que je ne sais pas entièrement.... mais si je ne sais pas entièrement....

— Conducteur du diable! nous en irons-nous d'ici?

— Conducteur, vous êtes une....

— Mes honorables bourgeois, de quoi vous plaignez-vous? nous partons.... mais nous partons....

Enfin, Lanisette allongeait son fouet; Manette était déjà descendue, et M. Leveneur rentrait l'échelle dans la boutique.

La voiture s'était mise en marche, lorsque Lanisette appela : Mademoiselle Manette! mademoiselle Manette!

Manette accourut. Au même instant, le conducteur lança sur la place, au milieu de la poussière, tous les sacs de cuir où étaient renfermées les lettres pour Saint-Faréol et les communes voisines. — Je n'avais oublié que les sacs aux lettres, dit-il. Rien que ça.

— Je ne les avais pas oubliés, moi, pensa M. Leveneur, qui avait observé tous les mouvements de Lanisette, prêt à le rappeler s'il avait tourné l'angle de la place sans se souvenir de déposer les sacs de la correspondance. Quelques minutes après, on n'entendit plus que le roulement lointain de la diligence de Bourges : les oisifs regagnaient le café, et M. Leveneur faisait monter dans sa chambre, par Manette, tous les sacs aux lettres.

La très petite commune de Saint-Faréol-dans-les-Bois n'est pas plus dans les bois qu'une foule d'autres localités qui se parent de cette qualification pittoresque. Sans doute, elle reçut cette désignation au temps où la France était boisée partout, temps barbare auquel il faut pourtant s'efforcer de revenir, du moins en ce qui touche la plantation du sol, si l'on veut avoir des pluies au lieu d'orages et des récoltes au lieu de dévastations.

En cessant d'être couverte d'un manteau de verdure, la commune de Saint-Faréol n'a pas entièrement perdu sa physionomie agreste. Elle s'élève sur une colline ravinée qu'entourent au-delà des dernières lignes circulaires de sa base des vignes comme on sait les faire venir dans les pays contraires à leur développement, c'est-à-dire fort vivaces, fort belles et très productives. Il est reconnu que les soins et la volonté remplacent presque toujours avec avantage l'heureuse influence du soleil. Les contrées méridionales, avec leur magnifique soleil, donnent des vins médiocres; mais ne quittons pas Saint-Faréol-dans-les-Bois. Son église, du XIVe siècle, est bâtie si au bord du mamelon principal, qu'elle semble toujours près de rouler, au moindre orage, dans les champs d'asperges dont la plaine est semée. Les asperges de Saint-Faréol sont en haute réputation aux environs. Des deux côtés de cette bonne grand'mère d'église se rangent les plus vieilles maisons de la commune, si l'on peut donner ce nom à des tas de plâtres crevassés, si parfaitement désunis que l'on aperçoit non-seulement les ais et les mortaises pourries, mais le jour filtrant de toutes parts à travers ces matériaux délabrés. Rien n'est charmant comme de voir paraître aux croisées branlantes de ces antres de jolies têtes de villageoises, coiffées d'un madras rayé. Le dimanche, il y a de délicieux tableaux à saisir. Tout est en mouvement sur la ligne de ces maisons et de ces croisées. C'est la collerette qui finit de sécher, c'est le fer à repasser qu'on approche d'une joue rose pour s'assurer qu'il ne roussira pas le linge, c'est une longue chevelure blonde prise entre les dents du peigne, c'est la croix d'or admirée cent fois. On se hâte, on s'impatiente, car le dernier coup de la messe a sonné.

La *grande place* de Saint-Faréol n'est pas plus grande que Saint-Faréol n'est dans les bois; on l'appelle grande sans doute parce qu'il n'y en a pas d'autre à lui comparer. Elle est pavée, mais le cailloutage est si dur, si blessant, qu'on préférerait marcher dans les terres labourées. Du reste, la grande place a ses établissements de rigueur à offrir aux étrangers : la mairie avec un cadran

solaire, le café et ses deux banquettes, le cabinet de lecture où l'on vend aussi du tabac, et le marchand de vins dont l'enseigne, sans qu'on sache pourquoi, présente l'image chaudement enluminée d'un sapeur de la garde nationale. C'est sur cette place que se trouve aussi le bureau de poste de M. Leveneur, lequel cumulant, selon l'usage de beaucoup de directeurs de poste, tient l'épicerie en gros et en détail, la poudre de chasse, les artifices pour les fêtes, et tous les instruments de pêche.

A partir de ce plateau assez vivant l'été, et à l'époque de la chasse particulièrement, le village descend avec rapidité vers la plaine, qui de ce côté est d'une richesse remarquable. Les dernières maisons de ces rues inclinées touchent déjà aux murs des magnifiques parcs dont la campagne est couverte. Beaucoup de familles anglaises qui ont leurs enfants aux colléges d'Orléans et de Tours habitent ces propriétés seigneuriales, appartenant aujourd'hui en grande partie à des maîtres de forges de la Sologne. Ceux-ci vivent avec douze cents francs, et se font des revenus de quinzé à vingt mille francs.

A une demi-heure de marche environ, on trouve *la Prairie*, vaste et beau terrain placé entre la commune de Saint-Faréol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors-des-Bois. C'est une immense prairie dont les habitants des deux communes voisines ont fait, sans le vouloir, une charmante promenade. Ils ont tracé à frais communs un canal autour de cette plaine de verdure, et planté quatre rangées d'arbres sur les deux berges, ce qui a formé des allées très fraîches, et découvrant à leur extrémité le village de Saint-Michel. Comme l'agrément est rarement le motif qui entraîne les communes à se mettre en dépense, on se demandera celui qu'ont eu Saint-Faréol et Saint-Michel pour se donner une si délicieuse promenade : ce motif, le voici. Saint-Faréol n'est pas riche, mais il est laborieux ; Saint-Michel est à l'aise, mais il doit sa position à l'activité de Saint-Faréol. L'industrie de Saint-Michel est dans la fabrication des toiles peintes et des châles; elle réclame une multitude de bras, et Saint-Faréol les fournit. Afin que le chemin fût plus court aux ouvriers, il fallait le rendre meilleur. L'ancien chemin n'était plus praticable. On l'agrandit, on prit sur la prairie, et l'on profita d'une petite rivière, *la Serpente*, qui passe près de là, pour alimenter un canal. L'endroit reçut de ces améliorations une physionomie nouvelle. Chaque fabrique, chaque manufacture se dessina; sur les côtés du chemin, des carrés de gazon, des jardins anglais, de petits parterres, riante préface de la maison de travail dont l'aspect est toujours si sévère. Enfin la Prairie devint une délicieuse promenade, le rendez-vous des habitants des deux communes, l'endroit où les amants se voient pour la première fois, celui où les gens de la fabrique et les gens de la campagne se rencontrent le dimanche pour danser, quoique ces derniers n'aiment guère les mœurs de la population ouvrière. La Prairie a une place forcée, on le voit, dans le souvenir de toutes les choses un peu mémorables. On s'est vu tel jour à la Prairie, on se rencontra à telle heure du soir sur la Prairie. Il ne faut pas cependant qu'une jeune fille y soit vue trop tard. Un proverbe de l'endroit dit même : *Trop tôt à la Prairie, très tard se marie.*

Ancien garde-chasse du prince, M. Leveneur, dont nous venons d'indiquer la demeure, est une autorité dans le pays; mais, comme toute autorité, il est plus considéré qu'aimé, et encore cette considération ne résiste-t-elle pas toujours à l'analyse. De quel prince M. Leveneur a-t-il été le garde-chasse ? Ici commence déjà l'ambiguité. Il avait été employé chez M. de Meursanne, qui était loin d'être prince; simplement comte, mais resté excessivement riche, parce qu'il avait eu le courage de ne pas émigrer, il avait repris sous la restauration l'ancien train de vie de sa maison, connue par ses goûts pour la chasse. Les écuries du prince de Condé pouvaient seules être comparées à celles de M. de Meursanne. Il avait quarante chevaux, de beaux chenils fournis par l'Angleterre, enfin les plus riches équipages de chasse qu'il y eût en France, toujours, bien entendu, après ceux du prince de Condé. Mais quelque liberté qu'il laissât à ses gens de le voler, et les employés de sa maison ne s'en faisaient pas faute, il était difficile de comprendre comment il aurait été la seule cause de la fortune qu'on attribuait à M. Leveneur. Que son ancien garde-chasse eût bénéficié sur l'achat et la revente des chevaux, la coupe des bois, les foins et autres trafics, c'est incontestable; mais ces gains n'expliquaient pas la position qu'il s'était créée depuis la mort de son protecteur. M. de Meursanne ne lui avait laissé en mourant qu'une pension de quinze cents francs. Ainsi cette pension et les profits de son bureau de poste, qu'il devait à l'influence du neveu du comte, auraient dû composer, plus quelques économies, la masse de ses biens réels.

Or, se demandait-on dans le village de Saint-Faréol et au loin, comment Leveneur achète-t-il toujours, depuis dix ans, des quartiers de terre, des vignes par-ci, des carrières d'ardoises par-là, des moulins, des bois ? Où prend-il tout cet argent ? Il prête à gros intérêts. Leveneur prêtait sans doute; et qui ne prête pas dans les campagnes ? Mais eût-il prêté encore davantage, il n'au-

rait jamais pu, avec les intérêts les plus usuraires, faire les acquisitions dont il s'arrondissait sans cesse. D'année en année, sa réputation d'homme riche s'étant considérablement accrue, on l'appelait souvent M. Leveneur le riche devant les étrangers, auxquels on le citait comme dans d'autres pays on cite un monument. « Ce monsieur qui passe, vous disait-on, c'est M. Leveneur le riche; ce monsieur qui rentre chez lui en cabriolet, c'est M. Leveneur; ce monsieur qui fume sur sa porte, c'est le riche M. Leveneur. »

Il aimait beaucoup en effet se placer devant sa porte, et y fumer des heures entières comme pour répondre à l'admiration de ses concitoyens. Malgré ses cinquante-huit ans, il avait conservé sa haute taille, ses jambes de chasseur toujours serrées dans des guêtres de cuir, et sa tête carrée ombragée par de gros favoris gris-blonds. Comme si la nature n'avait rien voulu faire sans raison, elle lui avait donné un nez large et inquiet comme celui des bassets d'Écosse, et des yeux verts toujours en arrêt. Ses épaules rondes et arquées, ainsi que les ont les hommes forts, se terminaient par des mains velues qui auraient étouffé un sanglier. L'habitude de vivre au soleil et au grand air pendant qu'il remplissait les fonctions de garde-chasse auprès de M. de Meursanne avait tanné la peau de son visage et jeté des rousseurs sur ses joues. C'est aussi à cette existence en pleine campagne, laborieuse, active, toute de soumission au maître, toute de commandement sur les animaux, qu'il devait un caractère par moment docile et humble, parfois violent et terrible comme un coup de fusil. De son troisième mariage avec la fille d'un fermier du comte de Meursanne, il n'avait qu'une enfant, charmante et malheureuse créature qui entrait alors dans sa dix-huitième année. Issue d'une source vivace, Manette opposait aux fatigues dont on l'accablait un tempérament pur, une constitution de race : l'abus du travail n'avait pas encore eu d'action sur l'émail de ses contours; ses formes rondes et fines avaient conservé en elle les charmes de l'enfance, et laissaient entrevoir une merveilleuse jeunesse. Sous un simple bonnet à la paysanne dont les côtés s'appliquaient avec leurs mille petits plis sur ses cheveux noirs et venaient partager la conque délicate de ses oreilles, descendait grave, réfléchi, mais correctement beau, un visage frais, adorable. Le front, par sa blancheur suave, donnait une valeur extraordinaire à l'éclat des yeux, à la longueur soyeuse des cils, ces conducteurs électriques et mystérieux de toutes les étincelles parties de l'âme, du cœur et de l'esprit. Noirs et voilés, les yeux de Manette disaient et cachaient à la fois l'innocence et l'ardeur de ses sentiments. Sa bouche était riante; elle allait vers le désir, l'émotion, tous les appels extérieurs, ainsi que la saillie un peu relevée de son nez, en cela d'un ensemble miraculeux avec le dessin des lèvres et l'avancement délicatement charnu du menton. En harmonie avec ce délicieux visage, le cou de Manette, l'arc de ses épaules, le dessin de ses bras, de sa poitrine jetée en avant comme un bouquet, offraient le caractère d'une fille de la campagne que le hasard de la beauté et les soins d'une éducation choisie ont élevée au-dessus de son rang, sans la confondre avec les personnes de la ville. Si Manette, pour être comprise, avait besoin d'être comparée, on dirait qu'elle ressemblait, mais à une foule de nuances près cependant, à ces ravissantes demoiselles de compagnie qu'on voit à Vienne et à Berlin, à ces types divins que Van Ostade, Skalken et Miéris ont immortalisés dans leurs tableaux sous le nom de *la belle fileuse*, de *la belle chocolatière*, etc.

Manette, la demoiselle de comptoir, le commis du bureau, le garçon de peine de la boutique, le souffre-douleur de la maison, avait été élevée dans la meilleure institution d'Orléans. Non que son père, orgueilleux à la manière de certains parvenus, eût voulu, en lui donnant cette brillante éducation, faire pompeuse montre de sa fille. Tout au contraire, l'éducation de Manette avait été une obligation pour lui, une violence exercée sur ses projets, comme il va être dit; et aussi la pauvre enfant ne savait souvent comment s'y prendre pour cacher la blancheur de son intelligence ou pour ne pas la salir au contact de tant d'épiceries et de comestibles.

Manette devait suffire à tous les travaux de la maison, de la boutique et du bureau. Elle était partout: il lui fallait répondre aux gens qui venaient acheter, à ceux qui accouraient pour réclamer des lettres ou en affranchir, à sa mère qui la gourmandait sur sa lenteur à terminer le ménage. Elle ne posait pas à terre. On la voyait tantôt la balance, tantôt le timbre, tantôt le balai à la main, ou au bas de l'échelle pour recevoir les paquets de la diligence. Ici on la sonnait, là on l'appelait, là on la grondait. Et malheur à Manette si elle se trompait en rendant la monnaie à l'acheteur, ou sur quelque menu détail de ses nombreuses fonctions! M. Leveneur s'emportait et finissait par dire avec un gros juron : — C'est un garçon qu'il m'aurait fallu et non une femmelette comme ça !

On ne devine pas quel surcroît de travail et de peine M. Leveneur aurait pu imposer à un garçon de l'âge de sa fille. Levée avec le jour, Manette ne rentrait pas dans sa chambre avant minuit, même l'hiver, quand toute la population de Saint-Faréol dormait déjà de ce sommeil particulier aux habitants des villes au-dessous de trois mille

âmes. Depuis neuf heures jusqu'à minuit, elle restait dans l'arrière-boutique occupée à filer, et il ne fallait pas qu'il lui arrivât de lever les yeux au plafond pour savoir ce qui pouvait faire veiller si tard son père et sa mère, ni de s'endormir sur son rouet. Trahie alors par son silence même, elle appelait l'attention de son père, qui ouvrait doucement le judas de la pièce supérieure et lui jetait un verre d'eau glacée sur la tête en lui disant : — Voilà de l'eau pour faire aller le moulin. Soudain la pauvre enfant, réveillée en sursaut, effrayée de la voix de son père, se frottait les yeux, agitait le pied, tirait le chanvre et reprenait sa tâche.

A minuit, elle regagnait sa chambre placée au second et dernier étage de la maison, et son unique distraction était de rester pendant quelques minutes accoudée sur la croisée taillée en œil de bœuf, pour voir la campagne, pour respirer l'air de la nuit. Quand le temps était clair, Manette apercevait à travers le rideau mobile des peupliers plantés sous ses fenêtres et trois fois hauts comme la maison, la promenade de la Prairie. Si le temps était sombre, elle voyait rougir à travers le brouillard les milliers de croisées des manufactures qui bordent cette promenade. Un vague instinct, un de ces mouvements prophétiques comme il en court dans le sang de la jeunesse, toujours sur le trépied, semblait confier à Manette qu'elle n'attachait pas, qu'elle ne concentrait pas sans motif son attention sur ce point isolé dans la campagne. Elle y revenait malgré elle. Ces aspirations secrètes, mystérieuses comme l'âme d'où elles émanent, avaient-elles trouvé leur explication? Mais une fois, par une belle soirée de printemps, Manette, qui ne se mettait ordinairement à cette croisée chérie qu'après s'être à demi déshabillée, y courut aussitôt entrée et parcourut avidement du regard la ligne lumineuse des manufactures pour en distinguer une. Sa recherche paraissait pleine de désir et d'inquiétude. Elle avait caché sa lampe, de peur d'être vue. Naïve crainte! Qui donc, à une lieue de Saint-Faréol-dans-les-Bois, aurait songé à s'assurer que c'était Manette, la fille de M. Leveneur, qui avait les yeux fixés sur les usines de Saint-Michel? D'ailleurs, comment deviner dans quelle pensée elle se livrait à cette timide perquisition?

— La voilà! s'écria Manette dans une explosion de joie; les deux ormes, la toiture en flèche, un corps de logis et deux pavillons! — C'est là qu'il est.

Madame Leveneur n'était pas une mauvaise mère; elle souffrait quelquefois des durs traitements exercés par son mari sur leur enfant, mais deux causes l'empêchaient de faire prévaloir ses bons sentiments. Fille de fermier, élevée elle-même très rudement, elle ne voyait pas toujours un sujet de peine dans les obligations accablantes et serviles de Manette. Ensuite elle craignait son mari au delà de toute expression. Elle l'avait épousé par convenance, car on se marie ainsi, même dans la campagne. Il avait convenu à son père qu'elle devînt la troisième femme d'un garde-chasse de M. de Meursanne, d'un homme qui, avec son habit vert à boutons d'or portant des têtes de loup, pouvait passer pour une espèce de colonel parmi les gardes champêtres, qui avait la haute main sur les foins, et le droit ou la liberté de chasser le gibier dans les parcs, bois et terres du château. Madame Leveneur craignait beaucoup son mari, disons-nous; cette crainte allait parfois jusqu'à la terreur. Elle avait peur des emportements d'un homme que rien ne retenait, ni le respect ni l'usage, ni l'éducation, ni l'ombre d'un sentiment religieux, quand la colère s'emparait une fois de lui. Toute la violence du chasseur lui montait au cœur, au visage, au cerveau; il ne se connaissait plus. Il frappait, il renversait, il aurait même tué. Un jour que son cheval avait deux fois refusé d'entrer dans un chemin qu'il n'avait pas l'habitude de prendre, Leveneur lui enfonça son couteau de chasse dans le ventre et l'abattit mort à ses pieds. Ce cheval lui coûtait quinze cents francs.

On comprend qu'un caractère pareil fût peu maniable, surtout pour une femme chez laquelle la crainte était à ce point passée en habitude, qu'elle avait coutume de dire : Avant que Leveneur ne me tue, je voudrais bien voir ou faire telle chose. Peut-être s'exagérait-elle le danger de sa position : elle avait sur son mari un motif secret d'autorité bien réel et excessivement puissant au moyen duquel non-seulement elle le tenait en sa dépendance, mais avec lequel, pour peu qu'elle l'eût voulu, elle aurait reconquis son autorité de femme et de mère, et eût fait son bonheur intérieur et celui de sa fille. Néanmoins la peur était plus forte chez elle que le désir de s'assurer cet immense avantage. Ce secret imposait à madame Leveneur de très grandes précautions pour que sa fille ne le découvrît pas; mais Manette avait déjà sinon des soupçons, du moins des inquiétudes; et ce sont ces inquiétudes vagues qui la faisaient souvent regarder au plafond de l'arrière-boutique en filant son lin dans les longues soirées d'hiver.

Tous les mauvais procédés dont on accablait Manette ne l'empêchaient ni d'être fort jolie ni fort souhaitée en secret par les jeunes gens de Saint-Faréol. Ils savaient qu'au bout de cet enfer il y avait pour elle une riche dot et un héritage d'une valeur incalculable; mais les désirs s'arrêtaient tremblants à la porte de l'opulent épicier. Nul ne

se sentait assez brave pour aller demander à M. Leveneur la main de Manette, sans avoir quelque cent mille francs à lui montrer en portefeuille ou à l'horizon sous la forme de vastes prairies ou de bois d'un grand prix. Qui sait jusqu'à quel point un homme comme l'ancien garde-chasse pouvait pousser la brutalité du refus ?— Elle ne se mariera pas dans la commune, ajoutaient les ambitieux pour adoucir en eux l'amertume d'une impossibilité radicale à aspirer à la fille de M. Leveneur, car personne ici n'a même vingt mille francs à faire reluire aux yeux de ce richard. Il ira la marier à Tours ou à Orléans, à moins qu'il n'aille lui chercher un mari jusqu'à Paris. Quant à ceux qui comptaient sur le seul agrément de leur personne pour plaire à Manette, et de là arriver à surprendre le consentement de sa famille, ils auraient pu tout aussi bien rêver une alliance avec une princesse du sang. Manette ne se montrait nulle part, ni aux bals ni aux fêtes de village; elle ne sortait pas, allait rarement à la messe, car sa présence était toujours nécessaire à la boutique. Chercher à lui parler lorsqu'elle y était, c'eût été vouloir entrer en conversation avec un général au moment où il ordonne le feu sur toute la ligne. Une fois la boutique ouverte, la pauvre enfant n'avait plus alors ni cœur, ni âme, ni jeunesse; elle avait des ailes pour courir d'une place à l'autre, des yeux pour lire les étiquettes, des mains pour rendre la monnaie, mais à celui qui lui aurait dit: Vous êtes jolie, elle aurait répondu : — Pour combien en voulez-vous ?

D'ailleurs, si Manette eût fait mine d'aimer quelqu'un, elle eût couru ces trois risques : ou d'être enfermée dans un couvent, ou d'être tuée sur la place, ou bien, et c'était la plus aimable chance à courir, elle aurait entendu son père lui jurer que, tant qu'il vivrait, elle ne serait la femme de personne. Elle savait cela parce que sa mère le lui avait à peu près dit, et parce qu'elle le lisait chaque jour elle-même dans le caractère de son père. Mais ce qu'elle n'avait pas pu deviner, c'est que celui-ci commençait vaguement à la destiner au conducteur de la diligence de Bourges, à l'adorable Lanisette.

Pour se rendre compte d'un pareil choix chez M. Leveneur, choix que son caractère seul n'expliquerait pas, il est nécessaire de reculer de quelques années en arrière, de remonter à l'époque où il était employé chez le comte de Meursanne. A l'exemple de tous les grands amateurs de chasse, le comte n'avait de goût que pour la société des gens dévoués à cet exercice, qui savaient parler avec lui chiens, meutes, chevaux, et en parler toujours. Il n'était pas difficile sur la qualité de ses interlocuteurs. Tant qu'il vécut, la familiarité se maintint au château; mais du jour où il mourut à la suite d'une mémorable chasse de trente-six heures, dont dix-huit en plein soleil d'août, les choses changèrent totalement. Le neveu du comte, son héritier universel, peu amateur de chasse, mais économiste, philanthrope, partisan du perfectionnement moral des classes inférieures de la société, voulut s'enquérir de la valeur des serviteurs du château avant de les conserver près de lui à titre onéreux. L'examen fut fatal à Leveneur qui ne savait rien hors du vocabulaire de la vénerie. Il lui fut même impossible de cacher qu'il ne savait ni lire ni écrire. Sa disgrâce fut arrêtée. Cependant, comme il avait été au service du comte pendant de longues années, le neveu ne le remercia qu'après avoir fait placer sa fille Manette dans le meilleur pensionnat d'Orléans, et obtenu pour sa femme le bureau de poste de Saint-Faréol-dans-les-Bois. L'indemnité, quoique belle, n'amortit pas le choc terrible que Leveneur avait reçu. Une honte intolérable aggravait la douleur de sa chute. On le renvoyait parce qu'il ne savait pas lire; on conservait la plupart des autres employés, parce qu'ils possédaient cette science qu'il était trop âgé pour acquérir. De là vint et s'implanta profondément en lui la haine, l'horreur de tout ce qui ressemblait à de l'instruction; le mépris le moins déguisé pour tout ce qui n'était pas qualité physique, force corporelle et brutale. Cependant, pour ne pas perdre les dernières faveurs du neveu de son protecteur, il consentit à mettre sa fille en pension; mais il se promit, dans son âme ulcérée, d'effacer en elle autant qu'il le pourrait, de lui faire regretter à chaque instant les connaissances qu'elle rapporterait à sa sortie. Il se réjouissait d'avance en pensant qu'il aurait la facilité d'avilir dans sa fille, chez lui, cette instruction, ce savoir, cette odieuse science dont il était privé et à cause de laquelle il avait perdu la moitié, la plus belle moitié des avantages qu'il espérait retirer de sa position au château de Meursanne.

Ceci justifie sa sympathie pour le conducteur de la diligence de Bourges et sa froideur pour sa fille Manette, qu'il projetait de lui donner en mariage.

Chaque jour s'augmentait pourtant l'envie de la jeunesse de Saint-Faréol, en voyant d'un côté la fortune de M. Leveneur grandir et s'étendre, de l'autre la beauté de sa fille Manette se développer dans la même proportion. Pas de conversation qui ne les ramenât invariablement l'un et l'autre; c'était un intarissable sujet, mais un sujet dont le dernier mot était toujours le doute et le découragement. L'idée devint fixe après avoir été contagieuse. Elle fut si invinciblement scellée au cerveau des jeunes gens, qu'aucun d'eux n'osa plus se marier

de peur de laisser échapper l'occasion d'épouser Manette, véritable pomme d'or des Hespérides gardée par un dragon. Vainement les mères, les tantes, ces intermédiaires naturels, essayèrent-elles d'approcher de M. Leveneur. Il profita de leurs faux prétextes d'introduction pour leur vendre plus cher ses marchandises.

L'irritation était à son comble, quand un premier clerc de notaire, nommé Janton, témoin silencieux de tous les assauts tentés sans succès contre la forteresse de M. Leveneur, se dit comme ce philosophe grec : — C'est de ce côté-ci que chacun attend que le soleil se lève ; tournons-nous de l'autre côté pour le voir paraître. Sa pensée était celle-ci : — Il y a peu à espérer d'avoir la fille par la fille ; encore moins de l'avoir par son père : ayons-la par sa mère. Attaquons madame Leveneur. — C'était hardi, mais c'était neuf.

Janton avait été chargé autrefois par le père de madame Leveneur de régulariser quelques affaires contentieuses de la famille. On s'adressa naturellement à lui, à la mort du vieillard, pour écarter les difficultés qui gênaient l'opération des partages. Il termina tout, et il fut payé de ses peines. Jusqu'ici on ne devine pas comment Janton entrerait par une voie judiciaire chez Leveneur. Un clerc de notaire ne se décourage pas pour si peu ; surtout un clerc de quarante ans, rongé d'ambition, ayant vu trois générations de notaires faire fortune dans l'étude où lui était resté aux maigres appointements de quinze cents francs. Aussi avait-il des bouffées de tristesse et de désespoir, comme les vieilles filles seules en éprouvent quand le mari ne doit plus résolument se présenter.

— J'ai mon affaire ! s'écria-t-il un soir d'hiver en secouant la neige de sa vieille redingote d'alpaga, qu'il jeta ensuite avec dédain sur une chaise, lui si soigneux ! comme s'il n'était plus destiné à l'endosser. Justement, c'est demain dimanche, pensa-t-il ; les Leveneur ont moins d'occupation ; madame Leveneur pourra me recevoir. Écrivons-lui que nous avons à l'entretenir d'une affaire qui l'intéresse au plus haut degré.

Son billet écrit, Janton, qui n'avait pas de domestique, le porta lui-même à la boutique de madame Leveneur, ayant soin, quoiqu'il fût déjà tard, de n'être pas aperçu de quelque habitant. Dieu sait jusqu'où seraient allées les interprétations, les inductions ! Un vieux clerc a la prudence monacale d'une sœur tourière.

Manette fermait la boutique quand Janton lui tendit le billet. — C'est vous, monsieur Janton ? Vous m'avez fait peur. — Ah ! ce n'était certes pas mon intention, belle enfant. — Vous désireriez ? — Que vous eussiez l'extrême complaisance de prendre ce billet. — Et pourquoi ? reprit Manette étonnée. — Pour le remettre de ma part à madame votre mère. — Je n'y manquerai pas, dit Manette en souhaitant le bonsoir au clerc et en se courbant pour entrer dans le panneau fermé par la demi-clôture de la porte, qu'elle ferma entièrement dès qu'elle fut passée. — Le premier pas est fait, dit Janton, qui rampa le long des murs pour regagner son étage glacé. — C'est la sommation sans frais, ajouta-t-il. — Bientôt la contrainte par corps !

Il rit du joli mot qui lui était échappé dans l'ivresse de son premier bonheur.

Quand il fut dans son lit, il vit passer comme dans un rêve de vertes prairies, des bois touffus, des champs de blé qui ondulaient, et qui étaient à lui ; ensuite, sa jeune femme Manette, vêtue en nouvelle mariée ; il se vit passer lui-même, en grand costume, tenant dans la main droite la main de la belle Manette, et dans la main gauche son contrat de mariage, orné de faveurs bleues et roses. Dans le fond du tableau, il lisait sur une banderole ces mots, écrits en traits de feu : *Opportune Janton, notaire royal.*

Manette remit le billet de Janton à sa mère, qui, après l'avoir lu, dit : — Ah ! cet excellent M. Janton ! Y a-t-il longtemps que nous n'en avons entendu parler ! Qu'a-t-il donc à me dire ?

Si Janton eût entendu ces mots mielleux sortir de la bouche de madame Leveneur, il n'aurait plus douté de son bonheur futur. Quelle suave espérance ou plutôt quelle ravissante certitude eût réjoui son âme ! Mais n'était-il pas déjà heureux ? Il rêvait.

Madame Leveneur se livrait à quelques conjectures pour deviner ce qu'avait de si important à lui communiquer M. Janton, et Manette préparait son rouet, quand M. Leveneur cria par le judas : — Monteras-tu, madame Leveneur ? — J'y vais. — Allons, vite. — Mais je monte. — Tout de suite ! — Quel homme ! quand cela finira-t-il ? murmura madame Leveneur en soupirant, et en regagnant l'escalier tortueux qui conduisait de l'arrière-boutique au premier étage.

Pendant qu'elle gravissait les marches obscures de l'escalier, M. Leveneur, dont la figure était restée collée au judas, dit à Manette :

— Et toi, tu n'oublieras pas que demain nous avons Lanisette à dîner, entends-tu ? — Demain ! — Pourquoi non ? — Je ne dis pas.... — Voici le menu : trois livres de bœuf bouilli, une oie à la broche, des haricots sautés, une friture, des beignets de pommes et une salade. Arrange-toi ; il faut que Lanisette soit content. Tu monteras de la cave huit bouteilles de vin. — Huit bouteilles ! — Oui, mademoiselle ; qu'avez-vous à dire ? — Rien, mon père. — Je croyais.... Il n'est que dix heu-

res, travaillez, ne perdez pas votre temps. Si vous avez froid, marchez.

Le judas fut fermé. Manette resta seule dans l'arrière-boutique et fila jusqu'à minuit, non sans jeter souvent les yeux sur la pendule, et sans les porter quelquefois sur le plafond pour chercher à pénétrer, étrange et perpétuelle énigme, la cause des longues veillées de son père et de sa mère.

Après avoir entendu sonner minuit, elle arrangea la mèche de sa lampe et monta, glacée par le froid, à sa petite chambrette. Une fois sa porte verrouillée, elle courut à la croisée, et son regard, sans se poser sur la campagne couverte d'un tapis de neige, alla droit à la petite fenêtre de la maison, dont la vue lui avait fait pousser un cri de joie le jour qu'elle la découvrit, là-bas, là-bas, au bout de la Prairie. Une lumière y brillait. — Il veille encore, dit Manette : il m'attendait!

Tout à coup Manette ne sentit plus le froid.

La fille de M. Leveneur cacha alors la lumière de la lampe derrière un grand carton à chapeau.

Au même instant la lumière de la croisée éloignée disparut aussi. — Il sait que je suis ici, dit Manette, qui se hâta d'ouvrir un tiroir et d'y prendre plusieurs morceaux de bougie. Elle en alluma d'abord deux qu'elle plaça sur le manteau de la croisée, derrière la vitre de l'œil-de-bœuf, et elle attendit.

Deux petites clartés, qui scintillèrent au fond de la perspective, répondirent à ce signal.

Pendant tout le temps que brûlèrent ces quatre petites flammes séparées par la distance d'une lieue et une plaine glacée, Manette ne cessa de regarder avec un long attendrissement la maison isolée, et cette contemplation fit tomber peu à peu le voile de tristesse dont son visage était couvert. Une douce langueur remplaça cette empreinte de souffrance. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, ses yeux se fermèrent à demi, et sa tête tomba, mélancolique et rêveuse, sur sa main. Je souffre ici, mais on m'aime là-bas, semblait-elle dire, et je suis presque heureuse de ma souffrance, car la compensation est bien douce à mon cœur. Elle laissait voir sans rougir, — personne n'étant là pour l'observer, ni celui qu'elle aimait, ni ceux qui lui auraient fait un crime d'aimer; — elle laissait voir l'entier abandon de son âme, l'ardeur naïve de sa jeune passion, son amour enfin. Le silence de la nuit, la blancheur sereine de la campagne, jusqu'au froid, jusqu'à cette mort universelle de la nature, contribuaient à exalter en elle cette première liberté de la jeune fille qui aime peut-être plus que son Dieu qu'on lui a imposé, plus que sa mère qu'elle n'a pas choisie, cet être qu'elle a deviné, trouvé, accepté seule dans l'univers, et dont elle fait un dieu par sa volonté et son droit.

Les deux petites bougies allumées par Manette s'éteignirent; quelques secondes après, l'obscurité se fit à la croisée lointaine.

Manette n'en alluma plus qu'une seule, qu'elle plaça à l'endroit où venaient de s'éteindre les deux autres.

Le même signal fut répété. — Suis-je heureuse! ô mon Dieu! s'écria Manette.

La correspondance établie entre elle et la personne qui répondait si exactement à ses signaux, n'était que le moyen ingénieux, primitif, auquel nous devons peut-être le télégraphe; la transmission d'une pensée à travers l'espace par le jeu des lumières; langage limité, mais prompt, créé par un prisonnier ou par un amant; celui-là voulait dire : sauvez-moi! celui-ci : aimez-moi!

Il était convenu entre Manette et son fidèle correspondant que les deux lumières signifiaient : *Je suis ici! et vous, êtes-vous là-bas? — J'y suis*, répondaient deux clartés. Une seule après deux autres, quand celles-ci étaient consumées, signifiait : *Je vous aime toujours. — Je vous aime toujours* était la réponse que faisait la flamme isolée qui paraissait à l'autre bout de l'horizon.

Après avoir depuis quelques minutes allumé et placé trois bougies, Manette poussa un cri de surprise : — Qu'ai-je fait? dit-elle en se hâtant d'en ajouter une quatrième; j'avais oublié que je ne devais employer le nombre trois que pour annoncer quelque grand danger! Je l'aurai effrayé; que va-t-il supposer s'il n'a pas deviné mon erreur à la précipitation que j'ai mise à ajouter une quatrième flamme aux trois autres? Mais il l'aura devinée sans doute, et ce dernier signal l'aura rassuré.

Le dernier signal employé par Manette avait pour sens ceci : *Je suis heureuse.* — Il m'a répondu, dit Manette en mettant son petit bonnet de nuit en percale; *il est heureux aussi*.

Elle éteignit les quatre bougies et tomba à genoux pour faire sa prière.

Dieu doit être indulgent pour les amoureux, car ils sont fort distraits; et Manette aimait beaucoup. Voici comment elle avait connu, sans que sa mère ni son père, lui si clairvoyant, eussent le moindre doute, celui qu'elle aimait depuis six mois.

Semblable au grand Frédéric, qui, s'il eût été roi de France, disait-il, n'aurait pas voulu qu'il fût tiré en Europe un seul coup de fusil sans sa permission, M. Leveneur ne voulait pas qu'il se fît une grande affaire sans en avoir sa part. Or, à cette époque on faisait beaucoup d'affaires en France; on mettait tout en actions. Les petites localités imitèrent les grandes, qui, pour leur malheur, imitèrent Paris.

Parmi les établissements qui s'imaginèrent tripler leur valeur en ayant recours à ce mode de gestion, il faut compter la principale manufacture de châles de Saint-Michel-hors-les-Bois. Sa constante prospérité ne lui parut plus au niveau du siècle. Qu'est-ce qu'une industrie, se disait-on alors, qui n'enrichit pas en cinq ans? Est-ce qu'on a le loisir d'attendre? Les opérations industrielles veulent être conduites à la vapeur; il faut y introduire l'activité des chemins de fer. On n'introduisit que la banqueroute; mais nous n'écrivons pas l'histoire de ces temps-là.

Dès que Leveneur, un des premiers prévenus, eut vent de l'affaire, il songea à s'édifier sur la valeur de la manufacture. Avant d'échanger du bon argent contre des actions, il était prudent d'agir ainsi. Il poussa la réserve jusqu'à ne pas aller directement à la fabrique de châles dans l'intention formelle, avouée, d'en connaître l'importance. Il prit un détour. Un dimanche, il dit à sa femme et à sa fille de fermer la boutique et de s'habiller. Les deux femmes obéirent. — Nous allons à la Prairie. — A la Prairie! s'écrièrent-elles; et pourquoi faire? — Pour nous promener apparemment. — La mère et la fille se regardèrent comme pour se demander réciproquement ce qu'il fallait croire. Ce ne fut pas non plus un léger étonnement pour les gens du pays de voir l'ancien garde-chasse, assez connu pour son peu de complaisance conjugale, promener sa fille et sa femme.

— Voudrait-il enfin, disaient les uns, marier Manette, qu'il vient l'étaler ainsi en plein dimanche à la Prairie?

On se figure si les coups de chapeau plurent de toutes parts autour des Leveneur. Leur présence fut un véritable événement. Pour échapper à une curiosité gênante, Leveneur proposa d'aller visiter au bout de la Prairie la manufacture de châles de M. Commandeur. Par-là ils donneraient à la foule le temps de les oublier, et ils verraient un établissement qui méritait d'être connu.

Ils quittèrent une des grandes allées pour suivre la berge beaucoup moins couverte de promeneurs et tout émaillée de belles marguerites de mai. Manette en choisit une qu'elle plaça à sa ceinture. Ils arrivèrent bientôt à la fabrique, où ils furent parfaitement reçus par les contre-maîtres, qui offrirent de leur montrer du commencement à la fin les transformations par lesquelles passe la laine avant de devenir ces beaux châles, objets de tant d'envie.

Il faudrait n'avoir pas l'ombre d'intelligence pour rester froid devant les admirables métiers qui servent à ourdir ces trames sur lesquelles des mains miraculeuses jettent à l'infini des couleurs et des formes. Les deux femmes louaient beaucoup. Manette d'une façon aussi banale qu'elle le pouvait, de peur, en ne mesurant pas ses expressions, de paraître trop savante, trop grande dame à son père. Quant à M. Leveneur, il faisait toujours suivre ses compliments de ces mots : — Et combien fabrique-t-on de châles par an? quel est le prix de revient? quelle est la moyenne du bénéfice sur un châle? — Et cela était dit du ton le plus éloigné de toute apparence d'affaires. Il n'avait pas l'air d'écouter les réponses.

Tout avait été visité, vu, admiré; les visiteurs s'en allaient; M. et madame Leveneur étaient déjà sur l'escalier, lorsque Manette, en appuyant le doigt sur un bouton de porte qu'elle tourna, s'écria : — Nous avons oublié de visiter cette pièce... — Oh! pardon! s'écria-t-elle en rougissant et en reculant vers l'escalier; je pensais... je croyais...

Un jeune homme qui travaillait dans cette pièce s'était levé et engageait beaucoup Manette à entrer, puisque son intention était de connaître dans tous ses détails la fabrication des châles.

M. et madame Leveneur revinrent sur leurs pas.

— Mais, monsieur, dit Manette, nous vous dérangeons.... vous travaillez.... — Je travaille toujours, répliqua le jeune artiste, qui tenait d'une main un godet de couleur et de l'autre un pinceau. Après tout, j'ai tort de vous retenir, et c'est moi qui vous dois des excuses, ajouta-t-il, car vous avez vu ce que présentent de plus curieux les procédés de fabrication. Je ne suis pas même un ouvrier ici. — Ah! mon Dieu! que c'est beau! s'écria tout à coup Manette. — Qu'as-tu? lui dit sa mère. — Regardez, mais c'est admirable. — Ah! mademoiselle, dit Engelbert, le jeune artiste alsacien, dont Manette exaltait tant l'ouvrage; vous me louez beaucoup trop. Vous voyez, ajouta-t-il en rougissant et en rejetant ses longs cheveux blonds derrière l'oreille, la tâche que je remplis ici. Je suis le dessinateur de la manufacture....

Manette répétait toujours : — Oh! que c'est beau! mon Dieu!

Ce qu'elle admirait ainsi avec tant d'effusion était une aquarelle représentant un riche bouquet destiné à occuper le centre d'un châle que la manufacture avait reçu l'ordre de fabriquer pour la sœur aînée du roi de Naples.

Engelbert avait eu soin, pour composer ce magnifique bouquet, de faire un choix parmi les fleurs les plus aristocratiques, laissant au milieu de toutes la place d'une autre fleur plus belle encore, plus royale. En attendant qu'il l'eût trouvée, l'artiste, pressé dans son œuvre, avait achevé de peindre les autres fleurs; mais il arriva qu'il termina son ouvrage sans rencontrer sous sa main ni dans son imagination la fleur dont il avait be-

soin pour le couronner dignement. Il était dans l'anxiété de sa recherche, lorsque Manette entra dans son cabinet. — Pourquoi donc, lui demanda naïvement celle-ci, frappée du vide laissé au milieu du bouquet, n'avez-vous rien fait pour cacher ce blanc ? Est-ce avec intention ? — Vous mettez le doigt sur la douleur, répondit soucieusement l'artiste. J'espérais toujours placer à cet endroit une fleur supérieure en beauté à toutes celles que vous voyez là ; le bouquet est fini, et je n'ai pas découvert ce que je cherchais, ce que je cherche encore : cette fleur supérieure. — Et pourquoi en mettre une supérieure? reprit Manette, qui ne savait pas qu'en ce moment elle laissait échapper le trait de génie que l'artiste épuisé par sa propre création n'avait pas pu produire. — Quoi! vous croyez, mademoiselle, balbutia Engelbert, qu'une fleur simple au milieu de ces fleurs somptueuses... — Mais, oui, monsieur.... et plus elle sera simple, plus, je crois, cela sera beau.... Tenez, dit Manette en détachant de sa ceinture la marguerite qu'elle avait cueillie à la Prairie, essayez.

Par un hasard merveilleux, la marguerite tomba juste au cœur du royal bouquet, et si pittoresquement qu'Engelbert étonné de l'effet s'écria : Laissez! laissez, mademoiselle, mon œuvre est finie. Voilà donc ce qu'il fallait!

Deux coups de crayon, quelques teintes, ici légères, là fortes, reproduisirent la marguerite, et elle fit admirablement au milieu du bouquet qui, par ce contraste, devint à l'instant même un chef-d'œuvre.

— Vous êtes donc un grand artiste, mademoiselle ? demanda Engelbert à Manette, en remarquant, pour la première fois, la belle coupe de visage qu'il avait sous les yeux. Manette baissa les siens. Cet éloge si vrai, le son de voix de celui qui le faisait, cette âme qui venait de toucher son âme par le lien électrique des arts, l'émurent, la troublèrent ; elle resta muette pendant quelques minutes.

Dans leur trouble mutuel, les deux jeunes gens avaient posé l'un et l'autre une main sur l'aquarelle qu'ils regardaient, et dans laquelle ils semblaient se voir comme dans une glace invisible à tous les autres. En contemplant, celle-ci l'œuvre du jeune artiste, celui-là la pensée à laquelle il devait de l'avoir achevée, ils ne savaient pas combien ils s'occupaient d'eux-mêmes sous le voile de cette réflexion prolongée.

— Voyons, il se fait tard, dit Leveneur en prenant sa fille par le bras, et nous empêchons monsieur de travailler.

— Vous avez raison, mon père, répondit Manette, qui salua Engelbert avec un de ces sourires bons et heureux où Dieu, qui les envoie, pourrait seul lire l'aurore d'une nouvelle existence.

Engelbert, dont le devoir eût été d'accompagner les visiteurs jusqu'à la porte, ne s'éloigna pas de la table et ne détacha pas sa main de dessus l'aquarelle. C'est que sous sa main il y avait la marguerite laissée par Manette.

Les départements de l'est nous donnent ces nouvelles générations d'hommes formées de la nature allemande et française ; hommes sérieux et bons, laborieux et choisis, moitié fer, moitié or, faits de ce qui dure et de ce qui a du prix, infatigables soldats, intelligents commis, robustes ouvriers, artistes ingénieux. Engelbert, le dessinateur de la manufacture de châles de Saint-Michel-hors-les-Bois, était de Strasbourg. Il allait avoir vingt-un ans. Un honnête marchand de toiles de Schlestadt, parent de M. Commandeur, le lui avait adressé comme un dessinateur plein de goût et d'avenir, très capable de diriger la partie artistique de sa manufacture de châles. De faibles appointements lui suffiraient pendant les premières années. Le protecteur n'avançait rien de trop en parlant ainsi d'Engelbert, quoique celui-ci eût pourtant son caractère, car quel enfant d'Alsace n'a pas le sien ? Engelbert, premier prix de l'école de peinture de Strasbourg, croyait parfois au-dessous de lui de dessiner des palmes et des arabesques pour l'ornement des châles. Il avait, lui aussi, rêvé Rome, la grande peinture, les émotions de l'exposition, les récompenses ; mais sa mère, dont il était le soutien, lui avait dit, la rude Allemande : « Travaille pour toi et pour moi ; avant d'être un fils célèbre, commence par être bon fils. » Engelbert avait obéi ; et il était venu se placer dans la manufacture de châles aux appointements de quinze cents francs, somme dont il faisait passer les deux tiers à sa mère.

Son avenir d'ouvrier était beau ; il pouvait parvenir à gagner jusqu'à trois mille francs par an ; mais qui eût osé dire qu'il se contenterait toujours de vivre entre les quatre murs d'une fabrique ? Deux fois déjà il avait été sur le point de la quitter pour aller à Paris ; là du moins, sans cesser d'être ouvrier, il se serait rapproché des ateliers des maîtres ; mais chaque fois qu'il avait manifesté son intention, M. Commandeur, le chef de la manufacture, avait augmenté ses appointements ; en sorte que cette bonté, cet attachement pour lui, avaient fini par le rendre très circonspect en même temps que fort triste. Il restait, mais il souffrait.

Dès que Manette fut partie, Manette de la beauté de laquelle il avait entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas, il lui resta comme un éblouissement moral. Il n'avait jamais pensé qu'à la gloire, il se leva un autre soleil dans son cœur. Il désirait bien encore la célébrité, mais il sentait qu'il ne la

voulait plus pour lui seul. Le désir fut aussi grand, mais il prit une autre direction ; il ne traversait que l'esprit, il passa par le cœur. Enfin l'artiste se complétait, il aimait.

Le soir venu, Engelbert se dit : Quand la reverrai-je? jamais, se répondit-il. Il sortit; la nuit était belle; une nuit de mai. Tout en répétant : Jamais! Engelbert allait vers Saint-Faréol-dans-les-Bois. Tantôt il suivait une allée, tantôt une autre, tantôt il côtoyait la berge et foulait le gazon encore fin, mais odorant. Il n'avait pas eu l'intention de s'éloigner de la fabrique : comment ne s'arrêta-t-il que lorsqu'il fut à Saint-Faréol ?

Il était tard lorsqu'il se trouva sur la grande place; les boutiques étaient fermées. En passant devant celle de M. Leveneur, il remarqua sur l'un des côtés une petite porte restée entr'ouverte. Une lumière brillait au fond d'une pièce divisée par une barrière de bois. Il s'approcha, et il vit alors que c'était le bureau de poste. Quelle ne fut pas sa surprise quand il reconnut dans la personne placée derrière cette barrière, et assise près d'une table sur laquelle elle faisait le triage des lettres, mademoiselle Leveneur ! Entrer, s'approcher de la barrière et s'informer s'il n'y aurait point pour lui une lettre de sa mère, fut moins l'acte de la volonté d'Engelbert que l'impulsion machinale de son être. Manette retint un cri d'étonnement en le voyant. Mouvement étrange et dont elle non plus n'aurait pu se rendre compte, Manette, au lieu d'élever la mèche de la lampe, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire toutes les fois qu'on venait la nuit réclamer quelque lettre auprès d'elle, la baissa, et Engelbert et elle demeurèrent dans une demi-obscurité.

— Monsieur demandait ?... — S'il était arrivé une lettre à mon adresse.

Et aussitôt, étalant devant elle deux ou trois cents lettres, Manette eut l'air, pour cacher son trouble, de chercher activement. — Mais, dit-elle en relevant ensuite la tête, je ne connais pas le nom de monsieur...

Ils n'avaient pensé ni l'un ni l'autre à cette légère difficulté.

— Je m'appelle Jean-Paul Engelbert; l'adresse doit encore porter : dessinateur pour châles à la manufacture de M. Commandeur, à Saint-Michel-hors-les-Bois. — Oh ! ceci je le savais, reprit Manette. — Pardon, je craignais que vous n'eussiez oublié... — Depuis quelques heures seulement !... Voici une lettre pour vous.

Le hasard avait voulu qu'Engelbert, qui n'attendait pas de lettre de sa mère, en reçût une ce jour-là.

— Mais, reprit Manette, je ne puis vous la remettre; je serais en contravention. Il nous est défendu de nous dessaisir d'aucune lettre avant l'heure de la distribution, et elle n'aura lieu que demain à huit heures. Ah ! il est bien fâcheux que vous ayez fait une si longue course pour rien. — Oh ! pas pour rien, dit Engelbert ; car je ne venais pas pour chercher une lettre de ma mère.

Réflexion naïve qui fut suivie de cette question non moins naïve de Manette : — Et qu'êtes-vous venu faire à Saint-Faréol ?

Après sa question, Manette resta elle-même interdite.

— J'étais venu..., dit avec embarras Engelbert, ne sachant pas si j'avais le droit de la garder,... vous rapporter cette reine-marguerite oubliée par vous...

Quel éclat de rire, à pareille réponse, n'aurait pas poussé une jeune Parisienne... qui n'aurait pas aimé. Manette restait dans le silence. — Je ne la garderais que tout autant..., reprit Engelbert,

Cependant la finesse de la femme, celle qui ne fut vaincue que par celle du serpent, conseilla à Manette ce subit changement de propos, et cela le plus naturellement du monde. — Si pourtant vous tenez beaucoup, monsieur, à avoir ce soir même la lettre de madame votre mère, je prendrai sur moi de vous la donner, malgré la défense. — Je n'ai aucun droit à tant de bonté!... — La voilà, dit Manette en tendant la lettre à Engelbert qui y porta soudainement ses lèvres. — Comme il aime sa mère ! pensa Manette, qui ne réfléchit pas que la lettre venait de passer par ses mains.

Ce jour fut le premier dans l'histoire des amours de la fille de M. Leveneur et du dessinateur Jean-Paul Engelbert; entrevue facile qui promettait beaucoup d'autres tête-à-tête, et qui pourtant ne se renouvela plus pour eux. Manette reçut une réprimande terrible de son père pour avoir remis une lettre avant la distribution, et elle tomba du reste, comme auparavant, dans la captivité domestique la plus étroite. Deux courtes entrevues, un soir à l'église, au milieu de la foule ; trois autres, plus rapides encore, dans ce cabinet de la poste où ils s'étaient vus une première fois, composaient la somme des accidents mémorables de leurs amours; mais chaque matin, depuis six mois, ils se voyaient à leurs croisées, si éloignées pourtant l'une de l'autre, et la nuit, à l'aide de ces petites clartés télégraphiques, ils se disaient qu'ils s'aimaient.

Manette était arrivée à cette période du cœur, lorsque M. Leveneur lui avait dit de songer à bien traiter le lendemain M. Lanisette.

On n'a peut être pas oublié que M. Janton, le clerc de notaire, avait aussi choisi ce jour-là pour parler à madame Leveneur d'une affaire qui l'intéressait beaucoup.

A dix heures, Janton franchissait le seuil de la boutique du riche garde-chasse, et sur une invitation de Manette passait dans le fond où l'attendaient monsieur et madame Leveneur.

Le clerc de notaire aurait désiré n'avoir affaire qu'à madame Leveneur, mais la division des pouvoirs était ici tout à fait impossible. D'ailleurs madame Leveneur n'était pas même un pouvoir; elle qui, si elle l'eût voulu... Mais le moment n'est pas venu de dire toute la force qu'elle avait dans la main.

Janton, qui était tout en noir des pieds à la tête, excepté les mains, recouvertes de gants jaune-blanc, exécuta son entrée solennelle dans l'arrière-boutique en posant les pieds dans une jatte de lait destinée à faire une crème pour le grand dîner du jour. Quand il fut remis de ce petit contre-temps, il dit à madame Leveneur, sans pourtant négliger d'intéresser l'ancien garde-de-chasse à son discours; — Vous vous souvenez, madame, que feu votre respectable père, par un caprice de vieillard, n'avait jamais consenti à être remboursé d'une rente de trente francs que ses aïeux, qui la lui avaient léguée, avaient touchée pendant cent soixante-trois ans? — Oui, la rente Larguier pour un mauvais terrain près du village des Chaussevert. — C'est cela même. Plus raisonnable que l'honorable défunt, reprit Janton, vous avez consenti, vous et les cohéritiers, à être remboursés de cette rente et à laisser aux Larguier leur capital libre de toute servitude.

— Une fière rente que nous aurions touchée là pour notre part! interrompit Leveneur: six francs par an. Une belle dot pour Manette! — Mademoiselle Manette, reprit Janton profitant de l'ouverture de la parenthèse pour y entrer, a pour dot sa beauté, ses qualités personnelles et l'estime dont jouissent ses parents. — Tiens, pensa Leveneur, est-ce que lui aussi en voudrait?.. Je m'aperçois maintenant qu'il est tout en noir, qu'il a des gants blancs. Ce n'est pas naturel. Mais, reprit-il à haute voix, voyons ce que nous avons à démêler avec cette affaire enterrée dans la tombe de mon respectable beau-père depuis dix-sept ans. — Voici. Je vous ai toujours caché, car il n'y avait aucune nécessité de vous l'apprendre, que les Larguier m'avaient vendu les Chaussevert pour quatre cents francs. — Il les a eus pour deux cents francs, pensa Leveneur, et il ne s'est pas moins enfoncé. — L'affaire n'était pas mauvaise; elle est même devenue bonne...

Madame Leveneur écoutait de toutes ses oreilles.

Leveneur se disait: Où veut-il en venir? Puis, s'adressant à Janton: — Très bien. Vous êtes donc aujourd'hui possesseur des Chaussevert... un bien de quatre cents francs environ?... — De cent mille francs, dit Janton en frappant sur la table et en se donnant du courage par la douleur même qu'il éprouva; oui, de cent mille francs! — Il y a donc une mine d'or que vous avez découverte?— Autant dire.—Racontez-nous cela.—Ce ne sera pas bien long. Je vous le dis en secret, on a découvert une mine d'asphalte aux Chaussevert, et vous savez qu'en ce moment on ne fait plus rien sans asphalte à Paris. — En effet, dit Leveneur..., mais c'est là un bonheur qui ne touche que vous. — Et nous en sommes charmés, mon garçon, dit madame Leveneur, qui avait toujours eu beaucoup d'attachement pour Janton, parce que Janton avait dressé son contrat de mariage et connaissait toutes les affaires de sa famille; cela va vous donner l'occasion de faire un bon mariage. — Je voudrais bien... mais je ne l'espère guère... — Pourquoi cela, mon ami? — Je ne suis plus très jeune, et les demoiselles d'aujourd'hui...— Quelle idée!...

Je l'ai sondé, pensa Leveneur... ou je me tromperais bien, ou... Leveneur ne se trompait pas souvent. Il dit à haute voix: — Qu'allez-vous faire de ce trésor? Le vendre? L'exploiter? Veniez-vous me proposer de l'acheter?... — Je venais vous demander de le partager avec moi, car je ne m'en crois pas loyalement le seul maître. Quand vous avez consenti à vous dépouiller de tout droit sur ce terrain, vous ne saviez pas ce qu'il contenait; ne pas vous tenir compte de ce qu'il renferme, ce serait un acte d'improbité... — Voilà qui est agir en véritable honnête homme, s'écria madame Leveneur, presque les larmes aux yeux. — Il n'y a pas plus d'asphalte dans son terrain que dans ma cave, dit à part lui Leveneur. — Oui, c'est d'un honnête homme, n'en dit-il pas moins au clerc de notaire, ce que vous faite là, monsieur Janton; et je n'accepte que pour exploiter plus largement une affaire qui fera votre fortune: cela vous inspirera peut-être du goût pour le commerce. — Mais je l'ai toujours aimé, le commerce! — Vraiment! — J'en suis fou. — Je ne vous croyais qu'un homme de plume. — Je suis clerc par force. Mais si, par un mariage, je dis un mariage comme autre chose, je pouvais écouter, suivre, servir mes goûts, je serais trop heureux de vendre, de débiter, de clouer et de déclouer du matin au soir, d'aller de la cave à la boutique, au grenier, un tablier devant moi... — Je vous prends au mot, s'écria Leveneur. — Il me donnerait sa fille! pensa Janton.

Leveneur décrocha un tablier, mit un bonnet de coton au maître clerc, et lui dit: Vous voilà sous les armes, confrère!

La bonne madame Leveneur souriait; elle aussi croyait démêler dans la pensée de son mari quelque vague intention en faveur de Janton. — Puis-

que vous aimez si fort le commerce, reprit Leveneur, vous devez vous sentir heureux sous ce costume. — Très bien, dit Janton, qui semblait pourtant d'être vu par Manette dans cet accoutrement ridicule... — Manette! s'écria Leveneur; Manette! — Me voici, mon père.

Manette accourut..... elle recula à l'aspect de Janton vêtu en garçon épicier. — Que signifie?... — Monsieur, répondit Leveneur à sa fille, adore le commerce, et pour éprouver s'il dit vrai, nous allons, lui et moi, l'aider à mettre dans des sacs d'une livre, pour les pratiques du détail, les deux gros sacs... — Quoi! celui de farine et celui de noir de fumée? — Ce sera charmant, s'écria Leveneur.

— Leveneur, disait tout bas madame Leveneur à son mari, laissez donc tranquille ce brave homme. — Ce sera charmant, répéta Leveneur. A l'ouvrage! — A l'ouvrage! répéta le maître clerc qui se dit : Pour entrer dans la famille, pour épouser Manette, que ne ferais-je pas? — Choisissez, monsieur Janton, dit ensuite Leveneur à sa victime. Voici un sac de noir de fumée et un sac de farine; lequel des deux préférez-vous vider dans ces petits sacs de papier? — Mon Dieu! je n'ai pas de préférence. — Vous êtes déjà en noir, prenez le noir. Les petits accidents se verront moins; d'ailleurs nous avons des brosses et du savon...—Mais, mon père, dit Manette. — Songez à votre dîner; allez embrocher votre oie. Manette se tut.

— Pauvre enfant! pensa Janton. Pourquoi son père n'est-il pas aussi aimable avec elle qu'avec les étrangers?

— Faites comme moi, dit Leveneur à Janton, prenez une de ces cuillères en fer et plongez-la dans votre sac.

Janton imita Leveneur; mais, plongeant trop fort la cuillère dans le sac, le noir s'éleva comme un nuage et couvrit sa chemise. — Très bien! dit Leveneur... Maintenant versez dans le petit sac de papier et tassez jusqu'à ce qu'il soit plein.

Janton s'en versa la moitié sur le pantalon.

Le sac pesait cent livres, c'est-à-dire que pour le vider il fallait quatre ou cinq cents opérations comme celle qu'il venait de faire.

A la dixième le maître clerc n'était plus reconnaissable. Le noir de fumée l'avait défiguré; il en avait au front, sur le voile des paupières, dans le nez, sous les lèvres.

— Courage! disait l'impitoyable Leveneur, courage! c'est le baptême du commerce. Ah! dam! vous voulez être négociant... M. Laffitte a ainsi commencé.

Madame Leveneur s'était retirée au fond de la boutique pour ne pas voir plus longtemps cette cruelle plaisanterie.

Manette ne savait que répondre à ceux qui lui demandaient tout bas, en entrant dans la boutique: Est-ce que ce n'est pas là M. Janton? Est-ce que M. Janton se serait placé chez vous comme garçon épicier? Oh! comme votre garçon de boutique ressemble à M. Janton!

Le maître clerc commençait à trouver l'épreuve commerciale un peu longue. Quoique l'air fût loin d'être chaud, il suait comme en plein été; mais il suait noir. Le malheureux n'avait plus figure humaine. Une pensée, ou plutôt une sensation lui faisait prendre son sort en patience. C'était la suave vapeur du dîner, l'odeur de l'oie rôtie... Il se disait: Le père Leveneur va me retenir à dîner, et il sera tout à fait nuit quand je sortirai d'ici.

En effet, l'heure du dîner approchait, puisque Lanisette, en veste et en pantalon de velours violet tendre, entra dans la boutique. — Tiens! le vilain nègre! dit-il en appuyant sa large main sur le bonnet de coton du maître clerc; combien l'avez vous acheté? Il n'attendit pas la réponse de Janton et alla se mettre à table.

Cinq heures sonnaient. Le sac de noir de fumée était à peu près vidé.

— Il faut aimer le commerce, vint lui dire Leveneur; mais il ne faut pas se tuer pour lui. En voilà assez pour la première fois. C'est l'heure de votre dîner, et je craindrais... (Il offrait en même temps une brosse à sa victime.) C'est aussi l'heure à laquelle, le dimanche, nous fermons la boutique... Ce n'est pas que je veuille vous renvoyer... — Je comprends, se dit Janton, il ne m'invite pas à dîner. — Si vous voulez venir demain pour achever de transvaser votre noir de fumée, je vous mettrai le sac de côté. Aujourd'hui, je ne vous retiens pas davantage : charbonnier est maître chez lui.

Et M. Leveneur avait insensiblement poussé Janton jusqu'à la porte. Là, comme pour lui donner le coup de grâce, il lui dit : — Tout bien calculé, l'affaire dont vous m'avez parlé ne me sourit pas; je vous engage à y renoncer. Ainsi, n'en parlons plus.

Infortuné Janton! A jeun, souillé, chassé, il fut obligé de traverser la place, quoiqu'il ne fît pas encore nuit. Ceux qui le virent passer ne surent ce que cela voulait dire. Cet homme tout noir paraissait encore plus noir sur la couche de neige tombée de la veille.

— Encore un qui sait lire et écrire! se dit, avec l'ironie d'un tigre et atrocement heureux, Leveneur, en voyant le déplorable Janton, mystifié, bafoué, ridiculisé, se faire petit pour rentrer chez lui.

On se mettait à table dans l'arrière-boutique de M. Leveneur.

Lanisette s'était assis à côté de Manette, et tous deux faisaient vis-à-vis à monsieur et à madame Leveneur. On remarquait déjà une intention dans

cette disposition particulière des places. Auprès de toute autre personne que Manette, si élégamment belle, le conducteur aurait pu avoir son prix. C'était un garçon de vingt-deux ans, rond et enluminé, blond et jovial, portant la tête sur l'épaule, par l'habitude de veiller sans cesse sur les roues de la voiture et les longes de l'attelage, ayant de jolies dents, les yeux bleus, vifs, quoique très petits, mais gâtant ces quelques avantages naturels par certaines manies. Par exemple, pour donner de la finesse à ce qu'il disait, il clignait toujours un œil, montrait le bout de la langue, qu'il pinçait entre ses dents, et se frottait vivement les mains l'une contre l'autre. Du reste, il charmait toutes les filles d'auberge par sa manière de poser son bonnet sur l'oreille et par les gracieusetés qu'il leur faisait. Personne ne sifflait comme lui la romance au moyen d'une carte qu'il plaçait par le tranchant sur ses lèvres harmonieuses.

On devine aisément les propos qu'échangèrent le jeune conducteur et son hôte jusqu'à ce que le vin les eût un peu échauffés. Ce ne fut pas plus insignifiant toutefois que ce qui se dit, au début d'un repas, à la table des gens de qualité.

Mais quand ils eurent passé des treilles de Bordeaux à celles de Volnay, de celles de Volnay aux clos de Médoc, et des clos de Médoc à ceux de Chambertin, tout en se versant par intervalles de petits verres de Madère et de Porto, car la cave de l'ancien garde-chasse était richement meublée, l'intimité s'augmenta, ou prit du moins un autre caractère entre l'hôte et le convive.

— Tu dois savoir bien des choses, dit Leveneur à Lanisette, toi qui passes ta vie sur la grand'route, qui vois tant de gens, qui entends tant de propos? —Ma foi ! à vous dire vrai, monsieur Leveneur, la chose dont j'entends le plus parler depuis trois ou quatre ans, c'est de vous.—Moi ?— Comme je vous le dis. On ne s'entretient dans les auberges que de vos propriétés, que de vos grands biens, de vos acquisitions, que de votre fortune enfin, qui passe, dit-on, un million. — Les imbéciles! dit Leveneur, qui ne parut pas goûter infiniment cette nouvelle phase de la conversation. — Ah ! ils en disent bien d'autres! — Vraiment! et quoi donc ?

L'air discret de Lanisette ne plut pas à madame Leveneur. — S'il fallait vous répéter... — Répète, mon garçon.

Ne pas insister eût été maladroit de la part de Leveneur. — A votre santé, monsieur, madame et mademoiselle, dit Lanisette après s'être versé un plein verre de vin de Château-Neuf-du-Pape, comme s'il eût voulu s'encourager à parler, ce qui n'était pas du tout dans son intention, car il avait le vin fort peu prudent et très expansif. Quand il eut vidé son verre et choqué sa langue contre le palais, il reprit ainsi : — On dit qu'il n'est pas possible que vous ayez gagné cet argent comme tout le monde. — Je l'ai volé, n'est-ce pas ? dit brusquement Leveneur. — Il y en a qui le disent.

Manette pâlit.

Un faux éclat de rire partit des lèvres de son père. — Mais pas tous, père Leveneur, osent dire cela. — Et que disent les autres? — Vous voulez le savoir ? — Voilà pour que tu le dises, répondit Leveneur en versant un plein verre de frontignan au terrible causeur. — Ils disent que vous êtes un assassin. — Mon père ! — Silence! mademoiselle.

Madame Leveneur devint blanche comme la nappe.

— Oui, ils disent que vous avez empoisonné le comte de Meursanne pour vous emparer de son argent. — Quelle histoire ! dit Leveneur en faisant dix mouvements à la fois pour n'avoir pas l'air d'être attentif à ce qu'il entendait; se coupant du pain, se versant à boire, cherchant le sel, le poivre, regardant sous la table comme s'il eût laissé tomber quelque chose. Cet homme terrible, qui eût tué un homme pour un oui ou pour un non, s'efforçait de paraître calme au moment où on l'accusait devant sa famille d'être un assassin. — Ce n'est pas tout, poursuivit l'implacable Lanisette. — Comment! ce n'est pas tout ? — D'autres disent... — Je suis curieux de savoir ce qu'ils disent... — Que vous êtes sorcier. — J'aime mieux cela.

Cette fois l'éclat de rire de Leveneur fut un peu moins faux. — Sorcier! s'écria Manette. Qu'ont-ils donc pour accuser mon père de tant de manières ? — Oui, mademoiselle, comme je bois à la chère vôtre, ils prétendent qu'il n'est pas naturel que, dès qu'il y a une bonne affaire à traiter à cinquante lieues de Saint-Faréol, votre père en soit prévenu le premier et se présente avant les autres; qu'il n'est pas ordinaire que, lorsque le blé va augmenter sur les marchés, votre père achète deux mois d'avance tous les grains, comme s'il lisait dans la pensée des fermiers.

Madame Leveneur était visiblement mal à l'aise; elle regardait son mari pour lui emprunter une contenance. Leveneur ne laissait plus rien paraître sur son visage. — Décidément ils ne savent rien et ils ne sauront jamais rien, pensait-il.

— Ils disent encore que, dès qu'il y a un bon placement d'argent à faire, M. Leveneur le sait le premier; qu'ainsi tout dernièrement il a fait une rente viagère de six mille francs à une personne qui n'avait que quarante ans et pour un bien de quatre-vingt mille livres seulement, et lorsque nulle autre n'osait donner mille écus. Eh bien! au bout de six mois, cette personne s'est tuée... Qui avait dit cela à M. Leveneur? où avait-il lu que cette personne avait le projet de se tuer?

A ces mots : où avait-il lu que cette personne avait le projet de se tuer, Leveneur perdit de nouveau son sang-froid; il fut encore un instant troublé, et, sans nécessité, il dit à sa fille : Va chercher du vin de Champagne. — Mais il y en a deux bouteilles sur cette table, fit observer Manette, à qui le trouble de ses parents n'échappait pas. — Je te dis d'aller à la cave chercher du vin de Champagne; il sera plus frais.

Cet ordre fut accompagné d'un regard effrayant. Manette obéit.

— A ce compte, je serais ou un voleur, ou un assassin, ou un sorcier, répliqua avec calme Leveneur, qui eut le bon sens de ne pas chercher à repousser cette triple supposition par une réfutation en règle. D'ailleurs le pauvre Lanisette ne tenait pas le moins du monde à épouser les opinions dont il se constituait l'écho.

Aussi rien ne fut plus facile à Leveneur que de lui retirer ce terrible sujet de conversation. — Voyons, Lanisette, lui dit-il, n'oublie pas que je t'ai placé à table auprès de ma fille. — Je ne l'ai pas oublié. — Tu pourrais être plus attentif. — Elle mange à peine et elle ne veut jamais boire. — Cause avec elle comme si tu devais être un jour mon gendre. — Vous me dites cela un peu tard, père Leveneur, j'ai en ce moment la tête comme un muid après les vendanges; il me semble que je descends la côte sans avoir mis le sabot. — La voici!... à ton poste. — J'espère, mademoiselle, dit Lanisette forcé d'être aimable à brûle-pourpoint, que voilà du champagne qui ne sera pas naturel dans un instant. — Pourquoi cela ? demanda Manette. — Parce qu'il sera mêlé à Lanisette. — Bravo ! dit le père Leveneur, c'est comme qui dirait une farce, un calembour. — Je n'en sais fichtre rien, répliqua le conducteur; mais à propos de farce, dit-il en regardant Manette de cet œil qu'il clignait si amoureusement, je vais vous en dire une de mon ancien patron, M. Jorry, le maître de poste de Prévallon. Ah ! elle est bonne, celle-là. — Mon Dieu ! qu'il se fait tard ! pensait Manette; il n'y aura plus de lumière à la croisée. — M. Jorry donc... Où en étais-je déjà? père Leveneur, votre petit blanc est perfide. Ah ! m'y voici : M. Jorry avait comme vous, monsieur Leveneur, un beau rosier de fille à marier; on supposait qu'elle aurait une fière dot avec ça, et des espérances en vignes, en maisons, bref, le tremblement; car le père Jorry est comme le père Leveneur, cousu d'or et de propriétés... Ah ! pardon, père Leveneur, je ne me croyais pas chez vous. — Va toujours, mon garçon. — A votre bonne santé, monsieur, madame et mademoiselle.

Manette se leva et alla demander tout bas à sa mère la permission de se retirer; il allait être minuit.

Leveneur, ayant deviné le motif pour lequel sa fille avait quitté sa place, lui fit un geste impératif, et elle alla se rasseoir. Elle pensa tristement qu'elle ne verrait pas la chère petite lumière de Saint-Michel-hors-les-Bois.

Lanisette poursuivit :

— Mais voilà que le père Jorry répondit un jour à un avocat qui lui demandait sa fille : Je veux bien la donner, mais je vous préviens qu'elle n'aura pour dot que ce que m'a rapporté depuis vingt ans un troisième cheval toutes les fois que je n'en ai fourni que deux aux voyageurs. — C'est-à-dire que vous ne lui donnez rien du tout pour dot ? répliqua l'avocat mystifié par cette réponse. Il tira sa révérence et ne parla plus d'épouser la fille à Jorry.

Après l'avocat se présenta un médecin. Il croyait aussi entortiller le maître de poste. — Ma fille vous plaît, prenez-la, mais sachez, lui dit-il comme à l'avocat, qu'elle n'a pour dot que ce que m'a rapporté depuis vingt ans le troisième cheval toutes les fois que j'en ai fourni deux aux voyageurs. — Vieux bouffon ! s'écria le médecin, qui n'épousa pas plus que l'avocat la fille de mon ancien patron.

Mais un malin eut son tour, un conducteur comme moi, qui dit au père Jorry : « Père Jorry, donnez-moi votre fille, et je ne vous demande que ce que vous a rapporté depuis vingt ans le troisième cheval toutes les fois que vous en avez loué deux, ou le quatrième quand vous n'en avez loué que trois, ou le cinquième quand vous n'en avez loué que quatre. — Prends-la, lui dit le père Jorry en l'embrassant; épouse ma fille, c'est toi qui la mérites, puisque tu as compris celui qui veut être ton beau-père; tu es du métier... Qu'en dites-vous, mademoiselle ? — Je dis, monsieur Lanisette, que l'histoire est fort jolie, mais que je ne la comprends pas plus que l'avocat et le médecin. — Et voilà ce que c'est, dit M. Leveneur de ce ton de moquerie qui lui était familier, d'être aussi savante qu'un médecin et qu'un avocat; d'avoir appris le dessin, la musique, la danse, et quoi encore ? pour ne pas savoir que les maîtres de poste font payer aux voyageurs, par un usage qui n'a jamais changé, un cheval en plus de ceux qu'ils leur fournissent; cheval fabuleusement supplémentaire, que personne n'a jamais vu, et qui est pourtant le plus clair et le plus beau de leurs bénéfices. Mais Lanisette aura le temps de vous apprendre cela quand vous serez... Suffit, dit M. Leveneur, et se tournant vers le conducteur : Mon bon Lanisette, il faut l'excuser, on lui a appris le latin. Vous pouvez vous retirer. Nous avons, votre mère et moi, à causer longuement de vous avec M. Lanisette.

Manette, retenant deux grosses larmes dans ses yeux, se leva et alla embrasser son père et sa mère.

— Et Lanisette? dit M. Leveneur en lui désignant la joue écarlate du conducteur. — Jamais, mon père. — Jamais!

Et d'un mouvement plein de noblesse, Manette prit un des flambeaux posés sur la table, et se retira avec une telle dignité que Leveneur, cloué sur sa chaise, ne fit entendre un ricanement de colère que lorsque sa fille franchissait déjà les premières marches de l'escalier.

Madame Leveneur tremblait comme une personne nerveuse à l'approche d'un orage. Lanisette, qui avait aussi reçu la commotion de cette noble sortie, finit par dire : « C'est une jeunesse délicate, faut des ménagements, père Leveneur. » Un trentième verre de vin le consola de l'absence du baiser.

Comme pour se venger d'un acte de rébellion que dans son âme il attribuait à sa femme, Leveneur dit aussitôt que Manette ne fut plus présente : Madame Leveneur a jeté les yeux sur toi, mon garçon, pour être le mari de notre fille Manette. — Va pour Manette, dit Lanisette, qui était trop niais pour s'étonner d'être si heureux.

Alors commença entre les trois personnages restés à table un entretien qui se prolongea jusqu'à deux heures après minuit, et dont la conclusion fut que Manette épouserait Lanisette dans un mois.

— Allons! dit Manette en entrant tout émue dans sa chambre, il est trop tard. Elle attendit encore quelques instants; mais, ne voyant pas de lumière répondre à celle de son appartement, elle répéta : Il est trop tard! Son visage était pâle, frémissant, bouleversé. Elle s'assit, se leva dix fois dans la même minute. Oh! s'écria-t-elle enfin, que j'aurais désiré lui apprendre combien je souffre! Me marier à un cocher, à un homme qui boit, qui joue, à ce.... Mon Dieu! c'est peut-être un honnête jeune homme; mais je ne l'aime pas, je ne l'aime pas! plutôt la mort. A qui dire mes peines? murmurait encore Manette, le cou tendu vers la croisée dans l'espoir de voir s'enflammer un point de l'horizon. Ma bonne mère ne voudrait pas me marier malgré moi, je le sais, mais elle n'ose pas avoir l'ombre d'une volonté devant mon père... Eh bien! j'aurai de la force toute seule. Je dirai à mon père : Non! non! non! tuez-moi, et il me tuera; je me laisserai faire. Après ces paroles, coupées de piétinements nerveux, de hoquets étouffants, et mêlées d'abondantes larmes qui ruisselaient en perles d'argent sur sa jolie toilette, Manette, vaincue par la douleur, allait s'agenouiller pour dire sa prière, lorsqu'elle entendit frapper deux petits coups au carreau de sa croisée. C'est le vent, pensa-t-elle, qui pousse les branches des peupliers contre la maison. — Mais ce soir il n'y a pas de vent, se dit-elle presque aussitôt. Les deux coups se répétèrent. Elle se leva cette fois, alla hardiment à la croisée; elle souffrait trop pour songer à la peur. Elle ouvre. A la clarté des étoiles, elle distingue le visage d'Engelbert.

— Vous! mais l'étonnement ôta la parole à Manette.

Monté sur un arbre, le dessinateur de la fabrique de Saint-Michel-hors-les-Bois s'était avancé jusqu'au bord de la croisée à la faveur d'une longue et solide branche sur laquelle il s'assit.

— Merci! lui dit Manette en lui tendant la main, merci d'être venu. — Mais qu'avez-vous? vous êtes émue.... — Oui, je le suis.... Mais comment avez-vous su que j'étais mal, que je souffrais? Oh! oui, je souffre beaucoup.... — Hier, vous avez allumé trois bougies; il était convenu entre nous que c'était un signe de douleur... — Mais je l'ai retiré aussitôt, ce signe... — N'importe! cela m'a causé un pressentiment.... Ensuite.... mais parlez-moi de vous. — Ce pressentiment ne vous a pas trompé. On veut me marier.... Vous le voyez, je suis déjà parée.... — Vous marier! ce n'est pas possible. — Non, ce n'est pas possible! ce n'est pas possible! murmura Manette avec une volubilité fébrile.

Pendant quelques minutes, les deux jeunes gens restèrent plongés dans une consternation muette : Manette, les yeux levés vers le ciel, qui était d'une rigidité effrayante ce soir-là par le froid qui régnait; Engelbert, le front penché sur sa poitrine. Cette scène de douleur et d'amour à une croisée et sur un arbre blanc de givre offrait le caractère mystique et rêveur des peintures de Cornelius et d'Overbeck. Ni l'un ni l'autre des deux amants n'avaient songé à cette crise si fatale et pourtant si naturelle; mais à quoi avaient-ils songé? s'étaient-ils dit seulement qu'ils se marieraient? Leur espérance s'envolait avant même qu'ils eussent pensé à se faire une espérance, de même qu'un oiseau sort d'une cage qu'il a trouvée ouverte et où personne n'a songé à l'enfermer. Rompant le premier le silence : Qu'allons-nous devenir? dit Engelbert. — Conseillez-moi, répondit Manette, car je n'ai pas ma tête en ce moment. — Si vous refusiez de vous marier.... — Ne vous ai-je pas dit ce qu'est mon père? son caractère despotique, violent? Oui, je puis refuser; oui, je puis parvenir, à force d'énergie dans la volonté, à ne pas me marier avec l'homme qu'il m'impose; mais l'existence, je le sens, ne serait plus possible dans la maison après une telle victoire. Ma mère et moi nous mourrions sous les mauvais traitements. Je ne voudrais pas faire mourir ma mère. — Pauvre amie! — Mais vous ne me conseillez pas! — Non, je ne vous conseille pas, répéta Engelbert avec un regard plein d'une sombre désolation, et qui voulait dire:

Si je vous conseillais, oseriez-vous faire ce que je vous dirais! Non! je n'aurais gagné que de découvrir toute l'étendue de votre faiblesse cachée sous votre exaltation. — Ainsi vous voulez que je sois à cet homme?

Le jeune artiste poussa un soupir, qui, en passant par toutes les voies douloureuses de son âme, prit le caractère d'un rugissement. Deux larmes longues et glacées s'étaient figées au coin de ses paupières, et son front s'était couvert de la décoloration des Christs d'Albert Dürer. — Manette! Manette! dit-il, nous étions si heureux hier!...

Adorable illusion! adorables regrets! Leur bonheur d'hier était de se révéler l'un à l'autre par le rayonnement de deux lueurs incertaines; mais le cœur fait litière de tous les passés. — Chut! interrompit Manette. Entendez-vous cette voix rauque et avinée?... C'est celle de l'homme que je dois épouser. — Vous ne l'épouserez pas, dit Engelbert avec cette fermeté allemande qui est de granit. — N'est-ce pas, mon ami? — Jamais!

Une seconde fois, Manette tendit sa petite main à Engelbert, qui la pressa longtemps contre ses lèvres. — Vous êtes bien décidée? demanda-t-il ensuite. — A tout, même à la mort. — Pas encore, reprit en souriant le jeune homme. — Il faut d'abord vous suivre, allez-vous me dire? Quelle est la distance de cette branche à terre? — Trente pieds environ. — Aidez-moi, dit Manette en posant un genou résolu sur le bord de la croisée. — Que voulez-vous faire? — Descendre. Et nous fuirons, nous irons ensuite où vous voudrez... Nous marcherons, nous irons loin, bien loin, bien loin....

Charmante imagination! Le courage, la résolution prenaient dans cette âme jeune et froissée les couleurs d'un conte de fée. — Restez! Où vous conduirais-je? — Où vous voudrez, vous dis-je. — Mais on me poursuit, on me cherche. Faut-il que je vous expose.... — On vous cherche! Mais qui? — La gendarmerie.... la police.... — Vous m'épouvantez.... Qu'avez-vous donc fait? — Prévoyant que je serais appelé cette année à satisfaire à la loi du recrutement, j'avais envoyé l'an passé deux mille francs à ma mère pour qu'elle mît à la masse et m'eût un remplaçant. — Oui, disait Manette... Je vous écoute... — Ce sacrifice accompli, et il était grand, car je fus obligé de recourir à la générosité des maîtres de la manufacture pour qu'ils m'avançassent cette somme, je me croyais tranquille; j'avais délié ma vie du service militaire, toujours si funeste à la carrière d'un artiste. — Ensuite?... interrompit Manette, impatiente comme la douleur. — Un an s'était écoulé depuis cet envoi des deux mille francs, lorsqu'il y a deux jours une lettre de ma vieille mère, qui n'habite plus Strasbourg, mais un village près de Colmar, vient m'apprendre qu'elle les a seulement reçus de la veille. — Les deux mille francs! s'écria Manette avec autant de surprise que d'effroi. — Les deux mille francs. Il était trop tard, ajoute ma mère; le tirage avait eu lieu le mois dernier, et par conséquent je suis réfractaire, et l'on me poursuit. — Oh! mon Dieu! s'écria Manette en joignant les deux mains, comment cette lettre a-t-elle été détournée en route? — Cette somme, me dit enfin ma mère, n'en est pas moins arrivée à propos; elle s'en est servie pour payer les frais d'une longue maladie de mon frère. Comprenez-vous, vous expliquez-vous par quelle fatalité ces deux mille francs ne sont pas arrivés de suite à leur destination? — Il y a là-dessous, dit Manette, un mystère ... mais c'est incroyable.... — C'est incroyable, comme vous dites, mais pourtant cela est. Toutes les circonstances sont présentes à mon esprit. J'avais enfermé deux billets de banque de mille francs dans une lettre.... — Et qu'avez-vous fait ensuite de cette lettre? demanda Manette, qui connaissait tous les accidents administratifs d'une lettre depuis le moment où on la jette dans la boîte jusqu'à celui où elle arrive. — Je l'ai mise à la poste de Saint-Faréol, ici, chez vous, dans la boîte. — Et elle n'est pas parvenue? — Elle est parvenue, mais au bout d'un an. — Au bout d'un an!...— Quand cet argent si difficilement obtenu ne pouvait plus être d'aucune utilité pour moi. Enfin, voilà l'horrible position où je suis. N'ayant pas répondu à l'appel de ma classe, je suis considéré aujourd'hui comme réfractaire, et la gendarmerie a ordre de m'arrêter partout où elle me trouvera. Maintenant, jusqu'à ce que j'aie rejoint mon corps, je suis obligé de vivre caché. — Oh! mon Dieu! dit Manette, tous les malheurs à la fois! Et où irez vous? — Un fermier des environs m'a reçu chez lui; j'y resterai jusqu'à ce que je me décide à rejoindre mon corps et à prendre le fusil pour huit ans... — Huit ans! — Pas moins. — J'attendrai, dit héroïquement Manette. — Où? — Je ne sais. Là-bas peut-être, où sont ces pierres si blanches.

Manette désignait le cimetière du village qui blanchissait dans la glaciale atmosphère. Alors seulement ils s'aperçurent que le froid était d'une rigueur épouvantable. La terre craquait, et tout autour d'eux avait l'engourdissement bleuâtre de la mort. — Comment nous voir pendant les quelques jours que j'ai encore à passer ici? — Ne venez plus, repartit Manette; entendez-vous? — Je vous écrirai. — Oui, écrivez-moi... Mais on saura que je reçois des lettres... On voudra connaître... Si l'on venait à découvrir..., je serais perdue, mon père me broierait, m'anéantirait sous ses pieds. Attendez... Écrivons-nous sous des

noms supposés... quels noms? A mademoiselle Clarisse Trélard, à Serneuil; c'est un petit village près d'ici. Toutes les lettres passent une dernière fois par mes mains; quand je lirai cette adresse, fort indifférente pour mon père, je garderai la lettre qui la portera. Mais pour vous répondre? — J'y pensais. Vous écrirez à M. Jérôme Dervieux, à la manufacture de châles de M. Commandeur, à Saint-Michel-hors-des-Bois. Le concierge, un vieux brave homme de mon pays, recevra mes lettres; je vais le prévenir, et il me les portera lui-même où je suis caché. Ainsi nous ne cesserons pas de nous dire nos pensées, nos sentiments... — Nos douleurs, ajouta Manette. Mais il se fait tard, dit-elle; je serais en peine pour vous... adieu, ami...— Adieu...— Quand m'écrirez-vous? demanda Manette.— Demain.— Oh! oui, demain.

Manette allait fermer la croisée, elle se retint pour dire encore : Mais si vous êtes découvert, si vous êtes pris, que ferez-vous? — Je me tuerai. — Bien sûr? demanda avec une familiarité, une vulgarité sublime, l'adorable Manette. — Je vous le jure. — C'est très bien, reprit-elle; encore une fois adieu.

Manette ferma sans bruit la croisée; Engelbert descendit de l'arbre.

Ni l'un ni l'autre n'avaient pensé que la branche de peuplier touchait à la croisée, que la croisée était ouverte, et qu'ils auraient pu tout aussi bien causer dans la chambre qu'en plein air.

Le soir du lendemain, madame Leveneur, après le souper, resta près de sa fille dans l'arrière-boutique, et lui dit, avec les ménagements dont elle crut devoir user, les projets de la famille sur elle : dans un mois elle épouserait Lanisette. — Ce n'est pas vous qui voulez cela? dit Manette, qui ne savait pas que son malheur fût si prochain. — Mais tu te trompes, répondit la timide madame Leveneur; je suis sur ce point d'accord avec ton père....

Manette, qui ne voulait pas donner un démenti à sa mère, se contenta de sourire.

Dupe un instant de cette apparente résignation, madame Leveneur se plut alors à faire passer devant les yeux de Manette les bijoux et les habillements qu'on lui donnerait pour son mariage.

— Tu auras une paire de boucles d'oreilles en perles fines. Ça sera beau. — Oh! oui, très beau! répétait machinalement Manette en pensant qu'il y avait déjà une lettre d'Engelbert dans le panier, mais qu'elle ne pouvait la retirer que le lendemain. — Tu auras un collier avec six gros brillants. — Encore! — Mais ce n'est pas tout, chère enfant. Tu verras les douze belles robes que je t'ai commandées. — Déjà commandées! — Ce n'est pas trop tôt si l'on veut te marier dans un mois. — Oh! oui; j'avais oublié que mon mariage se fera dans un mois. — Tu auras encore..... Mais voyant que sa fille, au lieu de se réjouir à l'annonce de toutes ces belles choses, prenait de plus en plus un visage triste, madame Leveneur s'arrêta tout court au milieu de sa brillante énumération, et elle regarda fixement Manette. En un clin d'œil, la même émotion de peine se peignit sur leurs visages, et elles se levèrent en même temps pour se précipiter dans les bras l'une de l'autre. Elles s'embrassèrent; elles pleurèrent, et leurs pleurs en disaient éloquemment la cause. La peur leur faisait porter à chaque instant les yeux au plafond où elles redoutaient d'entendre tonner, par le judas, la voix de M. Leveneur. Dans cet épanchement la timide mère trouva, pour ainsi dire, le pardon de sa faiblesse; ses larmes disaient combien elle était loin d'approuver le mariage de sa fille avec le conducteur de diligence; mais c'est tout ce qu'elle osa manifester, et encore sa volonté ne fut presque pour rien dans cet aveu tacite. Elle s'accusa sans prendre l'engagement de réparer sa faute maternelle; elle aurait volontiers dit à Manette de la consoler. Aussi celle-ci, qui la connaissait bien, ne profita pas de cette expansion pour la prier de fléchir son père et de changer ses projets. Elle la plaignit et ne l'aima pas moins. — Montez, dit-elle ensuite à sa mère, montez vite; je craindrais, si vous restiez plus longtemps ici, que mon père ne vous fît encore quelque scène. Je l'entends marcher à grands pas sur notre tête... il s'impatiente... — Tu as raison, voici l'heure de notre travail... de notre... de notre... Madame Leveneur, malgré ses efforts, ne parvint jamais à remplacer par un autre mot celui dont elle venait de se servir pour exprimer la besogne qu'elle allait, comme de coutume, faire à l'étage supérieur avec son mari. Elle s'essuya soigneusement les yeux et monta.

Manette entendit verrouiller les deux portes, celle du haut et celle du bas de l'escalier tortueux qui conduisait à la chambre où s'enfermaient si mystérieusement chaque soir son père et sa mère.

Le silence habituel régna bientôt autour de la boutique et dans la boutique. Manette se mit à tourner mélancoliquement son rouet. Son âme ne suivait certes pas le chanvre qui allait s'amincissant autour de la roue; elle était avec celui qu'elle avait vu si désespéré la veille, et qui avait juré de se donner la mort plutôt que de perdre huit ans de sa vie dans la dure servitude de la vie militaire. Dans un pays si favorisé en gendarmes, en mouchards de toutes livrées, il fallait craindre que le réfractaire ne fût bientôt découvert au fond de

l'asile où il se cachait. Cette pensée brûlait le sang de la jeune fille : un instant, vers onze heures, son imagination s'alluma tellement à ces suppositions, qu'elle crut entendre des coups de fusil dans la campagne. C'est sur lui qu'on a tiré, pensa-t-elle; on aura voulu l'arrêter; il aura fait résistance... O mon Dieu! s'écria Manette en sentant se briser dans sa main le fil qu'elle tenait..., est-ce un présage? sa vie aurait-elle été tranchée comme ce fil? Un tremblement nerveux s'empara d'elle; elle crut à la mort d'Engelbert. Ah! que n'ai-je, dit-elle, la lettre qu'il a dû m'écrire! je saurais... mais jusqu'à demain matin je ne saurai rien. Les lettres sont dans la chambre de mon père... En disant ces derniers mots, Manette leva les yeux au plafond. — Je ne connaîtrai donc jamais ce qu'ils font dans cette chambre!

Dans cette arrière-boutique s'accrochaient au hasard, s'entassaient pêle-mêle les ustensiles de la maison : les chaudrons, les fourneaux, les caisses, les vieux sacs, les tonneaux. Les regards de Manette, lancés sans direction, tombèrent sur une double échelle placée dans un angle sous la triple protection de plusieurs planches, d'un voile formé par les toiles d'araignées et d'une obscurité parfaite. Sa curiosité prit tout à coup les proportions d'un immense désir; elle quitta sa place et alla sans bruit vers l'angle ténébreux où était la double échelle. D'un coup d'œil elle conçut son projet et en calcula les difficultés. Aussitôt, avec une délicatesse de velours, une prudence d'évadée, une attention qui ne se compare à rien, elle transporta sans bruit les planches à un autre endroit, et vint placer la double échelle au milieu de l'arrière-boutique. Que d'autres mouvements n'exécuta-t-elle pas en retenant son pied, son haleine, sa vie, pour ainsi dire, avant d'en arriver à ce premier résultat!

Après avoir éteint sa lampe, elle ouvrit la double échelle, et la disposa de manière à ce que le sommet répondît à l'ouverture du judas. Elle en franchit ensuite les échelons inférieurs, mais avec hésitation, avec crainte, sachant et s'avouant que son action était blâmable. Aussi ses petits pieds tremblaient, posés par la pointe sur les échelons, et plus d'une fois elle faillit se laisser tomber. Son esprit en ce moment était trop préoccupé pour écouter la voix de la froide prudence; elle revint sans doute plusieurs fois sur sa détermination; mais enfin, après tous ces combats et ces reculs, elle se trouva en haut de l'échelle, la tête à une faible distance du plafond, la main sous le judas. Elle retenait son haleine. Ici le frémissement de la crainte fut plus vif encore; elle touchait au terme de son audace, au point le plus périlleux. Comment soulever sans bruit cette petite planche? Le moindre bruit... On tremble d'y penser. Manette pose pourtant sous le judas sa main ouverte en calice, et, concentrant toute son habileté dans l'extrémité de ses doigts, elle pousse légèrement, soulève peu à peu, enfin ouvre le judas, et instantanément la lumière de l'appartement frappe ses yeux. Manette sentit perler une goutte de sang glacée sur son cœur. Un instant son poignet, débordant le plancher de la pièce où était son père, soutint en équilibre le petit carré de bois du judas. S'il fût tombé!..... Manette, après l'avoir tenu ainsi en l'air quelques secondes, le ramena sur le trou même, mais de façon à laisser découverte une faible portion de cette ouverture, une fente par où lancer le rayon visuel dans l'appartement. Rien ne la trahit. L'adresse fut celle d'une souris. Mais de quelle foudroyante surprise Manette ne fut-elle pas atterrée lorsque, par cette coulisse ménagée à la lumière, elle aperçut son père et sa mère assis près d'une table sur laquelle s'élevaient une montagne de lettres et deux réchauds allumés? — Que font-ils? que peuvent-ils faire? se dit-elle; et que veut dire?..... — Manette n'eut pas longtemps à s'adresser les mêmes questions.

Ouvrant une boîte en fer-blanc dans laquelle s'amassait la vapeur produite par l'eau qui chauffait sur un des deux réchauds, M. Leveneur y prit une certaine quantité de lettres, et les jeta toutes moites sur la table.

— Lis-moi cela, dit-il ensuite à sa femme.

Manette effarée avait peine à croire à ce qu'elle voyait. Était-ce bien son père qui ordonnait de lire les lettres des autres, de les décacheter?

— Mais, mon ami.... — Voyons, dépêche-toi. — Je crains que quelque jour.... — Toujours la même chanson! — Songe que si l'on venait à savoir.... Ce serait affreux, horrible! — Assez! — Puisque tu le veux.... — Oh! c'est épouvantable! se dit Manette en cachant de honte son visage dans ses mains.

Docile à cette voix redoutée, madame Leveneur lut :

« *Monsieur le curé de Vermanton à madame la comtesse de Monthorin.* »

« Ma chère dame,

« Votre grand âge vous fait voir des fautes là ..»

— Bon, bon! c'est une vieille dévote qui a écrit à son confesseur et à laquelle son confesseur répond. A une autre! Qu'est-ce que cela nous fait?

Appuyant le pouce sur la place du cachet, Leveneur scella de nouveau la lettre, qui alla joindre un monceau d'autres lettres déjà visitées de la même manière; car l'opération à laquelle il se livrait était commencée depuis longtemps.

Madame Leveneur lut encore :

« MON CHER FRÈRE,

« Ne faites pas assurer votre manufacture par « cette société anglaise dont vous m'avez parlé; « j'ai pris des renseignements secrets, mais cer-« tains. Elle est à la veille de faire banqueroute, « quoique les actions soient en hausse. »

— Diable! s'écria Leveneur, moi qui ai pour dix mille francs d'action de cette compagnie; je vendrai demain.... Note cela.

Madame Leveneur prit note, son mari recacheta. Une troisième lettre fut ouverte.

« MADAME,

« Vos infidélités me sont connues maintenant; « votre conduite m'est dévoilée.... »

— Assez, dit Leveneur. Nous avons du malheur ce soir; sur trois lettres, nous en ouvrons toujours deux où il est question d'amour.

— Oh! mon Dieu! se dit Manette, qui n'y avait pas encore pensé, si la lettre d'Engelbert est ici, mon père la lira.... Non, sans doute; il n'y trouverait aucun intérêt pour lui.

— Poursuis, dit Leveneur à sa femme; il se fait tard.

« MA CHÈRE COUSINE,

« Je vous envoie les cinq mille francs que vous « m'avez demandés pour payer vos fermages et « vos achats de bestiaux. Ainsi que vous l'avez « désiré, cette somme est en billets de la banque « de Rouen : vous en trouverez donc vingt-cinq « de deux cents francs enfermés dans cette lettre. « Si vous avez besoin des cinq mille francs que « je vous dois encore, dites-le-moi; je vous les « adresserai immédiatement. »

— Y en a-t-il bien vingt-cinq? dit Leveneur; voyons.

— Que va faire mon père de ces billets de banque? réfléchit Manette, de plus en plus terrifiée. Je tremble.

— Oui, le compte y est.

— Mais, mon ami, lui dit doucement sa femme, vous ne remettez pas ces billets dans cette lettre? — Je les remettrai dans quinze jours; la lettre aura été égarée. — Vous disposez donc de ces cinq mille francs? — Pour quinze jours seulement, vous dis-je; c'est une misère. Mais en ce moment l'argent est très rare; les eaux sont basses; ce sera toujours une centaine de francs d'intérêt, même mieux. — Mais ces gens-là attendent cette somme pour.... — Ils ne perdront rien pour attendre, répliqua Leveneur avec une affreuse ironie, puisque je leur enverrai leurs cinq mille francs dans quinze jours intégralement. Me prendriez-vous, par hasard, pour un voleur? — Oh! je ne dis pas cela, répondit madame Leveneur.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! se dit Manette, les lèvres blanches de pâleur, les yeux hagards, je m'explique maintenant comment il s'est fait que les deux mille francs envoyés par le pauvre Engelbert à sa mère pour lui acheter un remplaçant ne lui sont parvenus qu'un an après leur envoi. Mon père les avait.... Je n'ose pas le dire, s'interrompit Manette.... Mais c'est lui, c'est mon père, qui est cause qu'Engelbert est en fuite, qu'il mourra..., que je mourrai, dit-elle plus bas, en allongeant la jambe pour descendre, car la douleur, la honte et l'indignation pesaient sur elle comme une meule; elle chancelait, elle allait tomber.... Tout à coup elle s'arrête, remonte l'échelon : elle a entendu sa mère qui lit cette adresse :

« *Mademoiselle Clarisse Trélard.* »

C'est sous ce nom supposé qu'Engelbert devait lui écrire.

— C'est sa lettre, se dit-elle. Je suis perdue.

Sa pensée s'accrocha à cette branche de salut :

— Ce n'est pas mon nom; comment saurait-on que cette lettre est pour moi?

— Faut-il lire aussi celle-là? demanda madame Leveneur. — Nous allons voir. Décachète d'abord. Madame Leveneur décacheta la lettre et la déploya.

La tête de l'imprudente Manette était presque dans l'appartement. Comme le cœur lui battait!

— Lisez donc!

« CHÈRE AIMÉE,

« Hier, en vous quittant, je suis allé dire au « concierge de la manufacture, ainsi que je vous « en avais prévenue, de me porter toutes vos let-« tres à l'endroit où j'ai trouvé un refuge, et où « j'espère que la police ne parviendra pas à me « découvrir. »

— Ah! ah! fit Leveneur, ceci commence fort bien. — Continuerai-je? demanda madame Leveneur. — Très certainement! Je suis curieux de connaître le personnage qui se cache si près d'ici, car la lettre a été mise au bureau de poste de Saint-Michel-hors-les-Bois, je crois. — Oui, répondit madame Leveneur.

— Si mon père allait maintenant le dénoncer!..

Madame Leveneur continua : « Elle ne me « découvrira pas sans doute où je suis; mais je « ne pourrai pas toujours demeurer dans cet en-« droit caché; il faudra dans quelques jours que « j'en sorte; et pour aller où? au régiment? Ja-« mais! jamais! »

— C'est donc un déserteur? interrompit Leveneur.

« Je ne veux pas servir, non! je ne veux pas

« pendant huit ans livrer mon corps avide d'indé-« pendance, mon âme d'artiste, à la baguette d'un « imbécile nommé caporal, sergent-major ou co-« lonel. D'ailleurs le temps, c'est la vie, et ma vie « est à la peinture, aux arts, à vous, Clarisse! »

— Ce n'est pas un déserteur, c'est un réfractaire amoureux, ajouta Leveneur. Mais quelle est donc cette Clarisse à laquelle il écrit? Vois donc l'endroit où cette lettre est adressée. — A Serneuil. — Si près d'ici! Connais-tu une Clarisse Trélard à Serneuil? — Non. — Ni moi non plus. Continue.

Madame Leveneur, qui, comme toutes les femmes, avait un côté faible pour les romans, ne se fit pas prier pour reprendre: « La réflexion, chère « aimée, m'est venue avec le calme, et le calme « dans la solitude. Ne désespérons pas encore. « Disons-nous d'abord que, n'eussé-je pas été « dans la position mauvaise où je suis, j'aurais « toujours été dans l'impossibilité d'obtenir votre « main du consentement de votre père, qui est « sans doute un honnête homme, mais qui a « l'esprit obscurci par le commerce, le cœur plein « des affaires d'intérêt, les goûts nécessairement « très vulgaires. Enfin jamais un épicier ne don-« nera volontairement sa fille à un artiste. On a « vu des miracles, celui-là ne se verra jamais. »

— Tiens, dit Leveneur, c'est fort drôle; il paraît que le père de cette Clarisse est un épicier comme moi. Connais-tu à Serneuil un épicier qui se nomme Trélard? — Non. — C'est sans doute quelque épicier retiré; mais voyons la suite de cette histoire...

— Quel supplice! murmura Manette, dont le front suait la glace.

Madame Leveneur lut encore: « Cependant, si « le mépris de votre père pour les gens de mon « espèce n'est pas douteux, il ne lui donne pas « le droit de forcer sa fille à épouser un valet « d'écurie... »

— Ciel! dit Manette, tout va être découvert...

— Pourquoi t'arrêtes-tu? demanda Leveneur à sa femme. — Pour rien. — Va donc!

Leveneur ne comprit pas la seconde analogie après avoir senti la première. Sa femme s'y arrêtait comme pure singularité.

« Ainsi, croyez-moi, chère, reprit madame Leve-« neur, ne nous laissons pas vaincre tout d'abord « par la mauvaise destinée. Vous avez quelques « jours devant vous. Mettons-les à profit pour » préparer un projet qui réussira infailliblement, » si vous m'aimez comme je vous aime, et je « le crois. Ce projet, je vous le dirai, je vous « en soumettrai les détails, mais dans ma pro-« chaine lettre, car il faut, avant que je vous fasse « cette confidence, que vous ayez répondu à celle-« ci; il faut que je sois sûr qu'elle vous est parve-« nue. Répondez-moi donc et espérez. A Dieu et « à vous!

« Jérôme Dervieux. »

— Ce Jérôme Dervieux doit être quelque employé à nos manufactures de châles de la Prairie; je m'en informerai.

— Que dit-il? pensa Manette. Mais il finirait par savoir que c'est Engelbert...

— Pourquoi vous en informer, dit fort sensément madame Leveneur, puisque vous savez son nom et ce qu'il est? — C'est juste, madame Leveneur, c'est juste. Pliez et recachetez cette lettre, n'en privons pas mademoiselle Clarisse.

— Ma mère nous sauve d'un grand danger, dit Manette en emboîtant le judas à sa place. — Il était temps, Leveneur se levait. Il passa juste à l'endroit du plancher que sa fille venait de quitter; son talon s'appuya sur le judas.

Mais Manette était déjà au pied de l'échelle. Elle la plia sans bruit et alla à tâtons dans l'obscurité la porter au coin qu'elle occupait, ayant soin de la cacher derrière le chaos de meubles et d'ustensiles qui la masquaient auparavant. Manette gagna ensuite sa chambre et elle ne dormit pas.

Longtemps avant l'heure accoutumée, Manette descendit au bureau pour mettre les lettres dans les divers sacs de cuir affectés au service de chaque commune. Son premier soin, on le suppose, fut de prendre celle d'Engelbert et de la cacher dans la poche de son tablier. On sait au prix de quelle émotion elle en avait appris d'avance le contenu.

Pendant la nuit de fièvre et d'insomnie qu'elle venait de passer, nuit de feu, nuit navrante où la mauvaise action de son père l'avait tourmentée jusqu'à lui donner le délire, elle avait discuté avec elle-même tous les moyens de faire savoir à celui qu'elle aimait le danger auquel il s'exposait et l'exposait elle-même en lui écrivant. Il fallait lui dire ce danger sans éveiller en lui d'autres soupçons, sans éveiller ceux de son père, sans dire formellement à Engelbert: Vos lettres sont décachetées et lues; car c'était pareillement dire à son père: Vous décachetez mes lettres, vous les lisez. Songer à faire parvenir sa lettre par une autre voie que la poste était une folie, tenue étroitement comme elle l'était.

A quel moyen adroit, subtil, ingénieux, recourir? Manette n'en prit aucun, et ceci est le comble du génie dans la circonstance.

Elle se borna à déguiser un peu son écriture et à dire à son amant ce que la lettre qui va suivre

devait forcément apprendre à M. et madame Leveneur par une indiscrétion semblable à celle de la veille.

L'aventure du pauvre Janton, pour le dire en passant, ayant été connue de tout le village et des environs, le malheureux clerc tomba dangereusement malade; mais on blâma généralement Leveneur, qui, de jour en jour, allait se faire moins aimer.

La journée se serait passée pour Manette comme toutes les autres, à vendre du sucre, à peser du café, à timbrer en rouge ou en noir les lettres affranchies, à voler sans cesse de branche en branche sur l'arbre immense de l'épicerie, sans une circonstance qui réclame ici sa place. Deux gendarmes du canton étaient entrés pour boire deux petits verres d'eau-de-vie, car on débitait de tout dans la bienheureuse boutique de Leveneur. Selon l'usage, celui-ci avait aussitôt lié conversation avec eux : Que dit-on de nouveau ? Y a-t-il toujours des malfaiteurs dans les environs? A-t-on arrêté les assassins de la marquise de Lascars? Enfin il les provoqua tant que les gendarmes lui répondirent : En attendant d'arrêter ceux qui ont pillé le château de madame la marquise de Lascars, nous avons de la besogne toute taillée; nous traquons depuis trois jours un réfractaire caché tout près d'ici. Il nous est avis que nous ne le pincerons pas sans peine; le réfractaire est un gibier difficile.

— Voulez-vous le pincer tout de suite? leur dit Leveneur.

Manette poussa un cri.

— Qu'avez-vous? lui demanda un des deux gendarmes. — Rien... rien..., dit-elle; je viens de me prendre le doigt en fermant trop étourdiment ce tiroir. — C'est mauvais cela, mademoiselle. Mettez à la blessure un peu de toile d'araignée, ou du marc de café, ou de l'encre, ou un peu d'huile d'olive, ou même un peu de farine, lui recommanda le gendarme, qui, se tournant ensuite vers Leveneur, lui dit : — Comment nous le feriez-vous pincer, ce réfractaire? — D'abord, que me donnerez-vous si je vous le livre? repartit Leveneur.

Manette regardait toujours son père avec un sentiment d'indignation et de pitié. — Me donnerez-vous un billet de banque? continua-t-il avec le même sourire. — De la banque de Rouen. Le mot partit comme une balle des lèvres de Manette, et ce mot fit tressaillir Leveneur. Il balbutia, se coupa, et finit par dire : C'est une plaisanterie; est-ce que je sais où se cache ce réfractaire? A votre bonne santé, dit-il aux deux gendarmes ruraux en leur versant en manière de congé deux nouveaux petits verres d'eau-de-vie.

Dès qu'ils furent sortis de la boutique, Leveneur courut vers sa fille comme pour l'écraser; il s'arrêta cependant avec la même promptitude, se contint, et lui dit même avec une certaine indifférence : Et d'où connais-tu, toi, les billets de la banque de Rouen?

— Tantôt j'en ai vu un sur votre cheminée... — Ce n'est que cela, pensa Leveneur... heureusement! Allons! elle ne sait rien. N'importe! il ne faudrait pas que ces effrois se renouvelassent souvent, j'en mourrais.

Leveneur monta dans sa chambre.

Seule, Manette sortit la petite croix d'or cachée dans sa poitrine et la porta pieusement à ses lèvres. Le soir venu, son père et sa mère étant montés dans la chambre mystérieuse, Manette souffla sur sa lampe et posa de nouveau l'échelle au milieu de l'arrière-boutique; elle se plaça sous le judas; elle le souleva et le disposa ainsi qu'elle l'avait déjà fait. Manette vit alors passer le cortége d'énormités dont elle avait été frappée la précédente soirée : le cœur brisé de honte, elle attendit que le tour de sa lettre arrivât.

Enfin, madame Leveneur lut à haute voix cette suscription :

« *A Monsieur Jérôme Dervieux, à la manufacture de châles de Monsieur Commandeur, à Saint-Michel-hors-les-Bois.* »

— Est-ce que ce serait là notre réfractaire? dit Leveneur, l'amant de mademoiselle Clarisse Tœlard? Voyons sa réponse. — Mais je le crois... Mais oui, répondit madame Leveneur en ouvrant la lettre.

Qu'on juge si Manette prêtait une oreille et une âme attentives. Madame Leveneur commença :

« Mon cher Jean-Paul,

« Dieu soit béni pour vous avoir conduit sans « péril au lieu de votre retraite! qu'il soit béni « mille fois! Il aura exaucé mes vœux. Ne vous « fiez pas trop, cependant, à la demi-sécurité dont « vous jouissez en ce moment. Vous avez raison, « vous ne pouvez pas, et moi j'ajoute que vous ne « devez pas demeurer toujours caché. On vous « découvrirait assurément, car on soupçonne déjà « votre retraite. Qui? comment? me demanderez-« vous, puisque vous n'avez encore écrit qu'à moi, « à moi seule et une seule lettre. C'est que cette « lettre a été par hasard décachetée par mon père « et lue par conséquent par lui. Oui! par mon « père. »

Leveneur frappa de ses deux mains ouvertes sur la table, en riant de toutes ses forces. La toux se joignit au rire pour le prolonger.

— Parbleu! voilà qui se rencontre à merveille :

le père de cette demoiselle Clarisse ouvre les lettres de sa fille qui, par conséquent, les reçoit décachetées deux fois, par son père et par nous. Voilà une discrète correspondance amoureuse! Qu'en ditesvous, madame Leveneur? — C'est un vrai roman, répondit madame Leveneur, qui, pour la première fois depuis qu'elle aidait par force son mari à commettre tant d'épouvantables sacriléges, goûtait quelque plaisir dans sa triste complicité. — Oh! oui, c'est bien drôle! Mais continue, dit Leveneur à sa femme, qui obéit.

« Vous me dites de ne pas nous désespérer, « parce que vous avez conçu un projet qui réus« sira si je vous aime. Alors, comment voulez« vous que je doute du succès, mon ami? »

— Voyez-vous cela? voyez-vous les jeunes filles de ce temps-ci? interrompit Leveneur. Heureusement, Manette est froide comme le temps d'aujourd'hui... — Ne vous y fiez pas, Leveneur... — Quand bien même elle serait comme les autres, est-ce qu'elle oserait jamais, reprit celui-ci, dire à un homme qu'elle l'aime? — Peut-être. — Allons donc! D'ailleurs son affaire est faite. Lanisette lui mettra du plomb dans les idées en l'épousant... Mais voyons ce qui suit...

« Voulez-vous que je vous le dise votre projet? « car je l'ai deviné, et cela assez facilement; car, « à mon sens, il n'en est qu'un de possible? Vous « songez à m'enlever et à dire ensuite à mon père: « A présent, décidez-vous! Consentez-vous ou non « à m'accorder ce qui est déjà à moi? Et mon « père dira oui, parce qu'en pareil cas les pères « disent toujours oui. »

— Et moi, sacrebleu! à la place de ce père je dirais non. Rapportez-la-moi, fille ou femme, je la reprendrais!... Une fille qui me jouerait ce tourlà... tenez, madame Leveneur, vous n'auriez plus de fille...

L'échelle trembla comme un jonc.

— Voyons, calmez-vous, Leveneur!... — Vous avez raison, ceci ne nous regarde pas... Cette enfant n'est pas à nous... S'ils l'avaient élevée comme j'ai élevé la nôtre, à grands coups de verges et de houssines, ses parents n'en seraient pas là. Mais voyons, reprit-il avec le calme d'un simple lecteur de feuilletons, ce que répond la demoiselle à ce beau projet qu'elle prête à son amant.

« Je goûte votre idée, j'approuve votre résolu« tion. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse et je le « ferai. Indiquez-moi l'endroit où vous m'atten« drez, l'heure de la nuit où je devrai sortir, et « vous verrez si je suis exacte. »

— Elle est complète, s'écria Leveneur en se croisant les bras. Si j'avais le temps j'irais, à l'heure indiquée, à l'endroit de l'enlèvement...

« Mais tout ceci, » dit madame Leveneur, reprenant la lecture de la lettre, « à une condition ex« presse : c'est que si mon père, contre toute at« tente, refusait son consentement après que vous « m'aurez enlevée, vous me laisserez disposer de « ma vie comme je l'entendrai. »

— Ces chers enfants, dit d'une voix émue madame Leveneur, pourquoi ne pas les marier? — Pourquoi ne pas les étrangler plutôt? repartit Leveneur. Vous êtes folle. Vous ne vous souvenez donc pas de ce que vous lisez? Ce jeune homme est un artiste, un peintre! Mais sachons la fin du chapitre. — La voici :

« J'attendrai votre réponse et je suis prête à tout « ce que vous voudrez, mon ami; mais puisque « mon père, par un même hasard, peut encore lire « votre prochaine lettre, ainsi qu'il a lu la der« nière, employez ce moyen pour l'en empêcher : « sur les trois premières pages, dites que vous re« noncez à moi, que vous êtes froissé de mes re« fus, et sur la quatrième écrivez avec du jus de « citron les quelques lignes qui m'apprendront si « c'est bien un enlèvement que vous avez projeté, « et toutes les circonstances nécessaires pour qu'il « réussisse. Mon père n'y verra rien. Quelques « jets de flamme me révèleront tout.

« Comme vous dites si bien,

« Adieu et à vous,

« CLARISSE TRÉLARD. »

— Il me saute à l'instant une idée au cerveau, dit le rusé levrier du comte de Meursanne; c'est qu'il n'existe pas plus de Jérôme Dervieux que de Clarisse Trélard, fille d'un épicier de Serneuil. — Que dites-vous? qui vous fait croire? — Je gagerais que ces noms en cachent d'autres. — Quelle idée! — Elle est juste. — Mais pourquoi? — Parce que les filles d'épiciers, excepté la vôtre peut-être, n'écrivent pas de cette manière-là. C'est trop gentil, trop doré. — Cependant... — Savez-vous qui vous dira cela au juste? — Qui donc? — Manette. Je vais l'appeler. Vous allez voir... — Manette est couchée. — Mais non, il n'est pas minuit.

Après avoir entendu cela, Manette, sans savoir comment, se trouva au bas de l'échelle, où elle resta muette, accroupie, presque morte.

Leveneur court au judas, l'ouvre...

— Tiens, dit-il, il n'y a pas de lumière là-bas. Il appelle : Manette! Manette! — Mon père! mon père! me voilà! — Vous dormiez? — Non, mon père, la lampe s'est éteinte... — Montez ici un instant... — Mais... — On ne vous grondera pas, montez.

Quand Manette fut montée par l'escalier de la maison jusqu'à l'étage où était la chambre de son père, celui-ci alla vers elle sur le palier et lui dit :

— Connais-tu cette écriture ? — Attendez... Mais je crois me souvenir... oui... c'est celle... — De qui ? — C'est celle d'une de mes camarades de pension. — Qu'on nomme ? — Clarisse Trélard. — Très bien. C'est tout ce que je désirais savoir.

Manette, congédiée aussitôt, redescendit et alla remettre la double échelle en place.

Ainsi, sans effort, avec les lumières de son cœur et du simple bon sens, Manette avait créé, pour sortir d'embarras, et d'un embarras peut-être sans exemple, pour correspondre avec son amant sous les yeux de sa famille, un moyen qui, la même intrigue étant transportée sur la scène, n'aurait pas moins demandé que le génie de Molière combiné avec celui de Beaumarchais.

Trois jours pleins s'écoulèrent, et aucune réponse n'était encore parvenue à Manette, qui, bien qu'elle se démontrât les embarras du jeune réfractaire pour lui faire parvenir une lettre avec la promptitude et la ponctualité des temps ordinaires, n'était pas moins agitée par le doute et la crainte.

Pendant ces trois jours d'attente, deux événements mémorables eurent lieu.

Lanisette envoya à sa fiancée une oie farcie de marrons qui pesait quarante-cinq livres, et Janton, le clerc de notaire si cruellement bafoué par Leveneur, mourut des suites de la terrible mystification dont il avait été la victime.

Tout le bourg alla à son convoi. Au retour de la cérémonie funèbre, on lança des pierres dans la boutique de Leveneur.

Le soir, la jeunesse de Saint-Faréol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors-les-Bois attachèrent à sa porte un écriteau où on lisait : *Si dans six mois tu n'as pas marié ta fille, malheur à toi !*

Les turbulents durent être satisfaits, car le lendemain, qui était un dimanche, on annonça au prône le mariage de mademoiselle Manette Leveneur avec M. Fromenthal Lanisette.

Chaque soir, il n'est pas besoin de le dire, Manette avait placé l'échelle à l'endroit accoutumé et y était montée dans l'espoir, toujours déçu, d'entendre la lecture de la lettre si impatiemment attendue.

Le quatrième jour, sa douleur s'était accrue de la peine que lui avaient causée la mort du clerc de notaire et la proclamation de son mariage au prône, en pleine église; — son mariage avec Lanisette !

Il était près de minuit, elle allait redescendre de son observatoire aussi tristement que la veille et les jours précédents, lorsque Leveneur dit en retirant de la boîte à vapeur deux dernières lettres qui y étaient encore restées : — Il me semble que celle-ci est de notre amoureux .. Vois donc, madame Leveneur. — Tout juste. — Ah ! ah ! nous allons donc savoir ce qu'on dit sur la page blanche, si on s'enlèvera ou si l'on ne s'enlèvera pas.

— C'est ma vie ou ma mort, se dit Manette.

— Mais, mon ami, dit madame Leveneur à son mari, nous avons oublié, vous et moi, de faire une réflexion bien importante cependant. — Et quelle est cette réflexion ? — C'est que, si nous passons au-dessus de la flamme cette page blanche que voici, nous allons voir paraître aussitôt les caractères tracés avec l'acide. — Que voulons nous autre chose ? — Sans doute. Mais vous ne songez pas que la jeune fille, en conseillant ce moyen à son amant, comptait qu'elle seule ferait l'opération que nous allons faire, afin qu'elle seule et non son père pût lire les mots mis en relief par la chaleur. Que pensera-t-elle quand, en ouvrant sa lettre, elle verra ces mots que son père aura nécessairement lus avant elle ? — Elle pensera ce qu'elle voudra. — Mais, mon ami.... — Nous rendrons service à son père, qui sera prévenu d'un enlèvement. — Je ne dis pas; mais cette fois ne violons pas ce secret; nous en savons déjà assez. — Mais c'est le meilleur morceau du secret.... Y renoncer !

Leveneur approchait déjà la lettre du sommet de la flamme.

— Mais nous n'avons pas lu, dit madame Leveneur, qui voulait toujours gagner du temps dans l'espoir de faire changer d'idée à son mari, nous n'avons pas lu ce qui est en caractères visibles — C'est inutile ! puisque nous savons d'avance que c'est une comédie arrangée d'avance entre les deux amants ! Assurez-vous-en...

Madame Leveneur lut alors :

« Mademoiselle,

« Puisque vos honorables parents, ainsi que « vous me le dites, s'opposent à notre union, nous « n'avons qu'à leur obéir en silence. »

— Vous voyez ? interrompit Leveneur; tout le reste est ainsi; c'est perdre du temps. Passons donc à la page blanche. — Auparavant vous feriez peut-être bien, mon ami, de vous débarrasser de cette dernière lettre, si vous tenez toutefois à la décacheter... — Mais oui, en effet, nous aurons plus de temps à nous...

C'était encore un délai obtenu par madame Leveneur, qui à tout prix aurait voulu ne pas désespérer le cœur d'une pauvre jeune fille, la rendre folle presque à coup sûr en lui envoyant une lettre où elle trouverait écrite une page qu'à moins de l'intervention du démon elle aurait dû recevoir entièrement blanche.

Ce répit fut encore accordé à madame Leveneur :

son mari laissa un instant reposer la lettre d'amour pour ouvrir l'autre lettre.

— Tiens! qu'est-ce donc? s'écria Leveneur en l'ouvrant. Pourquoi a-t-on dessiné cet arbre qui couvre presque toute la première page? Éclaircissez-moi vite cela, madame Leveneur... c'est étrange...

— C'est en effet très étrange, reprit madame Leveneur, après avoir jeté un coup d'œil sur les cinq ou six lignes d'écriture tracées entre l'extrémité de ce dessin et le bas de la page. — Eh bien! tu ne commences pas?... on dirait que tu es troublée. — J'ai peur... oui... — Qu'est-ce donc? — Vous allez voir.

Madame Leveneur lut :

« C'est au pied de ce chêne, dont je t'envoie le « dessin pour que tu le reconnaisses plus facile« ment quand tu seras dans la forêt de Cortavel, « qu'a été enfouie la cassette de madame la mar« quise de Lascars... »

— Madame la marquise de Lascars! s'écria Leveneur, celle qui a été assassinée, dont on a pillé le château il y a six semaines. Sa cassette dont on a tant parlé! sa cassette! répéta Leveneur ému, hors de lui; mais lis, lis donc! Oh! pourquoi ne sais-je pas lire? je saurais déjà... — Mais c'est vous qui m'interrompez toujours... — Qu'ont-ils? se disait Manette. — Soit; mais lis.

Madame Leveneur reprit en tremblant : « Cette « cassette renferme tous les bijoux que nous avons « volés à madame la marquise de Lascars, pour « environ quatre cent mille francs. »

— Mais qui donc ose écrire cela? — Tu ne comprends pas, répliqua Leveneur, que c'est quelque voleur arrêté pour ce vol ou depuis ce vol, qui invite un autre voleur à mettre cette cassette à l'abri. Que dit-il encore? mais voyons?

« Je suis condamné à mort, parfaitement con« damné; plus d'espoir pour moi de jouir de ces « richesses : profites-en donc... »

— Que disais-je? cette cassette est à moi, se dit Leveneur, dont l'ambition prit tout à coup les proportions d'un océan. Quatre cent mille francs! j'achète du coup le château de Meursanne. A qui cette lettre est-elle adressée?

« *A Monsieur Pignatel, poste restante, à Châteauroux.* »

— Pignatel est un nom de guerre; on a un faux passeport, et l'on va à la poste retirer sa lettre. Est-ce qu'il n'y a plus rien d'écrit? — Pardon... — Ah! je craignais... Vous tremblez toujours... Mais lisez!

Madame Leveneur acheva : « La forêt de Cor« tavel, il faut que je te l'apprenne, est à trois « lieues de Saint-Faréol-dans-les-Bois. Une fois « dans la forêt tu suivras le grand chemin des « *Buttes*, un poteau porte ce nom. Ce chemin se « termine au rond-point du *Mouton noir*, où tu « verras six routes : entre dans celle du *Pied* « *coupé*. C'est une ruelle étroite et qui n'a pas « plus de cinquante pas; au milieu, c'est-à-dire à « vingt-cinq pas des deux bouts, se trouve le « chêne en question. Il domine de beaucoup tous « les autres. Du côté du chemin ses racines noires « sortent de terre comme des serpents. Derrière le « tronc, la terre est unie et rougeâtre. Creuse dix« huit pouces environ, et tu rencontreras la cas« sette. Prends tes précautions; la cassette est « lourde, très lourde.

« Autre renseignement. Ne fais pas le coup « avant minuit; tu pourrais être vu par les gens « qui rôdent autour du château depuis que nous « l'avons nettoyé. »

— Quelle heure est-il? demanda tout bas Leveneur.

Ce simple mot versa l'épouvante dans le sang de madame Leveneur; Manette ne put l'entendre.

— Pourquoi faire? répondit madame Leveneur, qui se hâta d'ajouter : il est minuit et demi.

— Pour aller nous coucher, dit Leveneur, qui en effet se déshabilla sans plus songer à l'autre lettre, qui ainsi ne subit pas l'épreuve de la flamme.

A peine était-il jour que Manette descendit au bureau pour s'emparer de cette lettre qui, quoi qu'elle contînt, était toute sa vie : elle remonta aussitôt dans sa chambre. Là elle alluma une bougie, promena en tremblant la page blanche au-dessus de la flamme, et cette page se couvrit immédiatement de caractères couleur de rouille. Elle put lire ceci :

« Vous avez deviné ma pensée parce que vous « êtes dans toutes mes pensées. Oui, mon projet « est de vous délivrer de la prison où vous étouffez « depuis votre naissance, en vous enlevant et en « forçant ensuite votre père à vous donner à moi. « Il faut vouloir cela ou rien. Il consentira à notre « mariage et ce mariage sera votre liberté et la « mienne, mon bonheur et je crois aussi le vôtre « Vous exigez de moi que je consente à vous laisser « disposer de votre vie, au cas où votre père ne « consentirait pas à notre mariage. Est-ce qu'il « peut ne pas consentir? Je vous dis, je vous af« firme qu'il consentira. Voulez-vous que je vous « le jure? Je vous le jure.

« Venons à l'exécution. Soyez à neuf heures, « pas plus tard, la nuit prochaine, près de votre « croisée qui ouvre sur la campagne. Je frapperai

« deux coups au carreau. Vous ouvrirez, vous des-
« cendrez; il y aura une échelle. Nous ferons à
« pied un quart de lieue environ. Un cabriolet
« nous attendra, nous y monterons tous les deux...
« Dieu fera le reste. »

C'est merveilleux de voir tout ce qui se fait de sérieux, de terrible, de criminel, dans la vie privée, sous les apparences les plus communes, avec les allures les plus banales. On a caractérisé trop poétiquement le contraste en disant : c'est un volcan sous des fleurs; car ces fleurs, il faut bien le dire, ne sont souvent que des couches de salade et des planches de radis. Ceux qui passaient et repassaient devant la boutique de M. Leveneur, qui entraient chez lui ou en sortaient, comme de coutume, avec une bouteille d'huile, une livre de sel, un paquet d'allumettes, ne se doutaient guère que, sur ces trois personnes de la maison, l'une devait être enlevée dans la nuit, l'autre errer au milieu d'une forêt pour dérober, à la faveur d'une correspondance surprise entre deux voleurs, une cassette de diamants de la valeur de quatre cent mille francs.

Enfin la nuit vint, et elle vint très vite, car on était en plein hiver; mais la soirée fut pesante à traîner pour la famille Leveneur. Manette regardait à chaque instant la pendule à la dérobée, et lorsqu'elle ramenait ses yeux sur elle-même, elle retenait des larmes. Son père s'occupait aussi beaucoup de l'heure; mais, pour abréger le temps, il se levait, montait à sa chambre, où on l'entendait ouvrir des tiroirs et comme essayer les ressorts d'une paire de pistolets. Madame Leveneur ne se doutait que trop du but de tous ces préparatifs; elle en était épouvantée. Jamais, mettant à profit ses criminelles indiscrétions, son mari n'avait tenté un coup pareil à celui qu'il allait faire; et plus il était hardi, dangereux, sinistre, moins elle osait s'y opposer. Elle entrevoyait la fin certaine, infaillible, de tous ces méfaits. Parfois elle voulait aller tout avouer à son confesseur; mais la peur la retenait encore. Ses terreurs n'avaient jamais été plus grandes que pendant cette nuit. Se confier à sa fille? mais elle ne l'avait pas habituée à ces épanchements qui, dans la famille, préviennent tant de malheurs, adoucissent tant de peines! Leveneur avait contribué à produire cet éloignement parce qu'il savait que tout rapprochement entre la mère et la fille se ferait contre lui.

Quand il fut redescendu, il affecta de la gaieté, une certaine bonté même pour sa fille.

A neuf heures moins quelques minutes, Manette ayant quitté sa place et s'étant dirigée, plus morte que vive, vers l'escalier, sa mère lui dit :

— Où vas-tu ? Tu sais que ton père ne veut pas que tu quittes ainsi ton travail... — Laisse-la donc aller où il lui plaira, cette chère enfant, lui dit Leveneur. — Mon Dieu! je ne m'y oppose que pour vous; je craignais...

Ce mot de chère enfant, donné pour la première fois par M. Leveneur à Manette, toucha si profondément celle-ci, qu'elle fut sur le point de se retourner, de se jeter au cou de son père et de lui tout avouer, tant Dieu a mis de force dans l'amour filial. Mais ce n'était qu'une parole, le sentiment n'y était pas. Elle produisit ce qu'elle peut produire, une intention, un geste. L'injustice paternelle devait irrévocablement s'expier.

Il n'était pas neuf heures quand Leveneur quitta sa boutique pour se rendre, à trois lieues de chez lui, dans la forêt de Cortavel. On touchait à la fin décembre; la nuit était terne et froide; il bruinait, les chemins se cachaient sous une lame de verglas. Pour un homme endurci comme Leveneur, le froid et les mauvaises routes n'étaient pas un sérieux obstacle. Il fit bravement ses trois lieues en deux heures et demie, en sorte qu'il se trouva à l'entrée de la forêt de Cortavel à onze heures et demie. Il calcula qu'il lui fallait au moins une heure pour arriver jusqu'à la ruelle du *Pied-Coupé*, où se trouvait le chêne sous lequel était enfouie la cassette de la marquise de Lascars.

Mais dès qu'il se fut un peu avancé dans la forêt, il s'abaissa sur lui un brouillard si épais, que l'habitude qu'il avait de la forêt de Cortavel lui suffit à peine pour se conduire. Quoique le chemin des *Buttes* fût assez large, il s'en écartait souvent, et il avait alors toutes les peines du monde à se retrouver. Il éprouva plus d'une fois une commotion nerveuse en se sentant coudoyer par quelque tronc d'arbre, ou frôler le visage par une branche morte. Il s'arrêta un moment pour porter vivement les mains à ses pistolets en voyant ou en croyant voir passer devant ses yeux une lueur écarlate comme celle qui jaillirait d'une lanterne portée dans le brouillard.

Enfin il arriva au rond-point du *Mouton Noir*, et il enfila l'étroite ruelle du *Pied-Coupé*, celle où les assassins de la marquise de Lascars, selon l'aveu de l'un d'eux, avaient caché la cassette. L'obscurité était complète; elle faisait voûte sur sa tête. En ce moment son énergie l'abandonna tout à fait, et il eut ce frisson d'acier qui trompe rarement quand il pénètre dans le cœur de ceux dont la peur n'est pas l'état ordinaire; il se sentit dans l'impossibilité complète de faire usage de ses armes en cas d'attaque. Ce ne fut qu'un instant; le lion rentra dans sa peau. Leveneur frappa du pied le sol en homme non-seulement décidé à braver le danger, mais à le provoquer, à l'aspirer par tous ses pores. Ses narines s'enflèrent, il respira fortement, et il se dit : Nous y voici! Il était en effet au

pied du chêne si exactement désigné dans la lettre de l'assassin. Accroupi dans la brume, il commence à creuser avec la petite bêche qu'il avait apportée; en moins de dix minutes, il a fait un trou de plus de deux pieds de profondeur. — Que signifie? se demande-t-il avec étonnement en s'essuyant le front, je ne vois rien. Le voleur a dit de creuser dix-huit pouces; en voilà plus de trente, et rien! pas de cassette; toujours de la terre! — Il recommence; il bêche, il élargit le trou, il fouille encore... même déception. Une troisième fois il se dispose à reprendre son œuvre, lorsque la lueur rouge qu'il a déjà aperçue à une lieue de là l'éclaire par derrière, s'épanouit, l'inonde, et projette son ombre gigantesque sur le chemin. Leveneur empoigne ses pistolets..., se retourne pour faire feu..., sa fille et Engelbert sont devant lui. Il recule, laisse tomber ses pistolets; il veut parler, il étouffe, il recule et s'adosse contre le chêne.

— Le trésor n'existe pas, lui dit froidement Engelbert; il n'y a pas de cassette. C'est moi qui ai écrit cette lettre qui vous a trompé, parce que je n'ignorais pas que vous les ouvriez toutes. — C'est faux! comment sauriez-vous?... — Je sais que vous les décachetez, parce que j'ai soupçonné d'abord que vous aviez ouvert la lettre que j'écrivais à ma mère, et parce que j'ai été convaincu ces jours derniers que vous aviez pareillement ouvert celles que nous nous écrivions votre fille et moi. — Ma fille et vous! — Votre fille et moi; je suis le réfractaire qui lui écrivait, celui qu'elle aime, celui qui l'a enlevée cette nuit. Vous voyez que je sais bien que vous décachetez les lettres.

— Silence! ou je suis mort.

— Vous devinez à quel prix je garderai le silence? répondit Engelbert en montrant Manette.

— Je le devine, mon gendre, répliqua Leveneur en posant sa large main sur l'épaule d'Engelbert.

. . . .

Leveneur a vendu son bureau de poste.

LÉON GOZLAN.



REVUE DU MOIS.



Juin a vu partir les insouciantes et laborieuses caravanes de peintres voyageurs, qui, chaque année, se mettent en campagne pour aller dénicher les sites, les vues, les paysages qui doivent verdoyer aux murs du prochain salon. Fontainebleau, toujours exploré et toujours nouveau, a reçu une ample colonie de ces émigrés de l'art. Juillet les trouve à la besogne, c'est-à-dire la palette au poing. Abrités derrière un vaste parasol comme derrière un bouclier, et la brosse à la main ils luttent, courageux champions, contre la vieille forêt. C'est à qui lui ravira le plus de ses beaux arbres, de ses vieux rochers moussus, et de son soleil que leur tamise à l'envi la verte chevelure des vieux chênes et celle des jeunes taillis. Mais on ne peut pas toujours travailler et coucher comme un Tityre à l'ombre d'un hêtre ou même d'un simple buisson. On attend dans un voluptueux *far-niente* un effet de lumière entrevu la veille et que l'on veut prendre sur le fait pour le clouer tout vivant sur sa toile. On a peut-être un livre devant soi, mais on ne lit guère : quel livre vaudrait celui que le bon Dieu a pris le soin lui-même d'étaler sous les yeux! Pour les peintres, comme pour les poëtes, c'est dans le livre de la nature qu'il faut étudier, si l'on veut devenir habile à en déchiffrer les secrets.

Paris n'est plus à Paris, disent quelques chroniqueurs chagrins, il est dans ses châteaux à bouder en attendant quelque chose, il est aux eaux de Vichy, de Bagnères, de Bourbonne, etc., etc., à réparer les brèches que les bals de l'hiver ont fait à sa santé délicate. Il a bravement passé le Rhin, séduit par le désir bien naturel d'occuper la place qui lui est due parmi les nobles personnages dont les journaux allemands nous envoient hebdomadairement la prétentieuse kirielle, sans doute pour allécher les retardataires. Attiré par les mystérieuses attractions de la roulette, les prestiges du trente et quarante et les séductions du lansquenet, il prend les bains de mer à Dieppe ou à Trouville, et dans je ne sais plus combien d'endroits. Erreur que tout cela, Paris, le vrai Paris, le Paris qui travaille, qui pense, qui écrit, qui spécule, qui fait la mode et les journaux, c'est-à-dire le Paris qui gouverne le monde, est resté chez lui, pour en faire les honneurs aux étrangers qui lui arrivent des quatre

coins de l'Europe. Est-ce que ses promenades sont moins émaillées de jolies femmes? est-ce que la rente baisse? est-ce qu'on a moins de cet esprit inventif et gracieux qui fournit l'univers entier de tout ce qui fait la vie douce, élégante, confortable et même simplement agréable?

La preuve que Paris est resté chez lui, c'est qu'il est allé voir dernièrement M. Poitevin, qui s'élançait à cheval dans l'espace, sans plus de façon que s'il ne se fût agit que de fournir une course dans l'enceinte de l'hippodrome ou dans celle du cirque. Le temps était affreux, il ventait à déraciner des chênes; la seule pensée d'une pareille ascension exécutée dans ces conditions atmosphériques était à vous donner la chair de poule: rien n'eût pu empêcher M. Poitevin de donner à Paris le spectacle auquel il l'avait convié: c'était saisissant d'audace. M. Margat, le doyen de ces hardis navigateurs aériens, a accomplis, dit-on, un tour d'audace analogue à celui que nous avons vu faire à M. Poitevin, seulement le cheval était remplacé par un cerf. O honnête Virgile, tu ne pourrais plus dire aujourd'hui:

Ante leves ergo pascentur in æthere cervi.

Braves anciens que vous êtes dépassés par ce pauvre siècle, dont on dit cependant tant de mal. La mécanique, cette puissante fée, inconnue de ce bon monsieur Perrault, transporte en quelques heures plusieurs milliers de touristes d'un bout de la France à l'autre, sans autre force motrice que celle que produisent quelques seaux d'eau bouillante. Quels que aient été les priviléges de leur baguette, nous n'avons jamais ouï-dire que les fées soient allées jusque-là

Mais revenons à M. Poitevin. Son premier voyage avait bouleversé toutes les idées, et le lendemain matin, Paris inquiet demandait avidement à son journal ce qu'il était advenu de l'intrépide aéronaute, et il n'apprit pas sans une vive satisfaction, qu'après s'être élevé dans les plus hautes régions atmosphériques, lui et son cheval étaient descendus, toujours l'un portant l'autre, et étaient rentrés sans encombre à leur domicile respectif.

La seconde ascension n'attira pas un moins grand concours de spectateurs, mais cette fois le temps était beau; à peine s'il y avait çà et là quelques légers nuages qui semblaient mis seulement pour faire ressortir davantage la belle couleur bleue du ciel. Cette fois, sans être moins puissante, l'émotion fut moins pénible. On avait pour gage d'un prompt retour, le voyage précédent, accompli dans des conditions bien moins favorables; aussi en apprenant l'heureux résultat de cette seconde cavalcade aérienne, on dit que plusieurs lionnes ont fait offrir à M. Poitevin de l'accompagner en croupe dans le cas où il aurait le projet d'une troisième ascension.

Nous demandons pardon aux lecteurs de les entretenir si longtemps d'aérostation; mais, en vérité, ce n'est pas notre faute, on ne parle plus guère que de cela. M. Poitevin, M. Margat et M. Godard, accaparent presque à eux seuls les cent voix de la presse. Paris et la banlieue ont les yeux continuellement tendus vers ces trois illustres ballons. On ne s'inquiète guère des nuages qui peuvent assombrir le ciel politique, pourvu que le ciel où s'élancent ces messieurs soit parfaitement clair. Que peut-on demander de plus?

Quel magnifique moyen de célébrité! deux ou trois voyages ascensionnels vous gravent le nom d'un homme dans la mémoire, mieux que ne sauraient le faire dix années de travaux illustres. Après cela, dira quelque mauvais faiseur de bons mots, comment n'être pas connu du monde entier, lorsqu'on est aussi haut placé que le sont ces messieurs. Ils ne vont pas pédestrement à la célébrité comme le vulgaire, ou même en carrosse comme les grands du monde; fi donc! ils y volent, et pour aller plus vite ils se servent des ailes du vent.

Nous n'en finirons pas avec les aéronautes; en voici un autre, M. Petin, je crois, qui ne se borne pas à de modestes ascensions individuelles. Il veut réaliser l'ascension en grand, l'ascension *omnibus*. Il a trouvé le secret de la direction des aréostats, ni plus ni moins, avec un immense appareil composé de plusieurs ballons reliés entre eux par des charpentes fines. Il va vous lancer cinq cents personnes dans l'espace; il ne lui manque qu'une petite chose pour cela, la bagatelle de deux cent mille francs; c'est pour rien, et nous nous étonnons vraiment de ce que le gouvernement qui remue les millions à la pelle, ne se soit empressé d'encourager pécuniairement une entreprise d'un but aussi élevé. Avec son système, M. Petin promet de nous transporter en Chine en vingt-quatre heures. Ce résultat obtenu, voilà les chemins de fer qui descendent tout d'un coup au rôle qu'a joué le coche après l'invention de la diligence, ou à celui de la diligence elle-même depuis l'usage des chemins de fer. Pauvres chemins de fer! ils ont à peine joui de leur gloire, et les voilà distancé. *Sic transit gloria mundi*. En attendant, nous supplions l'Assemblée et le ministère de s'entendre pour suspendre immédiatement les travaux sur toutes les lignes en cours d'exécution, cela économisera les nombreux millions que l'on y dépenserait sans utilité, puisque M. Petin va remplacer toute leur ferraille bien plus économiquement. Il ne faudrait pas que le gouvernement eût deux cent mille francs dans nos poches pour se priver d'une invention qui promet de si magnifiques résultats.

AUGUSTE DE VAUCELLE.



LES MARIAGES COPHTES.

LE MASQUE ET LE VOILE.



Le Caire est la ville du Levant où les femmes sont encore le plus hermétiquement voilées. A Constantinople, à Smyrne, une gaze blanche ou noire laisse quelquefois deviner les traits des belles musulmanes, et les édits les plus rigoureux parviennent rarement à leur faire épaissir ce frêle tissu. Ce sont des nonnes gracieuses et coquettes, qui, se consacrant à un seul époux, ne sont pas fâchées toutefois de donner des regrets au monde. Mais l'Égypte, grave et pieuse, est toujours le pays des énigmes et des mystères ; la beauté s'y entoure comme autrefois de voiles et de bandelettes, et cette morne attitude décourage aisément l'Européen frivole. Il abandonne le Caire après huit jours, et se hâte d'aller vers les cataractes du Nil chercher d'autres déceptions que lui réserve la science, et dont il ne conviendra jamais.

La patience était la plus grande vertu des initiés antiques. Pourquoi passer si vite ? Arrêtons-nous, et cherchons à soulever un coin du voile austère de la déesse de Saïs. D'ailleurs, n'est-il pas encourageant de voir qu'en des pays où les femmes passent pour être prisonnières, les bazars, les rues et les jardins nous les présentent par milliers, marchant seules à l'aventure, ou deux ensemble, ou accompagnées d'un enfant ? Réellement, les Européennes n'ont pas autant de liberté : les femmes de distinction sortent, il est vrai, juchées sur des ânes et dans une position inaccessible ; mais, chez nous, les femmes du même rang ne sortent guère qu'en voiture. Reste le voile, qui peut-être n'établit pas une barrière aussi farouche que l'on croit.

Parmi les riches costumes arabes et turcs que la réforme épargne, l'habit mystérieux des femmes donne à la foule qui remplit les rues l'aspect joyeux d'un bal masqué ; la teinte des dominos varie seulement du bleu au noir. Les grandes dames voilent leur taille sous le *habbarah* de taffetas léger, tandis que les femmes du peuple se drapent gracieusement dans une simple tunique bleue de laine ou de coton (*khamiss*), comme des statues antiques. L'imagination trouve son compte à cet incognito des visages féminins, qui ne s'étend pas à tous leurs charmes. De belles mains ornées de bagues talismaniques et de bracelets d'argent, quelquefois des bras de marbre pâle s'échappant tout entiers de leurs larges manches relevées au-dessus de l'épaule, des pieds nus chargés d'anneaux que la babouche abandonne à chaque pas et dont les chevilles résonnent d'un bruit argentin, voilà ce qu'il est permis d'admirer, de deviner, de surprendre, sans que la foule s'en inquiète ou que la femme elle-même semble le remarquer. Parfois les plis flottants du voile quadrillé de blanc et de bleu qui couvre la tête et les épaules se dérangent un peu, et l'éclaircie qui se manifeste entre ce vêtement et le masque allongé qu'on appelle *borghot* laisse voir une tempe gracieuse où des cheveux bruns se tortillent en boucles serrées, comme dans les bustes de Cléopâtre, une oreille petite et ferme secouant sur le col et la joue des grappes de sequins d'or ou quelque …

que ouvragée de turquoises et de filigrane d'argent. Alors on sent le besoin d'interroger les yeux de l'Égyptienne voilée, et c'est là le plus dangereux. Le masque est composé d'une pièce de crin noir étroite et longue qui descend de la tête aux pieds, et qui est percée de deux trous comme la cagoule d'un pénitent; quelques annelets brillants sont enfilés dans l'intervalle qui joint le front à la barbe du masque, et c'est derrière ce rempart que des yeux ardents vous attendent, armés de toutes les séductions qu'ils peuvent emprunter à l'art. Le sourcil, l'orbite de l'œil, la paupière même, en dedans des cils, sont avivés par la teinture, et il est impossible de mieux faire valoir le peu de sa personne qu'une femme a le droit de faire voir ici.

Je n'avais pas compris tout d'abord ce qu'a d'attrayant ce mystère dont s'enveloppe la plus intéressante moitié du peuple d'Orient; mais quelques jours ont suffi pour m'apprendre qu'une femme qui se sent remarquée trouve généralement le moyen de se laisser voir, si elle est belle. Celles qui ne le sont pas savent mieux maintenir leurs voiles, et l'on ne peut leur en vouloir. C'est bien là le pays des rêves et de l'illusion! La laideur est cachée comme un crime, et l'on peut toujours entrevoir quelque chose de ce qui est forme, grâce, jeunesse et beauté.

La ville elle-même, comme ses habitantes, ne dévoile que peu à peu ses retraites les plus ombragées, ses intérieurs les plus charmants. Le soir de mon arrivée au Caire, j'étais mortellement triste et découragé. En quelques heures de promenade sur un âne et avec la compagnie d'un drogman, j'étais parvenu à me démontrer que j'allais passer là les six mois les plus ennuyeux de ma vie, et tout cependant était arrangé d'avance pour que je n'y pusse rester un jour de moins. Quoi! c'est là, me disais-je, la ville des *Mille et une Nuits*, la capitale des califes fatimites et des soudans?.. Et je me plongeais dans l'inextricable réseau des rues étroites et poudreuses, à travers la foule en haillons, l'encombrement des chiens, des chameaux et des ânes, aux approches du soir dont l'ombre descend vite, grâce à la poussière qui ternit le ciel et à la hauteur des maisons.

Qu'espérer de ce labyrinthe confus, grand peut-être comme Paris et Rome, de ces palais et de ces mosquées que l'on compte par milliers? Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, mais trente générations y ont passé; partout la pierre croule, et le bois pourrit. Il semble que l'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes, qui la peuplent sans l'animer. Chaque quartier entouré de murs à créneaux, fermé de lourdes portes comme au moyen âge, conserve encore la physionomie qu'il avait sans doute à l'époque de Saladin; de longs passages voûtés conduisent çà et là d'une rue à l'autre; plus souvent on s'engage dans une voie sans issue, il faut revenir. Peu à peu tout se ferme, les cafés seuls sont éclairés encore, et les fumeurs assis sur des cages de palmier, aux vagues lueurs de veilleuses nageant dans l'huile, écoutent quelque longue histoire débitée d'un ton nasillard. Cependant les *moucharabys* s'éclairent : ce sont des grilles de bois, curieusement travaillées et découpées, qui s'avancent sur la rue et font office de fenêtres; la lumière qui les traverse ne suffit pas à guider la marche du passant, d'autant plus que bientôt arrive l'heure du couvre-feu; chacun se munit d'une lanterne, et l'on ne rencontre guère dehors que des Européens ou des soldats faisant la ronde.

Pour moi, je ne voyais plus trop ce que j'aurais fait dans les rues passé cette heure, c'est-à-dire dix heures du soir, et je m'étais couché fort tristement, me disant qu'il en serait sans doute ainsi tous les jours, et désespérant des plaisirs de cette capitale déchue. Mon premier sommeil se croisait d'une manière inexplicable avec les sons vagues d'une cornemuse et d'une viole enrouée, qui agaçaient sensiblement mes nerfs. Cette musique obstinée répétait toujours sur divers tons la même phrase mélodique, qui réveillait en moi l'idée d'un vieux noël bourguignon ou provençal. Cela appartenait-il au songe ou à la vie? Mon esprit hésita quelque temps avant de s'éveiller tout à fait. Il me semblait qu'on me portait en terre d'une manière à la fois grave et burlesque, avec des chantres de paroisse, et des buveurs couronnés de pampre; une sorte de gaîté patriarcale et de tristesse mythologique mélangeait ses impressions dans cet étrange concert, où de lamentables chants d'église formaient la base d'un air bouffon propre à marquer les pas d'une danse de corybantes. Le bruit se rapprochant et grandissant de plus en plus, je m'étais levé tout engourdi encore et une grande lumière, pénétrant le treillage extérieur de ma fenêtre, m'apprit enfin qu'il s'agissait d'un spectacle tout matériel. Cependant ce que j'avais cru rêver se réalisait en partie : des hommes presque nus, couronnés comme des lutteurs antiques, combattaient au milieu de la foule avec des épées et des boucliers, mais ils se bornaient à frapper le cuivre avec l'acier en suivant le rhythme de la musique, et, se remettant en route, recommençaient plus loin le même simulacre de lutte. De nombreuses torches et des pyramides de bougies portées par des enfants éclairaient brillamment la rue et guidaient un long cortége d'hommes et de femmes, dont je ne pus distinguer tous les détails.

Quelque chose comme un fantôme rouge portant une couronne de pierreries avançait lentement entre deux matrones au maintien grave, et un groupe confus de femmes en vêtements bleus fermait la marche en poussant à chaque station un gloussement criard du plus singulier effet.

C'était un mariage, il n'y avait plus à s'y tromper. J'avais vu à Paris, dans les planches gravées du citoyen Cassas, un tableau complet de ces cérémonies ; mais ce que je venais d'apercevoir à travers les dentelures de la fenêtre ne suffisait pas à éteindre ma curiosité, et je voulus, quoi qu'il arrivât, poursuivre le cortége et l'observer plus à loisir. Mon drogman Abdallah, à qui je communiquai cette idée, fit semblant de frémir de ma hardiesse, se souciant peu de courir les rues au milieu de la nuit, et me parla du danger d'être assassiné ou battu. Heureusement j'avais acheté un de ces manteaux de poil de chameau nommés *machlah* qui couvrent un homme des épaules aux pieds; avec ma barbe déjà longue et un mouchoir tordu autour de la tête, le déguisement était complet.

UNE NOCE AUX FLAMBEAUX.

La difficulté fut de rattraper le cortége, qui s'était perdu dans le labyrinthe des rues et des impasses. Le drogman avait allumé une lanterne de papier, et nous courions au hasard, guidés ou trompés de temps en temps par quelques sons lointains de la cornemuse ou par des éclats de lumière reflétés aux angles des carrefours. Enfin nous atteignons la porte d'un quartier différent du nôtre; les maisons s'éclairent, les chiens hurlent, et nous voilà dans une rue toute flamboyante et retentissante, garnie de monde jusque sur les maisons.

Le cortége avançait fort lentement, au son mélancolique d'instruments imitant le bruit obstiné d'une porte qui grince ou d'un chariot qui essaie des roues neuves. Les coupables de ce vacarme marchaient au nombre d'une vingtaine, entourés d'hommes qui portaient des lances à feu. Ensuite venaient des enfants chargés d'énormes candélabres, dont les bougies jetaient partout une vive clarté. Les lutteurs continuaient à s'escrimer pendant les nombreuses haltes du cortége; quelques-uns, montés sur des échasses et coiffés de plumes, s'attaquaient avec de longs bâtons; plus loin des jeunes gens portaient des drapeaux et des hampes surmontés d'emblèmes et d'attributs dorés, comme on en voit dans les triomphes romains; d'autres promenaient de petits arbres décorés de guirlandes et de couronnes, resplendissant en outre de bougies allumées et de lames de clinquant, comme des arbres de Noël. De larges plaques de cuivre doré, élevées sur des perches et couvertes d'ornements repoussés et d'inscriptions, reflétaient çà et là l'éclat des lumières. Ensuite marchaient les chanteuses (*oualems*) et les danseuses (*ghavasies*), vêtues de robes de soie rayées, avec leur tarbouch à calotte dorée et leurs longues tresses ruisselantes de sequins. Quelques-unes avaient le nez percé de longs anneaux, et montraient leurs visages fardés de rouge et de bleu, tandis que d'autres, quoique chantant et dansant, restaient soigneusement voilées. Elles s'accompagnaient en général de cymbales, de castagnettes et de tambours de basque. Deux longues files d'esclaves marchaient ensuite, portant des coffres et des corbeilles où brillaient les présents faits à la mariée par son époux et par sa famille; puis le cortége des invités, les femmes au milieu, soigneusement drapées de leurs longues mantilles noires et voilées de masques blancs, comme des personnes de qualité, les hommes richement vêtus, car ce jour-là, me disait le drogman, les simples *fellahs* eux-mêmes savent se procurer des vêtements convenables. Enfin, au milieu d'une éblouissante clarté de torches, de candélabres et de pots-à-feu, s'avançait lentement le fantôme rouge que j'avais entrevu déjà, c'est-à-dire la nouvelle épouse (*el arouss*), entièrement voilée d'un long cachemire dont les palmes tombaient à ses pieds, et dont l'étoffe assez légère permettait sans doute qu'elle pût voir sans être vue. Rien n'est étrange comme cette longue figure qui s'avance sous son voile à plis droits, grandie encore par une sorte de diadème pyramidal éclatant de pierreries. Deux matrones vêtues de noir la soutiennent sous les coudes, de façon qu'elle a l'air de glisser lentement sur le sol; quatre esclaves tendent sur sa tête un dais de pourpre, et d'autres accompagnent sa marche avec le bruit des cymbales et des tympanons.

Cependant une halte nouvelle s'est faite au moment où j'admirais cet appareil, et des enfants ont distribué des siéges pour que l'épouse et ses parents pussent se reposer. Les *oualems*, revenant sur leurs pas, ont fait entendre des improvisations et des chœurs accompagnés de musique et de danses, et tous les assistants répétaient quelques passages de leurs chants. Quant à moi, qui dans ce moment-là me trouvais en vue, j'ouvrais la bouche comme les autres, imitant autant que possible les *eleyson* ou les *amen* qui servent de *répons* aux couplets les plus profanes; mais un danger plus grand menaçait mon incognito. Je n'avais pas fait attention que depuis quelques moments des esclaves parcouraient la foule en versant un liquide clair dans de petites tasses qu'ils distribuaient à mesure. Un grand Turc vêtu de rouge, et qui pro-

blablement faisait partie de la famille, présidait à la distribution et recevait les remercîments des buveurs. Il n'était plus qu'à dix pas de moi, et je n'avais nulle idée du salut qu'il fallait lui faire. Heureusement j'eus le temps d'observer tous les mouvements de mes voisins, et, quand ce fut mon tour, je pris la tasse de la main gauche et m'inclinai en portant ma main droite sur le cœur, puis sur le front, et enfin sur la bouche. Ces mouvements sont faciles, et cependant il faut prendre garde d'en intervertir l'ordre ou de ne point les reproduire avec aisance. J'avais dès ce moment le droit d'avaler le contenu de la tasse; mais là ma surprise fut grande. C'était de l'eau-de-vie, ou plutôt une sorte d'anisette. Comment comprendre que des mahométans fassent distribuer de telles liqueurs à leurs noces? Je ne m'étais, dans le fait, attendu qu'à une limonade ou à un sorbet. Il était cependant facile de voir que les almées, les musiciens et baladins du cortége avaient plus d'une fois pris part à ces distributions.

Enfin la mariée se leva et reprit sa marche; les femmes fellahs, vêtues de bleu, se remirent en foule à sa suite avec leurs gloussements sauvages, et le cortége continua sa promenade nocturne jusqu'à la maison des nouveaux époux.

Satisfait d'avoir figuré comme un véritable habitant du Caire et de m'être assez bien comporté à cette cérémonie, je fis un signe pour appeler mon drogman, qui était allé un peu plus loin se remettre sur le passage des distributeurs d'eau-de-vie; mais il n'était pas pressé de rentrer, et prenait goût à la fête.

— Suivons-les dans la maison, me dit-il tout bas.

— Mais que répondrai-je si on me parle?

— Vous direz seulement *tayeb!* c'est une réponse à tout. Et d'ailleurs je suis là pour détourner la conversation.

Je savais déjà qu'en Égypte *tayeb* était le fond de la langue. C'est un mot qui, selon l'intonation qu'on y apporte, signifie toutes sortes de choses; on ne peut toutefois le comparer au *goddam* des Anglais, à moins que ce ne soit pour marquer la différence qu'il y a entre un peuple certainement fort poli et une nation tout au plus policée. Le mot *tayeb* veut dire tour à tour : *Très bien*, ou *voilà qui va bien*, ou *cela est parfait*, ou *à votre service;* le ton et surtout le geste y ajoutent des nuances infinies. Ce moyen me paraissait beaucoup plus sûr au reste que celui dont parle un voyageur célèbre, Belzoni, je crois. Il était entré dans une mosquée, déguisé admirablement et répétant tous les gestes qu'il voyait faire à ses voisins; mais, comme il ne pouvait répondre à une question qu'on lui adressait, son drogman dit aux curieux : « Il ne comprend pas, c'est un Turc anglais! »

Nous étions entrés par une porte ornée de fleurs et de feuillages dans une fort belle cour tout illuminée de lanternes de couleur. Les *moucharabys* découpaient leur frêle menuiserie sur le fond orange des appartements éclairés et pleins de monde. Il fallut s'arrêter et prendre place sous les galeries intérieures. Les femmes seules montaient dans la maison, où elles quittaient leurs voiles, et l'on n'apercevait plus que la forme vague, les couleurs et le rayonnement de leurs costumes et de leurs bijoux, à travers les treillis de bois tourné.

Pendant que les dames se voyaient accueillies et fêtées à l'intérieur par la nouvelle épouse et par les femmes des deux familles, le mari était descendu de son âne; vêtu d'un habit rouge et or, il recevait les compliments des hommes et les invitait à prendre place aux tables basses dressées en grand nombre dans les salles du rez-de-chaussée et chargées de plats disposés en pyramides. Il suffisait de se croiser les jambes à terre, de tirer à soi une assiette ou une tasse et de manger proprement avec ses doigts. Chacun du reste était le bienvenu. Je n'osai me risquer à prendre part au festin dans la crainte de manquer d'*usage*. D'ailleurs, la partie la plus brillante de la fête se passait dans la cour, où les danses se démenaient à grand bruit. Une troupe de danseurs nubiens exécutait des pas étranges au centre d'un vaste cercle formé par les assistants; ils allaient et venaient guidés par une femme voilée et vêtue d'un manteau à larges raies, qui, tenant à la main un sabre recourbé, semblait tour à tour menacer les danseurs et les fuir. Pendant ce temps, les *oualems* ou almées accompagnaient la danse de leurs chants en frappant avec les doigts sur des tambours de terre cuite (*tarabouka*) qu'un de leurs bras tenait suspendus à la hauteur de l'oreille. L'orchestre, composé d'une foule d'instruments bizarres, ne manquait pas de faire sa partie dans cet ensemble, et les assistants s'y joignaient en outre en battant la mesure avec les mains. Dans les intervalles des danses, on faisait circuler des rafraîchissements, parmi lesquels il y en eut un que je n'avais pas prévu. Des esclaves noires, tenant en main de petits flacons d'argent, les secouaient çà et là sur la foule. C'était de l'eau parfumée, dont je ne reconnus la suave odeur de rose qu'en sentant ruisseler sur mes joues et sur ma barbe les gouttes lancées au hasard.

Cependant un des personnages les plus apparents de la noce s'était avancé vers moi, et me dit quelques mots d'un air fort civil; je répondis par le victorieux *tayeb*, qui parut le satisfaire pleinement; il s'adressa à mes voisins, et je pus demander au drogman ce que cela voulait dire. « Il

vous invite, me dit ce dernier, à monter dans sa maison pour voir l'épousée. » Sans nul doute, ma réponse avait été un assentiment; mais comme, après tout, il ne s'agissait que d'une promenade de femmes hermétiquement voilées autour des salles remplies d'invités, je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin l'aventure. Il est vrai que la mariée et ses amies se montrent alors avec les brillants costumes que dissimulait le voile noir qu'elles ont porté dans les rues; mais je n'étais pas encore assez sûr de la prononciation du mot *tayeb* pour me hasarder dans le sein des familles. Nous parvînmes, le drogman et moi, à regagner la porte extérieure, qui donnait sur la place de l'Esbelkieh.

— C'est dommage, me dit le drogman, vous auriez vu ensuite le spectacle.

— Comment ?

— Oui, la comédie.

Je pensai tout de suite à l'illustre *Caragueuz*, mais ce n'était pas cela. Caragueuz ne se produit que dans les fêtes religieuses; c'est un mythe, c'est un symbole de la plus haute gravité; le spectacle en question devait se composer simplement de petites scènes comiques jouées par des hommes, et que l'on peut comparer à nos proverbes de société. Ceci est pour faire passer agréablement le reste de la nuit aux invités, pendant que les époux se retirent avec leurs parents dans la partie de la maison réservée aux femmes.

Il paraît que les fêtes de cette noce duraient déjà depuis huit jours. Le drogman m'apprit qu'il y avait eu le jour du contrat un sacrifice de moutons sur le seuil de la porte avant le passage de l'épousée; il parla aussi d'une autre cérémonie dans laquelle on brise une boule de sucrerie où sont enfermés deux pigeons; on tire un augure du vol de ces oiseaux. Tous ces usages se rattachent probablement aux traditions de l'antiquité.

Je suis rentré tout ému de cette scène nocturne. Voilà, ce me semble, un peuple pour qui le mariage est une grande chose, et, bien que les détails de celui-là indiquassent quelque aisance chez les époux, il est certain que les pauvres gens eux-mêmes se marient avec presque autant d'éclat et de bruit. Ils n'ont pas à payer les musiciens, les bouffons et les danseurs, qui sont leurs amis, ou qui font des quêtes dans la foule. Les costumes, on les leur prête; chaque assistant tient à la main sa bougie ou son flambeau, et le diadème de l'épouse n'est pas moins chargé de diamants et de rubis que celui de la fille d'un pacha. Où chercher ailleurs une égalité plus réelle ? Cette jeune Égyptienne, qui n'est peut-être ni belle sous son voile, ni riche sous ses diamants, a son jour de gloire où elle s'avance radieuse à travers la ville qui l'admire et lui fait cortége, étalant la pourpre et les joyaux d'une reine, mais inconnue à tous, et mystérieuse sous son voile comme l'antique déesse du Nil. Un seul homme aura le secret de cette beauté ou de cette grâce ignorée; un seul peut tout le jour poursuivre en paix son idéal, et se croire le favori d'une sultane ou d'une fée; le désappointement même laisse à couvert son amour-propre; et d'ailleurs tout homme n'a-t-il pas le droit, dans cet heureux pays, de renouveler plus d'une fois cette journée de triomphe et d'illusion ?

UNE AVENTURE AU BESESTAIN.

Nous chevauchions ainsi, le peintre et moi, suivis d'un âne qui portait le daguerréotype, machine compliquée et fragile qu'il s'agissait d'établir quelque part de manière à nous faire honneur. Après la rue que j'ai décrite, on rencontre un passage couvert en planches, où le commerce européen étale ses produits les plus brillants. C'est une sorte de bazar où se termine le quartier franc. Nous tournons à droite, puis à gauche, au milieu d'une foule toujours croissante; nous suivons une longue rue très régulière, qui offre à la curiosité, de loin en loin, des mosquées, des fontaines, un couvent de derviches, et tout un bazar de quincaillerie et de porcelaine anglaise. Puis, après mille détours, la voie devient plus silencieuse, plus poudreuse, plus déserte; les mosquées tombent en ruine, les maisons s'écroulent çà et là, le bruit et le tumulte ne se reproduisent plus que sous la forme d'une bande de chiens criards, acharnés après nos ânes, et poursuivant surtout nos affreux vêtements noirs d'Europe. Heureusement nous passons sous une porte, nous changeons de quartier, et ces animaux s'arrêtent en grognant aux limites extrêmes de leurs possessions. On sait que toute la ville est partagée en cinquante-trois quartiers entourés de murailles, dont plusieurs appartiennent aux nations cophte, grecque, turque, juive et française. Les chiens eux-mêmes, qui pullulent en paix dans la ville sans appartenir à personne, reconnaissent ces divisions, et ne se hasarderaient pas au delà sans danger. Une nouvelle escorte canine remplace bientôt celle qui nous a quittés, et nous conduit jusqu'aux *casins* situés sur le bord d'un canal qui traverse le Caire, et qu'on appelle le *Calish*.

Nous voici dans une sorte de faubourg séparé par le canal des principaux quartiers de la ville; des cafés ou casinos nombreux bordent la rive intérieure, tandis que l'autre présente un assez large boulevard égayé de quelques palmiers poudreux. L'eau du canal est verte et quelque peu stagnante; mais une longue suite de berceaux et de treilla-

ges festonnés de vignes et de lianes, servant d'arrière-salle aux cafés, présente un coup d'œil des plus riants; tandis que l'eau plate qui les cerne reflète avec amour les costumes bigarrés des fumeurs. Les flacons d'huile des lustres s'allument aux seuls feux du jour, les narguilés de cristal jettent des éclairs, et la liqueur ambrée nage dans les tasses légères que des noirs distribuent avec leurs coquetiers de filigrane doré.

Après une courte station à l'un de ces cafés, nous nous transportons sur l'autre rive du Calish, et nous installons sur des piquets l'appareil où le dieu du jour s'exerce si agréablement au métier de paysagiste. Une mosquée en ruine au minaret curieusement sculpté, un palmier svelte s'élançant d'une touffe de lentisques, c'est, avec tout le reste, de quoi composer un tableau digne de Marilhat. Mon compagnon est dans le ravissement, et, pendant que le soleil travaille sur ses plaques fraîchement polies, je crois pouvoir entamer une conversation instructive en lui faisant au crayon des demandes auxquelles son infirmité ne l'empêche pas de répondre de vive voix.

— Ne vous mariez pas, s'écrie-t-il, et surtout ne prenez point le turban. Que vous demande-t-on ? D'avoir une femme chez vous. La belle affaire! J'en fais venir tant que je veux. Ces marchandes d'oranges en tunique bleue, avec leurs bracelets et leurs colliers d'argent, sont fort belles. Elles ont exactement la forme des statues égyptiennes, la poitrine développée, les épaules et les bras superbes, la hanche peu saillante, la jambe fine et sèche. C'est de l'archéologie; il ne leur manque qu'une coiffure à tête d'épervier, des bandelettes autour du corps, et une croix ansée à la main pour représenter Isis ou Athor.

— Mais vous oubliez, dis-je, que je ne suis point artiste, et, d'ailleurs, ces femmes ont des maris ou des familles. Elles sont voilées; comment deviner si elles sont belles ?... Je ne sais encore qu'un seul mot d'arabe. Comment les persuader ?

— La galanterie est sévèrement défendue au Caire, mais l'amour n'est interdit nulle part. Vous rencontrez une femme dont la démarche, dont la taille, dont la grâce à draper ses vêtements, dont quelque chose qui se dérange dans le voile ou dans la coiffure indique la jeunesse ou l'envie de paraître aimable. Suivez-la seulement, et, si elle vous regarde en face au moment où elle ne se croira pas remarquée de la foule, prenez le chemin de votre maison, elle vous suivra. En fait de femme, il ne faut se fier qu'à soi-même. Les drogmans vous adresseraient mal. Il faut payer de votre personne, c'est plus sûr.

Mais, au fait, me disais-je en quittant le peintre et le laissant à son œuvre, entouré d'une foule respectueuse qui le croyait occupé d'opérations magiques, pourquoi donc aurais-je renoncé à plaire ? Les femmes sont voilées, mais je ne le suis pas. Mon teint d'Européen peut avoir quelque charme dans le pays. Je passerais en France pour un cavalier ordinaire, mais au Caire je deviens un aimable enfant du Nord. Ce costume franc, qui ameute les chiens, me vaut du moins d'être remarqué; c'est beaucoup.

En effet, j'étais rentré dans les rues populeuses, et je fendais la foule étonnée de voir un Franc à pied et sans guide dans la partie arabe de la ville. Je m'arrêtais aux portes des boutiques et des ateliers, examinant tout d'un air de flânerie inoffensive qui ne m'attirait que des sourires. On se disait : il a perdu son drogman, il manque peut-être d'argent pour prendre un âne... on plaignait l'étranger fourvoyé dans l'immense cohue des bazars, dans le labyrinthe des rues Moi, je m'étais arrêté à regarder trois forgerons au travail qui semblaient des hommes de cuivre. Ils chantaient une chanson arabe dont le rhythme les guidait dans les coups successifs qu'ils donnaient à des pièces de métal qu'un enfant apportait tour à tour sur l'enclume. Je frémissais en songeant que, si l'un d'eux eût manqué la mesure d'un demi-temps, l'enfant aurait eu la main broyée. Deux femmes s'étaient arrêtées derrière moi et riaient de ma curiosité. Je me retourne, et je vois bien à leur mantille de taffetas noir, à leur pardessus de lévantine verte, qu'elles n'appartenaient pas à la classe des marchandes d'oranges du Mousky. Je m'élance au-devant d'elles, mais elles baissent leur voile et s'échappent. Je les suis, et j'arrive bientôt dans une longue rue entre coupée de riches bazars qui traverse toute la ville. Nous nous engageons sous une voûte à l'aspect grandiose, formée de charpentes sculptées d'un style antique, où le vernis et la dorure rehaussent mille détails d'arabesques splendides. C'est là peut-être le *besestain* des Circassiens où s'est passée l'histoire racontée par le marchand cophte au sultan de Casgar. Me voilà en pleines *Mille et une Nuits*. Que ne suis-je un des jeunes marchands auxquels les deux dames font déployer leurs étoffes, ainsi que faisait la fille de l'émir devant la boutique de Bedreddin ! Je leur dirais comme le jeune homme de Bagdad : « Laissez-moi voir votre visage pour prix de cette étoffe à fleurs d'or, et je me trouverai payé avec usure ! » Mais elles dédaignent les soieries de Beyrouth, les étoffes brochées de Damas, les *mandilles* de Brousse, que chaque vendeur étale à l'envi. Il n'y a point là de boutiques; ce sont de simples étalages dont les rayons s'élèvent jusqu'à la voûte, surmontés d'une enseigne

couverte de lettres et d'attributs dorés. Le marchand, les jambes croisées, fume sa longue pipe ou son narguilé sur une estrade étroite, et les femmes vont ainsi de marchand en marchand, se contentant, après avoir fait déployer chez l'un, de passer à l'autre, en saluant d'un regard dédaigneux.

Mes belles rieuses veulent absolument des étoffes de Constantinople. Constantinople donne la mode au Caire. On leur fait voir d'affreuses mousselines imprimées, en criant: *Istamboldu* (c'est de Stamboul)! Elles poussent des cris d'admiration. Les femmes sont les mêmes partout.

Je m'approche d'un air de connaisseur; je soulève le coin d'une étoffe jaune, à ramages lie de vin, et je m'écrie: *Tayeb* (cela est beau)! Mon observation paraît plaire; c'est à ce choix qu'on s'arrête. Le marchand aune avec une sorte de demi-mètre qui s'appelle un *pic*, et l'on charge un petit garçon de porter l'étoffe roulée.

Pour le coup, il me semble bien que l'une des jeunes dames m'a regardé en face; d'ailleurs, leur marche incertaine, les rires qu'elles étouffent en se retournant et me voyant les suivre, la mantille noire (*habbarah*) soulevée de temps en temps pour laisser voir un masque blanc, signe d'une classe supérieure, enfin toutes ces allures indécises que prend au bal de l'Opéra un domino qui veut vous séduire, semblent m'indiquer qu'on n'a pas envers moi des sentiments bien farouches. Le moment paraît donc venu de passer devant et de prendre le chemin de mon logis; mais le moyen de le retrouver? Au Caire, les rues n'ont pas d'écriteaux, les maisons pas de numéros, et chaque quartier, ceint de murs, est en lui-même un labyrinthe des plus complets. Il y a dix impasses pour une rue qui aboutit. Dans le doute, je suivais toujours. Nous quittons les bazars pleins de tumulte et de lumière, où tout reluit et papillote, où le luxe des étalages fait contraste au grand caractère d'architecture et de splendeur des principales mosquées, peintes de bandes horizontales jaunes et rouges; voici maintenant des passages voûtés, des rues étroites et sombres, où surplombent les cages de fenêtres en charpente, comme dans nos rues du moyen âge. La fraîcheur de ces voies presque souterraines est un refuge aux ardeurs du soleil d'Égypte, et donne à la population beaucoup des avantages d'une latitude tempérée. Cela explique la blancheur mate qu'un grand nombre de femmes conservent sous leur voile, car beaucoup d'entre elles n'ont jamais quitté la ville que pour aller se réjouir sous les ombrages de Schoubrah.

Mais que penser de tant de tours et détours qu'on me fait faire? Me fuit-on en réalité, ou se guide-t-on, tout en me précédant, sur ma marche aventureuse? Nous entrons pourtant dans une rue que j'ai traversée la veille, et que je reconnais surtout à l'odeur charmante que répandent les fleurs jaunes d'un arbousier. Cet arbre aimé du soleil projette au-dessus du mur ses branches revêtues de houppes parfumées. Une fontaine basse forme encoignure, fondation pieuse destinée à désaltérer les animaux errants. Voici une maison de belle apparence, décorée d'ornements sculptés dans le plâtre; l'une des dames introduit dans la porte une de ces clefs rustiques dont j'ai déjà l'expérience. Je m'élance à leur suite dans le couloir sombre, sans balancer, sans réfléchir, et me voilà dans une cour vaste et silencieuse, entourée de galeries, dominée par les mille dentelures des *moucharabys*.

UNE MAISON DANGEREUSE.

Les dames ont disparu dans je ne sais quel escalier sombre de l'entrée; je me retourne avec l'intention sérieuse de regagner la porte: un esclave abyssinien, grand et robuste, est en train de la refermer. Je cherche un mot pour le convaincre que je me suis trompé de maison, que je croyais rentrer chez moi; mais le mot *tayeb*, si universel qu'il soit, ne me paraît pas suffisant à exprimer toutes ces choses. Pendant ce temps, un grand bruit se fait dans le fond de la maison, des *saïs* étonnés sortent des écuries, des bonnets rouges se montrent aux terrasses du premier étage, et un Turc des plus majestueux s'avance du fond de la galerie principale.

Dans ces moments-là, le pire est de rester court. Je songe que beaucoup de musulmans entendent la langue franque, laquelle, au fond, n'est qu'un mélange de toute sorte de mots des patois méridionaux, qu'on emploie au hasard jusqu'à ce qu'on se soit fait comprendre; c'est la langue des Turcs de Molière. Je ramasse donc tout ce que je puis savoir d'italien, d'espagnol, de provençal et de grec, et je compose avec le tout un discours fort captieux. Au demeurant, me disais-je, mes intentions sont pures; l'une au moins des femmes peut être sa fille ou sa sœur. J'épouse, je prends le turban; aussi bien il y a des choses qu'on ne peut éviter. Je crois au destin.

D'ailleurs, ce Turc avait l'air d'un bon diable, et sa figure bien nourrie n'annonçait pas la cruauté. Il cligna de l'œil avec quelque malice en me voyant accumuler les substantifs les plus baroques qui eussent jamais retenti dans les Échelles du Levant, et me dit, tendant vers moi une main potelée chargée de bagues: — Mon cher Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer ici; nous causerons plus commodément.

O surprise! ce brave Turc était un Français comme moi !

Nous entrons dans une fort belle salle dont les fenêtres se découpaient sur des jardins; nous prenons place sur un riche divan. On apporte du café et des pipes. Nous causons. J'explique de mon mieux comment j'étais entré chez lui, croyant m'engager dans un des nombreux passages qui traversent au Caire les principaux massifs des maisons; mais je comprends à son sourire que mes belles inconnues avaient eu le temps de me trahir. Cela n'empêcha pas notre conversation de prendre en peu de temps un caractère d'intimité. En pays turc, la connaissance se fait vite entre compatriotes. Mon hôte voulut bien m'inviter à sa table, et, quand l'heure fut arrivée, je vis entrer deux fort belles personnes, dont l'une était sa femme, et l'autre la sœur de sa femme. C'étaient mes inconnues du bazar des Circassiens, et toutes deux Françaises... Voilà ce qu'il y avait de plus humiliant! On me fit la guerre sur ma prétention à parcourir la ville sans drogman et sans ânier; on s'égaya touchant ma poursuite assidue de deux dominos douteux, qui évidemment ne révélaient aucune forme, et pouvaient cacher des vieilles ou des négresses. Ces dames ne me savaient pas le moindre gré d'un choix aussi hasardeux, où aucun de leurs charmes n'était intéressé, car il faut avouer que le *habbarah* noir, moins attrayant que le voile des simples filles fellahs, fait de toute femme un paquet sans forme, et, quand le vent s'y engouffre, lui donne l'aspect d'un ballon à demi gonflé.

Après le dîner, servi entièrement à la française, on me fit entrer dans une salle beaucoup plus riche, aux murs revêtus de porcelaines peintes, aux corniches de cèdre sculptées. Une fontaine de marbre lançait dans le milieu ses minces filets d'eau; des tapis et des glaces de Venise complétaient l'idéal du luxe arabe; mais la surprise qui m'attendait là concentra bientôt toute mon attention. C'étaient huit jeunes filles placées autour d'une table ovale, et travaillant à divers ouvrages. Elles se levèrent, me firent un salut, et les deux plus jeunes vinrent me baiser la main, cérémonie à la quelle je savais qu'on ne pouvait se refuser au Caire. Ce qui m'étonnait le plus dans cette apparition séduisante, c'est que le teint de ces jeunes personnes, vêtues à l'orientale, variait du bistre à l'olivâtre, et arrivait, chez la dernière, au chocolat le plus foncé. Il eût été inconvenant peut-être de citer devant la plus blanche le vers de Goëthe:

Connais-tu la contrée — où les citrons mûrissent...

Cependant elles pouvaient passer toutes pour des beautés de race mixte. La maîtresse de la maison et sa sœur avaient pris place sur le divan en riant aux éclats de mon admiration. Les deux petites filles nous apportèrent des liqueurs et du café.

Je savais un gré infini à mon hôte de m'avoir introduit dans son *harem*, mais je me disais en moi-même qu'un Français ne ferait jamais un bon Turc, et que l'amour-propre de montrer ses maîtresses ou ses épouses devait dominer toujours la crainte de les exposer aux séductions. Je me trompais encore sur ce point. Ces charmantes fleurs aux couleurs variées étaient non pas les femmes, mais les filles de la maison. Mon hôte appartenait à cette génération militaire qui voua son existence au service de Napoléon. Plutôt que de se reconnaître sujets de la restauration, beaucoup de ces braves allèrent offrir leurs services aux souverains de l'Orient. L'Inde et l'Egypte en accueillirent un grand nombre; il y avait dans ces deux pays de beaux souvenirs de la gloire française. Quelques-uns adoptèrent la religion et les mœurs des peuples qui leur donnaient asile. Le moyen de les blâmer? La plupart, nés pendant la révolution n'avaient guère connu de culte que celui des théophilanthropes ou des loges maçonniques. Le mahométisme, vu dans les pays où il règne, a des grandeurs qui frappent l'esprit le plus sceptique. Mon hôte s'était livré jeune encore à ces séductions d'une patrie nouvelle. Il avait obtenu le grade de bey par ses talents, par ses services; son sérail s'était recruté en partie des beautés du Sennaar, de l'Abyssinie, de l'Arabie même, car il avait concouru à délivrer des villes saintes du joug des sectaires musulumans. Plus tard, plus avancé en âge, les idées de l'Europe lui étaient revenues : il s'était marié à une aimable fille de consul, et, comme le grand Soliman épousant Roxelane, il avait congédié tout son sérail; mais les enfants lui étaient restés. C'étaient les filles que je voyais là; les garçons étudiaient dans les écoles militaires.

Au milieu de tant de filles à marier, je sentis que l'hospitalité qu'on me donnait dans cette maison présentait certaines chances dangereuses, et je n'osai trop exposer ma situation réelle avant de plus amples informations.

On me fit reconduire chez moi le soir, et j'ai emporté de toute cette aventure le plus gracieux souvenir... Mais, en vérité, ce ne serait pas la peine d'aller au Caire pour me marier dans une famille française.

Le lendemain, Abdallah vint me demander la permission d'accompagner des Anglais jusqu'à Suez. C'était l'affaire d'une semaine, et je ne voulus pas le priver de cette course lucrative. Je le

soupçonnai de n'être pas très satisfait de ma conduite de la veille. Un voyageur qui se passe de drogman toute une journée, qui rôde à pied dans les rues du Caire, et dîne ensuite on ne sait où, risque de passer pour un être bien fallacieux. Abdallah me présenta, du reste, pour tenir sa place, un *barbarin* de ses amis, nommé Ibrahim. Le barbarin (c'est ici le nom des domestiques ordinaires) ne sait qu'un peu de patois maltais.

GÉRARD DE NERVAL.

AURORE ET POINT-DU-JOUR.

LÉGENDE DE CORPS-DE-GARDE.

Dans ce temps-là, les grenadiers avaient six pieds de haut, et la fille du roi se mettait à la fenêtre pour les voir passer quand ils défilaient sous les murs du palais, fifres et tambours en tête. On eût dit une muraille de paladins qui s'avançait tout d'une pièce; il n'y avait pas une queue qui dépassât les autres de l'épaisseur d'un cheveu, et tous les boutons de guêtres semblaient tirés au cordeau. C'est de quoi l'on ne doit point s'étonner, puisque les sergents recruteurs rassemblaient les plus beaux hommes de chaque province pour composer ces compagnies, comme on fait un bouquet en cueillant les plus belles fleurs d'un jardin. De fait, c'étaient de telles troupes qu'on a pris plus tard de simples soldats parmi leurs débris pour faire des maréchaux de France.

Or, entre les grenadiers des divers corps, les premiers sans contredit étaient ceux du régiment du roi. Superbes hommes! et quel riche uniforme! habits blancs, revers bleu-ciel et galons orange. Si vous les aviez vus un jour de parade, rasés de frais et poudrés de neuf, vous eussiez pris les soldats pour des officiers, et les officiers pour des généraux.

Le régiment du roi était alors en garnison à Nancy, en Lorraine, la plus jolie ville de France, alignée comme un bataillon sous les armes, de bon séjour et d'agréable vie au soldat, sinon que le vin y est un peu cher. Et de même que les grenadiers de ce régiment l'emportaient sur toute l'armée, le plus fier, le plus beau, le plus glorieux de ces grenadiers était Desœillets, dit *L'Aurore*, grand garçon du Languedoc, tenant bien du crû, hardi comme un page, brave comme un sabre, menteur comme un arracheur de dents, bel esprit, dansant bien, jouant du fifre, prévôt d'armes, tirant l'espadon, la pointe, la contre-pointe; faisant des contes à tenir un corps-de-garde éveillé toute la nuit, et en état de chanter, quand il était en train, chansons, marches, romances et complaintes d'ici à demain, sans chanter la même. Vous jugez que *L'Aurore* était admiré de ses camarades, estimé de ses chefs et bien vu des filles de la garnison; aussi, n'ayant qu'à se louer de son état, et ne trouvant rien de plus beau dans le monde que d'être grenadier au régiment du roi, il fit venir au corps son jeune frère Jean Desœillets pour être grenadier comme lui.

C'était encore un bel homme que le petit Desœillets cadet, mais il avait quelques lignes de moins que son frère. On le surnomma Point-du-Jour. Il ne reçut de toutes parts dans la compagnie que des instructions et des honnêtetés, en sorte qu'il promit de devenir en peu de temps, pour l'honneur du corps, le digne et deuxième tome de Desœillets l'aîné, dit L'Aurore.

Mais, quoi! rien n'était plus capable que ces démonstrations bienveillantes d'aigrir un cœur bassement haineux et jaloux. Point-du-Jour se fit détester du major Lerpinière, qui n'était pourtant qu'un soldat de fortune. Farouche, dur, brutal, le major n'était pas aimé dans la compagnie, et ces marques d'amitié prodiguées à un blanc-bec nouvellement enrôlé excitèrent sa jalousie. Cherchez d'ailleurs, dans certaines âmes noires, la piqûre imperceptible qui s'envenime jusqu'à devenir une grosse haine; essayez de comprendre le sentiment inhumain qui ne répugne point à des vengeances lâches et faciles : ce sont là des choses que je ne suis point en état de vous expliquer, Dieu merci.

Rien n'étant plus aisé, pour un major, que d'envoyer un grenadier en prison, Point-du-Jour passait le meilleur de son temps dans la salle d'arrêt du quartier. Les fautes, les rébellions, les manquements à la discipline se donnaient rendez-vous sur ses états de service : les châtiments ne manquaient jamais de prétextes.

Les choses en vinrent au point que la compagnie indignée se concerta pour aider Point-du-Jour dans son service, afin de constater l'injustice des punitions. L'Aurore était à la tête de cette ligue; mais tant de vigilance et de précautions demeurèrent longtemps en défaut.

Vous ne connaissez point la caserne de Nancy? vous la connaîtriez qu'il n'en serait ni plus ni moins, puisqu'il est ici question des anciennes casernes qui sont détruites depuis longtemps. L'armurier du régiment travaillait au fond des cours, dans un petit bâtiment d'un seul étage, et c'était là, le long de ce bâtiment, que le major passait tous les jours,

à onze heures, l'inspection de la compagnie. Les grenadiers s'alignaient sur une file, et si vous connaissez l'ancienne sévérité de la tenue militaire, vous croirez bien que la première compagnie du régiment du roi était ordinairement irréprochable. Ces braves gens, depuis la cocarde blanche comme un lis, jusqu'au talon du soulier noir comme un jais, semblaient tous les jours sortir d'une boîte.

Le major, sa canne à la main, passait lentement devant et derrière le front de bataille, s'arrêtant auprès de chaque grenadier immobile et les examinant l'un après l'autre avec un œil doué, pour le moment, de la propriété d'un verre grossissant.

Or, tous les jours, quand il s'arrêtait derrière Point-du-Jour, qui frémissait dans cette attente, le major se baissait en silence, et, posant son doigt sinistre en quelque place de l'uniforme du jeune soldat, il disait ce seul mot d'une voix sourde : — Une tache!

Le sergent savait ce que cela voulait dire, et marquait sur son livret vingt-quatre heures de salle de police après le nom de Point-du-Jour.

Les rangs étant rompus, les grenadiers s'assemblaient autour du malheureux et ne vérifiaient le fait que trop aisément : une tache noire sautait aux yeux sur l'éblouissante blancheur de l'uniforme.

L'infortuné Point-du-Jour suait dès l'aube à nettoyer son harnais; ses camarades l'éprouvaient dans une inspection préparatoire. Rien n'y faisait : le doigt du major s'arrêtait impitoyablement sur la tache incompréhensible, qui changeait de place, mais non de couleur, et trouvait toujours moyen de se glisser en quelque bel endroit de l'uniforme.

Un jour, L'Aurore tordit sa baïonnette dans ses doigts nerveux et l'alla redresser chez l'armurier à l'heure de l'inspection, et tandis que l'armurier redressait la baïonnette, L'Aurore se mit tout doucement à la fenêtre, d'où il pouvait voir la compagnie alignée lui tournant le dos, et le major qui faisait ses pauses et se remettait à marcher de son pas pesant. Quand il fut à Point-du-Jour, le major se baissa comme de coutume, et..... et L'Aurore, se retournant tout pâle vers l'armurier, lui demanda s'il n'avait point là, par hasard, un fusil chargé. Comme l'armurier s'étonnait de cette demande, L'Aurore reprit heureusement son sang-froid et parut s'arrêter à meilleur avis.

Savez-vous ce qu'avait vu L'Aurore? Il avait vu que le major Lerpinière, en marchant derrière la file, passait sournoisement son doigt sur la cire de ses souliers, composée de graisse et de noir de fumée, et qu'en appuyant ensuite ce doigt sur l'uniforme de Point-du-Jour, il faisait lui-même la tache qu'il semblait montrer.

L'Aurore, après l'inspection, conta froidement la chose à son frère, en ajoutant : — Point-du-Jour, renferme les bouillons d'une colère bien naturelle, et ne nous va point servir quelque plat du tempérament méridional. Ton innocence reluit comme la giberne, la cause est juste, ne l'embrouille point. Je vais en conférer avec les anciens, le colonel sera instruit, et nous allons détacher au major une botte supérieure dont il ne reviendra pas.

Cela dit, à l'heure de la soupe, la compagnie étant réunie autour des gamelles du roi, L'Aurore porta la parole avec une éloquence qui n'avait pas besoin pour dominer les esprits d'une cause si révoltante. Un seul cri d'horreur lui répondit, et, lancées par un mouvement simultané, toutes les cuillères s'allèrent planter dans le potage massif du gouvernement.

On commençait à peine de délibérer, quand, hélas! la délibération fut troublée par un grand tumulte qui se fit dans la caserne. Le tambour de garde battit un roulement, le poste prit les armes, et des fusiliers, les larmes aux yeux, vinrent dire à L'Aurore, au milieu de ses camarades bouillants, qu'on venait de jeter Point-du-Jour au cachot tandis qu'on emportait le major blessé dans son appartement. Autant valait annoncer la mort même de Point-du-Jour.

Le malheureux Desœillets cadet, venant à rencontrer le major, dans le premier feu de la colère, l'avait renversé à coups de crosse de fusil. Quelques malavisés étaient arrivés à temps pour l'empêcher de l'assommer.

L'Aurore prit son chapeau, qui était de bon feutre bien galonné, et l'aplatit contre un mur du quartier en s'écriant, dans un style de caserne qui perd infiniment dans la traduction :

— Point-du-Jour est perdu!

Et, en effet, Point-du-Jour fut condamné à être fusillé. On connaît la marche des procédures militaires : la haine et l'ardeur de la vengeance ressuscitèrent le major en quelque sorte pour presser celle-ci. Il ordonna que Point-du-Jour serait fusillé par sa propre compagnie.

L'Aurore alla trouver le major, et lui demanda si l'on prétendait qu'il dût tirer sur son frère; à quoi le major répondit que les règlements ne marquaient aucune exception et qu'il n'y en aurait point. L'Aurore dit alors qu'il se ferait plutôt sauter la cervelle, et le major répliqua qu'il en était bien libre. Les grenadiers, sachant cela, prièrent L'Aurore de se soumettre.

Oh! si vous aviez vu quelle tristesse était répandue, le lendemain, sur tout le quartier! Le tambour, qui battit la *diane* dès le matin, laissait tomber sur sa caisse de grosses larmes qui ne faisaient qu'un roulement avec ses baguettes. On eût dit que la *diane*, marquant l'aube de ce jour néfaste, était le signal de la mort pour tout le régiment.

Les grenadiers étaient sous les armes; on tira de son cachot Point-du-Jour, qui était fort pale; on l'enferma dans les rangs, escorté du prévôt, et l'on se mit en marche, les mousquets renversés, les tambours roulant en lugubre cadence. Les grenadiers, mornes, silencieux, marquaient le pas à longues enjambées, et ce qui fut bien surprenant, vu l'amitié qu'ils portaient à Point-du-Jour, ce fut que pas un ne pleurait; mais jamais ils ne parurent plus farouches et plus formidables. Le major marchait en tête de la compagnie, s'appuyant méchamment sur sa canne, son chapeau de travers, et sa queue suivait la mesure, badinant de droite à gauche avec je ne sais quel air implacable.

On arriva derrière le cimetière situé sur le revers d'un coteau, à quelque distance de la ville. Il y avait là un mur au pied duquel on avait creusé une fosse. Point-du-Jour s'agenouilla sur le bord de cette fosse, et le prévôt lui banda les yeux en lui disant tout bas : « Bon courage, » de peur que le major ne l'entendît.

Celui-ci suivait les préparatifs d'un œil tranquille; puis, comme s'il n'eût commandé qu'un exercice, il se retourna vers la compagnie rangée en bataille, et, tirant un peu de côté, il leva sa canne. Les tambours battirent à ce signal et s'arrêtèrent quand ils virent retomber la canne en terre.

— Grenadiers!... portez... armes!

Le commandement fut exécuté d'un seul coup métallique et vibrant comme un éclat de cymbales. Le major parcourut toute la file d'un regard rapide.

— Apprêtez... vos armes!... joue!

Tous les canons des fusils, comme une grande machine mue par un seul ressort, tombèrent obliquement vers le major. Entraîné par l'habitude, il n'eut que le temps de crier :

— Feu!

Le major roula par terre criblé comme une cible.

Or, la ville de Nancy n'est pas loin de la frontière, comme vous savez, et l'armée de l'empereur était alors rassemblée sur cette frontière dans un appareil menaçant. Que firent les grenadiers du régiment du roi? Ils jetèrent le corps du major dans la fosse, firent partir Point-du-Jour, et envoyèrent dire à leur colonel par un trompette qu'on eût à reconnaître que la première compagnie de grenadiers du régiment du roi n'avait fait que justice, sans quoi elle allait passer avec armes et bagages, comme Point-du-Jour, au service de l'empereur.

Que faire à cela? Un État ne se décide pas aisément à perdre une compagnie de grenadiers comme celle-là. Le colonel pardonna, et les grenadiers rentrèrent au quartier tambours en tête comme ils en étaient sortis.

Mais tant s'en fallait que ce fût assez pour Desœillets l'aîné, dit L'Aurore. Dans son profond ennui, il ne pouvait souffrir cette idée que son frère, un Desœillets, un grenadier au régiment du roi, fût au service des ennemis de la France, quelque bon accueil qu'il en eût reçu; car on sut que l'empereur avait enrôlé Point-du-Jour dans ses houlans, et même que, dans les premiers transports de sa joie, il l'avait invité à sa table; mais cela n'a pas été bien prouvé. L'Aurore se mit donc en tête d'obtenir la grâce de son frère, et s'en ouvrit à ses camarades, disant qu'il la demanderait à son capitaine.

— Et s'il te la refuse? lui dirent-ils.

— Je la demanderai au colonel.

— Et si le colonel te la refuse?

— J'irai la demander au roi.

Il n'y avait rien à dire à cela, et chacun admira cette noble persévérance. L'Aurore alla donc trouver son capitaine, et lui demanda la grâce de Point-du-Jour. Le capitaine la lui refusa. L'Aurore, comme il l'avait dit, recourut au colonel; mais le colonel refusa de même.

— J'irai donc trouver le roi, dit l'Aurore.

Ferme dans son dessein, il fit ses adieux à ses camarades, mit son petit paquet au bout de son sabre, et le voilà parti d'un pas accéléré en chantant à pleine gorge sur le chemin, car L'Aurore était si gai naturellement, que ses déplaisirs ne lui avaient point ôté le goût des chansons. On l'entendait d'un grand quart de lieue chanter son air favori :

> Oui, je suis soldat, moi,
> Et pour ma patrie,
> Pour la France et pour mon roi
> Je donnerais ma vie!

ce qui ne l'empêchait point de marcher, de marcher si bien qu'il faisait des étapes prodigieuses; et les gens qui passaient sur la route, cavaliers, marchands, moines, pastoureaux et meneurs de coche, admiraient ce joli soldat qui marchait si vite et qui chantait si bien, une fleur des champs entre les lèvres, le chapeau sur l'oreille et le nez au vent.

— Beau grenadier, où allez-vous?

— Je vais à Paris, chez le roi.

— Bon voyage, beau grenadier!

Voici que, sur le soir d'un beau jour, il vient à tomber de larges gouttes de pluie, et L'Aurore, voyant le ciel chargé de brumes, était fort inquiet de se mettre à l'abri; il avait beau doubler le pas, le vent et l'orage allaient plus vite que lui. Enfin, il découvrit sur la lisière d'une forêt une petite lumière qui était dans une petite maison couverte de chaume; il marcha de ce côté.

— Pan, pan.

— Qui est là ?

— C'est un grenadier du régiment du roi, Desœillets l'aîné, dit L'Aurore, qui demande à se mettre à couvert un moment.

Le bûcheron ouvrit, et voyant un beau soldat d'un visage franc et jovial, il lui dit :

— Vous arrivez à propos : nous allions souper, et vous souperez avec nous.

— Mais, dit L'Aurore, — bien obligé, toutefois, de l'honnêteté, — je n'ai guère le temps d'arrêter, car encore faut-il que j'arrive à la couchée.

Le bûcheron mit le nez à la porte et regarda le ciel.

— Mon brave militaire, vous ne le pourriez point, car voilà un orage qui va durer toute la nuit. Nous avons un lit à vous offrir ; vous y coucherez, et vous repartirez demain matin tout gaillard.

— Corbleu, mon brave homme, vous ne m'obligez pas à demi ; grand merci, et touchez là, dit L'Aurore en serrant cordialement la main du bûcheron. Il jeta là son sabre, secoua son chapeau, et se mit à causer avec son hôte en se séchant au coin du feu.

Cependant la bûcheronne mettait une nappe grise bien propre sur la table, sur la nappe de belles assiettes à fleurs, et dans les assiettes une bonne soupe aux choux qui embaumait. Et comme le vent et la pluie faisaient rage dans le bois, le bûcheron dit à son hôte :

— Çà, mettons-nous à table; cela vaut mieux que de courir les champs par le temps qu'il fait.

Ils s'assirent donc, le ventre à table et le dos au feu, où pétillaient des bourrées bien sèches ; mais ils avaient à peine mangé les premières cuillerées qu'on entendit heurter à la porte.

— Pan, pan !

— Qui est là?

— Un pauvre voyageur qui demande à se mettre à couvert un moment.

— Faut-il ouvrir ! dit la bûcheronne.

— Ouvrez ? dit le bûcheron, car voici un brave militaire qui saurait bien nous défendre des malfaiteurs.

La bûcheronne ouvrit, et l'on vit entrer un homme tout trempé, qui avait la mine d'un gentilhomme en habit de chasse. L'étranger salua la compagnie civilement et dit qu'il s'était en effet égaré en chassant, et que l'orage, étant survenu, l'avait mis dans la nécessité de chercher un abri.

— Oh bien ! dit le bûcheron, vous arrivez à propos, car nous allions souper, et vous souperez avec nous.

L'inconnu se montra fort reconnaissant de cet accueil, but et mangea de bon appetit et sans cérémonie, puis enfin il demanda si l'on ne pouvait point aussi lui donner à coucher.

— Par ma foi! dit le bûcheron, nous n'avons qu'un lit, et je viens de l'offrir à ce brave grenadier que vous voyez là ; mais si vous n'avez point de répugnance à le partager avec lui, je gage qu'il vous en cédera la moitié.

L'inconnu répliqua honnêtement qu'il professait la plus grande estime pour les militaires, qu'il avait lui-même porté le mousquet, et qu'il se trouverait fort honoré d'avoir un tel camarade de lit, ce à quoi L'Aurore répondit comme on pense. La conversation s'étant engagée, l'étranger demanda à L'Aurore si l'on pouvait savoir ce qu'il allait faire à Paris. Celui-ci en prit occasion de raconter son histoire, à la grande satisfaction du bûcheron et de la bûcheronne. Il finit donc en disant :

— J'ai demandé à mon capitaine la grâce de Point-du-Jour, et il me l'a refusée ; je l'ai demandée à mon colonel, mon colonel me l'a refusée ; je vais la demander au roi.

— Et si le roi vous la refuse? dit l'inconnu.

L'Aurore redressa vivement la tête, tourna sur l'étranger un œil à demi clos où brillaient la surprise et l'audace, et coupant l'air tout à coup d'un geste tranchant et dominateur, il s'écria :

— Je l'enverrai !...

Je n'ajouterai point ce qu'ajouta L'Aurore; mais ce qu'il dit, son geste, son regard, respiraient tant d'empire et de libre fierté que le bûcheron, la bûcheronne et l'étranger, en demeurèrent abasourdis. Il ne leur vint point dans l'esprit qu'on pût rien répliquer à cela, et sans doute il leur parut impossible que Sa Majesté voûlut s'exposer à pareille réponse, en sorte qu'ils gardèrent un silence respectueux et continuèrent de manger paisiblement.

— En attendant, reprit L'Aurore, buvons à sa santé.

— Bien volontiers, dit le bûcheron en remplissant les verres.

L'inconnu ne se fit pas prier, et l'on but par trois fois à la santé de sa majesté le roi de France.

Ayant achevé de souper tranquillement, on s'alla coucher, et L'Aurore ne manqua point de divertir son camarade de lit par sa bonne humeur.

Le lendemain, de grand matin, l'inconnu, ayant pris congé, s'en alla par un petit sentier à travers le bois, et il n'avait pas fait un quart de lieue qu'il rencontra un cortége brillant d'officiers, de pages et de gentilshommes, qui couraient de toutes parts à sa recherche. Ces gentilshommes mirent pied à terre et se découvrirent en le voyant, car cet inconnu n'était autre que le roi lui-même. Il monta sur un beau cheval qu'on lui présenta, et, piquant

des deux, il retourna en toute hâte dans son château de Versailles.

En arrivant, il fit venir son majordome et les gens de la maison, et il leur dit : — S'il venait, ces jours-ci, un grenadier au régiment du roi, fait comme ci et comme ça, de tel air et de tel visage, me demander, ne manquez pas de m'avertir, et qu'on le laisse monter.

En effet, quelques jours après (car L'Aurore, tout dégourdi qu'il était, ne marchait point aussi vite que le cheval du roi), on alla dire à Sa Majesté qu'il y avait à la porte un grenadier de son régiment, fait comme ci et comme ça, qui demandait à lui parler.

Aussitôt le roi s'habilla convenablement, la couronne en tête et le sceptre au poing; et il s'en alla, suivi de toute sa cour, dans la salle où était son trône; et s'étant assis sous le dais, entouré de ses officiers qui formaient un spectacle éblouissant, il dit : — Faites entrer.

L'Aurore, en entrant, fut bien un peu surpris de cet appareil majestueux; mais il s'avança résolument d'un pas militaire jusqu'au pied du trône, et fit le salut selon l'ordonnance.

— Que veux-tu ? lui dit le roi.

— Sire, je viens demander à Votre Majesté la grâce de Point-du-Jour.

Le roi lui ayant permis de s'expliquer, L'Aurore raconta l'histoire de son frère et, en étant venu à la fin, il dit qu'il avait demandé la grâce de Point-du-Jour à son capitaine; que son capitaine l'ayant refusée, il l'avait demandée à son colonel, lequel l'avait refusée de même.

— C'est pourquoi, ajouta-t-il, je suis venu la demander à Votre Majesté.

Le roi prit alors la parole avec une solennité qui fit frémir l'assistance jusqu'à la racine des cheveux, quoique les courtisans fussent alors en perruque.

— Et si je te la refuse ?...

Mais le malin grenadier avait bien reconnu que le roi était cet étranger qui avait soupé avec lui chez le bûcheron; il redressa donc la tête avec une assurance qui surprit la cour, et déployant le bras avec autant de noblesse que de fierté, il reprit :

— Sire, ce qui est dit... est dit !

Le roi fit un gros éclat de rire qui mit toute la cour dans l'embarras, car ce rire n'en finissait point.

— Morbleu ! dit enfin Sa Majesté, il faut que tu soupes tout à l'heure avec moi. Va m'attendre à l'office. Et vous, qu'on le traite bien.

L'Aurore fut ainsi logé, nourri, blanchi, aux frais du gouvernement, durant huit jours, au bout desquels il vit arriver son frère Point-du-Jour, qu'on avait envoyé chercher en poste. Cela fut même, dit-on, l'objet de bien des pourparlers diplomatiques, car l'empereur s'était tellement attaché au cadet Descœillets, qu'il eut toutes les peines du monde à le laisser partir.

Pour en finir, le roi réunit les deux frères Descœillets, L'Aurore et Point-du-Jour, et les fit officiers de sa garde, les comblant de bienfaits et les honorant de son amitié. Si bien que Descœillets l'aîné, dit L'Aurore, devint plus tard, à ce qu'on assure, souverain de je ne sais quel empire hyperboréen, par suite des révolutions les plus surprenantes qui aient jamais mis toutes choses sens dessus dessous, de mémoire de grenadier.

ÉDOUARD OURLIAC.

HISTOIRE D'ANZELA

ET DE SES CENT TRENTE-DEUX AMOUREUX.

Mon compagnon de voyage, M. V..., garçon jeune et actif, doué de cette organisation privilégiée à laquelle on donne le nom de *viveur*, savait bien apprécier le charme de la vie vénitienne, où tout est surprises et incidents. Au bout d'une semaine, il me laissa courir seul après les souvenirs historiques et les peintures, descendre dans ces prisons souterraines brisées par la crosse du fusil français, visiter le sublime tombeau de Canova, et m'enfoncer dans ces églises si remplies de détours et de cachettes que le romanesque s'y introduit à côté de la dévotion. M. V... devint tout à coup mystérieux comme un membre de l'ancien sénat; il m'abandonnait la jouissance de notre gondole, cet équivalent peu dispendieux du carrosse de louage; me prenait pour secrétaire, afin d'écrire en italien de petits billets d'un laconisme tout à fait boréal; dormait le jour et marchait la nuit, au risque de passer sur le pont sans parapet où l'avocat Sarpi fut assassiné. Il ne m'accordait plus l'honneur de sa compagnie que le soir, à l'heure du *fresco*, et pour aller au Lido ou chez les bons moines arméniens, qui nous régalaient de raisin et de confitures en nous parlant de leur ancien ami lord Byron. Je devinai que M. V... se lançait dans quelque aventure qui eût peut-être été vulgaire en terre ferme, mais dont la lagune, les escaliers dérobés qui descendent dans l'eau,

l'architecture byzantine, et les vieux lambris des siècles passés, faisaient une page poétique dans son voyage en Italie. Comme je ne craignais pas l'isolement, je laissais M. V... à ses affaires et j'allais aux miennes.

Un jour que je revenais de Saint-Roch par le canal étroit et tortueux qu'on appelle le Rio, je me tenais debout dans la gondole, afin de mieux jouir de la procession de sujets d'aquarelles qui défilait devant moi à chaque coup de rames. C'était le moment du *riposo;* on n'entendait que le cri monotone par lequel les barcarols s'avertissent aux détours des canaux. Mon conducteur était un fort beau garçon de dix-huit ans, coiffé du bonnet noir des *nicoletti*, et habillé d'une veste jaune à ramages, taillée dans quelque vieux rideau.

— *Sior*, me dit-il avec la prononciation efféminée de Venise, *lei conosce la storia di Zanze?* — Qu'est-ce que l'histoire de Zanze? répondis-je. — Zanze! reprit le garçon en soupirant, *bella storia*; *la domandi al' dottor B...*—Qui est ce docteur B...? —*Xè un' dottor inzegnoso. Farà piasere a lei.*—Et où pourrai-je trouver ce docteur ingénieux qui me fera plaisir? — *Al' caffè Florian.* — Je veux aller tout de suite au café Florian. — *Si sior, ed' io vad' al' mio disnaretto.* — C'est cela; tu iras pendant ce temps-là manger ton diminutif de dîner.

En arrivant à la Piazzetta, je donnai congé à mon gentil barcarol, et je me rendis sous les galeries des *procuratie*, au café Florian. Le *bottega* du café, à qui je demandai le docteur B..., me montra un vieux commissionnaire en manches de chemises qui fumait à l'ombre d'un pilier. Je priai cet homme de me faire le récit vanté par mon gondolier.

L'illustre docteur m'emmena dans un coin des galeries; nous nous assîmes sur un banc de pierre, et il commença ainsi cette histoire devenue populaire à Venise :

— Votre Seigneurie doit savoir que la plupart de nos filles du peuple s'appellent Zanze, c'est-à-dire Anzelina. Celle dont il s'agit était la plus belle de toutes. On peut voir son portrait au grand salon du palais ducal, dans la figure qui représente Venise personnifiée, avec des cheveux d'un blond de feu et une robe de soie magnifique. Nous autres barcarols, nous ne savons pas si elle eut père et mère; nous nous amusons à dire qu'elle est enfant de l'Adriatique. Les étrangers de tous pays s'accordent à l'appeler une enchanteresse. Autrefois elle était enjouée, rieuse, folle des plaisirs, des cérémonies, des fêtes et des *régates*. Moi qui suis vieux, je l'ai vue ainsi; mais à présent elle est si changée qu'on ne la reconnaît plus. Ce qui a perdu la pauvre Zanze, c'est d'avoir été capricieuse, infidèle, trop avide d'argent; d'avoir prodigué ses faveurs, manqué de foi à ses amis, et tant fait de jaloux qu'on l'a enfin ruinée et sacrifiée.

Zanze a eu cent trente-deux amoureux, cela est connu. Les premiers étaient gens du peuple, mais braves, honnêtes et dignes d'elle; ceux-là ont été souvent malheureux et maltraités en dépit de leur dévouement; car la jeune vierge était d'un caractère bizarre comme toutes les Vénitiennes. Les suivants, grands seigneurs puissants, fameux politiques ou bons militaires, étaient des amants en titre et des maîtres despotes qui l'ont domptée en lui faisant un sort brillant aux dépens de sa vertu. Les derniers sortaient d'une coterie de gens riches et nobles, qui se la passaient de main en main, et qui employaient toutes sortes de ruses pour lui faire croire que leurs volontés étaient les siennes. Enfin, le mariage est arrivé, mais un mariage forcé, qui la rend si triste que ce n'est plus la même personne.

Quoique les gondoliers m'aient donné le nom de docteur, il y a dans Venise bien d'autres docteurs plus savants que moi qui pourraient vous dire, sans rien oublier, l'histoire complète des amours et du mariage de cette belle fille. Je n'ai vu toutes ces choses que de loin dans mon humble condition; voici toujours le peu que j'en ai appris. Parmi les cinquante premiers amoureux d'Anzelina, on assure qu'il y en eut neuf qu'elle chassa impitoyablement après les avoir d'abord écoutés avec faveur, cinq qui moururent de chagrin de lui avoir déplu, et cinq qui renoncèrent volontairement à leurs prétentions sur un cœur aussi fier. Dans le nombre étaient des hommes de mérite, et surtout un nommé Vitale, qui se fit soldat pour ses beaux yeux, et qui devint la terreur des Grecs. Le premier amant heureux a été un certain Sébastien, dont les richesses et le crédit éblouirent cette tête folle. Il lui donna des présents, distribua de l'argent aux amis et aux serviteurs, si bien que Zanze, circonvenue de tous côtés, perdit cette fleur de sagesse qui la rendait si glorieuse. Après Sébastien, elle eut pour amant un certain maître Pierre, homme du commun devenu grand seigneur; et puis elle laissa celui-ci pour don Henrico, vieillard d'une énergie extraordinaire. Ce don Henrico était aveugle et âgé de quatre-vingt-seize ans, lorsqu'il fit la conquête de la plus belle fille du monde. Il lui créa un patrimoine, prit le soin de ses affaires, et mourut à cent ans, la laissant riche et honorée.

Les belles femmes, et les Vénitiennes en particulier, se croient tout permis. Anzelina devint arrogante. Un certain Jacomo, qu'elle paraissait aimer, eut beaucoup à souffrir pour elle. Il la protégea en plusieurs circonstances difficiles, et il

aurait remué le ciel et la terre pour obtenir un sourire de sa souveraine. Un beau jour il se lassa de n'être pas payé de retour comme il le souhaitait, et il abandonna cette maîtresse fantasque, qui ne s'en affligea point et lui donna aussitôt un successeur. Un conseil d'amis et de parents se servit de ces caprices, comme d'un prétexte spécieux, pour enfermer Anzelina dans un cercle de gens de qualité qui s'entendirent entre eux pour la diriger à leur guise. On lui persuada qu'elle ne savait pas se conduire elle-même, et qu'elle devait s'en rapporter à ses supérieurs. Des cabales organisées régulièrement lui donnèrent un amant. Don Piétro a été le premier de ces séducteurs imposés, et depuis ce moment la pauvre Anzelina ne recouvra jamais sa liberté entière. Elle pleura, se révolta, demanda du secours à ses voisins et à ses serviteurs; il y eut deux tentatives pour la délivrer; mais son amant eut la lâcheté de se joindre contre elle aux oppresseurs. Don Pietro laissa cette affaire entre les mains d'un conseil de dix personnes, auxquelles il abandonnait une influence et une autorité qu'il devait naturellement garder. Ses successeurs en furent punis; car, lorsque ce conseil de dix personnes eut bien veillé sur cette belle pupille, et qu'il l'eut préservée de plusieurs enlèvements, il ne voulut plus se dissoudre, et demeura en permanence, comme un tribunal secret et jaloux, menaçant toujours la pauvre Zanze, écoutant les dénonciations les plus obscures, recueillant les lettres anonymes, chassant de la maison ceux qu'elle aimait, et empoisonnant ses meilleurs plaisirs par une tyrannie insupportable.

Les tuteurs favorisaient volontiers des vieillards dont la carrière paraissait terminée, afin d'avoir à les remplacer plus tôt, et dans l'idée que leur pupille ne se prendrait pas d'un amour bien vif pour des octogénaires. Cependant on s'étonna de voir qu'un certain Marino, quoique vieux et marié, avait su inspirer un attachement durable, fondé sur l'estime et l'admiration que méritaient ses grandes qualités. Zanze poussa la générosité jusqu'à aimer la jeune Annunziata, femme de Marino. Un membre du conseil de tutelle insulta cette jeune femme publiquement. Le vieillard, furieux, voulut égorger toute cette coterie, ce qui eût rendu à Zanze une liberté dont elle avait perdu l'habitude. Le projet fut éventé; Marino fut tué dans son palais, et Anzelina, entendant un grand tumulte, accourut pour recevoir la tête de son ami qu'on lui jeta du haut d'un escalier.

A la suite de cette aventure tragique, il y eut d'autres malheurs accablants : des maladies, des incendies, des querelles terribles. Zanze faillit mourir de la peste; une partie de son habitation s'écroula par un mouvement de terrain. Une voisine rivale vint la menacer jusque dans son palais, avec le dessein de lui arracher les yeux. Cette méchante voisine lui suscita des procès, et les gagna par la corruption et les menaces. Pour surcroît d'ennui, les tuteurs gouvernaient fort mal les affaires d'Anzelina, et l'eussent ruinée si on ne lui eût choisi un maître habile et puissant. Le seigneur Francesco releva sa fortune en peu de temps; mais lorsqu'il eut rétabli les affaires et mis de l'ordre dans la maison, le conseil le prit en aversion et ne songea plus qu'à se défaire de lui. Francesco avait un fils imprudent, qui manqua de respect à l'amie de son père. Anzelina eût bien volontiers pardonné une légère faute; les tuteurs feignirent une colère épouvantable, afin de persécuter le maître dans la personne de son fils. On chassa le jeune homme avec ignominie. Il revint au logis en secret pour voir sa famille; on le surprit, et on l'enferma dans une cave où il mourut. Enfin, voyant que don Francesco ne voulait pas se laisser dégoûter de sa position, les tuteurs poussèrent l'audace jusqu'à le destituer et le mettre à la porte. Zanze eut la faiblesse de ne pas s'opposer à une résolution aussi insolente, et Francesco sortit de la maison sans témoigner un regret; mais, lorsqu'il entendit les bruits qui annonçaient l'installation de son successeur, il se coucha sur les marches du palais et mourut de douleur, ce qui a fourni, dit-on, à un grand poëte anglais le sujet d'une tragédie.

Pendant plusieurs années. Anzelina eut des démêlés avec ses voisins, qui se terminèrent par des accommodements, et dont nous autres pauvres gens nous n'avons pas su l'importance. Le bruit courut que la belle Vénitienne avait été à deux doigts de sa perte, par suite d'un complot entre des étranges qui voulaient la dépouiller de toutes ses richesses. En cette occasion, ses tuteurs et son favori montrèrent du courage et de l'habileté; elle échappa au danger, et il ne parut pas à son visage qu'elle eût seulement éprouvé de l'inquiétude. Bientôt après, elle se brouilla tout à fait avec son confesseur, qui voulut l'excommunier. Un avocat qui prit sa défense contre le confesseur fut assassiné un soir en rentrant chez lui et jeté dans la lagune; un seigneur français devint l'arbitre de ces différends et rétablit la concorde.

Anzelina rencontrait souvent sur son chemin un diable de Turc qui l'insultait, la volait ou lui jouait une foule de mauvais tours. Il y avait aussi à Venise un brave militaire appelé *Tardif*, quoiqu'il fût, au contraire, l'homme le plus prompt et le plus expéditif du monde. Le soldat battit trois ou quatre fois le Turc, et il fut mal récompensé de sa galanterie et de son dévouement. L'ingrate fille

tourmenta son défenseur jusqu'au jour où elle eut encore besoin de ses secours. A la fin, elle l'aima, par une fantaisie de Vénitienne, au moment où il était perclus d'infirmités et de blessures. Lorsque le brave *Tardif* eut rendu l'âme, Anzelina tomba dans les mains de gens paresseux, sans courage et sans dignité, qui l'habituèrent à une vie molle et indolente. Elle ne s'occupait que de bagatelles, fréquentait le théâtre des Arlequins, se livrait à la gourmandise, et perdait dans les excès et les veilles sa fraîcheur, sa grâce et sa noblesse d'âme. Elle acheva de s'avilir en se conduisant d'une manière maladroite et perfide envers plusieurs personnes à la fois.

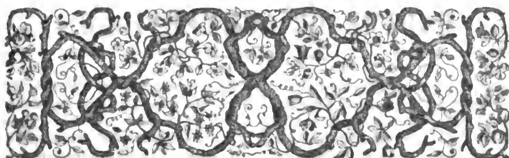
Un petit capitaine français, qui ne faisait pas encore grande figure, eut une altercation terrible avec des Anglais, des Russes, des Italiens et des Allemands. Anzelina, lui voyant tant d'ennemis à la fois, pensa qu'il serait obligé de déguerpir, et se moqua de lui outrageusement. Cependant le petit capitaine déploya tant de vigueur, qu'il chassa tous ces importuns et resta maître du terrain. Alors Anzelina lui fit des avances qu'il reçut avec une froideur dédaigneuse. Les rivaux revinrent à la charge, et la rusée Vénitienne s'imagina, cette fois, que le jeune Français allait être au moins assommé. Elle le sacrifia, l'insulta ouvertement, et se prononça pour ses ennemis. Le petit capitaine chassa de nouveau ses concurrents, et cette fois il traita Anzelina avec le dernier mépris, en la menaçant de la faire disparaître de la surface du globe. Les tuteurs furent jetés à la porte; le conseil se dispersa; l'amoureux en titre, le bon Luigi, prit la fuite, et la pauvre Zanze, éperdue et abandonnée, se serait précipitée dans la lagune pour se noyer, si elle eût conservé quelques restes de son ancien orgueil. Elle se serait volontiers offerte, corps et biens, au petit capitaine; mais, pour comble de dégradation, ce jeune homme lui tourna le dos, en disant qu'on ne devait rien attendre de bon d'une fille ingrate et menteuse, et qu'il la laissait à qui voudrait s'emparer d'elle. Zanze en était à ce dernier degré du malheur, lorsqu'un fort grand seigneur allemand lui tendit la main et voulut l'épouser. Elle eût préféré demeurer libre, si la perte de ses amis, de ses conseillers, et l'état de faiblesse où elle était arrivée graduellement, ne lui eussent fermé toute autre issue. Elle se maria.

Aujourd'hui le grand seigneur allemand traite sa femme avec une bonté toute paternelle; mais son calme et sa raison, son caractère froid et sérieux, s'accordent mal avec l'humeur capricieuse et passionnée d'une Vénitienne. Il n'y jamais de querelle dans le ménage, point de tracasseries ni de paroles aigres ou sévères; seulement Anzelina est dévorée de chagrin. Le mari, craignant qu'elle ne meure, essaie de l'arracher à sa mélancolie en lui donnant des fêtes, en ne lui refusant aucun des plaisirs qui amusent une femme. Tous les soirs, il lui fait entendre des concerts, organise pour elle des parties d'eau, des joûtes ou des sérénades : rien ne peut la dérider. Les douceurs du luxe ne la touchent point, quoiqu'elle les ait aimées autrefois jusqu'à l'extravagance. Son palais est éclairé au gaz, entretenu avec autant de soin que possible; un pont magnifique, construit à grands frais pour faciliter l'abord de cette résidence, va être achevé bientôt; d'autres travaux considérables sont commencés. Zanze regarde tout cela d'un œil distrait. On la trouve encore belle, et les étrangers qui la voient ne cessent de répéter qu'il n'y a pas de plus charmante personne sur la terre. Cependant il est certain qu'elle s'en va mourant. Souvent, dans les bals, au milieu des lumières, de la musique et des rires, elle se met dans un coin de son appartement à regarder par la fenêtre le Rio sombre ou les quais déserts. Elle suit des yeux ces pauvres pêcheurs qui se promènent comme des ombres sur la *Riva* des Esclavons, trop fiers pour demander l'aumône et accablés par la misère. Elle voudrait leur jeter ses diamants, mais elle songe que ses colliers ne lui appartiennent plus, et que les folies de fille capricieuse ne conviennent plus à une femme mariée; alors elle prend sa tête dans ses mains, et chante d'une voix lamentable quelque vieille chanson de barcarol.

Une seule chose la réveille encore de son assoupissement, c'est la *Régate*. Quand nos gondoles minces fendent l'eau de la *Giudecca* comme des poissons, se poursuivant et se dépassant les unes les autres; quand le *Nicoletto* jette des regards furieux au *Castellano* qui veut l'atteindre et le serre de près; quand les fanfares célèbrent la victoire, et que les mariniers portent le vainqueur sur leurs épaules, alors les yeux d'Anzelina brillent comme des étoiles; elle agite son mouchoir en l'air, et suit la joyeuse procession en poussant des cris de plaisir; mais en abordant à la colonne du *lion ailé*, lorsqu'elle aperçoit les fenêtres fermées du palais ducal et es canons braqués sur la Piazzetta, elle détourne la tête, elle verse des larmes amères, et en rentrant le soir à son palais, elle retombe dans un silence désespérant.

— Telle est l'histoire de la belle Vénitienne, ajouta le vieux facchino. Le mal est sans remède. Ni la bonté ni les soins d'un mari indulgent ne peuvent sauver celle que Dieu a marquée d'un signe fatal. L'Adriatique a perdu sa fille, et nous autres, pauvres gens, qui nous rappelons le temps passé, nous répétons tristement : *Zanze è estinta!* Anzela est morte!

PAUL DE MUSSET.



LA ROMANCE DE FORTUNIO.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore, et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie,
Sans la nommer.

ALFRED DE MUSSET.

LA FLEUR D'AUTOMNE.

Ma mère en vain feint l'espérance;
J'ai le secret de ses douleurs.
Pâle fleur, si de préférence
Je t'aime entre toutes mes fleurs,
C'est qu'ils ont dit: Infortunée,
Notre art ne peut la secourir.
Quand cette fleur sera fanée,
Vous la verrez aussi mourir.

Près d'une fleur demi séchée,
Un soir ainsi parlait tout bas
Une autre fleur déjà penchée
Sous l'âpre souffle du trépas;
Et le matin, avec mystère,
Vers la fleur on la vit courir,
Et lui verser l'eau salutaire
Qui doit l'empêcher de mourir.

Près d'elle, toujours soucieuse,
Elle écarte l'insecte rongeur,
Sans songer, enfant oublieuse,
Que le mal est là dans son cœur.
Pourtant de sa folle chimère
Longtemps elle put se nourrir,
Car longtemps la plante éphémère
Sembla ne pas devoir mourir.

Mais cependant vint la froidure
Et la fleur s'effeuilla soudain;
Le vent prit sa blanche parure
Et la sema par le jardin.
Jusqu'à son cœur la jeune fille
Sentit un long frisson courir.
Près d'elle pleurait sa famille :
Les deux fleurs venaient de mourir.

LORD PILGRIM.

MADAME DE SOMMERVILLE.

Saint-Léonard est une pauvre ville en pays marchois. Si vous faites jamais un voyage aux rives de la Creuse, prenez à l'entrée du faubourg le sentier qui se sépare de la grande route : vous le trouverez, au printemps, semé de violettes et bordé de troënes en fleur. Vous aurez d'un côté la montagne, couverte de genêts dorés, et de l'autre la Creuse, qui vous semblera de loin un vaste ruban jeté sur la plaine. Ce pays vous plaira : il est pauvre, mais pittoresque; vous aimerez le bruit de ses torrents et le calme de ses petits lacs perdus au milieu des bruyères. Après deux heures de marche, vous arriverez à Anzème : c'est un misérable hameau tapi sous une masse de chênes et de châtaigniers comme un nid d'oiseau dans un buisson. Ses rustiques habitations communiquent entre elles par des *traînes* bordées d'aubépine et de sureau. Ces rues de feuillages et de fleurs enferment comme les quartiers d'une ville les enclos cultivés, où le vieux buis croît à côté de la ruche d'abeilles. Les carrés de légumes, symétriquement encadrés dans des bordures du thym, laissent encore place à des roses de Provins, qui s'enfoncent dans la haie comme pour regarder en dehors et brillent parmi la verdure. Le chaume des maisons est lui-même devenu parterre et nourrit des familles de giroflées jaunes, des guirlandes de houblon, des tapis de lierre, et jusque sur les marges du chemin serpentent des liserons de neige, qui se mirent dans l'eau courante échappée aux mille veines de la colline. Si vous suivez le cours de la Creuse, au sortir du village, vous aurez, en face du moulin qui s'élève élégant et fier sur la rive opposée, avec sa façade neuve, ses nombreux étages et son toit ardoisé, la garenne au fond de laquelle, humble et mélancolique, se cache le château seigneurial.

Par une soirée d'automne, deux jeunes gens étaient assis sur la terrasse du château d'Anzème. La soirée était belle : les étoiles brillaient au ciel, la lune montrait son pâle visage à travers le rideau de peupliers qui borde la Creuse. Tout dormait au village ; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit de l'eau, qui se fâchait avec les cailloux de son lit, et par les aboiements des chiens qui hurlaient à de longs intervalles. Les deux jeunes gens étaient tristes et recueillis.

« C'est une étrange destinée, dit enfin le plus âgé en se levant et en prenant le bras de son jeune ami, que celle qui nous réunit dans ces lieux que tant de fois, sous les arbres de notre collége, nous nous étions promis de visiter ensemble. Cette destinée, je voudrais la dire heureuse, mais trop de jours ont passé sur les rêves de notre jeune âge. La vie est mauvaise pour tous : pourquoi donc m'avoir demandé le récit de la mienne ? Vous autres, pour qui l'existence fut longtemps revêtue de riants et beaux aspects, vous donnez à vos premières douleurs je ne sais quelle importance qui vous rend à vos yeux le centre de toutes choses : vous prétendez alors être seuls à souffrir ce que tous ont souffert avant vous, et, à voir la vanité du malheur qui vous enivre, on dirait que votre âme, en se brisant, a dérangé l'harmonie du monde. Moi, pour qui la vie n'eut jamais de caresses ni de sourires, j'ai compris de bonne heure la valeur réelle d'une âme solitaire et froissée dans l'immensité des êtres, et je sais pratiquer mieux que vous l'humilité de la douleur. Aussi en face de cette nuit, dont le recueillement semble promettre à mon récit une solennité épique qui sied mal à sa vulgarité, n'est-ce pas sans effroi que je vais vous confier le secret de ma misérable jeunesse; et peut-être le garderais-je enfermé dans mon cœur, si cette histoire ne devait vous offrir de grands enseignements de force et de résignation... Venez, ajouta-t-il en entraînant son ami vers le perron du château... Cette demeure est inhabitée, ceux qui la peuplaient de gracieuses images ne sont plus : le monde les posséda sans les connaître, et moi, qui les ai connus, je reste ici-bas à les pleurer. »

Tous deux allèrent s'asseoir sur l'une des marches du perron. Le jeune homme resta longtemps plongé dans l'amertume de ses souvenirs; il parcourut longtemps de son triste regard la solitude des lieux qui l'entouraient; puis il commença d'une voix émue le récit suivant.

I.

J'avais vingt-cinq ans lorsque la mort de mon père me laissa possesseur d'une fortune médiocre et d'un trésor inappréciable. Ce trésor était ma sœur, qui comptait quinze ans à peine; notre mère était morte en lui donnant le jour. Près d'expirer, mon père appela ses deux enfants à son chevet : il prit nos mains dans les siennes, et, après m'avoir confié solennellement le bonheur de sa fille, il nous fit jurer de nous aimer et de vivre unis. Ma sœur et moi nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre; notre père nous bénit et mourut. C'est de cet instant qu'a commencé ma vie : auparavant je n'étais guère qu'un enfant; en me

créant un devoir la mort de mon père me fit homme. Ce devoir je l'acceptai avec amour, avec orgueil; je délaissai les projets ambitieux qui m'avaient longtemps souri; je ne voulus point soumettre aux chances de leur succès l'avenir d'une tête si chère, et je lui sacrifiai avec transport les rêves de ma jeunesse.

Peut-être ne savez-vous pas tout ce que le ciel a mis de tendresse et d'amour dans le cœur de deux pauvres enfants qui n'ont, après Dieu, d'autre appui ni d'autre famille qu'eux-mêmes; peut-être ignorez-vous tout ce qu'il y a de bonheur dans cette union sainte et fraternelle. Je ne crois pas que deux amants puissent, loin du monde, dans un élysée de leur choix, vivre des jours plus enchantés que ceux que j'ai vécus avec ma jeune sœur; nous étions deux amants, moins l'amour. Il y avait dans son affection pour moi toute la naïve expansion de son âge, et dans ma tendresse pour elle un sentiment de protection qui donnait à mon existence une grande solennité. Je compris dès lors que la poésie de la vie est dans l'accomplissement d'un devoir.

On nous voyait rarement à Saint-Léonard: Nancy préférait le séjour de notre petite propriété, que je faisais valoir et dont le revenu suffisait à nos besoins. Nous y vivions seuls et retirés avec la nourrice de ma sœur. L'hiver, qui est fort rigoureux en ces contrées, ne nous a jamais exilés à la ville. A moins que je n'y fusse appelé par les intérêts de notre modeste fortune, je ne m'y rendais guère que le dimanche pour accompagner Nancy à la messe; encore préférions-nous aller l'entendre à l'église d'Anzème lorsque le temps était beau et que les sentiers nous permettaient d'atteler la carriole.

Nous partions le matin aussitôt que le vent nous apportait le premier son des cloches, et le soir nous ramenait toujours à *La Baraque*. C'est ainsi que ma sœur appelait notre maisonnette. Vous pourriez en voir d'ici la façade blanche et les volets verts, si la lune ne projetait sur elle les grandes ombres des chênes qui la dominent. La Creuse coule à ses pieds sous un berceau d'aunes et de trembles, et les bois du coteau la protégent contre les bises de décembre et contre les ardeurs de l'été.

C'est là que nous avons vécu des jours d'une vie bien heureuse. Le monde n'excitait pas nos regrets: nous nous étions l'un à l'autre un monde toujours aimable. Notre existence coulait paisible comme les eaux de notre rivière, mais jamais aucun nuage n'en altérait la limpidité. Pauvres à la ville, nous étions riches aux champs et nous faisions du bien aux pauvres de notre village. Ils nous le rendaient en bénédictions, et Dieu les exauçait toutes, car chaque jour donnait à ma sœur une grâce nouvelle, une vertu de plus. C'était bien un ange du Seigneur; les vieilles femmes du pays l'appelaient leur fille et lui baisaient les mains; lorsqu'elle traversait le hameau, un murmure d'admiration naïve s'élevait sur ses pas. Sa présence consolait les douleurs et doublait la joie de tous: les mourants croyaient à la vie lorsqu'elle allait s'asseoir à leur chevet; il n'était pas d'heureuse fête si je n'ouvrais le bal avec elle dans la grange ou sous les ormeaux. Notre bonheur nous rappelait ces deux enfants de l'île de France dont nous avions lu les chastes amours et la touchante destinée; mais, plus heureux que nous, chacun d'eux avait une mère, et nous pleurions souvent la nôtre.

Je crois fermement qu'entre les choses qui exercent le plus d'influence sur notre vie tout entière, l'une est le premier livre que le hasard nous offre, l'autre la première femme que le ciel ou l'enfer nous envoie. Toujours est-il vrai que la lecture de *Paul et Virginie* décida de nos goûts, et que la direction de nos idées fut soumise à l'impression que notre âme en reçut. Nous nous étions fait un ami de ce livre, nous nous plaisions à établir de tendres et de mystérieux rapports entre ses héros et nous; l'histoire de leur enfance était celle de notre jeunesse; seulement, lorsque, seuls sous la châtaigneraie avec ce livre bien-aimé, nous arrivions au moment où Virginie va quitter son jeune ami pour aller chercher la fortune en France, nous nous promettions de ne nous quitter jamais.

Nous ne connaissions pas l'ennui, ni ces vagues aspirations qui fatiguent l'âme, ni ces rêveries oisives qui l'énervent et la frappent de stérilité, ni ces faux besoins qu'elle ne trouve jamais à satisfaire: chaque jour amenait ses travaux et chaque saison ses plaisirs; notre vie était pure et religieuse. Je dis religieuse, car elle était pleine de la pensée de Dieu: c'était vers lui que notre âme s'élevait sans cesse, c'était lui qu'elle bénissait et qu'elle glorifiait à chaque instant dans la contemplation de nos félicités. C'est aussi une vie pure. Dans le monde il est bien rare ou bien difficile d'atteindre au terme de la journée sans avoir à déplorer quelque accroc fait à sa conscience: on se salit malgré soi au contact des hommes; mais dans la vie dont je vous parle nous étions seuls avec Dieu et nous-mêmes: dans cette vie les idées s'agrandissent, le cœur se sanctifie; le jour passe, et le soir on s'endort dans la paix et dans l'innocence de son âme.

Je dois vous dire aussi que notre solitude n'était pas sans quelque élégance: jeune, j'avais cultivé les lettres et les arts; lorsque la mort de mon père m'appela à des occupations plus graves, je ne dé-

laissai pas entièrement les premières, et j'élevai ma sœur dans l'amour des saintes études. C'était un grand charme pour moi, durant les longues soirées d'hiver, de l'initier à mes admirations, de la trouver accessible à toutes les nobles et grandes idées. Nous aimions les vieux livres; nous aimions les romans honnêtes : les peintures du monde que nous offraient leurs pages nous rendaient notre solitude plus chère, et les orageuses amours de leurs héros nous faisaient apprécier le calme de notre union. Le bonheur est sous nos chênes, disions-nous, il est dans nos vallées, et sur le flanc de nos coteaux, et sur les rives de la Creuse. Et nous nous plaisions à répéter les vers du poëte, qui nous a dit la virginité de ses eaux en vers aussi limpides qu'elles. Nous aimions la poésie; son langage sied aux âmes heureuses, comme le parfum des fleurs et le bruit du vent dans les bois.

Je vous ai dit qu'on nous chérissait au village : c'est que nous ne faisions pas comme le riche qui vient aux champs respirer la verdure, et qui les délaisse pour la ville aux premières bises de l'hiver. L'homme des champs les aime peu ceux-là, mais, dans la simplicité de son cœur, il sait gré à ceux qui partagent ses mauvais jours et ne se dérobent point aux glaces ni aux frimas. Au reste rien n'est beau, rien n'est grand et mélancolique comme un hiver passé à la campagne : la nature a mille secrets de végétation dont elle se pare alors avec coquetterie : lorsque les monts, converts de neige, étincellent au soleil, on les dirait plaqués d'argent; les bois ont un aspect magique, soit que le brouillard les enveloppe, soit que le givre pende en grappes brillantes à leurs branches; la fumée bleuâtre des toits s'élève tristement à travers les chênes blancs; tout est grave et silencieux : les corbeaux volent lourdement dans la plaine, le rouge-gorge vient, comme un hôte, frapper du bec et des ailes aux vitres; la nuit est plus solennelle, le vent gémit aux portes, les arbres craquent, les loups hurlent au loin, la neige crie dans le sentier sous les pas du paysan attardé. Mais hélas! mes beaux jours ont passé; la nature a perdu les charmes qui l'embellissaient, et, soit que l'hiver étende sur nos campagnes son manteau de neige, soit que nos arbres déplissent leurs feuilles au souffle du printemps, soit que l'automne nuance à l'infini les teintes de nos bois et de nos monts, ces lieux sont désormais mornes et désolés pour moi.

Il y avait dix-huit mois que nous vivions ainsi, lorsque Nancy devint triste. Je la voyais dans le même jour, souvent dans la même heure, absorbée par une sombre mélancolie et emportée par une gaieté bruyante, passant brusquement de la tristesse à la joie, tour à tour impérieuse et soumise, se dérobant à mes caresses et venant pleurer dans mon sein. Ce fut à cette époque que le hasard me lia avec le jeune Albert.

Peut-être, en venant de Saint-Léonard à Anzême, avez-vous remarqué, entre la ville et le village, une maison solitaire donnant sur le sentier et adossée à la montagne : c'est là que demeurait Albert, jeune homme sans famille et sans nom, élevé par les soins d'un homme austère et grave qui n'était pas son père. Cet homme se nommait Saint-Estève. M. Saint-Estève, médecin à Saint-Léonard, s'était retiré, jeune encore, dans la maison du sentier, avec un enfant nouveau-né qu'il éleva loin de la ville : cet enfant était Albert. Qui était-il et d'où venait-il? On en parla longtemps dans le pays, puis on n'en parla plus. M. Saint-Estève fut impénétrable pour tous, et pour Albert lui-même : lorsqu'il mourut, laissant à son fils adoptif la maison du sentier et douze cents francs de rente, tout son avoir sous le ciel, le jeune homme ne put obtenir de lui le moindre éclaircissement sur sa naissance, le vieillard emporta son secret au tombeau. Albert se rappelait seulement que, par une nuit obscure, il avait été conduit, tout enfant, vers une femme jeune et belle qui l'avait couvert de baisers et de larmes; c'étaient là tous ses souvenirs de famille. On pensa généralement, on pense encore à la ville, qu'il était fils naturel de la sœur de M. Saint-Estève, qui disparut de Saint-Léonard aussitôt l'apparition d'Albert, et que le pays ne revit plus jamais.

Albert avait dix-sept ans lorsque je le connus; M. Saint-Estève vivait encore. Je connus Albert et je l'aimai. Ce n'est pas que le ciel eût mis de grandes sympathies entre sa nature et la mienne; mais j'aimais en lui les grâces de la jeunesse, qui n'étaient plus en moi; il m'apparaissait comme le rêve charmant de mes poétiques années, et je me sentais attiré vers lui par un charme irrésistible. Je ne crois pas qu'aucun jeune homme ait jamais réuni avec plus de bonheur toutes les séductions de son âge; esprit vif et cœur ardent que dévorait incessamment l'amour du bien et du beau, gaieté naïve et mélancolie douce, nature à la fois active et rêveuse, enthousiaste et craintive, joyeuse confiance dans l'avenir, chaleureuses expansions de l'âme, illusions enchantées, il y avait en lui tous les trésors de la jeunesse. A l'extérieur c'était un enfant délicat et frêle, brusque et timide, remarquable par l'éclat de ses yeux, la blancheur de son teint, et la mobilité de sa physionomie, qui rendait admirablement toutes les sensations de son âme. Les femmes de Saint-Léonard le trouvaient laid et le détestaient assez généralement. Il est vrai que c'était un garçon peu galant près de ces dames, et que leur aspect seul le faisait fuir comme un chat sauvage. Au pays il passait pour *original*. Cette dénomination est encore une flétrissure qu'infli-

gent sans pitié les habitants de nos petites villes à tout être que Dieu, dans sa miséricorde, n'a pas créé à leur image.

Notre intimité fut rapide. Albert, qui n'avait encore trouvé que M. Saint-Estève à aimer, m'aima bientôt d'une passion véritable. Je trouvai même dans l'affection de ce jeune homme quelque chose de trop féminin qui m'embarrassait parfois; je l'eusse désiré plus calme et plus austère. Je craignais aussi qu'il ne s'abusât sur la nature de mon amitié pour lui, et que, la trouvant plus recueillie que la sienne, il ne la crût moins sûre et moins réelle. A dix-sept ans, à l'âge qu'avait Albert alors, l'amitié et l'amour ne sont que de tendres épanchements de l'âme : l'expérience des faits n'est comptée pour rien, et qui dit le plus ou le mieux semble toujours plus aimant.

La veille du jour où je connus Albert, j'avais conduit Nancy à la ville, chez une amie de notre mère; j'espérais qu'elle y trouverait des distractions aux vagues inquiétudes que lui jetaient la solitude, le printemps et la jeunesse. Elle passa le mois d'avril à Saint-Léonard; ce fut durant son absence que je me liai avec mon jeune ami. Tous les matins il venait en chassant à La Baraque; le soir, pour aller voir Nancy, je prenais par Anzème, et ne laissais Albert qu'à la maison du sentier. Malgré le vif désir qu'il prétendait avoir de connaître ma sœur, j'essayai vainement de l'entraîner avec moi à la ville, je ne pus jamais l'attirer au delà des premiers peupliers de l'avenue qui conduit au faubourg.

— Vous êtes heureux, me dit-il un soir qu'il m'avait accompagné jusqu'à ces dernières limites, vous êtes heureux, Maxime : vous avez une sœur, et vous vous aimez. Allez, ami, la serrer dans vos bras. Je ne suis point jaloux de vos félicités, et croyez que mon cœur les partage bien vivement; mais l'aspect de votre bonheur me ferait cruellement sentir l'isolément où j'ai toujours vécu; généreux que vous êtes vous le sentiriez aussi, et ma présence gênerait les transports de votre tendresse.

A ces mots, il s'éloigna après m'avoir pressé la main, et depuis je n'osai plus lui parler de ma sœur.

M. Saint-Estève étant tombé malade, je restai plusieurs jours sans voir Albert. Un matin il profita du repos de son père adoptif pour accourir à La Baraque. C'était le premier jour de mai : notre village était embaumé d'aubépine; les paysans avaient planté devant notre porte un arbre couronné de fleurs, et les oiseaux chantaient dans les branches. Précédé de ses deux chiens, le fusil sur l'épaule, Albert entra brusquement dans notre maisonnette, et se précipita dans le salon, espérant m'y trouver et me sauter au cou. Il ne m'y trouva pas, mais au fond du salon, en face de la porte, une jeune fille était assise, vêtue d'une robe blanche, et lisait : son front était penché, ses longs cheveux blonds tombaient en désordre sur son cou et sur ses yeux. Des fleurs moins fraîches qu'elle l'environnaient de leurs parfums, et son grand lévrier blanc, avec un collier de perles bleues, reposait à ses pieds. A l'apparition d'Albert, Nancy se leva en rougissant, et lui, plus rouge qu'elle, plus rouge que les roses de Provins qui montraient leur visage écarlate dans la haie de notre verger, il s'arrêta devant elle, muet, immobile et comme frappé par la baguette des fées. Cependant les deux chiens d'Albert faisaient un vacarme horrible; le lévrier, qui s'était levé en même temps que sa jeune maîtresse, se tenait entre elle et le jeune homme, le poil hérissé, les jarrets tendus, les yeux étincelants, et montrant à ses deux adversaires ses dents blanches et acérées. J'arrivai heureusement pour mettre fin à cette scène étrange, et je jouai le rôle de la Fatalité des anciens, qui ne manquait jamais d'intervenir au moment le plus inextricable de la péripétie.

Albert oublia qu'il n'était venu que pour une heure à peine, et la journée se passa dans une douce intimité. Nous prîmes nos repas sur le bord de la rivière; nous dansâmes, avec nos paysans, la *bourrée* sous les ormeaux. Sur le tard, Nancy voulut montrer à Albert les curiosités du village: nous visitâmes ensemble l'église gothique avec son auvent de tuiles moussues, la croix de bois jetée sur le bord du sentier, la fontaine dont l'eau guérissait les malades et préservait de la fièvre. Il y avait une chronique sur cette source merveilleuse, que protégeait une madone de pierre blanche parée de plaques de verre, de rubans fanés et de fleurs desséchées: Nancy conta la chronique avec foi; elle se signa devant la madone. Puis, lorsque le soleil se fut caché derrière les montagnes de la Creuse, nous prîmes le chemin d'Anzème. Le ciel était pur, les sentiers parfumés; le rossignol chantait dans la haie, les insectes ailés bourdonnaient dans l'air de la nuit. Nos chiens jouaient autour de nous, et nous allions lentement, parlant de choses et d'autres: une conversation rieuse, amicale, mélancolique, brisée: on s'aimait, on se connaissait depuis dix ans, on devait se revoir tous les jours. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à Anzème, et Albert nous entraîna sur cette terrasse qui s'étend devant nous; le château, comme aujourd'hui, était alors inhabité.

— Contemplez, nous dit Albert, ces tourelles noircies et délabrées qui laissent pendre des touffes de violiers et de pariétaires, cette façade lézardée qui porte encore au front l'écusson féodal, cette girouette fleurdelisée qui crie sur la chapelle dégénérée en colombier; voyez ces volets

brisés que bat le vent, ces fossés où poussent les ronces, les pierres disjointes de ce perron, entre lesquelles croissent de longues herbes. C'est de la poésie qui s'en va, comme toute poésie en France : il faut se hâter d'en jouir avant que le temps et l'industrie en aient enlevé jusqu'aux derniers vestiges. J'aime ce vieux château, ajouta-t-il ; cette habitation délaissée de ses maîtres me plaît ; c'est là peut-être ce qui m'a toujours attiré vers elle. Son aspect silencieux a pour moi des charmes de rêverie que je ne saurais dire, je trouve dans son abandon et dans celui où j'ai grandi je ne sais quels rapports qui semblent établir entre nous de mystérieuses sympathies. Avant de vous connaître, ami, c'était le but accoutumé de mes promenades solitaires, souvent encore je viens y rêver le soir. Vous, mademoiselle, qui contez les chroniques avec tant de grâce, demanda-t-il à ma sœur en souriant, n'auriez-vous pas quelque touchant récit à nous faire sur cette mélancolique demeure ?

— L'histoire de ces lieux est récente, lui dis-je, et vous la connaissez sans doute. Aurélie de Sommerville disparut d'Anzème un an avant la mort de sa mère : les motifs de sa disparition restèrent toujours un mystère dans le pays, et les commentaires auxquels se livrèrent les habitants sur son départ ou sur sa fuite furent si absurdes, si divers, qu'il est inutile d'en rapporter un seul. Mademoiselle de Sommerville pouvait avoir seize ans alors. La mère mourut chargée de la haine de tous...

— Mais assez malheureuse et assez délaissée, s'empressa d'ajouter Nancy, pour qu'après sa mort il lui fût pardonné bien des choses ici-bas et là-haut.

— Depuis, bien des années se sont écoulées, repris-je, et ce château n'a pas revu la fille de ses anciens maîtres.

— Dieu veille sur elle ! s'écria Nancy : on dit qu'elle était bonne pour les pauvres.

— Les pauvres l'ont retrouvée, dit Albert en contemplant la jeune fille avec amour.

Nancy baissa les yeux.

Je pressai la main d'Albert, et nous nous séparâmes. La nuit était froide, le vent fraîchissait, et je sentais le bras de ma sœur qui tremblait sur le mien.

II.

Ce qui devait arriver arriva : ces deux jeunes gens se virent, et s'aimèrent ; moi, simple que j'étais, je n'avais rien prévu ! imprudent, je n'avais pas compris que ces deux âmes offertes l'une à l'autre s'abîmeraient dans le même amour, comme ces flammes inquiètes qui s'attirent et se confondent ! Je voyais Nancy tressaillir et pâlir à l'arrivée d'Albert, je la voyais triste et pensive lorsqu'il s'éloignait le soir ; Albert était près d'elle craintif et sans esprit, près de moi distrait et rêveur ; son amitié n'était plus caressante, celle de ma sœur était moins tendre aussi : je voyais tout, je ne comprenais rien. Je souffrais de la nature nouvelle de leur affection, et je ne l'expliquais pas, je ne devinais pas que leurs cœurs échangeaient les richesses et l'activité qui ne trouvaient auparavant qu'à se répandre sur moi seul ! Enfant ! ô enfant que j'étais !

M. Saint-Estève était mort, j'avais accepté avec joie la tutelle de son fils adoptif. Un soir Albert m'entraîna dans le sentier et me dit :

— Je n'ai plus que vous au monde, je suis libre, et j'aime votre sœur. Je n'ai pas de nom à lui offrir, ma fortune est moindre que la vôtre, mais je l'aime, nous nous aimons. D'amis que nous sommes, voulez-vous que nous devenions frères ? Cette déclaration imprévue m'atterra.

— Vous vous aimez, dis-je sévèrement, et moi je l'ignorais !... Albert, vous avez mal agi.

— Oh ! mon ami, s'écria le jeune homme, nous l'ignorions aussi, et le jour où nous nous sommes dit que nous nous aimions, nous ne nous l'étions pas encore dit à nous-mêmes. Notre cœur le sentait et n'en convenait pas ; ce ne fut qu'hier que nous l'apprîmes tous les deux. Je ne sais comment cela se fit : un quart d'heure avant j'étais assis près de votre sœur : je rencontrai sa main, que j'osais presser à peine, et notre amour se releva sans qu'il nous fût venu à l'esprit de nous y livrer ou de nous en préserver. Maxime, pardonnez-moi.

Ces paroles me rassurèrent : il était temps encore de porter remède au mal que je n'avais pas su prévoir.

— Vous vous aimez ! lui demandai-je ; et qu'espérez-vous à cette heure ?

— Nous donner du bonheur, mettre en commun nos bons et nos mauvais jours.

— En prose, vous voulez vous marier, lui dis-je en souriant.

— Nous le voulons, me répondit d'un air résolu cet homme de dix-sept ans.

Nous aperçûmes une robe flotter le long de la haie, l'arrivée de Nancy nous força de nous interrompre. J'engageai Albert à retourner à Anzème, et promis d'aller le lendemain lui porter ma réponse.

Je le laissai partir, et j'éloignai ma sœur ; j'avais besoin de solitude, j'allai sur les rives de la Creuse réfléchir aux paroles d'Albert. Dussiez-vous m'accuser d'égoïsme, mes premières réflexions furent toutes de douleur et d'amertume. Vieux jeune homme, depuis longtemps guéri de cet état nerveux et maladif que vous nommez l'amour, j'avais trouvé le bonheur dans une affection

plus paisible et plus sûre, et je n'avais jamais songé que ce bonheur dût m'échapper un jour. La révélation d'Albert me présenta la vie sous un nouvel aspect; elle me poussa rudement vers la réalité, et le voile de mes illusions dernières se déchira. Je compris alors que je n'étais pour ma sœur qu'un appui transitoire, que la vie lui réservait des affections plus vives, des félicités plus douces que celles d'une union fraternelle; je le compris, et je fus jaloux : j'accusai la vie et ma sœur. Chère ombre, pardonnez-moi! je savais aussi les tourments du nouvel avenir qui s'ouvrait devant vous, et, pressentant l'orage qui devait vous briser, j'entrevoyais avec effroi le jour où votre destinée se détacherait de la mienne. Oh! pourquoi, jeune fleur, ma tendresse jalouse ne vous a-t-elle pas cachée sous l'ombre de nos bois! pourquoi n'ai-je pas laissé vos parfums s'exhaler dans la solitude! pourquoi mon aveugle confiance vous a-t-elle livrée aux tempêtes du monde! Hélas! vous étiez trop frêle : votre éclat a pâli bien vite, et le premier souffle du malheur avait à peine glissé sur votre front que vous vous penchiez pour mourir.

Maxime s'interrompit, et demeura longtemps plongé dans la contemplation silencieuse d'une jeune et céleste image, puis l'autre jeune homme ayant affectueusement appuyé sa main sur l'épaule de son ami, celui-ci reprit en ces mots le cours de son récit.

— Lorsque j'eus étouffé l'impression douloureuse que j'avais reçue des paroles d'Albert, j'étudiai la conduite que j'avais à tenir dans les circonstances présentes, je passai la nuit à me tracer la ligne de mes devoirs.

Je résolus d'abord de respecter le secret de Nancy et de ne point aller au-devant de ses confidences. Il y a dans le cœur d'une jeune fille, lorsqu'il s'ouvre à l'amour, tant de délicatesses imperceptibles à la grossière nature de l'homme, que la main seule d'une mère peut y toucher sans le flétrir. Au jour levant je partis pour Anzème et j'allai trouver Albert. La matinée fut employée à discuter divers intérêts relatifs à la succession du défunt.

— Il est des intérêts plus chers, dit enfin l'impétueux jeune homme en froissant avec impatience les titres et les parchemins.

Puis il se tut brusquement et me regarda avec anxiété.

— Je vous comprends, lui dis-je. Écoutez-moi. Vous aimez ma sœur, mais en êtes-vous sûr? avez-vous réfléchi sur la nature de vos sentiments pour elle, et, jeune que vous êtes, n'êtes-vous pas emporté seulement par la fougue de vos désirs? Ma sœur vous aime, mais son amour est-il autre chose que ce vague besoin d'aimer que nous répandons, au matin de l'existence, sur tout ce qui nous entoure? n'est-ce pas l'instinct d'un cœur qui s'éveille plutôt que la tendresse d'une âme réfléchie? Enfants tous les deux, vous ne savez rien de la vie : à votre âge le cœur prend souvent pour l'amour l'inquiétude brûlante qui le cherche et l'appelle; il se livre follement; mais l'erreur est rapide, le désenchantement suit, et la douleur est éternelle. Je crois cependant, oui, je le crois, Albert, que le bonheur de ma sœur est en vous et votre bonheur est en elle; je crois vos âmes dignes de s'unir, et je n'hésiterai point à vous confier un jour le trésor que j'ai reçu de mon père mourant, si vous en êtes digne encore; mais ce trésor, enfant, il vous faudra le conquérir. Votre nature est belle et généreuse, vous êtes pur et ardent au bien, mais vous n'avez encore ni lutté ni souffert. Ces éléments de grandeur que Dieu a mis en vous résisteront-ils aux assauts du monde? les fleurs de votre printemps amèneront-elles leurs fruits? Aux prises avec la vie, sortirez-vous noble et sans tache de la lutte? Voyez, Albert; consultez vos forces : le combat vous est offert, ma sœur en sera le prix.

— Parlez! s'écria-t-il : je suis prêt à subir toutes les épreuves!

— Bien, jeune homme. Les épreuves seront longues et rudes, mais la victoire sera belle et glorieuse.

— Parlez donc! s'écria de nouveau Albert; il n'y a que les médiocres courages qui marchandent le bonheur.

— O mon fils! lui dis-je, j'ai vu bien de jeunes courages entrer ainsi dans la carrière le front levé et l'humeur altière, puis s'en retirer au bout de quelques pas, humbles et la tête baissée! J'ai vu s'appauvrir de bien riches espérances, se flétrir bien de jeunes arbustes chargés comme vous de bourgeons et de fleurs! Vous vous êtes abusé si vous avez cru la vertu facile : les sentiers en sont escarpés et glissants, le pied le plus ferme y trébuche.

— L'amour de votre sœur me soutiendra, dit Albert.

— Allez donc vous soumettre au creuset de la vie. Que feriez-vous dans ces campagnes? Vous n'avez point pensé que je pusse livrer à l'inexpérience de votre âge la chère destinée de Nancy. Partez, allez apprendre à Paris les hommes et les choses; embrassez une carrière, assurez votre avenir : celui de ma sœur en dépend. Le hasard peut vous ravir la fortune qu'il vous a donnée : cherchez dans le travail et l'étude une existence moins précaire. Chaque automne vous ramènera près de nous; puis lorsque vous serez homme,

si l'absence, le temps et la réflexion n'ont point éteint votre amour ni celui de ma sœur, si vos cœurs, mûris par les années, s'entendent encore et se répondent, alors je les verrai sans effroi s'engager par des liens éternels.

Et comme Albert ne répondait pas :

— Votre courage faiblirait-il déjà ? lui dis-je, ou le prix de la lutte vous semble-t-il mériter moins d'efforts ?

— Je partirai ! s'écria-t-il enfin d'une voix étouffée.

— L'automne s'achève, ajoutai-je aussitôt, nous touchons à novembre, les cours à Paris vont s'ouvrir : médecin ou légiste sous huit jours il vous faudra partir.

— Je partirai sous huit jours, dit-il encore en essuyant les pleurs qui roulaient dans ses yeux.

— Viens donc dans mes bras, m'écriai-je en l'attirant vers moi. Que l'amour de Nancy te protége, qu'il soit ton ange gardien et qu'il te couvre de ses ailes ! Si tu tiens tes promesses, je tiendrai mes serments. Sèche donc tes pleurs, ô mon frère !

— Durant ces longues années, dit Albert, votre cœur me restera-t-il ami ? tandis que je lutterai contre le monde, ne lui obéirez-vous point, et, vous rappelant que je suis sans famille, ne chercherez-vous pas une alliance plus glorieuse ?

— Taisez-vous, lui dis-je, et croyez en moi ! Dans l'accomplissement de mes desseins le monde sera compté pour rien, et pour tout le bonheur de ma sœur et le vôtre. Si jamais je vous demandais compte de vos aïeux, répondez-moi par vos vertus.

Il fut décidé qu'Albert partirait au premier novembre pour aller suivre un cours de droit à Paris. Je profitai du reste de son séjour à Anzème pour prendre connaissance de ses affaires, que je devais régir, et pour lui donner quelques règles de conduite que m'avait enseignées l'expérience. Il fut convenu que Nancy ne serait instruite de nos projets que le jour même du départ. Ce jour arriva bien vite. La diligence devait prendre Albert à neuf heures du soir sur la route de Paris : à six heures nous étions réunis tous trois dans le salon de La Baraque et nous regardions brûler, dans une méditation mélancolique, les tisons enflammés du foyer. Une lampe nous éclairait seule, on n'entendait que le pétillement de la flamme et le sifflement de la bise qui faisait trembler les volets et claquer les tuiles du toit. Nancy ne savait rien encore ; mais une triste appréhension pesait sur son âme, et son regard interrogeait avec angoisse la morne tristesse de notre visage. Le timbre de la pendule, qui frappa sept coups, nous tira brusquement, Albert et moi, de la rêverie où nous étions plongés : nous nous levâmes tous deux en silence. Nancy se leva en même temps, pâle, tremblante, et nous demanda : « Qu'avez-vous ? »

Je me retirai dans l'embrasure d'une croisée, et j'entendis Albert qui lui dit : « Je pars, je vais à Paris travailler à mon avenir et au vôtre ; si vous me gardez votre foi, votre frère nous unira lorsque je vous aurai méritée. »

A ces mots, Albert se couvrit la figure de ses mains et fondit en larmes. Nancy, tout éplorée, s'échappa du salon et se réfugia dans sa chambre. Je chargeai sa nourrice de veiller sur elle et j'entraînai mon malheureux ami.

— Soyez fort, lui disais-je, acceptez la douleur avec reconnaissance : l'homme qui n'a pas souffert est un homme incomplet, le bonheur l'énerve ; trempé dans la douleur, il en sort brillant comme l'acier. Vous êtes bien jeune pour souffrir, mais ce sont de nobles souffrances : fécondes en talents, fertiles en mérites, elles élèvent notre âme et la purifient ; ce sont des hôtes que Dieu n'envoie qu'aux fils de son amour, et qui laissent toujours le germe de quelque vertu dans l'asile qu'ils ont habité.

Une fois hors du sentier, je le fis asseoir près de moi sur un des tas de pierres qui jalonnaient la marge du chemin, et là, enveloppés de nos manteaux, nous attendîmes la voiture. Albert était épuisé d'émotions et se soutenait à peine.

— Je laisse mon cœur en ces lieux, dit-il en promenant son regard sur les coteaux brumeux que tant de fois nous avions parcourus ensemble.

— Et le nôtre vous suivra partout, lui dis-je en le pressant dans mes bras.

La voiture venait de s'arrêter devant nous ; le conducteur, appuyé sur la portière ouverte, attendait le jeune voyageur. Albert m'embrassa, et se jetant dans la rotonde, il abaissa le store et me tendit la main. Je la pris dans la mienne, et malgré la glaise qui s'attachait à mes pieds et rendait la marche pénible, j'allai ainsi près de la voiture jusqu'au sommet de la colline. Là les chevaux partirent au galop, et le vent m'apporta le dernier adieu de mon ami.

Je m'en retournai triste, mais bien avec moi-même : j'avais préparé l'avenir de ma sœur, je venais d'éloigner les dangers qui menaçaient sa jeunesse et son inexpérience. Rentré à La Baraque, Nancy refusa de me recevoir. Le lendemain je la trouvai grave et silencieuse, et durant plusieurs jours il ne fut pas question d'Albert.

III.

Notre vie, longtemps ébranlée par ce choc imprévu, reprit enfin un calme apparent. J'amenai

doucement ma sœur à me parler de son amour, je lui soumis les dispositions que j'avais prises pour assurer son repos dans le présent et son bonheur dans l'avenir : elle approuva tout et me remercia avec effusion. Son humeur redevint égale; son cœur trouva, dans les lettres que m'écrivait Albert, une distraction aux regrets de l'absence. Nous parlions souvent de notre jeune ami : sans encourager la passion de Nancy, je l'écoutais avec indulgence, je rassurais son âme inquiète ou j'en modérais l'essor, renforçant tour à tour et adoucisssant les teintes de la vie, selon que son imagination attristée la revêtait de sombres couleurs, ou qu'égarée par l'espérance, elle la parait d'un éclat trop brillant. Je cherchais ainsi à la préserver de ces exagérations de sentiment qui nous poussent sans cesse hors de la réalité. C'est dans cette pensée que je n'avais pas permis à ces deux jeunes gens de s'écrire durant les premières années de leur séparation. A leur âge l'amour, dans l'expression, est toujours au delà du vrai : à ses brûlantes promesses l'esprit s'exalte, la tête s'enflamme, et, lorsque arrive le jour de leur réalisation, l'imagination reste froide, et pleure ses rêves enchantés. Pour moi, j'aimais les lettres d'Albert ; je suivais dans leurs pages les développements de sa raison ; j'y retrouvais à chaque ligne la candeur de son ame, la vivacité de son esprit, et cette présomption naive qui va si bien à la jeunesse.

Notre hiver se passa de la sorte. Au printemps la monotonie de cette contrée fut troublée par un événement qui arracha à l'étonnement du pays plus d'exclamations et d'épithètes qu'à madame de Sévigné le mariage d'une petite-fille de Henri IV avec un cadet de Gascogne. Il y eut explosion de surprise : la nouvelle occupa la veillée des laboureurs; les salons de Saint-Léonard se ruèrent avidement sur cette curée offerte à leur méchanceté, et l'activité de leur sottise, exclusivement aborbée, laissa reposer pendant plusieurs mois ce qu'il y avait dans la ville d'âmes droites et généreuses.

Cet événement fut le retour d'Aurélie de Sommerville au château d'Anzème. Elle l'avait quitté à seize ans, et dix-huit ans s'étaient écoulés sans qu'on eut entendu parler d'elle. Après dix-huit ans d'une existence errante et agitée elle revint, seule et lasse de toutes choses, pour se reposer et s'éteindre dans le domaine de ses ancêtres. On ne savait rien de sa destinée, on l'appelait *madame de Sommerville*. Son cœur dut se serrer lorsque, après tant de mauvais jours, elle revit les lieux où elle avait promené son enfance folâtre et sa jeunesse rêveuse, et que, brisée par les orages qu'elle avait essuyés, elle retrouva élancés et robustes les peupliers qu'elle avait laissés frêles et délicats comme elle. Étrangère dans ce pays, où la mort et l'oubli lui avaient enlevé les affections de son jeune âge, madame de Sommerville évita soigneusement toute relation avec Saint-Léonard. Résolue à vivre seule, elle se voua tout entière au bien-être de son village. Elle pensait que les châteaux sont la providence des campagnes. A la ville on l'accusait d'orgueil, mais elle laissait dire : on la bénissait dans les champs.

Un mois à peine avait passé depuis son retour que je fus conduit vers elle par les intérêts d'Albert. L'intendant des domaines de madame de Sommerville, vieillard entêté et borné, élevait depuis longtemps des contestations sur une longue étendue de bruyères dont je réclamais la propriété pour mon pupille. Je soumis d'abord mes prétentions au vieillard, qui persista dans les siennes. Alors, pour éviter un procès onéreux, je me décidai à recourir à madame de Sommerville elle-même, persuadé que son esprit éclairé m'accorderait bientôt justice et raison. Je ne m'y résignai, je l'avoue, qu'après de longues hésitations : je craignais que, se méprenant sur les véritables motifs de ma visite, elle ne l'attribuât à la curiosité indiscrète dont la poursuivait le pays. Je partis donc par une matinée de mai : j'arrivai bientôt à Anzème. Je traversai la garenne, et je trouvai madame de Sommerville qui se promenait seule sur la terrasse du château. Elle ne m'était jamais apparue que de loin, à cheval, à travers les feuilles nouvelles : je m'étonnai de la trouver si belle et si jeune. Je m'avançai vers elle, et, après lui avoir décliné mon nom et mes qualités, je lui exposai succinctement l'affaire qui m'amenait à Anzème. Madame de Sommerville ne me laissa pas achever.

— Monsieur, me dit-elle avec bonté, je suis heureuse de vous voir : votre nom ne m'est pas étranger, j'ai gardé souvenir de votre famille. Je me rappelle que, tout enfant, vous accompagniez votre père au château. Votre père avait la taille élevée, le front chauve, le regard sévère; c'était un homme d'une haute probité; vous, monsieur, vous étiez brun comme aujourd'hui, et vous aimiez à jouer avec moi sur l'herbe de la garenne. Vous l'avez oublié? C'est qu'il y a si longtemps! vous n'étiez qu'un enfant alors. A votre nom mon cœur a tressailli, il m'a semblé voir glisser devant moi l'ombre de mes jeunes années... Eh bien! monsieur, ajouta-t-elle presque aussitôt, plus heureux que moi, avez-vous conservé quelques-uns des vôtres? le temps a-t-il épargné vos parents, vos amis? Sans doute, vous voilà si jeune encore! Le temps, hélas! n'a marché que pour moi.—Madame, lui dis-je, il marche pour nous tous, et personne ne lui échappe : il ne me reste qu'une sœur.

— Vous avez une sœur, demanda-t-elle vivement... jeune ?

— Oui, madame.

— Belle aussi ?

— Oui, madame.

— Et vous vous aimez ? vous vivez aux champs, seuls, unis, heureux ?

— Oui, madame.

Elle demeura quelques instants pensive.

— Je ne croyais pas, dit-elle en passant son bras sur le mien et en m'entraînant vers le perron, que cette misérable contrée recelât un couple aussi gracieux, un bonheur aussi suave. Je veux connaître votre sœur : je l'aimerai, je serai sa mère... Frank, dit-elle à un de ses serviteurs, vous mettrez un couvert pour monsieur... Vous déjeunez au château, ajouta-t-elle en s'adressant à moi... Quelle affaire avez-nous à me conter? Je vous donnerais on d'avance.

Je lui fis part de mes réclamations en faveur d'Albert.

— Albert ! s'écria-t-elle aussitôt sans entendre la question de droit que je lui expliquais de mon mieux... qu'est-ce que cela, Albert ?

Je lui contai la vie de ce jeune homme, mais sans parler de son amour pour Nancy. Madame de Sommerville m'écouta avec intérêt, et m'adressa plusieurs questions relatives à mon pupille.

— Il faut que ce vieil intendant ait achevé de perdre la raison ! dit-elle avec humeur... Frank, priez M. Hubert de passer au salon.

Nous étions à table lorsque M. Hubert entra.

— Vous voilà, monsieur ! s'écria madame de Sommerville en laissant tomber son regard irrité sur le pauvre intendant, qui tremblait devant elle. Avez-vous résolu ma ruine, monsieur ? voulez-vous me dépouiller de tout mon avoir, gaspiller ma fortune, amener la misère à ma porte ? En vérité, monsieur, vous avez une singulière façon de régir mes biens et de prendre mes intérêts ! Vous savez combien le défrichement de ces bruyères est coûteux, vous savez que leurs produits sont nuls, et vous disputez au tuteur de M. Albert dix arpents de ces terrains ingrats ! Eussiez-vous le droit pour vous, vous auriez tort cent fois de chercher à le faire valoir, car c'est un droit onéreux, et dès aujourd'hui j'y renonce. Que M. Albert garde ses bruyères, et vous, monsieur, tâchez à l'avenir de veiller avec plus de tact et de circonspection aux intérêts que je vous ai confiés.

Le malheureux Hubert se tenait au milieu du salon, pâle, les bras pendants et la bouche béante ; je crois qu'il y serait encore si madame de Sommerville ne lui eût tendu sa main avec une grâce parfaite.

— Allons ! dit-elle en souriant, je vous pardonne. Placez-vous près de moi, et partagez notre déjeuner. Il est bien frugal ; mais, mon pauvre ami, si je vous laissais faire, je ne sais vraiment pas jusqu'où vous réduiriez, avant quelques années, la simplicité de mes repas.

Et, se tournant vers moi :

— Je vous sais gré, monsieur, de vouloir bien prendre à votre charge ces dix arpents de terre...

— Mais, madame, s'écria le vieillard, qui n'était pas encore revenu de sa stupéfaction, il y a quinze arpents...

— Je ne vous croyais coupable que de dix, répondit madame de Sommerville ; je vous pardonne les cinq autres en faveur de votre franchise.

Durant le reste de la journée j'observai madame de Sommerville. Sa beauté survivait aux ravages de la douleur : sa taille était droite et jeune, sa toilette, bien que sans recherche, élégante et presque coquette ; la grâce de son sourire faisait oublier la sévérité de ses traits ; l'éclat de ses yeux animait la pâleur de son visage ; ses cheveux, relevés sur son beau front, tombaient autour de son cou en boucles brunes et épaisses. Affable sans prétention, elle captivait d'un geste, d'un regard ; sa voix, douce et voilée, était à elle seule une fascination ; l'aristocratie de ses manières, qui se ployait merveilleusement à toutes les exigences, eût apprivoisé les préventions les plus hostiles. C'était une de ces femmes qui ne vieillissent pas, qui restent toujours femmes à l'âge où les sexes s'effacent, où l'on n'est plus qu'un vieillard, comme au berceau l'on n'était qu'un enfant ; au reste cœur sceptique, âme ennuyée, se passionnant pour tout et se lassant de tout, avide de distractions et ne cherchant que l'oubli d'elle-même : telle m'apparut au premier aspect madame de Sommerville.

Nous parlâmes à plusieurs reprises de ma sœur et d'Albert : madame de Sommerville s'arrêtait avec complaisance sur les détails de l'amitié qui nous unissait tous les trois.

— Aimez-vous, me disait-elle, et longtemps et toujours : il n'y a que cela de bon sur la terre, le reste ne vaut pas un regret. Moi, comme vous, j'ai bien aimé aussi, et j'inspirai dans mes belles années plus d'une affection fervente ; mais l'ingratitude m'a tout enlevé, la mort seule m'a laissé des amis... Puissiez-vous ne jamais comprendre le sens de ces tristes paroles ! mais, si vous suivez la route commune, vous verrez qu'il est doux à celui qui vieillit d'avoir perdu des êtres aimés au matin de l'existence : ceux-là du moins ne trompent pas ; leur image se conserve pure et gracieuse, nous pouvons les aimer toujours. Cruelle vie, monsieur ! Nous pleurons les vivants, et les

morts nous restent seuls. Heureuses donc les amitiés, heureuses trois fois les amours qui n'ont pas attendu pour s'éteindre l'ingratitude et l'inconstance, ces lois d'une destinée de fer, et que la mort a tranchées dans la fleur de leurs beaux jours! Cela s'appelle mourir à propos.

Nous étions arrivés à la porte de la garenne.

— Adieu, monsieur, dit-elle en me donnant sa main, que je baisai. Revenez souvent près de la pauvre délaissée. Il vous faudra de la résignation, je le sens : ma vie est triste, mon cœur aussi; mais il est encore assez riche pour couvrir vos frais de courage.

Je m'éloignai, sombre et l'âme frappée par des pressentiments sinistres. Pourquoi, et qui pourrait le dire? J'avais trouvé madame de Sommerville grande, noble, généreuse avec art; sa bienveillance m'avait captivé, son esprit m'avait séduit: eh bien! je la quittai sous le coup d'une impression pénible; il me semblait que la fatalité avait dû s'attacher à tout ce qu'avait aimé cette femme, et, parmi les sentiments qu'elle m'inspirait, le plus énergique, le plus irrésistible, celui qui les dominait tous, vous le dirai-je? c'était l'effroi.

Deux jours après, nous la vîmes arriver à La Baraque; elle était à cheval et Frank l'accompagnait. Nous la possédâmes tout un jour. Affectueuse pour moi, elle se montra pour ma sœur adorablement bonne, et Nancy fut bientôt sous le charme d'une séduction réelle. La châtelaine voulut visiter tout notre petit domaine; elle se fit répéter par ma sœur tous les détails de notre intimité. Vers le soir, elle proposa un pèlerinage à la demeure de mon pupille : nous l'acceptâmes avec joie. Frank partit avec les chevaux, et nous nous dirigeâmes tous trois vers la maison du sentier. Elle n'était habitée que par la nourrice d'Albert. Lorsque nous arrivâmes, la bonne femme filait sa quenouille de chanvre sur le seuil de la porte, les deux chiens d'Albert étaient étendus à ses pieds. A notre approche, ils vinrent lécher les mains de Nancy, et la nourrice nous introduisit dans la maison de son jeune maître.

Madame de Sommerville examina tout avec sollicitude. L'aspect de la chambre d'Albert la frappa : le fusil, le carnier et la poire à poudre pendaient à la muraille au-dessus de son lit; tout se ressentait encore du désordre de son départ : près de la lampe qui éclairait ses veilles un volume de l'*Emile* était ouvert; des instruments de jardinage reposaient dans un coin, dans un autre des plantes desséchées et des cadres d'insectes; des papiers étaient épars sur la table, une collection de minéraux sur des rayons poudreux. Madame de Sommerville contemplait tout cela avec mélancolie.

— Ce pauvre enfant! disait-elle... Vous me l'amènerez, Maxime: je veux le connaître et l'aimer, ce jeune homme que vous aimez et qui vous aime. Dites-lui bien qu'en son absence je suis venue à son ermitage... Tenez, je lui laisse ma carte, ajouta-t-elle en détachant de sa ceinture un bouquet de violettes qu'elle déposa sur l'un des feuillets de l'*Emile*. Je veux qu'à son retour il me rapporte ces fleurs.

— Ainsi, disait-elle en allant d'un objet à l'autre, c'est là qu'il a grandi. Que de fraîches pensées sont écloses entre ces vieux lambris! que de beaux rêves aux ailes d'or ont flotté sous ces rideaux de serge verte!... Age d'illusions, d'amour et de poésie, âge heureux! disait-elle encore.

Et, lorsque nous reprîmes la route d'Anzème, elle voulut entendre de nouveau le récit de la vie d'Albert.

Depuis, il ne se passa guère de jours sans que le soir ne nous réunît tous au château ou à La Baraque. L'affection de Nancy pour madame de Sommerville prit bientôt le caractère d'une passion réelle, et je cédai moi-même à son entraînement. Nous finîmes par initier Aurélie à tous nos projets de bonheur : elle les encouragea avec transport, elle fit ses espérances des nôtres. Elle se disait vieille et fatiguée, et je la trouvais plus jeune, plus prompte à s'enflammer que nous; sceptique en théorie, elle ne croyait à rien, et je la voyais prête à se livrer à tout. Il en était de son cœur comme de sa beauté: l'un et l'autre avaient échappé au temps.

Vous ne sauriez imaginer une amitié plus tendre, plus désintéressée, plus active que la sienne, ni tout ce que cette femme exhalait autour d'elle de charme et d'enchantements. Nuls ne l'ont connue sans l'aimer, nuls ne l'ont aimée sans enthousiasme; tous ceux qui l'ont aimée se sont aimés entre eux. Il est des existences qu'elle a sillonnées comme la foudre, et qui n'ont pas su si Dieu la leur avait envoyée dans un jour de colère ou de bénédiction; mais celles où elle n'a fait que séjourner, comme un hôte d'un jour, sont restées imprégnées de suaves souvenirs.

Elle réunissait toutes les supériorités, mais elle les oubliait avec tant de grâce qu'on eût dit qu'elle les ignorait; et peut-être les eût-elle ignorées en effet sans l'envie, qui s'empressa de les lui dénoncer. Elle fut pour Saint-Léonard une humiliation vivante, et les beaux esprits de la ville ne lui pardonnèrent jamais leur sottise. Les femmes surtout la détestaient cordialement. Pas une d'elles n'était digne de dénouer les rubans du chapeau d'Aurélie, mais toutes affectaient de ne point oser prononcer devant leurs filles le nom de la réprouvée; il n'est pas de fable ridicule que leur ima-

gination n'ait inventée pour salir la plus chaste des créatures. Tel est le sort des êtres supérieurs : la foule stupide se venge de leur génie en bavant sur leur moralité.

La haine de ces petites gens rejaillit sur nous, et acheva de nous isoler de Saint-Léonard. Ce fut le premier bienfait que nous dûmes à l'amitié d'Aurélie.

— Je vous entraîne dans ma proscription, nous disait-elle un soir qu'elle était assise entre ma sœur et moi sous la haie du sentier.

— Que dites-vous donc ? s'écria Nancy ; les proscrits sont à la ville.

— Et le bonheur entre nous, ajoutai-je.

— Oui, dit Aurélie en nous prenant la main à tous deux, le bonheur, c'est d'être trois, de s'aimer sous un buisson, et de tourner le dos au clocher de Saint-Léonard. Mais ne trouvez-vous pas, mignonne, demanda-t-elle en souriant à Nancy, que nous sommes assis bien à l'aise, et qu'un proscrit de plus pourrait s'abriter aisément sous le même toit de feuillage ?

Nancy sauta au cou d'Aurélie et cacha sa rougeur dans son sein.

Cependant les lettres d'Albert devenaient plus rares et prenaient un aspect alarmant : mornes et sombres, elles me révélaient dans mon pupille un découragement profond ; il ne me parlait plus de Nancy qu'avec réserve, de la vie qu'avec amertume. J'essayai vainement de relever son courage : son enthousiasme était mort, la jeunesse semblait éteinte en lui. Vague dans la pensée, vague dans l'expression, son style se ressentait de la fatigue de son âme : c'étaient parfois des déclarations que je ne comprenais pas, et toujours une lassitude de toutes choses qui me navrait mortellement. Ainsi moins d'une année avait suffi pour abattre ce superbe courage ! Je cachai ma douleur à Nancy et à notre amie : avant de détruire l'édifice de bonheur que depuis dix mois nous élevions dans l'avenir, je voulus attendre le retour d'Albert, étudier son mal et m'efforcer de le guérir. Je ne pouvais me résigner à perdre déjà tout espoir, j'avais confiance encore en ce jeune homme.

Vers les premiers jours de l'automne, Albert revint ; mais, hélas ! ce n'était plus lui !

IV.

La jeunesse de notre époque a été misérablement perdue par ses flatteurs et ses poëtes. Les flatteurs lui ont offert le sceptre du monde : à leurs enivrantes promesses elle est partie, comme le peuple du désert, altérée, présomptueuse, avide ; puis, lorsque le jour de la déception est venu, et que le but qu'elle avait entrevu à travers les songes riants de l'espérance ne s'est plus montré que dans un avenir éloigné, âpre et rude à conquérir, les poëtes lui ont enseigné le découragement et la plainte ; et la jeunesse, trouvant la plainte plus facile que le travail, s'est croisé les bras et s'est mise à accuser la vie, qu'elle ignorait, à pleurer sur les maux qu'elle n'avait pas soufferts. Ces douleurs, fictives d'abord, prirent bientôt de la réalité : l'oisiveté engendra l'ennui, et la vanité fit le reste. De longues lamentations s'élevèrent de toutes parts, et tous essayèrent de se soustraire au positif de la vie pour se livrer à des rêveries inutiles. Ces dispositions, encouragées par le malaise social, le furent plus encore par des esprits maladifs qui s'en firent les éloquents interprètes. Le mal gagna vite ; les âmes faibles, bien que généreuses, y succombèrent ; frappées d'inaction, leur énergie ne s'exhala plus qu'en soupirs stériles ; chez les natures moins nobles, l'égoïsme, la paresse et l'oubli des devoirs se cachèrent sous l'expression de ses poétiques souffrances.

Albert revint profondément atteint de ce mal. Je l'interrogeai : je compris à ses réponses, qu'égaré par de folles ambitions et de malheureuses influences, il avait négligé ses études pour chercher dans une sphère plus élevée les émotions du triomphe, les enivrements de la gloire. Mais l'indifférence avait accueilli ses premiers essais. En même temps ce malaise social auquel toute âme bien faite ne saurait échapper s'était emparé de la sienne, et seul, pauvre dans sa mansarde, au milieu des terribles séductions que de fréquents exemples de suicide venaient sans cesse lui offrir, il avait éprouvé un grand dégoût de la vie. Telle fut l'histoire de ses mécomptes. Toujours donc cette vieille histoire que rajeunissent les lamentations de chaque génération nouvelle ! toujours la lassitude avant la marche, le découragement et la plainte avant le combat et la défaite, toujours le grand homme comprimé, le génie méconnu, toujours cet éternel René que nous refaisons tous à vingt ans !

La littérature moderne avait ajouté un travers de plus aux égarements de ce jeune homme. A la représentation d'un drame, il avait vu sur la scène un homme passionné comme Othello, sombre comme Lara, raisonneur comme Hamlet. Destinée maudite avant de naître, existence flétrie au berceau, cet homme avait lutté vainement contre la fatalité : ardente, opiniâtre, inflexible, elle s'était attachée à lui, et ni l'amour, ni la science, ni la fortune n'avaient pu la fléchir ni effacer la tache que cet homme avait apportée au front. Cet homme était comme Albert sans famille et sans nom. Albert se jeta avidement sur ces douleurs, dont il n'avait soupçonné jusqu'alors ni l'étendue

ni la portée; il s'en empara, il les fit siennes, à son tour il se reconnut maudit et délaissé, et il s'emporta amèrement contre l'isolement dans lequel sa naissance le reléguait.

L'ingrat! il oubliait ma sœur, qui ne vivait qu'en lui; il m'oubliait, moi, qui l'avais appelé mon frère! Mais j'ai toujours remarqué que, de ces jeunes indolents qui fatiguent le ciel de leur désespoir, gémissent sur la solitude de leur cœur et déplorent l'abandon où le sort les a jetés, il en est bien peu qui n'aient pas de parents qui ont tout sacrifié pour eux dans l'espoir qu'ils seraient un jour l'orgueil et l'appui de leur vieillesse, bien peu dont l'avenir n'ait absorbé celui de quelque jeune sœur qui restera pauvre et sans soutien s'ils ne la protégent eux-mêmes, bien peu enfin qui n'aient de saintes obligations à remplir.

Il faut être sans pitié pour cette partie de la jeunesse qui, parce qu'elle a entrevu le mieux, n'a pu se résigner au moins; engeance inutile et vaniteuse qui ne se croit jamais classée suivant ses mérites, et dont le rôle se réduit au prêche de ses misères! Assez de voix éloquentes se sont élevées pour signaler nos maux; nous avons assez pleuré: le temps est venu de se mettre à l'œuvre; et chacun de nous peut, dans la sphère où le devoir le retient ou l'appelle, apporter son grain de sable à la pyramide qui s'élève.

Je me montrai sans indulgence pour Albert: je lui reprochai sévèrement d'avoir négligé ses études pour obéir à des fantaisies insensées; je traitai son découragement de lâcheté, ses rêveries d'enfantillage, je lui rappelai les promesses qu'il m'avait faites au départ.

— Les avez-vous tenues? lui dis-je. Je vous avais tracé d'une main sûre et ferme la ligne que vous aviez à suivre: l'avez-vous suivie? Qu'avez-vous fait de ce courage qui ne doutait de rien? qu'est devenu cet amour qui devait ne pas trouver d'obstacles? Vous avez marché quelques pas à peine, et voilà que vous vous sentez défaillir. Attendez donc, pour accuser la destinée, qu'elle vous ait effleuré de son aile. Qu'avez-vous espéré d'ailleurs en entrant dans la vie? que les sentiers en étaient sablés, et que les fruits et les ombrages se courberaient sur votre front? Les ombrages sont rares, les fruits nous échappent sans cesse. Qu'avez-vous fait pour les saisir? Vous vous dites malheureux, moi je vous dis coupable. Malheureux, dites-vous encore, et je demande pourquoi. Sans doute parce que vous n'avez point en dix mois réalisé la conquête du monde. Mais vous voilà bien jeune encore! Ou plutôt votre siècle vous aurait-il déjà méconnu? Mais vous avez dix-huit ans à peine et quatre inscriptions au plus. Le siècle, gardez-vous d'en douter, finira par réparer son erreur; seulement laissez-lui le temps de vous connaître et de vous apprécier. Vous êtes là-bas tant de grands hommes que vous devez l'embarrasser parfois. Vous vous plaignez de la réprobation dont vous frappe votre naissance: c'est un préjugé dont le bon sens a fait justice, et le héros que vous prenez pour modèle est un anachronisme dans notre société; vous jouez tous les deux au proscrit. Quant à votre abandon, ceci est plus grave; mais vous êtes ingrat envers ceux qui ont voulu vous donner des affections et vous créer une famille. Vous voyez bien que vous n'êtes malheureux que parce que vous êtes coupable.

Tels étaient à peu près les discours que j'opposais aux déclamations d'Albert. Pour Nancy, qui n'avait d'autre esprit qu'un sens droit et une âme simple, elle ne comprenait pas les tristesses de son ami.

— Qu'avez-vous, lui disait-elle, et pourquoi nous revenir ainsi? Je voudrais connaître votre mal pour essayer de le guérir. Nous n'avons pas cessé de vous aimer, nous n'avons jamais séparé notre destinée de la vôtre: pourquoi donc si triste et si rêveur? N'êtes-vous plus heureux de notre tendresse? nos projets de félicité rustique ont-il cessé de vous sourire? enfin ne nous aimez-vous plus? Dites: si vous avez trouvé des déceptions, vous aviez donc des espérances que vous cachiez à vos amis? si vous avez des douleurs qu'ils ne puissent partager ni comprendre, vous aviez donc des joies qui leur étaient étrangères? Vous vous plaignez des hommes et des choses; le monde est moins pur que vous ne l'aviez rêvé: qu'importent les hommes et le monde si nous autres nous n'avons point changé? Voyez: nos bois sont-ils moins beaux, notre ciel moins serein, notre rivière moins limpide, nos cœurs vous chérissent-ils moins? Moi aussi je me suis vue comme vous inquiète, tourmentée, rêveuse; mais lorsque Maxime eut béni notre amour j'ai recouvré la confiance; et vous, cruel, vous l'avez perdue; moi j'ai cru au bonheur, et vous, cruel, vous le cherchez encore! Que vous manque-t-il donc? Maxime n'est-il pas votre frère? n'êtes-vous pas le mien? ne suis-je pas pour vous quelque chose de plus qu'une sœur?

Tant d'affection relevait en apparence le courage d'Albert, mais son amour ne retrouvait plus la grâce et la jeunesse qu'il exhalait autrefois. C'en était fait déjà de notre bonheur; l'indifférence d'Albert et la douleur de Nancy, comprimées encore, l'une par le remords, l'autre par l'espérance, n'attendaient pour éclater qu'une occasion, qui ne tarda pas à se présenter.

Pendant son séjour à Paris je l'avais entretenu plusieurs fois dans mes lettres de madame de Sommerville et du vif désir qu'elle éprouvait de le connaître; je lui avais conté notre visite à la maison

du sentier, l'attachement que nous inspirait cette femme, l'amitié qui nous unissait tous trois. Lorsqu'il revint, madame de Sommerville était souffrante, et n'avait point paru depuis longtemps à La Baraque. Quelques jours après l'arrivée d'Albert, je proposai à ce jeune homme de nous accompagner ma sœur et moi au château d'Anzème; mais, comme je venais de le gronder assez rudement sur l'emploi de son temps à Paris et sur le résultat de sa première année d'études, l'enfant capricieux et boudeur, mécontent de lui-même, partant mécontent des autres, refusa sèchement.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il avec humeur, que cette madame de Sommerville? Pourquoi avoir laissé cette étrangère s'introduire dans notre intimité? N'étions-nous pas heureux tous trois? pourquoi cette amitié nouvelle? Ne m'avez-vous pas dit un soir, sur la terrasse d'Anzème, que cette femme avait quitté sa mère? Je trouve votre affection bien prompte à s'enflammer, votre estime bien complaisante, vos souvenirs bien indulgents!

— Ne dites pas de mal de cette femme! s'écria Nancy indignée... Pourquoi dites-vous du mal de cette femme, ajouta-t-elle avec douceur, lorsque vous savez que je l'aime?

— Vous outragez, lui dis-je froidement, ce qu'il y a de grand et de bon sur la terre.

— A la bonne heure, répondit Albert, que la conscience de sa faute rendait plus opiniâtre encore. Seulement je trouve étrange que vous cherchiez à m'imposer vos sympathies et vos enthousiasmes!..

— Vous êtes injuste et méchant! dit Nancy et si vous connaissiez madame de Sommerville...

— Je ne veux pas la connaître, interrompit Albert...

— Venez, ajouta ma sœur d'une voix suppliante, venez, Albert, c'est moi qui vous prie! Si vous saviez combien de fois madame de Sommerville a parlé de vous avec sollicitude, si vous pouviez comprendre l'intérêt que vous lui inspirez, vous ne voudriez pas être ingrat envers elle.

JULES SANDEAU.

La suite au prochain numéro.

COMMENT SONT FAITS LES ANGES.

Ils ont de blanches mains pour essuyer les pleurs;
Ils ont de saints baisers pour calmer la souffrance;
Et si sur notre route il est encor des fleurs,
C'est qu'ils sèment d'en haut les fleurs de l'espérance.

Ils ont de clairs regards qui reflètent le ciel;
D'ondoyants cheveux blonds leur front pur se couronne;
Le sourire à leur bouche est plus doux que le miel,
Et comme un vêtement l'azur les environne.

Ils ont de douces voix, des voix de séraphins,
Qui parlent un langage immortel et sublime;
Ils ont des mots bénis, et leurs regards divins.
Des cœurs les plus profonds interrogent l'abîme.

Pour l'humide mansarde où gémit l'indigent,
Ils vont frapper au seuil de la richesse avare
Disant : Laissez tomber l'humble miette d'argent
Qu'à genoux, à ta porte, attend le vieux Lazare.

Quand de la vie en nous s'est éteint le flambeau,
Près du corps que déjà redemande la terre,
Ils veillent dévoués par delà le tombeau,
Et pleurent les derniers au tertre solitaire.

A ce monde d'exil, enfin, disant adieu,
Ils emportent au ciel cette âme fraternelle,
Et, divins avocats au tribunal de Dieu,
Ils vont plaider ses droits à la vie éternelle.

CLAUDIA.





REVUE DU MOIS.

Le mois d'août a été le mois aux averses. Le premier jour, c'était l'averse du timbre qui tombait en large avalanche sur les journaux de toutes les couleurs, qu'elle traversait de la tête aux pieds. Là aussi les rez-de-chaussée ont eu particulièrement à souffrir. L'ondée a commis des ravages épouvantables dans les domaines du roman-feuilleton qui a été presque englouti, et que l'on a toutes les peines du monde à faire revenir sur l'eau. Pauvre roman-feuilleton ! Il est bien malade, en relèvera-t-il, n'en relèvera-t-il pas ? Nul ne saurait le dire. En attendant, l'inquiétude est grande parmi ses nombreux clients. Depuis longtemps déjà le pauvre ne battait plus que d'une aile, il était haletant, essoufflé, éreinté. On lui avait fait fournir de si longues courses, on l'avait chargé d'un si lourd bagage, que c'est à peine s'il pouvait se traîner, et qu'à tout moment on pouvait croire qu'il allait rendre l'âme, tant il poussait de douloureux gémissements. On avait beau l'astreindre au régime des mets épicés pour essayer de rendre un peu de chaleur factice à ce corps refroidi ; en vain, on lui mettait le feu aux jambes comme aux chevaux usés, rien n'y faisait, il s'en allait mourant de consomption et d'épuisement, traînant au hasard le collier des misères que la littérature à la vapeur lui avait rivé au cou, comme un carcan de fer. Et quelque temps qu'il fît, pluie ou grêle, vent ou marée, il fallait qu'il marchât. Le soleil luisait-il sur le boulevard, le printemps allait-il réveiller au bois les petits oiseaux endormis dans la feuillée nouvelle, le roman-feuilleton eût en vain voulu prendre sa part dans cette fête du ciel et de la terre : n'avait-il pas son tonneau des Danaïdes à remplir ? Est-ce qu'un million et plus de bésicles affamées n'attendaient pas la pâture quotidienne ? Pauvre roman-feuilleton, lui si bon enfant pour ses convives, lui qui leur ménageait les morceaux avec tant d'art, afin de les laisser sur une bouchée assaisonnée de manière à leur tenir toujours l'appétit en éveil ! Quand il ne sera plus, on se rappellera avec une volupté saupoudrée de regrets amers, les bonnes et palpitantes soirées dont on lui aura été redevable quand toute la famille, depuis l'enfant jusqu'à l'aïeule, réunie le soir autour de la table de travail, écoutait avec un religieux recueillement la lecture que le père faisait, la voix et le cœur émus. Combien de merveilleuses histoires se sont ainsi déroulées, toujours reprises avec un nouveau plaisir, et toujours interrompues au moment où la curiosité était le plus vivement surexcitée !

Quelques amis maladroits essayent encore de galvaniser ce cadavre. Ne troublez pas le repos de la tombe, hommes sans vergogne ! laissez-le dormir, il a fait sa journée. Et puis parviendriez-vous à le redresser un moment sur ses jambes, et à lui donner quelque apparence de vie, que vous ne le ressusciteriez pas pour cela. Allez, c'est un être fini, il a conté ses plus belles histoires ; ses *trucs* les plus ingénieux sont tombés dans le domaine public, ses ficelles les plus neuves sont usées jusqu'au dernier fil. Les mieux avisés en ont pris leur parti. Il suffit de connaître ses quatres règles pour s'apercevoir que le jeu n'en vaut plus la chandelle. Le *Siècle*, vieux pécheur impénitent, essaye pourtant de marcher dans la vieille erreur ; ne saurait-il comprendre qu'à force d'être parcourus, les meilleurs chemins finissent par devenir d'impraticables ornières ?

Quoi qu'il en soit, le roman-feuilleton ne mourra pas sans laisser quelques regrets, et nous-même nous sentons intérieurement je ne sais quelles fibres qui vibrent douloureusement à la pensée de cette fin prévue. Le comte Xavier de Maistre dit quelque part, dans le *Voyage autour de ma Chambre*, si je ne me trompe, qu'il est en nous deux êtres bien distincts qu'il appelle l'*homme* et *la béte*, agissant chacun de leur côté, et comme à l'insu l'un de l'autre; cette dualité d'êtres que nous avons aussi reconnue en nous s'accorde assez mal dans ses goûts. L'être raisonnable, l'*homme*, dirons-nous pour l'appeler comme M. de Maistre, n'a qu'une estime des plus minces pour le roman-feuilleton qu'il regarde, avec quelque justice peut-être, comme une des plaies de la littérature moderne, le comparant à ces végétations parasites qui étouffent, sous leurs monstrueux développements, les fleurs rares et délicates dont elles usurpent les droits à la pluie et au soleil. Quant à l'autre partie de nous-même, la partie matérielle, notre *béte* enfin, je dois avouer à sa honte qu'elle trouvait un charme merveilleux à la lecture du roman-feuilleton. Notre estomac, qui était sans doute son complice, eût mal rempli ses fonctions digestives, si pendant le déjeuner notre bête n'eût fait en même temps le sien de quelque morceau, plus ou moins friand, de littérature au jour le jour. Si, d'un côté, notre *homme* regarde le décès du roman-feuilleton comme un heureux accident, notre *béte*, nous en sommes sûr, versera des larmes sympathiques sur sa tombe et en portera secrètement le deuil.

Après l'averse du timbre, vient celle de la pluie. De mémoire de badauds on n'avait vu un tel déluge. Un grand nombre d'individus ont failli périr noyés dans les omnibus où ils avaient cherché un refuge fallacieux. On parle de fabuleuses parties de natation réalisées en pleines rues. Les caves ont été envahies par des torrents d'eau boueuse, et les vins en tonneaux ont reçu un baptême qui venait du ciel en droite ligne. Une semaine après, on vidait encore les caves des quartiers inondés.

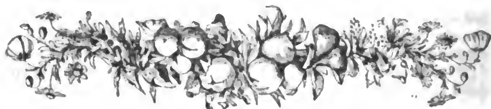
Mais voici que le pays de la contrefaçon par excellence s'amuse à contrefaire notre inondation, et comme généralement la Belgique travaille en grand, afin de pouvoir, à défaut de la qualité, se retrouver sur la quantité, elle a fait si bien qu'elle a failli se noyer, ni plus ni moins. Des esprits peu charitables diront peut-être qu'avec le roman-feuilleton, cela eût fait deux mauvaises choses de moins dans le monde : nous ne les imiterons pas; l'inondation belge est un fort grand malheur que l'on ne saurait trop déplorer, et que, pour notre compte, nous déplorons du plus profond de notre cœur.

Les théâtres expédient hebdomadairement, et cela avec le moins de bruit possible, quelques *ours* plus ou moins mal léchés, et qui vivent ce que vivent les ours, l'espace de quelques soirées, si cela peut s'appeler vivre.

Nous avons parlé, dans notre revue du mois dernier, de l'invention de M. Petin, invention que nous ne connaissions que par ouï-dire. Depuis, nous avons entendu M. Petin lui-même faire l'exposition de son système, et nous sommes revenu convaincu que jamais question n'a mérité plus que celle-là d'être traitée avec gravité. Il y a dans l'invention de M. Petin les germes d'une révolution plus considérable que celles accomplies par les découvertes de l'imprimerie et de la poudre à canon. C'est tout un monde nouveau prêt à jaillir du néant. Pour nous et pour tous ceux qui ont entendu M. Petin, il est évident que la navigation aérienne est trouvée.

Le monde littéraire vient de faire, en M. de Balzac, une perte dont le vide ne sera pas comblé. L'auteur de la *Comédie humaine* est une de ces hautes figures qui planent sur leur siècle comme pour servir de jalons et de points de repère à l'humanité, dans sa marche à travers les choses et les idées. M. de Balzac a été l'un des plus laborieux écrivains de ce quart de siècle, pourtant si riche en écrivains féconds; il n'est pas un coin du monde moral ou intellectuel qu'il n'ait fouillé avec cette admirable puissance d'observation qui n'appartenait qu'à lui seul. Il a pris notre société corps à corps, et l'a transportée toute vivante dans son œuvre. Il faudrait une autre place et aussi sans doute une autre plume pour juger M. de Balzac, avec cette impartialité éclairée, cette grandeur souveraine que les morts illustres ont le droit d'attendre de leur siècle. Aussi nous contenterons-nous de déposer sur cette tombe encore entr'ouverte l'humble tribut de nos hommages et de nos respectueux regrets.

AUGUSTE DE VAUCELLE.





MANUELITA.

S'il était sur la frontière qui sépare l'Espagne de la France un garçon brave, actif, intelligent, dur à la fatigue, craignant médiocrement Dieu et encore moins le diable, prêt à tout braver pour gagner quelques pistoles, c'était à coup sûr le señor don José Bandouliéro, honnête hidalgo s'il en fut, catholique comme le pape, noble comme le roi, et même un peu plus, et contrebandier de son état. Son père, qui était mort pas tout à fait en odeur de sainteté, à Barcelone, en présence de vingt mille personnes, à la suite d'un violent mal de gorge, était en son beau temps un digne gentilhomme de grande route, qui avait accompli de merveilleuses prouesses, ce qui faisait parfois dire au fils qu'il dérogeait un peu. Mais bah ! il s'en consolait, en pensant qu'il était un des plus énergiques champions du libre-échange dont il propageait courageusement les produits et les doctrines des deux côtés de la frontière. Tous les moyens lui étaient bons pour cela, même les arguments d'une longue carabine, qui ne le quittait pas plus que son ombre, et qui était à lui son *ultima ratio* comme le canon est la dernière raison des contrebandiers couronnés. Par sa mère, sa famille était aussi ancienne que les pyramides d'Égypte; elle était de cette race antique qu'on appelle Bohême, sans doute parce qu'elle sort originairement du pays des Pharaons. Aussi don José qui sentait un sang vieux de quarante siècles couler dans ses veines, disait-il comme Bussy d'Amboise, qu'il se sentait un cœur d'empereur dans la poitrine. Né dans une caverne, au sommet d'une montagne qui servait de limite aux deux pays, et qui était regardée comme un terrain neutre; il se regardait, avec quelque raison, comme citoyen des deux États. C'est pourquoi, dès qu'il fut parvenu à l'âge d'homme, il ne s'occupa plus qu'à entremettre ses bons offices pour favoriser les relations commerciales entre ses concitoyens de l'un et de l'autre côté de la frontière. Comme il avait hérité, avec le nom de son père, de quelques-unes des brillantes qualités qui l'avaient jadis rendu fameux dans toutes les sierras, il était bientôt devenu l'un des plus intrépides contrebandiers qui illustrassent les montagnes de leurs exploits, depuis Perpignan jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Aussi don José était également bien vu au-delà comme en-deçà des Pyrénées. Les douaniers redoutaient son coup de carabine qui était sûr et portait loin. Bref, il avait tout ce qu'un homme peut ambitionner au monde, c'est-à-dire l'affection de ses amis, l'envie de ses égaux et l'avantage d'être regardé par ses ennemis comme un adversaire avec lequel il fallait sérieusement compter.

A vingt-huit ans, don José était un homme superbe qu'on eût dit taillé dans un bloc de granit; il était fort comme quatre, et agile comme un isard de la montagne. Grâce à ses opérations commerciales, il possédait déjà une honnête aisance qui, de jour en jour, allait en s'agrandissant si bien, qu'en continuant encore le métier quelques années, il pouvait espérer voir prendre à cette aisance les proportions d'une fortune assez rondelette qui lui permettrait de vivre en bon bourgeois campagnard, sinon mieux encore. Nonobstant ces projets, dont le temps amènerait sans doute la réalisation, en rentrant un jour chez lui, don José s'aperçut qu'il était seul; sa maison lui sembla vide et mal meublée, remarques qu'il n'avait jamais faites jusque-là. Pour chasser ces idées noires, il alla tirer d'un petit vin aragonais qui possédait la propriété de lui faire voir les choses de ce monde sous un aspect entièrement couleur de rose, et bien décidé à avoir raison de cet accès de mélancolie, il s'attabla en face d'une cruche d'étain d'une raisonnable contenance, appuyé sur son bon fusil, ayant devant lui son grand verre plein. Don José se dit et se répéta qu'il était très heureux, et qu'il ne lui manquait rien; cependant, il ne pensait pas à boire, son verre restait sur la table, comme si sa main eût oublié de le porter à ses lèvres. Après quelques moments de réflexion, don José donna un violent coup de poing

sur la table. — Gageons, se dit-il, que cette petite coquine de Manuélita est pour quelque chose là-dedans. Le fait est qu'elle est diablement jolie; elle a des yeux si brillants qu'ils sont capables de mettre le feu aux quatre coins de l'individu le plus transi, et une bouche à faire envie à une grenade en fleur, et des pieds !... et, lancé sur ce chapitre, don José alla ainsi pendant une heure, sans s'apercevoir qu'il buvait moins que jamais, et que le vin s'évaporait dans son verre. La conclusion de ce monologue intime, fut que Manuélita était réellement adorable. Que lui, don José, ne pouvait, à son âge, penser à laisser s'éteindre en sa personne la race illustre des Bandouliéros dont il était l'unique et dernier rejeton. Que, quant au vide qui lui semblait tout à l'heure exister autour de lui dans sa maison, une femme comme Manuélita le comblerait le plus gracieusement du monde, et le meublerait de manière à ne rien laisser à désirer, tant par elle-même que par les petits Bandouliéros dont il se voyait déjà le père en perspective.

Une résolution sérieusement prise par don José était une chose sur laquelle il n'y avait plus à revenir. Ce qu'il avait dit était bien dit, et ce qu'il avait décidé passait rapidement de l'état de projet à celui de fait accompli. Il avait vu deux ou trois fois Manuélita, la fille de l'hôtelier Pachéco, et elle avait fait sur lui une impression contre laquelle il avait en vain essayé de lutter. A vingt-huit ans, José, voué dès l'enfance à une vie vagabonde et aventureuse, n'avait guère eu le temps d'aimer; c'était un cœur entièrement vierge dont quelques vulgaires aventures amoureuses n'avaient en rien défloré les virginales illusions. Il avait sommeillé jusqu'alors sans qu'aucune femme eût encore eu le pouvoir de l'éveiller. Mais ce sommeil du cœur ne pouvait toujours durer; il ne faut qu'une étincelle pour faire éclater la mine longtemps endormie : la même chose était arrivée pour don José. L'étincelle du regard de Manuélita avait fait éclater la mine ou plutôt elle avait allumé le volcan qui brûlait maintenant au-dedans de lui-même. En homme véritablement épris, l'amoureux contrebandier ne voulait rien devoir qu'à un amour réciproque. C'est pourquoi, avant de hasarder aucune démarche auprès de Pachéco, il voulut se ménager les sympathies de la jeune fille. Aussi, à dater de ce jour, il prit pour centre de ses courses aventureuses la posada de Pachéco, à laquelle, sous tous les prétextes, et même sans prétexte, il faisait de longues et fréquentes visites, pendant lesquelles il ne laissait passer aucune occasion de glisser quelques paroles d'amour à l'oreille de Manuélita. Au bout d'une semaine, celle-ci le payait déja de ses amabilités en œillades des plus encourageantes. Un jour pourtant, il s'aperçut que Manuélita ne répondait pas comme à l'ordinaire à ses politesses; par contre, un certain Ignatio, drôle d'assez pauvre mine, le regardait d'un air haineux qui ne signifiait rien de bon. Surpris, mais non intimidé, don José se mit à étudier ce nouveau venu, et quelques moments d'examen lui fournirent l'occasion d'intercepter quelques coups d'œil dont il semblait le centre, et qu'Ignatio et Manuélita se renvoyaient alternativement comme le courant électrique d'un dialogue muet. Don José comprit tout. Voilà, se dit-il, un amoureux qui croit avoir des droits, et qui se fâche de ce qu'un autre que lui trouve Manuélita jolie. Manuélita, de son côté, jure qu'il n'y a rien de sa faute, et proteste de son innocence. Charmante fille, rassurez-vous, don José ne vous laissera pas tomber sous les griffes d'un Ignatio de cette espèce !... se dit notre héros en forme d'*aparté*. Et comme il n'était pas encore assez avant dans les bonnes grâces de Manuélita pour oser l'interroger elle-même, il alla tout droit à l'hôtelier dont il était une des meilleures pratiques. — Hé ! maître Pachéco, lui dit-il le plus innocemment du monde, quel est cet aimable *cabaliero* que je vois aujourd'hui chez vous pour la première fois : sa figure a quelque chose d'ouvert et d'enjoué qui me plaît tout à fait; je me sens le cœur entraîné vers lui, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître. — Le fait est qu'Ignatio louchait plus qu'il n'est permis à un homme de bien, qu'il avait l'air sournois comme un guichetier, qu'il était fort laid du reste, et que don José le haïssait affreusement, toujours sans avoir l'honneur de le connaître. — C'est, dit l'hôtelier, le señor Ignatio Pétramellario y Tellez y Rodrigo y Siguença y Cabéra y Bobadillera, mon neveu, qui arrive aujourd'hui même de Cordoue où il était allé recueillir la succession de son parrain, sa révérence le chanoine don Ignatio Ventrujo qui a enfin rendu l'âme. Dieu veuille la prendre à lui ! Le digne homme avait institué Ignatio son héritier, et moi j'ai pensé à en faire le mari de Manuélita. Au commencement, elle n'avait pas l'air de trop s'en soucier; mais à présent que le voilà riche, j'espère bien qu'elle entendra raison. Le parrain dont nous attendions le décès pour terminer l'affaire étant mort, il n'y a plus de motif pour différer longtemps la cérémonie à laquelle vous pouvez, dès ce moment, vous tenir pour invité, seigneur José. — Oui-da, se dit don José à lui-même, après avoir poliment remercié maître Pachéco de ses renseignements et de son invitation; on veut marier Manuélita à ce col-tors d'Ignatio Pétramellario y Tellez y Rodrigo y Siguença y Cabéra y Bobadillera y le diable par-dessus le marché ! J'en jure par san José, mon patron, et par tous les Bandou-

liéros des Espagnes, mes glorieux ancêtres, cela ne se fera pas!....

Après s'être longtemps entretenu en secret avec son oncle, Ignatio s'apprêta à sortir. Il était tard, il n'y avait plus personne à la posada, et la nuit était noire à ne pas voir à quatre pas autour de soi. Il prit Manuélita à part, et l'entraînant dehors: J'aurais, petite cousine, lui dit-il, quelque chose d'important à vous communiquer. On m'a rapporté qu'il y avait quelque part un certain José qui vous faisait les doux yeux, sans que vous eussiez l'air de le trouver mauvais, au contraire, disait-on; mais je n'y crois pas. Quant au José, je l'ai vu. Je veux bien que ce ne soit pas votre faute; mais, petite cousine, prenez garde; les hommes sont ainsi faits, que pour peu que vous les regardiez comme tout le monde, ils s'imaginent tout de suite que vous avez des préférences pour eux. Ainsi donc, surveillez bien vos regards vis-à-vis du José en question; sinon l'on ne sait ce qu'il pourrait en advenir. Je suis prompt, et un malheur est bien vite arrivé. Non pas qu'un homme comme moi veuille se compromettre avec un individu de l'espèce de ce Bandouliéro; mais voyez-vous, je connais les montagnes comme si je les avais faites, ou peu s'en faut; il n'y a point de retraite qui ne me soit familière. J'ai dans le temps fait un peu de contrebande, et cela, grâce à Dieu, le plus honnêtement du monde, je puis le dire, et je suis au courant de toutes les allures du métier. Eh bien! un beau jour qu'il ne s'y attendrait pas, les douaniers lui mettraient la main sur le collet, et une fois dans leurs griffes, il aurait bien de la peine à s'en dépêtrer. Ainsi, petite cousine Manuélita, dans son intérêt et en bon chrétien que je suis, je vous avertis; c'est à vous de voir si vous voulez donner raison aux mauvaises langues. Bonsoir, petite Manuélita, réfléchissez mûrement à ce que je vous ai dit.... Et Ignatio s'éloigna. — Ignatio!... Ignatio!.... dit avec une sourde colère une voix cachée dans l'ombre, et qui n'était pourtant point celle de Manuélita. Mais Ignatio était déjà loin, et il n'entendit pas, sans quoi il ne se fût peut-être pas endormi aussi tranquillement qu'il le fit ce soir-là, tant il y avait à la fois de haine, de menace et de mépris dans la manière dont la voix avait accentué son nom.

Cette nuit-là, don José ne se coucha pas, il la passa tout entière à chercher les moyens d'empêcher le mariage de Manuélita. C'était bien difficile, c'était bien dangereux. Si la jeune fille eût encore agi de concert avec lui, s'ils eussent combiné leur plan; mais non: il en était réduit à ses seules ressources. Manuélita l'aimait-elle seulement? Il pouvait bien l'espérer, mais c'était tout. Elle haïssait Ignatio, c'était à peu près certain, mais de là à aimer lui, José, il lui semblait qu'il y avait tout un monde entre ces deux points. Quand il pensait que s'il ne trouvait pas quelque bon croc-en jambe à donner à ce mariage, dans quelques jours, dans quelques semaines au plus tard, Ignatio épouserait sa cousine, il se sentait de telles colères contre l'univers entier que tout le petit vin aragonais qu'il avait dans sa cave eût été impuissant à les noyer. Il fut quelque temps sans revenir à la posada de Pachéco, non qu'il craignît les menaces d'Ignatio, mais parce que cela lui faisait trop de mal de revoir cette belle fille qu'il aimait tant et qu'il ne pouvait épouser. Il parcourut les Pyrénées en se rongeant le cœur sans pouvoir en arracher la passion qui le dévorait. Puis à bout de ses forces il revint à la posada, mourir, pensait-il, où il avait été blessé. Pachéco eut peine à le reconnaître, tant il était changé; lui de son côté trouva Manuélita changée aussi, comme s'ils eussent souffert tous les deux du même mal. A l'aspect de José la jeune fille eut un mouvement de joie mêlé de crainte, elle le regarda avec un regard où il crut lire un reproche, puis elle disparut et il ne la revit plus de la journée. Comme il se disposait à s'en aller aussi triste qu'il était venu, Mariquitta, servante de Manuélita, passa auprès, comme par hasard, et profitant de ce que personne ne la voyait, elle lui dit tout bas: revenez à minuit frapper deux petits coups à la porte, on a quelque chose à vous dire. Bien qu'un peu étourdi de cette communication, José se trouva le plus heureux des hommes; Manuélita l'avait compris enfin, et il allait avoir avec elle un entretien sérieux; elle avait peut-être quelque demande à lui faire; il se jura qu'il la lui accordait d'avance, quoi que ce fût. Il s'occupa ainsi jusqu'à minuit à former mille impossibles conjectures sur ce qu'elle avait à lui dire; si bien que malgré son impatience, le temps ne lui sembla que médiocrement long.

Minuit sonnait à l'horloge de *San-Buenadventura* que José frappait les deux coups convenus à la porte de la posada qui s'ouvrait sur-le-champ. Une voix de femme lui disait: venez, et une main prenait la sienne, et l'entraînait avec précaution à travers l'obscurité. José pressait cette main comme s'il eût voulu qu'à défaut de sa bouche la sienne exprimât tout ce qu'il avait dans le cœur. Après une course assez longue, on arriva devant une porte qui s'ouvrit, et José, conduit par la servante, se trouva face à face avec Manuélita.—Ah! mademoiselle, dit avec volubilité la conductrice, il faut croire que le sénor José me prenait pour une autre, car il me serrait la main d'une façon qui semblait dire un million de choses amoureuses. Afin que don José ne m'accuse pas d'avoir dérobé ce qui

n'était pas pour moi, je me hâte de renvoyer à votre adresse ce que j'ai reçu pour vous sans le vouloir. La servante fit semblant de rire de ce qu'elle avait dit; tandis que Manuélita et José, rougissant comme deux amoureux qu'ils étaient, restaient muets en présence l'un de l'autre, sans savoir par où commencer, tant ils avaient de choses à se dire. — Allons, dit la Mariquitta, les voilà qu'ils se regardent comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Que les amoureux sont bêtes! Dieu me préserve de pareille maladie; je ne serais plus bonne à rien. Voyons, sénora, n'avez-vous rien à dire à don José; s'il en est ainsi, je vais le reconduire où je l'ai pris, et m'aller coucher; venez, don José. Et la malicieuse fille fit semblant de reprendre la main du jeune homme. — Surtout, lui dit-elle, ne me serrez pas les doigts si fort que tout à l'heure, je vous prie, car ils m'en font encore mal. Bonsoir, sénora. — Mais cela ne faisait point l'affaire de José, il retira sa main d'un air assez piteux; ce que voyant Manuélita, elle se prit à rire un peu, et sa timidité s'envola avec l'éclat de son sourire argentin. — Sénor José, dit-elle au jeune homme, je vous ai fait appeler parce que mon père veut me marier malgré moi avec ce vilain cafard d'Ignatio, et qu'il m'a semblé que ce mariage ne vous faisait guère plus de plaisir qu'à moi. Si je ne me suis pas trompée, don José, vous m'aiderez à empêcher ce mariage que j'ai en horreur, parce qu'Ignatio est laid, lâche et méchant; si vous y parvenez, quel que soit le moyen que vous employiez, je vous en absous d'avance; je vous permets de me demander en mariage à mon père, et je vous promets de mon côté de faire tout ce qui dépendra de moi pour faire agréer votre demande.

— Ah! sénorita, répondit don José, vous me rendez bien heureux; mais d'un autre côté, ce que vous me dites ne fait que redoubler mon chagrin. Comment voulez-vous que j'empêche Ignatio de vous épouser? — Il y a mille moyens, dit Manuélita avec une petite moue charmante; c'est à vous de les trouver, cela vous regarde; quant à moi, je vous l'ai déjà dit; je vous absous d'avance. Mais je ne puis, pour mon père, dont Ignatio est le neveu, avoir l'air de tremper en rien dans ce que vous ferez contre lui; sachez seulement, pour vous ôter tout scrupule, qu'Ignatio est fort mal disposé à votre égard. — J'ai tout entendu, sénorita, et si ce n'avait été ce que je croyais devoir à vous et à maître Pachéco qui m'a si courtoisement invité à votre noce, Ignatio aurait déjà soldé l'arriéré de mauvais vouloirs qu'il a dépensés à mon intention, et pour lesquels je lui dois bien quelque chose. Mais puisque vous me donnez carte blanche, dût Ignatio rouler dans quelque torrent la veille de son mariage, il ne vous épousera pas. — A la bonne heure, dit la Mariquitta, voilà comme j'aime entendre parler un homme. Manuélita ne dit rien, et approuva tout de son silence. Après une heure d'entretien, la jeune fille donna sa main à baiser au contrebandier, et la servante le reconduisit jusqu'à la porte, par le chemin qu'elle lui avait fait prendre pour l'introduire. Et don José, assoupissant le bruit de ses pas, se perdait bientôt dans l'ombre des montagnes où il emportait avec l'espérance une ample provision de bonheur et d'émotions.

A compter de ce jour, on ne le vit plus à la posada de Pachéco qui perdit en lui l'une de ses meilleures pratiques. Cela n'étonna que médiocrement l'hôtelier; il l'avait vu si défait lors de sa dernière visite, qu'il ne douta nullement qu'il ne couvât, dès ce moment, une bonne maladie dont le pauvre garçon n'avait pu manquer de mourir. Du reste, les apprêts que nécessitait le mariage de sa fille, qui allait avoir lieu, ne lui laissaient guère le temps de s'apercevoir s'il y avait à la posada un habitué de plus ou de moins. Deux jours encore, et Ignatio allait être l'époux de Manuélita, quand il reçut, en revenant de la ville où il avait été faire quelques emplettes, une balle qui lui fracassa le bras gauche, un peu au-dessous de l'épaule. La blessure était grave; on craignit qu'il ne fallût lui couper le bras. Le mariage fut, tout naturellement, ajourné. Ignatio en eut pour trois mois, non pas qu'il pût, après ce temps, se servir de son bras comme auparavant; mais l'os était repris, et la plaie cicatrisée; et s'il était à peu près impotent du bras gauche, du moins cela n'était pas trop visible à l'œil. Le mariage fut remis sur le tapis. Manuélita voulut hasarder quelques timides objections au sujet de l'infirmité d'Ignatio; mais le père Pachéco prétendit que celui ci était assez riche pour se passer d'un bras, et la jeune fille dut se résigner. Huit jours avant la noce, un soir, comme il sortait de chez sa future, et que Mariquitta l'éclairait de dessus la porte, un coup de fusil partit, une balle siffla, et lui cassa fort adroitement le bras droit; quant à celui qui l'avait tiré, on le chercha en vain; il fut impossible d'en découvrir aucune trace. Ces deux agressions consécutives donnèrent à réfléchir à Ignatio; quand il commença à aller mieux, ce qui demanda quatre mois, il ne reparla plus de la noce. Il fallut que maître Pachéco, à qui la succession du don révérend Ventrujo tenait au cœur, lui en parlât le premier, et comme Ignatio hésitait: — Eh quoi! dit Pachéco, n'es-tu pas assez riche pour te passer, au besoin, de tous tes membres? Je voudrais bien voir que Manuélita fit la fière avec toi! Tu l'épouseras, dût-il t'en

coûter les quatre membres; j'ai mis dans ma tête qu'elle serait ta femme, il faut qu'elle le soit.

Ignatio se laissa faire; néanmoins l'expérience du passé l'avait rendu prudent; il ne marchait plus qu'avec une extrême circonspection; le moindre bruit lui faisait l'effet d'une détonation d'arme à feu, et il ne sortait qu'après le soleil levé, et rentrait bien avant son coucher. Cela n'empêcha pas qu'un jour où il avait été dans la montagne avec Pachéco, pour voir des pâturages qu'il voulait acheter, il ne reçût de haut en bas un troisième coup de fusil qui, cette fois, l'atteignit à la jambe gauche. Après avoir fracassé l'os, la balle dévia et pénétra perpendiculairement dans les chairs, et finit par se loger à sept ou huit pouces du trou par lequel elle était entrée. — Ah! pour le coup, dit Ignatio, j'ai grand'peur, mon oncle, de n'être jamais votre gendre. — Bah! dit Pachéco, ce n'est rien; en mettant tout au pis, on peut encore faire un mari très convenable, avec une jambe de bois. — Vous croyez? dit Ignatio. — Je t'en réponds, dit l'oncle. — Ces trois attaques successives dirigées contre le même individu finirent par émouvoir la justice. On fit enquête sur enquête, et l'on découvrit, qu'après avoir reçu une première balle qui lui avait fracassé le bras gauche, Ignatio en avait reçu une seconde qui lui avait cassé le bras droit, et finalement, une troisième qui lui avait cassé la jambe gauche; d'où la justice conclut que la quatrième balle que recevrait Ignatio, s'il en réchappait, devrait être dirigée contre la jambe droite, si l'agresseur, dont la justice se plut à constater l'adresse, voulait jusqu'à la fin se montrer conséquent avec lui-même. Ce fut tout ce que la justice découvrit. Cette fois, Ignatio n'en fut pas quitte pour un membre cassé que l'on rafistolait tant mal que bien, mais qui laissait toujours son individu au complet. La balle avait fait de profondes lésions dans la jambe; il fallut fouiller bien avant dans les chairs où elle était demeurée, et quand on fut parvenu à l'extraire, non sans de grandes douleurs pour le patient, on reconnut qu'il fallait sacrifier la jambe tout entière, pour sauver le reste du corps. Ignatio s'y résigna en bon chrétien. L'opération fut faite, et réussit au-delà de toute espérance, et au grand déplaisir de Manuélita qui n'eût pas été fâchée que son cousin profitât de cette belle occasion pour mourir. Mais il n'en fut rien; ce damné d'Ignatio avait l'âme chevillée dans le corps, et il était presque aussi entêté que Pachéco. Cette fois ce fut lui qui reparla du mariage; la première sortie qu'il fit avec sa jambe de bois fut pour son oncle, et la noce, déjà tant de fois remise, fut arrêtée entre eux pour le délai le plus prochain, de peur d'un nouvel accident. Mais Manuélita, qui jusque-là s'était résignée avec assez de douceur à épouser Ignatio estropié de l'un et de l'autre bras, se révolta sérieusement quand il fut question de lui faire épouser Ignatio avec une jambe de bois. Elle protesta que si on voulait la marier contre son gré, elle ferait du scandale, et se laisserait traîner à l'autel, plutôt que d'y aller bénévolement. Pachéco feignit de rire de toutes ces fantaisies de petite fille, et Ignatio, que les accidents qu'il avait éprouvés avaient rendu féroce, n'en pressa que plus vivement les apprêts de sa noce. Cette fois, il se jura bien de ne sortir de chez lui que pour aller à l'église. Tout le monde était attentif à cette lutte entre Ignatio et son invisible adversaire; on comptait les jours avec impatience. Épousera-t-il ou non Manuélita? Chaque matin on s'informait s'il ne lui était rien survenu, et le jour marqué pour la cérémonie arrivait à grands pas. La veille, rien encore; au contraire, le futur époux semblait tout ragaillardi par l'approche du bonheur; et si ce n'eût été son œil louche, ses bras dont il ne pouvait rien faire, et sa jambe de bois, il eût presque été passable. La pauvre Manuélita se désespérait; elle n'avait, comme on dit vulgairement, reculé que pour mieux sauter. Hélas! n'eût-il pas mieux valu qu'elle épousât Ignatio quand il n'était encore pourvu que des seuls désagréments dont la nature l'avait gratifié. Il ne restait plus guère à la jeune fille qu'à faire une esclandre comme elle en avait menacé son père. D'un autre côté, ceux qui voyaient avec peine qu'on allait sacrifier une belle fille comme elle aux écus de feu Ventrujo, ne pouvaient croire que la main mystérieuse qui l'avait si évidemment protégée jusque-là faillirait au dernier moment; il n'y avait plus qu'une nuit; mais que de choses on peut faire dans une nuit! Tout le monde était dans l'attente; quelques amis voulaient passer la nuit près d'Ignatio pour le garder; mais il s'y opposa avec une bravoure qu'on ne lui avait jamais connue. — Je crois, leur dit-il, qu'il y a quelques diableries là-dedans, et si je ne dois pas épouser Manuélita, demain, cela ne se fera pas, dût le diable tordre le cou à tous ceux qui voudraient se mêler de le contrecarrer. Ainsi donc, rien n'y fera, pas plus moi que vous, et pas plus vous que moi. Les amis, un peu intimidés par ce raisonnement qui ne manquait pas d'une certaine apparence de vérité, rentrèrent chez eux en lui souhaitant une bonne nuit, et en lui promettant de revenir de bon matin, savoir de ses nouvelles. Sur cela, Ignatio, après avoir dévotement égrené son chapelet, se coucha et s'endormit.



Le lendemain, les amis d'Ignatio furent fidèles à leur promesse, et à peine faisait-il jour, qu'ils frappaient à sa porte, qu'ils ébranlaient en vain

sous leurs coups redoublés, rien ne bougeait dans l'intérieur de la maison. Les plus hardis commencèrent à avoir peur. Cependant quelques-uns proposèrent d'enfoncer là porte; comme on était en nombre, et que du reste il se faisait déjà grand jour, on se résolut à prendre ce parti. Quelques vigoureuses épaules lui imprimèrent simultanément une violente secousse, les gonds cédèrent et tous entrèrent ensemble de peur de quelque embûche diabolique. D'abord, on n'aperçut rien de changé, peut-être Ignatio dormait-il encore, quoique cela parût un peu fort, après le bruit qu'on avait fait pour l'éveiller : mais on a vu des choses aussi extraordinaires : on pénétra plus avant; la chambre où il couchait fut trouvée vide, et le lit, quoique défait, l'était également. Pour le coup plus de doute, le diable avait enlevé Ignatio. Cela était si évident qu'on fit bien encore mine de le chercher par la maison, mais c'était seulement par acquit de conscience, on savait bien qu'on ne le retrouverait pas. Mais voici que la première chose qui frappe la vue en entrant dans la cour, est Ignatio étendu dans une mare de sang, une énorme tuile qui paraît lui être tombée sur la tête est à côté de lui. Un instant, on le crut tué raide; cependant ceux qui le relevèrent s'aperçurent que le corps était encore chaud. On le porta sur son lit, on lava l'immense plaie que la tuile lui avait faite à la tête et l'on alla chercher un médecin qui lui administra sans retard les secours que nécessitait sa situation. Les blessures à la tête ont cela de bon, qu'elles vous tuent sur le coup, sinon elles se guérissent avec une excessive facilité : c'est ce qui arriva pour Ignatio. La plaie guérit vite, mais ce qui arrive aussi en pareil cas, c'est que le cerveau blessé perd une partie plus ou moins considérable de ses facultés, suivant la gravité de la lésion ou du choc qu'il a éprouvé : le moins qu'il puisse en rester, c'est ce qu'on appelle un coup de marteau. Ignatio ne devait pas en être quitte à si bon marché, la tuile lui avait fait une grande entaille dans la tête, et le peu d'intelligence qu'il possédait, se trouvant sans doute mal à l'aise dans une aussi vilaine boîte, avait profité de l'occasion et s'était envolé, pour ne plus revenir, par l'ouverture en question. Ignatio guérit donc, mais il demeura perclus au moral comme il l'était déjà au physique. Il ne parlait pas, ne pensait plus, mais en revanche il mangeait énormément : la vie semblait s'être concentrée dans l'estomac. La justice se montra de très mauvaise humeur de ce que le quatrième accident éprouvé par le futur de Manuélita avait endommagé une partie de l'individu autre que celle qu'elle s'était amusée à prédire, et pour couvrir son amour-propre humilié elle attribua tout cela au malin esprit qui ne se plaît qu'à déranger les projets des hommes et à faire manquer les prévisions les plus fortement établies. On rappela, au sujet des accidents dont Ignatio était la victime, celui dont parle la Bible au livre de Tobie et qui arriva successivement aux sept maris d'une certaine Sara, auxquels le diable tordait invariablement le cou la première nuit de leurs noces. Manuélita fut un peu regardée dans le pays comme possédée du démon ; elle était bien assez jolie pour cela, et si elle eût vécu un siècle plus tôt, peut-être eût-elle eu maille à partir avec l'inquisition. Grâce au progrès des lumières, elle en fut quitte pour faire dire quelques messes. Cependant Ignatio était incapable de gérer l'héritage du chanoine Ventrujo. Pachéco, son oncle et son plus proche parent, lui fut donné pour curateur, et administra son bien d'une manière si intelligente et si honnête, qu'il n'y eut qu'une voix pour louer une conduite aussi désintéressée. Après cela, comme Pachéco, ou à son défaut Manuélita, devait hériter d'Ignatio, il se trouva bien quelques envieux qui prétendirent qu'en définitive l'hôtelier travaillait pour lui. On ne les écouta pas.

Le dernier accident arrivé à son futur semblait vouer Manuélita à un célibat perpétuel. Quelques jeunes gens, qui d'abord avaient voulu se mettre sur les rangs, avaient éprouvé une foule de petits désagréments, soit dans leurs personnes, soit dans leurs propriétés, qui prouvaient que le diable n'était pas à bout de ses tours; et ils s'étaient prudemment retirés. Sur ces entrefaites, don José, dont on n'avait pas entendu parler depuis une infinité de temps, et que pour le moins on croyait mort, passa par San-Buen Adventura. Il portait coquilles et bourdon, et revenait d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Pachéco fut enchanté de le revoir; il lui conta, non sans larmes, les malheurs arrivés à son bien-aimé neveu Ignatio. Don José, qui, malgré sa gourde, ses coquilles, et son bourdon, était resté un joyeux compère, consola de son mieux le trop sensible hôtelier. Il lui dit, pour lui remettre un peu de baume dans le cœur, que Manuélita n'était peut-être pas aussi ensorcelée qu'on pouvait le croire au premier abord; peut-être qu'avec des prières et les exorcismes que l'Église ordonne en pareil cas, on parviendrait à mettre le diable en fuite, précaution qu'Ignatio avait négligé de prendre. Pachéco comprit si bien ces raisons qu'il lui proposa de tenter l'aventure pour son compte particulier, lui promettant, bien entendu, la main de Manuélita au cas où il réussirait. Don José éleva une montagne d'objections à ce projet, il ne se sentait aucune disposition pour le mariage, et puis quelque bonne opinion qu'il eût des moyens par lui indiqués, il se pourrait fort bien que le diable y résistât et fût le plus fort;

que lui, José, qui était la meilleure partie du temps par monts et vallées, ne se souciait pas de se mettre un pareil adversaire à dos. Ils avaient toujours, grâce à Dieu, assez bien vécu ensemble jusque-là, il ne voulait se brouiller avec personne, on ne sait pas de qui on peut avoir besoin dans la vie de contrebandier, etc., etc. Bref, Pachéco en fut ce jour-là pour ses frais d'éloquence. Mais il ne se rebuta pas et revint à la charge en faisant miroiter aux yeux de José la belle dot que Manuélita lui apporterait en mariage, sans compter ce qui lui reviendrait après sa mort et celle d'Ignatio, dont l'héritage ne pouvait manquer de lui échoir un jour ou l'autre. Enfin, après bien des instances, don José finit par se décider, mais il ne voulut épouser Manuélita qu'elle n'eût été préalablement faire un pèlerinage à Notre-Dame de Picmadon, se réservant de l'accompagner et de la protéger durant le voyage. Le pèlerinage fait et après l'avoir fait longuement et pieusement exorciser, il épousa enfin la fille de Pachéco, et de peur que le malin esprit ne lui fît éprouver le sort des époux de la belle Sara, il promit à son beau-père de passer la première nuit de ses noces en prières, ce qu'il fit sans doute, car de ce moment Manuélita fut désensorcelée tout à fait et le diable cessa pour toujours de s'occuper de ses affaires.

AUGUSTE DE VAUCELLE.

LYSISTRATA

ÉPISODE DE LA GUERRE DU PÉLOPONESE.



C'était par une belle soirée du mois d'hécatombéon (juillet). Le soleil se couchait magnifique dans les eaux rougies du golfe Saronique. Les grandes hirondelles marines volaient à tire d'ailes de Salamine au Pyrée, rasant la surface claire des vagues et jetant de longs cris qui allaient roulant tout le long des promontoires. Le sommet de l'Hymette perdait insensiblement les teintes dorées du soleil; il se couvrait de ces tons violacés si admirables aux cimes des montagnes méridionales. Des bruits confus s'entendaient du côté d'Athènes; aux heures rafraîchies du soir, le peuple de Minerve, répandu dans les carrefours et sur les grands escaliers du Pyrée, se promenait noblement et respirait les brises que lui envoyait la mer de Myrtos.

Or, près d'un petit temple situé non loin du rivage, à un stade de la ville, une belle Athénienne, accompagnée d'un petit esclave de la Cyrénaïque, paraissait attendre avec inquiétude quelqu'un à qui elle avait donné rendez-vous. Le petit esclave, lui aussi, était fort agité; il allait et venait sur la grève, montant quelquefois sur les rochers voisins, comme pour explorer la rive. Cependant une forme humaine parut au bord des flots. L'Athénienne appela le Cyrénéen, et lui dit dans un dialecte crétois :

— Vois, et dis-lui que je suis ici.

Le petit esclave courut et revint dire à sa patronne :

Oui, Lysistrata; c'est Lampito la Lacédémonienne qui s'avance vers toi.

Lysistrata leva la main en signe de joie, et fit quelques pas en avant.

— C'est toi, Lampito, dit-elle. Ma Lacédémonienne chérie! que tu es belle! Je t'attendais et je perdais patience,

— Lysistrata, répondit Lampito, quelle joie de te revoir! Les chemins sont affreux. Mon cheval est tombé deux fois entre Mégare et Éleusis. J'ai reçu ton message. Mon époux est à Athènes pour traiter de la paix; hélas! il sera bien surpris de me voir ici. Tu as voulu m'avoir, me voici : quelle affaire si importante?....

— Tu sauras tout, Lampito. J'ai mes projets... Mais quel teint de santé! quelle force! La belle gorge!

— Oui, je m'exerce au gymnase avec mes compagnes. Nous donnons souvent des jeux en l'honneur de Pollux. Je franchis la barrière à cheval, et je danse la pyrrhique... Mais pourquoi me regarder ainsi?

— Ma belle guerrière, j'ai de grandes choses à te dire. Mais attendons nos autres compagnes.

— Tu as donc convoqué une assemblée de femmes au bord de la mer?

— Oui, sans doute. Mais voyez leur paresse! Ah!

s'il s'agissait d'une fête au temple de Bacchus, ou de Pan, ou de Vénus Coliade....

— Oh! elles seraient toutes ici ; je les connais.

— Ah! voici Myrrhine, dit Lysistrata.

L'Athénienne Myrrhine arrivait, en effet, mais à pas lents, et s'appuyant sur le bras d'une forte Syrienne.

— J'arrive tard, Lysistrata, dit-elle. Mon époux est revenu ce soir de Pylos.

— Myrrhine, sois la bienvenue. Ton époux est très heureusement arrivé pour servir mes projets... Pourquoi te farder avec de l'orcanette, Myrrhine? ton teint blanc et mat est si beau!

— Mon mari aime le teint coloré.

— Le digne Athénien! Nous lui servirons un plat de son goût. Mais voici une Mégarienne de mes amies. Je te salue, Stratyllis.

Stratyllis prit les mains de Lysistrata, et lui dit en souriant :

— Est-ce l'Amour, est-ce la Fortune, est-ce Junon qui nous attire ici ?

— Tu le sauras. Voilà, ma jeune Mégarienne, une robe bien courte... Tu as la jambe de Diane, et tu ne veux pas qu'on se contente de le deviner.

— Voulais-tu que je vinsse sur cette grève vêtue d'une cimbérique flottante! Mon époux m'a suivie à Athènes ; il s'est réuni aux députés du Péloponèse pour demander la prolongation de la trêve. Demain ils se rendront au Pnyx. Cette guerre du Péloponèse ne finira donc jamais! Comment se fait-il que lorsque les femmes des diverses villes rivales sont si bien d'accord entre elles (et il faut en remercier les bonnes déesses comme chose presque inouïe), comment se fait-il que les hommes soient si acharnés à se battre, à vouloir s'exterminer ?...

— C'est une question que nous résoudrons plus tard, dit Lysystrata, et tu verras qu'elle se rattache à la grande affaire qui nous rassemble aujourd'hui.

Une autre jeune femme parut en ce moment et rejoignit les compagnes de Lysistrata. C'était une Corinthienne ; et on devinait son pays à la richesse de ses bracelets et à la souplesse de sa taille.

— En vérité, Calonice, lui dit Lysistrata en la baisant sur le front, il faut te savoir gré d'avoir quitté pour nous tes jardins de Sicyone et les brises du golfe des Alcyons.

— Oui, la chaleur à Athènes est étouffante, ma bien-aimée Lysistrata. Vous avez une ville belle, riche et guerrière, mais nous avons à Corinthe un art que vous ignorez : celui de vivre avec volupté.

— Oh! vous êtes toutes de bonne race, ajouta Lampito.

— Paix! dit Lysistrata, et que la rude Lacédémone se fasse un peu Corinthienne ; la Grèce n'en sera que plus tranquille, plus heureuse. Mais nous voici au complet, je crois, moins quelques Acarnaniennes et quelques femmes de Salamine qui doivent ce soir se rendre dans ma maison.

A un signe de Lysistrata, le petit Cyrénéen, aidé par d'autres esclaves qui étaient survenus, étendit des tapis sur le sable, et la belle Athénienne invita ses amies à s'asseoir autour d'elle. Un groupe charmant se forma au bord du golfe Saronique ; jamais les rayons de Diane n'éclairèrent une réunion de beautés plus voluptueuses ; on aurait dit des néréides assemblées écoutant les récits merveilleux de leur reine Galatée.

— Mes amies, dit l'Athénienne, quelle est votre opinion sur cette guerre qui depuis près de vingt ans dévore la Grèce comme un vautour? Quelques trêves de courte durée interrompent à peine ces affreux carnages, ces incendies, ces pillages, dignes, en vérité, des peuples de la Scythie, que nous n'avons plus le droit d'appeler barbares. Quant à moi, je déteste la guerre, et cela par des raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici.

— Pour moi, dit Lampito, j'aimerais à passer le bras de mer qui nous sépare de l'Asie, et à porter le fer et le feu dans les voluptueuses demeures du grand roi, quand ce ne serait que pour avoir la joie de le voir courir sur des éléphants, lui et ses nymphes épouvantées. Mais la guerre entre villes grecques est une guerre impie. Je lève la main contre cette guerre.

— Et moi aussi, ajouta Myrrhine. Cinéas, mon mari, me fait devenir folle avec ses chevaux, ses armes et ses récits de combats. Il n'y a plus moyen de passer une nuit sans apprendre à forcer un camp ou à donner un assaut.

— Le mien, dit Stratillys, passe sa vie, quand il revient pour peu de temps à Mégare, il passe sa vie à chanter la chanson de Télamon, à fourbir son bouclier, à aiguiser son épée, à rajuster l'aigrette de son casque. Il mange et boit à peine, m'embrasse par distraction, et repart toujours pour le camp avant le coucher du soleil.

— Par les divins Tyndarides, s'écria Calonice, le mien n'est pas plus sage. Sur deux jours qu'il a passés à Corinthe, il m'a donné deux heures et encore... Oh! j'ai la guerre en horreur.

— Voilà qui est bien, dit Lysistrata, nous sommes toutes d'accord. Il nous faut donc la paix. Nous la voulons et nous l'aurons.

— Plût aux Grâces et à Mercure! dirent ses compagnes. Mais comment amener nos maris, les députés des villes helléniques actuellement à Athènes, à s'entendre et à signer un bon, solide et long traité de paix? Vous verrez comme ils vont se quereller demain au Pnyx!

— Comment ? reprit Lysistrata. Avez-vous confiance en moi ?

— Oui, par Minerve ! tu es belle et sage comme elle. Pourtant, c'est une justice à te rendre, tu ne t'es jamais brouillée avec Vénus Génétyllide.

— Non, certes, dit Lysistrata, et voilà précisément pourquoi je veux la paix. La paix, c'est le bonheur du foyer domestique, c'est la prospérité de la famille, c'est la joie des enfants.

— Et celle des épouses aussi, ajouta Stratillys. Je suis franche avant tout.

— Fort bien, ma belle Mégarienne, Or, voici mon projet : forcer nos époux, bon gré mal gré, à faire la paix.

— Encore une fois, comment ? Que faudra-t-il donner pour cela ? demandèrent toutes les femmes.

— Donner ! dit Lysistrata. Au contraire ; demandez-moi ce qu'il faudra refuser.

— J'entrevois ta pensée, reprit Calonice. Elle commence à me chagriner.

— Jeunes et belles épouses de l'Attique et du Péloponèse, reprit vivement Lysistrata, il s'agit de notre repos, de notre bonheur à toutes. Si nous étions au Pnyx, nous parlerions de la patrie en prononçant ce mot-là d'une grosse voix, d'une voix d'orateur traître et vendu ; mais, entre nous, ne parlons que de nous-mêmes, car en vérité nous valons mieux que toutes celles et tous ceux que nous connaissons et que nous ne connaissons pas. Voyons, ferez-vous exactement ce que je vous prescrirai ?

— Sans doute, sans doute, dirent-elles. Pourvu que...

— Point de restriction ! reprit Lysistrata dont l'œil s'animait comme celui de Diane. Voulez-vous la paix ?

— Oui, oui.

— Eh bien ! je vous jure que vous l'aurez. Voici par quels moyens : la plus âgée de nous n'a pas vingt-deux ans ; nous sommes belles et séduisantes à faire tourner la tête des plus rebelles. Adonis s'oublierait lui-même pour nous suivre.

— Oui, reprirent-elles, c'est une justice à nous rendre.

— Nos maris sont tous amoureux de nous, reprit Lysistrata. Nos maris sont les chefs de la Grèce, ils ont pleins pouvoirs de traiter de la paix. Eh bien ! obligeons-les à conclure un bon traité et à le signer... Me comprenez-vous ?...

— Mais, dit Lampito, oui et non. Il faudrait donc traiter nos maris en ennemis jusqu'à la paix signée, c'est-à-dire vivre avec eux comme s'ils étaient absents ?...

— Vivre avec eux ! s'écria Lysistrata. Tu veux dire nous séparer d'eux. Qui est donc celle d'entre nous qui ne finirait pas par s'attendrir ?...

— Ah ! reprit en soupirant Calonice, ceci est au-dessus de mes forces.

— Décidément, dit Stratillys, le remède est pire que le mal. Que la guerre continue.

— Quant à moi, ajouta Myrrhine, je ne m'exposerai jamais à voir tomber mon époux dans le désespoir ; d'autant plus que moi-même je manquerais de courage et de persévérance.

— O malheureuses créatures que vous êtes ! s'écria Lysistrata. Quoi ! vous poussez la lâcheté jusque là ? Vous avez si peu de cœur que vous ne voulez pas conquérir la paix, c'est-à-dire le bonheur de tous au prix de quelques sacrifices !.... au prix de quelques privations !... Ah ! les dieux ont raison de nous envoyer la guerre ; ils nous doivent même la peste, car en vérité il n'y a plus une ombre de vertu dans la Grèce.

— Mais enfin, dit Lampito, explique-nous encore mieux comment nos maris, séparés de nous, finiront par s'entendre entre eux et par conclure la paix.

— Comment, ma Lacédémonienne, dit Lysistrata, tu ne comprends pas à quel point ils auront hâte de mettre fin au régime qui leur sera imposé ?

— Oui, reprit Myrrhine, si encore ils pouvaient nous voir, nous parler, sans pouvoir faire avec nous les maîtres, je comprends qu'il y aurait là de quoi les réduire.

— Voilà précisément ma pensée, ma douce amie, et je te sais gré de l'avoir devinée. Ainsi, mes belles compagnes, c'est dans ma maison que nous nous réunirons. Vous savez qu'elle a des jardins en terrasse et des galeries. C'est là que nous passerons joyeusement quelques jours, dansant et chantant au son des flûtes lydiennes. La nuit nous souperons aux flambeaux entourées de verdure et de fleurs. Nous serons parées comme pour des fêtes, et notre irrésistible beauté fera tourner toutes les têtes ; car on pourra nous voir parfaitement sans pouvoir nous atteindre. Après les menaces viendront les remontrances, après les remontrances les prières, après les prières les supplications. Vous verrez qu'on finira par nous traiter en divinités et qu'on viendra brûler de l'encens au pied des murs de nos jardins élevés. Voyons, êtes-vous toujours ennemies de mes projets ?

— Non, dit Calonice, je commence à croire que mon époux, dans l'exaltation de son amour, voudra en finir avec la guerre.

— D'autant plus, ajouta Lysistrata, que nous leur ferons bien savoir qu'ils ne rentreront en grâce auprès de nous qu'au prix d'une paix générale.

— Sans doute, reprit Myrrhine. Je vois d'ici le mien vaincu et prosterné. J'ai précisément des péribarides qui me vont à ravir, et une robe d'un tissu transparent et moelleux comme le voile de l'Aurore.

— Pour moi, dit Calonice, j'ai une tunique de Milet, des bracelets persiques.

— Je mettrai, dit Stratyllis, une robe serrée à la taille et une couronne de feuilles d'or.

— Oui, ajouta la brune Lacédémonienne, faites-vous belles comme des nymphes. Ma parure sera plus simple. J'aurai ma tunique courte, les jambes nues, et un cordon de pourpre autour de mes cheveux noirs, comme au stade de Sparte.

— Oh ! tu n'en seras que plus belle, dit Lysistrata en l'embrassant. Tu ressembleras au plus beau jeune homme de la Grèce. Mes amies, je vois que vous revenez à la raison ; que Minerve en soit louée ! Eh bien ! venez toutes ce soir dans la maison de Lysistrata. Rien ne vous manquera, ni les mets exquis, ni le vin de Thasos, ni les couronnes de fleurs, ni les parfums, ni la musique, ni les fruits, ni les lits de repos, ni les joyaux, ni les miroirs, ni le fard, ni la danse, ni le festin ; rien enfin de ce qui rend la vie douce et joyeuse. — Allons, esclaves, précédez-nous, et quand nous aurons gagné ma demeure, vous irez dire aux prytanes que nous nous plaçons sous la garde des lois de la cité, puisque nous voulons célébrer des mystères en l'honneur de Cérès.

Depuis quatre jours entiers la maison de Lysistrata retentissait de joie et de chants harmonieux. Nul profane, c'est-à-dire aucun homme (pas même les esclaves), n'était admis dans l'intérieur de la demeure où on célébrait les mystères de Cérès. Le peuple d'Athènes était convaincu de la vérité de cette solennité ; il avait pris la maison sous son protectorat. D'ailleurs les prytanes, ayant reçu l'offrande d'usage destinée à la déesse, étaient obligés de veiller à la sûreté des recluses. Vers le soir, les jeunes Grecques se montraient sur les terrasses de la maison, ces délicieux jardins d'où l'on découvrait l'Acropolis, le Pyrée et le golfe Saronique. Elles étaient belles comme des déesses. A la clarté des flambeaux, on distinguait les groupes charmants qu'elles formaient, tantôt assises au banquet, tantôt dansant au son des sistres, des tympanum et des flûtes de Lydie. Or, vers le milieu de la nuit de la quatrième journée, par une de ces riantes nuits de l'Attique, quelques vieillards se montrèrent sous les terrasses de la maison. Lysistrata et ses compagnes avaient reçu un grand nombre de messages de la part de leurs maris, qui les suppliaient d'abréger la célébration des mystères, et de se rendre à leurs vœux ardents. Les plus séduisantes des femmes n'avaient même pas pris la peine de répondre. On vint les avertir de l'arrivée des vieillards, et elles s'avancèrent vers les galeries pour jouir du spectacle de l'irritation mimique de ces respectables Athéniens. A leur vue, la colère des vieux redoubla, elle éclata en menaces et en imprécations.

— Les voilà, s'écria Strymodore, les voilà, ces créatures perverses qui ont juré la perte de la ville de Minerve ! Nous savons bien que leurs prétendus mystères ne cachent qu'un complot odieux. Elles veulent forcer leurs époux à conclure une paix désastreuse pour Athènes en les privant... Dieux immortels ! vous savez de quoi elles veulent les priver. Non, non, il faut que la guerre continue tant que le Péloponèse ne cèdera pas à la cité de Pallas ce que nous demandons.

— Femmes perverties, reprit à son tour Philurge, voulez-vous que nous finissions par donner l'assaut à notre maison ? Vous avez tellement troublé le cerveau de vos maris, chefs et députés des villes helléniques, qu'ils ne peuvent plus rien décider pour ou contre la guerre, et qu'ils se disputent au Pnyx et au temple de Minerve comme des insensés. Je vous ordonne de sortir de votre repaire, toutes tant que vous êtes, et de retourner à vos époux, puisqu'ils sont assez abandonnés des dieux pour tenir encore à vous.

— Voyez donc leur impudence, dit à son tour Dracès, elles nous regardent du haut des terrasses en éclatant de rire ! N'y aurait-il pas de quoi aller les fouetter ? Ah ! que n'ai-je ici une échelle ! je me chargerais bien de les fustiger. Euripide a bien raison quand il dit que la femme est un fléau.

D'autres vieillards adressèrent aussi leurs harangues aux plus *perverses* des créatures, lorsque tout à coup Lysistrata et Lampito, saisissant à quatre mains une énorme amphore, firent tomber une trombe d'eau sur les crânes chauves et vénérables.

— Tenez, s'écria Lysistrata, recevez, je vous prie, le fleuve Achéloüs. Vous devez avoir soif, grands orateurs.

— Oui, dit Stratyllis, arrosons-les, cela les fera reverdir peut-être.

— Ils avaient besoin d'un bain, ajouta Calonice. Je serais d'avis de redoubler l'immersion ; ils ont tant de choses à purifier !

— Exécrable sexe ! s'écria Philurge, tu vas me rendre ma toux opiniâtre. Je suis mouillé des pieds à la tête. — Esclaves, séchez mes épaules avec de la laine fine, et donnez-moi d'autres vêtements.

— O dieux ! dit Strymodore, mes douleurs d'entrailles qui vont revenir !

— Divinités d'Épidaure, reprit Dracès, elles me rendront tout-à-fait paralytique !

Pendant que les esclaves s'empressaient de donner des soins à ces vieillards irrités, la belle Lysistrata leur adressa ces paroles:

— Le châtiment que vous venez de recevoir est encore trop doux pour votre insolence. N'est-ce pas en effet un sujet de pitié que cette vieillesse chagrine et haineuse, toujours soulevée contre ce qu'il y a de noble, de riant, de jeune et de beau dans la vie ? N'est-ce pas vous, vieillards, qui excitez et allumez sans cesse les mauvaises passions parmi les chefs des villes de la Grèce ? N'est-ce pas vous, cœurs desséchés et vieillis, qui ne pouvez souffrir l'union, la paix et l'amour? Vos vices viennent de votre impuissance, nous le savons bien; mais votre impuissance, bien loin d'être résignée, se révolte sans cesse contre les lois éternelles de la nature, et, dans sa colère, voudrait anéantir, troubler, briser à jamais l'harmonie du monde. Vieux panégyristes du passé, le présent vous est odieux, et l'avenir vous épouvante, parce que l'avenir, pour vous, c'est l'onde du Styx et le jugement de Minos. Et vous voulez qu'on vous respecte, quand vous n'avez que de la haine, des vanités ridicules, un entêtement de rocher et des vices occultes! Allez, retirez-vous, retournez dans vos demeures; cessez de vous mêler des affaires publiques, qui demandent des intelligences jeunes, des âmes fortes, des hommes enfin. Prenez soin de votre santé; invoquez le repos, les souvenirs calmes de votre jeunesse, les douces amitiés de la famille, les riants tableaux de la nature qui peuvent encore réjouir vos yeux; couronnez vos fronts blanchis de chêne et de myrte si vous voulez; fêtez Bacchus par de bonnes libations; mais, au nom des dieux, restez sous la protection de vos lares, et ne risquez plus vos têtes branlantes au milieu des orages de la place publique.

Hélas! ces paroles achevèrent d'exaspérer les vieillards.

— Veux-tu te taire, sirène effrontée, s'écria Strymodore. Retire-toi, et cesse de nous montrer tes jambes nues et tes belles épaules, femme plus dangereuse que la fille de Tyndare.

— Voyez, dit Philurge, voyez cette Corinthienne que l'on nomme Calonice; n'a-t-elle pas l'impudeur de paraître devant nous ni plus ni moins vêtue qu'une néréide?... Il y aurait de quoi soulever contre elle la terre et l'Océan!

— Ah! répétait Dracès, il faut fermer les yeux et se boucher les oreilles, car en vérité rien n'est comparable aux affreuses séductions de cette Stratyllis et de cette Myrrhine, qui dansent en ce moment à vous faire défaillir les sens.

— Vraiment! leur répondit Lampito en s'avançant vers la balustrade; vraiment! vieux débauchés, pourquoi donc restez vous là, devant nos jardins? Quelle divinité vous enchaîne, et pourquoi nous regarder ?

— C'est que nous voulons te maudire, toi et tes compagnes, reprit Philurge.

— O Philurge! répliqua la brune Lacédémonienne, ne maudis que tes hivers et tes jambes tremblantes.

— O Strymodore, dit Stratyllis, prends garde que tes os ne prennent feu. Rien ne brûle comme le vieux bois.

— O Dracès, dit à son tour Myrrhine, pour le repos des nymphes, ne te mire jamais aux fontaines.

Qui pourrait redire toutes les vives paroles qui furent échangées? Les vieillards obstinés voulaient donner l'assaut à la maison, mais leurs esclaves refusaient d'aller chercher des échelles dans la crainte des prytanes. Tout à coup on entendit un grand tumulte dans la demeure de Lysistrata. Un homme avait été vu cherchant à se cacher dans les massifs de lauriers sur la terrasse donnant du côté de la mer. Comment s'était-il introduit ? qui était cet homme ? L'agitation fut extrême parmi les jeunes femmes. Soudain, voilà que Myrrhine vient se jeter au cou de Lysistrata; elle pleurait et lui disait :

— Mon Athénienne chérie, pardonne. Fais grâce à mon malheureux époux; c'est Cinésias lui-même... Il est parvenu à escalader la muraille, emporté qu'il était par la passion de me revoir...

— Heureuse épouse! dit Lysistrata en souriant; mais écoute, Myrrhine, tu peux contribuer à faire décider la paix. Nos maris sont assemblés en ce moment au temple de Minerve, où ils délibèrent aux flambeaux. Le tien s'est échappé, mais pour peu de temps. Il est obligé de retourner à l'assemblée. Il veut te voir absolument... Sa passion pour toi lui donne le délire... Eh bien! va le trouver; fais tes conditions, exige qu'il apporte ici même le traité de paix signé par tous les chefs de la Grèce, sans quoi tout sera refusé de ta part et de la nôtre.

—Que je me risque à aller rejoindre mon époux près des grands lauriers? demanda Myrrhine. Mais y songes-tu, Lysistrata? et nos serments?

— Tu les tiendras, Myrrhine, jusqu'au retour de ton mari apportant le traité de paix.

— Les tiendrais-je? demanda l'épouse de Cinésias d'un air et d'un ton un peu indécis.

— Oui, ma belle amie, dit Lysistrata d'un ton solennel.

Et se penchant à l'oreille de Myrrhine, elle lui parla à voix basse. Myrrhine, rassurée et ayant parfaitement compris les ordres de son beau général, s'avança vers les lauriers du côté de la mer.

Très peu de temps après, Cinésias sortait de la maison de Lysistrata, l'air assez triste et fort préoccupé. Il traversait le groupe des vieillards sans même s'apercevoir qu'ils étaient là.

— Eh ! n'est-ce pas un des délégués d'Athènes à l'assemblée des chefs de la Grèce ? n'est-ce pas Cinésias, notre ami ? dit le vieillard Strymodore.

— C'est lui-même, reprit Philurge en relevant sa tête branlante.

— D'où viens-tu, Cinésias, et où vas-tu ? demanda Dracès.

Le jeune Athénien s'arrêta, et voyant les vieilles têtes qui le regardaient :

— Vénérables aïeux, dit-il, comment n'êtes-vous pas dans vos lits, à cette heure avancée de la nuit ?

— Nous sauvons Athènes d'une conjuration, reprit Philurge. La conjuration est là-dedans; elle chante, elle danse, elle s'assied au festin et menace de perdre la cité, les îles, les colonies, toute la puissance athénienne.

— Je reviens du foyer de cette conjuration, dit Cinésias avec un grand soupir.

— Eh bien ! eh bien ! reprirent les vieillards.

— Eh bien ! je crois que les conjurés commencent à triompher.

— Bonnes divinités ! serait-il possible ? Mais alors il faudrait regretter la tyrannie de Pisistrate, car je ne connais rien de pire que celle de ces femmes perverses...

— Tais-toi, Philurge, dit Cinésias. Tu ne peux comprendre à quel point elles sont séduisantes dans cette maison, parées, parfumées, adorables... ma femme surtout, Myrrhine, la plus cruelle et la plus charmante des femmes !

— Elle t'a fait boire un philtre, assurément.

— Avait-elle besoin de cela ?

— Elle a prononcé des paroles mystérieuses et fatales pour troubler ta raison.

— Que vous êtes loin de la vérité !

— Il faut alors qu'elle ait invoqué contre toi les redoutables divinités,

— Elle s'est montrée, elle m'a parlé, elle a mis ses mains dans les miennes...

— Et puis ?

— Et puis, voilà. Elle m'a ordonné d'aller décider les chefs à faire la paix, de signer le traité, et de l'apporter chez Lysistrata.

— Et tu iras ?

— Comment ne pas obéir?

— Et tu voteras pour la paix ?

— Si la paix seule peut nous rendre nos épouses, pourquoi n'aimerions-nous pas la paix ?

— Tu signeras le traité ?

— Je le signerai, probablement.

— Tu l'apporteras chez Lysistrata ?

— Mes amis les députés des villes décideront cette question. Nous voulons nos femmes.

— Vous voulez la peste, malheureux ! s'écria Strymodore.

— Vous voulez la discorde, dit Dracès.

— Vous voulez les furies, ajouta le branlant Philurge.

Cinésias se hâta de gagner le quartier du théâtre de Bacchus; il passa devant l'Hésion, monta l'escalier de l'Acropole, et se rendit au temple de Minerve.

Cependant les vieillards, persévérant de plus en plus dans leur entêtement, s'obstinaient à rester sous les terrasses de la maison de Lysistrata. En vain leurs esclaves les conjuraient de regagner leur demeure, vu la fraîcheur de la nuit. Philurge commençait à tousser horriblement : Dracès se faisait frotter les jambes avec de la laine, car des symptômes de douleur se manifestaient déjà; quant à Strymodore, sentant ses coliques revenir, il se promenait à grands pas, les mains posées sur l'abdomen. Or il arriva un phylarchonte monté sur un fier cheval de bataille. Ce chef de cavalerie d'une tribu était jeune et fort beau; il s'arrêta près des vieillards, devant la maison de Lysistrata.

— Par les dieux ! dit-il, je ne m'étonne pas de vous trouver ici en extase aux clartés des étoiles; voilà une musique divine et des femmes plus divines encore. Prenez garde, ô vieillards, que Vénus ne vous emporte au-delà des bornes de la prudence... il y va de vos jours... Sacrifiez plutôt à Esculape.

— Misérable fou ! dit Strymodore tout en se promenant, va rejoindre tes cavaliers. Tu ne vois donc pas que nous sommes ici pour donner un châtiment terrible à ces hideuses créatures ?

Le phylarchonte ouvrait de grands yeux, tendait le cou en avant, et, la bouche béante, les narines ouvertes, il semblait vouloir aspirer le plus possible les parfums enivrants, les mélodies, l'air tout empreint de volupté, qui venaient de la demeure de la noble Athénienne.

— Tiens, jeune homme, dit Philurge, je te donnerai un bouclier tout ciselé d'argent si, te dressant sur ton cheval, tu veux cracher au visage de cette indigne Mégarienne qui se penche en ce moment sur la balustrade.

Le phylarchonte s'approcha le plus possible de la muraille, et montant tout droit sur les reins de son fidèle coursier, il chercha à atteindre avec sa bouche les pieds charmants de Stratyllis, qui les avançait par mégarde près de la corniche du mur de marbre. L'audacieux cavalier put les atteindre et les baisa avec ardeur. Stratyllis punit le téméraire en lui jetant à la face un gros bouquet de

fleurs. Mais voilà que tout à coup les chefs de la Grèce arrivèrent, et qu'ils virent l'heureux phylarchonte aux pieds de Stratyllis. Un petit frisson de terreur les gagna.... Les femmes désœuvrées et loin de leurs maris peuvent avoir de si incroyables fantaisies! Cependant le cavalier s'éloigna rapidement, emportant son bouquet, et sur les lèvres l'empreinte d'un baiser voluptueux. A la vue des députés de la Grèce, les vieillards s'animèrent d'une grande joie.

—Vous l'avez vu de vos yeux! s'écrièrent-ils; vous savez maintenant le cas qu'il faut faire de ces épouses qui donnent rendez-vous aux jeunes cavaliers d'Athènes et qui se laissent embrasser le bout des pieds... ce qui vous prouve à quel point...

— Ce qui prouve, ô Strymodore, dit l'époux de Stratyllis, à quel point il est dangereux de se séparer d'elles... Ce qui prouve que la paix sera le plus doux des biens, si elle rend nos épouses fidèles, sages et aimantes.

— Nous vous le jurons, nobles chefs de la Grèce! dirent d'une commune voix les nymphes accourues à la rampe de la galerie.

—Dieux immortels, qu'elles sont belles! s'écria Archidamus, l'époux de Lampito.

— Lysistrata, dit Lycon l'Athénien, prends pitié de nous. C'est tout au plus s'il nous est resté assez de raison pour signer le traité de paix que nous t'apportons. Mettez un terme, ô jeunes femmes, aux mystères de Cérès.

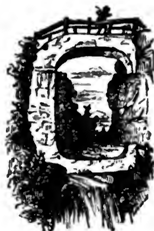
— C'en est fait! s'écrièrent les vieillards; la Grèce est perdue! Mieux vaudrait l'invasion des Mèdes, des Perses, des Scythes, des Triballes, de tous les barbares réunis, que la domination de ce sexe dissolu de qui dépend l'avenir du monde, par un caprice incroyable de la volonté des dieux. Quant à nous, allons effacer les noms de nos victoires inscrits sur les colonnes du Pnyx; arrachons nos trophées de la Tétrapole; anéantissons le passé; puisque nous ne pouvons arrêter la marche du temps et soumettre la génération présente, toute préoccupée d'elle-même et de l'avenir, à la contemplation perpétuelle des temps disparus.

Les esclaves allumèrent de grands flambeaux et marchèrent devant les vieillards, qui, drapés dans leurs manteaux, s'éloignèrent d'un pas débile, la tête penchée et le cœur indigné.

Or, dans la maison de Lysistrata, ce fut une fête immense. Les époux y étaient entrés en triomphe; le traité de paix était signé. Il restait à invoquer les divinités d'Athènes, Minerve au casque d'or, Bacchus dieu de Nysa, les Grâces nues et pudiques, et Vénus aux regards souverains. Les refrains éclatèrent dans toute leur joie: Io! io! Péan! répétèrent les échos du Parthénon. Puis les invocations aux dieux de Lacédémone retentirent à leur tour: on adjura Diane, la chasseresse du Taygète, Apollon, dieu d'Amyclée, les vaillants Tyndarides, et la belle Léda, aimée du cygne divin. Io! io! Évoé! répétèrent encore les échos de l'Acropolis.

JULES DE SAINT FÉLIX.

MADAME DE SOMMERVILLE.



'est précisément, s'écria Albert, cette affectation de tendresse qui m'éloigne de cette femme: je ne vois dans sa sollicitude qu'une curiosité maladroite qui m'offense et à laquelle je saurai me dérober, dans son intérêt qu'un impérieux ennui qui cherche des distractions et que je ne saurais distraire.

— Comme vous voilà prompt à imaginer le mal! dit tristement ma sœur. Il y a un an à peine vous ne vouliez croire qu'au bien... Vous ne viendrez donc pas? ajouta-t-elle en pleurant. Que pensera madame de Sommerville de vos refus et de votre obstination, elle qui a tout fait pour vous attirer à Anzème, qui vous aime parce que nous vous aimons, et qui a visité votre maison durant votre absence?

— Oubliez-vous que madame de Sommerville absente, j'ai plus de fois visité son domaine que le bouquet laissé dans *Emile* ne contient de violettes et l'*Emile* de pages? Vous voyez bien que l'apparition de la châtelaine dans la maison de son vassal n'est qu'une politesse que le château devait à la chaumière.

A ces mots Albert siffla ses chiens et prit par Saint-Léonard pour retourner à sa demeure. Nancy et moi nous partîmes à pied pour Anzème.

—Pardonnez-moi, dit Maxime en s'adressant à son ami, de vous entretenir de ces misérables

détails de la vie commune; mais c'est là seulement que nous pouvons juger les hommes : sur le théâtre du monde ce ne sont que des acteurs qui jouent un rôle avec plus ou moins d'habileté, parés avec plus ou moins d'élégance. Pour étudier et saisir les fils secrets qui les font mouvoir, il faut descendre dans la vie bourgeoise. Que de convictions qui bouleversent à cette heure le monde politique, et qui n'ont eu pour principe qu'un mouvement d'humeur! que d'opinions ferventes qui n'ont eu pour mobile que l'orgueilleuse conscience de leurs erreurs!

Nous marchâmes, ma sœur et moi, silencieux durant toute la route, préoccupés l'un et l'autre de tristes pensées que nous n'osions nous communiquer. Près d'Anzème nous rencontrâmes Frank, le domestique du château, qui se rendait à Saint-Léonard sur le cheval de madame de Sommerville. Il ralentit en nous voyant le trot vigoureux de sa bête, et s'arrêta près du tertre où nous l'attendions venir.

— Je vais, dit Frank, chercher les lettres de madame à la ville; madame est mieux, elle vous attend.

L'animal, qui piaffait et se cabrait avec impatience, força Frank à partir au galop. C'était un cheval de race espagnole, caressant et docile lorsqu'il sentait sur ses flancs le poids de sa noble maîtresse; mais il n'avait pas été monté depuis l'indisposition d'Aurélie, et, plein d'ardeur et de feu, il bondissait sous Frank comme une cavale sauvage.

Lorsque nous arrivâmes au château, madame de Sommerville était assise sur l'une des marches du perron et lisait.

— C'est vous, mes amis! s'écria-t-elle en se levant dès qu'elle nous aperçut venir. Je ne lisais que des yeux, et je pensais à vous. Chère belle, dit-elle à Nancy en l'embrassant au front, comme vous voilà pâle et que vos yeux sont rouges! Mignonne, souffrez-vous? avez-vous pleuré? Qu'a donc cette enfant, Maxime? Mes amis, je suis joyeuse de vous voir: je n'ai plus rien en moi de bon et de jeune que vous. Dieu vous bénira de vous être attachés à ma vieille existence. Lorsque je suis près de vous, que Maxime réchauffe mes mains dans les siennes, et que toi, chère enfant, tu m'enlaces de tes jeunes bras, vous me rappelez ces fleurs que le vent sème sur les ruines et que le soleil fait éclore... Mais qu'avez-vous fait d'Albert? On m'a dit au village qu'il était de retour, et je l'attendais aujourd'hui. Pourquoi n'est-il pas avec vous?

La question de madame de Sommerville nous embarrassa tous deux: Nancy rougit, baissa les yeux et ne répondit pas; j'essayai de balbutier quelques paroles, et restai court au milieu de ma première phrase. Madame de Sommerville, étonnée, nous regardait avec inquiétude, et j'allais me résigner à lui avouer la vérité lorsque tout à coup le galop précipité d'un cheval se fit entendre dans la garenne.

— Qu'est-ce que cela? dit madame de Sommerville... Frank reviendrait-il déjà de Saint-Léonard?

— C'est impossible, répondit Nancy: il n'y a pas vingt minutes que nous l'avons rencontré dans le sentier, se rendant à la ville.

— Je reconnais pourtant le galop de Cortès, ajouta madame de Sommerville.

Elle avait à peine achevé ces mots que Cortès traversa la terrasse comme un coup de vent, et s'arrêta brusquement devant la grille du château. Le cavalier mit pied à terre: il était pâle, défait, couvert d'écume; il s'appuya tout tremblant contre les flancs fumants du coursier.

— Ce n'est pas Frank! dit madame de Sommerville avec étonnement.

— C'est Albert! s'écria Nancy avec joie.

Et nous allâmes tous trois à sa rencontre.

V.

Nul de nous n'échappe à sa destinée. Nous luttons vainement pour la tromper: son regard est rivé sur nous; il nous fascine et nous attire, et lorsque nous croyons la fuir, la fatalité nous pousse vers elle.

Je vous ai déjà dit que la maison d'Albert donnait sur le sentier qui mène d'Anzème à Saint-Léonard. Albert était sur le seuil de sa porte lorsque Frank vint à passer: celui-ci s'arrêta pour parler au jeune homme, qu'il n'avait pas vu depuis son retour. Frank était sur Cortès, Albert se tenait appuyé sur un fusil à deux coups qu'il avait apporté de Paris. Albert avait la passion des beaux chevaux, Frank celle des beaux fusils.

— Tu montes là un noble animal! dit Albert.

— C'est Cortès, répondit Frank en frappant de la main la large encolure de la bête.

Au nom seul de Cortès, le cheval dressa les oreilles en hennissant, frappa la terre de ses deux balzanes de devant.

— Fier et superbe comme un Castillan! dit Albert. La plus vive de mes fantaisies a toujours été de presser les flancs d'un coursier généreux, de les sentir s'allonger sous moi en bonds élastiques, et de courir ainsi contre le vent.

— Vous avez là une belle arme! répondit Frank, que les poétiques fantaisies d'Albert touchaient médiocrement et qui couvrait des yeux le fusil, dont le double canon rubanné reluisait au soleil.

— Arme inutile, Frank! je ne sais en vérité ce que deviennent les lièvres du pays: ce matin j'ai

battu la lande pendant trois heures sans pouvoir en dépister un seul.

— C'est qu'ils ne vous connaissent plus et qu'ils ont peur, répondit Frank d'un air goguenard en prenant le fusil des mains d'Albert.

Après avoir fait jouer la batterie, essayé la crosse à son épaule et le point de mire à son œil :

— Monsieur Albert, dit-il en lui rendant son arme, je ne voudrais pas aller à travers champs jusqu'à Saint-Léonard avec ce fusil et vos deux chiens sans venir pendre, à mon retour, deux lièvres à votre porte.

— A ton aise! s'écria le jeune homme : prends mon fusil et mes deux chiens, et va à la ville en chassant; je reconduirai Cortès à Anzème, et tu le retrouveras, au retour, attaché à la barrière de la garenne. Cela te va-t-il ?

Il n'avait pas achevé les derniers mots de sa proposition que Frank était à terre et endossait le costume de chasseur du jeune homme. Albert s'empara de la bride du cheval, posa le pied gauche dans l'étrier, et, s'élançant en selle, il partit au galop, tandis que Frank et les deux chiens s'enfonçaient dans la bruyère.

Cortès, ne reconnaissant plus son poids accoutumé et se sentant conduit par une main inhabile, allait comme la tempête. La taille frêle et mince d'Albert était ployée par la rapidité de la course; mais il se tenait ferme, inébranlable, plein d'audace et de feu, aspirant l'air avec joie, pressant le coursier de la voix et du geste; il lui semblait que l'espace était à lui comme à la foudre. Cependant, lorsqu'il aperçut le clocher rustique d'Anzème et les tourelles du château qui se dessinaient sur son fond jauni de feuillage, il voulut, près du but, ralentir le galop de Cortès; il l'essaya vainement : au lieu de scier du bridon, il tira la bride à lui de toutes ses forces musculaires qu'il puisait moins dans la prévision du danger que dans celle qu'il était emporté malgré lui vers madame de Sommerville; de sorte que le fougueux animal, trouvant un appui douloureux sur le mors qui lui serrait la bouche, et se sentant pressé par les jambes du cavalier, qui se cramponnait maladroitement à ses flancs, prenait à chaque élan une vigueur nouvelle. Il franchit en quelques secondes la distance qui le séparait d'Anzème, traversa le village en deux bonds, se précipita dans la garenne, dont la barrière était ouverte, et ne s'arrêta que sur la terrasse, devant la grille du château.

Albert, se trouvant comme par enchantement en face de madame de Sommerville, comprit sa position en homme d'esprit et s'en tira comme un sot : en homme d'esprit il s'en attribua tout l'honneur, au grand préjudice de Cortès; mais lorsque madame de Sommerville, assez étonnée d'ailleurs de l'entrée cavalière de notre jeune ami, le remercia de son empressement à se rendre au désir qu'elle avait de le voir, il répondit effrontément qu'il n'avait cédé qu'à son désir à lui, et, comme un sot, il partit de là pour se perdre en longs et fades compliments qui nous émerveillèrent tous. Ses paroles contrastaient si singulièrement avec son ton rude, il y avait dans toutes ses manières, à la fois brusques et craintives, un mélange si bizarre de hardiesse et de timidité, que madame de Sommerville elle-même ne put s'empêcher de sourire.

— Puisque tel était votre désir, demanda naïvement Nancy, pourquoi donc avez-vous obstinément refusé de nous accompagner ? C'est que je vous en priais, sans doute.

Et comme, à ces paroles imprudentes, Albert se troublait et ne répondait pas :

— Je vois bien, ajouta-t-elle d'un air boudeur, que personne ici ne vous inspire d'éloignement que vos deux amis : ce n'était pas madame de Sommerville, c'était nous que monsieur fuyait; entre mon frère et moi il eût trouvé la route trop longue; mon bras, appuyé sur le sien, lui eût fait la marche trop lourde. Eh bien! tant mieux, Albert! j'aime mieux que vous soyez coupable envers nous : nous, du moins, nous sommes toujours prêts à vous pardonner. Mais pourquoi nous fuir, et que vous avons nous fait ?

Albert fut ému et s'approcha de Nancy pour la consoler; mais elle le repoussa et se retira, boudeuse à son tour, près de madame de Sommerville.

— Voyons, mes enfants, de quoi s'agit-il ? demanda madame de Sommerville, qui ne comprenait rien à tout ceci; qui de vous me donnera le mot de cette énigme ?

— Madame, dit Albert d'un air touchant et vrai en s'avançant vers elle, dussè-je perdre votre intérêt et m'aliéner à jamais votre cœur, je vais tout vous confier.

Et, avec la noblesse d'un homme qui s'accuse, il raconta la scène de La Baraque et l'espèce de fatalité qui l'avait amené malgré lui à Anzème.

— Ainsi, monsieur, dit madame de Sommerville avec mélancolie, c'est moi que vous fuyiez! Quoi de plus naturel ? il ne pouvait guère en être autrement : quelle sympathie saurait exister entre votre jeune cœur et le mien ? Je ne vous en veux pas, monsieur.

— Oui, madame, dit Albert en baissant les yeux, c'est vous que je fuyais. Je suis un misérable! vous m'avez aimé sans me connaître, et moi je ne vous aimais pas! Je sens bien à cette heure que nous avions tort tous les deux.

— N'espérez pas, dit madame de Sommerville en souriant, que l'aveu de vos fautes entraîne celui des miennes : à mon âge, monsieur, plus qu'au vôtre on tient à ses erreurs et on y renonce difficilement.

A ces mots, elle prit Albert par la main et l'attira vers ma sœur. Albert déposa un froid baiser sur le front de Nancy, et porta timidement à ses lèvres tremblantes la main qu'il tenait dans la sienne.

— Oh ! Maxime, s'écria-t-il avec enthousiasme pendant que madame de Sommerville essuyait les larmes de ma pauvre sœur, oh ! que cette femme est belle ! que son regard est doux et triste, son visage noble et souffrant ! Et qu'elle est gracieuse! Maxime. Vous ne m'aviez pas dit tout cela. Elle est jeune aussi, jeune et belle, belle surtout de la beauté qu'elle a perdue. Voyez que de résignation sur cette grande et pâle figure! On dirait l'ange de douleur. Et cette femme vous aime, Maxime, et vous osez l'aimer! Vous êtes bien heureux! Lorsque j'ai senti ses doigts à mes lèvres, il m'a semblé que j'allais mourir.

Ces paroles me faisaient mal : il ne voyait que madame de Sommerville, et moi je pensais à Nancy. Mortellement blessée de la froideur d'Albert, elle pleurait dans le sein d'Aurélie, et celle-ci, l'entourant de ses bras et couvrant de ses baisers la blonde tête de la pauvre affligée, m'apparaissait, à moi aussi, comme l'ange de la douleur enveloppant ma sœur de ses ailes.

Nancy fut triste le reste du jour, mais son ami ne le remarqua pas. Madame de Sommerville, qui désirait convaincre Albert de ses torts et se faire pardonner la position forcée qu'il avait auprès d'elle, déploya tout ce qu'elle avait de charmes et de séductions. Albert y succomba, et le soleil s'éteignit moins vite derrière nos coteaux que l'image de Nancy dans son cœur.

C'est qu'elle était déjà bien pâle et bien mourante, cette image en un jour effacée ; c'est qu'à ce cœur défloré par les excès d'une littérature qui nous fait vieux et blasés à vingt ans, les paisibles émotions d'un amour virginal ne suffisaient déjà plus ; c'est que pour cette imagination fouettée depuis dix mois par les sensations fiévreuses que lui jetaient les romans et la scène, l'humble fille de nos montagnes n'était plus qu'une héroïne bien vulgaire. Belle encore, mystérieuse, romanesque, enthousiaste, madame de Sommerville s'offrait à lui comme une réalisation bien plus enchantée des idées vagues et brûlantes qui s'agitaient dans sa jeune tête, et l'apparition seule de cette femme dut lui révéler le secret et le but de ses aspirations nouvelles.

Et puis, il faut bien vous le dire, ce jour me montra dans toute son étendue la distance qui séparait Nancy de madame de Sommerville, et combien la grâce native, sans culture, s'efface humblement devant l'élégante assurance que donne et qu'enseigne le monde. J'avais fait de Nancy toute ma joie et tout mon orgueil ici-bas ; l'être le plus aimé était pour moi le plus aimable, et je n'avais pas imaginé jusqu'alors qu'aucune femme pût dérober au ciel plus de beautés et de perfections que n'en avait ma sœur. Nancy, de son côté, heureuse et fière de l'amour d'Albert, croyait naïvement aux charmes qu'il admirait en elle; jamais elle n'avait pensé qu'une femme aimée de ce jeune homme pût ne pas être belle et aimable entre toutes. Notre crédule confiance s'évanouit en ce jour: négligée par son ami, que madame de Sommerville captivait tout entier, Nancy comprit avec moi qu'elle n'était qu'une enfant simple et timide, sans esprit et sans art; et, tandis qu'Aurélie se perdait avec Albert dans un monde d'idées où ma sœur ne pouvait les suivre, nous allions tous deux en silence, mornes et dévorant nos pleurs.

Rentrés au château, madame de Sommerville se mit au piano. Elle chantait avec âme, Albert l'écouta avec ravissement. Tendre, plaintive, passionnée, elle lui rendit tour à tour les anges de ses rêves et les fées de ses illusions: Anna, Juliette, Desdemona, Elvire. Hélas! qu'elle était belle et touchante! qu'il y avait de poésie sur son front et dans son regard, et jusque dans ses cheveux qui semblaient frissonner d'harmonie autour de son pâle visage! Hélas ! qui ne l'eût pas aimée ? qui n'eût oublié ma sœur auprès d'elle ? Albert eût oublié le monde. Debout à ses côtés, il s'enivrait d'amour, et Nancy, encouragée par les pleurs que les chants d'Aurélie suspendaient à nos yeux, versait à son aise les larmes de sa douleur.

Aurélie venait d'achever la romance du *Saule*. Ses mains reposaient encore sur les touches d'ivoire, ses yeux étaient au ciel, et par les vitraux ouverts les derniers rayons du soleil glissaient avec la brise sur son front rêveur. Elle me rappelait la Corinne du peintre au promontoire de Mysène. Aurélie se leva lentement, s'approcha de Nancy, et passant ses doigt dans les cheveux de la blonde fille :

— Les poëtes n'ont rien imaginé de plus jeune et de plus beau que vous, jeune et belle enfant, lui dit-elle. Et, s'adressant à Albert :

— Monsieur, j'ai dû me trouver en même temps que vous à Paris : c'était au dernier hiver ; je revenais d'un long voyage, et je me préparais à un exil éternel. Nous avons plus d'une fois sans doute, sous la même voûte, à l'éclat des mêmes

lumières, frémi des mêmes émotions et pleuré des mêmes larmes. Peut-être aussi, dans les galeries du Louvre, nous sommes-nous arrêtés ensemble devant les mêmes chefs-d'œuvre; peut-être, dans la même soirée, sur un des ponts jetés sur la Seine, avons-nous contemplé tous deux la vieille cité qu'enveloppait déjà la brume du soir. J'aimais Paris, et parfois encore, sous le ciel large et embaumé des prairies, je me prends à regretter son ciel capricieux et changeant. Parlez-moi donc de Paris, monsieur. La vie y est si pressée, si rapide, la popularité si mobile, la gloire si périssable, chaque jour, chaque heure y voit naître et mourir tant d'événements et de choses, que six mois d'absence en ont fait pour moi un monde étranger, une contrée nouvelle. Voyons, jeune voyageur revenu des plages lointaines pour visiter les huttes de vos frères, parlez un peu de la grande ville aux sauvages des rives de la Creuse.

Albert parla de tout avec tact et finesse. Rempli d'amour pour les doctrines nouvelles, plein de foi dans leur avenir, en moins d'une heure il défit et refit le monde politique et social. Artiste, en ce sens qu'il était doué d'un instinct énergique et rapide du vrai et du beau dans les arts, il se montra tour à tour peintre, musicien et poëte; enthousiaste exclusif, jeune homme aux convictions ardentes, il exposa chacune de ses idées comme un culte, chaque objet de ses admirations fut présenté comme une idole. Madame de Sommerville, qui observait avec intérêt cette faculté qu'a la jeunesse de se passionner pour toutes choses, se plut à contrarier les sympathies d'Albert : Albert les défendit avec chaleur. La discussion fut vive : Aurélie s'y montra spirituelle, calme et railleuse, Albert éloquent et fougueux.

— Ah! vous êtes heureux, s'écria madame de Sommerville en jetant sa brusque parole au travers des déclamations d'Albert, qui s'interrompit aussitôt; vous êtes heureux, monsieur! Si vous saviez combien ma froide raison regrette vos brûlantes erreurs! Puissiez-vous les garder toujours! le cœur qui ne sait pas s'abuser est maudit.

Il est facile d'imaginer la contenance de Nancy durant toutes ces discussions morales et littéraires. Restée comme moi en dehors du mouvement intellectuel de l'époque, elle avait le maintien embarrassé d'un voyageur au milieu d'un cercle dont la langue lui est étrangère. Elle observait, avec une inquiétude mêlée d'étonnement, la désinvolture élégante et facile d'Albert dans ce champ d'idées nouvelles où notre gaucherie n'osait s'aventurer. Nous avions bien, dans nos soirées d'hiver, étudié les lettres et les arts; mais, au fond de cette contrée où nous arrivait à peine un faible écho des retentissements du siècle, nous n'avions pas suivi la marche du progrès; nous en étions restés au culte des vieilles idoles; on nous initiait pour la première fois à l'adoration de dieux nouveaux dont notre foi surannée ne soupçonnait même pas l'existence.

Dieu seul a pu savoir ce que j'ai souffert en ce jour; souffrances misérables qui ont humilié mon cœur plus encore qu'elles ne l'ont déchiré. Je me reprochais l'esprit d'Albert; je m'accusais de l'avoir envoyé à Paris pour y puiser le talent et la science; j'étais jaloux des grâces d'Aurélie; j'étais blessé dans l'amour de Nancy; je souffrais à son cœur, j'aurais voulu réduire Albert à son ignorance primitive, ou dépouiller madame de Sommerville de toutes ses perfections pour en parer ma sœur.

Au reste, il fallait toute mon inexpérience pour n'avoir pas plus tôt prévu que l'amour d'Albert, placé entre ces deux femmes, se retirerait de Nancy pour se porter sur madame de Sommerville. L'amour, à l'âge qu'Albert avait alors, est impatient de vivre, avide de connaître : il aime à s'égarer dans les régions de l'inconnu; il veut à chaque pas une découverte nouvelle. Aussi est-il rare de voir deux jeunes âmes échanger leur virginité : c'est qu'elles n'ont rien à s'apprendre. Un cœur neuf cherche toujours celui qu'a vieilli l'expérience, pressé qu'il est de côtoyer les rives de la vie qu'il ignore et que l'autre a déjà parcourues. De son côté, le cœur qui a descendu le fleuve et qui en a sondé les écueils appelle les jeunes amours, dans l'espoir de remonter le courant qui l'entraîne.

Qu'y avait-il de mystérieux et d'imprévu dans l'avenir que l'amour de ma sœur ouvrait à Albert? quelle autre perle que cet amour lui-même recélait le cœur de Nancy? Quels trésors, au contraire, ne devaient par dormir dans celui d'Aurélie!

L'amour de ma sœur s'offrait comme une pente facile dont un regard mesurait l'étendue et dont le mariage était le couronnement prosaïque; celui d'Aurélie, au contraire, comme un paysage semé de contrastes, et dont l'œil ne pouvait calculer tous les accidents ni percer toutes les profondeurs.

Cependant la conversation d'Albert et d'Aurélie allait effleurant tous les sujets, abordant toutes les idées, discutant toutes les questions. Madame de Sommerville, en causant, laissait ses doigts courir au hasard sur le clavier; lui, assis auprès d'elle, feuilletait des albums négligemment épars sur une table en marqueterie.

— Ne cherchez pas dans ces feuillets, lui dit-elle, des noms illustres, des esquisses ravies par l'importunité à des crayons habiles, à des pinceaux célèbres : ces pages ne renferment que des souvenirs vulgaires qui n'ont de charme que pour moi.

— Ces souvenirs sont les plus doux, madame, répondit Albert. Je tremblais, en ouvrant ces recueils, que vous n'eussiez sacrifié à la mode du jour. Avez-vous jamais parcouru un album sans un sentiment de compassion pour les artistes qui ont signé sur ses pages la persécution exercée contre eux ?

— Non, sans doute; mais ceux-ci ne me rappellent que des êtres et des sites aimés. Il n'est pas un de leurs feuillets, couvert d'ébauches imparfaites ou signé de noms inconnus, qui n'ait plus de prix à mes yeux que les dessins les plus achevés et les noms les plus glorieux.

— Vous avez voyagé, madame? dit Albert en regardant avec intérêt plusieurs vues dérobées à des contrées étrangères.

— Oui, répondit madame de Sommerville d'un air triste. S'il est vrai que la patrie soit aux lieux où nous avons souffert, la mienne est bien grande, monsieur !

— Vous avez visité l'Italie et l'Espagne ! poursuivit Albert avec enthousiasme en feuilletant les croquis qu'Aurélie avait rapportés de ses courses; vous avez vu l'Alhambra, vous êtes allée rêver dans la patrie des Maures !... Saint-Marc ! vous avez vu Venise ! Ses gondoliers chantent-ils encore les chants de l'Arioste et du Tasse ?... Naples ? voici Naples ! Vous avez vu Naples, madame ! vous avez vécu sous son beau ciel, la mer vous a bercée dans ce golfe, vous avez gravi la lave du Vésuve ! Vous êtes bien heureuse !... Cette rose flétrie et desséchée, est-ce une rose de Pœstum ?

— Non, monsieur. Dans ce livret, comme dans ma vie, les souvenirs sont jetés sans ordre et sans méthode : cette rose a pour moi des parfums de rives plus lointaines.

— Cette fleur est peut-être tout un poëme ? Chose étrange qu'il y ait souvent parmi nous dans l'aspect des moindres objets toute une vie de joies et de douleurs !

— Cette rose a traversé les mers. Après un voyage de long cours, contrarié par le vent, le brick *la Fanny* mouilla devant le cap de Bonne-Espérance. J'étais parmi les passagers. La chaloupe fut mise à flot, et chacun de nous, fatigué de la nourriture du bord, voulut qu'on lui rapportât du Cap le mets que préférait son goût. Deux jeunes femmes demandèrent, l'une un camélia, l'autre une rose. Il y avait si longtemps que nous n'avions vu de fleurs !

— Vous avez foulé les rives de l'Arno ?

— Je les ai mouillées de mes pleurs.

— Et Rome, madame ! n'avez-vous pas vu Rome ?

— Elle est sous vos doigts... Prenez garde de la réduire en poudre.

— Cette feuille de lierre ?...

— Je l'ai cueillie sur les ruines du Colysée.

— Oh ! voyager, madame, c'est le rêve de ma jeunesse ! Que de fois n'ai-je pas demandé aux oiseaux émigrants de m'enlever sur leurs ailes, aux nuages qui glissaient dans l'air de m'emporter avec eux ! Puissé-je un jour dans ces belles contrées chercher la trace de vos pas ?

— On se lasse bien vite de cette vie errante et sans affections durables; on éprouve bientôt une vive fantaisie de dresser sa tente sur un rivage aimé qu'on ne doit plus quitter.

— En quels lieux enchantés eussiez-vous désiré faire votre Élysée ?

— Notre Élysée est là où nous avons commencé la vie : c'est le coin de terre où nos yeux ont versé leurs premières larmes, où nos lèvres ont souri pour la première fois. Il n'est pas de cieux si purs, de bords si fleuris, de champs si parfumés qui nous fassent oublier les lieux où nous avons grandi. La patrie, monsieur, n'est pas un vain mot : elle est où nous aimons, où nous avons aimé. Il m'est arrivé mille fois de traverser de petites villes en me demandant comment des créatures faites à l'image de Dieu pouvaient se résigner à vivre dans de semblables repaires : j'oubliais qu'il n'est pas de laide patrie.

— Est-il vrai du moins que la vie des voyages soit salutaire à la douleur, que nous puissions trouver sous d'autres cieux le calme et le silence que nous avons perdus sur la terre natale ?

— Le calme et le silence n'ont qu'une patrie, c'est notre âme. Lorsqu'ils la délaissent, nous nous fatiguons en vain à les poursuivre; nous avons beau rompre notre chaîne et fuir les lieux où elle était rivée, nous ne nous fuyons pas nous-mêmes, nous traînons partout à notre cœur meurtri un bout de cette chaîne que nous avons brisée.

Ils parlèrent longtemps ainsi, et Albert écoutait Aurélie avec une admiration naïve. Il se demandait quelle était cette femme qui, si jeune et si belle encore, semblait avoir tout vu, tout connu, tout souffert. De son côté, madame de Sommerville se laissait aller au charme de livrer ses impressions et ses souvenirs à une âme intelligente, qui lui apparaissait comme une jeune sœur de la sienne. Nancy et moi nous écoutions en silence, mêlant à longs intervalles quelques questions banales à la conversation de nos amis.

Je ne sais rien de plus mobile, de plus imprévu, de plus vagabond, pour ainsi dire, que la conversation de deux êtres qui se voient pour la première fois et dont les sympathies se sont révélées au premier abord. Ils ne s'observent pas, ils s'aiment, ils veulent s'aimer plus encore. Voyez aussi comme ils s'empressent de découvrir l'un dans l'autre des sympathies nouvelles, comme ils ont hâte de mettre à nu toutes les richesses de leur âme.

Je ne sais par quelle transition Albert et Aurélie vinrent à s'entretenir de la politique du jour. Héritière d'un nom illustre dans sa province, madame de Sommerville avait passé sa vie à chiffonner ces parchemins et à fouler aux pieds les préjugés de sa caste. La révolution de Juillet la surprit dans les rangs des vainqueurs; mais comme la noble femme pensait que le malheur est un drapeau sacré, la femme noble entra le lendemain de la victoire dans les rangs de la défaite. En face d'Albert madame de Sommerville représentait donc le passé. Il y eut d'abord un lien commun entre eux : ce fut le présent à détruire; le combat ne s'engagea que lorsqu'il fallut en relever les ruines. Ennemi des priviléges par conviction et par naissance, Albert, égaré par la discussion, traita le passé sans pitié et la noblesse sans réserve (vous savez que la haine de la noblesse est encore le début politique de tout jeune homme élevé dans des doctrines libérales et philosophiques): Albert railla ses travers avec amertume et plus d'une fois, s'arrêtant sur les portraits de famille qui tapissaient le salon de leurs cadres gothiques, les uns bardés de fer, les autres chamarrés d'hermine, tous plaqués de croix, bariolés de cordons, ses yeux foudroyèrent d'un regard sarcastique cette série de gloires peintes et d'immortalités sur toile.

Madame de Sommerville releva le gant que lui jetait Albert; mais, entraînée par la poésie de sa cause, elle oublia à son tour la position de son adversaire, elle toucha maladroitement à des susceptibilités irritables qui ne dormaient jamais qu'à demi dans le cœur de mon pupille.

— En vérité, monsieur, s'écria-t-elle, vous ne le connaissez guère ce monde que vous raillez sur la foi des traditions banales. Je puis en parler à mon aise, moi qui n'en suis que depuis qu'il n'est plus. Eh bien! monsieur, c'est un monde plein de charme, de loyauté chevaleresque et de douce urbanité; bienveillant avec tous parce qu'il ne craignait de déroger avec personne, c'était le plus aimable et le plus élégant des mondes. Poétique à cette heure comme toutes les religions qui se meurent, il s'élève au milieu de notre société, mélancolique et solitaire comme le château de Ravenswood dans les plaines de Lammermoor. Vous riez de ses travers : ceux de l'aristocratie nouvelle me les ont fait aimer : les nôtres du moins étaient pleins de grâce et de naïvetés charmantes; il y avait de la piété dans notre orgueil, quelque chose de grand dans notre vanité..... Nos portraits de famille, par exemple, c'est un ridicule dont on a beaucoup ri, et dont vous m'accusez peut-être : eh bien, oui, j'aime les vieux portraits, ceux-là surtout qui ne rappellent que des vertus obscures. Je voudrais que chaque famille eût sa galerie de vieilles gloires, ses gloires de coin de feu. Il est doux aussi de penser que nous ne descendrons pas tout entiers dans la tombe; qu'entre nos pères qui ne sont plus nous tiendrons un jour notre place près du foyer de nos enfants. Et puis, si ces portraits rappellent des vertus, ne trouvez-vous pas que ce sont des consciences qui nous regardent ? Les anciens renfermaient dans une urne les cendres qui leur étaient chères, et nous faisons revivre sur la toile les traits de ceux que nous avons aimés : c'est la religion des morts.

Ces paroles imprudentes rappelèrent cruellement à Albert qu'il ne pouvait pas même suspendre à son chevet le portrait de sa mère. Il ne répondit pas, mais son front se couvrit de rougeur, ses yeux se remplirent de larmes. Nancy, qui avait l'intelligence de cœur vive et facile, s'approcha de son ami et voulut lui prendre la main : il la repoussa froidement. Madame de Sommerville comprit à son tour qu'elle venait de faire ce qu'on appelle communément *compter son or devant un pauvre* : elle n'ajouta pas une parole; mais lorsque nous sortîmes du salon elle s'empara dans l'ombre du bras d'Albert, et le pressa avec effusion.

— Vous ne craignez pas de déroger ? lui dit le jeune homme avec amertume.

— Oh! monsieur!... s'écria-elle en joignant ses mains.

Nous arrivions près d'eux : Ils se turent. En passant sur la terrasse nous rencontrâmes Frank qui ramenait les chevaux de l'abreuvoir. Madame de Sommerville s'avança vers Cortès, et caressa son poitrail noir et luisant comme la plume du corbeau.

— Ne lui en voulez-vous pas, à ce pauvre animal? demanda-t-elle en se tournant vers Albert. Albert sourit, et avant de s'éloigner il baisa l'étoile blanche qui brillait au front de Cortès. Madame de Sommerville nous accompagna jusqu'à Anzème. Arrivés au village, nous prîmes, ma sœur et moi, le chemin de la Baraque, Albert celui du sentier, et madame de Sommerville retourna seule au château.

Nous marchâmes longtemps, ma sœur et moi, sans échanger une parole, mais nos douleurs se comprenaient et se parlaient tout bas. Il y eut un instant où nos âmes se rencontrèrent, et, par un mouvement spontané, nous nous pressâmes dans les bras l'un de l'autre. Nancy était pendue à mon cou, j'embrassais son front et ses cheveux.

— Ah! tu m'aimes, toi, tu m'aimes! s'écria-t-elle en sanglotant. Sans grâce, sans esprit, sans beauté, toi tu m'aimeras toujours!... Maxime, mon frère, pourquoi n'as-tu pas gardé mon cœur à toi seul ? Ton amour était si doux, et l'autre fait tant de mal!... Ah! laissez-moi pleurer : je souffre.

Dis-moi que tu m'aimes. J'entends toujours une voix qui me crie : Je ne vous aime pas!

Puis elle me disait :

— Il faut lui pardonner. Qui suis-je, hélas! pour qu'il m'aime? rien qu'une fille des champs. Je n'ai que mon amour, et lui, qu'il a d'esprit, de génie, d'éloquence!... Ah! cruel, pourquoi l'avez-vous envoyé à Paris? que ne l'avez-vous laissé dans nos campagnes? Quel besoin avait-il d'instruction et de science? il m'aimait et j'étais heureuse; et lui aussi était heureux, mon Albert! Rendez-moi sa joie, rendez-moi mon bonheur! C'est vous qui avez fait tout le mal, c'est vous qui nous avez perdus!

Et revenant à moi :

— Grâce! pardonne à ta pauvre sœur! prends pitié de sa peine! Je suis malheureuse, la douleur me rend folle. Cette journée a été si longue! J'ai cru que la nuit ne viendrait pas. Elle venait si vite autrefois, lorsque Albert était entre nous! comme chaque jour qui nous réunissait était court et rapide! Et pourtant, tu t'en souviens, mon frère, nous restions des heures entières sans rien nous dire, et ces heures étaient les plus douces; ou, s'il me parlait, c'était de nos travaux, de nos plaisirs, de notre amour heureux. Lorsque les oiseaux émigraient et que leurs bataillons filaient au-dessus de nos têtes, il me disait : Je voudrais aller avec eux dans les contrées lointaines : je vous en rapporterais des fruits et des fleurs. Ou bien, lorsqu'il était rêveur, il me disait : Je voudrais savoir où vont les nuages qui glissent dans le ciel, où va la laine que les troupeaux laissent aux haies épineuses et qu'emporte le vent, savoir ce que dit le vent aux feuilles des arbres, la Creuse aux cailloux de ses rivières... Et moi j'aimais tout ce qu'il me disait.

Ainsi ma sœur cherchait dans le monde de ses souvenirs Albert, qu'elle ne pouvait suivre dans le monde nouveau où je l'avais jeté. Lorsque nous rentrâmes elle avait une fièvre brûlante, et je passai la nuit auprès d'elle. Cette nuit fut mauvaise aussi pour Albert.

VI.

Rentré dans sa chambre, il appuya sa tête sur le balcon de sa croisée. La nuit était sereine. La lune, qui s'était levée rouge et mate à l'horizon, grimpait lentement sur les peupliers de la prairie; les feuilles, humides de rosée, se détachaient sans bruit, rien ne troublait le recueillement des campagnes. Albert veillait seul au milieu du repos universel. Il alla respirer l'air froid du ciel sur les bords de la Creuse; il mouilla ses pieds dans l'herbe des prés, son front aux branches du verger; las de chercher le calme et de ne pas le trouver, il eut peur des agitations de son âme. Depuis, il me l'a contée bien souvent, cette nuit si paisible dans les champs, si orageuse dans son cœur.

— Mon Dieu, se disait-il en traînant sous ses pas les feuilles mortes du vallon, qu'est-ce donc que ces sensations tumultueuses que vous avez éveillées en moi? Est-ce donc là l'amour, ce feu qui dévore, cette inquiétude qui consume, ce mal qui n'a pas de nom? est-ce donc là le ciel que vous nous avez donné sur la terre? Non, cette femme est votre mauvais ange : je sens encore ses doigts qui brûlent mes lèvres, sa main qui serre mon bras comme une main de fer. C'est Nancy que j'aime, c'est elle que je veux aimer. Vous savez bien qu'elle a reçu ma foi, et qu'un jour nous irons tous deux nous agenouiller à vos autels. Vous le savez, mon Dieu : pourquoi donc, dans les plaintes du vent, dans le bruit des feuilles, dans le murmure de l'eau avez-vous mis le nom d'une autre femme, une autre image dans vos cieux, une autre pensée dans mon âme?... Mais je lutterai; si vous m'aidez je serai fort : je garderai l'amour que j'ai promis... Mais aidez-moi : je suis faible à cette heure; envoyez-moi votre ange de paix, dites au vent de se taire, à la nuée qui passe de revêtir une autre forme et avec vos étoiles tracez un autre nom à la voûte du ciel.

Ainsi ce malheureux jeune homme se débattait entre le remords et l'amour. Comme il arrive toujours dans les âmes honnêtes le remords l'emporta d'abord : Albert s'imposa comme un devoir le bonheur de Nancy, il jura solennellement de ne plus revoir madame de Sommerville. Il ignorait, hélas! que le bonheur ne se donne pas, qu'il s'échange, et que le plus impérieux des devoirs, celui qui les domine tous, c'est l'amour.

Cependant madame de Sommerville, qui croyait avoir passé le temps d'aimer, se berçait sans défiance de l'espoir de revoir Albert. Ce jeune homme excitait vivement sa curiosité; la curiosité chez les femmes, c'est déjà de l'amour, ou plutôt n'est-ce pas tout l'amour? Et puis, madame de Sommerville était piquée au vif par l'espèce d'éloignement qu'Albert avait ressenti pour elle.

L'amour, chez certaines femmes, ne naît souvent que de la difficulté de l'entreprise : l'amour de ces femmes est comme la mort : il ne frappe que ceux qui le fuient, il n'évite que ceux qui le cherchent. L'intérêt qu'avait voué madame de Sommerville à Albert sur la foi de notre affection pour lui prit donc, dès le premier jour de leur entrevue, un caractère plus romanesque et plus tendre. D'ailleurs Albert se présenta à Anzème avec des séductions qu'Aurélie ne soupçonnait pas : elle avait compté sur un étudiant robuste, un héros du quartier latin exhalant à vingt pas une forte odeur de science et de tabac, ne rêvant que

procès, servitude et murs mitoyens; elle trouva un jeune homme élégant et beau, franc jusqu'à la rudesse, timide jusqu'à la gaucherie, enthousiaste comme elle, admirant ce qu'elle admirait, aimant ce qu'elle aimait, comme elle passionné pour les arts, les sentant avec âme, en parlant avec goût, jeune homme sans talent d'ailleurs, ayant effleuré en dix mois plusieurs spécialités et n'en possédant aucune, paré de toutes les qualités de son âge et n'ayant pas une vertu, enfant de deux jours qu'Aurélie eût laissé passer inaperçu dans un cercle, et qui lui apparut dans ces campagnes comme l'un des rêves les plus poétiques de sa jeunesse. A la campagne, lorsqu'il pleut ou que l'ennui pèse sur nous, nous souhaitons la bienvenue à tout ce que le hasard nous envoie; tout est bon, tout est beau; il n'est pas de livre insipide ni de visiteur incommode. Enfin que vous dirai-je? madame de Sommerville avait fait saigner les blessures d'Albert par les paroles hasardées : se sentant coupable envers lui, elle se crut obligée à l'aimer. Le cœur est si habile à concilier ses passions et ses devoirs!

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Albert reparût au château. Madame de Sommerville, qui allait souvent à Saint-Léonard pour prendre ses lettres au débotté du courrier, ne manqua jamais, durant tous ces jours, de venir de la ville à La Baraque, peut-être dans l'espoir d'y rencontrer Albert. Elle nous aimait bien toujours, mais notre intimité ne lui offrait plus rien d'inattendu, il fallait à ce cœur frappé d'atonie des excitants, qu'il ne trouvait pas dans notre vie simple et bourgeoise. Quel que fût son espoir, elle ne rencontra pas Albert : il ne venait plus que le matin à La Baraque, pour avoir des nouvelles de Nancy, et il s'en retournait presque aussitôt, toujours sous quelque prétexte d'études et de travaux. Madame de Sommerville l'attendait vainement le reste du jour, et le soir, pour se rendre à Anzème, elle repassait par la ville.

Il résulta de tout ceci qu'Albert devint pour Aurélie une préoccupation continuelle, et que la passion de ce jeune homme grandit en raison des efforts qu'il s'imposa pour la vaincre. Bientôt il ne lutta plus qu'à demi : sans renoncer d'abord au projet d'éviter madame de Sommerville, il ne chercha plus à la repousser de son cœur, il le laissa envahir tout entier par elle.

Lorsqu'il l'avait vue, le matin, passer à cheval dans le sentier pour se rendre à la ville, il ne savait comment tromper la mortelle longueur du jour; les heures se traînaient, le soir n'arrivait pas. Enfin, lorsque l'ombre de ses peupliers s'allongeait sur l'herbe du pré, il allait se blottir derrière la haie et prêter l'oreille au bruit de la route; et, lorsqu'à travers les voix confuses des troupeaux qui revenaient des pacages, les aboiements des chiens et les chants des bouviers, il entendait au loin le galop d'un cheval, alors il se disait que le jour avait été bien rapide, que la nuit était venue bien vite; et, à mesure que ce galop approchait, son cœur battait avec plus de violence : il le sentait bondir dans sa poitrine comme s'il eût voulu rompre son enveloppe, et il était là, derrière son buisson, craintif et tremblant sous le pas nerveux de ce cheval comme un oiseau sous l'influence magnétique du chien qui le tient en arrêt. Cortès passait enfin, il s'éloignait. Alors Albert élevait la tête au-dessus de la haie, et il la voyait, elle, qui fuyait, belle et rapide, dans l'air bleu du soir. Il rentrait plein de son image, et dans ses rêves de la nuit il voyait encore le corsage blanc d'Aurélie glisser à travers le feuillage comme un beau lis emporté par le vent.

D'autres images passaient dans ses rêves : c'était Nancy, pâle et mourante, qui venait s'aseoir à son chevet; elle était vêtue d'un linceul, et elle lui disait : Vous vous êtes bien empressé de me donner ma robe de fiancée!... Elle avait sur la tête une couronne d'immortelles et de cyprès, et elle lui disait : C'est ma couronne de mariée que vous m'avez tressée vous-même... Ses joues étaient caves, son teint plombé, ses yeux brûlés de larmes, et elle lui disait : Voilà la parure de noces que vous m'avez apportée de Paris... Albert voulait l'enlacer de ses bras, mais il ne trouvait que mon ombre menaçante qui lui demandait ce qu'il avait fait de ma sœur. Une voix impitoyable harcelait son sommeil, et, lorsqu'il se réveillait, son oreiller était mouillé de pleurs.

C'était alors que le remords ranimait son amour pour Nancy et le ramenait à La Baraque. Parfois alors cet amour expirant jetait de vives étincelles : Albert partait de sa demeure tout plein d'ardeur et de jeunesse; son esprit était absorbé par une seule pensée gracieuse, douce, ravissante, mais vague, incertaine, mystérieuse : il voyait Nancy, il entendait sa voix; il s'enivrait de l'air du matin; il franchissait comme un enfant les haies et les fossés pour arriver plus vite; il lui semblait qu'une âme toute nouvelle habitait en lui, qu'il allait retrouver près de ma sœur ses fraîches émotions d'autrefois... Mais lorsqu'il arrivait, il sentait un monceau de glace qui tombait sur sa flamme, les paroles d'amour qu'il avait toutes prêtes se figeaient sur ses lèvres, il s'en retournait confus, humilié et triste jusqu'à la mort.

Ceux qui nous ont fait de la mobilité des affections un passe-temps doux et facile, ceux-là ont menti, croyez-moi : l'inconstance porte sa peine avec elle-même : c'est le remords de ruiner un bonheur

qui commence toujours par prétendre à l'éternité.

Pour Nancy, elle était calme et résignée. Lors même qu'Albert était absent, elle ne laissait pas échapper une plainte; la pâle maigreur de son visage révélait seule les douleurs qui la ravageaient. Elle ne s'avouait pas encore la passion d'Albert pour madame de Sommerville, mais un instinct secret la lui murmurait tout bas. Elle se rappelait avec effroi les séductions de beauté, de cœur et d'esprit qu'avait déployées Aurélie devant ce jeune homme, et, bien qu'Albert eût déclaré le lendemain à La Baraque que cette femme lui déplaisait et qu'il était résolu à ne plus la revoir jamais, Nancy avait compris vaguement que son ami cherchait à la tromper ou à se tromper lui-même. Pour moi, je voyais tout et je ne pouvais rien. Madame de Sommerville ignorait seule le drame lamentable qui se passait dans nos cœurs, elle interrogeait avec sollicitude le dépérissement de Nancy, ma tristesse et l'absence d'Albert.

— Que se passe-t-il entre vous ? me demanda-t-elle un soir que ma sœur était absente. Qu'est devenu ce bonheur dont vous m'aviez tant parlé, cette sainte affection qui vous liait tous trois, cette gracieuse union qui vous souriait dans l'avenir ? Nancy dépérit de jour en jour; l'éclat de la jeunesse a pâli sur ses joues, son front se plisse, l'azur de ses yeux se ternit; Albert se retire de vous, et vous, Maxime, vous êtes sombre comme le donjon du château d'Anzème. Soyez donc heureux, mes amis! que je puisse mettre votre bonheur à la place de celui qui me manque! Voyons, qu'y a-t-il entre vous ? J'ai pris ma part de vos joies, j'ai droit à partager vos douleurs. D'ailleurs je suis votre mère, mes enfants; vous le savez bien, vous, Maxime.

Ces paroles me touchèrent : je lui confiai comment Albert était revenu de Paris, abattu, découragé, flétri. Madame de Sommerville s'intéressa singulièrement à ces douleurs, que je lui représentais cependant sans fleur de poésie aucune : j'avais compté sur sa sévérité, je ne trouvai en elle qu'une douce pitié pour Albert, une indulgence plus que maternelle pour ses égarements.

— Vous comprenez aisément le reste, ajoutai-je : Albert est triste et nous évite ; sa tristesse navre ma sœur, sa froideur la tue; et moi, témoin de tous ces maux, je suis sombre parce que je me sens inhabile à les guérir.

Aurélie ne m'écoutait plus : elle repassait dans son esprit tout ce qu'elle savait d'Albert, tout ce que je lui en avais dit, tout ce qu'elle en avait deviné.

— Oui, dit-elle enfin en se parlant à elle-même, c'est une de ces âmes venues trop tôt ou trop tard sur notre terre maudite. Pourquoi Dieu, en les exilant, leur a-t-il laissé un souvenir du ciel? pourquoi a-t-il mis en elles cette soif brûlante du bien, si le désert où il les a jetées n'a pas de source pour les abreuver ? pourquoi des besoins avides, s'il a soufflé la stérilité dans leurs champs? pourquoi ces rêves de l'infini dans ce monde égoïste et borné ?... Vous demandez, Maxime, pourquoi ces âmes se plongent avidement dans la douleur : c'est que la douleur seule n'a pas de bornes ici-bas, c'est qu'elle seule est infinie, c'est que dans son abîme sans fond nous faisons chaque jour des découvertes nouvelles. Le bonheur s'apprend si vite !... on s'en lasse de même : les sentiers en sont si frayés, si battus, si limités ! Ceux de la douleur s'allongent incessamment sous nos pas, et nul voyageur n'en a trouvé la fin. Vous ne savez donc pas tout ce qu'il y a de séduction dans la souffrance, qu'il est doux de la caresser, de la sentir grandir sous nos caresses, de la couver comme un trésor? Elle seule ne nous manque jamais; c'est notre amie fidèle, notre compagne de tous les instants; elle a toujours à nous confier quelque secret nouveau, quelque nouveau mystère. On sait le bonheur à vingt ans; on apprend toujours à souffrir.

— Madame, lui dis-je, Albert vous comprendrait mieux que je ne saurais le faire : moi je ne suis qu'un pauvre jeune homme : je cultive mes coteaux de blé noir, mes champs de seigle et de colza; je prie Dieu par mes actions, je soutiens ma sœur par mon travail. Lorsque ma sœur est heureuse je suis heureux, et je ne me lasserais pas d'une éternité de ce bonheur. Pour la souffrance, madame, je ne puis connaître ses joies : je n'ai de douleur que celles de Nancy.

— Maxime, me dit madame de Sommerville, vous valez mieux que moi.

— C'est que je sais moins que vous, madame.

— Heureux donc ceux qui ne savent pas !

VII.

Il arriva qu'un soir Albert attendit vainement derrière la haie du sentier : madame de Sommerville ne revint pas. Le ciel était chargé de nuages, de vifs éclairs sillonnaient l'horizon, Albert entendait autour de lui la pluie qui tombait en larges gouttes sur les feuilles. Il alla s'asseoir dans sa chambre devant un grand feu de bruyères. Sa lampe brûlait sur la table, ses deux chiens dormaient, à moitié couchés dans les cendres. Albert était seul : sa nourrice était allée la vieille à Saint-Léonard pour soigner une de ses filles qui se mourait de la poitrine.

L'inquiétude et l'ennui le rongeaient : il prit un livre et l'ouvrit. C'était l'*Emile*, qui renfermait encore les fleurs desséchées d'Aurélie. Albert les porta à ses lèvres; puis, au souvenir de Nancy, il

les froissa avec colère. Il voulut écrire, et il brisa sa plume; il se jeta sur son lit et pleura. Ses deux chiens vinrent lui lécher les mains, mais il les repoussa avec humeur, et les pauvres bêtes s'en retournèrent, tête baissée, s'étendre dans les cendres de l'âtre.

L'orage venait d'éclater : le tonnerre roulait dans la nue, la pluie fouettait les vitres d'Albert, et le vent, déchaîné dans les campagnes, semblait devoir à chaque instant emporter la maison du sentier avec les bruyères déracinées de la montagne; les tuiles du toit volaient en éclats; l'ouragan fracassait les grands arbres; les torrents, grossis par l'eau du ciel, bondissaient sur le flanc des coteaux.

Albert écoutait avec joie ces cris de la tempête, qui semblaient répondre aux agitations de son âme. Il allait s'endormir, bercé par les sifflements de la bise, lorsqu'il se dressa tout-à-coup sur son lit, et ses deux chiens se levèrent en grondant.

C'est le vent, dit Albert en retombant sur sa couche... Mais presque aussitôt plusieurs coups retentirent à sa porte, les chiens se mirent à aboyer avec force. Albert s'élança de son lit et courut ouvrir.

— Je viens vous demander l'hospitalité, dit une voix qui le fit tressailir des pieds à la tête.

— Qui que vous soyez, répondit le jeune homme en s'appuyant contre le chambranle de la porte, vous êtes le bienvenu chez moi.

Et lorsqu'il eut rallumé sa lampe, que le vent avait éteinte en s'engouffrant dans l'appartement, il reconnut madame de Sommerville qui se tenait auprès de lui.

— Vous ici, vous, madame! s'écria-t-il en reculant d'effroi.

— Oui, dit-elle en se laissant tomber dans le fauteuil d'Albert : l'orage m'a surprise comme je sortais de Saint-Léonard. J'ai cru pouvoir gagner Auzème; mais Cortès se cabrait à chaque pas et refusait d'avancer. Tenez, le pauvre animal piaffe à votre porte : ne sauriez-vous l'abriter sous quelque hangar ?

Albert sortit pour lui obéir. Lorsqu'il rentra, madame de Sommerville avait quitté sa jupe d'amazone, et présentait au feu ses mains glacées. Il ranima les cendres presque éteintes, jeta dans le foyer deux fagots de bois sec qui donnèrent bientôt une flamme joyeuse; puis il fit prendre à madame de Sommerville quelques gouttes d'une liqueur qu'il devait aux soins de sa vieille nourrice.

— C'est une hospitalité bien pauvre! dit-il en la regardant avec amour.

— Il n'est pas de pauvre hospitalité, répondit Aurélie.

Et, comme Albert se tenait à quelque distance d'elle et la couvrait de son regard :

— Asseyez-vous près de moi, ajouta-t-elle. La pluie tombe encore par torrents; Frank est allé prévenir mes gens afin qu'ils n'aient aucune inquiétude : laissons le vent siffler et causons.

— Pourquoi ne vous ai-je pas revu? continua Aurélie en le faisant asseoir près d'elle. Ne m'avez-vous point pardonné et m'en voulez-vous encore? Soyez donc indulgent, monsieur! Pourquoi délaisser vos amis? pourquoi si triste et si sauvage? Triste, vous qui commencez la vie, qui n'en savez rien encore! vous, jeune homme, triste déjà! Comment seront les vieillards?

Albert s'enhardit et causa. Il conta son existence abandonnée, ses rêves de bonheur, ses désenchantements rapides; il le fit avec charme. Il parla de la solitude de son cœur, des élans de son âme vers l'être mystérieux qui devait lui révéler la vie; il le fit avec feu. Puis il dit sa vie de Paris, ses luttes, ses misères, les froides réalités sous lesquelles il s'était débattu vainement. Aurélie fut émue. Ce n'étaient cependant que les éternelles lamentations dont nous fatiguons tous le ciel à vingt ans; mais il y a tant d'attrait pour les femmes dans ces douleurs vulgaires que pas une d'elles peut-être n'a résisté à la séduction de consoler un grand homme méconnu, de venger un Bonaparte bourgeois des injustices de la destinée.

Je ne sais rien de pernicieux et de fatal au repos des ménages comme ces petits jeunes gens qui trafiquent de leurs douleurs, et s'en vont partout chantant le second livre de leur Énéide à quelque Didon nouvelle, ou contant leurs campagnes comme Othello aux pieds de Desdémone. C'est un système de séduction qui manque rarement son but : il y a tant de niaise pitié, tant de crédule générosité dans le cœur de la femme! le malheur offre tant d'appâts à ces âmes faciles! il est si doux pour elles de guérir et de consoler, de fermer une plaie avec une larme, de sécher des pleurs avec un sourire! elles sont si fières de se poser en rivales de la fatalité, de jouer pour nous le rôle de la Providence!

Madame de Sommerville s'abandonnait follement au dangereux plaisir d'écouter Albert. Elle le voyait si jeune et si pressé de vivre, et elle se sentait si vieille et si fatiguée de la vie, son âme et sa beauté lui semblaient si flétries et si impuissantes, l'une à ressentir l'amour, l'autre à l'inspirer, qu'elle ne songeait pas à s'effrayer du charme qui la suspendait aux lèvres de ce jeune homme. Elle pleurait à ses tristesses, et souriait à ses ambitions naïves, s'enivrait de ses moindres paroles, le ramenait avec art au récit des mêmes faits ou l'arrêtait avec sollicitude sur les détails qu'il n'allait qu'effleurer.

Albert, de son côté, s'enivrait du nouvel intérêt qu'il éveillait dans le cœur de cette femme. J'avais effarouché ses rêveries par ma rudesse; Nancy avait

humilié sa douleur en ne la comprenant pas ; il trouvait enfin une nature pleine de sympathies pour la sienne, qui accueillait ses plaintes, et choyait ses erreurs comme les travers d'un enfant gâté. Dès cet instant son amour pour Aurélie ne connut plus de terreurs ni d'hésitations, et Nancy acheva de mourir dans la pensée de son ami, sans y laisser un remords ni peut-être un regret.

— Ainsi, dit madame de Sommerville, vous vous êtes élevé sans famille, vous avez grandi sans affections? une mère ne s'est pas assise près de votre berceau, et jamais ses baisers n'ont essuyé vos yeux? Cela est bien triste, pauvre enfant!

— Vous me rappelez, répondit Albert, le seul souvenir du bonheur que le ciel ait mis, comme un rayon de soleil, dans mon enfance. Un soir (c'était comme à présent vers la fin de l'automne) je jouais dans le verger avec la fille de ma nourrice; j'étais bien jeune alors. Mon père adoptif était à la ville, ma nourrice tournait son rouet sur le pas de la porte. Vers la nuit un étranger m'aborda avec curiosité, s'informa de mon nom, de mon âge, et m'entraîna, sous je ne sais quel prétexte, dans le sentier. Lorsque nous fûmes à quelque distance je trouvai une carriole, au fond de laquelle on me fit monter malgré mes cris. La voiture roula durant trois heures par une nuit obscure. Lorsqu'elle s'arrêta je me sentis soulevé par deux bras vigoureux, et, après avoir traversé de longs corridors noirs, je me trouvai tout à coup dans un salon, où je fus ébloui par l'éclat des lumières. J'allais m'esquiver par la porte entr'ouverte, mais elle se ferma sur moi, et une femme que je n'avais pas aperçue en entrant m'enlaça de ses bras, me couvrit de baisers en m'appelant son cher Albert. Elle était belle comme vous, madame, sa voix douce comme la vôtre. Bien des jours ont passé depuis, mais je ne l'ai point oubliée, cette voix aimée qui n'a parlé qu'une heure à mon oreille, et qui est restée comme une mélodie dans mon cœur.

— Cette femme était votre mère? demanda madame de Sommerville,

— Elle m'appelait son enfant. Lorsqu'on vint m'enlever à ses caresses elle me pressa convulsivement sur son cœur. Mon seul bonheur! disait-elle en pleurant, te reverrai-je encore en cette vie? et, si Dieu ne pardonne pas, nous retrouverons-nous dans l'autre?... Je sentais ses larmes couler sur mes joues, et les miennes coulaient aussi. On m'arracha de ses bras, et la même carriole me ramena, la même nuit, aux lieux où elle m'avait pris. Mon père adoptif, qui n'était pas étranger, j'imagine, aux événements de cette soirée romanesque, n'a jamais éclairci l'obscurité qui les enveloppait, et je n'ai plus revu cette femme que dans mes rêves.

— Et n'avez vous jamais tenté de retrouver les sentiers qui vous avaient conduit vers elle?

— Mille fois, mais toujours en vain; je ne reconnaîtrais pas même la demeure où je fus mystérieusement introduit. Mais, si le hasard me ramenait dans ce salon où j'ai passé une heure à peine, je le reconnaîtrais infailliblement à la décoration, dont les moindres détails sont aussi présents à ma mémoire que si deux jours seulement s'étaient écoulés depuis cette nuit solennelle.

— Et ne l'avez-vous jamais maudite cette femme qui vous a délaissé?

— Jamais! j'ai fait des vœux pour elle, afin que, séparés ici-bas, nous puissions nous retrouver là-haut.

— Et si Dieu vous la rendait, ne la repousseriez-vous pas?

— Je lui dirais à genoux de me pardonner les pleurs qu'elle aurait versés pour moi. Mais Dieu ne me la rendra pas, madame : c'est moi qu'il appellera vers elle.

— Morte? demanda Aurélie.

— On me l'a dit; et cependant l'espoir de la retrouver en ce monde ne s'est jamais éteint dans mon cœur. Oh! madame qu'il doit être doux d'avoir une bonne mère!

— Oui : il est si cruel d'en avoir une mauvaise! répondit Aurélie d'un air sombre.

Ils restèrent longtemps abîmés dans la mélancolie de ces souvenirs. Madame de Sommerville avait appuyé son front sur ses mains, et des perles humides glissaient le long de ses doigts. Était-ce la pluie qui découlait encore de ses cheveux mouillés par l'orage, ou des pleurs qui tombaient de ses yeux? Albert la regardait en silence.

— Mais, monsieur, dit-elle enfin, il y a bien après tout quelque ingratitude dans votre fait, et Maxime a raison peut-être : votre enfance a été cruellement abondonnée, mais votre jeunesse a trouvé des amis, et vous les oubliez, il me semble. Vous entrez dans la vie appuyé sur deux cœurs fidèles, et vous vous laissez défaillir! vous avez l'amour d'un ange et l'amitié d'un homme, et votre âme n'est pas satisfaite! Je crains, mon enfant que vous ne soyez ingrat.

— L'amitié de Maxime est bien rude, répondit Albert, et l'amour de Nancy...

Albert rougit et n'acheva pas; il demeura tout craintif sous le regard d'Aurélie.

— Eh bien! oui, s'écria-t-il enfin en se levant, oui, je suis ingrat, oui, je suis bien coupable et Maxime a raison. Vous aussi, condamnez-moi, madame : je ne suis pas digne de votre affection. Repoussez-moi donc, vous tous qui m'avez aimé! N'étais-je pas maudit en naissant?... Oui, je souffre, oui, je suis malheureux!... Pourquoi, et

qui pourrait le dire? Hélas! je l'ignore moi-même: je ne sais pas le mal qui me consume : je suis malheureux de n'être pas heureux. Est-ce ma faute si j'ai pris pour de l'amour le besoin d'aimer qui tourmentait ma jeunesse? J'aimais Nancy, je le croyais du moins : pourquoi Maxime m'a-t-il exilé de ces campagnes? J'étais bon et si pur alors! C'est Maxime qui m'a perdu.

Albert avait appuyé son front sur la pierre de la cheminée, et madame de Sommerville s'était approchée de lui pour le consoler.

— Vous qui m'accusez, ajouta-t-il amèrement, vous ne savez pas combien est terrible l'agonie d'un amour qui s'éteint! vous ne savez pas qu'il nous brise de ses convulsions dernières, et que nous ne l'arrachons pas de notre sein sans qu'il emporte avec lui quelque lambeau de notre cœur saignant... Vous êtes sans pitié, madame, et moi je suis bien malheureux!

— Oh! du moins, s'écria madame de Sommerville émue en s'emparant de la main du jeune homme, vous aurez désormais une âme inquiète qui veillera sur vous sans cesse, une âme amie de vos douleurs, une destinée fraternelle qui réfléchira vos beaux et vos mauvais jours. Albert, ne me repoussez pas, ne soyez pas sans pitié pour vous-même!

A ces mots Albert, éperdu, se retourna vers madame de Sommerville, prêt à tomber à ses pieds et à lui dire son amour; mais la contenance d'Aurélie était si noble et si sereine, il y avait tant de confiance et de chasteté dans la tendresse qu'exprimait son visage, tout son aspect était si calme et si maternel, qu'Albert s'arrêta tremblant devant elle; car telle était cette femme : si pure et si chaste qu'elle manquait de pudeur; mais l'abandon de ses manières ne permettait jamais aucune liberté, et la réserve la mieux étudiée l'eût entourée de moins de respect que ne le faisait le laisser-aller de sa personne.

— Vous reverrez vos amis, dit-elle d'une voix caressante. Soyez bon avec ceux qui vous aiment : ménagez le cœur de Nancy, rendez justice à celui de Maxime; et, lorsque vous aurez des douleurs que l'un accueillera sans les comprendre, que l'autre comprendra sans les accueillir, alors venez à moi : ce cœur vous sera toujours ouvert. D'autres plus heureux vous apprendront le bonheur : moi je vous dirai la vie, je vous aiderai à souffrir.

Cependant le vent ne soufflait plus, la pluie avait cessé, et la lune livide se montrait à travers les nuages, qu'elle bordait d'un pâle liseré d'argent.

— Il faut nous séparer, dit madame de Sommerville en regardant le ciel.

— L'orage s'est apaisé bien vite! s'écria le jeune homme.

— Oui, dit Aurélie d'un air distrait en revêtant son amazone. Je n'oublierai jamais votre bonne hospitalité.

— C'est l'hospitalité dont parle la fable, répondit Albert. Deux pauvres bûcherons ouvrirent un soir leur porte à un voyageur surpris par la tempête : ils avaient jusque là vécu pauvres et misérables, et la fable raconte qu'ils furent heureux le reste de leurs jours.

— Ne soyez donc plus triste, murmura madame de Sommerville d'une voix presque suppliante en sortant de la chambre d'Albert. Vous ne serez plus triste, ajouta-t-elle avec un ton d'autorité maternelle, en appuyant son petit pied sur la main du jeune homme; et, en s'élançant sur Cortès, elle baisa Albert au front. Albert voulut la presser dans ses bras, mais elle avait disparu comme une ombre, il n'entendit pas même les pas d'un cheval, qui s'enfonçaient sans bruit dans le sable humide du sentier.

— Pauvre enfant! se disait madame de Sommerville en galopant vers Anzème, pauvre enfant éprouvé si jeune, je serai ton amie, je te soutiendrai dans ce rude pèlerinage que tu commences à peine et qui va s'achever pour moi; je signalerai à ton inexpérience les abîmes où tu te perdras, les rares ombrages sous lesquels tu pourras reposer ta tête : j'écarterai de tes pieds les ronces du chemin, et peut-être arriveras-tu au terme de la course moins fatigué et moins saignant que moi!

Et, pendant que madame de Sommerville couvrait ainsi de la poésie du dévouement et du désintéressement de l'amitié un sentiment plus vif et plus profond, Albert veillait, et son âme insatiable interrogeait l'avenir avec anxiété. Il se rappelait avec effroi la paisible tendresse de madame de Sommerville : ce bienfait, qu'il eût envié la veille, ne faisait plus qu'irriter son impatience, et, las déjà de ces premières félicités, il s'élançait avidement vers des joies plus enivrantes.

VIII.

Le lendemain, et depuis, chaque jour nous réunit tous quatre à La Baraque. Albert prenait, le matin, madame de Sommerville à Anzème, et tous deux venaient passer la journée près de Nancy, qui, consumée par une fièvre lente, ne pouvait plus aller au delà du verger. Albert se montrait bon et affectueux pour elle, mais notre intimité se ressentait de la contrainte qui pesait sur nous tous.

Madame de Sommerville avait conservé seule la sérénité d'âme que nous avions perdue. Son cœur s'était usé sans retirer aucune leçon de la vie : son esprit avait gardé toute l'imprévoyance du jeune âge, et, simple et naïve comme un enfant ou comme un vieillard, elle ne soupçonnait pas plus l'amour

d'Albert qu'elle ne songeait à se préserver de celui qu'elle éprouvait pour ce jeune homme. L'avenir, le lendemain, elle n'avait jamais su ce que c'était. Créature mobile et passionnée, elle déployait follement sa voile au souffle capricieux de ses impressions passagères, sans qu'il lui vînt jamais à l'idée d'y obéir ou de s'en défendre. Dévorée de la soif de l'inconnu, la curiosité résumait sa vie tout entière. Aussi que d'affections avaient dû naître et mourir dans ce cœur sans y laisser plus de traces que les nuages sur l'azur du ciel! que d'amitiés toutes faites sacrifiées à des amitiés à faire! Créature bizarre d'ailleurs, elle avait trouvé le moyen de se retirer du monde sinon avec un grand fonds d'expérience, du moins avec une grande dose d'amertume, grâce à la merveilleuse facilité qu'elle avait de se croire trahie par les amis qu'elle abandonnait. C'était toutefois une belle et riche nature, chez qui le mal ne résultait que de l'exaltation du bien; organisation complète si le cœur n'eût été misérablement appauvri par la tête; mais l'imagination de cette femme l'avait de bonne heure emportée si loin au delà du vrai que les trésors de la réalité durent bientôt ne plus lui suffire, et que l'ennui dut développer, souvent jusqu'à l'extravagance, l'instinct des grandes choses que Dieu avait mis en elle, organisation funeste dans une époque où les grands vices et les grandes vertus sont également impossibles.

Nancy, plus clairvoyante, s'apercevait bien de l'amour d'Albert pour madame de Sommerville; mais elle ne se plaignait pas, elle : elle savait souffrir et se taire; jamais elle n'adressait de reproches à son ami, et, lorsque celui-ci l'interrogeait timidement sur ses souffrances, elle ne répondait que par un mélancolique sourire.

La présence d'Albert aggravait son état, mais Nancy n'y eût pas renoncé sans mourir : l'infortunée espérait encore. Vainement chaque jour ajoutait à son mal; chaque soir elle se disait : Demain il m'aimera peut-être..... Elle était si prompte à s'abuser! un sourire, un regard, un mot affectueux d'Albert assoupissaient tant de douleurs et réveillaient tant d'espérances! Ah! bienheureux les esprits rigides qui ont fait un crime aux amants délaissés de n'avoir pas compris et prévenu l'abandon qui les menaçait! Ils ne savent pas combien est opiniâtre, énergique et tenace l'amour indigné, cet amour odieux qui nous fait sans force, sans dignité, et ne nous laisse que la honte et le mépris de nous-mêmes! Entêté et vivace, il s'attache comme le noyé à toutes les herbes du rivage; comme le condamné, il refuse de croire à l'arrêt ui le tue, il ne veut pas mourir. Sa vie, c'est la tempête : un coup de vent l'abat, un rayon de oleil le relève; un flot le porte au ciel, l'autre le précipite et l'abîme.

C'était cette vie de hauts et de bas qui brisait ma sœur et l'inclinait vers le tombeau; mais la mort ne l'effrayait pas. Chaque matin, assise devant la glace qui l'avait autrefois reflétée si fraîche et si belle, elle étudiait avec complaisance les ravages de la douleur sur sa pâle et maigre figure, et elle éprouvait une secrète joie à ne plus retrouver que l'ombre d'elle-même, à voir son teint livide, ses yeux ternes, ses lèvres flétries; car tel est le dernier espoir des amants malheureux : ressaisir par la pitié le cœur qui leur échappe, ou mourir pour se venger de l'infidèle.

Albert ne se dissimulait pas la cause du dépérissement de Nancy. Il en souffrait sans doute, mais sa passion nouvelle ne lui laissait guère le loisir de s'occuper de toutes ces misères. Envers tout ce qui n'est pas l'être aimé c'est quelque chose de si égoïste et de si brutal que l'amour.

Pour moi, je sentais qu'avec la présence de ce jeune homme il n'était pas de guérison possible pour ma sœur, et j'attendais avec impatience l'ouverture des cours à Paris. Lors de son premier départ je n'avais intéressé que sa tendresse pour Nancy; cette fois je ne m'adressai qu'à son amour pour lui-même : en lui rendant compte de la gestion de ses biens durant son absence, je lui montrai que les dettes de M. Saint-Estève avaient absorbé une partie de sa fortune, et que le chiffre de ses revenus était bien au-dessous de nos présomptions antérieurs. La nécessité le pressait, le travail était pour lui une condition d'avenir.

Il n'y avait donc dans notre petite colonie qu'une seule existence qui ne fût pas réellement troublée : c'était celle qui les troublait toutes. Comme la pierre qui tombe dans un lac et en dépolit le cristal, madame de Sommerville avait pour jamais peut-être altéré la limpidité de notre bonheur; et cependant elle était le seul lien qui existât encore entre nous; c'était elle qui nous rassemblait chaque jour sous le même toit, elle qui ramenait Albert vers Nancy, elle qui faisait luire quelques éclairs de vie sur nos réunions silencieuses; sans elle la position n'eût pas été tenable entre ma sœur, Albert et moi. Il s'était bien établi entre nous une convention tacite de ne jamais renier hautement les projets qui nous avaient souri; mais cette convention jetait sur nos relations une contrainte qui les aurait rendues odieuses, si madame de Sommerville ne nous l'eût fait oublier parfois. Sa présence soutenait notre intimité chancelante, et, grâce aux charmes de son esprit, à l'égalité de son caractère souple et conciliant, nous pouvions passer de longues heures ensemble sans toucher à des questions délicates qui nous auraient blessés tous trois.

Ce dernier lien se brisa.

Nous étions arrivés à la fin d'octobre. Nancy ne

se levait plus : la fièvre avait pris un caractère plus grave ; nous ne quittions plus le lit de la malade. Chaque matin voyait Albert et Aurélie arriver à La Baraque, chaque soir les voyait se retirer ensemble. Chose triste à dire et qu'ils ne s'avouaient pas à eux-mêmes, c'est que la maladie de Nancy se prêtait merveilleusement aux intérêts de leur amour, et que dans la sollicitude qui les conduisait près de ma sœur se glissait imperceptiblement la joie de se voir à toute heure, de se retrouver tous les jours ! Chose triste, c'est que cet amour grandissait auprès de sa victime, et que la victime en suivait elle-même les progrès et le développement !

Il est vrai que devant moi les sympathies d'Albert et d'Aurélie n'osaient se révéler qu'à demi ; mais lorsqu'ils s'éloignaient le soir ; lorsque, seuls au milieu des campagnes, ils allaient sous le ciel étoilé, entre les haies effeuillées du sentier, et que, libres de ma froide raison, ils ne craignaient plus de la voir tomber lourdement dans la poésie de leurs discours, oh ! alors, que de sublimes aberrations ! que de plaintes ascétiques, que de mystiques souffrances ne devaient-ils pas échanger dans le silence de nos nuits d'automne ! que de vagues regrets, que de confuses espérances murmurés à l'ange de la rêverie ! Comme ces deux âmes devaient s'éteindre et se confondre dans les mêmes joies et dans les mêmes douleurs, s'égarer d'un même vol dans les champs parfumés de leurs songes ! Plus d'une fois les premiers feux du jour trouvèrent ces deux enfants errant encore sur nos coteaux au milieu des brumes de la Creuse.

Eh bien ! nous touchions à la fin de l'automne, et durant ces courses nocturnes, qui eussent scandalisé toutes les pudeurs du département, l'amour d'Albert n'avait point osé se révéler à madame de Sommerville, celui d'Aurélie ne s'était point encore révélé à lui-même. Ce n'était pas seulement sa timide gaucherie de jeune homme qui arrêtait l'aveu de la passion sur les lèvres d'Albert, c'était aussi un sentiment de réserve et de délicatesse qui lui venait du misérable état de Nancy. Et puis il y avait dans la tendrese de madame de Sommerville quelque chose de si viril que sa tendresse, à lui, en était effrayée.

Honteux enfin de son rôle d'enfant (il me l'a confié depuis), las de lutter et de souffrir, impatient d'amour, mais redoutant surtout de passer pour un sot, il fit un jour à son amour-propre, près de ma sœur presque mourante, le serment de tout déclarer le soir même à madame de Sommerville en retournant à Anzème. Mais ce soir-là Albert retourna seul ; et cependant le lendemain madame de Sommerville n'avait plus rien à apprendre.

La journée avait été mauvaise pour Nancy : sa tête était embrasée, sa voix brève, son regard brillant ; l'air entrait avec peine dans ses poumons brûlés ; son pouls battait avec une rapidité effrayante. Madame de Sommerville voulut passer la nuit auprès d'elle, Albert partit seul.

La soirée était humide et froide ; l'hiver, qui dans nos contrées précède toujours novembre, blanchissait déjà nos campagnes.

Nous étions assis, madame de Sommerville et moi, devant le foyer, où brûlait un ormeau tout entier. Nous étions seuls près de Nancy ; sa nourrice, qui la veillait depuis plusieurs nuits, reposait. Mes forces étaient épuisées par l'anxiété et la fatigue.

Madame de Sommerville était silencieuse. J'entendais le bruit monotone de la flamme, le cri du grillon dans les fentes de l'âtre, l'eau qui riait au feu dans la bouilloire, la bise qui pleurait aux portes. Mes pensées se troublèrent ; un sommeil de plomb pesait sur mes yeux ; ma tête s'appuya machinalement sur la pierre de la cheminée, mes bras tombèrent le long de mes flancs, et des images confuses glissèrent devant moi : c'étaient mes belles années qui passaient en habits de fête, mes jours sombres en vêtements de deuil... je me retrouvais tout jeune avec ma sœur plus jeune encore, jouant comme deux chevreaux sur la pelouse du verger.... tous mes doux souvenirs s'arrêtaient pour me jeter des fleurs... Puis défilait le cortége plus long des souvenirs amers : mon père mort, ma sœur mourante, amour brisé, amitiés éteintes !... je voyais aussi les ombres de mes amis moissonnés à seize ans... Armand, Alfred, mes amis, oh ! mes frères, est-ce vous ? leur disais-je. Habitants du ciel, que venez-vous faire ici-bas ? Nous venons essuyer tes larmes, disaient-ils, parce qu'autrefois tu as pleuré avec nos mères... Et ils me prenaient par la main pour m'enlever avec eux.

Au milieu de ces hallucinations, je crus entendre la voix de Nancy ; les fantômes évoqués par mon cerveau malade s'évanouirent. Mais ma tête, que j'avais péniblement soulevée, se pencha sur le dos du fauteuil où j'étais assis, mes yeux fatigués clignèrent douloureusement à l'éclat de la flamme, et je retombai dans cet état qui est à la fois la veille et le sommeil : mes facultés veillaient dans mon corps endormi.

Au cri plaintif poussé par ma sœur, madame de Sommerville alla s'asseoir à son chevet.

— Où est Maxime ? demanda Nancy d'une voix faible, sans entr'ouvrir ses lourdes paupières ni soulever sa tête appesantie.

— Il repose.

— Et Albert ?

— Il est parti.

— Et Aurélie? demanda-t-elle encore après un long silence.

— Elle est près de vous, mon enfant.

Nancy se dressa brusquement, regarda madame de Sommerville avec des yeux hagards, murmura des paroles que je n'entendis pas. Il y eut encore un silence, durant lequel elle fut en proie à une agitation violente. Lorsqu'elle eut retrouvé un peu de calme elle attira Aurélie vers elle, et, lui jetant au cou ses bras blancs et amaigris :

— Avant que je meure pardonnez-moi, dit-elle le visage baigné de larmes.

— Vous pardonner ! et quoi donc, pauvre ange? Dieu lui-même, pour vous accueillir, n'aurait pas besoin d'indulgence.

— Ne dites pas cela! dites que vous me pardonnez!

— Chère fille, tu sais bien que mon cœur est pour toi tout amour et tout miséricorde.

— Ne dites pas que vous m'aimez !... Je me fais horreur à moi-même !

— Nancy, ma fille, ma chère bien-aimée!...

— Grâce, Aurélie, grâce pour moi !... J'ai tant souffert par vous!... c'est par vous que je meurs... Pardonnez donc si je vous ai maudite.

— Maudite, enfant!

— Maudite, et je vous hais ! ajouta la malheureuse en cachant sa tête sous la couverture, qui étouffa ses cris et ses sanglots.

Aurélie la découvrit, et, la ramenant vers elle :

— Tu m'as maudite, moi qui t'ai bénie ! tu me hais, moi qui t'aime ! tu meurs par moi, par moi qui donnerais ma vie pour rendre à la tienne tous les trésors de la jeunesse!... C'est la fièvre qui t'égare ; et cependant tes paroles font mal.

— J'ai toute ma raison, dit Nancy d'un air sombre. Ne le sentez-vous pas à mes pleurs ? ajouta-t-elle en portant à ses yeux la main tremblante d'Aurélie.

— Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait? demanda Aurélie avec inquiétude.

— Vous avez mis dans mon sein un serpent qui me ronge le cœur !

— La fièvre vous rend folle.

— Non : c'est la jalousie qui me tue !

Ce fut pour Aurélie la foudre qui frappe et qui éclaire.

— Jalouse ! s'écria-t-elle en joignant les mains.. vous, jalouse!

— De vous.

— De moi, vieille et flétrie!

— Je suis donc bien jeune et bien belle! demanda froidement Nancy en approchant son visage de la lampe qui brûlait auprès d'elle, et en écartant avec ses doigts décharnés les cheveux qui voilaient son front... Voyez, madame: voilà votre rivale ; c'est vous qui l'avez faite ainsi.

Madame de Sommerville poussa un cri déchirant, et, sentant ses jambes se dérober sous elle, son cœur mourir dans sa poitrine, elle tomba, le front sur le lit, les genoux dans la poussière, et elle resta longtemps accablée sous le regard étincelant de Nancy, qui, dans un instant d'exaltation fébrile, laissait couler de son sein tout ce que deux mois de résignation y avaient amassé d'amertume.

— J'ai pris le deuil de mon bonheur le jour où Albert vous a vue pour la première fois, dit-elle d'une voix grave et triste : dès ce jour Albert vous aima.

— Albert ne m'a jamais aimée.

— Il vous aima, poursuivit lentement Nancy; cet amour que j'avais vu naître, je le vis grandir sous mes yeux, et j'en étudiai les progrès sur ceux du mal qui me mène au tombeau.

— Albert ne m'a jamais aimée, répéta Aurélie avec désespoir.

— J'ai bien souffert! continua ma sœur avec une impitoyable insistance. N'être plus aimée de lui, ce n'était que la mort; mais ne plus vous aimer, mais sentir remuer en moi la jalousie, ce mal honteux qui ternit toutes nos pensées, ce fut la perte de mon âme. Oh ! si vous saviez combien je me suis haïe de vous haïr, que de fois j'ai senti tomber en pluie de feu sur mon cœur les malédictions que j'appelais sur votre tête !

— Votre haine n'était qu'une cruelle erreur... Ma fille, revenez à moi, qui vous suis amie et mère.

— Vous avez été sans pitié : chaque jour vous a vue, assise à mon chevet, enivrant Albert de vos charmes. Oublieux de mes maux, l'ingrat ne vivait que pour vous, pour vous qui me faisiez mourir !... Ah ! vous ne m'avez pas épargné vos triomphes, madame !

— Ma fille, revenez à moi ! répétait Aurélie suppliante.

— Chaque matin nous trouvait toutes deux, vous plus belle et moi plus mourante ; on eût dit que vous dérobiez ma jeunesse pour en parer vos grâces et votre esprit, ma jeunesse, mon seul trésor à moi!... Puisse l'amour d'Albert conserver la vôtre éternelle !

— Pauvre égarée ! disait madame de Sommerville en prenant dans ses mains les mains brûlantes de Nancy, Albert ne m'a jamais aimée.

— Il vous aime, vous dis-je ! s'écria ma sœur avec un mouvement d'impatience... et vous l'aimez peut-être.

— Malheureuse, qui vous l'a dit ? s'écria Aurélie en se levant épouvantée.

— Vous l'aimez donc! murmura Nancy d'une voix étouffée en tombant sur sa couche.

A la sombre lueur qu'avaient fait jaillir ces paroles rapides, chacune des deux infortunées venait d'entrevoir le complément de sa fatale destinée.

Ce n'est pas cependant que madame de Sommerville eût ressenti jusqu'alors un amour bien vif et bien profond pour cet autre enfant que nous nommons Albert: non, elle ne l'aimait sans doute que d'une tendresse d'amie, exaltée parfois, et pareille à l'amour parce qu'il y avait de l'amour dans toutes les affections de cette femme.

D'où vient donc qu'une parole jetée au hasard par Nancy ait arraché à Aurélie un cri de passion et d'épouvante? d'où vient qu'un sentiment, jusqu'ici essentiellement maternel, se soit transformé dès lors en un amour impérieux et réel?

C'est que l'imagination, vivement frappée, enfante réellement les maux qu'elle redoute. Si madame de Sommerville n'eût pas prévu d'obstacles à sa passion nouvelle, si cet amour se fût présenté sous un aspect riant, avec des pentes faciles et des sentiers frayés, madame de Sommerville n'aurait point aimé Albert; mais en l'aimant elle enlevait l'amant à l'amante, elle ployait comme un roseau Nancy qu'elle avait appelée sa fille, elle semait dans nos existences le trouble et la désolation: elle eut peur de l'aimer, elle l'aima.

Nous sommes si fiers d'ailleurs d'attirer sur nous les malédictions d'en haut, notre vanité s'arrange si bien de nos douleurs, nous avons tous des prétentions si singulières au privilége du malheur, que madame de Sommerville éprouva peut-être un imperceptible sentiment de joie en voyant que la fatalité ne s'était pas encore lassée de la poursuivre.

Cependant la fièvre de Nancy redoublait, le délire s'était emparé d'elle: je l'entendais chanter, la tête cachée sous l'oreiller, un chant lent et lugubre. Debout à son chevet, Aurélie se tenait comme l'envoyée de la mort. Ses deux bras étaient croisés sur sa poitrine, et sa grande ombre, qui se projetait sur le mur blanc, tremblait à la clarté vacillante de la flamme. Ces chants d'une mourante et l'ombre tremblotante de ce corps immobile me glacèrent de terreur; je crus un instant que le délire de ma sœur était passé dans mon cerveau. Je voulais courir à elle, et je ne pouvais pas: une main de fer me clouait à ma place, il me semblait que cette ombre qui dansait sur le mur se riait de mes vains efforts.

J'entendais ou je croyais entendre (car je ne suis pas sûr que dans cette nuit mon imagination n'ait pas mêlé ses rêves à la réalité) des psalmodies qui se répondaient au milieu des plaintes du vent.

— Maudit soit le jour où une étrangère a franchi le seuil de notre porte! disait une voix.

— Maudite soit l'heure où je suis née! disait une autre voix.

Puis la première reprenait: — Seigneur, je n'ai que seize ans: je ne voudrais pas mourir.

Et l'autre voix répondait: — Seigneur, je suis bien vieille; appelez-moi à vous.

Bientôt je n'entendis plus rien, je vis madame de Sommerville quitter le lit de la malade et s'avancer lentement vers moi. Dans la crainte que ma présence ne lui imposât désormais quelque embarras et quelque confusion, je feignis un profond sommeil. Elle pencha sa tête vers la mienne, car je sentis glisser sur mon front son haleine embrasée. Elle s'éloigna, et, soulevant à demi mes paupières, je pus suivre ses moindres mouvements.

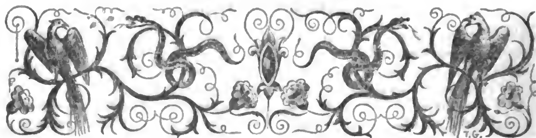
Elle alla s'asseoir près de ma sœur et demeura longtemps à la contempler. Ensuite elle s'agenouilla et pria à voix basse. Lorsqu'elle se releva elle avait pleuré, elle était plus calme. Elle s'appuya contre le lit, et, après une heure de méditation silencieuse, elle dit:

— Lorsque le vase est à la source tout le cours du fleuve est troublé: ainsi lorsqu'une coupable erreur a souillé la pureté de nos jeunes années, la vie ne reprend plus jamais son calme et sa limpidité. Depuis que Dieu s'est retiré de moi, j'ai vainement cherché le bien: je n'ai fait et rencontré que le mal. Il ne s'est trouvé que de l'absinthe dans les coupes où j'ai versé du miel; là où j'ai semé le bon grain, je n'ai vu croître que les ronces... Mon Dieu! je n'avais donc pas épuisé votre colère! il restait donc au fond du vase quelques gouttes de fiel que je n'avais pas bues! Vous qui avez vu mes fautes, vous avez vu aussi mes douleurs: vous savez que mon front a bien saigné sous votre couronne d'épines, que j'ai bien fatigué à porter votre croix. Voyez-moi: je suis lasse, mes pieds sont déchirés: que ne me laissiez-vous reposer et dormir?... Vous n'avez pas voulu de moi: ma destinée n'était point accomplie! Il a fallu que j'apportasse le trouble et le désordre sous le toit de ce pauvre ménage! Mon Dieu! que vous ont fait ces enfants? Ils vivaient si heureux, si purs et si unis! pourquoi avez-vous permis que l'ange du mal se glissât parmi eux?

Longtemps encore elle demeura abîmée dans ses pensées. Plus d'une fois ses lèvres laissèrent échapper le nom d'Albert. Il y eut un instant où elle se leva avec colère; par un brusque mouvement de tête, elle rejeta ses cheveux en arrière, et, pressant son cœur de sa main convulsive:

— Tu me trompais, murmura-t-elle: je te croyais mort, tu n'était qu'endormi.

JULES SANDEAU.



REVUE DU MOIS.



A défaut de ces faits hors ligne qui ont de droit leurs grandes entrées dans l'histoire, le mois a été fécond en petits événements, qui, pour n'être à la vérité que le menu fretin du genre, n'en ont pas moins une importance relative qui suffit du reste à remplir convenablement les quatre colonnes de cette causerie sans façon, qui, Dieu merci, n'a aucune prétention à la gravité historique.

Un de ces événements qui reviennent chaque année à jour et à heure fixe, c'est l'ouverture de la chasse qui met en émoi tous les Nemrods au petit pied de la ville et de la banlieue. Le gouvernement qui accorde aux citoyens honnêtes et sans doute modérés l'autorisation, moyennant vingt-cinq francs, de chasser sur le territoire du département de la Seine, nous semble se livrer à la plus magnifique mystification dont il puisse se rendre coupable envers ses administrés. Voici comment: le gouvernement fait placarder à toutes les mairies de grandes affiches blanches, surmontées de la devise républicaine, *liberté, égalité fraternité;* le tout pour prévenir les amateurs que la chasse ouvrira tel jour. Ce qui équivaut à dire : Les braves gens qui voudront prendre part à cette chasse peuvent cirer leurs guêtres, graisser leur fusil, préparer leur gibecière, se pourvoir d'un chien, de poudre, de plomb et autres engins de destruction s'il est possible; il n'en coûte que vingt-cinq francs par personne; entrez et faites-vous servir, et en avant la grosse caisse... Notez bien ceci : le gouvernement, qui est plus fin que vous ne sauriez le croire, se borne à dire insidieusement : la chasse sera ouverte; il se garde bien de dire la chasse de quoi. Il ne vous garantit pas la moindre pièce de gibier; le chasseur chassera ce qui lui plaira et rien du tout au besoin. Le gouvernement ne se mêle de la chose que pour toucher les vingt-cinq francs de votre port d'arme, et vous vendre de la poudre et du plomb : le reste ne le regarde pas. Quant au gibier des environs de Paris, il est depuis des siècles passé à l'état de mythe, il peut bien exister dans les traditions que nos ancêtres nous en ont laissées, mais voilà tout. On le trouve à l'état de fossile dans les carrières Montmartre, parmi les Mastodontes, les Anoplothérions, les Mégatérions, les Paléonthérions et autres animaux antédiluviens disparus aujourd'hui de la surface du globe; mais je n'ai jamais ouï dire que depuis des siècles immémoriaux il en ait été aperçu trace vivante dans la plaine des Vertus, sans doute ainsi appelée à cause des vertus qu'y déploient chaque année les chasseurs naïfs qui répondent à la fallacieuse invitation du gouvernement. En effet, si les chasseurs en question ne possédaient à un degré éminent les trois vertus théologales, corroborées de pas mal de vertus cardinales, le gouvernement en serait pour ses frais d'affiches, la chasse pourrait bien ouvrir sans les chasseurs. D'abord le chasseur doit avoir la foi, la foi au gibier; quoi que sa raison puisse lui dire contre, ne lui demandez pas pourquoi, il n'en sait rien lui-même, mais il y croit. Il a foi en lui, première vertu théologale. Secondement, le chasseur n'est soutenu que par l'espérance de rencontrer ce gibier ultra-problématique, que la foi peut bien lui révéler, mais qu'il n'a jamais vu, qu'il ne verra jamais et que pourtant il espère voir un jour en récompense de ses bonnes œuvres. C'est ainsi qu'il pratique l'espérance, seconde vertu théologale. Quant à la charité, c'est bien mieux encore : comme il n'a jamais vu le gibier espéré et, quoi qu'on dise, tacitement promis par le gouvernement moyennant finance, il s'ensuit qu'il a déboursé gratuitement ses vingt-cinq francs, il en a fait bénévole-

ment la charité à ce mendiant avide qu'on appelle le budget, qui ne lui dira pas même : Dieu vous le rende. Si ce n'est pas là de la charité, nous avouerons franchement ne plus nous y connaître. Quant aux vertus cardinales que doit posséder le chasseur, le lecteur, mis sur la piste par ce que nous venons de dire, pourra se rendre compte lui-même de la manière dont elles sont mises en pratique par le chasseur parisien sans qu'il soit nécessaire pour cela que nous le lui expliquions tout au long.

Nonobstant toutes les vertus imaginables, il arrive que des chasseurs lassés de courir après un gibier invisible deviennent féroces à la fin; ne voulant pas tirer leur poudre aux moineaux, ils font feu sur tout ce qui peut avoir quelque ressemblance avec le gibier, soit à poil, soit à plume. On parle d'une Saint-Barthélemy de matous, tués autour des habitations qui ont le privilége d'être situées sur le théâtre des exploits de ces endiablés chasseurs. D'autres, des chasseurs naïfs, ont tiré sur d'innocents oiseaux de basse-cour, qui, séduits par les agréments d'une promenade champêtre et comptant sur la protection des lois, s'étaient laissé entraîner, un peu loin peut-être, par les charmes d'une innocente picorée. Il est même question d'un jeune porc qui aurait été pris pour un sanglier et tué comme tel par un candide chasseur de première année, qui se félicitait très sincèrement d'être tombé pour son coup d'essai sur une pièce de ce volume et de cette importance, quand arriva le propriétaire du soi-disant sanglier, avec lequel il fallut compter. Tant il est vrai qu'il n'est si belle médaille qui n'ait son revers.

Vient ensuite le voyage présidentiel à travers les plaines de la Normandie. Je ne dirai rien des discours bas-normands ou autres qui ont été prononcés dans ces mémorables circonstances; qui en a lu un les connaît tous, quoiqu'il y ait un discours du beurre d'Isigny à M. Louis-Napoléon qui soit à lui seul une excellente plaisanterie, qui mériterait peut-être une exception; mais cela touche presque à la politique, et nous n'en parlerons pas. Sans une aventure à laquelle il a donné lieu, et dont nous garantissons l'authenticité, nous ne dirions rien non plus du retour, quoiqu'il ait été signalé par certaines gourmades, coups de bâton, renfoncements et autres assommades, qui n'avaient jamais jusqu'ici figuré dans le programme d'aucune société de bienfaisance. Peut-être est-ce l'ère de la fraternité qui finit, et l'ère des Césars qui commence, l'ère de la force dont M. Romieu a bien voulu se faire le prophète. Si cela était ainsi, nous avouons que pour notre compte nous aimerions une ère moins brutale; l'ère de la raison, par exemple. Ce n'est peut-être pas l'avis de M. Romieu. La France s'inclinera sans doute devant la parole de cet homme d'État. Ainsi soit-il.

Voici notre historiette qui est restée jusqu'ici parfaitement inédite. Un monsieur légitimiste pur sang s'était aventuré le jour ou plutôt le soir de la bagarre dans les parages de la rue du Havre, avec sa femme, jeune et jolie brune que M. B***, grand ami de l'ordre, de la famille et de la propriété s'il en fut, couvait depuis quelques mois d'un regard de convoitise. M. B*** et notre légitimiste, que nous appellerons M. de N***, se voyaient dans le monde, ils se connaissaient comme on se connaît quand on fréquente la même société; entre eux, l'intimité pouvait bien aller jusqu'à la poignée de main; mais elle ne dépassait sûrement pas les limites de l'épiderme. Sur la place du Havre, on voulut forcer M. de N*** à pousser un cri que réprouvaient ses convictions; il s'y refusa énergiquement, parla haut et fièrement, croyant intimider ses agresseurs, et ne réussit qu'à s'attirer des gourmades. M. de N***, malgré ses quarante-sept ans, riposta de son mieux; bref, il en résulta une espèce de mêlée au milieu de laquelle madame de N*** se trouva comme engloutie, et reçut quelques bourrades, si bien qu'elle perdit la tête et s'évanouit plus peut-être de peur que de mal. M. B***, qui se trouvait non loin par hasard, par curiosité ou je ne sais comment, mais qui enfin se trouvait proche, voyant qu'on se bousculait à quelques pas de lui, se glissa à travers la foule pour voir de plus près, et arriva juste à temps pour recevoir madame de N*** dans ses bras. M. B*** est jeune, fort et entreprenant; en un moment, il eut enlevé madame de N***, traversé la foule, et déposé son fardeau dans une voiture où il prenait place lui-même, et fouette cocher. M. B*** demeure dans le quartier; quelques minutes après, il transportait chez lui madame de N*** toujours évanouie. L'évanouissement, à ce qu'il paraît, dura assez longtemps; car ce ne fut que plus d'une heure après que madame de N*** descendit fort tendrement appuyée sur le bras de M. B***. Ses yeux noirs, encore pleins de charmantes langueurs, avaient des regards où se peignait la plus douce reconnaissance. Un quart d'heure suffit à M. B*** pour reconduire madame de N*** au domicile conjugal où presque en même temps rentrait le mari déchiré, battu et peu content. Il avait en vain cherché sa femme, et n'était pas sans inquiétude sur ce qui pouvait lui être arrivé. Il fut fort satisfait de la retrouver en bonne santé, quoiqu'un peu pâlie par les émotions de la soirée. M. B*** fut remercié comme il le méritait; il est maintenant l'ami de la maison. Aujourd'hui M. de N*** dit à qui veut l'entendre: — A quelque chose malheur est bon. J'y ai perdu un habit tout neuf et

un chapeau; mais en revanche j'y ai gagné un ami !....

Pour peu qu'il continue, l'ambassadeur du roi du Népaul va devenir le lion de la saison. Les bracelets de quarante mille francs dont il a si gracieusement fait présent à madame Cerrito Saint-Léon ont mis son excellence bronzée en grande faveur dans le monde des coulisses; de si splendides débuts font espérer que sa seigneurie ne bornera pas là le cours de ses magnificences, et qu'elle daignera bien encore laisser tomber de ses mains généreuses quelques-unes de ces radieuses étincelles de carbone dont les illustrations du chant, voire même celles de la comédie et de la tragédie, ne sont pas moins avides que les célébrités chorégraphiques. On espère et on attend.

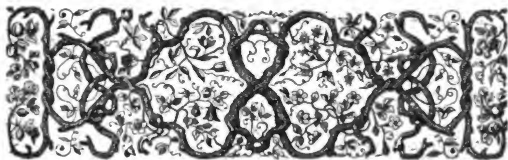
Un accident, plus qu'un accident, un grand malheur est arrivé dans le monde aérien, nous voulons dire dans le personnel des aéronautes. M. Gale a été tué, et cela, en arrivant au port. A l'instar de M. Poitevin, il venait de réaliser une ascension équestre qui avait parfaitement réussi, quand un déplorable malentendu, d'autant plus facile à comprendre que M. Gale ne savait pas un mot de français, fit lâcher le ballon à ceux qui le tenaient; l'aérostat, débarrassé du poids du cheval, s'enleva rapidement, quoique en partie dégonflé. Il paraîtrait qu'en achevant de s'écouler par la soupape, le gaz de l'appareil aurait asphyxié l'aéronaute qui aurait été ensuite précipité hors de sa nacelle.

Quant à M. Poitevin, il poursuit le cours de ses excentricités aérostatiques. Il se lance dans l'espace sur un simple baudet, avec autant d'aisance que s'il ne s'agissait que d'une promenade au bois de Romainville. Nous ne désespérons pas de le voir un de ces jours remplacer cette dernière monture par un caniche à poil ras, ou même par l'une des autruches de l'Hippodrôme.

Le Théâtre-Français vient de jouer une pièce de M. Léon Gaillard, intitulée: *Un Mariage sous la Régence*. Nous ne l'avons pas vue. Le dégustateur-juré du seul grand journal qu'il nous ait été possible de lire ce matin, traite l'œuvre de M. Gaillard assez cavalièrement. S'il en disait du bien, nous le répéterions de confiance, persuadé qu'y eût-il un peu d'exagération, cela ne peut nuire à personne. Quant au mal, c'est autre chose: nous ne nous faisons jamais l'écho d'autrui pour le répéter, et nous retarderons notre jugement jusqu'à ce que nous ayons pu vous dire notre avis en pleine connaissance de cause.

AUGUSTE DE VAUCELLE.





LE MALÉFICE.

Par la trompe de saint Hubert, dit le vieux garde-chasse Jolibois, vous nous la donnez belle, dame Catherine, avec vos histoires de sorciers. Vous avez beau dire, je ne crois pas un mot de toutes ces billevesées. — A votre aise, dit dame Catherine, la femme de charge du château de Montrichard, vieux château gothique, dont les girouettes, aussi féodales qu'enrouées, gémissaient tristement au souffle de la bise de décembre. — Mais, voyez-vous, j'ai vu ce que j'ai vu, dit la vieille femme, et si je voulais dire ce que je sais, les plus incrédules seraient bien forcés de croire. — Alors un chœur de supplications s'éleva de la haute et basse domesticité du château pour engager dame Catherine à conter ce qu'elle savait. — Ah! voilà comme vous êtes tous, dit-elle, pour que vous croyiez il vous faut, comme à saint Thomas, voir et toucher du doigt; mais rappelez-vous que Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui croyent sans avoir vu. Puisque vous le voulez, je vais vous conter l'histoire de la demoiselle de Saint-Sauveur. Si je vous disais que je la sais parce qu'on me l'a racontée, vous ne me croiriez pas, et vous auriez peut-être raison, et quoique j'aie tout vu de mes propres yeux, il est des moments où je me surprends à en douter moi-même.

Après avoir pris dans une large boîte d'argent une copieuse pincée de tabac qu'elle savoura longuement, comme pour se donner le temps de rassembler ses souvenirs épars dans les diverses cases de son cerveau, la femme de charge commença ainsi :

J'étais bien jeune alors, j'avais dix-sept ans à peine, quand je fus placée comme femme de chambre auprès de mademoiselle Emmeline de Saint-Sauveur, qui n'était pas plus âgée que moi. Quoiqu'elle fût ma maîtresse, je dois avouer que c'était une belle jeune fille. Elle était blanche et rose comme un printemps en fleur, et ses yeux semblaient taillés en plein dans le bleu du ciel; sa bouche, où riait une double rangée de perles mignonnes, avait la fraîcheur et le coloris de la fraise des bois; ajoutez à cela une chevelure noire la plus soyeuse et la plus longue que j'aie jamais vue. Si elle l'eût laissée tomber naturellement, elle eût balayé la terre derrière elle; aussi elle en était bien fière, et c'était une de ses coquetteries le soir, quand elle se déshabillait, de se la rouler autour de la taille comme une ceinture dont les bouts descendaient presque encore jusqu'à ses pieds. Sans être méchante, mademoiselle de Saint-Sauveur était parfois d'une fierté qui allait jusqu'à la hauteur la plus blessante avec ceux qui n'étaient pas placés au même échelon sur l'échelle sociale: Et parce qu'elle se savait jeune, belle et riche, elle était impitoyable pour la vieillesse, l'indigence et la laideur. Un mendiant qui s'approchait d'elle lui faisait éprouver une sorte de crispation nerveuse; on eût dit qu'elle craignait de perdre quelque chose de sa jeunesse et de sa beauté au contact des haillons et de la décrépitude; et souvent elle repoussait la plainte de la misère avec des paroles si dures qu'on n'aurait jamais cru qu'elles pussent sortir d'une bouche qui ne semblait faite que pour dire des choses charmantes. Son père et sa mère lui en avaient souvent fait des reproches; mais comme elle était l'unique rejeton d'une souche antique, on la grondait si doucement que cela faisait dire à ceux qui en étaient témoins qu'il eût mieux valu qu'on ne la grondât pas du tout, parce que la bénignité des remontrances paternelles était moins propre à l'éclairer qu'à lui faire illusion.

Cette répulsion instinctive pour tout ce qui portait la livrée de la misère, était-elle chez Emmeline le pressentiment d'un malheur fatal, ou bien ce qui lui arriva fut-il un châtiment de Dieu, qui ne dédaigne pas quelquefois de se servir des mains

de ses ennemis, pour que la leçon qu'il donne soit plus éclatante? Je ne sais, mais la pauvre enfant fut bien durement punie.

Un dimanche, au sortir de la messe, une mendiante vint, d'une voix nasillarde, lui demander l'aumône. Emmeline détourna la tête avec dégoût, et dit assez haut pour que la mendiante l'entendit : — Comment souffre-t-on de pareilles gens en liberté? Et le ton dont elle prononça ces paroles était encore plus injurieux que les paroles elles-mêmes. La mendiante lui répondit : — Le temps ne change pas les riches, ils sont restés ce qu'ils étaient lorsque Jésus-Christ disait : Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.... Emmeline voulut regarder du haut de sa fierté cette vieille femme qui se permettait de lui faire la leçon; mais à peine l'eut-elle aperçue qu'elle trembla de tous ses membres. On eût dit qu'elle venait de recevoir une commotion électrique, et, cependant, elle ne pouvait détourner la vue de dessus cette femme, dont les yeux ronds comme ceux d'une chouette lançaient de fauves éclairs, tandis que son nez, recourbé comme un bec de vautour, avait l'air de se pencher vers sa bouche d'une façon curieusement narquoise, pour lui voir grimacer un sourire plein de fiel. Emmeline, en proie à une émotion indicible et inconnue jusqu'alors, semblait un oiseau fasciné par un reptile, et la vieille femme marchait presqu'à côté d'elle, en faisant de temps en temps entendre un rire qu'on eût dit sortir du fin fond de l'enfer, tant il paraissait gros de haine et de promesses de vengeance. La vieille ne s'arrêta qu'à la grille du château, autour duquel elle rôda le restant de la journée. Emmeline, agitée de frissons soudains et extraordinaires, qui lui parcouraient les membres comme si elle eût été tourmentée par la fièvre, cherchait d'un œil inquiet la vieille mendiante, et, dès qu'elle l'avait entrevue, elle se retirait avec précipitation, et devenait pâle comme si elle eût reçu un coup au cœur. La nuit vint que la mendiante ne s'était pas encore retirée, et on la vit, dit-on, proférant contre le château des incantations accompagnées de gestes cabalistiques. Ce soir là, Emmeline se plaignit de malaise par tout le corps, et se mit de bonne heure au lit, dans l'espoir d'échapper par le sommeil aux idées étranges qui l'obsédaient malgré elle. Je me couchai quelque temps après, et ne tardai pas à m'endormir profondément. Vers minuit, je fus éveillée par quelque bruit que j'entendis dans la chambre d'Emmeline, près de laquelle je couchais, puis je vis une espèce de fantôme blanc passer devant ma porte, et il me sembla entendre le froissement de ses pas sur le parquet et sur les escaliers; des portes s'ouvrirent et se refermèrent, puis tout bruit cessa. J'étais demeurée clouée dans mon lit, plus morte que vive, et les dents claquant de frayeur. Je ne sais combien de temps je restai en cet état, qui me sembla durer un siècle, puis j'entendis le même bruit de portes qui s'ouvraient et se refermaient, puis le bruit des pas et le fantôme blanc, que j'avais déjà aperçu, repassa devant ma chambre et entra dans celle d'Emmeline, où tout bruit cessa de nouveau. Je me tins éveillée, et ne respirant qu'à peine la plus grande partie de la nuit. Ce ne fut que vers le matin, qu'accablée par la fatigue je finis par m'endormir d'un sommeil agité de rêves pleins de fantômes, et où se reproduisait ce que j'avais vu et entendu pendant ma veille de la nuit.

Il était tard quand je me réveillai, je me hâtai de me lever, et je pénétrai dans la chambre de ma jeune maîtresse, que je trouvai dormant d'un sommeil pénible, comme si elle eût été la proie d'un douloureux cauchemar. — Ah! me dit-elle, quand je l'eus réveillée, il me semblait que j'étais au pouvoir de cette maudite vieille d'hier, et qu'elle me torturait le corps et l'âme. J'en ai rêvé toute la nuit, et je me sens une lassitude telle par tous les membres qu'on dirait une courbature. Nonobstant ce qu'elle éprouvait, Emmeline voulut se lever, et en descendant de son lit elle s'aperçut que ses pieds étaient souillés de poussière, en quelques endroits même la peau était écorchée comme par le contact de corps durs et raboteux, sur lesquels elle aurait marché. A cette vue Emmeline demeura saisie d'étonnement, je lui contai alors ce que j'avais entendu et lui parlai du fantôme qui était sorti de sa chambre et qui y était rentré après une absence assez longue. — C'est singulier, me dit-elle, en cherchant à rassembler ses souvenirs: ainsi tu crois que je suis sortie cette nuit en état de somnambulisme. — Oui, je le crois, et à voir vos pieds salis par la poussière et tout écorchés il est impossible de conserver un seul doute à cet égard. — C'est singulier, répéta-t-elle trois ou quatre fois, en se parlant à elle-même, comme si ses souvenirs confus se fussent débrouillés peu à peu, et qu'elle se rappelât quelque chose d'étrange. Elle me recommanda le silence sur ce que je savais envers qui que ce fût, et elle resta toute la journée distraite et rêveuse. Elle avait même l'air un peu souffrant, ce que j'attribuai à la fraîcheur nocturne qu'elle avait reçue sans en être autrement garantie que par un léger peignoir de nuit. Le soir, je lui dis en riant pendant que je la déshabillais: J'espère que mademoiselle n'a pas envie de recommencer sa promenade au clair de lune. — Je ne sais, me dit-elle d'un air inquiet, mais j'ai peur..... Je fis de mon mieux pour la rassurer, je

lui dis qu'elle avait eu un accès de somnambulisme, et qu'il n'y avait rien là qui fût bien effrayant, qu'elle avait été vivement frappée de ce que lui avait répondu la mendiante, et que cette impression avait continué d'agir sur son esprit, même pendant son sommeil, etc. Mais j'eus beau faire, je ne pus parvenir à la rassurer complétement. Quant à moi, parfaitement remise de la peur que mon prétendu fantôme m'avait causée la nuit dernière, je me couchai avec la ferme résolution de regagner sur cette nuit les heures de sommeil que j'avais perdues sur l'autre, et je ne tardai pas à m'endormir fort tranquillement. Néanmoins, je fus éveillée comme la nuit précédente, par le bruit qu'Emmeline fit en se levant et elle se mit à descendre comme elle l'avait fait la veille. Cette fois je n'eus pas peur, et je me mis à la fenêtre pour voir de quel côté elle se dirigeait; mais avant qu'elle fût encore descendue, je vis à la clarté de la lune la vieille mendiante qui, sans rien dire et tournée vers la porte par laquelle ma maîtresse devait sortir, faisait des gestes avec ses mains comme si elle eût appelé quelqu'un. En effet, un instant après je vis apparaître Emmeline pieds nus, et blanche comme un fantôme dans son peignoir de mousseline; elle s'avançait lentement et automatiquement, comme si elle eût été mue par des ressorts; j'entr'ouvris la fenêtre sans bruit, pour mieux voir ce qui allait se passer, et j'entendis la mendiante qui dit à la jeune fille : Tu as été bien longtemps à venir. Celle-ci répondit avec soumission et d'une voix que je ne lui connaissais pas : — Je suis venue aussitôt que vous m'avez eu appelée, me voilà..... — Marche donc, dit la vieille dont les yeux ronds brillaient comme ceux d'un chat. Et je vis Emmeline et la sorcière se mettre en marche. Où allaient-elles ainsi? Malgré ma frayeur, car d'après ce que j'avais vu je ne pouvais douter qu'il n'y eût là quelque infernal maléfice, je me sentis prise d'une si invincible curiosité que je passai à la hâte quelques vêtements, et je descendis dans l'intention de les suivre de loin, pour voir ce que la sorcière voulait faire de ma maîtresse. Emmeline marchait difficilement, à cause des cailloux qui à chaque pas lui blessaient les pieds, et sa conductrice et elle n'étaient pas encore sorties de la grande avenue du château, que j'étais descendue et que je pouvais les suivre des yeux, en marchant derrière elles à une certaine distance. Elles sortirent ainsi du village, et gagnèrent le pied d'une colline sous laquelle s'étendait une ancienne carrière abandonnée qui ne jouissait pas d'une bien bonne réputation dans le pays. C'était ordinairement le refuge des bohémiens et autres gens de même espèce, et la vieille ayant allumé un flambeau de résine, sans doute pour se diriger à travers les sinuosités de la caverne, s'y enfonça avec Emmeline qu'elle força à marcher devant elle, rien qu'en lui disant quelques paroles magiques. Malgré toute ma résolution je n'osai les suivre jusque dans la carrière; je me contentai de me cacher dans une anfractuosité que formaient de vieilles roches verdâtres et moussues, et j'attendis.

C'était au commencement de l'automne; la lune dans son dernier quartier montrait de temps à autre une de ses cornes, à travers les éclaircies que laissaient de gros nuages qui roulaient silencieusement dans le ciel. Autour de moi, je n'entendais que le cricri des grillons dans l'herbe; au loin, la voix de quelques chiens mélancoliques, qui aboyaient à la lune, et dans le clocher du village les sifflements sinistres des chouettes troublaient seuls le silence de la nuit. J'avais bien peur, je m'étais accroupie sur moi-même, pour tenir moins de place et me cacher plus aisément, et dans un état qui n'était ni la veille, ni le sommeil, je me laissais aller au désordre de mes pensées, bouleversées par ce que je venais de voir. Quelquefois je me demandais si je ne dormais pas, et si je n'étais pas le jouet d'un rêve et s'il était bien vrai que j'eusse vu Emmeline de Saint-Sauveur entrer dans cette caverne à la suite d'une sorcière. N'étais-je pas moi-même victime de quelque sortilége, pour me trouver à cette heure de la nuit auprès de cet antre qui avait la mine innocente d'un soupirail d'enfer, et où le diable et ses suppôts faisaient sans doute leur sabbat, tandis que moi j'étais tranquillement à la porte de toute cette diablerie, sans avoir l'air de soupçonner le danger que je pouvais courir dans le voisinage d'une semblable compagnie.

Le froid me glaçait, et cependant je ne voulais pas retourner au château sans ma jeune maîtresse. Je comptais tristement chacun des quarts d'heure qui sonnaient à l'horloge du village, et le temps qui s'écoulait entre chaque tintement me semblait plus long que des heures. Enfin après deux heures d'une attente qui me sembla une douloureuse éternité, je vis de loin les parois de la caverne se colorer d'un lumière blafarde, et bientôt Emmeline et la sorcière reparurent; mais elles n'étaient pas seules; un affreux nain, aussi large que haut, à la tête carrée et difforme, tenait la bride d'un grand cheval, maigre et pâle comme celui de l'Apocalypse. Emmeline, fatiguée comme si elle eût fait une longue course dans les entrailles de la terre, semblait pouvoir à peine se soutenir. — Va-t'en, lui dit impérieusement la sorcière, et la jeune fille reprit lentement le chemin par lequel elle était venue; mais on n'eût pas dit qu'elle était vivante, elle allait comme une machine qui va tant que

subsiste l'impulsion qui lui a été donnée. Puis le nain grimpa sur le grand cheval maigre, et la sorcière monta en croupe derrière lui. A un cri que poussa je ne sais lequel des deux, et qui semblait un sifflement de serpent, mêlé à un hurlement de bête fauve, le cheval maigre partit avec une rapidité telle, qu'on eût pu croire qu'une légion de diables lui éperonnait les flancs; en un moment tout disparut, comme si nain, femme, cheval, se fussent évanouis. Quand la vieille et son digne acolyte eurent fui, je sortis de ma cachette, et je me hâtai de rejoindre ma maîtresse, cela ne me fut pas difficile; elle allait si doucement, et paraissait si faible, qu'à chaque instant je craignais qu'elle ne tombât. Cependant je n'osai la réveiller, de peur que si elle se voyait à cette heure en pareil état et en pareil lieu, l'émotion qu'elle n'aurait pas manqué d'éprouver ne lui fût fatale. Je me contentai de marcher près d'elle, me tenant prête à lui porter secours au besoin .Nous arrivâmes ainsi jusqu'au château, où Emmeline rentra, en ayant soin de fermer les portes derrière elle, avec autant de précaution que si elle n'eût pas été endormie; puis elle remonta dans sa chambre, et là, vaincue par la fatigue, elle se laissa tomber sur son lit, où je la couchai et l'enveloppai chaudement; car elle était froide comme une morte, et tout cela sans qu'elle se réveillât. Et je me jetai moi-même sur mon lit tout habillée, et passai le reste de la nuit à réfléchir sur ces singuliers événements.

Je me levai dès que le jour parut, et j'entrai dans la chambre de ma maîtresse, que je trouvai les cheveux épars, et haletante, comme si elle eût soutenu une lutte morale contre quelque esprit malfaisant qui l'eût poursuivie jusque dans son sommeil. Je l'éveillai, et avant de lui rien dire de ce qui s'était passé, je lui demandai comment elle se trouvait. Ah! quelle horrible nuit! dit-elle; quel rêve épouvantable j'ai fait! Cette infâme sorcière ne me laissera donc jamais de repos? Et elle se cacha la tête sous ses couvertures, comme si elle eût craint de rencontrer le regard fascinateur de l'affreuse vieille. Je la rassurai, et tirai ses rideaux pour faire pénétrer la clarté dans sa chambre, et alors seulement je m'aperçus combien elle était changée. Ses fraîches couleurs avaient disparu pour faire place à une pâleur mortelle. Les traits de son visage, tirés comme par une longue maladie, lui donnaient une physionomie étrange et presque méconnaissable; et ses yeux, environnés d'un large et profond cercle noir, brillaient du feu de la fièvre. Comme je la regardais avec stupéfaction, — Catherine, me dit-elle, je ne sais si je l'ai rêvé; mais il me semble qu'il s'est passé d'horribles choses cette nuit; dis-moi si tu as vu ou entendu quoi que ce soit? J'eus peur d'aggraver encore la situation déjà si inquiétante où je la voyais, et je voulus me taire. — Je t'en supplie, Catherine, si tu as un peu d'amitié pour moi, répétait-elle avec angoisse, dis-moi ce que tu sais. — A la fin, je me laissai ébranler par ses prières, et je lui racontai ce que j'avais vu. — Ce n'était donc pas seulement un rêve, disait-elle en m'écoutant; et elle cachait sa tête dans ses mains, et éclatait en sanglots. Comme je m'efforçais de la consoler, elle me dit avec désespoir: — Voilà tout ce que tu sais, toi; mais ce qui s'est passé dans la caverne, tu ne peux pas me dire si je l'ai rêvé. — Je crus comprendre, à la manière dont elle prononça ces paroles, qu'Emmeline avait conservé le souvenir vague de je ne quelles ténébreuses horreurs qui n'avaient eu pour témoins que les muettes profondeurs de la caverne, et quoi que je fisse pour pénétrer ce mystère, Emmeline ne put ou ne voulut rien dire. Elle resta longtemps à pleurer dans son lit. Je lui demandai si elle ne voulait pas instruire son père ou sa mère de tout cela; elle me défendit avec terreur d'en ouvrir la bouche à qui que ce fût. Mais, lui dis-je, si les maléfices de la sorcière vous entraînent encore dans cette caverne maudite, que faut-il que je fasse? — Fais ce que tu voudras, me répondit-elle, ferme les portes à la clef, réveille-moi; mais pour tout au monde ne me laisse pas retomber sous les griffes de cette exécrable femme. Elle voulut se lever pour assister au déjeuner; mais elle était si faible, qu'elle ne le put pas; ses pieds étaient meurtris et tout ensanglantés, et je dus prévenir la marquise que sa fille, éprouvant un peu de malaise, demandait la permission de déjeuner chez elle. La marquise, qui adorait Emmeline, accourut inquiète, pour savoir ce qu'était cette indisposition. Elle fut effrayée de la trouver aussi changée, et quoi que fît la jeune fille pour la rassurer, elle envoya sur-le-champ chercher un médecin.

Celui-ci vint en toute hâte, tâta le pouls de la malade, et lui demanda où elle souffrait. Emmeline répondit qu'elle avait fait un mauvais rêve, qui lui avait troublé les sens, mais qu'elle ne souffrait pas, et que sa mère s'alarmait en vain. Le médecin secoua la tête comme pour dire: voilà une singulière maladie où je ne comprends pas grand'chose; et il s'en alla en ordonnant néanmoins une potion, pour qu'il ne fût pas dit qu'il était venu pour rien. Mais la pauvre Emmeline n'en fut pas quitte pour avaler une boisson plus ou moins amère, une violente fièvre cérébrale se déclara, et avec la fièvre un délire tel, qu'il fit craindre pour sa raison, dans le cas où elle en réchapperait. Pensant que la connaissance des causes d'où provenait le mal pourrait éclairer le médecin, je pris sur moi de tout déclarer à la marquise,

qui d'abord refusa de me croire; il lui fallut les serments les plus grands pour la convaincre que je disais la vérité; après quoi, elle conta tout au médecin qui traita la malade en conséquence. La maladie fut longue. Quand le danger fut passé, hélas! la belle Emmeline n'était plus que l'ombre d'elle-même; ses beaux cheveux noirs, dont elle était si fière, étaient presque tombés jusqu'au dernier, et lorsqu'elle se vit pour la première fois dans une glace, elle crut voir un fantôme; elle ne pouvait pas se reconnaître, et pleura amèrement sa beauté disparue. Ce n'était rien encore, la jeunesse eut dissipé bien vite les traces de la maladie; mais au bout de quelque temps le médecin déclara qu'Emmeline était enceinte. Ce nouveau coup la jeta dans un profond désespoir, et faillit la mettre au tombeau qu'elle avait déjà vu de si près, qu'on pouvait dire qu'elle y avait encore un pied. Enfin la force de la jeunesse surmonta tout, et au temps voulu Emmeline mit secrètement au monde un affreux petit monstre, qui ressemblait plutôt à un vampire qu'à une créature du bon Dieu. Quand elle fut rétablie, malgré les larmes et les prières de ses parents, elle entra dans un couvent où elle vécut et mourut en odeur de sainteté. Quant au petit monstre auquel elle avait donné le jour, il fut placé en nourrice chez des paysans des environs, où il se développa bien vite en laideur et en méchanceté. Quand il fut un peu grand, il disparut un beau matin, sans qu'on pût jamais savoir ce qu'il était devenu; pour moi, j'ai toujours cru que le diable, son père, l'avait rappelé à lui.

Voilà, dit dame Catherine, l'histoire véridique de la demoiselle de Saint-Sauveur. Après cela, maître Jolibois, dit-elle au garde-chasse, venez dire qu'il n'y a ni sortilége ni sorciers, et je vous tiendrai pour un mécréant sans respect du ciel, ni crainte de l'enfer. Jolibois, peu soucieux de s'attirer les anathèmes de la vieille femme, ne répondit pas, et se contenta de s'incliner en signe de soumission.

GASPARD DE LA NUIT.

MADEMOISELLE ROSA LA ROSE.

— DOUBLE HISTOIRE (1841-1848). —

I.



errière la cathédrale de Saint-Sever, existe encore une petite rue, où l'herbe croît entre les pavés, tout étoilée de marguerites. On n'y entend guère que les oiseaux qui chantent, sauf le moment où passe en bourdonnant une ruche dispersée d'écoliers; car la rue *Fleurie* est le chemin le plus court pour revenir du collége. — A l'une des dernières maisons à toits aigus et à étages surplombants, on voyait une fenêtre dont les rideaux se rejoignaient toujours dès qu'une cloche nasillarde annonçait la sortie des classes. C'était là qu'habitait une simple modiste, mais si riante, si épanouie, avec de si merveilleuses couleurs aux joues, et un si frais parfum de jeunesse, que les écoliers de sixième l'avaient appelée, d'un commun accord, *Mademoiselle Rosa La Rose*, — et ce nom lui était resté.

Ce matin-là, — jour de Pâques, — la fenêtre de mademoiselle Rosa était toute grande ouverte. Un reposoir cueilli par ses soins dans tous les jardins de Saint-Sever faisait à la rue *Fleurie* une porte triomphale. Mademoiselle Rosa, vêtue de blanc, était discrètement mêlée à la procession qui défilait trop vite encore au gré d'une haie *impertinente de collégiens*.

Mademoiselle Rosa était d'une assez bonne naissance, sans parents, et fort pauvre; mais elle faisait des miracles avec son aiguille, et tant bien que mal, à l'aide de ses dix doigts sveltes, — parvenait, comme on dit, — *à joindre les deux bouts*. Encore trouvait-elle le temps de sourire ou de pleurer entre deux pages de bons livres, et de danser aux kermesses d'alentour.

On ne retrouve plus aujourd'hui que dans certaines provinces ces types intermédiaires entre la fille du peuple et la femme du monde; ces presque bourgeoises qu'on voit la semaine en bonnet, qui se change, aux grandes occasions, en chapeau, et qui peuvent se définir par la mise; elles font de la robe des dimanches de l'ouvrière leur toilette de tous les jours, et du négligé de la femme du monde, leur parure de fêtes.

Mademoiselle Rosa passait pour avoir au bout de ses doigts industrieux des ongles d'une sévérité vigilante. Ses grands yeux bleus avaient de l'esprit, et ses lèvres cerises, plus d'un pli moqueur! Pour le moment, elle était quelque peu dévote, et partant s'habillait avec une cer-

taine austérité prude qu'on pouvait aussi bien prendre pour une coquetterie que pour une pieuse réserve.

II.

Mademoiselle Rosa avait laissé son Paroissien sur sa chaise, pour se joindre à la procession. Quand elle le rouvrit au retour, un grand scandale la fit devenir couleur de *rose du roi;* — ce Paroissien était tout garni d'images de sainteté; on avait profité de son absence pour écrire, au crayon, derrière plusieurs d'entre elles, une déclaration en forme de prière. Quatre de ces petites images se trouvaient ainsi avoir le recto sacré et le verso profane. — Mademoiselle Rosa ne s'aperçut point qu'en cet instant elle était observée par quatre jeunes gens qu'isolaient l'un de l'autre les larges piliers de la nef. — Elle n'osa ni lever les yeux, ni jeter à terre ces effrontés billets, à cause de sainte Clotilde et autres saintes vénérables qui les avaient endossés. Elle remporta donc tel quel ce malavisé Paroissien.

Le tour était perfide: une lettre ordinaire, si suppliante qu'elle fût, aurait été froissée sans être dépliée. Mais chacun savait qu'elle tenait beaucoup aux sujets religieux de son livre d'heures; et l'on avait conclu qu'en les conservant, elle finirait par les retourner, et lire *les choses coupables qu'ils abritaient.* En effet, la curiosité l'emporta sur l'indignation. — Elle parcourut les quatre oraisons sacriléges. Elles étaient de ses danseurs habituels. Mademoiselle Rosa demeura quatre dimanches sans paraître aux fêtes de village. C'était justement la fête de sainte Clotilde et de ses trois autres patronnes, à qui, pensait-elle, elle devait bien cette réparation.

Les quatre jeunes gens qui avaient d'abord conçu quelque espoir se vengèrent des rigueurs de mademoiselle Rosa, en lui suscitant *une série tout organisée* de tentations. Mais promesses, bouquets et petits soins; rien n'y fit; et mademoiselle Rosa fit naître tant de passions, que certaines maisons lui retirèrent leurs commandes; elle devenait, disaient les vieilles folles, un sujet de scandale. Mademoiselle Rosa, ne pouvant pas être plus sage, ne pouvant pas être moins jolie, se résigna à redoubler de travail; elle veilla plus tard, pâlit peu à peu, et devint rose blanche.

En sorte que peu à peu aussi on finit par lui rendre justice. L'archidiacre de Saint-Sever, excellent vieillard, eut la bonté de se mêler de cette réconciliation, et bientôt l'on cita mademoiselle Rosa pour la perle des honnêtes filles. Mais comme elle était sans fortune, pas un honnête homme ne se présenta pour l'épouser.

Il est bon d'expliquer ce qu'on entend dans ces cas-là par *un honnête homme.*

Une famille a une fille disgraciée de la nature, gâtée par la fortune. — On dit: elle trouvera bien un honnête homme qui la rendra heureuse. On finit en effet par trouver un honnête homme, — c'est-à-dire un vieux garçon qui n'a pas cent écus, et qui consent à se boucher les oreilles et à fermer les yeux pour faire son propre bonheur.

On ne voit guère que dans les romances des pauvres filles épouser des seigneurs. Mademoiselle Rosa, étant sans dot, resta par conséquent sans mari.

III.

Il faut dire toute la vérité. Dans tout acte méritoire, il y a une part négative. Aucun des quatre jeunes gens n'avait produit le moindre effet sur l'amour-propre de mademoiselle Rosa qui, s'il lui fût venu la coupable pensée de choisir, aurait eu le goût difficile.

Beaucoup par sa nature, un peu par l'éducation qu'elle s'était faite, mademoiselle Rosa avait autant d'ambition que d'honnêteté. Aussi affirmait-on qu'elle voulait rester fille; d'autres prétendaient même qu'elle se ferait religieuse. Quant aux *ouvriers* qui la respectaient, ils la regardaient comme une *demoiselle* qui n'était pas faite pour eux.

La conscience en repos, elle avait reparu aux fêtes; et là, elle semait autour d'elle de nouveaux désespoirs qui ne se calmaient qu'à cette idée: « Mademoiselle Rosa n'aimera jamais personne! »

Un soir, à Aubancheul-les-Bois, un jeune homme en deuil élégant, fit danser mademoiselle Rosa pendant toute la soirée. Ils causèrent d'une façon suivie, et avec une sorte d'impatience d'être interrompus par la *ritournelle.* On remarqua même que mademoiselle Rosa avait manqué plusieurs figures.

IV.

Ce jeune homme se nommait Julien Lormoz; il avait toujours habité Paris où il venait de manger un peu moins de douze cent mille francs, et quoiqu'il eût beaucoup aimé, il lui était peu pardonné.

Le lendemain d'un dernier beau jour, — radicalement ruiné, — n'ayant plus d'amis, n'ayant pas encore d'ambition, — enfant prodigue, sans veau gras, — il avait pris le parti de s'ensevelir dans le calme de la province. Il lui restait cent louis, — toutes les bribes vendues de sa splendeur passée. — Ce qui lui faisait, selon ses calculs, quinze mois devant lui pour songer à chercher une position. Nature riche et insoucieuse, il parlait de tout cela avec un sourire; chez lui le fruit amer de la philosophie devait toujours rester en fleur.

Il avait aimé, mais sans user son cœur, et vécu vite sans vieillir. De toutes ces années tumultueuses, de tout ce luxe, il avait retiré une simplicité choisie. Sa voix était pénétrante; il *ouvrait rarement la bouche;* mais on n'oubliait jamais ce qu'il disait. Quant à sa mise, il façonnait tout à sa grâce.

Cette première image, malgré le bénitier suspendu au-dessus d'elle, poursuivit mademoiselle Rosa La Rose, et menaça de troubler ce sommeil d'enfant. Elle eut beau chasser ce fantôme inopportun, il la suppliait sous ses cheveux blonds avec des yeux d'un bleu si tendre, qu'elle finit par mettre en rêvant la tête de M. Julien Lormoz sur les épaules de son ange gardien.

V.

Au grand jour, — ainsi que les terrifiantes chimères de la nuit, qui deviennent au réveil des réalités fort débonnaires, — la vision se dissipa. Pourtant mademoiselle Rosa ne pensa point sans trouble au prochain dimanche. Mais en revoyant M. Lormoz avec son calme regard et *son long sourire*, elle eut presque honte de ses terreurs, et voulut faire preuve de hardiesse envers elle-même. Elle accepta résolûment le bras de Julien jusqu'à l'entrée de la rue *Fleurie*. Ce fut une lieue charmante, où la sympathie se trouva à mi-chemin. De ce jour-là, en se rencontrant, ils se saluèrent avec cette émotion rapide qui indique une liaison prête à se former. Julien l'avait d'ailleurs tout à fait rassurée par son respect sincère, et comme *les bois se dépouillaient*, et qu'arrivait la dernière fête, — seule occasion qu'ils eussent de se voir, — elle lui permit, à longs intervalles et sur le midi, une visite discrète. Julien lui promit de venir le moins possible; mais chaque semaine il gagna vingt-quatre heures, et au bout de deux mois, il venait tous les jours. Mademoiselle Rosa en avait fait un ami sérieux. Il s'était habitué doucement à cette intimité tout innocente. La conversation de Rosa avait un charme infini; avec beaucoup d'élévation dans les goûts et les idées, elle était de ces natures naïves qui font passer tout ce qui est du cœur avant l'esprit. Elle disait donc plutôt des choses senties que des choses spirituelles; mais sous cette ignorance de toute prétention, on devinait une finesse qu'un *peu d'animation* aiguisait. Quant à Julien, pour devenir aussi assidu qu'il le souhaitait, il ne s'était cru aucun droit d'être moins loyal, et de ces heures d'expansion, il n'y avait pas une minute dont mademoiselle Rosa pût s'accuser au confessionnal. Lormoz avait prévenu d'ailleurs toutes les médisances par un de ces mots secs et brefs qui révèlent, sous l'indifférence affable, *l'énergie* du caractère, — et les petits nuages de la malveillance s'étaient enfuis avec le dépit de ne pouvoir devenir tempête.

Il est vrai que Julien — peut-être était-ce un tort — avait laissé dans ses tiroirs *lettres d'introduction* et *circulaires d'invitations*.

— Monsieur Julien, lui disait un jour Rosa, vous vous sacrifiez pour moi.

— En quoi donc, Rosa, s'il vous plaît?

— Vous n'allez pas dans le monde.

— Le monde de Saint-Sever! — Julien sourit. Il n'était pas de ceux qui, lorsque la vigne est trop haute, trouvent les raisins trop verts. Il avait même eu la précaution de faire preuve, dans un ou deux salons, d'excellentes manières. Mais la société de Saint-Sever se composait de six ou sept fonctionnaires, et de quelques propriétaires désœuvrés qui se réunissaient pour s'entre-déchirer à laides dents, autour d'une vingtaine de verres d'eau sucrée.

— Monsieur le sous-préfet a une *très jolie fille*, mademoiselle Honorine!

— Je n'ai plus de fortune, Rosa.

— Et il y a quelqu'un qui vous trouve charmant.

— Qui cela? fit gaîment Lormoz.

— Madame de La Theilleraye. — C'était la troisième femme du président.

— Je n'ai plus d'amour, Rosa!

Elle rougit en entendant ce mot-là.

— Comme vous voudrez, monsieur Julien!

Julien leva la tête; mais elle échappa, en baissant les yeux, à son regard incisif.

— Eh bien, dit-il, laissez-moi cette vie si bien remplie. — Le travail d'abord, — il préparait un livre, — puis une heure de soleil, une heure de rêverie, une heure de vous! — Qu'on pense et qu'on dise de moi ce que l'on voudra. Je ne me mets ni au-dessus, ni au-dessous du monde. Je suis à côté....

Rosa — pour couper court à cet entretien imprudent — présenta à Lormoz, d'un geste mutin, sa taille souple et son schall. Julien l'ajusta avec une gaucherie qui ranima la gaieté de mademoiselle La Rose. Tous deux s'en allèrent sur les promenades de Saint-Sever. La brume devenait givre; un vent piquant avivait les joues de la charmante fille qui se serrait un peu contre Lormoz, — et quand il l'eut ramenée, cette fois Julien rentra chez lui avec une *rêverie commencée*.

VI.

Les années se passaient. Mademoiselle Rosa était devenue une beauté sérieuse. La jeunesse n'avait pas quitté son visage; mais dans l'harmonie de ses couleurs se glissaient des tons discordants; la fatigue de ses traits prêtait à ses yeux un éclat sombre, et son front commençait à *accuser* quel-

ques plis, — sillons tracés pour les rides. — Une tristesse indéfinissable l'environnait. — La lente tristesse de l'arrière-saison !

Elle était restée condamnée à cette dure alternative : ou n'être que la fantaisie de quelqu'un qui la jugerait au-dessous de lui, ou devenir la femme de quelqu'un au-dessous d'elle, et malgré l'estime de tous, l'isolement se faisait autour de la pauvre fille. Julien lui-même, qui maintenant travaillait pour vivre, — Julien se faisait rare. — Était-ce de l'indifférence ?

Une pareille situation avait ému plusieurs de ceux qui se la rappelaient pimpante et rieuse. Un jour, dans un dîner d'anciens camarades, la conversation tomba sur mademoiselle La Rose. — Les convives, chose singulière, se composaient tous de braves gens qu'elle avait jadis lestement éconduits. Aujourd'hui, tous les amours-propres étaient calmés, toutes les jalousies éteintes. Chaque bouche eut un éloge pour cette vertu si charmante et si fière, et comme les toasts multipliés échauffaient les cœurs, une généreuse proposition fut accueillie aussitôt que formulée.

Tous, aujourd'hui, mariés, rangés, un pied dans l'âge mûr, se trouvaient dans une position honorable. Chacun d'eux mettait de sa bourse quinze cents francs pour doter mademoiselle Rosa. Léger sacrifice pour des gens d'intelligence. — Trente mille francs étaient ainsi assurés à la pauvre *modiste*. Seulement, comment lui faire accepter cette noble offrande ?

Deux des plus ingénieux se chargèrent de l'entreprise. — Il faisait nuit à cinq heures. On guetta le lendemain la sortie de mademoiselle La Rose. — Ils s'introduisirent dans la chambre par une fenêtre de derrière, restée ouverte ; on ouvrit, avec une clef choisie dans un trousseau, son humble commode où l'on trouva force chiffons, quelque menue monnaie, et pas un billet doux. Trente billets de mille francs furent glissés. On referma scrupuleusement le meuble, puis on s'esquiva sans bruit. L'escalade avait été faite comme par des voleurs émérites.

Quand mademoiselle Rosa ouvrit à son tour ce tiroir qui, maintenant, gardait un trésor, elle poussa un cri d'épouvante.

D'où venait cet argent ? — Que fallait-il faire ? — A qui se fier, et qui soupçonner ? — La nuit se passa dans une véritable anxiété. Le lendemain, mademoiselle Rosa alla tout raconter à l'abbé Ambroise, son confesseur ordinaire et extraordinaire.

L'abbé Ambroise, qui était dans la confidence. lui enjoignit d'abord, et lui fit promettre de garder cet argent. — Quand elle eut promis, — comme, au bout du compte, on ne doit pas le secret d'une bonne action, même dit au tribunal de la pénitence, — l'abbé Ambroise lui raconta ce qui s'était passé.

Mademoiselle Rosa eut beaucoup de peine à tenir sa parole ; mais on mit tant de délicatesse à la persuader ; on lui représenta si bien la chose comme une expiation du tort fait autrefois à sa réputation et à son travail, qu'elle finit, après avoir beaucoup pleuré, par accepter.

Ainsi, parce qu'elle n'avait jamais aimé, elle se trouvait maintenant à la tête d'une petite fortune qui lui permettait enfin de prendre un *mari*. Mais si beaucoup allaient songer à elle, elle, à qui allait-elle songer ?

Julien entra. — Il ne savait rien de cette bonne nouvelle. — En l'apercevant, elle eut un mouvement de joie involontaire.

— Je suis riche, Julien, dit-elle.

C'était la première fois qu'elle ne disait pas : Monsieur Julien.

Il sentit une tristesse morne qui lui gagnait le cœur.

Rosa lui raconta cette touchante histoire de gens qui l'aimaient encore parce qu'ils avaient été forcés de la respecter

Lormoz la quitta en lui promettant de revenir plus souvent, et en se promettant à lui-même de ne plus la voir. Pauvres tous deux, il l'aurait épousée, s'il n'eût pas craint qu'on l'accusât d'égoïsme, pour ne lui apporter que des privations. Mais en retrouvant mademoiselle Rosa dans une position qui était presque de l'aisance, il sentit qu'il devenait de son devoir de dire adieu à une dernière illusion.

VII.

Cependant, à Paris, plusieurs jeunes femmes étaient solennellement réunies, comme au conseil des ministres, autour d'un tapis vert. La salle de délibération était un boudoir, et mademoiselle Morphise, la maîtresse de la maison, présidait. On rit pendant deux heures, puis on vota pendant cinq minutes. Tous les articles furent adoptés avec acclamation. Après quoi, mademoiselle Morphise, qui n'avait pas déjeuné, leva brusquement la séance.

Toutes ces femmes étaient celles pour qui Julien avait envoyé son patrimoine à tous les vents ; mais quelques grains étaient heureusement tombés sur de bons cœurs, et avaient poussé.

Ces héroïnes de romans quotidiens avaient fini, tout en le ruinant, par prendre en pitié sa jeunesse, et chacune d'elles avait fait ceci :

Sachant bien que Julien, dès qu'il trouverait de l'argent chez lui, s'empresserait de casser plutôt les carreaux que ne pas le jeter par la fenêtre,

chacune d'elles, en glanant de temps à autre quelques louis perdus ou quelque *billet* oublié au fond d'une poche, d'une bourse ou d'un tiroir, avait amassé, sans y toucher, un petit capital qu'elles regardaient comme sacré.

La chose n'avait pas manqué. Au bout de cinq ans, Lormoz était ruiné sur tous les plans. Mais on avait pensé à lui; et une commune pensée réunissait aujourd'hui ces pécheresses célèbres qui se sauvent quelquefois par la charité.

Toutes — six ou sept — apportaient les économies de leurs prodigalités. — Cela faisait environ une soixantaine de mille francs, miraculeusement sauvés! — Julien, lui, ne songeait guère à l'avenir; mais ces folles filles avaient été sages pour lui.

Mademoiselle Morphise avait été nommée trésorière; mais une difficulté s'était longtemps présentée. On ignorait dans quelle province Julien était allé oublier Paris. Enfin, à force de démarches, on découvrit sa retraite, et le lundi de Pâques, 184.... Lormoz recevait avec un paquet tout bordé de cachets énormes, six ou sept lettres dont il reconnut l'écriture.

Il ouvrit le mystérieux paquet. C'était soixante billets de mille francs, bien à lui, comme le lui expliquaient les six lettres, et qu'il pouvait accepter en tout honneur.

Julien pleura à son tour.

Ainsi lui, — car sans cela il eût enterré à jamais sa dernière pièce d'or, se retrouvait riche pour avoir beaucoup aimé. Avec ce qu'il savait du monde, ces soixante mille francs étaient une fortune.

VIII.

Il courut chez Rosa qu'il trouva tout abattue.

— Je suis riche aussi, s'écria-t-il d'une voix altérée.

Ils échangèrent un coup d'œil vif comme un éclair et se comprirent. Un baiser, — le premier de toute cette amitié, — confondit leurs âmes.

Julien lui raconta cette résurrection inespérée.

— Je sentais bien là que je vous aimais, Julien, lui dit-elle; mais je n'osais vous le dire: vous auriez refusé.

— Et moi, pauvre, je ne pouvais vous dire: Soyez ma femme, — et je ne voulais plus vous voir.

Rosa sentit une larme qui lui troublait la vue. Ce qu'elle avait pris pour de l'indifférence, était de l'amour.

Ils se dirent, une à une, toutes ces choses charmantes qu'ils s'étaient cachées dans cette longue intimité, et Julien, pour la première fois, sortit de chez mademoiselle Rosa à dix heures du soir.

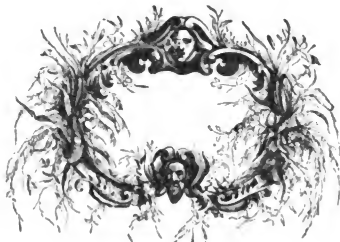
Cinq jours après, une grande rumeur se faisait dans Saint-Sever. Monsieur Lormoz, *redevenu millionnaire*, épousait mademoiselle Rosa La Rose, et avait l'honneur d'en faire part.

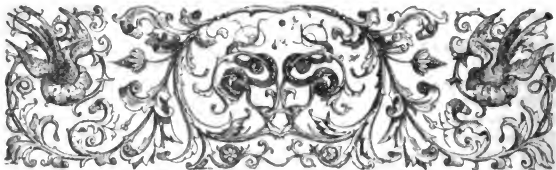
Julien avait trouvé une femme que nulle délicatesse ne devait surprendre en défaut, et mademoiselle Rosa, — un mari selon son cœur.

IX.

Une grande foule se pressait aux abords d'une des chapelles de la cathédrale. Près de mademoiselle Rosa, en robe blanche et en long voile, Julien était agenouillé, et ému. Personne ne pouvait mordre à ce bonheur. D'ailleurs, la jeune mariée eût, ce matin-là, désarmé par sa beauté les plus intraitables. Elle était en effet plus charmante que jamais. Un second printemps refleurissait pour elle; et les écoliers de ce temps-là l'appelaient encore *mademoiselle Rosa La Rose.*

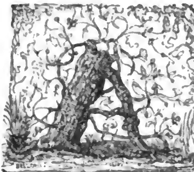
XAVIER AUBRIET.





MADAME DE SOMMERVILLE.

IX.



Au point du jour, madame de Sommerville manifesta le désir de retourner à Anzème. Nancy dormait d'un sommeil plus tranquille; je la confiai aux soins de sa nourrice et me disposai à accompagner Aurélie. J'avais attelé la carriole: elle refusa d'y monter.

Nous irons à pied, me dit-elle : la marche et le grand air me feront du bien. Hâtons-nous.

Nous partîmes. Aurélie allait si vite que j'avais quelque peine à la suivre. Une seule fois, durant le trajet, elle m'adressa la parole.

— Quand part Albert ? me demanda-t-elle d'une voix brève en s'arrêtant au milieu du sentier.

— Madame, lui dis-je, il faut qu'Albert soit à Paris le 15 novembre.

— C'est bien.

Et nous reprîmes notre course rapide.

Arrivés au château :

— Maxime, dit-elle, vous déjeunez avec moi. Dans une heure vous serez libre... Frank, tenez prêts deux chevaux à la grille : je pars dans une heure, et vous m'accompagnez... Ne trouvez-vous pas, Maxime, qu'il fait une chaleur étouffante... Frank, vous ferez servir le thé sur la terrasse.

Il faisait pour sûr un froid extrêmement piquant, mais il y avait dans la parole d'Aurélie quelque chose de si impérieux et de si irascible que je n'osai point ajouter un mot. Cependant je me hasardai à la questionner sur son départ précipité.

— Vous allez sans doute à Glénis, et vous reviendrez ce soir ?

— Je vais au delà.

— Votre absence sera longue ?

— Peut-être. J'ai toujours eu une vive fantaisie de parcourir les rives de la Creuse : ce pays est plein d'intérêt. Connaissez-vous Crozant ? avez-vous visité la vieille abbaye de Fongombeau, les amours du poëte ? Il est vraiment honteux de vivre dans un pays dont on ignore les richesses.

— Mais, madame, lui dis-je, c'est un périlleux voyage : l'hiver est partout; les sentiers sont impraticables; la Creuse aura débordé ses rives. Attendez le printemps.

— Non, dit-elle : Dieu, qui sait où je vais, aplanira les sentiers et retiendra la Creuse dans son lit.

Le thé fut servi sur la terrasse. Après le repas, qui dura cinq minutes, elle s'échappa, et revint au bout d'une demi-heure vêtue d'une amazone d'hiver. Elle tenait à la main, en guise de cravache, un sarment lisse et souple qu'elle avait, durant ses voyages, dérobé au vallon de Sorrente. Je ne l'avais jamais vue coiffée que d'un berret de velours écossais ou d'un chapeau de paille de Florence doublé de taffetas bleu, sans voile; car elle offrait sans crainte à notre soleil indulgent son visage qu'avait brûlé le soleil d'Italie et d'Espagne : cette fois, madame de Sommerville avait sur la tête un feutre gris à poil ras, tel que nous les portions alors. Lorsqu'elle revint ainsi faite, et que, s'arrêtant sur le perron, elle contempla d'un air sauvage les coteaux désolés et les monts dont la cime blanchissait à l'horizon, elle m'apparut et si grande et si fière, je trouvai en elle tant de noblesse et de majesté, quelque chose à la fois de si viril et de si impérial, que je faillis la saluer avec les naïves paroles du Maure à la Vénitienne : « Salut ! ô ma belle guerrière ! » Cortès, qui l'aperçut à travers la grille, fit entendre un hennissement plein d'orgueil et de joie; mais Aurélie ne répondit que par un regard d'ineffable tristesse au tendre regard du noble animal.

Frank fut chargé d'aller avec les deux chevaux attendre madame de Sommerville à la porte de la garenne. Après avoir embrassé quelques-uns de

ses vieux serviteurs, qui pleuraient comme si leur maîtresse eût été sur le point de s'embarquer pour une traversée de long cours, après avoir souri au vieil Hubert, qui était venu la haranguer au pied du perron sur l'inopportunité du voyage qu'elle allait entreprendre, Aurélie s'appuya sur mon bras, et nous allâmes rejoindre Frank.

— Vous porterez mes adieux à votre ami, me dit-elle, mes regrets à votre sœur, que j'abandonne bien malade. Mais il fallait partir, et je pars... Que ma destinée s'achève!

Lorsque nous fûmes arrivés à la porte de la garenne, madame de Sommerville me dit :

— Si vous apprenez un jour que je vous ai fait du mal, que penserez-vous de moi ?

— Que plus que moi vous aurez dû en souffrir, et l'expier par vos larmes.

— Bien, Maxime... Donnez-moi votre main.

Elle pressa ma main avec onction, puis elle ajouta :

— Pensez-vous, à cette heure, que je sois une bonne âme ?

— Une âme bien noble et bien grande, madame!

— Dites bien tourmentée... Et n'avez-vous jamais imaginé dans votre cœur qu'une pensée ennemie de votre bonheur se soit parfois glissée sous quelque pli du mien ?

— Oh! madame, jamais!

— Embrassez-moi, Maxime.

Je la pressai longtemps sur ma poitrine. Enfin elle s'arracha de mes bras et s'élança sur Cortès. Un instant après Frank était en selle.

— A bientôt, n'est-ce pas ? criai-je à Aurélie.

— Vous ne m'attendrez pas avant le 15 novembre, s'écria-t-elle en partant au galop.

X.

De retour à La Baraque, je trouvai Albert près de ma sœur. Nancy n'avait gardé qu'un vague souvenir de la nuit qui venait de s'écouler; encore ce souvenir lui semblait-il plutôt un écho de ses rêves qu'une impression laissée par la réalité. Lorsqu'elle apprit, en même temps qu'Albert, le départ imprévu de madame de Sommerville, une teinte rosée presque imperceptible colora la pâleur de ses joues, et son regard se fixa avec anxiété sur le visage du jeune homme. Sous ce regard inquiet et jaloux, Albert demeura indifférent et calme, et son impassible figure ne révéla rien de son âme. Il plaisanta longtemps, sans efforts et sans affectation, sur les fantaisies d'Aurélie, ne montra qu'une médiocre sollicitude pour les dangers de ce voyage improvisé au milieu des frimas, s'informa sans empressement de l'époque probable du retour. Lorsqu'il reçut de ma bouche les adieux que madame de Sommerville m'avait prié de lui transmettre, lorsqu'il apprit que son retour à Paris précèderait celui d'Aurélie à Anzème, et qu'il ne devait plus revoir la femme qu'il aimait, l'expression de ses regrets fut si froide et si polie, il y eut dans tout son aspect et dans toutes ses paroles tant de réserve et de convenance, qu'en face d'une résignation si facile Nancy se sentit inondée d'une grande joie, et que je doutai moi-même du nouvel amour d'Albert, sachant combien ce jeune homme, impatient, fougueux et colère, était inhabile à maîtriser les mouvements de son âme.

Bien qu'il ne retrouvât plus Aurélie à La Baraque, il n'en fut pas moins assidu à s'y rendre lui-même durant le peu de jours qui devaient précéder son départ. Il se montra pour ma sœur plein d'attentions affectueuses et de gracieuses prévenances. C'était moins que l'amour, c'était aussi quelque chose de plus tendre que l'amitié. Nancy, que ne tourmentait plus la présence de madame de Sommerville, reprenait à la vie, et tous deux nous espérions encore, car l'espoir est comme les plantes qui croissent et s'épanouissent dans le roc battu par la tourmente : il fleurit dans les cœurs les plus dévastés.

Ces derniers jours furent employés à discuter les intérêts de l'avenir d'Albert : je lui rappelai sans amertume les résultats de son premier séjour à Paris, et le suppliai de ne point user sa jeunesse en exaltations solitaires.

— Vous avez vu, lui disais-je, butiner dans les champs les abeilles de nos ruches : lorsque l'orage s'élève et que le vent courbe les épis jusqu'à terre, chacune des travailleuses place un petit gravier sous son aile, et rentre, ainsi lestée, dans la ruche commune. Eh bien, la jeunesse est, comme ces abeilles, légère, mobile, allant à tous les vents; le moindre souffle l'emporte et l'égare si elle n'a mis sous ses ailes un gravier pour assurer son vol. Ce gravier, ce lest qui lui manque, c'est dans un travail austère que la jeunesse doit le chercher. Sans les études graves et sérieuses, elle va, incessamment ballottée par ses caprices et ses incertitudes, jusqu'à ce qu'elle tombe flasque et sans vie, de vigoureuse qu'elle était. Repoussez donc, ô mon ami, les travaux frivoles, les faciles études, aliments des esprits débiles; abordez vaillamment la science du monde réel; nourrissez-vous, comme Achille, de la moelle des lions et des ours. Jeune que vous êtes, vous le pouvez encore; mais hâtez-vous : bientôt il ne sera plus temps. Vous êtes dans l'âge où la vie, ductile et malléable, se ploie à toutes les formes, est docile à toutes les empreintes : plus tard cette cire, autrefois si molle

et si tendre, vous la sentirez inflexible et rebelle, vous ne la pétrirez plus à votre gré; et lorsqu'un jour enfin, fatigué des formes incertaines qu'elle aura jusqu'alors affectées, vous voudrez la façonner en un buste noble et sévère, la cire résistera à tous vos efforts, et dans un moule sans grandeur vous aurez coulé votre vie en un métal informe que l'acier le mieux trempé ni le plus fin diamant ne sauraient entamer. Oh! alors, que nos regrets sont amers, nos remords poignants, notre humiliation profonde! comme nous nous débattons avec angoisse sous la carapace d'airain qui nous presse de toutes parts! comme nous nous retournons douloureusement vers le passé! comme nous nous écrions avec le poëte :

— Oh! si le ciel nous rendait les jours qui ne sont plus!

Vains regrets, vœux inutiles! le ciel est sourd, et nous traînons misérablement jusqu'au bout la destinée que nous nous sommes faite.

Albert m'écoutait docilement et me remerciait avec reconnaissance. Nancy mêlait de tendres prières à mes conseils, et son ami semblait les accueillir presque avec amour; on eût dit que la confiance et la joie étaient rentrées sous notre toit. Toutefois il n'y eut entre nous ni retour vers le passé ni espérances échangées dans l'avenir, pas un mot ne fut prononcé qui rappelât l'union que nous avions rêvée : le bonheur seul d'Albert fut mis en jeu, et aucun de nous n'osa toucher aux liens qui de nos trois destinées ne faisaient autrefois qu'une seule. En apparence ces liens n'avaient pas cessé d'exister, mais au fond de notre cœur nous les sentions bien relâchés et près de se briser dans la main maladroite qui eût tenté de les resserrer.

Madame de Sommerville elle-même n'osa jamais essayer de le faire; en ceci elle fit preuve d'un tact exquis et d'un grand savoir-vivre. Lorsqu'une liaison touche au dénoûment inévitable de tous les amours, il est bien rare que les amis qui ont assisté à ses développements ne cherchent pas à prolonger son existence : entraînés par de louables intentions, ils se posent en réconciliateurs entre les parties intéressées, et trouvent toujours le moyen d'envenimer les plaies qu'ils ont voulu guérir. Dans ces circonstances difficiles les amis n'ont qu'un rôle à jouer : contempler silencieusement l'agonie douloureuse d'un bonheur qui s'éteint, suivre son convoi, et pleurer sur ses cendres.

Imprudents ceux qui s'entêtent à renouer un amour brisé! Il en est de l'amour comme de ces tissus délicats qui, rompus une fois, ne sauraient, grâce au nœud le plus imperceptible, tromper la main qui les touche. Laissez entre vos doigts glisser ces tissus moelleux : vous sentirez malgré l'art le défaut de la trame : ainsi, dans les amours renouées, le cœur, lorsqu'il se met à dévider le fil soyeux de ses souvenirs, sent bientôt l'aspérité du nœud qui le froisse et le blesse.

Nous parlions souvent de madame de Sommerville absente : Albert en parlait avec calme, Nancy avec inquiétude. Tous deux cherchaient le motif de sa bizarre excursion, l'un sans intérêt apparent, l'autre avec une anxiété réelle. Moi, qui savais les tourments de cette âme agitée, je priais Dieu tout bas de faire aux pauvres voyageurs la bise moins cuisante, la neige moins glacée.

Le départ d'Albert était fixé au 10 novembre; il devait être à Paris le 15 pour prendre son inscription. Une année seulement s'était écoulée depuis qu'il nous avait quittés pour la première fois : en moins de douze mois nos félicités avaient donc accompli leur cours! Hélas! qu'ils étaient loin déjà les jours où ma sœur et moi nous vivions seuls, séparés du monde! Jours sereins, beaux jours de retraite, de paix et de silence, qu'étiez-vous devenus?

Le bonheur se retira de notre chaumière le jour où un étranger vint s'asseoir à notre table; dès lors toutes les misères de la civilisation pénétrèrent sous notre toit : là où n'avaient jamais battu que des cœurs simples et bons, l'amour quintessencié, la jalousie, la défiance vinrent s'établir, et des passions tumultueuses s'élevèrent entre ces lambris encore tout imprégnés du chaste parfum de nos fraternelles tendresses.

Oh! le bonheur, mon ami, celui qui jaillit en flots limpides et frais de l'union de deux âmes, si vous le trouvez jamais, cachez-le bien au fond des bois, dans quelque profonde solitude : préservez-le des regards de la foule, laissez-le couler sans bruit et se perdre ignoré sous la mousse; n'invitez aucune âme étrangère à venir s'abreuver à ses eaux. Ces eaux sont amantes de l'ombre et du mystère, et le cristal de leur source s'altère sous les lèvres les plus amies et les plus pures.

Albert allait partir enfin. Quelques jours encore, et sa présence ne soufflerait plus dans le cœur de Nancy la flamme qui le dévorait, et cette flamme, sans aliment, pourrait s'éteindre d'elle-même. Ce jour que redoutait Nancy, que j'appelais de tous mes vœux, qu'Albert entrevoyait avec indifférence, arriva.

La veille de son départ mon pupille n'était pas venu à La Baraque. Son absence nous étonna peu : les soins et les ennuis qu'entraîne nécessairement tout voyage l'excusèrent auprès de Nancy.

Le lendemain, la matinée était fort avancée, Albert n'avait point paru. Nous commencions, ma sœur et moi, à concevoir de vagues inquiétudes,

et je me disposais à partir pour la maison du sentier, lorsque nous entendîmes crier sous nos fenêtres le sable de l'allée. Nancy ne reconnut point le pas de son ami, et se leva tremblante sur son lit. Troublé moi-même par je ne sais quels pressentiments, je m'élançai à la rencontre du nouveau-venu, et me trouvai face à face avec lui sur le seuil de la porte : c'était un paysan d'Anzème au visage niais et sinistre.

— Où est Albert ? demandai-je effrayé.

Le rustre ne répondit pas; mais, tirant gravement une lettre de sa poche, il me la remit et s'éloigna.

Je reconnus à la suscription l'écriture d'Albert. Je brisai le cachet, je déchirai l'enveloppe, et, près de lire, je me recueillis un instant. Je sentais une sueur froide qui découlait de mon front et plaquait mes cheveux à mes tempes. Je la lus enfin cette lettre; et je puis vous la dire, car je ne l'ai pas oubliée.

Elle était ainsi conçue :

XI.

« Maxime, je ne partirai pas. Cette résolution n'est pas récente; elle n'a été conçue ni par la passion ni par le caprice. Longtemps combattue, elle est depuis longtemps arrêtée, et les retards que j'ai mis à la faire connaître témoigneront assez de la longue lutte que j'ai dû soutenir avant d'arriver à vous dire, à vous dont je connais les idées absolues, à vous, ami, dont j'ai éprouvé la sensibilité, dont l'affection est mon bien le plus cher, à vous, Maxime, le frère de Nancy : Je ne partirai pas.

« Maintenant je ne balance plus, je ne me rétracterai point. Vous sentez que j'ai de la force, puisque j'en ai trouvé contre mon cœur quand il parlait pour vous. Aussi n'est-ce pas pour prévenir vos objections que je veux vous exposer les motifs qui m'ont décidé; ce n'est pas non plus dans l'espoir de conquérir votre approbation au parti que j'ai pris : je désire uniquement vous convaincre de la bonne foi que j'ai mise à me convaincre moi-même, et vous voir bientôt persuadé que je n'ai pas soumis ma destinée à des fantaisies d'enfant et de poëte. Placez-vous à mon point de vue, et mes répugnances pour la vie que vous voulez me faire vous paraîtront rationnelles; descendez en moi : vous les trouverez invincibles.

« Vous m'avez envoyé à Paris, quoique je pressentisse les dégoûts qui m'y attendaient; comme un père dont la tendresse fait la force, vous n'avez écouté ni mes regrets ni les vôtres; vous m'avez dit : Partez..... Je suis parti.

« Vous savez quelle fut ma douleur quand je dus vous quitter; la vôtre, mon ami, mal comprimée par toute votre énergie, éclatait malgré vous et me pénétrait. Rappelez-vous combien tous trois nous avons souffert; pensez au sacrifice que pour vous, pour elle je me suis alors imposé, et vous comprendrez que j'aurais le courage d'en accomplir un second si je me sentais la force d'en atteindre le but.

« Mes lettres vous ont exprimé le découragement et la tristesse où me plongea d'abord mon isolement à Paris. Vous-même, abandonné dans ce désert incommode et bruyant, vous avez senti comme moi ce serrement de cœur, ce poids étouffant qu'on n'allége que par la dissipation ou le travail. J'ai méprisé le premier de ces deux remèdes, j'ai promptement reconnu l'insuffisance du second : dès lors je me suis fait à cet état de souffrance, je l'ai accepté comme normal, et, embrassant l'étude pour son but et pour elle-même, je me suis plongé avec résolution dans les recherches arides du droit. Mais en vain m'efforçais-je de m'en exalter l'importance, en vain me répétais-je ces adages vulgaires : *Orphelins protégés, opprimés défendus*, mon indifférence naturelle devint bientôt un dédain raisonné, et cette fois encore l'expérience sanctionna en moi un préjugé.

« Je me sentais d'ailleurs médiocrement attiré par cette profession de l'avocat qui, une année auparavant, m'apparaissait encore si noble et si glorieuse. La révolution de Juillet venait de porter un rude coup à son indépendance : je voyais tomber chaque jour au pouvoir des hommes dont la voix libre et fière avait jadis fait battre mon jeune cœur; je les entendais renier sans honte les principes qu'ils avaient autrefois proclamés sans crainte; et la profession qui les avait élevés si haut pour les jeter si bas ne me sembla bientôt plus qu'un vaste champ ouvert aux ambitions déshonnêtes, qu'une tribune offerte aux subtilités de la pensée et à l'abus de la parole. Souvent, depuis mon retour, nous avons discuté ensemble la valeur morale et sociale de toutes les carrières ouvertes au légiste : tout ce que j'en ai dit alors a dû vous préparer à la déclaration que je fais aujourd'hui de n'en pouvoir embrasser aucune. Je veux espérer, Maxime, que mes allégations vous auront convaincu, sinon de l'infaillibilité de mon jugement, du moins de la droiture de mes principes.

« Résolu à abandonner l'étude des lois, je compris que j'avais eu tort de m'être décidé sans avoir choisi, et, pour ne pas prolonger en essais infructueux le temps de mon épreuve, je voulus consacrer le reste de l'année à l'examen minutieux de toutes les parties de notre édifice social. Pendant huit mois mes jours et mes nuits furent dépensés

en ces tristes recherches. A chaque investigation nouvelle, j'espérais voir surgir une spécialité, une aptitude, une tendance : pas une ardeur ne s'alluma, pas une voix ne s'éleva en moi ; ou plutôt, mon ami, toutes les ardeurs me dévorèrent, et j'entendis à mes oreilles bourdonner un millier de voix. Toutes les gloires m'appelaient, me souriaient, me jetaient des fleurs : peintre au Musée, poëte au théâtre, tribun à la chambre, guerrier au Carrousel lorsque les étendards passaient au bruit des cymbales militaires, j'étais tout..... Hélas! je n'étais rien.

« Ne me dites pas, mon ami, que huit mois sont insuffisants pour de si graves observations. Vous savez qu'à Anzème je n'étais pas resté tout à fait étranger au mouvement intellectuel de l'époque : religion nouvelle, réformes poétiques et sociales m'avaient vivement préoccupé ; je connaissais les systèmes, les livres, les programmes ; il ne me restait plus qu'à juger les pontifes, les poëtes et les législateurs, qu'à compléter l'examen des choses par celui des hommes : cet examen ne fut fertile qu'en désenchantements de tout genre.

« Je luttai cependant. Tantôt le but des travaux que je m'imposais m'aveuglait sur mon impuissance ; tantôt, quand elle m'apparaissait, je me faisais un devoir de combattre avant de me déclarer faible. Ainsi dans la solitude et dans la misère, au milieu des agitations du cœur, des tentations de suicide, des aspirations ardentes vers les joies inconnues de la vie, j'ai tout tenté, tout essayé, et toujours je me suis senti glisser rapidement le long de la pente que je m'efforçais de gravir.

« Je n'accuse ni le siècle, ni la destinée, ni personne : je n'accuse que moi. Cependant si Dieu m'eût fait naître en ces temps de calme et de recueillement où chaque destinée peut s'asseoir à la place qui lui fut réservée, où chaque existence a sa part de biens et de maux sur la terre, peut-être alors, avec la conscience pure et les intentions ferventes qui m'animaient, eussé-je pu produire les œuvres dont j'avais le sentiment, et m'élever par la patience, le travail et la volonté à un rang digne de mes vertueuses ambitions; mais que faire en ces âges d'incertitude où tout se confond, quand nous naissons pressés et agités, comme un essaim éclos de la veille dans une ruche trop étroite pour le contenir ? que faire lorsqu'on se sent porté, poussé, ballotté par une foule avide et désordonnée, lorsque le sort nous prend par les cheveux, sans choix et sans réflexion, pour nous élever au pinacle ou nous précipiter dans l'abîme ? Quel homme assez robuste pour se frayer un chemin dans cette cohue ? quelles épaules assez fortes pour fendre la presse ? quelle tête assez élevée pour surpasser toutes ces têtes ?

« Je n'avais pris à Paris aucune résolution : je voulais juger de loin tout ce que j'avais envisagé de près. J'accusais de mes antipathies et de mes répugnances l'état de mélancolie amère où m'avait jeté cette vie tumultueuse, et j'espérais du retour à mes douces habitudes, du bonheur de me retrouver près de vous, de l'influence attendrissante des lieux aimés, ma réconciliation avec les hommes, avec les choses et avec moi-même. Je revis donc nos bois et nos montagnes, je vins redemander aux champs où je m'étais élevé la joyeuse confiance de mes belles années.

« Le premier effet de tout ce bonheur retrouvé fut de me faire haïr la vie nouvelle qui me l'avait ravi ; mais ensuite la réflexion me fit entrevoir une vérité que le rigorisme de mes idées m'avait empêché de saisir : c'est que dans chacune de ces voies encombrées de nullités fastueuses et de talents prostitués un homme doué d'une organisation puissante peut marcher dans sa force et dans son indépendance, acquérir de la gloire et conserver sa propre estime. Mais je reconnus en même temps que, sans les qualités qui constituent l'homme supérieur, le succès à des conditions honorables est impossible dans nos temps. Dès lors je résolus d'examiner sans orgueil, sans humilité, si cet homme fort était en moi : après avoir sondé tous les replis de mon cœur, mis à l'épreuve toutes mes facultés, fait jouer tous les ressorts de mon être, ma chétive et boiteuse nature m'apparut dans toute sa faiblesse. Maxime, savez-vous qui je suis ? quelque chose d'incomplet, sans vouloir et sans énergie, sans vices ni vertus, sans force pour le bien, un caractère inégal, un cœur avide de souffrances, une misérable créature prompte au découragement et rebelle au bonheur. C'est là, Maxime, ce que vous avez aimé, ce qu'il vous faut aimer encore. Mais en aurez-vous le courage et n'abandonnerez-vous pas celui qui s'abandonne lui-même ?

« Ne m'encouragez pas. Je ne suis plus en défiance de moi-même : mon impuissance m'est démontrée. Est-il une preuve à laquelle j'aie refusé de soumettre mon intelligence ? N'ai-je pas tenté de me faire par la poésie une place à moi dans le monde quand j'ai vu m'échapper tous les moyens réels de mériter votre sœur ? mais, comme tout le reste, je l'ai vainement essayé : la délicatesse des impressions que je recevais de Nancy, la religion de mon enfance, dont le parfum est resté dans mon cœur, l'amour mystérieux que j'ai voué à ma mère inconnue, toutes ces perceptions d'une âme douloureuse et tendre m'échappaient aussitôt que je voulais les saisir, et j'appelais en vain pour les fixer l'inspiration, le talent, le génie du poëte.

« Malheur à qui reçut trop pour l'obscurité, pas

assez pour la gloire ! L'homme incomplet traverse solitairement la vie : il ne peut rien pour lui ni pour les autres, et son âme absorbe les rayons du ciel sans les refléter.

« Maxime, je ne partirai point, je n'irai pas grossir à Paris la foule des médiocrités qui se disputent pied à pied le terrain où elles fourmillent, je vivrai et je mourrai à Anzème. Je n'ai plus de désirs, je n'ai pas de besoins : j'aurai toujours assez pour vivre dans cette pauvre contrée. Qu'irais-je faire dans ce monde, d'où il faudrait me retirer plus tard la haine dans le cœur et l'invective sur les lèvres ? Croyez-moi, mieux vaut le quitter de la sorte, sans regrets mais sans aversion, l'ayant trop vu pour l'aimer et pas assez pour la haïr, que d'aller y traîner encore quelques années de lutte et de misère pour en revenir un jour l'esprit morose et l'âme ulcérée.

« Plaignez-moi donc, ô mon ami ! Vous savez si je vous aime, vous savez si j'apprécie le trésor que vous me réserviez : vous comprendrez que pour y renoncer il faut que je m'en croie indigne ; vous sentirez tout ce que je souffre : si vous me jugez coupable, vous songerez au bonheur qui m'était destiné et vous me jugerez puni.

« Pour moi, je ne me plaindrai plus : je subirai, sinon vaillamment, du moins avec résignation, la destinée que je me prépare : je gravirai solitairement mon calvaire, m'arrêtant parfois pour contempler à mes pieds la vallée où j'aurais pu vivre avec la jeune compagne de mon amour ; je verrai s'élever à travers les arbres la fumée du toit domestique ; Nancy aura trouvé dans un amour plus digne les félicités que je n'ai pas su mériter : ses enfants joueront auprès d'elle ; une autre image plus noble et plus chère aura depuis longtemps effacé la mienne dans vos cœurs, et vous, Maxime, vous donnerez à un autre que moi le doux nom de frère, que j'abjure à cette heure ; je verrai tout cela, et, consolé par le tableau de vos saintes joies, je reprendrai ma croix, et poursuivrai sans murmurer mon rude pèlerinage. Dès aujourd'hui je n'ai plus le droit de me plaindre, et je ne me réserve dans l'avenir que celui de vous aimer toujours. »

XII.

Telle était l'épître que m'adressait Albert. J'en ai peut-être altéré le texte, mais ma mémoire vous en a transmis fidèlement le sens. Dans une autre circonstance ces puérilités vaniteuses, résultat d'une éducation qui abrége l'adolescence au point de la supprimer, m'eussent fait sourire de pitié ; elles m'accablèrent dans la circonstance présente : je prévis aussitôt qu'il serait d'autant plus difficile de combattre et de vaincre l'obstination d'Albert à rester à Anzème, que le seul motif de cette résolution imprévue ne se trouverait jamais sur le terrain de la discussion. Ce motif délicat, le seul que la lettre de mon pupille n'ait pas cherché à faire valoir, vous l'avez imaginé sans doute : vous avez facilement aperçu à travers ces verbeuses subtilités le fil qui les mettait en jeu ; vous avez déjà prononcé le mot que n'enfermait aucune de ces phrases, et qui cependant les expliquait toutes ; vous avez comme moi saisi sous chaque ligne le nom qui s'y était caché ; et si vous vous rappelez la froideur apparente avec laquelle Albert reçut auparavant la nouvelle du départ de madame de Sommerville, si vous vous êtes étonné avec moi de l'aisance insoucieuse que déploya alors notre impétueux ami, avec moi vous comprenez à cette heure que la résignation d'Albert n'eut rien de bien héroïque, résolu qu'il était déjà à ne plus quitter ces campagnes. Il savait que madame de Sommerville ne lui échappait que pour quelques jours, et que, de retour à Anzème, elle n'aurait à regretter aucun de ses amis.

J'ai su plus tard ce qui s'était passé durant ces derniers jours dans le cœur d'Albert. Depuis longtemps il caressait l'idée de ne plus retourner à Paris. Cette idée, qui ne lui était apparue d'abord que vague et indécise au milieu des dégoûts réels qu'il avait rencontrés au début de la vie, prit une forme plus solide et plus nette le jour où il aima madame de Sommerville, et se fixa dans son esprit le matin même où je lui annonçai le départ d'Aurélie. Ce voyage, entrepris subitement sous le ciel neigeux de la Creuse, l'intrigua : il en chercha les motifs avec une secrète ardeur, et, parmi les mille pensées qui vinrent l'assaillir, celle qu'Aurélie avait enfin compris l'amour dont il brûlait pour elle, et que son départ n'était peut-être qu'une fuite, flotta dans son cerveau, timide, mystérieuse, presque imperceptible, fumée légère de l'espérance, aussi insaisissable que la vapeur qui s'élève le matin sur les eaux.

La lettre d'Albert achevée, je rentrai près de Nancy, et j'inventai pour la rassurer je ne sais quel prétexte au séjour prolongé de mon pupille à Anzème : une discussion d'intérêts l'obligeait à retarder son départ de quelques jours, sa présence était nécessaire à la légalité d'un acte..., je ne sais ce que j'imaginai. Nancy rassurée, je partis pour la maison du sentier : j'avais à remplir auprès d'Albert mes devoirs d'ami, de tuteur et de frère.

J'appris en arrivant qu'Albert était absent, et qu'une semaine au moins s'écoulerait avant son retour : il était allé la veille au château du jeune comte de***, qu'il avait connu dans la contrée,

et tous les deux devaient se rendre à une chasse au sanglier dans la forêt de Champ-Sanglard.

M. Auguste de***, patricien ruiné, assez mal vu dans le pays depuis que sa fortune n'y faisait plus pardonner sa naissance, était un jeune homme d'esprit et de cœur, qui n'aurait jamais songé à se rappeler ses titres si la tourbe insolente des nouveaux parvenus se fût résignée à les oublier. Comme madame de Sommerville, la révolution de Juillet l'avait pris parmi les vainqueurs pour le jeter dans les rangs des vaincus; comme elle, il avait sacrifié sa foi nouvelle à la poésie du dévouement et à la religion du malheur; mais lui, le noble jeune homme, avait en même temps délaissé son avenir, qui promettait d'être si beau, et, le jour où il avait vu ses espérances s'accomplir et la carrière s'ouvrir devant lui large et belle, il s'était retiré de la lice pour aller subir son nom dans le castel croulant de ses ancêtres.

C'était un jeune homme sceptique et railleur, qui n'avait de sympathique avec la nature d'Albert qu'un fond de mélancolie amère. Aussi ne s'était-il établi entre lui et mon pupille qu'une de ces liaisons où on échange plus d'idées que de sentiments, où l'élégance des relations supplée aux épanchements du cœur, liaisons plus durables souvent que les amitiés elles-mêmes, parce qu'elles échappent à la vulgarité des rapports, fléau et mort de toutes les intimités. Auguste de*** et Albert se recherchèrent pour se plaindre, et ce fut quelque chose de bizarre que la plainte de ces deux jeunes gens accusant de concert la destinée, l'un parce qu'il n'avait pas de nom, l'autre parce qu'il en avait un grand.

Je revins presque joyeux de n'avoir pas trouvé Albert: notre position à tous était si délicate que je ne savais guère moi-même la contenance que j'avais à prendre et le rôle qui m'était réservé. Qu'eussé-je dit à Albert? que sa résolution était folle et que la lettre qu'il m'avait écrite n'avait pas le sens commun? Il savait cela tout aussi bien que moi sans doute. Que faire et que résoudre? qu'allait-il se passer au retour d'Aurélie? Possesseurs tous les quatre d'un secret que chacun de nous était censé posséder à lui seul, quelles combinaisons, quels faits allaient jaillir du conflit de nos destinées? Madame de Sommerville oserait-elle reparaître à La Baraque? accueillerait-elle Albert? Quelle serait la ligne de devoirs que j'aurais à suivre près de Nancy, de mon pupille et de madame de Sommerville elle-même? J'essayai longtemps de démêler les fils embrouillés de notre avenir; puis, découragé de l'essayer vainement, j'abandonnai à Dieu le soin de nous tirer de cette situation difficile.

Il m'est souvent arrivé, mon ami, durant le cours de ce récit, de vous raconter des faits que je n'avais pas vus, des sentiments que je n'avais pas sentis : ne croyez pas cependant que, comme le poëte, j'aie voulu me rendre maître du monde visible et invisible; à Dieu ne plaise! je n'ai pas le génie qui devine et qui crée. Les développements de cette histoire auxquels je n'ai pas assisté m'ont été confiés après leur péripétie, de même que plus tard nous nous sommes initiés les uns les autres aux sentiments et aux pensées secrètes que chacun de nous avait gardés mystérieusement dans son cœur. Ne vous étonnez donc pas si je vais vous conter encore des scènes dans lesquelles je n'ai pas même joué le rôle de comparse; oubliez un instant que j'ai été mêlé au drame lamentable que vous écoutez; considérez-moi comme une abstraction; imaginez que, seul sur ce perron, vous feuilletez les pages imparfaites d'un livre mal écrit; ce récit y gagnera peut-être, sinon plus d'intérêt, du moins plus de réalité.

Ici Maxime s'interrompit. Les souvenirs douloureux et les émotions poignantes que cette histoire réveillait en lui le fatiguaient plus encore que la longueur de son récit : son air était souffrant, de soudaines pâleurs passaient sur son visage, et son front se couvrait parfois d'une sueur brûlante, que le vent glaçait presque aussitôt.

— Mon ami, lui dit le jeune homme qui l'avait écouté avec recueillement, le vent se lève et la brume du soir enveloppe déjà les peupliers de la Creuse : je crains pour vous la fraîcheur de la nuit et l'humidité de ces rives.

— Vous avez raison, dit Maxime en se levant : le grand air m'épuise, et je sens que la parole sort avec peine de mon gosier desséché. Entrons dans le salon du château. Notre présence n'y troublera personne.

A ces mots il poussa la porte, qui céda au premier effort, et il introduisit son ami dans la salle des portraits de famille. Les volets étaient ouverts; les rayons de la lune, qui glissaient çà et là dans l'appartement, détachaient en fleurs étincelantes les rosaces dorées des cadres gothiques, décrivaient sur la tapisserie mille caprices de lumière, reposaient mollement sur un Endymion endormi, ou enveloppaient d'une robe d'argent Diane sortant du bain et changeant Actéon en cerf. Des amours qui se jouaient dans la rosace du plafond soutenaient la tringle d'un lustre dont les branches de cristal s'épanouissaient dans l'air en gerbes éblouissantes. Les albums qu'avait feuilletés Albert couvraient la table du piano; le rameau de vigne dont Aurélie se servait autrefois en guise de cravache était agrafé à la tapisserie; un petit poignard au manche d'ébène, qui avait protégé sans doute madame de Sommerville dans ses voyages, pen-

dait à l'encadrement de la glace. Le piano était encore ouvert, et, lorsque les deux amis s'arrêtèrent au milieu de la chambre, on eût dit, à voir leur terreur religieuse, que l'ivoire venait de faire entendre quelques notes plaintives, ou que leur présence avait fait envoler les blanches ombres de Nancy et de madame de Sommerville.

Maxime ouvrit une porte qui se trouvait cachée par la tapisserie dans le fond du salon : cette porte donnait dans la chambre à coucher de madame de Sommerville. Tous deux pénétrèrent religieusement dans ce sanctuaire qui respirait encore le luxe du siècle de Louis XV, mais que madame de Sommerville avait sanctifié par ses larmes.

La corniche du plafond s'arrondissait aux angles, et, formant comme une corbeille de fleurs et de palmettes, s'étalait en arabesques, en festons et en entrelacs; la rosace était décorée d'ornements historiés pareils à ceux de la corniche.

Les parois des murs, revêtues dans la partie inférieure d'un lambris d'appui en bois peint en ton de grisaille, étaient tendues de lampas chargés de pagodes, de kiosques, d'arbres, d'oiseaux, d'Indiens rouges sur un fond blanc.

La lune, qui donnait en plein sur les grands carreaux de vitres des fenêtres *à la française*, faisait étinceler les moulures dorées des portes et des lambris, et permettait de saisir toutes les parties de l'ameublement.

La cheminée était grande et de marbre blanc veiné; la traverse du chambranle à renflement et en arc d'amour; les jambages, tourmentés en console, se terminaient dans le bas par une griffe de chimère; la plaque de fonte, au contre-cœur de l'âtre, était aux armes de France; au-dessus de la cheminée s'élevait une glace peu haute dans un cadre doré formé d'entrelacs, de roseaux et de palmes sculptés; au-dessus de la glace un trumeau de peinture : c'était un coucher de soleil rouge et criard.

Tous les dessus de porte étaient peints, et représentaient des fêtes galantes à la manière de Watteau, de Lancret et de François Boucher : là des bergères-camargo en robe de satin et de moire, poudrées à blanc, avec paniers et tonnelets, talons rouges, corps de baleine lacé sur la poitrine, petit chapeau sur le coin du chignon et houlette en main ; ici des bergers en casaque de velours gorge de pigeon et à pèlerine, chapeau en lampion, perruque, catogans et culottes, houlettes et flûtes de Pan : plus loin une bergère assise au milieu de ses moutons, et près d'elle un pastoureau lui offrant un nid de tourterelles. Il y avait aussi des animaux, des chasses, de la nature morte de Oudry, des enfants de trois à quatre ans en habit à la française, épée et perruque, jouant avec un petit lapin blanc, des singes costumés, à la manière de Claude Gillot.

En face de la cheminée était un meuble de Charles Boule surchargé de cuivreries et d'incrustations : sur la tablette de marbre, de brèche d'Alep, s'inclinait un grand miroir dans le cadre, entièrement doré, se terminait par un fouillis de branchages, de nids de tourterelles et de canaris sculptés.

Les fauteuils, bergères et sofas étaient en bois grisaillé et doré, garni en tapisseries à l'aiguille, le lit en bois grisaillé et doré comme les fauteuils; les quatre montants d'angles s'élançaient en carquois pleins de flèches et en flambeaux d'hyménée; une couronne de bois sculpté, suspendue au plafond, formant dais, laissait tomber tout autour de grandes courtines de velours cramoisi.

Sur une pendule de cuivre qui décorait la cheminée, un amour piqué par une abeille se plaignait à Vénus sa mère. La pendule était assise sur un socle de marbre blanc, entre des groupes d'enfants nus et d'amours en biscuit de porcelaine.

Au milieu de la pièce une torchère de bois doré supportait une girandole de cuivre chargée de bougies; des bougies chargeaient pareillement des bras de cuivre doré, qui avançaient au-dessus de la cheminée comme pour se mirer dans la glace.

Les tapis étaient de Beauvais, à personnages; quelques portraits de Largillière pendaient çà et là aux tentures.

— Tout ce luxe, dit Maxime à son ami, ne convenait guère aux goûts simples de madame de Sommerville; cette pièce, d'ailleurs, lui parlait trop vivement de sa mère, et ce souvenir était cruel à son cœur. Aussi, bien des mois s'écoulèrent-ils sans qu'elle osât y pénétrer; elle ne s'y retira que lorsque le froid l'eut forcée de quitter la chambrette qu'elle avait choisie, à son retour, dans l'aile la plus sombre et la plus désolée du château. Venez, ajouta Maxime, rentrons dans la salle voisine : l'aspect de celle-ci me fait mal.

Ils allèrent s'asseoir tous deux sur un divan, et Maxime poursuivit en ces mots le cours de cette histoire.

XIII.

Ce fut le 20 novembre, par une soirée de neige et de glace, que deux voyageurs à cheval traversèrent au galop le village d'Anzème et s'arrêtèrent à la grille du château. Ils semblaient épuisés de fatigue; des glaçons pendaient à la crinière de leurs chevaux. Au bruit du galop retentissant sur la terrasse, les gens de madame de Sommerville accoururent à la grille avec des flambeaux, et re-

connurent leur maîtresse. Tous l'entourèrent et se disputèrent ses mains engourdies par le froid. Elle se retira dans sa chambre, dépouilla ses vêtements humides, et, enveloppée dans une pelisse de satin noir, elle réchauffa ses membres glacés devant un grand feu qui n'avait pas cessé de brûler depuis le jour de son départ. Il y eut un instant où elle se regarda involontairement dans la glace qui surmontait la cheminée, et elle eut peine à réprimer un mouvement de stupeur et d'effroi.

Elle était bien changée! en moins d'un mois son teint s'était plombé, son front avait perdu sa pureté, ses yeux leur éclat; ses joues étaient creuses, son regard terne, ses paupières mâchées; une teinte jaune et maladive ridait les contours de ses lèvres décolorées; sa taille elle-même s'était courbée sous la douleur et sous la fatigue. Vingt jours à peine avaient donc flétri ce qui restait en elle de fraîcheur et de beauté! Ainsi vous avez vu nos campagnes se parer parfois, au déclin de l'automne, de l'aspect du printemps: près de s'éteindre, le soleil jette encore de bienfaisantes ardeurs; les coteaux sont riants, les jeunes arbustes ont des pousses nouvelles, les fils de la Vierge se promènent dans l'air parfumé, la nature croit un instant à son éternelle jeunesse. Mais à la première gelée, à la première bise de novembre, tout cet éclat pâlit et s'efface: en une nuit les coteaux et les bois se sont dépouillés de leurs feuilles, les fils blancs qui glissaient hier sur un ciel gris de perle pendent humides aux branches décharnées; vous êtes tout surpris, au réveil, de voir l'hiver dans ces campagnes où, la veille encore, semblait renaître le printemps.

Par la même soirée, quelques heures après le retour de madame de Sommerville, un voyageur entrait à pied dans le village. Un fusil à deux coups reposait sur son épaule, deux chiens allaient à ses côtés; son air était ferme et résolu comme celui de tout homme qui marche la nuit dans des sentiers connus avec un fusil sur l'épaule; car il n'est rien qui donne plus d'assurance à un homme naturellement brave qu'une bonne arme et la presque certitude que cette arme peut dormir tranquille dans la main qui la porte. Notre allure prend alors quelque chose de décidé et de fanfaron, et nous sentons en nous je ne sais quelle humeur belliqueuse qui nous fait appeler le danger, sans doute parce que nous sommes instinctivement sûrs que le danger ne répondra pas.

Le jeune chasseur avait d'ailleurs des sujets d'excitation plus réels. Il avait pendant trois jours couru le sanglier dans la forêt de Champ-Sanglard, cherchant à oublier le tumulte de ses pensées dans l'agitation d'une vie active et turbulente. Ses joyeux compagnons de chasse qui l'avaient vu, lui le plus faible et le moins habile, se montrer le plus ardent au courre et jouer sa vie avec une intrépidité rare, avaient voulu, avant son départ, fêter son jeune courage. On s'était donc réuni dans le castel du comte Auguste, et là, grâce peut-être aux ruses ingénieuses de quelque nouveau Caleb, la santé d'Albert avait été bue durant tout un jour au milieu des cris d'un enthousiasme toujours croissant. Vers la fin du repas, les têtes se trouvant échauffées par les fumées du vin et par la chaleur de la discussion, il fut parlé de madame de Sommerville, et déjà quelques paroles irrévérencieuses allaient être hasardées sur elle lorsqu'Albert, se levant le regard enflammé, la main sur son couteau de chasse, brisa son verre sur la table, et promit le même sort au premier qui oserait devant lui prononcer sans respect le nom de cette femme. Cette saillie chevaleresque et déplacée fut d'autant mieux accueillie qu'Albert, bien que d'une constitution frêle et délicate, semblait alors assez disposé à tenir sa promesse: on l'entoura, on le félicita à demi-mot; après avoir bu à son courage, on voulut boire à ses amours; et le jeune homme finit par comprendre qu'en se posant le champion de l'honneur outragé d'Aurélie il avait, sans y songer, proclamé ses droits à le protéger hautement. Il s'en défendit avec chaleur; mais, dès l'instant que la vertu de madame de Sommerville ne fut plus offerte en offrande qu'à la vanité d'Albert, Albert ne voulut tuer personne. Il entendit développer autour de lui des théories sur l'amour qui le firent rougir de sa pudeur, et l'on mit une bonne foi si prompte, si naïve à le croire un amant heureux, qu'il fut honteux de n'avoir point encore osé réaliser une conquête dont chacun lui faisait un aussi facile mérite.

Il se retira mécontent de tous et de lui-même. Il gravissait tristement le sentier montueux qui le ramenait à Anzème, lorsqu'une main s'appuya légèrement sur son épaule: Albert se retourna et reconnut le comte Auguste.

— Monsieur Albert, dit le jeune gentilhomme en se découvrant, j'ai des excuses à vous faire et je vous prie de les recevoir. Croyez que j'ai souffert plus que vous de la scène inconvenante qui vient d'avoir lieu chez moi, et que j'ai été blessé profondément des allusions grossières qui vous ont assailli. Veuillez croire aussi que je ne suis pas resté indifférent à votre bonheur, et que, si je n'ai pas mêlé mes félicitations à celles de nos compagnons, c'est que je n'ai pas voulu risquer ma branche de myrte dans le bouquet impertinent que ces rustres vous ont offert

— Je vous jure!... s'écria impétueusement Albert.

— Ne jurez pas, interrompit Auguste en sou-

riant : je sais tous les serments que vous allez me faire.

— Vous outragez, monsieur le comte, reprit Albert avec dignité, la plus pure de toutes les femmes.

— Il faudrait pour cela, monsieur, que votre amour fût un outrage, et je suis trop fier de votre amitié pour ne pas honorer toutes vos affections, quelles qu'elles soient.

A ces mots, Auguste de *** salua poliment, et Albert poursuivit sa route. Son pas était rapide et brûlait la distance. Il ne sentait pas le froid qui glaçait ses mains ni le givre qui battait son visage, il allait tourmenté par mille pensées inquiètes. La plus poignante de toutes était le remords d'avoir laissé supposer un bonheur qui n'existait pas. Il commença par s'avouer que ce n'était rien moins qu'une infamie; puis il finit par se dire que, le jour où il parviendrait à la possession de ce bonheur, l'infamie ne serait plus qu'une fatuité juvénile qui trouverait grâce auprès des consciences les plus rigides et les plus timorées. Dès lors il jura de conquérir le pardon de sa faute, se disant d'ailleurs que se prêter à une ovation avant la victoire, c'était s'engager solennellement à vaincre.

C'était dans ces dispositions d'esprit qu'Albert traversait Anzème lorsqu'il crut reconnaître la trace des pas de Cortès sur le sentier blanchi par le givre et la neige. Il allait frapper à quelque masure pour s'assurer du retour de madame de Sommerville, lorsqu'il fut accosté par Frank.

— « Revenu déjà, Frank? demanda le jeune homme.

— Déjà, monsieur Albert! s'écria le serviteur d'un air contrit : on voit bien que vous n'étiez pas de la partie.

— Il paraît que le voyage a été rude?

— J'ai cru, monsieur Albert, que je recommençais la campagne de Russie : nous avons pendant près d'un mois couru dans la neige et la glace, vivant à la merci de Dieu.

— Mais ce voyage avait un but, j'espère?

— Oui, celui d'attraper des rhumes et des rhumatismes, répondit Frank avec humeur. Voyez-vous, monsieur Albert, madame est bonne pour tous, bonne surtout pour ses pauvres serviteurs, qui l'aiment autant qu'ils détestaient sa mère; il n'est pas un de nous qui ne se jetât au feu pour elle; mais, ajouta-t-il à voix basse en regardant si personne ne pouvait l'entendre, je crois qu'elle est un peu... »

La phrase resta inachevée, et Frank en compléta le sens en posant sur son front l'index de sa main droite.

— Crois-tu? demanda le jeune homme.

Frank pencha sa tête vers l'oreille d'Albert et y glissa ces trois mots : « *Je le crois*, » de l'air profond et mystérieux d'un homme effrayé lui-même de l'importance de ses révélations.

— Eh bien, je m'en suis toujours douté, répondit avec sang froid Albert, qui trouvait quelque intérêt sans doute aux indiscrétions de l'écuyer bavard.

— C'est que vous y voyez clair, vous, c'est que vous êtes un vrai savant, monsieur Albert. Croiriez-vous que pendant un mois madame ne s'est nourrie qu'avec le pain des laboureurs, qu'elle n'a dormi que sous leurs toits de mousse? Nous arrivions le soir, nous partions le matin, toujours en course malgré vents et marées... Madame, lui disais-je, vous ruinez votre santé; vous vous tuerez, madame; conservez-vous pour ceux qui vous aiment... Ah bien oui! elle ne m'entendait même pas. Si je lui disais : Madame, Cortès n'en peut plus, Cortès meurt à la peine; madame, vous crèverez Cortès... elle faisait siffler sa badine, et Cortès allait, léger comme le vent. Pendant un mois elle ne m'a parlé que pour me dire : — Frank, sellez les chevaux; Frank, faites allonger le pas à votre bête; Frank, nous partirons demain au point du jour... Une seule fois elle m'a dit : — Frank, vous toussez beaucoup... Je crois bien que je toussais! mais je n'y pensais pas, monsieur Albert, je ne songeais qu'à elle : j'aurais voulu pouvoir ajouter mes vêtements aux siens ou lui prendre sa part de neige et de froidure... Pauvre chère âme!... Un soir, au coin d'un feu de chaume, je l'ai vue pleurer... Ça m'a fendu le cœur!

— Comment va ta maîtresse? interrompit Albert, qui ne voulait pas se laisser émouvoir.

— Bien. C'est une femme de fer.

— A cette heure elle repose?

— Reposer, elle! Vous ne la connaissez guère : deux heures du matin sonneront à l'église d'Anzème avant que madame ait achevé sa veillée... Singulière femme! ajouta Frank, en se frappant de nouveau le front.

— Et toi, où vas-tu donc si tard?

— Vous m'y faites songer! s'écria Frank : madame m'a envoyé chercher des nouvelles de mademoiselle Nancy.

Au nom de Nancy, Albert laissa échapper un mouvement d'humeur que Frank n'aperçut pas dans l'ombre, et tous deux se séparèrent. Albert avait ralenti sa marche : il gagna lentement la maison du sentier, réfléchissant à la relation moitié burlesque, moitié touchante du voyage d'Aurélie, et le soupçon qui n'avait d'abord illuminé son cerveau que comme un pâle reflet de la pensée sous laquelle s'était accompli ce voyage, prenait, à chaque pas que faisait Albert, une forme plus saisissable, jetait dans son esprit un éclat plus

net et plus sûr. Arrivé à sa demeure, il changea de costume et repartit pour Anzème. Quelles étaient les intentions qui le ramenaient au village? Il ne le savait pas lui-même : il obéissait à une inquiétude dévorante sans chercher à s'en rendre compte; il allait, entraîné par la fougue de ses désirs aussi invinciblement qu'autrefois par le galop de Cortès.

Il traversa le hameau, et trouva la porte de la garenne fermée. Il escalada le mur, ensanglanta ses mains aux épines de la haie, et s'élança dans la grande allée. Rien n'exalte notre courage comme de voir notre sang couler : l'ardeur d'Albert se sentit doublée. Il marcha d'un pas hardi et ferme vers la porte de la terrasse; Frank, qui rentrait, allait la fermer.

— Ouvre, s'écria Albert, c'est moi.

— Vous, monsieur Albert! Comment êtes-vous entré?

— Qu'importe, puisque me voilà?

— Qui vous amène?

— Des affaires pressantes. Il faut que ce soir même je parle à madame de Sommerville.

— Madame sera agréablement surprise de votre visite, car elle vous croit parti pour Paris. Je vais vous conduire dans sa chambre.

— C'est inutile!

— Il faut que je vous accompagne : madame attend des nouvelles de La Baraque.

— Je les lui porterai moi-même. Tu dois être épuisé de fatigue, mon pauvre Frank : va te reposer. Tout dort au château, et toi tu veilles seul, toi qui n'as pas dormi depuis un mois peut-être!

Frank laissa au jeune homme les clefs de la terrasse et de la garenne, et, après lui avoir recommandé de les jeter en sortant dans la grande allée par-dessus la porte de la garenne, il gagna l'aile du château que madame de Sommerville avait destinée à ses serviteurs. Albert franchit en deux bonds les marches du perron, ouvrit la porte sans bruit et pénétra dans ce salon. Il espérait y trouver Aurélie : son attente fut trompée : madame de Sommerville, aux premiers froids, s'était retirée dans sa chambre à coucher; Albert ne savait pas même dans quelle partie du bâtiment cette chambre était située. Découragé, il se laissa tomber sur le divan où nous sommes assis, et là, seul dans l'obscurité, au milieu de cette salle humide et glacée, il se demanda ce qu'il était venu faire en ces lieux, quel démon l'avait poussé vers Aurélie, ce qu'il espérait d'elle; et à chacune de ces demandes il sentit son courage faiblir et son exaltation tomber. Bientôt il s'estima heureux de n'avoir pas trouvé madame de Sommerville, et il allait se lever pour la fuir, avec autant d'ardeur peut-être qu'il en avait mis à la chercher, lorsqu'une porte qu'il n'avait jamais remarquée souleva, dans le fond de l'appartement, la tapisserie qui la cachait, et Albert vit entrer une femme qu'il eut peine à reconnaître, tant il la trouva changée. Elle était enveloppée d'une pelisse de satin noir, et tenait à la main une bougie dont la clarté mate pâlissait encore son visage.

XIV.

Je ne sais pas de remède moins salutaire aux maladies de l'âme que la fuite et la solitude : c'est au foyer même du mal qu'il faut combattre la douleur, c'est corps à corps qu'il faut lutter avec elle pour la terrasser et la vaincre. A distance, elle grandit comme les arbres dans la nuit, elle se développe, devient solennelle, et, plus nous nous éloignons des lieux où nous l'avons subie, plus son spectre nous apparaît terrible. La solitude, sans Dieu, est amère à ceux qui pleurent : elle fait les larmes âcres, les blessures de l'âme incurables. Combien ont fui, solitaires, le théâtre de leurs tribulations, qui n'avaient en partant qu'une égratignure, et qui sont revenus avec une plaie! Telle fut du moins madame de Sommerville : en cherchant à secouer son mal, elle n'avait fait que l'enfoncer plus avant dans son cœur; sa souffrance s'était réellement accrue de toute l'importance factice dont l'avait d'abord revêtue son imagination : son retour fut mêlé de plus de trouble et d'agitation que ne l'avait été son départ. C'est d'ailleurs un moyen peu sûr d'échapper à l'amour que de fuir celui qui l'inspire : loin de son idole, l'amour s'exalte et se poétise. Présent, l'être aimé ne serait bientôt plus qu'une créature de chair et d'os dont le cœur aimant se lasserait bien vite : l'absence le fait dieu.

Madame de Sommerville était assise depuis plusieurs heures à la même place, immobile, rêveuse, inoccupée, comme affaissée dans un morne désespoir. Ce n'était pas seulement le remords de s'être jetée au travers de notre bonheur qui assombrissait ses pensées, elle songeait aussi à Albert, et peut-être ce souvenir l'absorbait-il tout entière à lui seul. En rentrant au château, elle n'avait pas eu le courage de traverser le salon des portraits de famille, tout plein encore d'une trop chère image : ce courage, elle voulut l'avoir, elle voulut revoir cette chambre où s'était jouée la première scène du dernier drame de sa vie, où elle avait senti son cœur se réveiller avant de s'éteindre à jamais; elle voulut aller s'asseoir où Albert s'était assis, redire sur le piano les chants qui l'avaient charmé, voir si le parquet n'avait point conservé la trace de ses pas, écouter s'il n'avait pas laissé en-

tre ces murs un faible écho de sa jeune âme. Puériles jouissances de l'amour, qui ne vous connaît pas? Elle se leva, prit un flambeau d'une main, et de l'autre pressa le bouton d'une porte de communication entre ce salon et sa chambre. La porte roula silencieusement sur ses gonds. Aurélie s'avança lentement, déposa sur cette table la lumière qui brûlait dans sa main, et promena son regard autour de cette vaste salle, que la bougie éclairait à peine. Au bout de quelques instants ce regard tomba sur Albert : Aurélie poussa un cri, s'empara du flambeau et marcha brusquement vers Albert; lorsqu'elle se fut assurée que c'était bien lui, non son ombre, que tant de fois déjà elle avait vue passer jour et nuit dans ses rêves, la bougie échappa à sa main, et l'infortunée tomba sur le divan demi-morte.

L'effroi d'Aurélie rassura Albert, acheva de l'éclairer, et d'enfant qu'il était le fit homme. Tant qu'il avait vu madame de Sommerville sereine et fraternelle, il n'avait osé chercher la femme sous les tendresses de la sœur : dès qu'il la vit tremblante, il triompha dans son cœur. Calme, Aurélie eût facilement maîtrisé les timides ardeurs de ce jeune homme de dix-huit ans; troublée, elle fut perdue.

Heureusement pour elle, notre ami n'était rien moins que don Juan, et, s'il avait quelque habileté à se ménager des situations opportunes, je suis obligé d'avouer qu'il en profitait fort mal. Il releva froidement la lumière qui brûlait encore sur le parquet, et, après l'avoir placée sur la table du piano, il garda devant Aurélie une contenance assurée mais respectueuse. Madame de Sommerville eut bientôt repris ses sens : elle n'était pas femme à se laisser dominer longtemps par une impression, quelle qu'elle fût.

— Vous m'avez effrayée, monsieur, dit-elle enfin d'une voix altérée... Vous étiez si loin de ma pensée !

— La mienne ne vous a pas quittée depuis un mois, répondit le jeune homme d'un ton de doux reproche.

— Je m'explique mal, dit Aurélie en cherchant à vaincre son émotion, je m'explique mal, monsieur, ou vous ne me comprenez pas bien : je voulais dire que ma pensée vous cherchait loin de moi : je vous croyais parti.

— Vous aviez donc imaginé, madame, que je pourrais m'éloigner de ces lieux sans laisser un dernier adieu aux personnes qui me les ont fait aimer, sans recueillir, à l'heure du départ, quelques paroles amies qui en adouciraient l'amertume? Vous l'avez imaginé sans doute, car c'est ainsi que vous avez fait, vous, madame.

— Si vous saviez, monsieur, combien j'ai souffert moi-même, vous ne songeriez pas à vous plaindre de moi.

— Je ne me plains que de vos souffrances, madame, et si j'avais le droit de les partager, je ne me plaindrais pas.

— Parlons de vous, monsieur, de vos amis. Qu'importent mes douleurs? Parlez-moi de Nancy, de Maxime.

— Je n'ai pas de nouvelles récentes de nos amis, madame : j'ai passé huit jours à Champ-Sanglard et j'arrive. J'ai appris votre retour en traversant le village, et je me suis hasardé, malgré l'heure avancée, à venir m'informer de vous à vous-même.

— Je suis heureuse de vous revoir; je ne l'espérais pas. Je vous sais gré d'avoir retardé votre départ pour moi, mais vos études en souffriront peut-être : ne deviez-vous pas être à Paris le quinze novembre? Maxime me l'a dit du moins, et je regrette que pour moi...

— Vous n'avez à m'exprimer ni remercîments ni regrets : je ne vous ai rien sacrifié, madame : je ne partirai pas.

— Vous ne partirez pas! s'écria Aurélie avec stupéfaction. — Non, madame, répondit froidement Albert, je reste.

Madame de Sommerville redevint de nouveau tremblante, et Albert la tint à son tour palpitante sous son regard. Il s'enivrait du trouble d'Aurélie, il triomphait de la sentir femme, de la voir défiante et craintive, elle qui l'avait si longtemps humilié de sa confiance et de sa sécurité. On le craignait enfin, on fuyait sa présence, on avait peur auprès de lui! il n'était plus cet enfant qu'on avait baisé au front par une soirée d'orage : il était homme; et cet homme d'un jour était peut-être moins heureux de se sentir aimé que fier de sa toge virile qu'il revêtait pour la première fois. Ce fut cet orgueil qui offrit à madame de Sommerville des chances de salut et faillit rejeter Albert dans le rôle qu'il jouait depuis deux mois : il était si infatué de son importance nouvellement acquise qu'il ne chercha pas à la faire valoir, et madame de Sommerville put reprendre une seconde fois l'assurance, le sang-froid nécessaires pour éluder le danger qui la menaçait.

— Vous restez! s'écria-t-elle enfin.

— Oui, madame. Je vous ai confié les désenchantements de tout genre que j'avais rencontrés en entrant dans la vie : mon âme ne s'en est pas relevée et n'a plus le courage de les affronter de nouveau. Je n'en veux point à ceux qui m'ont poussé dans un monde pour lequel je n'étais pas fait : qu'ils me laissent donc rentrer en paix dans celui que je n'aurais pas dû quitter. Oui, madame, je reste, je ne partirai pas.

— Écoutez-moi, dit madame de Sommerville d'un air si doux et si paisible qu'Albert en fut effrayé. Je vous suis attachée, vous le savez, monsieur; vous savez que j'ai pour vous une tendre amitié : je vous dois donc, je me dois à moi-même d'éclairer votre inexpérience. Il m'en coûte sans doute de me séparer de vous, de vous séparer de Nancy... que vous aimez, Albert... mais j'aurai ce courage... Vous partirez, mon enfant.

— Ne l'espérez pas ! s'écria le jeune homme.

— J'ai besoin d'espérer en vous; laissez-moi croire que mon affection vous est chère et que vous saurez me sacrifier je ne sais quelles fantaisies de retraite et de solitude. Ne ferez-vous pas pour moi ce que je demande pour vous ?

La voix d'Aurélie était devenue si tendre, son maintien si posé, sa contenance si parfaite, qu'Albert vit pâlir en moins d'un instant ses espérances, et qu'il perdit toute l'assurance qu'avait recouvrée madame de Sommerville.

— Vous partirez, poursuivit-elle, vous irez reprendre vos études et vos travaux ; vous ne laisserez pas se flétrir dans l'inaction les richesses que Dieu a mises en vous. D'ailleurs, vous êtes pauvre, mon enfant : à un homme pauvre il faut une carrière.

— Je suis assez riche pour moi.

— Pour vous, mais pour les autres ?

— Les autres ne m'ont rien donné : je ne dois rien à personne.

— Ne vous devez-vous rien à vous-même ? ne devez-vous pas quelque chose à ceux qui vous aiment ? Nous avons tous notre rôle à jouer ici-bas; chacun de nous a son sillon à tracer dans ce vaste champ de l'humanité; et Dieu nous tiendra compte un jour du bon grain et de l'ivraie que nous y aurons semés.

— Toutes les carrières sont encombrées, dit Albert; il n'y a plus de place au soleil pour les nouveaux travailleurs; le mérite est étouffé, le talent méconnu; l'intrigue seule s'élève et culmine.

— Ceci est un vieux mensonge imaginé par les oisifs pour consoler leur médiocrité, répondit Aurélie en souriant... Vous n'y croyez pas, vous, Albert. Vous rougiriez bientôt de votre existence inutile, et moi j'en rougirais peut-être.

— C'est que votre cœur n'est que vanité! s'écria le jeune homme, qui sentit son sang lui monter au visage : votre amitié superbe craindrait de se poser sur une tête pauvre et obscure! L'amour-propre est dans l'amitié comme la lie est dans le vin. Il faut à votre orgueil les séductions du talent et les prestiges de la gloire.

— Eh ! mon Dieu! qui vous parle de gloire? Le ciel m'est témoin que je ne l'ai jamais appelée sur votre jeune front. Elle nous enlève trop d'affections et nous suscite trop de haines; elle nous change nous-mêmes, altère notre nature primitive et la pervertit ; elle nous condamne à l'isolement, et ne nous laisse pas même le droit de nous plaindre, car trop souvent l'abandon n'est qu'une juste représaille. La gloire est un breuvage trop enivrant pour notre faible cerveau, et moi-même, qui me crois une bonne femme, je ne répondrais pas d'y résister, monsieur. Ah ! le monde est puissant! Si vous saviez que d'amis m'ont sacrifiée à leur succès, que de nobles et belles créatures j'ai vues se perdre par la vanité, que de jeunes compagnes de mon enfance que je reconnaîtrais à peine dans la haute sphère où leur talent les a hissées, tant je les ai connues charmantes dans la métairie de leurs pères ou dans le castel ruiné de leurs aïeux ! Allez, vivez sans gloire : ne soyez ni héros, ni tribun, ni poëte; soyez plus qu'un grand homme, devenez un homme utile.

— Toutes les carrières me sont fermées, dit Albert.

— Je n'en sais pas une qui ne vous soit ouverte.

— Eh! madame, faut-il donc vous dire ce que vous semblez ne pas vouloir comprendre? Avez-vous oublié qui je suis, à qui vous parlez? ne savez-vous pas que je suis né proscrit et que la société me repousse ?

— Mon pauvre enfant, les temps ont bien changé, dit tranquillement madame de Sommerville: aujourd'hui la société ne repousse personne, le mérite seul ennoblit; à cette heure il n'y a de réellement proscrits en France que les titres et les armoiries. Votre rôle poétique est fini, et celui des grands noms commence.

— Vous avez trop d'esprit, répondit Albert, pour que j'essaie de lutter contre vous. Vous l'emportez, madame: je partirai demain, et vous fais mes adieux. »

Il se leva et salua madame de Sommerville avec une froide politesse.

— Demain! s'écria Aurélie, qui en revoyant Albert avait éprouvé peut-être autant de joie que de terreur réelle, et qui s'effrayait de trouver ce jeune homme si facile, si prompt à se laisser convaincre.... Vous partez demain, et ce sont là les adieux que vous me laissez!... Mais vous n'y pensez pas, monsieur!

— De quoi vous plaignez-vous, madame? mon départ n'est-il pas un hommage à votre sublime raison ? Oui, je pars; oui, je vais souffrir dans ce monde où votre voix m'exile. Croyez-vous qu'il m'effraie et que mon courage recule devant aucun détail de ses amertumes? Je suis fait à la douleur et ne la crains pas. Pourquoi donc restais-je, et qu'avez-vous pensé ? que je sacrifiais l'espoir d'un avenir à des caprices d'enfant, à des fantaisies de

retraite? Vous ne l'avez pas cru, madame; vous avez su lire dans mon cœur ce que moi-même j'osais à peine y lire: rêves d'un jour, bonheur évanoui. .. Pardonnez-moi, et adieu pour jamais!

— Vous ne sortirez pas! s'écria madame de Sommerville en se jetant devant la porte; vous m'entendrez; vous saurez que mon cœur souffre plus que le vôtre de la nécessité qui nous sépare; vous m'entendrez, Albert, car je suis votre amie enfin; vous savez bien, monsieur, que je suis votre amie et que mon amitié vous pleure.

— Gardez votre amitié pour Maxime: je ne veux rien de vous que l'oubli.

— Mais, monsieur, que vous ai-je donc fait? demanda madame de Sommerville avec des larmes dans la voix.

— Ce que vous m'avez fait, madame! vous demandez ce que vous m'avez fait! Vous m'avez perdu! J'ai voulu vous fuir: vous êtes venue à moi, vous m'avez laissé entrevoir des félicités qui ne devaient jamais se réaliser; vous ne m'avez conduit jusqu'aux portes du ciel que pour me laisser retomber sur la terre.... Ce que vous m'avez fait! Vous m'avez leurré de folles espérances, vous m'avez attiré vers la flamme qui devait me consumer; vous vous êtes jouée d'un enfant, vous avez essayé le pouvoir de votre beauté sur un cœur aimant et crédule; vous avez éteint mon amour pour Nancy, et n'avez rien mis à la place du bonheur que vous m'avez ravi; après m'avoir enlacé de vos liens, vous les avez rompus; après m'avoir appelé, votre voix me repousse et m'exile... Voilà ce que vous m'avez fait!

— Monsieur, monsieur, je n'ai pas fait cela! s'écria Aurélie.

— Aviez-vous donc pensé, madame, que je vous verrais impunément, que chaque jour je vous verrais plus belle et que mon cœur ne s'enflammerait pas? Ne m'avez-vous jamais senti frissonner sous vos imprudentes caresses? mes regards ne vous ont-ils rien appris; mon bras ne tremblait-il pas sous le vôtre lorsque nous revenions le soir? Si mes paroles ne vous éclairaient pas, mon silence ne vous disait-il rien?

— Monsieur, j'en atteste le ciel, je ne comprenais pas! je ne savais rien, je n'avais rien prévu, ni votre amour ni vos tortures.

— Vous saviez tout, vous avez tout compris; ce n'est pas moi qu'on abuse! Je conçois qu'il était doux pour vous de parler sans cesse de votre cœur usé, de votre existence brisée, et de faire en même temps sur moi l'expérience de vos charmes et de votre beauté, d'éprouver s'ils étaient aussi flétris et aussi impuissants que vous vouliez bien le dire....

— Assez, monsieur, assez! épargnez-moi! s'écria Aurélie en s'emparant des mains d'Albert encore toutes saignantes.

— Qu'était-ce, après tout, que le bonheur et le repos d'un pauvre jeune homme! Vous pouviez bien le sacrifier à une velléité de coquetterie, au plus léger de vos caprices: il ne se plaindra pas, lui. Vous avez ruiné son présent, désenchanté son avenir: qu'importe? il aura servi de jouet à vos fantaisies: il sera trop heureux!... Mais Nancy, mais Maxime, y avez-vous songé?

— Vous êtes donc sans pitié? dit Aurélie qui tenait toujours les mains d'Albert dans les siennes.

— De la pitié, madame! En avez-vous eu, vous, pour Nancy, pour nous tous, que vous avez immolés à votre vanité? En aviez-vous pour moi tout à l'heure lorsque vous mettiez en jeu toutes les ressources de votre froide raison pour me chasser de ces campagnes, après avoir déployé pendant deux mois toutes celles d'une amère folie pour m'y enchaîner à jamais? Votre raison est bien tardive! Le mal est fait et vous n'y pouvez rien.

— Hélas! il est bien vrai que je suis une misérable créature, mais vous êtes bien cruel, monsieur! oh! vous êtes bien cruel pour ce cœur déjà si souffrant! On n'est pas ainsi pour une pauvre femme qui a déjà tant pleuré, monsieur.... Vous ne sentez donc pas mes larmes qui coulent sur vos mains?

— Laissez-moi! dit Albert en la repoussant.

— Grand Dieu! s'écria tout à coup madame de Sommerville épouvantée, vos mains sont couvertes de sang!

— Laissez-moi, vous dis-je!... Je vous hais!

— Et moi, malheureuse, je vous aime! s'écria-t-elle en couvrant ses doigts et son visage baigné de pleurs.

XV.

Un mouvement irréfléchi d'humeur et de colère avait fait ce que n'auraient pu faire la passion la plus éloquente et l'habileté la plus consommée: madame de Sommerville eût résisté peut-être à l'amour d'Albert, elle succomba à la haine de ce jeune homme. Il n'est pas de femme si forte que la haine de son amant n'ait trouvée sans force et sans vertu.

Albert était depuis une heure aux genoux d'Aurélie. Il la contemplait avec tant d'amour, il y avait dans cet amour tant de candeur et d'enthousiasme, ses yeux étaient si beaux, ses paroles si jeunes et si pures, il était aux pieds de cette femme si soumis, si passionné, si craintif, sa voix était si douce pour la bénir, son regard si tendre pour la supplier, il lui parlait de bonheur avec tant de foi, d'avenir

avec tant de confiance, qu'oubliant un instant tout un passé de larmes :

— Vous me rendez la jeunesse, dit-elle en penchant vers lui son beau front.

— Et toi tu me donnes la vie! s'écria-t-il en glissant ses mains dans les cheveux qui s'abaissaient sur lui, et de ses lèvres embrasées il osa presser les lèvres d'Aurélie.

Ce long baiser résuma pour madame de Sommerville une existence tout entière de douleurs et de remords : ces lèvres brûlantes qui tremblaient sur les siennes lui semblèrent imprégnées de toute l'amertume de ses souvenirs : le passé se dressa menaçant devant elle comme le présage certain d'un avenir plus menaçant encore ; toutes les plaies de sa vie se rouvrirent pour saigner sur son cœur ; et, s'arrachant brusquement aux lèvres d'Albert, elle se leva avec épouvante. Mais la sensation qui venait de glacer le sang de la femme avait embrasé celui du jeune homme. Le chaste abandon qui si longtemps avait protégé Aurélie aurait pu la sauver encore : son effroi la poussa de nouveau vers l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas. Albert se leva avec transport, il enlaça de ses bras madame de Sommerville, et s'enivra du bonheur de la sentir palpiter sous ses caresses. L'infortunée se débattait avec angoisse, mais ce n'était pas sous les baisers de cet enfant : le présent, l'avenir avaient disparu : c'étaient ses souvenirs qui la pressaient de toutes parts, c'était le passé qui recommençait pour elle. Rassemblant pour lui échapper tout ce qui restait en elle de force et de vie :

— Vous voulez donc que je meure ? s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Effrayé de ce cri douloureux, Albert ouvrit ses bras, et Aurélie s'enfuit dans sa chambre ; Albert s'y précipita.

Cette chambre n'était éclairée que par la flamme expirante du foyer et par la lumière douteuse d'une lampe de nuit. Madame de Sommerville s'était réfugiée au pied d'un christ d'ivoire encadré au chevet du lit sur un fond de velours noir ; les rideaux, qui l'enveloppaient à moitié, la dérobaient à la vue d'Albert. Albert se tenait avec un embarras mêlé d'inquiétude au milieu de ce salon obscur dont la disposition lui était étrangère, et son regard cherchait Aurélie sans la découvrir, lorsque le foyer, se ranimant, jeta tout à coup une vive lueur sur les objets qui l'environnaient. Frappé de leur aspect, il hésita, chercha de nouveau, et s'arrêta involontairement dans la contemplation des moindres détails de l'ameublement : il allait, avec la curiosité d'un enfant, des meubles d'ébène incrustés de cuivre aux chandeliers dorés à triples branches, laissant son regard se jouer dans les festons et les arabesques qui s'entrelaçaient au plafond, glisser le long des tentures, se perdre au milieu des kiosques, des pagodes et des Indiens rouges, courir sur les moulures des panneaux, effleurer les peintures de Lancret et de François Boucher, et se fixer rêveur sur le christ d'ivoire aux pieds duquel se tenait madame de Sommerville éperdue. Au milieu de cet examen silencieux la flamme du foyer s'éteignit et laissa Albert dans l'obscurité. Il alla prendre dans le salon le flambeau qui brûlait sur la table du piano, revint dans la chambre à coucher d'Aurélie, alluma gravement les bougies qui chargeaient la girandole placée sur la torchère et les bras de cuivre qui s'épanouissaient au-dessus de la cheminée à chaque côté de la glace ; et lorsque la chambre fut illuminée comme pour une soirée de fête et qu'Albert eut contemplé de nouveau, à l'éclat de vingt lumières, ce qu'il n'avait vu d'abord qu'à la clarté incertaine du foyer presque éteint, il appuya son front sur ses deux mains, puis il prêta une oreille attentive comme s'il eût saisi dans l'air je ne sais quelles mélodies qui l'avaient déjà charmé dans son enfance.

S'avançant enfin vers madame de Sommerville qui l'observait avec étonnement :

— J'ai vu ma mère ici, à cette place où vous êtes ! s'écria-t-il..... vous connaissez ma mère, vous avez dû la connaître ! Était-ce votre sœur ou votre amie ? Parlez !

Madame de Sommerville, toujours aux pieds du christ, regardait Albert d'un air égaré et ne répondait pas.

— Parlez-moi de ma mère !..... Pourquoi ne m'en avez-vous jamais rien dit? Vous saviez bien pourtant qu'elle eût été douce à mon cœur la voix qui m'aurait parlé d'elle ! plus douce encore aurait été la vôtre!... Oh ! dites-moi si ma mère vit encore, dites-moi si elle est heureuse, si je dois espérer de la revoir un jour ! dites-moi que toutes deux vous vous êtes connues, vous vous êtes aimées, et toutes deux vous me deviendrez plus chères !

Madame de Sommerville était aux pieds du christ et ne répondait pas.

— Mais parlez donc, madame! s'écria-t-il avec impatience. Craignez-vous de révéler une tache dans votre famille ? craignez-vous de m'apprendre que je n'ai plus de mère ? Dites, madame, dites toujours ; dites-moi que ma mère est morte ; mais au nom de Dieu, parlez d'elle, comme on parle à l'exilé de la patrie qu'il ne verra plus, comme nous parlons tous les jours du ciel, où peut-être nous n'arriverons pas.

— Elle vit, répondit enfin Aurélie d'une voix mourante.

— Elle vit!... s'écria-t-il, elle vit!... Oh! madame, cela est bien mal de faire attendre si longtemps aux malheureux leur part de bonheur sur la terre!... Elle vit!... Oh! bénie soyez-vous, ajouta-t-il en pressant avec amour la tête d'Aurélie, bénie soyez-vous, ange qui m'avez révélé toutes les félicités d'ici-bas.

Aurélie pleurait aux pieds du christ.

— Elle vit! disait-il encore... Mais cela est bien sûr au moins? Vous ne voudriez pas me tromper... Pourquoi voudriez-vous me tromper? Ce serait affreux, n'est-ce pas?... Elle vit!... Dites-le donc encore; dites aussi qu'elle est heureuse, dites si je la reverrai!

— Elle vit et vous la voyez, dit Aurélie en baissant la tête.

Il tressaillit, leva les yeux vers le portrait d'une jeune femme, seule peinture moderne qui décorât la chambre, puis, les ramenant sur madame de Sommerville, dont le front incliné touchait presque aux pieds du jeune homme :

— Où donc? demanda-t-il avec angoisse.

— Mon fils, elle est à vos genoux!

— Vous, ma mère! s'écria-t-il.

Et il demeura longtemps comme frappé par la foudre. Puis l'étonnement et la stupeur faisant place enfin à l'indignation et à la colère, il croisa lentement ses bras sur sa poitrine, et laissa tomber un terrible regard sur la femme qui, ployée devant lui, baisait ses pieds avec sanglots.

— Ah! vous êtes ma mère, répéta-t-il, et vous avez entretenu dans mon cœur un amour criminel, et vous l'avez laissé grandir sans le désabuser! vous êtes ma mère, et vous avez embrasé mon sang! vous êtes ma mère, et vous m'avez abandonné! et aux misères de votre abandon, voilà que vous ajoutez celles de vos fantaisies, voilà que de votre fils délaissé vous faites votre amant d'un jour!

— Pardonnez! disait Aurélie en se traînant sur ses genoux : je suis bien malheureuse et je pleure à vos pieds. Mon fils, ne me repoussez pas.

— Qu'espériez-vous donc, madame? qu'un mot de vous suffirait pour changer la nature de cet amour? L'aviez-vous rêvé si docile, et pensiez-vous qu'il fût soumis aux caprices de vos révélations? Si vous ne le retrouviez jamais, le fils que vous invoquez à cette heure; si Dieu, pour vous punir, poussait vers vous la flamme que vous avez follement allumée, s'il l'attachait à vous, toujours brûlante et toujours indomptable, qu'auriez-vous à dire, et qui l'aurait voulu?... Eh bien! non, vous n'êtes pas ma mère, je ne vous connais pas! Nos mères restent près de notre berceau, elles protégent notre enfance, elles rient à nos larmes, elles endorment nos douleurs; nos mères ne vivent qu'en nous, que pour nous, que par nous; gloire, bonheur, amour, nous sommes tout pour elles : moi, je me suis élevé sans caresses, j'ai grandi dans les pleurs, j'ai pleuré dans l'amertume de mon cœur; et nulle femme n'a le droit de venir me nommer son fils... Ah! vous aviez espéré peut-être qu'abandonnant les devoirs importuns de la maternité aux soins d'un étranger, vous pourriez courir en liberté le monde, puis un jour, fatiguée de voyages et lasse de toutes choses, revenir, jeune et belle encore, aux lieux qui vous avaient vue naître, risquer sur votre fils un dernier essai de vos charmes, et, après avoir jeté dans son cerveau de brûlantes espérances, après lui avoir révélé des besoins impérieux, développé en lui des sensations nouvelles, briser impunément la coupe que vous auriez approchée de ses lèvres, apaiser d'un mot les ardeurs de son sang, étouffer d'un geste les aspirations de son âme, et ravir à son amour la première femme qu'il ait aimée pour lui rendre une mère qu'il n'a jamais connue?... Non, madame, non, les choses ne se passent pas de la sorte; cela serait trop commode, vraiment!

— Mon fils, écoutez-moi! disait Aurélie, qui s'était attachée comme un lierre aux genoux du jeune homme; mon fils, ne repoussez pas celle qui n'a plus que vous en ce monde, et qui n'aura que vous dans l'autre pour implorer la grâce de ses fautes! mon fils, ayez pitié de moi! un regard de pitié seulement sur cette pauvre mère que tout à l'heure encore vous appeliez avec amour!

— La mère que j'appelais n'était pas vous, madame; ce n'est pas ainsi que je l'avais rêvée.

— O mon enfant! la mère qui vous souriait dans vos rêves n'avait pas pour vous de plus sublimes tendresses que celle qui pleure à vos pieds et vous tend les bras en suppliante.

— Vous croyez? répondit Albert avec un sourire amer.

— Oui, mon Dieu! je le crois... Mon fils, que me reprochez-vous? Votre abandon? mais savez-vous ce que ce cœur a souffert dans l'absence, ce que ces yeux ont versé de larmes, ce que ces lèvres ont murmuré de ferventes prières aux anges qui veillaient sur vous? Votre abandon! Oh! si l'on eût permis seulement à cette infortunée de s'asseoir sur quelque pierre battue du vent et de la pluie, à la porte de la maison où son enfant commençait la vie, jour et nuit elle y serait restée; mais les cruels ne l'ont pas voulu! ils m'ont chassée, ils ont enlevé le fils à la mère, ils ont ravi la mère au fils, et j'ai dû vous quitter, mon enfant, me séparer de toi, mon Albert!

— Je ne vous reproche pas mon abandon, dit Albert.

— Et quoi donc, grand Dieu! me reprochez-vous? De vous avoir aimé, de m'être fait aimer sans me révéler à vous, sans vous dire que j'étais votre mère?... Oh! mon enfant, vous ne connaissez pas toutes les délicatesses du cœur maternel... Eh bien! oui, j'étais heureuse de surprendre votre tendresse, j'étais fière de vous inspirer l'affection que mon titre de mère vous aurait imposée; avant de vous nommer mon fils, je voulais être la mère de votre prédilection, celle qu'entre toutes votre amour eût choisie. Quant aux tourments de cet amour, pouvais-je les prévoir, hélas! vous voyant si jeune et si beau, auprès de Nancy si jeune et si belle? Et vous-même, mon enfant, ne vous êtes-vous pas mépris sur la nature de vos sentiments pour moi? était-ce bien à cette femme vieillie par les années moins encore que par le chagrin que s'adressaient vos secrètes ardeurs? n'était-ce pas plutôt un mystérieux instinct qui vous poussait vers elle, une voix du ciel qui vous appelait dans ses bras?

— Non, madame, non! s'écria Albert : c'était bien de l'amour, vous ne l'ignorez pas, et tout à l'heure encore...

— Eh bien! oui, oui, puisque vous le voulez, j'étais folle : mon cœur de mère souffrait de cet amour si ardent et si pur qui ne s'adressait qu'à la femme, et, jalouse de celle qui devait vous l'inspirer un jour, j'étais fière de lui dérober la virginité de votre âme. Je vous dis que vous ne comprenez rien au cœur d'une mère! c'est un abîme d'amour et de tendresse qui vous est ouvert : ne refusez pas d'y descendre... Regardez-moi, mon enfant.... Rappelez-vous cette soirée d'orage où j'allai m'asseoir toute glacée à votre foyer : vous me parliez de votre mère, vous la redemandiez au ciel, vous l'appeliez de tous vos vœux; si le ciel vous la rendait jamais, vous deviez la supplier à mains jointes de vous pardonner les pleurs qu'elle aurait versés pour vous. Le ciel vous l'a rendue, mon fils; mais c'est elle qui vous supplie, c'est elle qui joint les mains vers vous, c'est elle qui demande grâce, qui prie Dieu de vous rendre en larmes de joie les larmes de douleur que vous lui avez coûtées; c'est votre mère qui se traîne à vos pieds : n'aurez-vous pas de pitié pour elle? ne l'aurez-vous aimée qu'absente? est-ce à l'heure où je vous retrouve que je dois vous perdre à jamais?... Ah! cruel! ajouta-t-elle en sanglotant, vous aimiez mieux votre amante que votre mère; ce n'était que la femme que vous cherchiez en moi! — Vous me rendrez fou! s'écria Albert d'un air égaré en cherchant à se débarrasser des bras de madame de Sommerville, qui se tenait toujours attachée aux genoux de son fils; vous me rendrez fou, madame!

— Vous ne m'échapperez pas! Je mourrai de douleur à vos pieds ou je me relèverai pour tomber dans vos bras... Donnez-moi votre main, mettez-la sur mon cœur... Guéris-le, mon Albert; laisse ma tête brûlante reposer sur le tien... Pour nous autres femmes, vois-tu, il arrive un âge où nous n'avons plus que nos enfants : nous avons bien souffert, les déceptions nous ont flétries plus encore que le temps, nous avons vu notre couronne d'amis tomber avec celle de nos belles années, la foi est morte en nous, et nos enfants nous restent seuls. Quelque égarées qu'aient été vos mères, enfants, soyez bons pour elles, parce qu'elles n'ont pas cessé de vous aimer, et que Dieu seul peut juger leurs actions.

— Mais enfin qui me dit que vous êtes ma mère? s'écria le jeune homme, qui hésitait encore... C'est bien ici que j'ai été conduit par une nuit obscure, je reconnais bien cette chambre, mais vous...

— Moi, j'ai vécu, j'ai souffert!... Mais votre instinct m'a devinée pourtant : vous m'avez vue et vous m'avez aimée. Pensez-vous que ce soit ma beauté qui ait accompli ce miracle? Ne pouvant me reconnaître, vous m'avez pressentie. Lorsque, à la dérobée, je suis venue vous presser sur ce cœur altéré de vous, j'étais bien jeune encore, et vous, vous n'étiez qu'un enfant : enfant de mon amour, avez-vous désappris les caresses que vous me prodiguiez alors?... Tenez, ajouta-t-elle en tirant un médaillon de son sein, c'est une boucle de vos cheveux : depuis le soir où je l'ai coupée sur votre blonde tête, elle n'a pas quitté cette place... Est-ce donc là, mon fils, tout ce qui me reste de vous?

— Laissez-moi, laissez-moi!... Je ne vous accuse plus, je ne vous maudis pas...

— Je ne vous laisserai point!... Est-ce une amante que vous pleurez encore? Le monde vous en rendra bien d'autres plus belles et plus jeunes que moi; mais où retrouverez-vous la mère que vous repoussez à cette heure?... Me reprochez-vous encore le retard que j'ai mis à me faire connaître? Mais avez-vous oublié l'éloignement que je vous inspirais?... Cruel! vous ne savez pas combien ce cœur en a saigné! Vous ne savez pas non plus combien il a été glorieux de conquérir votre tendresse avant d'oser vous en faire une loi!... Laissez-moi baiser vos mains... Vous me refusez, mon fils?... Eh bien! j'embrasserai vos pieds...

— Relevez-vous! s'écria Albert en tendant ses mains, que madame de Sommerville saisit avec effusion et qu'elle couvrit de ses baisers et de ses larmes; relevez-vous! répéta-t-il en l'attirant vers lui.

— Vous êtes bon, je le sais bien, mon fils; mais nous autres, nous pardonnons plus vite. Au retour

de l'enfant prodigue la famille prit ses habits de fête.

— Relevez-vous! répéta le jeune homme d'une voix émue.

— Je ne me relèverai point que vous n'ayez pardonné et béni!... Vous ne me dites rien, vous détournez les yeux... Oh! si vous pouviez pleurer!...

— Votre place n'est pas à mes genoux, dit Albert d'une voix étouffée.

— A vos genoux ou sur ton cœur! répondit madame de Sommerville éperdue.

— Venez donc! murmura le jeune homme en lui ouvrant ses bras.

Aurélie s'y précipita, et longtemps ils mêlèrent leurs larmes silencieuses. Et, pour que rien ne manquât à la vulgarité de ce drame, madame de Sommerville, interrogée par Albert sur les événements qui avaient présidé à sa naissance, lui conta une histoire de séduction à l'usage, depuis plusieurs siècles, de toutes les femmes séduites et trompées.

XVI.

Le lendemain, dans la matinée, nous vîmes arriver à La Baraque Albert et madame de Sommerville, tous les deux pâles et défaits et les yeux gonflés de larmes. Albert m'entraîna dans le verger et me confia la déclaration d'Aurélie. Cette déclaration tardive, qui, faite plus tôt, nous eût épargné tant de mal, m'éclaira sur bien des points restés obscurs pour moi jusqu'alors, et replongea dans l'obscurité tous ceux qui m'étaient apparus sous un jour lumineux et certain. Toutefois cette espèce de transposition de jour et d'ombre qui s'opéra, pour ainsi dire, dans mon cerveau, n'arrêta pas un seul instant les élans de ma joie: la confidence imprévue de mon pupille simplifiait avec tant de bonheur notre position à tous que j'appelai sur Aurélie toutes les bénédictions du ciel, sans songer à lui reprocher la fatale lenteur de ses revélations. Je pressai Albert dans mes bras, et le ramenai dans la chambre où nous avions laissé madame de Sommerville auprès du lit de la malade. Lorsque nous rentrâmes, ma sœur n'avait plus rien à apprendre. Nous nous embrassâmes tous en silence, et dans le fond de nos cœurs bien des choses furent pardonnées. Il n'y eut entre nous ni plaintes, ni récriminations, ni retours douloureux sur le passé; aucune question maladroite n'amena la rougeur sur le front d'Aurélie; notre joie se montra discrète et réservée, et madame de Sommerville fut bénie comme s'il n'eût tenu qu'à elle d'être ou de n'être pas la mère de son enfant. Près de se retirer avec son fils, Aurélie réunit dans ses mains celles d'Albert et de ma sœur: elle contempla longtemps ces deux jeunes gens avec tendresse, et, les attirant doucement l'un vers l'autre, elle leva vers moi ses yeux, qui rayonnaient d'une indicible expression de tristesse et d'orgueil. Puis, abaissant son regard sur Albert et Nancy, elle laissa tomber une larme sur leur tête, comme un divin baptême de leurs renaissantes amours, comme l'eau sainte qui devait effacer leurs fautes et leurs douleurs.

Après le départ de nos amis il y eut sous notre toit une réconciliation non moins tendre et non moins touchante. Depuis qu'Albert nous était revenu de Paris si triste, si changé, depuis le jour surtout où il avait été entraîné par Cortès vers madame de Sommerville, l'amour fraternel qui nous unissait, ma sœur et moi, s'était dépouillé des frais et riants aspects qui l'avaient si longtemps embelli; dès lors nos deux âmes, habituées à penser tout haut et à s'épandre l'une dans l'autre, se retirèrent, chacune à part, dans une froide réserve. La douleur est ainsi pour tous: elle resserre notre cœur et le fait silencieux. La joie, au contraire, y ravive la source des tendres épanchements: c'est la baguette du prophète frappant le rocher d'Oreb.

Vers le soir Nancy voulut se lever. On eût dit qu'un jour avait suffi pour lui rendre la vie et la santé: ses yeux brillaient d'un doux éclat; la chaste expression de bonheur répandue sur tous ses traits donnait à son pâle visage je ne sais quelle grâce pareille à celle des dernières journées de l'hiver, lorsque les fleurs printanières s'épanouissent sur la neige qui blanchit encore les campagnes. Elle vint s'asseoir près de moi au coin du foyer, et là, pendant de longues heures bien courtes et bien rapides, nous remontâmes ensemble le cours de nos jeunes années, redemandant à chacune d'elles ses fleurs, ses fruits et ses ombrages. Nous nous arrêtions surtout avec complaisance sur les premiers jours de notre intimité avec madame de Sommerville; nous nous plaisions à ranimer, à reconstruire par le souvenir les gestes d'Aurélie, son maintien, ses actions, ses paroles, cherchant à découvrir le pressentiment du mystère qui s'était révélé. Semblables au voyageur qui se plaît à revoir au matin les sentiers qu'il n'a parcourus que dans l'ombre, nous aimions à ressaisir dans le passé les accidents qui nous avaient échappé. Nancy rappelait la sollicitude qu'inspirait Albert, bien avant son retour, à madame de Sommerville; moi, je redisais la visite d'Aurélie à la maison du sentier, l'intérêt de cette femme pour tout ce qui regardait ce jeune homme, son empressement à le voir, le charme tout-puissant qui l'avait attirée vers lui. Remontant plus haut,

à la source des choses, j'établissais des rapports probables entre la disparition de madame de Sommerville et la naissance d'Albert, et tous ces faits se combinaient si bien entre eux, toute la conduite d'Aurélie avait marché si droit au dénoûment qui venait d'éclater, que ma sœur et moi nous nous étonnions de n'avoir pas prévu nous-mêmes la conclusion du drame qui, la veille encore, nous semblait sans issue. Nous allions jusqu'à parer d'une importance toute théâtrale les circonstances les plus indifférentes, jusqu'à solenniser les incidents les plus vulgaires, afin de pouvoir en déduire d'une manière plus éclatante celui qui les résumait tous; il n'était pas un fil si fin ni si délié de la vie d'Aurélie qui ne se rattachât dans notre esprit à la révélation qui venait de nous être faite. On eût dit, à nous entendre, que nous élaborions quelque œuvre d'art, tant nous étions habiles à faire concourir tous nos développements à l'effet de la péripétie.

Il restait bien dans mon esprit je ne sais quelles perplexités dont je ne me rendais pas compte; la nuit qu'avait passée madame de Sommerville à La Baraque projetait bien sur tout ceci je ne sais quelles teintes blafardes et douteuses; mais lorsqu'une idée nous sied nous savons si bien la préserver de tout ce qui pourrait gêner son allure, que je laissai au temps le soin de soulever le voile qui couvrait encore quelques coins obscurs de cette histoire, et que j'acceptai le bonheur comme nous l'acceptons tous, aveuglément. Les combinaisons du sort, quand elles nous font heureux, nous semblent toujours conçues par une sublime sagesse.

Je vous parle de bonheur, mon ami : c'est qu'en vérité nous nous surprîmes un instant à y croire, c'est qu'un semblable espoir eût caressé peut-être des âmes plus défiantes que les nôtres; et si vous vous êtes intéressé par hasard aux embarras inextricables dans lesquels nous jetait la nouvelle passion d'Albert, si vous avez entrevu par une intuition rapide tous les maux qui en étaient résultés, tous ceux qui pouvaient en résulter encore, si, réfléchissant un instant à la complication de nos misères, complication composée cependant d'éléments bien communs et bien simples, vous vous êtes demandé comment se résoudrait le problème de nos existences, vous comprenez sans doute quel dut être l'allégement de mon cœur, lorsqu'Aurélie trancha d'un seul mot le nœud gordien de quatre destinées dont trois m'étaient presque également chères. Ce n'est pas cependant que mon imagination abusée ait cru un seul instant au retour des félicités que ma sœur entrevoyait déjà dans un avenir rapproché. Nancy n'avait jamais vu qu'un obstacle entre elle et le bonheur: c'était madame de Sommerville. Cet obstacle venait de se briser: Aurélie n'était plus pour Nancy qu'un lien sacré tombé du ciel pour renouer deux cœurs désunis, et la pauvre enfant s'offrait joyeuse et fière à l'ingrat qui l'avait si longtemps dédaignée. Aimer, c'est abjurer tout orgueil et toute dignité: si l'amour n'élève pas ce qu'il abaisse, plaignons ceux qui ont aimé, car ils sont tombés bien bas. Je vous l'ai dit, je ne partageais pas les espérances de ma sœur; j'en souffrais en secret; je ne croyais pas au retour d'Albert vers Nancy; bien plus: je le redoutais, j'appelais de tous mes vœux l'éloignement de ce jeune homme. N'avions-nous pas, au prix d'assez longues douleurs, acheté le droit de nous reposer un peu? Mais nous ne sentons la vie que par la souffrance: à peine avons-nous retrouvé le calme auquel nous aspirons dans la tempête que notre âme secoue ses ailes, impatiente de nouveaux orages.

Ce que j'avais prévu arriva : au bout de quelques jours Albert nous déclara que son intention était d'aller poursuivre à Paris le cours de ses études. Nous l'approuvâmes tous; mais, quand bien même nous eussions essayé de le garder quelque temps encore, Albert serait parti sans égard pour aucun de nous, et sa mère elle-même ne l'eût pas enchaîné plus d'un mois à Anzème. Il ne pouvait pas en être autrement: ce jeune homme était mal à l'aise près de moi, mal à l'aise près de ma sœur, mal à l'aise surtout près d'Aurélie. Cet amour qu'il entretenait depuis deux mois, dont il avait nourri complaisamment la flamme, ne s'était pas éteint en un jour; ses désirs n'étaient pas tombés soudainement au fond de son cœur comme le plomb au fond d'un vase; parfois encore il les sentait revenir à la surface. Quelque chaste que soit l'amour, il y entre toujours une certaine quantité d'alliage dont l'épuration est lente à se faire; Albert eut à soutenir une lutte longue et cruelle: souvent il lui arriva de pâlir sous les caresses de madame de Sommerville; dans l'ombre il tremblait auprès d'elle; elle lui faisait la solitude amère et malfaisante; plus d'une fois les rêves de la nuit jetèrent, au matin, la rougeur sur le front d'Albert et la confusion dans son cœur.

Albert partit; madame de Sommerville l'accompagna. Trois semaines après elle était de retour. Le lendemain de son arrivée elle me fit appeler au château.

— J'ai veillé, me dit-elle, au bien-être de notre enfant : maintenant je suis tranquille. Sans le vouloir il vous a fait du mal : il faut lui pardonner; vous ne manquerez pas à mon fils. Mon affection se doublera pour vous de celle que vous aurez pour lui. Vous ne vous rebuterez pas des aspérités de sa

nature, vous m'aiderez à les aplanir. Son cœur ne subit pas les variations de son humeur : vous les supporterez patiemment. Nous chercherons ensemble à réprimer la fougue de caractère qui l'emporte souvent et les accès de tristesse qui l'absorbent parfois. Vous l'aimerez toujours; vous reviendrez à lui sans reproches et sans efforts. Tout ce que vous aurez d'amitié pour lui je le regarderai comme m'appartenant, et je vous aimerai pour ma part et pour la sienne. Je ne vous parle pas de l'union que vous aviez projetée, et qui n'a pas cessé un seul instant de me sourire; laissons faire le temps : il sera plus habile que nous; seulement reposez-vous sur moi du soin de former la jeunesse de mon fils : je serai prête avant quelques années à rendre bon compte de lui devant Dieu et devant les hommes. Je me charge du bonheur d'Albert et de Nancy : si je n'y réussis pas, c'est que je suis vraiment maudite. Maintenant, mon ami, j'ai une grâce à vous demander. Albert est à Paris; cent lieues au moins nous séparent : je me fais vieille et souffrante; chaque jour qui s'écoule met une année de plus sur ma tête : la solitude m'est pesante; je voudrais avoir autour de moi des êtres bons et aimés qui me parleraient de mon fils... Je suis triste, Maxime. Pourquoi? Je ne sais, mais je suis triste. Venez habiter près de moi avec votre sœur; ne faisons plus qu'une famille; tâchons de réaliser sur cette misérable terre trois créatures qui s'aiment et vivent heureuses sous le même toit. La Baraque sera notre maison de plaisance : nous irons y passer les beaux jours; au retour d'Albert nous en ferons un rendez-vous de chasse; nous aurons un bateau sur la Creuse pour descendre jusqu'au bassin où se mirent vos aunes et vos trembles. Le château sera notre royale capitale; c'est vous, Maxime, qui rendrez la justice à nos bien-aimés sujets. Vous pourrez aller à vos travaux sans vous inquiéter de Nancy : elle rajeunira pour moi, je vieillirai pour elle. Quelle douce vie! Ne vous sourit-elle pas? Songez donc que si vous restez là-bas, au fond des bois, nous serons obligés d'attendre pour nous revoir le retour des hirondelles. Les sentiers sont mauvais, l'air est froid, l'hiver sera long; Nancy est convalescente à peine; moi, je me sens faible et maladive : nous ne nous verrons jamais. Jamais! y pensez-vous, Maxime? Lorsqu'un jour passe sans vous, ce jour est bien long, mes amis! Venez donc avec votre sœur; transportez sous mon toit vos dieux domestiques : ils y vivront indépendants et libres. Je sais, hélas! que je ne suis pas une compagne bien joyeuse; mais vous ne me subirez qu'à votre gré, cela est entendu, j'espère! Vous choisirez vous-mêmes vos heures d'expiation et de sacrifice, vous les abrègerez à votre aise. Je sais ce que vous allez me dire, mais ce n'est pas là ce que je veux entendre. Venez! pendant mon séjour à Paris, j'ai fait disposer l'aile droite du château : tout est prêt pour vous recevoir. Si vous refusez, vous ne m'avez jamais aimée; si vous acceptez et que vous songiez à me remercier, vous ne comprenez rien à l'amitié : c'est moi qui suis votre obligée.

Madame de Sommerville mit dans l'offre qu'elle me faisait tant d'instance et de grâce que j'acceptai, mais seulement après avoir consulté Nancy. La proposition d'Aurélie la pénétra de joie et de reconnaissance. Le 1er janvier, par une gelée sèche et étincelante, nous quittâmes notre maisonnette pour aller habiter le château. Notre départ fut triste et touchant. On ne quitte jamais sans douleur les lieux où l'on a souffert. Notre carriole fila lentement entre une double haie de paysans qui nous exprimaient naïvement leurs vœux et leurs regrets; plus d'une fois ma sœur et moi nous nous penchâmes hors de la voiture pour voir encore les volets verts de notre chaumière.

Madame de Sommerville nous reçut à la porte de la garenne. Elle voulut nous conduire elle-même dans l'appartement qui nous était réservé : nous fûmes confus du luxe qu'elle avait déployé pour nous. La chambre de Nancy donnait sur la terrasse, et des croisées on apercevait La Baraque à travers les arbres. Nancy remercia tendrement Aurélie de cette attention, et se plaignit doucement de l'élégance qui avait présidé à la décoration de sa chambre : les parois des murs étaient tendues en étoffes de Perse; un riche tapis d'Aubusson s'épanouissait sur le parquet; tous les meubles étaient modernes et d'un goût exquis. Ce qui frappa le plus ma sœur fut un piano en bois de palissandre venu de Paris tout exprès pour elle.

— Mais, dit-elle avec inquiétude, je ne suis pas musicienne.

— Eh bien! vous le deviendrez, répondit Aurélie en souriant. Ne voulez-vous pas être mon élève?

— Oh! madame... s'écria-t-elle en entourant de ses bras le cou d'Aurélie.

— Ne m'appelez donc plus *madame*, mon enfant; ne voulez-vous pas être ma fille?

Nancy se troubla et fondit en larmes.

A la chambre de Nancy se joignait un petit cabinet d'étude qui avait une croisée sur la garenne, et dont le principal ornement était une riche bibliothèque. Des arbres de différentes espèces élevaient leurs branches jusqu'à l'appui de la fenêtre, et le vent devait, au printemps, semer sur le parquet, par les vitraux ouverts, les fleurs enlevées aux grappes des acacias. Ce cabinet se trouvait situé dans la partie la plus élevée de la tourelle; le plafond était formé par une vitre épaisse et qui laissait voir l'azur du ciel ou les nuages courant dans l'air.

Le contraire de ce qui arrive généralement dans

toutes les amitiés arriva pour la nôtre: nous établîmes une exception à la loi commune : nous échappâmes à la lassitude qu'une liaison trop étroite ne manque jamais d'engendrer; plus les liens de notre intimité se resserrèrent, plus ils nous semblèrent doux et légers. Notre vie retrouva peu à peu le calme qu'elle avait perdu, nous nous sentîmes renaître au bonheur. Ce ne fut pas toutefois une félicité pure et limpide comme celle qui nous était échappée, mais triste et voilée comme une journée d'automne. Il y a sur le bonheur une poussière virginale qui, tombée une fois, ne se reproduit plus. La convalescence de Nancy fut longue : Aurélie lui prodigua les soins les plus touchants. Je ne vous parle pas de la joie que j'éprouvai à voir ma sœur revenir à la santé : rappelez-vous ma douleur lorsque je la voyais dépérir. Madame de Sommerville avait failli me l'enlever, et je n'avais pas songé à la maudire : elle me la rendait et je la bénissais dans mon cœur. O mon ami, jamais créature ici-bas n'a réparé l'erreur d'un jour avec plus de grandeur d'âme, jamais le repentir n'a enfanté sur cette terre un dévouement plus sublime et plus illimité! si les anges devenaient coupables, ils n'expieraient pas plus noblement leurs fautes. Ce n'était plus la même femme : elle avait bien conservé toutes les grâces de son esprit, toutes les séductions de sa riche nature, mais elle les cachait sous des dehors plus graves et plus austères. Elle avait jeté, durant le séjour d'Albert parmi nous, le dernier éclat de sa jeunesse, et le jour où elle se résigna au rôle de mère, elle l'accepta sans restriction : dès lors elle ne fut plus que maternelle; tout son être se fondit dans un seul amour, dans une seule pensée : le bonheur de son fils et celui de Nancy occupèrent sa vie tout entière. Elle n'appelait jamais Nancy que sa fille, et, bien qu'elle ne s'expliquât jamais sur ses projets, elle les laissait assez entrevoir pour que ma sœur pût comprendre l'avenir que la mère d'Albert réservait à ses deux enfants. Protégé tacitement par madame de Sommerville, l'amour resta dans le cœur de Nancy comme une source de secrètes joies et de mystérieuses espérances. Toutes deux parlaient souvent d'Albert : leurs âmes s'entendaient si bien! Cependant celle d'Aurélie était plus sévère. l'avenir ne lui apparaissait plus que tout plein de son fils, de ses travaux, de ses succès, de sa conduite honnête et modeste. Le temps qu'elle ne passait pas avec Nancy, elle l'employait à écrire à Albert : bien que séparée de lui par une longue distance, elle le poussait ferme et droit à travers le monde; elle l'éclairait de ses conseils, le soutenait de son amour; appuyé sur sa mère, Albert travaillait et devenait un homme. Pendant son séjour à Paris, elle l'avait présenté dans plusieurs maisons élégantes, où il dépouillait peu à peu la rudesse de ses manières et où il étudiait les hommes; sa vie était riante et facile. La misère, ce monstre hideux qui ternit tout, ne jetait plus sur les épaules d'Albert son manteau de glace; il n'était plus obligé de se soumettre à des privations odieuses et de rétrécir son esprit par les calculs mesquins que la pauvreté nous impose : madame de Sommerville prévenait tous les besoins et tous les désirs de son fils; Albert, qui avait l'âme assez haut placée pour recevoir sans rougir d'une maîtresse, pensant avec raison qu'en amour la main qui reçoit honore la main qui donne, se prêtait sans scrupules aux dons de la femme qu'il avait commencé par aimer comme son amante et qu'il aimait comme sa mère. Ces deux amours, qui se disputèrent longtemps encore le cœur de ce jeune homme, parvinrent enfin à se fondre en un seul qui résuma tous les éléments d'une tendresse passionnée, purifiés par la plus sainte et la plus chaste des affections humaines; c'est-à-dire qu'Aurélie ne perdit pas aux yeux d'Albert toutes les grâces de la femme, mais qu'il apprit à les aimer comme ces peintures des vieux maîtres où la beauté de la Vierge dégage de tout désir l'âme qui la contemple et l'adore. Au reste, dans les affections les plus pures nous n'échappons jamais entièrement à la terre; et peut-être se glisse-t il dans l'amour d'un fils pour sa mère, tant qu'elle est jeune et belle encore, des nuances délicates qui s'effaceront avec la jeunesse et avec la beauté de la femme. Albert ne parvint pas à vaincre tout d'abord sa nature triste et prompte au découragement; mais lorsqu'il se sentit faiblir il trouva toujours Aurélie pour le ranimer et le soutenir. Il rencontra sur ses pas bien des déceptions qu'il n'avait pas prévues, et autrement cruelles que celles qui l'avaient jusqu'alors assailli; mais sa mère était toujours là pour en adoucir l'amertume.

JULES SANDEAU.

La suite au prochain numéro.



REVUE DU MOIS.

Parmi les événements qui ont fait quelque bruit pendant le cours du mois qui vient de finir, les revues que M. le Président de la république a passées dans la plaine de Satory tiennent sans contredit la première place. C'est à peine si les trembleurs sont encore remis de l'émotion que leur ont causée les cris plus ou moins constitutionnels de quelques escadrons en belle humeur. La commission de permanence, composée, comme on sait, de farouches républicains, tels que MM. Berryer, Molé, Changarnier, Dupin, Vatiménil, Chambolle, et autres enragés démocrates de ce genre, n'a pu entendre pousser le cri de : *Vive l'Empereur!* sans que son cœur, si sincèrement dévoué à la Constitution et à la République, ne fût enflammé d'une patriotique indignation. Elle s'est courageusement renfermée dans la salle de ses délibérations et elle a fulminé, en cachette, en se jurant à elle-même un secret inviolable, les déclarations les plus foudroyantes contre les cris inconstitutionnels que vous savez. Ah! mais c'est que nos braves permanents ne plaisantent pas. Ce n'est pas eux qui auraient été à Claremont ou à Wiesbaden crier: *Vive le roi!* et comploter n'importe quelle restauration. Ce n'est pas eux qui, de leur autorité privée, auraient fait dire des messes dans la chapelle des Tuileries pour le repos de l'âme de l'ex-roi. Pour qui les prenez-vous? Ce sont des républicains n° un ceux-là. Ils ne permettront pas que l'on touche à leur République. Ils l'aiment, ils la protégent, ils l'entourent de soins caressants, cette bonne petite République; et ils lui feront au besoin un rempart de leurs corps, en honnêtes et loyaux tuteurs qu'ils sont. L'honorable général Changarnier est là, avec son grand sabre, tout frais émoulu, et il a pris pour devise ces belles paroles dignes des temps anciens: *Qui s'y frotte s'y pique.* Il est au su de tout le monde que le non moins honorable M. Berryer a été exprès à Wiesbaden pour supplier M. le comte de Chambord de renoncer à ses prétentions au trône de ses pères, et de reconnaître la République française pour le seul gouvernement légitime; ce que M. de Chambord, toujours à l'instigation de M. Berryer, et autre Vatiménil, n'a pas manqué de faire comme chacun le sait. Et c'est quand les partis dynastiques font de tels actes d'abnégation, que l'Élysée se permet de distribuer du vin blanc et du jambon aux troupiers de la République, et que les susdits troupiers osent crier: *Vive l'Empereur!* sans dire lequel. Non, il n'y a pas assez de commissions de permanence pour stigmatiser de votes incognito de semblables attentats contre l'ordre et la discipline. Ouf!!! quelle tartine, je ne sais comment elle a pu s'étaler sous la plume de l'humble chroniqueur de *la Revue Pittoresque;* mais vraiment, ce n'est pas notre faute: nous ne savions par où commencer, quand l'idée de commencer par le commencement nous est venue soudain; et les revues qui ont signalé les premiers jours du mois nous ont sauté aux yeux comme une entrée en matière convenable, et entraînés par la force des choses, nous nous sommes laissés aller à cette petite digression humoristico-politique sur les velléités constitutionnelles de la commission de permanence. On dit que l'Élysée n'a eu qu'une phrase à prononcer pour faire cesser tout ce bruit. Cette phrase, la voici dans toute sa simplicité évangélique : « Que celui d'entre vous qui est sans péché me jette la première pierre. »

Le Théâtre-Italien est livré à l'Angleterre. Au mépris du privilége accordé pour quelques années (trois ans, croyons-nous) à M. Ronconi qui, l'hiver dernier, a tenu si courageusement contre vent et marée le gouvernail des Italiens, ce gouvernail est remis entre les mains de M. Lumley, juste au moment où l'océan parisien, moins tourmenté par le vent de la politique, allait peut-être permettre à M. Ronconi de jouir paisiblement au port de la juste rémunération de ses travaux et de ses sacrifices. M. Lumley est sans doute un impressario fort distingué; mais nous croyons qu'en le nommant à une place qui n'est pas vacante, l'administration a outrepassé son droit. Et qu'on ne s'y trompe pas, en protestant, M. Ronconi combat pour l'ordre et la propriété, parce que le privilége du Théâtre-Itailien est sa propriété jusqu'au jour de son expiration légale, et ce privilége, il l'a jusqu'ici payé assez cher pour qu'on ne l'en dépouille pas, aujourd'hui que les jours difficiles sont passés; cela nous semble tout simplement de la spoliation; et nous le disons, non que nous croyions que notre faible voix puisse être écoutée, mais parce que nous ne pouvons voir sans crainte l'administration elle-même toucher arbitrairement à la propriété, de quelque nature que soit cette propriété.

Enfin l'hôtel de Nantes n'existe plus; il en reste tout à peine quelques menus plâtras sur le sol où il a si longtemps bravé la cour et la ville; nous voulons dire la cour du palais des Tuileries, à laquelle il faisait crânement face, sans avoir jamais reculé d'une semelle, et qu'il avait l'air de narguer

en se carrant fièrement sur la place du Carrousel. Quant à la ville, c'est bien pis, ma foi; il y a je ne sais combien d'années que la ville, personnifiée en ses administrateurs, lutte contre cet entêté d'hôtel de Nantes, pour le forcer à déguerpir et à laisser la place nette. J'ai ouï dire qu'on avait usé de tous les moyens amiables dans l'espérance d'arriver à ce résultat. On eut beau vouloir le prendre par la douceur, mamours, calineries, cajoleries, dommages-intérêts exorbitants, tout fut essayé en vain. L'hôtel de Nantes se trouvait bien où il était et il restait envers et contre tout. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner par les sentiments, la ville employa la rigueur : l'hôtel fut acheté de vive force, un beau matin, et jeté hors de chez lui par les fenêtres, et ce fut bien fait. Il y avait trop longtemps que ce diable d'hôtel nous gâtait notre place du Carrousel; nous regrettons seulement qu'on n'en soit pas venu là quelques dix ans plus tôt. Enfin, vaut mieux tard que jamais.

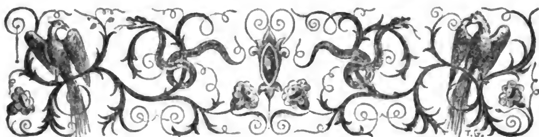
Nous avons entendu un affreux bon mot contre les dixièmes muses en général et contre madame N*** en particulier. Mais il est d'une brutalité telle que nous ne savons vraiment si nous devons le rapporter. Madame N*** fut, il y a vingt ans, peut-être plus, peut-être moins, nous ne savons pas au juste, saluée du nom de dixième muse; elle était alors une fort jolie femme, disent encore les chroniques de cette époque. — Pauvre dixième muse, dit notre ami R***, en apercevant, il y a quelques jours, cette dame dans une des loges du Théâtre-Français, en voilà encore une qui est passé à l'état de *musette*. — Comment l'entendez-vous? demandâmes-nous à notre ami R***. — Oui, dit-il, ne voyez-vous pas qu'elle n'est plus qu'une vieille peau gonflée de vent poussif? Nous donnons le mot pour ce qu'il est, et bien entendu sans en revendiquer la responsabilité. Nous la laissons tout entière à son auteur, qui pourra la réclamer s'il le juge à propos.

Qu'on ne dise plus que les dieux s'en vont, en voici un qui arrive; c'est le dieu Digonet. Un dieu qui pratique la pauvreté, et provoque au détachement des choses de ce monde, tout comme le Dieu de l'Évangile, qui lui non plus ne veut pas qu'on s'inquiète du lendemain. Il paraît, toutefois, que le dieu Digonet a une aversion peu convenable pour les lumières, car c'est une des pratiques de sa religion de les éteindre tout d'un coup, à un moment donné, après avoir poussé des cris que je ne veux pas répéter. Peut-être que pendant cette éclipse des lumières terrestres, le dieu Digonet y suppléait en répandant sur ses dévots et sur ses dévotes les clartés d'une lumière tout immatérielle, c'est ce que nous ne saurions dire au juste. En attendant, le dieu Digonet est en prison; il est vrai que cela ne prouve rien; sous le régime des lois actuelles, Jésus-Christ lui-même eût été enfermé comme vagabond, et peut-être bien comme séditieux, et s'il fût venu en France voilà cent ans, il y a cent à parier contre un qu'il eût été pendu. Qu'on dise après cela que l'Évangile n'a pas fait de progrès chez nous.

Voilà-t-il pas qu'en pleine république les théâtres s'avisent de faire de l'argent comme aux plus beaux temps des monarchies déchues! Cela est du plus mauvais exemple pour la consolidation de la tranquillité publique; où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous? L'Opéra se permet, presque en été, des recettes de dix mille francs : a-t-on jamais vu de ces choses-là? Le Théâtre-Français, qui se mourait de consomption et d'épuisement, sous le dernier règne, a repris une vigueur toute juvénile; il se trouve même dans un état de santé tel, qu'il y a pléthore et exubérance, et cette exubérance va s'épancher sur messieurs les sociétaires en un dividende dont la tradition était depuis longtemps perdue. Scélérate de république, voilà encore de tes tours! En effet, il fallait un changement radical de gouvernement pour qu'on sortît de l'ornière de la routine, et qu'on osât mettre un directeur jeune, habile, et ayant l'intelligence de tout ce qui est vraiment beau, à la tête du Théâtre-Français.

L'événement dramatique du mois est le début de mademoiselle Madeleine Brohan dans la pièce de MM. Scribe et Legouvé. Nonobstant quelques entorses à l'histoire, qui ne nuisent en rien à l'intérêt de l'œuvre, et qui, par conséquent, sont fort indifférentes aux spectateurs, la pièce, construite avec cette habileté scénique, cette science des roueries théâtrales qui fait de M. Scribe un homme à peu près unique dans son genre, a complétement répondu à l'attente du public et à celle de l'administration. C'est un succès qui permettra d'attendre sans impatience le retour de mademoiselle Rachel, et qui pourrait, au besoin, permettre de prolonger le congé de la tragédie. Quant à mademoiselle Madeleine Brohan, en disant que du premier bond elle s'est élancée au premier rang parmi les interprètes les plus distingués de la comédie, qu'elle est charmante, et qu'elle n'a que dix-sept ans, nous ne faisons que répéter ce que toute la presse a dit, bien mieux que nous et bien avant nous.

AUGUSTE DE VAUCELLE.



HENNÉ HANNAHOURI.



C'était dans la ville de Damas. Un jeune Turc, de fort bonne mine, regardait à travers l'échancrure complaisante d'un voile deux grands yeux noirs qui se fixaient sur les siens, avec une douceur et une persévérance qui donnaient à son cœur de vrai croyant un avant-goût des béatitudes promises par le prophète. Les yeux noirs, qui, comme on le pense bien, n'étaient pas venus là tout seuls, nous le dirons sans préambule, appartenaient à une femme que son *habbarah* de soie et ses pantoufles de maroquin rouge toutes chargées de broderies d'or disaient riche; et que ses longs cils soyeux, ses petites mains d'enfant, et ce qu'on pouvait distinguer de sa taille svelte et légère comme un palmier, disaient jeune et jolie. Elle était montée sur un âne et revenait du bain en compagnie de quelques autres femmes, qui chevauchaient à la file sur des montures de même espèce. L'âne, en Orient, remplace la voiture; on prend un âne pour sortir, comme ici on prend un fiacre ou un cabriolet.

Les yeux du jeune homme et ceux de la jeune femme continuaient une conversation qui, pour être muette, était loin d'être silencieuse, et ne laissait pas que d'être bien comprise par les deux interlocuteurs. Il y avait, dans ces regards que leurs yeux lançaient comme d'électriques étincelles, bien des aveux que la bouche n'eût osé faire qu'en tremblant, tant la langue est timide et embarrassée et semble faite, comme l'a dit un célèbre diplomate pour déguiser la pensée, quand les yeux, au contraire, l'articulent à haute et intelligible voix, si je puis m'exprimer ainsi. Ces beaux amoureux, qui ne s'étaient jamais vus, et que le hasard avait ce jour-là réunis pour la première fois, s'étaient dit tout ce qu'ils pouvaient raisonnablement se dire, quand, à la jonction de deux rues qui se coupaient à angle droit, déboucha tout à coup une longue caravane d'hommes, de chevaux et de chameaux qui jeta, en s'y mêlant, un certain trouble parmi les pacifiques coursiers que montaient la femme inconnue et ses compagnes. Au milieu de l'espèce de bagarre que causait cette confusion d'hommes, de chameaux et d'ânes, celui que montait la femme aux yeux noirs fit mine de s'emporter, je ne sais même s'il ne lança pas quelques ruades qui pouvaient bien faire craindre que la personne qu'il portait ne fût en danger d'être jetée à terre sous les pieds des chevaux. Toujours est-il, que le jeune homme jugea à propos de s'élancer à la bride de l'âne pour le contenir. En ce moment, soit par suite des mouvements désordonnés de sa monture, soit toute autre cause, la jeune femme cessa de maintenir son voile aussi exactement sur son visage, et il se dérangea assez pour que le jeune homme pût voir que si beaux que fussent les yeux noirs avec lesquels il venait de faire connaissance, ils n'étaient que la moindre partie des attraits que lui avait jusque là dérobés ce voile qu'un heureux accident venait de soulever pour lui.

Mais ce dérangement d'un voile ne pouvait durer éternellement. Une petite main qui semblait se hâter lentement, le remit bientôt dans la position que la coutume et les mœurs l'exigeaient. Mais si peu long que fût le délicieux moment pendant lequel il resta dérangé, il le fut cependant assez pour que la jeune fille eût le temps d'adresser un sourire de remerciement au jeune homme, qui restait debout devant elle, dans l'anéantissement de l'extase. Pendant ce temps, la caravane était passée, et l'âne qui portait la jeune

femme avait repris paisiblement sa marche à travers les rues tortueuses de la ville, à la suite de son chef de file, qui soufflait sous je ne sais quelle lourde masse, aussi large que haute, qui était peut-être une femme, mais qui pour le moment avait l'air attrayant d'un paquet mal enveloppé. Le jeune homme s'était mis à suivre la caravane féminine, dans le double but de savoir où habitait celle qui maintenant possédait tout son cœur, et aussi d'échanger, chemin faisant, quelques-uns de ces regards qui descendaient au fond de son âme comme une liqueur enivrante et parfumée. Après une assez longue course, les femmes s'arrêtèrent devant une maison de belle apparence, où elles n'entrèrent pas sans qu'on échangeât encore un regard d'adieu, qui voulait dire au revoir, et qui fut bien compris.

En revenant, notre jeune homme chercha à rappeler ses souvenirs.— Je connais cette maison, se disait-il, je dois savoir à qui elle appartient. Il cherchait encore quand il rencontra le cadi qui ne lui était pas tout à fait inconnu ; sa vue fut pour lui un trait de lumière, et il se rappela parfaitement que cette maison était celle du cadi lui-même, et, suivant le fil de ses souvenirs, de déductions en déductions, il vint à se persuader que la jeune fille qu'il avait vue était Henné Hannahouri la fille du cadi, dont la réputation d'esprit et de beauté avait franchi l'enceinte du harem paternel et s'était répandue sur la ville et même sur la province comme une brise odoriférante et avait fait éclore tant de poétiques fleurs au jardin de la littérature, pour nous servir d'une expression tout orientale, que cela fit dire à l'un de ses adorateurs qu'on aurait pu l'ensevelir sous ses propres louanges.

Cette découverte donna sans doute à réfléchir au jeune homme, car il se dit : Mon cher ami, si tu ne veux point effaroucher l'amour naissant de la belle Henné Hannahouri, il est important que tu ne sois, pour le moment au moins, que Ben-Cadour, fils d'un honorable marchand de la ville, et le jeune Turc que, dès ce moment, nous nommerons Ben-Cadour, alla trouver une vieille femme qui avait été sa nourrice et qui l'aimait comme son fils. Il lui fit confidence de son amour et lui donna la commission délicate de remettre à Henné Hannahouri un de ces bouquets symboliques qui, en Orient, font l'office de billets doux. L'étude du langage des fleurs est presque toute l'éducation des harems; aussi a-t-il pris un développement que l'on ne soupçonne pas parmi nous; c'est une science et une science charmante qui, avec de gracieux emblèmes, exprime tous les sentiments, avec leurs nuances, leurs délicatesses, et leurs infinies variétés. Le bouquet de Ben-Cadour disait avec les plus belles fleurs du monde pour interprètes : Astre de beauté, je n'ai fait que vous voir un instant, et cet instant a suffi pour que mon âme et mes yeux soient encore éblouis de l'éclat que, comme le soleil levant, vous avez soudain répandu autour de vous. Vous êtes belle comme Fatmé, la céleste épouse du prophète; ne vous indignez donc pas, si aux rayons de lumière qui s'échappaient de vos regards, la fleur d'amour est tout à coup éclose dans mon cœur, et votre divin souvenir, comme une brise caressante et parfumée, la fait grandir de minute en minute, si bien qu'elle dépasse déjà en hauteur les plus grands arbres du Liban et qu'elle n'attend qu'un sourire bienveillant pour s'élever jusqu'au ciel, etc., etc.

Quoi ! le bouquet de Ben-Cadour disait tout cela ? Oui, il disait tout cela et bien d'autres choses encore que la nécessité d'abréger nous force de laisser de côté. En France, c'est à peine si nous savons faire tenir un bouquet dans un gros volume ; en Orient, au contraire, on ferait au besoin tenir un gros volume dans un petit bouquet. En cela encore l'Orient est bien supérieur à nous, pauvres civilisés.

La nourrice était experte en semblables messages, et le bouquet de Ben-Cadour arriva sans encombre à son adresse, avec une foule de commentaires, dont la messagère l'accompagna et qui tous avaient pour but de faire valoir les mérites du bouquet, et aussi ceux de celui qui l'avait envoyé. Henné Hannahouri, restée seule, *relut* plusieurs fois ce bouquet qui répondait si bien aux secrets sentiments de son cœur, et plongée dans une douce rêverie, elle passa en revue les diverses circonstances de sa rencontre de la veille. Elle revit le beau jeune homme qui l'avait regardée avec tant d'amour et dont l'image était déjà gravée dans sa pensée, et pour conclusion elle résolut de renvoyer à celui qu'elle aimait déjà plus qu'elle-même un bouquet où elle voulut mettre toute son âme, et aussi tout son esprit, de peur de déchoir dans l'opinion de celui-ci, qui, pour elle, était déjà plus que le monde entier. Vous dire toutes les choses charmantes que Hannahouri fit entrer dans son bouquet, cela serait trop long, et entraverait inutilement la marche de ce récit. Il contenait, au propre aussi bien qu'au figuré, tout ce que l'Orient voit s'épanouir de fleurs aux rayons de son radieux soleil ; et dans ce message il n'y avait pas moins d'amour que de fleurs, et d'esprit que d'amour. Ben-Cadour fut dans l'extase, et il y répondit par un autre message non moins spirituel, non moins amoureux et non moins parfumé. Et bientôt ce fut entre les deux jeunes gens un échange journalier de sentiments reliés en bouquets et fleuris sur tranche, ce qui ne les empêchait pas

d'échanger des regards non moins significatifs toutes les fois que Henné Hannahouri sortait, soit pour aller au bain, soit pour tout autre motif.

Cela dura ainsi un certain temps, trop longtemps au gré de la jeune fille. Ben-Cadour feignait, lui, fils d'un simple marchand, de n'oser demander en mariage la fille d'un personnage aussi haut placé que le cadi. Ces lenteurs calculées, peut-être, les employait-il à aplanir certaines difficultés qui s'opposaient à son mariage. C'est ce que nous ne pourrons savoir que plus tard. Pendant cela, Hannahouri s'ennuyait, elle aurait voulu épouser tout de suite son cher Ben-Cadour. Je crois même qu'elle tomba un peu malade d'amour, et le cadi, inquiet pour la santé de sa fille, fit venir un médecin *franc*, alors à la mode dans la ville par plusieurs cures merveilleuses qu'il venait d'opérer sur un grand nombre de dames, atteintes d'un mal inconnu. Le médecin, qui malgré ses cures était en réalité un homme de talent, et un peu aidé qu'il fut par les confidences de la jeune fille, trouva bien vite quelle était sa maladie, et il dit au père que s'il voulait voir guérir sa fille, il n'avait qu'à la marier en toute hâte ; sinon qu'il devait s'attendre à ce que le mal ferait de rapides progrès et que cela pourrait devenir très grave.

A cette révélation, le cadi entra dans une très grande colère, puis il se radoucit peu à peu, et comme, en définitive, il était père, il finit par entendre raison. Pour te marier, dit-il enfin à Hannahouri, il faudrait au moins avoir quelque bon parti en vue; je sais très bien que si je veux, je n'ai qu'à dire un mot et je n'aurai que l'embarras du choix, mais ce choix il faut le faire, et un bon choix est toujours d'une certaine difficulté. Alors la jeune fille, voyant que c'était ce choix qui embarrassait le plus son père, lui insinua doucement à l'oreille que s'il voulait elle pourrait lui épargner cet ennui, en choisissant elle-même, et elle lui fit même entendre adroitement que c'était plus d'à moitié fait, sauf toutefois sa ratification. — Par la barbe du prophète, dit le cadi en souriant, je vois que tu es une jeune fille pleine d'attentions pour ton père, et je m'aperçois que pour m'ôter tout embarras, tu serais dans le cas de te marier toute seule si l'on n'y prenait garde. Voyant que le cadi prenait les choses par le bon côté, Hannahouri lui dit que celui qu'elle avait distingué était Ben-Cadour, fils d'un honorable marchand de la ville nommé Abou-Cadour; elle ajouta qu'elle avait eu l'occasion de le voir quelquefois, en revenant du bain, et elle se mit à en faire un portrait si avantageux, sous tous les rapports, que le cadi ne peut que se trouver flatté d'avoir en perspective un gendre de ce mérite. Hannahouri ne parla ni du voile dérangé, lors de la première entrevue, ni des bouquets qui l'avaient suivie, mais en revanche elle manœuvra si habilement autour des susceptibilités paternelles, que le cadi, à bout de ses arguments, consentit à faire les premières démarches auprès d'Abou-Cadour, qui ne pouvait que se tenir fort honoré de ce mariage. Le cadi envoya donc un de ses *chaouchs* prier très poliment le marchand de vouloir bien se rendre auprès de lui pour une affaire d'importance dont il avait à lui parler. Après une assez longue absence, le chaouch revint, en disant qu'il s'était informé partout et que personne n'avait pu lui dire où demeurait le riche marchand Abou-Cadour, qu'on ne connaissait pas; qu'on lui avait bien enseigné un pauvre homme de ce nom qui cultivait un petit jardin et qui vendait parfois des fèves et autres légumes au marché, qu'il l'avait amené à tout hasard, et que si sa seigneurie désirait le voir il allait l'introduire. Cela sembla un peu étrange au cadi; quoi qu'il en soit, dit-il, faites entrer ce brave homme, je veux le voir et lui parler. Le pauvre Cadour fut introduit assez brusquement devant le magistrat, et se présenta avec cette attitude soumise et humiliée que prend la pauvreté timide devant la richesse en place. Malgré toute la bonne volonté du cadi, il lui fut impossible de se faire illusion sur la fortune de cet homme ; ses vêtements usés et de l'étoffe la plus grossière, son turban de toile de coton, ses mains calleuses et son visage brûlé par le soleil; tout en lui disait qu'il vivait du produit d'un travail pénible et journalier. Tiré sans formalité de ses occupations par le chaouch qui n'avait pas cru devoir user envers Cadour pauvre de la politesse qu'on lui avait recommandée à l'égard de Cadour présumé riche, le marchand de fèves était loin d'être rassuré sur ce que pouvait lui vouloir le cadi; en vain, sa conscience était pure et ne lui reprochait rien, il se fût estimé heureux s'il eût été sûr d'en être quitte pour une douzaine de coups de bâton. — C'est vous qui vous appelez Abou-Cadour? lui dit le juge. — Oui, seigneur, c'est moi, répondit en tremblant le pauvre marchand. — Et vous ne soupçonnez pas pourquoi je vous ai fait venir ici ? — Je cherche en vain, seigneur cadi, je ne sache pas avoir commis ni crime, ni délit, à moins que mes ennemis, car si petit qu'il soit, quel est l'homme qui n'a pas des envieux, ne m'aient faussement accusé de quelque méfait, et d'un autre côté, je ne vois pas non plus en quoi j'aurais pu mériter l'honneur que vous me faites, en m'appelant près de vous. — Il ne s'agit ni de crime, ni de délit, dit le juge; soyez donc sans crainte, honnête Cadour; je vous ai fait venir pour avoir quelques renseignements que vous seul pouvez me donner. Vous connaissez, sans doute, un riche marchand nommé comme

vous Abou-Cadour et qui est peut-être de votre famille ? — Seigneur, dit le marchand de fèves un peu rassuré, je ne connais personne de ce nom dans la ville, ni marchand, ni autre, si ce n'est mon fils Ben-Cadour qui n'est ni plus riche, ni plus marchand que son père. — Et quel âge a ce fils ? demanda le cadi. — Il aura vingt-quatre ans au prochain beyram. — Est-il marié ? — Non, seigneur cadi, pas encore. — Je veux voir votre fils, allez le chercher et amenez-le moi sans retard. — Pendant que le vendeur de fèves était allé chercher son fils, c'est singulier, se disait le cadi, ma fille me parle de ce Ben-Cadour comme du fils d'un riche marchand, et il se trouve que son père n'est qu'un homme qui vit de son travail et d'un petit commerce de légumes. Je suis curieux de voir si le fils répond au brillant portrait que cette petite folle m'en a fait. Et le digne cadi attendit avec une impatience que ne pouvait calmer la fumée qu'il tirait de son chibouc, le retour du vieux Cadour, qui devait décider de cette importante question. Il revint, en effet, remorquant derrière lui un grand diable assez mal bâti et tout dégingandé, dont le costume n'était pas plus brillant que celui de son père, et, pour ne rien omettre, nous dirons tout de suite que sa figure répondait en tout au reste de sa personne. Le cadi ne put croire que ce fût là le Ben-Cadour que sa fille lui avait peint sous de si séduisantes couleurs. — Vous n'avez pas d'autre fils ? demanda-t-il au père. — Non, seigneur cadi, c'est le seul que le ciel ait daigné me donner. — C'est étonnant, se disait le cadi. — Jeune homme, dit-il, en regardant sévèrement Ben-Cadour qui se mit à trembler de tous ses membres, ne vous est-il jamais arrivé de rencontrer quelque femme d'un rang élevé qui aurait semblé vous distinguer d'une façon particulière ? — Ben-Cadour répondit avec un étonnement visible, qu'il avait bien pu, dans ses courses journalières, rencontrer des femmes d'un rang élevé, comme cela peut arriver à tout le monde ; mais qu'il ne croyait pas en avoir jamais été distingué en quoi que ce fût ; que son ambition n'avait jamais porté si haut et qu'il se bornait à vivre honnêtement du produit de son travail. — Décidément, se dit le cadi, ce n'est point là le Ben-Cadour dont ma fille a voulu parler ; il faut qu'il y en ait un autre quelque part, ou je ne m'y connais pas, et il renvoya les deux Cadours en les remerciant des renseignements qu'il lui avaient donnés. De leur côté, ceux-ci se retirèrent fort surpris, et comprenant, encore moins que le magistrat, pourquoi ils se trouvaient mêlés dans cet imbroglio.

Le cadi se rendit auprès de sa fille qui attendait avec une impatience facile à comprendre le résultat de cette entrevue, et grands furent son désespoir et son désappointement, quand elle apprit qu'il n'y avait pas de Cadour qui répondît au portrait qu'elle en avait fait, mais seulement deux pauvres ouvriers qui n'avaient jamais songé à elle et qu'il ne fallait pas songer à épouser l'un ou l'autre. Henné Hannahouri pleura de tout son cœur, et crut que son père voulait la tromper ; elle savait bien, elle, qu'il y avait un Ben-Cadour, jeune, riche, beau, et qui l'aimait autant qu'il en était aimé ; et dans un moment de désespoir, elle avoua tout à son père et lui montra comme preuve le dernier bouquet qu'il lui avait envoyé. — C'est étonnant, dit encore une fois le cadi ; du reste, il n'y a pas là de quoi se désespérer : si le jeune homme est aussi amoureux qu'il le dit, il viendra sans doute te demander en mariage, et il faudra bien alors qu'il dise son véritable nom qu'il a peut-être quelque intérêt à tenir momentanément caché. Hannahouri ne fut qu'à demi-rassurée et se promit bien d'exprimer tout le chagrin qui lui chargeait le cœur comme un poids douloureux, dans le premier bouquet qu'elle comptait envoyer à celui qu'elle continuait d'appeler son Ben-Cadour. Sur ces entrefaites, on annonça la visite d'Abdalla-Bey et de son fils Ali-Mohamet, qui demandaient à voir le cadi pour une affaire de la plus grande importance.

Le cadi fut très surpris de la visite de ces deux personnages, avec lesquels il n'était pas dans les meilleurs termes. Un mot de revue rétrospective. Abdalla-Bey, lieutenant du pacha de Damas, était, pour nous servir d'une locution toute française qui rend parfaitement notre opinion sur ce brave Turc, une *vieille culotte de peau* dans toute la rigueur de l'expression. Aussi avait-il la plus profonde antipathie pour les *pékins* en général et pour les gens de loi en particulier. Et cette antipathie était la cause première de sa brouillerie avec le cadi, qui n'avait pu digérer un mot que le bey avait dit un jour de gala chez le pacha, où il prenait le café en compagnie des principaux dignitaires du pachalik. Il avait dit : Nos juges savent trop combien la justice est précieuse pour la donner gratis aux pauvres gens, et ils la font payer si cher, qu'il n'y a que les riches qui peuvent l'acheter. Le cadi qui, peut-être, n'était pas sans avoir quelques marchés de ce genre sur la conscience, avait pris le mot pour lui, et toutes les fois qu'il avait pu en trouver l'occasion, il avait fait pencher sa balance de juge du côté qui pouvait être le plus désagréable au bey, qui, du reste, le lui avait rendu autant de fois que cela avait été en son pouvoir. Ces explications données, le lecteur comprendra à quel point le cadi devait être surpris de la visite du bey et de son fils. Mais, en Turc bien appris, il n'en laissa rien paraître, et reçut les deux visiteurs avec tous les égards dus à leur

haute position. Quand ils furent assis sur le divan et eurent pris le café traditionnel qu'il est d'usage d'offrir en pareil cas : « Seigneur cadi, dit le bey, des dissentiments plus superficiels que profonds, mais qui n'en sont pas moins regrettables, se sont glissés entre votre seigneurie et moi. Je viens, seigneur cadi, vous prier de vouloir bien oublier tout cela, et vous proposer une sincère réconciliation scellée par le mariage de mon fils, Ali-Mohamet, que j'ai l'honneur de vous présenter, et votre charmante fille, Henné Hannahouri, la plus belle perle de la couronne de Damas. » Cette demande fut pour le vieux cadi un éclair qui illuminait bien des choses obscures un quart d'heure auparavant. Un coup d'œil indirectement jeté sur le jeune Ali, qui se tenait dans la posture modeste et réservée qui convient à un jeune homme qui veut captiver les bonnes grâces d'un beau-père en perspective, lui en apprit plus que ses entrevues avec les deux Cadour. Je connais parfaitement ce jeune homme, se dit le cadi, et j'ai tout lieu de croire que ma fille le connaît mieux encore. Le paradis n'appartient de droit qu'à ceux qui le méritent, il faut que je le lui fasse gagner.

« Seigneur bey, reprit tout haut le cadi après son aparté, j'accepte de tout cœur la réconciliation que vous daignez me proposer; mais je regrette bien vivement que vous ne soyez venu un moment plus tôt. Ma fille Henné Hannahouri s'est éprise, le croiriez-vous, d'un malheureux de la dernière classe du peuple, nommé Ben-Cadour. J'ai tout fait pour la détourner de cette passion, elle en perdait le boire et le manger; j'ai dû, pour éviter de plus grands malheurs, faire venir Ben-Cadour ce matin; j'ai sa parole comme il a la mienne, et dans huit jours il épousera Hannahouri, ma fille aînée. Vous m'en voyez au désespoir, seigneur bey. Pourtant, si votre illustre fils le voulait, il y aurait peut être encore moyen d'arranger les choses. Vous ignorez, j'en suis sûr, que Hannahouri a une sœur jumelle, qui ne lui cède en rien et pour le talent et pour la beauté. Elle lui ressemble même tellement qu'il n'y a rien de plus facile que de les prendre l'une pour l'autre. Si le nom de Hannahouri a fait plus de bruit que celui de sa sœur Yamina, celle-ci n'a pas moins contribué que son aînée à le rendre célèbre, parce qu'on les confondait toujours, toutes les deux, sous ce nom : et moi, comme un avare qui a peur qu'on ne lui dérobe son trésor, j'ai, autant qu'il a été en mon pouvoir, caché la moitié de ma richesse. Ainsi donc, fils d'Abdalla-Bey, si vous y consentez, à défaut de Hannahouri, prise dans les liens d'une passion mal assortie, Yamina sera votre épouse, et rien ne troublera l'union des deux familles, basée désormais sur un roc inébranlable. »

Ali ne savait que répondre; la révélation de cette seconde fille le jetait dans une singulière perplexité. Était-ce Hannahouri qu'il avait vue, était-ce Yamina? Ce nom de Ben-Cadour, qu'il avait pris lui-même, car le lecteur n'a sans doute pas attendu notre permission pour reconnaître Ali-Mohamet dans le premier Ben-Cadour, ce nom, dis-je, qui se trouvait porté par un autre que par lui et qu'il voyait mêlé, je ne sais comment, à cette intrigue, tout cela jetait son esprit dans une confusion qu'il n'avait ni le temps ni les moyens de débrouiller en ce moment. Quant au bey, qu'on n'avait pas amené sans peine à faire cette démarche auprès du cadi, il ne voulait pas s'être dérangé pour rien, et il lui importait fort peu que son fils épousât Hannahouri ou Yamina, pourvu qu'il épousât quelqu'un, et il lui semblait que son fils ne devait pas s'en préoccuper davantage, d'autant plus que les deux jeunes filles se ressemblaient, de façon telle qu'on pouvait s'y méprendre.

Il répondit donc au cadi qu'il était enchanté que cela pût s'arranger ainsi qu'il le disait, et qu'il était heureux qu'il eût une seconde fille, puisque la première était promise à une autre. Et, sans plus tarder, le bey, qui n'aimait pas que les choses traînassent en longueur, aborda militairement et sans désemparer toutes les questions secondaires du mariage, telles que la dot, le douaire, etc. Si bien que, malgré tous les signes que lui avait pu faire Ali, il avait tout réglé et conclu à ne plus s'en dédire lorsqu'il sortit. Quand il fut dehors avec son fils, remercie-moi, dit-il, tous tes vœux vont être comblés; bientôt tu épouseras celle que tu aimes ou à peu près. Ali n'avait l'air qu'à demi content. — Mais puisque Yamina ressemble en tout point à sa sœur, que t'importe le reste? — Ali trouvait que cela importait beaucoup, et ce qu'avait dit le cadi lui semblait une histoire forgée à plaisir, histoire dont il ne pouvait comprendre le but, et cela l'inquiétait. A partir de ce jour, il lui fut impossible de faire pénétrer le plus imperceptible bouquet dans la maison de celle qu'il aimait, et, d'autre part, il ne lui vint pas la moindre fleur symbolique qu'il pût interpréter d'une façon ou d'une autre, et il dut s'en tenir à ces seules conjectures; et n'ayant rien de mieux à faire, il élevait et démolissait chaque jour des montagnes de suppositions.

Cependant, le bruit se répandit qu'on allait célébrer deux mariages le même jour dans la maison du cadi. On disait qu'Ali-Mohamet allait épouser l'une des filles de ce magistrat et que Ben-Cadour épousait l'autre, ce qui faisait un peu causer les bons musulmans auxquels on a fait une réputation de taciturnité qui n'est pas com-

plétement méritée. Et chez le bey aussi bien que chez le cadi, on faisait des préparatifs pour que ces mariages eussent lieu avec toute la splendeur convenable. Ali ne semblait voir arriver le jour de son bonheur qu'avec une douleur mal dissimulée, et, s'il eût osé, il eût volontiers rompu ce mariage; mais le bey avait fait une démarche décisive auprès du cadi; cela, du reste, terminait de vieux différends; il n'y avait plus à le faire revenir sur cette question. En Turquie, les mariages se font par devant le cadi qui ne fait que recevoir les déclarations des parties contractantes, et, on le sait, les maris ne voient d'habitude leurs femmes que quand tout est terminé. L'épouse est voilée d'une manière impénétrable, et l'eût-on déjà vue, qu'il serait impossible de la reconnaître.

Le jour des mariages arrivé (nos lecteurs voudront bien nous permettre de passer sous silence les cérémonies qui les accompagnèrent), Ali et Ben-Cadour reçurent, l'un après l'autre, leur épouse respective et voilée, selon la coutume, des mains du cadi, qui remplissait ce jour-là le double rôle de père et de magistrat. Je ne sais si la journée sembla longue à Ben-Cadour; mais les cavalcades, les coups de fusil que tirent les amis pendant qu'on promène la jeune épouse dans une litière entièrement fermée, semblèrent de la plus interminable longueur à l'impatient Ali. Enfin tout finit, et il resta seul avec sa femme dans la chambre nuptiale. Ce moment, si ardemment attendu, le trouva triste et gêné; il hésitait à soulever le voile qui lui cachait celle qu'il venait d'épouser et qu'il craignait de trouver trop différente de la divine Hannahouri. La jeune épouse elle-même semblait craintive et tremblante. Enfin, il saisit le voile d'une main agitée et l'enleva avec une vivacité où il y avait plus de colère que d'amour et il vit la charmante figure de celle qu'il n'avait entrevue qu'un moment, mais qui depuis était restée toujours présente à son cœur. A cette vue, Ali tomba à genoux devant la jeune femme : « Êtes-vous Hannahouri ou Yamina, dit-il avec transport en lui faisant une ceinture de ses bras? — Je suis Yamina, dit-elle, et vous, êtes-vous Ben-Cadour ou Ali-Mohamet? — Je suis Ali-Mohamet, dit le jeune homme, mais je suis aussi Ben-Cadour. — Et moi, dit-elle, je suis Yamina, mais je suis aussi Henné Hannahouri. » Ben-Cadour, le vrai Ben-Cadour, avait épousé une jeune femme attachée au service de la fille du cadi.

AUGUSTE DE VAUCELLE.

MADAME DE SOMMERVILLE.



Il est un instant terrible dans la vie : c'est celui qui sépare la jeunesse, aujourd'hui si courte, de la virilité, si hâtive; c'est l'instant où, après de vains efforts pour prolonger le matin de notre existence, nous le voyons décliner et mourir, et où, avant de franchir le seuil de la vie réelle, qui s'offre à nous morne et désenchantée, nous nous arrêtons pour jeter à la destinée un cri de désespoir, pour lui dire: Tu nous as trompé! gloire, vertu, amour, amitié, dévouement, tout n'est rien!... Alors notre douleur est grande : toutes nos espérances sont effeuillées à nos pieds, toutes nos vanités saignent et crient, toutes les fleurs de notre printemps sont souillées, flétries sans retour. Et pourtant nous nous étions ris de nos pères, notre présomption s'était flattée d'échapper à la loi de tous, nous nous étions promis de frayer des routes nouvelles, nous nous étions moqués des prédictions des sages... et voilà qu'à notre tour nous t'appelons l'age des illusions, jeunesse! Cet instant, si rude pour tous, ne sonna pas dans la vie d'Albert, ou, s'il sonna, l'inépuisable tendresse d'Aurélie en amortit le coup. Jamais tendresse ne fut plus ingénieuse pour consoler, plus forte pour relever, plus mâle à la fois et plus féminine, plus ferme et plus inquiète. Plusieurs fois madame de Sommerville quitta ces campagnes pour aller voir son fils à Paris, pour juger par elle-même de ses progrès, de ses travaux, pour s'assurer en même temps si rien ne manquait à son bien-être. Chacune de ces absences fut courte, mais toutes eurent des résultats heureux : Albert, en revoyant sa mère, reprenait un nouveau courage, et se sentait prêt à tout faire pour celle qui faisait tout pour lui. Il m'écrivait rarement : de mon côté, j'évitais autant que possible les occasions de lui écrire; mais je l'aimais pour lui et pour sa mère, j'attendais du temps la sanction de notre amitié. Il s'informait de Nancy, mais sans amour : il n'en avait plus. Madame de Sommerville ne lui parlait de nous qu'avec réserve,

et n'avait pas voulu qu'il fût instruit de notre réunion au château. Elle avait ses desseins sans doute. Ses soins ne se bornaient pas à veiller sur son fils, à le diriger dans la vie, à préparer son avenir, à faire de lui un homme fort et supérieur : elle veillait aussi sur ma sœur avec une égale sollicitude, et travaillait à la parer de toutes les perfections qui manquaient à l'humble fille de ces campagnes. Une heureuse aptitude à les posséder toutes se développa rapidement chez Nancy, et je la vis grandir sous l'aile d'Aurélie en talents de tout genre. Vers le printemps je pris l'administration des intérêts de madame de Sommerville. Le vieil Hubert s'en acquittait fort mal, et d'ailleurs son âge avancé lui donnait des droits incontestables à la retraite. Aurélie avait dans le Midi des possessions dont elle n'avait pas touché les revenus depuis plusieurs années. Elle portait dans les intérêts matériels une insouciance que je l'engageais à vaincre, sinon pour elle, du moins pour son fils; elle sentit la justesse de mes observations, et me pria de veiller pour elle à ses affaires. Je m'en chargeai avec joie, et partis immédiatement pour le Midi, laissant au vieil Hubert l'administration de La Baraque, qu'il accepta avec la résignation d'un roi détrôné qui échange un royaume pour un village. Mon absence fut longue : depuis six ans au moins les domaines de madame de Sommerville étaient au gaspillage, et six mois me suffirent à peine pour faire rentrer les arriérés et rétablir l'ordre dans les possessions d'Aurélie. Je revins au bout de six mois. Bien des changements s'étaient opérés à Anzème.

Je retrouvai ma sœur plus belle et plus charmante que je ne l'avais jamais vue : la douleur et la maladie avaient laissé sur ses traits une teinte pâle et mélancolique qui donnait à son visage un aspect plus noble et plus distingué; sa taille s'était élancée, ses doigts avaient blanchi et s'étaient effilés; il y avait dans son maintien et dans toutes ses poses quelque chose de lent, de souple et de gracieux que je n'avais pas remarqué jusqu'à ce jour; son regard, qui n'avait longtemps réfléchi que l'azur du ciel, s'était légèrement voilé; ses cheveux tombaient, comme ceux d'Aurélie, en boucles épaisses sur ses épaules; son front était rêveur. Elle était belle comme un ange qui aurait souffert. En même temps son esprit s'était développé et n'avait rien perdu de sa naïveté primitive. Déjà ses mains couraient avec art sur le clavier du piano; sa voix n'avait pas beaucoup d'étendue, mais elle était suave et fraîche et ses accents allaient au cœur. Il n'y avait pas jusqu'à sa mise qui, bien que toujours simple, ne fût plus élégante et ne révélât une innocente coquetterie. Elle avait pris à madame de Sommerville tout ce qu'il y avait en elle des grâces de la femme, sans toucher aux grâces sévères qui faisaient parfois d'Aurélie une femme des temps antiques. Aurélie était bien changée elle aussi! Nancy, qui ne l'avait pas quittée, s'apercevait à peine de la précoce et rapide vieillesse de notre amie; moi, j'en fus effrayé. Quelque temps après mon arrivée elle partit pour Paris, et revint au bout de quinze jours. Elle nous apprit qu'Albert ne viendrait point passer les vacances à Anzème. Cette résolution m'étonna peu, je l'avais prévue; si ma sœur s'en affligea, elle n'en laissa rien paraître. La passion de l'étude semblait avoir éteint toute autre passion en elle : elle employait ses journées à étudier avec Aurélie la musique et la peinture, et une grande partie de ses nuits à lire dans la bibliothèque. Elle s'échappait souvent du château pour aller voir les paysans de notre village et pour leur porter des secours et des consolations : elle partait le soir, à la dérobée, et nul ne savait où elle allait que les malheureux et les pauvres. Elle avait établi au château, avec madame de Sommerville, une petite pharmacie où tous les malades des environs venaient ou envoyaient chercher des remèdes; il y avait des jours où le salon ressemblait à un cabinet de consultations. Les deux amies allaient elles-mêmes visiter les affligés; il n'y avait pas de baptême dans la commune où l'une d'elles ne fût marraine, pas de mariage où toutes deux ne fussent conviées à la fête. Je vous parle de pauvres et de malheureux : depuis le retour d'Aurélie il n'y en avait réellement plus au village; l'aisance avait pénétré avec elle sous tous les toits, le bonheur la suivait partout. Lorsque le dimanche elle arrivait avec Nancy pour entendre la messe à l'église d'Anzème, et qu'elles traversaient toutes deux la foule agenouillée pour gagner le banc qui leur était réservé, toutes les lèvres murmuraient pour elles des vœux et des bénédictions. Lorsqu'Aurélie devint plus souffrante tout le village réuni allait prier pour elle chaque soir à l'église, et jamais prières ne montèrent au ciel plus pures et plus ardentes.

Je ne prolongerai pas le récit de cette vie paisible : il est des joies qui se devinent et qu'on ne dit pas; il en est de certains bonheurs comme de certains paysages, si uniformes, si calmes, si peu accidentés qu'ils échappent à l'art du peintre. Je vous dirai seulement que notre intimité fit grand scandale à Saint-Léonard, et qu'il n'est pas de turpitudes que les habitants n'aient imaginées pour salir les rapports de trois pauvres créatures qui s'aimaient et vivaient heureuses. Je ne sais rien d'odieux comme la race des petites villes : c'est le dernier degré de pervertissement et d'abrutissement auquel puisse arriver l'homme vivant en société. Au reste, notre bonheur échappa

aux atteintes de Saint-Léonard; et l'estime de quelques nobles âmes qui se trouvaient éparpillées dans la ville nous vengea de la haine et du mépris de quatre mille sots.

Cependant le temps marchait et nous modifiait tous. Albert avançait à grands pas dans le chemin de la science; il avait dépouillé ses rêveries et ses tristesses, et n'avait conservé qu'une nature mélancolique et tendre que l'étude fortifiait chaque jour; il était parvenu à vaincre l'indolence qu'il apportait autrefois dans la vie; les aspérités de son caractère s'effaçaient peu à peu; il avait changé pour une noble assurance et pour une réserve modeste sa rudesse et sa timidité; jeune, actif, entreprenant, âpre au travail et ardent au plaisir, il promettait un homme complet. Nancy, de son côté, devenait de plus en plus belle, de plus en plus séduisante. Moi, je me pétrifiais dans la réalité : je veillais aux intérêts matériels de tout ce qui m'était cher, je doublais les revenus de madame de Sommerville, j'étais maire de la commune. Aurélie vieillissait : une sombre tristesse, qu'elle cherchait à nous cacher et qu'elle cachait à son fils, semblait dessécher en elle les sources de la vie. Je l'observais avec inquiétude : les lettres d'Albert l'agitaient beaucoup; à la vue seule de leur suscription, elle était parfois saisie d'un mouvement nerveux qui ne la quittait plus le reste du jour; elle se surprenait souvent à baigner de ses larmes le papier sur lequel elle répondait à son fils. Un soir que Nancy travaillait dans sa chambre, et que j'étais seul avec madame de Sommerville, elle me dit :

— Je suis bien heureuse : voilà mon fils qui est en bon chemin pour devenir un homme, ma fille qui se fait charmante. Ces deux enfants sont mon orgueil et ma joie. S'il fallait mourir maintenant ce serait bien cruel; il faut pourtant que je vous en parle. Je n'ai pas eu ce courage tant que Nancy était près de nous : nous étions là tous trois si heureux et si confiants dans l'avenir! Et puis vous m'aimez tant que je crains de vous affliger. Il faut pourtant que je vous dise, à vous, Maxime, combien j'ai peur... Le mal va vite, mon ami, et je ne puis me dissimuler ses progrès. Je ne sais ce que j'ai, mais je souffre horriblement; je n'ai pas de sujets d'être triste, et je me sens absorbée par une tristesse mortelle. C'est à quoi je reconnais combien je suis malade : c'est que mon énergie m'abandonne entièrement; c'est que, pour la première fois de ma vie, je conviens avec moi-même du dépérissement de mes forces. Je suis mal, mon cher enfant : c'est peut-être la vivacité de l'air, mais j'étouffe continuellement; je ne peux pas faire le tour de la chambre sans défaillir ni me tenir debout sans que les jambes me manquent. Cette faiblesse, ce malaise, cette suffocation continuelle m'effraient plus que les vives douleurs. J'ai vécu jusqu'ici en souffrant : ce que j'éprouve à cette heure ressemble à la désorganisation... Je ne veux pas mourir, ne me laissez pas mourir!... Maxime, je suis lâche... O mes enfants! avant de vous connaître je n'étais pas peureuse ainsi : j'étais malade, j'allais me coucher; je restais sur le flanc sans songer à rien. Que m'importait? j'étais habituée à souffrir, et souvent je n'en étais pas fâchée : les souffrances du corps faisaient trêve à celles de l'esprit; et puis je savais que rien n'est insipide comme de parler de ses misères aux gens, qui ont bien assez des leurs. J'ai passé ainsi des années, entourée d'une telle indifférence que j'ai compris combien notre individualité est peu de chose, combien une personne de plus ou de moins occupe peu de place dans ce monde, et combien il est mesquin et sot d'être effrayé de la mort quand personne ne se soucie de votre vie. J'avais pourtant beaucoup d'*amis* dans ce temps-là, mais je n'en avais vraiment pas un seul. Depuis j'ai appris à la connaître, l'amitié bonne, inquiète, chaleureuse, attentive à vous épargner le moindre tourment, désireuse de vous conserver un jour de vie : comment ne serais-je pas heureuse d'être aimée ainsi? comment, à cause de mon fils, à cause de vous tous, ne désirerais-je pas de vivre? Si je tombe dans des terreurs puériles, c'est que vous m'avez gâtée. Autrefois j'avais une grande force d'esprit et un grand isolement de cœur; je ne croyais pas à l'espoir de revoir jamais mon fils, et je désirais la mort bien plutôt que je ne la craignais; mais vous m'avez fait aimer la vie; et, puisque vous me l'avez pour ainsi dire donnée, vous devez m'empêcher de la perdre. Je veux vivre; je me cramponne à vous : il faut que vous me conserviez quelques années encore... Sauvez-moi! Je ne suis pas dans l'âge où l'on meurt : guérissez-moi, prolongez mon bonheur!

— O mon amie! lui dis-je, je voudrais pouvoir ajouter à vos jours la somme de ceux qui me restent!... Mais, vous vivrez, que votre courage ne se laisse point abattre, vous vivrez : vous êtes trop aimée pour mourir.

— Oui, oui, je vivrai!... Ah! je le veux bien, mon Dieu! Quand je me suis laissé ravager par la fatigue et par le chagrin je n'aimais pas la vie; mais à présent que je suis heureuse, maintenant que je suis aimée, je ne voudrais pas en finir sitôt... Vous dites donc que je vivrai, Maxime?

— Nous vous empêcherons bien de mourir.

— Vous me le promettez? C'est que, voyez-vous, mon enfant, le bonheur m'est arrivé trop tard, et je crains de ressembler à ces fleurs qui ploient et meurent sous la pluie dont leur calice était altéré.

Je cherchais à rassurer madame de Sommerville ; Nancy mêlait ses encouragements aux miens, et rendait avec amour à notre amie les soins qu'elle avait reçus d'elle ; mais nous ne partagions pas les espérances que nous nous efforcions de lui donner, et Aurélie ne s'abusait guère elle-même : elle se sentait décliner rapidement. Parfois des lueurs de santé, des mois de bien-être et de force nous faisaient espérer pour elle un prompt retour à la vie ; mais chaque rechute la mettait plus bas. Elle nous avait expressément défendu d'instruire Albert de son état, ma sœur et moi nous étions seuls dans le secret de son dépérissement. Elle souffrait avec une rare constance : l'égalité de son humeur ne fut pas un seul instant altérée par le mal, elle conserva toujours la liberté de son esprit.

— Pourquoi pleures-tu, chère fille ? disait-elle un soir à Nancy. Aie du courage ; ne mêle pas d'amertume aux derniers jours qui me restent à vivre ; fais-les-moi doux et sereins, berce-moi de tes caresses, endors-moi dans ton bonheur : la mort me sera douce ainsi. Mais ne pleure pas : les larmes qui se versent autour des mourants leur sont amères. Lorsque je m'éteindrai dans vos bras souriez-moi tous, mes enfants ; en vous voyant heureux mon âme partira plus joyeuse et plus légère.

Elle demeura quelques instants silencieuse ; puis son visage devint sombre, et, attirant Nancy vers elle :

— Pleure, va, pleurons ensemble, s'écria-t-elle avec désespoir : il est bien cruel de mourir !

Arrivé à une certaine période, le mal cessa de faire des progrès ; et madame de Sommerville tomba dans un état de langueur qui nous fit espérer de pouvoir la conserver longtemps encore. Cependant un jour elle me dit :

— Des motifs secrets, que votre délicatesse n'a pas cherché à connaître, m'ont empêchée de reconnaître légalement mon fils. Ne croyez pas, au moins, que le désir de ménager ma réputation y soit entré pour rien : j'ai l'orgueil de me croire humiliée lorsqu'on mesure ma destinée à la même aune que celle des femmes *honnêtes* qui me calomnient. S'il l'avait fallu, j'aurais tout sacrifié à mon fils sans efforts et avec joie ; mais Albert ne l'a pas voulu. Je le reconnaîtrai par mon testament en même temps que je lui laisserai ma fortune. Vous ne pensez pas, Maxime, que mon fils ait à se plaindre de moi ? Je mourrai tranquille : j'aurai beaucoup fait pour son bonheur. J'aurais désiré faire plus encore ; mais je m'endormirai heureuse en songeant que je lui laisserai un trésor plus précieux que la science et la richesse : ce trésor c'est votre amitié, Maxime. Vous aimerez mon enfant, vous me remplacerez auprès de lui, vous lui parlerez de sa mère : vous lui direz que je l'ai bien aimé ; vous le conserverez noble et pur... Je compte aussi sur l'amour de Nancy ; mais nous en parlerons plus tard.

J'engageais madame de Sommerville à repousser ces tristes idées.

— Pourquoi donc ? me dit-elle. La mort m'effraie parce qu'elle sera notre séparation sur la terre ; autrement je ne la craindrais pas. J'ai mal vécu peut-être suivant le monde, le monde m'a condamnée ; mais Dieu doit avoir pour nos actions d'autres poids et d'autres mesures. J'ai foi en Dieu parce que mon cœur est resté bon, et que je lui rendrai mon âme pure de toute intention mauvaise. Il n'y a que deux rôles à jouer ici-bas : l'obéissance et la révolte. Tous les deux sont également beaux : j'ai choisi le second. Si je recommençais la vie je choisirais autrement peut-être. Allez, ne vous brouillez pas avec la société ; n'accumulez pas sur votre tête la haine et le mépris des sots ; que vos amis n'aient pas besoin d'héroïsme pour vous aimer, qu'ils puissent se glorifier de vous sans cesse. Les amis nous pardonnent tout, hormis d'être perdus dans l'opinion publique ; car alors la tache retombe sur eux-mêmes, et leur réputation souffre de la perte de la nôtre. Pour moi, je suis bien lasse et bien découragée d'avoir lutté et combattu, mais du moins j'ai combattu noblement : j'ai lutté au grand jour ; je n'ai pas failli dans l'ombre, et je ne suis pas venue ensuite grimacer la vertu à la face de tous. J'en ai voulu longtemps au monde, je ne lui en veux plus : depuis que je vous aime, j'ai oublié de haïr le genre humain : quand je songe à vous, quand je vous rassemble par la pensée dans une seule étreinte, je ne sais plus si j'ai vécu d'autres jours que ceux que vous m'avez donnés ; ma vie commence au jour où je vous ai connus. Devait-elle, hélas ! ne commencer si tard que pour finir si tôt !

Bien du temps s'était écoulé depuis le dernier voyage de madame de Sommerville à Paris. Albert avait achevé ses études de droit. Apte à toutes les carrières, il voulut consulter sa mère avant de choisir ; de son côté Aurélie, se sentant de plus en plus faible, voulut revoir son fils : il fut donc décidé entre nous que nous instruirions doucement Albert de l'état de sa mère et que nous le rappellerions auprès d'elle. A la première lettre qui lui parla de l'indisposition d'Aurélie il prit la poste et partit ; au bout de deux jours il était à Anzème. Il descendit à la maison du sentier, et se rendit immédiatement au château. Lorsqu'il traversa le village les paysans le regardèrent avec curiosité et ne le reconnurent pas. Il s'avança dans la garenne, et pénétra bientôt dans le salon désert. Madame de Sommerville était seule dans sa chambre à coucher, et n'attendait pas son

fils avant quelques jours. Nous touchions aux premières journées d'avril : une flamme joyeuse réchauffait la chambre d'Aurélie, et les brises printanières, toutes chargées du parfum des fleurs, se glissaient par la fenêtre ouverte et caressaient le visage de la malade. Elle était occupée à relire les dernières lettres d'Albert, lorsqu'elle sentit tout à coup ses mains couvertes de baisers; elle se trouva, comme par enchantement, dans les bras de son fils.

Ce fut un instant bien doux et bien cruel à la fois pour Albert : il fut effrayé des ravages que la maladie avait exercés sur sa mère; il se plaignit tendrement de n'avoir pas été plus tôt instruit. Aurélie rassura son fils, s'enivra longtemps de la joie de le revoir, le pressa à plusieurs reprises sur son cœur; puis, s'arrachant tristement à ses caresses :

— J'ai depuis quelque temps au château deux amis qui seront joyeux de te voir : donne-moi ton bras et allons les surprendre. Le bonheur m'a rendu des forces, et je sens qu'appuyée sur toi, j'irais bien loin, mon Albert.

Ils sortirent tous deux, et Aurélie dirigea son fils vers la tourelle qu'habitait Nancy : je les rencontrai sur la terrasse. Albert vint à moi, me tendit la main, et me tint longtemps embrassé. Comme il s'informait de ma sœur, nous la vîmes accourir comme une gazelle à travers les feuilles naissantes. Elle revenait du village. Dès qu'elle aperçut Aurélie, qui depuis près d'un mois n'avait pas quitté sa chambre, elle courut d'abord à son amie; puis, se tournant sans embarras vers Albert, qu'elle avait bien reconnu du bout de l'allée de la garenne, mais qu'elle avait feint de ne pas voir :

— C'est vous, monsieur! dit-elle en lui donnant sa main, qu'Albert n'osa point porter à ses lèvres. Béni soit votre retour! Nous l'attendions avec impatience : vous guérirez notre amie, n'est-ce pas? Votre présence va lui rendre la confiance et la santé qu'elle a perdues loin de vous; vous nous la conserverez. Que votre amour soit plus heureux et plus habile que le nôtre : nous n'en serons pas jaloux... Voyez, monsieur, que d'actions de graces nous vous devons déjà : vous êtes mieux, mon amie; vos yeux ont repris leur éclat, vos lèvres sont moins pâles; vous avez pu sortir!... Quelle joie de vous revoir ainsi!

— Oui, chère fille, dit Aurélie, je vais mieux, je vivrai; je suis trop heureuse pour mourir... Mais vous ne vous êtes pas embrassés, mes enfants, ajouta-t-elle en les attirant l'un vers l'autre.

Tous les deux hésitèrent : Nancy rougit, Albert balbutia quelques paroles que nous n'entendîmes pas; puis enfin, par un mouvement spontané, ils embrassèrent en même temps madame de Sommerville, qui les tint longtemps réunis sur son sein. Aurélie voulut ensuite faire quelques pas dans la garenne : elle prit le bras de son fils, et moi celui de ma sœur; mais, je ne sais comment cela se fit, nous étions à peine sortis de la terrrasse que le bras de madame de Sommerville se trouvait sur le mien et celui de Nancy sur le bras du jeune homme. Nous allions, Aurélie et moi, lentement et en silence; Albert et Nancy marchaient devant nous. Il y a dans l'enceinte même de la garenne, dont toutes les allées sont droites et régulières, un petit bois ombreux et touffu qu'affectionnait madame de Sommerville : les allées en sont tortueuses et pleines de mystères; jamais le ciseau n'en a émondé les branches, jamais le fusil du chasseur n'en a effarouché les oiseaux, qui viennent de préférence y cacher leurs nids; le rossignol y chante la nuit, les merles y babillent du matin au soir. Il y a dans le rond-point du bois un banc à demi caché dans le feuillage sur lequel Aurélie aimait à s'asseoir; souvent, pendant l'absence d'Albert, je l'avais trouvée sur ce banc seule et rêveuse: ce fut là que nous vînmes nous reposer tous deux pendant qu'Albert et Nancy se promenaient dans une allée voisine. Aurélie commença par me parler de son fils et de ma sœur, elle finit par me demander si je ne serais pas heureux de voir ces deux jeunes gens renouer leurs amours et s'unir.

— Pour moi, ajouta-t-elle, c'est le plus cher de mes vœux! Le bonheur de ces enfants aura été le dernier espoir de ma vie, et je ne voudrais pas mourir sans avoir vu se réaliser cet espoir.

— Le plus cher de vos vœux, lui dis-je, sera toujours mon vœu le plus cher; mais, madame, Albert et Nancy sont bien jeunes.

— Oui, mais moi je suis bien vieille, et je ne voudrais pas m'en aller sans avoir béni leur union.

— Vous la bénirez, madame : Dieu vous garde encore des jours heureux et de longs jours.

Madame de Sommerville secoua la tête d'un air de doute, et me dit :

— Pourquoi donc, après tout, vous effrayez-vous tant de la jeunesse d'Albert et de Nancy?

— La jeunesse de Nancy ne m'effraie pas, mais celle d'Albert...

— Voilà bien comme vous êtes tous! interrompit-elle : selon vous un homme ne doit se marier que lorsqu'il n'a rien de mieux à faire. Votre cœur et vos sens sont usés; vous avez traversé toutes les impuretés du monde; vos lèvres ont bu à toutes les coupes : las et épuisés que vous êtes, il est temps d'en finir, n'est-ce pas? Vous vous creusez alors dans le mariage un lit où vous venez vous étendre, tout souillés encore et tout meurtris de vos plaisirs et de vos fatigues; et c'est toujours à quelque jeune fille, à quelque vierge aux

rêves enchantés que vous apportez les restes flétris de votre caduque jeunesse. Étonnez-vous donc ensuite si parfois notre sang s'indigne et se révolte! appelez donc sur nos têtes la réprobation de tous si nous cherchons à fuir les odieuses étreintes du cadavre auquel vous nous avez condamnées! Non, Maxime, non, il n'en sera pas ainsi pour ma fille; elle ne mêlera jamais ses gémissements au long cri de douleur qui s'élève de toutes parts pour accuser et maudire la plus sainte et la plus outragée de nos institutions; elle aura un époux jeune, pur et beau comme elle; ils vieilliront dans le même amour, et leur amour ne vieillira pas. Je les ai formés l'un pour l'autre, je suis prête à confier la destinée d'Albert à votre sœur : aurez-vous moins de confiance en mon fils? Il est jeune sans doute, mais il sait la vie déjà, il a souffert; il n'a pas de carrière, il est vrai, mais il suffit qu'il soit propre à les embrasser toutes; ma fortune ne l'affranchit-elle pas d'ailleurs de toute inquiétude de l'avenir? C'est la première fois, Maxime, que je m'aperçois avec joie que le hasard m'a donné la richesse.

— Vous oubliez, mon amie, que le sort nous l'a refusée : Albert est riche, et ma sœur ne l'est pas.

— Je vous jure, mon cher Maxime, que je n'y avais jamais songé, dit Aurélie en se levant. Ramenez-moi au château : il y a dans cet air que je respire je ne sais quelle verdeur enivrante qui m'oppresse et me fatigue. Nous reprendrons plus tard cette conversation, qui m'épuise à cette heure. Nous parlons de mariage, et nous ne savons même pas si ces deux jeunes gens s'aiment; nous disposons de leur main, et nous oublions qu'eux seuls ont le droit de disposer de leur cœur. Attendons.

En cet instant Albert et Nancy vinrent nous rejoindre, et nous regagnâmes ensemble le château. Madame de Sommerville contemplait ses deux enfants avec orgueil : tous deux étaient son ouvrage; c'était elle qui les avait faits ainsi. Albert marchait à côté d'elle, heureux mais grave et préoccupé; Nancy était calme, enjouée, presque indifférente. Le jeune homme la regardait souvent à la dérobée, et son regard exprimait un étonnement mêlé d'inquiétude : ce n'était plus la jeune fille qu'il avait connue gauche et timide, et qui l'avait si longtemps humilié de sa passion et de sa douleur; il la retrouvait belle, élégante et froide, parée de toutes les grâces qu'il avait aimées autrefois dans madame de Sommerville et de tout l'éclat de la jeunesse qui l'avait d'abord attiré vers Nancy. Nancy triomphait en silence de l'espèce d'admiration qu'Albert ne cherchait pas à dissimuler ou qu'il dissimulait fort mal; elle éprouvait une secrète joie à se venger par une froideur apparente du long oubli de l'ingrat qui l'avait délaissée; mais elle bénissait Aurélie; elle soutenait avec amour sa marche languissante, et c'était à la mère qu'elle adressait tout haut la tendresse que son cœur murmurait tout bas au fils.

Vers le soir Albert voulut se retirer à la maison du sentier : madame de Sommerville ne le souffrit pas. Elle avait fait préparer un appartement à son fils, et notre séjour au château donnait à Albert le droit de l'habiter sans que le monde eût celui d'en médire. D'ailleurs le monde pour nous n'allait guère au delà de la barrière de la garenne, et nos têtes étaient à l'abri des foudres de Saint-Léonard. Albert resta donc avec nous, et ce fut une grande joie pour madame de Sommerville de voir réuni auprès d'elle tout ce qu'elle aimait sur la terre, une grande joie pour nous tous de nous aimer sous le même toit.

Les premiers jours qui suivirent le retour d'Albert à Anzème furent mêlés d'une contrainte que le souvenir de nos anciennes relations devait nécessairement amener, et qui céda bientôt aux efforts que nous fîmes tous pour lui échapper : chacun de nous se prêta de si bonne grâce à l'oubli du passé qu'Albert finit par croire que cet oubli était véritable. Aux embarras de cette contrainte, qui dura quelques jours à peine, succédèrent ceux d'une réserve qui ne manque jamais de s'établir entre gens que la destinée rassemble après les avoir longtemps séparés. Il arrive alors que nous nous observons mutuellement avec défiance; nous étudions les changements que le temps a opérés dans chacun de nous, ce qu'il nous a laissé, ce qu'il nous a ravi, ce qu'il nous a donné; nous nous examinons minutieusement les uns les autres sous la forme nouvelle que nous avons revêtue dans l'absence. Le temps nous modifie si promptement, il entraîne avec une rapidité si effrayante tout ce qu'il y a de jeune et de bon en nous, que quelques années suffisent pour faire d'une vieille amitié une connaissance d'un jour. Cette fois la réserve que nous eûmes à subir ne fut que de courte durée, nos observations réciproques n'amenèrent que des découvertes heureuses, ne firent que resserrer les liens de notre intimité.

Les soins de madame de Sommerville avaient porté leurs fruits : dirigé par sa mère, Albert avait réalisé toutes les brillantes espérances que j'avais conçues de lui lorsqu'il était parti pour la première fois si plein de vie et de jeunesse; madame de Sommerville avait fait ce que ma sœur et moi nous n'avions pas su faire; elle avait accompli les promesses d'Albert, elle avait tenu les serments de son fils. Pour Nancy, elle pouvait dire avec le

poëte d'Orient : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle. »

XVII.

Cependant chaque jour révélait dans ces deux jeunes gens quelque séduction nouvelle; madame de Sommerville jouissait avec moi de leur mutuel étonnement et de l'espèce de charme qui les entraînait de nouveau l'un vers l'autre. Nous aimions à voir Nancy cacher son amour sous une gravité qui déconcertait Albert ou sous un enjouement qui le déconcertait encore plus, à le voir, lui, craintif auprès d'elle, embarrassé, confus, et nous interrogeant parfois de son regard inquiet comme pour nous demander si c'était bien là l'enfant dant il avait jadis négligé la tendresse. C'était à son tour de se soumettre et d'aimer en tremblant, d'attendre sa joie et son bonheur d'un mot affectueux de Nancy, d'un sourire de ses lèvres, à son tour d'espérer et de craindre, et de se dire en soupirant, lorsque la folle fille s'échappait rieuse ou sévère : Demain, elle m'aimera peut-être.

Albert, en retournant à Paris, avait cru pieusement à la douleur inconsolable et à l'éternelle passion de Nancy. Longtemps, à Paris, il s'était accusé avec amertume d'avoir détruit le bonheur de ma sœur, et plus d'une fois, passant du repentir à l'enthousiasme de la vertu, il s'était promis de réparer ses fautes, de sacrifier le reste de ses jours à relever l'existence qu'il avait si cruellement brisée. Mais le sacrifice avait fini par lui sembler au-dessus de ses forces : instruit, élégant et beau, il ne pouvait guère épouser une petite campagnarde qu'il avait aimée par pur enfantillage, et dont l'image, qui lui apparaissait encore dans toute la simplicité de sa gaucherie primitive, le faisait presque rougir de ses premières amours. C'eût été vraiment bien la peine d'aller à Paris se former aux belles manières, pâlir durant trois années sur la science et ravir au travail les secrets du talent, pour rapporter tous ces trésors à une paysanne de la Creuse! Albert recula devant un pareil héroïsme; lorsqu'il quitta Paris pour revenir à Anzème, il se promit bien d'être fort contre les larmes de Nancy, et d'échapper promptement aux importunités de douleur et d'amour que lui réservait La Baraque.

Son désappointement fut grand lorsque, au lieu de la villageoise d'Anzème, niaise et timide, sans esprit et sans art, il retrouva Nancy telle que l'avait faite Aurélie; profonde fut son humiliation en voyant que la pauvre victime qu'il avait laissée inconsolable, et qui devait le poursuivre, au retour, d'un éternel amour et d'une éternelle douleur, était parfaitement consolée, et semblait avoir à peine conservé quelque souvenir des anciens jours. Dès lors les rôles furent intervertis, et Nancy prit plaisir à rendre à son ami une partie des maux qu'autrefois elle en avait reçus, sachant bien qu'elle portait dans son cœur le remède qui devait les guérir.

Un mois après l'arrivée d'Albert, nous résolûmes un pèlerinage à La Baraque. Madame de Sommerville allait mieux, nous le pensions du moins : nous prenions pour le retour de ses forces une excitation nerveuse qui ne la quittait plus et qui l'abusait elle-même; l'exaltation fébrile qui se manifestait dans ses mouvements, dans toutes ses paroles, et parfois jusque dans son regard, nous faisait croire à sa santé. Elle voulut nous accompagner : nous partîmes ensemble le soir du 1er mai. C'était l'anniversaire du jour où Albert et Nancy s'étaient vus pour la première fois. Nous retrouvâmes avec émotion le coin de terre où chacun de nous avait subi sa part de douleur. Madame de Sommerville n'osa point pénétrer dans la chambre où, par une nuit d'hiver, elle avait veillé Nancy; Nancy revit tout avec joie : l'aspect des lieux où nous avons souffert est doux à notre bonheur. La cruelle enfant promenait Albert partout où ils avaient semé le souvenir de leurs jeunes amours; elle allait près de lui, insoucieuse et folle, dans les sentiers qu'ils avaient autrefois parcourus tous deux, rêveurs et murmurant dans l'ombre des paroles qu'ils n'entendaient pas, mais qui les faisaient bien heureux. Albert essaya vainement de rappeler ces jours qui n'étaient plus : Nancy lui échappait sans cesse, brisant brusquement la conversation d'Albert aussitôt qu'elle menaçait de devenir trop tendre, s'arrêtant pour cueillir une fleur, revenant gravement auprès de son ami pour entamer une discussion qu'elle interrompait elle-même, et le conduisait, en riant de sa tristesse, dans les lieux où si longtemps elle avait été triste par lui.

J'étais resté près de madame de Sommerville dans la salle du rez-de-chaussée. Il y eut un instant où ces deux jeunes gens se promenèrent lentement dans l'allée du verger qui s'étend sous la fenêtre près de laquelle nous étions assis, et nous entendîmes Albert qui disait à ma sœur :

—Il y a cinq ans, à pareil jour, que je vous ai vue ici pour la première fois, mademoiselle : ne l'avez-vous pas oublié! ce jour et ces lieux ne vous disent-ils rien? Il y a pour moi dans l'air je ne sais quels bruits du feuillage, quelles émanations des plantes qui me racontent toute une vie de bonheur et d'enchantements.

—Croyez-vous, répondit nonchalamment Nancy, que nous nous soyons connus dans la saison des

fleurs? J'avais toujours imaginé que nous nous étions vus pour la première fois vers une fin d'automne... Aimez-vous l'automne, monsieur?

— Mademoiselle, le retour de chaque saison réveille en nous des souvenirs plus ou moins doux, plus ou moins amers : on dirait que chacune d'elles reflète le bonheur auquel elle a présidé, et qu'elle en conserve éternellement l'image. Aux uns l'automne rappelle de délicieuses amours : les harmonies du vent dans les feuilles desséchées leur arrivent comme un écho des félicités perdues; les coteaux de vignes jaunissantes se parent pour eux de mille teintes qui semblent empruntées aux joies dont ils ont protégé le mystère : ceux-là préfèrent l'automne; les autres ont vu luire leurs plus beaux jours sous le ciel brumeux de l'hiver : la neige éblouissante aura pour eux des aspects plus charmants que l'aubépine embaumée et les églantiers en fleur. Moi, mademoiselle, je préfère le printemps.

— Et moi l'automne, dit Nancy avec indifférence.

— C'est peut-être qu'à la chute des feuilles vous vous rappelez plus vivement mes crimes et vos douleurs? demanda tristement Albert.

— Vos crimes! s'écria Nancy en riant... Vous m'effrayez, monsieur! Qu'avez-vous donc fait?

— J'ai été bien cruel envers vous, mademoiselle...

— Cruel, monsieur! Que dites-vous donc là? Je vous ai toujours connu excellent pour moi, qui n'étais qu'une enfant alors. Auriez-vous encore des remords de cette couvée de perdreaux que vos deux chiens m'ont dévorée? Vos chiens étaient des barbares; mais vous, je me rappelle que vous avez presque pleuré de mon chagrin.

— Est-ce donc là tout ce que vous vous rappelez des maux que vous avez endurés? Vous êtes bien indulgente, mais votre indulgence est bien cruelle! J'aimerais mieux votre colère : le pardon est plus doux que l'oubli.

— Entendez le rossignol qui chante sous la feuillée, dit Nancy; savez-vous une lyre de poëte qui ait des cordes plus divines, de plus mélodieuses tristesses?

— Il est des chants plus doux, des accents plus aimés, répondit le jeune homme.

— Oui, dit la jeune fille : c'est la voix de votre mère.

Ils s'éloignèrent, et nous n'entendîmes plus que le sable de l'allée qui criait sous leurs pas.

Madame de Sommerville resta silencieuse. Elle était accoudée sur l'appui de la fenêtre, sa tête reposait sur l'une de ses mains. Je la regardai un instant à la clarté mourante du crépuscule, je fus frappé de la contraction de son visage : ses narines gonflées, ses lèvres tremblantes exprimaient quelque chose de douloureux et d'amer.

— Vous êtes triste, mon amie? lui dis-je en appuyant doucement ma main sur son épaule.

— Triste! s'écria-t-elle en se retournant avec un mouvement de terreur... Pourquoi donc serais-je triste? ajouta-t-elle avec calme. Mon ami, je n'ai jamais été plus heureuse.

En effet, le reste de la journée elle se montra d'une humeur douce et enjouée, jamais Albert et Nancy ne l'avaient vue plus aimable ni plus tendre.

Son cœur n'avait pas changé; mais depuis le retour de son fils, son caractère était devenu inégal et parfois sceptique et railleur; il y avait à longs intervalles dans sa conduite des bizarreries qui affligeaient Albert, des distractions qui nous inquiétaient tous. Je me rappelle qu'un soir nous étions réunis tous quatre dans le salon, tous les quatre silencieux. Le soleil venait de se cacher derrière les montagnes bleues de la Creuse. Madame de Sommerville était près de moi, Albert près de Nancy, l'un et l'autre absorbés par une même pensée. Nancy avait abandonné sa main au jeune homme qui la tenait toute tremblante dans la sienne. Il regardait ma sœur avec ivresse, et les yeux de ma sœur renvoyaient à Aurélie l'amour dont rayonnaient ceux d'Albert. Ils étaient si beaux tous les deux, si beaux de jeunesse, d'amour et de bonheur que je restai longtemps à les contempler, et que j'appelai sur eux le regard de madame de Sommerville. Son regard ne me répondit pas : sa figure était sombre, son front plissé, sa respiration forte et brève, ses mains convulsivement pressées l'une par l'autre.

— Mon amie, vous souffrez! m'écriai-je avec effroi.

— Horriblement! dit-elle.

Albert et Nancy accoururent aussitôt auprès d'elle.

— Qu'est-ce donc, mes enfants? demanda Aurélie d'un air égaré, comme si on l'eût arrachée à quelque rêve pénible... Ce n'est rien... Mais on étouffe ici : Maxime, ouvrez donc la fenêtre.

Je ne sais pourquoi je feignis d'ouvrir la croisée sans faire remarquer qu'elle n'avait pas cessé depuis la matinée d'être toute grande ouverte.

— A la bonne heure, dit Aurélie, on respire.

Albert, ma sœur et moi nous échangeâmes un regard triste et furtif, chacun de nous garda pour soi l'amertume de ses réflexions. Un jour pourtant je me hasardai à questionner madame de Sommerville sur cet état qui nous alarmait tous.

— Mon amie, lui dis-je, votre bonheur manque seul au nôtre. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? Tout ne sourit-il pas à vos vœux? la vie et la santé

vous sont revenues avec Albert; jamais femme ne fut entourée plus que vous d'amour et de respect, et la tendresse de vos enfants vous prépare un long avenir de beaux jours. Pourquoi donc cette sombre tristesse où vous vous plongez parfois? Auriez-vous des douleurs que vous cachez à ceux qui vous aiment ?

— Ces douleurs sont dans le passé, me dit-elle; ce ne sont plus que des souvenirs pour moi, mais ils sont lugubres, déchirants, et, du sein de mon bonheur présent, je ne puis les regarder sans émotion. C'est comme la représentation d'un drame qui vous fait pleurer, bien qu'il y ait un rideau entre ce monde de chimères et le monde réel d'où vous le contemplez. Ce rideau tombé, l'illusion est détruite; mais l'impression reste saignante et vous poursuit longtemps après que vous avez quitté la théâtre. C'est la disposition où je me trouve parfois encore. Il faut me pardonner, mes amis, d'avoir vécu avant de vous connaître.

— Vous m'aviez si bien dit que votre vie ne commençait qu'à nous!

— Je voulais parler de mon bonheur, Maxime; et c'est précisément ce bonheur qui me met souvent dans une sorte d'irritation contre le passé : j'insulte alors à mes souvenirs, je demande à ma destinée pourquoi elle a été si rude et si misérable pendant les plus belles années de ma vie, pourquoi lorsque j'avais vingt ans la beauté que j'ai perdue, la sérénité de mon cœur simple et confiant, cet amour de l'humanité qui ne peut subsister avec l'expérience ; pourquoi lorsque j'étais faite pour être aimée je ne vous ai pas rencontrés, mes enfants. J'étais plus digne alors de vos âmes ardentes. Au lieu de cela j'ai gaspillé mes affections entre des êtres faux ou froids, j'ai perdu ma jeunesse à courir de déceptions en déceptions; maintenant me voilà vieille, flétrie, brisée, au milieu d'amis généreux et dévoués, sur l'âme neuve et grande desquels je laisse quelquefois tomber mon froid scepticisme et ma raison glacée. Qui me rendra ces jours où je faisais le bien avec tant de plaisir, où tous les dévouements m'étaient si faciles, où mon cœur s'offrait si vaillamment à tous les grands sacrifices? où retrouverai-je cette humeur égale et douce qui répandait la joie autour de moi, ce parfum de bonheur qui me suivait partout? Ah! quelle que je sois à cette heure, ne m'abandonnez-pas, vous autres; aimez-moi, restez-moi fidèles, aidez-moi à achever mon voyage sur cette terre aride où j'aurai traîné une si longue, une si déplorable fatalité.

— Est-il bien vrai du moins que vous n'ayez pas dans le présent quelque sujet d'affliction réelle? est-ce le passé seul qui pèse sur vous et vous oppresse? O mon ami, ne me trompez-vous pas?

— Non, Maxime, non; ayez foi en moi. Comment ne serais-je pas heureuse?... Ma seule affliction, c'est qu'il me faudra bientôt quitter tout ce bonheur. Oh! mon ami, vous avez beau dire, je ne m'abuse plus : le mal va vite, chaque jour emporte un débris de moi-même. J'ai pu croire un instant à la vie; mais vous verrez que toutes ces belles espérances de force et de santé me joueront quelque mauvais tour. N'est-ce pas près de s'éteindre que la lampe jette son éclat le plus vif? C'est ainsi du moins que disent les poëtes.

Je cherchai à lui prodiguer des consolations et des encouragements, dont nous ne fûmes dupes ni l'un ni l'autre.

— La mort ne m'effraie pas, me dit-elle, parce qu'elle ne me surprendra point : je la vois venir, je l'attends. Seulement, vous le savez, Maxime, je ne veux pas quitter cette terre sans y laisser mes enfants heureux et unis : c'est mon dernier vœu, c'est le dernier bonheur que j'attende ici-bas.

— Mon amie, répondis-je, votre volonté sera la mienne.

— Oui, dit-elle avec un mélancolique sourire, la volonté des mourants... Eh bien, lorsqu'il en sera temps, je vous avertirai, Maxime.

XVIII.

Nancy ne fit pas sa vengeance bien rude et bien longue, et le martyre de son ami ne se prolongea pas au delà de quelques semaines. Ils s'aimèrent, et leur bonheur n'eut pas à redouter le passé, parce que tous deux s'étaient en même temps régénérés aux mêmes sources, et n'avaient gardé des mauvais jours qu'un souvenir qui leur faisait le présent plus doux et plus cher; ce ne furent pas des amours renouées, mais de nouvelles amours.

— Il me semble, disait Albert, que notre connaissance a commencé sur la terre, et qu'elle s'achève dans les cieux.

Ainsi ce malheureux jeune homme était destiné à rêver le bonheur et à goûter l'amour auprès du lit d'une mourante : c'était au chevet de ma sœur délaissée qu'il avait aimé Aurélie, ce fut à côté de sa mère expirante que se ralluma sa passion pour Nancy. Mais cette fois il put se livrer sans anxiété et sans remords à l'ivresse de sa passion nouvelle: nous nous montrâmes, madame de Sommerville et moi, elle si habile et moi si discret, que ces deux jeunes gens ignorèrent toujours le mal qui minait sourdement leur mère, et qu'abusés par l'éclat d'une santé factice, ils la crurent tous deux ressuscitée avec leurs amours. Il fallait être en effet comme moi dans le secret de la maladie qui ravageait lentement madame de Sommerville

pour ne pas avoir foi aux longs jours que nous lui promettions : elle dissimulait son dépérissement avec tant d'art et de sollicitude, l'énergie de son âme infatigable suppléait si heureusement à l'anéantissement de ses forces, elle était si attentive à épargner à ses enfants l'inquiétude la plus légère, à conserver dans toute sa pureté la transparence et l'azur de leur ciel, qu'elle semblait reprendre à la vie à mesure qu'elle penchait vers la tombe. Il eût fallu rajeunir pour elle la comparaison du chêne frappé de la foudre qui cache son tronc décrépit et ruiné sous la jeunesse trompeuse de son feuillage. Toutefois elle ne reprit jamais l'égalité d'humeur que nous lui avions connue : elle demeura bizarre, capricieuse et fantasque, passant parfois avec Albert et Nancy d'une tendresse expansive à une brusquerie inexplicable, s'abandonnant avec délices aux baisers d'Albert, puis s'y dérobant soudain, cherchant et fuyant ses caresses, craintive avec son fils dans la solitude et dans l'ombre, tremblant à son tour près de lui comme autrefois il avait tremblé près d'elle.

Aussitôt qu'Albert eut obtenu l'aveu des sentiments de Nancy, il se fit un devoir de déclarer leur mutuel amour à sa mère ainsi qu'à moi. Sa déclaration fut touchante et pleine de noblesse : il commença par bénir sa mère du trésor qu'en son absence elle lui avait réservé; puis se tournant vers moi, il me demanda si je voulais lui rendre le nom de frère auquel il avait renoncé alors qu'il en était indigne, mais qu'il croyait mériter désormais, s'engageant à vouer son existence tout entière à la réparation d'une erreur dont il avait été la première victime.

— J'ai été bien coupable, ajouta-t-il, mais je me présente à vous absous par l'amour de votre sœur, et dans la foi que votre amitié ne sera pas moins miséricordieuse.

— Mon ami, lui dis-je en l'embrassant, je n'ai rien à vous pardonner, et n'aurai jamais de désir plus ardent que celui de votre bonheur et du bonheur de Nancy. Je suis prêt à vous confier l'un à l'autre; mais il est ici une autre volonté à qui la mienne a cédé depuis longtemps l'exercice de ses droits les plus chers.

Alors Albert, s'adressant de nouveau à madame de Sommerville, lui exprima avec entraînement son amour pour Nancy; il lui peignit avec feu les chastes ardeurs qui le consumaient, il trouva dans son cœur des expressions brûlantes pour en révéler la flamme; ses yeux s'animèrent avec sa parole, sa parole devint éloquente; la passion s'échappa d'abord fougueuse et pure de ses lèvres, puis elle s'apaisa et se mit suppliante aux pieds d'Aurélie, attendant avec respect la sanction de ses transports et de ses espérances.

Aurélie, en écoutant son fils, était tombée dans la méditation : lorsqu'il eut achevé, elle le regarda longtemps avec tristesse; puis elle le pressa sur son sein.

— Tu es beau, lui dit-elle, et ta voix est douce, mon enfant bien-aimé; tes paroles m'ont bercée mollement comme une mélodie des rêves de mon jeune âge; elles m'ont apporté je ne sais quels souvenirs d'un bonheur que pourtant je n'ai jamais connu. Oui, mon fils, aimez Nancy : votre mère bénit votre amour.

A ces mots, elle versa des larmes abondantes.

— Croiriez-vous, Maxime, dit-elle en se tournant vers moi, que nous sommes jalouses de nos enfants, qu'ils ne nous échappent pas sans que notre âme ne se reploie douloureusement sur elle-même? Oh! nos enfants, mon ami, nous voudrions les porter dans notre amour comme autrefois nous les avons portés dans nos flancs, tout entiers à nous seules; nous voudrions tenir tout leur cœur dans le nôtre comme un grain de sable en notre main. On a beau prévoir l'instant où leur âme avide appellera d'autres tendresses, cet instant nous trouve toujours sans force et sans courage. Vous savez si j'ai ardemment souhaité l'union d'Albert et de Nancy : eh bien! voilà que je pleure, Maxime!

— Oh! vous savez bien, s'écria le jeune homme en essuyant de ses baisers les larmes de sa mère, qu'il n'est pas une parcelle de mon cœur qui ne vous appartienne; vous savez bien que toutes mes affections se rattachent à mon amour pour vous comme tous les rayons de lumière au soleil. Nancy n'est-elle pas l'épouse que vous m'avez choisie? n'est-ce pas vous que je glorifie dans mon orgueil, que je bénis dans mon bonheur! n'est-ce pas vous que j'aime et que j'adore dans la céleste créature que vous avez formée à votre image?

— Oui, cher fils, dit Aurélie, oui, je sais que tu me resteras toujours. Où trouverais-tu une affection plus sûre et plus dévouée que la mienne? Va, porte à ta jeune fiancée les bénédictions de ta mère. Aimez-vous... Ne vous hâtez pas : prolongez longtemps encore vos jours d'amour et de jeunesse; reposez-vous sur Maxime et sur moi du soin d'arranger votre bonheur.

Un mois après la déclaration d'Albert, les intérêts de madame de Sommerville m'appelèrent de nouveau dans le Midi. Je partis plein d'une confiance et d'une sécurité que les lettres d'Albert et de Nancy fortifièrent de jour en jour; et je commençais à croire que notre amie m'avait exagéré ses terreurs, ou qu'elle s'était exagéré son mal à elle-même, lorsqu'au bout de trois semaines d'absence je reçus, sous enveloppe, au timbre de Saint-Léonard, un billet ainsi conçu :

« Maxime,

« Prenez la poste et venez : le temps est arrivé « de marier votre sœur et mon fils.

« Aurélie. »

Ces deux lignes voulaient dire pour moi : L'heure va sonner : hâtez-vous avant que je meure.

XIX.

Mon retour fut rapide. Je trouvai madame de Sommerville assise sur ce divan entre son fils et Nancy. Elle voulut se lever pour me recevoir, mais sa grande faiblesse ne le lui permit pas. Elle était extrêmement languissante, mais toujours calme et sereine. Elle avait jusqu'au dernier jour dissimulé à ses enfants l'anéantissement de ses forces, et tous les deux, tristes de l'état de leur mère, ne songeaient point encore à s'en effrayer. Nancy l'avait vue tant de fois se pencher pour mourir, puis relever son front couronné d'une vie nouvelle, qu'elle rassurait hardiment l'inquiétude d'Albert et qu'elle lui promettait sans hésiter le prompt rétablissement d'Aurélie. Lorsque j'entrai le regard inquiet de madame de Sommerville s'anima un instant pour me faire comprendre qu'Albert et ma sœur n'étaient instruits de rien, pour me supplier de leur ménager ma douleur et mon effroi. J'imaginai un prétexte plausible à mon retour précipité, l'un et l'autre ne pensèrent qu'à s'en réjouir. Madame de Sommerville resta étendue toute la journée sur ce divan, parlant peu, mais se plaisant à nous entendre, tombant parfois dans un abattement taciturne, mais se réveillant bientôt pour nous sourire. Elle fit lire par son fils les poëtes qu'elle aimait, ceux-là surtout dont la voix ranime et console, hommes divins qui chantent les merveilles du ciel à la terre et portent à Dieu nos larmes et nos espérances. Lorsqu'il fut l'heure de se retirer Aurélie refusa les soins de sa fille et voulut rester seule avec moi. Albert et Nancy s'éloignèrent ; je demeurai seul auprès d'Aurélie.

Nous fûmes près d'une heure sans oser échanger une parole, un geste, un regard. Madame de Sommerville avait fini par s'assoupir : sa respiration était si faible que je ne l'entendais pas, et, la voyant couchée sur ce divan, vêtue d'une robe blanche, pâle, livide et sans mouvement, je m'approchai plus d'une fois avec terreur pour m'assurer que je ne veillais pas un cadavre. Sortant enfin de l'état de somnolence où elle était plongée, ses yeux se tournèrent vers moi avec une vague préoccupation, et je vis sa main qui cherchait la mienne : je m'en emparai, je la couvris de mes pleurs, et, regardant l'infortunée avec désespoir :

— Eh bien ! mon amie, lui dis-je, il est donc vrai?...

Elle ne ne répondit que par un signe de tête affirmatif; son regard en même temps exprimait une sombre joie. Je cachai mon front dans mes mains et je ne pus étouffer mes sanglots.

— Vous aviez si bien promis, dit-elle enfin sans amertume, de ne pas me laisser mourir !

— Ah ! cruelle, m'écriai-je, c'est vous qui repoussez la vie ! vous êtes joyeuse de nous quitter !

— Non, Maxime, non. Quand même le Dieu en qui j'espère placerait mon âme dans le plus beau de ses soleils, dans la plus radieuse de ses créations, je regretterais cette pauvre planète où vous m'avez fait goûter des affections si pures. Si vous me voyez soumise et résignée, c'est que je n'ai plus l'énergie de la résistance; si je ne pleure pas avec vous, c'est que vingt années de désolation ont tari dans mes yeux la source des larmes... Joyeuse de vous quitter, Maxime! vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Mais, madame, ne vous exagérez-vous pas votre mal ? avez-vous consulté les médecins de Saint-Léonard ?

— Mon ami, dit-elle en souriant, la médecine n'a rien à faire ici : quant au mal qui me ronge, il est à son dernier période, vous pouvez me croire. La mort m'a envahie lentement, par degrés : je sens son œuvre qui s'achève. Maintenant j'ai besoin de vous.

— Ah ! madame, m'écriai-je, vous faut-il mon sang ? parlez!

— Je compte sur vous d'abord pour préparer ces enfants au coup qui va les frapper; moi je n'en ai pas la force : ils sont là près de moi si heureux, si paisibles, ils me mêlent avec tant de confiance à tous leurs projets de félicité, leur amour place sur ma tête tant de riantes espérances, ils rêvent à mon existence qui s'éteint des jours si longs, de si beaux jours, que je n'ose pas les avertir qu'ils jouent autour de la fosse où je vais bientôt descendre. Soyez plus fort que moi, Maxime : ayez le courage de leur apprendre qu'il nous faudra bientôt nous séparer. C'est un message bien cruel, mais il serait plus cruel encore de ne pas prévenir ces enfants du malheur qui les menace. Dites à ces êtres chéris que mourir c'est la commune loi, qu'aujourd'hui ou demain, n'importe ; que chaque période de notre vie est marquée par une catastrophe, qu'il nous faut ici-bas subir notre destinée; enfin tout ce que la pitié a imaginé pour consoler les mourants et ceux qui leur survivent. Pas vrai, Maxime, vous aurez ce courage ?

— Oui, madame, lui dis-je, je l'aurai.

— Vous leur direz aussi de m'épargner leur douleur, n'est-ce pas ? Je suis trop faible pour pouvoir y résister ; toute force et toute énergie se sont

retirées de moi... Qu'est-ce donc que notre âme, Maxime, ce souffle éthéré qui prétend à l'immortalité et qui s'affaisse et se dégrade avec la misérable matière ?

— Oh ! madame, lui dis-je, ce n'est pas à la vôtre de douter de sa divine essence.

— Dieu m'est témoin que je n'en ai jamais douté : j'ai trop souffert en cette vie pour ne pas espérer en une vie meilleure. Dites donc aussi à ces enfants que, du haut de ce monde vers lequel je vais bientôt monter, je veillerai sur eux sans cesse, qu'au milieu des célestes régions mon âme aura pour eux encore des larmes de regret et des sourires de tendresse. Vous leur direz tout cela, Maxime; vous les consolerez : moi je ne le saurais pas.

— Je les consolerai, oui, madame, répondis-je d'une voix étouffée.

— Cher, bien cher ami ! s'écria-t-elle, vous me regretterez donc, vous aussi ?

— O madame ! ô mon amie ! ô ma sœur ! disais-je, serait-il vrai que vous allez mourir ?

— Allons, remettez-vous, soyez fort. Maintenant je suis plus tranquille. En votre absence j'ai consulté un homme de loi : ma fortune entière est assurée à mon fils; j'ai préparé son mariage avec Nancy, les premiers bans sont publiés; encore quelques heures de vie, et j'assisterai à l'union de mes enfants : mes derniers jours feront envie aux plus beaux jours de ma jeunesse. Il me sera bien doux d'emporter avec moi l'image du bonheur d'Albert et de Nancy; il me sera doux surtout de partir avec la pensée consolante que je vous laisserai auprès d'eux : je compte beaucoup sur vous, Maxime; c'est à vous que je lègue les devoirs et les obligations auxquels la mort seule pouvait me dérober; vous achèverez ce que j'ai commencé. Vous me le promettez, mon ami ?

— Je vous le jure !

— J'ai foi en vous. Vous aimerez mon fils : qu'il arrive, vous lui resterez. Il est jeune, le monde lui garde bien des occasions de chute et de défaite. Qui n'a pas failli une fois dans cette longue et terrible lutte ? qui s'est retiré de cette lice infernale aussi pur qu'il y était entré ? Quoi que fasse mon fils, vous ne lui manquerez pas ; vous ne mesurerez jamais votre amitié pour lui qu'à celle qu'il aura pour vous. C'est la sottise et la vanité qui ont imposé l'estime à l'amitié comme condition d'existence : nous devons aimer ceux qui nous aiment, malgré leurs torts et leurs égarements. Une affection dévouée est-elle donc chose si commune ici-bas qu'il faille lui faire subir le souffle capricieux de notre sublime justice ? Fort ou faible, timide ou vaillant, aimez mon fils tant qu'il vous aimera. N'imitez pas ces amis austères qui, après s'être assis longtemps au banquet de vos félicités, se lèvent lâchement aussitôt que leur superbe orgueil a cru voir pâlir votre vertu, et s'en vont, esprits intolérants comme tout ce qui n'a ni lutté ni souffert, vous méconnaître et vous renier avant que le coq ait chanté trois fois ; ne faites pas comme eux, Maxime; tout fiers de leur vertu d'un jour, ils rougissent pour eux quand on vous diffâme; c'est pour eux qu'ils souffrent de la calomnie qui vous frappe; n'osant se vanter de votre amitié, ils vous délaissent au jour où vous les implorez ; ils vous retirent leur manteau quand ils devraient vous en couvrir, et vous ferment impitoyablement leur bonheur après avoir partagé le vôtre. Ces amis-là m'ont fait bien du mal !

Après s'être un instant animée, madame de Sommerville retomba dans cette espèce d'assoupissement qui succède toujours aux crises un peu fortes. La nuit était froide; craignant pour elle la fraîcheur de ce salon, je la réveillai doucement et l'engageai à se retirer.

— Non, me dit-elle, je resterai étendue sur ce divan. Je suis bien : vous pouvez me laisser... Adieu, murmura-t-elle; qu'à vous tous, mes amis, la vie soit belle et bonne, et que Dieu vous préserve d'en toucher jamais le fond !

Suivant le désir de madame de Sommerville j'amenai peu à peu Albert et Nancy à recevoir le coup funeste que je leur préparais : tous les deux furent atterrés, et moi qui devais les consoler je ne sus que gémir avec eux; l'union qui leur souriait, et que la veille encore ils appelaient avec impatience, ne leur apparut plus que comme une cérémonie funéraire, à laquelle ils ne consentirent que par respect pour les dernières volontés de leur mère. Il fut bien convenu entre nous que nous épargnerions à Aurélie le spectacle de notre douleur; mais lorsqu'après cette révélation fatale nous retournâmes tous trois vers elle, la douleur fut plus forte que nous, nous nous prîmes tous à éclater en sanglots.

Ici Maxime s'interrompit un instant, et après s'être recueilli il acheva en ces termes cette longue et lamentable histoire :

Le premier jour d'octobre, au dernier automne, le soleil se leva dans un ciel mélancolique et doux. Dès le matin tout le village avait pris ses habits de fête et s'était rassemblé sur la terrasse du château; les paysans de La Baraque, réunis à ceux d'Anzème, se tenaient dans la garenne. Tous avaient le cœur serré et le visage triste. On entendait à travers les feuilles jaunies tinter la cloche de l'église d'Anzème : c'était le mariage d'Albert et de Nancy et l'agonie de madame de Sommerville qui sonnaient en même temps. A dix heures Albert et Nancy sortirent du château. Madame de

Sommerville s'était fait porter près de la fenêtre pour les voir : aussitôt qu'elle parut à la croisée ouverte, tous les regards se tournèrent vers elle, un murmure d'étonnement et de douleur s'éleva de toutes parts. Le village se rangea sur deux haies pour laisser passer les jeunes époux. Les larmes de Nancy tombaient sur son bouquet d'oranger, et tout le monde pleurait. Après la cérémonie nuptiale des prières furent faites à haute voix pour madame de Sommerville, tous les saints et toutes les vierges du ciel furent invoqués pour elle.

De retour au château. Albert et Nancy se mirent aux genoux d'Aurélie. Elle tint longtemps leurs deux têtes pressées contre sa poitrine. Elle parlait peu, et nous étions silencieux.

— Pauvre amis, dit-elle enfin, je vous ai fait un jour bien sombre de votre jour le plus beau ; mais je ne voulais point partir sans avoir accompli mon œuvre. Soyez bénis pour vous être soumis si docilement à la dernière fantaisie de mon cœur ! Hélas ! que n'ai-je pu vous unir plus tôt, mes enfants ! j'aurais joui plus longtemps de votre bonheur, et moins de tristesse peut-être eût présidé à votre union; mais je n'ai pas osé : j'ai voulu, avant de vous enchaîner par des liens indissolubles, vous laisser le temps de vous connaître; j'ai prolongé autant que je l'ai pu ma débile existence, j'ai attendu mon dernier jour.

— Votre dernier jour! s'écrièrent Albert et Nancy, qui ne croyaient pas que le mal fût aussi avancé.

— Oh !... mes derniers jours, reprit Aurélie en souriant : je ne suis pas près de mourir, j'espère encore : Dieu fera peut-être un miracle. »

Je remarquai avec effroi qu'elle s'affaissait de plus en plus. Vers le milieu de la journée elle s'étendit sur son lit et dormit. Je posai ma main sur son cœur : j'en sentis à peine les battements ; son pouls était si faible que j'essayai d'en saisir les pulsations ; elle ne souffrait pas, elle s'éteignait.

A son réveil, madame de Sommerville fit demander le vieux curé d'Anzème : elle resta seule avec lui pendant deux heures. Vers le soir elle consentit à prendre deux doigts de vin d'Espagne : presque aussitôt ses yeux s'animèrent, les pommettes de ses joues se colorèrent, et son sang réchauffé circula avec plus de vitesse.

Elle était si affaiblie que quelques gouttes d'une liqueur généreuse avaient suffi pour porter une espèce d'ivresse à son cerveau malade : son regard était vif, son geste prompt, son front illuminé, sa voix avait retrouvé cette parole brève et hardie qu'elle jetait autrefois dans le discours comme une arme courte à deux tranchants. Elle entretint longuement Albert et Nancy des devoirs de la vie nouvelle qui dès ce jour commençait pour eux, elle le fit avec éloquence : elle les promena par la pensée dans les sentiers nouveaux qu'ils allaient parcourir, leur montrant avec sollicitude les abîmes à éviter, leur indiquant la route qui devait les conduire au bonheur. Elle développa de belles théories sur la science de la vie ; elle enseigna à ces jeunes gens l'égalité dans le mariage, la dignité dans les relations, l'élégance dans l'intimité, l'indulgence en toutes choses; elle leur apprit aussi que le bonheur est un art, et que chacun se fait lui-même la destinée qui le gouverne; elle les engagea à porter dans l'arrangement de leur existence la prudence et l'habileté de l'artiste dans l'accomplissement de son œuvre, disant que, s'il n'est pas d'éternelles amours, il est des liaisons éternelles, et que la grande science consiste à entretenir sous les transports brûlants des premières tendresses la fervente amitié qui doit réchauffer le reste de nos jours, de même que sous la flamme dévorante se cache un brasier bienfaisant. Elle parla longtemps ainsi, son imagination exaltée lui inspirait de riches images. Elle était étendue sur son lit, les bras croisés sur sa poitrine; sa tête reposait immobile sur l'oreiller ; sa voix, qui était devenue grave, lente et majestueuse, nous frappait d'une religieuse terreur. Elle disait sans effort, sans fatigue ; son accent était si pur et si sonore, que je regardais remuer ses lèvres pour m'assurer que c'était elle qui parlait : il me semblait parfois que la vie avait quitté ce corps sans mouvement, et que j'entendais les derniers adieux de l'âme d'Aurélie qui planait sur nos têtes avant de s'envoler aux régions éternelles.

Au crépuscule elle voulut qu'on allumât toutes les bougies de la chambre, elle demanda des fleurs. Elle avait fait ouvrir la fenêtre qui donnait sur la terrasse; elle demeura quelques instants accoudée sur son oreiller, la tête sur sa main, à contempler les premières étoiles qui pointaient au ciel et les teintes orangées qui s'effaçaient à l'horizon. Elle aspira à plusieurs reprises le vent du soir, qui venait se jouer jusque dans les courtines de son lit, et, se laissant retomber sur sa couche :

— La vie est bonne aux mourants, dit-elle.

Au même instant nous entendîmes les sons lents et lugubres de la cloche du village, et nous vîmes passer sur la terrasse les gens du château, qui se rendaient à l'église d'Anzème : ils allaient réciter avec le pasteur les prières pour les agonisants.

Épuisée par les émotions qu'elle avait ressenties en ce jour, Aurélie s'endormit de nouveau, bercée par les sons de la cloche, qui lui promettaient un repos éternel. Son sommeil fut agité ; le pouls était moins lent, plus accusé; il y avait un peu de fièvre; elle se parlait très vivement à elle-même; ses discours étaient incohérents ; le nom

d'Albert y revenait sans cesse, elle ne le prononçait qu'avec amour et avec désespoir.

Nous passâmes la nuit auprès d'elle.

Au matin elle se dressa brusquement sur son séant, et elle appela son fils avec une voix déchirante. Elle l'entoura de ses bras ; ses lèvres glacées le couvrirent de baisers brûlants; ses yeux desséchés trouvèrent encore des larmes, un vif éclair de passion sillonna son regard éteint ; puis tout à coup, apercevant Nancy qui pleurait agenouillée au pied du lit :

— Vous rappelez-vous, lui dit-elle, cette nuit d'hiver où je vous ai veillée mourante ? Vous êtes bien vengée, ma fille !

Et, repoussant doucement Albert, elle se tourna avec une pieuse résignation vers le Christ d'ivoire qui pendait à son chevet : elle joignit ses mains avec onction, et prononça ces dernières paroles d'un Dieu mourant pour sauver le monde :

« Le sacrifice est consommé ! »

C'est ainsi qu'aux premiers feux du jour, à l'éclat des bougies pâlissantes, au milieu du parfum des fleurs, s'éteignit dans nos bras cette femme de poésie, de force, de grâce et de beauté viriles.

XX.

Il est quelque chose de plus affreux que la perte des êtres aimés : c'est de voir, lorsqu'ils ne sont plus, combien ils tenaient peu de place en notre existence, quel petit rôle ils jouaient dans notre bonheur. Il semble qu'en mourant ils vont emporter avec eux dans la tombe la moitié de nous-mêmes et rompre pour nous l'équilibre du monde : ils meurent, et rien n'est changé : pas un rouage ne s'est dérangé dans notre vie, pas une note ne manque à l'harmonie de la création, pas une de nos habitudes n'a été troublée par ce choc qui devait briser notre âme ; le lendemain des funérailles, tout a repris son cours accoutumé. Nous devions pleurer toujours, et le premier rayon de soleil a suffit pour sécher nos larmes ; nous avions promis l'éternité à nos regrets, et le premier zéphyr caressant nous distrait et nous console; nous portions en nous un abîme de douleurs : une goutte de rosée y tombe, et l'abîme est comblé. Cœur de l'homme, qu'es-tu donc ? plus mobile que la feuille du tremble, moins profond que le calice d'une fleur.

Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour qui nous avait ravi madame de Sommerville, et nos regrets n'avaient rien perdu de leur désolante amertume. C'est que, si jamais existence fut nécessaire ici-bas au bonheur des êtres qui l'entouraient, ce fut à coup sûr l'existence adorée de cette noble créature. Mais, il faut bien le dire, la douleur d'Albert et de Nancy n'eût point échappé aux consolations du temps, et les joies de l'hymen en eussent bientôt adouci l'âpreté ; le tableau de leurs félicités, bien que triste encore et voilé, eût éclairci au bout de quelques mois le sombre deuil de mon âme, si les dernières paroles d'Aurélie ne fussent pas restées dans nos cœurs comme une source intarissable de doutes rongeurs et d'inquiétudes dévorantes. Ces paroles mystérieuses, dont nous n'osions pénétrer le sens, réveillèrent toutes les perplexités qui s'étaient élevées en moi lorsqu'un matin, dans le verger de La Baraque, Albert m'avait fait part de la déclaration d'Aurélie ; elles fixèrent dans l'esprit de ma sœur l'impression d'une scène lugubre qu'elle avait repoussée longtemps comme une fantaisie des rêves de la nuit, et qui dès lors devint pour elle le souvenir certain d'une réalité terrible; Albert s'interrogeait de son côté avec angoisse ; et, chose étrange ! nous éprouvions des remords comme si nous eussions commis un crime.

Il était bien clair pour nous que madame de Sommerville avait succombé à un mal que l'art le plus habile n'aurait pas su guérir ; mais quel était-il, ce mal qu'elle avait gardé comme un trésor dans son cœur et qui ne s'était révélé à nous que par ses ravages ? Morte dans la force de l'âge, à l'heure où tout l'invitait à la vie, le jour où venaient de s'accomplir ses plus chères espérances; morte adorée et vénérée de tous, alors que l'avenir ne s'offrait plus à elle que paré de riantes couleurs, quand les joies du présent allaient lui payer les larmes du passé ; morte de douleur, pourtant !.... Qu'était-ce donc que ce sacrifice qu'elle avait offert à Dieu en expirant ? que voulaient dire ces paroles qu'elle avait adressées à ma sœur ? L'infortunée était morte peut-être d'un amour mal étouffé, d'un coupable amour pour son fils !

Insensés ! au lieu d'accepter notre destinée avec résignation, nous cherchions ardemment à en pénétrer le mystère !.... Le mystère fut pénétré, mais celui d'entre nous qui le découvrit en mourut.

La douleur de Nancy était devenue tout à coup plus sauvage et plus rebelle : elle fuyait les caresses d'Albert, elle s'échappait pour aller gémir dans la solitude; nous la trouvâmes plusieurs fois évanouie sur le tombeau de madame de Sommerville ; elle passait ses journées dans un morne désespoir, ses nuits dans un affreux délire ; le fantôme menaçant d'Aurélie la poursuivait dans tous ses rêves; elle se jetait à genoux en lui demandant grâce, et lorsqu'Albert parvenait à la réveiller et qu'il la pressait sur son cœur, elle jetait des cris déchirants et le repoussait avec colère ;

le jour, elle était taciturne et silencieuse; je la surpris plusieurs fois baignant de ses pleurs un papier qu'elle cachait précipitamment dans son sein aussitôt qu'elle m'apercevait. Je l'interrogeai souvent : je la trouvai toujours impénétrable.

Albert et moi nous oubliâmes nos chagrins pour ne plus nous occuper que de ceux de Nancy; mais nous essayâmes vainement de lui porter des consolations. Effrayés de cet état, nous craignîmes que sa raison, ébranlée par le coup qu'elle avait reçu, ne finît par s'égarer; nous résolûmes de l'enlever aux lieux dont l'aspect, lui rappelant sans cesse des souvenirs trop récents et trop cruels, ne faisait qu'exalter ses regrets et irriter son désespoir: Albert, pour la sauver, se décida à recourir aux distractions des voyages, et tout fut disposé bientôt pour leur prochain départ. Nous touchions au printemps. Ils partirent; je les accompagnai jusqu'à la frontière. Avant de nous séparer, nous nous embrassâmes ma sœur et moi en pleurant. Nous ne devions plus nous revoir.

J'avais confié à Albert la vie et le bonheur de Nancy : je me chargeai de veiller pendant leur absence aux intérêts de leur fortune. La liquidation de la succession de madame de Sommerville n'était point encore achevée : j'eus le courage de revenir à Anzème pour m'occuper de ces tristes affaires, seul avec mes pensées dans ces lieux désolés et déserts.

Albert et Nancy voyageaient en Italie; chaque semaine m'apportait de leurs nouvelles. Les lettres d'Albert me rassuraient, celles de ma sœur étaient sombres et m'inquiétaient mortellement. Bientôt celles d'Albert devinrent à leur tour alarmantes, et je vécus dans une anxiété continuelle.

Au bout de trois mois, je reçus, au timbre de Florence, un paquet sous enveloppe renfermant deux lettres. Je reconnus sur l'une d'elles l'écriture de Nancy; je l'ouvris précipitamment : il y avait trois semaines que j'étais sans nouvelles. Cette lettre de ma sœur, protégée par un triple cachet, en contenait elle même une autre pareillement cachetée, sans suscription. Je lus d'abord celle de Nancy.

Ces papiers ne m'ont jamais quitté et je puis vous les lire, ajouta Maxime après avoir allumé une bougie qu'il déposa sur la table du piano; je les porte toujours là, sur mon cœur, pour y entretenir la source de mes larmes.

« Florence, le... 183..

« Mon frère,

« En te quittant je t'ai dit dans mon cœur un éternel adieu : je savais que la destinée ne nous réunirait plus sur la terre, je me suis séparée de toi joyeuse de te sauver le spectacle de mes misères. Il y avait si longtemps que tu veillais au chevet des mourants !

« Combien de mois se sont-ils écoulés depuis mon départ de la France? en quels lieux, sur quelles rives m'a-t-on entraînée? Je ne sais : il me semble que je voyage depuis un siècle à travers les champs infinis de l'éternelle douleur. L'âme que le remords déchire n'a rien à attendre ici-bas; il ne lui reste plus qu'à partir de ce monde pour aller chercher dans l'autre sa réconciliation avec Dieu.

« Ainsi ferai-je. Et pourtant je suis pure, et pourtant je suis jeune, je suis belle, on le dit, j'aime, je suis aimée, et mon époux me demande pourquoi je ne suis pas heureuse... Pourquoi je ne suis pas heureuse? Oh! mon Albert, ne le demandez pas : c'est un secret qui fait mourir.

« Entre Albert et moi la fatalité a mis une tombe; notre union est un sacrilége, notre bonheur serait un crime : la femme à qui nous devons tout, grâces, talents, fortune, amour, c'est nous qui l'avons tuée, c'est de notre bonheur qu'elle est morte.

La lettre que renferme la mienne t'expliquera les dernières paroles de notre bienfaitrice expirante, lettre fatale que m'a offerte le hasard, et qui a mis dans mon sein le poison qui me tue. Je te l'envoie, mon frère, pour que tu comprennes que j'ai dû repousser la vie, et que tu me pardonnes ma mort; je te l'envoie dans la crainte qu'Albert n'y puise à son tour le mal qui me dévore; je te l'envoie enfin pour que tu élèves dans ton cœur un autel à la sublime créature qui s'est immolée pour nous.

« Ah! cette femme savait aimer! elle aimait mieux que nous, Maxime!

« Ami de mon enfance, adieu.

« NANCY. »

Je brisai le triple cachet de la lettre qui se trouvait incluse dans celle de ma sœur, et je reconnus l'écriture d'Aurélie. Madame de Sommerville, avant de mourir, avait chargé Nancy de brûler de nombreux papiers renfermés dans une cassette : celui-ci, écrit sur tous les feuillets, excita sans doute l'intérêt de ma sœur par quelques mots qui la frappèrent et la poussèrent à lire ces lignes, évidemment échappées à Aurélie dans une heure de tristesse et d'épanchements solitaires. Madame de Sommerville avait donc écrit sur ces pages l'arrêt de mort de Nancy !

« Anzème, le... 183...

« La journée a été brûlante; vers le soir le ciel s'est chargé de nuages; à cette heure la foudre gronde au loin, les éclairs blanchissent la nue. Je

suis seule, je suis triste; je voudrais pleurer.... Qu'ai-je donc?

« La grêle bat mes vitres, le vent fait claquer les ardoises du toit, le feuillage de la garenne mugit comme les vagues de la mer en fureur. J'aime ce temps : il me rappelle cette nuit d'orage où j'allai m'asseoir toute glacée au foyer d'Albert.

« Vous étiez bien sombre, ami, et bien découragé alors! Dites, vous ai-je consolé? vous ai-je fait une belle vie? pauvre oiseau que j'ai trouvé sans nid, vous ai-je réchauffé dans mon sein, vous ai-je préservé du vent et de la pluie? Qu'auriez-vous fait sans moi? Vous auriez bien souffert : le monde n'eût pas cherché à vous comprendre, et peut-être son souffle impur eût-il flétri votre âme dans sa fleur. Moi, vous ai-je fait heureux et fort? ai-je rendu l'espérance à votre cœur désenchanté? ai-je fait éclore en vous quelque mâle vertu, et pourrai-je me présenter à Dieu parée de vos jeunes mérites?

« Lorsque je vous ai trouvé, vous étiez bien impatient de vivre : vos sens s'éveillaient; la jeunesse inquiète et turbulente vous révélait vaguement des joies inconnues jusqu'alors; vous appeliez l'amour, et vous me demandiez le bonheur. Mais étiez-vous sûr de le trouver en moi, ce bonheur que vous n'aviez entrevu qu'à travers les songes de votre imagination? vieille et flétrie que j'étais, aurais-je compris toutes les délicatesses de votre âme, et la pauvreté de mes facultés n'eût-elle point humilié la richesse des vôtres?... Et je t'aimais pourtant!... Mon cœur n'était pas mort, et je sentais parfois la chaleur de ton sang qui passait dans le mien... Mais, fière de vos transports, je craignais de ne pas les mériter assez, et à votre destinée, qui pouvait être si belle, je n'osais enchaîner une destinée maudite. J'avais tant souffert! et, s'il est vrai que nous nous vengions sur ceux qui nous aiment de ceux que nous avons aimés, que de maux n'eussé-je pas amassés sur votre tête, de quelles douleurs ne vous aurais-je point abreuvé!

« J'avais passé le temps d'aimer, et vous ne l'aviez pas atteint; j'arrivais à l'âge où déjà l'amour est impuissant; à l'âge que vous aviez alors l'amour est encore incomplet. Ardent et pressé de vivre, vous m'eussiez demandé les ardeurs que je n'avais plus : froide et fatiguée de la vie, j'aurais cherché un appui dans la force qui vous manquait encore; vous eussiez tourmenté mon cœur pour en faire jaillir à longs intervalles quelques pâles étincelles, j'aurais torturé votre jeunesse pour hâter sa maturité; la lassitude serait venue bien vite, bientôt la chaîne nous eût été lourde à traîner, et longtemps avant de la briser nous l'eussions arrosée de nos pleurs.

« Ah! j'en atteste le ciel! je n'ai pas reculé devant la crainte des maux que votre amour me réservait peut-être; non, ce n'était pas pour moi que je tremblais; trempée dans la souffrance, je me serais offerte sans pâlir aux orages d'une passion nouvelle : c'était pour vous, enfant, que je voyais si frêle, si facile à ployer, pour vous, fleur d'un matin, qu'un souffle pouvait faire éclore brillante et parfumée, mais qu'une bise trop rude pouvait faner et dessécher. Ah! si dans ces liaisons où nous cherchons tous le bonheur et où nous trouvons sitôt la satiété, la destinée faisait deux parts égales, l'une des joies, l'autre des douleurs; si, moi gardant l'absinthe et vous prenant le miel, nous eussions pu tous deux, moi vous ouvrir mes bras sans craindre de vous flétrir, et vous, aux premières lueurs du désenchantement, en sortir jeune encore, les lèvres pures d'amertume, sans maudire et sans blasphémer, je t'aurais dit : Viens les chercher en moi ces félicités dont tu es altéré, prends de mon cœur ce qu'il y reste encore de jeunesse et de vie, prends ce que les années et les chagrins m'ont laissé d'éclat et de beauté, prends tout, je suis ton bien... Et si, réveillant cette existence qui n'aspirait plus qu'au repos, vous eussiez pu en tirer pour vous un jour, une heure, un éclair de bonheur et de joie, je vous aurais béni dans mes larmes.

« Mais les choses se passent autrement. Si vous saviez, Albert, quelles teintes mornes et désolées projette sur le reste de notre vie l'amour qui a passé comme la foudre dans notre printemps, quelle nuit sombre il laisse dans l'âme qu'il a frappée! Je le savais, moi, et j'aurais voulu vous en convaincre pour vous éviter la peine de l'apprendre; je savais que, de tous ces amours qui tous ont commencé par se promettre des délices sans fin et des voluptés sans mélange, il n'en est pas un qui n'ait vécu dans l'agitation, pas un qui ait su mourir à propos, pas un qui soit mort sans convulsions et sans déchirements. Les liaisons rompent et ne se dénouent pas. Heureux encore lorsque le choc imprévu qui les brise nous meurtrit sans nous salir! heureux lorsqu'aux affections les plus saintes et les plus ferventes ne succèdent pas la haine et le mépris! heureux lorsqu'on peut respecter encore ce qu'on devait aimer toujours!... S'aimer toujours! les vieillards en rient.

« Enfant simple et confiant, quoi! c'était sur mon sein que vous aviez rêvé l'amour! c'était dans ce cœur dévasté que le vôtre espérait s'épanouir et fleurir! c'était à ces sources taries qu'aspiraient vos lèvres avides! Ah! sans doute je vous aurais bien aimé! mais dans mes bras, enfant, n'auriez-vous jamais souffert? interrogeant avec inquiétude les ruines de mon passé, ne vous seriez-vous

jamais demandé ce que votre âme recevait de la mienne en échange de sa virginité ? Pour tous vos trésors je n'apportais, hélas! que l'expérience, fruit sans parfum et sans saveur qui pend inutile aux branches mortes de la vie : vous l'eussiez rejeté bientôt avec dégoût; et, quand même vous vous fussiez soumis à mordre à son écorce aride, qui vous dit que moi, faible femme, j'aurais osé l'approcher de vos lèvres, que mon aveugle tendresse ne vous eût pas présenté plutôt la coupe des faciles voluptés, et que, réservant pour moi seule les richesses que Dieu avait mises en vous, je ne vous eusse pas endormi dans mes bras et énervé de mes caresses ? Gloire, avenir, estimes, amitiés, pour moi vous auriez sacrifié le monde sans efforts, avec joie, je le sais; vous m'eussiez bien aimée, vous résignant à n'être rien, ce qui se traduit dans la société par le déshonneur, mon amour eût été tout pour vous, et vous seriez resté près de moi, dans ces campagnes, obscur, ignoré, oubliant que vous aviez ici-bas un autre rôle à jouer que celui de vivre à mes genoux.

« Mais si je me l'étais rappelé, moi, si je m'étais prise un jour à rougir de votre inutilité, si, après avoir épuisé la sève de vos rameaux, après avoir exprimé les sucs de votre jeunesse, fatiguée de l'héroïsme de votre nullité, je m'étais avisée de vouloir faire de vous quelque chose, et si, vous voyant allangui par la mollesse d'un amour indulgent (l'amour indulgent est mortel au génie), mon cœur, lassé le premier, s'était retiré de vous... Qui sait ? J'étais vieille, mais le cœur est mobile... Alors quelle affreuse destinée n'eût pas été la vôtre! car à vingt ans, lorsque nous aimons et que l'amour nous trahit, tout nous manque à la fois. Plus tard vous avez pour le remplacer l'ambition, la gloire, la vanité, la science; l'amour alors n'est qu'une scène détachée de la vie : à vingt ans il est tout, c'est la vie tout entière. On en guérit, mais les cicatrices restent; le cœur reverdit, mais ne refleurit pas.

« Et cependant, jeunesse, vous appelez l'amour : c'est le rêve de vos jours inquiets, le tourment de vos brûlantes insomnies. Vous croyez, hélas! qu'aimer est chose facile, que tous peuvent y prétendre hardiment, et vous cherchez sans défiance l'âme qui doit doubler la vôtre. Enfants que vous êtes tous! dans l'impatience qui vous dévore, vous précipitez le cours de la vie au lieu de le suivre; consultant vos désirs plutôt que vos forces, l'ardeur de votre sang plutôt que l'énergie de votre âme, vous devancez follement les années, et presque toujours il arrive que vous êtes au-dessous de la position que vous eussiez dominée plus tard.

« Je savais tout cela; assez longtemps j'avais sondé le monde pour en connaître les écueils, et j'avais pitié de vous lancer si faible sur cette mer si orageuse... Et pourtant je vous aimais, Albert! vous m'apparaissiez comme une vivante et gracieuse image de mon printemps évanoui; je me disais que Dieu, dans sa justice, vous avait peut-être envoyé à moi pour me consoler du passé, pour essuyer mes yeux et vivifier mon cœur; je me demandais si vous n'étiez pas la couronne du martyre que je recevais sur la terre; je me demandais si je l'avais enfin rencontré, être mystérieux que nous rêvons tous et que nul encore n'a trouvé. Ah! pourquoi ne m'êtes-vous pas apparu lorsque, pure et belle comme vous, je sentais mon âme ardente et mon imagination enchantée, et qu'avide de répandre ce que j'avais en moi de bonheur et d'amour, j'appelais un frère, un ami ? pourquoi n'êtes-vous pas venu lorsque je vous appelais, Albert?

« Quand le sort, par une amère dérision, nous a offerts l'un à l'autre, vous brillant de jeunesse, moi déjà vieille et glacée, vous triste, faible, délaissé, sans famille, moi forte, énergique, éprouvée par la fatalité, je me disais qu'à votre âge l'amour d'une maîtresse est moins nécessaire que l'amour d'une mère; je me disais qu'au mien la femme est plutôt mère qu'amante; et lorsque, égarée par vos transports, je me sentis près de céder, je profitai de l'erreur de vos souvenirs pour nous sauver tous deux.

« Je savais de votre vie tout ce que vous en saviez vous-même : vous tromper me fut bien facile.

« Vous n'êtes que l'enfant de mon cœur : votre mère est au ciel, où j'irai bientôt lui parler de vous.

« Vous venez d'entrevoir ce que j'aurais fait de mon amant; vous savez ce que j'ai fait de mon fils : une fois attachée à vous par des liens que rien ne pouvait briser, j'ai travaillé sans crainte à votre destinée; n'ayant pu vous donner le bonheur, je vous l'ai cherché; j'avais ravi votre cœur à Nancy, je le lui ai rendu; j'avais brisé l'existence de cette enfant, je l'ai relevée plus vivace et plus belle, je l'ai parée pour vous de tout l'amour que j'avais, de toutes les grâces que je n'avais plus; vous l'avez revue, et vous l'avez aimée. Vous l'avez aimée bien vite, Albert!.... Je vous ai fait heureux, je vous ai préparé un avenir calme et honnête, j'ai expié ma vie par vos félicités; vos vertus expieront mes fautes. Ma vie, je ne saurais vous la dire : il me faudrait insulter au passé, et je ne le veux pas. J'ai enfermé dans mon cœur, comme dans un tombeau, mes affections éteintes : respectons la cendre des morts! De quelques douleurs qu'ils nous aient abreuvés, nous nous outrageons nous-mêmes en outrageant ceux que nous avons aimés. Mon premier égarement a flétri le

reste de mon existence. J'ai quitté ma mère, mais je vous ai rendu la vôtre : Dieu me pardonnera peut-être. »

« Anzème, le... 163...

« Vous étiez ce soir près de moi, mes enfants; vous étiez bien heureux : la main de Nancy était dans votre main, Albert; vous contempliez avec amour votre belle fiancée, vous vous enivriez du souffle de ses lèvres, les vôtres effleuraient en tremblant les boucles de ses cheveux. Qu'il y avait dans votre regard de bonheur, de passion, de jeunesse! que vous étiez beaux tous les deux!... C'est pourtant ainsi que vous m'avez aimée, Albert!... Ah! cruel, lorsque je t'ai appelé mon fils, tu as été bien docile à te laisser convaincre! »

« Anzème, le 30 septembre.

« Mon Dieu, laissez-moi encore un jour, afin que comme vous, Seigneur, je ne meure qu'après avoir vidé le calice jusqu'à la lie. »

« Le 1er octobre, 11 heures du matin.

« A cette heure, mon Dieu, je puis mourir. Bénissez mes enfants, faites qu'ils soient heureux, et accueillez-moi dans votre miséricorde. »

Ah! malheureuse! m'écriai-je en pensant à ma sœur, c'est ton orgueil qui te perd! tu ne veux mourir que parce que tu as été surpassée en dévouement et en amour! Tu n'as rien compris à ce sublime sacrifice : tu n'as pas compris qu'en l'acceptant tu pouvais t'élever jusqu'à lui, que te résigner au bonheur c'était prier pour Aurélie et lui donner une place au ciel! Tu vas décompléter son œuvre!.... Ah! que n'as-tu parlé plus tôt! que ne m'as-tu plus tôt dévoilé ce mystère!.... Mais je t'éclairerai, mais je te sauverai : je rassurerai ta conscience effrayée, je calmerai l'exaltation de ton cœur : tu vivras pour moi, pour Albert! Tu vivras, il en est temps encore.

A ces mots, j'aperçus la seconde lettre que renfermait la première enveloppe, et que je n'avais point encore ouverte. Je tressaillis, une sueur froide coula de mon front : cette lettre était d'Albert, et le cachet en était noir. Je me rassurai cependant en songeant qu'il portait encore le deuil de madame de Sommerville; je parcourais les premières lignes lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre tout à coup sur la terrasse. Je regardai involontairement par la fenêtre ouverte : c'était une chaise de poste, et Albert seul en descendait.

Ainsi, dit Maxime après un long silence, rien n'est complet dans la vie, tout manque, tout échoue. Dieu fait naître à de longs intervalles quelques grands dévouements pour relever l'humanité, mais rarement il permet qu'un succès entier les couronne, afin de ne pas décourager les vertus obscures et modestes, les seules réelles ici-bas, seules vertus de la terre qui aient quelque parfum pour le ciel.

« Et Albert? demanda le jeune homme qui avait patiemment écouté ce récit.

— Albert ignorera toujours le secret dont ma sœur est morte. Il a parlé de se tuer, il se consolera. »

JULES SANDEAU.

UNE MAISON DE LA RUE SAINT-HONORÉ.

En face de l'ancienne église de l'Assomption s'élève une maison qui se distingue, à l'extérieur, par une boutique d'orfévrerie encadrée dans une devanture de bois peinte en noir. Une allée étroite conduit dans une petite cour où nous avons vu des femmes qui épluchaient de la laine. A mesure qu'on avance, la figure des lieux se rembrunit; le derrière de la maison présente un caractère de vétusté : petites fenêtres avares d'air et de jour, escalier à rampe massive, bâtiment chargé de badigeon, mais étalant comme une vieille femme, sous le fard, les traces irréparables de l'âge. Cette maison, obscure et bourgeoise en l'an de grâce 1844, a besoin, pour être bien jugée, d'être vue à la lueur des souvenirs révolutionnaires d'un autre temps.

Transportons-nous au milieu des événements qui agitèrent la France dans les dernières années du règne de Louis XVI. Cette maison était alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui : la façade extérieure n'existait pas; une porte cochère débouchait sur la rue, au lieu d'une porte d'allée, et la cour, agrandie de toute la distance qu'occupe à cette heure le nouveau bâtiment, était presque toujours encombrée de planches amincies, et placées horizontalement contre les murs. La maison n'avait qu'un étage. Au rez-de-chaussée s'étendaient d'un côté les appartements du maître, et de l'autre un atelier de six ouvriers en menuiserie qui animaient la maison par le bruit du rabot et des chansons. Un petit jardin, entouré d'un léger treillage, renfermait des arbustes et des fleurs, que les mains de quatre jeunes filles s'occupaient à cultiver. Le chef de cette famille

nombreuse et pourvue d'une honnête aisance, acquise par le travail, était un homme remarquable; les années avaient découvert son front; ses cheveux commençaient à grisonner; mais dans l'âge mûr il avait conservé toute l'énergie de la jeunesse. Les pères et les enfants de cette génération historique étaient des natures de fer. Le petit nombre de conventionnels que l'échafaud ou la mitraille ont épargnés étendent leur existence au delà des limites ordinaires. On dirait que ces hommes-là ne peuvent pas mourir.

Nous allons raconter l'histoire de cette maison ancienne à l'aide des souvenirs d'une honorable veuve qui y passa les jeunes et belles années de sa vie. Elle nous a dit presque mot pour mot ce que nous allons redire : heureux si nous pouvions conserver aux faits ce sentiment personnel que leur donne la nature des relations et qui s'efface dans la bouche d'un autre!

Un soir, le maître menuisier ramena du club des Jacobins un étranger qu'il introduisit par la main dans son appartement. C'était un personnage d'une trentaine d'années, vêtu, selon la mode du temps, d'un gilet à grands revers, d'un habit marron et d'une culotte de soie. — Vous êtes ici chez vous, lui dit-il en entrant : vous serez mon fils, et je serai votre père. — Puis, lui montrant un groupe de jeunes filles qui se tenaient discrètement à l'écart dans un coin du salon : — Mon ami, ajouta-t-il, voici vos sœurs.

Il appela ses enfants avec un geste d'autorité : — Approchez, Éléonore, Sophie, Victoire, Élisabeth : venez, mes enfants, venez, mes filles, je vous amène un brave citoyen que les contre-révolutionnaires veulent faire arrêter. Cette maison lui servira d'asile. Vous le connaissez déjà de nom : c'est Maximilien... — Les jeunes filles, qui avaient lu ce nom-là dans les papiers publics et qui l'avaient entendu prononcer souvent par leur père avec enthousiasme, entourèrent l'étranger, ou, pour mieux dire, le proscrit : car les femmes cherchent tout de suite à se familiariser avec le malheur.

A dater de ce jour, la maison compta un enfant de plus. Le menuisier, sa femme, ses filles, tout le monde s'empressa à lui montrer un visage souriant. On le pria de choisir lui-même sa chambre; il en désigna une au fond de la cour sous les toits, une simple et modeste chambre que l'on tapissa, selon ses goûts, d'une tenture de damas bleu à fleurs blanches.

Les habitudes de l'étranger furent bientôt connues; quoique peu somptueux dans sa mise, il était d'une propreté fort délicate : il aimait le linge blanc et mettait de la recherche dans ses habits. Un coiffeur passait, tous les matins, le démêloir dans ses cheveux longs et accommodés à la poudre. Sa toilette terminée, il se réunissait à la famille du menuisier pour le repas du matin. Maximilien était d'une sobriété digne de l'âge d'or : il déjeunait avec du pain chaud et du laitage.

L'étranger sortait constamment au milieu du jour : où allait-il? on ne savait. Le menuisier disait à ses filles que Maximilien allait travailler au bonheur public! celles-ci ne se doutaient pas de quelle manière. La paix et le calme le plus inaltérable régnaient dans cette maison retirée. Quoique toujours à la même place, l'habitation du menuisier n'a plus du tout le caractère qu'elle avait autrefois. Ce n'est pas seulement sa figure qui a changé, ce sont les lieux et les bâtiments qui l'environnaient. La rue de Rivoli n'existait pas encore. Ce quartier, aujourd'hui si embarrassé de constructions neuves, était occupé alors par des cultures qui appartenaient aux Feuillants. La rue Saint-Honoré elle-même était tracée en cet endroit par de grands murs au-dessus desquels débordaient des têtes de tilleuls ou de marronniers. La maison du menuisier possédait un jour de souffrance sur les jardins du couvent des Dames de la Conception où ses filles avaient été élevées. Ce voisinage charmant amenait dans la cour une gaieté champêtre. Le soir, quand le bruit de la scie et du rabot s'endormait, on entendait le chant des petits oiseaux, le murmure des branches et le cri perçant de la cigale. Les filles du menuisier se formaient dans cette solitude à une pureté de mœurs que le bruit et le contact orageux de la ville n'essayaient pas même de ternir.

Maximilien revenait à six heures pour souper. Au sortir de table, il suivait le menuisier et ses filles dans le salon; c'étaient de charmantes réunions de famille, pleines de grâce et de sérénité; les jeunes filles, groupées en cercle autour de leur mère, s'employaient, les yeux baissés, à divers ouvrages d'aiguille. On se séparait à neuf heures en se donnant le bonsoir. Le jeudi seulement, ces soirées prenaient un caractère de cérémonie; quelques invités, tous amis de la maison, se rassemblaient ce jour-là : c'étaient David, le peintre; Buonarotti, descendant de Michel-Ange; Lebas, député; le frère de Maximilien, et quelques autres intimes. De gros fauteuils d'acajou recouverts en velours cerise formaient, en se rapprochant, un cercle étroit, mais sympathique. On parlait quelquefois de littérature : Maximilien tenait pour le tendre Racine, son auteur favori; comme il disait bien les vers, on le priait de réciter quelques tirades de *Bérénice* ou d'*Andromaque*; il s'en acquittait avec tant d'âme qu'il tirait des larmes de tous les yeux. Les filles du menuisier,

assises autour de leur mère, écoutaient la lecture en travaillant; les cils modestement inclinés et les pieds sur leur tabouret, elles renfermaient en elles-mêmes leur émotion. Ensuite Buonarotti, qui était grand musicien, se mettait au piano; c'était une âme rêveuse et ardente, il jouait des airs pathétiques dont l'effet était inévitable; il semblait que la vie s'échappât sous ses doigts des touches frémissantes de l'instrument; on s'approchait des fenêtres pour regarder le ciel, tant cette musique élevait les cœurs. Cependant le ciel était plein d'étoiles, et les cœurs étaient pleins d'amour. On croyait à la famille, à l'humanité, à l'avenir. Voyant cet intérieur si grave et si uni, cette douce religion du foyer, ce culte des cheveux gris auprès des vieillards et de la pudeur auprès des jeunes filles, on comprenait que les anciens eussent élevé des autels aux dieux lares. Ces réunions ne se prolongeaient pas très avant dans la nuit : Maximilien se retirait à onze heures dans sa chambre pour travailler : souvent, jusqu'à la blancheur du matin, on voyait briller à sa vitre une petite lumière.

Les jours, les mois, les années se succédaient. Maximilien s'était si bien enté sur cette famille étrangère qu'elle était en quelque sorte devenue la sienne. Il en avait une autre dans l'Artois à laquelle il envoyait une partie de son traitement de député, mais il n'en était pas moins le fils adoptif de ses hôtes. Les quatre filles du menuisier l'aimaient comme leur frère; elles lui confiaient leurs peines, leurs sentiments, leurs rêveries. Quand un de ces légers nuages, qui passent sur les familles les mieux unies, obscurcissait le front pur d'une de ses jeunes sœurs, il l'attirait doucement sur ses genoux et lui demandait à voix basse le sujet de sa tristesse. Si c'était la suite d'une brouille, il se faisait le conciliateur de ces petits débats domestiques. C'est à son entremise que Sophie, Victoire et Élisabeth avaient recours pour s'épargner l'ennui d'une demande en grâce auprès de leur mère. Ses rapports avec Éléonore, la fille aînée du menuisier, avaient un caractère moins protecteur et plus tendre. Un jour Maximilien, en présence de ses hôtes, prit la main d'Éléonore dans la sienne; c'était, suivant les usages de sa province, un signe de fiançailles. De ce moment il fut regardé plus que jamais comme un membre de la famille.

Un matin, les filles du menuisier s'habillèrent en blanc et réunirent des fleurs dans leurs mains; c'était la fête de l'Être-Suprême. Éléonore alla cueillir pour Maximilien, dans le petit jardin, un bouquet de roses qu'elle entoura de rubans. Le soleil s'était levé sans nuage, tout riait dans la nature, et les quatre jeunes sœurs étaient attendries d'avance par le caractère solennel de la cérémonie qui se préparait. Elles avaient souvent entendu Maximilien parler de l'existence de Dieu. Il leur avait lu sur ce sujet de belles pages de Jean-Jacques Rousseau, son maître. L'heure étant venue de se rendre au jardin des Tuileries, le menuisier, ravi de voir ses filles si charmantes, marqua un baiser sur le front de chacune d'elles. On sortit avec la joie dans l'âme. Maximilien était le grand prêtre de la fête; il portait un habit bleu-ciel, une culotte de nankin, et des boucles neuves sur ses souliers.

La famille du menuisier ne rentra dans la maison de la rue Saint-Honoré qu'à la chute du jour : comme les visages étaient changés! Ce n'était plus cette pureté du matin, cette ignorance de jeunes filles qui, fraîches et naïves, s'avançaient au devant de l'Eternel : on avait entendu dans la foule des murmures et de sinistres révélations. Jusque-là, Éléonore, Victoire, Sophie, Élisabeth, élevées dans l'intérieur paisible du foyer, dans l'oasis de la famille, s'imaginaient sincèrement que le même bonheur s'étendait à toute la ville; elles bénissaient dans leur cœur le Dieu de la révolution qui avait fait de tels repos à la nation française. Une seule circonstance les inquiétait, c'est que depuis quelque temps la porte cochère de la maison était sévèrement fermée nuit et jour par les ordres du menuisier. Éléonore en demanda timidement la raison à Maximilien devant ses autres sœurs; celui ci rougit. — Votre père a raison, ajouta-t-il; il passe maintenant tous les jours dans cette rue *une chose* que vous ne devez pas voir. — En effet, vers deux heures de l'après-midi, une charrette roulait lourdement sur le pavé de la rue Saint-Honoré; on entendait jusque dans la cour un bruit de chevaux et des cris du peuple. C'était *la chose* qui passait.

Du reste, le rideau une fois tiré sur la ville, rien ne troublait plus la paix de cette habitation. Maximilien avait ramené d'un voyage dans l'Artois un grand chien nommé Brount, qu'il aimait. Ce chien faisait la joie des filles du menuisier. C'était un allié de plus dans la maison. L'animal, grave et penseur avec son maître, était folâtre avec Victoire ou Éléonore. Quand Maximilien travaillait dans sa chambre, Brount, sage et sérieux, le regardait en silence; de temps en temps le chien avançait sa tête caressante sur les genoux de son maître : c'était entre eux une sympathie sans bornes. Peut-être ce chien représentait-il au tribun l'image de la fidélité, si rare toujours, mais surtout dans les temps de révolution.

Pendant la belle saison, Maximilien allait se promener tous les soirs aux Champs-Élysées, du côté des jardins de Marbeuf, avec la famille du

menuisier. De petits Savoyards, qui le connaissaient pour le rencontrer dans les allées, accouraient au devant de lui en jouant de la vielle et en chantant *la Catarina*. Il leur donnait de petits sous, et leur parlait avec bonté de leur pays, de leurs montagnes, de leur vieille mère. Les pauvres enfants le nommaient entre eux le *bon monsieur*. L'un d'eux l'aborda un jour en pleurant; Maximilien lui demanda le sujet de sa tristesse; alors l'enfant, pour toute réponse, entr'ouvrit sa boîte qui était vide. — « Je vois, répondit le *bon monsieur*, tu as perdu ta marmotte; tiens, voici pour en acheter une autre. » Et il lui glissa dans la main une pièce blanche.

On était aux premiers jours de thermidor : Maximilien continuait avec sa famille adoptive les excursions du soir aux Champs-Élysées. Le soleil tombé à l'extrémité du ciel ensevelissait son globe derrière les massifs d'arbres, ou nageait mollement çà et là dans un fluide d'or sombre. Les bruits de la ville venaient mourir dans les branches agitées; tout était repos, silence et méditation; plus de tribune, plus de peuple; rien que l'enseignement paisible et solennel de la nature. Maximilien marchait avec la fille aînée du menuisier appuyée à son bras; Brount les suivait. Que se disaient-ils? la brise seule a tout entendu et tout oublié. Éléonore avait le front mélancolique et les yeux baissés; sa main flattait négligemment la tête de Brount qui semblait tout fier de si belles caresses; Maximilien montrait à sa fiancée comme le coucher du soleil était rouge.

Ici finit le récit de la vie intime; ici madame L... émue s'essuya les yeux.

Cette promenade fut la dernière. Le lendemain, Maximilien avait disparu dans un orage. Sa chute est un événement qui appartient à l'histoire, et sur lequel nous lui cédons tous nos droits. Il nous suffira de dire que cet homme était loin d'être jugé par la ville comme il l'était par la famille du menuisier. On l'accusait d'avoir tué la liberté au nom de la liberté même. Sa vie publique était regardée comme celle d'un odieux tyran, qui avait voulu établir sa puissance sur des ruines.

La rue Saint-Honoré regorgeait de monde qui se réjouissait de voir punir dans cet homme le système de la terreur. Enfin, *la chose* qui passait tous les jours, et pour laquelle on faisait fermer la porte cochère, passa cette fois en traînant avec elle l'hôte du menuisier et ses amis. La figure de Maximilien était enveloppée d'un linge. Tout le long de la route s'élevait une clameur immense : « C'est lui! il s'est blessé d'un coup de pistolet à la mâchoire! — Non, c'est le sang de Danton qui lui sort par la bouche. — C'est celui de Camille Desmoulins. — C'est celui de la France. » Les injures pleuvaient; les femmes lui montraient le poing; un assistant s'avança vers la charrette, regarda en face l'homme qui était blessé, et lui cria sous le nez : « Oui, misérable, il est un Dieu! »

Maximilien écoutait et regardait tout d'un air impassible; seulement, en passant devant la maison qui porte aujourd'hui le numéro 396, il détourna la tête, et une larme se forma lentement au bord de son œil sec. — Une heure après, cet homme avait vécu.

ALPHONSE ESQUIROS.

REVUE DE L'ANNÉE PROCHAINE.

Dans un mois, l'an de disgrâce 1850 aura reçu de l'an 1851 le coup de pied qui l'enverra rouler tout entier dans le gouffre du passé où ses 8,760 heures 48 minutes 48 secondes ne tiendront pas plus de place que la plus inappréciable parcelle du temps.

Éternité, néant, passé, sombres abîmes.

Que faites-vous des jours que vous engloutissez? demanderons-nous avec M. de Lamartine. Heure à heure, jour à jour, le temps dévore les années et les siècles avec une faim toujours inassouvie, et il y a des myriades de myriades de siècles que cela dure ainsi, parce que la durée n'a pas de date.

Si nous dirigeons notre lunette prophétique vers l'année qui s'approche, et qui occupe moins de place dans le temps qu'une goutte d'eau dans l'immensité relative de l'Océan, nous y voyons se dérouler d'étranges événements, sur ce petit grain de boue que nous appelons fastueusement *le monde*, et qui tourbillonne dans l'espace comme une de ces molécules de poussière qui tournoyent autour d'un rayon de soleil filtrant à travers le trou d'un volet, dans une chambre obscure. Or donc, moi humble atome, perdu dans la poussière des multitudes, j'ai observé de loin l'année qui s'approche semblable à un météore, et comme à l'observatoire de Paris on étudie la marche d'une comète qui traverse notre système; comme on en observe les périgées et les périhélies, et comme l'on mesure la longueur de sa queue, ainsi j'ai fait pour l'année 1851. J'ai de loin étudié ses gestes, ses mouvements, sa figure, et calculé

avec une précision astronomique la longueur de sa queue. C'est pourquoi je vais vous dire ce qu'elle sera et ce qu'elle fera, ô mes concitoyens.

L'année 1851 ne sera pas bissextile, c'est-à-dire que le mois de février sera l'un des plus agréables de l'année, en ce qu'il en sera le moins long.

L'hiver aura les qualités requises pour remplir convenablement le rôle qui lui est attribué dans la farce tragi-comique de l'année; c'est-à-dire qu'il sera suffisamment froid, pluvieux, neigeux et malsain pour ne rien laisser à désirer, sous n'importe quel rapport, aux appétits les plus avides comme aux plus délicats. Il y aura quantité et qualité. Les rhumes refleuriront mieux que jamais, et de vieux asthmes octogénaires reverdiront de plus belle; tout enfin sera pour le mieux dans le meilleur des hivers possibles.

Le printemps sera fécond en hannetons.

L'été produira un nombre illimité de trains de plaisir.

L'automne verra s'épanouir au coin des bornes les résidus mal digérés de l'ivresse amoureuse du vin nouveau.

Les grandes découvertes, ébauchées cette année, seront achevées et recevront de l'an 1851 tout le fini et le poli désirables, et l'on en fera d'autres non moins merveilleuses.

M. Petin aura terminé sa grande machine aérostatique, et il transportera, dans le cours de l'année, plusieurs centaines de mille personnes qui iront visiter le désert de Sahara et les forêts inexplorées de la Nouvelle-Hollande en manière de passe-temps.

De son côté, M. Julien, jaloux de rivaliser avec M. Petin, changera le maigre goujon qu'il a fait manœuvrer à l'Hippodrome en une énorme baleine. Le gouvernement le chargera d'aller chercher la grande pyramide d'Égypte dont le pacha fera cadeau à la France, et de la rapporter tout entière dans la nacelle de son ballon, pour en décorer la plaine des Vertus. — M. Petin, piqué de la préférence accordée à son concurrent, ira faire un voyage dans la lune.

M. Poitevin, après s'être successivement enlevé sur un cheval, sur un âne, sur une autruche, et finalement sur un taureau, en la personne de sa femme, sentira la nécessité de supprimer le ballon, après avoir supprimé la nacelle, il s'enlèvera sur un cheval, mis pendant quelque temps au régime de l'oxygène, et devenu, par ce moyen, d'une légèreté spécifique telle qu'il pourra s'élever dans l'espace sans le secours d'aucun appareil.

Le fluide escargotique remplacera avec avantage la poste aux lettres et le télégraphe électrique. Tout le monde aura son escargot sympathique dans son gousset comme on a aujourd'hui une montre, ce qui causera une révolution dans les pantalons, qui, au lieu d'avoir un gousset, en auront deux. L'administration des postes se trouvera en perte de plusieurs millions. Pour combler le déficit, le ministre des finances, qui ne sera plus M. Fould, imaginera d'astreindre les escargots à la taxe personnelle et mobilière.

L'Hippodrome, qui, après avoir donné quelques tournois pour rire, vient de faire rentrer toute cette chevalerie de fer-blanc dans ses magasins, donnera l'an prochain de véritables combats, où l'on frappera d'estoc et de taille avec de véritables épées. Les haches d'armes et les lances seront en acier émoulu. A chaque tournoi, l'administration devra justifier qu'il est resté sur l'arène au moins cinquante hommes tués ou grièvement blessés; les égratignures ne compteront pas. — Le prix des places ne sera pas augmenté.

La police découvrira une société secrète, appelée société des *Durs à cuire*, et dont le but, politique et caché, sera la pratique désintéressée de toutes les vertus humaines et religieuses. Traduits devant les tribunaux, les membres de cette société avoueront qu'ils ne se cachaient que dans la peur d'être atteints par les prix Montyon.

Il y aura une importante révolution dans le monde théâtral. La vertu sera à l'ordre du jour dans les coulisses et sur la scène, et les ingénues devront être pourvues de brevets de rosières bien et dûment certifiés. Il ne sera toléré qu'un seul amoureux aux grandes coquettes et aux reines de tragédie, et il faudra qu'il soit prouvé que c'est pour le bon motif. — Mademoiselle Rachel ira faire un voyage en Californie, d'où elle ne reviendra qu'en 1860, riche de cent millions, et grosse comme mademoiselle Georges. L'empereur de Chine viendra en ballon pour assister à sa rentrée, et lui fera présent du plus magnifique magot de son empire, en témoignage de son inexprimable admiration. M. Arsène Houssaye, directeur de la Comédie-Française, recevra en même temps l'ordre du grand dragon, qu'il joindra à ses cent soixante-quinze décorations.

L'Exposition universelle de l'industrie à Londres attirera toute la France en Angleterre; si bien que cet immense concours de Français donnera à quelques hommes entreprenants l'idée de prendre une revanche éclatante de Waterloo en s'emparant de la *perfide Albion*. Ce complot ne manquera de réussir que par le fait d'une révolution qui éclatera alors en France, où l'on aura jugé suffisant de ne laisser que quatre hommes et un caporal pour garder le pays momentanément désert. Le caporal se fera proclamer empereur par les quatre soldats. En récompense, il les nommera

maréchaux de France, et il régnera glorieusement pendant quarante-huit heures, au bout duquel temps il sera forcé de se rendre à des troupes envoyées contre lui.

Le grand docteur Guibertlandus, mon excellent ami, fera part au monde de sa magnifique découverte du rajeunissement des individus, et de la prolongation de la vie humaine, bien par delà les bornes des limites ordinaires. Chaque homme convenablement constitué pourra espérer vivre en moyenne de cent cinquante à deux cents ans, en attendant que mon ami Guibertlandus ait tout à fait supprimé la mort, ce qu'il est en train de chercher et qu'il a déjà trouvé plus d'à demi. Quant à lui, il s'est déjà rajeuni de plusieurs années, et comme j'ai l'honneur d'être de ses amis, il m'a promis de ne pas me laisser vieillir. En revanche, je lui ai promis de l'aider à chercher à vaincre la vieille camuse qui règne sur le monde depuis tant de siècles. Ainsi soit-il. NOSTRADAMUS XIV.

COURRIER DES MODES.

Les grandes pluies automnales qui ont brusquement succédé à l'été de la Saint-Martin ont rendu les champs inhabitables; leurs derniers hôtes se hâtent de venir retrouver toutes les belles choses que l'hiver ne fait fleurir qu'à Paris. C'est pour ces retardataires que Paris a préparé ses plus charmantes fêtes, ses bals les plus splendides, et élaboré ses pièces de théâtre les plus gaies comme les plus émouvantes. La mode non plus n'est pas restée en retard; elle s'est mise à l'œuvre des premières, et tout un élégant et complet arsenal de nouveautés, d'autant plus redoutables qu'elles sont plus jolies, est sorti de ses mains: parmi les plus remarquables nous signalerons les délicieuses vestes, pour coin du feu, dites Favorites, de madame Popelin, en satin brodé à la Pompadour, ou en velours brodé d'or et de jais; les petits Mousquetaires en velours doublé de satin blanc, piqué de dessins variés et formant revers. — Pour la ville, les manteaux Talma ronds et tuyautants, garnis de galons, de broderies et d'effilés à tête riche, en passementerie que Richenet-Bayard a composée tout exprès. Les robes à la Watteau, à pièce de poitrine, avec un ornement composé de dentelles et de rubans, qui se continue à la jupe. Pour la ville, les manches sont droites et demi-larges. Les pagodes exagérées, rendues peu commodes pour la saison, ont perdu la moitié de leur ampleur. Les robes de bal auront cet hiver trois et quatre jupes; on en fera en tulle non ourlé, mais garni d'une blonde au bord. On en fera également en crêpe orné de dentelles et de fleurs.

Toilette d'intérieur. Bonnet formé d'une passe de tulle, garnie de cinq rangs de blonde à dents; une demi-couronne de taffetas rose ruché fin et à petites dents et un nœud de satin avec ses deux bouts ornent les côtés. — Redingote en taffetas, corsage à basquines, montant et ouvert en cœur sur le devant. Un revers qui part de la couture de l'épaulette vient se terminer à la taille, après avoir formé six dents arrondies. La basquine composée de neuf dents arrondies s'obtient longue et évasée, au moyen de pinces qui creusent la taille, les côtés et le dos. La manche un peu courte, droite et demi-large, avec un parement relevé et dentelé comme la basquine. Les dents sont brodées au passé de la couleur de la robe, une seconde broderie noire au crochet enferme la broderie au passé. Jupe unie. Guimpe en mousseline et dentelle, qui se met en dessous et boutonne derrière. Une dentelle froncée levée compose le col. Une broderie forme plastron devant. Au bord d'une broderie légère et formant des entre-deux qui viennent finir en pointe sur le devant, se trouve une riche dentelle froncée en volant, et qui, n'étant pas prise sous le corsage, se rabat sur le dos et sur les revers, qu'elle recouvre à demi. Manches en mousseline avec des volants de dentelle.

Jeune fille de 18 *à* 19 *ans*. Capote de satin grenat, riche; capote tombante, avec trois coulisses formant des côtés bouillonnés. Bavolet uni. — Robe et pardessus de drap fin. Le pardessus, creusé à la taille et sur les côtés, évase beaucoup du bas, et forme de beaux plis creux comme à la basque d'une amazone Louis XV. Il est orné d'un petit chevron formé d'un galon noir d'un centimètre, bordé de soutache. Les boutons sont noirs, ronds et petits. Il y a neuf chevrons sur la poitrine, quatre à la manche, six de chaque côté de la jupe et trois attaches aux pattes des poches. La jupe est garnie de dix-neuf chevrons. Encolure montante et sans collet. Une cravate de velours noir relève une dentelle qui forme col.

Petite fille de 8 *à* 9 *ans*. Chapeau auréole à passe très évasée et *enlevée* devant. Le dessous se compose d'un tour de tête en dentelle blanche, dans lequel et tout autour sont piquées des fleurettes de toutes couleurs. Ces fleurs ressortent sur un ruban blanc écossais, de couleurs vives, froncé légèrement et faisant auréole sous la passe. — Petit paletot en velours, court, droit et fermé par des pattes à boutons. Manches un peu larges. Robe en popeline, rayée transversalement au bas de la jupe de vert, d'orange, de ponceau, de jaune, de bleu et de blanc; ces rayures, plus larges dans le bas que dans le haut, se reproduisent au bord des manches larges et coupées droites.

CLAIRE DE SAINTE-CROIX.

FIN DU VOLUME.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue de la Monnaie.

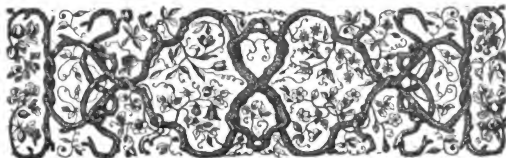


TABLE DES MATIÈRES DE 1850.









